

THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH



Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Brigham Young University

<https://archive.org/details/historia00okla>

HISTORIA

LE "LISEZ-MOI" HISTORIQUE

HISTORIA

MAGAZINE ILLUSTRÉ

BI-MENSUEL

*MÉMOIRES — SOUVENIRS — LES DESSOUS DE L'HISTOIRE
CHRONIQUES INTIMES — FAVORITES ET GRANDES DAMES
COURTISANES ET AVENTURIERS*

Cent quatre-vingt-cinq illustrations,
dont huit planches hors texte, tirées en camaïeu.



I
5 Décembre 1909
20 Mars 1910
—

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
J. TALLANDIER, Éditeur
75, Rue Dareau, 75, Paris

THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH



Cliché Braun.

LA MARQUISE DE POMPADOUR. Tableau de BOUCHER. (Galerie nationale d'Écosse, Édimbourg.)

Louis XV et Madame de Pompadour

1745-1752



CHAPITRE PREMIER

Madame Le Normant d'Étioles

Versailles ne fut jamais plus animé, et pour une fête plus brillante, que le soir du 25 février 1745. C'était la dernière des grandes réjouissances de la Cour en l'honneur du mariage du Dauphin avec l'Infante d'Espagne. La tradition voulait que le roi de France conviât le plus grand nombre de ses sujets à célébrer avec lui cet heureux événement. Comme les jours précédents, le Château était illuminé sur

les façades du côté des cours ; par le froid sec de cette nuit d'hiver, les compagnies, qu'apportaient tous les carrosses de la capitale, apercevaient de loin ces lignes de lumière qui montaient vers le ciel et semblaient dessiner un palais de fées.

Vers le milieu de la nuit, l'affluence redoubla. Le grand appartement et le jeu de la Reine, commencé à six heures dans la Galerie des Glaces, avaient pris fin à neuf heures, pour laisser le Roi et la Reine manger à leur grand couvert. A minuit devait s'ouvrir le bal masqué. Un nouveau public entra alors :

c'était Paris qui arrivait pour avoir sa part des réjouissances royales. Deux files de carrosses avançaient lentement dans l'avant-cour. Les masques mettaient pied à terre à l'escalier de marbre et à la cour de la Chapelle, et pénétraient des deux côtés dans les appartements. Aucun billet n'était exigé : dans chaque société une personne se démasquait ; l'huissier prenait son nom et comptait ceux qui entraient avec elle. Comme on donnait le nom que l'on voulait, une formalité aussi simple n'avait rien de sévère, et même le flux des arrivants la rendit bientôt impossible. Les barrières de

chêne furent forcées; tout le monde passa librement, se dirigeant, à travers les antichambres et les salons remplis de danses, d'orchestres et de buffets, vers la Grande Galerie, qui était le centre de la fête.

Cette cohue, que décrivent les mémoires, se transforme, dans la célèbre estampe des Cochin, en une élégante foule, qui circule aisément parmi le décor magnifique. La Galerie ruisselle de lumières : lustres, torchères et girandoles se multiplient dans les glaces. Sous le plafond pompeux de Le Brun s'anime la mascarade : Arlequins et Colombines, Turcs, Arméniens, Chinois, médecins à haute perruque, sauvages emplumés, pèlerins et pèlerines, bergers, magiciens, diables et folies. Les dames, placées sur les gradins, prennent des rafraîchissements offerts par les pages. Un groupe dans un coin, sur le parquet, boit et mange; il est là pour rappeler que cinq à six cents masques, assis par terre dans les salons voisins, se gobergèrent aux frais du Roi de victuailles pillées aux buffets.

Qu'il y eût beaucoup de bourgeoisie, et de la plus mince, la princesse de Conti n'en saurait douter : elle ne trouve pas une place à prendre; un masque lui refuse la sienne et, quand elle se découvre, voyant qu'on ne la reconnaît pas : « Il faut, dit-elle, qu'on soit ici en bien mauvaise compagnie. » Il n'est pourtant pas que des manants sous les déguisements de cette nuit. Quelqu'un qui s'assied fort près de la Reine et qui passe inaperçu, est un fils de roi, le prétendant Charles-Édouard, qui mettra l'Angleterre en feu l'année suivante. Si tous les dominos tombaient, on percevait bien d'autres mystères.

Une porte de glaces s'est ouverte et la foule s'écarte devant des personnages non masqués qui s'avancent entourés de curiosités et d'hommages. La Reine, posant la main sur le bras de son chevalier d'honneur, précède le Dauphin, costumé en jardinier, qui tient le bout des doigts de la Dauphine, travestie en bouquetière. Derrière eux sont le duc et la duchesse de Chartres, qui danseront dans leur quadrille. Le graveur a marqué nettement tous ces portraits princiers, qu'il est aisé de reconnaître.

Seul Louis XV semble manquer à la fête. Mais voici qu'une singulière compagnie vient de sortir de l'appartement royal : ce sont des ifs taillés dans le goût de ceux des jardins. Le Roi est l'un de ces huit masques, sans doute celui qu'entourent d'aimables jeunes femmes intriguées par le secret à demi connu et par la difficulté de le découvrir complètement. Une comédie se joue dans ce coin du bal, comédie plus sérieuse qu'il ne semble, car les conséquences de cette soirée seront considérables pour la monarchie.

Sur tant de femmes de finance ou de magistrature, ou simples bourgeoises de Paris, venues étaler à la Cour leurs grâces inédites et le goût de leurs ajustements, et qui se démasquent à l'envi, combien rêvent de rencontrer le Roi et de fixer son caprice! Un témoin nous le raconte : toutes les beautés de

la Ville se sont rassemblées ce jour-là pour conquérir ce jeune souverain couvert de gloire, dont le cœur est libre et qui est le plus bel homme de son royaume. « La foule des prétendantes est infinie, » dit l'abbé de Bernis, qui voit leurs manèges et qui connaît la plupart d'entre elles. Il mentionne même le succès d'une jeune fille extrêmement belle, dont les parents sont de ses amis; un chroniqueur plus indiscret cite une présidente libertine, évidemment madame Portail, qui se laisse emmener dans les petits appartements par un if qu'elle a pris pour le Roi.

Cette hardiesse des bourgeoises, ce soir-là, s'explique à merveille : c'est une occasion rare d'approcher Louis XV. Les femmes de cour ne manquent point, qui aspirent à l'honneur de faire oublier au maître madame de Châteauroux. Tout le monde nomme la dernière des sœurs de Nesle, la duchesse de Lauraguais, qui se croit sûre de réussir, ayant su plaire, à défaut de beauté, par son caquet et son entrain. On connaît moins les manœuvres de la belle princesse de Rohan, qui sacrifie le repos de sa vie et l'attachement le plus tendre à ce rêve qui la dévore. Mais des facilités presque quotidiennes de parler au Roi se présentent aux femmes de leur rang, tandis qu'aux Vénus et aux Junons de la Capitale, le moment est unique pour attirer son regard. Celle qui doit l'emporter sur toutes a paru au bal de Versailles, dans l'éclat d'une beauté jeune et audacieuse. Elle n'est pas absente de la composition où les Cochin, père et fils, ont fixé, pour la curiosité de l'avenir, les épisodes de la fête. La jeune femme de profil, qu'on voit au milieu de la compagnie du Roi, causant avec un if mystérieux, n'est autre que madame Le Normant d'Étioles.

Si madame Le Normant d'Étioles, née Poisson, ne fût point entrée à ce moment dans la vie de Louis XV, le règne aurait pris sans doute une tout autre orientation. La politique se serait trouvée différente dans les questions financières, dans les difficultés religieuses, et, peut-être aussi, dans les relations diplomatiques. A la date où l'on arrivait et qui devait compter dans l'histoire de la royauté française, il n'était point sans intérêt qu'une femme, supérieure par son intelligence et habile à s'en servir, s'emparât à nouveau d'un roi absolu, plus maître de son royaume et plus jaloux de son pouvoir que n'avait été Louis XIV lui-même.

Cette puissance presque sans limites du roi de France d'alors dépendait des caprices d'une âme inquiète et fuyante, que l'ennui rongait plus que la débauche, mais dont la volonté pouvait sombrer dans les passions basses. Quoiqu'il semblât s'abandonner aux ministres pour certains détails du gouvernement, et qu'il parût aisé à prendre par les voies du plaisir, il était difficile d'obtenir sur lui une domination quelconque et d'arriver à la conserver longtemps. Toute autre femme que madame d'Étioles y eût échoué sans doute. Si la morale flétrit son triomphe et si l'histoire

en blâme les conséquences, on lui doit du moins cette justice qu'elle a réussi une œuvre compliquée et presque impossible.

Quelle que dût être la favorite de demain, chacun sentait, parmi ceux que n'aveuglait pas l'intérêt trop direct ou l'esprit de caste, que le rôle d'une duchesse de Châteauroux, appuyée sur sa naissance et sur son orgueil, ne serait plus tenu par personne. Le temps des grandes dames était passé; les fantaisies royales allaient s'adresser à la classe que représentait madame d'Étioles; cela semblait inévitable et tout l'annonçait.

Louis XV montre un besoin de changement auquel ses familiers ne se trompent pas. A trente-cinq ans, après les expériences qu'il a faites durant son singulier attachement aux trois sœurs de Nesle, il devine trop bien les calculs de la Cour et les pièges tendus à son cœur. Le goût lui est venu de joindre au plaisir la connaissance de mœurs autres que celles qui l'entourent, de passions qu'il croit moins mêlées de cupidité, et qu'il s' imagine plus sincères. Il est renseigné sur les femmes de Paris par la chronique scandaleuse que lui apportent, chaque matin, ses valets de chambre, par le secret des postes, qu'on viole quelquefois pour le distraire; et ce qu'il a appris d'elles lui a donné l'envie de voir de plus près cette catégorie de ses sujettes. Son mentor dans l'inconduite, M. de Richelieu, qui exerce ses ravages sur toutes sortes de cœurs et ne dédaigne point la roture, lui a fait sur ce point les confidences les plus instructives. Y a-t-il une passion plus vraie dans sa violence, plus intéressante dans sa folie, pour un égoïste curieux de sensations rares, que celle dont se meurt, à cause de Richelieu, madame de la Popelinière? On devine, entre les deux hommes inégalement blasés, mais également étrangers à l'amour véritable, des conversations destinées à porter bientôt leurs conséquences.

Peut-être entre-t-il, dans la résolution du Roi, une sorte d'égards nouveaux pour la Reine, tant de fois déjà blessée cruellement. Louis XV peut s'imaginer alors qu'il la ménagera davantage. Il sait quelles humiliations elle a souffertes à voir choisir ses rivales parmi les dames de son palais, celles dont il lui fallait tous les jours, d'après l'étiquette, subir la présence et les hommages. Comment, d'autre part, ne point penser à des filles qui grandissent, au Dauphin, qui se marie à cette heure et déjà condamne ouvertement, par tendre amour pour sa mère et au nom de son éducation chrétienne, la conduite paternelle? Ces considérations, pour vulgaires qu'elles apparaissent et démodées parmi les mœurs du siècle, pèsent encore de quelque poids. Les incidents survenus à Metz, autour du Roi malade, ont montré la force conservée par les principes qui sauvegardent la famille. Le mépris manifesté contre madame de Châteauroux, l'appui que le parti dévot, comme on l'appelle, a trouvé dans l'opinion publique, font connaître à Louis XV qu'il doit compter avec la moralité de la nation et qu'elle ne tolère pas aisément certains excès de scan-

dale¹. S'il lui est impossible de revenir à la Reine, il peut veiller du moins à ce que son adultère ne s'affiche plus. Ce beau nom de *Louis le Bien-Aimé*, que son peuple lui a donné pendant sa maladie dangereuse, ne lui sera conservé qu'à ce prix.

Même s'il était indifférent à tant de choses, le roi Louis XV ne le serait point à sa tranquillité personnelle. Les tracasseries le troublent et l'irritent. Ce n'est pas de sa famille, de ses prêtres, ni même de l'opinion, que lui viennent celles qu'il ressent davantage. Elles sortent de la situation équivoque où le mettent les choix qu'il a faits jusqu'à présent. Une maîtresse prise à la Cour et déclarée, comme elles veulent l'être toutes, amène mille difficultés. L'intrigue de gouvernement menace sans cesse d'exploiter la passion royale; celle-ci se complique, aussi bien dans la vie quotidienne qu'aux heures inévitables de la rupture, des intérêts qui s'y trouvent engagés et qui parfois touchent de près le trône.

Le Roi ne veut donc plus des femmes de naissance; il les trouve orgueilleuses, avides ou dominatrices; il est dégoûté des inconvénients politiques qu'elles entraînent. Ces dispositions nouvelles sont de bruit public, et le Tiers-État s'en estime honoré. On se risque à espérer l'étrange fortune. Toutes les bourgeoisies, que ne retient ni leur miroir ni leur conscience, s'imaginent avoir des chances de conquête. Ainsi s'explique la surexcitation ambitieuse qui a tourné autour de Louis XV, pendant le bal masqué du mariage du Dauphin.

Cette nuit de Versailles resta connue des contemporains bien informés, comme celle où fut jeté le mouchoir royal dans la libre folie de la mascarade. Bernis dit expressément qu'elle vit s'ébaucher l'aventure de madame d'Étiolles, et Voltaire y faisait allusion lorsqu'il adressait à la jeune femme le premier madrigal qui saluait sa faveur naissante :

Quand César, ce héros charmant
De qui Rome était idolâtre,
Battait le Belge ou l'Allemand,
On en faisait son compliment
A la divine Cléopâtre.

Ce héros des amants ainsi que des guerriers
Unissait le myrte aux lauriers;

Mais l'if est aujourd'hui l'arbre que je révère,
Et, depuis quelque temps, j'en fais bien plus de cas
Que des lauriers sanglants du fier dieu des combats
Et que des myrtes de Cythère.

Les chroniqueurs modernes ont trouvé plus piquant, sur des témoignages d'autorité moindre, de transporter ces origines au bal masqué de l'Hôtel de Ville, où le Roi se rendit quelques jours après. Nous pouvons d'ailleurs reconstituer, avec une exactitude entière, ce qui se passa durant cette seconde nuit. Rien ne renseignera mieux sur les habitudes de l'époque et ne permettra un meilleur coup d'œil sur les commencements réels de la liaison du Roi, peut-être plus mystérieux qu'on ne l'a pensé.

1. Le récit des événements de 1744, qui préparent ceux qu'on raconte ici, se trouve dans un autre ouvrage de l'auteur : *Louis XV et Marie Leczinska*.

C'était une fête vraiment célébrée par la nation tout entière, que ce mariage du Dauphin qui achevait de sceller l'alliance, si compromise au moment des secondes fiançailles de Louis XV, entre les deux branches de la maison de Bourbon. Plus encore que le mariage contracté cinq ans plus tôt par la fille aînée du Roi avec l'Infant don Philippe, l'union nouvelle fut l'occasion de cérémonies et de réjouissances exceptionnelles. La Cour, selon l'usage, en avait commencé la série. On avait eu, à Versailles, avant la soirée du bal masqué, un magnifique bal paré qu'a dessiné Cochin et où la Dauphine montra, au menuet, ses grâces espagnoles; il fut dansé dans la somptueuse salle du Manège, décorée par les Slodtz en 1757 et qui servait, en attendant la construction d'un Opéra, à toutes les fêtes données par le Roi. Le jour même des noces, dans ce beau lieu transformé en salle de spectacle et garni de loges fleuries, avait été représenté un ballet de circonstance, *la Princesse de Navarre*, œuvre allégorique de Voltaire et de Rameau, où l'apothéose finale s'achevait par l'abaissement et la disparition du décor des monts Pyrénées, remplacés sur la scène par un Temple de l'Amour.

Puisque réellement, suivant le mot prêté à Louis XIV, il n'y avait plus de Pyrénées et que la sécurité nationale, établie déjà par la première campagne de Maurice de Saxe, était garantie par une alliance inaltérable, on pouvait se réjouir en toute confiance. Aucune circonstance d'un règne, sous quelque roi que ce fût, (et le régnant n'était-il pas Louis le Bien-Aimé?) ne se trouvait plus populaire en France que le mariage du Dauphin, qui assurait l'hérédité et la transmission paisible de la couronne. Enfin, dans le cas actuel, l'Infante Marie-Raphaelle, qu'on disait d'heureux caractère et fort désirée du jeune époux, inspirait des sentiments très vifs à la galanterie de la nation.

A chaque occasion aussi solennelle, la vule de Paris renouvelait ingénieusement le motif général des fêtes qu'elle donnait. L'imagination de ses artistes et le goût naturel de ses habitants faisaient naître une idée d'ensemble, toujours heureusement conçue, et qui, ne se répétant jamais, fixait dans la mémoire du peuple les dates et les événements. Les fêtes de 1745 furent caractérisées par une œuvre d'architecture éphémère, qu'on n'avait point essayée encore : il y eut sept salles de bal élevées sur les principales places de Paris, au nom du Prévôt des marchands, et dont la décoration, élégante et variée, charmait les yeux. On courait la ville tout le jour pour voir l'arc de triomphe qui servait d'entrée à la salle de la place Dauphine, les deux galeries de treillage de la place Louis-le-Grand (place Vendôme), la longue galerie peinte de paysages faite au Carrousel, la décoration de pampres de la rue de Sèvres, les pilastres de marbre de la place de la Bastille. Partout, dans un arrangement différent, apparaissaient les écussons de France et d'Espagne, les médaillons de la famille royale, et les grandes figures allégoriques qu'on aimait alors. La

nuit, les salles étaient illuminées; on y faisait des distributions de vin et de viandes, et des rondes joyeuses s'organisaient entre gens du quartier, auxquels se mêlaient en passant les masques du Carnaval.

Tandis que le menu peuple se trémoussait sur les planchers accommodés à son usage, s'apprêtait, à l'Hôtel de Ville, le bal masqué qui devait rivaliser avec le bal de la Cour. On supposait que le Roi y viendrait, mais incognito, le Dauphin seul devant y paraître pour remercier ces messieurs de la Ville de la joie témoignée pour son mariage. C'était la nuit du dimanche gras. Le Prévôt des marchands avait fait ajouter à la grande salle une deuxième, construite dans la cour, d'une architecture de dorures et de glaces et dont le plafond atteignait la hauteur des toits. Sur cette cour donnait l'appartement préparé pour le Dauphin.

Après avoir regardé danser et attendu vainement le Roi, le jeune prince descendit un instant dans la fête, en domino sans masque, et les vingt-quatre gardes du corps qui l'accompagnaient eurent beaucoup de peine à lui frayer un passage vers son carrosse. L'avocat Barbier raconte, avec mauvaise humeur, les incidents de cette nuit : « Il y a eu une foule et une confusion de monde terribles. On ne pouvait descendre ni monter les escaliers. On se portait dans les salles; on s'y étouffait, on se trouvait mal. Il y avait six buffets mal garnis ou mal ordonnés; les rafraîchissements ont manqué dès trois heures après minuit. Il n'y a qu'une voix dans Paris pour le mécontentement de ce bal; il faut qu'il ait été donné non seulement des billets sans nombre, mais à toutes sortes de gens sans mesure, et sans doute à tous les ouvriers et fournisseurs de la Ville, car il y avait nombre de chianlis. »

A Versailles, vers onze heures, le Roi sortait de chez lui en domino noir, avec le duc d'Ayen et quelques familiers, et allait, pour son petit écu, au bal public voisin du Château. Il s'agissait d'occuper le temps jusqu'au moment où l'on pourrait supposer que le Dauphin quitterait Paris, afin de ne point s'y trouver avec lui et de mieux assurer l'incognito. Une heure après minuit, le Roi et sa compagnie se mettent en carrosse. A Sèvres, on rencontre le Dauphin et l'escorte; il monte un instant auprès de son père et lui rapporte le désordre qui règne au bal de la Ville. Le Roi décide de ne point s'y rendre tout d'abord et va à l'Opéra, où le bal a lieu par entrées payantes; il y voit des sociétés choisies et danse deux contredanses sans être reconnu. Pour plus de sûreté, la voiture de la Cour vient d'être congédiée et la compagnie est en fiacres. Enfin, le Roi entre à l'Hôtel de Ville, où il s'est ménagé probablement plusieurs rendez-vous, et notamment de la belle jeune fille remarquée au bal de Versailles. On la cherche vainement, et l'avis est donné qu'elle ne viendra point : elle a averti ses parents, et ceux-ci, bien qu'éblouis un instant, se refusent à la fantaisie de Sa Majesté. Cette nuit même, de grands seigneurs de la suite du

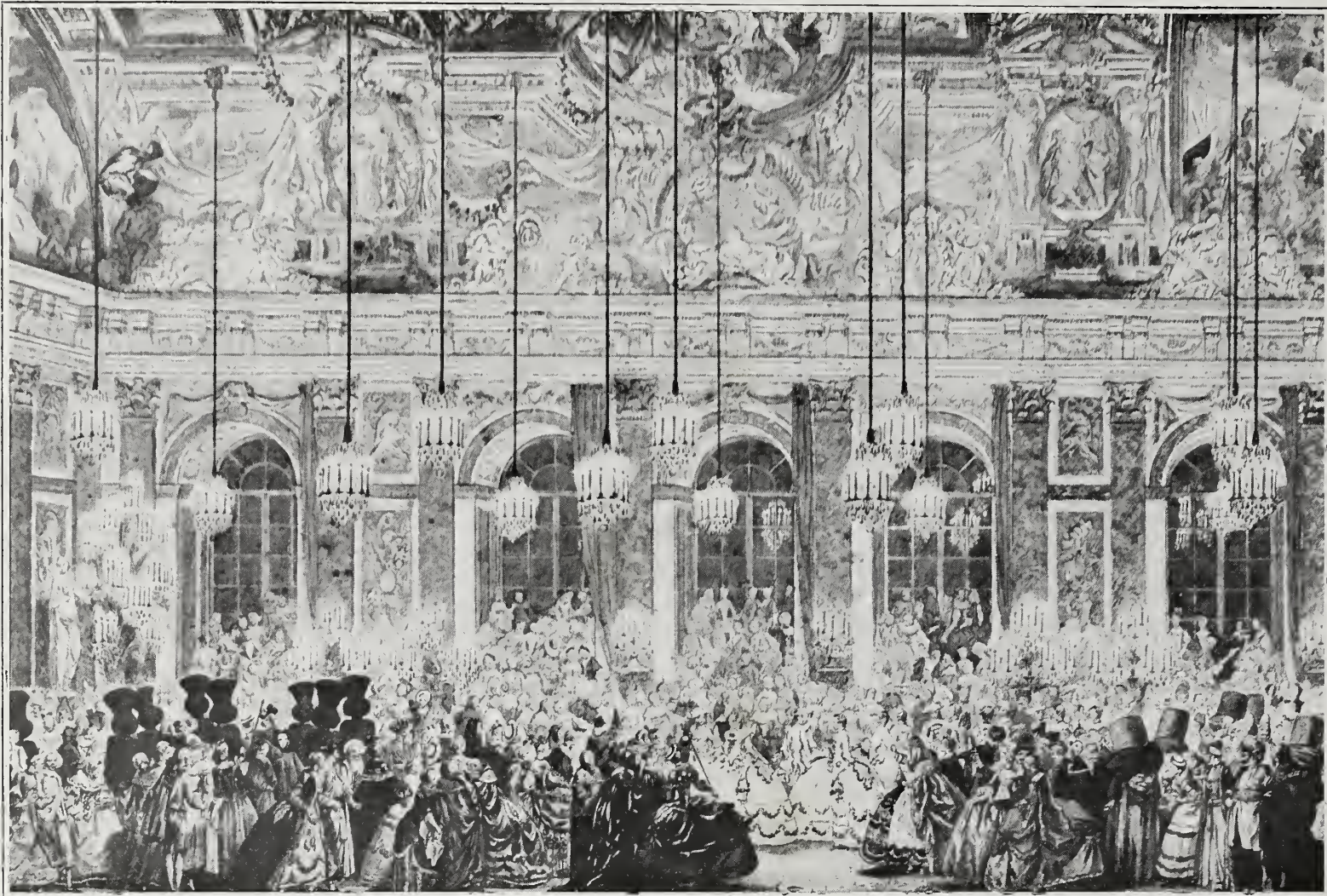
Roi courent chez eux, voient la mère, supplient, menacent; rien ne décide ces honnêtes gens à livrer leur enfant.

Le Roi peut aisément se consoler de son dépit : madame d'Étioles est dans le bal et l'attend. Ils vont être vus ensemble par un jeune colonel, qui a conduit à la fête une femme de la Cour et qui raconte : « La foule était si pressée que la dame avec qui j'étais, craignant d'être étouffée, demanda secours au prévôt des marchands, M. de Bernage; il nous mena dans un cabinet où, à peine entré, je

Comme tout Paris veille et festoie jusqu'à l'aurore, les rues sont pleines de monde, gardées, obstruées; il y a loin de la place de Grève à la rue Croix-des-Petits-Champs; à un carrefour, devant les sergents qui s'opposent au passage, le cocher refuse d'avancer. La dame s'effraie; le Roi s'impatiente : « Donnez un louis, » dit-il au duc; mais celui-ci : « Votre Majesté doit s'en garder; la police sera instruite, fera ses recherches et saura demain où nous sommes allés. » Pour un simple écu de six livres, le cocher enlève ses

qu'attendaient ses carrosses pour la conduire au salut de la paroisse, est venue dans la chambre du Roi, dès qu'il a été éveillé; le Dauphin et la Dauphine y ont paru un peu plus tard. Suivant l'expression de la Cour, « il ne fut jour qu'à cinq heures chez le Roi ».

Étaient-ce seulement les incidents d'une nuit de carnaval qui avaient décidé la liaison du Roi, liaison toute de sentiment encore et dont une savante stratégie de femme devait



Cliché Giraudon.

LA MASCARADE DES IFS.

Bal masqué donné par le Roi dans la galerie du château de Versailles, à l'occasion du mariage de Louis, dauphin de France, avec Marie-Thérèse, infante d'Espagne la nuit du 25 au 26 février 1745. — Dessin de COCHIN. (Musée du Louvre.)

vis arriver madame d'Étioles, avec qui j'avais soupé quelques jours auparavant; elle était en domino noir, mais dans le plus grand désordre, parce qu'elle avait été poussée et repoussée comme tant d'autres par la foule. Un instant après, deux masques, aussi en domino noir, traversèrent le même cabinet; je reconnus l'un à sa taille, l'autre à sa voix; c'étaient M. d' [Ayen] et le Roi. Madame d'Étioles les suivit et fut à Versailles. » Notre témoin, par ces derniers mots, va trop vite en besogne; la nuit s'est terminée tout autrement et de façon peut-être plus piquante : le Roi a sollicité l'honneur de reconduire madame d'Étioles chez sa mère.

On monte en fiacre avec le duc d'Ayen.

chevaux, fend la foule, et le roi de France, tout fier de cette équipée, peut, sans autre encombre, amener sa compagne à la porte de son logis.

Il est rentré à Versailles à huit heures et demie. « En arrivant, il a mis une redingote et a été tout de suite entendre la messe à la chapelle. Il n'y avait ni chapelains ni gardes du corps; tout a été averti le plus promptement qu'il a été possible. » Cette messe du matin, en de tels retours, scandalise les âmes pieuses; mais Louis XV croit la devoir au bon exemple. Après l'avoir entendue tant bien que mal, il s'est couché et a donné l'ordre qu'on n'entrât qu'à cinq heures. Rien n'a été changé à l'étiquette du lever. La Reine,

régler les étapes? Cette aventure clandestine de Paris, acte incroyable jusqu'alors dans la vie de Louis XV et qui fut soigneusement caché, marquait-elle un succès de hasard ou le couronnement d'une campagne menée de longue main? Les contemporains affirment que la future marquise de Pompadour ne devait point être étonnée de sa fortune. Sa mère l'avait élevée dans la pensée qu'elle y parviendrait un jour. A neuf ans, elle l'avait conduite chez une diseuse de bonne aventure, et l'on n'est pas peu surpris de trouver, en tête du relevé des pensions payées par madame de Pompadour : « Six cents livres à la dame Lebon, pour lui avoir prédit, à l'âge de neuf ans, qu'elle serait un jour la maîtresse

de Louis XV. » Bernis écrit, de son côté, dans ses Mémoires : « Le public fut fort étonné de la préférence que le Roi lui avait donnée; il ignorait que ce prince, depuis qu'elle était mariée, la voyait fort souvent à la chasse dans la forêt de Sénart, que les écuyers de Sa Majesté passaient leur vie chez elle, et que madame de Mailly avait plus redouté madame d'Étioles qu'aucune autre femme. »

Madame Le Normant d'Étioles, Jeanne-Antoinette Poisson de son nom de fille, née à Paris, rue de Cléry, le 20 décembre 1721, avait alors vingt-quatre ans et l'une des situations les plus enviées de Paris. Ses ennemis se sont complu à ravalier outre mesure toutes ses origines, modestes, il est vrai, et sur lesquelles on sait depuis fort peu de temps la vérité.

Elle avait pour père un financier de médiocre volée, le sieur François Poisson, né en 1684 d'un tisserand de Provençères, au diocèse de Langres. Pour s'élever peu à peu à l'état dont sa fille avait tiré un brillant mariage, ce Poisson avait eu une carrière assez orageuse. Il avait quitté à vingt ans la maison paternelle, pour suivre comme « haut-le-pied », c'est-à-dire conducteur de chevaux, les munitionnaires de l'armée du maréchal de Villars. Les frères Pâris, les fameux commissaires aux vivres, qui commençaient alors leur fortune, le remarquèrent; ils lui donnèrent d'abord des rôles subalternes, puis firent de lui un de leurs commis principaux.

C'était, à cette époque, pour tous les intermédiaires de ce genre, l'occasion de gains extraordinaires, obtenus avec de gros risques et par un usage audacieux du crédit. Poisson, qui paraît avoir été un homme supérieur en ce métier, acquit très vite la confiance absolue de ses patrons. Il fut employé par le Régent, lors de la peste de Provence, à procurer des subsistances à cette province, s'en tira à son honneur, et obtint d'acheter la charge de « fourrier du corps de Son Altesse Royale Monseigneur le duc d'Orléans ». Toujours au service des frères Pâris et travaillant avec eux, il prit en main l'approvisionnement de la capitale pendant la disette des grains de 1725. Mais, ces dernières opérations ayant attiré les sévérités des intendants des finances, on reconnut que des marchés fictifs avaient été passés. Une commission fut spécialement établie pour faire rendre ses comptes au sieur Poisson; il fut déclaré débiteur au Trésor royal d'une somme de deux cent trente-deux mille livres, par jugement du Conseil d'État du 20 mai 1727. Comme il ne put rien rembourser, ne parvenant pas à rentrer lui-même dans ses avances, ses biens furent saisis et il prit le parti de « s'absenter ». C'est le mot du temps, qui signifie une indispensable fuite.

François Poisson fut-il condamné à être pendu? Vingt ans plus tard, tout le monde le disait dans Paris, et il était piquant de le croire; mais les traces de l'arrêt infamant ne se retrouvent nulle part et rien n'indique qu'il fut prononcé. Le cas du fugitif était, du reste, fort grave, et des pays d'Allemagne, où il se réfugia, il employa toutes ses forces à préparer la révision de son procès. C'était un

de ces hommes avisés et nécessaires, qui savent intéresser les gens à leur sauvetage; cependant, malgré qu'on le servit activement, par d'incessantes démarches auprès du cardinal de Fleury, il ne put revenir en France qu'au bout de huit ans, avec un sauf-conduit pour sa personne. En 1759, il obtint du Conseil une décharge partielle de sa dette et le commencement de sa réhabilitation. Plus tard, au temps de la faveur de sa fille, Poisson devait l'obtenir complète, et il est assez plaisant de voir reparaître, dans ses lettres d'noblesse, les services rendus par lui pour les approvisionnements pendant la disette de 1725; on lui fait alors un titre éminent à la reconnaissance publique de ce qui lui aurait jadis mérité la potence.

Voici ce qu'affirment, sur le rôle de Poisson, les lettres dressées au nom du Roi, au mois d'août 1747 : « Nous crûmes ne pouvoir mettre en de meilleures mains le soin de l'approvisionnement de la ville de Paris et de plusieurs magasins des places frontières, pour lequel il ne ménagera ni sa fortune, ni son travail, ni le crédit qu'il pouvait avoir. Cependant, et malgré le succès qu'avaient eu ses talents, sa vigilance et son zèle, il ne put obtenir la justice même qui lui était due sur le remboursement de ses avances et sur les emprunts qu'il avait faits, en sorte qu'il se vit, pendant plus de vingt années, exposé aux poursuites les plus rigoureuses, qui l'obligèrent de quitter son établissement et sa famille et de vivre pendant huit années dans la retraite, qu'il ne put trouver que dans le pays étranger. Enfin, la conduite du sieur Poisson examinée par des commissaires les plus équitables et les plus éclairés, le jugement qu'ils ont rendu a fait connaître toute l'exaetitude et toute la fidélité de son service; les emprunts qu'il avait faits ont été justifiés, ses avances établies et liquidées, et il a recouvré son état et sa liberté.... » Il semble y avoir quelque part de vérité dans les lettres royales. Elles s'appuient sur l'arrêt de 1759, fort antérieur à l'époque où Louis XV put s'intéresser à madame d'Étioles, et elles s'accordent avec les documents contemporains les plus sérieux pour rendre justice à certains mérites du personnage.

M. Poisson s'est déjà réhabilité devant le public par une brillante rentrée au service du Roi, qui ferme pour un temps la bouche à ses envieux. Au mois de juillet 1741, alors que la guerre couve en Allemagne, et que la France se prépare à faire campagne contre la reine de Hongrie, il est envoyé chez l'électeur de Cologne, avec une mission confidentielle du marquis de Breteuil, ministre de la Guerre; il a charge de conclure en même temps, pour les frères Pâris, une série d'opérations difficiles et secrètes, relatives aux approvisionnements militaires sur les bords du Rhin. Il faut qu'on ait confiance, non seulement en son expérience du pays, mais encore en son intégrité, pour lui laisser le soin d'organiser tant de magasins pour les quartiers d'hiver et de passer les gros marchés de vivres, qui doivent assurer la subsistance des

troupes françaises. Les lettres du ministre indiquent l'estime qu'on porte à ses talents.

Celles qu'il reçoit de Pâris-Duverney sont encore plus significatives et témoignent des liens étroits qui l'unissent à ses protecteurs : « Monseigneur de Breteuil et M. le Contrôleur général, écrit le financier, ont vu vos lettres; Son Éminence [Fleury] a vu celle qui accompagnait l'ordonnance que vous avez obtenue à Paderborn; tous sont contents de votre conduite et, en mon nom particulier, je le suis aussi on ne peut pas davantage.... J'ignore si l'on pourra faire usage de ce que vous avez obtenu. Le mérite n'en sera pas moins grand pour vous, et vous pouvez vous en rapporter à moi pour y donner toute l'étendue qui y convient.... Jouissez toujours, en attendant, de la justice qu'on vous rend ici; la façon dont on y pense est très sensible pour moi, par le véritable intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde. » Tel est le ton de la correspondance du chef avec son agent. Il lui confie, en passant, le désir qu'il a de se retirer du « travail forcé », qui l'épuise, et de prendre un repos bien gagné; il y mêle des nouvelles de madame Poisson qu'il est allé voir, et « dont la santé n'est pas aussi bonne qu'il le désirerait »; il entretient un père, qui semble fort préoccupé, des indispositions de la jeune madame d'Étioles et de « quelques accès de fièvre à la campagne, d'où elle a dû revenir ».

A cette mission de François Poisson en Westphalie se rattache la première lettre qu'on ait de sa fille, datée du 5 septembre 1741 et maintenant facile à comprendre : « Si j'ai quelque remède, lui écrit madame d'Étioles, contre le chagrin que me donne votre absence, c'est les louanges que j'entends faire dans tout Paris sur votre compte. Je n'en suis pas étonnée; mais il est encore bien heureux que le public vous rende justice; vous savez qu'il n'est pas sujet à caution. A propos, vraiment vous écrivez d'un style admirable à vos grands amis; l'on a raison de dire qu'il y a toujours de la dignité dans le grand français. »

Nous n'avons pas les pages, de si beau style, qu'adressait M. Poisson aux frères Pâris et qui excitaient la tendre admiration de sa fille; mais le même courrier, qui lui portait cette lettre, en contenait une de Pâris de Montmartel, dont le ton mérite d'être remarqué : « Je n'ai pas répondu encore à une de vos lettres, mon cher François, parce que le bon [Duverney] s'en est toujours chargé. Je ne le ferais pas encore aujourd'hui, si je ne voulais pas vous marquer moi-même combien nous sommes contents de tout ce que vous avez fait et faites encore; j'en étais d'avance persuadé, mais vous savez que tout le monde n'avait pas la même opinion. La raison en est toute simple : ils ne connaissent point la matière et encore moins votre amitié pour nous, et c'est ce dernier point qui vous donne encore plus de force. » L'ami qui écrit ainsi à M. Poisson est celui qui a été, une vingtaine d'années auparavant, le parrain de sa fille; c'est encore le protecteur le plus sûr de la famille, et la chronique a longtemps rap-

proché son nom de celui de la belle madame Poisson.

Madame Poisson a beaucoup travaillé à la réhabilitation de son mari, avec la ténacité d'une mère passionnée qui pense seulement à l'avenir de sa fille. Le personnage qu'elle a épousé ne l'attache guère. L'homme, si intelligent qu'il soit, est d'aspect vulgaire, rude en ses propos, fils de la terre mal dégrossi par la finance. Il ne peut être lié que par une association d'intérêt à la Parisienne ambitieuse, pour qui le mariage a été le chemin des grandes intrigues. On a cependant trop amplifié la chronique scandaleuse qui vise madame Poisson, et que le milieu et l'époque où elle vécut expliquent assez.

Madeleine de la Motte appartenait à une famille plus élevée que celle de son mari; son père était « le boucher des Invalides », c'est-à-dire que le sieur de la Motte, commissaire de l'artillerie, avait fait sa fortune à l'Hôtel royal des Invalides, comme entrepreneur des provisions de viande. La fille était, dit Barbier, une « belle brune, à la peau blanche, une des plus belles femmes de Paris, avec tout l'esprit imaginable »; on assure qu'elle était plus belle que ne le fut madame de Pompadour, et il est dommage qu'aucun portrait authentique ne nous permette d'en juger.

Que madame Poisson ait eu des bontés pour Pâris de Montmartel et, plus tard, pour quelque autre de ses contemporains, cela n'importe en rien à l'histoire, obligée à beaucoup d'indulgence sur le chapitre des mœurs du temps. Il faut dire cependant qu'afin de rabaisser plus tard la fortune inouïe de sa fille, la méchanceté et l'envie se sont déchaînées sur sa mémoire. On doit s'en fier plutôt aux gens d'esprit qui la fréquentèrent et se plurent dans son salon de bourgeoise : « Elle n'avait pas le ton du monde, dit Bernis qui la voyait chez une amie, mais elle avait de l'esprit, de l'ambition et du courage. »

Madame Poisson avait vécu quelque temps d'une façon assez misérable, de secours obtenus à grand-peine sur le séquestre des biens de son mari. L'exil de celui-ci se prolongeant, elle s'était enfin consolée, en agréant les soins assidus d'un galant fermier général, Charles Le Normant de Tournehem, célibataire intelligent et magnifique, ami des artistes et des arts. Quand M. Poisson revint à Paris, il se trouva muni d'un ami chaud, serviable et riche, et sut comprendre le prix d'une cordialité dont les usages d'alors ne s'offusquaient point. Ces bons rapports, que rien ne semble avoir altérés, devaient se continuer toute la vie des deux hommes, et leur correspondance en garde l'édifiant témoignage : « Quoique de la même année, écrivait Tournehem à Poisson en 1751, il y a une grande différence de vous à moi; vous êtes aussi vif et aussi actif qu'à vingt-cinq ans; moi je m'appesantis tous les jours, » mais il affirmait à son vieil ami, en l'embrassant, que le cœur de son Charles n'avait pas changé. Ils étaient unis alors, depuis bien des années, par un sentiment respectable, car M. de Tournehem

s'était profondément attaché aux deux enfants qu'il avait vus grandir chez madame Poisson et dont il s'était promis d'assurer le sort.

Le jeune Abel, moins âgé de quatre ans que sa sœur, annonçait l'intelligence la plus heureuse; mais Jeanne-Antoinette était une enfant délicate, qu'il était impossible de ne pas aimer. Le fermier général devait jouer, auprès de la fille de son ami, un rôle de père adoptif, qui a trompé même des contemporains, trop prompts à tirer des conclusions malicieuses; mais le véritable père n'avait laissé à personne le soin de décider de la première éducation. Continuant à diriger sa famille du fond de son exil, il avait voulu que la petite fille fût mise au couvent et était entré lui-même en correspondance régulière avec la supérieure de la maison pour recevoir, directement et par le détail, des nouvelles de son enfant.

Il y a, en effet, un peu de couvent dans la vie de madame de Pompadour; elle a passé une année au moins aux Ursulines de Poissy, où deux de ses tantes étaient religieuses et où une de ses cousines était élevée. Les menus faits de sa vie enfantine la montrent déjà telle qu'elle sera plus tard. Elle exerce autour d'elle, toute petite fille de huit à neuf ans, cette séduction à laquelle il sera si difficile de résister et qu'on devine en tous les récits envoyés en Allemagne par le couvent : « Votre aimable chère fille, Monsieur, écrit la supérieure à M. Poisson en septembre 1729, a fort bonne grâce et sent tout à fait son bien. M. de la Motte envoie tous les jours de marché quelqu'un en savoir des nouvelles, et la fait sortir de temps en temps avec sa cousine Deblois, pour aller dîner avec lui, et l'on dit que tout au long il s'entretient avec elle. Elle ne s'ennuie point chez nous, au contraire; elle a été charmée d'y revenir. Le 25 août, jour de la Saint-Louis, il y a une foire à Poissy; nous l'y avons envoyée avec sa cousine et une de nos tourières qui leur a montré toutes les beautés et raretés; elle les a menées aussi à l'Abbaye, où on les a fort caressées et trouvées très aimables; on a fait demander depuis de leurs nouvelles. Le jour de l'Octave de l'Assomption de la sainte Vierge, elles ont chanté dans leurs classes les vêpres de la sainte Vierge, elles ont été les principales chantres. Elles s'aiment fort l'une l'autre et ne vont jamais l'une sans l'autre. La maîtresse d'écriture s'y applique fort pour la mettre en état de vous envoyer de son écriture, et vous marquer elle-même sa tendresse pour vous. Tout son désir est d'avoir l'honneur de vous voir et de vous embrasser. »

La jeune pensionnaire a, dès cette époque, un charmant surnom de famille, qui l'a suivie au couvent et qu'elle gardera jusqu'au seuil de Versailles; pour tout le monde comme pour ses parents, elle est la petite reine, « Reinette ».

Mademoiselle Poisson n'est pas encore d'âge à intéresser beaucoup sa jeune mère, qui mène à Paris l'existence assez difficile de jolie femme sans ressources. Cette gêne est attestée

par la correspondance de sa sœur religieuse, madame de Sainte-Perpétue, avec M. Poisson : « Notre révérende mère, lui écrit-elle, est fort surprise de ne point recevoir de vos nouvelles; elle ne sait pas si c'est qu'on retient vos lettres. Tout ce que je sais, c'est que ma sœur Poisson en a envoyé une toute décachetée. Il est à croire qu'elle les lit toutes avant que de les envoyer; ainsi, mon cher frère, je vous conseille d'écrire plutôt par la poste : c'est la voie la plus sûre, si vous ne voulez pas que ma sœur sache ce que vous faites pour votre chère enfant. Sous le prétexte qu'elle s'imagine que vous lui donnez beaucoup, elle ne lui donne positivement que son pur nécessaire. Je crois bien que c'est qu'elle n'est point à son aise, mais l'enfant est très délicate; actuellement elle a un rhume assez considérable : par conséquent, elle a besoin de douceurs. Je vous dirai que le louis que vous lui avez envoyé est employé, et que je lui ai avancé un écu; notre mère supérieure en a le mémoire; si vous pouvez lui envoyer encore quelque chose, que ce ne soit point par ma sœur ni par les Invalides.... Reinette est toujours aimable à son ordinaire; elle me parle très souvent de vous; elle me dit l'autre jour qu'elle savait bien que vous l'aimiez beaucoup, qu'elle n'avait pas le cœur assez grand pour vous aimer autant que vous le méritez, mais qu'elle vous aime de toute l'étendue de son petit cœur, et qu'à mesure qu'elle grandissait, qu'elle sentait son amitié pour vous grandir avec elle. Je ne peux pas vous dire tout ce qu'elle me conte de semblable... Je crois que vous savez que nous avons un Dauphin; on est dans de grandes réjouissances à Paris. Je souhaite que cela fasse finir vos affaires bien vite à votre avantage. »

Madame Poisson, retenue à Paris par d'autres soins, faisait rarement le voyage de Poissy et ne s'occupait de sa fille que pour la fournir régulièrement de « corps » et de fourreaux d'indienne. Le père ne se souciait point que l'enfant lui fût trop souvent confiée; elle la reprit, cependant, à l'occasion d'un rhume, pour la faire soigner chez elle, et ce fut un prétexte pour ne plus la ramener au couvent : « L'on nous a dit qu'elle n'a plus de fièvre, écrit la bonne supérieure à M. Poisson, qu'elle se porte bien, qu'elle est fort aise d'être auprès de madame sa mère. Il y a apparence qu'elle y va rester. Ainsi, monsieur, nous ne saurons plus des nouvelles si certaines; nous ne laisserons pas que de nous en informer souvent, y prenant beaucoup d'intérêt et l'aimant tendrement. Elle est toujours très aimable et d'un agrément qui charmait tous ceux qui la voyaient. »

C'était au mois de janvier 1750, et l'enfant avait à peine huit ans. Elle n'oubliera pas tout à fait ce temps aimable, que rien dans l'avenir ne doit lui rappeler. On la verra plus tard servir une pension à sa vieille tante ursuline et contribuer, pour quelques milliers de livres, aux réparations de son couvent. Mais ce ne sera qu'un souvenir vague, effacé dans sa mémoire par les brillantes années qui

suivirent et par les premiers succès du monde, auxquels madame Poisson sut admirablement la préparer.

La royauté de mademoiselle Poisson avait commencé de bonne heure. Les familiers de sa mère continuaient à l'appeler « Reinette », et elle était de celles qui établissent partout leur domination, habituées à se reconnaître supérieures aux autres, sans imposer cette certitude, et pouvant se faire pardonner leurs mérites par l'incomparable don de plaire. L'éducation la plus raffinée paraît des agréments les plus rares la séduisante jeune fille. Deux poètes tragiques lui avaient enseigné la déclamation et le jeu scénique ; c'étaient Crébillon, aussi célèbre alors que l'avait été Corneille, et Lanoue, qui, après quelques succès d'auteur, allait entrer comme comédien au Théâtre-Français. Elle savait danser à la perfection, dessinait convenablement, et peut-être aimait-elle déjà à guider la pointe sur une planche de cuivre. Mais son principal talent, à cette époque de sa vie, était le chant ; elle en tenait les principes de Jélyotte, le chanteur de l'Opéra, aussi aimé dans les salons qu'au théâtre, et dont les succès, dit-on, ne s'arrêtaient pas aux applaudissements.

Avec tant de grâces et de dons naturels, cultivés d'une façon aussi brillante, mademoiselle Poisson avait été recherchée dans les réunions du monde, et sa mère s'était vu ouvrir par elle des portes qui lui fussent sans doute demeurées closes. On les recevait à l'hôtel d'Angervilliers, où la jeune fille chanta un jour le grand air d'*Armide*, de Lulli, et charma tellement madame de Mailly que celle-ci la voulut embrasser. On les devine admises dans quelques cercles peu difficiles de l'époque, où l'esprit et les grâces invitaient de droit. Chez madame de Tencin, elles étaient presque chez elles, la vieille femme de lettres étant fort de leurs amies. La conversation des romanciers à la mode, Marivaux et Duclos, les soupers où l'on écoutait le mordant Piron, et aussi Montesquieu et Fontenelle, aiguisaient alors l'esprit des femmes. La jeune fille y trouvait, comme préparation à la vie, sinon des principes moraux, du moins l'aisance des manières et une connaissance précoce du monde.

Son éducation avait été payée par le fermier général, qui s'intéressait tendrement à elle et qu'elle devait plus tard si magnifiquement récompenser par la charge de directeur général des bâtiments du Roi. M. Le Normant de Tournehem n'entendait point, d'ailleurs, être privé par le mariage de la présence d'un enfant qui lui était chère et qu'il destinait à tenir brillamment sa propre maison. Dès qu'elle eut vingt ans, il la fit épouser à un sien neveu, plus âgé qu'elle de quatre ans seulement. Le jeune Charles-Guillaume Le Normant, fils du trésorier général des monnaies, était un fort beau parti pour la fille de François Poisson. Médiocrement tourné, il est vrai, et petit de sa personne, il avait la distinction des sentiments, le ton de la meilleure compagnie, et l'on ne peut s'empêcher de

trouver bien sonnants, dans l'acte de mariage, ses titres d'écuyer, chevalier d'honneur au présidial de Blois, seigneur d'Étioles, Saint-Aubin, Bourbon-le-Château et autres lieux.

Le sacrement fut donné aux époux le 9 mars 1741, en l'église Saint-Eustache. Quelques jours auparavant a été signé chez les Poisson, rue de Richelieu, devant le notaire Perret, un contrat qu'il n'est pas sans intérêt de feuilleter. Le mariage a lieu sous le régime de la communauté ; mais les apports sont fort inégaux. C'est à grand-peine et avec toutes sortes de réserves que les parents de la future épouse lui constituent en dot une somme de cent vingt mille livres, savoir : « trente mille en pierreries, bijoux, linge et hardes à l'usage de ladite demoiselle », et une grande maison, sise rue Sainte-Marc, estimée quatre-vingt-dix mille livres. Ajoutons-y cent quarante et une livres huit sols et six deniers de rentes viagères dites tontines, établies sur la tête de la future épouse par des contrats qui remontent à vingt ans. Les munificences viennent au futur époux de son oncle paternel, Charles-François-Paul Le Normant de Tournehem, écuyer, qui lui fait donation entre vifs d'une somme de quatre-vingt-trois mille cinq cents livres, sous forme d'avances dans les sous-fermes, et qui s'engage à bien autre chose par les articles suivants : « En faveur du même mariage, ledit sieur Le Normant, oncle, promet et s'oblige de loger et nourrir lesdits futurs époux, leurs domestiques au nombre de cinq, équipages et chevaux, pendant la vie dudit sieur Le Normant, oncle, et au cas que lesdits futurs époux et ledit sieur Le Normant voulussent se séparer, à compter du jour de ladite séparation, ledit sieur Le Normant, oncle, paiera la somme de quatre mille livres auxdits futurs époux pour leur tenir lieu desdits nourriture et logement pour chacun an. Plus, en la même considération, ledit sieur Le Normant, oncle, assure audit futur époux, sur les biens qu'il laissera au jour de son décès, la somme de cent cinquante mille livres qu'il prendra en effets de la même succession à son choix », sans préjudice de la part d'héritage qui lui reviendra suivant la coutume de Paris.

Les ressources du nouveau ménage étaient considérables. Par les libéralités de M. de Tournehem, ils étaient logés chez lui, à Paris et à la campagne, nourris et défrayés de tout, et vivaient sur le pied de quarante mille livres de rente, avec l'espérance d'une opulente succession à recueillir de cet oncle incomparable. Malgré tant d'avantages assurés à cette union, un témoin mieux informé que ceux qu'on a cités, le président du Rocheret, lié alors avec toute la famille, rapporte que le jeune homme refusa tout d'abord de s'engager avec une femme, infiniment séduisante sans doute, mais pour laquelle trop de circonstances pouvaient faire hésiter un esprit sérieux. Tenté, au contraire, par les considérations d'argent, le père du jeune Le Normant, qui était veuf, le menaça d'épouser lui-même, s'il

ne se décidait. Au reste, les sentiments qui suivirent furent, chez le jeune époux, extrêmement passionnés. Madame d'Étioles avait tout ce qu'il fallait pour se faire aimer follement de son mari ; elle y joignit les suffrages de l'admiration universelle, l'habileté d'une coquette de race, et jusqu'à cette froideur de tempérament qui redouble les désirs d'un homme épris.

Le premier portrait que nous aurions d'elle, le seul souvenir gardé de la fugitive par la famille de son mari, serait une toile de Nattier, « l'élève des Grâces », le peintre de la Famille royale et de la Cour, celui qui avait fixé la beauté touchante de madame de Mailly, la beauté fière de madame de Châteauroux. C'était aussi l'artiste à la mode, recherché de toutes les femmes qui passaient pour jolies. Il était naturel qu'il fût appelé auprès de madame d'Étioles. Mais les œuvres de Nattier sont presque toujours plus exquises que fidèles. Combien plus précieux est pour nous le portrait simplement écrit par le lieutenant des Chasses de Versailles, où les retouches soigneuses révèlent l'exactitude du peintre ! Il pose en quelques mots le gracieux modèle et l'ensemble de sa personne, « d'une taille au-dessus de l'ordinaire, svelte, aisée, souple, élégante », qui semble faire « la nuance entre le dernier degré de l'élégance et le premier de la noblesse » ; et ce qui l'intéresse le plus, c'est le jeu d'une physionomie qu'il a souvent examinée de près et vraiment comprise : « Son visage était bien assorti à sa taille, un ovale parfait, de beaux cheveux, plutôt châtain clair que blonds : des yeux assez grands, ornés de beaux sourcils de la même couleur ; le nez parfaitement bien formé, la bouche charmante, les dents très belles et le plus délicieux sourire ; la plus belle peau du monde donnait à tous ses traits le plus grand éclat. Ses yeux avaient un charme particulier, qu'ils devaient peut-être à l'incertitude de leur couleur ; ils n'avaient point le vif éclat des yeux noirs, la langueur tendre des yeux bleus, la finesse particulière aux yeux gris ; leur couleur indéterminée semblait les rendre propres à tous les genres de séduction et à exprimer successivement toutes les impressions d'une âme très mobile. »

Pour mobile qu'elle soit, cette âme de femme est assez maîtresse d'elle-même, et ces jolis traits ne trahissent jamais que ce qu'il lui convient. On s'explique toutefois que les artistes la voient et la comprennent de façon très différente, non seulement selon leur tempérament particulier, mais encore suivant son âge, son heure et son moment. Il faut les consulter tous et ne se fier à aucun, puisque M. de Marigny nous assure que les portraits de sa sœur n'ont jamais été ressemblants. Au temps de sa longue faveur, elle charmera et déconcertera les meilleurs maîtres, qui ne fixeront chacun qu'une partie assez fuyante de ses charmes. Après Nattier, le plus ancien de ses peintres et sans doute le moins troublé, elle attirera sans cesse les pinceaux familiers ou mythologiques de Boucher ; ceux de Carle Van Loo, qui remplira assidument

auprès d'elle, sans être jamais satisfait, ses fonctions de « premier peintre du Roi » ; ceux de Drouais enfin, qui sera l'artiste de ses derniers jours et reviendra mainte fois au difficile modèle. Nous aurons encore, s'il le faut, pour compléter son image, les crayons de La Tour et de Cochin, les marbres de Lemoyne et de Pigalle ; mais c'est à peine si nous serons renseignés par cette richesse de documents et cette profusion de chefs-d'œuvre.

Madame d'Étioles a un train de torture et une parenté qui lui permettent de recevoir une assez bonne société à l'hôtel de Gesvres, loué par l'oncle Tournehem, rue Croix-des-Petits-Champs, où son père et sa mère logent auprès d'elle. Mais elle aspire à devenir une des reines de Paris, et la chose n'est pas sans difficulté. La richesse en ce moment ne consacre point un salon, et la beauté n'y suffit pas davantage. Il semble que la jeune femme ait cherché ardemment à pénétrer dans le plus brillant cercle d'alors, celui que présidait madame Geoffrin, en son hôtel de la rue Saint-Honoré, aidée de son aimable fille, la marquise de la Ferté-Imbault. Leur amitié était précieuse et d'un choix restreint. Quand elles reçurent la visite que mesdames Poisson et d'Étioles crurent pouvoir leur faire, après une présentation chez madame de Tencin, les deux maîtresses de la maison furent assez embarrassées. La mère, raconte la marquise, était « si décriée qu'il semblait impossible de suivre cette connaissance » ; d'autre part, la fille, irréprochable et charmante, « méritait des politesses ». Il eût été cependant bien malaisé de recevoir l'une sans accepter l'autre.

La mauvaise santé de madame Poisson, qui se déclara peu après et la retira du monde, facilita les relations de madame d'Étioles. Elle fut vite accueillie dans le fameux salon et sut adroitement y faire sa place. Elle demandait à la jeune marquise l'autorisation de la voir souvent « pour prendre de l'esprit et des bonnes manières » ; elle ne manquait point de marquer à madame Geoffrin l'admiration sans bornes dont la bonne dame exigeait l'encens, et elle exprimait avec grâce « un bonheur au delà de toute expression d'être admise dans son aréopage ». On l'y devine exerçant sa séduction sur tous les habitués, attentive aux causeries d'art que tenaient les amateurs, le lundi ; intéressant les vieux philosophes du mercredi par ses jolies façons, ses répliques vives, et cet esprit déjà averti, que leurs audaces n'effrayaient point.

La nièce de M. de Tournehem rencontre chez madame Geoffrin beaucoup d'hommes qu'elle ne peut avoir chez elle et qui la rapprocheraient de la Cour. Elle les envie à madame de la Ferté-Imbault, et l'avoue avec une naïveté qui semblera piquante plus tard : « Que vous êtes heureuse ! lui dit-elle souvent. Vous vivez constamment avec ce charmant duc de Nivernois, cet aimable abbé de Bernis et ce gentil Bernard, et vous les avez tant que vous voulez ! Et moi j'ai toutes les

peines du monde à avoir l'un d'eux à souper chez mon oncle de Tournehem, parce que sa société les ennuie. » Ce sont surtout des gens de finance que reçoit le fermier général, et la jeune femme, initiée ailleurs à un monde différent, ne peut s'empêcher de leur trouver un « bien mauvais ton ». Elle se prépare, dès lors, à briller dans une autre sphère, et met en jeu pour y parvenir toute une politique subtile et persévérante.

Ses étés se passent au château d'Étioles, à proximité de Choisy et des grandes chasses royales. Louis XV vient assez souvent dans la forêt de Sénart se livrer à son divertissement favori, et les bois retentissent du cor des gentilshommes des chasses sonnant la fanfare de la Reine. Avec d'autres châtelaines des environs, madame d'Étioles est admise à suivre les équipages ; vêtue de bleu ou de rose, elle aime à conduire elle-même un léger phaéton, à apparaître brusquement devant le Roi, comme la fée de cette forêt, dont elle connaît tous les détours. Sa jeunesse hardie et sa beauté ne laissent point le Roi indifférent ; il l'aperçoit avec plaisir, et elle est du nombre des dames à qui il fait envoyer des chevreuils. Elle-même se dit éprise de lui et assure, en riant, que Sa Majesté seule la pourrait éloigner de ses devoirs envers M. d'Étioles. Nul, hormis l'oncle et la mère, qui savent à quoi s'en tenir, ne prend au sérieux cette boutade, et le mari, fort honnête homme et très amoureux, s'en offusque moins que personne. La jeune femme est, d'ailleurs, de conduite irréprochable ; après avoir perdu un fils en bas âge, elle met au monde une fille, le 10 août 1744, et semble devoir être aussi bonne mère que fidèle épouse.

La vie qu'on mène au château d'Étioles est à la fois familière et brillante, avec ces nombreuses réunions d'amis, cette gaieté de propos et ce manque d'appât qui font alors le charme de la société française. Le président du Rocheret nous décrit, en peu de mots, la maîtresse du logis : « Belle, blanche, douce, ma Paméla ! Je la nommais ainsi à Étioles, où je passais une partie des étés de 1741 et de 1742, et où nous lui lisions le roman anglais de *Paméla*, chez M. Bertin de Blagny, mon parent, maître des requêtes, trésorier des parties casuelles et seigneur de Coudray-sous-Étioles. » Reinette ou Paméla, qu'intéresse le roman de Richardson, a pour plaisir favori le théâtre : elle chante et joue la comédie sur une grande scène, munie de tous ses accessoires, que M. de Tournehem, très amateur de spectacles et très fier des talents de sa nièce, a fait construire à côté du château.

La déesse du lieu s'entoure de serviteurs dignes d'elle. Le beau Briges, l'écuyer de confiance du Roi, la célèbre avec tant d'enthousiasme, qu'on lui prêterait plus tard des succès dont il n'y a pas d'apparence, mais qui ne laisseront pas que d'inquiéter un peu Louis XV. On compte, parmi les familiers d'Étioles, Crébillon, qui est un ami de tous les temps ; le vieux Fontenelle, doyen honoré

des lettres françaises ; le président de Montesquieu, en qui l'on voit surtout l'auteur des *Lettres persanes*, et le spirituel Louis de Cahusac, connu comme parolier de Rameau et comme émule de Crébillon le fils. Parmi ces libres esprits, le plus brillant et l'un des mieux choqués, Voltaire n'est pas le dernier à rendre hommage à « la divine d'Étioles » ; il la juge à ce moment « bien élevée, sage, aimable, remplie de grâces et de talents, née avec du bon sens et un bon cœur ». La vie la plus facile et la plus souhaitable s'ouvre devant la jeune femme, et personne ne comprendra, quand son heure troublée sera venue, qu'elle échange, pour le rôle incertain de maîtresse du Roi, la paisible royauté bourgeoise de sa richesse et de sa beauté.

À la Cour, on n'était point sans avoir entendu parler de madame d'Étioles. Elle y connaissait madame de Sassenage, femme d'un menin de M. le Dauphin, qui vivait au Château, et la vieille marquise de Saissac, qui n'y venait plus, mais qui était une tante du duc de Luynes et que la Reine n'avait pas oubliée. La bonne duchesse de Chevreuse s'intéressait, depuis son enfance, à cette petite Poisson et prenait plaisir à la nommer, quand un cercle de Versailles daignait s'occuper sans malveillance des « caillettes » de Paris. Au reste, les communications d'une société à l'autre étaient établies par quelques grands seigneurs curieux, par quelques abbés bien nés et par les gens de robe reçus chez les princesses pour leur esprit ; les chroniques de la bourgeoisie parisienne, souvent plus amusantes que celles de la Cour, y faisaient l'objet de conversations continuelles.

L'abbé de Bernis, qui rencontrait madame d'Étioles chez une cousine de son mari, la comtesse d'Estrades, rendait volontiers hommage à ses charmes. Le marquis de Valfons, l'ayant vue à un souper, la déclarait « jeune, jolie, pleine de talents ». Un autre bon juge, ami particulier de la Reine, le président Hénault, faisait cette charmante découverte dans l'été de 1742. Il écrit à la marquise du Deffand qu'il doit souper gaiement chez son cousin, M. de Montigny, avec le directeur des postes Dufort et quelques femmes de qualité, madame d'Aubeterre, madame de Sassenage : il doit y avoir aussi, ajoute-t-il, « une madame d'Étioles, Jélyotte, etc. » Le lendemain, il raconte à son amie la soirée et le succès de chanteur de Jélyotte : « Il me parut qu'il était en pays de connaissance. Mais je trouvai là une des plus jolies femmes que j'aie vues ; c'est madame d'Étioles ; elle sait la musique parfaitement, elle chante avec toute la gaieté et tout le goût possible, sait cent chansons, joue la comédie à Étioles sur un théâtre aussi beau que celui de l'Opéra, où il y a des machines et des changements. Paris est admirable pour la diversité incroyable des sociétés et pour les amusements sans nombre. On me pria beaucoup d'aller être témoin de tout cela dans un pays que j'ai beaucoup aimé, où j'ai passé ma jeunesse, et dans une maison qui est la même que mon père avait,

mais où l'on a dépensé cent mille écus depuis. » Le président Hénault n'eut garde d'oublier cette aimable connaissance, et, l'hiver suivant, il reçut madame d'Étioles à ses fameux soupers, où se réunissait, pour les plaisirs de l'esprit unis à ceux de la table, ce qu'il y avait de mieux à la Ville et aussi à la Cour.

savait fort bien, par son oncle Richelieu, qu'il en pourrait sortir, à l'occasion, une rivalité sérieuse et plus qu'une passade sans conséquence.

Un jour que le Roi avait remarqué, une fois de plus, cette apparition bleue et rose en ce phaéton jeté sur la route des chasses, il se passa, dans son carrosse, un petit fait si-

rences favorables, que la jeune bourgeoise pût jamais réaliser le rêve démesuré qu'elle avait conçu. Le retour de Louis XV aux sentiments religieux pendant sa maladie de Metz, puis la reprise de madame de Châteauroux, annoncée dès la rentrée à Versailles, écartaient également de lui madame d'Étioles. Vainement sa mère continuait-elle à lui souffler son



Cliché Giraudon.

UNE HALTE DE CHASSE. Tableau de CARL VAN LOO. (Musée du Louvre.)

D'autres circonstances rapprochaient la jeune femme de Versailles, et son nom des oreilles du Roi. A Chantemerle, chez madame de Villemer, qui avait un théâtre de société semblable à celui d'Étioles, elle jouait la comédie avec le duc de Nivernois et le duc de Duras, et M. de Richelieu en personne l'y applaudissait. Si madame de Châteauroux se montrait inquiète, comme sa sœur Mailly, des manières de la forêt de Sénart, c'est qu'elle

gnificatif. Madame de Chevreuse ayant dit, sans penser à mal, que madame d'Étioles était encore plus jolie qu'à son ordinaire, madame de Châteauroux lui marcha vivement sur le pied, pour arrêter la conversation. Quand les dames eurent quitté le Roi, madame de Chevreuse se plaignit et s'informa : « Ne savez-vous pas, Madame, répondit la duchesse, que l'on veut donner au Roi cette petite d'Étioles ? »

Il ne semblait pas, malgré quelques appa-

exaltation, l'assurant qu'elle était plus belle que l'altière duchesse ; vainement Tournehem la montrait-il à ses amis, demandant : « N'est-ce pas un morceau de roi ? » Il eût été sage de renoncer à cette ambitieuse folie, qui avait pris peu à peu en elle la forme de l'amour même.

Un sentiment complexe, où il entrait en tout cas plus d'orgueil que d'intérêt, l'avait envahie tout entière, et l'on peut bien recon-

naître la sincérité de ce sentiment, car Louis le Bien-Aimé l'a fait naître en beaucoup de cœurs. Elle racontait à madame de la Ferté-Imbault qu'étant en couches de sa fille, lors de la maladie du Roi, elle avait eu, en appre-

nant le danger, une révolution dont elle pensa mourir. C'était bien là « cette violente inelination », dont elle faisait plus tard confidence à Voltaire, et que soutenait un secret pressentiment qu'elle finirait par être aimée.

Soudain, le grand obstacle tombait : madame de Châteauroux disparaissait, emportée par un mal rapide et inattendu ; le Roi restait désespéré, mais consolable, et le siège en règle commençait.



(A suivre.)

PIERRE DE NOLHAC.



César Borgia

Si l'histoire, comme les bibliothèques, avait son *Enfer*, César Borgia, duc de Valentinois, y mériterait une place à part. Il présente ce phénomène unique d'un être né, conformé, organisé pour le mal, aussi étranger aux idées de moralité humaine que l'habitant d'une autre planète peut l'être aux lois physiques de ce globe. Les grands scélérats, qui ont effrayé le monde par la stature et les proportions de leurs crimes, eurent tous plus ou moins leur côté faible, leur défaut de cuirasse, leur quart d'heure d'attendrissement ou de repentir. Il y a un moment dans leur vie où ils s'arrêtent et où ils regardent en arrière d'un œil effrayé. La jeunesse de Néron a une forme humaine ; Ivan le Terrible, après avoir tué son fils, s'enferme dans le Kremlin en rugissant de douleur. Ali-Pacha laisse un vieux derviche l'arrêter par la bride de son cheval au seuil d'une mosquée de Janina ; il essuie, sans sourciller, les injures sanglantes que le vieillard lui crache à la face, et de grosses larmes roulent silencieusement sur sa barbe blanche. Alexandre VI lui-même, le père de César, assemble un consistoire après le fratricide de son fils, où il ouvre avec horreur son âme aux cardinaux, se confesse et frappe sa poitrine. César Borgia, lui, est coulé d'un jet dans l'endurcissement. Le doute et la lassitude lui sont inconnus. Il bondit, rampe, s'embusque et tue, dans le siècle agité et compliqué qu'il habite, comme un tigre indien dans sa jungle. Il en a l'éclat, la force, la souplesse, l'effrayante élégance, les bonds et les mouvements élastiques. Il obéit comme lui à des instincts de destruction qui ne discutent pas. Ce qui frappe à première vue, lorsqu'on étudie de près le jeune monstre, c'est la verve et le naturel qu'il met à commettre ses crimes. Rien de forcé ni de théâtral ; son ambition a l'élan d'un appétit carnassier, son astuce même tient de cette acuité de flair et d'ouïe dont la nature a doué les fauves. Tel nous le montre le grand portrait que l'on voit de lui au palais Borghèse, et qui a la « beauté du diable » dans la plus haute acception du mot. La main sur son poignard, tenant de l'autre une de ces boules d'or qui servaient à contenir des parfums, il vous regarde en face, avec une sérénité impassible.

Ce n'est point la haine ni la colère qu'exprime ce regard, mais la volonté : une volonté fatale, inflexible, tendue comme un glaive, et dont l'imagination pénétrée sent, en quelque sorte, la pointe et le froid. L'art s'est rarement assimilé la vie à un degré plus intense. L'homme est là, enchâssé tout vif dans le panneau de cèdre, comme un oiseau de proie cloué sur une porte. C'est le type de la méchanceté jeune, grandiose, florissante, pleine de génie et d'avenir. Cette santé robuste dans la corruption, inattaquable aux remords, lui venait d'ailleurs de son père. Alexandre VI était de même trempe. — « Le pape a « soixante-dix ans, — écrivait à la Seigneurie « Francesco Capello, l'ambassadeur de Venise « à la cour de Rome, — mais il rajeunit « tous les jours ; ses soucis et ses inquiétudes « n'ont d'autre durée qu'une nuit. Il est « d'une nature peu sérieuse et n'a de pensées « que pour ses intérêts. Son ambition absolue « est de faire grands ses enfants : d'autres « soins, il n'en a pas. *Ne d'altro ha cura.* »



On rêve, on croit rêver en voyant César Borgia se mouvoir avec l'entrain et l'incombustibilité d'un démon au milieu de l'enfer pittoresque de la Rome du ^{xv}e siècle. L'énormité des choses les rend presque incompréhensibles. Fils d'un pape et d'une courtisane, il est l'homme d'action de ce pontificat unique dans l'histoire qui réalisa la face infernale dont parlent les vieilles légendes : Satan en chape et mitré, parodiant les divins mystères, sur les ruines d'un antique autel. — Il y a au musée d'Anvers un tableau vénitien qui symbolise admirablement, à l'insu du peintre, cette papauté excentrique. On y voit Alexandre VI présentant à saint Pierre l'évêque *in partibus* de Paphos, qu'il vient de nommer général de ses galères. Saint Pierre est assis sur un bas-relief où trépigne une impudique bacchante : au fond, se délie une statuette de l'Amour ajustant son arc. Cet étrange amalgame, saint Pierre, un Borgia, un évêque du diocèse de Vénus, une idole, une saturnale païenne brochant sur le tout, est l'image frappante des contradictions de cette partie de l'histoire.

Qu'est-ce que le règne d'Alexandre VI, sinon le carnaval diabolique du vieil empire romain ressuscité pour quelques années, sous les costumes et les figures du catholicisme ? Tibère revient au monde déguisé en pape, et refait Rome à son image. Le Vatican a ses orgies comme Caprée : aux noces de Lucrece Borgia, cinquante courtisanes nues dansent, pendant le banquet, et ramassent des châtaignes qu'on leur jette, entre les candelabres déposés à terre. Quelques jours plus tard, le pape offre à ses enfants le spectacle d'une jument poursuivie, dans une cour du palais, par des étalons en ehaleur. Lorsque Louis XII, marchant sur Naples, s'approcha de Rome, Alexandre VI envoya à la rencontre de l'armée cinquante tonneaux de vin, du pain, de la viande, des œufs, des fruits, du fromage ; et, pour le roi et ses capitaines, seize des plus belles filles de joie de la ville. En hôte prévoyant, il avait fait dresser, au lieu de l'étape, des tentes de feuillage. — Après douze siècles de relâche, les jeux sanglants du Cirque recommencent, à l'endroit même où Néron brûlait les martyrs. Un jour, après souper, César, en habit de chasse, fait venir six condamnés, *gladiandi*, sur la place Saint-Pierre barrée par des poutres ; il monte à cheval, chasse à courre ce gibier humain, et les tue tous à coups de flèches. Le pape, sa fille, son gendre et sa maîtresse Giulia Bella assistent, d'un balcon, à cette reprise du spectacle antique : *Ave, papa, morituri te salutant.* Alexandre VI hérite du sacré collège, comme Caligula héritait du sénat romain : l'épidémie qui décimait les Pères Conscrits opulents se réveille pour emporter les cardinaux trop riches. La *cantarella* des Borgia vaut les champignons et les essences de Locuste. Après avoir empoisonné le cardinal Orsini, le pape dit ironiquement au sacré collège : « Nous l'avons bien recommandé aux médecins. » Rome, éomme ce groupe de Laocoon que l'on venait de découvrir, se sent attaquée aux plus nobles membres par le reptile de l'empoisonnement. On meurt d'un gant, d'un fruit, d'un sorbet, de l'égratignure d'une bague, de la respiration d'un parfum, du vin bu dans le calice, de l'hostie de la communion. Il semblait que le poison émanât de la seule

présence d'Alexandre : ses fureurs mêmes foudroyaient. Louis Capra, évêque de Pésare, et le cardinal Laurent Cibo, moururent d'effroi au sortir d'une audience où il les avait menacés.



Pour compléter la ressemblance du pontificat des Borgia avec la Rome impériale, Lucrèce, la fille du pape, quatre fois mariée, trois fois incestueuse, reproduit l'infamie grandiose des Julie et des Drusille de la maison des Césars. Son père la comble d'honneurs sacrilèges ; il la fait trôner scandaleusement, avec sa sœur Sancia, aux fêtes de Saint-Pierre, sur le pupitre de marbre où les chanoines chantaient l'Évangile : *super pulpitem marmoreum in quo canonici Sancti Petri Epistolam et Evangelium decantare consueverunt*. Lucrèce a une livrée d'évêques ; des prélats la servent à table ; il n'est permis qu'aux cardinaux de célébrer la messe devant elle. En l'absence du pape, c'est elle qui décaçète les missives, rédige les dépêches, et convoque le sacré collège. La fabuleuse papesse Jeanne semblait renaître et régner en elle.

Mais ce que la Rome impériale ne donne pas, c'est un bandit du caractère de César Borgia. Ses tyrans sont pour la plupart des fous couronnés ; ils ont le vertige du pouvoir absolu ou la fièvre chaude de la cruauté. César Borgia les dépasse de sa tête qui resta toujours froide et lucide. Rien de malade en lui, ni d'aliéné, ni de chimérique. Il a son plan, la souveraineté de la Romagne : il a sa politique, elle peut se résumer dans cette brève formule : « Les morts ne reviennent point. » Une logique atroce règle sa vie en apparence effrénée. Allégé du poids de l'âme, de la conscience, du remords, de tout ce bagage moral qui ralentit la marche des scélérats ordinaires, il va vite, se multiplie, tranche au lieu de dénouer, et porte des coups d'autant plus sûrs que son bras ne tremble jamais.

Son frère aîné, le duc de Gandie, était le chef naturel de cette maison des Borgia, dont le pape voulait faire une dynastie royale ou princière. Son droit d'aînesse reléguait César au second plan de la scène. On l'avait fait cardinal, comme plus tard on faisait abbés ou chevaliers de Malte les cadets de famille. César assista d'abord tranquillement à la grandeur croissante de son frère ; il laissa le pape le charger de richesses, accumuler sur lui les duchés, les dignités, les honneurs. C'était la patience du bandit embusqué, regardant avec joie l'homme que tout à l'heure il va dépouiller, revêtir ses plus riches habits et se parer de tous ses bijoux. Quand le duc de Gandie fut mûr, bon à tuer et à remplacer, César le fit assassiner par cinq sbires, monta à cheval, prit le cadavre en croupe, tête pendante, et alla le jeter, la nuit, dans le Tibre. Burchard, ce Dangeau des Borgia, nous donne le bulletin de l'exécution.

« Le 14 juillet, le seigneur cardinal de Valence (César Borgia) et l'illustre seigneur Jean Borgia, duc de Gandie, fils aîné du pape,

« soupèrent à la vigne de madame Vanozza, « leur mère, près de l'église de Saint-Pierre- « aux-Liens. Ayant soupé, le duc et le car- « dinal remontèrent sur leurs mules. Mais le « duc, arrivé près du palais du vice-chan- « celier, dit qu'avant de rentrer, il voulait « aller à quelque amusement ; il prit congé « de son frère et s'éloigna, n'ayant avec lui « qu'un estafier et un homme qui était venu « masqué au souper, et qui, depuis un mois, « le visitait tous les jours au palais. Arrivé à « la place des Juifs, le duc renvoya l'estafier, « lui disant de l'attendre une heure sur cette « place, puis de retourner au palais, s'il ne « le voyait revenir. Cela dit, il s'éloigna avec « l'homme masqué, et je ne sais où il alla, « mais il fut tué et jeté dans le Tibre, près de « l'hôpital Saint-Jérôme. L'estafier, demeuré « sur la place des Juifs, y fut blessé à mort « et recueilli charitablement dans une mai- « son ; il ne put faire savoir ce qu'était devenu « son maître. Au matin, le duc ne revenant « pas, ses serviteurs intimes l'annoncèrent « au pape, qui, fort troublé, tâchait pourtant « de se persuader qu'il s'amusait chez quelque « fille et qu'il reviendrait le soir. Cela n'étant « pas arrivé, le pape, profondément affligé, « ému jusqu'aux entrailles, ordonna qu'on fit « des recherches. Un certain Georges Schia- « voni, qui avait du bois au bord du Tibre, « et le gardait la nuit, interrogé s'il avait vu, « la nuit du mercredi, jeter quelqu'un à « l'eau, répondit qu'en effet il avait vu deux « hommes à pied venir par la ruelle à gauche « de l'hôpital, vers la cinquième heure de la « nuit, et que ces gens ayant regardé de côté « et d'autre si on les apercevait et n'ayant vu « personne, deux autres étaient bientôt sortis « de la ruelle, avaient regardé aussi et fait « signe à un cavalier qui montait un cheval « blanc et qui portait en croupe un cadavre, « dont la tête et les bras pendaient d'un côté « et les pieds de l'autre. Deux des hommes « qui marchaient derrière le cavalier prirent « le cadavre par les bras et par les pieds, le « balancèrent avec force et le lancèrent dans « le fleuve aussi loin qu'ils purent. Celui qui « était à cheval leur demanda s'il avait plongé ; « ils répondirent : *Signor, sì*. Puis il piqua « son cheval ; mais, en tournant la tête, il « aperçut le manteau qui flottait sur l'eau. Il « demanda : « Qu'est-ce que je vois donc de « noir sur la rivière ? » Ils répondirent : « Seigneur, c'est le manteau. » Alors, l'un « d'eux jeta des pierres, ce qui le fit en- « foncer. Cela fait, piétons et cavalier dispa- « rurent par la ruelle qui mène à Saint- « Jacques. » Un trait, digne de Shakspeare, termine ce témoignage populaire. « Les camé- « riers du pape demandèrent à Georges « Schiavoni pourquoi il n'avait pas été ré- « vélé le fait au gouverneur de la ville. Il « répondit : « Depuis que je suis batelier, « j'ai vu jeter plus de cent cadavres dans cet « endroit du fleuve, sans qu'on ait jamais fait « d'information. C'est pourquoi j'ai cru qu'on « ne mettrait pas à la chose plus d'import- « tance que par le passé. »

Dans la nuit même de son fratricide, César

partit pour Naples, où le pape l'envoyait assister en qualité de légat *a latere* au couronnement du roi Frédéric. Il y fit une entrée superbe, bannières au vent, clairons sonnants, avec force pages, écuyers, timbaliers, cavaliers de toutes armes et de tout costume, montés sur des chevaux ferrés d'or.

Quelque temps après, il empoisonna à sa table le cardinal Jean, son cousin. Puis l'envie le prit de faire sa sœur, Lucrèce, duchesse de Ferrare. Elle était mariée en troisièmes nocées à don Alphonse d'Aragon, un bâtard de la maison de Naples, adolescent doux et timide. L'enfant effrayé avait fui à Naples, où il se tenait pendu aux jupes de sa mère. César fit si bien qu'il le décida à rentrer dans Rome. Trois jours après, il le poignarda, à quatre heures de la nuit, sur l'escalier de Saint-Pierre. « Le prince, tout sanglant, courut « vers le pape, s'écriant : « Je suis blessé ! » et « il lui dit par qui ; et Madona Lucrezia, fille « du pape et femme du prince, se trouvant « alors dans la chambre de son père, tomba « évanouie¹. » Cette fois, le pape s'indigna, et il fit garder à vue le jeune prince par seize de ses gens. César dit simplement : « Ce qui « ne s'est pas fait à dîner, se fera à souper. » Ce qui fut dit fut fait. Un jour, César entra dans la chambre, trouva le prince déjà levé, fit sortir sa sœur et sa femme, et le fit étrangler par Micheletto, son exécuteur ordinaire. « Comme le duc ne voulait pas mourir de ses « blessures, il fut étranglé dans son lit, » dit Burchard dans son *Diarium*. C'est le style habituel de cet honnête prélat alsacien, que le hasard fit maître des cérémonies d'Alexandre VI. Il rédige avec une encre de lympe sa chronique de sang : vous diriez un eunuque enregistrant, d'une main machinale, les meurtres et les débauches du Sérail. Mais la force des choses lui arrache, par moments, des traits, des ironies, des sarcasmes, qu'on dirait de Tacite. Au reste, l'imbécillité du scribe garantit la véracité de son griffonnage : on croit sur parole des hommes comme Burchard ; ils n'ont pas assez d'imagination pour inventer un mensonge. Les grues d'Ibycus sont d'irrécusables témoins.



Alexandre VI tremblait devant son terrible fils. Un jour il lui tua un de ses favoris, nommé Peroto, sous son manteau où il s'était réfugié ; si bien que le sang sauta à la face du pape. — « Chaque jour, dans Rome, dit une « relation vénitienne, — il se trouve que, la « nuit, on a tué quatre ou cinq seigneurs, « évêques, prélats ou autres. C'est à ce point « que Rome entière tremble à cause de ce « duc, chacun craignant pour sa vie. » — Don Juan de Cerviglione ne voulant pas lui céder sa femme, il le fit décapiter en pleine rue, à la turque : le pavé servit de billot. — Un homme masqué lui ayant lancé, pendant les courses de carnaval, une épigramme offensive, César le fit arrêter et conduire à la prison Savella : on lui coupa la main et la

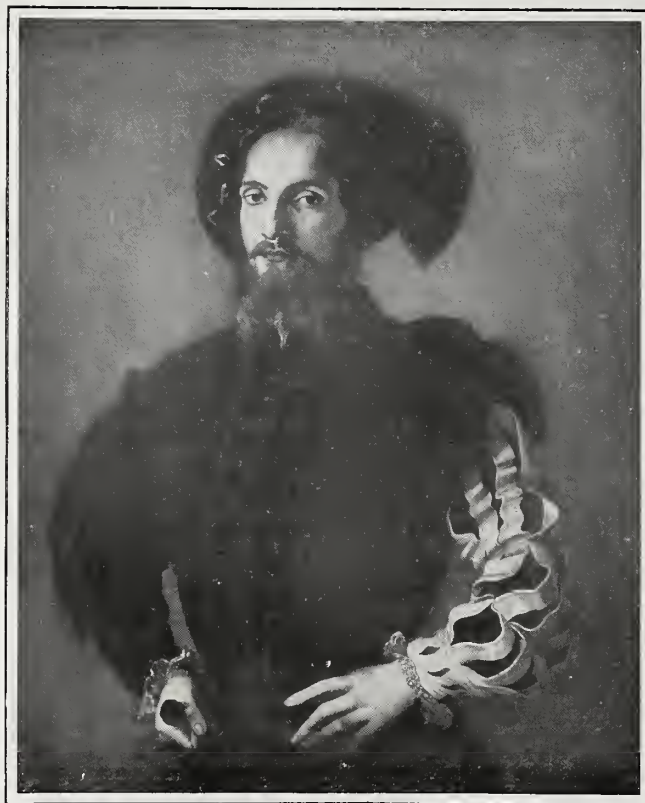
1. *Relazione di Paolo Capello*, 28 septembre 1500.

langue, qui fut attachée au petit doigt de la main coupée. — Pour avoir traduit en latin un pamphlet grec contre les Borgia, le Vénitien Lorenzo, malgré les réclamations de la république, fut jeté au fleuve. — Astorre Manfredi, seigneur de Faenza, ayant refusé de livrer sa ville au duc de Valentinois, fut pris avec elle, après une défense héroïque qui dura six mois. Astorre avait seize ans ; il était beau comme un éphèbe grec. César l'envoya à Rome, avec son frère plus jeune encore : il traîna les deux enfants dans les cloaques de Sodome ; puis, au bout d'un an, on les retrouva dans le Tibre, étranglés et attachés ensemble par les mains.

Un de ses meilleurs tours fut celui qu'il joua à messer Ramiro d'Orco, un homme de fer et de corde, qu'il avait chargé de mater la Romagne, après sa conquête. Ramiro justifia son choix, et dompta par les supplices toutes les résistances. Mais cette terreur suscita des haines ; le pays semblait prêt à se révolter de nouveau. Pour l'apaiser, César lui montra un matin le corps de Ramiro coupé en quartiers sur la place publique de Césène, et le coutelas sanglant à côté du cadavre. Ce spectacle lui rallia la Romagne ; elle acclama le prince magnanime qui brisait le manche de sa hache, quand elle n'était plus bonne à frapper. Machiavel, en mission auprès de Borgia, écrit d'abord à la Seigneurie de Florence : — « On ne sait au juste la cause de la mort de Ramiro ; ce que l'on peut dire de plus probable, c'est que telle a été la volonté du duc de Valentinois, pour montrer qu'il a le pouvoir d'élever et d'abattre les hommes à son gré. » Mais plus tard, revenant sur l'exécution de Ramiro dans son livre du *Prince*, il l'analyse et l'admire comme un coup de maître. « Le duc, sachant que la rigueur d'abord exercée avait excité quelque haine, et désirant éteindre ce sentiment dans les cœurs, pour qu'ils lui fussent entièrement dévoués, voulut faire voir que si quelques cruautés avaient été commises, elles étaient venues, non de lui, mais de la méchanceté de son ministre.... Sur quoi, sa conduite « pouvant encore servir d'exemple, il n'est pas inutile de la faire connaître. »

Ce fut encore devant Machiavel que César Borgia eut l'honneur de jouer la meilleure de ses tragédies, celle du célèbre guet-apens de Sinigaglia. Vitelli, Orsino, Liverotto, Gravina, les quatre plus redoutables capitaines de l'Italie, y furent attirés, pris, étranglés, d'un même coup de filet ! César s'était surpassé pour mériter le suffrage d'un juge si expert. C'est une des plus curieuses rencontres de l'histoire que celle d'un tel spectateur placé en face d'un tel tragédien. César ne se dérange pas pour Machiavel, il conçoit, médite, exécute son crime devant lui avec l'émulation d'un joueur d'échecs qui sent derrière son épaulé l'œil d'un théoricien consommé. Le miracle

diabolique de ce beau coup de Sinigaglia, ce ne fut pas tant l'exécution que la capture. Les quatre victimes qu'il prit à son piège étaient ses ennemis mortels ; ils avaient éprouvé dix fois la duplicité de sa parole ; le pressentiment d'une catastrophe les agitaient à l'avance. L'un d'eux, Vitelezio Vitelli, fit à sa famille des adieux de mourant, avant de se mettre en route pour Sinigaglia.... Ils y vinrent pourtant fascinés et comme endormis par un magnétisme mortel. César les reçut « d'un air gracieux, » à l'entrée de sa maison, il les fit passer dans son oratoire où ils furent immédiatement étranglés. — Le trait comique de cette tragédie, c'est Vitelezio Vitelli, priant son bourreau, la corde sur le cou, de demander au pape une indulgence plénière pour tous ses péchés. Alexandre VI se moqua fort



Cliché Braun.

Portrait présumé de CÉSAR BORGIA, selon le catalogue de la Galerie Borghèse, à Rome, et attribué par ce même catalogue à RAPHAËL.

des quatre dupes de Sinigaglia, et dit « que Dieu les avait châtiés, pour s'être fiés au Valentinois, après avoir juré de ne se fier jamais à lui. »

Machiavel a beau prendre une plume de bronze pour rapporter l'affaire à son gouvernement, elle tremble d'admiration dans sa main. L'artiste politique a trouvé son *Prince*. Il crie *Eurêka !* comme Archimède, quand il résolut son problème ! « En résumant toute la conduite du duc de Valentinois, non seulement je n'y trouve rien à critiquer, mais il me semble qu'on peut la proposer pour modèle à tous ceux qui sont parvenus au pouvoir souverain par la faveur de la fortune et par les armes d'autrui. Doué d'un grand courage et d'une haute ambition, il ne pouvait se conduire autrement ; et l'exécution de ses desseins ne put être arrêtée que par

« la brièveté de la vie de son père Alexandre et par sa propre maladie. Quiconque, dans une principauté nouvelle, jugera qu'il lui est nécessaire de s'assurer contre ses ennemis, de se faire des amis, de vaincre par force ou par ruse, d'être craint et aimé des peuples, suivi et respecté par les soldats, de détruire ceux qui peuvent et doivent lui nuire, de remplacer les anciennes institutions par de nouvelles, d'être à la fois sévère et gracieux, magnanime et libéral, de former une milice nouvelle et dissoudre l'ancienne, de ménager l'amitié des rois et des princes, de telle manière que tous doivent aimer à l'obliger et craindre de lui faire injure ; celui-là, dis-je, ne peut trouver des exemples plus récents que ceux que présente la vie politique du duc de Valentinois. »

César Borgia explique Machiavel : son *Prince* est calqué sur lui. Ce livre énigmatique a épuisé tous les commentaires. Il en est qui lui prêtent l'ironie du prophète Osée, épousant une prostituée et affichant l'adultère pour effrayer Israël par l'allégorie de sa propre honte. Quelques-uns croient y voir un piège à tigre tendu à Laurent de Médicis, auquel Machiavel dédia son œuvre, et qu'il aurait espéré perdre en le lançant dans la tyrannie. D'autres n'y trouvent que l'opération d'un chirurgien politique qui démontre aux princes le jeu des organes et des ressorts du pouvoir, avec l'indifférence scientifique du professeur de la *Leçon d'anatomie* de Rembrandt, disséquant un cadavre devant ses élèves. Son explication la plus simple est celle d'un peintre généralisant un modèle. L'influence de César Borgia sur Machiavel est incontestable. Il le vit de près et à l'œuvre ; il vécut longtemps enfermé dans cette cour, « où on ne dit jamais les choses qui doivent se taire, et où tout se gouverne avec un secret admirable. » Avec sa froide impartialité, il étudia cet homme redoutable, muni de toutes les armes de la force, de toutes les dextérités de la ruse, concentré dans son égoïsme, comme un caïman sous sa carapace, produit naturel et parfait de l'horrible Italie du temps. Il le trouva conformé pour la dominer et pour l'asservir, et, constatant sa puissance, analysant ses actes, codifiant ses cruautés et ses fraudes, il en fit le type suprême et idéal du Tyran.

N'oublions pas que le livre du *Prince* fut écrit pendant une des plus sanglantes éclipses du sens moral qu'ait connues le monde, dans un temps où l'idée du droit avait disparu des consciences, où toute créature inoffensive, sujet ou prince, était bientôt détruite. Le blason que César Borgia avait adopté : un Dragon combattant et dévorant des serpents, était l'emblème de son époque autant que le sien. L'Italie du *x^e* siècle semblait retombée sous l'atroce loi de l'extermination des faibles par les forts qui régit le règne animal. Infé-

rieurs par l'intelligence à César Borgia, les princes du temps l'égalèrent en scélératesse. — Bentivoglio, seigneur de Bologne, massacrait en une nuit la famille de son rival composée de plus de deux cents membres. — Oliveretto, une des victimes de Sinigaglia, neveu de Jean Fogliani, seigneur de Fermo, invitait son oncle, avec les citoyens les plus importants du pays, à un grand banquet, les faisait égorger en masse au milieu de la fête, et s'emparait de la ville terrifiée par ce coup de main. — Machiavel, ayant sous les yeux un homme supérieur à ces brigands subalternes, fait le *Prince* à son image, et d'après les adversaires contre lesquels il devra lutter. Il lui apprend à tisser les ruses, à machiner les embûches, à étouffer ses ennemis avant qu'ils n'aient eu le temps de lui nuire, à ne voir dans les autres hommes que des instruments à employer ou des obstacles à faire disparaître. On écrit *Télémaque*, à la cour de Louis XIV, et *ad usum Serenissimi Delphini*; on écrit le *Prince*, à l'usage du très fourbe et très cruel Laurent de Médicis, en sortant du massacre de Sinigaglia.



Au reste, c'est en naturaliste plutôt qu'en historien que Machiavel envisage les affaires humaines. Il formule les lois du succès, sans les blâmer ni les justifier : il n'a ni préférence ni système. Comme il enseigne au tyran, dans le livre du *Prince*, l'art d'asservir le peuple, il apprend au peuple, dans les *Discours sur Tite-Live*, l'art de renverser le tyran. Son eruel génie est à deux tranchants ; il en présente la poignée et il en démontre l'escrime aussi bien au conspirateur et au tribun qu'au despote. On pourrait se représenter son œuvre comme un cabinet de consultations politiques plein de circuits et de dédales, avec des entrées et des issues doubles. Sylla peut en sortir par une porte, avec une liste de proscription cachée sous sa toge, et Chéréas, par l'autre, avec un poignard.

Est-ce un fait, est-ce une légende que le souper tragique où, à en croire Bembo et Paul Jove, Alexandre et son fils burent la mort en se trompant de verre ? Il s'agissait

d'empoisonner cinq cardinaux à la fois ; la table était dressée dans la vigne de Saint-Pierre-aux-Liens. Le pape et César, arrivant altérés, demandèrent à boire. Le sommelier qui avait le secret des fioles mortelles était allé chercher une corbeille de pêches au palais ; son valet prit au hasard parmi les flacons et leur versa le vin de Chio apprêté. Le poison agit sur le vieux pape avec la violence de la flamme ; il tomba presque foudroyé. César avait dompté l'empoisonnement comme on apprivoise un reptile ; il s'était fait un estomac de Mithridate, à l'épreuve des plus noirs venins. La *camarella*, cette poudre sucrée qui recélait un feu corrosif, entaïna pourtant ses entrailles. On dit que, pour guérir, il se fit enfermer dans le corps d'un taureau fraîchement éventré. Le conte, si c'en est un, a la beauté d'un mythe. Cet homme de meurtres et d'incestes incarné dans l'animal des hécatombes et des bestialités antiques en évoque les monstrueuses images. Je crois entendre le taureau de Phalaris et le taureau de Pasiphaé répondre, de loin, par d'effrayants mugissements, aux cris humains de ce bucentaure.

César en sortit pelé, dit-on, par la cuisson du venin, mais souple, nerveux et vivace comme un serpent qui a jeté sa vieille peau. « Le duc de Valentinois, rapporte Machiavel, « me disait, lors de la nomination de Jules II, « qu'il avait pensé à tout ce qui pouvait « arriver si son père venait à mourir, et qu'il « avait trouvé remède à tout, mais que seulement il n'avait jamais imaginé qu'à ce « moment il se trouverait lui-même en danger « de mort. » — *Ecelto che non penso mai, in sulla sua morte, di stare ancor lui per morire*. Le péril était grand, à en juger par les haines qui se déchaînèrent. Le corps du pape, délaissé dans une chapelle de Saint-Pierre, sans cierges et sans prêtres, fut livré toute une nuit aux brutalités et aux moqueries obscènes de quelques manœuvres. Le matin venu, ils ouvrirent d'une vieille natte le cadavre à moitié pourri et le jetèrent dans un cercueil qui se trouva trop étroit : alors ils l'y enfouirent à coups de pied et de poing, et le roulèrent dans son tombeau en crachant dessus. — D'une autre part, on massacrait dans les rues les partisans des Borgia. Fabius

Orsini, ayant tué un homme de la maison du duc, se rinça la bouche avec une gorgée de son sang.

César se tira pourtant très grandement de ce désastre subit ; il tint devant ses ennemis une fière contenance, fortifia le Vatican contre la ville, négocia avec le conclave, se fit livrer par le cardinal trésorier, avec le poignard sur la gorge, toutes les richesses de son père, et imposa au nouveau pape ses conditions de renoncement et d'exil. Sa sortie de Rome égala le faste de ses entrées. Il en partit couché sur une litère portée par douze halbardiers et recouverte d'un manteau de pourpre. À côté, deux pages menaient son cheval de main, caparaçonné de harnais de deuil. Autour de lui, chevauchaient, l'escopette au poing, ses vieux reîtres noirs au feu de toutes les guerres civiles d'Italie. Satan, exorcisé de la ville sainte, en sortait suivi de sa bande, mais avec un orgueil d'enfer et portant haut son front foudroyé.

À partir de là, César « commença à n'être plus rien, » comme le lui dit Sannazar, dans un distique injurieux... *Incipis esse nihil*. Heureux malgré tout, il parvint à s'évader, au moyen d'une corde jetée sur un gouffre, de la forteresse de Medina, où le roi d'Espagne l'avait enfermé. « Seigneur, — disait le gardien du fort à Brantôme, en lui montrant la lucarne de sa prison, — par là se sauva, très miraculeusement, César Borgia : » *Señor, por aquí se salvò Cesar Borgia por gran milagro*. Les crimes lui étant devenus inutiles par la chute de son ambition, il est probable qu'il n'en commit plus, et qu'il redevint simplement un vaillant chef de condottieri. Les hommes de l'espèce dont il est le type ne font pas plus le mal pour le mal, que les animaux carnassiers n'attaquent une proie quand ils n'ont plus faim. On le perd de vue pendant sept années, jusqu'au jour où on le retrouve bataillant bravement au siège de Viana, à côté du roi de Navarre, son beau-frère. Il y fut tué, dans une sortie, d'un coup de zagaie. L'amour immoral que la Fortune portait à ce bandit se manifesta jusqu'au dernier jour : elle le fit mourir en soldat. Ce damné du Dante tomba comme un héros de l'Arioste.

PAUL DE SAINT-VICTOR.



L'Empereur s'approche à cheval de la fenêtre et dit à mademoiselle de Montijo :

— Comment arriver jusqu'à vous ?

Et la future Impératrice aurait répondu :

— Sire, par la chapelle.

Or, dans un petit volume de *Mémoires sur Henri IV*, imprimé en 1782, je trouve ces trois lignes :

« Henri IV ayant demandé à mademoiselle d'Entraques, qu'il aimait, par où l'on pouvait aller à sa chambre : — Sire, lui répondit-elle, par l'église. »



Je croyais que la formule : *la suite au pro-*

chain numéro était d'invention toute récente. Pas du tout. Ce matin, dans les *Révolutions de Paris*, de Prud'homme, je me régalaïs d'un long article intitulé : *Origine, définition, mœurs, usages et vertus des sans-culottes*, et j'y trouvais cette phrase prodigieuse :

Tant de gens aujourd'hui se convrent pour se cacher du manteau du sans-culottisme.

L'article terminé, je me mets à feuilleter au hasard le volume, et à la fin de la livraison du 8 brumaire an II, je trouve cette ligne :

L'interrogatoire de Marie-Antoinette au premier numéro.

LUDOVIC HALÉVY.

Notes et souvenirs

Il n'y a décidément qu'un très petit nombre de mots, lesquels font périodiquement le tour de l'histoire.

Ceci a été raconté cent fois : Napoléon III passait une revue dans la cour des Tuileries ; mademoiselle de Montijo, d'une fenêtre du rez-de-chaussée, dans un salon voisin de la chapelle, assistait à la revue ; après le défilé,



Cliché Giraudon

LE LEVER DU SOLEIL

Tableau peint par BOUCHER pour MADAME DE POMPADOUR. (Collection Wallace, Londres.)

Mémoires du général baron de Marbot

CHAPITRE PREMIER

Origine de ma famille. — Mon père entre aux gardes.
— La famille de Certain. — Vie au château de Larivière. — Épisode d'enfance.

Je suis né le 18 août 1782, au château de Larivière, que mon père possédait sur les rives de la Dordogne, dans la belle et riante vallée de Beaulieu, sur les confins du Limousin et du Quercy, aujourd'hui département de la Corrèze. Mon père était fils unique. Son père et son grand-père l'ayant été aussi, une fortune territoriale fort considérable pour la province s'était accumulée sur sa tête. La famille de Marbot était de noble origine, quoique depuis longtemps elle ne fit précéder son nom d'aucun titre. Selon l'expression de ce temps-là, elle vivait *noblement*, c'est-à-dire de ses propres revenus, sans y joindre aucun état ni aucune industrie. Elle était alliée à plusieurs gentilshommes du pays et faisait société avec les autres, tels que les d'Humières, d'Estresse, Cosnac, La Majorie, etc., etc.

Je fais cette observation, parce que, à une époque où la noblesse était si hautaine et si puissante, l'amitié qui unissait la famille de Marbot à des maisons illustres, comptant plusieurs maréchaux de France parmi leurs aïeux, prouve que notre famille jouissait d'une grande considération dans le pays.

Mon père était né en 1753; il reçut une excellente éducation et était très instruit. Il aimait l'étude, les belles-lettres et les arts. Son caractère un peu violent avait été tempéré par l'habitude de la bonne société dans laquelle il vivait. Son cœur était d'ailleurs si bon que, le premier mouvement passé, il cherchait toujours à faire oublier les brusqueries qui lui étaient échappées. Mon père était un superbe homme, d'une très haute et forte stature. Sa figure brune, mâle et sévère, était très belle et régulière.

Mon grand-père étant devenu veuf pendant que son fils était encore au collège, sa maison était dirigée par une de ses vieilles cousines, l'aînée des demoiselles Oudinet de Beaulieu. Cette parente rendit de grands services à mon grand-père, qui, devenu presque aveugle à la suite d'un coup de foudre tombé à ses côtés, ne sortait plus de son manoir. Ainsi mon père, à son entrée dans le monde, se trouvant entre un vieillard infirme et une tante dévouée à ses moindres volontés, disposait à son gré de

la fortune de la maison. Il n'en abusa pas; mais comme il avait pour l'état militaire un goût très prononcé qui se trouvait journellement excité par ses liaisons avec les jeunes seigneurs des environs, il accepta la proposition que lui fit le colonel marquis d'Estresse, voisin et ami de la famille, de le faire recevoir dans les gardes du corps du roi Louis XV.

En entrant dans les gardes, mon père avait reçu le brevet de sous-lieutenant. Au bout de quelques années, il fut fait garde-lieutenant. Comme, sous les auspices du marquis d'Estresse, il était reçu à Paris dans plusieurs maisons, notamment dans celle du lieutenant général comte de Schomberg, inspecteur général de cavalerie, celui-ci ayant apprécié les mérites de mon père, le fit nommer capitaine dans son régiment de dragons (1781) et le prit pour son aide de camp (1782).

Mon grand-père venait de mourir; mon père était encore garçon, et sa fortune ainsi que sa position (un capitaine était à cette époque, en province, un personnage de quelque importance) le mettaient en état de choisir une femme sans crainte d'être refusé.

Il existait alors, au château de Laval de Cère, situé à une lieue de celui de Larivière, qui appartenait à mon père, une famille noble, mais peu riche, nommée de Certain. Le chef de cette maison étant accablé par la goutte, ses affaires étaient dirigées par madame de Certain, femme d'un rare mérite. Elle sortait de la famille noble de Verdal, qui, vous le savez, a la prétention de compter saint Roch parmi les parents de ses ancêtres du côté des femmes, un Verdal ayant, dit-elle, épousé une sœur de saint Roch, à Montpellier. J'ignore jusqu'à quel point cette prétention est fondée, mais il est certain qu'avant la révolution de 1789, il existait à la porte du vieux château de Gruniac (que possède encore la famille de Verdal) un banc de pierre en très grande vénération parmi les habitants des montagnes voisines, parce que, selon la tradition, saint Roch, lorsqu'il venait passer quelque temps auprès de sa sœur, se complaisait à se placer sur ce banc, d'où l'on aperçoit la campagne, ce que l'on ne peut faire du château, espèce de forteresse des plus sombres.

M. et madame de Certain avaient trois fils et une fille, et, selon l'usage de cette époque, ils ajoutèrent à leur nom de famille celui de quelque domaine. Ainsi, l'aîné des fils reçut

le surnom de *Canrobert*, porté encore par son fils, notre cousin, qui l'a tant illustré depuis. Le fils aîné de la maison de Certain était, à l'époque dont je parle, chevalier de Saint-Louis et capitaine au régiment d'infanterie de Penthievre; le second fils s'appela *de l'Isle*, il était lieutenant au régiment de Penthievre; le troisième fils reçut le surnom de *La Coste* et servait, comme mon père, dans les gardes du corps; la fille s'appela mademoiselle *du Puy*, ce fut ma mère.

Mon père s'unit intimement avec M. Certain de La Coste, et il était difficile qu'il en fût autrement, car, outre les trois mois qu'ils passaient à l'hôtel de Versailles pendant leur service, les voyages qu'ils faisaient ensemble deux fois par an devaient achever de les lier.

Les voitures publiques étaient alors fort rares, sales, incommodes, et marchaient à très petites journées: il n'était d'ailleurs pas de bon ton d'y monter; aussi les nobles vieux ou malades prenaient seuls des voiturins, tandis que la jeune noblesse et les officiers voyageaient à cheval. Il s'était donc établi, parmi les gardes du corps, un usage qui, de nos jours, paraîtrait fort bizarre. Comme ces messieurs ne faisaient annuellement que trois mois de service, et que le corps se trouvait, par conséquent, partagé en quatre fractions à peu près égales, ceux d'entre eux qui habitaient la Bretagne, l'Auvergne, le Limousin et autres contrées fournissant de bons petits chevaux, en avaient acheté un certain nombre dont le prix ne devait pas dépasser *cent francs*, y compris la selle et la bride. Au jour fixé, tous les gardes du corps de la même province appelés à aller reprendre leurs fonctions se réunissaient à cheval sur le point désigné, et la joyeuse caravane se mettait en route pour Versailles. On faisait douze à quinze lieues par jour, certain de trouver tous les soirs, à des prix modérés et convenus, un bon gîte et un bon souper dans les hôtels choisis pour étapes, car on y était attendu à jours fixes. Le voyage se faisait gaiement, en devisant, chantant, bravant les mauvais temps ou la chaleur, ainsi que les mésaventures, et riant des bons contes que chacun devait faire tour à tour en cheminant. La caravane se grossissait en route par l'arrivée des gardes du corps des provinces qu'on traversait. Enfin, les divers groupes arrivant de tous les points de la France, entraient à Versailles le jour même de l'expiration de leur congé, et par consé-

quent au moment du départ des gardes qu'ils devaient relever. Alors chacun de ceux-ci achetait l'un des bidets amenés par les arrivants, auxquels il les payait *cent francs*, et, formant de nouvelles caravanes, tous prenaient le chemin du castel paternel, puis, à leur rentrée dans leurs foyers, ils lâchaient les *criquets* dans les prairies, où il les laissaient paître à l'aventure pendant neuf mois, jusqu'au moment où ils les ramenaient à Versailles et les cédaient à d'autres camarades, de sorte que ces chevaux, changeant continuellement de maîtres, allaient tour à tour dans les diverses provinces de la France.

Mon père s'était donc lié intimement avec M. Certain de La Coste, qui était du même quartier et appartenait comme lui à la compagnie de Noailles. De retour au pays, ils se voyaient fréquemment : il devint bientôt l'ami de ses frères. Mademoiselle du Puy était jolie, spirituelle, et quoiqu'elle ne dût avoir qu'une très faible dot et que plusieurs riches partis fussent offerts à mon père, il préféra mademoiselle du Puy et l'épousa en 1776.

Nous étions quatre frères : l'aîné, Adolphe, aujourd'hui maréchal de camp ; j'étais le second, Théodore le troisième, et Félix le dernier. Nos âges se suivaient à peu près à deux ans de distance.

J'étais très fortement constitué, et n'eus d'autre maladie que la petite vérole ; mais je faillis périr d'un accident que je vais vous raconter.

Je n'avais que trois ans lorsqu'il advint ; mais il fut si grave, que le souvenir en est resté gravé dans ma mémoire. Comme j'avais le nez un peu retroussé et la figure ronde, mon père m'avait surnommé le *petit chat*. Il n'en fallut pas davantage pour donner à un si jeune enfant le désir d'imiter le chat ; aussi mon plus grand bonheur était-il de marcher à quatre pattes en miaulant, et j'avais pris ainsi l'habitude de monter tous les jours au second étage du château, pour aller joindre mon père dans une bibliothèque où il passait les heures de la plus forte chaleur. Dès qu'il entendait les miaulements de son *petit chat*, il venait ouvrir la porte et me donnait un volume des œuvres de Buffon dont je regardais les gravures pendant que mon père continuait sa lecture. Ces séances me plaisaient infiniment ; mais un jour ma visite ne fut pas aussi bien reçue qu'à l'ordinaire. Mon père, probablement occupé de choses sérieuses, n'ouvrit pas à son *petit chat*. En vain, je redoublai mes miaulements sur les tons les plus doux que je pus trouver ; la porte restait close. J'avisai alors, au niveau du parquet, un trou nommé *chatière*, qui existe dans les châteaux du Midi au bas de toutes les portes, afin de donner aux chats un libre accès dans les appartements. Ce chemin me paraissait être tout naturellement le mien ; je m'y glisse tout doucement. La tête passe d'abord, mais le corps ne peut suivre ; alors je veux reculer, mais ma tête était prise, et je ne puis ni avancer ni reculer. J'étranglais. Cependant, je m'étais tellement identifié avec mon rôle de chat, qu'au lieu de parler pour

faire connaître à mon père la fâcheuse situation dans laquelle je me trouvais, je miaulai de toutes mes forces, non pas doucereusement, mais en chat fâché, en chat qu'on étrangle, et il paraît que je le faisais d'un ton si naturel, que mon père, persuadé que je plaisantais, fut pris d'un fou rire inextinguible. Mais tout à coup les miaulements s'affaiblirent, ma figure devint bleue, je m'évanouis. Jugez de l'embarras de mon père, qui comprit alors la vérité. Il enlève, non sans peine, la porte de ses gonds, me dégage et m'emporte sans connaissance dans les bras de ma mère, qui, me croyant mort, eut elle-même une crise terrible. Lorsque je revins à moi, un chirurgien était en train de me saigner. La vue de mon sang, et l'empressement de tous les habitants du château groupés autour de ma mère et de moi, firent une si vive impression sur ma jeune imagination, que cet événement est resté fortement gravé dans ma mémoire.

CHAPITRE II

Premiers orages révolutionnaires. — Attitude de mon père. — Il rentre au service. — Je suis confié aux mains de mademoiselle Mongalvi. — Ma vie au pensionnat.

Pendant que mon enfance s'écoulait paisiblement, de bien graves événements se préparaient. L'orage révolutionnaire grondait déjà, et ne tarda pas à éclater : nous étions en 1789.

L'assemblée des États généraux, remuant toutes les passions, détruisit la tranquillité dont jouissait la province que nous habitions, et porta la division dans presque toutes les familles, surtout dans la nôtre ; car mon père, qui blâmait depuis longtemps les abus auxquels la France était assujettie, adopta le principe des améliorations qu'on projetait, sans prévoir les atrocités que ces changements allaient amener, tandis que ses trois beaux-frères et ses amis repoussaient toute innovation. De là de vives discussions, auxquelles je ne comprenais rien, mais qui m'affligeaient, parce que je voyais ma mère pleurer, en cherchant à calmer l'irritation de ses frères et de son époux. Cependant, sans trop savoir pourquoi, je me rangeais du côté des modérés démocrates qui avaient choisi mon père pour chef, car il était incontestablement l'homme le plus capable de la contrée.

L'Assemblée constituante venait de détruire les *rentes féodales*. Mon père, en qualité de gentilhomme, en possédait quelques-unes que son père avait achetées. Il fut le premier à se conformer à la loi. Les roturiers, qui attendaient pour se décider que mon père leur donnât l'exemple, ne voulurent plus rien payer, lorsqu'ils connurent sa renonciation aux rentes féodales qu'il possédait.

Peu de temps après, la France ayant été divisée en *départements*, mon père fut nommé administrateur de la Corrèze et, peu de temps après, membre de l'Assemblée législative.

Les trois frères de ma mère et presque

toute la noblesse du pays n'avaient pas tardé à émigrer. La guerre paraissait imminente. Alors, pour engager tous les citoyens à s'armer, ou peut-être aussi pour savoir jusqu'à quel point il pouvait compter sur l'énergie des populations, le gouvernement, à un jour donné, fit répandre dans toutes les communes de France le bruit que les *brigands*, conduits par les émigrés, venaient pour détruire les nouvelles institutions. Le tocsin sonna sur toutes les églises, chacun s'arma de ce qu'il put trouver ; on organisa les *gardes nationales* ; le pays prit un aspect tout guerrier, et l'on attendait les prétendus brigands que, dans chaque commune, on disait être dans la commune voisine. Rien ne parut ; mais l'effet était produit : la France se trouvait sous les armes, et avait prouvé qu'elle était en état de se défendre.

Nous étions alors à la campagne, seuls avec ma mère. Cette alerte, qu'on nomma dans le pays le *jour de la peur*, m'étonna et m'aurait probablement alarmé, si je n'eusse vu ma mère assez calme. J'ai toujours pensé que mon père, connaissant sa discrétion, l'avait prévenue de ce qui devait arriver.

Tout se passa d'abord sans excès de la part des paysans, qui, dans nos contrées, avaient conservé un grand respect pour les anciennes familles ; mais bientôt, excités par les démagogues des villes, les campagnards se portèrent sur les habitations des nobles, sous prétexte de chercher les émigrés cachés, mais en réalité pour se faire donner de l'argent, et prendre les titres de rentes féodales qu'ils brûlaient dans d'immenses feux de joie. Du haut de notre terrasse, nous vîmes ces forcés courir la torche en main vers le château d'Estresse dont tous les hommes avaient émigré, et qui n'était plus habité que par des dames. C'étaient les meilleures amies de ma mère ; aussi fut-elle vivement affectée de ce que, malgré mon extrême jeunesse, je taxai de *brigandage*. Les anxiétés de ma mère redoublèrent, lorsqu'elle vit arriver sa vieille mère qu'on venait de chasser de son château, déclaré *propriété nationale*, par suite de l'émigration des trois fils !... Jusque-là le foyer de mon père avait été respecté avec d'autant plus de raison que son patriotisme était connu et que, pour en donner des preuves nouvelles, il avait pris du service dans l'armée des Pyrénées comme capitaine des chasseurs des montagnes, à l'expiration de son mandat à l'Assemblée législative ; mais le torrent révolutionnaire passant tout sous le même niveau, la maison de Saint-Céré, que mon père avait achetée dix ans avant de M. de Lapanonie, fut confisquée et déclarée *propriété nationale*, parce que l'acte de vente avait été passé sous seing privé, et que le vendeur avait émigré avant de ratifier devant le notaire. On n'accorda à ma mère que quelques jours pour en retirer son linge, puis la maison fut vendue aux enchères, et achetée par le président du district qui en avait lui-même provoqué la confiscation !... Enfin, les paysans, ameutés par quelques meneurs de Beaulieu, se portèrent en masse au château

de mon père, où, avec tous les ménagements possibles et même avec une espèce de politesse, ils dirent à ma mère qu'ils ne pouvaient se dispenser de brûler les titres de rentes féodales que nous avions encore, et de vérifier si les émigrés ses frères n'étaient pas cachés dans son château. Ma mère les reçut avec beaucoup de courage, leur remit les titres et leur fit observer que, connaissant ses frères pour des gens d'esprit, on ne devait pas supposer qu'ils eussent émigré pour revenir ensuite en France se cacher dans son château. Ils convinrent de la justesse de ce raisonnement, burent et mangèrent, brûlèrent les titres au milieu de la cour et se retirèrent sans faire aucun dégât, en criant : Vive la nation et le citoyen Marbot ! et ils chargèrent ma mère de lui écrire qu'ils l'aimaient beaucoup, et que sa famille était en sûreté au milieu d'eux.

Malgré cette assurance, ma mère, comprenant que son titre de sœur d'émigrés pourrait lui attirer les plus grands désagréments, dont ne la sauverait peut-être pas celui d'épouse d'un défenseur de la patrie, résolut de s'éloigner momentanément. Elle m'a dit depuis que ce qui la décida à prendre ce parti fut la conviction que l'orage révolutionnaire ne durerait que quelques mois : bien des gens le croyaient aussi.

Ma grand-mère avait eu sept frères, qui, tous, selon l'usage de la famille de Verdal, avaient été militaires et chevaliers de Saint-Louis. L'un d'eux, ancien chef de bataillon au régiment de Penthièvre-infanterie, avait, en

était dans une grande perplexité.... Elle en fut tirée par une respectable dame, mademoiselle Mongalvi, qui lui était bien dévouée et dont la mémoire me sera toujours chère. Mademoiselle Mongalvi recevait à Turenne quelques pensionnaires dont ma mère avait été l'une des premières ; elle proposa de me prendre chez elle pendant les quelques mois que durerait l'absence de ma mère. Celle-ci en référa à mon père, et son consentement étant arrivé, je partis et fus installé dans le pensionnat de demoiselles. — Quoi ? direz-vous, un garçon avec des jeunes filles ? Eh oui !... Mais observez que j'étais un enfant très doux, paisible, obéissant, et n'ayant que huit ans.

Les pensionnaires entrées dans la maison de mademoiselle Mongalvi, depuis l'époque où ma mère en avait fait partie, étaient des jeunes personnes de seize à vingt ans ; les plus jeunes avaient au moins quatorze ans, et étaient assez raisonnables pour qu'on pût m'admettre parmi elles.

A mon arrivée, tout le petit troupeau féminin accourut au-devant de moi et me reçut avec de tels cris de joie et de si bonnes caresses, que je me félicitai dès le premier instant d'avoir fait ce voyage. Je me figurais d'ailleurs qu'il serait de peu de durée, et je crois même que je regrettais intérieurement de n'avoir que peu de temps à passer avec ces bonnes jeunes demoiselles, qui me donnaient tout ce qui pouvait me faire plaisir, et se disputaient à qui me tiendrait par la main.

Cependant, ma mère partit et se rendit auprès de mon oncle. Les événements marchaient avec rapidité. La Terreur ensanguina la France. La guerre civile éclata dans la Vendée et la Bretagne. Il devint absolument impossible d'y voyager, de telle sorte que ma mère, qui ne devait passer que deux ou trois mois à Rennes, s'y trouva retenue malgré elle pendant plusieurs années. Mon père combattait toujours dans les Pyrénées et en Espagne, où sa capacité et son courage l'avaient élevé au grade de général de division. Entré dans le pensionnat pour quelques mois, j'y restai donc au moins pendant quatre ans, qui furent pour moi autant d'années de bonheur, que venait bien obscurcir de temps en temps le souvenir de mes parents ; mais les bonnes dames Mongalvi et leurs pensionnaires redoublaient alors de bonté pour moi et chassaient les pensées qui m'attristaient momentanément.

Lorsque, bien des années après, j'ai lu l'histoire de Vert-Vert vivant au milieu des Vislandines de Nevers, je me suis écrié : « C'est ainsi que j'étais dans le pensionnat de Turenne ! » Comme lui, j'étais gâté au delà de toute expression par les maîtresses et par les pensionnaires. Je n'avais qu'à désirer pour obtenir ; rien n'était assez bon ni assez beau pour moi. Ma santé était redevenue parfaite. J'étais blanc et frais ; aussi c'était à qui m'embrasserait !

Dans les récréations qui avaient lieu dans un très vaste enclos où se trouvaient un beau jardin, des prairies, des vignes, des bosquets, les jeunes filles me couronnaient, m'enquirlaient de fleurs ; puis me plaçant sur un

petit brancard, couvert de roses, elles me portaient à tour de rôle en chantant. — D'autres fois je jouais aux barres avec elles, ayant le privilège de toujours prendre sans jamais être pris. Elles me lisaient des histoires, me chantaient des chansons ; enfin c'était à qui chercherait à faire quelque chose pour moi.

Il me souvient qu'en apprenant l'horrible exécution de Louis XVI, madame Mongalvi fit mettre toute la pension à genoux pour réciter des prières pour le repos de l'âme du malheureux roi. L'indiscrétion de quelqu'un d'entre nous aurait pu lui attirer à cette occasion de grands désagréments, mais toutes ses élèves étaient d'âge à le comprendre, et je sentis qu'il n'en fallait pas parler ; on n'en sut rien au dehors de la maison.

CHAPITRE III

Mon père est nommé au commandement de l'armée de Toulouse. Il me rappelle auprès de lui. — Rencontre d'un convoi d'aristocrates. — Mon existence à Toulouse. — Je suis conduit à Sorèze.

Je restai dans ce doux asile jusqu'en novembre 1795. J'avais onze ans et demi lorsque mon père reçut le commandement d'un camp formé à Toulouse. Il profita de quelques jours de congé pour me voir et régler ses affaires, dont il n'avait pu s'occuper depuis plusieurs années. Il descendit à Turenne chez un de ses amis et courut à la pension. Il était en uniforme d'officier général, avec un grand sabre, les cheveux coupés, sans poudre, et portant des moustaches énormes, ce qui contrastait singulièrement avec le costume que j'avais l'habitude de lui voir lorsqu'il habitait paisiblement le château de Larivière.

J'ai dit que mon père, malgré sa mâle figure et son aspect sévère, était très bon, surtout pour les enfants, qu'il aimait passionnément. Je le revis donc avec de vifs transports de joie, et il me combla de caresses. Il passa quelques jours à Turenne, remerciant bien les bonnes dames Mongalvi des soins vraiment maternels qu'elles m'avaient prodigués ; mais en me questionnant, il lui fut très facile de voir que si je savais bien les prières, les litanies et force cantiques, mes autres connaissances se bornaient à quelques notions d'histoire, de géographie et d'orthographe. Il considéra d'ailleurs qu'étant dans ma douzième année, il n'était plus guère possible de me laisser dans une pension de demoiselles, et qu'il était temps de me donner une éducation plus mâle et plus étendue. Il résolut donc de m'emmener avec lui à Toulouse, où il avait déjà fait venir Adolphe à sa sortie d'Elhat, afin de nous placer tous deux au collège militaire de Sorèze, le seul grand établissement de ce genre que la tourmente révolutionnaire eût laissé debout.

Je partis en embrassant mes jeunes amies. Nous nous dirigeâmes sur Cressensac, où nous trouvâmes le capitaine Gault, aide de camp de mon père. Pendant qu'on graissait la voiture, Spire, le vieux serviteur de mon père, qui savait que son maître voulait marcher jour et nuit, faisait provision de vivres et arrangeait les paquets. En ce moment, un spectacle nou-



Cliché Braun.

DUGOMMIER

Général en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales. — Tableau de ROUGET. (Musée de Versailles.)

prenant sa retraite, épousé la riche veuve d'un conseiller au parlement de Rennes. Ma mère résolut de se rendre auprès d'elle, et se préparait à partir, comptant m'emmener avec elle, quand je fus assailli par une quantité de gros clous très douloureux. Il était impossible de faire voyager un enfant de huit ans dans cet état, et comme il se prolongeait, ma mère

veau pour moi se présente : une colonne mobile, composée de gendarmes, de gardes nationaux et de volontaires, entre dans le bourg de Cressensac, musique en tête. Je n'avais jamais rien vu de pareil et trouvai cela superbe; mais je ne pouvais m'expliquer pourquoi les soldats faisaient marcher au milieu d'eux une douzaine de voitures remplies de vieux messieurs, de dames et d'enfants ayant tous l'air fort triste.

Cette vue mit mon père en fureur. Il se retira de la fenêtre, et se promenant à grands pas avec son aide de camp dont il était sûr, je l'entendis s'écrier : « Ces misérables conventionnels ont gâté la Révolution qui pouvait être si belle! Voilà encore des innocents qu'on mène en prison parce qu'ils sont nobles ou parents d'émigrés; c'est affreux! » Je compris tout ce que mon père dit à ce sujet, et je vouai comme lui la haine la plus prononcée à ce parti terroriste qui gâta la révolution de 1789.

Mais pourquoi, dira-t-on, votre père servait-il encore un gouvernement qu'il méprisait?

Pourquoi? — C'est qu'il pensait que repousser les ennemis du territoire français était toujours une chose honorable et qui ne rendait pas les militaires solidaires des atrocités que la Convention commettait à l'intérieur.

Ce que mon père avait dit m'avait déjà intéressé en faveur des individus placés dans les voitures. Je venais d'apprendre que c'étaient des familles nobles qu'on avait arrachées le matin de leurs châteaux, et que l'on conduisait dans les prisons de Souillac. Il y avait des vieillards, des femmes, des enfants, et je me demandais en moi-même comment ces êtres faibles pouvaient être dangereux pour le pays, lorsque j'entendis plusieurs des enfants demander à manger. Une dame pria un garde national de la laisser descendre pour aller acheter des vivres : il s'y refusa durement, et la dame lui ayant présenté un assignat en le priant de vouloir bien lui procurer du pain, le garde lui répondit : « Me prends-tu pour un de tes ci-devant laquais?... » Cette brutalité m'indigna. J'avais remarqué que Spire avait placé dans les poches de la voiture plusieurs petits pains, dans l'intérieur de chacun desquels on avait mis une saucisse. J'allai prendre deux de ces pains, et m'approchant de la voiture des enfants prisonniers, je les leur jetai pendant que les gardes tournaient le dos. La mère et les enfants me firent des signes de reconnaissance si expressifs, que je résolus d'approvisionner aussi les autres prisonniers, et je leur portai successivement toutes les provisions que Spire avait faites pour nourrir quatre personnes pendant les quarante-huit heures que nous devions passer en route, afin de nous rendre à Toulouse. Enfin, nous partons sans que Spire se soit douté de la distribution que je venais de faire. Les petits prisonniers m'envoient des baisers, les parents me saluent; mais à peine sommes-nous à cent pas du relais, que mon père, qui avait hâte de s'éloigner d'un spectacle dont il était navré, et qui n'avait pas voulu se mettre à table dans l'auberge, éprouva le besoin de

manger et demanda les provisions. Spire indique les poches dans lesquelles il les a placées. Mon père et M. Gault fouillent tout l'intérieur de la voiture et n'y trouvent rien. Mon père s'emporte contre Spire qui, du haut de son siège, jure par tous les diables qu'il avait garni la voiture de vivres pour deux jours. J'étais un peu embarrassé; cependant, je ne voulus pas laisser gronder plus longtemps le pauvre Spire et déclarai ce que j'avais fait. Je m'attendais à être un peu repris pour avoir agi sans autorisation, mais mon père m'embrassa de la manière la plus tendre, et bien des années après il parlait encore avec bonheur de ma conduite en cette occasion.

Voilà pourquoi, mes enfants, j'ai cru devoir vous la rappeler. On est si heureux de penser qu'on a obtenu dans quelques circon-



Cliché Braun

JOUBERT

Général en chef de l'armée d'Italie. — Tableau de BOUCHOT. (Musée de Versailles.)

stances l'approbation de ceux qu'on a aimés et perdus!

De Cressensac à Toulouse, la route était couverte de volontaires qui se rendaient gaie-ment à l'armée des Pyrénées en faisant retentir les airs de chansons patriotiques. Ce mouvement me charmait, et j'aurais été heureux si je n'eusse souffert physiquement, car n'ayant jamais fait de longues courses en voiture, j'avais le *mal de mer* pendant le voyage, ce qui détermina mon père à s'arrêter toutes les nuits pour me faire reposer.

J'arrivai cependant à Toulouse, très fatigué; mais la vue de mon frère, dont j'étais séparé depuis quatre ou cinq ans, me donna une joie fort grande qui me rétablit en peu de temps.

Mon père, en qualité de général de division commandant le camp situé au *Miral*, près de

Toulouse, avait droit à être logé militairement, et la municipalité lui avait assigné le bel hôtel de Bességuier, dont le propriétaire avait émigré. Madame de Bességuier s'était retirée avec son fils dans les appartements les plus éloignés, et mon père avait ordonné qu'on eût les plus grands égards pour sa malheureuse position.

La maison de mon père était très fréquentée; il recevait tous les jours et devait faire beaucoup de dépenses, car, bien qu'un général de division reçût alors dix-huit rations de tous genres, et que ses aides de camp en eussent aussi, cela ne pouvait suffire; il fallait acheter une foule de choses, et cependant l'État ne donnait alors à l'officier général comme au simple sous-lieutenant que *huit francs par mois en numéraire*, le surplus de la solde étant payé en *assignats*, dont la valeur diminuait chaque jour, et comme mon père était très généreux, invitait de nombreux officiers du camp, avait de nombreux domestiques (qu'on appelait alors serviteurs), dix-huit chevaux, des voitures, une loge au théâtre, etc., etc..., il dépensait les économies qu'il avait faites au château de Larivière, et ce fut du moment de sa rentrée au service que date la diminution de sa fortune.

Quoiqu'on fût au plus fort de la Terreur, que la subordination fût très affaiblie en France, d'où le bon ton semblait éloigné pour toujours, mon père savait si bien en imposer aux nombreux officiers qui venaient chez lui, que la plus parfaite politesse régnait dans son salon comme à sa table.

Parmi les officiers employés au camp, mon père en avait pris deux en grande prédilection; aussi les invitait-il plus souvent que les autres.

L'un, nommé Augereau, était adjudant général, c'est-à-dire colonel d'état-major; l'autre était Lannes, simple lieutenant de grenadiers dans un bataillon de volontaires du département du Gers. Ils sont devenus maréchaux de l'Empire, et j'ai été leur aide de camp. Je vous donnerai leur biographie lorsque j'écrirai le récit de ce qui m'est advenu quand je servais auprès d'eux.

A cette époque, Augereau, après s'être évadé des prisons de l'inquisition de Lisbonne, venait de faire la guerre dans la Vendée, où il s'était fait remarquer par son courage et la facilité avec laquelle il maniait les troupes. Il était très bon *tacticien*, science qu'il avait apprise en Prusse, où il avait longtemps servi dans les gardes à pied du grand Frédéric; aussi l'appelait-on le *grand Prussien*. Il avait une tenue militaire irréprochable, toujours tiré à quatre épingles, frisé et poudré à blanc, longue queue, grandes bottes à l'écuylère des plus luisantes, et avec cela une tournure fort martiale. Cette tenue était d'autant plus remarquable qu'à cette époque ce n'était pas par là que brillait l'armée française, presque uniquement composée de *volontaires* peu habitués à porter l'habit d'uniforme, et fort peu soigneux de leur toilette. Cependant, personne ne se permettait de railler Augereau sur cet article, car on savait qu'il était grand *bretteur*, très brave, et avait fait mettre les pouces au célèbre Saint-Georges, la plus forte lame de France.

J'ai dit qu'Augereau était bon tacticien ; aussi mon père l'avait-il chargé de diriger l'instruction des bataillons des nouvelles levées dont se composait la majeure partie de la division. Ces bataillons provenaient du Limousin, de l'Auvergne, des pays basques, du Quercy, du Gers et du Languedoc. Augereau les forma très bien, et en agissant ainsi il ne se doutait pas qu'il travaillait pour sa gloire future, car les troupes que mon père commandait alors formèrent plus tard la célèbre division Augereau, qui fit de si belles choses dans les Pyrénées-Orientales et en Italie. Augereau, venant presque tous les jours chez mon père, et s'en voyant apprécié, lui voua une amitié qui ne s'est jamais démentie et dont je ressentis les bons effets après la mort de ma mère.

Quant au lieutenant Lannes, c'était un jeune Gascon des plus vifs, spirituel, très gai, sans éducation ni instruction, mais désireux d'apprendre, à une époque où personne ne l'était. Il devint très bon instructeur, et comme il était fort vaniteux, il recevait avec un bonheur indicible les louanges que mon père lui prodiguait parce qu'il les méritait. Aussi, par reconnaissance, Lannes gâtait-il autant qu'il le pouvait les enfants de son général.

Un beau matin, mon père reçoit l'ordre de lever le camp du Miral et de conduire sa division au corps d'armée du général Dugommier, qui faisait en ce moment le siège de Toulon, dont les Anglais s'étaient emparés par surprise. Alors, mon père me déclara que ce n'était pas dans une pension de demoiselles que je pouvais apprendre ce que je devais savoir, qu'il me fallait des études plus sérieuses, et qu'en conséquence il me mènerait le lendemain au collège militaire de Sorèze, où il avait déjà retenu ma place et celle de mon frère. Je restai confondu !... Ne plus retourner auprès de mes amies, avec les dames Mongalvi, cela me paraissait impossible !

Les routes étaient couvertes de troupes et de canons que mon père passa en revue à Castelnaudary. Ce spectacle, qui m'eût charmé quelques jours auparavant, ne put adoucir ma douleur, car je pensais constamment aux professeurs en présence desquels j'allais me trouver.

Nous couchâmes à Castelnaudary, où mon père apprit l'évacuation de Toulon par les Anglais (18 décembre 1795) et reçut l'ordre de se rendre avec sa division aux Pyrénées-Orientales. Il résolut donc de nous déposer le lendemain même à Sorèze, de n'y rester que quelques heures et de se rendre promptement à Perpignan.

En sortant de Castelnaudary, mon père avait fait arrêter sa voiture devant l'arbre remarquable sous lequel le connétable de Montmorency fut fait prisonnier par les troupes de Louis XIII à la suite de la défaite infligée aux partisans de Gaston d'Orléans, révolté contre son frère. Il causa sur cet événement avec ses aides de camp, et mon frère, déjà fort instruit, prit part à la conversation. Quant à moi, qui n'avais que de très légères notions sur l'histoire générale de la France et n'en connaissais aucun détail, c'était pour la première fois que

j'entendais parler de la bataille de Castelnaudary, de Gaston, de sa révolte, de la prise et de l'exécution du connétable de Montmorency. Aussi, comprenant parfaitement que mon père ne m'adressait aucune question à ce sujet parce qu'il avait la conviction que je ne pouvais y répondre, cela m'humilia beaucoup, et j'en conclus, à part moi, que mon père avait raison de me conduire au collège pour y faire mon éducation.

Mes regrets se changèrent donc en résolution d'apprendre ce qu'il fallait savoir. Cependant, je n'en eus pas moins le cœur navré à la vue des hautes et sombres murailles du cloître dans lequel on allait m'enfermer. J'avais onze ans et quatre mois lorsque j'entrai dans l'établissement.

CHAPITRE IV

Sorèze. — Dom Ferlus. — La vie à Sorèze. — Allures égalitaires. — Premières épreuves. — Visite d'un représentant du peuple.

C'est ici le moment de vous donner un abrégé historique du célèbre collège de Sorèze, tel qu'il m'a été fait par dom Abal, ancien sous-principal, que je voyais très souvent à Paris, sous l'Empire.

Lorsque, sous Louis XV, on résolut de chasser les Jésuites de France, leurs défenseurs prétendant qu'eux seuls pouvaient élever la jeunesse, les Bénédictins, ennemis déclarés des Jésuites, voulurent prouver le contraire ; mais comme il ne leur convenait pas, quoiqu'ils fussent très studieux et très instruits, de se transformer en pédagogues, ils choisirent quatre de leurs maisons pour en faire des collèges. Ce furent entre autres Sorèze et Pontlevoy, dans lesquels ils réunirent les membres de l'Ordre qui avaient le plus d'aptitude pour le professorat et qui, après l'avoir exercé plusieurs années, pouvaient se retirer dans les autres couvents de l'Ordre. Les nouveaux collèges prospérèrent ; Sorèze surtout se fit remarquer, et la foule d'élèves qui y accoururent de toutes parts ayant rendu nécessaire un plus grand nombre de professeurs, les Bénédictins y attirèrent beaucoup de laïques des plus instruits. Ceux-ci s'établirent avec leur famille dans la petite ville où était le couvent, et les enfants de ces professeurs civils, élevés gratuitement au collège en qualité d'externes, formèrent plus tard une pépinière de maîtres de toutes les sciences et de tous les arts. Enfin, la facilité de faire donner des leçons à très bon compte ayant amené à Sorèze l'établissement de plusieurs pensionnats de demoiselles, cette petite ville devint remarquable en ce que les hommes, les femmes de la société, et jusqu'aux plus simples marchands, possédaient une instruction étendue et cultivaient tous les beaux-arts. Une foule d'étrangers, surtout des Anglais, des Espagnols et des Américains, venaient s'y fixer pour quelques années, afin d'être près de leurs fils et de leurs filles pendant la durée de leur éducation.

L'Ordre des Bénédictins était généralement composé d'hommes fort doux ; ils allaient dans le monde et recevaient souvent ; aussi

étaient-ils fort aimés, ce qui fut d'une très grande utilité à ceux de Sorèze lorsque la Révolution éclata. L'établissement avait alors pour principal dom Despaulx, homme du plus grand mérite, mais qui, n'ayant pas cru devoir prêter le *serment civique* exigé des membres du clergé, se retira, passa plusieurs années dans la retraite et fut plus tard nommé par l'Empereur à l'un des principaux emplois de l'Université. Tous les autres Bénédictins de Sorèze s'étaient soumis au serment : dom Ferlus devint principal, dom Abal sous-principal, et le collège, malgré la tourmente révolutionnaire, continua à marcher, en suivant l'excellente impulsion que lui avait imprimée dom Despaulx. Enfin, une loi ayant ordonné la sécularisation des moines et la vente de leurs biens, l'établissement allait tomber. Mais tous les hommes importants du pays avaient été élevés à Sorèze et désiraient qu'il en fût de même pour leurs enfants ; les habitants de la ville, les ouvriers, les paysans eux-mêmes, vénéraient les bons Pères et comprirent que la destruction du collège amènerait la ruine de la contrée. On engagea dom Ferlus à se porter acquéreur du collège et des immenses propriétés qui en dépendaient. Personne ne mit aux enchères, le principal devint donc *propriétaire* à bon compte de l'immense couvent et des terres qui y étaient annexées. Les administrateurs du département lui donnèrent beaucoup de temps pour payer. On lui prêta de toutes parts des assignats, qu'il remboursa avec quelques coupes de bois. Les vastes fermes du domaine fournirent à la nourriture du collège, et, faute d'argent, dom Ferlus payait les professeurs externes en denrées, ce qui leur convenait très fort, à une époque où la famine régnait en France.

Dom Ferlus fit l'usage le plus honorable de la fortune que les circonstances venaient de lui donner. Il y avait parmi les élèves une centaine de créoles de Saint-Domingue, la Guadeloupe, la Martinique et autres colonies, que la guerre maritime, et surtout la révolte des nègres, privaient de la faculté de correspondre avec leurs parents. Dom Ferlus les garda tous. A mesure que ces enfants arrivaient à l'âge d'homme, il les employait comme sous-maîtres et les faisait placer dans différentes administrations. Plus tard, l'horizon politique s'étant éclairci, le Directoire, puis l'Empereur, aidèrent dom Ferlus dans la bonne œuvre qu'il avait entreprise. C'est ainsi que la loyauté et l'humanité de ce supérieur estimable, augmentant la bonne réputation de son établissement, le firent prospérer de plus en plus.

A la mort de dom Ferlus, le collège passa aux mains de Raymond Ferlus, homme peu capable, frère du précédent, ancien Oratorien marié, mauvais poète et connu seulement par la guerre de plume qu'il a longtemps soutenue contre M. Baour-Lormian. Le collège allait en déclinant, lorsque la Restauration de 1814 ramena les Jésuites. Ceux-ci voulurent alors se venger des Bénédictins, en abattant l'édifice qu'ils avaient établi sur les ruines de

leur Ordre. L'Université, dirigée par l'abbé Frayssinous, prit parti pour les Jésuites. M. Raymond Ferlus céda alors le collège à son gendre, M. Bernard, ancien officier d'artillerie, qui avait été mon condisciple. Celui-ci n'entendait rien à la direction d'un tel établissement; d'ailleurs, une foule de bons collègues vinrent lui faire concurrence, et Sorèze, perdant de jour en jour de son importance, est devenu une des plus médiocres maisons d'éducation.

Je reviens à l'époque où je fus placé à Sorèze. Je vous ai dit comment dom Ferlus avait sauvé ce collège de la ruine et comment, soutenu par les soins de cet homme éclairé, ce fut le seul grand établissement de ce genre que la Révolution laissa debout. Les moines prirent l'habit laïque, et le nom de *citoyen* remplaça celui de *dom*. A cela près, rien d'essentiel n'était changé dans le collège, qui subsistait paisiblement dans un coin de la France, pendant qu'elle était en proie aux plus cruels déchirements. Je dis que rien d'essentiel n'était changé, parce que les études y suivaient leur cours habituel et que l'ordre n'était point troublé; mais il était cependant impossible que l'agitation fébrile qui régnait au dehors ne se fit un peu sentir dans le collège. Je dirai même que dom Ferlus, en homme très habile, faisait semblant d'approuver ce qu'il ne pouvait empêcher. Les murs étaient donc couverts de sentences républicaines. Il était défendu de prononcer le nom de *monsieur*. Les élèves n'allaient au réfectoire ou à la promenade qu'en chantant la *Marseillaise* ou autres hymnes républicains, et comme ils entendaient parler constamment des hauts faits de nos armées, que même quelques-uns des plus âgés s'étaient enrôlés parmi les *volontaires*, et que d'autres en avaient aussi le désir, toute cette jeunesse qui, d'ailleurs, était élevée au milieu des armes, puisque, même avant la Révolution, Sorèze était un collège militaire où l'on apprenait l'exercice, l'équitation, la fortification, etc., etc., toute cette jeunesse, dis-je, avait pris depuis quelque temps une tournure et un esprit guerriers qui avaient amené des manières un peu trop sans façon. Ajoutez à cela que le costume contribuait infiniment à lui donner l'aspect le plus étrange. En effet, les élèves avaient de gros souliers que l'on ne nettoyait que le *décadi*, des chaussettes de fil gris, pantalon et veste ronde de couleur brune, pas de gilet, des chemises débraillées et couvertes de taches d'encre ou de crayon rouge, pas de cravate, rien sur la tête, cheveux en queue souvent défilée, et des mains!... de vraies mains de charbonniers.

Me voyez-vous, moi, propre, ciré, vêtu d'habits de drap fin, enfin tiré à quatre épingle, me voyez-vous lancé au milieu de sept cents gamins fagotés comme des diables et qui, en entendant l'un d'eux crier : « Voilà des nouveaux ! » quittèrent tumultueusement leurs jeux pour venir se grouper autour de nous, en nous regardant comme si nous eussions été des bêtes curieuses !

Mon père nous embrassa et partit!... Mon désespoir fut affreux ! Me voilà donc *seul*, seul pour la première fois de ma vie, mon frère étant dans la grande cour et moi dans la petite.

!! Nous étions au plus fort de l'hiver; il faisait très froid, et d'après les règlements de la maison, jamais les élèves n'avaient de feu....

Les élèves de Sorèze étaient du reste bien nourris, surtout pour l'époque, car, malgré la famine qui désolait la France, la bonne administration de dom Ferlus faisait régner l'abondance dans la maison. L'ordinaire était certainement tout ce qu'on pouvait désirer pour des écoliers. Cependant, le souper me parut des plus mesquins, et la vue des plats servis devant moi me dégoûtait; mais m'eût-on offert des ortolans, je n'en eusse pas voulu, tant j'avais le cœur gros. Le repas finit, comme il avait commencé, par un chant patriotique.

On se mit à genoux au couplet de la *Marseillaise* qui commence par ces mots : « Amour sacré de la patrie... », puis on défila, comme on était venu, au son du tambour; enfin, on gagna les dortoirs.

Les élèves de la grande cour avaient chacun une chambre particulière, dans laquelle on les enfermait le soir; ceux de la petite couchaient quatre dans la même chambre, dont chaque angle contenait un lit. On me mit avec Guiraud, Romestan et Lagarde, mes compagnons de table, presque aussi nouveaux que moi. J'en fus bien aise. Ils m'avaient paru bons enfants et l'étaient réellement; mais je demeurai pétrifié en voyant l'exiguïté de ma couchette et le peu d'épaisseur du matelas, et ce qui me déplaisait surtout, c'est que le lit fût en fer. Je n'en avais jamais vu de pareils ! Cependant, tout était fort propre, et malgré mon chagrin, je m'endormis profondément, tant j'avais été fatigué par les secousses morales que j'avais éprouvées pendant cette fatale journée.

Le lendemain, de grand matin, le tambour de service vint battre le réveil et faire d'horribles roulements dans les dortoirs, ce qui me parut atrocement sauvage. Mais que devins-je, lorsque je m'aperçus que, pendant mon sommeil, on m'avait enlevé mes beaux habits, mes bas fins et mes jolis souliers, pour y substituer les grossiers vêtements et la lourde chaussure de l'école ! Je pleurai de rage....

Après avoir fait connaître les premières impressions que j'éprouvai à mon entrée au collège, je vous ferai grâce du récit des tourments auxquels je fus en butte pendant six mois. J'avais été trop bien choyé chez les dames Mongalvi, pour ne pas beaucoup souffrir moralement et physiquement dans ma nouvelle position. Je devins fort triste, et avec une constitution moins robuste je serais certainement tombé malade. Cette époque fut une des plus douloureuses de ma vie. Enfin, le travail et l'habitude me firent prendre peu à peu le dessus. J'aimais beaucoup les cours de littérature française, de géographie et surtout d'histoire, et j'y fis des progrès. Je devins

un écolier passable en mathématiques, en latin, au manège et à la salle d'armes; j'appris parfaitement l'exercice du fusil et me plaisais beaucoup aux manœuvres du bataillon formé d'élèves que commandait un vieux capitaine retraité.

J'ai dit que l'époque de mon entrée au collège (fin de 1795) était celle où la Convention faisait peser son sceptre sanglant sur la France. Des représentants du peuple en mission parcouraient les provinces, et presque tous ceux qui dominaient dans le Midi vinrent visiter l'établissement de Sorèze, dont le titre *militaire* sonnait agréablement à leurs oreilles. Le citoyen Ferlus avait un talent tout particulier pour leur persuader qu'ils devaient soutenir un établissement destiné à former une nombreuse jeunesse, *l'espoir de la patrie*; aussi en obtenait-il tout ce qu'il voulait, et très souvent ils lui firent délivrer une grande quantité de fascines destinées aux approvisionnements des armées, notre principal leur persuadant que nous en faisons partie et que nous en étions la pépinière. Aussi ces représentants étaient-ils reçus et fêtés comme des souverains.

A leur arrivée, tous les élèves revêtaient leurs habits d'uniforme militaire; le bataillon manœuvrait devant les représentants. On montait la garde à toutes les portes comme dans une place d'armes; on jouait des pièces de circonstance, dans lesquelles régnait le patriotisme le plus pur; on chantait des hymnes nationaux, et lorsqu'ils visitaient les classes, surtout celles d'histoire, on trouvait toujours l'occasion d'amener quelques tirades sur l'excellence du gouvernement *républicain* et les vertus *patriotiques* qui en dérivent. Il me souvient à ce propos que le représentant Chabot, ancien Capucin, me questionnant un jour sur l'histoire romaine, me demanda ce que je pensais de Coriolan, qui, se voyant outragé par ses concitoyens, oubliant de ses anciens services, s'était retiré chez les Volques, ennemis jurés des Romains. Dom Ferlus et les professeurs tremblaient que je n'approuvasse la conduite du Romain; mais je la blâmai en disant : « Qu'un bon citoyen ne devait jamais porter les armes contre sa patrie, ni songer à se venger d'elle, quelque justes que fussent ses sujets de mécontentement. » Le représentant fut si content de ma réponse qu'il me donna l'accolade et complimenta le chef du collège et les professeurs sur les bons principes qu'ils inculquaient à leurs élèves.

Ce petit succès n'affaiblit pas la haine que j'avais pour les conventionnels, et tout jeune que j'étais, ces représentants me faisaient horreur; j'avais déjà assez de raison pour comprendre qu'il n'était pas nécessaire de se baigner dans le sang français pour sauver le pays, et que les *guillotinales* et les massacres étaient des crimes affreux.

Je ne vous parlerai pas ici du système d'oppression qui régnait alors sur notre malheureuse patrie : l'histoire vous l'a fait connaître; mais quelque fortes que soient les couleurs qu'elle a employées pour peindre les

horreurs dont les *terroristes* se rendirent coupables, le tableau sera toujours bien au-dessous de la réalité. Ce qu'il y a surtout de plus surprenant, c'est la stupidité avec laquelle les masses se laissaient dominer par des hommes dont la plupart n'avaient aucune capacité; car, quoi qu'on en ait dit, presque tous les conventionnels étaient d'une *médiocrité* plus qu'ordinaire, et leur courage si vanté prenait sa source dans la *peur* qu'ils avaient les uns des autres, puisque par crainte

masses sont aveugles, et que le pire gouvernement est celui du peuple.

CHAPITRE V

Je rejoins à Paris mon père et mes frères. — Mon père est nommé au commandement de la 17^e division militaire à Paris. Il refuse de seconder les vues de Sieyès et cède la place à Lefebvre.

Je venais d'avoir seize ans au mois d'août 1798. Six mois après, vers la fin de février, je

Faubourg-Saint-Honoré, n° 87, au coin de la petite rue Verte. J'y arrivai au moment du déjeuner : toute la famille était réunie. Il me serait impossible d'exprimer la joie que j'éprouvai en les revoyant tous ! Ce fut un des plus beaux jours de ma vie !...

Nous étions au printemps de 1799. La République existait encore, et le gouvernement se composait d'un *Directoire* exécutif de cinq membres et de deux Chambres, dont l'une portait le titre de Conseil des Anciens et l'autre



Cliché Braun.

BATAILLE DE ZÜRICH, gagnée par le général Masséna le 25 septembre 1799. — Tableau de Boucuot. (Musée de Versailles.)

d'être guillotiné ils consentaient à tout ce que voulaient les meneurs. J'ai vu pendant mon exil, en 1815, une foule de conventionnels qui, obligés comme moi de sortir de France, n'avaient pas la moindre fermeté, et qui m'ont avoué depuis qu'ils n'avaient voté la mort de Louis XVI et une toule de décrets odieux que pour sauver leur propre tête. Les souvenirs de cette époque m'ont tellement impressionné que j'abhorre tout ce qui tendrait à ramener la démocratie, tant je suis convaincu que les

quittai le collège de Sorèze. Mon père avait un ami, nommé M. Dorignac, qui se chargea de me ramener avec lui dans la capitale.

Nous fûmes huit jours pour nous rendre à Paris, où j'entrai en mars 1799, le jour même où le théâtre de l'Odéon brûla pour la première fois. La clarté de l'incendie se projetant au loin sur la route d'Orléans, je crus bonnement que cette lueur provenait des nombreux réverbères réunis dans la capitale.

Mon père occupait alors un bel hôtel rue du

de Conseil des Cinq-Cents. Mon père recevait chez lui nombreuse société. J'y fis connaissance de son ami intime, le général Bernadotte, et des hommes les plus marquants de l'époque, tels que Joseph et Lucien Bonaparte, Delermion, Napper-Tandy, chef des Irlandais réfugiés en France, le général Joubert, Salicetti, Garrau, Cambacérès. Je voyais aussi souvent chez ma mère madame Bonaparte et madame de Condorcet, et quelquefois madame de Staël, déjà célèbre par ses œuvres littéraires.

Je n'étais que depuis un mois à Paris, lorsque, les pouvoirs de la législature étant expirés, il fallut procéder à de nouvelles élections. Mon père, fatigué des tiraillements incessants de la vie politique, et regrettant de ne plus prendre part aux beaux faits d'armes de nos armées, déclara qu'il n'accepterait plus la députation, et qu'il voulait reprendre du service actif. Les événements le servirent à souhait. A la rentrée des nouvelles Chambres, il y eut un changement de ministère. Le général Bernadotte eut celui de la guerre; il avait promis à mon père de l'envoyer à l'armée du Rhin, et celui-ci allait se rendre à Mayence, lorsque le Directoire, apprenant la défaite de l'armée d'Italie commandée par Schérer, lui donna pour successeur le général Joubert qui commandait à Paris la 17^e division militaire (devenue depuis la 1^{re}). Ce poste devenu vacant, le Directoire, comprenant que sa haute importance politique exigeait qu'il fût confié à un homme capable et très ferme, le fit proposer à mon père par le ministre de la guerre Bernadotte. Mon père, qui n'avait cessé de faire partie de la législature que pour retourner à la guerre, refusa le commandement de Paris; mais Bernadotte lui montrant la lettre de service déjà signée, en lui disant que comme ami il le priait d'accepter, et que *comme ministre* il le lui ordonnait, mon père se résigna, et dès le lendemain il alla s'installer au grand quartier général de la division de Paris, alors situé quai Voltaire, au coin de la rue des Saints-Pères, et qu'on a démolie depuis pour construire plusieurs maisons.

Mon père avait pris pour chef d'état-major le colonel Ménard, son ancien ami. J'étais charmé de tout le train militaire dont mon père était entouré. Son quartier général ne désemplassait pas d'officiers de tous grades. Un escadron, un bataillon et six bouches à feu étaient en permanence devant ses portes, et l'on voyait une foule d'*ordonnances* aller et venir. Cela me paraissait plus amusant que les thèmes et les versions de Sorèze.

La France, et surtout Paris, étaient alors fort agités. On était à la veille d'une catastrophe. Les Russes, commandés par le célèbre Souwaroff, venaient de pénétrer en Italie, où notre armée avait éprouvé une grande défaite à Novi. Le général en chef Joubert avait été tué. Souwaroff vainqueur se dirigeait sur notre armée de Suisse, commandée par Masséna.

Nous avions peu de troupes sur le Rhin. Les conférences de paix entamées à Rastadt avaient été rompues et nos ambassadeurs assassinés; enfin, toute l'Allemagne s'armait de nouveau contre nous, et le Directoire, tombé dans le mépris, n'ayant ni troupes ni argent pour en lever, venait, pour se procurer des fonds, de décréter un *emprunt forcé* qui avait achevé de lui aliéner tous les esprits. On n'avait plus d'espoir qu'en Masséna pour arrêter les Russes et les empêcher de pénétrer en France. Le Directoire impatient lui expédiait courrier sur courrier pour lui ordonner de livrer bataille; mais le moderne Fabius, ne voulant pas compromettre le salut de son pays, attendait que quelque fausse manœuvre de

son pétulant ennemi lui donnât l'occasion de le battre.

Ici doit se placer une anecdote qui prouve à combien peu de chose tient quelquefois la destinée des États, comme aussi la gloire des chefs d'armée. Le Directoire, exaspéré de voir que Masséna n'obéissait pas à l'ordre réitéré de livrer bataille, résolut de le *destituer*; mais, comme il craignait que ce général en chef ne tint pas compte de cette destitution et ne la mit dans sa poche, si on la lui adressait par un simple courrier, le ministre de la guerre reçut l'ordre d'envoyer en Suisse un officier d'état-major chargé de remettre *publiquement* à Masséna sa destitution, et au chef d'état-major Chérin des lettres de service qui lui confèreraient le commandement de l'armée. Le ministre Bernadotte ayant fait connaître confidentiellement ces dispositions à mon père, celui-ci les désapprouva en lui faisant comprendre ce qu'il y avait de dangereux, à la veille d'une affaire décisive, de priver l'armée de Suisse d'un général en qui elle avait confiance, pour remettre le commandement à un général plus habitué au service des bureaux qu'à la direction des troupes sur le terrain. D'ailleurs la position des armées pouvait changer: il fallait donc charger de cette mission un homme assez sage pour apprécier l'état des choses, et qui n'allât pas remettre à Masséna sa destitution à la veille ou au milieu d'une bataille. Mon père persuada au ministre de confier cette mission à M. Gault, son aide de camp, qui sous le prétexte ostensible d'aller vérifier si les fournisseurs avaient livré le nombre de chevaux stipulés dans leurs marchés, se rendit en Suisse avec l'autorisation de garder ou de remettre la destitution de Masséna et les lettres de commandement au général Chérin, selon que les circonstances lui feraient juger la chose utile ou dangereuse. C'était un pouvoir immense confié à la prudence d'un simple capitaine! M. Gault ne démentit pas la bonne opinion qu'on avait eue de lui. Arrivé au quartier général de l'armée suisse cinq jours avant la bataille de Zurich, il vit les troupes si remplies de confiance en Masséna, et celui-ci si calme et si ferme, qu'il ne douta pas du succès, et gardant le plus profond silence sur ses pouvoirs secrets, il assista à la bataille de Zurich, puis revint à Paris, sans que Masséna se fût douté que ce modeste capitaine avait eu entre ses mains le pouvoir de le priver de la gloire de remporter une des plus belles victoires de ce siècle.

La destitution imprudente de Masséna eût probablement entraîné la défaite du général Chérin, l'entrée des Russes en France, celle des Allemands à leur suite, et peut-être enfin le bouleversement de l'Europe! Le général Chérin fut tué à la bataille de Zurich sans s'être douté des intentions du gouvernement à son sujet. La victoire de Zurich, tout en empêchant les ennemis de pénétrer dans l'intérieur, n'avait cependant donné au Directoire qu'un crédit momentané; le gouvernement croulait de toutes parts: personne n'avait confiance en lui. Les finances étaient ruinées; la Vendée et la Bretagne étaient en complète

insurrection; l'intérieur dégarni de troupes; le Midi en feu; les Chambres en désaccord entre elles et avec le pouvoir exécutif; en un mot, l'État touchait à sa ruine.

Tous les hommes politiques comprenaient qu'un grand changement était nécessaire et inévitable; mais, d'accord sur ce point, ils différaient d'opinion sur l'emploi du remède. Les vieux républicains, qui tenaient à la Constitution de l'an III, alors en vigueur, crurent que pour sauver le pays il suffisait de changer quelques membres du Directoire. Deux de ces derniers furent renvoyés et remplacés par Gohier et Moulins; mais ce moyen ne fut qu'un très faible palliatif aux calamités sous lesquelles le pays allait succomber, et l'anarchie continua de l'agiter. Alors, plusieurs directeurs, au nombre desquels était le célèbre Sieyès, pensèrent, ainsi qu'une foule de députés et l'immense majorité du public, que pour sauver la France il fallait remettre les rênes du gouvernement entre les mains d'un homme ferme et déjà illustré par les services rendus à l'État. On reconnaissait aussi que ce chef ne pouvait être qu'un *militaire* ayant une grande influence sur l'armée, capable, en réveillant l'enthousiasme national, de ramener la victoire sous nos drapeaux et d'éloigner les étrangers qui s'approprièrent à franchir les frontières.

Parler ainsi, c'était désigner le général Bonaparte; mais il se trouvait en ce moment en Égypte, et les besoins étaient pressants. Joubert venait d'être tué en Italie. Masséna, illustré par plusieurs victoires, était un excellent général à la tête d'une armée active, mais nullement un *homme politique*. Bernadotte ne paraissait ni assez capable ni assez sage pour réparer les maux de la France. Tous les regards des novateurs se portèrent donc sur Moreau, bien que la faiblesse de son caractère et sa conduite assez peu claire au 18 fructidor inspirassent quelques craintes sur ses aptitudes gouvernementales. Cependant il est certain que, faute de mieux, on lui proposa de se mettre à la tête du parti qui voulait renverser le Directoire, et qu'on lui offrit de lui confier les rênes de l'État avec le titre de président ou de consul. Moreau, bon et brave guerrier, manquait de *courage politique*, et peut-être se défiait-il de ses propres moyens pour conduire des affaires aussi embrouillées que l'étaient alors celles de la France. D'ailleurs, égoïste et paresseux, il s'inquiétait fort peu de l'avenir de sa patrie et préférait le repos de la vie privée aux agitations de la politique; il refusa donc, et se retira dans sa terre de Grosbois pour se livrer au plaisir de la chasse qu'il aimait passionnément.

Abandonnés par l'homme de leur choix, Sieyès et ceux qui voulaient avec lui changer la forme du gouvernement, ne se sentant ni assez de force ni assez de popularité pour atteindre leur but sans l'appui de la puissante épée d'un général dont le nom rallierait l'armée à leurs desseins, se virent contraints de songer au général Bonaparte. Le chef de l'entreprise, Sieyès, alors président du Directoire, se flattait qu'après avoir mis Bonaparte au pouvoir, celui-ci, ne s'occupant que de la

réorganisation et de la conduite des armées, lui laisserait la conduite du gouvernement dont il serait l'âme, et Bonaparte seulement le chef nominal. La suite prouva combien il s'était trompé.

Imbu de cette pensée, Sieyès, par l'entremise du député corse Salicetti, envoya en égypte un agent secret et sûr pour informer le général Bonaparte du fâcheux état dans lequel se trouvait la France, et lui proposa de venir se mettre à la tête du gouvernement. Et comme il ne doutait pas que Bonaparte n'acceptât avec résolution et ne revînt promptement en Europe, Sieyès mit tout en œuvre pour assurer l'exécution du coup d'État qu'il méditait.

Il lui fut facile de faire comprendre à son collègue directeur Roger-Ducos que la puissance leur échappait journellement, et que, le pays étant à la veille d'une complète désorganisation, le bien public et leur intérêt privé devaient les engager à prendre part à l'établissement d'un gouvernement ferme, dans lequel ils trouveraient à se placer d'une manière moins précaire et bien plus avantageuse. Roger-Ducos promit son concours aux projets de changement; mais les trois autres directeurs, Barras, Gohier et Moulins, ne voulant pas consentir à quitter le pouvoir, Sieyès et les meneurs de son parti résolurent de se passer d'eux et de les sacrifier lors de l'événement qui se préparait.

Cependant, il était difficile, ou du moins périlleux, même avec la présence du général Bonaparte, de changer les constitutions, de renverser le Directoire et d'établir un autre gouvernement sans l'appui de l'armée et surtout de la division qui occupait Paris. Afin de pouvoir compter sur elle, il fallait être sûr du ministre de la guerre et du général commandant la 17^e division militaire. Le président Sieyès chercha donc à gagner Bernadotte et mon père, en les faisant sonder par plusieurs députés de leurs amis, dévoués aux projets de Sieyès. J'ai su depuis que mon père avait répondu aux demi-ouvertures que l'astucieux Sieyès lui avait fait faire : « Qu'il convenait « que les malheurs du pays demandaient un « prompt remède; mais qu'ayant juré le « maintien de la Constitution de l'an III, il « ne se servirait pas de l'autorité que son commandement lui donnait sur les troupes de « sa division pour les porter à renverser cette « Constitution. » Puis il se rendit chez Sieyès, lui remit sa démission de commandant de la division de Paris et demanda une division active. Sieyès s'empessa de la lui accorder, tant il était aise d'éloigner un homme dont la fermeté dans l'accomplissement de ses devoirs pouvait faire avorter le coup d'État projeté. Le ministre Bernadotte suivit l'exemple de mon père et fut remplacé par Dubois-Crancé.

Le président Sieyès fut pendant quelques jours assez embarrassé pour donner un successeur à mon père; enfin, il remit le commandement de Paris au général Lefebvre qui, récemment blessé à l'armée du Rhin, se trouvait en ce moment dans la capitale. Lefebvre était un ancien sergent des gardes françaises, brave militaire, bon général d'exécution, quand on le dirigeait de près, mais crédule au dernier point, et ne s'étant jamais rendu compte de la situation politique de la France; aussi, avec les mots habilement placés de *gloire*, *patrie* et *victoire*, on était certain de lui faire faire tout ce qu'on voulait. C'était un commandant de Paris tel que le voulait Sieyès, qui ne se donna même pas la peine de le gagner ni de le prévenir de ce qu'on attendait de lui, tant il était certain qu'au jour de l'événement Lefebvre ne résisterait pas à l'ascendant du général Bonaparte et aux cajoleries du président du Directoire. Il avait bien jugé Lefebvre, car, au 18 brumaire, celui-ci se mit avec toutes les troupes de sa division sous les ordres du général Bonaparte, lorsqu'il marcha contre le Directoire et les Conseils pour renverser le gouvernement établi et créer le Consulat, ce qui valut plus tard au général Lefebvre une très haute faveur auprès de l'Empereur, qui le nomma maréchal duc de Dantzig, sénateur, et le combla de richesses.

J'ai retracé rapidement ces événements, parce qu'ils expliquent les causes qui conduisirent mon père en Italie et eurent une si grande influence sur sa destinée et sur la mienne.

CHAPITRE VI

Mon père est envoyé en Italie. — Comment se fixa ma destinée. — Je deviens housard.

Après avoir remis son commandement au général Lefebvre, mon père retourna s'établir à l'hôtel du faubourg Saint-Honoré et ne s'occupa plus que des préparatifs de son départ pour l'Italie.

Des causes très minimes influent souvent sur la destinée des hommes! Mon père et ma mère étaient très liés avec M. Barairon, directeur de l'enregistrement. Or, un jour qu'ils allèrent déjeuner chez lui, ils m'emmenèrent avec eux. On parla du départ de mon père, de la bonne conduite de mes deux cadets; enfin M. Barairon ayant demandé : « Et Marcellin, qu'en ferez-vous? — Un marin, répondit mon père; le capitaine Sibille s'en charge et va l'emmenner avec lui à Toulon.... » Alors la bonne madame Barairon, à laquelle j'en ai toujours su un gré infini, fit observer à mon père que la marine française était dans un désarroi complet, que le mauvais état des finances ne permettait pas qu'elle fût promptement réta-

blic, que du reste son état d'infériorité vis-à-vis de la marine anglaise la retiendrait longtemps dans les ports, qu'elle ne concevait donc pas que lui, général de division de l'armée de terre, mit son fils dans la marine, au lieu de le placer dans un régiment où le nom et les services de son père devaient le faire bienvenir. Elle termina en disant : « Conduisez-le en Italie plutôt que de l'envoyer périr d'ennui à bord d'un vaisseau enfermé dans la rade de Toulon! » Mon père, qui avait été séduit un moment par la proposition du capitaine Sibille, avait un esprit trop juste pour ne pas apprécier le raisonnement de madame Barairon. — « Eh bien, me demanda-t-il, veux-tu venir en Italie avec moi et servir dans l'armée de terre?... » Je lui sautai au cou et acceptai avec une joie que ma mère partagea, car elle avait combattu le premier projet de mon père.

Comme alors il n'existait plus d'école militaire, et qu'on n'entraît dans l'armée qu'en qualité de *simple soldat*, mon père me conduisit sur-le-champ à la municipalité du 1^{er} arrondissement, place Beauvau, et me fit engager dans le 1^{er} régiment de housards (ancien Bercheny), qui faisait partie de la division qu'il devait commander en Italie; c'était le 5 septembre 1799.

Mon père me mena chez le tailleur chargé de faire les modèles du ministère de la guerre et lui commanda pour moi un costume complet de housard du 1^{er}, ainsi que tous les effets d'armement et d'équipement, etc., etc.... Me voilà donc *militaire*!... housard!... Je ne me sentais pas de joie!... Mais ma joie fut troublée, lorsqu'en entrant à l'hôtel, je pensai qu'elle allait aggraver la douleur de mon frère Adolphe, âgé de deux ans de plus que moi et campé au collège comme un enfant! Je conçus donc le projet de ne lui apprendre mon engagement qu'en lui annonçant en même temps que je voulais passer avec lui le mois qui devait s'écouler avant mon départ. Je priai donc mon père de me permettre que je fusse m'installer près d'Adolphe, à Sainte-Barbe, jusqu'au jour où nous nous mettrions en route pour l'Italie.

Mon père comprit parfaitement le motif de cette demande; il m'en sut même très bon gré, et me conduisit le lendemain chez M. Lanneau.

Vous figurez-vous mon entrée au collège?... On était en récréation, les jeux cessent aussitôt; tous les élèves grands et petits m'environnent. C'est à qui touchera quelque partie de mon ajustement... bref, le succès du housard fut complet!

Le jour du départ arriva... et je me séparai de ma mère et de mes trois frères avec la plus vive douleur, malgré le plaisir que j'éprouvais d'entrer dans la carrière militaire.

(A suivre.)

GÉNÉRAL DE MARBOT.



Une enquête matrimoniale

au XVI^e siècle.

Le roi d'Angleterre Henri VII, étant devenu veuf de la reine Élisabeth, fille d'Édouard IV, avait conçu le projet de se remarier. A cet effet, il dépêcha trois de ses serviteurs de confiance à la Cour de Naples, munis des curieuses instructions que l'on va lire.

Ces trois *missi dominici* étaient chargés, non seulement de vérifier sur quel pied vivaient les princesses, la vieille reine de Naples et sa fille, destinée en mariage au roi, mais encore et surtout d'observer la jeune personne *intus et in cute*, pourrait-on dire, et de rapporter au roi le résultat de leurs observations.

Voici, au surplus, les recommandations faites par Henri VII à ceux qu'il avait chargés de la délicate mission de lui choisir une épouse. Le moindre commentaire enlèverait au texte toute sa saveur.

Premièrement, après avoir présenté et délivré les lettres dont ils seront porteurs, et qui doivent être délivrées auxdites reines de la part de lady Catherine, princesse de Galles¹, ils remarqueront bien quel est l'état qu'elles tiennent et quelle est leur cour : si elles n'ont qu'une maison, ou si elles vivent séparément ; comment elles sont accompagnées, quels seigneurs et quelles dames sont autour d'elles.

De plus, si lesdits serviteurs du roi trouvent que les deux reines n'ont qu'une même maison, ils remarqueront avec attention la manière dont cette maison est tenue, et s'assureront du pied sur lequel elle est montée.

Ils observeront le maintien, la contenance, l'air de visage avec lesquels les lettres dont ils sont porteurs seront reçues et les réponses verbales qui y seront faites ; ils remarqueront le degré de discrétion, de sagesse et de gravité avec lequel lesdites réponses seront faites.

Ils feront en sorte de savoir si la jeune personne ne parle aucune autre langue que l'espagnole et l'italienne et si elle sait le français ou le latin.

Ils remarqueront particulièrement l'âge, la taille et les traits de ladite jeune princesse ; le teint de son visage, si ce visage est peint ou non ; si elle est grosse de corps ou non, épaisse ou svelte ; si elle a la physionomie animée et aimable, ou bien maussade et mélancolique ; si elle est pesante ou légère ; si elle a l'air effronté, ou bien si la pudeur met du fard sur son visage.

1. La princesse Catherine, nommée dans le document, est, à ce qu'on présume, Catherine de Galles ou Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle de Castille ; elle avait été mariée, le 14 novembre 1501, par Henri VII, à son fils aîné, Arthur, âgé de 15 ans. Celui-ci étant mort six mois après son mariage, sans l'avoir, dit-on, consommé, Henri VII forma le projet de remarier la jeune veuve Catherine avec son second fils Henri, devenu prince de Galles, âgé de 12 ans. Le pape lui donna la dispense nécessaire et le mariage eut lieu.

Item. Ils prendront garde bien attentivement si son teint est clair.

Item. Ils prendront soigneusement note de la couleur de ses cheveux.

Item. Ils feront note précise de ses yeux, de ses sourcils, de ses dents et de ses lèvres.

Item. Ils remarqueront bien le dessin et la tournure de son nez, la hauteur et la largeur de son front.

Item. Par-dessus tout, ils remarqueront sa peau.

Item. Ils prendront garde à ses bras ; ils verront s'ils sont gros ou minces, longs ou courts.

Item. Ils verront sa main nue et remarqueront bien exactement comment elle est faite, si elle est épaisse ou mince, si elle est grasse ou maigre, longue ou courte.

Item. Ils prendront note de ses doigts, s'ils sont longs ou courts, gros ou minces, larges ou étroits du bout.

Item. Ils remarqueront si son cou est long ou court, gros ou mince.

Item. Si elle a de la barbe autour des lèvres ou non.

Item. Ils feront en sorte d'approcher ladite jeune princesse à jeun : ils entameront avec elle une conversation de manière à pouvoir s'approcher aussi près de sa bouche qu'ils pourront décentement le faire, afin de respirer son haleine et de pouvoir juger si elle est douce ou non, si sa bouche a l'odeur de quelque épice, d'eau de rose ou de musc.

Item. Ils prendront note de la hauteur de sa taille et demanderont si elle porte des pantoufles ; dans ce cas, ils tâcheront d'en voir une et de prendre la mesure de son pied.

Item. Ils tâcheront de savoir si elle n'a pas quelque infirmité ou difformité naturelle, de quel genre elle pourrait être, si elle est constamment d'une bonne santé ou si parfois elle ne serait pas sujette à quelque maladie.

Item. Ils tâcheront de savoir si elle n'a pas en quelque intrigue particulière avec le roi d'Aragon, son oncle, et si elle lui ressemble.

Item. Ils sauront quel est son régime ordinaire, si elle aime à boire, si elle mange beaucoup, si elle fait des repas fréquents, si elle boit du vin ou de l'eau, ou de l'un et de l'autre ensemble.

Item. Lesdits serviteurs du roi chercheront le plus habile peintre qu'ils pourront trouver et feront faire le portrait le plus fidèle possible de ladite jeune princesse et le feront refaire s'ils ne le trouvent pas absolument ressemblant.

RÉPONSE DES SERVITEURS DU ROI HENRI VII AUX QUESTIONS CI-DESSUS

Autant que nous pouvons nous en rapporter à nos propres sens, sujets à l'erreur et aux illusions, la jeune princesse ne nous a pas paru peinte ; sa stature, ainsi que les traits de son visage, nous ont paru aimables ; il y a quelque chose de rond et de grassouillet dans sa peau.

Son air est la gaieté même et n'a rien de renfrogné. Elle est demi-sérieuse (par décence), et

légère (par nature, quant à ses mouvements, n'entendons pas quant à l'esprit).

Elle n'est point bavarde en paroles ; elle a un maintien *demeuré* [ce qui signifie sans doute *posé*, image expressive de la pudeur féminine].

Au surplus, nous pensons qu'elle a été avare de paroles, parce que la reine sa mère était présente, et devant elle, elle avait l'air d'une vierge, et paraissait ne pas faire attention à nous, pour ricaner et folâtrer (de parole) avec les filles d'honneur.

Quant à ses yeux, ils sont bruns, le poil de ses sourcils est noir ou noirâtre ; pour ce qui concerne son nez, il a, sur une certaine longueur, une certaine éminence au milieu, avec un bout effilé qui cherche à joindre et à baiser la lèvre supérieure à peu près comme chez la reine sa mère.

Nous avons vu les mains nues de la jeune princesse maintes fois, et les avons laissées, nous avons aperçu qu'elles étaient douces au tact, d'une peau naturellement propre et d'un arrondissement fort engageant.

Du reste, nous n'avons aperçu aucun poil (sinon follet) autour de ses lèvres, qui sont d'une peau bien nette.

Quant à ce qui a rapport à l'haleine de ladite jeune princesse, nous n'avons pu approcher ses lèvres d'assez près pour parvenir à une connaissance certaine de cet article ; cependant, sans faire semblant de rien, autant que l'honnêteté l'a permis, nous avons communiqué avec ladite jeune princesse, et nous devons dire que nous n'avons distingué aucune odeur d'épice ni d'eau de rose, et qu'à juger de la rose de ses lèvres, du lys de son teint, de la fraîcheur de sa bouche, nous ne pouvons conjecturer sinon qu'elle est la salubrité de la santé et la joie de la vie (au moins en apparence).

Pour ce qui a rapport à la hauteur de la taille, jamais nous n'avons pu connaître la hauteur des talons ; mais vu que les jupes sont longues et que nous n'avons pu voir que le bout du pied en marchant, en vérité, le peu que nous avons vu du susdit pied, autant que nous nous y connaissons, nous a paru joli et particulièrement petit, — ce qui est même chose.

En dernier lieu, la jeune susdite princesse est grande mangeuse, elle fait deux bons repas par jour. En général, elle boit de l'eau avec une infusion de cannelle, quelquefois elle boit de l'hypocras, mais rarement.

Il est à croire que le roi fut médiocrement satisfait des renseignements qui lui furent transmis, car il ne donna pas suite à son projet d'union.

Henri VII resta veuf. Cinq ans plus tard, il succombait, laissant un fils — qui monta sur le trône sous le nom de Henri VIII — et deux filles : l'une *Marguerite*, mariée à Jacques IV, roi d'Écosse ; l'autre *Marie*, qui devint la seconde femme de notre bon roi Louis XII.



Fasc. 1.

Cliche Braun.

LA MARQUISE DE POMPADOUR

PASTEL DE LA TOUR. — (Musée du Louvre.)

ARVÈDE BARINE

Une reine en exil

De nos jours, quand un souverain a la certitude que son peuple ne veut plus de lui, il ne s'entête pas ; il prend un fiacre, se fait conduire à la gare et gagne la frontière, où ses sujets, de leur côté, ne sont pas si sots que de lui faire des difficultés. On lui souhaite bon voyage et on le laisse s'envoler vers la terre d'exil où l'attendent ses économies, placées en valeurs sûres chez un banquier discret. C'est si simple et si naturel que nous avons de la peine à comprendre qu'il n'en ait pas toujours été de même. Rien ne nous paraît plus stupide que l'arrestation de Louis XVI à Varennes, si ce n'est l'arrestation de Charles I^{er} à l'île de Wight. Ils étaient presque dehors ; il fallait les pousser par les épaules, au lieu de les ramener de force, pour se donner ensuite le tort, devant la postérité, de leur avoir coupé la tête.

Les rois de jadis, d'autre part, se cramponnaient trop à leurs trônes. Ils ne savaient pas s'en aller à temps, sans se faire prier, ou à peine, comme Charles X, Louis-Philippe, l'empereur du Brésil, Amédée d'Espagne et plusieurs autres.

Leur répugnance à faire leurs paquets provenait en partie de la grande incertitude du sort qui les attendait hors de leur royaume. Ils avaient toujours été l'imprévoyance même, faute de s'être familiarisés, comme ceux de notre temps, avec la pensée des révolutions. Ils n'avaient jamais pris de précautions,

jamais mis de côté un seul écu. Leur frontière passée, il ne leur restait qu'à tendre la main aux autres princes, et cette pensée

des Parlements qui votent le budget, il ne peut plus être question de faire des largesses aux souverains détrônés qui ont choisi tel ou

tel pays pour au-
berger. Le contri-
buable se fâcherait.
De nos jours, pas
un contribuable ne
se sent obligé mora-
lement à payer la
plus légère obole
pour les monarques
en disponibilité qu'il
croise sur le boule-
vard.

On admettait au-
trefois qu'il existât
une solidarité entre
les têtes couronnées.
En outre, l'absence
de contrôle dans les
finances, en France
du moins, facilitait
les générosités. La
reine en exil, dont
nous allons conter
l'histoire, n'en fut
pourtant ni plus ri-
che, ni plus heureuse
parmi nous. L'esprit
de corps lui valut
beaucoup de belles
paroles et de révé-
rences ; il y eut peu
de bienfaits solides
au bout de ces dé-
monstrations. Il est
vrai que nous avions,
de notre côté, nos
difficultés. Cepen-
dant, nous aurions
pu avoir l'hospitalité
moins mesquine, et,
en mainte circon-
stance, moins bles-
sante.

Je connais peu
d'existences aussi
pénibles que celle
qui fut faite par le
gouvernement de

Mazarin à la reine Henriette-Marie, femme
de Charles I^{er} d'Angleterre. Notre com-
te l'avait recueillie au double titre de fille de France et
de souveraine déchuë, et elle lui créa une
situation de parente pauvre, à qui l'on compte
les bouchées de pain et avec qui l'on ne se
gêne pas.



Cliché Braun.

LA REINE HENRIETTE-MARIE, femme de Charles I^{er} d'Angleterre. — Tableau de VAN DYCK, (Édimbourg.)

leur rendait la pensée de l'exil bien amère.

Ils comptaient bien un peu sur l'esprit de
corps qui existait alors entre les monarques,
et qui a presque entièrement disparu sans
qu'on puisse leur en faire un reproche. Les
souverains n'ont plus que bien rarement la
libre disposition de la bourse nationale. Avec

Henriette-Marie, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, était née en 1609 et avait épousé Charles I^{er} en 1625. C'était une petite personne maigre et mal faite, avec une grande figure allongée et de grands traits. Elle avait de beaux yeux bien fendus, un grand nez, une grande bouche et un teint admirable. Son esprit était tourné à la gaieté; elle voyait toujours le côté comique des choses. Dans ses plus grands malheurs, il lui passait tout à coup une idée drôle par la tête, et elle s'interrompait de pleurer pour la raconter le plus plaisamment du monde.

Bossuet dit, dans son *Oraison funèbre*, qu'elle était « douce » et « familière ». Pour familière, oui. Elle l'était, naturellement, tenant cela de son père; elle l'était devenue encore plus à l'école des événements, toujours comme Henri IV. Pendant que son époux se débattait contre les révolutionnaires anglais, Henriette-Marie lui cherchait des secours et lui amenait elle-même des troupes, métier dans lequel il ne sied pas de faire la renchérie. Aussi vivait-elle avec ses soldats en camarade, recevant comme eux la pluie et le soleil, mangeant comme eux en plein champ, encourageant leurs familiarités et marchant toujours à cheval à leur tête.

Pour la douceur, c'est une autre affaire. Bossuet a péché ici par excès d'indulgence. Henriette-Marie avait peut-être été douce dans sa première jeunesse et sa prospérité; elle ne l'était plus que d'une façon intermittente, quand les circonstances le lui permettaient, lorsqu'il lui fallut s'enfuir vers le sud-ouest de l'Angleterre, au début du mois de mai 1644.

La pauvre femme venait d'être fort malade d'une fièvre rhumatismale, et elle était presque à la veille d'accoucher. Charles I^{er} l'avait fait partir quand même, parce qu'il n'y avait plus ni repos ni sécurité pour la reine d'Angleterre dans les lieux où se trouvait le roi d'Angleterre, et elle avait réussi à gagner la ville d'Exeter, mais dans un état à faire pitié. Sa belle-sœur, Anne d'Autriche, régente de France, s'était hâtée de lui envoyer son ancienne sage-femme, Mme Péronne, avec 20 000 pistoles, du linge pour la mère et une layette pour l'enfant. La « reine malheureuse », ainsi qu'elle signait volontiers ses lettres, avait eu tout juste le temps de faire ses couches sans recevoir de coups de canon. Quelques jours plus tard, elle était assignée dans Exeter.

Elle était encore au fond de son lit, et d'une faiblesse extrême. Elle était presque sans le sou, ayant envoyé les 20 000 pistoles à Charles I^{er}, pour payer ses troupes. En cet état, Henriette-Marie jura de ne pas tomber vivante aux mains des rebelles.

Le 28 juin, elle écrivit à son époux qu'elle avait décidé, pour lui épargner la peine de venir à son secours, de gagner la côte et de s'embarquer pour la France. Le lendemain, — c'était le treizième jour depuis ses couches, — la reine confia son nouveau-né à une personne sûre, se mit dans une litière et se fit emporter par des chemins détournés à travers les lignes ennemies. Elle faillit être prise; il fallut la cacher dans une hutte. On la sauva,

on parvint à l'embarquer sur un navire hollandais : elle fut poursuivie et canonnée par un bateau anglais. L'apparition d'une flotte française mit le bateau anglais en fuite; une tempête dispersa la flotte française et jeta le navire hollandais sur des rochers, près de Brest. On descendit Henriette-Marie dans un canot, on vint à bout de la débarquer, on la porta jusqu'à une cabane couverte en chaume, et c'est là, dans cette misère, dans cette saleté, dans ce dénûment des choses les plus nécessaires, que la noblesse de Bretagne, informée de l'arrivée d'une fille de Henri IV, trouva la souveraine du puissant royaume britannique. Elle était là gisante, pâle et exténuée, entourée d'une foule curieuse de paysans qui prenaient une leçon de choses devant cette reine aux joues blanches et aux yeux rougis, mise à la porte par son peuple.

Pendant les premiers mois, il y eut en France unanimité de compassion et de soins délicats envers la triste fugitive. Nous avons toujours été les mêmes, faciles à l'émotion, très démonstratifs au premier moment, et puis oublieux, distraits, et n'aimant pas qu'on nous le fasse sentir. Nous causons ainsi de cuisantes déceptions aux gens qui se figurent que nous les adorons parce que nous les avons acclamés le premier jour. La reine d'Angleterre s'y laissa prendre. On fut tout d'abord si aimable pour elle et si généreux, qu'elle se figura que cela durerait toujours.

Anne d'Autriche lui avait expédié des habits et de l'argent. La noblesse de Bretagne lui amena des carrosses, dans lesquels on la transporta aux eaux de Bourbon, où elle passa plusieurs mois à se soigner. Tant de secousses avaient ébranlé ses nerfs au point de l'inquiéter pour sa raison. Un jour qu'elle exprimait à son médecin ses craintes « d'en devenir folle », il lui répliqua brusquement : « Vous n'avez que faire de le craindre, madame, vous l'êtes déjà. » Il exagérait, mais il est certain que la pauvre réfugiée était « un peu dépitée », selon la jolie expression de l'une de ses amies de France. Elle avait le cœur à vif, prêt à saigner au moindre heurt, et elle se choquait, se fâchait d'un rien. Il était impossible de lui faire entendre raison; elle mettait de la passion dans une foule de choses dont il aurait été plus sage de ne pas même se mêler.

À l'automne, il fut convenu qu'elle viendrait à Paris et qu'on la logerait au Louvre, dans l'ancien appartement de la reine, demeuré vacant depuis que la cour était allée s'installer au Palais-Royal. Elle revint de Bourbon en carrosse vers la fin d'octobre. Sa dernière couchée fut à Montrouge, le Montrouge qui est devenu de notre temps partie intégrante de Paris et où se trouve la rue de Montsouris. C'était alors un village de banlieue, la première étape au départ et la dernière à l'arrivée, pour les voyageurs qui n'étaient point particulièrement pressés. Je me souviens d'avoir ouï conter que, dans notre siècle, avant les chemins de fer, ma propre grand-mère, partant en voiture pour sa maison de campagne, coucha le premier soir dans une auberge de Montrouge.

Le jour suivant, 5 novembre 1644, la reine d'Angleterre se remit en route. À peine sortie de Montrouge, elle rencontra le petit Louis XIV, venu au devant d'elle pour lui faire honneur, avec madame sa mère et une escorte flamboyante de seigneurs et de gentilshommes, brodés sur toutes les coutures, enrubannés, empanachés, montés sur des chevaux magnifiques, aussi dorés que leurs maîtres. Des laquais étendirent prestement un grand et beau tapis sur le sol, et les deux cours, la petite cour anglaise et la grande cour française, s'y baissèrent, s'y complimentèrent, s'y firent des cérémonies pour passer devant ou derrière, à droite ou à gauche, et finalement remontèrent en carrosse ou à cheval, fort contentes l'une de l'autre. Les Majestés et les Altesses entrèrent à Paris toutes ensemble dans le même carrosse de gala, et la brillante cavalcade piaffa autour d'eux jusqu'au Louvre, où Henriette-Marie apprit, avant de souper, que le roi de France lui donnait une pension de douze cents francs par jour, somme considérable pour l'époque. Il était impossible de mieux faire les choses, plus galamment et plus généreusement.

Le lendemain, Louis XIV et sa mère revinrent au Louvre et firent une visite de cérémonie à Sa Majesté britannique. Mazarin, qui n'avait pas paru la veille, lui apporta ses hommages. Les corps constitués l'accablèrent à l'envi de discours officiels. Rien ne lui manqua en fait d'honneurs. Henriette-Marie prit tout cela au sérieux, crut aux révérences et aux 1200 francs, et s'organisa en conséquence sur un pied royal.

Elle eut une suite nombreuse de dames de qualité, de filles d'honneur et de gentilshommes. Elle eut des équipages luxueux, des gardes, des valets de pied qui couraient devant son carrosse pour lui faire faire place dans les rues. Elle fut visitée de la cour et de la ville. La tête lui tourna d'un accueil aussi flatteur, d'une installation aussi grandiose dans le palais de nos rois. Elle écrivit à son époux : « Je suis reçue de tout le monde avec des marques d'affection qui passent l'imagination. »

C'était un beau songe, mais c'était un songe. Il dura exactement vingt jours.

Le 25 novembre suivant, Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII et de la reine Henriette-Marie, vint au Louvre voir sa sœur. Il la trouva au coin du feu, dans un fauteuil, et n'apercevant autour de lui que des chaises ou des pliants, il demanda un autre fauteuil.

Pour nous, citoyens d'une démocratie où il n'est plus question d'étiquette, une demande de cette nature, adressée par un goutteux à sa sœur et dans l'intimité, est la chose du monde la plus simple. Si nous éprouvons quelque étonnement, c'est que Monsieur ait été obligé de réclamer un fauteuil. En 1644, sa demande fut considérée par la souveraine déchuée comme une insulte au malheur. Elle s'écria du ton vexé qui lui était ordinaire depuis ses chagrins : « Vous n'en usez pas comme chez la reine. » À quoi Gaston répli-

qua de son air léger et persifleur : « La reine est ma souveraine et vous ne l'êtes pas. »

Les questions de fauteuils, de chaises à dos, de tabourets, de pliants, de main droite ou de main gauche, de pas en avant ou en arrière, étaient alors des affaires d'État qui se traitaient par ambassadeurs et pour lesquelles tous les rois et leurs ministres se mettaient en mouvement. Henriette-Marie en connaissait l'importance; son mariage avec Charles I^{er} avait été jadis compromis « pour deux ou trois pas de plus que les ambassadeurs d'Angleterre exigeaient de Richelieu auprès d'une porte; et le cardinal se mit au lit pour trancher toute difficulté. » Gaston d'Orléans, qui ne s'était jamais piqué de délicatesse, avait fait comprendre à sa sœur qu'elle n'était plus en situation de défendre ses droits — ou ses prétentions — en matière d'étiquette. La leçon parut dure, et ce n'était qu'un commencement.

Henriette-Marie sentit tout de suite qu'elle ne serait pas soutenue par l'opinion contre les faiseurs d'avanies. Non pas que les Parisiens eussent rien contre elle, mais ils n'y pensèrent plus au bout d'une semaine. La curiosité avait été pour beaucoup dans l'empressement des premiers jours. On avait vu une triste créature à la figure ravagée, à la santé ruinée, à l'humeur chagrine et susceptible. Elle avait beau être dix fois excusable, elle n'était pas agréable; on eut vite fait de la laisser dans son coin.

Sa nièce, la Grande Mademoiselle, la fille de Gaston, lui témoigna d'abord beaucoup d'affection et de grands égards. Malheureusement, la reine d'Angleterre, la sachant fort riche, se mit dans la tête de lui faire épouser le prince de Galles qui n'avait que quatorze ans à l'époque où sa mère vint à Paris. La Grande Mademoiselle, qui avait dix-sept ans et de hautes ambitions, méprisait ce blanc-bec sans sou ni maille, et le laissait voir sans aucun ménagement. Alors Henriette-Marie se fâchait. Elle disait de son air le plus pincé : « Mon fils est trop gueux et trop misérable pour vous. » Mademoiselle ripostait, la tante et la nièce se picotaient, et le résultat le plus clair de ces escarmouches fut que les querelles d'étiquette les plus pénibles vinrent à la reine détronée de sa nièce, qui ne plaisantait pas sur ces sortes de questions.

Les choses en vinrent au point qu'à l'occasion de l'une de ces discussions, Gaston d'Orléans, prince d'âme vile, eut ce mot abominable, qui fut immédiatement répété à sa sœur : « Nous avons bien affaire que ces gens-là, à qui nous donnons du pain, viennent passer devant nous ! Que ne s'en vont-ils ailleurs ? » La triste reine d'Angleterre, qui croyait n'avoir plus de larmes, en retrouva des torrents pour pleurer cette insulte cruelle. Elle était décidément traitée en parente pauvre, devenue à charge.

Elle était pauvre, en effet, et plus que pauvre, depuis que les douze cents francs par jour avaient été réduits à rien. Il y eut d'abord de la négligence de la part de Mazarin, qui n'était pas non plus une âme noble. Il y eut

aussi des impossibilités à cause du désordre de nos finances et des barricades de la Fronde. Louis XIV lui-même eut à plusieurs reprises sa marmite renversée; sa bourse était vide et ses fournisseurs lui refusaient le crédit. Les hôtes du Louvre connurent toutes les horreurs de ce que le peuple parisien appelle en son argot la « dèche ».

Henriette-Marie avait été un peu panier-percé. En dehors de son grand train de maison, elle avait des charges énormes; son mari, d'abord, auquel, lui étant toute dévouée, elle fit passer, tant qu'il vécut, le plus clair de ses revenus; et puis les partisans de son mari, tous les Anglais ruinés ou exilés qui n'avaient qu'elle pour les empêcher de mourir de faim. Elle sentait ses obligations et elle donnait, donnait si bien, qu'elle n'eut plus rien à donner.

Elle recourut aux expédients; c'est le premier échelon de la descente dans l'abîme. Lors de sa fuite d'Angleterre, elle avait pu emporter ses bijoux. Elle les vendit les uns après les autres. L'argenterie prit le même chemin. Moins de quatre ans après son entrée triomphale à Paris, la reine d'Angleterre, recevant deux Françaises, leur montra une petite coupe en vermeil dans laquelle elle buvait, et leur dit que c'était le seul objet en or qui lui restât. Tout le reste, sans exception, était chez le brocanteur.

Elle descendit au second échelon et fit des dettes. Le Louvre fut assiégé de fournisseurs qui apportaient leurs notes. Henriette-Marie ne pouvait plus sortir sans être insultée par des créanciers. Un jour, toute la valetaille vint en corps lui réclamer ses gages. Elle n'avait rien à leur donner. La plupart s'en allèrent et ce fut autant de gagné, mais ce Louvre désert et pas balayé n'était pas un séjour plaisant.

C'est à cette période que se rapporte la fameuse histoire de Retz : « Cinq ou six jours devant que le roi sortît de Paris, j'allai chez la reine d'Angleterre, que je trouvai dans la chambre de Madame sa fille, qui a été depuis Madame d'Orléans. Elle me dit d'abord : « Vous voyez, je viens tenir compagnie à « Henriette. La pauvre enfant n'a pu se lever « aujourd'hui faute de feu. » Le vrai était qu'il y avait six mois que le cardinal n'avait fait payer la reine de sa pension; que les marchands ne voulaient plus fournir et qu'il n'y avait pas un morceau de bois dans la maison. Vous me faites bien la justice d'être persuadé que Madame d'Angleterre ne demeura pas, le lendemain, au lit, faute d'un fagot... J'exagérerai la honte de cet abandonnement, et le Parlement envoya quarante mille livres à la reine d'Angleterre. La postérité aura peine à croire qu'une fille d'Angleterre, et petite-fille de Henri le Grand, ait manqué d'un fagot pour se lever au mois de janvier dans le Louvre. »

Les quarante mille livres du Parlement — ou plutôt ses vingt mille livres : Retz s'est trompé de chiffre — furent refusées au Louvre, dans la crainte d'offenser Anne d'Autriche. Quelques semaines plus tard, les dettes

criardes s'accrurent par la mort de Charles I^{er} (le 30 janvier 1649). Il fallut prendre le deuil, tendre les chambres de noir, draper les carrosses, selon les rites coûteux du XVII^e siècle. La famille royale d'Angleterre s'enfonça dans la misère noire. Elle toucha du coup le fond de l'abîme, connut toutes les privations et toutes les humiliations.

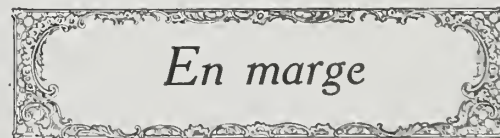
Dans l'été qui suivit, la reine Henriette-Marie acheva son calvaire en essayant de sortir de Paris. La cour de France était à Saint-Germain et Anne d'Autriche avait engagé sa belle-sœur à venir la rejoindre. Celle-ci monta en voiture avec sa fille, l'enfant née à Exeter et qu'on lui avait ramenée avec bien de la peine. Le prince de Galles — on l'appelait maintenant Charles II — les accompagnait à cheval, une main sur la portière en signe de protection. Ils sortirent en cet équipage de la cour du Louvre et tournèrent dans la direction de Neuilly.

Une meute de créanciers les guettait. Elles furent saluées par des clameurs furieuses, entourées, poursuivies, insultées, menacées, et gagnèrent à grand-peine la campagne. Une fois à Saint-Germain, la cour de France vint à leur aide; mais il y eut encore de durs moments à passer jusqu'au jour où Monk mit Charles II sur son trône. Quelques mois plus tard (le 30 mars 1661), Henriette-Marie maria sa dernière fille à Monsieur, frère de Louis XIV. Elle pouvait enfin respirer; elle était au bout de ses épreuves.

Il lui fut impossible de reprendre le dessus. L'existence l'avait érasée. Elle s'arrangea une vie très retirée, qu'elle partageait entre un hôtel particulier à Paris, un couvent à Chaillot et une maison de campagne à Colombes. C'est dans cette dernière habitation qu'elle mourut en 1669, empoisonnée, dit-on, par un médicament encore mal connu.

Son exemple fut un premier avertissement aux têtes couronnées de ne pas laisser tout à faire à la Providence. Aide-toi, le ciel t'aidera. Les rois du XIX^e siècle font aider la Providence par leur agent de change, et ils n'ont qu'à se louer de cette association. Ils s'en trouvent à merveille le jour de l'exil.

ARVÈDE BARINE.



En marge

On lit dans l'*Histoire de l'aérostation*, publiée en 1786, par l'Anglais Tibère Cavallo : « Roger Bacon, qui vécut dans le treizième siècle et contribua beaucoup à la renaissance des sciences, écrivit plusieurs ouvrages avec liberté, mais souvent avec obscurité. Ce grand homme en décrivant, ou plutôt en s'étendant sur ce que peuvent la nature et l'art, dit : « On peut faire quelques instruments volants, de manière à ce qu'un homme assis au milieu fasse, au moyen de quelque mécanisme, monvoir des ailes artificielles qui puissent battre

l'air comme un oiseau volant. » Le marquis de Bacqueville s'avisa, en 1742, de réaliser ce rêve du vieux mage. Ce marquis était un seigneur opulent et d'humeur singulière; étant mécontent de l'esprit général de son écurie, il avait fait pendre un de ses chevaux pour édifier les autres. M. de Bacqueville annonça un beau matin aux sujets du roi Louis XV qu'il allait leur donner le spectacle d'un gentilhomme volant. Au jour indiqué, la foule s'amassa devant son hôtel, situé sur le quai des Théatins, au coin de la rue des Saints-Pères. Le marquis de Bacqueville apparut, pourvu de deux ailes « semblables à celles qu'on donne aux anges ». Il s'éleva au-dessus de sa terrasse et alla tomber, au bord de la rivière, sur un bateau de blanchisseuses; on le releva avec une jambe cassée. Il ne renouvela point l'expérience.

Vingt ans après, l'héroïque tentative fut reprise par Jean-Pierre Blanchard. Bacqueville n'était qu'un dilettante excentrique. Blanchard avait d'un inventeur véritable l'audace, le savoir et le génie. A seize ans, il créait une voiture mécanique; à dix-neuf ans, une machine hydraulique. L'échec de Bacqueville lui fit entreprendre des recherches qui durèrent plusieurs années. Le 28 août 1781, Blanchard adressa une note aux auteurs du *Journal de Paris*. « Peu de personnes ignorent que depuis un certain laps de temps je m'occupe, proche Saint-Germain-en-Laye, à construire un vaisseau qui puisse naviguer dans l'air.... L'idée d'une voiture volante me fut suggérée par les essais de M. de Bacqueville; certainement, si cet amateur, qui était fortuné, eût poussé la chose aussi avant que moi, il eût fait un chef-d'œuvre; mais malheureusement on se rebute quelquefois aux premiers essais et par là on ensevelit dans l'obscurité les choses les plus magnifiques.... » Suivait la description de la machine. « Sur un pied en forme de croix est posé un petit navire de quatre pieds de long sur deux de large, très solide, quoique construit avec de minces baguettes. Aux deux côtés du vaisseau s'élèvent deux montants de six à sept pieds de haut, qui soutiennent quatre ailes de chacune dix pieds de long, lesquelles forment ensemble un parasol qui a vingt pieds de diamètre et conséquemment plus de soixante pieds de circonférence. » L'inventeur concluait :

« L'on me verra fendre l'air avec plus de vivacité que le corbeau, sans qu'il puisse m'intercepter la respiration, étant garanti par un masque aigu et d'une construction singulière. »

Le tort de Blanchard fut de surexciter la curiosité publique trop longtemps à l'avance. Il avait en outre contre lui la science officielle : « Il est, déclarait Lalande, démontré impossible qu'un homme puisse s'élever ou même

baron de Vinck, et dont M. Bruel a commencé le catalogue critique. On y voit le pilote aérien manœuvrant les bascules et les pédales qui devaient communiquer le mouvement aux ailes d'ascension et de direction. Il est en habit rose et bas blancs; les ailes et le gouvernail sont peints en vert. Derrière le pilote, un siège vide et réservé à un compagnon de voyage. On lit, sous ses pieds :

Si par son art il peut dompter le
[fier Éole,
Il sera des Français l'Archimède
[et l'idole.

Le 5 mai 1782, Blanchard donna une grande séance publique de démonstration. L'événement intéressa les Parisiens plus encore que l'ouverture de la nouvelle salle de la Comédie-Française. « Malgré, disent les *Mémoires secrets*, le temps effroyable qu'il faisait et une pluie averse, les curieux abondaient en telle quantité que la garde nombreuse n'a pu contenir la foule et qu'elle a inondé la cour, le jardin, les escaliers et les appartements de la maison. » La machine demeura à l'abri du mauvais temps. La foule attendait un miracle; elle eut un discours. L'inventeur se borna à lire une belle harangue, dans laquelle il avouait les difficultés de son entreprise. « M. Blanchard n'a pas dissimulé qu'il prévoyait deux inconvénients très grands qu'il n'avait pu encore parer, celui de se trouver mal dans cette machine à ne plus pouvoir lui donner le jeu nécessaire pour se soutenir, et celui, ne voyant point au-dessous, d'ignorer sur quel endroit il rabattait. Le premier inconvénient cependant deviendrait presque nul s'il avait un compagnon; mais ce ne sera pas

aisé à trouver pour le premier essai. »

Ce premier essai, les Parisiens se lassèrent de l'attendre. L'imagerie devint gouailleuse. Une caricature montrait un cercle formé par des aveugles, des ânes à lunettes, un singe armé d'une loupe, un renard placé devant un télescope, observant tous le vaisseau volant qui ne volait point. La légende disait :

Ah! le bel oiseau vraiment
Qui s'est mis dans cette cage!
Ah! le bel oiseau vraiment,
Depuis vingt mois on l'attend.

Les chansonniers s'en mêlèrent. De Piis écrivit un vaudeville, d'ailleurs douloureusement stupide : *le Bateau volant*.



ASCENSION DE LUNARDI, accompagnée de madame Sage et de M. Biggin, le 29 juin 1785, dans les plaines de Saint-Georges, près de Londres.

se soutenir dans l'air. » Cependant des curieux d'élite étaient admis à visiter le vaisseau aérien, dans un local prêté par l'abbé de Viennay. Il y eut une visite spéciale pour MM. les ducs de Bourbon et d'Enghien, surtout pour le duc de Chartres qui avait promis à Blanchard, en cas de succès, une gratification de mille louis. Les badauds trouvaient l'attente un peu longue; on blaguait. Pour faire prendre patience au public, Blanchard fit graver par Martinet l'image de son vaisseau aérien. Cette estampe a figuré à l'Exposition de 1900; M. Louis Béréau l'avait prêtée à la section rétrospective de la classe 54. Elle se trouve dans la riche collection qu'a donnée récemment à la Bibliothèque nationale M. le

He voler publiquement
Dans une gondole,
Sais-tu, Pierre, qu'un savant
A donné parole ? —
Va-t'en voir s'il vole,
Jean,
Va-t'en voir s'il vole !

Il y a dix-huit couplets, dont le premier est le plus spirituel.

Criblé d'épigrammes, le pauvre Blanchard se décida à tenter une expérience quasi secrète, dans le parc d'un château de la Villette. « Il en a résulté, dit un contemporain, l'impossibilité absolue de s'élever de terre par la trop grande pesanteur de la machine. S'obstinant à la faire aller, M. Blanchard l'a dérangée et brisée en grande partie. Il ne se décourage pas. Il en a tout de suite imaginé une autre plus légère, d'un moindre volume et d'une nouvelle forme. Elle ressemble à une cage ronde; elle est fort avancée, et il pourra sous peu de temps donner ce nouveau spectacle. Mais quelle confiance prendre en un machiniste qui calcule aussi mal ses forces et se trompe aussi lourdement? »

Il est à retenir, à la gloire de Blanchard, que ses malheureuses tentatives précédaient les ballons des frères Montgolfier. Lorsqu'il vit les premiers aéronautes, Blanchard ne leur marchandait point la louange. Il résolut de se servir des ballons pour enlever son vaisseau

volant. « Je rends, disait-il, un hommage pur et sincère à l'immortel Montgolfier, sans le secours duquel j'avoue que le mécanisme de mes ailes ne m'aurait peut-être jamais servi qu'à agiter un élément indocile, qui m'aurait obstinément repoussé vers la terre, comme le lourd autruche, moi qui comptais disputer à l'aigle le chemin des nues. »

D'aviateur il était modestement devenu aéronaute. La *Correspondance de Grimm*, en lui rendant justice, lit des rêves : « Le génie de M. Blanchard, encore tout étourdi des huées qu'il avait essayées l'année dernière, s'est réveillé tout à coup au bruit de la renommée de MM. Montgolfier. En combinant sa machine avec le secret nouvellement découvert, il n'a pas encore renoncé à l'honneur d'être le premier navigateur aérien. Nous pouvons donc espérer d'avoir des voitures de toute espèce et pour voguer dans les airs, et pour voyager peut-être même de planète en planète. On a déjà prévu que pour les courses de cérémonie, pour les équipages ordinaires de la cour, rien ne serait plus décent que de beaux attelages d'aigles; le paon, l'oiseau de Junon, serait consacré pour le service de la reine; les colombes de Vénus en seraient trop jalouses si elles n'en partageaient pas quelquefois la gloire; on perfectionnerait tout auprès la race des hiboux et des vautours

pour conduire les demi-fortunes des philosophes et des médecins. »

Chacun sait que par la suite Blanchard se couvrit de gloire. En 1784, il alla en ballon de Paris à Billancourt.

Le 7 janvier 1785, avec son compagnon, l'Américain Jeffries, il traversa la Manche. Les deux aéronautes, partis du château de Douvres, vinrent atterrir en France, après un voyage de deux heures. Calais leur fit une ovation. Ils furent reçus à Versailles; le roi les complimenta. Madame de Polignac les admit à sa toilette. « Elle nous accueillit, dit Jeffries, avec force politesse et bonté, quoiqu'elle fût à s'habiller, entourée de cinq dames tout en blanc. Elle ressemblait à Vénus. »

Tant en France qu'en Amérique, Blanchard fit soixante-six ascensions. En 1808, frappé d'apoplexie dans son ballon, il tomba d'une hauteur de vingt mètres et mourut quelques jours après. — « Va-t'en voir s'ils volent, Jean ! Va-t'en voir s'ils volent ! »



HENRY ROUJON,
de l'Institut.

Savalette de Langes

par G. LENOTRE

L'inconnu.

L'Almanach royal pour l'année 1786 donne cette indication : *Garde du Trésor royal* : M. Savalette père, rue Saint-Honoré, au-dessus des Jacobins. — M. Savalette de Langes, son fils, adjoint en survivance, même demeure. »

Le père Savalette, qui portait les prénoms de Charles-Pierre, était né en 1716; maître des requêtes honoraire, ancien intendant de Tours, il était comblé des faveurs royales et jouissait, depuis 1752, en outre des revenus de sa charge, d'une pension de 4.000 livres sur la cassette du roi. Son fils avait également toute la confiance de la Cour, et, s'il faut en croire l'*Histoire du Jacobinisme* de l'abbé Barruel, il la méritait peu. Il aurait été, en effet, le correspondant à Paris des illuminés d'Allemagne qui, comme chacun sait, jouèrent un rôle considérable dans la préparation du mouvement révolutionnaire. Ce Savalette, au dire de Barruel, « était l'homme de tous les mystères, de tous les complots »; il avait installé, rue de la Sourdière, une loge brillante où se donnaient des fêtes agréables et

que dominait un Comité secret, régentant tous les disciples de Weishaupt, de Swedenborg et de Saint-Martin, affiliés à l'illuminisme. Or, sur ce Comité secret, des détails d'un pittoresque un peu gros peut-être. Nul, par exemple, ne franchissait le seuil de la salle où il tenait ses séances, et deux frères terribles, l'épée nue, défendaient la porte du sanctuaire. C'est encore Savalette de Langes qui aurait attiré à Paris, pour y réformer la loge de la rue de la Sourdière, le comte de Saint-Germain et Cagliostro, thaumaturges dont l'influence fut grande sur les sociétés secrètes, à la veille de 1789.

Ce sont là des on-dit plutôt que de l'histoire, car, sur ces points à jamais obscurs, les documents authentiques font défaut : on fait avéré donnerait plutôt à penser que Barruel ne se trompe pas en gratifiant le garde du Trésor royal du titre de *révolutionnaire fongueux* : pendant toute la durée de la Révolution, Barère, peu suspect de modérantisme, habita « chez son ami Savalette, rue Saint-Honoré¹. » — L'hôtel porte aujourd'hui le n° 552. — Lorsque Savalette fut accusé

d'avoir, en 1791, prêté au comte d'Artois une somme de 5 millions qui lui avait permis d'émigrer, Barère intercéda auprès de la Commune en faveur de son hôte déjà incarcéré, et réussit à le sauver de l'échafaud.

Savalette de Langes servit, du reste, avec ardeur la Révolution : il lut un des officiers les plus influents de la garde nationale et compta au nombre des cinq commissaires du Trésor public nommés par la Convention. Ce personnage, dont l'histoire, en somme, est assez louche, mourut en 1798².

Or, au commencement de la Restauration, vivait à Paris une femme qui se prétendait la fille naturelle de cet ancien banquier de la Cour. Elle s'était donné les noms d'Henriette-Jenny Savalette de Langes et faisait valoir bien haut le désintéressement dont son père avait fait preuve en vidant ses coffres au profit du comte d'Artois : ce beau trait, disait-elle, l'avait ruiné, et il était mort banqueroutier par fidélité à ses princes : ce qui n'était pas

². Le duc de Gaëte, dans ses *Mémoires*, cite à plusieurs reprises le nom de Savalette de Langes, qui fut son collègue au Comité de la Trésorerie.

¹. *Mémoires* de Barère.

vrai. Mais la Restauration n'y regardait pas de si près : Jenny Savalette, qui ignorait le lieu de sa naissance et le nom de sa mère, obtint, outre deux pensions¹, la gérance du bureau de poste de Villejuif, et, plus tard, la concession d'un appartement au château de Versailles.

Cette bonne royaliste était fort pieuse : avant d'être logée aux frais du roi, elle avait séjourné, en qualité de dame pensionnaire, à l'Abbaye-aux-Bois, puis chez les religieuses de Saint-Thomas-de-Villeneuve ; on l'hébergea aussi, pendant quelques mois, au couvent de Saint-Maur et chez les Ursulines de Saint-Germain-en-Laye. Reçue dans la très haute société royaliste de Paris, elle y passait pour une femme d'une solide vertu et d'une grande intelligence ; ses amis ne lui reprochaient qu'un défaut : une sorte de manie ambulatoire la poussait à déménager continuellement ; j'ai la liste de ses domiciles depuis 1814 jusqu'à 1858 ; elle occuperait, si on l'imprimait, trois pages d'un in-octavo. Jenny passe du Marais au quartier Saint-Sulpice, du quartier Saint-Sulpice au faubourg Saint-Germain, pour revenir ensuite au Marais, d'où elle émigration au faubourg Saint-Denis, changeant de logement presque à chaque trimestre et occupant successivement quatre ou cinq maisons différentes dans la même rue. De 1824 à 1832, la faveur royale la fixe à Versailles² ; mais, dès que les travaux entrepris par Louis-Philippe pour la transformation du château la privent de son appartement, elle recommence à courir Paris.

En somme, elle ne paraissait pas heureuse : on lui avait proposé de brillants partis ; deux projets de mariage avaient même été sur le point d'aboutir, mais s'étaient rompus au dernier moment ; elle était donc restée fille ; on la savait pauvre et on l'accablait de cadeaux ; ce qu'elle acceptait le plus volontiers, c'étaient des objets de toilette et des robes qu'elle arrangeait à sa taille³. Elle écrivait beaucoup, d'une grande écriture molle et presque illisible, ce dont tous ses correspondants se plaignaient ; elle s'ingéniait à rendre service, plaçant des bonnes, procurait même de l'argent aux personnes dans l'embarras ; tout cela avec une abnégation, un dévouement dont on lui témoignait beaucoup de reconnaissance : une dame d'un grand nom ne lui écrivit jamais que : *Mon cher ange*. Toute sa conduite était d'une respectabilité parfaite ; elle n'était pas sans crédit, d'ailleurs, et, bien que très légitimiste, — ce dont elle se targuait fort, — elle avait trouvé le moyen d'intéresser à son sort la reine Amélie ; plus tard, elle semble avoir eu des relations d'amitié avec le prince Louis, qui devait être l'empereur Napoléon III.

1. *Liste générale des pensionnaires de l'ancienne liste civile*. Paris, 1855 : « Savalette Delanges (Henriette-Jenny), demoiselle. Fille de l'ancien payeur général du trésor royal. Montant de la pension, 800 francs. »

2. Son appartement au Château était situé « Cour de Marbre, escalier n° 15 ; au deuxième, porte n° 66. »

3. « A mademoiselle Savalette : Cette robe est faite depuis plusieurs années ; cependant elle est vierge. En y ajoutant une allonge, la mieux assortie

Peu à peu, cependant, ses belles relations s'éteignirent ; quoique la date de sa naissance fût toujours restée pour elle un mystère, elle se sentait très âgée et s'était retirée à Versailles où elle passait son temps à déménager : en avril 1858, elle s'installait rue du Marché-Neuf, n° 11 ; quelques jours plus tard, le 4 mai, elle s'alita, sans que son état parût présenter la moindre gravité : deux voisines charitables lui donnaient des soins, car elle vivait toujours sans domestique ; le matin du 6 mai, en entrant chez elle, ces femmes la trouvèrent inanimée au pied de son lit, accroupie, roulée dans une longue chemise de nuit qui la couvrait entièrement, la figure encadrée par le bonnet qu'elle portait ordinairement chez elle. Mlle Savalette de Langes était morte : on remplaça le corps sur le lit ; le médecin des morts fut appelé et, après avoir constaté le décès, il donna le permis d'inhumation.

Tandis que le juge de paix posait les scellés sur les meubles, la dame Domp Martin et la demoiselle Bohy procédaient aux préparatifs de l'ensevelissement. Tout à coup elles poussèrent un cri : elles venaient de constater que *la défunte était un homme*.

Le juge de paix, pris à témoin, interrompit ses opérations ; on courut à l'état civil où l'acte avait déjà été rédigé ; les médecins furent rappelés ; le procureur impérial intervint, et, malgré l'in vraisemblance de la chose, il fallut bien se rendre à l'évidence ; on inscrivit sur les registres de la Mairie, à la suite du premier acte annulé, celui du *décès d'un inconnu ayant porté les noms d'Henriette-Jenny Savalette de Langes*⁴.

La maison où s'est passée cette étonnante aventure est située sur une petite place, plantée d'arbres, au quartier Saint-Louis. Un corridor donne accès à la cour étroite, encadrée de trois corps de bâtiments et d'un mur à droite, au-dessus duquel passent les cimes d'arbres d'un jardin voisin. Les croisées du logement qu'habita Savalette sont au premier étage, au fond de la cour, en face de l'allée ; ce logement se compose d'une chambre à coucher à deux fenêtres, d'une salle à manger plus petite et d'une cuisine sans jour, près de l'entrée ; le loyer était, en 1858, de quinze francs par mois.

Dans ces deux chambres qu'il n'habita pourtant que quelques jours, Savalette avait entassé un mobilier « crevassé, pourri, tremblant, rongé, manchot, borgne, invalide, expirant », comme celui de la maison Vauquer, extraordinaire assemblage de choses échappant à toute description ; fauteuils Empire perdant leur crin par l'usure du velours d'Utrecht, bergères Louis XVI couvertes de lambeaux de soie bleue, un canapé sans dossier, deux belles pendules de style.... Un couvre-pied, accroché à la fenêtre, remplissait

l'office de rideau ; des robes de soie traînaient sur les meubles, parmi des futailles défoncées, du linge sale et des assiettes cassées. Quand le juge de paix pénétra dans ce taudis pour apposer les scellés, il inventoria pêle-mêle, dans un placard, une robe de mousseline jaunâtre, un traversin, du sucre, des cadres, un masque de plâtre, des caleçons déchirés, des amas de vieilles franges, un lot de rubans, une cave à liqueurs en morceaux, des casseroles, des pincettes, une robe de soie vert d'eau, un exemplaire de *l'Esprit de Bourdaloue*, un bouquet de fleurs dans un cadre de bois et une seringue en étain. Chacun des meubles ouverts réservait des surprises : un secrétaire d'acajou à filets de cuivre contenait, parmi des lambeaux d'étoffes, le couvre-pied de Louis XIV, superbe pièce de guipure de soie, et 21.000 francs en billets de banque. D'une vieille malle sortirent des robes de moire violette et 8.940 francs en pièces d'or. Et se poursuit l'inventaire des chiffons, des ombrelles brisées, des fers à repasser, des jupes de soie puce, de soie grise, de soie bleue, de soie blanche, de soie brochée.... Voici un coffret : on l'ouvre ; ce sont des bordereaux d'achat de bourse, des titres de pension sur la liste civile, une inscription de rente de 5.000 francs, une autre de 1.500 francs, une autre de 500 francs, d'autres encore : au total, 5.550 francs de rentes sur l'État ; puis reparaissent les bouteilles vides, les planches à champignons, les chemises de femme, les devants de cheminée, les chapeaux, les bonnets, les tables cassées, les tabourets sans pieds, des plats ébréchés, des morceaux de fer-blanc, des pelisses de soie ouatée⁵.... Une chose surprend : l'inventaire ne mentionne pas de rasoirs.

Tel était le décor ; mais s'imaginait-on ce que pouvait être l'existence de l'homme qui vivait là, seul, dans cet intérieur de revendueuse à la toilette, parmi cet amoncellement d'objets hétéroclites ? Pendant le jour, sa vie s'explique ; bien que les soins de son ménage l'occupassent peu, il était cependant obligé de pourvoir à ses besoins : il sortait pour faire ses achats ; bon nombre d'habitants de Versailles se souviennent de cette grande femme sèche au visage dur, encadré d'un sinistre bonnet noir dont les ruches lui couvraient le front et les joues. Elle allait par les rues, suivie parfois d'une troupe de gamins gouailleurs, levant les yeux vers les écriteaux d'appartements à louer, entrant au bureau de tabac, chez le boulanger, à la charcuterie, toujours taciturne, l'air soupçonneux et inquiet. Mais le soir, quand, dans sa chambre, son repas pris, son litre bu, — on trouva à sa cave le reste d'une provision de vin et des bouteilles vides, — les heures oisives du crépuscule

que possible, et en reposant la garniture sur la couture, je pense qu'elle se trouvera de la mesure de Mlle Savalette, qui avisera, de plus, les manches qu'il lui conviendra d'y mettre. Je ne veux pas qu'elle me connaisse et encore moins qu'elle me devine. » (*Papiers de Savalette*.)

4. *Extrait du registre des actes de décès de la ville de Versailles pour l'année 1858* :

« Du jeudi 6 mai, heure de midi, acte de décès d'un inconnu ayant porté les noms de Henriette-Jenny

Savalette Delange, célibataire, sans profession, née à (on n'a pu indiquer le lieu de naissance) en l'année 1786, *décédé* ce jourd'hui, deux heures du matin, en sa demeure, à Versailles, rue du Marché-Neuf, n° 11, Témoins : Antoine-Octave Ramin, greffier de la justice de paix (canton sud de cette ville). — Louis Jauquet, marchand de nouveautés, rue Royale, 25. »

5. Inventaire après décès d'un inconnu dit demoiselle Savalette de Lange, 24 juillet 1858. — Étude de M^e Finot, notaire à Versailles, place Hoche, n° 2.

commençaient, à quoi pouvait songer cet homme qui, depuis longtemps, n'écrivait plus, ne recevait plus de lettres, ne lisait plus de journaux? Quel remords absorbait ses pensées, quelle angoisse, quels souvenirs le tenaient en éveil? On se le représente, immobile, assis sur un de ses fauteuils boiteux, les yeux fixés dans l'ombre grandissante, guettant les bruits de la rue, en proie à l'épouvante d'un cauchemar semblable à celui que Victor Hugo prête à Jean Valjean. Quelle mystérieuse tempête grondait sous ce crâne? Dans la solitude, la porte fermée de son passé se rouvrait; il revivait son existence volée; il devait être hanté par le spectre de l'étranger, de l'autre, de celui qu'il aurait été, s'il n'avait pas scellé sur sa personnalité véritable la pierre qui ne devait plus être levée.

Le 8 mai, son corps fut porté au cimetière, après avoir passé par l'église Saint-Louis. L'État, qui héritait de lui, déboursa 2 fr. 50 pour les frais d'inhumation. Deux mois plus tard, une affiche était placardée sur la maison, mettant les badauds en joie : elle annonçait la *VENTE après le décès de l'homme qui, en son vivant, a été connu sous les noms de Mlle Henriette-Jenny SAVALETTE DE LANGES*, et les lecteurs s'égarèrent dans des indications ajoutées par le commissaire-priseur : *nombreux effets de garde-robe de femme, dont 50 robes, la plupart en soie...*

Le fameux couvre-pied royal fut recueilli par l'État : il figure aujourd'hui sur le lit de Louis XIV. Le procureur impérial, le commissaire de police, le juge de paix, les notaires, s'ingénierent à découvrir, dans le fatras de lettres dont les meubles étaient bourrés, un indice qui pût servir à éclaircir le mystère de cette existence surprenante; chacun des papiers fut soigneusement coté et lu; on n'apprit rien, et l'énigme resta sans solution.

Un vieux proverbe assure qu'il y a un dieu pour les ivrognes; les chercheurs sont, bien évidemment eux aussi, les protégés d'une providence spéciale. J'étais un jour parti pour Versailles, non dans le but de surprendre, après quarante ans, le secret de Savalette, mais pour récolter, tout au moins, à la maison qu'il habita et dans le quartier environnant, quelque tradition, quelque témoignage, moins suspects que ceux publiés à l'époque de sa mort par les journaux de Seine-et-Oise.

On doit, pour une enquête de ce genre, s'armer de patience et de philosophie : il faut braver le dédaigneux *Nous n'avons pas ça*

1. « A MM. les présidents et juges composant le Tribunal civil de première instance de la Seine : Mlle Jenny Savalette de Langes, demeurant à Paris, rue de Sévres, maison des dames hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve, a l'honneur de vous exposer qu'elle est née hors mariage, en l'année 1786, de M. Charles-Pierre-Paul Savalette de Langes, qu'elle a perdu son père lorsqu'elle était en très bas âge et que ses recherches, depuis, n'ont pu la mettre à même de découvrir la demeure de sa mère. Elle sollicite l'homologation d'un acte de notoriété, qui tiendra lieu d'acte de naissance.

« Le tribunal accorde l'homologation, sauf à considérer comme non avenue la désignation qui a été faite du père, attendu qu'il s'agit d'un enfant naturel qui ne paraît pas avoir été reconnu par son père et que, conséquemment, l'indication de ce dernier ne devait pas être faite. »

des élèves d'étude et des commis-greffiers, affronter les regards des solennels notaires qui vous prennent pour un rabatteur de successions en déshérence, et ne pas trop balbutier quand le moment vient d'exposer, à un fonctionnaire qu'on dérange visiblement, le motif qui vous amène : — « Monsieur, je cherche quelques renseignements concernant une femme... qui était un homme et au sujet de laquelle je ne possède que des renseignements très vagues... » C'est là l'instant de la crise : l'instant des coups d'œil soupçonneux, des questions auxquelles on n'est pas préparé, telles que celle-ci : *Dans quel but? ou encore : Êtes-vous de la famille?* Affirmer que la curiosité seule vous pousse à une telle démarche, c'est éveiller la méfiance et se fermer l'accès des dossiers. Mais quoi! c'est le danger qui plaît aux convains; personne ne consentirait à être dompteur, si les fauves n'avaient ni dents ni griffes.

Done, première enquête à l'état civil où on me délivre l'acte de décès de l'*Inconnu* : c'était ma base d'opération. On me vit ensuite à la chambre des notaires, au bureau des domaines, à la justice de paix, chez le greffier du canton nord, qui me renvoie au greffier du canton sud. Chez ce dernier, je découvre l'acte d'apposition des scellés au domicile de Savalette, un procès-verbal des constatations qui suivirent sa mort et l'inventaire de ses deniers comptants et de ses inscriptions de rente. J'y trouvais mieux encore : des noms et des adresses de témoins, de notaires, de commissaires-priseurs, de gardiens de scellés, de voisins même, interrogés par le procureur impérial, toutes gens aujourd'hui disparus, sans doute, mais dont les parents ou les successeurs pouvaient encore fournir quelques renseignements. Et j'allai, de porte en porte, le cœur battant, sonnant timidement avec le secret espoir de ne trouver personne, répétant à chaque accueil, de l'air bon enfant d'un homme qui raille sa propre manie, la terrible entrée en matière : « — C'est au sujet d'une femme... qui était un homme. » J'abrège, car cet exposé n'a d'intérêt qu'autant qu'il se lie à l'histoire des documents cherchés et qu'il en établit l'authenticité.

Après de longues heures d'investigation, j'arrivai enfin chez un avocat distingué du barreau de Versailles, M^e Moussour. C'est là qu'était le trésor : tous les papiers trouvés chez Savalette, ses comptes, ses bordereaux d'achats de rente, les lettres à elle adressées, des brouillons de sa main, *les billets doux de*

Les témoins qui signèrent l'attestation de notoriété étaient : 1^o Mme Jeanne-Marguerite Derly, épouse de M. Irénée-Charles Delaby, rentier, rue Grenier-Saint-Lazare, n^o 7; — 2^o M. Denis-Élie Lefrotter-Deleze-verne, employé à la comptabilité de Saint-Lazare, faubourg Saint-Denis, n^o 117; — 3^o M. Pierre Corbin de Saint-Marc, propriétaire, rue du Pot-de-Fer, n^o 6; — 4^o Mme Marguerite-Julie de Saint-Alde, épouse du sieur Corbin de Saint-Marc, susnommé; — 5^o Mme Louise-Émilie Picot-Dampierre, épouse de M. Guillaume-Gervais, marquis de Vernon, écuyer, commandant les écuries du roi, demeurant à Paris, place du Carrousel; — 6^o M. Guillaume-Gervais, marquis de Vernon; — 7^o M. Irénée-Charles-Hippolyte Delaby, rentier, rue Grenier-Saint-Lazare, n^o 7.

2. 1^o La recette des postes de Villejuif, estimée 1.200 francs; — 2^o une rente viagère de 500 francs, accordée à Mlle Savalette de Langes pour récompenser

ses amoureux! l'inventaire détaillé de son étrange mobilier, ses suppliques au roi, ses titres de pensions.... La vie de Savalette se trouve là, dans ces pièces d'une incontestable véracité et d'un pittoresque tel qu'on se demande, en les parcourant, si l'on n'est pas le jouet d'une hallucination.

Comment! il s'est rencontré, au XIX^e siècle, en dépit des policiers, des tribunaux, des agents de toute sorte rétribués pour assurer le fonctionnement normal et régulier de l'ordre établi, un homme qui a pu, se faisant passer pour une femme, prendre le nom d'une famille qui n'était pas éteinte; obtenir en cette qualité un certificat de notoriété, signé de sept témoins des plus honorables¹ et homologué par la cour de Paris; annoncer les bans de son mariage avec un officier de l'armée; obtenir trois pensions sur la liste civile de tous les Gouvernements², un logement confortable au palais de Versailles et, jouant la misère, amasser une fortune mobilière qu'on peut évaluer à 200.000 francs. Le Vautrin de Balzac est bien petit garçon, comparé à l'aventurier que fut Savalette de Langes. Notez que celle-ci ou celui-ci, comme on veut, ne s'adresse pas à de pauvres diables, faciles à duper : cette *bonne demoiselle de Langes* compte des amitiés illustres : ses correspondants habituels sont le duc de Luynes, Mlle de Polignae, la maréchale Macdonald, la duchesse de la Rochefoucauld — qui l'insère même sur son testament. Et n'allez pas croire qu'elle s'attirât la protection de ces hauts personnages à force de supplications et de quémanderies; non pas, elle a le verbe haut et le ton insolent : dans chacune des lettres qu'elle reçoit, on s'excuse d'avoir pu, sans le vouloir, froisser sa susceptibilité, quoiqu'elle fût, elle-même, pleine d'aigreur et ne pardonnât pas le moindre manque d'égards.

Il y a des détails charmants : la fausse Savalette était riche; mais on la croyait pauvre, et il fallait bien qu'il en fût ainsi; jamais elle n'osa se faire habiller chez une couturière, ni risquer l'indiscret essayage d'une robe; elle n'était donc vêtue que de la défroque de ses amies : d'où le grand nombre de jupes de soie découvertes dans son taudis. Quant à l'histoire de son mariage, de ses deux mariages, doit-on dire, car elle fut aimée successivement par un fonctionnaire de l'Assistance publique et par un chef de bataillon d'infanterie nommé de Lacipière³. — elle est affolante et tragique, car l'officier me paraît s'être tué de désespoir, après seize an-

ses services, sur les fonds particuliers du Roi, à la date du 27 septembre 1825; — 5^o une pension de 500 francs accordée par le Roi, à la date du 5 mai 1829, à Mlle Savalette de Langes, pour récompenser les services de M. Savalette, avec rappel de jouissance à partir du 1^{er} janvier 1819.

5. Rien n'est plus extraordinaire que la liaison de Savalette avec Lacipière; on peut en suivre toutes les phases au moyen des lettres de celui-ci, retrouvées parmi les papiers de Savalette. Les premières sont de 1825 et, tout d'abord, simplement affectueuses; les relations débutent par un prêt de 800 francs que Savalette fait à l'officier, — qu'elle lui impose, pour mieux dire. Cette somme va devenir le pivot de toute l'intrigue, intrigue incompréhensible et dont on ne perçoit pas le but. L'officier a d'autres dettes; Savalette lui propose de devenir sa seule créancière et lui offre de tout payer s'il consent à l'épouser. Lacipière

nées de fiançailles, de ruptures, de raccommodements et de supplications ! Dès qu'il fut mort, Savalette, « qui se considérait comme sa veuve », disait-elle, réclama à ses proches, en termes menaçants, l'argent qu'elle lui avait prêté.

Il est impossible de mettre un nom vrai sur cette étrange figure; mais, ce qu'on peut affirmer, c'est que, en dépit des affections qu'elle inspirait à tant de gens, *cette bonne Mlle de Langes* n'avait ni tendresse, ni vergogne, ni cœur, ni respect humain d'aucune sorte.

Qui était-ce ?

Je dois dire que, sur l'acte d'apposition de scellés au domicile de l'incommu, est tracé, au crayon rouge, ce nom : *Louis XVIII*.

Le bruit de l'identité de Savalette avec le prisonnier du Temple fut colporté dans Versailles, en 1858. L'hypothèse était séduisante pour les esprits superficiels : ce personnage mystérieux, d'un âge qui se rapprochait sensiblement de celui du Dauphin, doté par la Restauration, logé au château, en relation avec les familiers des Tuileries, n'était-il pas le fils de Louis XVI? — La question ne supporte pas l'examen : on se représente mal le roi légitime de France cédant sa couronne pour une pension de 800 francs et s'astreignant, sans aucune utilité, à demeurer, habillé en femme, sans jamais un mot de récrimination, de regret, sans une allusion à son passé, dans ce palais où il aurait vécu enfant.

Le mystère est certainement tout autre : rien dans l'énorme fatras des papiers de Savallete ne fournit la lumière sur sa personnalité ; il en ressort cependant quelques vagues indi-

vaut bien qu'on paie, mais *avant* le mariage, d'où discussions, reproches, brouilles, etc. Voici quelques extraits des lettres de Lacipière à Savalette.

« Une entrevue avec vous m'a appris un secret qui a navré mon âme ;... mais je persiste dans ma détermination et vous épouserez dès que j'aurai reçu une lettre de ma mère : cette lettre se fera un peu attendre, car mon frère aîné, qui est le chef de la famille, doit être consulté, et il n'est pas en ce moment à Sarlat. La promesse que vous m'avez faite de m'aider à payer mes créanciers dans les premiers jours de cette semaine vous a définitivement gagné mon cœur. Je vous écris de mon lit où je suis retenu, moitié par paresse, moitié par une indisposition dont la cause nous est commune à tous deux. » (?)

6 décembre 1851 : « Eh quoi! après avoir annoncé à une partie de mes créanciers qu'ils seraient payés dans le courant de la semaine, revenant sur vos promesses, vous m'annoncez que vous ne pouvez plus faire de nouvelles avances!... Quelque dure, inattendue et douloureuse qu'ait été la confidence que vous m'avez faite sur votre naissance, je n'en ai pas moins persisté dans le projet de vous épouser. »

16 décembre 1851 : « Le temps n'a pu rien sur le sentiment que j'ai pour vous et que vous m'avez inspiré depuis plusieurs années. »

2 février 1852 : « Permettez-moi de vous dire qu'il est de toute impossibilité de continuer mes relations avec vous, car elles me deviennent de jour en jour insupportables : non seulement vous vous plaisez à m'accabler de reproches, de menaces et d'injures, mais vous faites tous vos efforts pour m'avilir. Malgré tout... je suis prêt à faire tout ce que vous exigerez de moi; de vous seule dépend notre union, car ma mère, qui connaît tout, ne s'y oppose pas, si vous voulez me donner sur-le-champ de quoi payer mes créanciers du régiment. »

Jusqu'en 1859, la correspondance continue, avec des alternatives de déclarations d'amour, de ruptures, de réclamations d'argent. Dès que Lacipière cherche à lui échapper, Savalette, qui le sait aux abois, lui offre de l'argent qu'il accepte; dès que, touché de ce bon procédé, il parle de l'épouser pour s'acquitter envers *elle*, *elle* lui réclame les fonds prêtés et menace de s'adresser au colonel; et c'est ainsi que, pendant seize ans, Savalette s'est acharné contre ce malheureux dont la dernière lettre est ainsi conçue

ces : c'était, à n'en pas douter, un personnage inquiet, méfiant, hanté de la crainte d'être démasqué, employant toutes les heures de sa vie à se créer une sorte d'alibi social, comme Jean Valjean ou comme Vautrin. Cet homme a commis un crime, il se cache : telle est l'impression qui s'impose à l'esprit, sans le satisfaire toutefois, car il n'est plus permis de supposer, comme on l'a fait, qu'après avoir tué, pour s'emparer de ses papiers, une fille de l'ancien garde du trésor royal, l'assassin s'était vu dans l'obligation de « changer de sexe » pour ne pas perdre le bénéfice de son crime. Cette supposition croule à cette simple constatation : Savalette ne possédait aucun papier de famille, et ce n'est qu'à force de ruses, de mensonges, de faux, dont on peut suivre toute la genèse, que son état civil fut, enfin, à peu près régulièrement constitué.

D'ailleurs on trouve, dès l'an XII, un billet doux que lui adressait un amoureux¹ ; il était donc *déjà femme* à cette époque, et il n'aurait eu, s'il fallait en croire l'acte de notoriété, que dix-huit ans, ce qui supposerait un assassin bien précoce, quoique terriblement précautionneux.

Et puis il faut compter avec ce fameux certificat de notoriété, signé de sept témoins, et non des moindres, qui, en 1820, attestent, sous la foi du serment, « qu'ils connaissent parfaitement Mlle Jenny Savalette de Langes; qu'ils savent qu'elle est née hors mariage, en 1786, de M. Charles-Pierre-Paul Savalette de Langes, décédé depuis fort longtemps, et pendant que ladite demoiselle était encore en

Août 1839 : « Je suis résigné à toutes vos persécutions, car vous me paraissez implacable ! Je pleure tous les jours des larmes de sang de vous avoir connue. Ah ! maudit soit le jour où je vous ai connue ! »

1. Voici le texte de ce billet :

« Ce mercredi 8 juin au XII. Je n'avais pas osé, mon aimable amie, vous porter moi-même votre voile; mais je comptais vous le renvoyer ce matin. Je suis bien fâché de vous l'avoir fait attendre : il retourne à sa maîtresse couvert de mille baisers que je croyais presque donner à celle que j'aime. Je serai ce soir, à huit heures précises, assis sur le boulevard, entre la rue Montmartre et la rue du Sentier, à l'endroit où vous avez vu, l'autre jour, mon oncle. Nous pourrions aller de là partout où vous l'ordonneriez. Adieu, ma bonne amie, je ne puis vous en dire davantage : je vous embrasse comme je vous aime. J. D. » « A Mlle Jeuny Savalette, à Paris. »

Est-il besoin de faire remarquer, d'ailleurs, que ce billet ne prouve rien, quant à la date à laquelle Savalette aurait pris des vêtements de femme : il peut, en effet, avoir été fabriqué par Savalette lui-même, pour être montré, pour être trouvé dans ses papiers en cas de perquisition... Ce qui tendrait à le faire croire, c'est que le 8 juin au XII tombait un *vendredi* et non un *mercredi*. Tout est mystère autour de ce personnage. Que dire encore du billet suivant, non daté et signé seulement d'un paronyme :

« A Mlle de Savalette, rue des Vieux-Augustins.

« ... Au lieu d'aller à Passy, aujourd'hui, il faut que j'aille à ma manufacture, et je ne serai de retour que sur les neuf heures. Comment faire pour vous voir ce soir ? Il y a un moyen facile pour m'écrire d'où vous êtes ; c'est d'attacher une petite pierre à votre lettre, et de la jeter par dessus le treillage. Si j'étais plus jeune, je dirais que l'amour est toujours fertile en expédients ; mais l'amitié, quoique plus calme, a bien aussi ses petites inventions.

« En rentrant chez moi, à neuf heures, si vous êtes chez vous, je paraîtra à ma fenêtre, et nous pourrions nous rejoindre à votre poste où je me rendrai. Je vous ferai signe que je vais sortir, et vous sortirez aussi! Quelques sons de mon violon vous préviendront. »

Ce billet doit être de frimaire an XIII, car nous ne trouvons qu'à cette date Savalette logé rue des Vieux-Augustins, n° 28.

bas âge, et qu'on n'a jamais pu savoir ni le lieu où elle est née, ni les noms et domicile de sa mère. » C'était là, précisément, le roman qu'elle leur avait elle-même conté; encore doit-on penser que, parmi ces sept dupes, quelques-unes, tout au moins, la connaissaient — comme fille — depuis longtemps, puisqu'ils en témoignaient en justice.

Plus tard, lorsqu'il lui fallut, pour la publication de ses bans, exhiber son extrait de baptême, nouvelle difficulté : Savalette exposa qu'elle avait été baptisée *extrêmement loin*, et, comme elle n'était munie d'aucun acte, un certificat, signé de la supérieure de l'Abbaye-aux-Bois, tint lieu de la pièce absente.

Comment tant d'irrégularités n'inspirèrent-elles jamais un soupçon ? Pourquoi personne ne s'avisa-t-il, ne fût-ce que par affectueux intérêt — elle avait tant d'amis bien placés ! — de tirer au clair le mystère de sa naissance ? Pourquoi, prenant un nom qui, évidemment, n'était pas le sien, l'inconnu de Versailles avait-il choisi celui-là ? Comment ce nom lui servit-il de titre aux faveurs des Bourbons, puisqu'il était de notoriété publique que l'ancien garde du Trésor royal avait été l'ami, l'hôte du régicide Barère et un fougueux partisan de la Révolution ?

Rien, je le répète, dans les nombreuses lettres inventoriées chez Savalette, ne permet de répondre à ces questions : seules quelques lignes de son écriture, tracées sur un chiffon de papier, peuvent conduire, — peut-être, — à la solution du problème.

C'est une sorte d'imprécation qu'en une heure de remords Savalette s'adresse à lui-même ; les termes en sont violents, orduriers parfois, et l'on y lit des phrases comme celles-ci :

« Le jour est enfin arrivé où je vais déchirer la voile qui couvre tes affreuses iniquités. Tremble, éternelle pécheresse... tremble qu'enfin je ne découvre à ce monde, qui le recherche, l'exécrable monstre qui l'approche.... *Ne vois-tu pas que tous ceux qui l'entourent commencent à deviner l'énigme de ton hypocrisie?*... Tu es horriblement dégoûtante; la saleté qui recouvre ton hideux corps le fera tomber dans peu en lambeaux; je te conseille donc de te décroasser, et tes yeux chassieux, tes dents pourries et la puante embouchure.... Adieu, vieux monstre que tous les démons ont vomé sur la terre... *retourne à Orléans vendre tes fromages et ta salade. Adieu encore, vieille Michel!* »

Faut-il lenter de lire entre les lignes de ce testament d'une éloquence sauvage et qui n'est pas sans une sorte de grandeur sinistre ? Si oui, il s'agirait de découvrir si, dans les dernières années du xvi^e siècle, quelque jeune maraîcher des environs d'Orléans, portant le prénom de Michel, a disparu du pays à la suite d'un crime.... On trouve tout dans les archives : avis aux chercheurs de logogryphes. Ce rébus, après tout, vaut bien ceux qui proposent les revues de famille à la perspicacité des Œdipes inoccupés.

(*A suivre.*)

G. LENOTRE.

Louis XIV

La personne. — L'éducation. — Le « moi » du roi

Par Ernest LAVISSE, de l'Académie française

I

La personne du roi.

Louis XIV avait vingt-deux ans et demi à la mort de Mazarin. Tout le monde le trouvait très beau. Un léger retrait du front, le nez long, d'ossature ferme, la rondeur de la joue, la courbe du menton sous l'avancée de la lèvre, dessinaient un profil net, un peu lourd. La douceur se mêlait dans les yeux bruns à la gravité, comme la grâce à la majesté dans la démarche. Une belle prestance et l'air de grandeur haussaient la taille qui était ordinaire. Toute cette personne avait un charme qui attirait et un sérieux qui tenait à distance. Les contemporains pensaient qu'elle révélait le Roi :

En quelque obscurité que le sort l'eût fait
[naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son
[maître,

dira Bérénice. L'ambassadeur de Venise écrivait dix ans plus tôt : « Si la fortune ne l'avait pas fait naître un grand roi, c'est chose certaine que la nature lui en a donné l'apparence. »

Cette naturelle majesté n'empêchait pas le jeune Roi d'être jeune. Les nièces du cardinal lui avaient donné le goût des romans et des vers. Il lisait des recueils de poésies et de comédies, et il aimait à parler de cette littérature : « Quand il donnait son jugement sur ces choses-là, écrit Mademoiselle, il le donnait aussi bien qu'un homme qui aurait beaucoup lu et qui en aurait une parfaite connaissance. Je n'ai jamais vu avoir un aussi bon sens naturel et parler plus justement. » Il se plaisait à tous les plaisirs ; à merveille il jouait, courait la bague, dansait les ballets et jouait la comédie. Il ne se refusait pas même les espiègleries des mascarades. Les jeunes seigneurs et les jeunes femmes qu'il admettait à ses jeux s'arrêtaient d'eux-mêmes aux limites de la familiarité.

Il était poli, d'une politesse naturelle et en même temps réfléchie, mesurée à la qualité des personnes, et qui jamais ne se trompait d'une ligne. Il écoutait « mieux qu'homme du monde », et personne ne trouvait ni ne disait mieux que lui ce qu'il fallait dire en toute rencontre. Par bonheur, il n'avait pas la sorte d'esprit à la mode de France, qui raille à tort et à travers les personnes et les senti-

ments : « Jamais, a dit Saint-Simon, de discours qui pût peiner. » Il était calme, étonnamment maître de lui ; une colère de lui faisait événement. Dans les premières années, il se laissait dire par Colbert des choses très dures. Jamais roi ne mit tant de grâce à commander. Le grand air qu'il gardait dans cette grâce même, qu'on sentait descendre de haut, lui donnait un charme auquel personne,

le bonnet miraculeux de saint François de Paule, rencontrant la relique dans l'antichambre, il la baisa avec dévotion. La première fois qu'il voyagea sans la Reine, « il jeta des larmes qu'il voulut cacher au public, mais qui, étant vues de celle qui en était la cause, la consolèrent de tous ses maux ». En bien d'autres circonstances, on le vit abondamment pleurer, mais les larmes séchaient vite aux joues de ce visage triomphal. Il est possible, au reste, que Louis XIV n'ait pas été plus égoïste que qui que ce soit en son temps et dans le nôtre, mais il n'était pas préparé à résister aux tentations que les autres, en l'adorant, lui donnaient de s'adorer lui-même.

Les maux dont la Reine fut consolée par les larmes du Roi étaient des maux de jalousie déjà. Un an après le mariage, a commencé la série des maîtresses. La Reine Anne reprochant à son fils sa mauvaise conduite, le fils répondit à la mère « avec des larmes de douleur qu'il connaissait son mal, qu'il avait fait ce qu'il avait pu pour se retenir d'offenser Dieu et pour ne pas s'abandonner à ses passions, mais qu'il était contraint de lui avouer qu'elles étaient plus fortes que sa raison, qu'il ne pouvait plus résister à leur violence, qu'il ne se sentait pas même le désir de le faire ». Il était un sensuel, très gros mangeur, prompt à toutes les occasions d'amour, aux « passades », qui étaient des infidélités aux maîtresses déclarées et comme de la menue monnaie d'adultère. En vrai don Juan, il courait à l'appel de toutes les sortes de charmes. Ni Marie Mancini, ni La Vallière n'étaient belles, et leurs charmes étaient très différents. Un esprit « hardi, emporté,

libertin » étincelait dans les yeux et endiablait le sourire de la brune Italienne. La Vallière était une demoiselle noble de province, une blonde aux yeux bleus, amoureuse avec un air d'étonnement et le trouble du péché. Après, le Roi se prendra aux splendeurs de la chair et à l'éclat de l'esprit en madame de Montespan. Puis ce sera le caprice pour la chair sans esprit de mademoiselle de Fontange, et, à la fin, le sérieux attachement pour la délicate beauté mûre et pour la raison de madame de Maintenon. Amoureux toujours, il demandera, presque septuagénaire, de l'amour à sa septuagénaire compagne, qui s'en effarouchera. Mais jamais, même aux moments et sous l'empire de ses plus fortes passions, il n'a oublié ni



Cliché Braun.

LOUIS XIV.

Tableau de LE BRUN. — (Musée de Dijon.)

ni Français, ni étranger, jamais n'a résisté.

Il n'était point méchant, il avait des mouvements de bonté, même de sensibilité. Il aimait sa mère, qu'il pleura à chaudes larmes. Il avait pour son frère une amitié que ne méritait pas ce trop joli garçon pomponné, de mœurs ridicules et ignobles, et qui fut marqué par madame de Lafayette d'un mot terrible : « Le miracle d'enflammer le cœur de ce prince n'était réservé à aucune femme du monde, » — c'est-à-dire à aucune femme au monde. — Il témoignait de la tendresse à la Reine, l'enfantine infante dont les grands yeux l'admiraient. Il « pleura fort » d'une maladie qu'elle fit en 1664. Comme on portait à la malade, que l'on croyait désespérée,

n'oubliera qu'il est le Roi. Il lui a été dur de renoncer à Marie Mancini. La veille au soir du départ de la jeune fille, il parut si accablé de tristesse chez sa mère qu'elle le prit à part, lui parla longtemps, puis l'emmena dans un cabinet, où ils demeurèrent une heure ensemble. Il en sortit avec de l'enflure aux yeux, et la Reine dit à madame de Motteville : « Le Roi me fait pitié. Il est tendre et raisonnable tout ensemble... » Toute sa vie, il demeurera, comme il a dit dans ses mémoires, maître absolu de son esprit. Il tiendra pour « deux choses absolument séparées », les « plaisirs » et les « affaires ». Peut-être la preuve la plus forte de la maîtrise qu'il gardait sur lui, même dans l'obéissance à son tempérament, est-elle la séparation qu'il a faite de « l'amant » et du « souverain ».

Saint-Simon, qui a dit que Louis XIV était « né bon », — ce qui est beaucoup dire, — ajoute qu'il était né « juste » aussi, et qu'il a gardé jusqu'à la fin « des inclinations portées à la droiture, à la justice et à l'équité. » Cela est très vrai, mais il a montré de très bonne heure, par de grands signes, comme les projets de sa politique et les injustices du procès de Fouquet, ou par de petits, comme la disgrâce dont il frappa la duchesse de Navailles, que, pour qu'il suivit ses inclinations à l'équité, il fallait qu'elles ne fussent pas traversées par d'autres dont la pente fût plus douce. Le crime de madame de Navailles, dame d'honneur de la Reine, fut « d'avoir fait murer une porte secrète que le Roi avait fait ouvrir derrière le lit des filles d'honneur ». Louis XIV ne sera juste que dans les affaires où son autorité ne se trouvera intéressée, ni son orgueil, ni ses convenances, ni ses aises.

Ce qui est inattendu et surprend, c'est que ce jeune homme, sous la superbe des apparences, est prudent, circonspect, modéré même. Il avoue dans ses mémoires une timidité que lui donnait la peur de mal faire ou de mal dire. Au temps du cardinal, il travaillait à se former un avis sur les questions qu'il entendait discuter ; il était fier, quand il se trouvait avoir pensé comme « les gens d'expérience ». A présent qu'il est le maître, il hésite souvent et se trouble : « L'incertitude désespère quelquefois. Souvent, il y a des endroits qui font de la peine ; il y en a de délicats qu'il est difficile de démêler... » Jamais il n'improvise une décision. Un des mots qu'il répétera le plus souvent est : « Je verrai. » Il n'improvise pas non plus ses paroles. Il apprend par cœur celles qu'il faut dire dans les circonstances difficiles, et s'arrête, s'il a perdu la mémoire. La chose lui arriva un jour des premiers temps, comme il entretenait des membres du Parlement d'une affaire délicate, le procès de Fouquet. D'Ormesson, qui était là, raconte : « Le Roi demeura quelque temps à s'arrêter pour se reprendre, et songea encore

assez de temps. Ne retrouvant pas ce qu'il avait médité, il nous dit : « Cela est fâcheux « quand cela nous arrive, car, en ces affaires, « il est bon de ne rien dire que ce que l'on a « pensé. » Enfin, il apporte à ses entreprises la prudence de l'inquiétude préalable : « En tout ce qui est douteux, le seul moyen d'agir avec assurance est de faire son compte sur le pis. » Il a écrit cette maxime : « Se garder de l'espérance, mauvaise guide. »

Voilà des qualités de gouvernement, et voici une grande vertu royale : la joie d'être le Roi. Louis XIV la laissait voir à toute sa façon d'être, il l'exprimait en termes naïfs : « Le métier de Roi est grand, noble, délicieux¹. »

Mais cette belle et joyeuse idée du métier impliquait le devoir de le faire soi-même. Le principal honneur de Louis XIV est d'avoir compris que la condition de cette « grandeur », de cette « noblesse » et de ce « délice », était le travail.

Colbert raconte qu'un même jour le jeune Roi présida le Conseil des finances, de dix heures du matin à une heure et demie, dîna, présida un autre conseil, s'enferma deux heures pour apprendre le latin, — il le savait très mal et voulait se mettre en état de lire lui-même les actes de la chancellerie pontificale, — et, le soir, tint un troisième conseil jusqu'à dix heures. Ce jour-là, il ne fit qu'ajouter un peu à l'habituel travail de ses journées.

Pour travailler, il ne se confinait pas dans le silence d'un cabinet. Il ne se prenait pas la tête entre les mains. Il n'avait pas l'âme méditative. Le travail de Louis XIV, c'était l'attention aux conseils, aux audiences, qui étaient nombreuses, aux entretiens privés avec les ministres ou avec des hommes dont il estimait les avis. C'étaient les ordres donnés de pied levé à tel secrétaire d'État, qui guettait l'oreille du Roi et lui exposait une affaire entre le lever et la messe. C'était la préoccupation des entreprises commencées, la crainte de manquer le succès et la gloire. C'était la même application donnée aux divertissements de chaque jour et aux programmes des fêtes enchantées qu'aux grandes choses de la politique ; le même soin à écouter le maréchal de Bellefonds parlant « des inclinations particulières des dames de la Cour », et le maréchal de Turenne « entretenant l'âme de Sa Majesté de desseins guerriers ». C'était le regard en constante activité, qui voulait tout voir, et voyait tout, en effet, et l'effort pour garder en toute constance l'air de majesté et de calme souverain. Tout le monde s'agite autour du Roi. Les courtisans sont en perpétuelle inquiétude, les ministres laissent apercevoir qu'ils peinent².

1. Voir *Réflexions sur le métier de Roi*, dans l'édition Dreyss des *Mémoires*, t. II, p. 518. Ce morceau est du Roi lui-même, et, à cause de cela, très intéressant. Les mémoires sont recouverts de style étranger. Voir sur la façon dont ils ont été rédigés : Dreyss, t. I, introd.

Qui voyait en ces premiers temps passer Colbert et de Lionne pouvait dire ce que plus tard écrira La Bruyère en pensant à Colbert et à Louvois : « On ne les a jamais vus assis, jamais fixes et arrêtés : qui même les a vus marcher ? » Le jeune maître va d'une occupation à l'autre, « sans peine, sans que son esprit soit jamais embarrassé ni emprunté », et l'on « ne peut imaginer que ce soit le même prince ».

Louis XIV se fatigua vite à remplir ainsi plusieurs rôles avec la même attention. Il était vigoureux, endurant à tous les exercices, il faisait le même visage tranquille aux beaux jours et aux intempéries, mais, depuis l'enfance, il souffrait de dérangements d'estomac et d'intestins. En 1662, il a « des ressentiments de vertiges, de maux de cœur, faiblesse et abattement » et des crises de mélancolie. Sans doute, l'appétit glouton, l'énorme mangerie contumière — avec de mauvaises dents — suffiraient à expliquer le désordre de la santé royale, mais l'ambassadeur de Venise, qui voit le Roi « perdre les belles couleurs de son visage », et paraître, dès la fleur des années, plus vieux que son âge, écrit en 1665 : « Il s'applique extraordinairement aux affaires avec l'émotion la plus vive. Il se passionne profondément pour toutes ses entreprises et surtout appréhende toutes celles qui pourraient nuire à la gloire de son nom. Il se fatigue l'esprit et succombe alors à des maux de tête aigus. »

Cependant ni la maladie, ni la médecine, plus redoutable alors que la maladie même, ne trouble la régularité où il enferme et distribue chaque journée de sa vie. On le verra, pendant un demi-siècle, travailler de la même façon, aux mêmes heures. « Avec un almanach et une montre, écrira Saint-Simon, on pouvait, à trois cents lieues de lui, dire ce qu'il faisait. » Cet ordre immuable dans le travail semblait une loi de la nature.

Ce jeune homme avait donc de belles qualités et vertus royales. Malheureusement, si le duc de Saint-Simon a été injuste de dire que l'intelligence du Roi était « au-dessous du médiocre », il n'y a pas de doute qu'elle n'était qu'ordinaire. Elle lui suffisait pour comprendre les choses même difficiles, après qu'on les lui avait expliquées, et il aimait qu'on les lui expliquât. Colbert, qu'on accuse de l'avoir noyé dans les détails, lui a toujours exposé d'ensemble et plutôt trois fois qu'une ses grands projets ; il savait que « bien rapporter au Roi » était une des meilleures façons de lui faire la cour. Mais l'intelligence de Louis XIV était presque toute passive, sans initiative aucune, nullement curieuse, point en quête de problèmes. Elle ne cherchait rien au-dessous ni au delà du visible, et elle avait été meublée très pauvrement par une éducation qui, en somme, fut déplorable pour l'esprit et pour le caractère.

ERNEST LAVISSE,
de l'Académie française.

(A suivre.)



Napoléon et les Femmes

par

FRÉDÉRIC MASSON, de l'Académie française

Dans la série des beaux travaux de M. FRÉDÉRIC MASSON sur l'époque napoléonienne, si nourris de faits, si vivants, si alertes et si justement admirés, il n'en est pas qui aient plus complètement séduit le public que les études auxquelles leur auteur a donné pour titre *NAPOLÉON ET LES FEMMES*, et pour sous-titre *L'AMOUR*. Aussi sommes-nous heureux de pouvoir offrir, pour aujourd'hui, aux Lecteurs et Lectrices d'*His-toria*, les deux premières parties du captivant volume de l'éminent académicien.

I

La jeunesse

Jeudi, 22 novembre 1787, à Paris,
Hôtel de Cherbourg, rue du Four-Saint-Honoré.

Je sortais des Italiens et me promenais à grands pas sur les allées du Palais-Royal. Mon âme, agitée par les sentiments vigoureux qui la caractérisent, me faisait supporter le froid avec indifférence; mais, l'imagination refroidie, je sentis les ardeurs de la saison et gagnai les galeries. J'étais sur le seuil de ces portes de fer quand mes regards tombèrent sur une personne du sexe. L'heure, sa taille, sa grande jeunesse ne me firent pas douter qu'elle ne fût une fille. Je la regardais. Elle s'arrêta, non pas avec cet air cavalier, mais un air convenant parfaitement à l'allure de sa personne. Ce (mot illisible) me frappa. Sa timidité m'encouragea. Je lui parlai, je lui parlai, moi qui, pénétré plus que personne de l'odieux de son état, me crois toujours souillé par un seul regard. Mais son teint pâle, son physique faible, son organe doux ne me font pas un moment en suspens. Ou c'est, me dis-je, une personne qui me sera utile à l'observation que je veux faire, ou elle n'est qu'une bûche.

« Vous avez bien froid, lui dis-je : comment pouvez-vous vous résoudre à passer dans les allées? »

— Ah! monsieur, le froid m'anime. Il faut terminer ma soirée. »

L'indifférence avec laquelle elle prononça ces mots, le systématique de cette réponse me gagna, et je passai avec elle.

« Vous avez l'air d'une constitution bien faible, je suis étonné que vous ne soyez pas fatiguée du métier. »

— Ah! dame, monsieur, il faut bien faire quelque chose.

— Cela peut être, mais n'y a-t-il pas de métier plus propre à votre santé? »

— Non, monsieur : il faut vivre. »

Je fus enchanté. Je vis qu'elle me répondait au moins, succès qui n'avait pas couronné toutes les tentatives que j'avais faites.

« Il faut que vous soyez de quelques pays septentrionaux, car vous bravez le froid. »

— Je suis de Nantes en Bretagne.

— Je connais ce pays-là.... Il faut, Mad^e (sic), que vous me fassiez le plaisir de me raconter l'histoire de la perte de votre P....

— C'est un officier qui me l'a pris.

— En êtes-vous fâchée? »

— Oh! oui, je vous en réponds. (Sa voix prenait une saveur, une onction que je n'avais pas encore remarquées.) Je vous en réponds : ma sœur est bien établie à présent; pourquoi l'ai-je pas été?

troisième, avec lequel je viens de vivre trois ans, lui a succédé. Quoique Français, les affaires l'ont appelé à Londres, et il y est. Allons chez vous.

— Mais qu'y ferons-nous?

— Allons, nous nous chaufferons et vous assouvirez¹ votre plaisir. »

J'étais bien loin de devenir scrupuleux. Je l'avais agacée pour qu'elle ne se sauvât pas quand elle serait pressée par le raisonnement que je lui préparais en contrefaisant une honnêteté que je roulais lui prouver ne pas avoir.

Le jour où il écrit ce récit, Bonaparte a dix-huit ans et trois mois, étant né le 15 août 1769.

L'on a le droit de croire que c'est là la première femme à laquelle il se soit adressé, et, en repassant très rapidement l'histoire de son enfance, on trouvera sans doute que les motifs de conviction sont suffisants. Lui-même en a inscrit les dates frappantes, et, de ces dates, celles qu'on a pu vérifier se sont trouvées d'une exactitude absolue.

Il est parti d'Ajaccio pour la France le 15 décembre 1778, à l'âge de neuf ans et demi. Les souvenirs féminins qu'il a emportés de son île sont ceux de sa nourrice, Camilla

Carbone, veuve Ilari; de ses vieilles bonnes et d'une petite compagne d'école, la Giacomietta, dont il parlera souvent à Sainte-Hélène. Il la plus tard comblé de biens sa nourrice, la fille de cette nourrice, madame Tavera, et sa petite-fille, madame Poli, à laquelle il avait lui-même donné au baptême le nom de Faustina. S'il n'a pu rien faire pour son frère de lait, Ignatio Ilari, c'est que celui-ci avait, très jeune, embrassé le parti anglais

et était entré dans la marine de guerre britannique.

Des deux bonnes qui l'ont élevé, l'une, Minana Saveria, est restée jusqu'à son dernier

1. Exercerez rayé.



Cliche Neurdein.

PROMENADE DU JARDIN DU PALAIS-ROYAL, 1787. — Gravure de DEBUCOURT.

— Comment êtes-vous venue à Paris?

— L'officier qui m'avilit, que je déteste, m'abandonna. Il fallut fuir l'indignation d'une mère. Un second se présenta, me conduisit à Paris, m'abandonna, et un

jour auprès de madame Bonaparte; l'autre, Mammuccia Caterina, était morte bien avant l'Empire, ainsi que cette Giacomietta, pour laquelle Napoléon enfant avait essuyé tant de nasardes.

Au collège d'Autun, où il séjourne du 1^{er} janvier au 12 mai 1779; au collège de Brienne, où il demeure de mai 1779 au 14 octobre 1784; à l'École militaire de Paris, où il passe une année, du 22 octobre 1784 au 30 octobre 1785, nulle femme. En admettant, comme le dit madame d'Abrantès, que, contrairement aux règlements très stricts de l'École militaire, Bonaparte, sous prétexte d'une entorse, ait passé huit jours dans l'appartement de M. Permon, au n° 5 de la place Conti, il venait d'avoir seize ans.

Une aventure antérieure à celle du 22 novembre 1787 ne pourrait donc se placer qu'entre sa sortie de l'École militaire et son retour à Paris; mais, si Bonaparte est parti pour Valence le 30 octobre 1785, il est parti de Valence, en semestre, pour la Corse, le 16 septembre 1786, après un séjour de moins d'une année; il n'est revenu de Corse que le 12 septembre 1787, et c'est alors qu'il a fait son voyage à Paris.

Ce n'est pas en Corse qu'il s'est émancipé. Ce n'a pas été davantage à Valence, durant les dix mois qu'il y a passés en ce premier séjour. Il s'y est montré très timide, un peu mélancolique, fort occupé de lectures et d'écritures, désireux de se faire bien venir pourtant, de se faire agréer par la société. Par Mgr de Tardivon, abbé de Saint-Ruff, auquel il a été recommandé par les Marbeuf, et qui, général de sa congrégation, crossé et mitré, donne le ton à Valence, il a été introduit dans les meilleures maisons de la ville, chez madame Grégoire du Colombier, chez madame Lauberie de Saint-Germain et chez madame de Laurencin.

Ce sont des dames qui, les deux dernières surtout, ont le meilleur ton de la province et qui, appartenant à la petite noblesse ou à la bourgeoisie vivant noblement, ont des préjugés sur les mœurs des officiers qu'elles admettent à fréquenter chez elles et ne laisseraient point leurs filles en intimité avec des jeunes gens dont la conduite serait suspecte.

Avec Caroline du Colombier, à laquelle sa mère laisse plus de liberté, Bonaparte a peut-être quelque vague idée de mariage, quoiqu'il ait dix-sept ans à peine et qu'elle soit bien plus âgée. Mais s'il eut du goût pour elle, si elle en montra pour lui, la eour qu'il lui fit fut de tous points chaste et réservée, un peu enfantine, tout à la Rousseau, — le Rousseau de mademoiselle Galley. Lorsqu'il cueillait des cerises avec mademoiselle du Colombier, Bonaparte ne pensait-il pas aussi : « Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! Comme je les lui jetterais ainsi de bon cœur ! » Elle ne tarda pas à épouser M. Garmepel de Bressieux, ancien officier, qui l'emmena habiter un château près de Lyon. Près de vingt ans après, à la fin de l'an XII, Napoléon, qui n'avait point revu sa cueilleuse de cerises, reçut au camp de Boulogne

une lettre où elle lui recommandait son frère. Il répondit courrier par courrier et, avec l'assurance qu'il saisirait la première occasion d'être utile à M. du Colombier, il disait à madame Caroline de Bressieux : « Le souvenir de madame votre mère et le vôtre m'ont toujours intéressé. Je vois par votre lettre que vous demeurez près de Lyon; j'ai donc des reproches à vous faire de ne pas y être venue pendant que j'y étais, car j'aurai toujours un grand plaisir à vous voir. »

L'avis ne fut point perdu, et lorsque l'Empereur, allant au sacre de Milan, passa à Lyon, le 22 germinal an XIII (12 avril 1806), elle fut des premières à se présenter : elle était bien changée, bien vieillie, plus du tout jolie, la Caroline d'antan. N'importe, tout ce qu'elle demanda, elle l'obtint : des radiations sur la liste des émigrés, une place pour son mari, une lieutenance pour son frère. En janvier 1807, pour le nouvel an, elle se rappelle au



Cliché Neurdein.

Portrait de Bonaparte.
dessiné à l'école de Brienne en 1783.

souvenir de l'Empereur, lui demandant des nouvelles de sa santé. Napoléon répond lui-même presque aussitôt. En 1808, il la nomme Dame pour accompagner Madame Mère, charge M. de Bressieux de présider le collège électoral de l'Isère, le fait, en 1810, baron de l'Empire.

Telle est la mémoire reconnaissante qu'il a gardée à ceux qui ont été bons à ses jeunes années, qu'il n'en est point dont il n'ait fait la fortune, comme il n'en est aucun qu'il ne se soit plu à mentionner pendant sa captivité. Les femmes reçoivent une part plus grande encore, s'il se peut, de cette gratitude, et, même lorsqu'il aurait quelque motif de leur tenir rancune, il suffit qu'elles aient montré à son égard quelque douceur pour qu'il oublie tout le reste. Ainsi, mademoiselle de Lauberie de Saint-Germain, qu'il a pu rêver d'épouser, lui a préféré son cousin, M. Bachasson de Montalivet, comme elle de Valence, et lui aussi en rapports avec Bonaparte; Napoléon n'en garde aucun déplaisir : on sait la fortune

qu'il fait à M. de Montalivet, successivement préfet de la Manche et de Seine-et-Oise, directeur général des ponts et chaussées, ministre de l'Intérieur, comte de l'Empire avec 80 000 francs de dotation. Pour madame de Montalivet, dont, a-t-il dit lui-même, « il avait jadis aimé les vertus et admiré la beauté », il la nomma, en 1806, Dame du Palais de l'Impératrice. Mais elle lui posa ses conditions : « Votre Majesté, lui dit-elle, connaît mes convictions sur la mission de la femme en ce monde. La faveur enviée par tous qu'Elle a la bonté de me destiner deviendrait un malheur pour moi si je devais renoncer à soigner mon mari quand il a la goutte, et à nourrir mes enfants quand la Providence m'en accorde. » L'Empereur avait d'abord froncé le sourcil, mais bientôt, s'inclinant d'un air gracieux : « Ah ! vous me faites des conditions, madame de Montalivet, je n'y suis pas accoutumé. N'importe, je m'y soumetts. Soyez donc Dame du Palais. Tout sera arrangé pour que vous restiez épouse et mère comme vous l'entendez. » Madame de Montalivet ne fit pour ainsi dire jamais aucun service, mais cela n'empêchait point Napoléon d'avoir pour elle de particulières attentions. Il aimait cette famille : « Elle est d'une rigoureuse probité, disait-il, et composée d'individus d'affection; je crois beaucoup à leur attachement. »

Voilà les souvenirs que Napoléon a emportés de Valence et qui tenaient à son cœur. Ils sont de ceux que ces jeunes filles pouvaient être fières d'avoir laissés. Nulle autre fréquentation qu'on connaisse; nulle rencontre qu'il ait inscrite en ses notes secrètes, où il apparaît tel qu'un Hippolyte, bien autrement amoureux de la gloire que des femmes. Témoin cette phrase qu'il écrit alors : « Si j'avais à comparer les siècles de Sparte et de Rome avec nos temps modernes, je dirais : Ici régna l'amour et ici l'amour de la Patrie. Par les effets opposés que produisent ces passions, on sera autorisé sans doute à les croire incompatibles. Ce qu'il y a de sûr au moins c'est qu'un peuple libre à la galanterie a même perdu le degré d'énergie nécessaire pour concevoir qu'un patriote puisse exister. C'est le point où nous sommes parvenus aujourd'hui. »

Presque avec certitude on peut conclure que cette fille du Palais-Royal est la première qu'il ait connue. L'aventure, pour vulgaire qu'elle est, n'en est pas moins révélatrice de son caractère. Il y a là sa misogynie, son esprit critique, ses brusques affirmations, cette méthode d'interrogation à laquelle il ne renoncera jamais, sa mémoire aussi, car de cette fille il a reproduit d'une façon frappante les phrases, les mots, jusqu'aux exclamations, ces *Dame!* qui sentent leur terroir breton.

La revit-il jamais, c'est douteux. Dans ses papiers on trouve bien, de ce séjour à Paris, une dissertation adressée à une demoiselle sur le patriotisme, mais en vérité ce n'est point là pâture habituelle pour les eoureuses des Galeries.

Après ce séjour à Paris, d'octobre à décembre 1787, voici de nouveau Bonaparte

reparti pour la Corse, où il arrive le 1^{er} janvier 1788. Il y passe un semestre et rejoint son régiment à Auxonne le 1^{er} juin. Là, nul amour dont il y ait trace. Par contre, à Seurre, où il est envoyé en détachement au commencement de 1789, on lui attribue des relations avec une dame L...z, née N...s, femme du receveur du grenier à sel; avec une fermière, madame G...t, chez laquelle il allait boire du laitage, et enfin avec « la demoiselle de la maison où il logeait ». C'est beaucoup pour un laps de vingt-cinq jours, pendant lequel ses cahiers témoignent d'un travail acharné. Néanmoins, lorsque, quatorze années plus tard, le 16 germinal an XIII (6 avril 1805), Napoléon passa à Seurre, allant à Milan, on affirme que M. de Thiard, alors son chambellan, lui présenta la demoiselle et qu'il lui accorda une bourse dans une école du gouvernement pour son fils d'une douzaine d'années. L'âge qu'on donne à cet enfant exclut l'idée que Napoléon pût penser qu'il en était le père. Si l'Empereur avait eu le moindre doute à ce sujet, il eût donné mieux et sans qu'on lui demandât rien.

En Corse, où il est toute l'année 1790, à Auxonne, puis à Valence, et de nouveau en Corse, à Paris, au milieu de 1792, rien; rien encore pendant la première campagne dans le Midi contre les fédéralistes, rien à Toulon.

Il faut délibérément sauter quatre années. Le lieutenant est devenu général de brigade : Bonaparte commande l'artillerie de l'armée d'Italie. Près de cette armée, la Convention a envoyé en mission le citoyen Louis Turreau, dit Turreau de Lignières, un de ses membres influents, lequel, accompagné de la jeune femme qu'il vient d'épouser, la fille d'un chirurgien de Versailles, arrive à Cairo en Piémont, où se trouve Bonaparte, tout à fait à la fin de l'an II, vraisemblablement la 5^e sans-culottide, le 21 septembre 1794. Bonaparte plaît fort au représentant, plaît davantage à la femme. Ce n'est point une liaison, car madame Turreau est des plus volages, mais c'est plus qu'une passade, et le souvenir que gardent des talents du jeune officier la femme et le mari est tel, que, au 15 vendémiaire, lorsque la Convention est en péril, c'est Turreau, au moins autant que Barras, qui propose de confier à Bonaparte le commandement des troupes et qui se fait son garant, en même temps que les députés corses.

Bonaparte se souvient du service. Général en chef de l'armée d'Italie, il emmène Turreau, non réélu, comme garde-magasin. Mais Turreau se fait encore suivre de sa femme, laquelle, à défaut de généraux, prend ce qu'elle trouve. De là de continuelles scènes, et Turreau, prétend-on, en meurt de chagrin. La femme retourne à Versailles, où, sous l'Empire, elle vivait fort misérablement, ayant

tenté toutes les voies pour se faire recommander et n'ayant trouvé nul protecteur. A une chasse, Napoléon vint à prononcer son nom devant Berthier, qui la connaissait d'enfance, étant de Versailles comme elle, qui l'avait éconduite jusque-là, et qui, dès lors, s'empressa de l'introduire. « L'Empereur fit pour elle tout ce qu'elle demanda. Il réalisa tous ses rêves et même au delà. »

Ainsi, les amours de jeunesse de Napoléon se réduisent à des flirts sans conséquence ou à de banales aventures¹. Sauf madame Turreau, qui se jette à sa tête et peut sembler une bonne fortune, les autres femmes ne pensent guère à ce petit officier tout maigre, tout pâle, mal vêtu et qui n'a nul soin de son



Cliché Braun.

DÉSIRÉE CLARY, REINE DE SUÈDE.
Étude peinte de GÉRARD. (Musée de Versailles.)

ajustement. Lui-même n'y songe point, tout occupé qu'il est de s'avancer. À sa chasteté, une autre et bonne raison, il est pauvre, et c'est pourquoi, comme font les pauvres, pour avoir une femme à lui, il aspire à se marier.

II

Projets de mariage

A Marseille, Bonaparte s'est pris, chez sa belle-sœur, madame Joseph, à joner « à la petite femme » avec sa sœur, une jolie jeune fille

de seize ans, Désirée-Eugénie Clary. La petite a pris le jeu au sérieux; bien vite, ses enfances ont disparu, et ç'a été un amour en coup de foudre qui s'est déclaré. « Oh! mon ami, écrit-elle à Napoléon, prends soin de tes jours pour conserver ceux de ton Eugénie, qui ne saurait vivre sans toi. Tiens-moi aussi bien le serment que tu m'as fait, comme je tiendrai celui que je t'ai fait. »

Ces lettres vraiment tendres et d'une tendresse non apprise, ces lettres d'Eugénie, — car, à la mode du temps, la jeune fille qu'on nommait Désirée dans sa famille avait voulu comme se rebaptiser pour son amant, porter pour lui seul un nom qui n'eût point été prononcé par d'autres lèvres, — on les a retrouvées en brouillons, soixante-cinq ans plus tard, dans les papiers de celle qui les avait écrites et conservées comme des reliques. Elles sont bien de cette époque, où dans un besoin de vivre et d'aimer, après ces jours où la mort était l'unique spectacle et l'unique pensée, tout ce qui était femme se jetait à l'amour comme à une religion — la seule en effet qui subsistât sur les ruines de la société civilisée.

La connaissance datait de janvier et février 1795. L'engagement, s'il en fut pris un formel, eut lieu le 21 avril, jour où Bonaparte passa à Marseille, se rendant à Paris. Joseph et sa femme, Julie Clary, y prêtèrent les mains : ils avaient formé de leur côté le projet de cette union, et, dans la famille Clary, il n'y avait nulle opposition à redouter. Le père, auquel on a prêté cette parole « qu'il avait déjà assez d'un Bonaparte dans sa famille », était mort le 20 janvier 1794 (1^{re} pluviôse an II). Désirée, qui n'avait point alors treize ou quatorze ans comme elle l'a dit, écrit et fait imprimer officiellement plus tard, mais seize à dix-sept ans, étant née le 9 novembre 1777¹, ne dépendait donc que de sa mère et de son frère; on peut même penser que, avec la tête qu'elle avait, elle ne dépendait que d'elle-même.

L'âge qu'elle avait ne pouvait donner lieu à objection : il était rare alors qu'une jeune fille se mariât plus tard qu'à dix-huit ans, et le rapporteur du premier Code civil venait de faire fixer à treize ans l'âge légal du mariage pour la femme. Quant à la fortune, si Julie s'était contentée de l'aîné, qui n'avait nulle position, Désirée pouvait bien prendre le cadet, qui du moins était général de brigade.

Bonaparte, arrivé à Paris en mai, y est en pleine disgrâce, fort désargenté, et se raccroche uniquement à ce mariage. S'il le manque, il ne lui reste qu'à aller prendre du service en Turquie, à se mettre comme d'au-

1. Une communication de M. Félix Vévany, l'auteur de l'intéressante brochure : *La Famille Clary et Oscar II*, Marseille, 1895, in-12, m'a permis de rectifier la date de naissance de Désirée et m'a fourni quelques indications précieuses.

tres aux spéculations sur les biens nationaux. Même, lorsque, par degrés, sa situation s'améliore un peu, qu'il est employé par le Comité de Salut public aux plans de campagne, il sent combien cette place, qu'un hasard lui a procurée, est précaire et instable. Désirée peut seule l'en tirer, et il pousse son frère pour obtenir une réponse. A chaque lettre qu'il écrit à Joseph, ce sont des souvenirs pour elle. Elle, de son côté, est aussi en correspondance avec lui, elle lui demande son portrait : il le fait faire, le lui envoie. Est-elle avec sa sœur et son beau-frère à Gènes et ne donne-t-elle plus de ses nouvelles ? « Il faut, écrit-il, pour arriver à Gènes qu'on passe le fleuve Léthé. » Elle est la *silencieuse*, à laquelle il reproche sans cesse de ne point écrire. Brusquement, il veut une réponse définitive : il faut que Joseph parle au frère d'Eugénie. « Fais-moi parvenir le résultat, et tout est dit. »

Le lendemain, sans attendre que sa lettre ait pu parvenir à Joseph : « Il faut, dit-il, que l'affaire finisse ou se rompe. J'attends la réponse avec impatience. » Puis un mois se passe, et, sauf des mots de souvenir, plus rien. C'est que, entre lui et cette enfant de quatorze ans, la petite fille de Marseille, point jolie peut-être, mais charmante avec ses sourcils charbonnés, ses yeux doux, son nez qui se relève, sa bouche aux coins montants, son air très chaste, réservé et pourtant très tendre, Paris, ce grand Paris inconnu où Bonaparte vient d'aborder avec ses bottes éculées, son uniforme râpé et sa suite de deux aides de camp faméliques, a interposé ses femmes, les êtres faits d'élégance, de grâce et de supercherie, les êtres dont le fard avive les yeux d'un éclat magique, dont les toilettes dessinent les formes pleines en soulignant tout ce qui est à désirer, en dissimulant, en agrémentant plutôt tout ce qui serait à cacher ; les êtres de gaité et de plaisir, que la vie mondaine a afflinés et qui, comme des fruits mûris en serre, arrivés à leur maturité pleine et opulente, parés à souhait par le marchand, semblent, avec leur coloris faux, leur duvet suspect et que nul soleil n'a effleuré, bien autrement appétissants que les fruits premiers, un peu verts, des jeunes sauvageons, où le soleil a mis sa flamme, la bise ses gerçures, et qui, francs et quelque peu âpres, laissent à la bouche la sensation fraîche et puissante des prémices sylvaines.

« Ici seulement, écrit Bonaparte, de tous les lieux de la terre, les femmes méritent de tenir le gouvernail.... Une femme a besoin de six mois de Paris pour connaître ce qui lui est dû et quel est son empire. » Et quelques jours plus tard : « Les femmes, qui sont ici les plus belles du monde, deviennent la grande affaire. »

Certes elles sont les plus belles du monde — et bien plus belles ! — les femmes de trente à trente-cinq ans, de quarante ans même, expertes en l'art de se faire aimer bien plus qu'en l'art d'aimer, et, n'ayant que sa main à offrir, il l'offre à madame de Permon, il l'offre, dit-on, à madame de la Bouchardie plus

tard madame de Lesparda, en attendant que Vendémiaire survienne et qu'il se fasse prendre au mot par madame de Beauharnais.

Le silence alors pour Désirée, un plein et absolu silence, et d'elle une plainte s'élève, si douce, si tendre, qu'elle sonne aux oreilles comme une harpe qu'on brise : « Vous m'avez rendue malheureuse pour toute ma vie, et j'ai encore la faiblesse de vous tout pardonner. Vous êtes donc marié ! Il n'est plus permis à la pauvre Eugénie de vous aimer, de penser à vous.... A présent, la seule consolation qui me reste est de vous savoir persuadé de ma constance, après quoi je ne désire que la mort. »

« La vie est un supplice affreux pour moi depuis que je ne puis plus vous la consacrer.... Vous marié ! Je ne puis m'accoutumer à cette idée, elle me tue, je n'y puis survivre. Je vous ferai voir que je suis plus fidèle à mes engagements, et, malgré que vous ayez rompu les liens qui nous unissaient, jamais je ne m'engagerai avec un autre, jamais je ne me marierai.... Je vous souhaite toutes sortes de bonheurs et de prospérités dans votre mariage ; je désire que la femme que vous avez choisie vous rende aussi heureux que je me l'étais proposé et que vous méritiez ; mais, au milieu de votre bonheur, n'oubliez pas Eugénie et plaignez son sort. »

Ce fut pour Bonaparte, qui n'était point capable d'oublier, comme un remords, le souvenir de cet amour qu'il avait inspiré plus sans doute qu'il ne l'avait ressenti, où d'un enfantillage il s'était insensiblement laissé conduire à un projet d'ambition, et où enfin, sans y penser, il avait brisé ce cœur de jeune fille. Il semble que toute sa vie il ait pensé à racheter, à se faire pardonner cet abandon. Dès 1797, à Milan, il songe à bien marier Désirée, qui, à ce moment (novembre), est à Rome avec sa sœur et son beau-frère, Joseph, ambassadeur près de Pie VI. Il donne une lettre très chaude de recommandation au général Duphot, « un très brave homme, un officier distingué. Une alliance avec lui serait avantageuse. » Duphot arrive, ne déplaît pas, les accords vont être conclus ; mais voici la terrible scène du 28 décembre, et la robe de Désirée est couverte du sang de son fiancé.

Enfin, après plusieurs mariages refusés, pendant que Bonaparte est en Égypte, Désirée consent à épouser le général Bernadotte, un beau parti sans doute, mais le plus insupportable des Jacobins pionnants et maîtres d'école, un Béarnais qui n'a du Gascon ni la vive allure ni l'aimable repartie, mais dont la finesse calculatrice cache toujours un double jeu, qui tient madame de Staël pour la première entre les femmes parce qu'elle en est la plus pédante, et occupe sa lune de miel à faire des dictées à sa jeune femme. Du Caire, où il apprend ce mariage qui n'est point pour lui plaire, — car Bernadotte a été et est pour lui un ennemi, — Bonaparte souhaite bonheur à Désirée : « Elle le mérite. »

Quand il revient d'Égypte, une des premières faveurs qu'on lui demande, c'est Dé-

sirée qui la sollicite. Elle désire qu'il serve de parrain au fils qu'elle vient de mettre au monde. Un fils ! ce fils qui manquera à ses destinées, qui déjà y manque tellement, Désirée, comme par une vengeance contre celle qu'elle appelle la *Vieille*, contre Joséphine qu'elle hait, s'en pare devant lui, et lui, faisant contre fortune bon jeu, accepte le parrainage et, tout hanté qu'il est par les chants ossianiques, donne à l'enfant le prénom d'Oscar. Peu de chose cela. Mais il fera mieux.

« Si Bernadotte a été maréchal de France, prince de Pontecorvo et roi, c'est son mariage qui en est la cause, a dit Napoléon.... Ses écarts pendant l'Empire lui ont toujours été pardonnés à cause de ce mariage. »

Et que d'écarts ! Dès les premiers jours, le 18 brumaire, Bernadotte prononce son opposition. Il n'en est pas moins appelé le lendemain à siéger au Conseil d'État, puis nommé général en chef de l'armée de l'Ouest. Là, non seulement il fait de l'opposition, mais ouvertement il conspire contre le Premier Consul, il prétend soulever son armée. — On sait à présent les détails. — Quelle punition ? Aucune. Bonaparte seulement, pour l'éloigner, veut l'envoyer ministre plénipotentiaire aux États-Unis. Bernadotte ne refuse pas de partir, mais joue une comédie qui réussit au mieux et s'arrange pour que les frégates qui lui sont destinées ne soient jamais prêtes.

L'an d'après, c'est l'affaire de Moreau, et, si Bernadotte échappe encore, c'est que Bonaparte le veut bien, c'est qu'il pense toujours à Eugénie, qu'il a charge d'elle. Bonaparte fait mieux. Il a racheté à Moreau tous ses biens, sa terre de Grosbois, son hôtel de la rue d'Anjou. Cet hôtel, qu'il a payé 400 000 francs, il le donne à Bernadotte.

Vient l'empire : pour Eugénie, il fait Bernadotte maréchal d'Empire, grand-aigle et chef de la huitième cohorte de la Légion d'honneur, président du collège électoral de Vaucluse, chevalier de l'Aigle noir ; pour elle, il lui donne un revenu de 300 000 francs et 200 000 francs d'argent comptant, et la principauté souveraine de Pontecorvo ; pour elle, il pardonne après Auëstadt, il pardonne après Wagram, il pardonne après Walcheren ; il pardonne après deux fautes militaires, qui sans doute n'étaient point que des fautes, après une conspiration flagrante où Bernadotte, Fouché, Talleyrand mettent en jeu, avec les royalistes, les mêmes ressorts auxquels on devra en 1814 le retour de Louis le Désiré.

Et à travers lui, pour elle, des attentions, des amabilités qui surprendraient si, toujours, cette pensée de se faire pardonner n'était en son esprit. Quand Bernadotte est blessé au combat de Spanden, et que, deux jours après, Napoléon lui écrit, c'est pour lui dire « qu'il voit avec plaisir que madame Bernadotte se trouve en cette circonstance auprès de lui » ; c'est pour ajouter : « Dites, je vous prie, mille choses aimables à madame la maréchale, et faites-lui un petit reproche. Elle aurait bien pu m'écrire un mot pour me donner des nouvelles de ce qui se passe à Paris, mais je me

réserve de m'en expliquer avec elle la première fois que je la verrai. »

Point d'attention qu'il n'ait : c'est à elle que, après Erfurth, il réserve une des trois magnifiques pelisses que l'empereur de Russie vient de lui offrir. A toute occasion, bien qu'elle ne paraisse guère à la Cour, car elle déteste Joséphine et les Beauharnais, et ne s'en cache pas, c'est de sa part des présents précieux : vases de Sèvres ou tapisseries des Gobelins. N'est-ce pas à elle enfin qu'il pense lorsque — après Walcheren! — il songe à envoyer Bernadotte à Rome comme gouverneur général — par suite grand dignitaire de l'Empire — pour tenir au Quirinal la cour de l'Empereur, avec une liste civile de trois millions, l'égalant ainsi à Borghèse, qui est à Turin, à Élisabeth, qui est à Florence, presque à Eugène, qui est à Milan?

Quand Bernadotte, au refus d'Eugène, qui ne veut pas apostasier, est, grâce à la neutralité, au moins bienveillante, de Napoléon, élu prince héréditaire de Suède, si, à ce moment, la politique de l'Empereur paraît à quelques-uns obscure et voilée, c'est qu'ils ne savent pas tenir compte de son cœur : « Il est séduit par la gloire de voir une femme à laquelle il s'intéresse, reine et son filleul prince royal. » On le voit régler minutieusement les détails de la présentation de Désirée lorsqu'elle prend congé comme princesse de Suède, et, faveur sans précédent, l'inviter le

dimanche au dîner de famille; on le voit gratifier Bernadotte d'un million sur la caisse de service, lui racheter les dotations dont lui-même l'a comblé, négocier avec lui la reprise de Pontecorvo, donner un titre et une dotation au frère de Bernadotte.

Certes, il a le droit d'écrire à Eugénie : « Vous devez être persuadée depuis longtemps de l'intérêt que je porte à votre famille. »

Quatre mois plus tard, Bernadotte s'est mis d'accord avec la Russie contre Napoléon; moins d'un an après, tout indique entre la France et la Suède la rupture prochaine. Désirée, qui n'a consenti qu'à grand-peine à un court voyage à Stockholm, car, disait-elle, « je pensais que la Suède c'était, comme Pontecorvo, un endroit dont nous allions prendre le titre, » Désirée se hâte de revenir à son hôtel de la rue d'Anjou.

Alors, avec d'innombrables précautions, Napoléon écrit à son ministre des Relations extérieures de faire toucher légèrement au ministre de Suède qu'il voit avec peine que la Princesse Royale vienne en France sans en avoir obtenu la permission; que c'est hors d'usage, et qu'il regrette qu'elle quitte son mari dans des circonstances aussi importantes. Désirée n'en a cure, elle ne s'en installe pas moins. En novembre, quand la guerre va éclater, l'Empereur écrit de nouveau; il envoie Cambacérès chez la reine d'Espagne (Julie Clary) dire qu'il désire que la Princesse quitte Paris et retourne

en Suède, qu'il n'est pas convenable qu'elle se trouve ici en ce moment.

Point d'affaires, Désirée reste. Elle continue à commander des robes chez Leroy, à recevoir ses amis, à tenir son salon. Elle va aux eaux avec sa sœur, revient à Auteuil, rentre à Paris comme si rien ne se passait. Elle trouve même fort extraordinaire que les Français qu'elle reçoit se permettent de blâmer le ci-devant maréchal d'Empire devenu généralissime des armées combinées du nord de l'Allemagne. Il est vrai que, si l'on en croit des gens bien informés, en même temps qu'elle fait passer à Bernadotte les suprêmes adjurations de Napoléon, elle sert plusieurs fois d'intermédiaire entre son mari, Fouché et Talleyrand.

S'il était démontré que Désirée a profité de la faiblesse que lui marquait l'Empereur pour être consciemment le lien d'une intrigue entre conspirateurs qui se connaissaient de vieille date, que devrait-on penser d'elle? Mieux vaut croire qu'elle ne resta à Paris que par passion pour Paris, afin de ne point quitter sa sœur, ses nièces, son monde, ses habitudes.

Elle y était en 1814 et eut part, comme d'autres, aux visites d'Alexandre de Russie; elle y était en 1815, pendant les Cent-Jours, et, le 17 juin, la veille de Waterloo, elle commandait, chez Leroy, une amazone de nankin et un peignoir en percale garni de valenciennes.

A présent, c'était Eugénie qui avait oublié...

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.

Watteau

Le grand poète du XVIII^e siècle est Watteau. Une création, toute une création de poème et de rêve, sortie de sa tête, emplit son Œuvre de l'élégance d'une vie surnaturelle. De la fantaisie de sa cervelle, de son caprice d'art, de son génie tout neuf, une féerie, mille féeries se sont envolées. Le peintre a tiré des visions enchantées de son imagination un monde idéal, et, au-dessus de son temps, il a bâti un de ces royaumes shakespeariens, une de ces patries amoureuses et lumineuses, un de ces paradis galants que les Polyphile bâtissent sur le nuage du songe, pour la joie délicate des vivants poétiques.

Mais parlons de ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre français : *L'Embarquement de Cythère*. ... Voyez ce vert des arbres transpercés de tons roux, pénétré de l'air ventilant, de la lumière aqueuse de l'automne. Voyez sur le délicat aquarellage d'huile grasse, sur le

lisé général de la toile, le relief de cette pannetière, de ce capuchon; voyez la pleine pâte des petites figures avec leur regard dans le contour noyé d'un œil, avec leur sourire dans le contour noyé d'une bouche; la belle et coulante fluidité de pinceau sur ces décolletages et ces morceaux de nu semant leur rose voluptueux dans l'ombre du bois! Les jolis entre-croisements de pinceau pour faire rondir une nuque! Les beaux plis ondulants aux cassures molles, pareils à ceux que l'ébauchoir fait dans la glaise! Et l'esprit et la galantise de touche aux fanfoles, aux chignons, aux bouts de doigts, à tout ce qu'attaque le pinceau de Watteau! Et l'harmonie de ces lointains ensoleillés, de ces montagnes à la neige rose, de ces eaux reflétées de verdure; et encore ces rayons de soleil courant sur les robes roses, les robes jaunes, les jupes zinzolin, les camails bleus, les vestes gorge-

de-pigeon, les petits chiens blancs aux taches de feu! Car nul peintre n'a rendu comme Watteau la transfiguration des choses joliment colorées sous un rayon de soleil, leur doux pâlessement, l'espèce d'épanouissement diffus de leur éclat dans la pleine lumière. Arrêtez un moment vos regards sur cette bande de pèlerins et de pèlerines se dressant sous le soleil couchant, près de la galère d'amour prête à appareiller : c'est la gaieté des plus adorables couleurs de la terre surprises dans un rayon de soleil, et toute cette soie innée et tendre dans le fluide rayonnant vous fait involontairement vous ressouvenir de ces brillants insectes qu'on retrouve morts, avec leurs couleurs encore vivantes, dans la lumière d'or d'un morceau d'ambre.

Ce tableau, *L'Embarquement de Cythère*, est la merveille des merveilles du Maître.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.



L'EMBARQUEMENT POUR CYTHÈRE, gravé par TARDIEU d'après le tableau original de WATTEAU, qui appartient aujourd'hui à l'empereur d'Allemagne, et dont la toile qu'on peut voir au musée du Louvre, où elle est cataloguée sous le même titre, ne constitue en réalité qu'une admirable ébauche.

La vie amoureuse de François Barbazanges

... et le bonheur au monde
Peut n'avoir qu'une nuit comme la gloire un jour.
ALFRED DE MUSSET (*Namouna*).

I

Le 17 juillet 1673, madame Catherine La Poumélye, femme de M. Jacques Barbazanges, conseiller au présidial de Tulle, accoucha d'un garçon beau comme le jour. La matrone sage-femme, l'ayant lavé dans une eau tiède, le présenta tout nu sur ses langes à monsieur son père, qui s'émerveilla de le voir si bien fait. Il n'y eut pas de servante dans la maison qui ne criât au prodige, et le bruit se répandit, par tout le faubourg de l'Enclos, que le fils premier-né des Barbazanges était pareil, hormis les ailes, au petit Cupidon naissant.

Cependant que tout dormait dans la maison, monsieur le conseiller quitta l'habit et la perruque, et monta jusqu'en son cabinet de physique, pour s'y reposer l'esprit.

Ce lieu n'avait rien de majestueux ou d'agréable. C'était, sous les combles mêmes du logis, une manière de grenier, avec deux mansardes et une brèche dans le toit, où, par les nuits claires, M. Barbazanges dressait une longue lunette d'astronome. Point d'autres meubles qu'une table, un bahut, deux vieilles chaises, et quantité de machines, sphères, bocaux, astrolabes, brillant de cuivre et de cristal. Les toiles d'araignées ne manquaient point, ni la poussière, car les domestiques n'avaient pas licence d'entrer dans ce réduit pour le nettoyer. S'il y avait eu quelques lézards empaillés, pendant au plafond, et une chauve-souris clouée sur la porte, le cabinet de M. Barbazanges eût assez bien figuré le laboratoire de Faustus.

Notre conseiller, nullement magicien, mais curieux de toutes sciences, se plaisait fort en ce gîte. Il y pouvait disséquer des grenouilles sans que madame Catherine, son épouse, menaçât de s'évanouir ; il y pouvait arranger des collections de minéraux et lire de vieux livres touchant la médecine et l'astrologie. Pline l'Ancien faisait ses délices ; il connaissait par cœur les *Astronomiques* de Manilius, et ces rêveries ne l'empêchaient point d'entendre les affaires et d'arrondir honnêtement son bien. Son cousin par alliance, le bon chanoine La Poumélye, admirait parfois comme en M. Barbazanges l'astronome et le magistrat se combattaient rudement : il y voyait un symbole de l'idéal et du réel, de la grâce et de la nature.

La chandelle pleurait un suif jaune sur

l'étain du chandelier. Le vent de la fenêtre ouverte couchait la flamme oscillante, faisait trembler contre le mur l'ombre comique de la robe de chambre et du bonnet de nuit à coques jaunes.... Dans cet appareil malséant à la dignité conseillère, M. Barbazanges humait la fraîcheur nocturne et considérait l'état du ciel.

La nuit, chaude encore du jour torride, était toute bleue, d'un bleu cendré, vaporeux et doux. Le clocher de la cathédrale semblait un noir nécromancien, en bonnet pointu, qui mesurait les angles diamantés, les courbes lumineuses des constellations surgissantes. Le Cygne planait au zénith ; le Serpent menaçait Hercule. Vénus, qui s'était levée, nue comme une perle, sur la grève pourpre du couchant, commençait de descendre, effrayée par le vieux Saturne dont la face maléfique apparaissait de l'autre côté du ciel, entre les quatre étoiles du Capricorne.

L'opposition de ces planètes inquiétait M. Barbazanges, soucieux d'établir, selon les règles, le « thème de nativité » de son fils. Son âme, fascinée par l'étrincelante géométrie stellaire, voyagea quelque temps parmi les douze « maisons du Soleil » ; mais le poids de ses pen-

sées la ramena insensiblement vers la terre. Un à un, les hôtels de l'Enclos éteignaient leurs façades. Des portes, en retombant, ébranlaient le lourd silence des ruelles noires. On entendait les voix errantes de promeneurs invisibles, l'égouttement continu d'une fontaine, le choc des seaux sur le pavé.

L'antique maison des Barbazanges, qui avait à ses fenêtres des sirènes et des salamandres, des feuillages frisés et des pores-épics, était bâtie au flanc escarpé du Puy-Saint-Clair, sur le côté nord de la place de la Bride. A vrai dire, cette place n'était guère qu'un carrefour borné par la tour ruinée de la Barussie, le mur latéral de l'église Saint-Pierre, les débris du Château et la rampe de pierre qui domine encore aujourd'hui les anciens fossés de la ville. A gauche, le quartier Redole-Peyre dégringole jusqu'à la Corrèze : à droite, la rue des Morts descend à pic vers la Solane qui roule ses eaux empuanties entre des bâtisses fortifiées, des papeteries, des jardinets et des moulins. On aperçoit la rue du Fourret remontant sur le coteau de l'Espinass, tout couvert de maisonnettes clairsemées, de « pièces » de vignes, de petits arbres en boules. La place de



« Ce samedi, vingt-septiesme jour du mois de juillet, l'an mil six cent soixante-treize.... » La chandelle gressillait. La plume criait sur le parchemin.... (Page 42.)

la Bride, formant une sorte d'éperon, domine les vallées des deux rivières, et le vieil Enelos, cœur triangulaire de Tulle, que la Corrèze et la Solane enferment en leur confluent. Parmi l'enchevêtrement des toits, M. Barbazanges apercevait la petite tourelle octogonale du Château, la belle maison sculptée des Dufraysses de Vianne, la profonde coupure tortueuse de l'escalier des « Quatre-Vingts », qui descend vers la Grand-Place, et la flèche aiguë du clocher. Il devinait les zigzags des rues principales partageant les faubourgs en « îlots », les lignes de la première et de la seconde enceinte, les tours de défense, accroupies comme des chiens sur les remparts ruinés ; et plus loin encore, à l'extrême horizon, dans la transparence bleuâtre, où des feux épars rougissaient, le dessin des collines qui, de l'Alverge au Rocher des Malades et de l'Estabournie au Puy-Saint-Clair, couronnaient de verdure sa ville chérie....

Là, et dans l'Enclos même, était le berceau des Barbazanges, famille artisanne enrichie au dernier siècle, haussée jusqu'à la bourgeoisie, et qui, depuis cent ans, donnait des consuls au municipal et des magistrats au présidial. Jacques Barbazanges était né place de la Bride. Les jésuites l'avaient instruit en leur collège. Il avait participé aux processions solennelles, aux représentations théâtrales organisées par les bons Pères, aux « Jeux de la Vierge », qui remplaçaient les « Jeux de l'Églantine »... Et même, dans sa seizième année, il avait mérité un prix, en composant une ode latine sur « les dignités, prérogatives et mérites de la Sainte Mère de Dieu ».... Quel événement !... Le plus considérable de sa jeunesse studieuse, jusqu'aux grands jours de l'émancipation et du mariage.... Maintenant, le conseiller, parvenu à l'âge de quarante ans, gloire et dilection de la ville, lumière du présidial, très versé en toutes sortes de sciences, voyait tardivement naître l'héritier tant désiré.... Encore un peu d'années, pensait-il, et le nouveau petit Barbazanges connaîtrait la discipline des jésuites ; il marcherait à son rang dans les processions, triompherait aux Jeux, et, sachant ce que doit savoir un honnête homme, il irait à Bordeaux, à Toulouse, à Paris même apprendre ce que ne doit point ignorer un homme de loi. Plus tard, il siégerait au présidial, chérirait les sciences, sans négliger sa fortune, et, le soir, au coin du feu, il entretiendrait son barbon de père de chimie et de médecine. Une fille de bonne maison lui apporterait en mariage des vertus, des grâces, quelque bien. Et la cité de Tulle, entre les collines, enfermerait doucement sa vie et ses désirs.

La petite place était déserte. Le clocher noir, dans les ténèbres bleuissantes, regardait les constellations tourner autour de sa flèche. M. Barbazanges éternua....

Il eroisa sa robe de chambre, ferma la fenêtre et resta, le nez dans ses grimoires, jusqu'à minuit sonné. Le bonhomme n'était pas le seul bourgeois du pays qui se piquât d'astrologie. S'il y apportait plus d'ardeur et de curiosité que ses amis Pesehadour, Melon et Baluze, il ne faisait pourtant que suivre la

coutume de la province. Les gens du Bas-Limousin ont un goût étrange pour le surnaturel. Ils ont remplacé les druides gaulois par des *metjes* ou sorières, et vénèrent extrêmement les étoiles du ciel, les arbres des bois, les pierres et les fontaines.

Quand le « thème » fut achevé, M. Barbazanges alla quérir dans le bahut le « livre de raison » que ses parents lui avaient transmis en héritage. C'était un livre très vieux, à feuillets de parchemin, à pesante reliure brune, bardée de fer comme un coffret. Chaque Barbazanges, à son tour, avait marqué, d'une ferme écriture de jeune homme, puis d'une écriture tremblée de vieillard, les mémorables incidents de son existence. Les variations de l'orthographe indiquaient les progrès de la langue, — de l'an 1540 à l'an 1670, — mais d'une page à une autre page, et d'une vie à une autre vie, les mêmes formules, les mêmes événements se reproduisaient, presque identiques : e'taient des baptêmes, des morts, des mariages, des contrats de vente et d'achat, des notations précises sur l'aspect du ciel au moment des naissances, l'état de la lune, la position des planètes qui influencent le sort des nouveau-nés. Quelquefois, le récit bref des heureuses fortunes ou des calamités publiques ; la guerre contre Henri de Turenne et le siège de 1585, le dévouement civique d'un Barbazanges, blessé sur les remparts de Tulle « près du bon capitaine Jehan » ; des faveurs royales, des élections de maires et de consuls, l'étrange abondance de vin en 1615, les inondations de 1626, les chutes de grêlons, les famines, l'horrible peste de 1651, sans oublier les apparitions de météores, comme cette comète de 1618 qui avait « une grande queue en rayons de feu de la longueur de deux piques ». — Ainsi l'histoire de la famille Barbazanges côtoyait et reflétait l'histoire de la cité.

Ce samedi, vingt-septiesme jour du mois de juillet, l'an mil six cent soixante-treize....

La chandelle grésillait. La plume criait sur le parchemin. M. Barbazanges éternua encore, et renfonça son bonnet de nuit.

... environ l'heure de neuf heures après midi, par la grâce de Dieu naquit François, mon premier enfant, et de Catherine La Poumelye, ma femme.... La lune était vieille au dernier quartier. Et ledit François naquit lorsque regnoit au ciel la planète Venus, et participe des influences d'icelle et du suvant qui est Saturne....

Le conseiller rêva un instant, et, ne sachant s'il devait sourire ou soupirer, il termina enfin l'horoscope :

Si Dieu lui fait la grâce de vivre, ses qualités seront principalement qu'il sera très bien fait, civil dans ses manières et son langage, et, nonobstant sa complexion melancholique, poly, aimable et point avareux. Mais l'opposition des planètes me porte à craindre qu'étant très beau de

corps et de visage, il ne soit fort aimé d'un chacun, et surtout des femmes, par lesquelles luy pourroit arriver malheur.... Aussy, je pry Dieu que le fasse homme de bien, régulier en Jésus-Christ et fort éloigné de tout libertinage.

II

Madame La Poumelye la mère, et M. Jean Baluze, frère du célèbre écrivain, tinrent François Barbazanges le jour de son baptême, qui fut le 50 de juillet. Après la cérémonie, les dames de Tulle vinrent complimenter l'accouchée. Malgré la chaleur extrême, les fenêtres de la grande chambre étaient closes et un feu de fagots faisait rougeoier les boiseries grises et les quatre « pentes » ou panneaux en tapisserie d'Aubusson. Sur un cabinet de laque, on avait placé, bien en vue, les présents du parrain et de la marraine : une chaîne d'hyacinthes et cornalines et un fort beau tour de gorge en point de Tulle, avec les manches pareilles, qui venait de chez la bonne faiseuse, mademoiselle Contrastin.

Le matin même, l'évêque Masearon — le plus aimable prélat de France, qui estimait madame Catherine et lui prêtait force romans — avait envoyé une boîte de dragées et de nonpareilles. Les visiteuses goûtaient à ces douceurs, et, parlant toutes ensemble, étalaient leurs jupes de moire et de ferrandine, leurs corps busqués, leurs belles coiffes, leurs petits éventails d'ivoire dorés et ciselés à jour. L'une citait quelque remède convenable aux femmes en couches ; l'autre donnait son avis sur la nourriture des enfants ; celle-ci déplorait l'humeur jalouse de son mari ; celle-là, l'opiniâtreté de sa servante. Et toutes s'accordaient à envier l'heureuse condition des hommes, qui n'ont de la paternité que les plaisirs. Cependant le petit François criait en son berceau, que la vieille Marceline — nourrie de madame Barbazanges — faisait branler doucement. Les dames, aussitôt penchées vers lui, louaient sa bonne constitution, sa beauté miraculeuse, s'étonnant qu'il ne fût ni ridé, ni gonflé, comme on voit les enfants de deux jours, plus semblables, certes, à des crapauds écarlates qu'à des êtres humains. Elles admiraient le duvet blond frisant sous le bonnet de guipure, les yeux bleu foncé, les joues pétries de roses. Telles des fées dans l'alcôve d'une reine, elles composaient à leur façon l'horoscope du joli François, et, lui promettant une vie toute amoureuse, elles plaignaient déjà les pauvres filles que ses yeux bleus feraient pleurer.

Le berceau craquait ; le soleil oblique riait aux carreaux ; la matrone, accroupie devant la rougeur du foyer, déplaçait des linges, et, sous ses rideaux de ras vert, madame Catherine, attendrie, orgueilleuse et lasse, sentait le premier lait lui monter au sein.

III

François Barbazanges ne fit mentir ni les astres ni les dames qui lui avaient promis une si galante destinée. Il commença de plaire

dès qu'il commença de vivre, et, sans y penser même, le pauvre innocent, il exerça sur les yeux et les cœurs féminins la plus étrange tyrannie.

Il portait encore la robe longue et le bourrelet, que les commères, dans les rues, arrêtaient sa berceuse Marceline et le voulaient prendre dans leurs bras. « Ah! le beau poupon!... Qu'il est gras! qu'il est joli! *Diou lou fasso creyre!*... » L'enfant répondait à ces mignardises par des cris lamentables, et, certain jour qu'une bohémienne noire et puante fit mine de le baiser, il manqua de tomber en convulsions. M. Barbazanges, averti, saboula rudement la berceuse, et lui défendit de laisser aucunes gens toucher au petit François, car il n'était pas rare que des enfants de famille fussent volés par des maugrabins.

Quand il eut laissé les lisières et pris l'habit de garçon, François montra toute la douceur de son caractère. Ne sachant ce qu'était laid ou beauté, ne tirant point vanité de sa figure, il était modeste, timide, et nonchalant par goût de rêver. Monsieur son père l'aimait à la folie et madame sa mère en était si éperdue que, par l'excès de leurs caresses, ces tendres parents risquaient fort de gâter son bon naturel. En vain madame La Poumélve arguait de ses droits d'aïeule pour quereller les Barbazanges.

— Vertuchou! disait-elle, vous saurez ce qu'il en coûte, ma fille et mon gendre, d'avoir fait un trop beau garçon. Bientôt mon coquin de petit-fils réclamera des habits galonnés et des rubans, et l'âge d'amour venu, il vous ruinera en perruques blondes.... Il fera comme ces freluquets, sortis d'honnêtes bourgeois, procureurs et juges, qui singent les gentilshommes et, malgré les lois somptuaires, portent l'épée et le velours.... Ne dirait-on pas que la roture de leur papa leur pue au nez!... Votre François, ma fille, quittera le linge uni et la moire lisse. Il se croira trop bien fait pour étudier, et, plutôt que de se morfondre sur les Pandectes, il courra les filles.... Mettez-moi ce polisson au collège! Qu'il aille apprendre le latin et recevoir le fouet! C'est ainsi qu'on devient honnête homme....

Ces discours ébranlaient M. Barbazanges; mais madame Catherine faisait un soupir et versait un pleur, et le bon époux céda aux désirs de sa moitié, lesquels s'accordaient secrètement avec les siens propres.

Jusqu'à dix ans, François ne quitta point la vieille maison de l'Enclos. Il grandit entre ses père et mère, sa grand-maman, sa berceuse, et la compagnie ordinaire des Barbazanges.

Cette compagnie, où brillaient l'abbé de Lagarde, les Baluze, le médecin Peschadour, les Saint-Priest, les Melon, les Rabanide, était alors la plus savante et la plus policée du Bas-Limousin. La ville de Tulle, isolée dans les montagnes, était une véritable république, sous l'autorité paternelle de ses évêques; et, contrainte de se suffire à elle-même, tirait de son propre flanc clergé, fonctionnaires, ma-

1. « Dieu le fasse croître! »



Les dames, penchées vers lui, louaient sa bonne constitution, sa beauté miraculeuse. Telles des fées dans l'alcôve d'une reine, elles composaient à leur façon l'horoscope du joli François, et, lui promettant une vie toute amoureuse, elles plaignaient déjà les pauvres filles que ses yeux bleus feraient pleurer. (Page 42.)

gistrats. Instruits au même collège, nobles et bourgeois ne se distinguaient point les uns des autres, et gardaient un vil amour de l'éloquence et des belles-lettres. Il n'était pas de cérémonie sans discours en prose ou en vers. Assurément, on voyait à Tulle beaucoup trop de pédants et de précieuses, qui ne retardaient sur Paris que de cinquante ans, mais on y trouvait aussi des savants estimables et quantité de bons esprits.

La présence de M. Mascaron avait enflammé d'une ardeur nouvelle tous ces génies baslimousins.

Le célèbre évêque avait appréhendé que la rudesse des habitants n'égât l'apreté des chemins qui entouraient sa ville épiscopale. Quand, pour la première fois, — le 18 de juin 1672, — son carrosse avait descendu l'effroyable pente de la rue du Fourret, il avait cru « se précipiter aux abîmes ». L'accueil respectueux et magnifique des citoyens, les harangues des magistrats, presque toutes spirituelles et sensées, lui firent bien voir qu'il n'était point chez des sauvages. Et, cinq jours après son arrivée, il put écrire à son amie la plus chère, Madeleine de Scudéry :

« S'il ne fallait pas venir à Tulle, elle serait une fort jolie ville, et je ne suis point surpris que ceux qui ne font que passer en disent du mal, et que ceux qui y séjournent en disent du bien¹. »

M. Barbazanges conquiert l'affection du prélat par une singulière rencontre : il fit gagner un procès à une certaine marquise de Combareilh, qui était la propre cousine de mademoiselle de Scudéry. On sait en quelle estime M. Mascaron tenait la « nouvelle Sapho ». Il parlait d'elle

1. Deux lettres de Mascaron à mademoiselle de Scudéry publiées par René Fage. (Tulle, 1885.)

avec une chaleur qui eût scandalisé le vulgaire, si toute la France n'eût connu la chasteté de l'illustre fille, — laquelle était déjà sur l'âge, noire, maigre et « suant l'encre par tous les pores », comme disait cette peste de madame Cornuel. Le bon évêque, cependant, faisait de la *Clelie* et de l'*Ibrahim* l'occupation de son automne. Ces ouvrages, qui commençaient à passer de mode, gardaient pour lui leur fleur de nouveauté. Il y trouvait « quantité de choses propres pour réformer le monde », et, dans les sermons qu'il préparait, il mettait, de son propre aveu, la Scudéry « à côté des Pères de l'Église ». Rien de ce qui touchait cette héroïne ne laissait M. de Tulle indifférent. Aussi pressa-t-il fortement M. Barbazanges de contenter sa chère Scudéry et de prendre en mains la juste cause de madame de Combareilh. Le procès gagné, la marquise, veuve et mère d'un jeune fils, vint à Tulle remercier le conseiller Barbazanges. Elle fit une visite à madame Catherine, qui était grosse et incommodée, et, l'année suivante, quand naquit François, elle envoya une lettre du tour le plus précieux et le plus galant du monde, avec un très beau présent.

L'amitié de madame de Combareilh devait procurer aux Barbazanges les bonnes grâces de l'évêque. Il apprit que l'épouse du conseiller était vertueuse et bien faite, et qu'elle avait de l'esprit, possédant par cœur les ouvrages de M. d'Urfé et de La Calprenède. D'autre part, les Baluze l'assurèrent que madame Catherine était bonne à la cuisine comme au salon et qu'elle préparait parfaitement le lièvre à la royale, qu'on appelle en limousin « *la lebro en chobessar* ». Ce discours attendrit fort le pieux évêque et il fit incontinent porter chez

madame Barbazanges les œuvres complètes de Madeleine de Scudéry, reliées en veau plein et timbrées aux armes épiscopales.

Après le départ de M. Mascaron, — en 1685, — madame la Conseillère et ses amis conservèrent ces mêmes traditions de la Chambre bleue, que la marquise de Combareilh perpétuait en son château des montagnes. Ils se réunissaient tous les samedis, pour lire les lettres de M. de Lagarde ou de M. Etienne Baluze, les satires de M. Peschadour, les madrigaux et les épigrammes de M. du Verdier. Quant à M. Barbazanges, il ne donnait point dans le tendre, il ne savait pas pousser sa pointe, et ne comprenait les énigmes qu'un grand quart d'heure après que tout le monde avait ri. Aussi, lorsqu'il n'était pas retenu au présidial, il demeurait invisible en son cabinet de physique. Le bonhomme n'était point jaloux. Madame Catherine avait la tête un peu trop enflée de chimères, mais elle n'était pas de complexion amoureuse et se payait uniquement de grimaces et de soupirs. Jeune encore, les yeux bleu de roi bien fendus, les cheveux châtons crespelés, la bouche vermeille, la gorge belle, toujours déceimment vêtue d'éta mine du Mans, elle était fort plaisante à voir parmi ces vieilles fées qu'étaient les sœurs Baluze et madame Peschadour. Elle tenait son cercle dans la salle du premier étage, où il y avait des rideaux de crépon vert, un miroir de Venise assez beau, des tapisseries de Bergame, et douze fauteuils au point de canevass, œuvre antique de madame La Poumélle. Les demoiselles Baluze, en costume de mères-grands, s'asseyaient aux places d'honneur, et, un peu en arrière, leur nièce, la jolie Perrine, fille du docteur Jean Baluze, considérait tendrement le jeune Melon du Verdier. Il y avait aussi le médecin Peschadour, longue figure jaune sur un long corps noir, et le trésorier Rabanide, et le chanoine La Poumélle, dont l'aumusse doublée de blanc, le camail pointu, noir et rouge, ravissaient le petit François. L'enfant assistait aux séances, blotti sur les genoux et contre le frais corsage de mademoiselle Perrine. Il se caressait aux douces mains, aux joues plus douces, aux boucles soyeuses de la demoiselle, qui le baisait à tout propos en regardant Melon du Verdier.

Vers la fin de l'an 1685, on fiança ces deux aimables personnes, et Perrine vint plus rarement chez les Barbazanges. Alors madame Peschadour amena ses petites filles, qui étaient jaunes et laides comme leur papa. Les pécores se fourraient sous la table, qui avait un très grand tapis, et, dans cette manière de tente, elles attiraient le petit Barbazanges qu'elles nommaient leur « petit mari ». Subjugué par les voix impérieuses de ces Peschadour, François se laissait arranger la cravate, friser les cheveux, saccager l'habit; il embrassait, au commandement, ses deux femmes, dont il avait une extrême peur. D'abord enchantées, puis aigrement jalouses, les Peschadour finissaient par s'arracher, bras de-ci, jambe de-là, le malheureux petit mari.... Les grandes personnes faisaient silence. On entendait la voix creuse du médecin, qui débitait une *Satire sur*

les embarras de Tulle, imitée de M. Boileau.... Soudain un cri lamentable résonnait au ras du parquet, presque entre les pieds du poète, et le tapis levé, on voyait François tout défilé et pâle, égratigné jusqu'au sang, et les Peschadour se gourmant comme des furies. Madame leur mère les séparait en leur promettant les verges; une servante emmenait le petit garçon à la cuisine pour lui laver le nez, et le pauvre François, dans un âge si tendre, éprouvait ainsi l'heur et le malheur de plaire aux dames.

IV

Débarassé des Peschadour, qu'on mit chez les Ursulines, François vécut seul, sans camarades, ignorant les jeux ordinaires et les plaisirs des enfants. Sa bonne-maman La Poumélle lui apprit le *Pater* et l'*Ave* en latin, et sa berceuse Marceline plus de cent histoires de revenants et d'enchantements. A cette belle école, il devint plus extravagant qu'un poète.

Enivré de ses propres songes, il errait tout le jour dans la maison, changeant de place pour changer d'ennui, et jamais petit bourgeois limousin ne s'abandonna plus jeune à des imaginations plus saugrenues. Les récits de Marceline en fournissaient la matière. M. Barbazanges recevait-il François, par faveur, en son cabinet, l'enfant s'amusa à peine des curiosités naturelles et des machines, car il y voyait l'appareil du sabbat, l'antre d'un druide, la caverne d'un magicien.... Les demoiselles Baluze venaient-elles voir sa maman : leurs corps brodés, l'édifice branlant de leurs coiffes, leurs jupes « en tripe de velours » jaune, plus roides que les antiques vertugadins, rappelaient à François ces Carabasses prodigieuses de méchants dons qui troublent les baptêmes des princesses. Descendait-il à la cuisine, lieu de délices, où cuisaient pour lui les châtaignes blanchies, les *flougnardes*, les *tourtous*.... La vieille Marceline, assise dans le *cantou* de la cheminée, figurait cette bonne femme qui prêta son fuseau à la Belle-au-Bois-dormant. Le petit domestique Jeantou était peut-être un des trois cents marmitons qui préparèrent le repas nuptial de Riquet-à-la-Houppes.... Et quant à regarder sous le lit de la cuisinière, François ne l'eût osé pour rien au monde, car, dans les histoires de brigands, il y a beaucoup trop de ces lits à quenouilles, à rideaux de serge couleur de sang, sous lesquels passent les bottes épouvantables des voleurs de grand chemin.

Au crépuscule, la cuisine entière s'emplissait d'ombre et d'enchantements. L'escalier à vis, dans les demi-ténèbres, enroulait sa spirale et devenait un escargot géant. L'horloge-fée, détraquant ses poids, sonnait minuit à toute heure. Sur la table, les carottes devenaient des gnomes barbus de rouge et les choux de grosses dames en robe de brocart vert. Cette palombe au col changeant, tuée sur l'étang de Brach par M. Jean Baluze, c'était, hélas! c'était l'Oiseau Bleu lui-même!... Le chat, fidèle serviteur de M. de Carabas, guettait une souris grise qui prenait

tout à coup le fin minois et la robe discrète de Cendrillon.... Ainsi environné de phantasmes, François ressentait quelque épouvante.... Grimant sur un escabeau, il atteignait une fenêtre, sorte de soupirail grillé, presque au ras du sol, et il regardait les enfants qui sortaient des Petites Écoles, sur la place de la Bride. Leur bande crierde escadait la rampe des fossés, au risque de choir, voltigeait autour de la fontaine, puis s'éparpillait dans les ruelles de Redole-Peyre et de la Porte-Chanac. Des filles effrontées allaient chanter pouille à mademoiselle Contrastin, la dentellière, qui se penchait sur la murette de sa boutique, menaçante et levant un balai de bouleau.... D'autres, non moins hardies, agachaient le petit Barbazanges et l'appelaient : « François, joli François!... » Une surtout....

Ah! que François la détestait, cette Margot Chabrilat, dite « Margot la Chabrette », et plus chèvre que fille, assurément, par la maigreur, la couleur, le caprice et l'impudence. Toujours sautante et virevoltante, les pieds nus, les jupons troués, le mouchoir ouvert, la tignasse crépue sur les yeux, elle s'approchait de la fenêtre.

— Eh! bonjour, disait-elle avec force contorsions et cérémonies. Eh! bonjour, monsieur de Barbazanges!... Que vous êtes joli! Que vous me semblez beau!... Si votre ramage était pareil à votre plumage, vous seriez le phénix du Bas-Limousin!... Mais votre nourrice ne vous a pas fait couper le fil de la langue, car vous ne savez point parler aux gens.... Il vous faut aller en pèlerinage à Sainte-Claquette¹.

Et, plus bas, les yeux luisants :

— Viens donc, lourdaud! Ta mère ne le saura pas.... Nous irons voir les serpents à la vitrine de l'apothicaire et battre du marteau à la porte du chirurgien.... Il n'y a rien de plus divertissant.... Nous descendrons à cloche-pied les « Quatre-Vingts » jusqu'à la tour de Maïsse.... Je te donnerai des pruneaux d'Agen que j'ai volés chez Lacombe, et tu m'embrasseras dans les venelles, près du barricotier....

Ce langage, qui lui rappelait les pires insolences des Peschadour, faisait horreur à François. Quittant le soupirail ou grimaçait Margot, il se précipitait au giron de sa berceuse, qui posait son fuseau pour le caresser et lui chantait à mi-voix :

Janetoun, ma mie...

Cependant, l'extrême ignorance de François donna quelques remords aux Barbazanges. Madame La Poumélle criait plus haut que sa tête contre la folie de ses enfants :

— Jamais, disait-elle, jamais bourgeois de Tulle n'ont élevé ainsi leur fils unique.... Monseigneur le Dauphin fut moins gâté! Que ferez-vous de François, plus tard?... Un avocat, un conseiller, un juge?... Vous nous la baillez belle, en vérité!... Nourri de billevesées, votre fils deviendra un songe-creux, une pauvre cervelle éventée, et non point un

1. Sainte-Claquette ou Sainte-Foi délie la langue des enfants qui tardent à parler.

simple et honnête magistrat, comme ses ancêtres. Et Dieu sait qu'avec sa jolie figure, il est, plus qu'un autre, en danger de se pervertir !

Le bon chanoine La Poumélve venait à la rescousse :

— Ma cousine dit fort bien. Il est mauvais qu'un garçon demeure, passé huit ans, aux mains des femmes. La solitude le rend mélancolique ; l'ennui le peut conduire à la consommation.... Et quelle honte n'aura-t-il pas, au collège, en se voyant, à son âge, mis en la dernière classe, parmi les marmousets ?

Le conseiller se rendit à ces raisons et l'on décida qu'après les chaleurs François irait au collège. Touchée au vif par les propos du cha-

noine, madame Barbazanges voulut épargner une mortification trop rude à son fils chéri : elle résolut de lui apprendre à lire, et, pour ce faire, elle choisit, non pas un alphabet grasseyé et rebutant, mais un beau livre orné d'images. Ce livre, naguère les délices de madame Catherine, un peu délaissé depuis que M. Mascaron avait mis la Scudéry à la mode, c'était l'*Astrée*, la vénérable *Astrée*, si pesante que nul ouvrage ne pressait mieux les rabats. Le frontispice représentait la chaste bergère, décolletée et frisée à la mode de la vieille cour, et l'auteur, le sieur d'Urté lui-même, avec la moustache et la royale, une couronne de lauriers sur le chef, la dépouille d'un lion sur les épaules et l'estomac décon-

vert. Deux petits amours assez vilains versaient sur eux des cœurs et des flammes.... A force de voir les représentations de ces personnes, François souhaita connaître leurs aventures, et ce désir le piqua si bien qu'il apprit à lire avec une admirable facilité. On peut bien croire qu'il ne lut pas l'*Astrée* tout entière, mais madame Barbazanges, se souvenant que M. Mascaron faisait prêcher *Clélie*, suivit son inclination naturelle, et dit à son fils quelques petites choses d'*Astrée* et de Céladon, et même d'Artamène et de Mandane, d'Aglatidas et d'Amestris.

Ces illustres images s'imprimèrent dans l'esprit de François jusqu'à effacer les marques des précédentes. Les lutins et les ogres lui parurent bons à divertir le populaire, et il abandonna le pays féérique pour le royaume des tendres allégories et des galantes abstractions. Bientôt, même, la compagnie des héros et des infantes l'enchantait si fort qu'il conçut un dégoût étrange des filles et femmes du commun. Non qu'il méprisât ces personnes par orgueil ou dureté d'âme, — elles le trouvaient, au contraire, le plus poli du monde et toujours prêt à les obliger, — mais dans leurs manières et dans leurs propos il sentait la grossièreté naïve de leurs sentiments et la bassesse de leur origine. Aussi lui semblaient-elles propres à soigner les bestiaux, tenir les boutiques, cuisiner et ravauder....

Il résolut donc, à l'âge de dix ans, de n'épouser jamais qu'une dame parfaitement belle, et digne d'occuper le plus illustre trône de l'univers, si le mérite seul y donnait des droits et non pas la naissance. La bergère *Astrée* fut son premier amour. Ainsi se fortifia en lui la haine des coureuses et des effrontées, et particulièrement de cette Margot Chabrilat qui ne manquait point de lui tirer la langue et de lui envoyer des baisers lorsqu'elle le rencontrait sur la place de la Bride.

V

La boutique de mademoiselle Contrastin, qui regardait droit en face l'hôtel Barbazanges, occupait le rez-de-chaussée d'une vieille maison. Le mur de l'église Saint-Pierre dominait le petit toit de tuiles où d'énormes mansardes baillaient. Une vaste baie à plein cintre reposait sur la murette basse que fleurissaient, l'été durant, des haricots d'Espagne, des capucines, et quelques pots de basilic. Nul rideau, ennemi des amours, ne dérobaient aux passants la vue des demoiselles dentellières, toutes jeunes, jolies et fort agréables avec leurs cornettes ruchées et leurs tabliers de taffetas. Il y avait parmi elles autant de petites bourgeoises que d'artisans, car les filles pauvres et délicates aiment ce travail de la dentelle qui ne gâte pas les mains. La maîtresse leur fournissait le « rezel » ou réseau nu, pour y broder des fleurs à l'aiguille, et leur payait cinquante sous l'aune l'ouvrage bien blanc et bien fini.

Un soir d'octobre 1690, un bruit de voix irritées retentit sur la place de la Bride. Mademoiselle Contrastin étant à l'assemblée des



En lui se fortifia la haine des coureuses et des effrontées, et particulièrement de cette Margot Chabrilat qui ne manquait point de lui tirer la langue et de lui envoyer des baisers lorsqu'elle le rencontrait sur la place de la Bride. (Page 45.)

« Filles Dévotes », les demoiselles coururent au seuil de la boutique, l'aiguille piquée sur le corsage et des brins de fil plein le tablier. Il avait plu. Un vent frisquet, secouant les hardes sur les balcons, traînait à travers l'Enclos l'amère odeur de l'automne. Les toits humides réverbéraient un ciel écarlate qui annonçait du vent pour le lendemain. Un étrange équipage s'arrêta devant la tour de la Motte. C'était un jeune garçon en habit de droguet, monté sur une mule, avec son valet en croupe, lequel ne pouvait descendre parce que la bête ruait. Le valet avait une face de bois qui ne disait rien. Sur les joues du garçon éclatait une pourpre naturelle, comme ce jus de grappes écrasées dont se barbouille Bacchus dans l'orgie. La gaieté du faune allumait ses petits yeux. A le voir ainsi, chancelant et riant, tel un vendangeur au retour des vignes, on s'étonnait que la mule portât une simple valise et non des paniers de raisins noirs. Otant son chapeau, il salua les dentellières et s'informa du logis de M. Barbazanges, conseiller au présidial. La plus jeune ouvrière, Margot Chabrilat, s'élança pour instruire de plus près ce cavalier, pendant que les demoiselles faisaient de grands éclats de rire.

Le valet en fut alarmé. Jurant après sa mule, il mit enfin pied à terre.

— Vous êtes donc tout neuf en ce pays? demanda la Chabrette, qui pinçait son eotillon rayé et dansait autour du garçon, telle une maigre Baechante.

A seize ans passés, elle avait encore ces façons impudiques qui, naguère, effrayaient

répondit le jeune garçon. Je me nomme Pierre Broussol, et je me viens rendre pensionnaire chez M. le conseiller Barbazanges.

— Eh bien! monseigneur, nous serons voisins, dit la Chabrette, car voici, à votre gauche, la boutique de mademoiselle Contrastin, où l'on vend le point de Tulle... Nous sommes huit ouvrières en son atelier, plus belles que le jour et plus farouches que des tigresses. Les blondins de la ville crèvent de passion pour nous toutes, et nous brotons le rezel au bruit des guitares, des hautbois et des tambourins... Et maintenant, à votre droite, voici la maison du conseiller. Il y a sur les fenêtres des femmes à queue de poisson, moins aimables que nous, et des porcs-épics, moins épineux que l'âme du joli François Barbazanges.

— Monsieur le chanoine La Pournélye, mon parrain, m'a parlé de cet Adonis, fit Pierre Broussol, non sans dédain. Il a dix-sept ans, comme moi, et un visage de fille... Je gage que vous n'estimez point ces jouvencaux effeminés, mademoiselle la dentellière! Je ferai donc si bien que vous oublierez François Barbazanges, et que vous me trouverez plus aimable que lui...

— Non plus aimable, mais moins bête! répliqua Margot. Ah! ah! vous avez dix-sept ans! C'est encore l'enfance; mais, pour votre âge, vous me paraissez bien gaillard.

— Comment l'entendez-vous?... L'enfance!... Me faudra-t-il vous donner la preuve que je suis homme et non plus enfant?...

Penché, il caressa le menton de Margot, comme il avait vu les soldats faire aux servantes d'auberge.

Les yeux de la Chabrette parlèrent assez clairement. Pierre se pencha plus près encore et baisa la fille. Dans le soir enflammé qui rougissait leurs visages et prêtait une espèce de splendeur à leurs pauvres habits, ils se regardaient en riant, tous deux bruns, lestes, hardis et secrètement échauffés par leur jeunesse.

— Ça! ça! tirez, crièrent les demoiselles ravies. Voilà la Contrastin.

D'un bond, la Chabrette fut au seuil de la boutique, et, quand mademoiselle Contrastin et une dizaine de vieilles personnes en robe puce et coiffe de gaze noire, sortirent par la porte latérale de Saint-Pierre, il n'y avait plus sur la place qu'un rustre fort occupé de décharger sa mule, et un jeune homme qui trappait très fort chez les Barbazanges. Derrière les volets de la boutique, les chandelles de veillee s'allumaient.

Introduit dans la salle où la famille Barbazanges achevait de souper, le naturel de Saint-Hilaire salua du pied, tortilla son chapeau, tira une lettre de sa poche et parla en ces termes :

— Bonjour, monsieur le conseiller et madame la conseillère. Je suis le fils Broussol, de Saint-Hilaire, près Obazine. Je viens chez vous pour être pensionnaire, avec votre agrément, et voici une lettre de M. le chanoine La

Pournélye, qui est en visite chez mon papa.

— Soyez le bienvenu, mon ami, dit M. Barbazanges. Nous vous attendions. Votre chambre est prête, et l'on va vous donner à souper.

Il lut la lettre du chanoine, qui lui recommandait le petit Broussol :

C'est, comme vous savez, l'enfant unique de M. Antoine Broussol, ancien notaire des moines d'Obazine et fort honnête homme, chez qui je fais présentement une cure de raisins. Ne vous ébahissez pas de lui voir une figure assez rustique : il n'a guère fréquenté que des paysans ou des hobereaux fort sauvages. Pourtant M. le curé de Saint-Hilaire, qui lui a enseigné les mathématiques et les éléments du latin, dit que c'est une tête bien faite... Nos jésuites de Tulle ne manqueront pas d'adoucir son humeur, en le façonnant aux belles manières; mais je ne hais point quelque rudesse en un garçon de dix-sept ans. Ce petit Broussol est mon filleul; il sera mon héritier, et je ne doute pas que vous ne trouviez en lui un second fils, et François un frère.

J'aime cette coutume de notre province de ne point enfermer les jeunes gens dans les écoles. Partages entre leurs maîtres et leurs parents, ils ne laissent pas s'affaiblir en eux les affections de famille. La discipline paternelle leur paraît si douce qu'on ne voit guère, ici, de fils ingrats, et de pères fâcheux, comme dans les comédies. Et cet usage aussi me paraît beau qu'ont les bourgeois de campagne, de confier leurs rejetons à des citadins... Cela peut exciter les enfants aux rivalités heureuses de l'étude, et former entre eux les plus touchantes et les plus solides liaisons d'amitié. Ainsi la compagnie de Pierre Broussol sera d'un bon exemple à mon neveu, qui a grand besoin de s'endurcir l'âme, car il tient de madame sa mère, avec beaucoup d'esprit et de vertu, un goût bien fâcheux pour les rêveries romanesques et les poétiques sottises...

Je ne vous parle pas de la pension de trente écus par an. C'est une misère. Mais vous n'ignorez point qu'à l'âge même de mon filleul, je payais vingt écus seulement à feu M. Baluze, chez qui mon père m'avait placé...

« Ma foi! songea M. Barbazanges, le cousin chanoine a raison. Nous fûmes bien sots, ma femme et moi, de ne pas suivre la coutume et de garder jusqu'à dix ans notre petit drôle au logis. François est parfaitement sage, bon élève au collège, fils docile et respectueux, mais plus froid que glace, mélancolique, indifférent et languissant... Que diable! ce n'est pas tout que de haïr le désordre et de nourrir en soi une flamme pure pour quelque infante imaginaire! Il faut vivre sur ce globe terraque, et non dans la lune, demeure chérie de monsieur mon fils!... Puisse-t-il donc prendre un peu de cette brutalité rustique qui éclate en toute la personne de Pierre Broussol. Au



« ... Me faudra-t-il vous donner la preuve que je suis homme et non plus enfant?... » Penché, il caressa le menton de Margot, comme il avait vu les soldats faire aux servantes d'auberge. (Page 46.)

François. Laide, disait-on, les mollets secs, la gorge plate, son petit corps souple n'était pas sans grâce, et dans sa figure camuse, ses yeux fauves n'étaient pas sans beauté.

— J'arrive de Saint-Hilaire, près Obazine,

lieu de raffiner sur les sentiments, puisse-t-il voler mes pommes et mes confitures, user ses souliers, gâter ses habits, et s'exercer les poings contre les garnements du voisinage ! »

Ainsi rêvait M. Barbazanges, pendant que le petit Broussol, assis sur une chaise, tournant toujours son chapeau entre ses doigts, regardait madame Barbazanges et la trouvait bien conservée. François s'alla mettre près de son nouveau camarade et l'entretint avec beaucoup d'amitié.

« Par la mordieu ! pensait Broussol, quelle figure !... Se peut-il que nous soyons du même sexe ?... C'est une princesse habillée en page !... La dentellière a dit le vrai : il est trop beau pour n'être pas bête et je prévois qu'il me faudra l'éduquer.... Voilà un enfant qui s'en ira à travers le monde, la main sur le cœur, les yeux au ciel.... Il ne saura pas se défendre.... Je le protégerai.... Je suis fort.... Morbleu ! Ventrebieu !... M. le chanoine La Pournelle sera content, lui qui m'ordonna d'être un frère pour ce Barbazanges.... »

Ce qu'on dit de l'attraction des contraires se trouva pleinement justifié par la tendresse toute fraternelle qui unit bientôt Pierre et François.

Après que le domestique Lionassou s'en fut retourné à Saint-Hilaire, avec sa mule, le fils Broussol ne laissa pas de montrer quelque chagrin. La cité de Tulle lui paraissait une prison et le collège un cachot. Il regrettait son père quinquex, sa maison ruinée, sa vie sauvage, et le bon curé, son premier maître. La tristesse éteignait le vermillon de ses joues et le feu de ses petits yeux. Il maigrissait.... François mit une extrême complaisance à lui adoucir l'exil.

Pierre était bavard. Il épanchait son âme en discours infinis, le soir, dans la chambre commune. Jusqu'à plus de onze heures, la chandelle brûlait, éclairant les deux garçons en bonnet de nuit, les vêtements épars sur les chaises, le babut, l'armoire, un portrait crevé qui représentait M. Léonard Barbazanges, l'aïeul, avec sa robe consulaire, mi-partie bleu de roi et couleur de feu, et son chaperon à crépine d'or. Un grand christ, entre les deux lits, regardait face à face ce pauvre consul tout balafré d'une déchirure affreuse. Dehors, les cloches sonnaient, les chiens aboyaient.... C'était l'heure où, dans le cabinet du haut, M. Barbazanges épiait les conjonctions des planètes.

Le fils Broussol parlait tout seul, contant des histoires merveilleuses de son pays et de son passé.

Il était né dans l'élection de Brive, en ce pays qui est déjà Gascogne par la clémence du ciel, la fécondité du sol, la richesse des vignes. C'est la terre chérie de saint Étienne, et la bénédiction du vieux moine limousin plane encore dans la lumineuse douceur de l'air, sur les vertes plaines de la cité gaillarde, sur le vallon de la Corrèze, tout bruisant d'eaux vives et de peupliers, sur les collines mauves et bleues qui ondulent, et se croisent, et s'éloignent si doucement à l'horizon d'Obazine.

Là, le paysan est presque riche, il est robuste et gai ; il s'apparente à peine aux gens des hauts plateaux, Celtes rabougris, taciturnes, souvent féroces, nourris de châtaignes et de blé noir.

Pierre Broussol avait poussé, tel un marmot de campagne, toujours nu-pieds, même en hiver, la culotte percée, la veste en loques. Sa mère était morte jeune. Son père, valétudinaire et maussade, ne le souffrait guère au logis ; mais il n'était pas de paysan, dans le village, qui ne le regardât comme son enfant. Il gaulait les noyers avec les « droles », pêchait les truites dans la Corrèze et les écrevisses dans les rochers du Coiroux. Nul, mieux que lui, ne virait la bourrée aux votes¹ ; nul n'avait plus de devinettes et de contes salés à dire aux veilhades². Les soirs de décembre, quand sonne l'Avenamen³ à tous les clochers et que le vieux Noël approche, portant l'hiver en son bissac, il faisait hardiment trois lieues, dans la neige et la nuit, suivant les garçons, ses aînés, qui, par bandes, allaient « voir maîtresse ».... Et lui qui n'avait pas encore de maîtresse rustique à courtoiser, lui qui ne donnait d'amour et de jalousie à personne, n'était pas le dernier pourtant à ramasser le fuseau de la fileuse maladroite qui doit racheter son bien par un baiser. Et, venue la sainte semaine, la « semaine noire », aucun des Aguilaneufs⁴ qui vont chanter la Passion aux portes des chrétiens, ne recevait de plus gros œufs et des pommes plus belles, des pommes rouges comme les joues de Janetoun....

— Qui est Janetoun ? demanda François.

— C'est la bargieire de chez Gargalhou, donc !

Et, l'œil plissé, hochant la tête d'un air avantageux, Pierre Broussol laissait entendre que cette bargieire ne lui voulait point de mal. Souvent il avait « gardé » avec elle, le dimanche, vêpres dites, quand M. le curé de Saint-Hilaire ne le retenait plus.... Janetoun ! Une fille qui n'avait pas plus de quinze ans, comme les pastourelles des contes, une vraie Peau-d'Ane, que le fils du roi n'eût pas reconnue, tant elle était brune et brûlée du soleil, et malpropre, sentant l'ail et le mouton !... Mais elle avait la bouche amoureuse, le corsage dru, la jambe ronde. Pierre était son petit ami, et rien de plus pour l'heure.... Ils n'avaient pas fait ensemble le grand péché....

— Pourtant, j'ai eu cent baisers d'elle....

— Des baisers de rustaude ! disait François un peu scandalisé et dégoûté.

Pierre n'insistait pas. Il trouvait son ami trop benêt pour comprendre ces choses. Il se reprochait même d'avoir parlé de Janetoun.

Avec les jours, la tristesse du petit Broussol s'en alla. Elle était d'ailleurs toute physique, et non pas un effet du sentiment et de l'imagination. Naturellement enclin à voir le beau

côté et surtout l'utile côté des choses, Pierre s'aperçut qu'il avait fort à gagner aux leçons des Pères jésuites et à la compagnie de M. Barbazanges. L'intérêt seul ne gouvernait pas ses affections, mais il les fortifiait singulièrement,



Les jours allongeaient. Les places revoyaient leurs promeneurs ordinaires, bourgeois en habit de moire lisse et perruque ronde, gentilshommes cérémonieux, appuyés sur de hautes cannes.... (Page 48.)

comme en toutes les âmes paysannes. Et, du paysan, Broussol avait le sens positif, la prévoyance et la prudence. Il avait aussi l'intelligence lucide de l'homme d'affaires, et, avec tout cela, beaucoup de bonté, de courage, de droiture et de probité. C'était exactement l'arrière-petit-fils de ces vilains dont la malice ironique égaie les fabliaux du moyen âge.

Les Pères jésuites, charmés de ce nouveau disciple, voulurent faire leur compliment à M. Barbazanges, l'approuvant fort d'avoir reçu chez lui un jeune homme qui serait l'honneur du Limousin. Le bon Conseiller répondit que Pierre Broussol avait l'étoffe d'un avocat, d'un procureur, et même d'un président. Ces rares qualités d'un étranger le rendaient un peu mélancolique, lorsqu'il considérait son propre fils.

— Il est vrai, dit le recteur, que François est assez indifférent aux biens et honneurs de ce monde, et à ceux de la magistrature en particulier. Il n'a guère d'inclination que pour la musique et la poésie.

— Oui, certes : il joue du luth et de la viole, et il lit des ouvrages en vers. Il se nourrit de fadaïses ! s'écria fort amèrement M. Barbazanges qui, ce jour-là, dans son rôle de père de famille, était moins astrologue que magistrat.

— N'est-ce point un peu votre faute, monsieur le Conseiller ?... Mais quoi ! votre fils vous donne-t-il aucun sujet de mécontentement ? N'est-il pas fort assidu aux classes, et fort exact à l'office, sans grande chaleur de dévotion ?... Il aime la musique et la poésie....

1. Votes ou assemblées ; fêtes de village.

2. Veillées, en patois limousin.

3. Les neuf soirs d'avant la Noël, à neuf heures, les jeunes gens des villages vont sonner les cloches. C'est ce qu'on appelle sonner l'Avenamen.

4. Les Aguilaneufs sont les quêteurs qui vont chanter la Passion et chercher des œufs, de porte en porte, le jeudi saint.

Est-ce un si grand mal?... Peut-être, s'il reconnaissait en lui la vocation religieuse, peut-être composerait-il des oratorios à ravir les anges, ou des tragédies sacrées bien supérieures aux pièces de ce pauvre M. Racine que le Port-Royal a gâté.

— J'aimerais mieux qu'il fût procureur, dit M. Barbazanges. Je me veux voir des petits enfants.

— Nous sommes tous entre les mains de Dieu... Allons, monsieur le Conseiller, remettez-vous.... Songez que vous remportâtes un prix aux Jeux de la Vierge et que cela ne vous empêcha point d'être honnête homme.

VI

L'hiver s'en fut, soufflant le *chalelh*¹ des *veilhades*, emportant sous sa limousine les boudins noirs et les marrons dorés. L'aigre pipeau d'avril éveilla ces petites nymphes montagnardes qui, de leurs urnes neigeuses, versent les flots clairs des torrents. La Corrèze enfla. L'eau remplit les caves du collège. Au faubourg du Prat, la Solane débordée ruina quelques moulins. Les jours allongeaient. Les

1. Lampe romaine encore employée en Limousin.

places revoyaient leurs promeneurs ordinaires, bourgeois en habit de moire lisse et perruque ronde, gentilshommes cérémonieux appuyés sur de hautes cannes, le nez barbouillé de tabac, militaires retraités, fiers de leurs balafres et portant la croix de Saint-Louis sur leur vieil uniforme bleu.

Vers le temps de Pâques, Pierre Broussol s'en alla chez son père, à Saint-Hilaire d'Obazine. Il ne tenait plus en place, le printemps neuf irritant les « esprits viraux » dans son jeune sang.... N'était-ce pas la saison qui ramène la bergère aux champs, avec ses ouailles, son chien, sa quenouille?... Déjà, les feux des charbonniers s'éteignent dans les elairières, laissant monter un long fil de fumée bleuâtre au-dessus des châtaigniers gris. A peine les sureaux verdissent, mais les vergers sont tout en fleur, et la tendre pointe des blés perce la dernière neige, cette « *nivejade* du coucou » qui commence de fondre quand l'oiseau fainéant commence à chanter.

Pierre, faisant son paquet, et rêvant à Janetoun, fredonnait :

Là-bas, là-bas dans un jardin,
Je fais l'amour et bois du vin.
D'une main je tiens mon verre
Et de l'autre ma bien-aimée....

J'ai passé la nuit à boire,
Ma maîtresse à mon côté....
O ma Cléri ! je fis un jour
Devant ta porte, mille tours....

Un seul regret gâtait son plaisir.... Que ne pouvait-il emmener son cher François à Saint-Hilaire d'Obazine ? Mais le notaire Broussol était plus infirme que jamais et, par discrétion, M. Barbazanges ne le voulut point embarasser de François.

Les demoiselles dentellières virent reparaître Lionassou avec sa mule, et le lendemain, elles assistèrent au départ du jeune M. Broussol. Toute la famille Barbazanges, père, mère, fils, servantes, vint à l'huis pour saluer le voyageur. Les voisins étaient aux portes. Marceline et Janou, la cuisinière, pleuraient de tendresse. M. le Conseiller et son épouse donnaient des marques d'émotion, et François lui-même embrassait son camarade avec une chaleur d'amitié si grande que ces demoiselles en conçurent une espèce d'ennui jaloux....

Cette petite scène s'acheva par la retraite des Barbazanges. Le vieux Lionassou prit la mule par la bride pour la mieux guider dans la roide descente de la rue des Morts, et Pierre Broussol, le chapeau à la main, salua fort civilement les dentellières....

(A suivre.)

MARCELLE TINAYRE.



LES DEMEURES HISTORIQUES. — SALON DE MADAME RÉCAMIER A L'ABBAYE-AUX-BOIS. — Peint par DE JUINNES en 1826. — C'est là que la belle amie de Chateaubriand sut réunir, de 1819 à 1849, l'un des plus importants et des plus beaux cénacles qu'on ait jamais connus.

Autour de l'Impératrice

Par Frédéric LOLIÉE

C'était en février 1905. De philosophiques réflexions avaient gagné les esprits, à la suite du contraste saisissant que présentait, en des circonstances solennelles et tristes, le rapprochement de deux femmes d'un grand âge et d'un grand nom.

Toutes deux avaient occupé, sur la scène du monde, un rôle au plus haut point envié, surtout celle qui demeurait, survivant à ses deuils de puissance, de gloire, de fortune souveraine. L'une achevait de vivre sa journée suprême et se nommait la princesse Mathilde; l'autre, qui se penchait sur le chevet du lit et prononçait l'adieu sans retour, était l'impératrice Eugénie.

Et voilà que refluent les souvenirs en abondance autour de cette dernière personnalité de femme, objet de sentiments si contraires d'adulation et de haine, tant exaltée aux heures de ses jeunes triomphes, puis si longtemps enveloppée d'oubli, d'indifférence ou de pitié, et dont l'Histoire recommençait à se préoccuper.

Vers 1854, Stendhal faisait sauter sur ses genoux une enfant fort jolie, née sous le ciel de Grenade, et dont la grâce espiègle plaisait à son regard. Et, avec ce pli d'amertume qui tourmentait son sourire, le sceptique penseur lui disait :

« Vous, quand vous serez grande, vous épouserez M. le marquis de Santa-Cruz et moi je ne me soucierai plus de vous. »

Certainement elle pouvait prétendre à ce marquisat éloigné, Mlle Eugénie de Guzman, seconde fille du duc Cypriano, comte de Téba, marquis d'Ardalès, grand d'Espagne, et de Maria Manuela de Kirpatrick y Grivegnée, comtesse de Téba et plus tard de Montijo. Des souvenirs illustres glorifiaient la maison d'où elle était issue; on lui avait appris, avec l'alphabet, que, parmi ses ancêtres, levèrent leur front Alphonse Perez de Guzman, un

héros dont les paysans d'Andalousie redisent encore les exploits; et Gonzalès de Cordoue, surnommé le grand capitaine, et Antoine de Leve, le plus habile des généraux de Charles-Quint.

au loin la terre, un mystérieux signe avait annoncé au-dessus de sa tête qu'il n'était pas besoin d'être née princesse pour devenir plus que reine.

L'enfant avait grandi, depuis que Stendhal et Mérimée, assidus chez sa mère, Mérimée surtout, un ami très loin poussé dans la faveur de la maîtresse du logis, charmaient son attention et celle de sa sœur aînée Pacca, une future duchesse d'Albe, par les récits et les contes où se jouait leur imagination. Elle avait voyagé aussi et commencé sur divers points d'Europe l'épreuve de ses armes de conquête.

La famille des Montijo, dont la généalogie¹ se complique d'un triple blason entremêlé sur terre d'Espagne, d'Angleterre et de France, conservait à Paris des souvenirs et des liens. Un degré de consinage l'alliait à la famille des Lesseps. On ne l'ignorait point dans les salons royalistes, quand elles s'installèrent en la cité parisienne. Les habitués du duc de La Rochefoucauld devaient se rappeler longuement qu'ils avaient vu plusieurs fois la belle Espagnole aux fêtes champêtres, que donnait ce grand seigneur, en son domaine de la Vallée-aux-Loups.

Mesdames de Montijo n'eurent pas besoin de beaucoup de temps pour marquer dans un monde où leur qualité d'étrangères et leurs façons d'être un peu voyantes ajoutaient une attraction de singularité au désir de les connaître.

La comtesse, qui ne traversa point l'âge des passions sans y produire quelque tumulte², avait transmis à ses deux filles la beauté régulière de ses traits.

On la disait attirante et possédant au naturel l'aménité qui sied aux



L'IMPÉRATRICE DANS SA TOILETTE DE MARIÉE
(d'après M^{me} LEFÈVRE-DEUMIER.)

Cependant, la señorita ne devait pas s'appeler de Santa-Cruz. Des destinées plus étonnantes lui étaient réservées. Le jour où elle entra dans l'humaine existence, mêlant son faible cri au tonnerre d'un cataclysme, qui soulevait le sol de Grenade et faisait trembler

1. L'impératrice Eugénie fit toujours grand état de ses généalogies espagnoles.

2. En 1852, une note de Viel-Castel : « Mlle de Montijo, jeune, blonde, Espagnole de la plus grande naissance, est, depuis le voyage de Fontainebleau, le but des attentions du prince... qu'en dira mon frère

femmes de son pays¹. Mais un charme très personnel avait distingué, de prime abord, partout où on l'accueillait et la nommait, Eugénie de Montijo. Le timbre de sa voix, ses façons, son allure particulière où passait un grain d'étrangeté, tout la désignait aux regards. Il en fut bruit en haut lieu.

Les yeux connaisseurs de Louis-Napoléon en avaient été frappés, la première fois, dans une réunion, chez sa belle cousine. « Mathilde, qu'est-ce donc ? demanda-t-il en apercevant cette inconnue, qu'entourait un cercle si animé. — Une nouvelle venue, une jeune personne de famille andalouse, Mlle de Montijo. — Mais, comment donc ! il faut me la présenter. » Au dîner, il s'occupa beaucoup d'elle, et la chronique insinue que, peu de temps ensuite, il alla lui rendre visite, en l'appartement rien moins que luxueux qu'elle occupait avec sa mère, au n° 12 de la place Vendôme, qu'il fut jeune et pressant, et qu'on lui répondit : « Prince, après le mariage. » Mais que valent ces racontars ?

Mlle de Montijo, invitée aux chasses de Fontainebleau, fut l'objet visible des attentions du prince-président, bientôt Napoléon III. Il en devint éperdument amoureux, lorsqu'il la vit monter à cheval avec toute la grâce qu'elle y apportait et qu'une secrète intention de plaire rendait encore plus sensible. Les

bien des favorites et reines de la main gauche furent plus d'une fois redevables de leur élévation aux circonstances propices des parties de chasse, qui les avaient portées, amazones légères et provocantes, tout à leur avantage sous les yeux du seigneur. Gracieuses apparitions, chevauchées hardies, allées et venues sous la feuillée... ne sont-ce pas là autant de concours merveilleux à l'impression de la grâce et de la beauté, qui subjuguent ?

Ainsi Mme de Pompadour s'était jetée victorieuse à la rencontre du roi, dans la forêt de Sénart, rendez-vous des chasses royales, s'exposant à sa curiosité, la tentant à l'aide du plus coquet costume, agitant à ses yeux cet éventail sur lequel, dit-on, un émule de Massé avait peint Henri IV aux pieds de Gabrielle. Elle passait et repassait au milieu des chevaux, des chiens de l'escorte du roi, comme une Diane charmeresse, tantôt vêtue d'azur dans un phaéton couleur de rose, tantôt vêtue de rose dans un phaéton couleur d'azur. Et, comme elle le prémédita, le roi l'avait aperçue, remarquée, puis choisie.

Pour une victoire plus légitime et plus complète, avec moins d'artifices, Eugénie de Montijo tira prompt avantage de la mise en scène très favorable à sa beauté des grandes chasses de Fontainebleau et de Compiègne.

L'Empereur, visiblement, courtoisait la brillante amazone. Autour de lui, parmi les gens de sa suite, et à travers les caquetages de salon, la question brûlante était de savoir si Mlle de Montijo céderait à un caprice amoureux ou si, mieux avertie de ses intérêts à venir, plus adroitement stylée, elle saurait opposer une belle résistance, vertueuse et politique. Rarement espionnage de cour et jalousie de femmes eurent si belle occasion de s'exercer.

Louis-Napoléon ne songeait pas à l'épouser. Les circonstances l'y conduisirent².

A plusieurs reprises, il avait caressé l'idée flatteuse à son amour-propre d'une alliance royale. La diplomatie française s'était fort agitée auprès des chancelleries de Vienne, de Munich et d'autres lieux, en quête d'une princesse du sang. On avait accueilli ses ouvertures froidement, alors même qu'en dernière chance on s'était rabattu sur un projet d'union avec la fille d'un prince sans couronne et sans sujets, le prince Wasa, c'est-à-dire l'héritier dépossédé du trône de Suède, sorte de monarque en exil errant par les chemins et les hôtelleries de l'Europe. De toutes les campagnes mystérieuses où l'on s'était aventuré il n'était revenu que des excuses polies. Les familles régnantes semblaient s'être accordées à jeter sur le nouvel Empereur une espèce d'interdit matrimonial.

Irrité de ces dédains vaguement enveloppés de formules de cour et de ces hostilités dé-

guisées, déçu dans ses calculs et, d'ailleurs, amonreux, Napoléon se décida. Un nom avait circulé, soudainement, qui provoqua forte surprise. Un mariage d'amour, à cet étage de la puissance ! Cela pouvait donc se voir ailleurs que dans les fées et les contes bleus !

On avait peine à s'en convaincre, je dirais presque à en prendre son parti. Témoin ce fait ignoré, que nous raconterons en passant. Peu de jours avant que le désir de l'Empereur fût proclamé hautement, publiquement, on avait préparé, sur son ordre, au palais de l'Élysée, un appartement pour y recevoir les dames de Montijo. Les causeries se donnèrent champ là-dessus, comme on pense ; mais on restait dans le vague et l'on n'avait que des conjectures, où mordaient à faux les méditants discours. Morny, qui connaissait les intentions formelles de l'Empereur, son frère et maître, voulut devancer les événements et fêter, chez lui, dans un dîner qu'il donna en son honneur, la future souveraine.

Toutes les femmes du monde étaient là. Mme Walewska, dont le mari, ambassadeur à Londres, avait été chargé de pressentir, au dehors, une alliance princière, que paraissaient désigner les circonstances, se trouvait parmi les invités, mais instruite, renseignée des premières du prochain coup de théâtre. On n'en savait pas tant chez la plupart de ces belles dames, qui prenaient des airs pincés, en apprenant qu'on n'attendait plus que Mlle de Montijo et sa mère. En effet, celles-ci ne tardèrent pas à entrer dans le salon. Morny s'était porté à leur rencontre avec un empressement dont on s'étonnait sous l'éventail. Mme Fortoul, entre autres, la femme du ministre de l'Instruction publique, en paraissait toute choquée, auprès de Mme Ducos, la femme du ministre de la Marine, — Mme Ducos, qui devait solliciter si instamment plus tard l'honneur d'être la nourrice du prince impérial. Mais Eugénie avait fait son apparition, sous une toilette charmante et avec une grâce, un naturel, une aisance irréprochables. Pendant que Mme Walewska, qui n'était pas en vain la femme d'un diplomate, allait à son approche, lui glissant ces mots à l'oreille : « Je vous félicite, Madame, de la destinée qui vous attend », d'autres restaient immobiles, dévisageant l'étrangère avec un air de surprise offusquée. C'était une jolie comédie pour ceux qui en avaient le secret.

A défaut de l'infante, qu'on ne lui avait pas donnée, Mlle de Montijo fut la jeune fille que Napoléon III prit par la main et revêtit du manteau de pourpre. Le 50 mai 1855, il épousait à Notre-Dame la descendante des Guzman, avec cette pompe religieuse, ce déploiement de bannières et toute cette splendeur, que permet le faste monarchique éblouissant les foules.

zarés, qui entretenait des relations suivies avec le nouvel hôte des Tuileries, entreprit de négocier le mariage de Louis-Napoléon avec l'infante Marie-Christine, sixième enfant et quatrième fille de don François de Paule et conséquemment la sœur du mari de la reine Isabelle II. A peine âgée de dix-sept ans, on la disait peu jolie et médiocrement riche. Aucune demande officielle ne fut faite et l'Espagne n'eut pas à se prononcer pour ou contre.



Cliché Braun.

L'IMPÉRATRICE EN COSTUME ESPAGNOL.

indiscrétions de l'histoire nous ont appris que

Louis, qui a été l'amant de sa mère, et qui est resté son ami ! »

1. Le rang souverain, auquel la plus merveilleuse des aventures exhaussera sa fille, n'apportera aucun changement dans ses manières ; on lui saura gré de n'en être ni plus fière ni plus hantaine... Qu'elle le préférât ainsi, ou que l'empereur, sciennement et à dessein, eût éloigné d'elle les occasions d'étendre son influence ou de grandir son rôle, la comtesse de

Montijo n'occupa jamais à la Cour la situation à laquelle on pouvait croire qu'elle était en état de prétendre... On en cherchait la cause dans son inclination maternelle beaucoup plus accusée envers la duchesse d'Albe, sa fille aînée, qu'envers l'impératrice.

2. La diplomatie secrète du chef de l'État, qui n'était encore que le prince-président, avait tourné ses premiers regards vers l'Espagne. Le duc de Rian-

Dès qu'à la suite des réceptions officielles et des apparitions en public on eut pu tomber d'accord par l'expérience de mille et mille yeux, sur le choix de beauté qu'avait fait l'empereur, il fallut se rendre à l'évidence et reconnaître que son goût ne l'avait pas trompé.

Sans être en la fleur de la prime jeunesse, Eugénie de Montijo en avait l'éclat et la fraîcheur. L'harmonie délicate et distinguée des proportions de sa personne ne prêtait guère à la critique, si mal intentionnée qu'elle pût être. Il fallait admirer sous la finesse d'expression de son profil de camée, que n'altérait pas encore légèrement, au bas du visage, la rondeur un peu trop accusée des joues¹, des détails exquis dans l'ensemble des traits, des yeux bleus pleins de lumière, et qui ne laissaient pas encore deviner qu'ils pouvaient avoir aussi l'expression dure, une bouche charmante et fort petite avec des contours enveloppés de grâce, un épiderme délicat jusqu'à la transparence, un teint brillant, des cheveux ni blonds, ni roux, ni auburn, mais dont la teinte, — aidée d'un mystérieux artifice — n'était qu'à elle, tout ce qu'on voyait enfin. A peine osait-on remarquer que la beauté de son buste paraissait diminuée par le raccourci de la taille, comme chez la plupart des Espagnoles. Encore ne voulait-on pas s'en apercevoir, pour ne connaître que la perfection des bras et des épaules. Tous les regards allant vers elle étaient chargés d'une complaisante admiration.

Elle eut à vivre une période incomparable. Les fêtes succédaient aux fêtes. C'était une suite sans fin d'apothéoses. Son voyage dans les provinces de l'Ouest avait été triomphal. Elle paraissait à tous si avenante et si belle dans sa robe en tulle bleu pâle semée de légers fils d'argent ! Elle avait si gracieuse façon de saluer à la ronde, d'envelopper de son regard lumineux et doux les foules empressées ! Le 15 juillet 1859, l'impératrice et le prince impérial se rendaient du château des Tuileries à Notre-Dame pour le *Te Deum* de Solferino. Leur voiture, remplie de bouquets offerts par la garde nationale et par les troupes, n'avancait que sur des fleurs. L'ovation du retour dépassa celle de l'arrivée.

N'avait-elle pas su, de la manière la plus heureuse, se rendre presque populaire ? On disait partout sa générosité. On exaltait le sacrifice qu'elle avait fait, au lendemain de son mariage, lorsque la ville de Paris lui

offrant un merveilleux collier elle en avait abandonné la valeur et le prix à la population pauvre de la capitale, — sacrifice facile et opportun, qui ne l'empêcha pas de recevoir de l'empereur, un peu plus tard, l'analogue bijou, valeur un million de francs ! — La



EUGÉNIE DE MONTIJO A CHEVAL.

presse officielle ne tarissait pas d'éloges sur l'active sollicitude avec laquelle on la voyait s'appliquer sans cesse à la création de nouvelles œuvres philanthropiques, sur le zèle que déployait l'auguste souveraine à multiplier les crèches, les asiles, les ateliers, les sociétés d'assistance, les maisons de convalescence, les asiles de tous genres, dirigeant, inspectant elle-même toute cette grande organisation de charité sociale et poussant chacun à l'imiter autour d'elle.

C'était la rançon populaire de son luxe d'impératrice, des bals et des réjouissances qu'elle donnait à ses yeux, l'année entière.

En ses heures les plus radieuses, elle aimait à s'entourer de jolis visages comme d'une fraîche parure seyant à ses toilettes de cour. L'indéfinissable de sa grâce personnelle (on pouvait ne pas l'aimer, on n'avait pas à lui refuser cela) gagnait aux contrastes de cet

assemblage harmonisé, reflet multiple de son élégance, de sa jeunesse épanouie, de son prestige. Qu'avait-elle à craindre de la comparaison ? En elle, les grâces du visage ne laissaient rien à désirer ; la charmante mobilité d'expression des yeux allongés, d'habitude baignés de langueur, la beauté classique du cou, du buste, des épaules, se dégageant des flots de tulle ou de mousseline comme d'un nuage, la souplesse de la démarche, rémuaient tous les suffrages, surtout lorsque, à l'aurore de sa fortune, doutant un peu d'elle-même, elle triomphait encore avec modestie.

Elle était avenante à souhait pour tous ceux qu'il lui plaisait de distinguer dans ses soirées ; et quand c'était aux réceptions de Compiègne, l'une de ses attentions très heureuses était d'avoir pris à l'avance (pareillement en agissait l'empereur) des informations diverses et précises sur le genre de personnalité, la caractéristique du talent ou les titres à la réputation de ceux de ses invités le plus nouvellement admis en sa présence. Parfois elle embrouillait les œuvres et les ouvrages. Il en résulta même de plaisants quiproquos². L'académicien Oppert, remémorant les détails de son séjour à Compiègne, m'en citait, au hasard de sa merveilleuse mémoire, des exemples typiques. Mais d'ordinaire, elle s'en acquittait avec beaucoup d'adresse et de courtoisie amabilité. Elle avait une certaine grâce à conter, à parler d'art.

Ce n'était point qu'elle brillât par la spontanéité ni qu'elle eût l'intelligence féconde en saillies. Par moments même, elle avait des absences où l'on ne savait plus ce qu'elle avait fait de son esprit. Une dame Florentine, la marquise de Piccollelli, me signalait un trait de ce genre, dont je lui abandonne toute la responsabilité. Eugénie, étant venue à Naples, afin d'y soigner un mal de gorge, qui lui rendait la voix presque atone, était descendue en la magnifique villa du Pausilippe où l'hospitalité lui était offerte. Pour distraire l'illustre visiteuse, on avait lancé des invitations, organisé des soirées de jeu et de conversation. Dans la société napolitaine, grande était la curiosité d'approcher la belle souveraine, de la contempler, de recueillir avidement les paroles spirituelles qui ne manqueraient pas d'abonder sur ses lèvres. Une après-midi, le temps s'était bruyé, la pluie attristait la ville et voilait l'horizon de la magnifique baie. « Je voudrais bien, dit tout à coup l'impé-

1. L'ovale de la figure n'était pas absolument parfait et n'allait pas en s'adoucissant vers la partie inférieure du visage d'une façon aussi sûre qu'on l'aurait désiré : le profil était irréprochable.

2. C'est ce qui arriva pour Sainte-Beuve, dans l'unique occasion qu'il avait eue de causer en tête à tête avec Napoléon III.

« Je vous lis toujours dans le *Moniteur* », lui affirma

le souverain, avec la meilleure intention de lui être agréable. Seulement, il y avait deux ou trois ans que les *Nouveaux Lundis* paraissaient dans le *Constitutionnel*.

ratrice semblant sortir d'un songe, qu'on m'expliquât pourquoi lorsqu'il pleut sur terre il pleut aussi sur mer. » On s'entre-regarda, surpris de la simplicité du propos. Mais nous l'avons fait observer, ce ne pouvait être qu'une

la conduite de la grande maîtresse et princesse d'Essling, renouvelaient, à tour de rôle, leur aimable service quotidien, elle avait, comme nous en témoignait personnellement l'une d'elles restée très attachée au souvenir

en comparaison de ce qu'il trouvait auprès de la charmante comtesse de Canizy.

« C'était à décourager de la vertu ! » s'écriait, en nous racontant ces historiettes une dame du palais de l'impératrice, qui, avec son humeur enjouée et son caractère vif, se fût sentie malheureuse à périr dans l'atmosphère de glace dont s'enveloppait la princesse Clotilde, si janséniste d'atours et de discours !

Nous parlons de vertu.... C'était à l'impératrice nécessité d'état d'en suivre la ligne rigide. Le devoir lui en était aisé, par nature. Comment le savait-on ? N'importe ! Le fait était connu qu'elle n'eut jamais à soutenir de brûlants combats avec elle-même. Ajouterons-nous qu'elle se voyait trop exposée aux regards, dans son palais, une maison de verre où rien n'échappait de ses moindres mouvements, de ses plus menues attentions et marques de préférence, et qu'elle aurait eu trop à risquer, trop à perdre, en ne restant point ce qu'elle fut, comme l'attestèrent ensuite les femmes qui vécurent auprès d'elle : impeccable ? Elle ne donna jamais lieu par sa conduite à une justification ou, si l'on veut, à une excuse des fredaines galantes de l'empereur.

Pour être impératrice on n'en est pas moins femme. Or, toute créature féminine, selon le mot d'un poète, a trouvé dans son berceau l'éventail de Célémène. Eugénie ne pouvait être que l'une des plus honnêtes grandes dames de la cour ; mais d'être une charmeuse, d'allumer les âmes au passage, c'était un plaisir, une sensation, qu'elle ne se défendait point d'interroger. Hasard, caprice, fantaisie d'une heure, elle en effleura, tout au moins, le léger frisson. Elle s'y aventura même, certaines fois, jusqu'à l'imprudence. Il se passa à Fontainebleau, au printemps de 1860, une aventure dont on parla toute une semaine à mots couverts. L'impératrice avait eu l'idée de se rendre déguisée à une fête de village ; et des gens de sa suite, aussi déguisés, avaient fait un mauvais parti à un galant trop démonstratif auprès de l'anonyme Majesté. On critiqua cette équipée. Il n'était ni sage ni convenable, se disait-on, que l'impératrice jouât au calife des *Mille et une Nuits*. En son monde, elle n'avait pas à craindre de pareilles mésaventures, sous le masque, dans les bals travestis. Il lui plaisait alors d'oublier sa couronne, et les charges de l'étiquette en ces brillantes mêlées, et d'amuser son imagination aux délicates familiarités du flirt. Elle en rapportait, la journée finie, de ces impressions douces et sans périls auxquelles on repense ensuite ; c'était une agréable reminiscence, presque un secret à partager avec un autre, sans qu'il le sût peut-être. Mais il me fut narré directement une jolie anecdote là-dessus, ressemblant par les détails et la couleur à un épisode romanesque.

Le domino ne dissimulait qu'imparfaitement aux yeux des habitués des Tuileries, qui la reconnaissaient à la démarche, à des traits particuliers, la personnalité de l'impératrice, non plus que celle de l'empereur. Mais le bal n'avait pas lieu cette fois en la résidence de



LA NAISSANCE DU PRINCE IMPÉRIAL, LE 16 MARS 1856.
(d'après une lithographie de R. DE MORAINÉ.)

distraction. Elle se trouvait en veine plus heureuse, quand meilleures étaient sa voix et sa santé. Que dis-je ? Il ne lui messayait point de hasarder de certains mots alertes, à l'occasion. J'en relèverai seulement un, qui servira de réparation à l'ingénuité de tout à l'heure.

Les façons attirantes, la vivacité spirituelle, l'enjouement aisé du prince Henri de Reuss avaient gagné toutes les sympathies des salons à cet envoyé intérimaire de la Prusse et l'avaient porté à l'état de grand favori chez l'impératrice et l'empereur. Une après-midi, leurs Majestés avaient honoré de leur visite cet aimable représentant de la chancellerie prussienne. Eugénie manifesta le désir de visiter les appartements. L'ambassadeur se mit à ses ordres, la conduisit à travers les salons, les pièces décoratives et officielles, et comme on traversait la chambre à coucher, il voulut passer vite ; mais elle, s'arrêtant en face du lit : « Ah ! c'est ici la place d'armes ! » dit-elle avec un sourire.

Elle avait l'humeur diverse, comme elle avait l'esprit variable. A l'égard des femmes de sa Cour, les sentiments qu'elle éprouvait on montrait n'étaient pas exempts de caprice et contradiction. Des accès de jalousie, fort explicables, d'ailleurs, traversaient brusquement son intimité. Elle ne pouvait supporter celle-ci ou celle-là, que désignait trop visiblement une préférence momentanée de l'empereur. Elle choya beaucoup de jolies femmes, que la malignité des salons représentait comme des rivales, Mmes de La Bédoyère, de Cadore, Walewska, sur qui tous les yeux étaient portés.

Pour les personnes de son entourage habituel, pour les dames du palais¹, qui, sous

1. La comtesse de La Tour-Maubourg, la vicomtesse

de l'impératrice, la comtesse de la Poëze, un agrément de franchise qui leur rendait ces rapports journaliers faciles. Croyait-elle avoir à se plaindre d'une omission, d'un détail qu'on lui avait rapporté de travers : « Vous n'auriez pas dû dire ou faire telle chose », exprimait-elle. On répondait à son observation de façon nette. On s'expliquait. Et la chose éclaircie, il n'en était plus question. En cela l'impératrice se montrait tout à fait l'opposée de la froide et un peu rechigneuse princesse Clotilde, si renfermée d'habitude. En pareil cas, celle-ci ne haussait pas la voix d'un quart de ton ; mais elle baissait les paupières, plissait les lèvres et ne parlait plus. Ce qui était, me certifiât l'une de ses dames d'honneur, la chose la plus insupportable du monde. Et pendant des heures, elle ne se déridait point, mais demeurait enfoncée dans cette boudoirie silencieuse. Elle pouvait se rencogner obstinément dans sa voiture, au trot lent de ses chevaux, et n'adresser ni un mot ni un regard à la personne qu'elle honorait de sa société. Mme de Clermont-Tonnerre se morfondit plus d'une fois auprès de la pauvre princesse, pendant que celle-ci continuait à dérouler les grains de son chapelet, sans peut-être prier intérieurement, mais par un vouloir bien arrêté de s'abstraire de sa compagnie. Soit dit en passant, on a beaucoup reproché au prince Napoléon les légèretés de sa conduite et le délaissement très évident dans lequel il laissait languir la princesse Clotilde. Mais vraiment, la société de la sage, prudente, circonspecte et dévote Italienne devait lui sembler pauvre d'agrément

Aguado, la baronne de Malaret, Mme de Sancy-Parabère, les comtesses Lezay-Marnésia, de la Poëze.

souverains. Il se donnait chez le duc de Morny. Parmi les invités du président de la Chambre se trouvait un gentilhomme, ami particulier du duc, et à qui ses opinions légitimistes ne permettaient point de rechercher les invitations de la Cour. Ce qui ne l'empêchait point au reste d'être des meneurs à la mode de la fête parisienne et mondaine. Il avait marqué sa place très en évidence dans le cercle où s'évertuait la fine fleur des lions et des lionnes. Les femmes lui tenaient compte d'un physique heureux, qu'avantageait moins la régularité des traits que le caractère expressif de la physionomie; elles lui savaient gré de ses attentions opportunément discrètes, empressées, galantes, de ses manières tour à tour soumises et dominatrices, soit au dehors, soit dans l'intime, avec des contrastes de douceur et de brusquerie, de faiblesse aimante et d'audace ou d'emporment. Il méritait auprès d'elles encore par son esprit alerte, par l'entrain, la souplesse qu'il dépensait à les distraire. Dans les bals, les soirées, il s'était acquis le renom d'un entraîneur, qualité précieuse et qui ne pouvait que disposer en sa faveur aux plus agréables retours. Il possédait en perfection l'art d'intriguer.

Donc, il en déployait, ce soir-là, toutes les ressources auprès d'une très séduisante femme, dont les lignes exquises, les mouvements pleins de grâce et de noblesse avaient au plus haut captivé son attention. Il prévoyait, à tenter l'aventure, quelque chose d'imprévu et de piquant où s'obstinait son ardeur. Il ne voulait plus séparer ses pas des siens. On l'écoutait. Il devenait pressant, jouait du sentiment, de la passion et s'animait à un tel point que l'impératrice en concevait de la gêne, presque de l'inquiétude. Elle s'échappe. Il la perd de vue; mais aussitôt se met à la recherche de la mystérieuse. En pénétrant dans un petit salon retiré, il la retrouve, assise auprès de la duchesse de Bassano.

Il se glisse vers elle et lui murmure à l'oreille : « Je ne te quitte plus; s'il ne m'est pas permis de connaître, ce soir, le joli visage qui se dérobe sous ce velours détesté, je veux savoir, au moins, ton nom. » Et il ranime le feu des propos avec plus de vivacité que tout à l'heure. Elle se joue de sa curiosité, élude ses questions. Qui est-elle? Pourquoi se refuse-t-elle au désir qu'il lui exprime si ardemment de savoir qui elle est? « Tu n'y consens pas. C'est bien. Je le saurai, cependant. Bientôt on appellera ta voiture. Je serai là; et si je n'ai pas entendu le mot que j'espère, je volerai aussi vite que les chevaux pour être en même temps à ta porte. Il ne me sera plus difficile, après, de connaître le mystérieux nom. » Mal à l'aise, sous cette insistance, et, néanmoins, intéressée, l'impératrice réfléchit, un instant : « Si ton cœur n'est pas sincère en ses déclarations, je n'ai pas à m'en préoccuper. Suis ton caprice. Si, au contraire, je dois croire aux sentiments qu'il atteste, je te demanderai de ne pas chercher à trahir mon secret. En échange de ta parole, je te promets de répondre au désir que tu me manifesteras,

si ce désir est raisonnable. — Que puis-je souhaiter, si ce n'est pas un rendez-vous? — Un rendez-vous! Ah! la chose n'est pas simple. Tu l'auras, cependant, mais ce ne sera pas chez moi. Vois ce domino, là-bas, qui me fait signe d'abréger la conversation; c'est mon mari, qui s'impatiente et me presse de revenir.... Adieu.... Tu pourras me voir, demain, l'après-midi, à trois heures, au Bois de Boulogne, près du lac. Je serai dans un landau découvert; je passerai deux fois le mouchoir sur mes lèvres, et tu sauras que c'est moi. »

A l'heure indiquée, le marquis de C*** fouillait le sable de l'avenue, le cœur battant d'espoir. Tandis qu'il songeait à son inconnue et, dans son âme, édifiait un roman d'amour, un mouvement se produisit. Les promeneurs s'arrêtent. Des piqueurs se sont annoncés, devançant l'attelage de la souveraine des Français. Aussitôt il se déconvre devant l'impératrice, devant la femme qui passe à l'allure ralentie de ses chevaux. Mais, où va sa pensée? Quelle surprise est la sienne, en voyant que, doucement et à deux reprises, elle a passé le mouchoir sur sa bouche, comme il avait été dit la veille! C'était donc l'impératrice!

Quelques minutes s'écoulaient. Il n'est pas encore revenu de sa stupéfaction, quand l'écuier de service, qui était, ce jour-là, le baron de Bourgoing, se détache du cortège et vient à lui.

— Monsieur, prononce-t-il, Sa Majesté vous fait demander quel jour il vous serait agréable d'être invité aux Tuileries.

— L'honneur que me fait Sa Majesté et sa gracieuse intention me semblent de gratitude. Je me permettrai de l'en remercier par une lettre, qui lui parviendra demain.

— Souffrez que je maintienne ce que je viens de dire, et veuillez avoir la bonté de présenter à Sa Majesté mes hommages.

Le marquis de C*** savait que son amie Mme de Sancy-Parabère serait de service, le lendemain, aux Tuileries, comme dame du palais. Il écrivit donc la lettre annoncée; il la remit entre les mains de Mme de Sancy en l'assurant qu'elle était attendue. Elle parvint sans détour à l'impératrice. En se rendant à une invitation aussi séduisante, écrivait-il, il eût contenté le plus cher désir de ses yeux; mais, d'y obéir, c'était, en même temps, démentir auprès d'elle-même, c'était donner un démenti au caractère inviolable des principes qu'elle lui connaissait. Il la pria d'admettre qu'il en déclinât la tentation.... La bienveillance personnelle de l'impératrice n'en fut point suspendue. Elle agréa de reprendre l'intime causerie, en d'autres occasions de fêtes, encore chez le duc de Morny. Elle fit davantage. Elle ne craignait point de favoriser d'une sorte d'entretien public l'homme du monde, l'homme de société, qui avait su parler, un moment, à son âme ou à son caprice. C'était aux courses de Fontainebleau. Laisant sa cour en arrière, elle avança de plusieurs pas et demeura quelques moments à causer seule à seul avec le féal et intransigeant monarchiste. Ce fut une sorte de scandale politique dans le cortège impérial. Descendre de sa tribune pour aller presque au-devant d'un gentilhomme de lettres, qu'on ne voyait pas aux Tuileries, n'était-ce pas outrepasser les bornes de la fantaisie? Les ralliés non plus n'en revenaient pas de surprise. Pourquoi? Qu'était-il? Qu'avait-il fait? On ne s'expliquait point les raisons d'une sympathie dont la cause véritable échappait à



LA PROMENADE QUOTIDIENNE DU PRINCE IMPÉRIAL DANS LE JARDIN DES TUILERIES.

— Oh! les lettres ne vont pas si vite ni si facilement aux mains de l'Impératrice. Il serait préférable que je pusse rapporter votre réponse et la lui transmettre de vive voix.

celui-là même qui en fut l'objet, à plusieurs reprises et sous différentes formes.

Mais laissons tout cet anecdotage et revenons à des considérations plus sérieuses.

Il y avait une dizaine d'années que brillait

l'astre impérial sans ombres apparentes. C'était l'âge d'or du Second Empire, à l'apogée de sa prospérité, la lune de miel de la spéculation financière, le temps fortuné par excellence pour tous ceux et toutes celles qui

pouvaient jouir de succès continus, vivre tranquillement et gaiement.

Les étrangers affluaient, apportant leurs écus en échange de nos jouissances. Ils passaient éblouis au travers de cette belle existence

parisienne où tout paraissait n'être que féerie, décor, volupté, attirance des yeux et séduisants mensonges.

Et l'impératrice était plus que jamais comblée d'hommages et d'adulations.

(A suivre.)

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

La Marseillaise

Le vendredi 20 avril 1792, le capitaine du génie Rouget de Lisle, qui tenait garnison à Strasbourg, reçut du général Kellermann le billet que voici :

« Cher capitaine, mardi prochain, à l'occasion du départ des volontaires, il y aura soirée place Saint-Étienne. Les Dietrich ont la passion de la poésie. Je verrais avec plaisir que, nouveau gradé, vous y fussiez. Ne pourriez-vous pas nous faire la surprise d'un morceau inédit comme vous en savez faire ? Réponse sans périphrase, s'il vous plaît. Cordialité. KELLERMANN. »

Le capitaine, dès le lendemain, répondit :

« Général, à tout autre qu'à un guerrier de marque, j'aurais répondu négativement à la question que vous me faites l'honneur de m'adresser. Car « ma surprise », à moi, c'est votre flatteuse supposition. Mais à vous, mon supérieur, je dois obéissance. Voici quelques phrases « sans périphrases ». Respectueusement vôtre, ROUGET DE LISLE, 126, Grande-Rue. »

À la lettre était jointe une odelette intitulée *Moi* et composée de six couplets :

I	IV
Parler sans art, Penser sans fard, Tout à ma guise : C'est ma devise.	Aux bonnes gens, Amour extrême ; Guerre aux méchants : C'est mon système.
II	V
Aller, venir, Rester, courir. Veiller, dormir. C'est mon plaisir.	Mauvaise tête, Le cœur honnête : C'est mon devoir.
III	VI
Femme discrète Et joliette, Mais pas coquette : C'est mon désir.	Pour la patrie, Donner ma vie : C'est mon espoir.

Il est bien heureux que pour les poètes comme pour le commun des mortels, les jours d'inspiration se suivent sans se ressembler. Ce sont là, vraisemblablement, les derniers vers qu'écrivit Rouget de Lisle avant de composer la *Marseillaise* ; si celle-ci lui vaut une célébrité qui durera tant qu'on par-

lera de la France, de ceux-là, sans doute, il ne reçut pas de compliments. C'est peut-être même à cette mauvaise odelette que nous devons notre chant national.

Quand, au jour indiqué, c'est-à-dire le 24 avril, Rouget de Lisle se présenta à la Chancellerie, place Saint-Étienne, où le maire Dietrich recevait ce soir-là, on lui fit comprendre en effet que Kellermann lui avait demandé non pas un *pont-neuf*, mais « quelque chose qui valût la peine d'être chanté au camp ». Il fallait « un morceau à enflammer les cœurs, un hymne entraînant, un beau poème qui plût au parti populaire ». Le capitaine s'excusa, alléguant les difficultés lyriques et poétiques, le peu de temps dont il disposait ; mais on insista ; il demanda douze heures de répit, prit un violon et s'en alla.

Le lendemain, à dix heures du matin, il arrivait au domicile particulier de Dietrich, au n° 4 du cours de Broglie : il avait passé la nuit à écrire et à noter un chant dont il était assez satisfait ; il dit le titre : *Hymne de guerre dédié au maréchal de Luckner*, s'approcha du clavecin et commença :

Allons, enfants de la patrie...

Un célèbre tableau de Pils a popularisé la scène : l'assistance se composait, croit-on, de dix personnes, le maire Dietrich, sa femme et ses deux nièces, le procureur de la commune et sa femme, le greffier municipal, le citoyen Gloutier, précepteur des enfants, et deux étudiants. Tous furent enthousiasmés. Dietrich, amateur passionné de musique, reprenait, à chaque finale, le refrain : *Aux armes, citoyens !* le procureur pleurait, sans vergogne, l'un des deux étudiants agita son chapeau en criant : *Vive la France ! — Et l'Alsace*, ajouta l'autre, *c'est tout un !* Rouget de Lisle restait interdit : il ne s'attendait pas à pareil succès. On dit que, très ému lui-même, il pressa les mains qui se tendaient vers lui et s'esquiva modestement.

Le dimanche suivant, 29 avril, l'hymne de guerre, dont le maire avait commandé une orchestration très simple, fut joué sur la place d'armes de Strasbourg par les musi-

ciens de la garde nationale et applaudi par la foule. Le chant guerrier fut gravé et se répandit par toute la France. Chacun sait ou doit savoir comment un étudiant de Montpellier, François Mireur, s'en étant procuré un exemplaire, chanta le nouvel hymne, le 22 juin, dans un banquet civique que la ville de Marseille offrait à cinq cents volontaires qui partaient pour Paris ; un musicien, Vernade, enthousiasmé comme l'avaient été à Strasbourg les Dietrich, courut à l'hôtel de ville, déclama devant la garde assemblée l'ode de Rouget de Lisle, et cela fut estimé si beau et si entraînant que les Marseillais, se mettant en route vers la capitale, n'eurent pas d'autre chanson de marche. C'est par eux que les Parisiens connurent l'hymne strasbourgeois, auquel ils donnèrent pour cette raison le nom de *Marseillaise*. Mireur, qui contribua de la sorte à la propagation du chant national, s'engagea peu après ; promu général lors de la campagne d'Égypte, il fut tué le 10 juillet 1798 dans une embuscade de mamelouks. Son corps repose au cimetière du village d'Elgata, non loin de Damanhour, l'ancienne Héliopolis. (*La Marseillaise et Rouget de Lisle, légende historique racontée à mes petits-enfants*, par Alfred-B. Bénéard.)

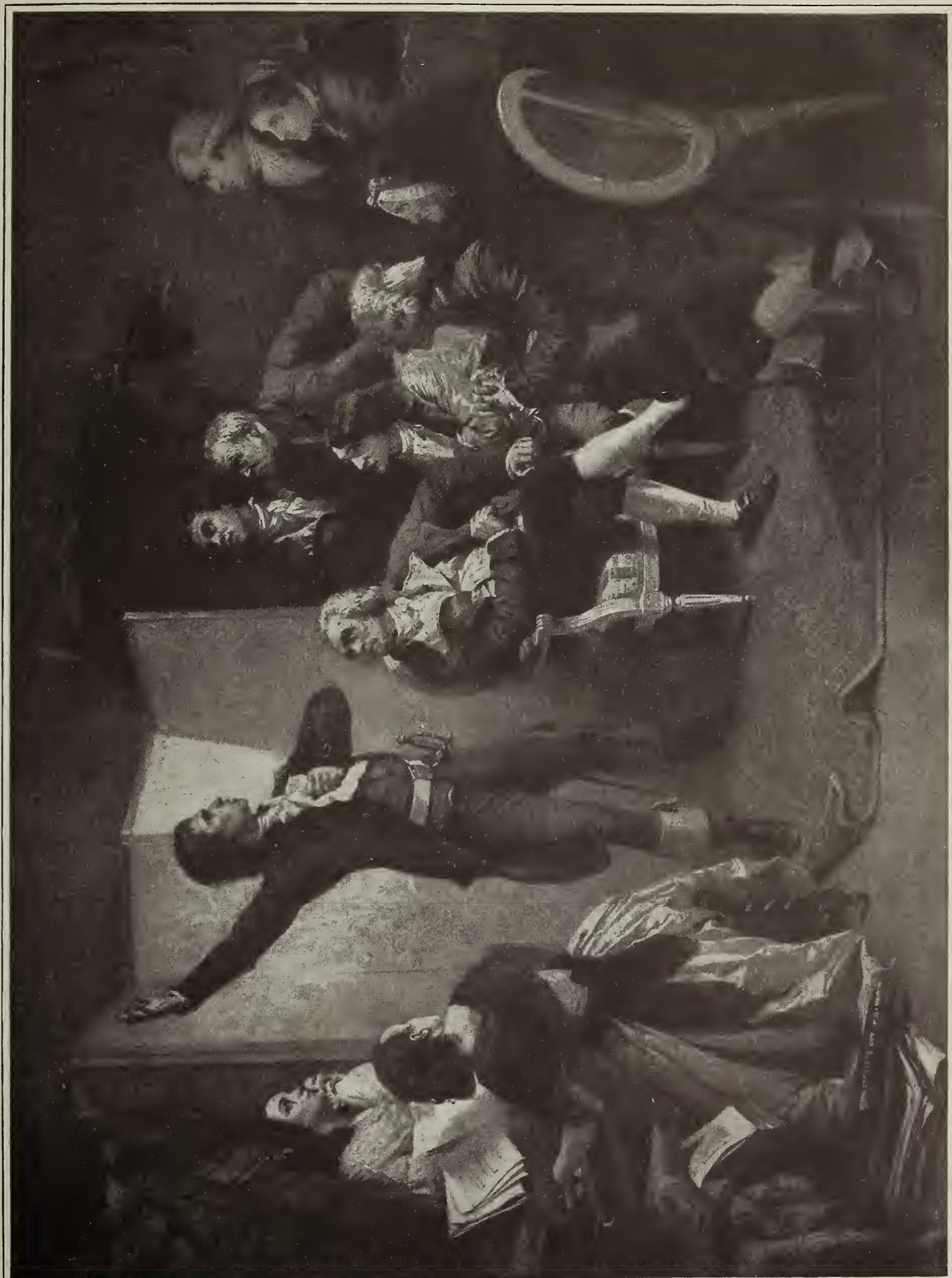
Les recherches de M. Bénéard, qui fut, pour ainsi dire, un contemporain de Rouget de Lisle, éclairent tous les points restés jusqu'ici obscurs dans l'histoire de la *Marseillaise*.

Elles élucident notamment une question qui, tout récemment, donnait lieu à une polémique : quel est l'auteur de la *septième strophe* du chant national ?

Rouget de Lisle n'avait improvisé que six couplets. Celui des enfants :

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus...

ajouté postérieurement à l'œuvre primitive, fut successivement attribué au poète Lebrun, à Louis Dubois (du Calvados) qui, en 1848, s'en déclara l'auteur, sans trop insister, à Marie-Joseph Chénier, à d'autres encore. Il



ROUGET DE LISLE CHANTANT POUR LA PREMIÈRE FOIS *LA MARSEILLAISE* CHEZ DIETRICH, MAIRE DE STRASBOURG, LE 25 AVRIL 1792. — *Tableau de Pils. (Musée du Louvre.)*

semble bien que le problème de la paternité est aujourd'hui résolu et que le *couplet des enfants* est dû à un brave abbé de Vienne, dans l'Isère.

Lorsque, en juillet 1792, le bruit se répandit à Vienne que les Marseillais approchaient, se rendant à Paris, la municipalité décida de leur faire accueil; les habitants élevèrent à l'entrée de la ville une porte de feuillage, on posa des drapeaux, on tendit des guirlandes, et le 14, à sept heures du matin, quand les avant-gardes des volontaires phocéens furent signalées, une triple députation civile, militaire et religieuse, s'avança à leur rencontre. Les Marseillais s'alignèrent, et, en manière de salut, entonnèrent leur glorieuse chanson de marche. Quand elle fut terminée, aux applaudissements unanimes, les enfants du collège de Vienne, conduits par l'abbé Pessonneaux, reprirent l'air en chœur sur des paroles qu'avait composées, pour la cérémonie, le patriote ecclésiastique : *Nous entre-rons dans la carrière....* L'abbé Pessonneaux, qui, comme bien d'autres, s'était procuré la partition du chant de Rouget de Lisle, avait écrit sa strophe en quelques heures, et

crovait bien avoir rimé seulement un couplet de *circonstance*. L'à-propos fut si remarquable, l'effet fut si grand de ces jeunes voix répondant par ces nobles paroles aux mâles accents des Marseillais, que dès l'instant même la strophe fut jugée digne de l'hymne qui symbolisait, dans le sentiment de tous, les aspirations de la jeune nation française; elle y entra et fit corps avec lui; elle sauva même la vie à son auteur.

Le 1^{er} janvier 1794, ou plutôt le 12 nivôse de l'an II, le comité de salut public de Lyon manda par-devant lui le *citoyen Antoine-Dorothée Pessonneaux, ci-devant préposé à l'ex-paroisse Maurice de la ville de Vienne*, pour répondre aux délits à lui imputés par l'accusateur public et s'entendre condamner ou absoudre. Le pauvre abbé ne se faisait pas d'illusions; la Terreur régnait à Lyon; le caractère ecclésiastique dont il était revêtu n'était pas un titre à lui concilier l'indulgence des juges. Il répondit sans faiblesse à l'interrogatoire, déclara loyalement qu'il était, en effet, curé officiant de Saint-Maurice et maître de rhétorique.... C'est tout ce qu'il pouvait dire, n'ayant jamais joué

aucun rôle politique ni pris parti pour ou contre la Révolution.

Au moment où l'arrêt, non douteux, allait être prononcé, une troupe d'écoliers passa en chantant sous les fenêtres du tribunal: ce qu'ils chantaient, c'était la *strophe des enfants*, et le pauvre abbé, en l'entendant, se mit à pleurer. « Puisque vous êtes les arbitres de ma vie, dit-il aux juges, laissez-moi vous prier, pour grâce dernière, de me faire accompagner au supplice par une vingtaine de ces petits écoliers chantant la stance qui me va droit au cœur.... »

Le ci-devant abbé Pessonneaux fut acquitté: à son retour à Vienne, ses paroissiens lui firent ovation; il reprit sa cure et ne la quitta qu'à l'époque de la Restauration, pour se fixer à Seyssel où il s'était rendu acquéreur d'une modeste propriété. C'est là qu'il mourut, en 1855; et la municipalité de Vienne donna à l'une des rues de la ville le nom de l'auteur de la *septième strophe*.

C'est ainsi que la collaboration d'un officier de l'armée royale et d'un prêtre dota la République du chant triomphal qui l'aida à conquérir l'Europe.

T. G.

Sur une vitre de Chambord

Souvent femme varie;
Bien fol est qui s'y fie.

Ce sont deux vers qui ont bien couru le monde depuis le jour où l'on dit que François 1^{er} les écrivit sur une vitre du château de Chambord. Les a-t-il écrits réellement, et, dans ce cas, est-ce bien sur une vitre, longtemps cherchée, jamais retrouvée, qu'il les traça avec le diamant de sa bague? Je vais laisser Brantôme vous répondre à ces questions par un passage du *Discours IV* de son livre : *Vie des Dames galantes*.

« Il me souvient qu'une fois, — dit-il, — m'étant allé pourmener à Chambord, un vieux concierge qui était céans, et avait été valet de chambre du roi François, m'y reçut fort honnêtement; car il avait dès ce temps-là connu les miens à la cour et aux guerres, et lui-même me voulut montrer tout; et m'ayant mené à la chambre du roi, il me montra un écrit au côté de la fenêtre : « Tenez, » dit-il, lisez cela, monsieur; si vous n'avez vu l'écriture du roi mon maître, en voilà. » Et l'ayant lu, en grandes lettres, il y

avait ces mots : *Toujours femme varie.* »

Telle est la vérité : l'on peut en croire Brantôme, le seul qui ait parlé de l'inscription comme l'ayant vue. Au lieu de deux vers, il n'y avait donc qu'une simple ligne de trois mots. De plus, rien ne nous prouve ici qu'elle ait été écrite sur la vitre avec un diamant, plutôt que sur l'un des larges côtés de l'embrasure de la fenêtre, avec de la craie ou du charbon : ce qui eût été plus naturel, surtout à cette époque-là. Si François 1^{er}, en effet, se servit de la pointe de sa bague, il se trouva avoir été le premier qui fit usage du diamant pour rayer le verre. On n'en connaît pas d'autre exemple de son temps; rien que pour cela certainement, Brantôme eût remarqué que l'inscription avait été tracée sur la vitre.

Le roi avait écrit en grandes lettres, dit toujours Brantôme, et d'une main, à ce qu'il paraît, assez assurée pour que le caractère de son écriture fût reconnaissable. Or, comment cela serait-il possible s'il avait écrit sur l'une des vitres étroites dont alors on garnissait les fenêtres, et s'il se fût servi d'un diamant avec

lequel on ne peut marquer que des linéaments indécis? Tous ceux qui ont repris l'anecdote après l'auteur des *Dames galantes*, l'ont mal comprise, et, par suite, l'ont dénaturée en l'étendant. Mais de ceux-là, quel est le premier? Je crois bien, sans pouvoir en répondre, que c'est l'auteur du roman *Les Galanteries des Roys de France* (Bruxelles, 1690). Je ne connais pas de livre plus ancien qui nous donne le distique. Voici sous quelle forme il s'y trouve, laquelle a depuis été elle-même altérée, car le mensonge n'est pas plus respecté que la vérité :

Souvent femme varie;
Mal habil' qui s'y fie.

Quant au dénouement de l'histoire de la fameuse vitre, soit qu'on dise qu'elle ait été « vendue aux Anglais, comme tant d'autres choses françaises », soit qu'on raconte que Louis XIV, « alors jeune et heureux », la sacrifia à madame de La Vallière, c'est la digne conclusion de ce petit roman taillé à plaisir dans un fait véritable.

ÉDOUARD FOURNIER.



La Femme au XVIII^e siècle



I

La Naissance — Le Couvent

Quand au dix-huitième siècle la femme naît, elle n'est pas reçue dans la vie par la joie d'une famille. Le foyer n'est pas en fête à sa venue ; sa naissance ne donne point au cœur des parents l'ivresse d'un triomphe. Elle est une bénédiction qu'ils acceptent comme une déception. Ce n'est point l'enfant désiré par l'orgueil, appelé par les espérances des pères et des mères dans cette société gouvernée par des lois saliques, ce n'est point l'héritier prédestiné à toutes les continuations et à toutes les survivances du nom, des charges, de la fortune d'une maison, le nouveau-né n'est rien qu'une fille, et devant ce berceau où il n'y a que l'avenir d'une femme, le père reste froid, la mère souffre comme une Reine qui attendait un Dauphin.

Bientôt une nourrice emportait au loin la petite fille, que sa mère n'ira guère voir chez sa nourrice qu'au temps des tableaux de Greuze et d'Aubry. Lorsque la petite fille sortait de nourrice et revenait à la maison, elle était remise aux mains d'une gouvernante et logée avec elle dans les appartements du comble. La gouvernante travaillait à faire de l'enfant une petite personne, mais doucement, avec beaucoup de flatterie et de gâterie : dans cette petite fille qu'elle ne corrigeait guère, et à laquelle elle passait à peu près toutes ses volontés, elle ménageait déjà une maîtresse qui, lors de son mariage, devait lui assurer une petite fortune. Elle lui apprenait à lire et à écrire. Elle promenait ses yeux sur les figures de la Bible de Sacy. Elle lui montrait dans une jolie boîte d'optique la géographie en lui faisant voir le monde, l'intérieur de Saint-Pierre, la fontaine de Trévi, le dôme de Milan avec toutes ses petites figures, la nouvelle église de Sainte-Geneviève, patronne de Paris, l'église Saint-Paul, le nouveau palais Sans-Souci, l'Ermitage de l'Impératrice de Russie¹. Elle lui mettait entre les mains quelque *Avis d'un père ou d'une mère à sa fille*, quelque *Traité du vrai mérite*. Elle lui recommandait encore de se tenir droite, de faire la révérence à tout le monde ; et c'était à peu près tout ce que la gouvernante enseignait à l'enfant.

Les tableaux du dix-huitième siècle nous

représenteront cette enfant, la petite fille, ce commencement de la femme du temps, la tête chargée d'un bourrelet tout empanaché de plumes ou couverte d'un petit bonnet orné d'un ruban, fleuri d'une fleur sur le côté. Les petites filles portent un de ces grands tabliers de tulle transparents, à bouquets brodés, que traverse le bleu ou le rose d'une robe de soie. Elles ont des hochets magnifiques, des grelots d'argent, d'or, en corail, en cristaux à facettes ; elles sont entourées de joujoux fastueux, de poupées de bois aux joues furieusement fardées, souvent plus grandes qu'elles et qu'elles ont peine à tenir dans leurs petits bras². Parfois, au milieu d'un parc à la française, on les aperçoit se traînant entre elles sur le sable d'une allée dans des petits chariots roulants, modelés sur la rocaïlle des conques de Vénus qui passent à travers les tableaux de Boucher³. Elles ne se font voir qu'enrubannées, pomponnées, toutes chargées de dentelles d'argent, de bouquets, de nœuds : leur toilette est la miniature du luxe et des robes superbes de leurs mères. A peine leur laisse-t-on, le matin, ce petit négligé appelé *habit de marmotte* ou de *Savoyarde*, ce joli *juste* de taffetas brun avec un jupon court de même étoffe, garni de deux ou trois rangs de rubans couleur de rose cousus à plat, et cette jolie coiffure si simple faite d'un fichu de gaze noué sous le menton⁴ : charmante toilette où l'enfance est si à l'aise, où sa fraîcheur est si bien accompagnée, où sa grâce a tant de liberté. Mais ce n'est point ainsi que les petites filles plaisent aux parents : il les leur faut habillées et gracieuses au goût de ce siècle qui, sitôt qu'elles marchent, les enferme dans un *corps* de baleine, dans une robe d'apparat, et leur donne un maître à danser, un maître à marcher. Et voici, dans une gravure de Canot, la petite personne en position, qui arrondit les bras et pince du bout des doigts les deux côtés de sa jupe bouffante, d'un air sérieux, d'un air de dame, tandis que le maître répète : « Allez donc en mesure.... Soutenez.... Allez donc.... Tournez-la.... Trop tard.... Les bras morts.... La tête droite.... Tournez donc, mademoiselle.... La tête un peu plus soutenue.... Coulez le pas.... Plus de hardiesse dans le regard⁵. »

Faire jouer la dame à la petite fille, la première éducation du dix-huitième siècle ne tend qu'à cela. Elle corrige dans l'enfant tout ce

qui est vivacité, mouvement naturel, enfance ; elle réprime son caractère comme elle contient son corps. Elle la pousse de tous ses efforts en avant de son âge. Envoie-t-on la petite fille promener aux Tuileries, on lui recommande, comme si son panier ne devait pas empêcher ses enfantines folies, de ne pas sauter, de se promener d'un air grave. Est-elle marraine, a-t-elle ce bonheur, une des grandes ambitions de l'enfance du temps, le premier rôle qu'on lui fait jouer dans la société, on la voit monter en voiture comme une femme, des plumes dans les cheveux, le fil de perle au cou, le bouquet à l'épaule gauche. La mène-t-on à un bal d'enfants : car il faut presque dès le berceau habituer la femme au monde pour lequel elle vivra, au plaisir qui sera sa vie : on lui place sur la tête un énorme coussin appelé *toqué*, sur lequel s'échafaude à grand renfort d'épingles et de faux cheveux un monstrueux *herisson*, couronné d'un lourd chapeau ; on lui met un corps neuf, un lourd panier rempli de crin et cerclé de fer ; on la pare d'un habit tout couvert de guirlandes, et on la conduit au bal en lui disant : « Prenez garde d'ôter votre rouge, de vous décoiffer, de chiffonner votre habit, et divertissez-vous bien⁶. »

Ainsi se forment ces petites filles maniérées qui jugent d'une mode, décident d'un habit, se mêlent de bon air ; enfants jolies à *croquer* et *tout au parfait*, ne pouvant souffrir une dame sans odeurs et sans mouches⁷.

Des petits appartements où la gouvernante gardait la petite fille, la petite fille ne descendait guère chez sa mère qu'un moment, le matin à onze heures, quand entraient dans la chambre aux volets à demi fermés les familiers et les chiens. « Comme vous êtes mise ! — disait la mère à sa fille qui lui souhaitait le bonjour. — Qu'avez-vous ? Vous avez bien mauvais visage aujourd'hui. Allez mettre du rouge : non, n'en mettez pas, vous ne sortirez pas aujourd'hui. » Puis, se tournant vers une visite qui arrivait : « Comme je l'aime, cette enfant ! Viens, baise-moi, ma petite. Mais tu es bien sale ; va te nettoyer les dents.... Ne me fais donc pas tes questions, à l'ordinaire : tu es réellement insupportable. — Ah ! madame, quelle tendre mère, disait la personne en visite. — Que voulez-vous ! répondait la mère, je suis folle de cette enfant⁸.... »

Point d'autre société, d'autre communion

1. Conversations d'Émilie. Paris, 1784, vol. 2.

2. Émile, par J.-J. Rousseau. Amsterdam, 1762, vol. 1. — Au mois de juillet 1722, le *Mercure de France* annonce que la duchesse d'Orléans vient de donner à l'enfant une poupée avec garde-robe variée et une toilette *joujou* montant à 22.000 livres.

3. Voir les portraits d'enfants du musée de Versailles et la gravure de Joulain, d'après Ch. Coypel : *O moments trop heureux où règne l'innocence*.

4. Mémoires de Mme de Genlis. Paris, 1825, vol. 1.

5. Les Jeux de la petite Thalie, par de Moissy. Paris, Bailly, 1763. *Le Menuet et l'Allemande*.

6. Théâtre à l'usage des jeunes personnes, par Mme de Genlis. Paris, 1779, vol. 2. *La Colombe*.

7. Le livre à la mode. Eu Europe, 100070059.

8. Mélanges militaires, littéraires et sentimentaux (par le prince de Ligne). Dresde, 1795-1811, vol. 20.



LE MAÎTRE DE DANSE. — Gravure de LE BAS, d'après PHILIPPE CANO. (Cabinet des Estampes.)

(Cliché Giraudon.)

entre la mère et la petite fille que cette entrevue banale et de convenance, commencée et finie le plus souvent par un baiser de la petite fille embrassant sa mère sous le menton pour ne pas déranger son rouge. L'on ne

trouve point trace, pendant de longues années, d'une éducation maternelle, de ce premier enseignement où les baisers se mêlent aux leçons, où les réponses rient aux demandes qui bégayent. L'âme des enfants ne croit pas

sur les genoux des mères. Les mères ignorent ces liens de caresse qui renouent une seconde fois l'enfant à celle qui l'a porté, et font grandir pour la vieillesse d'une mère l'amitié d'une fille. La maternité d'alors ne

connaît point les douceurs familières qui donnent aux enfants une tendresse confiante. Elle garde une physionomie sévère, dure, grondeuse, dont elle se montre jalouse : elle croit de son rôle et de son devoir de conserver avec l'enfant la dignité d'un sorte d'indifférence. Aussi la mère apparaît-elle à la petite fille comme l'image d'un pouvoir presque redoutable, d'une autorité qu'elle craint d'approcher. La timidité prend l'enfant : ses tendresses effarouchées rentrent en elle-même, son cœur se ferme. La peur vient où ne doit être que le respect. Et les symptômes de cette peur apparaissent, à mesure que l'enfant avance en âge, si forts et si marqués, que les parents finissent par s'en apercevoir, par en souffrir, par s'en effrayer. Il arrive que la mère, le père lui-même, étonnés et troublés de recueillir ce qu'ils ont semé, mandent à leur fille de travailler à effacer le *tremblement* qu'elle met dans son amour filial. Le « tremblement », je trouve ce mot terrible sur l'attitude des filles dans une lettre d'un père à sa fille¹.

La petite fille avait à peu près appris le peu que lui avait montré sa gouvernante. Elle savait bien lire et le catéchisme. Elle avait reçu les leçons du maître à danser. Un maître à chanter lui avait enseigné quelques rondeaux. Dès sept ans on lui avait mis les mains sur le clavecin². L'éducation de la maison était finie : la petite fille était envoyée au couvent.

Le couvent, il ne faut point s'arrêter à ce mot, ni à l'idée de ce mot, si l'on veut avoir, de ce que le couvent était réellement au dix-huitième siècle, la notion juste et le sentiment historique. Essayons donc, au moment où la jeune fille franchit sa porte, de peindre cette école et cette patrie de la jeunesse de la femme du temps. Retrouvons-en, s'il se peut, le caractère, les habitudes, l'atmosphère, cet air de cloître traversé à tout moment par le vent du monde, le souffle des choses du temps. Cherchons-en l'âme, comme on cherche le génie d'un lieu, dans ces murs sévères où l'on ouvre des fenêtres, où l'on pose des balcons, où l'on construit des cheminées, où l'on fait des plafonds pour cacher les grosses poutres, où l'on place des corniches, des chambranles, des portes à deux battants, des lambris bronzés³ ; où la sculpture, la dorure et la serrurerie la plus fine jettent sur le passé le luxe et le goût du siècle : image du couvent même, de ces retraites religieuses auxquelles l'abbaye de Chelles semble avoir laissé l'héritage de plaisirs, de musique, de modes et d'arts futiles, de mondanités bruyantes et charmantes dont l'abbesse avait rempli son couvent⁴.

Le couvent alors est d'un grand usage. Il

répond à toutes sortes de besoins sociaux. Il garantit les convenances en beaucoup de cas. Il n'est pas seulement la maison du salut : il a mille utilités d'un ordre plus humain. Il est, dans un grand nombre de situations, l'hôtel garni et l'asile décent de la femme. La veuve qui veut acquitter les dettes de son mari s'y retire, comme la duchesse de Choiseul⁵ ; la mère qui veut refaire la fortune de ses enfants y vient économiser, comme la marquise de Créqui⁶. Le couvent est refuge et lieu de dépôt. Il tient cloîtrée la petite famille que la jalousie de Finarcon enlève de l'Opéra⁷ ; il tient renfermées les maîtresses des princes qui vont se marier⁸. Les femmes séparées de leurs maris viennent y vivre. Le couvent reçoit les femmes qui veulent, comme Mme du Deffand et Mme Doublet, un grand appartement, du bon marché et du calme. Il a encore des logements pour des retraites, pour des séjours de dévotion, où s'établissent, à certaines époques de l'année, des grandes dames, des princesses élevées dans la maison ; retour d'habitude et de recueillement aux lieux, aux souvenirs, au Dieu de leur jeunesse, qui inspireront à Laclos la belle scène de Mme de Tourvel mourant dans cette chambre qui fut la chambre de son enfance.

Tout ce monde, toute cette vie du monde, envahissant le couvent, avaient apporté bien du changement à l'austérité de ses mœurs. La parole inscrite au fronton des Nouvelles Catholiques, *Vincit mundum fides nostra*, n'était plus guère qu'une lettre morte ; le monde avait pris pied dans le cloître. Il est vrai que toutes ces locataires, qui étaient comme un abrégé de la société et de ses aventures, habitaient d'ordinaire des corps de bâtiments séparés du couvent. Mais de leur logis au couvent même il y avait trop peu de distance pour qu'il n'y eût point d'écho et de communication. Les sœurs converses, chargées des travaux à l'intérieur et à l'extérieur de la maison, apportaient les choses du dehors au couvent pénétré par les bruits du siècle et les entendant jusque dans cette voix de Sophie Arnould chantant aux ténèbres de Panthémont. Les sorties fréquentes des pensionnaires ramenaient comme des lueurs et des éclairs de la société. Le monde entraînait encore au couvent par ces jeunes pensionnaires mariées à douze ou treize ans, et qu'on y remettait pour les y retenir jusqu'à l'âge de la nubilité⁹. Le parloir même, où le poète Fuzelier était admis à réciter ses vers¹⁰, avait perdu de sa difficulté d'abord ; il n'était plus rigoureusement, religieusement fermé : les nouvelles de la cour et de la ville y trouvaient accès. Ce qui se faisait à Versailles, ce qui se passait à Paris y avaient un contre-coup. Tout y frappait, tout s'y glissait. La clôture n'arrê-

tait rien des pensées du monde, ni les ambitions, ni les insomnies, ni les rêves, ni les fièvres d'avenir ; elle en empêchait à peine l'expérience : qu'on se rappelle ces projets de Mlle de Nesle, devenue Mme de Vintimille, ce plan médité, dessiné, résolu, d'enlever le Roi à Mme de Mailly, toute cette grande intrigue imaginée, raisonnée, calculée par une petite fille dans une cour de couvent d'où elle jugeait la cour, pesait Louis XV, montrait Versailles à sa fortune¹¹ ! Quelle preuve encore du peu d'isolement moral et spirituel de cette vie cloîtrée ? Une preuve bien singulière : un livre, les *Confidences d'une jolie femme*, qu'une jeune fille pourra écrire au sortir de Panthémont. Prise en amitié par cette Mlle de Rohan qui fut plus tard la belle comtesse de Brionne, Mlle d'Albert puisera dans les nouvelles apportées à la jeune Rohan, dans les confidences de sa protectrice, dans tout ce qu'elle entendra autour d'elle au couvent, une connaissance si vraie, si particulière des mœurs de la société, de Versailles et de Paris, que son livre aura l'air d'avoir été décrit d'après nature ; et les gens qu'elle aura peints ne se trouveront-ils point assez ressemblants pour la faire enfermer quelques mois à la Bastille¹² ?

N'y a-t-il point pourtant tout au fond des couvents une lamentation sourde de cœurs brisés, un gémissement d'âmes prisonnières, la torture et le désespoir des « vœux forcés » ? Les romans ont appelé la pitié sur ces jeunes filles sacrifiées par une famille à la fortune de leurs frères, entourées, circonvenues, assiégées par les sœurs dès l'âge de quatorze ans, et contraintes d'entrer en religion à l'accomplissement de leurs seize ans. Mais les romans ne sont pas l'histoire, et il faut essayer de mettre la vérité où l'on a mis la passion. Sans doute la constitution de l'ancienne société, pareille à la loi de nature, uniquement intéressée à la conservation de la famille, à la continuation de la race, peu soucieuse de l'individu, autorisait de grands abus et de grandes injustices contre les droits, contre la personne même de la femme. Il y eut, on ne peut le nier, des cas d'oppression et des exemples de sacrifice. Des jeunes filles, nées pour une autre vie que la vie de couvent, appelées hors du cloître par l'élan de tous leurs goûts et de toute leur âme, des jeunes filles dont le cœur aurait voulu battre dans le cœur d'un mari, dans le cœur d'un enfant, refoulées, rejetées au cloître par une famille sans pitié, par une mère sans entrailles, vécurent, pleurant dans une cellule sur leur rêve évanoui. Mais ces vœux forcés sont singulièrement exceptionnels : ils sont en contradiction avec les habitudes générales, la conscience et les mœurs du dix-huitième

1. Lettres inédites de d'Aguesseau, publiées par Rives. Paris, 1825, vol. 1.

2. L'ami des femmes, 1758. — Essai sur l'éducation des demoiselles, par Mlle de *. Paris, 1769.

3. Mémoire pour messire de Conreclles de Cottebonne contre les supérieurs et prêtres de l'Oratoire de la maison et séminaire de Saint-Magloire.

4. Mémoires du maréchal duc de Richelieu. Paris, 1795, vol. 2.

5. Mémoires secrets pour servir à l'histoire de

la République des lettres. Londres, 1784, vol. 29.

6. Lettres de madame de Créqui. Préface par M. Sainte-Beuve. Paris, 1856.

7. Mémoires du maréchal de Richelieu, vol. 2.

8. Correspondance secrète, politique et littéraire. Londres, 1787, vol. 18.

9. Correspondance secrète, vol. 9. — Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV, par Barbier. Paris, 1849, vol. 5. — Les *Bijoux indiscrets* disent que l'usage est de marier des enfants à

qu'il n'en devrait donner des poupées. Cela est vrai d'une foule de mariages, et nous retrouvons au couvent la fille aînée de Mme de Genlis mariée à douze ans avec M. de la Wœstine, et la marquise de Mirabeau veuve du marquis de Sauveboeur à l'âge de treize ans.

10. Mémoires de Mme de Genlis, vol. 1.

11. Les Maîtresses de Louis XV, par Edmond et Jules de Goncourt.

12. Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm. Paris, 1829, vol. 8.

siècle. Ne voyons-nous pas dans les Mémoires du temps des jeunes filles résister très nettement à l'ordre formel de leurs parents qui veulent imposer le voile, et triompher de leur volonté? D'ailleurs la dureté de la paternité et de la maternité, dureté d'habitude et de rôle plutôt que de fond et d'âme, diminue à chaque jour du siècle. Et quand La Harpe lit dans tous les salons de Paris sa *Mélanie*, inspirée, disent ses amis, par le suicide d'une pensionnaire de l'Assomption¹, la religieuse par force n'est plus qu'un personnage de théâtre; les vœux forcés ne sont plus qu'un thème dramatique.

Lorsqu'on écarte les déclamations philosophiques et les traditions romanesques, le couvent apparaît bien plutôt comme un asile que comme une prison. Il est avant tout le refuge de toutes les existences brisées, le refuge presque obligé des femmes maltraitées par la petite vérole, une maladie à peu près oubliée aujourd'hui, mais qui défigurait alors le quart des femmes. La société par tous ses conseils, la famille par toutes ses exhortations, poussait vers l'ombre d'un couvent la jeune personne à laquelle arrivait ce malheur. La mère même, par dévouement, consentait à se détacher de cette malheureuse enfant que la laideur retranchait de la société et qui finissait par baisser la tête sans révolte sous l'impitoyable principe du temps : « Une femme laide est un être qui n'a point de rang dans la nature, ni de place dans le monde². » Deux cent mille *laidérons*, comme dit le prince de Ligne, mettaient ainsi leur amour-propre à couvert, et consolaient leur orgueil avec les ambitions de la vie du couvent, avec les honneurs et les prérogatives d'une abbaye.

Il est d'autres vœux plus propres au siècle et que l'on y rencontre plus souvent, engagements légers, presque de mode, et qui semblent seulement mettre dans la toilette d'une femme les couleurs de la vie religieuse. Un certain nombre de jeunes personnes de la noblesse se rattachaient à des ordres qui, sans exiger d'elles la prononciation d'aucuns vœux solennels ou simples, leur permettaient de vivre dans le monde et d'en porter l'habit, leur donnaient quelquefois un titre, toujours quelque attribut honorifique. C'étaient les chanoinesses, dont le chapitre le plus fameux, celui de Remiremont en Alsace, avait pour destination de recevoir le sang le plus pur des maisons souveraines, les noms les plus illustres du monde chrétien. Dans cette association des chanoinesses, divisées en *dames nièces* et en *dames tantes*, qui avaient prononcé leurs vœux et qui étaient forcées de

résider au chapitre deux ans sur trois, la jeune personne, une fois admise, gagnait des relations, des protections, des amitiés, un patronage; et comme l'usage de chaque tante était de s'appréhender ou de s'annier une nièce, chaque nièce pouvait espérer l'héritage des meubles d'une tante, de ses bijoux, de sa petite maison, de sa prébende³. Mme de Genlis nous a raconté sa réception au chapitre noble d'Alix de Lyon, lorsqu'elle était tout enfant. Elle se peignait en habit blanc, au milieu de toutes les chanoinesses, habillées à la façon du monde, avec des robes de soie noire sur des paniers, et de grandes manches d'hermine. Son *Credo* récitait aux pieds du prêtre, le prêtre lui coupe une mèche de cheveux, et lui attache un petit morceau d'étoffe blanc et noir, long comme le doigt, et qu'on appelait un *mari*. Puis il lui passe au cou et à la taille une croix émaillée pendue à un cordon rouge, et une ceinture faite d'un large ruban noir moiré. Et la voilà ainsi parée, toute fière, gonflée dans sa vanité de petite fille de sept ans, quand on l'appelle du titre des chanoinesses : *Madame* ou *Comtesse*⁴.

On le voit : il faut qu'à chaque pas l'historien dégage des préjugés, redemande aux faits, restitue à l'histoire l'aspect véritable, le caractère, la destination, les habitudes, les mœurs des communautés religieuses. Le roman a tout dénaturé, tout travesti : après avoir peuplé par des vœux forcés le couvent du dix-huitième siècle, ce couvent dont les transfuges sont accueillies et gardées par l'archevêque de Paris lui-même, le roman le remplit de scandales. Ce ne sont qu'histoires, ce ne sont qu'estampes où l'on voit une chaise de poste en arrêt la nuit au pied d'un jardin de couvent, ou bien une pensionnaire descendant une échelle au bas de laquelle l'attend l'amant, tandis que la femme de chambre est encore là-haut, à cheval sur la crête du mur. Intrigues filées au parloir, amoureux déguisés en commissionnaires, remises de lettres en cachette, corruptions de sœurs converses qui ouvrent la grille, enlèvements de jeunes filles au milieu d'une prise d'habit à travers une foule tenue en respect par des pistolets, — ce sont les coups de théâtre ordinaires, les scènes qui se pressent dans ces pages à la Casanova. Il semble voir mise en action la morale de Bussy disant « qu'il fallait toujours enlever; qu'on avait d'abord la fille, puis l'amitié des parents, et qu'après leur mort on avait encore leurs biens ».

Rien de plus faux, rien de plus contraire à la réalité des choses que ce point de vue : on compte au dix-huitième siècle les scandales

des pensionnaires de couvent, et la liste n'a que quelques noms. Dans ce temps, où la femme mariée a si peu de défense, la faute d'une jeune fille, et surtout d'une jeune fille bien née, est d'une rareté extraordinaire : elle n'est pas dans les mœurs; Rousseau en fait la remarque, et il n'est pas seul à la faire. Puis l'enlèvement n'était pas un jeu : loin de là : et ses conséquences avaient de quoi faire pâlir et faiblir les plus amoureux, les plus fous, les plus braves. N'était-ce pas un épouvantail pour les *agréables* les plus décidés que le terrible exemple de M. de la Roche-Courbon, condamné à avoir la tête tranchée après avoir enlevé en 1757 Mlle de Moras du couvent de Notre-Dame de la Consolation? Sa mère mourait de chagrin, et lui-même, en fuite, chassé de Sardaigne où il s'était réfugié près de son parent, M. de Sennecesterre, ambassadeur de France, finissait misérablement⁵.

Le grand couvent du dix-huitième siècle, après le couvent de Fontevault⁶, la maison d'éducation ordinaire des Filles de France, est le couvent de Panthémont, le couvent princier de la rue de Grenelle où s'élèvent les princesses, où la plus haute noblesse met ses filles, espérant pour elles, de la camaraderie, de l'amitié commencée au couvent avec une altesse, quelque faveur, quelque grâce, quelque place de dame auprès de la princesse future. C'est ainsi que Mme de Barbantane plaçait sa fille auprès de Mme la duchesse de Bourbon pour qu'au sortir du couvent elle devînt dame d'honneur de la duchesse⁷. Après ce couvent, qui est le monde, la cour elle-même en raccourci, et où la jeune fille, avec sa gouvernante et sa femme de chambre, mène une vie et reçoit une éducation particulières, vient un autre couvent affectionné par la noblesse, et peuplé de pensionnaires à grand nom : le couvent de la Présentation⁸. Autour et au-dessous de ces deux grandes maisons se rangent toutes les autres maisons religieuses recevant des pensionnaires, abbayes, communautés, couvents, répandus dans tout Paris, et dont chacun semble avoir sa spécialité et sa clientèle, l'habitude de recevoir les filles d'un quartier de la capitale ou d'un ordre de l'État⁹. Prenons l'exemple des dames de Sainte-Marie de la rue Saint-Jacques : la haute magistrature et la grande finance semblent avoir fait choix pour leurs enfants de cette maison, moins relevée que Panthémont ou la Présentation, mais tenue pourtant par le public en grande considération et renommée pour la supériorité de ses études¹⁰.

Discipline, formes d'éducation, régime intérieur, toute la règle de ces couvents n'est

1. Correspondance de Grimm, vol. 6.

2. Les jeux de la petite Thalie, par de Moissy. *La petite vérole*.

3. Mémoires secrets de la République des lettres, vol. 25.

4. Mémoires de Mme de Genlis, vol. 1.

5. Le curé qui avait donné la bénédiction nuptiale, et qui un moment avait craint les galères, était condamné à l'amende honorable et au bannissement; la fille de chambre qui avait accompagné Mlle de Moras était condamnée au fouet, à la fleur de lys, à neuf ans de bannissement. (Barbier, vol. 2.)

6. A propos de l'éducation de Mesdames de France à Fontevault, il y a une jolie anecdote qui peint, dans

ce couvent, la toute-puissance de leurs caprices. Le maître de danse faisait répéter à Mme Adélaïde un ballet qu'on nommait *ballet couleur de rose*; la jeune princesse voulait qu'il s'appelât le *menuet bleu* et ne voulait prendre sa leçon qu'à cette condition. Le maître disait rose, la princesse en frappant du pied répétait bleu : l'affaire devenait grave; on assembla la communauté, qui d'un commun accord décida que le menuet serait débaptisé et que le menuet s'appellerait le menuet bleu. (Madame Campan, vol. 1.)

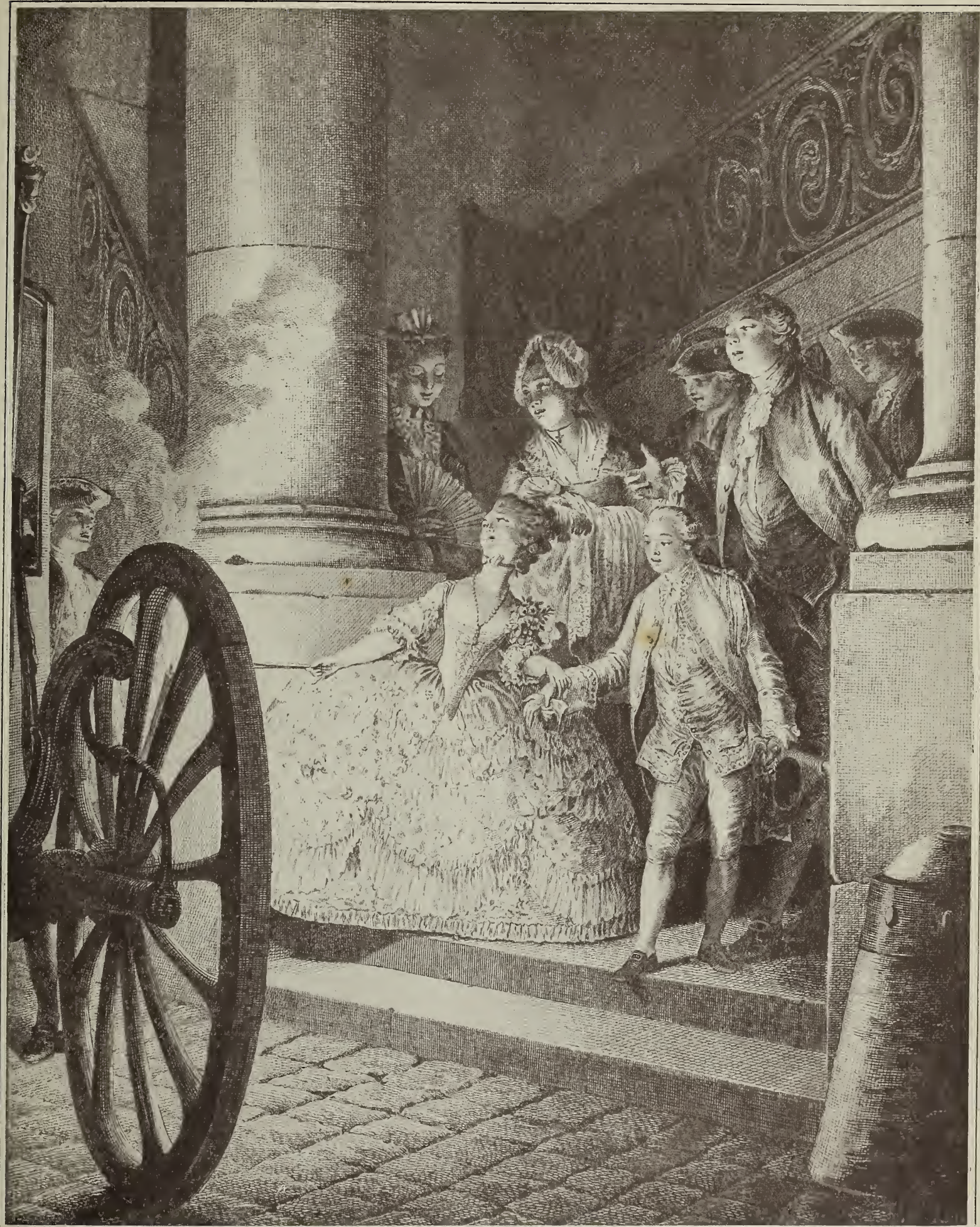
7. Mémoires de Mme de Genlis, vol. 2.

8. Lettres de la marquise du Deffand, Paris, 1812.

9. Dans l'État de la ville de Paris, en 1757, nous trouvons le prix des pensions dans les couvents de

Paris; elles vont de 400 à 600 livres, mais il y avait la femme de chambre à payer, qui était de trois cents livres, outre le trousseau, le lit et la commodité dans quelques couvents; l'éclairage et le chauffage n'étaient pas compris, et dans tous, le blanchissage du linge fin était à la charge des parents. Tous avaient la pension ordinaire et extraordinaire; à Panthémont, le plus cher de tous, la pension ordinaire était de 600 livres, la pension extraordinaire de 800 livres. A la fin du siècle, Thierry dit que la pension ordinaire était de 800 livres, et de 1.000 livres pour les pensionnaires admises à la table de madame l'abbesse.

10. Lettres inédites de d'Aguesseau, Paris, 1825, vol. 2.



Cliche Giraudon.

LES PETITS PARRAINS
Gravure de MOREAU LE JEUNE. (Cabinet des Estampes.)

qu'une imitation, parfois un relâchement de la règle de Saint-Cyr. Partout se retrouve l'inspiration, l'esprit de cette maison modèle, la trace de ses divisions en quatre classes distinguées, selon les âges, par des rubans bleus, jaunes, verts et rouges. Partout c'est une éducation flottant entre la mondanité et le renoncement, entre la retraite et les talents du siècle, une éducation qui va de Dieu à un maître d'agrément, de la méditation à une leçon de révérence; et ne la dirait-on pas figurée par ce costume des pensionnaires montrant à moitié une religieuse, à moitié une femme? La jupe et le manteau sont d'étamine brune du Mans, mais la robe a un corps de baleine; sur la tête, c'est une toile blanche, mais cette toile a de la dentelle. Il est bien commandé à la coiffure d'avoir un air de simplicité et de modestie : mais il n'est pas défendu de l'arranger à la mode du temps¹.

Donc et heureuses éducations, que ces éducations de couvent, sans cesse égayées, affranchies de jour en jour des sévérités et des tristesses du cloître, tournées peu à peu presque uniquement vers le monde et vers tout ce qui forme les grâces et les charmes de la femme pour la société! On voit souvent, dans le dix-huitième siècle, des femmes se retourner vers ce commencement de leur vie, comme vers un souvenir où l'on respire un bonheur d'enfance. La continuation des études commencées à la maison, la venue des maîtres, les leçons de danse, de chant, de musique, c'était l'occupation et le travail de

ces journées de couvent, dont tant de fêtes interrompaient la monotonie, dont tant d'espérances abrégées la longueur. L'on brodait, l'on tricotait même; on bien l'on jouait à quelque ouvrage de ménage, l'on mettait les mains à une friandise, l'on s'amusait à faire quelque gâteau de couvent pareil à ces pains de citron que les enfants envoyaient de certains jours à leurs parents². De temps en temps arrivaient de belles récompenses, comme la permission d'aller à la messe de minuit, accordée aux petites filles bien sages, et leur donnant rang parmi les grandes. Et s'il fallait punir, les sœurs inventaient quelque-une de ces grandes punitions avec lesquelles elles étaient si bien à Mlle de Rafféteau, lorsqu'elle tombait en faute, l'envie d'y retomber. Il s'agissait d'une paralitique que la mère de cette jeune personne avait recueillie, et dont elle avait à sa mort laissé le soin à sa fille : cette pauvre femme était amenée une fois par semaine, en chaise à porteurs, au parloir extérieur, et la jeune fille se faisait une joie de la peigner, de la laver, de lui couper les ongles. Les jours où l'on était mécontent de Mlle de Rafféteau au couvent, on ne lui permettait pas le plaisir de cet acte de charité³ : on mettait son cœur en pénitence.

Cette éducation des filles dans les couvents a été, au dix-huitième siècle même, l'objet de bien des attaques. Qu'était-elle pourtant en deux mots? L'éducation même ainsi résumée par le bon sens d'une femme du temps : « De l'instruction religieuse, des talents analogues

à l'état de femme qui doit être dans le monde, y tenir un état, fût-ce même un ménage⁴ » : tels sont les moyens indiqués par Mme de Créqui pour bien élever une fille, et c'est la justification même de l'éducation du couvent, de cette école d'où sortirent tant de femmes dont le siècle dira « qu'elles savaient tout sans avoir rien appris ».

Le vice de ces éducations conventuelles n'était point dans les leçons du couvent. Il n'était point, comme on l'a tant de fois répété, dans l'insuffisance de l'instruction ou dans l'inaptitude des sœurs à former la femme aux devoirs sociaux. Il était dans la séparation de la fille et de la mère, dans cette retraite loin du monde où les bruits du monde apportaient leurs tentations. La jeune fille, enlevée toute jeune à cette vie brillante de la maison paternelle aperçue comme dans un rêve d'enfance, emportait au couvent l'image de ce salon, de ces fêtes dont l'éclat lui revenait dans un songe. Du calme et du silence qui l'entouraient, elle s'échappait, elle s'élançait vers ses souvenirs et ses désirs. Son imagination travaillait et prenait feu sur tout ce qu'elle saisissait du dehors, sur tout ce qu'elle devinait. Les choses entrevues dans une sortie, les plaisirs, les hommages des hommes aux femmes, passaient et repassaient dans sa tête, grandissaient dans sa pensée, irritaient ses impatiences, agitaient ses nuits. Elevée dans la maison de ses parents, la facilité de ces plaisirs, la vue journalière et l'habitude du monde, eussent bien vite apaisé ces curiosités et ces ardeurs que parmi les jeunes femmes du dix-huitième siècle celles-là faisaient éclater le plus follement qui sortaient du couvent.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

1. Dictionnaire historique de la ville de Paris et de ses environs, par Hurlaut et Magny. Paris, 1779, vol. 2.
2. Lettres inédites de d'Aguesseau. Paris, 1825, vol. 2.

3. Mémoires de Mme de Genlis, vol. 2.
4. Lettres inédites de la marquise de Créqui à Senas de Meilhan, publiées par Édouard Fournier. Potier, 1836.



Fin d'Empire

D'un pèlerinage qu'il fit, quelques années après la guerre, en Alsace et en Lorraine, M. Jules CLARETIE rapporta tout un ensemble d'impressions aussi profondément ressenties qu'éloquemment traduites, parmi lesquelles se détachait avec un relief particulier la saisissante page d'histoire que voici :

Nous dinâmes à l'Hôtel de la Sirène [à Étain], dans la salle et à la place même où Napoléon III, fuyant Metz, s'arrêta le 16 août 1870, à neuf heures et demie du matin, tandis que grondait déjà au loin le canon de Gravelotte. L'empereur, qui avait encore quinze jours à régner, était escorté d'un escadron de chasseurs d'Afrique, d'une compagnie de chasseurs à pied, d'un bataillon de grena-

diers de la garde et des cent-gardes. Le prince impérial le suivait, l'air souffreteux et mélancolique. Avant le déjeuner, Napoléon s'assit au café de l'hôtel et, sur un bout de table de marbre, il écrivit lentement une dépêche à l'impératrice, puis la relut, ne la trouva point satisfaisante et la déchira en morceaux. Ces fragments de papier, recueillis par un habitant d'Étain, forment un autographe historique bien curieux et bien triste.

L'empereur se leva ensuite et passa, en traversant la cuisine, dans la salle à manger. Il s'assit là, ayant son fils à sa gauche, devant un poêle de faïence, et tandis qu'on lui servait un déjeuner improvisé, — des œufs, du jambon, des morceaux d'un pâté apporté à l'hôtelier, M. Liégeois, par le maire de la ville, — il demeura silencieux, presque immobile, les bras appuyés sur la table et ses yeux bleus fixés sur son assiette. L'état-major ne parlait pas non plus. Au dehors la foule attendait, pressée, anxieuse, et se demandant si déjà l'on abandonnait Metz comme on avait aban-

donné Strasbourg. Tout à coup, le curé d'une petite ville, située entre Étain et Conflans, accourut à cheval, et demandant à parler à l'empereur.

Il venait annoncer qu'autour de sa paroisse, à Parfondrup, se pressaient déjà cinq mille Prussiens qui pouvaient rapidement se rendre à Étain et attaquer, enlever peut-être, l'empereur et sa suite.

On se hâta de fuir. Le prince impérial était monté au premier étage de l'hôtel de la Sirène, chambre numéro 5, prendre un moment de repos. « En voiture, Monseigneur! » lui cria-t-on. Ordre fut donné en hâte aux grenadiers de la garde de renverser la soupe et de partir aussitôt. Il était onze heures et demie. L'état-major et les cent-gardes disparurent bientôt par la route de Verdun. Une heure après, deux obus entraient à Étain, pistolet au poing, caracolant et faisant étinceler le pavé sous le fer de leurs chevaux. L'Allemagne suivait de près et éperonnait César et sa fortune...

JULES CLARETIE,
de l'Académie française.



Mémoires du général baron de Marbot

CHAPITRE VII

Départ de mon père. — Rencontre de Bonaparte à Lyon. — Épisode de notre descente sur le Rhône. — Ce que coûte un banquet républicain. — Je suis présenté à mon colonel.

Depuis que mon père avait accepté un commandement en Italie, une division était devenue vacante à l'armée du Rhin, et il l'aurait préférée; mais une fatalité inévitable l'entraînait vers ce pays où il devait trouver son tombeau! Un de ses compatriotes et amis, M. Lachèze, que je pourrais appeler son mauvais génie, avait été longtemps consul de France à Livourne et à Gènes, où il avait quelques affaires d'intérêt personnel à régler. Ce maudit homme, pour entraîner mon père vers l'Italie, lui faisait sans cesse le tableau le plus exagéré des beautés de ce pays, de l'avantage qu'il y avait d'ailleurs à ramener la victoire sous les drapeaux d'une armée malheureuse, tandis qu'il n'y avait aucune gloire à acquérir pour lui à l'armée du Rhin, dont la situation était bonne. Le cœur de mon malheureux père se laissa prendre à ses beaux raisonnements. Il pensa qu'il y avait plus de mérite à se rendre là où il y avait le plus de dangers, et persista à aller en Italie, malgré les observations de ma mère, qu'un pressentiment secret portait à désirer que mon père fût plutôt sur le Rhin; ce pressentiment ne la trompait point... elle ne revit plus son époux!...

A son ancien aide de camp, le capitaine Gault, mon père venait d'adjoindre un autre officier, M. R***, que lui avait donné son ami le général Augereau. M. R*** avait le grade de chef d'escadrons. Il appartenait à une famille de Maintenon, avait des moyens et de l'éducation dont il ne se servait que fort rarement, car, par un travers d'esprit alors assez commun, il se complaisait à prendre des airs de *sacripant*, toujours jurant, sacrant et ne parlant que de pourfendre les gens avec son grand sabre. Ce matamore n'avait qu'une seule qualité, très rare à cette époque : il était toujours mis avec la plus grande recherche. Mon père, qui avait accepté M. R*** pour aide de camp sans le connaître, en eut regret bientôt; mais il ne pouvait le renvoyer sans blesser son ancien ami Augereau. Mon père ne l'aimait pas, mais il pensait, peut-être avec raison, qu'un général doit utiliser les qualités militaires d'un officier, sans trop se préoccuper de ses manières personnelles.

Comme il ne se souciait pas de faire société avec M. R*** pendant un long voyage, il l'avait chargé de conduire de Paris à Nice ses équipages et ses chevaux, ayant sous ses ordres le vieux piqueur Spire, homme dévoué et habitué à commander aux gens d'écurie. Celle de mon père était nombreuse : il avait alors quinze chevaux, qui, avec ceux de ses aides de camp, de son chef d'état-major et des adjoints de celui-ci, ceux des fourgons, etc., etc., formaient une assez forte caravane dont R*** était le chef. Il partit plus d'un mois avant nous.

Mon père prit dans sa berline le fatal M. Lachèze, le capitaine Gault et moi. Le colonel Ménard, chef d'état-major, suivait avec un de ses adjoints dans une chaise de poste. Un grand drôle de valet de chambre de mon père remplissait en avant les fonctions de courrier. Nous voyagions en uniforme. J'avais un bonnet de police fort joli. Il me plaisait tant, que je voulais l'avoir toujours sur la tête, et comme je la passais fréquemment hors de la portière, parce que la voiture me donnait le mal de mer, il advint que, pendant la nuit, et lorsque mes compagnons dormaient, ce bonnet tomba sur la route. La voiture attelée de six vigoureux chevaux allait un train de chasse, je n'osai faire arrêter et je perdis mon bonnet. Mauvais présage! Mais je devais éprouver de bien plus grands malheurs dans la terrible campagne que nous allions entreprendre. Celui-ci m'affecta vivement; cependant, je me gardai bien d'en parler, de crainte d'être raillé sur le peu de soin que le nouveau *soldat* prenait de ses effets.

Mon père s'arrêta à Mâcon, chez un ancien ami. Nous passâmes vingt-quatre heures chez lui et continuâmes notre course vers Lyon. Nous n'en étions plus qu'à quelques lieues et changions de chevaux au relais de Limonest, lorsque nous remarquâmes que tous les postillons avaient orné leurs chapeaux de rubans tricolores, et qu'il y avait des drapeaux pareils aux croisées de toutes les maisons. Nous étant informés du sujet de cette démonstration, on nous répondit que le général en chef Bonaparte venait d'arriver à Lyon!... Mon père, croyant avoir la certitude que Bonaparte était encore au fond de l'Égypte, traita cette nouvelle de conte absurde; mais il resta confondu, lorsque, ayant fait appeler le maître de poste qui arrivait à l'instant de Lyon, celui-ci lui dit : « J'ai vu le général Bonaparte que je

connais parfaitement, car j'ai servi sous ses ordres en Italie. Il loge à Lyon, dans tel hôtel. Il a avec lui son frère Louis, les généraux Berthier, Lannes et Murat, ainsi qu'un grand nombre d'officiers et un mameluk. »

Il était difficile d'être plus positif. Cependant la révolution avait donné lieu à tant de supercheries, et les partis s'étaient montrés si ingénieux à inventer ce qui pouvait servir leurs projets, que mon père doutait encore lorsque nous entrâmes à Lyon par le faubourg de Vaise. Toutes les maisons étaient illuminées et pavoisées de drapeaux, on tirait des fusées, la foule remplissait les rues au point d'empêcher notre voiture d'avancer; on dansait sur les places publiques, et l'air retentissait des cris de : « Vive Bonaparte qui vient sauver la patrie!... » Il fallut bien alors se rendre à l'évidence et convenir que Bonaparte était vraiment dans Lyon. Mon père s'écria : « Je pensais bien qu'on le ferait venir, mais je ne me doutais pas que ce serait si tôt : le coup a été bien monté! Il va se passer de grands événements. Cela me confirme dans la pensée que j'ai bien fait de m'éloigner de Paris : du moins, à l'armée, je servirai mon pays sans prendre part à aucun coup d'État qui, tout nécessaire qu'il paraisse, me répugne infiniment. » Cela dit, il tomba dans une profonde rêverie, pendant les longs moments que nous mîmes à fendre la foule, pour gagner l'hôtel où notre logement était préparé.

Plus nous approchions, plus le flot populaire était compact, et en arrivant à la porte, nous la vîmes couverte de lampions et gardée par un bataillon de grenadiers. C'était là que logeait le général Bonaparte, auquel on avait donné les appartements retenus depuis huit jours pour mon père. Celui-ci, homme fort violent, ne dit mot cependant, et lorsque le maître d'hôtel vint d'un air assez embarrassé s'excuser auprès de lui d'avoir été contraint d'obéir aux ordres de la municipalité, mon père ne répondit rien, et l'anbergiste ayant ajouté qu'il avait fait faire notre logement dans un hôtel fort bon, quoique de second ordre, tenu par un de ses parents, mon père se contenta de charger M. Gault d'ordonner aux postillons de nous y conduire. Arrivés là, nous trouvâmes notre courrier. C'était un homme très vif qui, échauffé par la longue course qu'il venait de faire et par les nombreuses rasades qu'il avalait à chaque relais

avait fait un tapage du diable, lorsque, arrivé bien avant nous dans le premier hôtel, il y avait appris que les appartements retenus pour son maître avaient été donnés au général Bonaparte. Les aides de camp de ce dernier, entendant ce vacarme affreux, et en ayant appris la cause, étaient allés prévenir leur patron qu'on avait délogé le général Marbot pour lui. Dans le même instant, le général Bonaparte, dont les croisées étaient ouvertes, aperçut les deux voitures de mon père arrêtées devant la porte. Il avait ignoré jusque-là le mauvais procédé de son hôte envers mon père, et comme le général Marbot, commandant de Paris peu de temps avant, et actuellement chef d'une division de l'armée d'Italie, était un homme trop important pour être traité sans façon, et que d'ailleurs Bonaparte revenait avec l'intention de se *mettre bien avec tout le monde*, il ordonna à l'un de ses officiers de descendre promptement pour offrir au général Marbot de venir *militairement* partager son logement avec lui. Mais, voyant les voitures repartir avant que son aide de camp pût parler à mon père, le général Bonaparte sortit à l'instant même à pied pour venir *en personne* lui exprimer ses regrets. La foule qui le suivait jetait de grands cris de joie qui, en approchant de notre hôtel, auraient dû nous prévenir ; mais nous en avions tant entendu depuis que nous étions en ville, qu'aucun de nous n'eut la pensée de regarder dans la rue. Nous étions tous réunis dans le salon où mon père se promenait à grands pas, plongé dans de profondes réflexions, lorsque tout à coup le valet de chambre, ouvrant la porte à deux battants, annonce : « Le général Bonaparte ! »

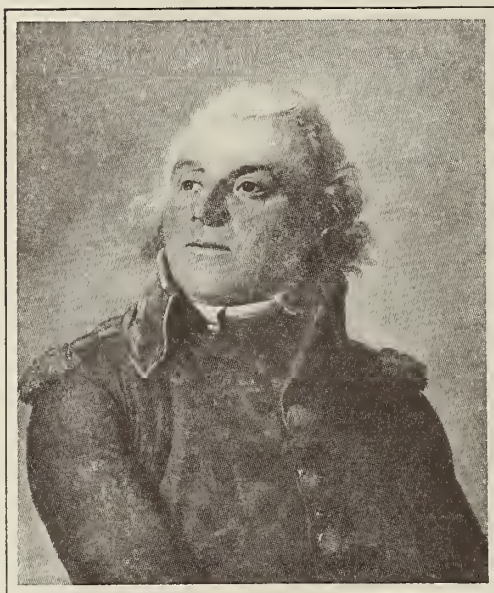
Celui-ci courut, en entrant, embrasser mon père, qui le reçut très poliment, mais froidement. Ils se connaissaient depuis longtemps. L'explication relative au logement devait être, entre de tels personnages, traitée en peu de mots ; il en fut ainsi. Ils avaient bien d'autres choses à se dire ; aussi passèrent-ils seuls dans la chambre à coucher, où ils restèrent en conférence pendant plus d'une heure.

Durant ce temps, les généraux et officiers venus d'Égypte avec le général Bonaparte causaient avec nous dans le salon. Je ne pouvais me lasser de considérer leur air martial, leurs figures bronzées par le soleil d'Orient, leurs costumes bizarres et leurs sabres turcs suspendus par des cordons. J'écoutais avec attention leurs récits sur les campagnes d'Égypte et les combats qui s'y étaient livrés. Je me complaisais à entendre répéter ces noms célèbres : Pyramides, Nil, Grand-Caire, Alexandrie, Saint-Jean d'Acre, le désert, etc., etc. Mais ce qui me charmait le plus était la vue du jeune mameluk Ronstan. Il était resté dans l'antichambre, où j'allai plusieurs fois pour admirer son costume qu'il me montrait avec complaisance. Il parlait déjà passablement français, et je ne me lassai pas de le questionner. Le général Lannes se rappela m'avoir fait tirer ses pistolets, lorsqu'en 1795 il servait à Toulouse sous les ordres de mon père,

au camp du Miral. Il me fit beaucoup d'amitiés, et nous ne nous doutions pas alors ni l'un ni l'autre que je serais un jour son aide de camp, et qu'il mourrait dans mes bras à Essling !

Le général Murat était né dans la même contrée que nous, et comme il avait été garçon de boutique chez un mercier de Saint-Céré à l'époque où ma famille y passait les hivers, il était venu fréquemment apporter des marchandises chez ma mère. D'ailleurs, mon père lui avait rendu plusieurs services dont il fut toujours reconnaissant. Il m'embrassa donc en me rappelant qu'il m'avait souvent tenu dans ses bras dans mon enfance. Je ferai plus tard la biographie de cet homme célèbre, parti de si bas et monté si haut.

Le général Bonaparte et mon père, étant



Cliché Braun.

CHAMPIONNET

Général en chef de l'armée de Rome
Tableau de PAJOU.

rentrés dans le salon, se présentèrent mutuellement les personnes de leur suite. Les généraux Lannes et Murat étaient d'anciennes connaissances pour mon père, qui les reçut avec beaucoup d'affabilité. Il fut assez froid avec le général Berthier, qu'il avait cependant vu jadis à Versailles, lorsque mon père était garde du corps et Berthier ingénieur. Le général Bonaparte, qui connaissait ma mère, m'en demanda très poliment des nouvelles, me complimenta affectueusement d'avoir, si jeune encore, adopté la carrière des armes, et, me prenant doucement par l'oreille, ce qui fut toujours la caresse la plus flatteuse qu'il fit aux personnes dont il était satisfait, il dit, en s'adressant à mon père : « Ce sera un jour un second général Marbot ». Cet horoscope s'est vérifié ; je n'en avais point alors l'espérance, cependant je fus tout fier de ces paroles : il faut si peu de chose pour enorgueillir un enfant !

La visite terminée, mon père ne laissa rien transpirer de ce qui avait été dit entre le général Bonaparte et lui ; mais j'ai su plus tard que Bonaparte, sans laisser pénétrer posi-

tivement ses projets, avait cherché, par les cajoleries les plus adroites, à attirer mon père dans son parti, mais que celui-ci avait constamment éludé la question.

Choqué de voir le peuple de Lyon courir au-devant de Bonaparte comme s'il eût été déjà le souverain de la France, mon père déclara qu'il désirait partir le lendemain, dès l'aube du jour. Mais ses voitures ayant besoin de réparations, force lui fut de passer une journée entière à Lyon. J'en profitai pour me faire confectionner un nouveau bonnet de police, et, enchanté de cette emplette, je ne m'occupai nullement des conversations politiques que j'entendais autour de moi et auxquelles, à vrai dire, je ne comprenais pas grand-chose. Mon père alla rendre au général Bonaparte la visite qu'il en avait reçue. Ils se promènèrent fort longtemps seuls dans le petit jardin de l'hôtel, pendant que leur suite se tenait respectueusement à l'écart. Nous les voyions tantôt gesticuler avec chaleur, tantôt parler avec plus de calme, puis Bonaparte, se rapprochant de mon père avec un air patelin, passer amicalement son bras sous le sien, probablement pour que les autorités qui se trouvaient dans la cour et les nombreux curieux qui encombraient les croisées du voisinage, pussent dire que le général Marbot adhérait aux projets du général Bonaparte, car cet homme habile ne négligeait aucun moyen pour parvenir à ses fins ; il séduisait les uns et voulait faire croire qu'il avait gagné aussi ceux qui lui résistaient par devoir. Cela lui réussit à merveille !

Mon père sortit de cette seconde conversation encore plus pensif qu'il n'était sorti de la première, et, en entrant à l'hôtel, il ordonna le départ pour le lendemain ; mais le général Bonaparte devait faire ce jour-là une excursion autour de la ville pour visiter les hauteurs fortifiables, et tous les chevaux de poste étaient retenus pour lui. Je crus pour le coup que mon père allait se fâcher. Il se contenta de dire : « Voilà le commencement de l'omnipotence ! » et ordonna qu'on tâchât de se procurer des chevaux de louage, tant il lui tardait de s'éloigner de cette ville et d'un spectacle qui le choquait. On ne trouva point de chevaux disponibles. Alors le colonel Ménard, qui était né dans le Midi et le connaissait parfaitement, fit observer que la route de Lyon à Avignon étant horriblement défoncée, il était à craindre que nos voitures ne s'y brisassent, et qu'il serait préférable de les embarquer sur le Rhône, dont la descente nous offrirait un spectacle enchanteur. Mon père, fort peu amateur de pittoresque, aurait dans tout autre moment rejeté cet avis ; mais comme il lui donnait le moyen de quitter un jour plus tôt la ville de Lyon, dont le séjour lui déplaisait dans les circonstances actuelles, il consentit à prendre le Rhône. Le colonel Ménard loua donc un grand bateau ; on y conduisit les deux voitures, et le lendemain, de grand matin, nous nous embarquâmes tous. Cette résolution faillit nous faire périr.

Nous étions en automne, les eaux étaient très basses, le bateau touchait et s'engravait

à chaque instant, on craignait qu'il ne se déchirât. Nous couchâmes la première nuit à Saint-Péray, puis à Tain, et mêmes deux jours à descendre jusqu'à la hauteur de l'embranchement de la Drôme. Là nous trouvâmes beaucoup plus d'eau et marchâmes rapidement; mais un de ces coups de vent affreux, qu'on nomme le mistral, nous ayant assaillis à un quart de lieue au-dessus de Pont-Saint-Esprit, les bateliers ne purent gagner le rivage. Ils perdirent la tête et se mirent en prières au lieu de travailler, pendant que le courant et un vent furieux poussaient le bateau vers le pont! Nous allions heurter contre la pile du pont et être engloutis, lorsque mon père et nous tons, prenant des perches à crocs et les portant en avant fort à propos, parâmes le choc contre la pile vers laquelle nous étions entraînés. Le contre-coup fut si terrible qu'il nous fit tomber sur les banes; mais la secousse avait changé la direction du bateau, qui, par un bonheur presque miraculeux, enfila le dessous de l'arche. Les mariniers revinrent alors un peu de leur terreur et reprirent tant bien que mal la direction de leur barque; mais le mistral continuait, et les deux voitures, offrant une résistance au vent, rendaient la manœuvre presque impossible. Enfin, à six lieues au-dessus d'Avignon, nous fûmes jetés sur une très grande île, où la pointe du bateau s'engrava dans le sable, de manière à ne plus pouvoir l'en retirer sans l'assistance de beaucoup d'ouvriers, et nous penchions tellement de côté, que nous craignions d'être submergés à chaque instant. On plaça quelques planches entre le bateau et le rivage; puis, au moyen d'une corde qui servait d'appui, nous débarquâmes tous sans accident, mais non sans danger. Il était impossible de penser à se rembarquer par un vent aussi affreux, quoique sans pluie; nous pénétrâmes donc dans l'intérieur de l'île, qui était fort grande et que nous crûmes d'abord inhabitée; mais enfin, nous aperçûmes une espèce de ferme où nous trouvâmes des bonnes gens qui nous reçurent très bien. Nous mourions de faim, mais il était impossible d'aller chercher des provisions sur le bateau, et nous n'avions que très peu de pain. Ils nous dirent que l'île était remplie de poules qu'ils y laissaient vivre à l'état sauvage et qu'ils tuaient à coups de fusil quand ils en avaient besoin. Mon père aimait beaucoup la chasse, il avait besoin de faire trêve à ses soucis, on prit les fusils des paysans, des fourches, des bâtons, et nous voilà partis en riant pour la chasse aux poules. On en tua plusieurs, quoiqu'il ne fût pas facile de les joindre, car elles volaient comme des faisans. Nous ramassâmes beaucoup de leurs œufs dans les bois, et de retour à la ferme, on alluma en plein champ un grand feu autour duquel nous nous établîmes au bivouac, pendant que le valet de chambre, aidé par la fermière, accommodait les volailles et les œufs de diverses façons. Nous soupâmes gaiement et nous couchâmes ensuite sur du foin, personne n'ayant osé accepter les lits que les bons paysans nous offraient, tant ils nous

parurent peu propres. Les bateliers et un domestique de mon père, qu'on avait laissés de garde près du bateau, vinrent nous prévenir au point du jour que le vent était tombé. Tous les paysans et matelots prirent alors des pelles et des pioches, et après quelques heures d'un travail fort pénible, ils remirent la barque à flot, et nous pûmes continuer notre voyage vers Avignon, où nous arrivâmes sans autre accident. Ceux que nous avions éprouvés furent augmentés par la renommée, de sorte que le bruit courut à Paris que mon père et toute sa suite avaient péri dans les eaux du Rhône.

L'entrée d'Avignon, surtout lorsqu'on arrive par le Rhône, est très pittoresque: le vieux château papal, les remparts dont la ville est entourée, ses nombreux clochers et le château de Villeneuve, placé en face d'elle, font un effet admirable! Nous trouvâmes à Avignon madame Ménard et une de ses nièces, et passâmes trois jours dans cette ville, dont nous visitâmes les charmants environs, sans oublier la fontaine de Vaucluse. Mon père ne se pressait pas de partir, parce que M. R*** lui avait écrit que les chaleurs, encore très fortes dans le Midi, l'avaient forcé de ralentir sa marche, et mon père ne voulait pas arriver avant ses chevaux.

D'Avignon, nous allâmes à Aix. Mais arrivés sur les bords de la Durance, qu'on traversait alors en bac, nous trouvâmes cette rivière tellement grossie et débordée qu'il était impossible de passer avant cinq ou six heures. On délibérait pour savoir si on allait retourner à Avignon, lorsque le fermier du bac, espèce de *monsieur*, propriétaire d'un charmant petit castel situé sur la hauteur à cinq cents pas du rivage, vint prier mon père de venir s'y reposer jusqu'à ce que ses voitures fussent embarquées. Il accepta, espérant que ce ne serait que pour quelques heures; mais il paraît que de grands orages avaient eu lieu dans les Alpes, où la Durance prend sa source, car cette rivière continua de croître toute la journée. Nous fûmes donc forcés d'accepter pour la nuit l'hospitalité qu'offrait très cordialement le maître du château, et comme il faisait beau, nous nous promenâmes toute la journée. Cet épisode du voyage ne me déplut nullement.

Le lendemain, les eaux étant encore plus furieuses que la veille, notre hôte, qui était un chaud républicain et qui connaissait assez bien la rivière pour juger qu'il nous serait impossible de la traverser avant vingt-quatre heures, se rendit en toute hâte, et à notre insu, dans la petite ville de Cavaillon, qui n'est qu'à deux lieues de là sur la même rive que Bompard. Il alla prévenir tous les *patriotes* de la localité et des environs qu'il avait chez lui le général de division Marbot. Puis ce monsieur revint triomphant dans son castel, où nous vîmes arriver une heure après une calvacade composée des plus chauds patriotes de Cavaillon, qui venaient supplier mon père de vouloir bien accepter un *banquet* qu'ils lui offraient au nom des notables de cette ville « toujours si éminemment républicaine »!

Mon père, auquel ces ovations n'étaient

nullement agréables, refusa d'abord; mais ces *citoyens* firent tant et tant d'instances, disant que tout était déjà ordonné et que les convives se trouvaient réunis, qu'il céda enfin, et nous nous rendîmes à Cavaillon.

Le plus bel hôtel était orné de guirlandes et garni de *chapeaux noirs* de la ville et de la banlieue. Après des compliments infinis, on prit place autour d'une table immense, convertie des mets les plus recherchés et surtout d'ortolans, oiseaux qui se plaisent beaucoup dans ce pays. On prononça des discours virulents contre les *ennemis de la liberté*: on porta de nombreuses sautés, et le dîner ne finit qu'à dix heures du soir. Il était un peu tard pour retourner à Bompard; d'ailleurs, mon père ne pouvait convenablement se séparer de ses hôtes à la sortie de table: il se détermina donc à coucher à Cavaillon, de sorte que le reste de la soirée se passa en conversations assez bruyantes. Enfin, peu à peu, chaque invité regagna son logis, et nous restâmes seuls. Mais, le lendemain, à son réveil, M. Gault ayant demandé à l'aubergiste quelle était la quote-part que devait mon père pour l'immense festin de la veille, qu'il croyait être un *pique-nique*, où chacun paye son couvert, cet homme lui remit un compte de plus de 1500 francs, les bons patriotes n'ayant pas payé un traître son!... On nous dit bien que quelques-uns avaient exprimé le désir de payer leur part, mais que la très grande majorité avait répondu que ce serait faire injure au général Marbot!...

Le capitaine Gault était furieux de ce procédé, mais mon père, qui au premier moment n'en revenait pas d'étonnement, se prit ensuite à rire aux éclats, et dit à l'aubergiste de venir chercher son argent à Bompard, où nous retournerâmes sur-le-champ, sans faire la moindre observation à notre châtelain, dont on récompensa très largement les serviteurs; puis nous profitâmes de la baisse des eaux pour traverser enfin la Durance et nous rendre à Aix.

Quoique je ne fusse pas encore en âge de parler politique avec mon père, ce que je lui avais entendu dire me portait à croire que ses idées républicaines s'étaient grandement modifiées depuis deux ans, et que ce qu'il avait entendu au dîner de Cavaillon avait achevé de les ébranler; mais il ne témoigna aucune mauvaise humeur au sujet du prétendu *pique-nique*. Il s'amusait même de la colère de M. Gault, qui répétait sans cesse: « Je ne m'étonne pas que, malgré la cherté des ortolans, ces drôles en eussent fait venir une si grande quantité, et demandassent tant de bouteilles de vins fins!... »

Après avoir passé la nuit à Aix, nous partîmes pour nous rendre à Nice. C'était notre dernière journée de poste: nous traversions la montagne et la belle forêt de l'Esterel, lorsque nous rencontrâmes le chef de brigade (ou colonel) du 1^{er} de hussards qui, escorté d'un officier et de plusieurs cavaliers conduisant des chevaux élopés, revenait de l'armée, et se rendait au dépôt de Puy en Velay. Ce colonel se nommait M. Picart: on lui laissait son

régiment en raison de ses qualités d'administrateur, et on l'envoyait souvent au dépôt pour y faire équiper des hommes et des chevaux, qu'il expédiait ensuite aux escadrons de guerre, où il paraissait très rarement et restait fort peu. En apercevant M. Picart, mon père fit arrêter sa voiture, mit pied à terre, et après m'avoir présenté à mon colonel, il le tira à part pour le prier de lui indiquer un sous-officier sage et bien élevé dont il pût faire son *mentor*. Le colonel indiqua le maréchal des logis Pertelay. Mon père fit prendre le nom de ce sous-officier, et nous continuâmes notre route jusqu'à Nice, où nous trouvâmes le commandant R*** établi dans un excellent hôtel avec nos équipages et nos chevaux en très bon état.

CHAPITRE VIII

Arrivée à Nice. — Mon mentor Pertelay. — Comment je deviens un vrai housard de Bercheny. — J'entre dans la *clique*. — Mon premier duel à la Madona, près Savone. — Enlèvement d'un convoi de bœufs à Dego.

La ville de Nice était remplie de troupes, parmi lesquelles se trouvait un escadron du 1^{er} de housards, auquel j'appartenais. Ce régiment, en l'absence de son colonel, était commandé par un très brave chef d'escadron nommé Muller (c'était le père de ce pauvre malheureux adjudant du 7^e de housards qui fut blessé d'un coup de canon, auprès de moi, à Waterloo). En apprenant que le général de division venait d'arriver, le commandant Muller se rendit chez mon père, et il fut convenu entre eux qu'après quelques jours de repos je ferais le service dans la 7^e compagnie, commandée par le capitaine Mathis, homme de mérite, qui plus tard devint colonel sous l'Empire et maréchal de camp sous la Restauration.

Quoique mon père fût fort bon pour moi, il m'en imposait tellement, que j'étais auprès de lui d'une très grande timidité, timidité qu'il supposait encore plus grande qu'elle ne l'était réellement; aussi disait-il que j'aurais dû être une fille, et il m'appelait souvent *mademoiselle Marcellin* : cela me chagrinait beaucoup, surtout depuis que j'étais housard. C'était donc pour vaincre cette timidité que mon père voulait que je fisse le service avec mes camarades; d'ailleurs, ainsi que je l'ai déjà dit, on ne pouvait entrer dans l'armée que comme *simple soldat*. Mon père aurait pu, il est vrai, m'attacher à sa personne, puisque mon régiment faisait partie de sa division; mais outre la pensée indiquée ci-dessus, il désirait que j'apprisse à seller et brider mon cheval, soigner mes armes, et ne voulait pas que son fils jouît du moindre *privilege*, ce qui aurait produit un mauvais effet parmi les troupes. C'était déjà beaucoup qu'on m'admit à l'escadron sans me faire faire un long et ennuyeux apprentissage au dépôt.

Je passai plusieurs jours à parcourir avec mon père et son état-major les environs de Nice, qui sont fort beaux; mais le moment

de mon entrée à l'escadron étant arrivé, mon père demanda au commandant Muller de lui envoyer le maréchal des logis Pertelay. Or, il faut que vous sachiez qu'il existait au régiment deux frères de ce nom, tous deux maréchaux des logis, mais n'ayant entre eux aucune ressemblance physique ni morale. On croirait que l'auteur de la pièce *les Deux Philibert* a pris ces deux hommes pour types, l'ainé des Pertelay étant Philibert le mauvais sujet, et le jeune Pertelay, Philibert le bon sujet. C'était ce dernier que le colonel avait entendu désigner pour mon *mentor*; mais comme, pressé par le peu de temps que mon père et lui avaient passé ensemble, M. Picart avait oublié en nommant Pertelay d'ajouter *le jeune*, et que, d'ailleurs, celui-ci ne faisait pas partie de l'escadron qui se trouvait à Nice, tandis que l'ainé servait précisément dans la 7^e compagnie, dans laquelle j'allais entrer, le commandant Muller crut que c'était de l'ainé que le colonel avait parlé à mon père, et qu'on avait choisi cet enragé pour *dénier* un jeune homme aussi doux et aussi timide que j'étais. Il nous envoya donc Pertelay aîné. Ce type des anciens housards était buveur, tapageur, querelleur, bretteur, mais aussi, brave jusqu'à la témérité; du reste, complètement ignorant de tout ce qui n'avait pas rapport à son cheval, à ses armes et à son service devant l'ennemi. Pertelay jeune, au contraire, était doux, poli, très instruit, et comme il était fort bel homme et tout aussi brave que son frère, il eût certainement fait un chemin rapide si, bien jeune encore, il n'eût trouvé la mort sur un champ de bataille.

Mais revenons à l'ainé. Il arrive chez mon père, et que voyons-nous? Un luron, très bien tenu, il est vrai, mais le shako sur l'oreille, le sabre traînant, la figure enluminée et coupée en deux par une immense balafre, des moustaches d'un demi-pied de long qui, relevées par la cire, allaient se perdre dans les oreilles, deux grosses nattes de cheveux tressés aux tempes, qui, sortant de son shako, tombaient sur la poitrine, et avec cela, un air!!!... un air de chenapan, qu'augmentaient encore des paroles saccadées ainsi qu'un baragouin franco-alsacien des plus barbares. Ce dernier défaut ne surprit pas mon père, car il savait que le 1^{er} de housards était l'ancien régiment de Bercheny, dans lequel on ne recevait jadis que les Allemands, et où les commandements s'étaient faits, jusqu'en 1795, dans la langue allemande, qui était celle le plus en usage parmi les officiers et les housards, presque tous nés dans les provinces des bords du Rhin; mais mon père fut on ne peut plus surpris de la tournure, des réponses et de l'air ferrailleur qu'avait mon *mentor*.

J'ai su plus tard qu'il avait hésité à me mettre entre les mains de ce gaillard-là, mais que M. Gault lui ayant fait observer que le colonel Picart l'avait désigné comme le *meilleur* sous-officier de l'escadron, mon père s'était déterminé à en essayer. Je suivis donc Pertelay, qui, me prenant sans façon sous le bras, vint dans ma chambre, me montra à placer mes effets dans mon portemanteau et

me conduisit dans une petite caserne située dans un ancien couvent et occupée par l'escadron du 1^{er} de housards. Mon *mentor* me fit seller et desseller un joli petit cheval que mon père avait acheté pour moi; puis il me montra à placer mon manteau et mes armes; enfin il me fit une démonstration complète et songea, lorsqu'il m'eut tout expliqué, qu'il était temps d'aller dîner, car mon père, désirant que je mangeasse avec mon *mentor*, nous avait affecté une haute paye pour cette dépense.

Pertelay me conduisit dans une petite auberge dont la salle était remplie de housards, de grenadiers et de soldats de toutes armes. On nous sert, et l'on place sur la table une énorme bouteille d'un gros vin rouge des plus violents, dont Pertelay me verse une rasade. Nous trinquons. Mon homme vide son verre et je pose le mien sans le porter à mes lèvres, car je n'avais jamais bu de vin pur, et l'odeur de ce liquide m'était désagréable. J'en fis l'aveu à mon *mentor*, qui s'écria alors d'une voix de stentor : « Garçon!... apporte une limonade à ce garçon qui ne boit jamais de vin!... » Et de grands éclats de rire retentissent dans toute la salle!... Je fus très mortifié, mais je ne pus me résoudre à goûter de ce vin et n'osai cependant demander de l'eau : je dinai donc sans boire!

L'apprentissage de la vie de soldat est fort dur en tout temps. Il l'était surtout à l'époque dont je parle. J'eus donc quelques pénibles moments à passer. Mais ce qui me parut intolérable fut l'obligation de coucher avec un autre housard, car le règlement n'accordait alors qu'un lit pour deux soldats. Seuls, les sous-officiers couchaient isolément. La première nuit que je passai à la caserne, je venais de me coucher, lorsqu'un grand escogriffe de housard qui arrivait une heure après les autres s'approche de mon lit, et voyant qu'il y avait déjà quelqu'un, décroche la lampe et la met sous mon nez pour m'examiner de plus près, puis il se déshabille. Tout en le voyant faire, j'étais loin de penser qu'il avait la prétention de se placer auprès de moi; mais bientôt je fus dérompé, lorsqu'il me dit durement : « Pousse-toi, conscrit! » Puis il entre dans le lit, se couche de manière à en occuper les trois quarts et se met à ronfler sur le plus haut ton! Il m'était impossible de fermer l'œil, surtout à cause de l'odeur affreuse que répandait un gros paquet placé par mon camarade sous le traversin pour s'exhausser la tête. Je ne pouvais comprendre ce que ce pouvait être. Pour m'en assurer, je coule tout doucement la main vers cet objet et trouve un tablier en cuir, tout imprégné de la poix dont se servent les cordonniers pour cirer leur fil!... Mon aimable camarade de lit était l'un des garçons du bottier du régiment! J'éprouvai un tel dégoût que je me levai, m'habillai et allai à l'écurie me concher sur une botte de paille. Le lendemain, je fis part de ma mésaventure à Pertelay, qui en rendit compte au sous-lieutenant du peloton. Celui-ci était un homme bien élevé; il se nommait Leisteinschneider (en

allemand, lapidaire). Il devint, sous l'Empire, colonel, premier aide de camp de Bessières, et fut tué. M. Leisteinsneider, comprenant combien il devait m'être pénible de coucher avec un bottier, prit sur lui de me faire donner un lit dans la chambre des sous-officiers, ce qui me causa un très grand plaisir.

Bien que la Révolution eût introduit un grand relâchement dans la tenue des troupes, le 1^{er} de housards avait toujours conservé la

l'escadron, où je fis emplette d'une fausse queue et de cadenettes qu'on attacha à mes cheveux déjà passablement longs, car je les avais laissés pousser depuis mon enrôlement. Cet accoutrement m'embarrassa d'abord; cependant je m'y habituai en peu de jours, et il me plaisait, parce que je me figurais qu'il me donnait l'air d'un *vieux housard*, mais il n'en fut pas de même des moustaches : je n'en avais pas plus qu'une jeune fille, et

humides de la cire avec laquelle on m'avait fait des moustaches, et cette cire en se desséchant tirait mon épiderme d'une façon très désagréable! Cependant je ne soureillais pas! J'étais housard! Ce mot avait pour moi quelque chose de magique; d'ailleurs, embrassant la carrière militaire, j'avais fort bien compris que mon premier devoir était de me conformer aux règlements.

Mon père et une partie de sa division



Cliché Braun, Clément et C^{ie}.

LE GÉNÉRAL BONAPARTE A LA BATAILLE DE RIVOLI. — Tableau de PHILIPPOTEAUX. (Musée de Versailles.)

sienne aussi exacte que lorsqu'il était Bercheny; aussi, sauf les dissemblances physiques imposées par la nature, tous les cavaliers devaient se ressembler par leur tenue, et comme les régiments de housards portaient alors non seulement une queue, mais encore de longues tresses en cadenettes sur les tempes, et avaient des moustaches retroussées, on exigeait que tout ce qui appartenait au corps eût moustaches, queue et tresses. Or, comme je n'avais rien de tout cela, mon *mentor* me conduisit chez le perruquier de

comme une figure imberbe aurait déparé les rangs de l'escadron, Pertelay, se conformant à l'usage de Bercheny, prit un pot de cire noire et me fit avec le ponce deux énormes crocs qui, couvrant la lèvre supérieure, me montaient presque jusqu'aux yeux. Et comme à cette époque les shakos n'avaient pas de visière, il arrivait que pendant les revues, ou lorsque j'étais en vedette, positions dans lesquelles on doit garder une immobilité complète, le soleil d'Italie, dardant ses rayons brûlants sur ma figure, pompait les parties

étaient encore à Nice lorsqu'on apprit les événements du 18 brumaire, le renversement du Directoire et l'établissement du Consulat. Mon père avait trop méprisé le Directoire pour le regretter, mais il craignait qu'enivré par le pouvoir, le général Bonaparte, après avoir rétabli l'ordre en France, ne se bornât pas au modeste titre de Consul, et il nous prédit que dans peu de temps il voudrait se faire *roi*. Mon père ne se trompa que de titre; Napoléon se fit empereur quatre ans après.

Quelles que fussent ses prévisions pour

l'avenir, mon père se félicitait de ne pas s'être trouvé à Paris au 18 brumaire, et je crois que s'il y eût été, il se serait fortement opposé à l'entreprise du général Bonaparte. Mais à l'armée, à la tête d'une division placée devant l'ennemi, il voulut se renfermer dans l'obéissance *passive* du militaire. Il repoussa donc les propositions que lui firent plusieurs généraux et colonels de marcher sur Paris à la tête de leurs troupes : « Qui, leur dit-il, défendra les frontières si nous les abandonnons, et que deviendra la France si à la guerre contre les étrangers nous joignons les calamités d'une guerre civile ? » Par ces sages observations, il maintint les esprits exaltés ; cependant, il n'en fut pas moins très affecté du coup d'État qui venait d'avoir lieu. Il idolâtrait sa patrie, et eût voulu qu'on pût la sauver sans l'asservir au joug d'un maître.

J'ai dit qu'en me faisant faire le service de simple housard, mon père avait eu pour but principal de me faire perdre cet air d'écolier un peu niais, dont le court séjour que j'avais fait dans le monde parisien ne m'avait pas débarrassé. Le résultat passa ses espérances, car vivant au milieu des housards tapageurs, et ayant pour mentor une espèce de *pandour* qui riait des sottises que je faisais, je me mis à hurler avec les loups, et de crainte qu'on se moquât de ma timidité, je devins un vrai diable. Je ne l'étais cependant pas encore assez pour être reçu dans une sorte de confrérie, qui, sous le nom de *clique*, avait des adeptes dans tous les escadrons du 1^{er} de housards.

La *clique* se composait des plus mauvaises têtes comme des plus braves soldats du régiment. Les membres de la *clique* se soutenaient entre eux envers et contre tous, surtout devant l'ennemi. Ils se donnaient entre eux le nom de *lousties* et se reconnaissaient à une échancrure pratiquée au moyen d'un couteau dans l'étau du premier bouton de la rangée de droite de la pelisse et du dolman. Les officiers connaissaient l'existence de la *clique* ; mais comme ses plus grands méfaits se bornaient à marauder adroitement quelques poules et moutons, on à faire quelques niches aux habitants, et que d'ailleurs les lousties étaient toujours les premiers au feu, les chefs fermaient les yeux sur la *clique*.

J'étais si étourneau, que je désirais très vivement faire partie de cette société de tapageurs ; il me semblait que cela me poserait d'une façon convenable parmi mes camarades ; mais j'avais beau fréquenter la salle d'armes, apprendre à tirer la pointe, la contre-pointe, le sabre, le pistolet et le mousqueton, donner en passant des coups de couteau à tout ce qui se trouvait sur mon chemin, laisser traîner mon sabre et placer mon shako sur l'oreille, les membres de la *clique*, me regardant comme un enfant, refusaient de m'admettre parmi eux. Une circonstance imprévue m'y fit recevoir à l'unanimité, et voici comment.

L'armée d'Italie occupait alors la Ligurie et se trouvait étendue sur un long cordon de plus de soixante lieues de long, dont la droite

était au golfe de la Spezzia, au delà de Gênes, le centre à Finale et la gauche à Nice et au Var, c'est-à-dire à la frontière de France. Nous avions ainsi la mer à dos et faisons face au Piémont, qu'occupait l'armée autrichienne dont nous étions séparés par la branche de l'Apennin qui s'étend du Var à Gavi. Dans cette fautive position, l'armée française était exposée à être coupée en deux, ainsi que cela advint quelques mois après ; mais n'anticipons pas sur les événements.

Mon père ayant reçu l'ordre de réunir sa division à Savone, petite ville située au bord de la mer à dix lieues en deçà de Gênes, plaça son quartier général dans l'évêché. L'infanterie fut répartie dans les bourgs et villages voisins, pour observer les vallées par où débouchent les routes et chemins qui conduisent au Piémont. Le 1^{er} de housards, qui de Nice s'était rendu à Savone, fut placé au bivouac dans une plaine appelée la *Madona*. Les avant-postes ennemis étaient à Dego, à quatre ou cinq lieues de nous, sur le revers opposé de l'Apennin, dont les cimes étaient couvertes de neige, tandis que Savone et ses environs jouissaient de la température la plus douce. Notre bivouac eût été charmant, si les vivres y eussent été plus abondants ; mais il n'existait point encore de grande route de Nice à Gênes ; la mer était couverte de croiseurs anglais, l'armée ne vivait donc que de ce que lui portaient par la Corniche quelques détachements de mulets, ou de ce qui provenait du chargement de petites embarcations qui se glissaient inaperçues le long des côtes. Ces ressources précaires suffisaient à peine pour fournir au jour le jour le grain nécessaire pour soutenir les troupes, mais, heureusement, le pays produit beaucoup de vin, ce qui soutenait les soldats et leur faisait supporter les privations avec plus de résignation. Or donc, un jour que par un temps délicieux maître Pertelay, mon *mentor*, se promenait avec moi sur les rivages de la mer, il aperçut un cabaret situé dans un charmant jardin planté d'orangers et de citronniers, sous lesquels étaient placées des tables entourées de militaires de toutes armes, et me proposa d'y entrer. Bien que je n'eusse pu vaincre ma répugnance pour le vin, je le suis par complaisance.

Il est bon de dire qu'à cette époque, le ceinturon des cavaliers n'était muni d'aucun *crochet*, de sorte que quand nous allions à pied, il fallait tenir le fourreau du sabre dans la main gauche, en laissant le bout traîner par terre. Cela faisait du bruit sur le pavé et donnait un air *tapageur*. Il n'en avait pas fallu davantage pour me faire adopter ce genre. Mais voilà qu'en entrant dans le jardin public dont je viens de parler, le bout du fourreau de mon sabre toucha le pied d'un énorme canonnier à cheval, qui se prélassait étendu sur une chaise, les jambes en avant. L'artillerie à cheval, qu'on nommait alors *artillerie volante*, avait été formée au commencement des guerres de la Révolution, avec des hommes de bonne volonté pris dans les compagnies de grenadiers, qui avaient

profité de cette occasion pour se débarrasser des plus turbulents.

Les *canonniers volants* étaient renommés pour leur courage, mais aussi pour leur amour des querelles. Celui dont le bout de mon sabre avait touché le pied me dit d'une voix de stentor et d'un ton fort brutal : « Housard!... ton sabre traîne beaucoup trop!... » J'allais continuer de marcher sans rien dire, lorsque maître Pertelay, me poussant du coude, me souffla tout bas : « Réponds-lui : Viens le relever ! » Et moi de dire au canonnier : « Viens le relever. — Ce sera facile, » répliqua celui-ci. — Et Pertelay de me souffler de nouveau : « C'est ce qu'il faudra voir ! » A ces mots, le canonnier, ou plutôt ce Goliath, car il avait près de six pieds de haut, se dresse sur son séant d'un air menaçant... mais mon *mentor* s'élance entre lui et moi. Tous les canonniers qui se trouvent dans le jardin prennent aussitôt parti pour leur camarade, mais une foule de housards viennent se ranger auprès de Pertelay et de moi. On s'échauffe, on crie, on parle tous à la fois, je crus qu'il y allait avoir une mêlée générale ; cependant, comme les housards étaient au moins deux contre un, ils furent plus calmes. Les artilleurs comprirent que s'ils dégainaient, ils auraient le dessous, et l'on finit par faire comprendre au géant qu'en froissant son pied du bout de mon sabre, je ne l'avais nullement insulté, et que l'affaire devait en rester là entre nous deux ; mais comme, dans le tumulte, un trompette d'artillerie d'une vingtaine d'années était venu me dire des injures, et que dans mon indignation je lui avais donné une si rude poussée qu'il était allé tomber la tête la première dans un fossé plein de boue, il fut convenu que, ce garçon et moi, nous nous battrions au sabre.

Nous sortons donc du jardin, suivis de tous les assistants, et nous voilà auprès du rivage de la mer, sur un sable fin et solide, disposés à ferrailler. Pertelay savait que je tirais passablement le sabre, cependant il me donne quelques avis sur la manière dont je dois attaquer mon adversaire, et attache la poignée de mon sabre à ma main avec un gros mouchoir qu'il roule autour de mon bras.

C'est ici le moment de vous dire que mon père avait le duel en horreur, ce qui, outre ses réflexions sur ce barbare usage, provenait, je crois, de ce que dans sa jeunesse, lorsqu'il était dans les gardes du corps, il avait servi de témoin à un camarade qu'il aimait beaucoup et qui fut tué dans un combat singulier dont la cause était des plus futiles. Quoi qu'il en soit, lorsque mon père prenait un commandement, il prescrivait à la gendarmerie d'arrêter et de conduire devant lui tous les militaires qu'elle surprendrait croisant le fer.

Bien que le trompette d'artillerie et moi commussions cet ordre, nous n'en avions pas moins mis dolman bas et sabre au poing ! Je tournais le dos à la ville de Savone, mon adversaire y faisait face, et nous allions commencer à nous escrimer, lorsque je vois le

trompette s'élancer de côté, ramasser son dolman et se sauver en courant!... « Ah! lâche! m'écriai-je, tu fuis!... » Et je veux le poursuivre, lorsque deux mains de fer me saisissent par derrière au collet!... Je tourne la tête... et me trouve entre huit ou dix gendarmes!... Je compris alors pourquoi mon antagoniste s'était sauvé, ainsi que tous les assistants que je voyais s'éloigner à toutes jambes, y compris maître Pertelay, car chacun avait peur d'être arrêté et conduit devant le général.

Me voilà donc prisonnier et désarmé. Je passe mon dolman et suis d'un air fort penaud mes gardiens auxquels je ne dis pas mon nom, et qui me conduisent à l'évêché, où logeait mon père. Celui-ci était en ce moment avec le général Suchet (depuis maréchal), qui était venu à Savone pour conférer avec lui d'affaires de service. Ils se promenaient dans une galerie qui donne sur la cour. Les gendarmes me conduisent au général Marbot sans se douter que je suis son fils. Le brigadier explique le motif de mon arrestation. Alors mon père, prenant un air des plus sévères, me fait une très vive remontrance. Cette admonestation faite, mon père dit au brigadier : « Conduisez ce housard à la citadelle. » Je me retirai donc sans mot dire, et sans que le général Suchet, qui ne me connaissait pas, se fût douté que la scène à laquelle il venait d'assister se fût passée entre le père et le fils. Ce ne fut que le lendemain que le général Suchet connut la parenté des personnages, et depuis il m'a souvent parlé en riant de cette scène. Arrivé à la citadelle, vieux monument génois situé auprès du port, on m'enferma dans une immense salle qui recevait le jour par une lucarne dominant sur la mer. Je me remis peu à peu de mon émotion : la réprimande que je venais de subir me paraissait méritée; cependant j'étais moins affecté d'avoir désobéi au général que d'avoir fait de la peine à mon père. Je passai donc le reste de la journée assez tristement.

Le soir, un vieil invalide des troupes génoises m'apporta une cruche d'eau, un morceau de pain de munition et une botte de paille sur laquelle je m'étendis sans pouvoir manger. Je ne pus dormir, d'abord parce que j'étais trop ému, ensuite à cause des évolutions que faisaient autour de moi de gros rats qui s'emparèrent bientôt de mon pain. J'étais dans l'obscurité, livré à mes tristes réflexions, lorsque, vers dix heures, j'entends ouvrir les verrous de ma prison. J'aperçois Spire, l'ancien et fidèle serviteur de mon père. J'appris par lui qu'après mon envoi à la citadelle, le colonel Ménard, le capitaine Gault et tous les officiers de mon père lui ayant demandé ma grâce, le général l'avait accordée et l'avait chargé, lui Spire, de venir me chercher et de porter au gouverneur du fort l'ordre de mon élargissement. On me conduisit devant ce gouverneur, le général Buget, excellent homme qui avait perdu un bras à la guerre. Il me connaissait et aimait beaucoup mon père. Il crut donc, après m'avoir rendu mon sabre, devoir me faire une longue morale que j'écoutai assez patiemment, mais qui me fit penser

que j'allais en subir une autre bien plus sévère de la part de mon père. Je ne me sentais pas le courage de la supporter et résolu de m'y soustraire si je le pouvais. Enfin, on nous conduisit au delà des portes de la citadelle; la nuit était sombre, Spire marchait devant moi avec une lanterne, et tout en cheminant dans les rues étroites et tortueuses de la ville, le bonhomme, enchanté de me ramener, faisait l'énumération de tout le confortable qui m'attendait au quartier général; mais, par exemple, disait-il, tu dois t'attendre à une sévère réprimande de ton père!... Cette dernière phrase fixa mes irrésolutions, et pour laisser à la colère de mon père le temps de se calmer, je me décidai à ne pas paraître devant lui avant quelques jours, et à retourner rejoindre mon bivouac à la Madona. J'aurais bien pu m'esquiver sans faire aucune niche au pauvre Spire; mais, de crainte qu'il ne me poursuivît à la clarté de la lumière qu'il portait, je fais d'un coup de pied voler sa lanterne à dix pas de lui et je me sauve en courant, pendant que le bonhomme, cherchant sa lanterne à tâtons, s'écrie : « Ah! petit coquin... je vais le dire à ton père; il a, ma foi, bien fait de te mettre avec ces bandits de housards de Bercheny! belle école de garnements!... »

Après avoir erré quelque temps dans les rues solitaires, je retrouvai enfin le chemin de la Madona et j'arrivai au bivouac du régiment. Tous les housards me croyaient en prison. Dès qu'on me reconnut à la lueur des feux, on m'environne, on m'interroge et l'on rit aux éclats lorsque je raconte comment je me suis débarrassé de l'homme de confiance chargé de me conduire chez le général. Les membres de la *clique*, surtout, sont charmés de ce trait de résolution et décident à l'unanimité que je suis admis dans leur société, qui justement se préparait à faire cette nuit même une expédition, pour aller jusqu'aux portes de Dego enlever un troupeau de bœufs appartenant à l'armée autrichienne. Les généraux français, ainsi que les chefs de corps, étaient obligés de paraître ignorer les courses que les soldats faisaient au delà des avant-postes afin de se procurer des vivres, puisqu'on ne pouvait s'en procurer régulièrement. Dans chaque régiment, les plus braves soldats avaient donc formé des bandes de maraudeurs qui savaient, avec un talent merveilleux, connaître les lieux où l'on préparait les vivres pour les ennemis, et employer la ruse et l'audace pour s'en emparer.

Un fripon de maquignon étant venu prévenir la *clique* du 1^{er} de housards qu'un troupeau de bœufs qu'il avait vendu aux Autrichiens parquait dans une prairie à un quart de lieue de Dego, soixante housards, armés seulement de leurs mousquetons, partirent pour les enlever. Nous fîmes plusieurs lieues dans la montagne, par des chemins détournés et affreux, afin d'éviter la grande route, et nous surprîmes cinq Croates commis à la garde du troupeau, endormis sous un hangar. Enfin, pour qu'ils n'lassent pas donner l'éveil à la garnison de Dego, nous les attachâmes, et les laissant là, nous enlevâmes le

troupeau sans coup férir. Nous rentrâmes au bivouac harassés, mais ravis d'avoir fait une bonne niche à nos ennemis, et ensuite de nous être procuré des vivres.

Je n'ai cité ce fait que pour faire connaître l'état de misère dans lequel se trouvait déjà l'armée d'Italie, et pour montrer à quel point de désorganisation un tel abandon peut jeter les troupes dont les chefs sont obligés, non seulement de tolérer de semblables expéditions, mais de profiter des vivres qu'elles procurent, sans avoir l'air de savoir d'où ils proviennent.

CHAPITRE IX

Comment je devins d'emblée maréchal des logis. — J'enlève dix-sept housards de Barco.

Heureux dans ma carrière militaire, je n'ai point passé par le grade de brigadier, car de simple housard je devins d'emblée maréchal des logis, et voici comment.

A la gauche de la division de mon père, se trouvait celle que commandait le général Séras, dont le quartier général était à Finale. Cette division, qui occupait la partie de la Ligurie où les montagnes sont le plus escarpées, n'était composée que d'infanterie, la cavalerie ne pouvant se mouvoir que par petits détachements dans les rares passages qui sur ce point séparent le littoral de la Méditerranée d'avec le Piémont. Le général Séras, ayant reçu du général en chef Championnet l'ordre de pousser avec la plus forte partie de sa division une reconnaissance en avant du mont Santo-Giacomo, au delà duquel se trouvent quelques vallées, écrivit à mon père pour le prier de lui prêter pour cette expédition un détachement de cinquante housards. Cela ne pouvait se refuser. Mon père acquiesça donc à la demande du général Séras et désigna le lieutenant Leisteinsneider pour commander ce détachement, dont mon peloton faisait partie. Nous partîmes de la Madona pour nous rendre à Finale. Il n'y avait alors au bord de la mer qu'un fort mauvais chemin nommé *la Corniche*. Le lieutenant s'étant démis le pied à la suite d'une chute de cheval, le militaire le plus élevé en grade était après lui le maréchal des logis Canon, beau jeune homme, ayant beaucoup de moyens, d'instruction, et surtout d'assurance.

Le général Séras, à la tête de sa division, se porta le lendemain sur le mont Santo-Giacomo, que nous trouvâmes couvert de neige et sur lequel nous bivouaquâmes. On devait, le jour suivant, marcher en avant avec la presque certitude de trouver les ennemis; mais quel en serait le nombre?... C'est ce que le général ignorait complètement, et comme les ordres du général en chef lui prescrivaient de reconnaître la position des Autrichiens sur ce point de la ligne, mais avec défense d'engager le combat s'il trouvait les ennemis en force, le général Séras avait réfléchi qu'en portant sa division d'infanterie en avant au milieu des montagnes, où souvent on n'aperçoit les colonnes que lorsqu'on se trouve en

face d'elles au détour d'une gorge, il pourrait être amené, malgré lui, à un combat sérieux contre des forces supérieures et obligé de faire une retraite dangereuse. Il avait donc résolu de marcher avec précaution et de lancer à deux ou trois lieues en avant de lui un détachement qui pût sonder le pays et surtout faire quelques prisonniers, dont il espérait tirer d'utiles renseignements, car les paysans ne savaient ou ne voulaient rien dire. Mais, comme le général sentait aussi qu'un détachement d'infanterie serait compromis s'il l'envoyait trop loin, et que, d'ailleurs, des hommes à pied lui apporteraient trop tard les nouvelles qu'il désirait ardemment savoir, ce fut aux cinquante housards qu'il donna la mission d'aller à la découverte et d'explorer le pays. Or, comme la contrée est fort entrecoupée, il remit une carte à notre sous-officier, lui donna toutes les instructions écrites et de vive voix, en présence du détachement, et nous fit partir deux heures avant le jour, en nous répétant qu'il fallait *absolument* marcher jusqu'à ce que nous ayons joint les avant-postes ennemis, auxquels il désirait vivement qu'on pût enlever quelques prisonniers.

M. Canon disposa parfaitement son détachement. Il plaça une petite avant-garde, mit des éclaireurs sur les flancs, et prit enfin toutes les précautions d'usage dans la guerre de partisans. Arrivés à deux lieues du camp que nous venons de quitter, nous trouvons une grande auberge. Notre sous-officier questionne le maître et apprend qu'à une forte heure de marche nous rencontrerons un corps autrichien, dont il ne peut déterminer la force, mais il sait que le régiment qui est en tête est composé de housards très méchants, qui ont maltraité plusieurs habitants de la contrée.

Ces renseignements pris, nous continuons notre marche. Mais à peine étions-nous à quelques centaines de pas, que M. Canon se tord sur son cheval, en disant qu'il souffre horriblement, et qu'il lui est impossible d'aller plus loin, et il remet le commandement du détachement au sous-officier Pertelay aîné, le plus ancien après lui. Mais celui-ci fait observer qu'étant Alsacien, il ne sait pas lire le français, et ne pourra par conséquent rien connaître à la carte qu'on lui donne, ni rien comprendre aux instructions écrites données par le général : il ne veut donc pas du commandement. Tous les autres sous-officiers, anciens Bercheny aussi peu lettrés que Pertelay, refusent pour les mêmes motifs ; il en est de même des brigadiers. En vain, pour les décider, je crus devoir offrir de lire les instructions du général et d'expliquer notre marche sur la carte à celui des sous-officiers qui voudrait prendre le commandement ; ils refusèrent de nouveau, et, à ma grande surprise, toutes ces vieilles moustaches me répondirent : « Prends-le toi-même, nous te suivrons et t'obéirons parfaitement. »

Tout le détachement exprimant le même désir, je compris que si je refusais, nous n'irions pas plus loin, et que l'honneur du régiment serait compromis, car enfin il fallait

bien que l'ordre du général Séras fût exécuté, surtout lorsqu'il s'agissait peut-être d'éviter une mauvaise affaire à sa division. J'acceptai donc le commandement, mais ce ne fut qu'après avoir demandé à M. Canon s'il se trouvait en état de le reprendre. Alors il recommença à se plaindre, nous quitte et retourne à l'auberge. J'avoue que je le croyais réellement indisposé ; mais les hommes du détachement, qui le connaissaient mieux, se livrèrent sur son compte à des railleries fort blessantes.

Je crois pouvoir dire sans jactance que la nature m'a accordé une bonne dose de courage. J'ajouterai même qu'il fut un temps où je me complaisais au milieu des dangers. Les treize blessures que j'ai reçues à la guerre et quelques actions d'éclat en sont, je pense, une preuve suffisante. Aussi, en prenant le commandement des cinquante hommes qu'une circonstance aussi extraordinaire plaçait sous mes ordres, moi simple housard, âgé de dix-sept ans, je résolus de prouver à mes camarades que, si je n'avais encore ni expérience ni talents militaires, j'avais au moins de la valeur. Je me mis donc résolument à leur tête, et marchai dans la direction où je savais que nous trouverions l'ennemi. Nous cheminions depuis longtemps, lorsque nos éclaireurs aperçoivent un paysan qui cherche à se cacher. Ils courent à lui, l'arrêtent et l'amènent. Je le questionnai ; il venait, paraît-il, de quatre ou cinq lieues de là, et prétendait n'avoir rencontré aucune troupe autrichienne. J'étais certain qu'il mentait, par crainte ou par astuce, car nous devions être très près des cantonnements ennemis.

Je me souvins alors d'avoir lu dans le *Parfait partisan*, dont mon père m'avait donné un exemplaire, que pour faire parler les habitants du pays qu'on parcourt à la guerre, il faut quelquefois les effrayer. Je grossis donc ma voix, et tâchant de donner à ma figure juvénile un air farouche, je m'écriai : « Comment, coquin, tu viens de traverser un pays occupé par un gros corps d'armée autrichien, et tu prétends n'avoir rien vu?... Tu es un espion !... Allons, qu'on le fusille à l'instant ! »

Je fais mettre pied à terre à quatre housards, en leur faisant signe de ne faire aucun mal à cet homme, qui, se voyant saisi par les cavaliers dont les carabines venaient d'être armées devant lui, fut pris d'une telle frayeur, qu'il me jura de dire tout ce qu'il savait. Il était domestique d'un couvent, on l'avait chargé de porter une lettre aux parents du prieur, en lui recommandant, s'il rencontrait les Français, de ne pas leur dire où étaient les Autrichiens ; mais puisqu'il était forcé de tout avouer, il nous déclara qu'il y avait à une lieue de nous plusieurs régiments ennemis cantonnés dans les villages, et qu'une centaine de housards de *Barco* se trouvaient dans un hameau que nous apercevions à une très petite distance.

Questionné sur la manière dont ces housards se gardaient, le paysan répondit qu'ils avaient en avant des maisons une grand'garde composée d'une douzaine d'hommes à pied,

placés dans un jardin entouré de haies, et qu'au moment où il avait traversé le hameau, le reste des housards se préparait à conduire les chevaux à l'abreuvoir, dans un petit étang situé de l'autre côté des habitations.

Après avoir entendu ces renseignements, je pris à l'instant ma résolution, qui fut d'éviter de passer devant la grand'garde, qui, se trouvant retranchée derrière les haies, ne pouvait être attaquée par des cavaliers, tandis que le feu de ses carabines me tuerait peut-être quelques hommes et avertirait de l'approche des Français. Il fallait donc tourner le hameau, gagner l'abreuvoir et tomber à l'improviste sur les ennemis. Mais par où passer pour ne pas être aperçu ? J'ordonnai donc au paysan de nous conduire, en faisant un détour, et lui promis de le laisser aller dès que nous serions de l'autre côté du hameau que j'apercevais. Cependant, comme il ne voulait pas marcher, je le fis prendre au collet par un housard, tandis qu'un autre lui tenait le bout d'un pistolet sur l'oreille. Force lui fut donc d'obéir !

Il nous guida fort bien ; de grandes haies masquaient notre mouvement. Nous tournons complètement le village et apercevons, au bord du petit étang, l'escadron autrichien faisant tranquillement boire ses chevaux. Tous les cavaliers portaient leurs armes, selon l'usage des avant-postes ; mais les chefs des Barco avaient négligé une précaution très essentielle à la guerre, qui consiste à ne faire boire et débrider qu'un certain nombre de chevaux à la fois, et à ne laisser entrer les pelotons dans l'eau que les uns après les autres, afin d'en avoir toujours la moitié sur le rivage, prêts à repousser l'ennemi. Se confiant à l'éloignement des Français et à la surveillance du poste placé en tête du village, le commandant ennemi avait jugé inutile de prendre cette précaution : ce fut ce qui le perdit.

Dès que je fus à cinq cents pas du petit étang, je fis lâcher notre guide, qui se sauva à toutes jambes, pendant que, le sabre à la main, et après avoir défendu à mes camarades de crier avant le combat, je me lance au triple galop sur les housards ennemis, qui ne nous aperçurent qu'un instant avant que nous fusions sur la rive de l'étang ! Les berges de l'étang étaient presque partout trop élevées pour que les chevaux pussent les gravir, et il n'existait de passage praticable que celui qui servait d'abreuvoir au village : il est vrai qu'il était fort large. Mais plus de cent cavaliers étaient agglomérés sur ce point, ayant tous la bride au bras et la carabine au crochet, enfin dans une quiétude si parfaite que plusieurs chantaient. Qu'on juge de leur surprise ! Je les fais assaillir tout d'abord par un feu de mousquetons qui en tue quelques-uns, en blesse beaucoup et met aussi une grande quantité de leurs chevaux à bas. Le tumulte est complet ! Néanmoins, le capitaine, ralliant autour de lui les hommes qui se trouvent le plus près du rivage, veut forcer le passage pour sortir de l'eau et faire sur nous un feu qui, bien que mal nourri, blessa cependant deux hommes. Les ennemis fondent ensuite sur nous ; mais Pertelay ayant tué d'un coup

de sabre leur capitaine, les Barco sont refoulés dans l'étang. Plusieurs veulent s'éloigner de la mousqueterie et gagnent l'autre rive : plusieurs perdent pied, un bon nombre d'hommes et de chevaux se noient, et ceux des cavaliers autrichiens qui parviennent de l'autre côté de l'étang, ne pouvant faire franchir la berge à leurs chevaux, les abandonnent, et, s'accrochant aux arbres du rivage, se sauvent en désordre dans la campagne. Les douze hommes de la grand'garde accourent au bruit ; nous les sabrons, et ils fuient aussi. Cependant une trentaine d'ennemis restaient encore dans l'étang ; mais craignant de pousser leurs chevaux au large, voyant que la pièce d'eau n'avait pas d'autre issue abordable que celle que nous occupions, ils nous crièrent qu'ils se rendaient, ce que j'acceptai, et à mesure qu'ils parvenaient au rivage, je leur faisais jeter leurs armes à terre. La plupart de ces hommes et de ces chevaux étaient blessés : mais comme je voulais cependant avoir un trophée de notre victoire, je fis choisir dix-sept cavaliers et autant de chevaux en bon état, que je plaçai au milieu de mon détachement ; puis, abandonnant tous les autres Barco, je m'éloignai au galop, en contournant de nouveau le village.

Bien me prit de faire prompte retraite, car, ainsi que je l'avais prévu, les fuyards avaient couru prévenir les cantonnements voisins, auxquels le bruit de la fusillade avait déjà donné l'éveil. Tous prirent les armes, et une demi-heure après, il y avait plus de quinze cents cavaliers sur les rives du petit étang, et plusieurs milliers de fantassins suivaient de près ; mais nous étions déjà à deux lieues de là, nos blessés ayant pu soutenir le galop. Nous nous arrêtâmes un instant sur le haut d'une colline pour les panser, et nous rimes beaucoup, en voyant au loin plusieurs colonnes ennemies se mettre sur nos traces, car nous avions la certitude qu'elles ne pouvaient nous joindre, parce que, craignant de tomber dans une embuscade, elles n'avançaient que fort lentement et en tâtonnant. Nous étions donc hors de danger. Je donnai à Pertelay deux housards des mieux montés et le fis partir au galop pour aller prévenir le général Séras du résultat de notre mission ; puis, remettant le détachement dans l'ordre le plus parfait, nos prisonniers toujours au centre et bien surveillés, je repris au petit trot le chemin de l'auberge.

Il me serait impossible de décrire la joie de mes camarades et les félicitations qu'ils m'adressaient pendant le trajet ; tous se résumaient en ces mots qui, selon eux, exprimaient le *nec plus ultra* des éloges :

« Tu es vraiment digne de servir dans les housards de Bercheny, le premier régiment du monde ! »

Cependant, que s'était-il passé à Santogiacomo pendant que je faisais mon expédition ? Après plusieurs heures d'attente, le



Cliché Braun.

MOREAU

Général en chef de l'armée du Rhin. — Étude peinte de GÉRARD. (Musée de Versailles.)

général Séras, impatient d'avoir des nouvelles, aperçoit, du haut de la montagne, de la fumée à l'horizon ; son aide de camp place l'oreille sur un tambour posé à terre, et par ce moyen usité à la guerre, il entend le bruit lointain de la mousqueterie. Le général Séras, inquiet, et ne doutant plus que le détachement de cavalerie ne soit aux prises avec l'ennemi, prend un régiment d'infanterie pour se porter avec lui jusqu'à l'auberge. Arrivé là, il voit sous le hangar un cheval de housard attaché au râ-

lier : c'était celui du maréchal des logis Canon. L'aubergiste paraît, le général le questionne et apprend que le sous-officier de housards n'a pas dépassé l'auberge, et qu'il est depuis plusieurs heures dans la salle à manger. Le général y entre, et que trouve-t-il ? M. Canon endormi au coin du feu, et ayant devant lui un énorme jambon, deux bouteilles vides et une tasse de café ! On réveille le pauvre maréchal des logis : il veut encore s'excuser en parlant de son indisposition subite ; mais les restes accusateurs du formidable déjeuner qu'il venait de faire ne permettaient pas de croire à sa maladie ; aussi le général Séras le traita-t-il fort rudement. Sa colère s'accroissait à la pensée qu'un détachement de cinquante cavaliers, confié à la direction d'un simple soldat, avait probablement été détruit par l'ennemi, lorsque Pertelay et les deux housards qui l'accompagnaient arrivèrent au galop, annonçant notre triomphe et la prochaine arrivée de dix-sept prisonniers. Comme le général Séras, malgré cet heureux résultat, accablait encore M. Canon de reproches, Pertelay lui dit avec sa rude franchise : « Ne le grondez pas, mon général ; il est si poltron que, s'il nous eût conduits, jamais l'expédition n'eût réussi ! » Cette manière d'arranger les choses aggrava naturellement la position déjà si fâcheuse de M. Canon, que le général fit aussitôt arrêter.

J'arrivai sur ces entrefaites. Le général Séras cassa le pauvre M. Canon, et lui fit ôter ses galons en présence du régiment d'infanterie et des cinquante housards ; puis, venant à moi, dont il ignorait le nom, il me dit : « Vous avez parfaitement rempli une mission qu'on ne confie ordinairement qu'à des officiers ; je regrette que les pouvoirs d'un général de division n'aillent pas jusqu'à pouvoir faire un sous-lieutenant ; le général en chef seul a cette faculté ; je lui demanderai ce grade pour vous, mais en attendant, je vous nomme *maréchal des logis*. » Et il ordonna à son aide de camp de me faire reconnaître devant le détachement. Pour remplir cette formalité, l'aide de camp dut me demander mon nom, et ce fut seulement alors que le général Séras apprit que j'étais le fils de son camarade le général Marbot. Je fus bien aise de cette aventure, puisqu'elle devait prouver à mon père que la faveur n'avait pas décidé ma promotion.

GÉNÉRAL DE MARBOT.

(A suivre.)





PASSAGE DU RHIN, 12 juin 1672. — Tableau de VAN DER MEULEN. (Musée du Louvre.)

Cliché Giraudon.

Louis XIV

La personne. — L'éducation. — Le « moi » du roi

Par Ernest LAVISSE, de l'Académie française.



II. — L'éducation.

Louis XIV avait été mauvais écolier par la faute du cardinal, le moins pédagogue des hommes, mais aussi par l'effet des circonstances, de la guerre civile et de tout le trouble des émeutes, des fuites, des chevauchées et des batailles. Il n'avait à peu près rien appris de ses maîtres. A propos de son ignorance de l'histoire, il disait : « On ressent un cuisant chagrin d'ignorer des choses que savent tous les autres. » Par contre, il n'y a pas de doute qu'il reçut une éducation professionnelle.

Il a vu la guerre de ses propres yeux, il s'y est très bien tenu. Chaque année, il paraissait aux armées ; il y montrait une joie sans pareille, s'amusant des inconvénients et des privations, restait des quinze heures à cheval et se risquait gaiement dans des escarmouches. Pendant le siège de Dunkerque, en mai 1658, où il a voulu rester, malgré la Reine et le cardinal qui craignaient pour lui le séjour en un lieu infecté de corps morts restés là des années précédentes, à demi enterrés dans le sable, il se montre aux endroits périlleux, et donne des ordres pour avancer les travaux. Le mois d'après, au siège de Bergues-Saint-Winox, il se sent très malade, dissimule aussi longtemps qu'il peut, avoue enfin son état au cardinal, qui, à grand'peine, obtient de lui qu'il se laisse transporter à Calais. Là, le mal empire : dans la nuit du 6 au 7 juillet, il reçoit la com-

munion, et, bravement : « Vous êtes homme de résolution, dit-il au cardinal, et le meilleur ami que j'aie. C'est pourquoi je vous prie de m'avertir lorsque je serai à l'extrémité. » La concordance des témoignages ne laisse pas de doute sur l'endurance et le courage de ce jeune homme et sa volonté d'apprendre la guerre. Il assistait aux conseils de guerre, recevait les leçons de Turenne et celles du cardinal, qui se croyait du génie militaire. La paix faite, un de ses plaisirs est d'exercer ses troupes, de les faire manœuvrer et de passer des revues avec une extrême attention, corps par corps, compagnie par compagnie, et, pour ainsi dire, « homme par homme ». Il a bien appris l'organisation d'une armée et la conduite des opérations de campagne et surtout de siège. Il a toute compétence pour correspondre avec ses généraux. Il s'informe avec le plus grand soin, demandant toujours et toujours des détails, dans les charmants billets écrits aux chefs des premières expéditions militaires.

Il connaissait les affaires étrangères. Un jour, dans les tout premiers temps, raconte Colbert, il donnait audience à l'ambassadeur d'Espagne. Celui-ci voulait lui toucher un mot des griefs de sa cour pour en traiter avec les ministres, mais le Roi lui fit « un discours des plaintes qu'il avait contre l'Espagne ». L'ambassadeur essaya « de profiter de toutes les pauses que la manière modérée de parler

du Roi lui donnait » ; mais les pauses du Roi n'étaient que pour repasser la phrase qu'il allait dire, et il reprenait le discours. L'ambassadeur fut étonné, lui qui avait vécu quarante ans dans les emplois, sans jamais voir « de prince parler que par monosyllabes ».

Ici, sûrement, Mazarin fut le précepteur. Louis XIV a connu par lui le grand manège de la politique française, cette activité, cette habileté si longtemps soutenues et à la fin victorieuses. Le cardinal lui a enseigné la nécessité de sacrifier tout scrupule, même d'honneur, à la raison d'État. Il a obtenu de lui, qui naturellement y répugnait, le consentement à l'alliance avec Cromwell le régicide. Il lui a révélé les artifices, l'art d'acheter des ministres et même des princes, le prix d'une voix d'électeur du Saint-Empire ou d'une voix de cardinal de la Sainte Église Romaine, et que l'élection des deux chefs de la chrétienté, le Pape et l'Empereur, était un tripotage. Dans ces enseignements, le Roi ne pouvait guère ne pas prendre le mépris de l'étranger ; il l'y a pris en effet, malheureusement.

Mais, si les affaires étrangères et les affaires militaires sont d'importantes parties du gouvernement, il en est d'autres que Mazarin, qui les ignorait, ne pouvait enseigner. Le cardinal ne demandait aux finances que de lui fournir l'argent nécessaire à sa politique et à ses fantaisies. Sa philosophie était courte : dans ses derniers conseils au Roi, il lui a recommandé



Fasc. 2.

Cliche Braun.

L'IMPÉRATRICE EUGENIE
D'APRÈS WINTERHALTER. — (Musée de Versailles.)

« de soulager le peuple, autant néanmoins que le pourront permettre les dépenses indispensables », de « maintenir l'Église dans ses droits, immunités et privilèges, comme en étant le fils aîné », de « faire cas » de la noblesse, qui est « son bras droit ». Il aurait aussi bien fait de ne rien dire du tout.

Mazarin traitait le gouvernement intérieur comme une affaire diplomatique. Le premier principe de sa méthode était la défiance envers tout le monde ; au Roi, tout enfant, il a dit une parole odieuse : « Il importe à Sa Majesté de considérer qu'il ne peut se fier à aucun Français, » parce que tout Français est intéressé à diminuer son autorité.

Ce vilain précepte fut commenté à Louis XIV par les leçons de la Fronde.

Il a vu de près les trahisons et les fausses mines des traîtres :

« Mes sujets rebelles, dit-il dans ses Mémoires, lorsqu'ils ont pris les armes contre moi, m'ont donné peut-être moins d'indignation que ceux qui en même temps se tenaient auprès de ma personne et me rendaient plus de devoirs et d'assiduités que tous les autres, pendant que j'étais bien informé qu'ils me trahissaient. »

Il a su le prix des fidélités : « A peine y avait-il de fidélité parmi mes sujets qu'achetée à prix d'argent ou par des récompenses d'honneur. » Et puis il a été contraint à dissimuler, à mentir, et il s'est montré admirable comédien en une occasion mémorable.

Le cardinal de Retz, après la rentrée du Roi à Paris, s'était cantonné dans l'archevêché et la cathédrale, où il s'était mis en état de soutenir un siège. Il se décida enfin, le 19 décembre 1652, à porter ses hommages au Louvre. Il trouva le Roi sur le point d'aller à la messe avec son confesseur, le P. Paulin, et Villequier, capitaine de ses gardes. La visite n'avait pas été annoncée, mais Louis XIV savait comment il se conduirait le jour où il la recevrait, ce qui ne pouvait manquer d'arriver, étant donné l'état des affaires. Après avoir reçu le salut du cardinal, il se mit à parler d'une comédie qu'il avait en tête, s'approcha de Villequier, lui dit quelques mots à voix basse, quitta l'oreille du capitaine, et, pour bien marquer qu'en effet il s'agissait de comédie, il donna tout haut cet ordre : « Surtout, qu'il n'y ait personne sur le théâtre. » Il entra ensuite dans la chapelle avec son confesseur. Vers le milieu de la messe, Villequier vient annoncer que la chose est faite. Le Roi se tourne vers le Père : « C'est que j'arrête ici le cardinal de Retz, » lui dit-il. Le Père croit que le Roi s'excuse de faire attendre le cardinal, et réplique : « M. le cardinal patientera bien. » — « Ce n'est pas cela, » reprend le Roi. Le Père se rappelle alors la petite scène de tout à l'heure et comprend enfin : « Oh ! que je fus surpris ! » écrit-il à Mazarin. Jusque-là, il avait admiré dans le Roi « l'âme la plus candide et la plus sincère qui soit en son État » ; c'est, disait-il, « un vrai Dieudonné, tout y est de Dieu ». Pourtant il s'était aperçu déjà que l'enfant « était judicieux et présent à soi ». Après l'arrestation du cardinal, il appuie sur cette qualité : « Il est toujours présent à lui et à tout ce qui

se passe chez lui, quoique souvent cela ne paraisse pas beaucoup. » Il admire les progrès de cette possession de soi-même : « Le Roi croit en sagesse et en dissimulation. » Et le bon Père conseille à Mazarin de se méfier : cet enfant prodige pourrait fort bien un jour s'émanciper sans crier gare : « Votre Éminence permettra à son serviteur de lui dire qu'elle ne doit laisser approcher S. M. que de ses créatures assurées. » Or, ce « politique raffiné », qui agit « avec autant de prudence et de discrétion que s'il avait vécu dans les affaires trente-cinq ans », et qui a trouvé ce joli mot : « Qu'il n'y ait personne sur le théâtre », et abusé à la fois un cardinal — et quel cardinal ! — et un père jésuite, avait quinze ans.

L'éducation par la vie a donné à Louis XIV l'habitude de dissimuler : il sera dissimulé profondément, même perfide, et, plus d'une fois, odieusement. Elle l'a mis pour toujours à l'état de méfiance. Il cherche à « pénétrer » à travers les masques « les plus secrets sentiments », avec une prédisposition à les trouver médiocres ou mauvais. Elle a détruit en lui, si elle s'y trouvait, la faculté de sympathie. La Rochefoucauld est devenu, au spectacle de la Fronde, un juge sévère de la nature humaine, mais peut-être ne l'a-t-il pas davantage méprisée en ses « maximes » que Louis XIV en son for intérieur. Peut-être aussi ce mépris a-t-il persuadé au Roi de ne pas se gêner avec les hommes.

Enfin la Fronde a laissé à Louis XIV une inquiétude qui semblerait étrange, si l'on ne se souvenait qu'il a vécu des heures où la monarchie se crut en danger. Il a peur que la Fronde ne recommence. S'il a laissé gouverner Mazarin, « dont les pensées et les manières, dit-il, étaient si différentes des miennes », c'est qu'il a craint « d'exciter peut-être de nouveau les mêmes orages ». Au moment où il fera rédiger ses mémoires, bien qu'il gouverne dans l'universelle obéissance depuis plusieurs années déjà, il dira encore qu'il est nécessaire au Roi de s'attacher les princes, parce que, s'ils sont liés à lui, « les mécontents ne pouvant se rallier en aucun lieu, sont contraints de digérer leur chagrin dans des maisons particulières ». Il brisque la fin d'une campagne pour aller accommoder à la Cour une affaire sans gravité :

« Il est bon de pacifier les différends qui naissent à la Cour ; on s'accoutume à se cantonner, à s'unir, et la liaison qu'on a faite contre un particulier se trouve toute prête, quand il s'agit de se mutiner contre le souverain. »

Même une simple querelle entre deux personnes lui paraît dangereuse :

« Les amis prennent part dans la querelle : des deux côtés on tient des conseils ; s'il s'élève quelque mouvement intestine, les séditeux trouvent des chefs tout reconnus... et des lieux d'assemblée tout choisis. »

Il faut donc réunir sous le regard et la main du Roi tous les « chefs » possibles de séditions, tous ceux dont les châteaux peuvent servir de « lieux d'assemblée », et ne laisser aux mécontents que les « maisons particulières » où ils digéreront leur chagrin inoffensif. Le Roi, qui se souvient des frasques de

son oncle Gaston d'Orléans, prend ses précautions contre son frère. Monsieur lui demande un gouvernement et des places de sûreté : il répond que la meilleure place de sûreté pour un fils de France est le cœur du Roi. Les autres princes, les ducs, tout ce qui fait figure, les factieux repentis, les fils de factieux, il en veut faire sa compagnie, les occuper, les amuser, les tenir. Il n'y aura plus dans le royaume qu'un lien d'assemblée, le lien d'assemblée du Roi, « la Cour ». Cette Cour, modeste au début, encore un peu libre, elle sera ordonnée par lui jusque dans le dernier détail, elle se mouvra selon des rites, surveillée par lui qui notera les absences et condamnera un homme par ce mot : « C'est un homme que je ne vois pas. » La Cour grossira très vite. S'il avait pu, le Roi aurait appelé toute sa noblesse à servir et contempler sa personne. Parmi ses premiers actes, il se loue d'un changement « où toute la noblesse de son royaume avait intérêt », et l'on croit qu'il s'agit d'une très grande chose, et il dit seulement qu'il n'est pas satisfait du recrutement des pages de son écurie : des gens de qualité ne prétendaient plus à ces places, parce qu'on y avait admis des roturiers et que les pages trouvaient difficilement l'occasion de s'approcher du Roi. Il a donc pris la peine « de nommer lui-même tous les pages », dont il a doublé le nombre, et il aura soin qu'ils aient l'honneur de le voir et de le servir.

La distribution des grâces est un des moyens de gouvernement qui lui semblent le plus efficaces. Une des premières choses qu'il dit à ses ministres, c'est que « tout ce qui était grâce » devait lui être « demandé directement ». Il est « important, pensait-il, d'en faire la distribution mûrement et même d'en prendre conseil ». Il était un maître en l'art de donner. Comme le comte de Béthune cherchait de l'argent pour payer la charge de chevalier d'honneur de la Reine, il lui envoya « six mille louis d'or de ses cassettes et lui fit dire qu'ayant appris qu'il avait recours à ses amis, il s'étonnait qu'il ne l'eût pas mis de ce nombre ». Surtout, il veut qu'on sache bien que c'est lui qui donne. Aucune occasion ne lui paraît petite de créer une obligation envers lui. Pendant la guerre de Hollande, une taxe sera imposée sur les maisons des faubourgs, mais il en est qui appartiennent aux hôpitaux, et le Conseil est d'avis de les exonérer. Le Roi, consulté, ordonne la décharge, et il ajoute : « Dites-leur plus tôt que plus tard, de manière qu'ils n'en aient obligation. » Il ne dédaigne les hommages de personne. En 1664, il a donné audience à Fontainebleau aux marchands de Paris. Après qu'ils se sont retirés, il leur fait dire pendant qu'ils sont à table, que « s'il ne s'était pas trouvé mal, il aurait été boire avec eux. » Il lui « plaît fort », écrit-il, que Colbert ait demandé aux marchands merciers de « faire des prières dans leurs communautés, pour remercier Dieu de leur avoir donné un si bon maître ».

L'idée d'un Roi universel bienfaiteur et patron, est exprimée dans une page préparée pour les Mémoires :

« Tous les yeux sont attachés sur lui seul ; c'est à lui seul que s'adressent tous les vœux ; lui seul reçoit tous les respects, lui seul est l'objet de toutes les espérances ; on ne poursuit, on n'attend, on ne fait rien que par lui seul. On regarde ses bonnes grâces comme la seule source de tous les biens : on ne croit s'élever qu'à mesure qu'on s'approche de sa personne ou de son estime ; tout le reste est stérile. »

Un roi, qui tient tout le monde par l'espérance dans l'obéissance et l'adoration, et qui attache tout son royaume au culte de sa personne, n'a plus guère de peine à se donner pour gouverner. Louis XIV croit trop, en effet, qu'il est facile et même amusant de gouverner, et c'est là une de ses erreurs les plus graves.

Cette erreur, il voudra la transmettre à son fils :

« Il ne faut pas vous imaginer que les affaires d'État soient comme ces endroits épineux et obscurs des sciences qui vous auront peut-être fatigué.... La fonction des rois consiste principalement à laisser agir le bon sens, qui agit toujours naturellement et sans

peine. Ce qui nous occupe est quelquefois moins difficile que ce qui nous amuserait seulement.... Tout ce qui est le plus nécessaire à ce travail est en même temps agréable : car c'est, en un mot, mon fils, avoir les yeux ouverts sur toute la terre, apprendre incessamment les nouvelles de toutes les provinces et de toutes les nations, le secret de toutes les cours, l'humeur et le faible de tous les princes et de tous les ministres étrangers, être informé d'un nombre infini de choses qu'on croit que nous ignorons, voir autour de nous-mêmes ce qu'on nous cache avec le plus de soin, découvrir les vues les plus éloignées de nos propres courtisans ; je ne sais enfin quel autre plaisir nous ne quitterions pas pour celui-là, si la seule curiosité nous le donnait. »

Le gouvernement est donc un spectacle. Et le spectacle était un des grands plaisirs du XVIII^e siècle. Les hommes de ce temps aimaient à voir jouer les passions et les ridicules sur la scène du théâtre par des acteurs, et par eux-mêmes partout où ils s'assemblaient, à la Cour ou à la Ville. Ils étaient des observateurs, et, comme on dit aujourd'hui, des psychologues.

(A suivre.)

ERNEST LAVISSE,
de l'Académie française.

Savalette de Langes

par G. LENOTRE

II

L'homme-femme.

Je terminais, lors de sa première publication, par ce point d'interrogation la mystérieuse histoire de cet inconnu. Bien que plusieurs personnes m'eussent assuré que l'énigme était assez attachante pour mériter d'être éclaircie, j'étais, pour ma part, fort empêché de résoudre le problème et je n'avais aucun espoir d'y parvenir en dépit de certaines communications, intéressantes, mais restées, — à dessein, peut-être, — assez vagues, que m'adressèrent quelques correspondants complaisants. Mais le hasard, ce dieu que les fureteurs devraient adorer à genoux, a pris la peine d'intervenir et m'a mis en mesure de lever le masque que l'étrange aventurier avait cru sceller à tout jamais sur sa véritable personnalité.

Rien ne m'empêche de supposer, l'amour-propre d'auteur aidant, qu'un très grand nombre de lecteurs attendent anxieusement cette révélation ; les autres prendront peut-être plaisir à parcourir ce scénario de la vie de « cette bonne mademoiselle de Langes », si pieuse, si bien posée dans la société royaliste de la Restauration, qui, par deux fois, fut demandée en mariage, dont les bans furent même annoncés, que tous les gouvernements, depuis Louis XVIII jusqu'à Napoléon III, pensionnèrent comme étant la fille d'un ancien

banquier du Trésor royal, et qui se trouva être un homme lorsqu'elle décéda dans un taudis de Versailles, sans qu'on ait jamais pu, sur les motifs de cette imposture semi-séculaire, aventurer même une hypothèse qui ait le sens commun.

Le malheur est que l'anecdote chevauche sur la frontière qui sépare l'histoire de l'indiscrétion et l'on comprendra la réserve qui m'oblige à n'indiquer que par des initiales la plupart des noms qui m'ont été livrés. *Ceux qui savent*, — il y en a, — seront seuls juges de l'authenticité du récit ; je réclame des autres un crédit de confiance.

Donc, en 1792, vivait à Paris un certain M. Savalette de Langes, frère ou cousin d'un banquier du Trésor royal, qui, aux premiers jours de la Révolution, avait prêté sept millions aux frères de Louis XVI. Ce Savalette était veuf et avait une fille, Jenny, alors âgée de douze à quatorze ans. Rien ne le retenait à Paris, et comme, à l'égal de tous ceux qu'un nom à tournure nobiliaire désignait aux rancunes de la populace, il ne s'y trouvait pas en sûreté, il résolut de laisser passer le gros de l'orage révolutionnaire et se retira, avec sa fillette, à Versailles, en attendant des temps plus calmes. Mais Versailles n'était pas moins agité que Paris, et, après quelques semaines de séjour, M. Savalette résolut de se réfugier en Bretagne d'où l'on pourrait, si la prudence l'exigeait, passer facilement à l'étranger.

Le père et la fille se mirent en route à petites journées. A l'une de leurs premières étapes, qui pouvait bien être Orléans, ils firent, à l'auberge, rencontre d'un jeune homme de manières élégantes, d'esprit vif, cherchant fortune et très désireux d'aventures lucratives. Nous l'appellerons B..., pour la facilité du récit, bien que cette initiale ne soit pas celle du nom, authentique ou emprunté, sous lequel il se présenta.

B..., voyant l'embarras où se trouvaient Savalette et sa fille qui ne savaient trop vers quel but ils se dirigeraient, s'offrit à les guider, se targuant de connaître à fond la Bretagne d'où il était originaire et se faisant fort de conduire les fugitifs, sans malencontre, jusqu'à Saint-Malo et, de là, si besoin était, aux îles anglaises. Savalette accepta avec reconnaissance et l'on se mit en route. En quelques jours on atteignit la côte : sur tout le parcours, B... avait adroitement aplani les difficultés résultant de l'absence de passeports et de la surveillance que certaines municipalités exerçaient sur les voyageurs : son habileté à se tirer des mauvais pas, son aplomb, sa faconde même inspiraient la confiance la plus grande à Savalette dont la pusillanimité s'accommodait fort d'un compagnon si défluré.

Saint-Malo était encombré de nobles bretons et de prêtres réfractaires tout prêts à passer la mer pour échapper au cataclysme politique qu'il était, dès lors, facile de prévoir. Au nombre de ces postulants à l'émigration

se trouvait Mlle Jeanne-Françoise de T.....c, presque enfant encore, venu de Basse-Bretagne, sous la conduite d'un vieux serviteur de sa famille, nommé Robin. Le marquis de T.....c, père de cette jeune fille, très informé de l'insurrection qui se préparait en Bretagne, avait pris la résolution d'émigrer ; mais retenu à son château de Br.... par la santé de sa femme qui était sur le point d'être mère, il avait ordonné à Robin de prendre les devants en compagnie de Jeanne-Françoise, et d'aller s'établir à Plymouth où il viendrait les rejoindre avec la marquise dès que la santé de celle-ci lui permettrait de prendre la mer.

A l'hôtel où le hasard les avait réunies, Jeanne-Françoise de T.....c et Jenny Savalette de Langes se rencontrèrent, et la parité d'âge les lia. B... s'occupait activement à préparer le passage de ses compagnons et le sien, car il s'était décidé à les suivre : il s'aboucha avec le patron d'un navire étranger qui, moyennant un bon prix, s'engageait à les conduire à Plymouth. Savalette et sa fille, Jeanne-Françoise et Robin, s'embarquèrent donc ensemble, ainsi que B... qui s'était institué le majordome de la petite troupe.

Après quarante-huit heures de traversée, comme la côte anglaise n'apparaissait point, on commença à s'inquiéter ; le patron du bateau, — un Allemand payé d'avance, — avoua alors qu'il lui était impossible, pour des raisons qu'il exposa, d'atterrir en Angleterre ; son port d'attache était Hambourg, et c'est vers Hambourg qu'il faisait voile ; il assurait d'ailleurs que ses passagers trouveraient là mainte occasion de gagner Plymouth. M. de Savalette, que rien n'attirait en Angleterre, prit facilement son parti de ce retard forcé ; B... jura qu'il déposerait, en arrivant à Hambourg, une plainte au conseil de la Hanse, et finit par se résigner à son tour. Robin seul, très ému de la responsabilité qu'il encourait, terrifié à l'idée qu'en arrivant à Plymouth, M. et Mme de T.....c n'y trouveraient pas leur fille, voulut obliger le capitaine à tenir ses engagements ; une explication des plus vives s'ensuivit ; le vieux Breton fut pris d'un accès de rage qui dégénéra en fièvre chaude. A peine fut-on débarqué qu'il dut s'aliter ; trois jours plus tard il mourait dans une auberge d'Altona.

Jeanne-Françoise de T.....c resta donc seule avec B..., Savalette et Jenny. Ceux-ci se trouvaient bien à Hambourg et se disposaient à s'y établir. B... se chargea de faire connaître à M. et Mme de T.....c le lieu où était leur fille ; mais, soit qu'ils eussent déjà quitté leur château, soit que la lettre ne parvint pas en Bretagne, on n'obtint d'eux aucune réponse. La jeune fille se résigna donc à vivre avec les compagnons que le hasard lui avait donnés : elle était, il faut le dire, d'une nature indolente et passive, et B... assurait d'ailleurs que ceci durerait peu et qu'on ne tarderait pas à rentrer en France. C'était l'illusion commune à tous les émigrés dont Hambourg regorgeait et qui s'attendaient chaque matin en ouvrant les gazettes à apprendre que la Révolution était terminée.

Le temps passa pourtant, et les ressources de M. Savalette s'épuisaient d'autant plus vite que la vie commune avec B... et Jeanne-Françoise lui imposait un surcroît de dépenses qu'il n'avait pas prévu. On sait combien devint tragique la situation des émigrés, principalement de ceux réfugiés dans l'Allemagne du Nord : ils étaient peu sympathiques à la population, traités souvent en vagabonds méprisables ; la loi française leur fermait à tout jamais les portes de la patrie et les déclarait déchus de tous leurs droits. Après avoir vécu d'abord assez largement, Savalette et ses compagnons connurent d'affreuses misères : ils habitaient pêle-mêle une sorte de cave, couchant sur des chiffons entassés ; par surcroît de malheur, une épidémie se déclara ; M. Savalette, atteint d'une fièvre putride, mourut, faute de soins, après quelques jours de maladie. Les deux jeunes filles elles-mêmes, seules désormais avec B..., furent atteintes par le mal. Mlle Savalette, hantée par le souvenir des sommes énormes que son parent, le garde du Trésor royal, avait prêtées au comte d'Artois, s'indignait de l'ingratitude des frères de Louis XVI, auxquels son père s'était adressé maintes fois sans pouvoir en obtenir un subside. Sur le conseil de B..., elle écrivit aux princes, leur peignit son dénuement, implora d'eux un secours d'argent ; mais la lettre resta sans réponse ; une seconde requête n'eût pas meilleur succès et la malheureuse orpheline mourut à son tour, ne cessant de répéter dans son délire à son amie Jeanne-Françoise : « N'oublie jamais que le comte d'Artois m'a laissée périr de misère et qu'il doit sept millions à ma famille !... »

Jeanne-Françoise ne succomba point à la maladie, mais elle demeurait absolument sans ressources, et B... — qui était homme d'expédients, peu gêné par les scrupules, imagina qu'il lui serait possible, bien que Jenny n'existât plus, de recouvrer tout ou partie des sommes dues par la famille royale aux Savalette. Il écrivit lettres sur lettres qu'il signa du nom de Jenny et qui, pour augmenter les chances de succès, étaient censées adressées aux princes, non plus seulement par une parente, mais par la fille même de l'ancien garde du Trésor royal. Cette supercherie demeura sans effet. Mlle de T.....c, qui n'en avait pas été instruite, était sur le point de mourir de besoin ; tant de malheurs l'avaient accablée ; elle se trouvait seule, loin des siens, dans la dépendance d'un aventurier, trop indolente pour ne pas subir son influence : ils vivaient ensemble, dans cette promiscuité qu'impose la misère ; le dénouement était fatal : elle devint sa maîtresse.... Qu'exigea-t-il d'elle après sa chute ? Poussa-t-il l'infamie jusqu'à faire de la pauvre fille son gage-pain ? La suite du récit semble répondre à ces questions, encore qu'aucun témoignage authentique ne vienne, on le comprend, confirmer ces suppositions.

Pourtant Jeanne-Françoise avait conscience de sa déchéance : « elle n'abdiquait aucun de ses orgueils de famille », et elle se prenait à trembler en songeant au désespoir de son

père si quelque hasard l'instruisait du honteux métier auquel elle était réduite. Il faut dire que le nom de T.....c compte parmi les plus beaux de l'armorial breton ; l'un de ceux qui le portaient, l'oncle de Jeanne-Françoise, était au nombre des héros cités de la chouannerie : elle le connaissait comme un de ces hommes pour qui l'honneur du nom est chose sacrée et la malheureuse le voyait en pensée, traversant l'Europe, pour venir l'immoler sur le corps de son indigne amant. Mais la Révolution s'éternisait, le Directoire avait succédé à la Convention et la situation des émigrés ne s'améliorait pas. Mlle de T.....c, après avoir gémi de ne pouvoir rentrer en France, espérait bien, maintenant, que les circonstances l'en tiendraient pour toujours éloignée et elle s'était résignée à mourir loin de la Bretagne, sans que les siens entendissent jamais prononcer son nom et eussent connaissance de son déshonneur.

Le coup de théâtre de brumaire vint tout changer ; les relations se renouèrent rapidement entre les émigrés et la France ; on respira, on se reconnut, on put échanger des nouvelles ; la famille de T.....c, qui n'avait pas quitté la Bretagne, prit des informations ; elle apprit bientôt que Jeanne-Françoise était à Hambourg. Une dame de X... se chargea de ramener à la maison paternelle la jeune fille dont le nom, après quelques démarches, venait d'être rayé de la liste des émigrés.

B... avait cru prudent de disparaître et Jeanne-Françoise quitta donc Hambourg ; elle revint en Bretagne, et l'on pense bien qu'elle fit à ses parents confidence d'une partie seulement de ses aventures. Elle s'était condamnée elle-même à expier sa faute dans la solitude et dans la retraite ; mais les années s'écoulèrent, le cauchemar s'effaça ; son temps d'émigration et de misère lui paraissait si bien condamné à l'éternel oubli que, cédant aux prières de sa famille, craignant peut-être que son obstination à s'isoler n'éveillât quelque soupçon, elle consentit à se marier ; elle épousa, en 1810, le comte de S.....-R.....

La nouvelle comtesse de S.....-R..... était citée comme un modèle achevé de toutes les vertus. Ce qu'on savait de ses malheurs passés, sa piété, l'espèce de résignation inquiète qu'elle apportait à la pratique de la vie, sa haute situation de fortune, lui attirait d'unanimes hommages : elle consacrait la plus grande part de son temps aux œuvres charitables, s'intéressant particulièrement aux filles repenties, et son renom de sainteté grandissait chaque jour.

L'Empire tomba ; les Bourbons revinrent et la résurrection de l'ancienne France acrut encore la situation de Mme de S.....-R..... : elle comptait parmi les assidus de la petite cour ultra-blanche du pavillon de Marsan et son intimité avec la duchesse d'Angoulême la classait parmi les hautes personnalités de la société royaliste de Paris où elle habitait, avec son mari et une partie de sa famille, un vaste hôtel situé rue de la P..., dans le quartier du Marais.

Un jour, — c'était en 1815, — on l'avertit

qu'une femme, d'extérieur modeste, demandait à lui parler. L'hôtel de S....-R.... était trop largement ouvert aux malheureux pour que le fait eût lieu d'étonner la comtesse qui donna l'ordre d'introduire la visitieuse. Elle vit entrer dans son salon une femme « grande et sèche, portant un tour de cheveux et des brides de chapeau très garnies » qui dissimulaient les contours du visage. L'inconnue se présenta humblement ; mais dès qu'elle fut seule avec Mme de S....-R...., elle leva son voile.

— Ne me reconnais-tu pas ? dit-elle.

Mme de S....-R.... balbutia.... Son mauvais rêve renaissait : le personnage qui se trouvait devant elle était B..., B... travesti en femme, B... ayant transformé son allure, son maintien et jusqu'à sa voix, devenue « aigrette et cassée », B..., méconnaissable pour tout autre.... Tout de suite il posa son rôle :

— Je suis, dit-il, ta vieille amie d'émigration, Jenny Savalette de Langes.... Te rappelles-tu ?

Si Mme de S....-R.... eût trouvé la force de répondre, elle eût répliqué que Jenny était morte dans ses bras, il y avait quinze ans déjà ; mais elle restait muette de stupeur à la vue du spectre de ses années honteuses et se sentait devenir folle d'angoisse à la pensée des menaces sous-entendues dans les quelques mots que son ancien amant venait de proférer.

B..., tranquillement, exposa sa combinaison : depuis que Jeanne-Françoise l'avait quitté à Hambourg, il avait connu bien des revers, souvent sa pensée était allée vers la jeune fille à laquelle il avait cru son sort lié pour la vie ; il était rentré en France et s'était fixé à Paris dans l'espoir de la rencontrer. Il n'avait pas oublié non plus les allusions si souvent répétées par Jenny Savalette aux millions empruntés jadis par le comte d'Artois et il ne désespérait pas de tirer parti de cette vieille histoire. S'étant assuré, disait-il, que, de la famille Savalette, survivaient seuls des parents éloignés ou qui n'avaient aucun titre à la succession de l'ancien garde du Trésor royal, il avait imaginé de se présenter aux princes comme étant la descendante directe de leur créancier. Le succès était certain si une personne autorisée et *bien en Cour*, comme l'était Mme de S....-R...., consentait à attester son identité et à l'appuyer de son influence. Il fit comprendre, au reste, qu'il n'avait rien à ménager et qu'en cas de refus il n'hésiterait pas à faire naître un épouvantable scandale qui pouvait lui devenir des plus lucratifs.

La malheureuse femme se sentit perdue : elle courba le front, et, pour sauver l'honneur du nom qu'elle portait, elle promit....

Telles nous ont été révélées les circonstances qui amenèrent l'intrusion de la fausse Savalette chez Mme de S....-R.... ; de ce jour commença pour la pauvre femme un supplice dont chaque heure avivait la cruauté : elle était condamnée à voir toujours rôder autour d'elle le fantôme du passé qu'elle avait cru mort depuis tant d'années. Sa faute, si soi-

gneusement cachée à tous, si oubliée d'elle-même, sa faute prenait corps et se mêlait à sa vie devenue un mensonge de tous les instants. Il lui fallut tromper ceux qu'elle aimait, leur présenter l'odieux personnage, vanter ses vertus, le recommander, faire valoir ses titres à la reconnaissance et à l'affection des siens, tremblant sans cesse qu'un hasard fatal vint dévoiler l'impasture dont elle se rendait complice.

L'intrus jouait d'ailleurs son rôle avec une habileté déconcertante : il avait pris de la femme les allures, les manières, la tournure et aussi les habitudes et les occupations : il façonnait, non sans art, des bonnets de dentelle et des menus ouvrages de broderie ; il parlait savamment cuisine et ses recettes d'entremets étaient très demandées : chaque jour, il courait les bureaux de placement, cherchant des bonnes, procurant aux personnes pieuses de ses relations des servantes sûres qu'il dressait au service. Il s'était instruit de généalogie et parlait en personne experte « des tenants et des aboutissants des familles nobles chez qui il fréquentait ». Même il n'était pas exempt d'un peu de coquetterie décente et plaisantait quelques amoureux qui, vers ses seize ans, lui avaient adressé des billets doux, soigneusement conservés et montrés à propos.

L'entourage de Mme de S....-R.... traitait *Mademoiselle Savalette*, — nous lui laissons ce nom usurpé, — en parente quelque peu susceptible, mais périe d'indulgence. Comme son visage *piquait* un peu, les enfants l'appelaient *tante Barbe*. Elle supportait patiemment toutes les petites avanies qu'on ne lui ménageait pas. Grâce au crédit de Mme de S....-R...., Mlle Savalette obtint successivement, outre une attestation officielle d'identité, une pension du roi Louis XVIII et une autre du comte d'Artois, auxquels elle n'avait pas manqué de rappeler les services qu'avaient jadis rendus « ses ancêtres » ; on lui octroya la gérance du bureau de poste de Villejuif, puis un confortable appartement au château de Versailles. Chacun s'ingéniait, d'ailleurs, à venir en aide à cette bonne royaliste « qui avait été si malheureuse », et que chaperonnait la sainte Mme de S....-R.... A cette époque, avoir souffert de la Révolution était un titre qui primait tous les autres et qui valait les meilleures recommandations.

Mais s'imagine-t-on les tortures morales qu'éprouvait Mme de S....-R...., forcée de trafiquer ainsi de sa considération, de sa noblesse, de la situation de son mari ? Elle se trouvait en présence de ce dramatique dilemme : révéler le secret qui l'étouffait et sacrifier, par cette révélation, l'honneur et le repos de tous les siens, ou se dégrader elle-même, à ses propres yeux, en secondant par son silence le misérable qui l'exploitait avec un si audacieux cynisme. Ce supplice fut-il au-dessus de ses forces et prit-elle le parti de faire — sinon à son mari, du moins à quelque conseiller moins directement intéressé — confiance de son martyre ? Certains faits nous le

donnent à penser : un jour vint, en effet, où la façon d'agir de la famille de S....-R.... à l'égard de Savalette se modifia très sensiblement. On l'élimine discrètement ; peu à peu les portes se ferment ; les lettres qu'on lui adresse deviennent plus brèves et plus sèches : il semble qu'il est démasqué, qu'on ne le craint plus. On ne le livre pas à la justice car eût été rendre public le scandale ; mais on le repousse, on l'évite, il est désarmé par la complicité tacite de l'entourage de sa victime : ce pacte de silence et de dévouement conclu pour sauver l'honneur de la noble femme est une chose quasi-sublime et qui montre à quel point elle était aimée. Et c'est alors que commence pour Savalette cette existence d'inquiétudes continuelles, de déménagements hâtifs : il quitte Paris, se terre à Versailles, ne voit personne ; et, quand il meurt, quand l'attestation des médecins révèle son véritable sexe, quand arrive à l'hôtel de S....-R.... la dépêche de M. de B... annonçant l'effarante nouvelle : — *Langes était un homme !* nul ne s'émue, personne ne réclame une enquête, tous s'obstinent à se taire, par respect pour Mme de S....-R...., qui avait tant et si injustement souffert.

Cet exposé de faits a un grand défaut : celui de n'être appuyé d'aucune preuve. Quelques points de repère permettent cependant d'assurer qu'il s'adapte de façon très satisfaisante au peu que l'on sait de la vérité.

Du reste, réduite à ces proportions, la chose n'a plus qu'un assez médiocre intérêt ; et voilà qui nous ferait tenir ce récit pour parfaitement authentique. La légende de Psyché est une belle légende ; mais bien qu'elle soit vieille comme le monde, elle n'a jamais servi de leçon à personne : les humains sont tourmentés du besoin de savoir, encore qu'ils soient bien avertis que le plaisir ne dure qu'autant que subsiste le mystère et qu'il se dissipe avec lui. Cette histoire de Savalette, telle que nous l'avions contée naguère, semblait si énigmatique, si grosse d'inconnu, si opiniâtrement impénétrable, que l'imagination y trouvait ses aises et pouvait y satisfaire toutes ses fantaisies. Chacun la brodait à sa guise ; cet homme-femme était pour les uns Louis XVII, pour les autres un personnage compromis dans quelque sombre intrigue politique : on s'accordait à voir en lui une auguste victime de nos révolutions ou un grand criminel que, pour des raisons inconnues, tous les gouvernements ménageaient ; un héros, à coup sûr, un héros lamentable ou tragique.

Hélas ! une lueur brille et le héros s'évanouit : il ne reste plus qu'un assez banal gredin tel que les *faits divers* nous en présentent quotidiennement sous les rubriques : *Un habile escroc*, ou : *Les exploits d'un aventurier*. « *Qui était-ce ?* » est un mot rempli d'attraits mystérieux et auquel on ne devrait jamais répondre : somme toute, il vaut mieux ne pas savoir : la lampe de Psyché n'éclaire que des déceptions.



BATAILLE DE FONTENOY, tableau d'HORACE VERNET. — (Musée de Versailles.)

Cliché Braun, Clément et C^{ie}.

Louis XV et Madame de Pompadour

PAR

PIERRE DE NOLHAC



CHAPITRE PREMIER

Madame Le Normant d'Étioles.

(Suite.)

Madame d'Étioles et sa mère avaient à Versailles un accès singulièrement aisé et qui leur permettait de se passer de Bachelier et de Lebel, les premiers valets de chambre, aussi bien que de M. de Richelieu, conseiller ordinaire de Sa Majesté pour les affaires de son caprice. Le sieur Binet, premier valet de chambre du Dauphin, qui avait la survivance de Bachelier, tenait par un lien de famille aux Le Normant. Aucune introduction ne valait celle de ces gens du service intime, hommes de confiance, importants et discrets, d'ailleurs convenablement apparentés et que le Roi finissait toujours par anoblir.

Binet ne semble pas avoir joué, de propos délibéré, le rôle que la chronique atteste pour d'autres valets de chambre de Louis XV, et l'amitié dont l'honorait l'austère gouverneur du Dauphin, le duc de Châtillon, semble assurer qu'il n'était point homme à prendre

l'initiative de certaines complaisances. Mais il approchait le Roi trop souvent et de trop près pour ne pas être en état de rendre les services que lui demandait sa jolie cousine. Et pourquoi n'aurait-il pas favorisé ses vues? Madame d'Étioles n'avait-elle pas à solliciter pour son mari une place de fermier général, et n'était-il pas naturel qu'elle disposât de la seule influence qu'elle eût à la Cour pour essayer d'atteindre le maître? Cette raison justifiait les démarches aux yeux de l'époux, qui n'avait, au surplus, aucune raison de suspecter la fidélité de sa femme. Ce fut, en tout cas, par cette voie et pour ces motifs que madame d'Étioles pénétra pour la première fois dans les intérieurs de Versailles.

Dès avant le mariage du Dauphin, elle y apparaît, mystérieuse encore, car il semble bien qu'il soit question d'elle, à propos du bal masqué donné, le 7 février, chez Mesdames, au rez-de-chaussée où logera plus tard le Dauphin. Le duc de Luynes, racontant ce bal dans son journal du lendemain, dit que le Roi n'a pas ordonné sans intention ce divertissement de carnaval chez ses filles : « On pré-

tend, ajoute-t-il, qu'il fut, il y a quelques jours, à un bal en masque dans la ville de Versailles. On a même tenu, à cette occasion, quelques propos, soupçonnant qu'il pouvait y avoir quelques projets de galanterie, et l'on croit avoir remarqué qu'il dansa hier avec la même personne dont on avait parlé. Cependant, c'est un soupçon léger et peu vraisemblable. Le Roi paraissait avoir grand désir hier de n'être point reconnu. La Reine fut aussi, hier, au bal en masque, et y est restée jusqu'à quatre heures. » Le 10 mars, dix jours après la fête de l'Hôtel de Ville, alors que le Carême est commencé et qu'on résume les incidents du Carnaval, M. de Luynes mentionne pour la première fois le nom de madame d'Étioles : « Tous les bals en masque ont donné l'occasion de parler des nouvelles amours du Roi et principalement d'une madame d'Étioles, qui est jeune et jolie ; sa mère s'appelle madame Poisson. On prétend que, depuis quelque temps, elle est presque toujours dans ce pays-ci et que c'est le choix que le Roi a fait. Si le fait était vrai, ce ne serait vraisemblablement qu'une galanterie et

non pas une maîtresse. » Le mari de la dame d'honneur de la Reine est ici l'écho de son entourage : il constate les bruits qui courent, mais ne s'inquiète aucunement ; à ses yeux, une bourgeoise, quoi qu'il advienne, ne saurait être à craindre pour longtemps.

A la Cour, tout se sait, ou se devine. Le rôle de Binet ne tarde pas à être connu. La femme qui vient chez lui et qu'il a introduite, au moins une fois, en sollicituse, dans les Petits Appartements, met en train la verve des novellistes. Le valet de chambre prétend que ce sont là des calomnies « affreuses » sur madame d'Étioles ; il assure à la duchesse de Luynes qu'il n'y a pas contre sa parente « le plus léger fondement » ; qu'elle est venue uniquement pour cette place de fermier général, qu'elle l'a obtenue et qu'elle ne réparaitra plus à la Cour. Binet est-il complice ou dupe ? Croit-il que les choses en resteront là, ou veut-il tout simplement se protéger contre l'orage terrible qu'il sent gronder sur sa tête ?

Il ne faut point croire que les amours du Roi n'intéressent que la chronique de l'Œil-de-Bœuf ; de très graves questions s'y rattachent, et toute la politique de Versailles commence à s'en préoccuper. Ce qu'on appelle « le parti des dévots » craint une liaison du Roi, qui serait pire que les précédentes. Après un éphémère triomphe, ce parti se sent menacé chaque jour davantage auprès de Louis XV. L'homme qui en a pris la direction, lors de l'exil du duc de Châtillon, M. Boyer, évêque de Mirepoix, chargé de la Feuille des bénéfices, ne manque ni d'intelligence, ni de volonté ; mais l'intelligence est courte et la volonté têtue. Il est un de ceux qui, par leurs maladresses, réveillent le jansénisme expirant et jettent la France dans la plus fatale des guerres religieuses. Si l'on s'en tient aux choses de cour, l'influence de l'évêque de Mirepoix semble moins funeste et s'exerce même d'honorable façon : sa parole, écoutée du Roi pour les affaires ecclésiastiques, fait autorité pour toutes choses chez la Reine et chez le Dauphin. Il n'aime guère la noblesse, qui encombre son ordre de cadets ambitieux, et volontiers il soutient des prêtres méritants et obscurs contre le clergé courtois.

Les ennemis de l'évêque cherchent depuis longtemps à le détruire dans l'esprit de Louis XV. On l'a d'abord attaqué sur les sentiments de piété outrée qu'il aurait inculqués au Dauphin, et que des gens comme Richelieu traitent couramment de bigoterie et cagoterie. Le Roi, qui a de la religion, n'a pas paru se soucier de ce reproche. On a dit alors que le parti Boyer se croit assez maître du jeune prince pour tenir ouvertement chez lui des propos contre la conduite de son père. Si la Dauphine montre au Roi une indifférence choquante et répond mal à ses attentions paternelles, ce n'est point timidité ou gaucherie de son âge, comme on le pourrait croire ; c'est répugnance inspirée par ce qu'elle entend dire chez son époux. Le Roi lui a proposé à mainte reprise de venir visiter les curiosités précieuses accumulées dans ses

Petits Appartements ; ce n'est qu'à la troisième fois qu'elle s'est décidée, avec une gêne visible, à pénétrer dans ces élégants réduits dont on lui a dit tant d'horreurs. Voilà, dit-on, l'œuvre de Boyer et de ses complices. Le Roi sera-t-il insensible à la pensée de cette désunion semée dans sa famille au nom des principes de la religion ?

L'évêque de Mirepoix sent fort bien qu'un grave péril approche, non seulement pour sa personne, mais pour les idées qu'il représente et pour les intérêts du clergé de France, dont il a la garde. Il a fallu les menaces d'une mort prochaine pour obtenir du Roi qu'il renonçât à une vie coupable, et encore rappelait-il madame de Châteauroux quelques semaines après la guérison. Une liaison nouvelle n'amènerait pas un scandale moindre, et peut-être en préparerait-elle de plus grands. Celle dont on parle à présent est une femme qui, selon l'expression de son ami Voltaire, « pense philosophiquement », c'est-à-dire en dehors de toute croyance religieuse. On la sait liée avec ce dangereux écrivain et avec d'autres, ses pareils. Il est sûr qu'elle apporterait chez le Roi les idées d'incrédulité dans lesquelles elle a été nourrie ; la voix de Dieu y serait de moins en moins écoutée. Quelles conséquences, sur l'esprit de Louis XV et sur l'avenir du royaume, que cette substitution d'influence !

L'homme d'église a plus de connaissance du cœur humain que ces gens de cour, infatués de leur naissance, sûrs d'avance qu'on ne saurait voir à Versailles une favorite roturière. Rien ne s'éduque aussi vite qu'une femme d'esprit, et le Roi, si la roture le gêne, dispose de titres à son gré. L'évêque a donc jugé qu'il était temps de se défendre. On dit qu'il a mandé Binet, rendu responsable de l'intrigue, et qu'il l'a menacé de le faire chasser de chez M. le Dauphin. « M. de Mirepoix, écrit Luynes, nie l'un et l'autre de ces faits ; mais il convient, et me l'a dit, que Binet l'étant venu trouver pour lui conter son affliction de ce qu'on disait contre lui, il lui a parlé assez fortement sur les dangers auxquels il s'exposerait, s'il y avait le moindre fondement aux bruits auxquels il ne voulait point ajouter foi. »

L'intervention du prélat produit un résultat tout autre que celui qu'il en attendait. L'honnête Binet, averti de telle façon, comprend qu'il n'a plus rien à ménager. Inquiet pour sa place, il se croit en droit de la défendre par tous les moyens. Le Roi ne tarde pas à apprendre qu'on se mêle de traverser ses amours, qu'on veut soumettre ses inclinations aux préventions de son fils et des conseillers de son fils. Rien ne peut davantage l'irriter et pousser aux extrêmes résolutions une volonté qui craint par-dessus tout de paraître conduite. Nous entrons ici, il est vrai, dans l'incertitude ; mais les dates se précipitent et suffisent à montrer que bien des choses se sont passées ces derniers jours du mois de mars, puisque madame d'Étioles, qui ne devait plus paraître à Versailles, ne le quitte pas. Binet jure ses grands dieux que, cette fois, il n'est pour

rien dans ses voyages. Faut-il croire que c'est par une autre voie, madame de Tencin par exemple, que l'amour sincère de madame d'Étioles a été confirmé au Roi ? Binet a-t-il remis lui-même une lettre de sa jeune parente, disant au Roi que sa passion sera la cause de sa perte, assurant que la jalousie éveillée d'un époux qui l'idolâtre va lui faire subir les suites d'un juste ressentiment, en même temps qu'elle ne pourra survivre à la perte de l'objet aimé ? D'où que soit venu l'appel, l'auguste objet a été touché, a consenti à revoir madame d'Étioles et permis qu'elle revint au Château.

En même temps, l'oncle Tournehein, depuis longtemps dans les vues de sa nièce, est entré en scène : il a envoyé le jeune d'Étioles en province pour les affaires des sous-fermes, où il est intéressé, et l'y a retenu le plus possible. Les voyages sont longs à cette époque, et les affaires se compliquent aisément. Madame d'Étioles, à la fin de mars, a toute liberté pour aller à Versailles, quand il lui plaît, et y demeurer, s'il lui convient.

« Avant-hier, écrit le duc de Luynes le 29 mars, le Roi fut à la chasse et devait souper dans ses Cabinets ; l'ordre en était donné. Ceux qui ont coutume d'avoir l'honneur de souper avec le Roi se présentèrent à l'ordinaire, mais on n'appela personne, et l'on vint dire que le Roi ne soupait point. M. le duc d'Ayen s'était trouvé mal à la chasse et était au lit ; le Roi y descendit et y fit porter son souper, ou bien chez madame de Lauragais : c'est ce que l'on n'a pas su positivement. »

Ce mystère n'est-il pas déjà la présence de madame d'Étioles ? On la trouve, en effet, deux jours après, assistant à la représentation d'un ballet comique de Rameau, dansé sur la scène du Manège. Tout Versailles a voulu y être et les places ont été fort disputées. Madame d'Étioles, sans aucun droit à cette faveur, a paru pour la première fois au milieu des femmes de la Cour. Elle se savait en mesure d'affronter toutes les comparaisons, et l'occasion était bonne de les suggérer au Roi.

Le 1^{er} avril, elle est vue à la Comédie Italienne, au Château même, où les places sont encore plus rares, la salle de spectacle étant extrêmement resserrée : « Le Roi y était dans une petite loge grillée, au-dessous de celle de la Reine. On continue toujours à tenir des propos sur madame d'Étioles. On remarqua que ce jour-là elle était dans une loge près du théâtre, fort en vue de celle du Roi, et par conséquent de celle de la Reine ; elle était fort bien mise et fort jolie. »

Ces indications sont d'importance sous la plume d'un homme circonspect comme le duc de Luynes. Le 10 avril, d'ailleurs, notre chroniqueur ne conserve plus le moindre doute : « Le Roi soupa en particulier, en haut, dans ses Cabinets ou en quelque autre endroit qu'on ne sait point, mais il n'y eut personne d'appelé pour souper avec lui. On continue à tenir les mêmes propos sur madame d'Étioles. » Ces lignes sont écrites le dimanche des Rameaux. On annonce pour le samedi saint un souper des Petits Cabinets, où l'on pense qu'il y aura des dames et qu'on fera médianoche ; on

désigne même madame de Lauragais avec madame d'Étioles. Les pronostics sont en défaut ; il n'y a qu'un petit souper d'hommes, qui s'achève sans imprévu. Quant aux Pâques de Sa Majesté, bien entendu, il n'en saurait être question.

En quel endroit du Château le Roi reçoit-il alors madame d'Étioles ? Nul ne peut le savoir, car les intérieurs sont la discrétion même. Le premier souper où il montre sa nouvelle maîtresse, dans les Cabinets, a lieu le jeudi 22 avril. Richelieu se vante d'y avoir été ; on peut y compter également les familiers les plus intimes, le duc de Boufflers, le duc d'Ayen, le marquis de Meuse et quelques-uns des chasseurs de la journée. Luynes dit peu de chose de cette réunion : « M. de Luxembourg y fut admis. Comme madame de Lauragais était à Paris, le Roi fit avertir madame de Bellefonds [dame de Madame la Dauphine] pour ce souper. Tout le monde croyait que le Roi viendrait au bal de l'ambassadeur [d'Espagne] ; il y envoya M. de Lujac, exempt des gardes, et M. de Tressan. Il resta dans ses Cabinets, et il ne s'est couché qu'à cinq heures. Aujourd'hui, il a encore dîné avec madame d'Étioles, mais dans le grand particulier. On ne sait point précisément où elle loge ; mais je crois cependant que c'est dans un petit appartement qu'avait madame de Mailly et qui joint les Petits Cabinets. Elle ne demeure point ici de suite ; elle va et vient à Paris et s'y en retourne le soir. » Tel est le premier séjour à Versailles de la future madame de Pompadour, séjour dissimulé et presque furtif qui ne se reproduira plus. Quand elle reviendra à la Cour, elle sera maîtresse déclarée et marquise.

A ce même moment, M. d'Étioles a fini de voyager. On a retardé son retour à Paris en le faisant inviter, pour les fêtes de Pâques, à Magnanville, près de Mantes, chez M. de Savalette. M. de Tourneguy y est venu rejoindre son neveu et, en regagnant Paris, comme sa femme ne s'y trouve plus, il lui a révélé la nouvelle destinée de la fugitive. Elle a eu, lui dit cet oncle excellent, « un goût si violent qu'elle n'a pu y résister, et, pour lui, il n'a d'autre parti à prendre que de songer à s'en séparer ». On prétend qu'à cette nouvelle M. d'Étioles est tombé évanoui, puis a montré un si violent désespoir qu'il a fallu lui enlever les armes ; mais, qu'il ait pleuré de rage ou crié vengeance, qu'il ait écrit à sa femme, pour la rappeler, les prières les plus tendres ou qu'il ait rêvé la folie d'aller la reprendre à Versailles, le résultat est inévitable. Il est une volonté à laquelle on ne résiste pas ; d'ordre du Roi, de bon gré ou par violence, M. d'Étioles devra accepter la séparation.

Ce rôle de mari exalté par la jalousie, les craintes que peut faire concevoir un tel état d'esprit, tout cela sert à merveille et fort opportunément les desseins de madame d'Étioles. Elle s'adresse au cœur du Roi et à ses sentiments de gentilhomme. Elle le supplie de la défendre, de changer son état et son nom. Ces précautions lui donneront pied à la Cour et l'amèneront à être « déclarée » ; elle se

met aussi en garde, non contre son mari, qu'on pourra toujours réduire, mais contre des rivalités, qu'elle sait nombreuses, et l'hostilité du parti dévot. Ce sont là les vrais dangers qui la menacent et paraissent devoir la détruire, quand la passion royale arrivera à l'heure du déclin. A ce moment, l'amant heureux ne saurait rien refuser, et il est d'un esprit avisé de saisir l'instant : « Le Roi, écrit M. de Luynes, achète pour madame d'Étioles le marquisat de Pompadour, dont elle portera le nom ; c'est une terre de dix ou douze mille livres de rente. Ce n'est point le contrôleur général qui est chargé de faire cette acquisition ; on ne lui en a pas seulement parlé. C'est M. de Montmartel [garde du Trésor royal] qui fournit l'argent. » Ainsi repaît, en cette circonstance décisive de la vie de la favorite, le nom de ces frères Paris qui ont tenu tant de place dans l'histoire de sa famille et qui vont être encore longtemps les soutiens de sa fortune.

Au reste, ce qu'on avait cru fantaisie passagère, devient maintenant, aux yeux de tous, une affaire sérieuse. « Ce qui paraissait douteux il y a peu de temps, note le duc de Luynes le 27 avril, est presque une vérité constante ; on dit qu'elle aime éperdument le Roi, et que cette passion est réciproque. » Il ajoute qu'on « n'ose en parler publiquement ». La discrétion de la Cour, laite surtout de la gêne qu'inspire le choix roturier du Roi, n'est point imitée à Paris. Un chroniqueur bourgeois, comme l'avocat Barbier, d'ordinaire frondeur et malveillant, exprime des sentiments inattendus : « Cette madame d'Étioles, dit-il, est bien faite et extrêmement jolie, chante parfaitement et sait cent petites chansons amusantes, monte à cheval à merveille et a reçu toute l'éducation possible. » On devinerait presque quelque fierté chez l'écrivain à voir sa classe sociale représentée dignement, auprès du maître, par cette personne accomplie.

Quant aux amis qui l'ont connue avant ces événements, aux familiers de « la divine d'Étioles », nous savons leurs sentiments par la lettre de l'un d'eux, égarée dans une correspondance illustre, lettre qu'il faut dater de ce mois d'avril et qui vaut la peine d'être lue de près :

« Je suis persuadé, Madame, écrit Voltaire en envoyant ses vers sur César et Cléopâtre, que du temps de César il n'y avait pas de frondeur janséniste qui osât censurer ce qui doit faire le charme de tous les honnêtes gens, et que les aumôniers de Rome n'étaient pas des imbéciles fanatiques. C'est de quoi je voudrais avoir l'honneur de vous entretenir avant d'aller à la campagne. Je m'intéresse à votre bonheur plus que vous ne pensez, et peut-être n'y a-t-il personne à Paris qui y prenne un intérêt plus sensible. Ce n'est point comme vieux galant flatteur de belles que je vous parle, *c'est comme bon citoyen* ; et je vous demande la permission de venir vous dire un petit mot à Étioles ou à Brunot, ce mois de mai. Ayez la bonté de me faire dire quand et où. Je suis avec respect, Madame, de vos

yeux, de votre figure et de votre esprit, le très humble et très obéissant serviteur. »

Que de choses en cette petite lettre de l'habile homme, qui prépare, dans la femme encensée d'aujourd'hui, l'amie utile de demain ! Comme s'y insinuent déjà les espérances que fonde tout un parti sur la nouvelle maîtresse ! Et quelle meilleure justification des craintes de l'évêque de Mirepoix ! On voit s'établir ici, dès la première heure, ce concert de louanges intéressées et réciproques, qui rendra les philosophes indispensables à madame de Pompadour et fera d'elle la protectrice, l'Égérie des philosophes ; on surprend l'éveil des ambitions de ce groupe ardent et batailleur, qui la pousse au pouvoir et contribuera à l'y maintenir. Ils comptent bien, par elle, se produire plus hardiment dans le monde, monter plus haut qu'ils n'ont pu faire jusqu'à présent et voir triompher dans l'État, grâce à l'heureux choix du monarque, leurs doctrines et leurs personnes.

CHAPITRE II

L'année de Fontenoy

Louis XV eut quelque mérite à ne point se laisser retenir par le plaisir d'un nouvel engagement, quand un devoir royal l'appela aux frontières. Il y obéit sans hésiter, remplissant ainsi la promesse qu'il avait faite à Maurice de Saxe en lui confiant son armée de Flandre. Il avait décidé de s'aller mettre en personne à la tête des troupes, dès que la tranchée serait ouverte devant Tournay, et de mener avec lui le Dauphin. Il voulait lui donner de bonne heure cette initiation directe aux choses de la guerre, qu'il n'avait eue lui-même que l'année précédente, aux sièges de Menin, d'Ypres et de Fribourg.

C'était pour le jeune prince, récemment marié et tendrement épris, une séparation cruelle, et pour la Reine, pour Mesdames, pour la Dauphine, une cause d'alarmes trop justifiées, « deux boulets, disait-on, pouvant priver la France de son maître et de ses espérances ». Cependant le Dauphin bouillait d'impatience et sentait s'éveiller en lui les instincts militaires de sa race. Le Roi l'avait trouvé trop jeune l'été dernier, et on l'avait profondément humilié en le laissant à Versailles, malgré ses prières. La vraie raison de ce refus était sans doute le désir qu'avait eu madame de Châteauroux de suivre l'armée. Cette année, l'empêchement n'existait plus ; aucun prétexte décent n'eût permis à une madame d'Étioles de paraître aux camps, et le départ du Roi et de son fils fut fixé au 6 mai.

L'événement avait attiré à Versailles beaucoup de monde. Toutes les dames titrées et les charges avaient tenu à s'y montrer, et il y eut jusqu'à treize dames ayant le droit de s'asseoir au souper du Roi. La veille du départ, Louis XV mangea au grand couvert et passa dans la chambre de la Reine, comme à son ordinaire. Au petit quart d'heure de conversation générale, rempli des insipidités

d'usage, nulle allusion ne fut faite à l'émotion qui remplissait les cœurs. Le lendemain, la Reine et Mesdames furent au lever; la Dauphine, trop affligée, n'y put aller. On partait à sept heures. « La Reine a attendu M. le Dauphin, lorsqu'il a passé pour aller chez le Roi; elle était à la porte du petit passage qui va chez elle; elle l'a rappelé, elle l'a embrassé vingt fois, fondant en larmes. » M. de Luynes observe que le Roi ne s'est couché qu'à trois heures et demie: « Il avait l'air fort sérieux ce matin; il a dit un mot fort court à M. d'Argenson l'aîné; mais, hors cela, il n'a pas dit un mot à personne, ni à ses ministres, ni à aucun des courtisans. »

Le Roi gagna Compiègne avec des relais et continua le voyage en poste. La couchée du second jour fut à Douai. Le Dauphin dormait encore, quand Louis XV quitta la ville à quatre heures du matin. La nouvelle des mouvements de l'ennemi l'appelaient en hâte devant Tournay. Il était temps qu'il arrivât: l'armée de secours commandée par le duc de Cumberland, et composée de troupes anglaises, hollandaises, autrichiennes et hanovriennes, serait de près les assiégeants, et le maréchal de Saxe croyait à chaque instant être attaqué. Le Roi et le Dauphin allèrent reconnaître le terrain, visitèrent les redoutes établies par le maréchal et furent acclamés dans les campements.

Louis XV passa la soirée du 10 à deviser, de la meilleure humeur du monde. Il rappela les batailles où s'étaient trouvés en personne les rois de France: il observa que, « depuis la bataille de Poitiers, aucun d'eux n'avait combattu avec son fils, et qu'aucun, depuis saint Louis, n'ayant gagné de bataille signalée contre les Anglais, il espérait donc être le premier ». Après cette leçon d'histoire, on fit des bons mots: on fut gai comme pendant une nuit de bal: le Roi chanta une chanson

fort drôle à plusieurs couplets, puis s'en fut, comme les autres, coucher sur la paille.

Le 11 mai, à la petite pointe du jour, il se fait éveiller pour aller se rendre compte des dispositions de l'ennemi. Le vieux maréchal de Noailles et quelques officiers entrent chez lui, quand il achève de se botter: « Vous voilà bien paré, dit-il à Tressan, qui a un

ment de l'infanterie anglaise et hanovrienne, qui force, en masses épaisses, le centre des lignes françaises: elle perd des rangs entiers, mais le reste avance et repousse de son feu régulier les régiments qui successivement se présentent. Gendarmes, carabiniers, Normandie, Hainaut, brigade irlandaise, rien ne résiste à la marche de cette colonne, de plus

en plus serrée, qui répare ses pertes à mesure et semble manœuvrer comme à l'exercice, avec une lenteur puissante et sûre. On aperçoit les majors anglais appuyant leur canne sur les fusils de leurs hommes pour abaisser leur tir. Devant l'intrépidité de l'attaque, les gardes françaises ont lâché pied et, malgré leurs officiers, se débandent. Le Roi ne reçoit que de mauvaises nouvelles; les redoutes tiennent encore, mais déjà celle de Fontenoy manque de boulets et ne répond plus à l'ennemi. La retraite peut être coupée, même au Roi, d'un moment à l'autre, malgré les précautions du maréchal de Saxe, qui a tout prévu, sauf la déroute.

Sur tout le champ de bataille, passant hardiment au front de la colonne anglaise, court une légère chaise d'osier, attelée de quatre chevaux gris: c'est le fameux « berceau » qui porte le maréchal. Malade, affaibli, obligé de rester couché, il n'a rien perdu de son beau sang-froid de héros. Le Roi et son

entourage suivent ses mouvements dans la plaine, d'où s'efface toute espérance. Un instant, la colonne formidable demeure immobile, ne tirant plus, et paraît maîtresse du terrain. Autour du Roi se tient un conseil assez tumultueux, où les avis s'agitent dans la fièvre. Le Dauphin, très excité, met d'un joli geste l'épée à la main et demande à charger à la tête de la Maison du Roi. Le maréchal fait prier Sa Majesté, au nom de la France, de ne pas s'exposer davantage et de repasser l'Escaut pour s'abriter. Le Roi refuse et parle aussi de



Cliché Giraudon.

MARIE LECZINSKA, reine de France.

Pastel de LA TOUR. (Musée du Louvre.)

habit tout neuf de maréchal de camp. — Sire, dit l'officier, je compte bien que c'est aujourd'hui jour de fête pour Votre Majesté et pour la nation. »

On est à peine en selle que l'ennemi attaque au canon. Le Roi, bientôt rejoint par le Dauphin, va prendre position sur une éminence, à l'entrée du champ prévu pour la bataille et qui n'a guère que neuf cents toises de largeur. Ils assistent de là, exposés eux-mêmes aux boulets, à toute l'action qui commence. Ils voient le magnifique mouve-

se jeter en personne au milieu de l'action. Le maréchal envoie le chevalier de Castellane le supplier d'attendre, un quart d'heure seulement, d'autres nouvelles.

En pleine défaite, Maurice de Saxe improvise le plan d'une seconde bataille. Il donne ses ordres suprêmes, parcourt une fois de plus les lignes rompues, relève les courages, rappelle aux troupes qu'elles combattent sous les yeux de leur Roi. Il veut ébranler de tous côtés la colonne victorieuse, avant que les Hollandais, qui ont encore peu donné, se décident à l'appuyer. Tandis que l'artillerie, changeant ses dispositions, concentre son tir sur le même point, tous les escadrons de la Maison du Roi, que M. de Richelieu met en bataille, Brionne, Aubeterre, Penthievre, Chabrillant, Brancas, chargent ensemble. Les régiments déjà décimés secondent le furieux élan. Celui de Noailles, qui charge au centre, y laisse d'abord tout un escadron : mais la masse ennemie, attaquée à la fois de front et par les flancs, commence à s'ouvrir peu à peu ; en quelques minutes, elle est forcée de reculer et se retire, sans confusion, cédant le terrain et la victoire.

Il était une heure après-midi, quand le jeune marquis d'Harcourt accourut ventre à terre annoncer que la bataille était gagnée. Le maréchal, à bout de forces, arriva peu d'instant après, et voulut embrasser les genoux du Roi : « Sire, dit-il, j'ai assez vécu ; je ne souhaitais de vivre aujourd'hui que pour voir Votre Majesté victorieuse. Elle voit à quoi tiennent les batailles ! » Le Roi le relève et l'embrasse. Le comte d'Argenson s'occupe des courriers. Le Roi et le Dauphin écrivent sur des tambours.

A deux heures et demie, un page part pour Versailles, portant à la Reine les billets de son mari, de son fils et du ministre. Le premier, qui baptise la victoire, est ainsi conçu :

Du champ de bataille de Fontenoy,
ce 11 mai, à deux heures et demie.

« Les ennemis nous ont attaqués ce matin à cinq heures. Ils ont été bien battus. Je me porte bien et mon fils aussi. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage, étant bon, je crois, de rassurer Versailles et Paris. Le plus tôt que je pourrai, je vous enverrai le détail. »

Le jeune prince écrit avec plus de tendresse :

« Ma chère maman, je vous fais de tout mon cœur mon compliment sur la bataille que le Roi vient de gagner. Il se porte, Dieu merci, à merveille et moi, qui ai toujours eu l'honneur de l'accompagner. Je vous en écrirai davantage, ce soir ou demain, et je finis en vous assurant de mon respect et de mon amour. Louis. — Je vous supplie de vouloir bien embrasser ma femme et mes sœurs. »

Les courriers expédiés, Louis XV remonte à cheval avec le Dauphin et parcourt les lignes. De régiment en régiment, ils sont salués par des cris d'enthousiasme ; on leur présente les

drapeaux percés de balles. Le Roi remercie commandants et soldats, ne tenant à l'écart que les gardes françaises, si peu solides devant le feu. Il s'intéresse aux blessés et donne des ordres pour qu'ils soient transportés aux hôpitaux, préparés d'avance avec plus de soin qu'à l'ordinaire. « Le triomphe est la plus belle chose du monde, écrit le marquis d'Argenson à Voltaire ; les *Vive le Roi !* les chapeaux en l'air au bout des baïonnettes, les compliments du maître à ses guerriers, la visite des retranchements, des villages..., la joie, la gloire, la tendresse. Mais le plancher de tout cela est du sang humain, des lambeaux de chair humaine ! » Les terribles pertes de cette journée, meurtrière entre toutes, sont oubliées dans l'allégresse de la victoire. Ceux qui ont aidé à la gagner comprennent la fierté royale : Fontenoy a donné au règne le prestige éclatant de gloire militaire qui lui manquait.

Ces grandes nouvelles arrivaient à Versailles laissant une incertitude cruelle sur le sort des combattants. Le lendemain, le comte d'Argenson faisait parvenir à la Reine la liste des morts. La noblesse française avait chèrement payé la gloire de son roi. On comptait soixante-treize officiers tués sur le champ, cinquante-cinq en grand danger, quatre cent soixante-quatre blessés, seize cents soldats morts et trois mille blessés ; et cette proportion indiquait quelle part revenait au dévouement des officiers dans le succès de la journée. On citait le duc de Gramont, atteint par un des premiers boulets, et roulant de cheval aux pieds du maréchal de Noailles, son oncle, qui venait de l'embrasser et l'envoyait à son poste. Un autre lieutenant général, M. de Lutteurs, avait reçu deux coups de fusil dans le corps. Plusieurs colonels étaient tombés à la tête de leurs troupes : M. de Dillon, M. de Courten, le prince de Craon. Ces denils, qui touchaient tant de familles et frappaient aussi plus d'un cœur en secret, assombrissaient la joie générale.

D'ailleurs, la guerre n'était point finie, et même la place de Tournay tenait toujours. On commença à se rassurer, le jour où un page de la petite écurie, M. de Lordat, vint annoncer que la ville était rendue et la garnison retirée dans la citadelle. La prise de cette citadelle n'en fut pas moins d'une difficulté extrême : les assiégés, presque chaque nuit, faisaient jouer des mines meurtrières, et pour calmer les trop vives inquiétudes, sur le bulletin quotidien envoyé à la Reine, on réduisait le nombre des blessés et des morts. Après un mois seulement, la brèche étant faite, la garnison anglo-hollandaise consentit à capituler et sortit avec les honneurs de la guerre. Louis XV vit défiler ces quatre milles hommes sur les glaciés de Tournay ; ils passaient entre deux haies formées par la cavalerie française, maison du Roi, gendarmerie, carabiniers. Quand vint le tour du gouverneur, M. de Brackel, le Roi le félicita de sa belle défense ; puis il entra solennellement dans la ville ; l'évêque le reçut à la cathédrale, entouré de son clergé, et le prince de Tingry, lieutenant

général en survivance de la province de Flandre, le traita à dîner. Le résultat de la campagne était assuré.

D'autres succès s'accumulèrent rapidement en six semaines ; Gand se laissait surprendre par M. de Lowendal ; Bruges ouvrait ses portes sans résistance au marquis de Souvré ; Oudenarde se rendait au roi après quatre jours de tranchée ; Dendermonde était pris par le duc d'Harcourt, Ostende, par Lowendal encore. Et tandis que de bonnes nouvelles arrivaient d'Italie, où l'Infant don Philippe, gendre du Roi, combinait ses efforts avec ceux du maréchal de Maillebois, tandis que le roi de Prusse, ayant battu les troupes de Marie-Thérèse à Friedberg, écrivait à son allié : « J'ai acquitté la lettre de change que vous aviez tirée à Fontenoy, » Louis XV parcourait la Flandre conquise et se faisait acclamer de ses nouveaux sujets, au milieu d'une continuité de fortune qui rappelait les plus belles campagnes de Louis XIV.

Pendant que toutes les églises de France chantent le *Te Deum* pour les victoires de Sa Majesté Très-Chrétienne, madame d'Étioles est à la campagne, chez l'oncle Tournehem, point gênée par son mari, qu'on fait voyager, toute à ses projets d'avenir et à la réalisation de son rêve. Les rapports du lieutenant de police montrent que l'opinion, qui s'inquiète d'elle, sait assez mal ce qu'elle devient. Dès le départ du Roi, son nom est changé et les Parisiens s'amuse à lui donner par avance le titre dont elle n'a point encore le brevet. Les uns répandent que l'époux indulgent va la reprendre et mettra ainsi fin à la comédie ; d'autres soutiennent qu'elle reçoit chaque semaine un billet mystérieux, sous le couvert de M. de Montmartel, à la suscription : *Pour Madame d'Étioles, à Étioles*, et qu'elle y répond par la même voie.

A la Cour, où l'on est mieux informé, on croit qu'il arrive autant de courriers de l'armée à Étioles qu'à Versailles, et que le Roi écrit chaque jour une lettre au moins, adressée à *Madame la marquise de Pompadour*, et cachetée d'une devise galante : *Discret et fidèle*. D'autres lettres viennent de l'entourage du Roi ; et M. de Richelieu, l'ami de toutes les maîtresses, a entamé la plus aimable correspondance, montrant assez par là qu'il a constaté les signes d'une faveur durable. Celui qui donne le plus à penser est qu'on rafraîchit à Versailles le bel appartement de madame de Châteauroux.

Ces satisfactions d'amour et d'amour-propre ont de quoi dédommager la jeune femme de la retraite à laquelle elle est condamnée. Cette retraite, désirée par le Roi, est absolue. Elle ne reçoit qu'un petit nombre d'amis, des plus éprouvés ou des plus utiles. Deux surtout s'empressent auprès d'elle, qui joueront dans sa vie un rôle important et qui, de ce moment même, dirigent en quelque mesure sa destinée.

Voltaire, qui a été le premier courtisan de la fortune naissante de madame d'Étioles, est aussi le premier obligé de madame de Pompa-

dour. Il lui doit déjà le don gratuit de la première charge vacante de gentilhomme de la Chambre du Roi, un beau cadeau en vérité, qui représente environ soixante mille livres : la charge d'historiographe, dont il a en même temps le brevet, lui vaut, avec deux mille livres d'appointements, le droit de flatter officiellement Sa Majesté. Le prétexte des faveurs royales, vainement sollicitées jusqu'alors par l'auteur de la *Henriade*, a été le ballet du mariage, la *Princesse de Navarre* ; mais c'est madame d'Étioles qui les a obtenues pour le poète, et il a bénéficié de la première prière peut-être qu'elle ait faite au Roi.

Il n'aurait garde de négliger une amitié qui promet d'être avantageuse et peut lui assurer, par exemple, l'Académie, qui l'a jusqu'à présent écarté. Tout ce printemps, tout cet été, Voltaire tourne autour d'Étioles, fort aise qu'on sache qu'il est dans les confidences. Il ne quitte le duc et la duchesse de La Vallière, ses protecteurs du moment, que pour aller chez sa nouvelle déesse : « Je suis tantôt à Champs, tantôt à Étioles, » écrit-il au marquis d'Argenson, qui est sous Tournay avec le Roi et qui doit montrer sa lettre ; au mois d'août, écrivant d'Étioles même, il rend compte gaiement au ministre qu'il se dit de lui infiniment de mal chez madame de Pompadour.

Il y donne la première lecture de ce poème sur la *Bataille de Fontenoy*, qui est pour lui une grande affaire. Né courtisan, il a toujours aspiré à devenir le *Poeta regius* de quelque monarchie, et cette carrière, avec ses honneurs lueratifs et la liberté qu'elle assure, suffit encore à ses ambitions ; mais il atteint la cinquantaine, sans être plus avancé qu'il y a vingt ans, alors qu'il se figurait avoir conquis les bonnes grâces de madame de Prie. L'élévation d'une autre favorite et la victoire des armées françaises lui semblent occasion favorable pour prendre sa revanche, en la meilleure aubaine de sa vie. Une voix écoutée pourra faire entendre à Louis XV que, pour être loué dignement, il doit choisir le plus grand génie de son règne ; et ce génie saura promettre, avec les plus agréables sous-entendus,

Le prix de la Vertu par les mains de l'Amour !

Ce n'est point un chef-d'œuvre qu'inspire madame de Pompadour ; on y voit reparaître les mouvements, les épithètes, jusqu'à des hémistiches de l'*Ode sur la prise de Namur* ou de l'*Épître sur le passage du Rhin* ; du même style, des mêmes mots, de la même mythologie qu'employait Boileau pour flatter le Grand Roi, Voltaire flagorne le Bien-Aimé.

Toute cette rhétorique, apprise des Jésuites, charme, enivre, exalte la petite bourgeoise. Le poète sait aussi l'intéresser au côté profitable de son entreprise. Il n'a célébré jusqu'alors que des hommes de cour aimant les lettres, qui donnent à souper et payent des dédicaces ; d'autres appuis semblent plus sûrs dans une monarchie militaire et auprès d'un roi peu sensible aux arts et médiocre juge du talent. Il va pouvoir multiplier, en citant les héros de Fontenoy, le nombre des gens qui lui ven-

lent du bien, et il persuade madame de Pompadour que ces amis nouveaux seront également les siens. C'est à Étioles qu'il augmente et corrige ses éditions successives. Comme il se croit grand dispensateur de renommée, il entasse dans ses vers, toujours à l'imitation de Boileau, les noms militaires qu'il voue à l'immortalité. Il envoie ses exemplaires à l'armée par ballots, et c'est un d'Argenson qu'il charge de les distribuer. L'imprimeur ne suffit point aux tirages, on épuise en dix jours dix mille exemplaires, et l'engouement du public grise le poète : « La tête me tourne, écrit-il ; je ne sais comment faire avec les dames, qui veulent que je loue leurs cousins ou leurs greluchons. On me traite comme un ministre : je fais des mécontents ! »

Il prie Tressan, un des blessés de la journée, de lui mander des épisodes héroïques, pour enrichir les éditions nouvelles. Celle dont le Roi a daigné agréer la dédicace est adressée par l'auteur à son ami Monerit, pour que le poète des *Chats* obtienne qu'il soit lu par la Reine ; il lui demande encore de faire remarquer, à leur auguste souveraine, l'indignité de confrères sans talent qui se sont permis de célébrer le même sujet, et surtout de l'un d'eux qui s'est posé en rival : « Vous êtes engagé d'honneur à faire connaître à la Reine ce misérable ; si je n'étais malade, j'irais me jeter à ses pieds. Je vous supplie instamment de lui faire ma cour. Je n'avais supplié madame de Luynes de présenter ma rapsodie à la Reine que parce qu'il paraissait fort brutal d'en laisser paraître tant d'éditions sans lui en faire un petit hommage. Mais je vous prie de lui dire très sérieusement que je lui demande pardon d'avoir mis à ses pieds ma pauvre esquisse, que je n'avais jamais osé donner au Roi. Enfin Sa Majesté ayant bien voulu que je lui dédiasse sa *Bataille*, j'ai mis mon grain d'encens dans un encensoir un peu plus propre, et le voici que je vous présente. » En vérité, Voltaire ne dédaigne aucun appui, puisqu'à l'heure même où il se fait l'hôte assidu d'Étioles, il tient à s'assurer la bienveillance, si peu nécessaire aujourd'hui, de « la bonne Reine ».

C'est peut-être qu'il commence à s'inquiéter et que ses façons « d'adjudger des lauriers » paraissent indiscrettes dans les cercles de la Cour. Le duc de Luynes nous donne, avec sa bonne grâce habituelle, l'opinion des honnêtes gens sur l'auteur du fameux poème : « Il a voulu parler de tout le monde, et sans avoir en le temps d'être assez instruit des particularités ; il a même suppléé par des notes à ceux qu'il ne pouvait nommer ; mais, en voulant contenter tout le monde, il a fait grand nombre de mécontents. Les uns se sont trouvés trop confondus dans la foule, les autres ont jugé qu'ils n'étaient point à leur place. Il a fait M. le duc de Gramont maréchal de France de son autorité ; enfin, il s'est trouvé tant de fautes qu'il a été obligé de faire plusieurs corrections. Il y en a de ce moment-ci cinq éditions, et ce n'est qu'à la cinquième qu'il a cru son poème en état d'être présenté à la Reine. Malgré toutes ces critiques, il est

pourtant certain qu'il y a de très beaux vers, et il est vrai qu'on passe moins de fautes à Voltaire qu'à un autre, parce qu'on le croit moins capable d'en faire. » L'avocat Marchand, qui a rimé lui-même sur Fontenoy, est moins indulgent pour son remuant confrère :

Il a loué depuis Noailles
Jusqu'au moindre petit morveux
Portant talon rouge à Versailles !

M. de Richelieu passe pour avoir chargé Voltaire de composer, à son profit, un poème où lui est attribué le vrai succès de la bataille. Le duc est, en effet, dans une période de grande ambition et, depuis qu'il est entré dans les vues du Roi au sujet de madame de Pompadour, il a repris son crédit des meilleurs jours. Les lettres écrites du camp devant Tournay racontent l'extrême familiarité que le Roi lui montre, en venant l'éveiller chaque matin dans sa chambre, causer et plaisanter au bord de son lit. Dans ces conversations intimes, dont madame de Pompadour fait souvent les frais, Voltaire tient à être nommé. Il correspond avec Richelieu, à propos des fêtes du retour que celui-ci doit organiser comme premier gentilhomme, et telle de ses lettres peint plusieurs âmes d'un seul pinceau :

« Voici un petit morceau dans lequel il y a d'assez bonnes choses. Il y a surtout un vers :

Un roi plus craint que Charle et plus aimé qu'Henri !

Vous devriez bien, Monseigneur, mettre le doigt là-dessus à notre adorable monarchie. De héros à héros, il n'y a que la main... » Ce préambule est pour amener une autre requête : « En vérité, vous devriez bien mander à madame de Pompadour autre chose de moi que ces beaux mots : « Je ne suis pas trop content de son acte. » J'aimerais bien mieux qu'elle sût par vous combien ses bontés me pénètrent de reconnaissance, et à quel point je vous fais son éloge ; car je vous parle d'elle comme je lui parle de vous ; et, en vérité, je lui suis très tendrement attaché, et je crois devoir compter sur sa bienveillance autant que personne. Quand mes sentiments pour elle lui seraient revenus par vous, y aurait-il eu si grand mal ? Ignorez-vous le prix de ce que vous dites et de ce que vous écrivez ? Adieu, Monseigneur, mon cœur est à vous pour jamais. » La veille, Voltaire envoyait au duc des essais de la fête, des sujets de livret pour Rameau ; le lendemain il en expédie d'autres ; il n'est jamais à court ni d'idées, ni de compliments.

Cette agitation d'esprit, ce bouillonnement de projets, cette parole rapide, mordante, souvent sincère, cette flamme d'éloquence qui illumine et ce tumulte de mots qui étourdit, voilà ce qu'apporte à Étioles la menue et ardente personne de Voltaire. Il entretient la fièvre de la future marquise, lui souffle ses propres ambitions, la mêle à ses grands desseins, l'intéresse à ses petites rancunes, la consulte, l'encense, l'intimide, lui persuade par instants qu'il n'y a à écouter que lui, et qu'il n'est pas auprès de lui d'écrivain qui



Cliché Giraudon.

LE COUCHER DU SOLEIL

Tableau peint par BOUCHER pour MADAME DE POMPADOUR. (Collection Wallace, Londres.)

compte. Qui donc aurait plus d'invention pour suggérer à une femme fêtes, ballets et opéras ? Qui serait mieux apte à la célébrer en vers ou en prose et à la servir à travers le monde ? Et déjà les petits vers du poète se multiplient, courent Paris, apprenant à tous en quelle intimité il a su se mettre et ce qu'il se croit permis d'écrire :

Sincère et tendre Pompadour
 Car je peux vous donner d'avance
 Ce nom qui rime avec l'amour
 Et qui sera bientôt le plus beau nom de France !
 Ce tokai dont Votre Excellence
 Dans Étioles me régala,
 N'a-t-il pas quelque ressemblance
 Avec le Roi qui le donna ?
 Il est comme lui sans mélange ;
 Il unit, comme lui, la force et la douceur,
 Plait aux yeux, enchante le cœur,
 Fait du bien et jamais ne change.

Dans une lettre au président Hénault, Voltaire nous introduit au milieu des causeries d'Étioles, où achève de se former l'esprit de la maîtresse puissante de demain : « Je parlais, Monsieur, il y a quelques jours, à madame de Pompadour de votre charmant, de votre immortel *Abbrégé de l'Histoire de France*. Elle a plus lu à son âge qu'aucune vieille dame du pays où elle va régner et où il est bien à désirer qu'elle règne. Elle avait lu presque tous les bons livres, hors le vôtre ; elle craignait d'être obligée de l'apprendre par cœur. Je lui dis qu'elle en retiendrait bien des choses sans efforts, et surtout les caractères des rois, des ministres et des siècles ; qu'un coup d'œil lui rappellerait tout ce qu'elle sait de notre histoire, et lui apprendrait ce qu'elle ne sait point : elle m'ordonna de lui apporter, à mon premier voyage, ce livre aussi aimable que son auteur. Je ne marche jamais sans cet ouvrage : je fis semblant d'envoyer à Paris et, après souper, on lui apporta votre livre en beau maroquin, et à la première page était écrit :

Le voici ce livre vanté ;
 Les Grâces daignèrent l'écrire
 Sous les yeux de la Vérité,
 Et c'est aux Grâces de le lire.... »

L'épître n'aurait pas son entière saveur, si l'on ne se rappelait comment Voltaire traita par la suite l'*Abbrégé* du président, « compilation informée, disait-il, exécutée par des mercenaires », œuvre d'un homme dont la « petite âme ne voulait qu'une réputation viagère » et qui n'était au fond qu'un « charlatan ». Il faut songer aussi aux vers ignobles et fameux, qui vinrent orner un jour un chant de la *Pucelle*, pour flétrir « l'heureuse grisette », des charmes de laquelle avait trafiqué sa mère. Il est vrai qu'alors Hénault avait osé adresser à Voltaire des critiques sur le *Siècle de Louis XIV*, et que madame de Pompadour ne consentait pas à lui sacrifier Crébillon.

Il était trop évident que le gentilhomme de la Chambre du Roi, en affichant son enthousiasme pour la maîtresse, ne songeait qu'aux avantages qu'il en pouvait retirer. Nul souci chez lui des véritables intérêts de sa protectrice. Par son zèle indiscret et bruyant, il

l'eût plutôt desservi et lui eût fait assez vite le dangereux présent de ses propres ennemis. Mais madame de Pompadour avait auprès d'elle un ami moins égoïste, et dont le dévouement fut de meilleure étoffe. C'était l'abbé de Bernis, qui devint également un familier d'Étioles, puisque chaque semaine il y passait une journée. Aussi bien le Roi l'avait décidé à son départ, pour des raisons qu'il importe de connaître.

Ce n'est point une compagnie banale que celle de l'abbé de Bernis, et plus d'une grande dame la pourrait envier à la fille des Poisson. Ce cadet de vieille famille, apparenté aux meilleurs noms de France, est obligé par la gêne à demander sa carrière à ses talents et à son mérite. Il est ardemment désireux de réussir, mais incapable, pour cela, d'une bassesse ou d'une hypocrisie ; il a pris le petit collet, sans vouloir recevoir la prêtrise, donnant la raison très loyale que la vocation lui manquait. Ses trente ans sont venus, sans qu'il ait d'avenir assuré dans l'Église, Fleury d'abord, puis Boyer lui ayant impitoyablement fermé la Feuille des bénéfices. Riche de jeunesse, s'endettant un peu (mais une belle princesse qui l'estime payera ses dettes), il vient d'obtenir son premier succès et d'entrer à l'Académie, moins comme écrivain de profession, qu'en grand seigneur ami des lettres et des lettrés. Ses titres littéraires auraient été son poème de la *Religion vengée*, qu'il dédaigna d'imprimer, et aussies madrigaux galants, qui n'ont guère coûté à sa verve méridionale et qu'on lui jouera le mauvais tour de publier, quand il sera devenu prêtre, diplomate et cardinal. Le gentil poète n'a d'ailleurs rien écrit dont il ait à rongir : son œuvre, comme sa vie, est du meilleur ton.

L'éducation première n'a pas moins servi l'abbé de Bernis que les dispositions de son heureuse nature. Frais, joulfin, poupin, soigné de sa personne (« Babet la bouquetière », comme l'appelle Voltaire, qui le ménage et le jalouse), d'une physionomie avenante et candide, instruit sans pédanterie, sensible et gai, il sait tourner à point le compliment mythologique et parle naturellement à Églé et à Silvie le langage qui les caresse. Il est dans leurs salons « la coqueluche », attire les confidences délicates et donne les conseils désintéressés. Cependant, il ne rime point pour toutes les belles, et ne risque pas son habit en tous les lieux ; même dans le monde qu'il fréquente, il faut s'y prendre de loin pour l'avoir à souper. Si l'on est surpris qu'un homme aussi jeune et aussi recherché des deux sexes n'ait aucune fatuité, c'est qu'on ignore qu'il cache sous ces futilités dehors une fort belle intelligence. On ne saurait désirer amitié plus sûre et plus agréable que la sienne.

Madame Poisson et sa fille, qui rencontraient M. de Bernis chez la comtesse d'Estrades, nièce de M. de Tournehem, l'avaient plus d'une fois prié chez elles. La compagnie qu'elles voyaient ne lui convenant pas, il s'était poliment dérobé. Si les choses se modifièrent, ce ne fut pas sans quelque débat de

conscience, peut-être à l'honneur de l'abbé et que le cardinal marquera avec insistance dans ses Mémoires : « Je reçus un jour, dit-il, un billet de la comtesse d'Estrades, qui me priait de passer chez elle : je m'y rendis ; elle m'apprit que madame d'Étioles était maîtresse du Roi : que, malgré mes refus, elle désirait avoir en moi un ami et que le Roi l'approuvait. J'étais prié à souper chez madame d'Étioles huit jours après pour convenir de nos faits. Je marquai à madame d'Estrades la plus grande répugnance à me prêter à cet arrangement, où, à la vérité, je n'avais aucune part, mais qui paraissait peu convenable à mon état : on insista, je demandai le temps pour y réfléchir. Je consultai les plus honnêtes gens : tous furent d'accord que, n'ayant contribué en rien à la passion du Roi, je ne devais pas me refuser à l'amitié d'une ancienne connaissance, ni au bien qui pouvait résulter de mes conseils. Je me déterminai donc ; on me promit et je promis une amitié éternelle. On verra que j'ai tenu parole. »

À la distance de tant d'années, il est assez naturel que Bernis s'exagère un peu son scrupule. D'autres souvenirs confirment et complètent les siens. Parmi les amies qu'il interrogea, madame de la Ferté-Imbault lui donna son avis assez crûment : « Je lui dis que, puisqu'il passait sa vie chez des femmes galantes et qu'il était fort galant lui-même, il y aurait plus à gagner pour lui à être le confident du Roi et de sa maîtresse, que de tous les beaux messieurs et toutes les belles dames à la mode. » Au surplus, une anguste voix avait parlé et levait toute hésitation. Le Roi devait s'éloigner de madame d'Étioles : « Il fut convenu, dit Bernis, et approuvé du maître que je la verrais souvent. »

Le jeune abbé ne laissa pas que de trouver en son obéissance quelque agrément : « Je fus souvent à Étioles dans l'été de 1745. À l'exception du duc [alors marquis] de Gontaut, qui y demeura quelques jours, je fus le seul homme du monde avec qui la marquise de Pompadour put avoir des entretiens. J'allais toutes les semaines à Paris, et je faisais valoir sans affectation ses sentiments et ses intentions. Je lui conseillai de protéger les gens de lettres : ce furent eux qui donnèrent le nom de Grand à Louis XIV. Je n'eus point de conseil à lui donner pour chérir et rechercher les honnêtes gens : je trouvais ce principe établi dans son âme. Je n'aperçus alors dans l'âme de madame de Pompadour qu'un amour-propre trop aisé à flatter et à blesser, et une défiance trop générale, qu'il était aussi facile d'exciter que de calmer. Malgré cette déconverte, je résolus de lui dire toujours la vérité sans aucun ménagement.... Je dois dire à sa louange que, pendant plus de douze ans, elle a mieux aimé mes vérités quelquefois dures, que les flatteries des autres. »

Ces deux hommes, M. de Gontaut et l'abbé de Bernis, qui ont déjà rencontré madame d'Étioles, lui rendent, à ce moment, un inappréciable service. Ce sont gens de haute naissance et de sérieux caractère : le premier, après une belle carrière dans les armes, sut

obtenir l'amitié de madame de Châteauroux et celle du Roi ; le second, malgré sa jeunesse, inspire confiance par sa conduite et la sûreté de son esprit. Ils n'ont pas été envoyés sans motif par Louis XV auprès de madame de Pompadour.

L'un et l'autre sont du monde et du plus grand, celui dans lequel va entrer la nouvelle marquise et qu'elle ignore entièrement. Quelque brillante qu'ait pu être sa vie jusqu'à ce jour, c'est la finance et la bourgeoisie qui l'ont formée. Tout différent est le milieu ou des circonstances inouïes la transportent. Ni les mœurs, ni la langue, ni les façons n'y sont les mêmes. Pour éviter les faux pas, si dangereux en un pays comme la Cour et que le maître ne tolère guère, que de choses à connaître, que d'allusions à deviner, que de noms, de généalogies, d'alliances à tenir dans sa mémoire ! Il faut avoir vécu toujours dans un monde aussi fermé pour en posséder les traditions et en savoir le langage. Puisque des gentilshommes comme Gontant et Bernis parlent de naissance ce langage, leur rôle est précisément de l'apprendre à la favorite. Intelligente à la façon de Paris, et douée à merveille de la facilité qu'ont les femmes de se transformer suivant les temps et les lieux, elle profite rapidement de ces leçons délicates. Il n'y a pas seulement pour elle, à fréquenter ceux qui les lui donnent, la vanité de pouvoir nommer au Roi des amis qui ne sentent ni le grimoire, ni la maltôte ; il y a surtout le profit, qu'elle sent fort bien, d'y prendre insensiblement un autre ton et d'y dégraisser sa roture.

Bernis remplit auprès de madame de Pompadour une sorte de « préceptorat » (le mot est de Brienne, qui eut plus tard les confidences du prélat), et de ces premières relations sort une véritable amitié. Cette amitié tient tant de place dans la vie de la favorite, et une place si mal connue, qu'il est indispensable d'en bien marquer le caractère. L'abbé de Bernis n'est point si sévère qu'il ne se laisse aller au plaisir d'en cultiver les charmes. N'appartenant encore à l'Église que par son habit, il est au monde par ses mœurs, et c'est la morale du monde qu'il pratique, celle de l'honnête homme, qui diffère un peu de la morale chrétienne, mais d'après les règles de laquelle il semble équitable d'apprécier sa conduite. Son exemple aide à faire comprendre l'indulgent respect des sujets de Louis XV pour des faiblesses, qui chez d'autres causeraient scandale. Rien n'empêche que justice soit rendue à quelques-unes des qualités de la favorite, même par des gens de vie vertueuse et de sincère piété. Pour le grand nombre des Français d'alors, les volontés et les caprices du Roi sont choses qu'on ne se discutait ni ne se jugeait : « En France, écrit précisément Bernis, le Roi est non seulement le maître des biens et de la vie, mais aussi de l'esprit de ses sujets. Quel pouvoir ! et qu'il serait aisé d'en tirer un parti avantageux ! »

On ne peut oublier, en ce siècle où règne la femme, que la galanterie laisse partout le sceptre aux mains des grâces et de la beauté.

La noblesse particulièrement a hérité sur ce point des traditions de l'ancienne chevalerie. M. de Bernis, plus gentilhomme qu'abbé, met une parfaite aisance à les pratiquer. Les vers qu'il dédie à madame de Pompadour diffèrent singulièrement par là de ceux de Voltaire, dont les madrigaux sentent toujours le placet. Grand seigneur et poète sentimental, Bernis est réellement sous le charme de la femme d'esprit, qui n'a pas dédaigné de le conquérir, et l'on devine qu'il rime pour elle-même, et non en vue du crédit qu'elle pourra posséder un jour. C'est de cette époque de leurs relations que date le joli conte des « petits trous », un peu familier sans doute, puisqu'il s'agit de célébrer des fossettes, mais qui reste de bonne compagnie :

Ainsi qu'Ilèbè, la jeune Pompadour
A deux jolis trous sur sa joue,
Deux trous charmants où le plaisir se joue,
Qui furent faits par la main de l'Amour.
L'enfant ailé sous un rideau de gaze
La vit dormir et la prit pour Psyché....

Ce sont encore les ombrages du parc d'Étioles qui inspirent au poète son allégorie sur l'Enfant de Cythère, revenu au jour pour protéger, non plus l'infidélité, mais la constance, et qu'on aperçoit

 dans le bois solitaire
Où va rêver la jeune Pompadour.

Ces visites choisies, ces causeries, cette littérature de boudoir charmaient le monotone isolement de la châtelaine d'Étioles. Elle était occupée aussi par les négociations d'un procès en séparation de biens, qu'elle intentait à son mari, devant le Châtelet, et qu'il y avait peu de chances qu'elle perdit. Ses parents, son frère, l'oncle Tournehem, le cousin Ferrand, secrétaire général du commerce, la jeune cousine d'Estrades, formaient sa société habituelle, où ne paraissait point la petite Alexandrine encore en nourrice. Les incidents étaient rares à Étioles. Le 16 juin, le procureur Collin arrivait, ayant dans son sac l'arrêt en bonne forme, qui ordonnait la séparation des époux et la restitution de la dot. Un jour du mois suivant, on était au salon d'assemblée, quand retentit une détonation violente, suivie d'un mouvement du sol qui jeta hors de ses gonds la porte de la pièce. Le magasin de poudre d'Essonne venait de sauter, à une lieue de distance; il y avait une trentaine de victimes et Corbeil entier perdait ses vitres. Madame de Pompadour en parlait plus tard à son frère voyageant en Italie, à propos d'un tremblement de terre près du Vésuve. C'avait été pour elle le présage d'un important événement survenu quelques jours après et depuis longtemps attendu dans sa vie.

Le courrier des Flandres apportait à Étioles le brevet de marquise. Par une galanterie toute royale, Louis XV l'avait fait partir de Gand, le 11 juillet, jour où la ville venait d'être prise par le comte de Lowendal. Voltaire datait de la maison de madame de Pompadour les quatrains que lui suggérait cette coïncidence, et qu'on voudrait avec de la musique de Rameau pour les trouver supportables :

A Étioles, juillet 1745.

Il sait aimer, il sait combattre :
Il envoie en ce beau séjour
Un brevet digne d'Henri quatre,
Signé Louis, Mars et l'Amour.

Mais les ennemis ont leur tour ;
Et sa valeur et sa prudence
Donnent à Gand le même jour
Un brevet de ville de France.

Ces deux brevets si bien venus
Vivront tous deux dans la mémoire
Chez lui les autels de Vénus
Sont dans le temple de la Gloire !

Louis XV et le Dauphin rentrèrent à Paris le 7 septembre. Les rues étaient tendues et pavoisées de la porte Saint-Martin jusqu'au Carrousel. La Reine, la Dauphine, Mesdames, les Princesses et toute la Cour attendaient au château des Tuileries, et s'avancèrent sur le haut de l'escalier, quand, vers cinq heures et demie, les carrosses se rangèrent au grand perron. La réunion fut émouvante ; le Roi embrassa la Reine ; le Dauphin embrassa tout le monde, y compris sa gouvernante et l'évêque de Mirepoix. Le Roi causa dans la galerie, debout, près de trois quarts d'heure ; puis il fut se déshabiller, et la Reine, ayant gardé quelque temps chez elle le Dauphin et la Dauphine, revint dans la galerie et tint publiquement son cavagnole. Le Roi ne reparut pas de la soirée.

Le lendemain matin, il fit en grande pompe sa visite à Notre-Dame, et, l'après-dînée, reçut les félicitations de la Ville, suivies du compliment des harençères. A la tombée de la nuit, on fut à l'Hôtel de Ville, en de nombreux carrosses escortés des régiments de la Maison du Roi. Cinq appartements différents étaient préparés pour la Famille royale, qui devait être traitée par la Ville. Le feu d'artifice de la place de Grève, que Leurs Majestés virent de la croisée du milieu, précéda une demi-heure de musique des Petits-Violons, où fut exécuté un divertissement sur le *Retour du Roi*, termine par des couplets de circonstance et le refrain : *Vive Louis ! Vive son Fils !* Le souper, dans la grande salle, ne commença guère avant dix heures. Le Roi et la Reine étaient seuls au bout d'une table de cinquante couverts, ayant, sur l'angle, à droite, M. le Dauphin, à gauche, Madame la Dauphine. Les autres places étaient, selon l'usage, uniquement occupées par des dames. On présente exactement cent plats. De bonnes symphonies rendirent moins pesante la longueur de cette cérémonie, qui dura plus de deux heures et demie.

Le reste de la Cour était servi en d'autres salles de l'Hôtel de Ville. On sut que madame de Pompadour avait commandé un fort beau souper dans une des chambres du haut, ayant auprès d'elle mesdames de Sassenage et d'Estredas, son frère et M. de Tournehem. Mais des honneurs plus significatifs lui sont accordés. Le duc de Gesvres, gouverneur de Paris, et M. de Marville, lieutenant général de police, qui allaient chez elle, les jours précédents, la mettre au courant des préparatifs de la fête, sont montés dans la soirée lui rendre leurs devoirs : on y a vu M. de Richelieu et M. de

Bouillon ; et le Prévôt des marchands, M. de Bernage, bien qu'il servit lui-même le Roi à table, a trouvé le moyen de quitter deux fois la grande salle, afin d'aller donner à la favorite des nouvelles du super royal.

Le Roi rentra aux Tuileries à deux heures après minuit, ayant parcouru, selon la tradition, les rues illuminées de sa capitale. A peine levé, il reçut le remerciement de la Ville pour l'honneur qu'il lui avait fait la veille ; l'après-dîner, il entendit les harangues des Cours souveraines et celle de l'Académie. La Reine et Mesdames eurent de la musique dans la galerie ; la Famille royale se promena au jardin ; il y eut cavagnole et grand couvert. Le lendemain, tout le monde partait pour Versailles, et le roi Stanislas arrivait de Trianon pour offrir à son tour des félicitations à son gendre.

Pendant les journées de fêtes officielles, toujours prévues et un peu monotones, les préoccupations de la Cour se rapportaient à l'événement dont on parlait depuis longtemps, la présentation de madame de Pompadour. On la savait prochaine et qu'il y serait donné un certain éclat. La vieille princesse de Conti crut devoir informer la Reine, aux Tuileries, que le Roi lui demandait de présenter cette dame, qu'elle ne connaissait même pas de vue. Elle désirait, disait-elle, que le Roi voulût bien changer de sentiment. Au fond, elle était moins fâchée de cette préférence qu'elle ne consentait à le paraître, car elle était sûre de voir promptement payées toutes ses dettes, la cassette royale ayant mainte façon de rémunérer les complaisances.

Le 10 septembre, à l'heure même où la Maison du Roi reconduisait à Versailles la famille royale, harassée de fêtes, de musiques et de harangues, un carrosse des Écuries amenait au Château, sans attirer la moindre attention, deux femmes qui l'habiteront désormais, la comtesse d'Estrades et la marquise de Pompadour. Celle-ci est montée tout droit

à l'appartement préparé pour elle, dans l'attique au-dessus des Grands Appartements, et, dès le lendemain, le Roi y a soupé en tête à tête, sans que le chaperonnage de madame d'Estrades ait paru nécessaire. La comtesse a été, d'ailleurs, présentée le jour suivant, formalité aisée à remplir pour une femme bien née et qui n'intéresse que comme prélude à

et la chambre de parade. La princesse de Conti paraît la première, fend la foule et entre dans le cabinet du Roi, suivie de sa dame d'honneur et de trois autres dames en grand habit, étincelantes de diamants ; ce sont mesdames de la Chau-Montauban, d'Estrades et de Pompadour. La princesse dit les phrases d'usage, et la marquise fait les trois révé-

rences. Le Roi n'est pas sans quelque gêne, et l'embarras semble grand de l'autre côté. Après une courte conversation, les dames se retirent pour se rendre chez la Reine, puis chez le Dauphin et la Dauphine.

La duchesse de Luynes a retardé son départ pour Dampierre, afin d'être auprès de sa maîtresse en cette circonstance pénible et singulière. Lisons le récit de son mari, qui nous montre les dames, curieuses et médisantes, rassemblées dans la chambre de la Reine : « Il n'y avait pas moins de monde à la présentation chez la Reine ; et tout Paris était fort occupé de savoir ce que la Reine dirait à madame de Pompadour. On avait conclu qu'elle ne pourrait lui parler que de son habit, ce qui est un sujet de conversation fort ordinaire aux dames, quand elles n'ont rien à dire. La Reine, instruite que Paris avait déjà arrangé sa conversation, crut, par cette raison-là même, devoir lui parler d'autre chose.

Elle savait qu'elle connaissait beaucoup madame de Saissac. La Reine lui dit qu'elle avait vu madame de Saissac à Paris et qu'elle avait été fort aise de faire connaissance avec elle. Je ne sais si madame de Pompadour entendit ce qu'elle lui disait, car la Reine parle assez bas ; mais elle profita de ce moment pour assurer la Reine de son respect et du désir qu'elle avait de lui plaire. La Reine parut assez contente du discours de madame de Pompadour, et le public, attentif jusqu'aux moindres circonstances de cet entretien, a prétendu qu'il avait été fort long et qu'il avait été de douze phrases. » On n'a remarqué qu'un seul



Cliché Giraudon.

LA DAME DU PALAIS DE LA REINE, gravure de MOREAU LE JEUNE. — (Cabinet des Estampes.)

la cérémonie plus piquante que l'on attend.

La journée du mardi 14 satisfait la curiosité générale. Dans l'après-dîner, quelques personnes ont rencontré la nouvelle venue, conduite chez la duchesse de Luynes, dame d'honneur de la Reine, par une madame de la Chau-Montauban, née des Adrets, dont le mari est colonel d'un régiment du duc d'Orléans. La présentation doit avoir lieu à six heures. Toute la Cour est là, malveillante et moqueuse, pour juger les débuts de cette marquise improvisée, qu'on a entrevue aux fêtes de l'hiver sous son nom de bourgeoise. On se presse dans la Galerie, l'Œil-de-Bœuf

incident : en ôtant son gant, pour prendre et baiser le bas de la robe de la Reine, la marquise, fort émue, l'a tiré de force et a brisé son bracelet, qui est tombé sur le tapis.

Cette journée difficile passée, les belles dédaignées peuvent se moquer à leur aise de l'intruse et débiter des horreurs sur sa famille : on assurera tant qu'on le voudra qu'elle n'a pas d'esprit, on jouera sur le nom de « la d'Étioles » en l'appelant « la Bestiole » : les envieux en seront pour leurs plaisanteries : il faudra que tous et toutes acceptent le fait

accompli et s'inclinent devant cette loi toute-puissante qu'est la volonté du Roi. Il est malaisément supportable, à coup sûr, de voir une roturière investie d'un rôle qui a semblé, jusqu'à, réservé à des femmes de haute naissance, et que, par un étrange renversement des idées morales, quelques-uns considèrent comme un des privilèges de leur caste. Mais la nouvelle maîtresse a désormais son rang, son titre, ses droits au milieu de l'ancienne noblesse.

Par la présentation qui vient d'avoir lieu, tout est réglé exactement d'une façon conforme

aux usages de la société d'alors. Les courtisans, quels qu'ils soient, devront des égards à une personne distinguée par leur maître, et les plus sévères sur le chapitre des mœurs auront à respecter le rang d'une dame régulièrement présentée à Leurs Majestés. Marquise authentique de par le Roi, fixée auprès de lui par le logement accordé dans les châteaux, détachée de ses origines par le brevet qui change son nom et modifie sa condition légale, la petite bourgeoise de Paris est devenue dame de la Cour de France.

(A suivre.)

PIERRE DE NOLHAC.



La marquise de Coislin



Du temps qu'il habitait l'attique du bel hôtel qui fait angle sur la place de la Concorde et la rue Royale, en face du ministère de la Marine, Chateaubriand avait pour propriétaire et voisine la marquise de Coislin. De onze ans plus jeune que la Pompadour, mais destinée à lui survivre un peu plus d'un demi-siècle, puisqu'elle mourut en 1817, Marie-Anne de Mailly, veuve de Georges-René de Coislin, était dans sa soixante-troisième année quand Chateaubriand la connut. Aux relations de voisinage qui s'établirent alors entre la grande dame et le grand écrivain, nous devons l'étonnant médaillon que voici, tel qu'on le trouve au tome II des Mémoires d'Outre-tombe, dans l'édition la plus récente qu'en ont publiée MM. Garnier frères avec l'introduction, les notes et les appendices de Bire.

Madame de Coislin était une femme du plus grand air. Agée de près de quatre-vingts ans, ses yeux fiers et dominateurs avaient une expression d'esprit et d'ironie. Madame de Coislin n'avait aucunes lettres et s'en faisait gloire; elle avait passé à travers le siècle voltairien sans s'en douter; si elle en avait conçu une idée quelconque, c'était comme d'un temps de bourgeois diserts. Ce n'est pas qu'elle parlât jamais de sa naissance; elle était trop supérieure pour tomber dans un ridicule : elle savait très bien voir les *petites gens* sans déroger; mais enfin, elle était née du premier marquis de France. Si elle venait de Drogon de Nesle, tué dans la Palestine en 1096; de Raoul de Nesle, connétable et armé chevalier par Louis IX; de Jean II de Nesle, régent de France pendant la dernière croisade de saint Louis, madame de Coislin avouait que c'était une bêtise du sort dont on ne devait pas la rendre responsable; elle était naturellement de la cour, comme d'autres plus heureux sont de la rue, comme on est cavale de race ou haridelle de fiacre : elle ne pouvait rien à cet accident, et force lui était de supporter le mal dont il avait plu au ciel de l'affliger.

Madame de Coislin avait-elle eu des liaisons avec Louis XV? Elle ne me l'a jamais avoué : elle convenait pourtant qu'elle avait été fort aimée, mais elle prétendait avoir traité le royal amant avec la dernière rigueur. « Je l'ai vu à mes pieds, me disait-elle, il avait des yeux charmants et son langage était séducteur. Il me proposa un jour de me donner une toilette

de porcelaine comme celle que possédait madame de Pompadour. « Ah! sire, m'écriai-je, ce serait donc pour me cacher dessous! »

Par un singulier hasard, j'ai retrouvé cette toilette chez la marquise de Coningham, à Londres; elle l'avait reçue de Georges IV, et me la montrait avec une amusante simplicité.

Madame de Coislin habitait dans son hôtel une chambre s'ouvrant sous la colonnade qui correspond à la colonnade du Garde-Meuble. Deux marines de Vernet, que Louis le Bien-Aimé avait données à la noble dame, étaient accrochées sur une vieille tapisserie de satin verdâtre. Madame de Coislin restait couchée jusqu'à deux heures après midi, dans un grand lit à rideaux également de soie verte, assise et soutenue par des oreillers; une espèce de coiffe de nuit mal attachée sur sa tête laissait passer ses cheveux gris. Des girandoles de diamants montés à l'ancienne façon descendaient sur les épaulettes de son manteau de lit semé de tabac, comme au temps des élégantes de la Fronde. Autour d'elle, sur la couverture, gisaient éparpillées des *adresses* de lettres, détachées des lettres mêmes, et sur lesquelles *adresses* madame de Coislin écrivait en tous sens ses pensées : elle n'achetait point de papier, c'était la poste qui le lui fournissait. De temps en temps, une petite chienne appelée Lili mettait le nez hors de ses draps, venait m'aboyer pendant cinq ou six minutes et rentrait en grognant dans le chenil de sa maîtresse. Ainsi le temps avait arrangé les jeunes amours de Louis XV.

Madame de Châteauroux et ses deux sœurs étaient cousines de madame de Coislin : celle-ci n'aurait pas été d'humeur, ainsi que madame de Mailly, repentante et chrétienne, à répondre à un homme qui l'insultait, dans l'église Saint-Roch, par un nom grossier : « Mon ami, puisque vous me connaissez, priez Dieu pour moi. »

Madame de Coislin, avare de même que beaucoup de gens d'esprit, entassait son argent dans des armoires. Elle vivait toute rongée d'une vermine d'écus qui s'attachait à sa peau : ses gens la soulaient. Quand je la trouvais plongée dans d'inextricables chiffres, elle me rappelait l'avare Hermocrate, qui, dictant son testament, s'était institué son héritier. Elle donnait cependant à dîner par hasard; mais elle déblatérerait contre le café, que personne n'aimait, suivant elle, et dont on n'usait que pour allonger le repas.

Madame de Chateaubriand fit un voyage à Vichy avec madame de Coislin et le marquis de Nesle; le marquis courait en avant et faisait préparer d'excellents dîners. Madame de Coislin venait à la suite, et ne demandait qu'une demi-livre de cerises. Au départ, on lui présentait d'énormes mémoires. Alors c'était un train affreux. Elle ne voulait entendre qu'aux cerises : l'hôte lui soutenait que, soit que l'on mangeât, ou que l'on ne mangeât pas, l'usage, dans une auberge, était de payer le dîner.

Madame de Coislin s'était fait un illuminisme à sa guise. Crédule ou incrédule, le manque de foi la portait à se moquer des

croiances dont la superstition lui faisait peur. Elle avait rencontré madame de Krüdener; la mystérieuse Française n'était illuminée que sous bénéfice d'inventaire; elle ne plut pas à la fervente Russe, laquelle ne lui agréa pas non plus. Madame de Krüdener dit passionnément à madame de Coislin : « Madame, quel est votre confesseur intérieur? — Madame, répliqua madame de Coislin, je ne connais point mon confesseur intérieur; je sais seulement que mon confesseur est dans l'intérieur de son confessionnal. » Sur ce, les deux dames ne se virent plus.

Madame de Coislin se vantait d'avoir introduit une nouveauté à la cour, la mode des chignons flottants, malgré la reine Marie Leczinska, fort pieuse, qui s'opposait à cette dangereuse innovation. Elle soutenait qu'autrefois une personne comme il faut ne se serait jamais avisée de payer son médecin. Se récriant contre l'abondance du linge de femme : « Cela sent la parvenue, disait-elle; nous autres, femmes de la cour, nous n'avions que deux chemises; on les renouvelait quand elles étaient usées; nous étions vêtues de robes de soie, et nous n'avions pas l'air de grisettes comme ces demoiselles de maintenant. »

Madame Suard, qui demeurait rue Royale, avait un coq dont le chant, traversant l'intérieur des cours, importunait madame de Coislin. Elle écrivit à madame Suard : « Madame, faites

couper le cou à votre coq. » Madame Suard renvoya le messenger avec ce billet : « Madame, j'ai l'honneur de vous répondre que je ne ferai pas couper le cou à mon coq. » La correspondance en demeura là. Madame de Coislin dit à madame de Chateaubriand : « Ah! mon cœur! dans quel temps nous vivons! C'est pourtant cette fille de Pancouke, la femme de ce membre de l'Académie, vous savez? »

M. Hennin, ancien commis des affaires étrangères, et ennuyeux comme un protocole, barbouillait de gros romans. Il lisait un jour à madame de Coislin une description : une amante en larmes et abandonnée pêchait mélancoliquement un saumon. Madame de Coislin, qui s'impatientait et n'aimait pas le saumon, interrompit l'auteur, et lui dit de cet air sérieux qui la rendait si comique : « Monsieur Hennin, ne pourriez-vous faire prendre un autre poisson à cette dame? »

Les histoires que faisait madame de Coislin ne pouvaient se retenir, car il n'y avait rien dedans; tout était dans la pantomime, l'accent et l'air de la conteuse : jamais elle ne riait. Il y avait un dialogue entre *monsieur et madame Jacqueminot*, dont la perfection passait tout. Lorsque, dans la conversation entre les deux époux, madame Jacqueminot répliquait : « Mais, monsieur *Jacqueminot*! » ce nom était prononcé d'un tel ton qu'un fou rire vous saisissait. Obligée de le laisser passer, madame

de Coislin attendait gravement, en prenant du tabac.

Lisant dans un journal la mort de plusieurs rois, elle ôta ses lunettes et dit en se mouchant : « Il y a une épizootie sur les bêtes à couronne. »

Au moment où elle était prête à passer, on soutenait au bord de son lit qu'on ne succombait que parce qu'on se laissait aller; que si l'on était bien attentif et qu'on ne perdait jamais de vue l'ennemi, on ne mourrait point : « Je le crois, dit-elle; mais j'ai peur d'avoir une distraction. » Elle expira.

Je descendis le lendemain chez elle; je trouvai monsieur et madame d'Avaray, sa sœur et son beau-frère, assis devant la cheminée, une petite table entre eux, et comptant les louis d'un sac qu'ils avaient tiré d'une boiserie creuse.

La pauvre morte était là dans son lit, les rideaux à demi fermés : elle n'entendait plus le bruit de l'or qui aurait dû la réveiller, et que comptaient des mains fraternelles.

Dans les pensées écrites par la défunte sur des marges d'imprimés et sur des adresses de lettres, il y en avait d'extrêmement belles. Madame de Coislin m'a montré ce qui restait de la cour de Louis XV sous Bonaparte et après Louis XVI, comme madame d'Houdetot m'avait fait voir ce qui traînait encore, au XIX^e siècle, de la société philosophique.

CHATEAUBRIAND.

Une énigme historique

On fut étonné à Fontainebleau cette année 1697 qu'à peine la princesse [fille du duc de Savoie et future duchesse de Bourgogne] y fut arrivée, que madame de Maintenon la fit aller à un petit couvent borgne de Moret, où le lieu ne pouvait l'amuser, ni aucune des religieuses, dont il n'y en avait pas une de connue. Elle y retourna plusieurs fois pendant le voyage, et cela réveilla la curiosité et les bruits. Madame de Maintenon y allait souvent de Fontainebleau, et à la fin on s'y était accoutumé.

Dans ce couvent était professe une Moresse, inconnue à tout le monde et qu'on ne montrait à personne. Bontemps, premier valet de chambre et gouverneur de Versailles, par qui les choses du secret domestique du Roi passaient de tout temps, l'y

avait mise toute jeune, avait payé une dot qui ne se disait point, et de plus continuait une grosse pension tous les ans. Il prenait exactement soin qu'elle eût son nécessaire et tout ce qui peut passer pour abondance à une religieuse, et que tout ce qu'elle pouvait désirer de toute espèce de douceurs lui fût fourni.

La fereine y allait souvent de Fontainebleau, et prenait grand soin du bien-être du couvent, et madame de Maintenon après elle. Ni l'une ni l'autre ne prenaient pas un soin direct de cette Moresse qui pût se remarquer, mais elles n'y étaient pas moins attentives. Elles ne la voyaient pas toutes les fois qu'elles y allaient, mais souvent pourtant, et avec une grande attention à sa santé, à sa conduite, et à celle de la supérieure à son égard. Monseigneur y a été quelquefois, et les princes ses

enfants une ou deux fois, et tous ont demandé et vu la Moresse avec bonté. Elle était là avec plus de considération que la personne la plus connue et la plus distinguée, et se prévalait fort des soins qu'on prenait d'elle et du mystère qu'on en faisait; et quoiqu'elle vécût régulièrement, on s'apercevait bien que la vocation avait été aidée. Il lui échappa une fois, entendant Monseigneur chasser dans la forêt, de dire négligemment : « C'est mon frère qui chasse. » On prétendait qu'elle était fille du Roi et de la Reine, que sa couleur l'avait fait cacher et disparaître, et publier que la Reine avait fait une fausse couche; et beaucoup de gens de la Cour en étaient persuadés.

Quoi qu'il en soit, la chose est demeurée une énigme.

SAINT-SIMON.

La vie amoureuse de François Barbazanges

VI (suite).

La croisée de la boutique était large ouverte. Les demoiselles travaillaient autour de la table. Margot Chabrilat, assise sur la murette, les jambes pendant au dehors et la jupe troussée, arrosait les pots de basilic autour d'elle, si négligemment que toute l'eau se répandait. Le temps était joli. Un soleil vapoureux dorait les ifs sombres du Puy-Saint-Clair. Des enfants, sur la rampe des fossés, perchaient comme des moineaux.... Un pore vautré, noir et rose, grognait aux mouches... Au loin, le coteau de l'Espinass, brun de vignes et vert de prairies, avait des plaques argentées qui étaient des poiriers en fleur.

— Bon voyage! cria Margot. Si vous allez voir vos amours à Saint-Hilaire d'Obazine, prenez garde qu'il y a force loups dans les bois des environs, et que les plus grasses brebis sont les premières croquées.

— Voire! dit Pierre. Brebis grasse ou maigre chabrette, pour le loup affamé, c'est tout un.... Et vous, mademoiselle l'insolente, prenez garde qu'il y a des loups ailleurs qu'aux bois d'Obazine.... J'en ai vu un, l'autre matin, à Tulle même, près de la tour de Maisse. Il était fort sauvage, encore qu'il marchât sur deux pattes et fût travesti en barriootier.

Il avait presque crié ces derniers mots en s'éloignant. La Chabrette ne fit qu'en rire.

Soudain, elle aperçut François Barbazanges qui rêvait derrière la fenêtre close, au premier étage de sa maison.... Une rougeur de flamme courut de ses cheveux à son cou.... Elle jeta rudement l'arrosoir et tira sa jupe sur ses chevilles.

— Eh! mesdemoiselles, dit-elle, il me semble que nous donnons la comédie au beau François.... Il est d'humeur moins gaie que son ami et ne daignerait pas badiner avec des filles.... Pourquoi regarde-t-il ainsi de notre côté?

Mademoiselle Julianne Sage, qui était la doyenne, déclara :

— C'est vrai qu'il nous regarde! Voilà une étrange aventure.... Tenons-nous coites et ne faisons semblant de rien.... Ce serait un honneur pour l'atelier si l'une de nous faisait son galant du beau François et le menait doucement jusqu'au mariage.... Il est riche, mais ses parents l'aiment à l'excès, et contenteraient toujours ses fantaisies. Et nous, pour médiocre que soit notre bien, nous ne faisons

pas métier d'artisans, et sortons d'aussi bonne bourgeoisie que ce fils de conseiller!

Elle parlait encore que l'on entendit s'ouvrir la fenêtre de la maison Barbazanges. François parut, appuyé au chambranle de pierre. Les grosses moulures et les quadruples colonnettes soutenant un fronton en cintre surbaissé qui dessinait une accolade, l'entouraient d'un cadre de granit tout ciselé de fleurons, de feuillages et d'animaux. Derrière lui, on apercevait le volet intérieur à demi rabattu, le pan du rideau en erépon verdâtre. Il avait la tête inclinée et le corps penché à gauche. De très petites tresses de soie et d'or galonnaient son habit de drap noir, son ample gilet, les revers de ses manches. Le vent faible agita mollement les plis de sa cravate de dentelle — une cravate qu'on avait payée dix livres à mademoiselle Contrastin. — Il ne portait point la perruque, mais ses propres cheveux, longs, bouclés de mille boucles naturelles et qui, foncés dans l'ombre jusqu'au brun, prenaient au soleil l'ardente couleur et les reflets de la châtaigne mûre. Ces cheveux, plus souples, plus brillants que la soie en écheveau, si doux au regard qu'on était tenté d'éprouver leur douceur par des caresses,

dérobaient à demi un visage pâle et délicat. Le bistre léger des paupières avivait l'éclat des yeux, pareils, par leur bleu vif et profond, à la gentiane sauvage; la bouche était pure et triste, le nez droit, le front sans pli. Mais ce qu'on remarquait peut-être de plus admirable en cette rare beauté, c'était un certain air de calme, de noblesse, d'ennui souverain, comme les peintres le voudraient donner à l'Amour mélancolique.

Du lieu où il se tenait, François pouvait apercevoir l'intérieur de la boutique: — l'horloge au fond, l'armoire, le christ avec son buis, les cartons pleins de manchettes, cornettes et fichus brodés, la grande table au milieu et les demoiselles dentellières.

Elles étaient huit, ce jour-là, huit filles de seize à vingt-trois ans, Margot étant la plus jeune et Julianne la plus âgée; huit jolies créatures en simples robes de grisette unie et tablier de taffetas, bien serrées en leur « corps » de baleine, la taille droite et menue, la gorge haute, le col découvert. Des rubans relevaient leurs frises blondes ou brunes, à la mode de Paris, car les vieilles personnes et les dames entêtées dans leur provinciale routine étaient presque seules, maintenant, à laisser pendre



La croisée de la boutique était large ouverte. Les demoiselles travaillaient autour de la table. Margot Chabrilat assise sur la murette, les jambes pendant au dehors et la jupe troussée, arrosait les pots de basilic. — Bon voyage! cria-t-elle. Si vous allez voir vos amours à Saint-Hilaire d'Obazine, prenez garde qu'il y a force loups dans les bois des environs, et que les plus grasses brebis sont les premières croquées.... (Page 89)

leurs cheveux en grappes sur les joues. Les cils des demoiselles étaient baissés; leurs doigts tiraient l'aiguille avec des gestes menus et précis. Toutes semblaient fort attentives à l'ouvrage, et leur émoi ne se trahissait que par le soulèvement de leur fichu et l'incarnat plus vif de leurs joues.

Où donc, à qui donc allait-il cet hommage imprévu, ce regard de François Barbazanges?... Aux cheveux cendrés de Mionnette Badefol? Aux dents de perles de Madeleine Rabanide? Aux mains d'Angélique Fraysse, mains royales pétrées de roses et de lys? Au cou de Françoise Cornil, blanc, gras et renflé comme un col de colombe?... A la taille majestueuse de Louise Saint-Chamans?... A la belle gorge de Julienne Sage, ronde, nacrée, riche, un peu trop riche même et que le fichu contenait mal?... Chacune de ces demoiselles, persuadée que le Pâris limousin lui accordait la pomme et le prix de beauté, remerciait tout bas François Barbazanges.

Seule la pauvre Margot, assise sur la murette parmi les basilics inondés, ressentait l'amère inquiétude d'être laide. Depuis les jours lointains, où, petite fille, elle agaçait le petit garçon par le soupirail de la cuisine, elle n'avait jamais rencontré les yeux méprisants de François.... Méprisants?... C'est « ignorants » qu'il fallait dire, car les yeux de François, et son cœur, ignoraient Margot. Et qu'y avait-il de commun entre l'héritier des Barbazanges, si beau, si bien éduqué, et la misérable Chabrette?

Elle n'était pas de race bourgeoise, comme la Rabanide et la Badefol. Pour plaire, elle n'avait pas le cou blanc de Françoise, les mains exquises d'Angélique, la chair fleurie de Julienne Sage.... Sa réputation était médiocre, et médiocre sa vertu.... Pierre Broussol ne mentait pas tout à l'heure.... Oui, plus d'un loup, errant dans l'Enclos, avait goûté à cette chair brune.... Et, sans l'extrême difficulté de trouver une ouvrière plus habile, mademoiselle Contrastin n'eût pas souffert pareille gauche en son atelier.

Mais pourquoi, pourquoi ce malaise singulier, ce poids sur elle, oui, le poids mystérieux d'un regard?... Elle s'agite, se tourne, renverse la tête, cambre le torse pour s'en distraire.... Et voilà que Julienne Sage, un peu dépitée, s'écrie :

— N'est-ce pas bien plaisant, mesdemoiselles? Le beau François regarde Margot!

VII

— Non, non! ce n'est pas vrai!... Il ne me regardait pas. Il regardait la rue par où le fils Broussol doit revenir.... Il regardait, bien loin, à travers les murs des maisons, son ami qui s'en va vers Saint-Hilaire-d'Obazine... Voyez, quand je me suis écriée à vos rires, et que j'ai sauté dans la boutique et fermé les carreaux, voyez s'il s'est ému le moins du monde! Il est demeuré un quart d'heure encore à rêver, puis il est rentré tranquillement dans sa chambre.... Eh! mesdemoiselles, ignorez-vous que les livres, le luth et l'amitié

de Pierre Broussol font toute la félicité de M. François Barbazanges? Le plus beau garçon du Limousin, à dix-huit ans, demeure plus insensible à l'amour qu'un rocher!... Sa froideur est une offense à tout notre sexe, et je souhaite, mesdemoiselles, oui, je souhaite qu'une diablesse sorte des enfers et nous venge toutes, en donnant de l'amour à cet insolent!

Ainsi parlait Margot, pourpre de colère, la voix étranglée, des pleurs dans les yeux.

— Quelle mouche te pique, Chabrette? dit Julienne Sage avec hauteur. Nous savons toutes que François Barbazanges n'est point digne de baiser ton museau, que tu ne veux rien de lui, que tu le hais et qu'un grand Galapian te plaît mieux que personne au monde.

Les demoiselles, qui méprisaient l'impudique Chabrette, fille du bas peuple, se pâmèrent de joie à ce discours. Margot prit les ciseaux qui pendaient à sa ceinture et considéra mademoiselle Sage d'un fort mauvais air.... Mais elle dut se maîtriser. Fronçant les sourcils, serrant les dents, elle se réfugia dans l'arrière-boutique qui était mi-obscur. Si elle pleura de dépit, personne n'en sut rien, car mademoiselle Contrastin, qui parut une heure plus tard, la trouva paisible, roulant des aunes de dentelles sur un carton bleu.

— Laissez cela, Margot, dit la maîtresse dentellière, j'ai tout à l'heure besoin de vous.

Elle ôta son écharpe et ses coiffes. Le célibat avait séché sa figure un peu jaune, mais elle conservait quelque agrément par un air d'innocence qui remplaçait la fraîcheur évanouie des jeunes ans. Prude sans hypocrisie, dévote sans orgueil, ayant l'âme bonne et l'humeur vive, mademoiselle Contrastin n'était pas de ces personnes qui ne peuvent pardonner leur vertu au reste de l'humanité.

La Chabrette se tenait debout, tête basse, comme un coupable devant un juge.

— Et d'abord, murmura-t-elle, devant la réprimande prévue, et d'abord ce n'est point moi....

— Margot, interrompit mademoiselle Contrastin sans écouter cette protestation, me voici dans un embarras bien cruel. Il y va de la gloire de notre atelier, et vous seule la pouvez sauver, ma fille.... Entendez-moi bien. Madame Melon du Verdier m'a fait prier tout à l'heure de me rendre en son logis. J'en reviens, de ce pas. Et savez-vous ce qu'elle veut de nous, madame du Verdier?... Elle veut trois fonds de cornette pour M. Étienne Baluze....

— Pour M. Étienne Baluze!...

— Non pour lui-même, sotte, mais pour une dame de Paris à laquelle il a des obligations.... Vous riez?... Quoi?... Quelles histoires vous reviennent en l'esprit?... « Ces fonds, écrit M. Baluze, doivent être fort exactement semblables à ceux que l'on fit, l'an dernier, pour madame Barbazanges. »

— Je les composai, en effet, exprès pour elle. Mais madame la conseillère, fort jalouse de ses parures, a bien recommandé qu'on en détruisît le dessin.

— Hélas! oui, fit la maîtresse dentellière

avec un soupir. Pourtant M. Étienne Baluze a pour frère le propre parrain du beau François, et madame Barbazanges ne refusera point d'obliger cet illustre savant, en nous prêtant ses cornettes. Nous ne les retiendrons pas longtemps....

— Alors, mademoiselle, que puis-je faire en tout ceci?

— Vous seule, Margot, vous seule pouvez copier cette dentelle, en travaillant jour et nuit. C'est aujourd'hui samedi.... Le courrier part vendredi matin.... Vous auriez presque une semaine....

— Il est vrai que je ne crains pas de broder à la chandelle, comme les autres filles, qui ont peur de gâter leurs yeux.... Mais il n'est pas besoin d'emprunter ses cornettes à madame Barbazanges. Que je les voie un quart d'heure seulement, je me remettrai leur dessin dans la mémoire et le pourrai reproduire sans me tromper d'un seul point.

Mademoiselle Contrastin soupira d'aise.

— Voilà qui est parfait. Si les deux fonds de cornette sont achevés mercredi soir, je vous donnerai le fichu à fleurs que j'ai payé vingt-deux sous chez Levreand; vous en ferez vos beaux dimanches.... Ah! Margot, ma fille, si vous étiez plus sage, vous seriez bien vite en état de vous établir. M. Baluze va mettre le point de Tulle à la mode; les dames de la Cour ne voudront porter que du réseau limousin, et ce sera une fortune pour le pays.... Sans méconnaître les talents de vos compagnes, je dis qu'aucune ouvrière ne fait comme vous, Margot, le point de « picot », la « grossière » et la « respectueuse ».

La Chabrette reçut ces compliments sans sourire, plissant et dépliant son tablier.

— Si vous n'aviez pas ce mérite, vous ne seriez pas ici, Margot... car... il paraît... on dit.... Enfin, vous êtes d'un mauvais exemple aux autres filles.... Vos liaisons avec un certain Galapian font scandale dans tout l'Enclos.... On en parle, du Trech à la Barussie!... Dieu vous pardonne vos péchés, pauvre créature! Monsieur le curé de Saint-Pierre, qui vous baptisa, me disait hier en parlant de vous : « C'est grand pitié de voir cette Marguerite, la fille à Jacquou Chabrilat. Elle ne manque pas d'esprit; elle parle avec bonne grâce, et ferait merveille derrière un comptoir de boutique, pour persuader les chalands. Si vraiment elle est habile ouvrière, il la faut retirer du désordre et sauver cette âme malheureuse qui n'est pas corrompue tout à fait. Ce fils du baricotier qu'elle fréquente, ce Jérôme Chadebech qu'on a surnommé Galapian, la prendrait sans doute pour sa femme, et.... »

— Monsieur le curé est trop bon! dit la Chabrette, hargneuse et rembrunie tout à coup. Si le grand Galapian me veut pour femme, je ne le veux point pour mari.

Mademoiselle Contrastin demeura toute coite d'étonnement. Les amours du Galapian et de la Chabrette avaient ému tout le quartier. Qu'un garçon abandonnât sa maîtresse, cela semblait tout simple à l'honnête dentellière.... Mais qu'une fille refusât d'épouser son amant,

e'était chose inexplicable et monstrueuse.

— Il faut que vous soyez folle, Chabrette! Si Galapian consentait à vous rendre l'honneur....

— Je n'en ai cure, répliqua la fille brutalement. Un jaloux, un fainéant, un sac à vin, tout le portrait de mon papa!... Il me faudrait broder plus de trois cornettes en une semaine, et crever à l'ouvrage, pour remplir un tonneau percé.... Foin du mariage!... Si monsieur le curé de Saint-Pierre prise si fort ce sacrement, que ne s'est-il marié lui-même?... Je vous suis bien obligée, mademoiselle, mais mon sort me plaît, ma liberté me contente, et, si l'on me parle encore mariage, on ne me verra plus céans.

— Otez-vous de devant mes yeux, vilaine! s'écria mademoiselle Contrastin, suffoquée par ce discours. Je ne sais ce qui me retient de vous bailler un grand soufflet par la figure!... Allez! allez! le bon Dieu vous punira.... Vous mourrez à l'hôpital des Repenties.... Allez, pendarde! Allez, carogne!... Je vous veux mettre dehors à coups de balai.

— Ne vous échauffez pas, mademoiselle! Je m'en irai bien toute seule, dit humblement Margot.

Elle regrettait de désobliger une patronne qui lui avait marqué de la bonté.... Mademoiselle Contrastin fit quelques tours par la chambre en poussant des « oh! » et des « ah! ». Puis soudain :

— Courez chez vous; lavez-vous le visage et les mains; mettez un habit net, et présentez-vous de ma part chez madame Barbazanges.... Elle ne sort point, le samedi.... Ayez bonne façon, surtout. Soyez civile.... Et considérez bien les petits rinceaux de la bordure.... Si vous abîmez l'ouvrage, je vous chasse incontinent.

VIII

Le faubourg de l'Enclos, circonscrit entre le Puy-Saint-Clair, la Corrèze et la Solane, composa longtemps, à lui seul, la véritable cité de Tulle. En 1546, quand les Anglais approchèrent, en 1585, quand parurent le vicomte de Turenne et ses protestants, le flot populaire abandonna les faubourgs extérieurs, le Trech, l'Alverge, la Barrière. Il reflua vers le cœur primitif de la ville, qui contient nul autre habitants entre ses antiques murailles, ses « maisons fortes » et ses tours.

Depuis ces temps héroïques, l'Enclos a peu changé. Le héros anonyme du dernier siècle, le mystérieux capitaine Jehan, reconnaîtrait encore aujourd'hui ces lieux où rien, pas même une inscription, ne perpétue sa mémoire.... Mais il se consolait de l'ingratitude des Tullistes, en revoyant, dans chaque rue, sur chaque pierre, le passé vivant et presque intact.

Mieux encore, le bon historien Baluze y retrouverait sa chère patrie du ^{xvii}^e siècle. On l'imagine aisément, avec son manteau, son rabat, sa perruque, montant les rues en escaliers de l'Enclos.... Un soleil blanc frappe les murs peints à la chaux, les façades creuses ou



On imagine aisément le bon historien Baluze, avec son manteau, son rabat, sa perruque, montant les rues en escaliers de l'Enclos.... Quelques maisons, très anciennes, montrent les poutres croisées de leur charpente.... Les grosses portes de chêne, ornées de têtes de clous et d'un marteau, s'ouvrent sous les porches couronnés par un écusson.... Une population bruyante, guenilleuse et vermineuse, vit dehors, sans pudeur.... (Page 91)

grises, les toits superposés, bruns ou bleus, où rougissent çà et là des tuiles neuves, les grandes lucarnes béantes, qui découpent leur auvent circconflexe sur un ciel déjà méridional.... Quelques maisons, très anciennes, montrent les poutres croisées de leur charpente, dans la maçonnerie des étages supérieurs; d'autres, vers la Solane, se bombent, toutes ventruées, avançant des galeries murées et percées de meurtrières pour la défense.... Les grosses portes de chêne, à moulures, ornées de têtes de clous et d'un marteau, s'ouvrent sous des porches en granit couronnés par un écusson. Les fines colonnettes de la Renaissance supportent des chapiteaux de grès, aux angles amortis, aux sculptures informes. Les ruisseaux empestés suintent de marche en marche, s'étalent sur les paliers, parmi les cailloux de Corrèze.... Une population bruyante, guenilleuse et vermineuse, vit dehors, sans pudeur.... Les filles des bouges et les ménagères, les enfants et les bêtes, grouillent ensemble, cherchent ensemble la chaleur du rayon de midi ou la raie d'ombre que tracent, en été, les balcons festonnés de vignes.... Des moutons crasseux, des ânes cendrés, au poil lisse, broutent l'herbe, entre les pavés.... Des cloches innombrables sonnent.... Partout, la verdure jaillit, libre et vivace. Les griffes des figuiers disjoint les débris croulants des anciennes tours. Le lierre étend, sous ses feuilles en fer forgé, ses racines velues, ramifiées comme un faisceau veineux. Plus bas, foisonnent les ronciers noirs, et le peuple triste des orties.

La plus louche, la plus sinistre rue de l'Enclos est celle qui descend de la place de la Bride à la Grand'Place, de l'église Saint-

Pierre à l'église Saint-Julien. Cet escalier, tortueux et rompu, ce couloir verdâtre, humide et frais, d'une couleur tout espagnole, a reçu bien des noms au cours des siècles : rue du Fort-Saint-Pierre, rue de la Tour-aux-Prêtres, rue de la Tour-de-Maïsse. Les gens de Tulle, aujourd'hui comme autrefois, le désignent simplement par le nombre de ses marches, et l'appellent encore les « Quatre-Vingts ».

Margot la Chabrette habitait aux Quatre-Vingts un logement composé de deux galetas, dans les combles d'un ancien hôtel noble, tout délabré par les siècles, et que se partageaient sept ou huit familles d'artisans. L'escalier à vis, tout obscur, était si roide que M. Chabrilat y montait avec peine les soirs de saoulerie et n'osait jamais redescendre avant que d'avoir cuvé tout son vin.

Margot, en sortant de la boutique, avait oublié déjà les menaces de mademoiselle Contrastin. « Carogne, pendarde, gourgandine... », ces mots, et d'autres plus grossiers, étaient les gentillesse ordinaires qu'elle recevait de ses compagnes, de ses voisins, de son père et de ses amants. A la longue, ces expressions désobligeantes avaient perdu leur pointe et presque tout leur sens. Elles n'étonnaient plus la sereine philosophie de la Chabrette, — pourvu que M. Chabrilat n'y joignît pas des coups de bâton.

« Si je le trouve au gîte, par malheur, il ne croira point cette histoire de cornettes.... Il me fera cent questions, et ne manquera pas d'envoyer au diable, une fois de plus, moi, ma pauvre défunte mère et le bienheureux saint Clair!... »

Elle s'ébahissait que M. Chabrilat poursnivît

d'une étrange haine le patron et protecteur de Tulle... « Est-il bien possible, pensait-elle, qu'aucun saint du paradis se soit jamais soucié des Chabrilat? Quel mal saint Clair nous a-t-il fait dont mon papa le croie punir par



En jupon court, en chemisette, Margot se lava et se parfuma avec un débris de savon à la rose. Un petit miroir reflétait des fragments de sa personne. (Page 92.)

des blasphèmes? » Elle ignorait les raisons de cette sacrilège rancune et l'influence qu'avait eue la fête de saint Clair sur sa propre destinée. Ces raisons, cette influence, M. le curé de Saint-Pierre et M. Rabanide, trésorier du roi, étaient presque seuls à les connaître.

Car c'était par une nuit de la Saint-Clair, après la procession et la foire, c'était par un doux minuit du 1^{er} juin, que Jacquou Chabrilat, naguère, avait mené hors des remparts certaine cuisinière de M. Rabanide. Cette Marioun, encore sage à vingt ans passés, avait le visage rond, les yeux plus vifs que des chandelles, une grande bouche qui riait toujours, et quelques écus dans un bas de laine. Son maître la voulait marier à un brave garçon. Mais Jacquou Chabrilat, fainéant, ivrogne, déjà sur l'âge, vraie figure de Maugrabin, possédait la plus flatteuse langue et la plus hardie. Ne sachant *a ni b*, il parlait de l'amour et de ses plaisirs comme M. Mascaron du paradis, d'une si torte et touchante façon qu'il enlevait l'âme. Le couple s'attarda dans un vignoble, sur les pentes du Riou-Bel. La lune était ronde et rouge entre les ceps; la fleur du pampre enivrait l'ombre amoureuse... Jacquou parlait, Marioun soupira, — et de leur turtif baiser naquit Margot la Chabrette.

On peut dire que le malheur de cette fille précéda sa naissance même. La Marioun, honteuse de sa taille élargie et de son *devantau*¹ trop court, se mit aux mains d'une femme du Pré-Gautier qui lui fit boire force tisanes.

Mais le Chabrilat, qui craignait le travail honnête, était si bon ouvrier d'amour qu'aucunes boissons ou manœuvres ne purent détruire l'ouvrage qu'il avait fait. Marioun en pleurs déclara sa grossesse au greffe du tribunal. Alors intervint le sage curé de Saint-Pierre. Il avait diné souventes fois chez M. Rabanide et goûté la merveilleuse cuisine de Marioun. Le souvenir de ces voluptés innocentes et le sentiment du devoir pastoral lui donnèrent un extrême désir de sauver la pauvre créature. Il fit quérir Jacquou, et, d'accord avec les Rabanide, il lui promit quarante écus pour le jour du mariage s'il voulait rendre l'honneur à Marioun. Cette promesse attendrit le mécréant, ému déjà par le vin de Laguenne. On fit la noce, et les nouveaux époux s'établirent dans un galetas des Quatre-Vingts.

L'enfant naquit en ce beau séjour, sur un lit rompu, aux lueurs d'un *chaleth* de fer. Le ronflement de l'ivrogne, le sabbat des matous sur les *cornades* du toit, l'air-gre musique des girouettes couvrirent son premier cri. Cette même sorcière du Pré-Gautier, qui ne l'avait pu détruire, le reçut dans son tablier sale. Jamais on ne vit si triste petit corps.... Trois jours après la fièvre mena Marioun en terre. Le veuf pleura des larmes de vin chez tous les cabaretiers, puis il se rappela le proverbe :

*L'home qu'a sa femme morta
A cent escus à la porta.*

La liberté reconquise valait bien cent écus. Jacquou mit sa petite fille chez Lionardote Chadebech, la barricotière, qui gardait une chèvre dans son hangar. Puis il reprit sa belle vie de gueux, faisant çà et là des corvées de manœuvre et buvant les sous de son salaire avec les cavaliers de la garnison.

Margot vécut, — la crasse et l'ordure n'ayant jamais tué personne en Limousin. — Elle grandit dans la cour puante, entre les murs lépreux, au bruit des marteaux sur les futaillies, tout imprégnée d'odeur caprine, sèche, ardente et vive comme un chevreau noir. Lionardote l'éleva parmi ses cinq garçons, les plus malfaisants du monde, toute la marmaille mangeant au même plat et couchant dans le même lit. En cette intime compagnie des petits barricotiers, Margot apprit bien vite tous les secrets de la nature. Elle fit le mal, pauvre fille, avant de connaître l'existence du mal, et cessa d'être pure sans cesser d'être innocente.

Cependant le curé de Saint-Pierre n'avait pas oublié la malheureuse Marioun. Il s'émut de voir l'enfant quasi abandonnée par Jacquou Chabrilat, errant dans les ruelles avec les « droles » du barricotier, mal lavée, mal mouchée, les pieds nus, le cotillon troué, le bonnet de travers sur l'effroyable broussaille de la

1. Tablier.

chevelure. Par ses soins, la petite fille fut confiée aux Dames Ursulines, qui lui enseignèrent la lecture, la couture, un peu d'écriture, des cantiques, quelques tables et le catéchisme. Margot apprit tout ce qu'on voulut, hormis la pudeur dont elle n'eut jamais que l'apparence, car, avec une habileté merveilleuse à tous les ouvrages, un parler charmant, un esprit singulier, elle avait l'âme aussi peu chrétienne qu'une faunesse des bois.

La première communion faite, les Ursulines l'envoyèrent chez mademoiselle Contrastin pour y broder le point de Tulle. Mais les exemples de M. Chabrilat, la passion de Galapian le barricotier, la première effervescence de jeunesse, anéantirent bientôt les germes de vertu que la grâce sacramentelle avait pu laisser au cœur de l'enfant. Elle perdit tout retenue, — elle perdit même son nom : et Marguerite devint Margot, puis, tout crûment, la « Chabrette », comme l'animal de caprice et de luxure dont elle avait sucé le lait.

IX

Ce jour-là, par bonheur, le galetas était vide. Margot tira le verrou sur elle et quitta ses vieux vêtements. En jupon court, en chemisette, elle se lava et se parfuma avec un débris de savon à la rose, hommage de l'amoureux barricotier. Un petit miroir reflétait des fragments de sa personne : des cheveux bohémiens, crépus et doux, des yeux bruns striés d'or, sous des cils plus sombres... la ligne un peu camuse du nez, le sourire sensuel, l'épaule maigrelette, les seins dorés comme des citrons.... Maintenant la Chabrette était une fille très convenable, en robe de futaine grenat, fichu d'indienne ramagé, et petite cornette bien propre. Elle semblait presque une demoiselle suivante de bonne maison.

Elle plaça le miroir à mi-hauteur du mur, s'éloigna et se pla en révérences, comme répétant le menuet. Avec un sourire de cérémonie, elle figurait son entrée dans le salon de madame Barbazanges et cherchait en son âme un compliment respectueux. Mais elle n'apercevait dans la glace que des parties de son tablier et de son jupon. Dépitée, elle sortit, donna un tour de clef à la porte, et descendit l'escalier en sautant. Sa joie légère la portait comme une aile....

— Holà!... que me voulez-vous?...

Sur la dernière marche, quelqu'un se dressa, tel un diable hors d'une trappe, barrant le passage de ses bras étendus. La Chabrette tomba en plein sur l'estomac de ce personnage.

— Toi, imbécile! reprit-elle en reconnaissant le barricotier. Que fais-tu-là? Il est de trop bonne heure pour être saoul... Au large!... Au large!... La Contrastin m'attend... Je suis pressée....

— La Contrastin!... C'est pour broder le réseau chez la Contrastin que tu as mis ta robe des dimanches et de l'odeur sur ta peau?... Je t'ai vue descendre les Quatre-Vingts, tout à l'heure, comme si tu avais eu le feu à tes cotillons. Ça n'est point naturel... Ça ne me convient point. Remonte, et plus vite que ça!...

— Et s'il ne me plaît point, à moi, de remonter ! Va-t'en, vilaine face ! va-t'en, rousseau, va-t'en, *bobaou* !... Tu me veux maltraiter, maintenant !... Tu me casses les poignets !... Au secours, bonnes gens !... On me tue !... On me viole !... Accourez !... A l'aide !... A la garde !... Au feu !...

Les cris suraigus de la Chabrette intimidèrent le Galapian : il lâcha prise. Déjà Margot était dehors.

Les grands auvents de tuile creuse, découpant un morceau de ciel d'un bleu cru, laissaient filtrer un rayon oblique sur les façades armoriées, sur les fenêtres à croisillons, sur les balcons couverts où pendaient des linges éclatants et des loques multicolores. Quelques vieilles, attirées par le bruit, invectivèrent contre les amants.

Le garçon dit, tout honteux :

— Es-tu sotté, de brailler comme ça, Chabrette ! Je ne te faisais point de mal... Et puis... quand même... Si tu vas avec d'autres... des messieurs... j'ai-t-y point le droit d'être jaloux ?

— Jaloux !

Margot regarda le Galapian.

Roux comme un écueuil, le front bas, les sourcils gros, les yeux un peu égarés, il n'était pas joli, joli, mais il pouvait être terrible. M. Duhamel, le sculpteur, l'avait fait venir en son atelier, pour y représenter au vif saint Jean-Baptiste ; et dans les salons, devant les dames de Tulle, l'artiste ne se pouvait tenir de vanter les proportions admirables du gueux. Car Jérôme Chadebech, laid de visage, avait les jambes longues, les reins étroits, les épaules larges, la poitrine musculeuse, d'un blanc laiteux sous le hâle du cou.

Des femmes, artisanes et petites bourgeoises, avaient aimé ce brutal, disait-on. Il vivait d'elles et de leur folie, les méprisant toutes, n'aimant que lui-même et Margot. Naguère, ils avaient tété la même chèvre ; ils avaient couché sur la même paille et roulé par tous les coins de l'Enclos. Et, dans cette passion du barricotier pour la dentellière, il y avait comme une habitude d'enfance, une fraternité bizarre, un lien plus strict que le plaisir.

Il l'aimait, et son amour n'allait pas sans jalousie. La Chabrette demeurait indifférente aux triomphes du Galapian, et le Galapian souffrait parfois que la Chabrette eût des bontés pour tel ou tel gueux comme lui. Mais il ne pouvait se représenter Margot dans les bras d'un « monsieur ». La gent bourgeoise et gentillâtre, qui porte perruque, épée, dentelles, bas de soie et linge fin, excitait ses fureurs étranges, qu'il manifestait par des eris, des jurements, des coups de poing sur les meubles, et des menaces de tout massacrer.

Quelle femme se ferait scrupule de mentir au jaloux qui la gêne ? Un instinct de prudence retint le nom de Barbazanges sur les lèvres de Margot. Prenant avec grâce le bras de Jérôme, elle déplora la sottise du barricotier... Elle n'allait pas chez un « monsieur », non certes, mais chez une dame... oui... chez madame du Verdier... pour y chercher des

4. Monstre.

dentelles à raccommorder et à blanchir... C'était l'affaire d'un instant, d'une petite heure... Et, puisqu'elle avait cette chance d'être libre plus tôt que de coutume, ne pourrait-elle rejoindre son cher Galapian au bord de la Corrèze, près de la Porte-de-Fer ?

Ces paroles, un souris fort éloquent, un regard de côté, entre les paupières brunes, enflammèrent le Galapian de tous les feux de l'amour. Il rêva d'un petit cabaret de l'Alverge où quelquefois il avait fait la débauche avec ses amis et sa maîtresse. Il rêva poisson de Corrèze, vin d'Allasac, baisers gourmands, chansons gaillardes, et belle nuit blanche dans la soupente qu'il occupait au-dessus du hangar paternel. Alors, tout miel et tout suere, il s'excusa de sa brutalité, baisa la bouche de Margot, et s'en fut joyeux, vers la rivière, où, jusqu'à la nuit close, il devait se morfondre d'impatience et cracher dans l'eau pour faire des ronds.

X

— Votre servante, madame Marceline... Je viens de la part de mademoiselle Contrastin, et je voudrais voir madame Barbazanges.

L'ancienne berceuse de François écarquilla les yeux.

— C'est toi, drôlesse !... Que te voilà propre aujourd'hui ! Je ne te reconnaissais point... Entre !... Monte l'escalier, doucement... plus doucement... Madame a de la compagnie et toute la maison fait silence quand monsieur l'abbé de Lagarde et monsieur Peschadour sont au salon... Ils parlent si bien, ces messieurs ! On dirait qu'ils prêchent. Là... là... bonte-toi dans le couloir, sur l'escabeau. Je te conduirai chez madame quand le beau monde sera parti.

Margot resta seule sur le palier du premier étage, qui se prolongeait à droite et à gauche en un couloir mi-obscure. Un jour terne éclairait les marches de pierre é-moussées, la grosse rampe de chêne luisant, la porte du salon peinte en gris pâle. Plus loin, dans la pénombre, des lignes de lumière, au ras du carreau, dé-celaient d'autres portes invisibles. Des voix s'élevaient, des rires, l'accord indistinct d'un luth. Une horloge battait, avec des pulsations lentes, lourdes, rythmiques comme le cœur même de la vieille maison.

Ce jour crépusculaire, ces bruits vagues, le mystère des portes closes émurent l'irrespectueuse Chabrette, et, telle une dévote à l'église, elle demeura bien sage sur son escabeau. Elle songeait que M. François était au salon, séparé d'elle par la muraille : qu'elle pourrait enten-

dre sa voix et même l'apercevoir tout à l'heure, quand le beau monde s'en irait... Cette pensée lui donnait de la peur et du plaisir, une angoisse délicate qu'elle ne comprenait point, car, n'ayant jamais lu de roman, ni fréquenté les compagnies, la pauvre fille ne raffina pas sur le tendre et croyait que tout l'amour tient entre deux draps.

L'amour !... Elle n'y voyait qu'un jeu simple et agréable, auquel on associe volontiers les Galapians, mais non point des créatures supérieures et quasi sacrées comme M. François Barbazanges... Approcher ce jeune homme, respirer l'air qu'il respirait, effleurer par mégarde son vêtement, Margot, dans ses vœux les plus insensés, ne souhaitait pas autre chose.

Cependant, derrière la porte grise, le murmure des conversations s'apaisait. Un homme parlait maintenant, seul, à voix ronflante et gémissante, qui parfois s'élançait en soupirs. Ce personnage tenait des discours singuliers, mêlés de prose et de vers, qu'il semblait lire en un livre et non point imaginer de son chef. Les noms de « Délie » et d'« Alcimède » revenaient sans cesse en ces discours,



— Au secours, bonnes gens !... On me tue !... On me viole !... Accourez !... A l'aide !... A la garde !... Au feu !... Quelques vieilles attirées par le bruit, invectivèrent contre les amants... (Page 93.)

où il était beaucoup parlé de Vénus et de Diane, du flambeau de l'amour, des lys et des roses, de la lune et du soleil, de « chastes feux » allumés par des « yeux inhumains » et même de « tigresses d'Ilyreanie ».

La Chabrette tomba dans une rêverie profonde en écoutant ces propos.

« Quoi ! pensa-t-elle, ne me semble-t-il point reconnaître l'accent de M. l'abbé de Lagarde, dont le frère est drapier, rue de la Barrière ? Il est d'Église et il ose parler d'amour ! »

Elle quitta son coin et mit un œil au trou de la serrure. Alors elle vit le salon de madame Barbazanges, et les fenêtres en face d'elle, et les rideaux de crépon vert qu'elle avait si souvent contemplés du dehors. La fleur de la bourgeoisie tulliste était là : le sombre M. Peschadour, les Saint-Priest, les Rabanide et les dames assises en cercle, à contre-jour, avec leurs jupes étalées, leurs pretintailles et leurs falbalas, leurs hautes coiffes de gaze à triple ruche, montées sur fil d'archal. L'une agitaient un éventail mignon ; l'autre éroquait des pastilles ; celle-ci caressait un petit chien ; celle-là buvait une citronnade, et le domestique Jean-tou, travesti en laquais pour la circonstance, lui présentait le plateau. Il y avait là quantité de pecques et de pimbèches ; des coquettes plus ressemblantes à la comtesse d'Escarbagnas qu'à Célimène, et moins de Léandres que de Trissotins, — figures, discours et façons de province.... Mais la Chabrette, éblouie, se crut transportée à Versailles, dans le cabinet du Roi. Elle ehecha du regard le beau Barbazanges et fut bien marrie de ne le point découvrir. En revanche, elle aperçut M. de Lagarde fort clairement, et ne perdit rien de ses gestes ni de ses paroles.

Ce fameux abbé, grand voyageur, bel esprit, aussi peu clerc que possible, faisait une lecture de ses lettres à madame de La Calprenède.

A vrai dire, ces lettres n'avaient pas le charme de la nouveauté. Tout le monde, à Tulle, connaissait l'histoire de cette « Délie », qui entretenait un commerce épistolaire avec le plus fameux pédant du Limousin. Leur flamme était toute pure, ne consumant guère que l'imagination. Madame de La Calprenède, en ses jeunes ans, avait brûlé de feux plus sensibles, accordant fort bien la galanterie avec la préciosité. Elle était née de Nonancourt. Folle de romans, tout occupée de vivre ceux qu'elle aurait voulu écrire, tenant, dans un monde assez médiocre, le personnage tragique de la femme persécutée, elle s'était mariée trois fois — par amour ! — et ses trois maris l'avaient également déçue, avant que de la laisser veuve. C'est alors qu'elle avait souhaité connaître La Calprenède, le plus fécond romancier du siècle, auteur d'ouvrages en quatorze volumes et d'une *Cléopâtre* qui ne finissait pas de paraître depuis dix ans.... La vieille beauté se dévoua pour l'honneur des lettres françaises.... Elle épousa La Calprenède, sous l'expresse condition qu'il finirait la *Cléopâtre*, comme elle fit marquer dans le contrat. Leur hymen ne fut pas heureux. Séparée, puis veuve, — à jamais veuve, — et plus romantique que jamais, la dame se consola du rôti par la fumée, et de ses quatre maris par son chaste serviteur Lagarde, ayant compris cette parole profonde de M. Pascal que « parler d'amour, c'est faire l'amour ».

La passion de l'abbé pour sa « Délie » était

done chose avérée, honnête et convenable aux mœurs du temps. Une Chabrette seule, une misérable artisanne pouvait s'en ébahir, comme elle ne manqua point de le faire.

Je ne puis vous dire, aimable Délie, que vous m'avez laissé tout seul à Paris, puisque vous n'y avez laissé que la moitié d'Alcimède. Il est bien extraordinaire d'être ainsi séparé de soi-même et je suis fort étonné de me trouver par ici tout entier et d'avoir le cœur à deux ou trois journées du corps....

*Sans mentir, je ne fus si surpris de ma vie.
Comme un triste captif, mon cœur vous a suivie
Et les esclaves enchaînés
Par de fiers conquérants en triomphe menés,
Étaient une fidèle image
Du cœur qui vous suivait durant votre voyage*

Mais, divine Délie, que cette moitié d'Alcimède que vous avez laissée à Paris est en un déplorable état ! Il est certain que si je pouvais, par quelque apparition, me montrer à vous aussi désolé que je suis, je vous toucherais de pitié. Mon chagrin est plus fort que ma raison. Il y a des instants où toutes mes pensées vont au désespoir, et quelquefois je me trouve si faible et si languissant que je me sens défaillir et que je ploye sous le mal que l'absence me fait.

Parlant ainsi, l'abbé tirait des soupirs de ses talons, se tambourinait l'estomac, branlait la tête jusqu'à compromettre le bel arrangement de sa perruque, et, se haussant sur la pointe du pied, à chaque fin de vers, semblait prêt à s'élancer vers « Délie ». Margot crut fermement que le chagrin lui avait dérangé l'esprit. Elle s'attendrissait sur ce pauvre homme qui avouait ainsi son extravagance.... Mais, un murmure flatteur s'étant élevé, le triste Alcimède, d'un visage riant et d'un port tranquille, fit la révérence aux dames, mit ses papiers en sa poche et s'assit dans un fauteuil. Le petit valet lui offrit une citronnade, et il parut à Margot qu'Alcimède avait oublié Délie.... Cependant madame du Verdier, qui était grosse pour la première fois et fort mélancolique, porta son mouchoir à ses yeux et déclara que ces lettres à madame de La Calprenède ne se pouvaient ouïr sans larmes.

— Vraiment, dit-elle, si monsieur mon mari m'écrivait en ce style, je ne résisterais point à ma tendresse, et je prendrais incontinent le coche de Paris.

— Vous rêvez, ma mie Perrine ! s'écria madame Barbazanges. Après dix ans de mariage, cet excès de passion ne se peut concevoir.... Allez ! votre époux est fort bien près de M. Baluze, et il reviendra à l'automne pour votre accouchement.

— Certes, dit M. Peschadour, l'amour conjugal n'a point, en son langage, ces tours ingénieux, ces brûlantes pointes que nous remarquons dans les lettres des amants. Mais, madame, vos beaux yeux sont les pierres d'aimant et les astres polaires vers qui se tournent, comme fait l'aiguille de la boussole, toutes les pensées de M. du Verdier.

Ce compliment ramena le sourire sur les lèvres

de madame Perrine, et toute la compagnie se prit à discourir sur l'amour. La Chabrette, cependant, se remettait en mémoire les bruits qui couraient la ville à propos de M. du Verdier. L'aimable avocat n'était point un méchant époux ; mais, sur le point d'obtenir un héritier, il se divertissait à Paris dans la maison de son oncle Baluze, où fréquentaient beaucoup de dames et demoiselles....

— Voilà d'honnêtes gens qui ont un grand souci de l'amour, pensa la dentellière. Nous autres, personnes du commun, le faisons sans en parler et de tels discours nous semblent folie, sinon indécence et gaillardise.... Pourquoi tant de phrases, lorsqu'un mot suffit?... N'est-il point vilain de réunir tant d'hommes graves et de dames vertueuses pour les entretenir de... Ah ! fi donc !... Le Galapian et moi, qui ne nous piquons pas de délicatesse, allons au plus court, quand nous sommes ensemble.... Mais peut-être les amants du beau monde ont-ils l'âme autrement construite que nous, puisqu'ils peuvent tant parler, tant gémir, tant souffrir, et faire tant d'embarras pour une chose si simple que de se mettre ou ne se pas mettre ensemble au lit?... Je serais pourtant bien curieuse de savoir ce qu'en pense M. François, et si le mépris qu'il fait des femmes ne vient pas de la crainte d'être brûlé, percé, déchiré et presque assassiné par une carogne de Délie !... Mais quelle femme le voudrait ainsi persécuter ?

M. de Lagarde, ayant bu deux verres de citronnade et croqué quelques « chevêux d'anges », se plaça derechef au milieu du salon. Cette fois, l'ennui vainquit la curiosité de la Chabrette. Renonçant à pénétrer l'étrange caractère d'« Alcimède », elle se remit sur son escabeau. Après un quart d'heure, les pieds lui fourmillèrent. Elle bâilla, tourna ses pouces et compta jusqu'à cent pour se divertir. Le jour déclinait. Le logis semblait vide.... Le son du luth mourait dans l'épaisseur des murs. Margot fit quelques pas de ce côté, pour mieux l'entendre, puis quelques pas encore, et, suivant le couloir qui formait un coude, elle se trouva devant une porte mal jointe. Les échos du salon n'arrivaient pas jusqu'en ce lieu fort retiré, où s'ouvrait peut-être l'appartement particulier de madame Barbazanges. L'onde musicale s'élargissait dans le silence sonore, dans l'ombre émue qui frémissait.... L'invisible musicien jouait pour lui-même, au gré de son caprice nonchalant ; il jouait des airs au rythme lent, régulier, grave, d'allure naïve et majestueuse, et beaucoup plus anciens que la musique de M. Lulli : des airs à danser, chacons, pavanés et sarabandes, qui sans doute avaient charmé la vieille cour, au temps du premier cardinal, au temps de Buckingham et de la reine Anne.... Et soudain une voix, mariée au luth, chanta, lointaine et pure, comme en songe, la chanson de Louis XIII :

Belle qui tiens ma vie....

La Chabrette ne bougeait plus. Collée à la muraille, les yeux fermés, le sang au cœur, plus pâle que sa chemisette, elle buvait de

ses lèvres ouvertes, ce philtre de l'harmonie qui semblait descendre en elle avec l'air qu'elle respirait. La maison étrangère, le couloir sombre, un rayon qui traversait la serrure, elle ne voyait plus rien.... Rien n'existait plus qu'un nuage indistinct autour d'elle, et la voix, la voix triste et suave portée sur les frissons du luth. Et longtemps, elle demeura dans cette extase, et le chanteur et l'instrument se taisaient depuis longtemps déjà, qu'elle croyait les entendre encore. A la fin, son trouble dissipé, elle s'étonna du silence. Le trou de la serrure brillait, dans le crépuscule, tel un œil d'or. Nouvelle Psyché, Margot voulut cornûtre le musicien mystérieux. Mais la porte céda sous sa main, s'ouvrit en dedans, sans le moindre bruit, comme une porte fée, et, tremblante sur le seuil, la Chabrette vit ce qu'elle désirait voir.

C'était une vaste chambre, en façon de bibliothèque, boisée de chêne et garnie d'armoires où, derrière un grillage léger, des livres à reliure fauve s'entassaient jusqu'au lambris. Sur un dressoir, il y avait une sphère, avec un axe et des méridiens de cuivre; et sur les tables, sur les fautenils, sur le carreau, quantité d'instruments de musique, des plus beaux et des plus rares, violes d'Italie et guitares d'Espagne, théorbes et mandores, luths et hautbois. Deux rideaux de ras pourpre, brodés d'un galon éteint, tombaient droit sur la fenêtre et masquaient l'ardente lueur du ciel occidental, sauf un grand rayon aigu qui traversait la chambre obscure, comme une flèche échappée à l'arc d'Amour, et dardait son extrême pointe sur le corsage de Margot. Ce beau rayon, tout vibrant d'atomes dorés, vivant d'une vie magique, rencontrait au passage la tête appesantie de François Barbazanges. Le jeune homme dormait, le front sur son bras, et le bras sur son luth. Le flot de ses cheveux, croulant tout d'un côté, couvrait la tablette de cèdre et d'écaïlle. Ses cils battaient, chatouillés par le rayon. Sa bouche souriait, si jeune, si pure qu'elle semblait vierge du baiser. Une molle dentelle voilait à demi ses mains nerveuses et nobles, où bleuisait une veine comme un filet d'azur pâle dans un blanc pétale de fleur.... Supposez, au rebours des contes, qu'une pauvre fille, bûcheronne ou bohémienne, rencontre le Prince Charmant endormi dans la forêt : non moins surprise, non moins émue, Margot regardait François, et si, de loin, elle l'avait trouvé admirable, il lui paraissait plus admirable encore à voir de près.

A la fin, le jeune homme s'agita dans son sommeil, balbutia un mot inintelligible, et la curieuse Chabrette recula dans le corridor. Qu'allait penser d'elle M. Barbazanges, s'il s'éveillait tout à coup ? Ne la prendrait-il point pour une voleuse?... Ainsi la prudence tirait Margot en arrière et la volupté de la contemplation la ramenait en avant.

Les portes du salon étant poussées à grand fracas, Margot regagna tout doucement son escabeau. La compagnie prit congé de madame Barbazanges. La vieille Marceline ne tarda point à la venir chercher, pour la mener vers



La porte céda sous la main de Margot, et, tremblante sur le seuil, elle vit ce qu'elle désirait voir.... Le jeune homme dormait, le front sur son bras, et le bras sur son luth.... Margot regardait François, et si, de loin elle l'avait trouvé admirable, il lui paraissait plus admirable encore à voir de près. (Page 95.)

madame la Conseillère.... Sa requête fut bien reçue, elle put examiner les cornettes tout à loisir. Complimentée sur son adresse par madame Barbazanges, régagée à la cuisine d'un tourteau beurré et d'un verre de vin blanc, la dentellière s'en alla plus triste à la fois et plus heureuse qu'elle n'avait jamais été.

Mais, ce soir-là, le Galapian soupa tout seul dans le cabaret de l'Alverge. Au risque d'être battue, Margot ne le rejoignit point. Couchée sur son grabat, dès l'Angelus, elle pleura jusqu'à l'aube. Et pressentant les délicatesses inconnues et les mystères du véritable amour,

elle ne trouva plus Alcimède si ridicule d'avoir le cœur à cent lieues du corps....

XI

Le premier jour de mai, on vit le bon chanoine La Pomméle paraître chez les Barbazanges, tout défait et désolé. M. Antoine Broussol s'était laissé mourir : malade depuis neuf ans, abandonné des médecins depuis l'automne, il avait attendu les vacances pour rendre l'âme sans troubler les études de son fils.

— Le vieux Jeantou m'a porté la nouvelle

avec une lettre du défunt, dit le chanoine. Je suis tuteur de mon pauvre fillenl, mais, vu mes infirmités et mon grand âge, M. Antoine Broussol vous prie, mon eher cousin, de continuer vos bontés à notre Pierre et de me remplacer auprès de lui, plus tard.

M. et madame Barbazanges répondirent qu'ils aimaient le petit Broussol comme leur propre enfant.

— Ce garçon me plaît fort, s'écria le conseiller, et si je n'avais pas eu François, je l'aurais sans doute adopté pour mon fils. Il a du sens, du cœur, une rusticité naïve qui n'exclut point la finesse. Je disais naguère au recteur du collège que ce Broussol serait la gloire de notre présidial. Et j'ajoutais que ces bonnes qualités d'un étranger me piquaient à l'endroit sensible, car mon propre rejeton semble méconnaître tout à fait la grandeur de la magistrature.

Le chanoine répondit :

— Mon cousin, il y a deux hommes en vous : l'astrologue et le magistrat, le personnage qui contemple la lune et celui qui regarde dans les saes à proeès. Vous étiez astrologue, et rien qu'astrologue, le jour où vous fîtes François. Depuis, vous avez sensiblement perdu le goût de vivre dans les célestes sphères, et vous êtes redescendu parmi les vivants.... Cela est fort bien; mais il ne faut pas vous ébalir si votre garçon demeure un amant de la lune et s'il n'a, pour la chieane, que du dégoût.

— Hélas ! dit M. Barbazanges en soupirant, je me rappelle les sages discours de feu ma belle-mère, dont Dieu ait l'âme, et les remontrances que me fit le recteur du collège!... J'ai cédé à l'amour paternel et à l'amour conjugal.... Sur la foi d'un horoscope et sur les instances de ma femme, j'ai voulu écarter François de tout libertinage et le garder près de nous jusqu'au temps de le marier.... Hélas ! le moins que nous puissions eraindre, c'était que mon fils devint un blondin, un dameret, un diseur de petits vers, comme on voit les jeunes gens élevés dans les jupons de madame leur mère ! François ne donne pas dans ce ridicule. Non content de fuir les dames, il semble les abhorrer.

— Ceci n'est pas un mal, mon cousin, et, si vous croyez toujours à l'horoscope....

— Vous riez, monsieur le chanoine?... Sachez donc (et les gros soureils de M. Barbazanges montaient et descendaient d'une manière fort comique), sachez donc que, l'hiver dernier, mon fils s'avisait de composer un ouvrage de poésie!... Je dois dire qu'il ne l'acheva point. Mais, tombant d'une folie dans une autre, il s'est donné tout entier à la musique, et il passe des heures enfermé, jouant du luth et de la viole, ce qui est un divertissement de baladin et non de magistrat.

— Considérez, mon cousin, que ce divertissement n'a rien de coupable, que notre François n'a pas accompli ses dix-neuf ans, et qu'il est tout avancé dans ses études. Que

diriez-vous, s'il faisait la débauche, s'il courrait les filles et les tripots ?

— Ce garçon est le plus bizarre du monde, et je ne sais à quoi il sera bon. Si je ne redoutais pour lui le fatal présage des planètes, ah ! je souhaiterais presque qu'il se dégourdit comme fera, comme a fait peut-être, notre Broussol!... Mais c'est une âme de glacie dans un corps nonehalant, insensible à la peine comme au plaisir....

— Le fils de l'astrologue!... le fils de l'astrologue!...

— L'année prochaine, je le veux faire voyager. Nous dépêcherons, de compagnie, votre jeune eoq et mon béjaune à Clermont-Ferrand, chez M. de Tassayrae. Il m'a souventes fois prié de lui envoyer mon fils, car il n'a point d'enfant et la solitude lui est pesante.... C'est un bon homme, et un grand savant, allié aux Périer et aux Pascal....

Le chanoine approuva tout la décision de M. Barbazanges, et il s'étendit en considérations judicieuses sur l'« esprit de eloher », et sur l'utilité des voyages, plus nécessaires aux jeunes gens de Tulle qu'à tous les autres, la ville étant privée de tous rapports avec le monde civilisé. Le lendemain, il se mit en route pour Saint-Hilaire-d'Obazine, afin de régler les affaires de Pierre Broussol et de ramener le garçon avec lui. François se réjouit extrêmement de revoir son camarade; mais il lui arriva, dans ce même temps, une singulière aventure, qui changea le cours de ses pensées.

(Illustrations de CONRAD.)

(A suivre.)

MARCELLE TINAYRE.



Cliché Giraudon.

Le mariage de Joséphine

PAR

G. LENOTRE

Le vaste hôtel qui porte le n° 5 de la rue d'Antin date de l'époque de la Régence.

Il était, au cours du dix-huitième siècle, la propriété du marquis Jean-Jacques de Gallet de Mondragon, seigneur de Pluvieux, Saint-Chamant et autres lieux, conseiller d'État, maître d'hôtel ordinaire du roi, secrétaire des commandements de Madame. La maison, confisquée comme bien d'aristocrate pendant la Révolution, fut affectée aux services de la mairie du deuxième arrondissement de Paris : c'est là que, le 9 mars 1796, fut célébré, comme on va le voir, le mariage civil de Napoléon et de Joséphine.

Le contrat avait été dressé la veille, dans l'après-midi, chez M^e Raguideau, notaire de la future épouse, en présence d'un seul témoin, le citoyen Lemarois, « ami des parties ». Le futur époux déclara ne posséder « aucuns immeubles ni aucuns biens mobiliers autres que sa garde-robe et ses équipages de guerre, le tout évalué à la somme de... » Mais, au moment de fixer le chiffre, il se ravisa et fait rayer cet aveu de son indigence. Pourtant, comme il a foi en son avenir, il constitue, à tout hasard, « à la future épouse un douaire de quinze cents francs de rente annuelle viagère ». La citoyenne Beauharnais n'est pas plus riche et ses apports se réduisent à néant.

L'original de ce contrat est conservé dans les archives de M^e Mahot de la Quérantonais, aujourd'hui titulaire de l'étude de M^e Raguideau. Les signatures seules lui donnent quelque

intérêt : celle de *Napolione Buonaparte*, pressé d'en finir, illisible, — déjà, — contournée, rageuse, soulignée d'un large trait.

rangé et méthodique : il semble qu'on voit l'honnête tabellion toiser d'un regard protecteur le pauvre diable d'officier, « sans immeubles ni biens mobiliers d'aucune sorte », dont il vient de dresser le maigre bilan.

Cette formalité du contrat remplie, les fiancés se séparèrent pour se retrouver le lendemain, 9 mars, à huit heures du soir, à la mairie de la rue d'Antin, où l'acte de mariage devait être signé.

Le salon qui servit de décor à cette cérémonie a conservé sa pompeuse décoration du commencement du dix-huitième siècle : la large frise, dorée en deux tons, où des divinités, mêlées à de petits amours, s'ébattent dans des rocailles ; les lambris, les portes, les volets, les cadres des glaces, avec leurs roseaux et leurs roses en bordures, leurs guirlandes, leurs ors vieillis ; les dessus de portes où trônent, en des Olympes dans la manière de Natoire, des héros mythologiques, toute une symphonie de belles choses que le temps a ternies, fondues, harmonisées, et où se mêle, à l'allure cérémonieuse du grand siècle, la grâce spirituelle de la Régence.

« Il sort, a dit Victor Hugo, de tous les lieux pleins de souvenirs, une rêverie qui enivre. » Les glaces surtout, les glaces des vieux logis sont impressionnantes : elles ont vu passer tant de gens, surpris tant de secrets.... Ah ! si l'on pouvait faire revivre les images qu'elles ont reflétées.... Dans ce grand salon de l'hôtel de Mondragon, elles se font vis-à-vis, reproduisant à l'infini les panneaux



Cliché Braun.

MARIE-JOSÉPHINE-ROSE TASCHER DE LA PAGERIE. Dessin (présumé de 1796) par JEAN-BAPTISTE ISABEY.

contraste avec celle de Joséphine, *M.-J.-R. Tascher*, tracée d'une main indolente ; et plus bas se lit le nom du notaire, posément calligraphié, d'une écriture propre d'homme

vis-à-vis, reproduisant à l'infini les panneaux

d'or terni, les arabesques des voussures, la lourde cheminée de marbre rouge à console ventrue : et l'on songe au singulier tableau qu'elles se renvoyaient, le soir du 9 mars 1796 : Barras, fat et beau parleur, cause avec Tallien ; tous deux vont signer, en qualité de témoins, au mariage de leur protégé. Le brave Camelet, l'homme de confiance de Joséphine, se tient modestement à l'écart. La mariée, avec son indéfinissable nonchalance de créole, son sourire très doux, sa peau ambrée, ses cheveux châains, noués à la grecque, vêtue d'une de ces tuniques sans entraves qui rendent si souples ses attitudes, rêve, le menton dans la main, en chauffant au foyer mourant ses pieds mignons et cambrés. Nul bruit, à cette heure tardive, dans la rue déserte, si ce n'est les cochers qui causent ou les chevaux de Barras qui piaffent. Et le mouvement régulier de la pendule, placée sur la cheminée, répand par la salle assoupie une somnolence grandissante. Joséphine, un peu inquiète, regarde l'heure : Bonaparte est en retard : — S'il allait ne pas venir !

Il se fait attendre ainsi pendant deux longues heures et l'on s' imagine quels durent être, à mesure que le temps s'écoulait, les regards anxieux échangés de Joséphine déçue à Barras dépit. Quant à l'officier de l'état civil, le citoyen Leclercq, il s'était endormi sans vergogne, renversé dans son fauteuil, derrière son bureau.

Un peu après dix heures, — un bruit de voix dans l'escalier, le heurt d'un sabre sur les marches de pierre, — la porte s'ouvre et le général paraît, suivi de son aide de camp Lemarois. Il est pressé, va droit au maire endormi, le secoue par l'épaule et d'un ton impatient :

— Allons donc, monsieur le maire, dit-il, mariez-nous vite.

C'est sans doute au brusque réveil de l'honorable magistrat qu'il faut attribuer, — en partie, tout au moins, — l'extravagance de l'acte qu'on rédigea sur-le-champ. Si le texte de cette pièce est fidèlement reproduit dans la réimpression des *Mémoires de Bourrienne*, on n'en peut concevoir de plus fantaisiste. Napoléon produit un état civil qui le vieillit de dix-huit mois et l'indique *comme étant né à Paris le 5 février 1768* ! Joséphine, au contraire, s'est procuré un acte de naissance, — et non pas seulement, comme on l'a dit, un certificat de notoriété, qui la rajeunit de quatre ans. Mais tout, dans ce mariage, semble bâclé à la hâte, et les conjoints, non plus que les témoins ou les officiers publics, ne paraissent avoir pris la chose au sérieux. Chacun, d'ailleurs, avait de bonnes raisons pour pallier l'indiscrétion des pièces officielles : Joséphine se rajeunissait par coquetterie ; Bonaparte se vieillissait par galanterie ; mais comme en reculant de dix-huit mois la date de sa naissance, il se faisait naître sujet génois, le *né à Paris* tranchait la difficulté. Seul, Lemarois était sans excuse : il n'était pas majeur et usurpait ainsi la qualité de témoin.... Mais lequel d'entre eux eût pu sup-

poser que les chroniqueurs de l'avenir épilogueraient sur ces minuties ? Le papier portant tous ces noms inconnus n'était-il pas destiné à dormir à tout jamais oublié dans la poussière de l'état civil ?

On peut supposer, du reste, qu'aucun des assistants n'écoula la lecture de cette pièce étrange : en quelques minutes les textes furent lus, les *oui* prononcés, les papiers signés, militairement. Les nouveaux époux descendirent l'escalier, suivis de leurs témoins ; on échange des poignées de mains, sous le porche, avant de se quitter, et Barras monte dans son carrosse qui le reconduit au Luxembourg ; Tallien regagne Chaillot où il demeure ; Lemarois s'éloigne, avec Camelet, dans la direction de l'hôtel de la division militaire, rue des Capucines.

Joséphine, elle aussi, a sa voiture : depuis dix mois déjà, en femme experte à pêcher dans l'eau trouble des révolutions, elle a obtenu du comité de Salut public la concession de deux chevaux noirs et d'une calèche provenant des remises du ci-devant roi ; c'est à l'amitié de Barras, sans doute, qu'elle dut cette invraisemblable libéralité — presque une récompense nationale — présentée comme une compensation de la perte des chevaux et de la voiture laissés jadis par Beauharnais à l'armée du Rhin et dont les représentants avaient disposé.

C'est en cet équipage que Bonaparte fit son entrée dans le domaine de sa femme, rue Chantereine.

L'hôtel fameux qui abrita ses amours était, comme chacun sait, la propriété de Julie Carreau, femme de Talma. Joséphine l'avait loué depuis six mois et s'y était installée sommairement, faute d'argent. C'était, à l'extrémité d'un long passage formant avenue, un petit pavillon à quatre faces, avec pans coupés aux angles ; quelques marches, accotées de deux lions de pierre, conduisaient à un perron demi-circulaire donnant accès à une salle à manger ovale ; à droite, était un boudoir pavé de mosaïque ; à gauche, un cabinet de travail exigü ; au fond, un salon qui, par deux portes-fenêtres, ouvrait sur le jardin.

Un étroit escalier tournant conduisait à l'étage en attique, bas de plafond, composé d'un salon et de deux pièces : l'une ovale, au-dessus de la salle à manger, était, du parquet au plafond, tapissée de glaces encadrées de colonnettes surmontées d'arceaux. C'était la chambre à coucher : l'alcôve était décorée de peintures figurant des oiseaux.

En pénétrant dans cette chambre de glaces où l'élégance de certains détails dissimulait mal l'indigence de l'ameublement, le pauvre officier, qui n'était pas habitué à de telles splendeurs, eut pourtant une déception : il trouva *Fortuné*, le caniche bien-aimé de la créole, confortablement installé sous l'édredon, et il n'osa l'en expulser.

— Vous voyez bien ce monsieur-là, disait-il, plus tard, à l'un des familiers de l'hôtel Chantereine, il était en possession du lit de madame quand je l'épousai. Je voulus l'en

faire sortir, précaution inutile ; on me déclara qu'il fallait coucher ailleurs ou consentir au partage. Cela me contrariait assez ; mais c'était à prendre ou à laisser, et le favori fut moins accommodant que moi....

Et, de fait, dans sa rage de voir un intrus usurper sa place habituelle, le chien mordit à la jambe « l'heureux époux », qui garda longtemps, de cette blessure, la cicatrice et le souvenir, car il écrivait d'Italie : « Million de baisers, et même à *Fortuné*, en dépit de sa *méchanceté*. »

Quand Napoléon se sentira de force à dicter chez lui ses volontés, sa rancune sera vivace encore et il encouragera son cuisinier « à avoir un dogue de très forte taille, dans l'espoir que le grand chien dévorera le petit. »

Le lendemain de son mariage, Joséphine voulut présenter à ses enfants son nouveau mari. Depuis six mois, Hortense et Eugène de Beauharnais avaient été placés en pension à Saint-Germain : celui-ci, dans l'institution de jeunes gens dirigée par l'Irlandais Patrice Mac Dermott ; la jeune fille dans la maison d'éducation que madame Campan avait installée dans un ancien hôtel de Rohan, vaste demeure, agrémentée d'un beau jardin et située rue de Poissy, à l'extrémité de la ville, presque dans la forêt.

Eugène connaissait déjà le général : il était allé solliciter de lui, après Vendémiaire, la remise des armes de Beauharnais, séquestrées en vertu d'un décret de la Convention : Bonaparte n'était pas non plus un inconnu pour Hortense, qui s'était trouvée sa voisine de table à un dîner chez Barras où sa mère l'avait conduite : l'impression de la jeune fille n'avait pas été favorable. D'après les notes laissées par une de ses compagnes de pension, mademoiselle Pannelier, dont mademoiselle C. d'Arjuzon a retrouvé le manuscrit, la pauvre Hortense se mit un jour à pleurer en pleine classe ; et comme ses amies l'entouraient, lui demandant affectueusement ce qui causait sa peine, elle raconta, en sanglotant, « qu'elle avait bien du chagrin, parce que sa mère allait épouser le général Bonaparte qui lui faisait peur, et qu'elle craignait qu'il ne fût bien sévère pour elle et pour Eugène...¹ »

Or, ce jour-là, 10 mars, dans sa visite à Saint-Germain, l'*Ogre* se montra charmant : Il voulut visiter les classes et posa aux enfants plusieurs questions ; mais la terreur d'Hortense avait été contagieuse et les petites ne répondirent qu'en tremblant. Le général n'en fit pas moins force compliments à l'institutrice : « Il faudra que je vous confie ma petite sœur Caroline, madame Campan ; je vous préviens seulement qu'elle ne sait absolument rien ; tâchez de me la rendre aussi savante que la chère Hortense. » Et, en parlant ainsi, il pinçait légèrement à celle-ci le bout de l'oreille....

Et voilà l'histoire complète de la *lune de miel* de Napoléon ; le 11 mars, une chaise de poste venait se ranger dans la cour de l'hôtel

1. *Hortense de Beauharnais*, par C. d'Arjuzon.



Cliché Braun, Clément et C^{ie}.

LE GÉNÉRAL BONAPARTE CHEZ MADAME DE BEAUHARNAIS. — *Tableau de EUGÈNE-A. GUILLON.*

de la rue Chantereine; elle était chargée de valises remplies de livres, de cartes et d'armes. L'aide de camp Junot et Chauvet, l'ordonnateur des guerres, y avaient pris place. Bonaparte s'arracha des bras de la femme qu'il avait tant désirée: il gravit le marchepied, fit un signe d'adieu; la portière se referma et la voiture prit la direction de la barrière d'Italie.... Ainsi commença le « voyage

fabuleux » qui devait aboutir à Sainte-Hélène, vingt ans plus tard.

De l'hôtel Chantereine il ne reste rien; mais le salon de l'ancienne mairie où Bonaparte et Joséphine prononcèrent le *oui* fatidique qui unit leurs deux existences, est demeuré intact dans sa splendeur d'autrefois. En 1815, l'hôtel de Mondragon fut rendu à ses anciens

propriétaires; mais la ville de Paris leur en paya le loyer pendant une vingtaine d'années, et les services de la mairie du deuxième arrondissement continuèrent d'y séjourner jusqu'aux premières années du règne de Louis-Philippe. L'immenable appartient aujourd'hui à la Banque de Paris et des Pays-Bas, et l'ancienne salle des mariages sert de cabinet de travail à l'un des administrateurs.

G. LENOTRE.

Joséphine et Bonaparte

Par PAUL DESCHANEL, de l'Académie française.

I

On a beaucoup discuté la question de savoir si Napoléon avait du cœur, et jusqu'à quel point il était ou avait pu être sensible. Vous vous rappelez les vers de Lamartine :

Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure.
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme un aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre
Et des serres pour l'embrasser.

Madame de Rémusat, dans ses Mémoires, a exprimé la même pensée : « Je devrais parler du cœur de Bonaparte; mais, s'il était possible de croire qu'un être, sur tout autre point semblable à nous, fût cependant privé de cette partie de notre organisation qui nous donne le besoin d'aimer et d'être aimé, je dirais qu'à l'instant de sa création son cœur pourrait fort bien avoir été oublié; ou bien peut-être est-il parvenu à le comprimer complètement. Il s'est toujours fait trop de bruit à lui-même pour être arrêté par un sentiment affectueux, quel qu'il fût. Il ignore à peu près les liens du sang, les droits de la nature. »

En diplomate, qui a écrit plusieurs livres agréables sur *les Femmes de Versailles* et *les Femmes des Tuileries*, proteste contre ces jugements, qu'il trouve exagérés¹, et y répond par les lettres enflammées de Bonaparte à Joséphine; il va jusqu'à accepter cette opinion du duc de Raguse :

« La nature lui avait donné un cœur reconnaissant et bienveillant, je pourrais même dire sensible. »

Il s'agit de s'entendre : que Bonaparte ait été d'abord épris de sa femme et jaloux parfois jusqu'à la fureur, cela est indéniable; mais cet amour venait-il du cœur, ou de la

tête? Les mots « tendre » et « sentimental » sont-ils bien faits pour rendre ces transports et ces rages? N'était-ce pas plutôt l'imagination qui était prise? Et n'en est-il pas ainsi chez presque tous les hommes dont le cerveau domine et tire à lui toute la sève de vie, — poètes, artistes, philosophes ou mathématiciens? Par là, les amours d'un Spinoza, d'un Goethe et d'un Bonaparte se ressemblent, et le moraliste se plaît à relire en même temps l'admirable théorie de la jalousie au troisième livre de l'*Éthique*, certains entretiens avec Eckermann, et les lettres datées de Tortone et de Marmirolo.

Le jeune ambitieux sans scrupule, qui a épousé la maîtresse de Barras, plus âgée que lui de sept ans, et qui lui doit son avancement rapide et sa situation éclatante, n'a qu'un seul moyen de voiler cela, de se relever devant elle (et peut-être à ses propres yeux) : c'est de paraître n'avoir cédé qu'à une passion irrésistible, à un attrait vainqueur, à la magie de cette créole charmeresse. Alors il essaye de s'échauffer dans son rôle, et presque de se faire accroire à lui-même, comme aux autres, qu'il est le Saint-Preux de cette nouvelle Héloïse. Et il va ramassant dans sa mémoire les phrases les plus hyperboliques et les plus frelatées, les métaphores à la Raynal. Il essaye de faire du Rousseau, il fait du Restif. Elle, qui n'est pas forte en littérature, prendra tout cela pour flamme véritable. Et lui-même, à la fin, aussi peut-être.

Ce qui est vrai, c'est que, inquiet, il craint que, par ses légèretés, elle ne lui fasse, en son absence, une situation ridicule; c'est pour cela qu'il la rappelle. Et puis enfin, une certaine jalousie physique, à l'orientale; et, tout au fond, cette inexplicable angoisse qui nous saisit quand la femme que nous possédons, même sans l'aimer, et dont nous nous croyons maître, paraît se plaire au désir d'un autre.

Il épouse Joséphine le 9 mars 1796 (il a vingt-six ans, et elle trente-trois). Quarante-huit heures après, il part pour l'armée d'Italie. Chaque étape, chaque relais est marqué par une lettre.

« De Chaux, le 14.

« Chaque instant m'éloigne de toi, adorable amie, et à chaque instant je trouve moins de force pour supporter d'être éloigné de toi. Tu es l'objet perpétuel de ma pensée; mon imagination s'épuise à chercher ce que tu fais. Si je te vois triste, mon cœur se déchire et ma douleur s'accroît. Si tu es gaie, folâtre avec tes amis, je te reproche d'avoir bientôt oublié la douloureuse séparation de trois jours. Comme tu vois, je ne suis pas facile à contenter. Que mon Génie, qui m'a toujours garanti au milieu des plus grands dangers, t'environne, te couvre, et je me livre à découvrir.... »

A la veille du premier combat, il écrit de Port-Maurice, le 5 avril :

« Mon unique Joséphine, loin de toi... le monde est un désert où je reste isolé.... Tu m'as ôté plus que mon âme; tu es l'unique pensée de ma vie; si je suis ennuyé du tracassé des affaires, si les hommes me dégoûtent, si je suis prêt à maudire la vie, je mets la main sur mon cœur; ton portrait y bat, je le regarde, et l'amour est pour moi le bonheur absolu.... Par quel art as-tu su captiver toutes mes facultés, concentrer en toi mon existence morale? Vivre pour Joséphine! voilà l'histoire de ma vie.... »

Bientôt la mélancolie succède à l'enthousiasme :

« Ah! mon adorable femme! Je ne sais quel sort m'attend; mais, s'il m'éloigne plus longtemps de toi, il me sera insupportable :

1. *La Citoyenne Bonaparte*, par M. Inbert de Saint-Amand.

mon courage ne va pas jusque-là.... L'idée que ma Joséphine peut être mal, et surtout la cruelle, la funeste pensée qu'elle pourrait m'aimer moins, flétrit mon âme, arrête mon sang, me rend triste, abattu, ne me laisse pas même le courage de la fureur et du désespoir....

« Mourir sans être aimé de toi, c'est le tourment de l'enfer, c'est l'image vive et frappante de l'anéantissement absolu. Il me semble que je me sens étouffer. Mon unique compagne, toi que le sort a destinée pour faire avec moi le voyage pénible de la vie, le jour où je n'aurai plus ton cœur sera celui où la nature sera pour moi sans chaleur et sans végétation.... »

Bonaparte est vainqueur, le 12 à Montebello, le 14 à Millesimo, le 22 à Mondovì. Le 26, il supplie sa femme de venir le rejoindre :

« Tu as été bien des jours sans m'écrire. Que fais-tu donc ? Tu vas venir, n'est-ce pas ? Tu vas être ici, à côté de moi, sur mon cœur, dans mes bras ? Prends des ailes, viens ! viens !... »

Mais la coquette se trouve bien à Paris : elle se soucie peu de quitter ce monde où elle brille, ces plaisirs renaissants, et d'affronter les fatigues d'un long voyage. Bonaparte est entré à Milan en triomphateur ; la ville est en fête ; Joséphine ne vient pas, ne répond pas : que fait-elle ? Peut-être en aime-t-elle un autre ? Il en parle souvent à ses compagnons d'armes « avec l'épanchement, la fougue et l'illusion d'un très jeune homme » ; il se laisse aller, en leur présence, à des mouvements de jalousie, à des accès de colère, et aussi à des craintes superstitieuses qu'explique son origine corse. Marmont raconte qu'un jour la glace du portrait de Joséphine se brisa dans les mains du général ; il pâlit : « Marmont, dit-il, ma femme est malade ou infidèle ! »

II

La vérité est que l'indolente créole ne comprenait rien à cette nature impétueuse ; elle était plus étonnée que charmée de ses emportements. Fasci-

née, troublée, mais non pas aimante, elle trouvait plus agréable de jouir tranquillement à Paris de sa fortune nouvelle que d'aller la conquérir avec lui.

« Je l'entends encore, dit le poète Arnault, lisant un passage dans lequel son mari lui

disait : — « S'il était vrai pourtant ! Crains « le poignard d'Othello ! » Je l'entends dire avec son accent créole, en souriant : — « Il « est drôle, Bonaparte ! »

Rarement c'est à une femme supérieure que s'attache un homme de génie ; Talleyrand, à la même époque, nous offre un exemple pareil. La nonchalance créole ou indienne reposait ces intelligences toujours en travail. S'il est vrai que l'analogie des goûts soit une condition de la durée de l'amour, il semble que l'inégalité des esprits et la différence des caractères aident à le faire naître. On s'attire et l'on s'aime par ses contrastes plus que par ses ressemblances. Mais la disproportion qui a fait naître l'amour est aussi ce qui le tue. Napoléon se rappellera plus tard les orages de sa jeunesse, et peut-être ces souvenirs fourniront-ils des arguments à son ambition lorsqu'il lui faudra répudier la seule femme qu'il ait cru aimer. Qu'on se figure le Napoléon de 1809 relisant cette lettre du 15 juin 1796 :

« Ma vie est un cauchemar perpétuel. Un pressentiment funeste m'empêche de respirer. Je ne vis plus, j'ai perdu plus que la vie, plus que le bonheur, plus que le repos.... Je t'expédie un courrier ; il ne restera que quatre heures à Paris, et puis il m'apportera ta réponse. Écris-moi dix pages, cela seul peut me consoler un peu.... L'amour que tu m'as inspiré m'a ôté la raison ; je ne la retrouverai jamais. L'on ne guérit pas de ce mal-là.... Je me bornerais à te voir, à te presser deux heures sur mon cœur, et mourir ensemble. Sans appétit, sans sommeil, sans intérêt pour l'amitié, pour la gloire, pour la patrie, toi,

je t'aime au delà de tout ce qu'il est possible d'imaginer ; que tu es persuadée que tous mes instants te sont consacrés ;... que jamais il ne m'est venu dans l'idée de penser à une autre femme : qu'elles sont toutes à mes yeux sans grâce, sans beauté et sans esprit ; que toi, toi tout entière, telle que je te vois, que tu es, pouvais me plaire et absorber toutes les facultés de mon âme ; que tu en as touché toute l'étendue ; que mon cœur n'a point de replis que tu ne voies, point de pensées qui ne te soient subordonnées ; que mes forces, mes bras, mon esprit, sont tout à toi ; que mon âme est dans ton corps, et que, le jour où tu aurais changé, ou le jour où tu cesserais de vivre, serait celui de ma mort ; que la nature, la terre n'est belle à mes yeux que parce que tu l'habites. Si tu ne crois pas tout cela.... tu m'affliges, tu ne m'aimes pas.... Tu sais que jamais je ne pourrais te voir un amant, encore moins t'en souffrir un ! Lui déchirer le cœur et le voir serait pour moi la même chose ; et puis, si je pouvais porter la main sur ta personne sacrée.... Non, je ne l'oserais jamais, mais je sortirais d'une vie où tout ce qui existe de plus vertueux m'aurait trompé.... »

Joséphine finit par se décider, bien à regret, et en pleurant, à quitter Paris et à rejoindre son époux. L'amant donne rendez-vous à sa maîtresse entre deux batailles, et les déclarations passionnées se mêlent aux bulletins de victoire.

« Nous avons attaqué hier Mantoue... Toute la nuit, cette misérable ville a brûlé. Nous ouvrons la tranchée cette nuit.... Je vais partir pour Castiglione demain.... J'ai reçu un courrier de Paris ; il y avait deux lettres pour toi. Je les ai lues. Cependant, bien que cette action me paraisse toute simple et que tu m'en aies donné la permission l'autre jour, je crains que cela ne te fâche, et cela m'afflige bien. J'aurais voulu les recacheter. Fi ! ce serait une horreur... Jete jure que ce n'est pas par jalousie... Je voudrais que tu me donnasses permission entière de lire tes lettres ; avec cela il n'y aurait plus de remords ni de craintes.... Mille baisers aussi brûlants que mon cœur, aussi purs que toi. Je fais appeler le courrier, il me dit qu'il est passé chez toi, et que tu lui as dit que tu n'avais rien à lui ordonner. Fi ! méchante, laide, cruelle, tyranne, joli petit monstre ! tu te ris de mes



JOSÉPHINE SUBIT, SUR LES BORDS DU LAC DE GARDE, LE FEU DES CANONNIÈRES AUTRICHIENNES (AOÛT 1796).
Tableau de H. LECOMTE. (Musée de Versailles.)

toi, et le reste du monde n'existe pas plus pour moi que s'il était anéanti. Je tiens à l'honneur puisque tu y tiens, à la victoire puisque cela te fait plaisir, sans quoi j'aurais tout quitté pour me rendre à tes pieds.... Aie soin de me dire que tu es convaincue que

menaces, de mes sottises; ah! si je pouvais, tu sais bien, t'enfermer dans mon cœur, je t'y mettrais en prison! » (19 juillet.)

Ce dernier trait en rappelle quelques-uns des sonnets de jeunesse de Shakespeare.

Dans cet amoureux, qui reconnaît le dominateur terrible dont les colères vont faire trembler le monde? On le voit éclater, à travers l'amour même, lorsque Joséphine, arrêtée par une troupe ennemie, prend peur et se met à fondre en larmes : « Wurmser, s'écrie Bonaparte, me payera cher les pleurs qu'il te cause! »

Pendant qu'il est victorieux à Roverdo, qu'il poursuit Wurmser dans les gorges de la Brenta, enlève le défilé de Primolano et gagne la bataille de Bassano, sait-on quelle est la disposition d'esprit de Joséphine, entrée en souveraine à Milan?

« M. Serbelloni vous fera part, écrit-elle à sa tante, madame de Renaudin (qui venait d'épouser le marquis de Beauharnais), de la manière dont j'ai été reçue en Italie, fêtée partout où j'ai passé; tous les princes d'Italie me donnent des fêtes, même le grand-duc de Toscane, frère de l'empereur. Eh bien, je préfère être simple particulière en France.... Je m'ennuie beaucoup.... »

On voit que la femme de César n'avait rien de César! Ses lettres à Bonaparte se ressentent de cet ennui :

« Tes lettres, lui dit-il, sont froides comme cinquante ans; elles ressemblent à quinze ans de mariage. On y voit l'amitié et les sentiments de cet hiver de la vie.... C'est bien méchant, bien mauvais, bien traître à vous. Que vous reste-t-il pour me rendre bien à plaindre? Ne plus m'aimer? Eh! c'est déjà fait. Me haïr? Eh bien, je le souhaite : tout avilit, hors la haine; mais l'indifférence au poulx de marbre, à l'œil fixe, à la démarche monotone!... »

C'en est assez pour faire comprendre que, après une pareille expérience, il se soit gardé de l'amour et dérobé obstinément à l'influence des femmes. Les femmes reprochent souvent aux hommes leur dureté, et souvent ce sont elles qui les ont endurcis.

III

Madame de Rémusat avait eu en mains ces lettres de la première campagne d'Italie. Voici comment elle en parle dans ses Mémoires : « Ces lettres sont très singulières : une écri-

ture presque indéchiffrable, une orthographe fautive, un style bizarre et confus; mais il y règne un ton si passionné, on y trouve des sentiments si forts, des expressions si animées et en même temps si poétiques, un amour si à part de toutes les amours, qu'il n'y a pas de femme qui ne mit du prix à avoir reçu de pareilles lettres. Elles forment un contraste piquant avec la bonne grâce élégante et mesurée de celles de M. de Beauharnais. D'ailleurs, quelle circonstance pour une femme de se trouver (dans un temps où la politique décidait des actions des hommes) comme un des mobiles de la marche triomphante de toute une armée! »

A la veille d'une de ses plus grandes batailles, Bonaparte écrivait :

« Me voici loin de toi! Il semble que je sois tombé dans les plus épaisses ténèbres; j'ai besoin des funestes clartés de ces foudres que nous allons lancer sur nos ennemis pour sortir de l'obscurité où m'a jeté ton absence. »

Il y avait en Napoléon un poète, et l'on pourrait expliquer tous ses actes par cette complexion unique, par ce mélange d'imagination, de passion et de calcul. Les rêves d'Ossian avec l'esprit positif du mathématicien et les emportements du Corse, tels étaient les éléments hétérogènes qui se heurtaient dans cette organisation puissante.

Malgré la froideur de Joséphine, cet amour fut assez long à s'éteindre. Deux ans après, pendant la campagne d'Égypte, nous retrouvons Bonaparte toujours enflammé de jalousie; il pense à Joséphine, il la voit au Luxembourg, dans les fêtes de Barras, entourée d'hommages. Un jour, près des fontaines de Messoudiah, devant El-Arish, il se promène seul avec Junot; sa figure, ordinairement très pâle, devient verte; ses yeux sont égarés. Après un quart d'heure de conversation avec Junot, il le quitte et va rejoindre Bourrienne.

« Vous ne m'êtes point attaché, lui dit-il brusquement.... Ah! les femmes!... Joséphine!... Si vous m'étiez attaché, vous m'auriez informé de tout ce que je viens d'apprendre par Junot. Voilà un véritable ami!... Joséphine!... Et je suis à six cents lieues.... Vous deviez me le dire. Joséphine!... M'avoir ainsi trompé! Malheur à eux! J'exterminerai cette race de freluquets et de blondins!... Quant à elle, le divorce. Oui! le divorce! Un divorce public, éclatant! Il faut que j'écrive! Je sais tout.... C'est votre faute.... Vous deviez me le dire. »

Cette scène ne fait-elle pas songer à *Othello*? « Regarde, Iago, je livre aux vents mon fol amour. Il n'est plus. Debout, notre vengeance, quitte ta sombre demeure! Amour, abandonne à la haine tyrannique la couronne et le trône de mon cœur! Gonfle-toi, mon sein, sous le poids qui t'opprime, sous la morsure empoisonnée des vipères! »

La figure de Bonaparte se décompose, sa voix s'altère :

« Oh! gardez-vous de la jalousie! c'est le dragon aux yeux verts qui a horreur des aliments dont il se nourrit. Ce mari trompé vit protégé du ciel qui, sûr de son sort, n'aime pas son épouse parjure; mais quels moments ne passe-t-il point, celui qui aime ardemment et doute, celui qui soupçonne tout en adorant! »

Sa jalousie, à cette époque, était encore si vive, qu'il en entretenait même son beau-fils, le propre enfant de Joséphine, Eugène de Beauharnais, qui n'avait que dix-sept ans. « C'était ordinairement le soir, a dit celui-ci, qu'il me faisait ses plaintes et ses confidences, en se promenant à grands pas dans sa tente. J'étais le seul avec lequel il pût librement s'épancher. Je cherchais à adoucir ses ressentiments; je le consolais de mon mieux, et autant que pouvaient me permettre mon âge et le respect qu'il m'inspirait.... »

L'auteur nous conduit ainsi jusqu'au 18 brumaire. Il rappelle le rôle joué par Joséphine dans le coup d'État, la lettre écrite au directeur Gohier, etc. Je ne sais s'il n'a pas exagéré la portée de ce rôle en disant : « Sans Joséphine, il est probable que Napoléon ne serait jamais devenu empereur. » C'est là un de ces mots où se trahit la sympathie un peu excessive de l'historien pour son héroïne; mais ne pardonnerons-nous pas à l'aimable écrivain d'avoir ressenti, lui aussi, l'influence de cette grâce créole qui subjuguait Bonaparte?

Pour nous, nous serions plutôt tenté de dire, après avoir relu ce roman d'aventures, que Joséphine était peu digne d'un héros et d'un trône. Aussi serons-nous peut-être moins disposé que son historien à la plaindre, lorsqu'il nous retracera la crise du divorce. Il ne faut pas que l'intérêt et l'agrément semés dans son récit par le sympathique écrivain, ni que les torrents de lave et de passion à la Jean-Jacques du jeune héros d'Italie nous fassent illusion sur la légèreté et le vide de cette âme.

Une autre femme pourrait bien avoir dit sur Joséphine le mot décisif en écrivant : « Peut-être que Napoléon eût valu davantage, s'il eût été plus et surtout mieux aimé. »

PAUL DESCHANEL,
de l'Académie française.





Cliché Giraudon.

MADAME ADÉLAÏDE DE FRANCE, FILLE DE LOUIS XV. — *Tableau de NATTIER. (Musée de Versailles.)*

Louis XV et Madame de Pompadour

PAR

PIERRE DE NOLHAC



CHAPITRE II

L'année de Fontenoy (suite).

Pour le repos du Roi après une longue campagne militaire, comme pour l'isolement propice aux amours qui commencent, un « voyage », suivant le mot du temps, semble nécessaire. C'est à Choisy qu'on se rend. Cette maison royale a été achetée pour recevoir madame de Vintimille, et madame de Châteaurox y a triomphé. Ces souvenirs, qui ne troublent point le Roi, enivré de sa passion nouvelle, sont faits pour plaire à la marquise

de Pompadour. On va d'ailleurs trouver Choisy complètement transformé, par des changements considérables ordonnés pendant l'été : l'appartement royal a été agrandi, la terrasse sur la Seine prolongée, et Gabriel bâtit un corps de logis qui coûtera cent mille écus. Parrocel a reçu, pour décorer la galerie, la commande d'une suite de batailles, rappelant les conquêtes de Louis XV en Flandre ; dans ce séjour favori de ses plaisirs, le Roi réunit, pour excuser ou ennoblir la vie qu'il y mène, les témoignages de ses exploits et de sa gloire.

Il a voulu avec lui tous les courtisans de

son cercle intime, afin qu'ils se lient avec madame de Pompadour dans le particulier de ce séjour, où l'étiquette est beaucoup plus simple que celle des « grands voyages ». Elle y voit MM. de Richelieu, d'Ayen, de Meuse, de Duras, avec quelques combattants de la dernière campagne, que cette distinction récompense. Pour ses propres amis, la marquise a obtenu une grande faveur : les gens de lettres ont été appelés à Choisy et forment une réunion qu'on n'y reverra guère. Il y a Duclos, Voltaire, Gentil-Bernard, Moncrif, l'abbé Prevost ; et tout ce monde, auquel se joint quelquefois Bernis, se réunit chez le comte de

Tressan, qui leur donne à dîner dans sa chambre, où une table spéciale est servie par ordre du Roi.

Les femmes, peu nombreuses, ont été conviées seulement pour que la favorite ne fût pas seule. Ce sont mesdames de Lauraguais, de Sassenage et de Bellefonds : la princesse de Conti a supplié le Roi de la laisser faire sa cour à la Reine. Celle-ci, qui ne doit point venir et dont la présence n'est pas désirée, se trouve appelée à Choisy par un événement imprévu. Le Roi, à peine arrivé, ayant eu une fièvre assez violente, s'est fait saigner par La Peyronie, et la Reine demande aussitôt la permission de l'aller voir. Il répond qu'il la recevra avec plaisir et qu'elle trouvera un bon dîner au château, les vêpres du dimanche à la paroisse et le salut. Il l'accueille bien, paraît occupé qu'on lui fasse bonne chère et qu'on lui montre les embellissements. Toutes ces prévenances sont pour adoucir l'amertume qu'il lui a réservée : les dames de Choisy dînent avec la Reine, et madame de Pompadour est du nombre.

Quelques jours après, le roi Stanislas, qui ne se soucie point cependant de faire une nouvelle connaissance, se décide, sur la demande de sa fille, à annoncer sa visite. Cette fois, les choses se passent autrement, et on lui laisse voir franchement qu'il est importun. Quand il arrive à Choisy, le Roi, convalescent, est levé et joue dans sa chambre ; à l'une des deux parties de quadrille est assise madame de Pompadour en habit de chasse. La présence du visiteur paraît gêner tout le monde. Au bout d'une demi-heure de conversation plus que languissante, il n'a qu'à se retirer, blessé de la réception glaciale de son gendre.

À peine revenu de Choisy, le Roi ordonne le voyage de Fontainebleau. Cette fois, toute la Cour le suit, le séjour devant durer les six semaines d'usage à chaque automne. C'est à Fontainebleau que se fait l'installation définitive de madame de Pompadour dans ses « fonctions ». Rien ne lui manque des avantages dont jouirent celles qui l'ont précédée. Elle occupe, au rez-de-chaussée, l'appartement qu'avait, au dernier voyage, madame de Châteauroux et qu'un escalier spécial fait communiquer avec celui du Roi. Dès les premiers jours, les soupers des Cabinets s'établissent et elle y préside. Avec les deux complaisantes ordinaires, mesdames de Sassenage et d'Estades, viennent s'asseoir à la table royale la maréchale de Duras, la grosse Lauraguais et quelques princesses, madame de Modène, mademoiselle de Sens, la princesse de Conti. Celle-ci semble chaperonner la favorite d'à présent, comme faisait pour madame de Mailly mademoiselle de Charolais, ou pour madame de Châteauroux madame de Modène ; c'est un service délicat, auquel l'anguste cousin n'est pas insensible.

Les jours où l'on ne soupe point dans les Cabinets, madame de Pompadour donne elle-même de petits soupers fort bons, grâce à un excellent cuisinier. Peu de femmes encore y paraissent, mais les hommes commencent à s'y presser. À côté de Moncrif et de Voltaire,

et de l'abbé de Bernis, qui remplit maintenant aux yeux de tous son rôle de conseiller, les plus grands seigneurs se font inviter chez la marquise. Des amis prennent position pour la défendre. Par bonheur pour elle, elle a, comme tenant déclaré, l'homme de la Cour le plus spirituel et le plus mordant, le modèle du *Méchant* de Gresset, le duc d'Ayen, qui la soutient pour faire pièce à la princesse de Rohan, qu'il déteste ; et aussi, en ce même temps, elle se lie avec l'excellent prince de Soubise, gênant peut-être par ses prétentions militaires, au demeurant fort honnête homme et capable d'être un ami de toute la vie.

Le Roi ne quitte guère la marquise. Dès qu'il est levé et habillé, il descend dans son appartement, y reste jusqu'à l'heure de la messe, y revient ensuite et y mange un potage et une côtelette, ce qui lui tient lieu de dîner : il cause avec elle jusqu'à cinq ou six heures, moment du travail avec les ministres. On les voit ensemble continuellement : quand le Roi va courre le cerf dans la forêt, il la mène dans son carrosse jusqu'à l'assemblée, habillée en amazone ; puis elle monte à cheval dans la suite de Mesdames, toutes très ardentes à partager le divertissement favori de leur père. Les jours de Comédie Italienne, le Roi la rejoint dans la loge grillée du haut du théâtre. Elle sort peu, sauf pour paraître exactement au cercle de la Reine, avec les autres dames, et petit à petit se faire accepter.

M. Poisson est à Fontainebleau, ce qui ne laisse pas que d'exercer de faciles railleries, le bonhomme ayant des façons vulgaires ; mais elle le voit ouvertement et sans en rougir, montrant qu'elle tient à remplir tous les devoirs d'une bonne fille envers un bon père. Quant aux grosses médisances, aux calomnies qui se chuchotent dans l'antichambre du Roi, elle n'en embarrasse pas son chemin. En somme, elle se conduit sagement, et l'opinion générale lui est plutôt favorable.

Le duc de Luyne se fait l'écho de ceux qui l'approchent, dans les notes précises de son journal : « Il paraît que tout le monde trouve madame de Pompadour extrêmement polie ; non seulement elle n'est point méchante et ne dit de mal de personne, mais elle ne souffre pas même que l'on en dise chez elle. Elle est gaie et parle volontiers. Bien éloignée jusqu'à présent d'avoir de la hauteur, elle nomme continuellement ses parents, même en présence du Roi ; peut-être même répète-t-elle trop souvent ce sujet de conversation. D'ailleurs, ne pouvant avoir eu une extrême habitude du langage usité dans les compagnies avec lesquelles elle n'avait pas coutume de vivre, elle se sert souvent de termes et expressions qui paraissent extraordinaires dans ce pays-ci... Il y a lieu de croire que le Roi est souvent embarrassé de ces termes et de ces détails de famille. »

Si l'entourage de la Reine montre aussi peu de malveillance pour madame de Pompadour, c'est que sa bonne grâce la distingue complètement des favorites antérieures. La Reine garde sur le cœur les avanies qu'elles lui fai-

saient subir, non moins que les duretés qu'elles inspiraient au Roi. Elle n'a pas oublié ces égards affectés qui cachaient mal le triomphe insolent de leur orgueil. À chaque instant, les lieux mêmes lui rappellent ses blessures d'autrefois ; ne vient-elle pas de découvrir, dans la porte d'un de ses cabinets, des trous percés pour l'épier et pour entendre ce qu'on pouvait dire chez elle sur madame de Châteauroux ! Comment ne serait-elle pas sensible à ce respect délicat, point trop empressé mais sincère, à cette déférence sans relâche, finement observée par la nouvelle venue ? Celle-ci lui facilite l'exercice de son inépuisable charité et lui permet de satisfaire, sans trop de souffrance, le désir passionné qui lui reste de complaire au Roi.

La conduite de madame de Pompadour est, au fond, toute naturelle. Sa condition première ne lui donnant pas le point d'appui d'une famille et d'une coterie puissante, lui fait une nécessité de ménager tout le monde pour prendre le temps de s'affermir. Mais elle a aussi une bonté et une délicatesse instinctives qui lui rendent aisée, à l'égard de la Reine, l'attitude qu'elle a prise dès les premiers jours. Elle se permet d'envoyer, avec les plus humbles façons, de très beaux bouquets des fleurs qu'elle sait préférées de Sa Majesté. À la moindre incommodité dont on parle, elle demande des nouvelles à la dame d'honneur et s'exprime avec l'accent d'un intérêt véritable. Elle est vraiment fâchée de ne pouvoir assister, ayant été saignée la veille, à l'assemblée de charité qui se tient chez la Reine et pour laquelle elle a reçu un billet ; elle s'en excuse de la manière la plus empressée auprès de madame de Luyne, la priant de vouloir bien remettre à Sa Majesté un louis pour la quête.

Ce n'est pas seulement en paroles qu'elle montre son ardeur à plaire. Elle suggère au Roi des attentions dont l'épouse était depuis longtemps déshabituée. Elle obtient, par exemple, qu'il fixera le départ de Fontainebleau suivant les convenances de la Reine, et partira un jour plus tôt pour la bien recevoir à Choisy et lui offrir à dîner à son passage. En rentrant à Versailles, elle trouvera sa chambre royale embellie, la dore nettoyée, le lit à quenouille mis à la duchesse, avec une étoffe couleur de feu, et toute une tapisserie nouvelle représentant des sujets de l'Écriture sainte. Bientôt la même influence se fera sentir sur un point plus important, celui où la générosité du Roi ne se montre guère : il paiera les dettes de la Reine, ce qu'il n'a pas fait depuis la naissance du Dauphin. Ce déficit de la charité montait seulement, depuis tant d'années, à quarante mille écus, et celle qui l'a fait omettre à l'amabilité de dire à madame de Luyne « qu'elle n'a pas eu grand-peine à y décider le Roi ».

Ces procédés font honneur au bon cœur de madame de Pompadour, comme témoignent en faveur de son esprit les propos qu'elle se plaît à tenir et qui reviennent aux oreilles intéressées : « madame de Pompadour disait l'autre jour à madame de Luyne que, si la

Reine l'avait traitée mal, elle en aurait été véritablement affligée, mais qu'elle ne s'en serait jamais plainte; que, par conséquent, il n'était pas extraordinaire qu'elle profitât de toutes les occasions de parler des bontés que la Reine lui voulait bien marquer et qu'elle cherchât tous les moyens de lui plaire. Ces sentiments réussissent fort bien dans le public, et l'on remarque avec plaisir la politesse, l'attention, la gaieté et l'égalité d'humeur de madame de Pompadour. »

Une opposition pourtant se manifeste, car toute la Famille royale n'accepte pas aussi aisément que la Reine l'installation de la marquise à la Cour : « Il paraît, écrit encore notre témoin, qu'elle est fort satisfaite, non seulement de la Reine, mais même de Mesdames, qu'elle est aussi assez contente de la manière dont Madame la Dauphine la traite; mais le silence, l'embarras et l'air sérieux de M. le Dauphin, quand il la voit, lui font de la peine. Cependant, elle ne s'en plaint point, et ce n'est que par ses amis qu'on peut le savoir. » Elle est assez fine cependant et assez avertie pour deviner, à cette attitude du Dauphin, d'où lui peut venir un jour un danger sérieux.

Ces dispositions du jeune prince n'ont rien d'inattendu. Il a vu des mêmes yeux, durant toute son adolescence, les premières maîtresses de son père; ne transigeant point avec les principes qui lui ont été enseignés et qui font la règle de sa vie, il se sent humilié, comme fils et comme sujet, de la conduite du Roi. Ce qu'il sait des origines de madame de Pompadour et des idées qu'elle professe est fait pour lui inspirer une sorte de répugnance. Presque tous les hommes qui ont sur lui de l'autorité, et entre tous l'évêque de Mirepoix, l'entretiennent dans ces sentiments. Enfin, il est trop tendre fils pour ne pas souffrir des contacts imposés à sa mère, même s'il la voit consentir, à force de vertu et d'oubli d'elle-même, à les accepter sans se plaindre.

Le Dauphin s'est beaucoup développé durant l'année qui s'achève. Le mariage, la vie des camps, l'enthousiasme militaire l'ont transformé. Il a pris l'habitude de juger davantage par lui-même et de dire ses jugements. L'exemple du duc d'Ayen, qu'il a particulièrement fréquenté à l'armée, lui a donné une liberté de langage qui commence même à inquiéter la Reine; il y a du moins gagné d'être un peu retiré de cette « enfance » persistante qui menaçait de durer toujours. Il ne se risquera plus aux juvéniles hardiesses qui lui ont si mal réussi au temps de madame de Châteauroux; mais il attendra son heure et préparera l'assaut qu'il compte bien livrer, un jour prochain, à la nouvelle dame.

Il est une menace plus pressante, celle des moqueries et des rivalités de femmes. L'empressement de M. de Richelieu n'a pas duré longtemps; il a trouvé, sans doute, madame de Pompadour moins docile qu'il ne l'espérait aux directions de son expérience. Sa nièce Lauragnais, à son tour, au profit de laquelle il avait eu des vues sur le Roi, se met en froid

avec la favorite; elle boude, se prétend malade pour ne point paraître aux soupers, et l'on dit que le Roi lui-même doit prendre la peine d'intervenir dans la brouille, pour raccommoder duchesse et marquise. C'est surtout par Richelieu et madame de Lauragnais qu'on sait ce qui se passe dans les intérieurs, le ton qui y règne, la gêne que causent au Roi certains propos de la favorite sentant encore la « grisette ». Ces propos se font rares cependant, et plus rares qu'on ne le dit; mais il suffit d'un seul, bien authentique, pour alimenter longtemps les médisances. C'est chaque fois un piquant plaisir pour la princesse de Rohan, par exemple, femme de cour jusqu'au bout des doigts et femme d'esprit, malicieuse et mordante, qui chante la chanson comme un page et y ajoute au besoin les plus verts couplets.

M. de Maurepas, charmant et perfide, qui prend décidément parti contre toutes les maîtresses, exerce aux dépens de celle-ci sa verve méchante, colporte les gaucheries qu'on lui prête, singe ses révérences, ses façons vives, son ton décidé. Pour une épigramme, rimée ou non, dont le succès contre une femme est toujours sûr devant d'autres femmes, M. de Maurepas risquerait sa place de ministre; mais il ne pense pas courir de tels dangers; personne ne croit à l'avenir de la « cailllette du Roi », et l'on s' imagine que Sa Majesté se trouvera fort gênée d'avoir donné un brevet, le jour, probablement prochain, où passera son caprice de bourgeoisie.

Brsquement, dès le retour à Versailles, les choses se modifient et l'on commence à craindre que cette liaison puisse avoir des chances de durée et produire naturellement des conséquences politiques. Une des plus grosses charges de l'État change de titulaire, et c'est madame de Pompadour qui l'a voulu. Il s'agit du contrôle général des finances, que tenait avec une compétence reconnue et l'autorité d'une expérience de quinze ans, l'honnête Philibert Orry. Les frères Pâris ont rencontré souvent auprès de lui des difficultés pour passer et signer les marchés des entreprises qu'ils font pour les subsistances militaires. Ces amis de la marquise sont gens importants, avec lesquels comptent les généraux en temps de guerre et qui, assurant à eux seuls les approvisionnements, détiennent en leurs mains le sort des batailles. Ils se savent indispensables et veulent que, désormais, madame de Pompadour fasse exécuter leurs volontés sans de gênantes vérifications. Précisément, M. Orry a trouvé excessifs leurs derniers prélèvements; étant brutal et de parole rude, il l'a dit en termes peu obligeants, et MM. Pâris ont déclaré qu'ils ne feraient plus aucune affaire tant que le contrôleur général serait en place.

La marquise s'est mise au service de leur rancune et assiège le Roi de leurs récriminations. On reproche à Orry d'avoir imposé son jeune neveu Bertier de Sauvigny pour l'intendance de Paris; on prétend qu'il assure à tort que l'état des finances ne permettra pas

de continuer la guerre très longtemps. Le Roi, nullement mécontent d'un serviteur éprouvé, mais obsédé de plaintes, cède pour s'éviter l'ennui de les entendre. Toutefois, fidèle une fois encore aux conseils du cardinal de Fleury, ce n'est point un homme de madame de Pompadour qu'il nomme. Orry lui-même, invité à remettre ses charges pour prendre du repos, avertit le Roi, dans son audience, du danger qu'il y aurait à laisser ses finances à la disposition de certaines complaisances; il lui fait choisir Machault d'Arnouville, l'habile intendant de Valenciennes, et s'offre à mettre ce successeur au courant des affaires. Ce dernier service rendu, il se retire dans sa maison de Berey. La Cour et la Ville l'y vont visiter, moins par estime que pour protester contre les intrigues qui le renversent; mais ce renvoi de ministre, malgré les formes honorables dont on l'entoure, donne à penser à tous qu'il y aura quelque danger à faire opposition à la favorite, et qu'il sera bon d'être de ses amis.

On apprend précisément, coup sur coup, d'autres nouvelles, qui montrent jusqu'où va son crédit et ce qu'elle peut obtenir pour ceux qu'elle soutient. Pâris de Montmartel, qui se remarie, épouse mademoiselle de Béthune, fille du duc de Charost, capitaine des gardes du corps, et ce mariage va faire entrer le financier aux humbles origines dans une des plus nobles familles approchant le Roi. En même temps, la charge de directeur général des Bâtiments, laissée vacante par le départ d'Orry, qui la remplissait, est donnée à Le Normant de Tournehem, qui échange sa ferme générale contre cette haute fonction. C'est une véritable surintendance des arts, fort bien placée d'ailleurs entre ses mains, qui lui attribue la direction des commandes royales, des manufactures, des constructions et des embellissements des châteaux, qui l'amène au travail du Roi comme un ministre, qui le mêle à une quantité d'affaires, le rend serviable à beaucoup de gens et fera de lui, pour sa nièce, un des appuis les moins apparents et les plus sûrs.

Par la même décision royale, la survivance de cette charge est assurée au frère de madame de Pompadour, son « frerot », comme elle l'appelle, Abel Poisson, qui a vingt ans et paraît à la Cour sous le nom de M. de Vandières. Le jeune Vandières cheminera promptement dans le monde; on le verra bientôt marquis de Marigny, « marquis d'avant-hier », dira la raillerie de Versailles, le jour où il prendra son titre, mais marquis tout de même et d'aussi bonne façon que la grande scène.

C'est au milieu du triomphe de tous les siens, ayant pleinement assuré l'avenir de ses enfants, que disparaît la femme qui a mené de si loin cette aventure extraordinaire. Le 24 décembre 1745, madame Poisson, depuis assez longtemps malade, meurt à Paris, suffoquée d'une indigestion. A quarante-six ans, elle gardait quelque chose de cette beauté qui avait peut-être décidé de sa fortune et préparé, au degré suprême, celle de sa fille. Il

était facile de souiller à plaisir cette mort, et la malignité publique n'y a point manqué. La marquise, qui n'a pas encore à ses ordres l'intendant de police et le « cabinet noir », ignore sans doute ces brocards et ces chansons, qui rendraient plus amer son chagrin filial. Mais elle passe dans le deuil les derniers jours de l'année, ayant sans cesse auprès d'elle le Roi, attendri par ses jolies larmes. Il l'emmène à Choisy pour la distraire, avec très peu de monde, et soupe chez elle, comme en famille, en compagnie du « petit frère ». Il veut décommander Marly; mais elle-même déclare, paraît-il, « que la mort de sa mère n'est pas un événement assez important pour

serait moins touchée et moins heureuse, si elle savait que le bel objet, commandé par le Roi, a d'abord été destiné à feu madame Poisson.

CHAPITRE III

La vie à la Cour

Le Carnaval de la Cour fut particulièrement joyeux en 1746. Les événements de l'année précédente avaient mis le Roi en bonne humeur. On lui trouvait l'air plus ouvert et s'intéressant à plus de choses. Il travaillait beaucoup avec ses ministres, surtout avec les

fêtes et les moyens de tenir, avec tout l'éclat qu'il comportait, leur rang de Filles de France. Le Roi avait réglé qu'elles auraient quarante mille écus chacune pour leurs habillements et leurs menus plaisirs. Le renouvellement complet des garde-robes avait amené de fortes dépenses, madame de Tallard, le jour où prit fin l'éducation, ayant fait main basse, suivant la coutume, sur tous les objets à l'usage de Mesdames, y compris les tabatières qu'elles avaient dans leur poche. La respectable maréchale de Duras, née Bournonville, avait été nommée dame d'honneur de Madame. Ce titre de « Madame » était réservé à Madame Henriette, la jumelle de Madame Infante, ma-



Cliché Giraudon.

LE CONCERT. — Gravure de A.-J. DUCLOS, d'après AUGUSTIN DE SAINT-AUBIN. (Cabinet des Estampes.)

déranger la Cour, et que les dames qui ont fait de la dépense pour Marly auraient justes raisons d'y avoir regret ».

Cette condescendance, qu'on nous rapporte sans étonnement, cette grâce faite par la marquise aux dames de la Reine et aux duchesses à tabouret, prête quelque peu à sourire. Au reste, l'ironie d'un observateur indépendant aurait de quoi s'exercer à cette heure. N'est-ce point chose incroyable qu'une telle mort puisse changer les projets d'une cour, troubler la vie du roi de France? Il y a mieux encore. La Reine a reçu, pour la première fois depuis bien des années, un présent du Roi pour ses étrennes, une magnifique tabatière d'or émaillé, sur laquelle est incrustée une petite montre. Elle a été extrêmement sensible à cette attention et l'attribue à la nouvelle influence. Elle

d'Argenson. Les nouvelles de ses armées étaient heureuses : le maréchal de Saxe faisait le siège de Bruxelles et revenait, après son succès, recevoir de son maître le château de Chambord, et une couronne de lauriers du public de l'Opéra. M. de Richelieu préparait, sur les côtes de l'Artois, l'embarquement de troupes qu'on pensait envoyer en Écosse pour soutenir le prince Charles-Édouard contre les Anglais. Il y avait toujours, autour de Louis XV, de nombreux projets militaires et des espérances de victoire.

La Cour s'animait par la présence d'une Dauphine et par l'achèvement de l'éducation de Mesdames aînées. Les deux princesses avaient désormais une dame d'honneur, une maison complète, le droit de jouer au jeu de la Reine, le devoir de paraître à toutes les

riée depuis sept ans déjà et dont l'exemple ne décidait point sa sœur. On parlait d'unir la sœur cadette, Madame Adélaïde, brune piquante de quatorze ans, de caractère fier et de sang vif, au prince de Piémont, fils du roi de Sardaigne. En attendant, se donnaient chez Mesdames des bals fort réussis, où tout le monde venait; la Reine continuait, en ses appartements, ses concerts de musique choisie; enfin, dans la salle du Manège, on représentait, avec l'opéra, de grands ballets allégoriques, devant la plus brillante assemblée qui fût en Europe.

Madame de Pompadour avait pris avec aisance la seule place qu'elle pût occuper encore dans cette Cour, celle de directrice et d'ordonnatrice des plaisirs. Le Premier gentilhomme en exercice s'empressait de recher-

cher ses conseils, et le programme des spectacles était décidé par elle. Nul ne s'étonnait qu'elle y fit triompher ses amis. Le grand succès de l'année, à Versailles comme à Paris, était le ballet de *Zeliska*, où le comédien Lanoue, qui en était l'auteur, avait mis en scène, le plus galamment du monde, une quantité de fées, de pâtres et de bergères, et dans lequel la musique des divertissements était composée par Jélyotte.

Le Roi, assez souvent indifférent, feignait, pour plaire à la marquise, de s'intéresser à ces petites questions de théâtre, auxquelles elle s'entendait si bien. A son tour, pour finir le carnaval, elle voulut l'accompagner au bal de l'Opéra, et lui rappela ainsi le singulier anniversaire de leur liaison, dont les détails demeuraient leur secret.

Cette fois, la compagnie se trouvait nombreuse et tous les incidents de la soirée étaient racontés le lendemain. On sut que, le lundi gras, le Roi, ayant soupé dans ses Cabinets, fut à un bal de Versailles, qu'on appelait le Bal du Petit-Écu, puis alla prendre ses carrosses à la Petite-Écurie : « Il y en avait trois, et trois officiers à cheval; point de gardes. Le Roi alla, dans ses carrosses, jusqu'au Pont-Tournant, où il trouva un carrosse à M. de Soubise et un de remise; il y avait de dames avec le Roi, mesdames de Pompadour, d'Estades, du Roure, et beaucoup d'hommes, entre autres le maréchal de Duras. Le Roi et sa compagnie s'arrangèrent comme ils purent dans les deux carrosses et arrivèrent à l'Opéra, où le Roi ne fut point reconnu, tout au plus par quelques personnes vers la fin du bal. En revenant, le carrosse de M. de Soubise, où était le Roi, cassa vis-à-vis de Saint-Roch; toute la compagnie fut obligée de se servir du carrosse de remise; on le remplit tant qu'on put; les uns montèrent derrière et le maréchal de Saxe sur le siège jusqu'au Pont-Tournant, où le Roi trouva ses carrosses. Le Roi arriva ici à sept heures un quart, entendit la messe et se coucha; il ne se releva qu'à cinq heures du soir. Il alla au bal de Mesdames, dont madame de Tallard faisait encore les honneurs, conjointement avec madame de Duras. »

Pendant ce temps, la reine Marie prenait part chaque jour aux prières publiques des Quarante-Heures, et le Roi, ayant reçu les cendres le mercredi matin, allait se recoucher et ne se relevait qu'à sept heures de l'après-dîner.

Cette vie de mouvement et de plaisirs, qu'interrompt à peine le saint temps du Carême et qui reprend ensuite, sous une nouvelle forme, avec les chasses forcenées et les voyages incessants, convient tout d'abord aux nerfs résistants de madame de Pompadour. Mais déjà les pièges de la Cour se multiplient, lui révélant la méchanceté et la bassesse, et lui faisant payer cher ses premiers triomphes. Ne voulant de mal à personne, elle est surprise de celui qu'on lui cause; elle souffre assez vivement des perfidies qui lui sont faites et qui tendent à travestir ses sentiments.

Madame de Tallard a été des plus empres-

sées à la flatter et à gagner ses bonnes grâces; il s'agit pour cette dame d'obtenir qu'on lui conserve un titre qui l'attache pour toujours à Mesdames. Madame de Pompadour, sollicitée, accepte d'en parler au Roi. Mais une autre démarche, qui montre bien le rôle qu'elle joue déjà auprès de la Famille royale, vient l'arrêter dans son zèle : Madame Henriette, qui ne veut plus de sa gouvernante, s'adresse à la favorite, de son côté, pour le faire savoir à son père. Madame de Pompadour ne peut hésiter, et transmet naturellement la seconde requête. Madame de Tallard, qui l'apprend, invente, pour se venger, une histoire de femme de chambre à nommer chez la Dauphine; il circule par ses soins un billet anonyme qui compromet la marquise, en laissant croire qu'elle veut avoir cette place pour une de ses créatures, afin de faire espionner les princes à son profit.

Très émue de cette « noirceur épouvantable », madame de Pompadour demande audience au Dauphin et à la Dauphine, et se justifie, preuves en main, des infamies qu'on lui a prêtées. Comme il lui est plus difficile d'être admise auprès de la Reine, qu'elle suppose trompée également, c'est madame de Luynes qu'elle va trouver et qu'elle supplie de savoir si la Reine ajoute foi à ces « horreurs ». Nous gagnons à cette alerte deux billets admirablement significatifs, dont le premier est la réponse de la dame d'honneur : « Je viens de parler à la Reine, Madame; je l'ai suppliée avec instance de me dire naturellement si elle avait quelque peine contre vous; elle m'a répondu du meilleur ton qu'il n'y avait rien et qu'elle était même très sensible à l'attention que vous avez de lui plaire en toutes occasions; elle a même désiré que je vous le mandasse. »

La marquise envoie aussitôt son remerciement : « Vous me rendez la vie, Madame la Duchesse; je suis depuis trois jours dans une douleur sans égale, et vous le croirez sans peine, connaissant comme vous le faites mon attachement pour la Reine. On m'a fait des noirceurs exécrables auprès de M. le Dauphin et de Madame la Dauphine; ils ont eu assez de bonté pour moi pour me permettre de leur prouver la fausseté des horreurs dont on m'accusait. On m'a dit, quelques jours avant ce temps, que l'on avait indisposé la Reine contre moi; jugez de mon désespoir, moi qui donnerais ma vie pour elle, dont les bontés me sont tous les jours plus précieuses. Il est certain que plus elle a de bontés pour moi, et plus la jalousie des monstres de ce pays-ci seront occupés à me faire mille horreurs, si elle n'a la bonté d'être en garde contre eux et vouloir bien me faire dire de quoi je suis accusée; il ne me sera pas difficile de me justifier. La tranquillité de mon âme à ce sujet m'en répond. J'espère, Madame, que l'amitié que vous avez pour moi et plus encore la connaissance de mon caractère vous seront garants de ce que je vous mande. Sans doute je vous aurai ennuyée par un si long récit, mais j'ai le cœur si pénétré que je n'ai pu vous le cacher. Vous connaissez mes senti-

ments pour vous, Madame; ils ne finiront qu'avec ma vie. »

Il n'y a aucune raison pour suspecter, sous les flatteries du mauvais style, la sincérité des sentiments. La marquise, toutefois, attend quelque récompense de ses attentions bien reçues et de ses empressements. Les paroles bienveillantes ne lui suffisent pas; elle voudrait recueillir quelque une de ces distinctions d'étiquette dont elle a besoin pour ressembler parfaitement aux autres dames de la Cour. A la cérémonie de la Cène, par exemple, qui a lieu le jeudi saint, quinze dames sont nommées par la Reine pour l'aider dans ses habituelles fonctions et lui présenter les plats qu'elle sert elle-même aux douze petites filles pauvres, de qui elle a d'abord lavé les pieds. Madame de Pompadour, croyant l'occasion bonne de se glisser, sous couleur de charité, au près de la Reine, écrit à madame de Luynes que, si Sa Majesté a besoin d'une dame pour porter ses plats, elle s'offre avec grand plaisir, étant flattée de tout ce qui pourrait lui prouver son respect. La Reine la fait remercier de façon aimable, l'assurant qu'elle aura le mérite de sa démarche sans en avoir la peine, le nombre des dames suffisant à la cérémonie.

La marquise espère mieux réussir pour la quête du jour de Pâques; mais elle s'y prend mal et semble forcer la main : « Il y a deux ou trois jours que madame de Luynes rencontra madame de Pompadour dans l'Appartement; madame de Pompadour lui dit : « Tout le monde dit que je quêterai le jour de Pâques. » Madame de Luynes lui répondit qu'elle n'en avait point entendu parler à la Reine. Madame de Luynes rendit compte aussitôt à la Reine de ce propos. La Reine a jugé que ce désir de quêter venait plutôt de madame de Pompadour que du Roi, lequel pourrait peut-être trouver lui-même qu'il ne serait pas trop décent que madame de Pompadour quêtât; ainsi la Reine nomma hier madame de Castries pour quêter dimanche. » C'est la conscience religieuse de la Reine qui s'est trouvée offensée en cette affaire, et l'on sait que de ce côté elle ne transige jamais; la favorite, experte dans toutes les délicatesses, ignore celles qui se rattachent à ces sentiments.

Malgré ces petits échecs qui la montrent un peu trop pressée, elle ne se décourage en rien. Le duc de Luynes conte une anecdote sur les carrosses de la Reine, dans lesquels madame de Pompadour s'obstine à vouloir monter au moins une fois : « Cette proposition n'a pas été trop bien reçue; madame de Luynes a cherché à adoucir autant qu'il lui a été possible la peine qu'elle faisait à la Reine, et a pris la liberté de lui représenter que, lorsque madame de Pompadour lui demandait une grâce, on pouvait être sûr que c'était de l'agrément du Roi; qu'ainsi ce n'était point de la personne de madame de Pompadour qu'il s'agissait, mais de la personne même du Roi, et que, par conséquent, ce serait une occasion de plaire au Roi, dont la Reine profiterait. A ces réflexions on aurait

pu en ajouter une dernière, *si la Reine avait été disposée à l'entendre*, c'est que madame de Pompadour cherche en toute occasion, non seulement à donner des marques de son respect à la Reine, mais même tout ce qui peut lui être agréable. Madame de Luynes a diminué autant qu'il lui a été possible le désagrément du refus, en lui disant que la Reine ne mène que deux carrosses; que par conséquent il n'y a que douze places, parce que Mesdames vont avec la Reine; que si cependant quelqu'une des dames qui doivent suivre la Reine manquait, comme par exemple madame de Villars, madame de Pompadour aurait une place. La Reine a consenti à cet adoucissement. »

La bonne Reine s'est impatientée visiblement d'une insistance vraiment indiscrette; mais, comme elle se repent vite et quelle hâte chrétienne à réparer! Non seulement elle nomme madame de Pompadour pour une place devenue vacante dans les carrosses; mais, ayant dans son grand cabinet un diner de dames un peu nombreux, elle lui fait dire de venir dîner avec elle. Madame de Pompadour s'empresse, reconnaissante, ravie, orgueilleuse plutôt qu'humiliée d'être la seule de toutes ces dames qui n'ait point de charge à la Cour. Elle est d'ailleurs, en tout temps, d'une aisance parfaite, prenant sa place partout sans embarras, et un témoin nous la fait voir, à ce moment, chez la Reine, dans une attitude qui paraît à l'honneur des deux femmes : « Elle jouait toujours au jeu de la Reine, y étant avec beaucoup de grâce et de décence; et je remarquai que, l'heure étant venue d'aller aux Petits Cabinets, elle demandait la permission de quitter le jeu à la Reine, qui lui disait avec bonté : « Allez! » Belle remarque à faire en philosophe et en chrétien sur tout cela. »

Les soupers des jours de chasse n'avaient presque jamais lieu maintenant dans les Cabinets du Roi. C'était chez la favorite qu'on se réunissait trois ou quatre fois par semaine; rien ne marquait mieux la place prise par elle, que de voir transporté dans son propre appartement cette sorte de rite établi par le Roi chasseur et qui créait autour de lui, à côté de la grande représentation, comme un cercle familial et choisi.

Pendant ces soupers, Louis XV s'humanisait un peu, s'intéressait au moins par une parole aux affaires de chacun, écoutait la plaisanterie des hommes d'esprit et daignait sourire. La faveur était grande d'y être nommé et la liste, toujours assez courte, dépendait du caprice du moment. Les courtisans les plus importants guettaient anxieusement, au débotté dans le cabinet, le regard du maître, pour être vus de lui l'instant où il songeait à désigner les convives. Il valait la peine d'y penser, car avec le Roi les absents avaient toujours tort, et c'était beaucoup qu'il eût aperçu à ses côtés, dans la familiarité d'un souper, le visage de l'homme qui sollicitait un cordon ou un commandement. Les plus honnêtes gens ne dédaignaient point les petits

moyens pour se faire mettre sur la liste, et l'on commençait d'ordinaire par le demander à madame de Pompadour, qui prenait une occasion favorable pour rappeler au Roi le nom et la requête.

Un des témoins les moins connus et les plus véridiques de la Cour de Louis XV, le prince de Croy, plus tard duc de Croy et maréchal de France, alors tout jeune colonel au régiment Royal-Roussillon-Cavalerie, ne manquait point de passer à la Cour la plus grande partie de son temps, entre ses campagnes militaires. C'était un homme d'une intégrité irréprochable, comme ses Mémoires l'attestent amplement; mais, ne vivant pas à la Cour, il y avait chance que le Roi l'oubliât, ainsi que tant d'autres, s'il ne faisait parler de lui. En effet, quoique son rang lui donnât droit de chasser avec Sa Majesté, il était un des rares chasseurs qui ne soupaient jamais. Bien qu'il lui en coûtât un peu, au début, d'agir par madame de Pompadour, il n'hésita pas trop longtemps à recourir à elle. Il trouvait la femme « charmante de caractère et de figure », ce qui diminuait beaucoup l'humiliation d'être son obligé; voulant souper avec le Roi, sachant « qu'on n'y avait accès que par la marquise », il se décida à prendre la voie qu'il fallait pour réussir.

Le beau-père du jeune officier, le maréchal d'Harcourt, l'a un jour présenté à la dame, à sa toilette; mais on n'a pas fait attention à lui. Il s'adresse donc aux Pâris, avec qui il est bien, et à M. de Tournehem. M. de Montmartel le recommande à son amie, qui le lendemain porte les yeux sur lui : l'examen étant satisfaisant, on promet à Montmartel de parler au Roi. Enfin, un soir de janvier, ayant chassé comme à l'ordinaire, M. de Croy est, avec les autres courtisans, devant la porte du petit escalier; l'huissier lit la liste et les élus montent à mesure qu'ils sont appelés, laissant derrière eux la foule humiliée des refusés. Après une courte anxiété, le prince a la joie d'entendre son nom, et le voilà à son tour dans ces Cabinets de Versailles, où sa première entrée sera une des grandes dates de sa vie. Ce qu'il y a vu et noté, il l'a dit avec tant de précision qu'il n'y a qu'à lui laisser la parole, sans rien changer au style de ce gentilhomme, habitué à causer la plume à la main et sans autre prétention que de parler clair :

« Étant monté, l'on attendait le souper dans le petit salon; le Roi ne venait que pour se mettre à table avec les dames. La salle à manger était charmante et le souper fort agréable, sans gêne; on n'était servi que par deux ou trois valets de la garde-robe, qui se retiraient après vous avoir donné ce qu'il fallait que chacun eût devant soi. La liberté et la décence m'y parurent bien observées; le Roi était gai, libre, mais toujours avec une grandeur qui ne le laissait pas oublier; il ne paraissait plus du tout timide, mais fort d'habitude, parlant très bien et beaucoup, se divertissant et sachant alors se divertir. Il paraissait fort amoureux de madame de Pom-

padour, sans se contraindre à cet égard, ayant toute honte secouée et paraissant avoir pris son parti, soit qu'il s'étourdît ou autrement, ayant pris le sentiment du monde là-dessus, sans s'écarter sur d'autres, c'est-à-dire s'arrangeant des principes (comme bien des gens font) suivant ses goûts ou passions. Il me parut fort instruit des petites choses et des petits détails sans que cela le dérangerât, ni sans se commettre sur les grandes choses. La discrétion était née avec lui; cependant on croit qu'en particulier il disait presque tout à la marquise. En général, suivant les principes du grand monde, il me parut fort grand dans ce particulier, et tout cela fort bien réglé.

« Je remarquai qu'il parla à la marquise en badinant sur sa campagne, et comme réellement voulant y aller au 1^{er} mai. Il m'a paru qu'il lui parlait fort librement en maîtresse qu'il aimait, mais dont il voulait s'amuser et qu'il sentait qu'il n'avait que pour cela, et elle, se conduisant très bien, avait beaucoup de crédit, mais le Roi voulait toujours être maître absolu et avait de la fermeté là-dessus.... Il me paraissait que le particulier des Cabinets... ne consistait que dans le souper et une heure ou deux de jeux après le souper, et que le véritable particulier était dans les autres Petits Cabinets, où très peu des anciens et des intimes courtisans entraient. Le Roi était, comme j'ai dit, fort d'habitude, aimant ses anciennes connaissances, ayant de la peine à s'en détacher et n'aimant pas les nouveaux visages; et c'est, je crois, à cette humeur constante et d'habitude que plusieurs devaient la durée de leur apparente faveur, car, hors les véritables intimes dans le petit intérieur, les autres n'avaient, je crois, que très peu ou point de crédit.

« Nous fûmes dix-huit serrés à table, à savoir, à commencer par ma droite et de suite : M. de Livry, madame la marquise de Pompadour, le Roi, madame la comtesse d'Estrades, la grande amie de madame de Pompadour, le duc d'Ayen, la grande madame de Brancas, le comte de Noailles, M. de la Suse, dit le Grand Maréchal, le comte de Coigny, la comtesse d'Egmont, M. de Croissy, dit Pilo, le marquis de Renel, le duc de Fitz-James, le duc de Broglie, le prince de Turenne, M. de Crillon, M. de Voyer d'Argenson et moi. Le maréchal de Saxe y était, mais il ne se mit pas à table, ne faisant que dîner, et il accrochait seulement des morceaux, étant extrêmement gourmand. Le Roi, qui l'appela toujours comte de Saxe, paraissait l'aimer et l'estimer beaucoup, et lui y répondait avec une franchise et une justesse admirables. Madame de Pompadour lui était tout à fait attachée. On fut deux heures à table avec grande liberté et sans aucun excès. Ensuite le Roi passa dans le petit salon; il y chauffa et versa lui-même son café, car personne ne paraissait là et on se servait soi-même. Il fit une partie de comète avec madame de Pompadour, Coigny, madame de Brancas et le comte de Noailles, petit jeu; le Roi aimait le jeu, mais madame de Pompadour le haïssait et paraissait chercher à l'en éloigner. Le reste



Cliché Braun, Clément et C^{ie}.

LOUIS XV.

Tableau de CARLE VAN LOO. (Musée de Versailles.)

de la compagnie fit deux parties, petit jeu. Le Roi ordonnait à tout le monde de s'asseoir, même ceux qui ne jouaient pas; je restai appuyé sur l'écran à le voir jouer; et madame de Pompadour le pressant de se retirer et s'endormant, il se leva à une heure et lui dit à demi-haut (ce me semble) et gaiement : « Allons! allons nous coucher. » Les dames firent la révérence et s'en allèrent, et lui fit aussi la révérence et s'enferma dans ses Petits Cabinets; et nous tous, nous descendîmes par le petit escalier de madame de Pompadour où donne une porte, et nous revînmes par les appartements à son coucher public à l'ordinaire, qui se fit tout de suite.

« Ainsi se passa la première fois que je soupai dans les Cabinets à Versailles, et tout cela m'ayant paru simple et bien suivant le grand monde, et que je pouvais en être sans me mêler ni rien faire de mal, je résolus de m'y attacher assez et de faire ce qu'il faudrait pour y être admis de temps en temps..., et de ne m'y pas trop abandonner non plus, pour ne m'y pas laisser emporter au torrent. »

Une des choses qui apparaissent le mieux par ce récit, c'est la facilité que les intérieurs de Versailles donnent au Roi pour s'isoler. Au-dessus de sa chambre à coucher et des Cabinets qui y font suite, règnent plusieurs étages de petites pièces et d'entresols s'éclairant par d'étroites cours ignorées du public et sur lesquelles ne donne aucun logement privé. Ce sont proprement les Petits Cabinets ou Petits Appartements, comme les désignent, le plus souvent par ouï-dire, les divers Mémoires de l'époque. Ces petits Cabinets, d'une distribution compliquée, véritable labyrinthe d'escaliers et de couloirs enchevêtrés, jouent un grand rôle dans la vie de Louis XV. C'est là qu'il a sa bibliothèque, ses cartes de géographie, son tour, ses cuisines, ses confitures, ses distilleries, une salle de bains et même, sur une des terrasses supérieures, des jardins et des volières. La décoration est partout fort soignée; les sculptures ont été proportionnées au peu de hauteur et plus souvent vernissées que dorées. La principale pièce est la « petite galerie des Petits Appartements », peinte en vernis Martin, voisine d'un « cabinet vert » réservé aux jeux, et ornée de tableaux représentant des chasses d'animaux sauvages, par Lancret, Pater, De Troy, Carle Van Loo, Parrocel et Boucher.

Dans ces « réduits délicieux », comme les nomme un contemporain, Louis XV se trouve vraiment chez lui, autant que pourrait l'être un simple particulier. En ce coin de Versailles, qu'il s'est réservé de préférence et qu'il dispose à son goût, il est sûr de n'être jamais dérangé. Il n'y convie que fort rarement ses enfants eux-mêmes. Une telle solitude a ses inconvénients, qui résultent de la multiplicité des escaliers, des issues difficiles à garder et du petit nombre des gens de service; plusieurs fois des étrangers s'y introduisent et s'avancent par mégarde jusqu'à la pièce où est le Roi. Mais les commodités sont considérables pour mainte circonstance de la

vie quotidienne; et, tout d'abord, les passages des Petits Cabinets permettent à Louis XV de se rendre, à toute heure et à l'insu de tous, chez madame de Pompadour.

La marquise est logée à peu de distance de ces Petits Cabinets, à la même hauteur, sous les toits, du côté du Parterre du Nord. Bien que l'appartement soit à une centaine de marches au-dessus des cours, il n'est dédaigné par personne; c'est celui dont madame de Châteauroux s'est contentée, et plus tard il doit être habité par M. de Richelieu. Le Roi a eu peu de chose à faire changer pour y loger ses nouvelles amours, et le meuble ancien y est resté.

Par une circonstance singulière, ce premier appartement de madame de Pompadour se trouvera conservé à peu près intact dans sa disposition ancienne, alors que tous les étages supérieurs des Petits Cabinets auront disparu. On le reconnaît, des jardins, aux neuf fenêtres qui font suite à celles de l'attique du salon de la Guerre. La vue fort étendue qu'on a de cet appartement y ajoutait le plus grand charme; au-dessus des arbres du parterre qu'on dominait, à peu près aussi élevés alors que ceux qui les remplacent aujourd'hui, l'horizon était borné par la forêt de Marly, qui rappelait au Roi et à ses invités leurs prouesses de chasseurs.

On entre par une vaste antichambre, dont la cheminée porte une glace de style Louis XIV et qui donne accès, à droite sur la chambre à coucher, à gauche sur une pièce à large alcôve, comme en présentent souvent les salles à manger de l'époque; le voisinage d'un petit réchauffoir dallé de marbre montre que c'est bien là qu'il faut évoquer les soupers les plus intimes de Louis XV. Dans la chambre à coucher, la boiserie, d'un dessin élégant et simple, est formée de grands panneaux à coquille, dans le goût de Verberck; l'alcôve, au cintre couronné d'un écusson fleuri, s'ouvre entre deux cabinets munis d'armoires. En ce sanctuaire des grâces, que le hasard des temps a respecté, on se figure volontiers la cérémonie de la toilette : tous les hommes de la Cour et les femmes les plus brillantes montant chez madame de Pompadour vers une heure de l'après-midi; chacun désireux de s'y montrer, fier d'y apporter les nouvelles, de dire une parole qui soit remarquée et qui ait chance d'être répétée au Roi; enfin, suivant le mot d'un habitué de ces jolies heures, « la marquise entourée à sa toilette comme une reine », et régnant en effet, par le prestige de sa faveur et aussi par sa beauté, son à-propos et son esprit.

Tels sont les lieux où se passe, à Versailles, la plus grande partie de la journée du Roi et de madame de Pompadour, pendant les premières années de leur liaison, celles où le lien de la passion n'a pas fait place encore à la chaîne de l'habitude. Le décor des Petits Cabinets, comme celui de l'appartement de la maîtresse, révèlent leur vie somptueuse et retirée. Nul ne pénètre dans ces parties du Château, quand le Roi s'y trouve. Pour une affaire urgente, les ministres écrivent; ils ne

sont reçus que s'ils ont à amener un courrier de grande importance; hors ce cas, les garçons bleus, qui font le service intérieur, n'introduisent jamais personne.

Quelle puissance donnée à la femme par ces longues heures de tête-à-tête, et quel champ ouvert à l'ingéniosité de son esprit! C'est alors seulement que le Roi est à l'aise auprès d'un être aimable, qui le devine, le distrait, l'intéresse, combat son pitoyable ennui par l'activité d'une fantaisie jamais lassée, par des projets sans cesse variés de spectacles, de fêtes, de jeux, de voyages et de constructions. La marquise connaît tous les bons écrivains de France et peut réciter des scènes entières de comédie. D'autres fois, après s'être risquée à parler affaires, à servir un protégé, quand le front royal se rembrunit, elle se met au clavecin, chante l'opéra en vogue ou l'une de ces simples chansons du temps, fraîches et joyeuses, qui conviennent aux harmonies délicates de sa voix.

Le sentiment n'est point absent de ces causeries, avec les nuances de discrétion et de respect qui plaisent au Roi. Cependant la façon d'aimer de madame de Pompadour, pour sincère et passionnée qu'elle soit, ne va pas sans le désir de dominer son maître. Une des raisons qui exaltent sa joie vient de ce qu'elle a résolu, en partie du moins, ce difficile problème; mais personne, hormis son entourage domestique le plus étroit, ne sait au prix de quelles luttes et de quels efforts, et avec quelles anxiétés du lendemain. Le Roi est lié par l'accoutumance, et ce trait de son caractère est connu de tout ce qui l'approche; il peut supporter indéfiniment les gens, s'ils lui sont utiles, mais aussi par des coups brusques et inattendus il frappe sans ménagement ceux à qui il faisait bonne figure. Il faut que la favorite ne perde pas un instant le souci de plaire, que toutes ses paroles, ses actes, ses gestes soient pour charmer, et que le charme se renouvelle et se rajeunisse, car on n'est pas sûr d'agir deux fois par les mêmes moyens et, chez de tels hommes, la rupture est prompte et sans retour.

La beauté de madame de Pompadour, cette beauté dont elle est vaine et qu'elle veut entendre louer, n'a, en vérité, rien d'exceptionnel, rien qui l'assure d'un triomphe constant. Ses insomnies, ses nerfs aisément troublés et l'effort qu'elle fait pour les dominer, les indispositions qui altèrent souvent son teint, rendent l'attrait fragile du plaisir plus fragile encore et plus incertain. Pour livrer sa bataille journalière, pour vaincre au moins par la surprise, et tenir en éveil une imagination blasée, elle doit parer ses grâces d'attifements rares et imprévus, de même que son logis s'encombre des curiosités les plus singulières, des futilités charmantes que multiplie l'art de l'époque et qu'elle ne manque jamais d'acquiescer en leur nouveauté.

Pendant bien des années, elle ne parle guère au Roi des choses du gouvernement: elle ne les aperçoit, il est vrai, que sous la forme des hommes, agréables ou antipathi-

ques, qui les dirigent. Elle semble aussi considérer la politique comme une rivale qui lui enlève trop souvent l'amant qu'elle hérit et qu'elle voudrait posséder sans partage. A ce moment de sa vie, son ambition est surtout au service de son amour. Tout le temps qu'elle sacrifie est occupé à se créer une force, à se faire des amis, à récompenser les concours qui s'offrent, à conquérir ceux qui se refusent; elle lutte pied à pied, et heure par heure, contre les influences ennemies, les calomnies, les insinuations; elle reprend le Roi presque chaque jour, parce que presque chaque jour il se détache, et veille enfin à ce que tout ce qui avoisine le maître soit à elle, ou du moins ne travaille pas contre elle.

Ce rôle, soutenu avec tant de persévérance, avec tant d'efforts et parmi tant de périls, lui vaudra une récompense, non peut-être celle qu'elle eût choisie, car l'amour du Roi, un instant conquis avec ses sens, lui échappera avec eux, mais celle que tant de femmes lui envieront davantage : elle quittera son appartement « d'en haut », pour n'être plus que fort peu de temps maîtresse du Roi, mais pouvant déjà se croire maîtresse de la France.

Le 2 mai 1746, Louis XV se rendit à l'armée de Flandre, renonçant pour cette campagne à prendre avec lui le Dauphin. Le jeune prince allait être père, et l'heureux événement qu'on attendait devait ramener le Roi au bout d'un mois à peine. Cette année, ce ne fut plus un château de famille, mais une maison royale, qui abrita madame de Pompadour pendant l'absence. On avait fait, quelques jours auparavant, un court voyage à Choisy, afin d'y arrêter les arrangements de séjour; les adieux y furent d'autant plus tendres, qu'on remarquait chez la jeune femme une altération particulière de santé, qui semblait comporter des suites. Quelles qu'en fussent les causes, il suffit de penser combien la marquise, surmenée par le premier hiver de Versailles, devait avoir besoin de ce repos à la campagne dont elle avait pris l'habitude en sa vie bourgeoise.

Le Roi lui avait demandé, en partant, de vivre à Choisy dans la retraite, et d'en sortir seulement pour aller faire de temps en temps sa cour à la Reine. Elle pouvait, il est vrai, recevoir quelques dames à demeure, et les visites ne devaient point lui manquer. On lui laissait, de plus, un présent vraiment royal, et l'occasion d'occuper par des projets le temps de la solitude : « Lundi matin, écrit

le duc de Luynes, madame de Pompadour partit avec M. de Montmartel et M. de Tournhem pour aller à Crécy. C'est un très beau château, bien meublé, avec une terrasse que l'on dit avoir coûté cent mille écus; c'est une terre qui vaut vingt-cinq mille livres de rente.... Le Roi l'a achetée pour madame de Pompadour, en cas que le lien et le séjour lui convinsent; elle en paraît extrêmement contente, et fait déjà des arrangements pour la personne du Roi, comptant qu'il ira faire des voyages. » Rien ne convenait mieux à la marquise que d'avoir une terre à elle, et celle de Crécy, toute voisine de Dreux, ne l'éloignait pas trop de Versailles. Une entente avec Montmartel permit à la nouvelle propriétaire de paraître payer elle-même cette acquisition, qui allait être la première de tant d'autres.

Le Roi revient pour les couches de la Dauphine. Elles se font attendre et sont mauvaises : une fille naît le 19 juillet et, trois jours après, meurt la mère. Cette pauvre princesse, dont la destinée a été si courte, sera vite oubliée; seul le mari restera fidèle à sa mémoire, même dans un second mariage, et demandera, par ses volontés dernières, que son cœur soit mis à Saint-Denis, auprès du cercueil de celle qui a eu son premier amour. Nul autre que lui, à Versailles, ne se souviendra de l'Infante aux yeux bleus, aimante et timide, dont un portrait de Tocqué a fixé la douce image sans beauté. Personne ne parlera plus d'elle, après le trouble qui émeut la Cour, met en larmes la Famille royale, rassemble la Faculté pour l'ouverture du corps, cause un évanouissement à madame de Lauragais auprès du cadavre, et fait défiler, dans les longues galeries tendues de noir, la foule qui va visiter la chapelle ardente.

La Famille royale se retire à Choisy, bien que le château soit plein d'ouvriers. Mais Trianon est trop petit, Meudon sans meubles, Compiègne et Fontainebleau très éloignés; Marly rappelle les malheurs arrivés en 1712, la mort du duc de Bourgogne, six jours après sa femme, souvenirs tragiques qui ont frappé le Roi. Il a distribué les appartements de Choisy un peu en hâte; la Reine a le plus beau, le Dauphin le plus retiré, et madame de Pompadour a dû céder à une dame de la Reine celui qu'elle occupait. Dans ce séjour des plaisirs du Roi, la vie devient d'une telle tristesse que tout le monde s'ennuie à périr. Le jeu, qui fait toujours la grande ressource, manque et les soirées semblent sans fin : « La table des dames et des hommes se sert en

bas à dix heures un quart. Madame de Pompadour y est toujours à dîner et à souper. Vers minuit, le Roi vient à l'endroit où se tient toute la compagnie. Il s'assied auprès de madame de Pompadour; il fait la conversation avec elle et avec tout le monde, jusqu'à une heure ou une heure et quart qu'il va se coucher. » On remarque qu'il a mauvaise mine, et quelques-uns vont jusqu'à craindre « un mouvement de bile et d'humeur pareil au commencement de la maladie de Metz, dont l'époque ne peut s'oublier ».

Une seule affaire a mis en émoi les esprits et fourni matière à des conversations passionnées. C'est la question de « l'eau bénite », qu'il a fallu résoudre à propos des obsèques de la pauvre princesse. A la cérémonie d'usage, les Rohan et les Bouillon parviendront-ils à faire reconnaître leur prétention de jeter l'eau bénite sur le corps avant les ducs? Cette préséance leur est ardemment disputée. Le Roi a décidé que, en cas de rencontre de ces mes-sieurs et des ducs dans la chambre du corps, les honneurs ne seraient rendus à personne, et que ni les uns ni les autres ne jetteraient d'eau bénite; mais les dames qui accompagnent Mesdames, parmi lesquelles il y a des duchesses, font remarquer qu'elles vont se trouver dans l'obligation d'entrer dans la chambre; et les duchesses réclament leurs prérogatives.

La duchesse de Duras, dame d'honneur, a échangé des mots très vifs avec M. de Dreux, maître des cérémonies, peu porté pour les intérêts des ducs; il a été jusqu'à dire que, si la duchesse se présentait, en même temps que la princesse de Turenne (Bouillon), il lui arracherait le goupillon des mains! Après cette algarade, M. de Bouillon est venu voir madame de Duras, l'assurant fort poliment que les difficultés tombent d'elles-mêmes pour ce qui la concerne, puisqu'elle suit Mesdames par devoir de sa charge, mais que les Bouillon et les Rohan sont résolus à ne point céder aux autres dames. Le jour venu, comme la princesse de Turenne s'est fait mettre de garde, exprès, pour le moment de la venue de Mesdames, il faut toute la sagesse des duchesses de Brissac et de Beauvilliers, qui renoncent spontanément à leur eau bénite, pour éviter un conflit désobligeant et des aigreurs publiques devant le cercueil. Tout le monde a dit son mot sur l'affaire et pris parti, tant les étiquettes et les préséances tiennent de place dans cette Cour, où le véritable respect n'en tient plus.

PIERRE DE NOLHAC.

(A suivre.)



L'amour au XVII^e siècle

J'aimerais que le XVII^e siècle nous eût transmis quelques billets doux de Ninon de Lenclos, et la correspondance amoureuse de Mlle de La Vallière. Je demande pardon à la sainte carmélite de la placer en si mauvaise compagnie : c'est pour mieux faire comprendre son âme démesurée. La courtisane est bien plus de son temps correct et ordonné, que l'amante royale. Leurs lettres eussent mis en lumière cette différence ajoutée à tant d'autres : on eût retrouvé l'esprit du temps chez Ninon, et le cœur de Louise de La Vallière nous eût paru plus près de nous par son goût de la douleur et ses ardeurs passionnées. Aucun autre document de l'époque n'aurait eu notre préférence.

Ninon de Lenclos fut-elle une courtisane ? Le mot est bien offensant pour une personne aussi élégante et de tant de politesse. Il ne lui manqua que d'être mariée, même vaguement, pour jouir de la plus haute considération : encore Mme de La Fayette l'appelait-elle son amie, Mme Scarron la consultait, et la reine Christine de Suède ne dédaignait pas de la venir voir. Mais elle redoutait le mariage, et tous les engagements sérieux qui déterminent la respectabilité. Jeune, belle et bien née, elle donnait au siècle ce spectacle affligeant de n'avoir pas de mœurs et pas de préjugés. Chose singulière : on lui pardonna l'absence de ceux-ci comme de celles-là. Deux qualités faisaient oublier sa nouveauté indépendante. Elle avait ce qui constituait alors l'honnête homme : la sûreté dans l'amitié et le ton de bonne compagnie auquel elle formait les jeunes héros, tels que Condé et La Rochefoucauld. Son époque pouvait se reconnaître en son âme équilibrée et régulière, qui introduisait de l'ordre jusque dans ses désordres. Mme de Sévigné, qui l'appelait en riant sa *belle-fille*, n'était pas fâchée que son mauvais sujet de fils eût cette relation rassurante. Ninon excellait à modérer les passions : ses amants éconduits avec grâce, — au bout de peu de temps, par suite de sa prompte lassitude, — lui devenaient bientôt des amis. Elle n'avait pas de coquetterie : si elle promettait un amour éternel, c'était en riant, afin que l'on comprît que cette éternité durerait quelques nuits et peut-être quelques jours.

Au fait, on cite d'elle un billet d'amour¹. Il est d'un bonicisme désolant : — *Je n'aimerais que La Châtre*. — Ah ! le bon billet qu'a La Châtre ! dit-on encore aujourd'hui.

Ce jeune homme se l'était fait signer comme une lettre de change. A sa présentation, Ninon devait payer. Le billet vint à échéance, et fut protesté. Pourtant Ninon était peu cruelle. Son âme n'était point passionnée : je la soupçonne même, malgré le nombre inquiétant, à ce point de vue spécial, de ses amants, d'avoir ignoré les ardeurs des sens, qui parfois tiennent lieu de passion. On la crut heureuse jusqu'à la fin de sa philosophique vieillesse ; elle fut gâtée fort tard par la galanterie des hommes, et le petit abbé de Châteauneuf l'aima par snobisme comme elle avait quatre-vingts printemps. Quand elle disait : « Je rends grâce à Dieu, tous les soirs, de mon esprit, et je le prie tous les matins de me préserver des sottises de mon cœur, » elle se vantait : son cœur ne fit jamais de sottises. Elle était bien trop modérée pour aimer d'amour. Son indépendance ne lui servit de rien, pas même à faire des folies. L'étiquette des gens de cour, et la crainte de la société n'eussent pas mieux inspiré cette aventurière sans aventures. Le mot le plus sage qu'elle ait dit est celui-ci qu'elle prononça vers la fin et qui est plein de regret : « Qui m'eût proposé une pareille vie, je me serais pendue ! » Car rien ne vaut de sentir son cœur, de souffrir et d'aimer. Elle avait rompu avec les conventions, mais son siècle froid et correct pesait sur elle. Je n'ai pas dit qu'elle était bonne musicienne, et qu'elle montrait les plus jolies mains du monde en jouant du luth, du tiorbe ou de la guitare.

Laissons cette pauvre femme spirituelle pour courir au-devant de Louise de La Vallière. Elle mérite d'être vénérée, presque à l'égal d'une sainte. Elle aima éperdument, et la souffrance la donna à Dieu. Quelques événements tragiques résument sa vie. Elle a dix-sept ans quand le roi la voit à Fontainebleau : imaginez une fraîcheur d'aurore, et des yeux profonds et mélancoliques comme ces lacs de montagne qu'on rencontre cachés dans les sapins. La beauté de Louis XIV en pleine jeunesse était admirable. Elle oublia qu'il était roi pour se donner toute au beau jeune homme qui la séduisait. Comme les arbres de la forêt devaient s'incliner doucement sur ce couple aimable ! Cependant elle n'oubliait point de se tourmenter, et sa piété était un grand obstacle à sa passion. Deux fois elle s'enfuit de la cour. La première, ce

fut pour aller aux bénédictines de Saint-Cloud : le roi vint lui-même se la faire rendre ; il eût brûlé le couvent plutôt que de revenir sans elle. La seconde fois, la pauvre petite se réfugia aux filles de Sainte-Marie-de-Chaillet ; il fallut encore la laisser partir, emmenée par M. de Lauzun, capitaine des gardes, qui avait une escorte pour enfoncer la grille : ce sont des arguments auxquels on ne résiste guère. Mais déjà le roi ne se dérangeait plus et envoyait un subalterne.

Considérons dès lors les souffrances de sa vie : l'existence partagée avec Mme de Montespan que peu à peu on lui préfère ; cette rivale qu'elle rencontre partout, même à table, et qui se plaît à l'humilier ; surtout l'oubli du roi : trois années ainsi douloureuses. Enfin elle quitte la cour ; Louis XIV laisse partir avec indifférence la plus aimante de ses maîtresses. Le jour où elle prend le voile, toute la cour se rend à la petite chapelle des carmélites. C'est une belle *première* : Mme de Sévigné remarque que l'amante royale est fort jolie en religieuse, et critique le sermon de Bossuet que l'on s'accorde à trouver inférieur ce jour-là. Quelle pitié sœur Louise de la Miséricorde dut-elle éprouver pour ce monde de petites passions médiocres et de pauvres âmes sans vigueur ! Mais elle ne songeait pas à avoir pitié, elle s'élevait de l'amour humain à l'amour de Dieu où ne sont plus ni déceptions ni jalousies. Elle oubliait, elle aussi, auprès du Consolateur qu'elle s'était choisi. — « Quand j'aurai de la peine aux Carmélites, — disait-elle à Mme Scarron au temps où, dans le monde encore, elle songeait à la retraite, — je me souviendrai de ce qu'ils m'ont fait souffrir. » C'étaient du roi et de Mme de Montespan dont elle parlait. On dit même qu'elle avait supporté si longtemps leurs humiliations par esprit de pénitence et par goût de la douleur. Mais l'apaisement dut se faire bientôt dans une âme si parfaitement douce et tendre. Ses quelques joies d'amour ne la troublèrent jamais, et elle ne se souvint que de la faute qu'elle avait commise en aimant. Plus tard, Mme de Montespan, à son tour abandonnée, vint la voir. Quelle fut l'entrevue des deux femmes ? On peut imaginer les paroles pacifiques et délicates de sœur Louise, rafraîchissant comme une caresse l'âme désespérée de son ancienne rivale à son tour abaissée.

Mlle de La Vallière, avec son unique amour, remplit bien autrement sa vie que la légère

1. Au XVIII^e siècle parut un volume apocryphe de Ninon de Lenclos. Il est intitulé : *Mémoires sur la*

vie de Mlle de Lenclos, Amsterdam, François Joly, 1775. Cet ouvrage, tout paré de grâces ironiques et

légères, fait songer à l'heureuse collaboration de Jérôme Coignard et de M. Bergeret.

Ninon avec son bagage de caprices et de pas-sades. Combien pensent avoir beaucoup vécu, parce qu'ils se sont fort démenés dans ces intrigues où le cœur ne se prend point, qui seraient surpris s'ils connaissaient une seule des émotions réservées à ses élus par la pas-sion véritable ! Des vies qui paraissent ternes et vides furent toutes consumées par un sen-timent d'une admira-ble continuité de vio-lence. « Le plaisir de l'amour est d'ai-mer¹ », et chez quel-ques-uns ce plaisir est « une volupté in-térieure qui use et tue² ». A ceux-là je conseille de méditer la vie de sœur Louise : ils y trouveront de quoi flatter leur re-cherche de tendresse humaine et même divine.



Nous ne connaî-trions pas une lettre d'amour intéressante au xvii^e siècle (on ne saurait tenir pour amoureuse la sen-suelle correspondance de la présidente Fer-rand, qui sans cesse gourmande son amant le baron de Breteuil sur son ar-deur insuffisante), sans la vanité du ma-réchal de Chamilly qui nous valut les cinq lettres célèbres de la religieuse por-tugaise. Ces lettres, c'est tout un roman à la Pierre Loti, auquel il ne manque ni exo-tisme, ni jolie étran-gère abandonnée, et c'est encore toute une âme de jeune femme ardente et naturelle, une des plus complètes en tendresse qui se puissent connaître.

Je rappellerai en deux mots le roman : il est banal. En 1661, un jeune officier de France, le comte de Saint-Léger (plus tard marquis de Chamilly) suivit en Portugal le maréchal de Schomberg que Louis XIV en-voyait pour soutenir le roi don Altonse dans sa lutte contre l'Espagne. On se battit souvent dans la province d'Alem-Tejo, autour de Béja, qui se dresse au sommet d'une colline et

s'embrace encore de lumière au soir tombant lorsque l'ombre a envahi les pentes inclinées, couvertes d'oliviers et de vignes, qui l'enve-loppent. Un convent de franciscaines était l'ornement de cette petite ville. Une des reli-gieuses, Marianna Alcaforada, vit M. de Cha-milly en grande tenue, de la terrasse du cou-vent, et son cœur fut ému. En ce temps, les

milly quitta le Portugal en 1662, rappelé par des devoirs de famille, et le souci d'une car-rière brillante.

La pauvre abandonnée écrivit : ce sont ces lettres que nous avons. Le capitaine les laissa publier en 1669, mais ne retourna jamais à Béja. Il ajouta ce trophée d'amour à ceux qu'il avait récoltés dans les camps.

Bien que longues et monotones, ces lettres sont admira-bles. Elles surpassent en caractère celles d'Héloïse, qui mêlait par instants de la science historique à ses transports. Une jeune femme unis-sant dans un même sentiment la volupté, la tendresse et le goût du sacrifice, bien hu-maine par les ardeurs de sa chair et son dé-sir d'affection, au-dessus de l'humanité générale par l'oubli de soi-même, la gran-deur de la douleur et l'amour de son amour, se livre à nous en longues plain-tes passionnées.

Marianna aime avec une spontanéité di-gne de louanges. — « Vous me parûtes aimable avant que vous m'eussiez dit que vous m'aimiez, — écrit-elle à son amant, — vous me témoignâtes une grande passion, j'en fus ravis, et je m'a-bandonnai à vous aimer éperdument. » Elle n'a pas un geste de coquetterie, et c'est la coquetterie qui re-tient le plus les hom-mes ordinaires, com-me Chamilly. Ceux qui sont supérieurs ou qui ont simplement des habitudes d'ana-lyse, dédaignent les petits manèges, les artifices, les feintes et

les temporisations destinés à développer l'a-mour, qui devient ainsi semblable tout en-semble à un combat et à une comédie.

Plus tard, après l'abandon, la petite reli-gieuse, qui est d'une psychologie très fine, s'aperçoit bien qu'elle a fait fausse route : elle comprend que l'amour tout seul ne donne point toujours de l'amour, et qu'il y faut joindre un peu d'habileté.

De même qu'elle se donne spontanément,



Cliché Braun.

LOUISE-FRANÇOISE DE LA BAUME-LEBLANC, DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

Tableau de JEAN NOCRET. (Musée de Versailles.)

parloirs, et quelquefois d'autres pièces, s'ou-vraient aux hommes. Marianna était jeune, belle, crédule et enternée ; autant de raisons pour écouter les paroles du militaire. Et c'est un grand avantage de courir des dangers au moment où l'on veut séduire. La menace de la mort est un philtre d'amour : il y a une générosité à ne pas attrister par un refus des jours qui peuvent être comptés. Les joies des deux amants furent éphémères. M. de Cha-

1. La Rochefoucauld.

2. Renan.

elle ne réfléchit pas à la durée de l'amour. Elle ne doute même pas qu'il ne soit éternel. Elle écrit adorablement : « Je m'apercevais trop agréablement que j'étais avec vous pour penser que vous seriez un jour éloigné de moi. » Elle n'a jamais songé que ses plaisirs cesseraient avant sa passion. C'est la beauté d'un sentiment naturel de ne pas envisager sa durée. Les êtres simples sentent ainsi : ils ne gâtent point leurs heures de joie en y mêlant la certitude qu'elles finiront. Ils ne tourmentent point leur bonheur présent par des questions indiscrètes. Ils ne se demandent pas s'ils aimeront toujours : au moment où ils aiment, l'amour contient pour eux l'éternité.

Seulement c'est une grande souffrance de tomber d'un pareil rêve. Marianna est plus belle et plus ardente dans la douleur que dans le plaisir. Par là, elle montre le caractère de son âme. Bien qu'elle aime pour la première fois, elle connaît que son cas amoureux est rare. Elle écrit à Chamilly : « Vous trouverez peut-être plus de beauté (vous m'avez pourtant dit autrefois que j'étais assez belle), mais vous ne trouverez jamais tant d'amour, et le reste n'est rien. » Elle le plaint de ne pas sentir aussi vivement, et préfère sa souffrance aux *plaisirs languissants* qu'il doit trouver auprès de ses maîtresses de France. Quelles maîtresses pouvaient en effet se comparer en transports à cette ardente religieuse ? Elle se flatte qu'il ne pourra l'oublier entièrement, et que loin d'elle il ne goûtera que des joies imparfaites. Ici je crains qu'elle ne s'abuse : Chamilly devait être de ces gens peu imaginatifs qui ont besoin de la présence réelle pour s'enflammer, et qui manquent de précision dans le souvenir comme dans le rêve. Comprenant qu'il ne l'a aimée que par vanité, — et quelle vanité pouvait-il trouver à séduire une pauvre nonne ingénue et séparée du monde ? — elle regrette pour lui qu'il se soit privé, en en usant ainsi, des plaisirs infinis qu'il eût ressentis dans ses emportements d'amour, s'il avait aimé.

De se connaître un amour si magnifique, elle se prend à aimer cet amour. Elle se rend compte, sans oser encore se l'avouer, de la médiocrité de son amant, et, pour découvrir un objet en harmonie avec sa passion, elle s'adresse à cette passion même. « J'ai éprouvé, écrit-elle, que vous m'étiez moins cher que mon amour. » Et ailleurs : « On sent quelque chose de bien plus touchant quand on aime violemment que lorsque l'on est aimé. » Elle parle avec son cœur, comme les grands moralistes avec leur intelligence : Pascal,

La Rochefoucauld, Stendhal, théoriciens de l'amour, lui prendraient des pensées.

Elle est bien du pays de sainte Thérèse, par la passion dont elle est dévorée. Comme la sainte, mais pour un autre sentiment, elle désire de souffrir. Ce sont des cris tout espagnols que ces mots : « Aimez-moi toujours, et faites-moi souffrir encore plus de maux. » La même ardeur surhumaine se retrouve aussi bien chez l'amante terrestre que chez l'amante divine. La volupté de la première confine par sa violence au mysticisme de la seconde. Nous pouvons admirer cette frénésie merveilleuse, enfantée par cette terre brûlée de soleil. Loin de détester la vie, Marianna l'adore, puisqu'il lui est donné d'y souffrir aussi cruellement. Sa passion s'exaspère dans la solitude et l'abandon : son goût de souffrir par son amant élargit son amour, et son cœur qui saigne se réjouit d'avoir beaucoup de sang à répandre....



Sœur Marianna, — je néglige à dessein votre nom de famille qui est pénible à prononcer, — sœur de tous ceux qui ont aimé et se sont donnés à l'amour par une inclination de leur nature, sœur de tous ceux qui ont souffert à cause des ardeurs infinies de leur cœur, je vous imagine sur la terrasse de votre petit couvent de Béja, à l'heure où le soleil se couche derrière les lointaines collines. De la campagne desséchée montent des vapeurs roses et violettes. Il a fait chaud tout le jour, et la brise du soir n'est pas encore assez fraîche pour soulager. Vous vous êtes orientée dans le ciel, et vous regardez vers la France qui vous a pris votre amant. Vous soupirez, et vous croisez vos fines mains sur votre poitrine, sanctuaire de votre tendresse. Vos yeux noirs ne pleurent plus, tant ils ont déjà versé de larmes : ils ont cet éclat dévorant que donne la fièvre ou le désir. Vous êtes toute jeune, à peine vingt ans, et votre visage a ce teint mat et chaud qui est excitant à regarder. Oui, vous êtes belle, et vous serez encore aimée, si la règle un peu relâchée de votre couvent n'y met pas obstacle. Vous ferez éprouver à d'autres les souffrances que vous avez endurées : car ainsi va le monde. Peut-être aimerez-vous de nouveau. Cependant vous n'aimeriez plus que votre vie serait la plus amoureuse du monde : vous avez dépensé en une fois des ardeurs magnifiques qui font notre admiration.

Sans doute vous vous êtes méprise sur l'homme que vous avez aimé. Pour cela en-

core vous n'attendrissez, sœur Marianna. Vous fûtes délicieusement naïve en le choisissant. Ou plutôt vous ne l'avez point choisi ; il est venu à l'heure précise où vous aimiez. Saint-Simon, qui avait plus de jugement que vous parce qu'il n'avait pas les mêmes raisons pour être aveuglé, a connu votre amant lorsqu'il était revêtu de tout le prestige de sa réputation guerrière : il le trouva grand et gros, bête et lourd, et s'étonna qu'il ait pu inspirer un amour aussi désordonné que le vôtre fut. Ajoutez qu'il ne manquait pas de fatuité, puisqu'il exhiba vos lettres à chacun. L'histoire le déclare homme d'honneur, bien qu'il ait pris le vôtre. Cependant je comprends très bien que vous l'ayez aimé : il devait être vigoureux et plein d'entrain, et vous êtes excusable d'avoir pris ses caresses pour des transports de son âme. Ainsi son âme vous parut ardente. Les gens de sport sont enclins à donner cette illusion. Vous avez compris, quand il fut parti, que sa tendresse cessait avec son plaisir, tandis que le vôtre ne faisait qu'un avec votre passion. Je vous demande pardon pour lui qui fut un malotru, comme beaucoup d'hommes. Mais vous ne fûtes pas plus mal partagée qu'un nombre très grand de vos compagnes. Nous avons vu que Louis XIV se plut à humilier Louise de La Vallière, et nous verrons Julie de Lespinasse s'éprendre aussi d'un militaire dépourvu de constance : il est vrai qu'elle était déjà-veille et ennuyée, et que votre disgrâce vous advint durant votre beauté. Les hommes les plus aimés sont impérieux et égoïstes. N'ayez point vergogne de votre M. de Chamilly. Ce n'est pas lui que vous aimâtes, mais bien votre amour. Vous l'avez dit vous-même. Pour l'avoir compris, soyez louée, et aussi pour avoir aimé la vie dans ses grands mouvements de joie et de douleur. Ce qui importe avant tout, c'est d'aimer, c'est de sentir son cœur si grand que tout l'univers s'y précipite, c'est d'étreindre par un seul sentiment spontané de notre nature le sens divin qui est en nous. Sœur Marianna, ne regardez pas vers le pays de France où votre tendresse s'exila. Le soleil s'est couché, les étoiles brillent sur la campagne odorante. Les souffles du soir viennent vous caresser. Mettez la main sur votre cœur : il est tout frémissant. Ce n'est plus le souvenir de M. de Chamilly qui vous agite à cette heure, c'est ce désir immense qui brise les âmes délicieusement et que la vie ne peut assouvir, c'est l'amour enfin, dégagé de ses voiles, tels que seuls le connaissent ceux qui ont pleuré sur les ruines de la tendresse humaine....

HENRY BORDEAUX.





L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE ET SES DAMES D'HONNEUR. — Tableau de WINTERHALTER.

LES FEMMES DU SECOND EMPIRE



Autour de l'Impératrice

Par Frédéric LOLIÉE.



II

Cependant, on commençait à s'apercevoir que l'impératrice elle-même se laissait gagner au vertige de cette faveur extraordinaire du sort. Son humeur prime-sautière s'en ressentait jusqu'à se montrer incohérente et versatile. Sa naturelle mobilité l'entraînant, d'un moment à l'autre, aux extrêmes des idées et des sentiments, se rendait de plus en plus sensible à ceux qui l'approchaient. On notait malignement de l'inconséquence dans certaines

de ses paroles. Elle avait éveillé la critique¹.

Elle était omnipotente aux Tuileries et le faisait apercevoir. De complexion nerveuse et de caractère vif, peu accessible au raisonnement, tout impulsive et par cela prête aux intempérances les moins justifiées comme aux plus nobles élans de l'âme, elle inquiétait son entourage et en premier lieu son flegmatique époux, qui craignait fort les explosions soudaines de ce zèle gouvernant.

Une ingérence aussi tumultueuse n'avait pas éclaté d'un seul coup. Pendant plusieurs

années, par un reste de timidité féminine, Eugénie s'était tenue totalement en dehors du terrain brûlant de la politique. L'empereur s'était bien donné de garde de l'y introduire, et elle ne l'en avait point prié. Mais des causes diverses et d'ordre personnel, l'envie mal déguisée de la plupart des membres de la famille Bonaparte, des dissentiments plus pénibles avec l'empereur, dont les écarts conjugaux se trahissaient jusque sous ses yeux, dans les fêtes de la cour comme aux réceptions ministérielles, et une perception diffé-

« J'ai peine à analyser le caractère de cette femme, et je découvre encore moins où elle veut en venir. Son affection pour l'empereur est affaire d'ambition ;

son amour maternel me paraît très problématique ; et elle n'agit dans aucune circonstance de manière à se concilier l'affection des Français. »

1. Et quel genre de critique acerbe, de la part des malveillants ! En 1860, l'un de ceux-là croyait interpréter l'opinion de bien des gens lorsqu'il écrivait :

rente des réalités de la situation, lui avaient déconvert le vide de son existence intime. Elle s'était promis d'en prendre tout au moins une sorte de revanche morale en prouvant qu'elle pouvait sortir des détails de la toilette et du gynécée, prendre sa part des choses sérieuses, conseiller, diriger, intriguer politiquement. Et elle en avait si bien pris l'habitude qu'elle ne voulut plus s'en détacher.

Elle était parvenue à exercer au gré d'une humeur turbulente, et que d'aucuns jugeaient brouillonne, une réelle influence politique, qu'avait beaucoup accrue sa régence de 1865. Elle intervenait, sinon dans les conseils, du moins dans la connaissance des questions qui s'y traitaient. Les ministres prenaient l'habitude d'aller chez elle. On l'instruisait des affaires du jour. Elle objurguait et prononçait. Ses idées personnelles se formaient sur les confidences qui lui étaient faites, et se compliquaient de préjugés ou de partis pris avec lesquels l'empereur eut à lutter.

La plus chaude de ces alertes extra-officielles eut lieu vers la fin de 1867 et vaut d'être racontée. C'était, disons-nous, dans les dernières années de l'Empire. L'Exposition avait fermé ses portes et les souverains étrangers, leurs malles¹. De vagues inquiétudes commençaient à se faire jour, et des alarmes s'éveillaient et des bruits se répandaient, avant-coureurs d'événements graves, au dedans et au dehors. Les partis extrêmes s'agitaient. Par des signes qui ne trompent point les esprits à longue portée, la scène politique s'annonçait prête pour des transformations prochaines et de nouveaux acteurs. L'empereur était malade, indécis, flottant entre des résolutions généreuses et des retours à l'arbitraire sans fermeté. L'impératrice, moins occupée des dissipations mondaines, où s'était répandue fiévreusement la jeunesse de son règne, s'immisçait de plus en plus dans les questions d'État. Elle en traitait avec les ministres, elle en discutait avec l'empereur et faisait connaître, sinon prévaloir, des désirs, des volontés, qui n'étaient souvent que des impulsions.

1. Douze empereurs et rois, six princes régnants, un vice-roi, neuf héritiers présomptifs, sans compter toute une série d'altesses, avaient été les hôtes de Paris, depuis le printemps. Cette statistique exaltait de joie et d'orgueil les panégyristes du trône.

2. Le prince Richard de Metternich écrivait, dans l'automne de 1862, à un familier des Tuileries, cette lettre intéressante, qui ne laisse aucun doute sur le fond de ses opinions, de partage avec celles de l'impératrice :

« Château de Königswart, 27 septembre 1862.

« Mon cher ami,

« Un de mes amis m'écrit que vous semblez inquiet

A ce moment l'Italie, très impatiente de rentrer en possession de Rome encore soumise à la domination temporelle du pape, réclamait le retrait des troupes françaises, chargées de garantir la souveraineté des pontifes. Au contraire, l'impératrice, très dévouée à l'Église et ne souhaitant rien autant que de voir son époux justifier la qualification de Majesté Très Chrétienne, Eugénie appuyait le maintien du détachement français, pour la protection des États romains. Deux auxiliaires puissants : Metternich et l'ambassadrice, secondaient ses vues et n'hésitaient pas à les soutenir auprès du cabinet français². Il fallait aviser sur la conduite à tenir et prendre une décision. Napoléon III réunit le conseil des ministres, afin d'en délibérer ; et, redoutant non sans cause que l'impératrice ne songeât à influencer de sa présence l'examen de la question, il défendit qu'on la prévint de cette assemblée secrète.

Mais ce qu'on lui cachait elle l'avait su ; et, comme les impressions étaient vives en son âme d'Espagnole, sous le coup de cette nouvelle, aussitôt bouillonnante de colère, elle vola plutôt qu'elle ne marcha vers la salle de délibération. Un cent-garde était planté devant la porte et chargé d'en interdire l'accès à quiconque. Il s'oppose au passage de l'impétueuse souveraine.

« — Je veux entrer, retirez-vous ! » crie-t-elle avec emportement.

Plein de trouble, en cette alternative ou de faillir aux ordres qu'il avait reçus, ou de faire

injurer à son impératrice, galant envers la femme autant que fidèle à sa consigne, le cent-garde tombe aux genoux d'Eugénie, en étendant la baïonnette au travers de la porte :

« Majesté, on ne passe pas, ordre de l'Empereur.

« — C'est ce que nous allons voir !... »

Et cavalièrement elle saute par-dessus la baïonnette du soldat de parade, enfonce la porte et se précipite au milieu de la salle avec la violence d'un ouragan. L'empereur présidait, grave, imperturbable, ayant seul la tête couverte au milieu de ses ministres respectueux et attentifs. Mais le souverain n'est imposé point à l'épouse irritée, qui ne voit en lui que l'homme, le mari, et le pource. Elle va droit à lui, d'un revers de main jette à terre son chapeau et, sans dire un mot, ressort comme elle était entrée, laissant les ministres stupéfaits et consternés. Connaissant la faiblesse intime de Napoléon, elle ne s'en tient pas là, et veut aussi faire son coup d'État... conjugal. Elle remonte avec précipitation dans son appartement, ordonne des préparatifs de départ et s'enfuit du palais, en voiture, un simple fiacre, sans autre compagnie qu'une dame d'honneur. Elle partait en Angleterre, espérant bien qu'on l'y viendrait requérir et que, pour obtenir son retour, on lui céderait de tous points.

Qu'allait-il se passer ? Comment expliquer à l'opinion publique cette étrange équipée ? Aussitôt de prendre des mesures. On choisit, parmi l'entourage habituel d'Eugénie, une

femme ayant avec l'impératrice quelque ressemblance de figure et d'allure ; on l'embarque en grand apparat dans une voiture de la Cour, pour la gare du Nord, et le bruit est semé fort ingénieusement que la souveraine des Français est allée rendre visite à sa chère amie Victoria. Du même train un diplomate s'était rendu auprès de l'impératrice pour lui représenter les suites possibles d'une telle aventure. Elle avait eu déjà le temps de réfléchir. La correcte Majesté britannique n'avait pas approuvé la fugue, au contraire, et con-



L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE QUITTANT LES TUILERIES, LE 4 SEPTEMBRE 1870.

des efforts que fait le parti extrême pour amener de nouvelles concessions dans la question romaine. Je vous assure qu'après ma dernière entrevue avec l'empereur et l'impératrice, à Saint-Cloud, je ne puis croire que ce parti ait la moindre chance de réussir. Les paroles que j'ai recueillies de la bouche de l'empereur étaient si explicites et si dignes que j'ai emporté la conviction (des faits seuls pourraient me la faire abandonner) que le *statu quo* sera maintenu à Rome tant que l'armée française ne pourra quitter honorablement la ville éternelle. Vous savez combien je me félicite de pouvoir proclamer hautement la

ermeté avec laquelle l'empereur a toujours tenu les promesses qu'il m'a faites et maintenu les assurances qu'il m'a données.

« Aussi suis-je persuadé que l'empereur, tout en ménageant ses intérêts en Italie, ne cédera pas l'essentiel de la question. Telle était la conviction de Celle qui, pour moi et pour beaucoup de monde, personnifie la dignité de la France et la loyauté dynastique.

« Venillez, aussi vous ne m'oubliez pas, me rappeler au souvenir de LL. MM.

« METTERNICH. »

naissant la cause de ce voyage intempestif, avait reçu froidement la souveraine à laquelle, d'ordinaire, elle prodiguait, de loin ou de près, les marques d'une réelle affection; et la belle princesse en fuite n'eut à faire que de reprendre discrètement le chemin des Tuileries et de l'appartement conjugal. L'histoire ne dit point de quels gages fut scellée la réconciliation.

Quoi qu'il en fût, les désaccords qui se produisirent, d'aventure, entre l'empereur et l'impératrice, provenaient rarement d'une cause politique. Des motifs plus directs la forçaient à élever la voix et à se plaindre. Elle ne supportait pas sans colère l'humeur volage de son époux et la dispersion de ses fantaisies galantes. Napoléon, qui était ondoyant devant les hommes et faible avec les femmes, et qui aimait sincèrement, au fond de son cœur, la compagne qu'il avait choisie par amour, faute d'avoir épousé celle qu'il aurait élue par ambition; Napoléon, qui était un tendre dans l'intimité et dont la façon populaire de prononcer le petit nom de l'impératrice, sans dire la première lettre, ravissait les dames d'honneur en général et Mme Carette en particulier; Napoléon, qui chérissait sa femme et aussi la tranquillité, n'appréhendait rien tant que les accès de jalousie, ou de dignité offensée, auxquels il donnait si souvent prise. Un familier du château le disait à un content d'histoires :

« L'empereur, voyez-vous, a tellement peur du bruit dans sa maison qu'il serait capable de mettre le feu aux quatre coins de l'Europe pour se soustraire à l'une des scènes de ménage dont il fournissait les raisons par ses infidélités. »

« Mettre le feu aux quatre coins de l'Europe ! » quel excellent dérivatif aux tracas domestiques d'un porte-couronne, excellent surtout pour les peuples, qui ont à en supporter les risques et les frais !

Ces crises, ces traverses, n'empêchaient point de persister un réel attachement, surtout du côté de l'empereur. Les heures revenaient fréquentes de tendre intimité et d'affection réciproque. On les voyait quelquefois l'un et l'autre se promener conjugalement dans quelque allée solitaire du Bois de Boulogne, souriant à leurs pensées, à leurs souvenirs, à leur présente quiétude.

Fâcheusement, à mesure que déclinait la santé de l'empereur et que le mal, en affaiblissant le corps, diminuait aussi la vigueur morale, l'ascendant de l'impératrice grandis-

sait, entreprenant, aventureux. Il y avait, dans le conseil, deux partis : celui de l'empereur et celui de l'impératrice, l'un prudent et circonspect, l'autre agressif et belliqueux. Il est hors de doute qu'Eugénie poussa aux résolutions extrêmes, qui rendirent irréparable le choc de la France et de l'Allemagne¹. Elle voyait avec anxiété le moment où le prince impérial succéderait à son père dans des conditions de force et de stabilité très amoindries. A l'intérieur, l'Empire devenu parlementaire trahissait dans ses décisions une longanimité qui étonnait les ennemis mêmes du gouvernement. Les mains qui tenaient le pouvoir défailaient. Une guerre heureuse et qu'elle s'imaginait, n'écoulant que son désir, devoir être aussi glorieuse que la campagne de Crimée, aussi courte que celle menée contre l'Autriche, cette guerre pouvait être le salut de la dynastie. Elle ne la provoqua point, mais son ardeur et ses élans ne servirent pas à l'empêcher. Au contraire. Et les idées de l'impératrice prédominèrent. Son pouvoir fut assez grand même pour amener le changement des dispositions primitives résolues, en cas de guerre, sur le rôle de Napoléon III et la répartition des corps d'armée.

On ne suspend point le cours de l'inévitable. Quelques mois à peine s'étaient écoulés, depuis que l'Empire autoritaire avait fait place à l'Empire libéral. On en croyait les promesses de longue durée. Et cette seconde monarchie napoléonienne, issue d'un coup de force et qu'on espérait légitimer par l'illusion d'une hérédité, s'écroulait sous le poids d'un désastre inouï, léguant à la troisième République, avec les fléaux de l'occupation étrangère, les funestes perspectives de la ruine et du démembrement de la patrie.

Depuis la fatale journée du 15 juillet, depuis la déclaration de la guerre, la France n'avait subi qu'une série de défaites. Le souffle révolutionnaire emporta ce qui restait du régime impérial. Au matin du 4 septembre, le prince de Metternich et le chevalier Nigra dédaignaient l'impératrice à quitter Paris. Et quel départ ! Elle dut fuir presque seule, au bras d'un dentiste. Dans la nuit du 5, des fidèles avaient pris la précaution de mettre à l'abri les souvenirs les plus précieux de la souveraine, une partie tout au moins, et de confier à de sûrs émissaires la cassette aux bijoux. Superbes écrins de perles et de diamants qu'elle ne devait pas garder, mais laisser vendre pour devenir, au delà de l'Océan, l'éti-

celante parure non de reines ni de princesses, mais d'Américaines jouissant d'un pouvoir plus incontesté : la souveraineté des millions.

Elle était arrivée sans trop d'encombres en



L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE.

Instantané pris à Paris en 1906.)

Angleterre, et descendue à Camden-Place, en cette propriété de Chislehurst, qu'avait préparée de longue main pour les hôtes attendus du malheur un Anglais original, un nommé Shode, lorsqu'il en prévoyait l'utilité, bien avant la catastrophe.

« L'empereur Napoléon, disait-il alors d'un ton convaincu, et en dépit de toutes les apparences, sera détrôné un jour ou se trouvera fatigué de régner en France. Il se rendra, ce jour-là, en Angleterre, et c'est ici qu'il résidera. »

De Camden-Place, elle entretenait une correspondance active, suivant les péripéties du drame engagé, jugeant les événements, se préoccupant de l'état des esprits, notant les chances de retour et de réinstallation, témoignant, d'ailleurs, une sincère affliction des malheurs de la nation française.... « Si j'étais aux Tuileries, insinuait-elle au travers de ses lettres, je ferais ceci, je ferais cela....² » Mais elle n'était plus aux Tuileries.

vis-à-vis du pays, qui sert à l'illusionner et à le perdre ? Je suis bien triste et j'ai à peine le courage d'espérer ! Le général Changarnier s'est admirablement conduit à Metz, et il n'y a qu'une voix sur son compte.

« Si j'étais aux Tuileries, je n'hésiterais pas à lui écrire pour lui dire combien son attitude a eu de la grandeur à mes yeux. Mais, dans les circonstances actuelles, je n'ose le faire, car je craindrais qu'on interprêtât mal ma démarche.

« Si vous voyez L..., tâchez de lui faire comprendre combien il serait habile à l'Allemagne de ne pas insister sur la cession de territoire, qui ne peut qu'engendrer guerre sur guerre. Du reste, je crois qu'ils doivent penser qu'ils ont entrepris une tâche difficile, mais les conquérants ne s'arrêtent jamais ; c'est ce qui les perd.

« EUGÉNIE. »

1. « Je suis bien forcé de reconnaître que l'impératrice a été, sinon l'unique, au moins le principal auteur de la guerre, en 1870.... »

« Elle comprenait quelle faute elle avait commise, en 1866, en empêchant l'empereur d'accepter, par une initiative hardie, les offres que M. de Bismarck était venu lui apporter à Biarritz. Et cette faute, elle voulait la réparer.... »

« Elle poussait donc désespérément à la guerre, et son influence était considérable. Elle avait sur l'empereur un pouvoir à peu près sans limites. Elle le dominait moins encore par ses charmes que par le souvenir des circonstances trop nombreuses où il les avait méconnus. »

(Souvenirs du général du Barail.)

2. Ainsi, dans la lettre suivante, écrite et signée de sa main :

9 novembre 1870, Camden-Place.

« Hélas ! chaque jour apporte un chagrin de plus ; aussi je suis presque découragée en ne voyant rien à l'horizon pour notre pauvre pays. Aujourd'hui, on dit que les négociations pour l'armistice sont rompues ; j'avoue que je le regrette vivement, quoique, pour nous, la réunion d'une Assemblée ne puisse être que la ruine de nos espérances, car elle voterait certainement, dans les circonstances actuelles, la déchéance ! »

« Mais le désir de voir le pays faire la paix, qui lui est indispensable, même au point de vue de l'avenir, domine tout chez moi. Je reçois des lettres de différents côtés, qui me disent toutes que le gâchis et le désordre sont à leur comble. Je crains aussi que les conditions de paix ne deviennent de plus en plus dures et en rapport avec leurs efforts ! Mais que faire et que penser, quand on voit un système de tromperie

L'idée d'une restauration impériale l'avait ressaisie toute entière, après quelques heures de prostration. Un vague complot bonapartiste se dessina. Le vote de déchéance par l'Assemblée nationale et l'arrivée de Thiers au pouvoir le renfoncèrent dans le néant.

Nous glisserons sur ce qui se passa, à la suite de la mort de Napoléon III : ouverture anticipée du testament, pénibles désaccords de famille, réeriminations amères du prince Jérôme et main-mise absolue de l'impératrice sur les conditions de vie matérielles et morales du prince héritier.

Le sens autoritaire, qui lui faisait regretter si haut, au moment de l'établissement de l'Empire libéral, la Constitution oppressive de 1852, ne l'avait pas abandonnée dans l'exil, chez elle, autour d'elle. Comme épouse, elle n'avait pas dissimulé ses tendances dominatrices. Comme mère, tutrice¹ et conseillère, elle gouverna jusqu'à la contrainte, et avec la sécheresse de cœur², le caractère enthousiaste,

1. L'ex-impératrice n'abandonnait jamais qu'au prix de grandes résistances l'argent dont avait besoin, au dehors, pour ses dépenses personnelles, le jeune Louis-Napoléon. Ibrahim, fils d'Ibrahim-Pacha, qui suivait, en même temps que le prince Impérial, les cours de l'école de Woolwich, où se trouvaient ensemble les jeunes gens de la plus haute aristocratie britannique, racontait à une dame du monde, une marquise italienne, qui m'en répétait le détail, que l'héritier des Napoléons se privait d'assister aux fêtes et aux banquets qu'organisaient entre eux ses disciples, faute d'être en mesure de participer à la dépense commune.

2. L'impératrice, qui était instruite de l'attachement qu'avait eu son fils, en Angleterre, pour une jeune fille du peuple, et des suites qu'avaient eues ces amours, se refusa longtemps à voir et à protéger l'enfant.

5. Quels contrastes saisissants de noms, de circonstances, d'événements! Celui qu'on espérait appeler Napoléon IV s'était embarqué, ce jour-là, à Southampton, pour le cap de Bonne-Espérance, une colombe dont l'Angleterre, qui emprisonna son grand-oncle, avait dépossédé son grand-père Louis, lorsqu'il était roi de Hollande. Sous l'uniforme anglais il allait com-

indépendant du prince. Et ce fut l'une des raisons principales qui le déterminèrent à partir pour le Zouloulouland. Car il y avait eu autre chose, dans la décision funeste qui l'y porta, qu'une turbulente envie de se distinguer par des actions d'éclat au milieu des brousses africaines. Assujéti à une tutelle trop lourde et, à de certains égards, impolitique, aurait-on supposé qu'il dût aller chercher de l'air et de la liberté jusqu'en ces régions nigritiennes où la sagaie d'un Zoulou borna son rêve³?

Such is fate! tel est le sort. La mort du prince brisa les derniers ressorts d'énergie de l'impératrice. Son rôle était bien achevé.

On l'aura vue, plusieurs fois, dans les dernières années, tout enveloppée de ses voiles de deuil, tenter quelque visites discrètes et furtives à ce Paris, que ses équipages traversaient autrefois dans un vent de fêtes, de revues, d'acclamations. Elle y passait par circonstance; elle s'y attardait volontiers à re-

battre et réduire à l'obéissance envers l'Angleterre ce petit pays des Zoulous, dont la liberté et le bonheur, a remarqué l'un de ses biographes, avaient été confiés à l'un des siens!

4. Il fut question, un moment, que l'impératrice écrivait ses mémoires. Il n'en exista que la supposition. Mais il était certain que les papiers les plus significatifs, concernant les personnages du second Empire, étaient entre ses mains, et qu'elle laisserait des documents en abondance pour tenir lieu de cette autobiographie. Elle avait toujours eu la curiosité des pièces originales, des petits papiers, qu'on épingle au jour le jour et auxquels le temps met un prix infini. Des plumes diligentes se trouveront pour interpréter, en sa place, ce qu'elle n'avait pu écrire, et ce qu'affirmement ou dément, au lieu d'elle, des témoignages importants. Il y aura des textes pour éclairer les circonstances de son mariage, des documents politiques en abondance, des références particulières sur la folle expédition du Mexique, et combien, hélas! catalogués par la veuve du vaincu de Sedan, sous le lourd dossier de la guerre de 1870, dont elle aura voulu, mais vainement, rejeter sur d'autres qu'elle-même les cruelles responsabilités.

muer tant de souvenirs, comme elle remuait la poussière du bout de la canne à béquille d'écaïlle sur laquelle elle soutenait sa démarche alourdie.

Obsession bien caractéristique : chaque fois elle a voulu choisir le même abri pour ses séjours temporaires, et je dirais aussi le même centre d'observation. Elle s'est toujours complu à loger en face de ce jardin des Tuileries, qui fut le sien, pour, au moins, le revoir et pour promener ses pas sur le sable des allées, où se dressait en perspective le palais qu'elle anima de son luxe et dont les ruines ont disparu, comme les traces de sa beauté, détruite par le temps et par les larmes. Mais, hélas! ces promenades n'allaient pas sans quelque déboire. Un jour de printemps, l'ex-impératrice, perdue au milieu de la foule, errait parmi ces plates-bandes toutes fleuries, que dominait jadis la résidence monarchique. Quelles pensées, quels nostalgiques souvenirs ne devaient pas hanter la pauvre Majesté déchuë? Et, soudain, celle qui avait régné en ces lieux par la grâce et par la puissance, se baissa et cueillit une humble fleurette dans les plates-bandes municipales. Aussitôt, moustachu et barbu de blanc, portant sur sa poitrine la médaille de Crimée, un vieux gardien de s'élancer et d'un ton bourru : « On ne cueille pas de fleurs, ici! »

Que les temps étaient changés!

Le respect qu'on doit à l'âge et aux grandes infortunes aura rehaussé, cependant, d'un reflet de majesté les lueurs mourantes de cette vieillesse impériale au delà de laquelle tant de pièces importantes, tant de documents notoires jalousement réservés deviendront, à l'heure du jugement historique, des éléments d'apologies ou de réquisitoires, de défenses ou d'exécutions individuelles d'une étrange force⁴.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Mademoiselle Chouin

Mademoiselle Chouin, fille d'honneur de la princesse de Conti, était d'une laideur à se faire remarquer, d'un esprit propre à briller dans une antichambre, et capable seulement de faire le récit des choses qu'elle avait vues. C'est par ces récits qu'elle plut à sa maîtresse, et ce qui lui attira sa confiance. Cependant cette même mademoiselle Chouin enleva à la plus belle princesse du monde le cœur de M. de Clermont-Chatte, en ce temps-là officier des gardes.

Il est vrai qu'ils pensaient à s'épouser; et sans doute qu'ils avaient compté, par la suite des temps, non seulement d'y faire consentir

madame la princesse de Conti, mais d'obtenir par elle et par Monseigneur [le fils de Louis XIV] des grâces de la cour dont ils auraient eu grand besoin. L'imprudence d'un courrier, pendant une campagne, déconcerta leurs projets et découvrit à madame la princesse de Conti, de la plus cruelle manière, qu'elle était trompée par son amant et par sa favorite. Le courrier de M. de Luxembourg remit à M. de Barbezieux toutes les lettres qu'il avait; ce ministre se chargea de les faire rendre; mais il porta le paquet au Roi : on peut aisément juger de l'effet qu'il produisit, de la douleur de madame la princesse de Conti. Mademoiselle Chouin fut chassée de la cour, M. de Clermont exilé, et on lui ôta son bâton d'exempt.

Mademoiselle Chouin se retira à Paris, où elle entretenait toujours les bontés que Monsei-

gneur avait pour elle. Il la voyait secrètement, d'abord à Choisy, maison de campagne qu'il avait achetée de Mademoiselle, et ensuite à Meudon. Ces entrevues ont été longtemps secrètes; mais à la fin, en y admettant tantôt une personne, tantôt une autre, elles devinrent publiques, quoique mademoiselle Chouin fût presque toujours enfermée dans une chambre quand elle était à Meudon. On se fit une grande affaire à la cour d'être admis dans le particulier de Monseigneur et de mademoiselle Chouin; madame la Dauphine même, belle-fille de Monseigneur, le regarda comme une faveur; et enfin le Roi lui-même et madame de Maintenon la virent quelque temps avant la mort de Monseigneur. Ils allèrent dîner à Meudon, et après le dîner, où elle n'était pas, ils allèrent seuls avec la Dauphine dans l'entresol de Monseigneur, où elle était....

MARQUISE DE CAYLUS.

Mémoires

du général baron de Marbot

CHAPITRE X

Nous rejoignons le général Championnet en Piémont.
— Le général Macard. — Combats entre Coni et Mondovi. — Nous enlevons six pièces de canon. — Je suis nommé sous-lieutenant. — Je deviens aide de camp de mon père envoyé à Gênes, puis à Savone.

Les renseignements que le général Séras tira des prisonniers l'ayant déterminé à se porter en avant, le lendemain, il envoya l'ordre à sa division de descendre des hauteurs de San-Giacomo et de venir bivouaquer le soir même auprès de l'auberge. Les prisonniers furent expédiés sur Finale ; quant aux chevaux, ils appartenaient de droit aux housards. Ils étaient tous bons, mais, suivant l'usage du temps, qui avait pour but de favoriser les officiers mal montés, un *cheval de prise* n'était jamais vendu que cinq louis. C'était un prix convenu, et l'on payait au comptant. Dès que le camp fut établi, la vente commença. Le général Séras, les officiers de son état-major, les colonels et chefs de bataillon des régiments de sa division, eurent bientôt enlevé nos dix-sept chevaux, qui produisirent la somme de 85 louis.

Elle fut remise à mon détachement, qui, n'ayant pas reçu de solde depuis plus de six mois, fut enchanté de cette bonne aubaine, dont les housards m'attribuèrent le mérite.

J'avais quelques pièces d'or sur moi ; aussi, pour payer ma bienvenue comme sous-officier, non seulement je ne voulus pas prendre la part qui me revenait sur la vente des chevaux de prise, mais j'achetai à l'aubergiste trois moutons, un énorme fromage et une pièce de vin, avec lesquels mon détachement fit bombance.

Ce jour, l'un des plus beaux de ma vie, était le 10 frimaire an VIII.

Le lendemain et les jours suivants, la division du général Séras eut avec l'ennemi divers petits engagements pendant lesquels je continuai à commander mes cinquante housards, à la satisfaction du général dont j'éclairais la division.

Le général Séras, dans son rapport au général Championnet, fit un éloge pompeux de ma conduite, dont il rendit également compte à mon père ; aussi lorsque, quelques jours après, je ramenai le détachement à Savone, mon père me reçut-il avec les plus grandes démonstrations de tendresse. J'étais ravi ! Je rejoignis le bivouac, où tout le régiment était

réuni : mon détachement m'y avait devancé. Les cavaliers racontèrent ce que nous avions fait, et toujours en me donnant la plus belle part du succès. Je lus donc reçu avec acclamation par les officiers et soldats, ainsi que par mes nouveaux camarades les sous-officiers, qui m'offrirent les galons de maréchal des logis.

Ce fut ce jour-là que je vis pour la première fois Pertelay jeune, qui revenait de Gênes, où il avait été détaché plusieurs mois. Je me liai avec cet excellent homme et regrettais de ne l'avoir pas eu pour *mentor* au début de ma carrière, car il me donna de bons conseils qui me rendirent plus calme et me firent rompre avec les *gaillards de la clique*.

Le général en chef Championnet, voulant faire quelques opérations dans l'intérieur du Piémont, vers Coni et Mondovi, et n'ayant que fort peu de cavalerie, prescrivit à mon père de lui envoyer le 1^{er} de housards qui, du reste, ne pouvait plus rester à la Madona, faute de fourrages.

Je me séparai avec bien du regret de mon père et partis avec le régiment.

Nous suivîmes la Corniche jusqu'à Albenga, traversâmes l'Apennin malgré la neige, et entrâmes dans les fertiles plaines du Piémont. Le général en chef soutint dans les environs de Fossano, de Novi et de Mondovi, une suite de combats dont les uns furent favorables et les autres contraires.

Dans quelques-uns de ces combats, j'eus l'occasion de voir le général de brigade Macard, soldat de fortune, que la tourmente révolutionnaire avait porté presque sans transition du grade de *trompette-major* à celui d'officier général ! Le général Macard, véritable type de ces officiers créés par le hasard et par leur courage, et qui, tout en déployant une valeur très réelle devant l'ennemi, n'en étaient pas moins incapables par leur manque d'instruction d'occuper convenablement les postes élevés, était remarquable par une particularité très bizarre. Ce singulier personnage, véritable colosse d'une bravoure extraordinaire, ne manquait pas de s'écrier lorsqu'il allait charger à la tête de ses troupes : « Allons, je vais m'habiller en bête !... » Il ôtait alors son habit, sa veste, sa chemise, et ne gardait que son chapeau empanaché, sa culotte de peau et ses grosses bottes !... Ainsi nu jusqu'à la ceinture, le général Macard offrait aux regards un torse presque aussi velu que celui d'un

ours, ce qui donnait à sa personne l'aspect le plus étrange ! Une fois habillé en bête, comme il le disait lui-même avec raison, le général Macard se lançait à corps perdu, le sabre au poing, sur les cavaliers ennemis, en jurant comme un païen ; mais il parvenait rarement à les atteindre, car à la vue si singulière et si terrible à la fois de cette espèce de géant à moitié nu, couvert de poils et dans un si étrange équipage, qui se précipitait sur eux en poussant des hurlements affreux, les ennemis se sauvaient de tous côtés, ne sachant trop s'ils avaient affaire à un homme ou à quelque animal féroce extraordinaire.

Le général Macard était nécessairement d'une complète ignorance, ce qui amusait quelquefois beaucoup les officiers plus instruits que lui placés sous ses ordres. Un jour, l'un de ceux-ci vint lui demander la permission d'aller à la ville voisine se commander une paire de bottes. « Parbleu, lui dit le général Macard, cela arrive bien, et puisque tu vas chez un bottier, mets-toi là, prends-moi mesure, et commande-m'en aussi une paire. » L'officier, fort surpris, répond au général qu'il ne peut lui prendre mesure, ignorant absolument comme il fallait s'y prendre pour cela et n'ayant jamais été bottier.

« Comment, s'écrie le général, je te vois quelquefois passer des journées entières à crayonner et à tirer des lignes vis-à-vis des montagnes, et lorsque je te demande ce que tu fais là, tu me réponds : « Je prends la mesure de ces montagnes. » Donc, puisque tu mesures des objets éloignés de toi de plus d'une lieue, que viens-tu me conter que tu ne saurais me prendre mesure d'une paire de bottes, à moi qui suis là sous ta main?... Allons, prends-moi vite cette mesure sans faire de façons ! »

L'officier assure que cela lui est impossible, le général insiste, jure, se fâche, et ce ne fut qu'à grand-peine que d'autres officiers, attirés par le bruit, parvinrent à faire cesser cette scène ridicule.

[Le général ne voulut jamais comprendre qu'un officier qui mesurait des montagnes ne pût prendre mesure d'une paire de bottes à un homme !

Ne croyez pas par cette anecdote que tous les officiers généraux de l'armée d'Italie fussent du genre du brave général Macard. Loin de là, elle comptait un grand nombre d'hommes distingués par leur instruction et leurs

manières ; mais à cette époque, elle renfermait encore quelques chefs qui, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, étaient fort déplacés dans les rangs supérieurs de l'armée. Ils en furent évincés peu à peu.

Le 1^{er} de hussards prit part à tous les combats qui se livrèrent à cette époque dans le Piémont, et fut sur le point d'éprouver de très grandes pertes dans les rencontres avec la grosse cavalerie autrichienne. Après plusieurs marches et contre-marches et une suite de petits engagements presque journaliers, le général en chef Championnet, ayant réuni la gauche et le centre de son armée entre Coni

Le général Beaumont, qui connaissait sa capacité, le chargea d'éclairer le flanc droit de l'armée, en lui donnant, sans autre instruction, l'ordre d'agir pour le mieux suivant les circonstances. Nous nous éloignons donc du régiment et allons explorer la contrée. Pendant ce temps, le combat s'engage vivement entre les deux corps d'armée. Une heure après, nous revenons sur les nôtres sans avoir rien rencontré sur les flanes, lorsque Pertelay jeune aperçoit en face de nous, et par conséquent à l'extrémité gauche de la ligne ennemie, une batterie de huit pièces dont le feu faisait beaucoup de ravages dans les rangs français.

sachant très bien qu'à la guerre on ne fait aucune attention à un cavalier isolé, nous expliqua son dessein, qui était de nous faire aller individuellement prendre un détour par un chemin creux pour nous rendre les uns après les autres derrière le bois placé à gauche de la batterie ennemie, puis de nous élancer de là tous à la fois sur elle, sans crainte de ses boulets, puisque nous arriverions par le flanc des pièces que nous enlèverions et conduirions à l'armée française. Le mouvement s'exécute sans que les artilleurs autrichiens le remarquent. Nous partons un à un, et nous gagnons par une marche circulaire le derrière



Cliché Neurdein.

LES PREMIÈRES ARMES DE MARBOT. — Tableau d'André Marchand.

et Mondovì, attaqua, le 10 nivôse, plusieurs divisions de l'armée ennemie. Le combat eut lieu dans une plaine entrecoupée de monticules et de bouquets de bois.

Le 1^{er} de hussards, attaché à la brigade du général Beaumont, fut placé à l'extrémité de l'aile droite française. Vous savez que la quantité de cavaliers et d'officiers qui entre dans la composition d'un escadron est déterminée par les règlements. Notre régiment, ayant souffert dans les affaires précédentes, au lieu de mettre quatre escadrons en ligne, ne put en mettre ce jour-là que trois ; mais cela fait, il restait une trentaine d'hommes hors les rangs, dont cinq sous-officiers. J'étais du nombre, ainsi que les deux Pertelay. On nous forma en deux pelotons, dont le brave et intelligent Pertelay jeune eut le commandement.

Par une imprudence impardonnable, cette batterie autrichienne, afin d'avoir un tir plus assuré, s'était portée sur un petit plateau situé à sept ou huit cents pas en avant de la division d'infanterie à laquelle elle appartenait. Le commandant de cette artillerie se croyait en sûreté, parce que le point qu'il occupait dominait toute la ligne française, il pensait que si quelque troupe s'en détachait pour venir l'attaquer, il l'apercevrait, et aurait le temps de regagner la ligne autrichienne. Il n'avait pas considéré qu'un petit bouquet de bois, placé fort près du point qu'il occupait, pouvait receler quelque parti français. Il n'en contenait point encore, mais Pertelay jeune résolut d'y conduire son peloton et de fondre de là sur la batterie autrichienne. Pour cacher son mouvement aux artilleurs ennemis, Pertelay jeune,

du petit bois, où nous retournons le peloton. Pertelay jeune se met à notre tête, nous traversons le bois et nous nous élancons le sabre à la main sur la batterie ennemie, au moment où elle faisait un feu terrible sur nos troupes ! Nous sabrons une partie des artilleurs ; le reste se cache sous les caissons, où nos sabres ne peuvent les atteindre.

Selon les instructions données par Pertelay jeune, nous ne devons ni tuer ni blesser les soldats du train, mais les forcer, la pointe du sabre au corps, à pousser leurs chevaux en avant et à conduire les pièces jusqu'à ce que nous ayons atteint la ligne française. Cet ordre fut parfaitement exécuté pour six pièces, dont les conducteurs restés à cheval obéirent à ce qu'on leur prescrivit ; mais ceux des deux autres canons, soit par frayeur, soit par réso-



Fasc 3.

Cliche Braun.

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

Tableau de PRUD'HON. — (Musée du Louvre.)

lution, se jetèrent à bas de leurs chevaux, et bien que quelques housards prissent ces animaux par la bride, ils ne voulurent pas marcher.

Les bataillons ennemis peu éloignés arrivent au pas de course au secours de leur batterie; les minutes étaient des heures pour nous; aussi Pertelay jeune, satisfait d'avoir pris six pièces, ordonna-t-il d'abandonner les autres et de nous diriger au galop avec notre capture sur l'armée française.

Cette mesure était prudente, elle devint fatale à notre brave chef, car à peine eûmes-nous commencé notre retraite, que les artilleurs et leurs chefs, sortant de dessous les caissons où ils avaient trouvé un asile assuré contre nos sabres, chargent à mitraille les deux pièces que nous n'avions pu enlever, et nous envoient une grêle de biscaïens dans les reins!

Vous concevez que trente cavaliers, six pièces attelées chacune de six chevaux conduits par trois soldats du train, tout cela, marchant en désordre, présente une grande surface; aussi les biscaïens portèrent-ils presque tous. Nous eûmes deux sous-officiers et plusieurs housards tués ou blessés, ainsi qu'un ou deux conducteurs; quelques chevaux furent aussi mis hors de combat, de sorte que la plupart des attelages, se trouvant désorganisés, ne pouvaient plus marcher. Pertelay jeune, conservant le plus grand sang-froid, ordonne de couper les traits des chevaux tués ou hors de service, de remplacer par des housards les conducteurs morts ou blessés, et de continuer rapidement notre course. Mais les quelques minutes que nous avions perdues à faire cet arrangement avaient été utilisées par le chef de la batterie autrichienne; il nous lance une seconde bordée de mitraille, qui nous cause de nouvelles pertes. Cependant nous étions si acharnés, si résolus à ne pas abandonner les six pièces que nous venions de prendre, que nous parvenons encore à tout réparer tant bien que mal et à nous remettre en marche. Déjà nous allions toucher la ligne française, et nous nous trouvions hors de la portée de la mitraille, lorsque l'officier d'artillerie ennemie fait changer les projectiles et nous envoie deux boulets, dont l'un fracasse les reins du pauvre Pertelay jeune!

Cependant notre attaque sur la batterie autrichienne et son résultat avaient été aperçus par l'armée française, dont les généraux portèrent les lignes en avant. Les ennemis reculèrent, ce qui permit aux débris du peloton du 1^{er} de housards de revenir sur le terrain où nos malheureux camarades étaient tombés. Près d'un tiers du détachement était tué ou blessé. Nous étions cinq sous-officiers au commencement de l'action, trois avaient péri: il ne restait plus que Pertelay aîné et moi. Le pauvre garçon était blessé et souffrait encore plus moralement que physiquement, car il adorait son frère, que nous regrettions tous aussi bien vivement! Pendant que nous lui rendions les derniers devoirs et relevions les blessés, le général Championnet arriva auprès de nous avec le général Suchet, son chef

d'état-major. Le général en chef avait vu la belle conduite du peloton. Il nous réunit auprès des six pièces que nous venions d'enlever, et après avoir donné les plus grands éloges au courage avec lequel nous avions débarrassé l'armée française d'une batterie qui lui faisait éprouver de très grandes pertes, il ajouta que pour nous récompenser d'avoir ainsi sauvé la vie à un grand nombre de nos camarades, et contribué au succès de la journée, il voulait user du pouvoir que lui donnait un décret récent du premier Consul, qui venait d'instituer des *armes d'honneur*, et qu'il accordait au peloton trois sabres d'honneur et une sous-lieutenance, nous autorisant à désigner nous-mêmes ceux qui devraient recevoir ces récompenses. Nous regrettions encore plus vivement la perte du brave Pertelay jeune, qui aurait fait un si bon officier! Pertelay aîné, un brigadier et un housard obtinrent des sabres d'honneur qui, trois ans après, donnèrent droit à la croix de la *Légion d'honneur*.

Il restait à désigner celui d'entre nous qui aurait une *sous-lieutenance*. Tous mes camarades prononcèrent mon nom, et le général en chef, se rappelant ce que le général Séras lui avait écrit sur la conduite que j'avais tenue à San-Giacomo, me nomma sous-lieutenant!... Il n'y avait qu'un mois que j'étais maréchal des logis. Je dois avouer cependant que, dans l'attaque et l'enlèvement des pièces, je n'avais rien fait de plus que mes camarades; mais, ainsi que je l'ai déjà dit, aucun de ces bons Alsaciens ne se sentait en état de commander et d'être officier. Ils me désignèrent donc à l'unanimité, et le général en chef voulut bien tenir compte de la proposition que le général Séras avait faite précédemment en ma faveur; peut-être aussi, je dois le dire, fut-il bien aise de faire plaisir à mon père. Ce fut du moins ainsi que celui-ci apprécia mon prompt avancement, car dès qu'il en fut informé, il m'écrivit pour me défendre d'accepter. J'obéis; mais comme mon père avait écrit dans le même sens au général Suchet, chef d'état-major, celui-ci lui ayant répondu que le général en chef se trouverait certainement blessé qu'un de ses généraux de division eût la prétention de désapprouver les nominations qu'il avait faites en vertu de pouvoirs à lui conférés par le gouvernement, mon père m'autorisa à accepter, et je fus reconnu sous-lieutenant le 10 nivôse an VII (décembre 1799).

Je fus un des derniers officiers promus par le général Championnet, qui, n'ayant pu se maintenir en Piémont devant des forces supérieures, se vit contraint de repasser l'Apennin et de ramener l'armée dans la Ligurie. Ce général éprouva tant de douleur, en voyant une partie de ses troupes se débander, parce qu'on ne lui donnait plus le moyen de les nourrir, qu'il mourut le 25 nivôse, quinze jours après m'avoir fait officier.

Mon père, se trouvant le plus ancien général de division, fut provisoirement investi du commandement en chef de l'armée d'Italie, dont le quartier général était à Nice. Il s'y rendit et s'empressa de renvoyer en Provence

le peu de cavalerie qui restait encore, car il n'existait plus aucune provision de fourrages en Ligurie.

Le 1^{er} de housards rentra donc en France, mais mon père me retint pour remplir auprès de lui les fonctions d'aide de camp.

Pendant notre séjour à Nice, mon père reçut du ministre de la guerre l'ordre d'aller prendre le commandement de l'avant-garde de l'armée du Rhin, où son chef d'état-major, le colonel Ménard, devait le suivre. Nous fûmes tous fort satisfaits de cette nouvelle situation, car la misère avait jeté les troupes de l'armée d'Italie dans un tel désordre qu'il paraissait impossible de se maintenir en Ligurie; mon père n'était pas fâché de s'éloigner d'une armée en décomposition, qui allait ternir ses lauriers par une honteuse retraite, dont le résultat serait de se faire rejeter en France derrière le Var. Mon père se prépara donc à partir dès que le général Masséna, nommé pour le remplacer, serait arrivé, et il dépêcha pour Paris M. Gault, son aide de camp, afin d'y acheter des cartes et faire divers préparatifs pour notre campagne sur le Rhin. Mais le destin en avait décidé autrement, et la tombe de mon malheureux père était marquée sur la terre d'Italie!

Masséna, en arrivant, ne trouva plus que l'ombre d'une armée: les troupes sans paye, presque sans habits et sans chaussures, ne recevant que le quart de la ration, mouraient d'inanition ou bien d'une épidémie affreuse, résultat des privations intolérables dont elles étaient accablées; les hôpitaux étaient remplis et manquaient de médicaments. Aussi des bandes de soldats, et même des régiments entiers, abandonnaient journellement leur poste, se dirigeant vers le pont du Var, dont ils forçaient le passage pour se rendre en France et se répandre dans la Provence, quoiqu'ils se déclarassent prêts à revenir quand on leur donnerait du pain! Les généraux ne pouvaient lutter contre tant de misère; leur découragement augmentait chaque jour, et tous demandaient des congés ou se retiraient sous prétexte de maladie.

Masséna avait bien l'espoir d'être rejoint en Italie par plusieurs des généraux qui l'avaient aidé à battre les Russes en Helvétie, entre autres par Soult, Oudinot et Gazan; mais aucun d'eux n'était encore arrivé, et il fallait pourvoir au besoin pressant.

Masséna, né à la Turbie, bourgade de la petite principauté de Monaco, était l'Italien le plus rusé qui ait existé. Il ne connaissait pas mon père, mais à la première vue il jugea que c'était un homme au cœur magnanime, aimant sa patrie par-dessus tout, et pour l'engager à rester, il l'attaqua par son endroit sensible, la générosité et le dévouement au pays, lui exposant combien il serait beau à lui de continuer à servir dans l'armée d'Italie malheureuse, plutôt que d'aller sur le Rhin, où les affaires de la France étaient en bon état. Il ajouta que, du reste, il prenait sur lui l'exécution des ordres que le gouvernement avait adressés à mon père, si celui-ci consentait à ne pas partir. Mon père, séduit par ces dis-

cours, et ne voulant pas laisser le nouveau général en chef dans l'embarras, consentit à rester avec lui. Il ne mettait pas en doute que son chef d'état-major, le colonel Ménard, son ami, ne renoncât aussi à aller sur le Rhin, puisque lui restait en Italie; mais il en fut autrement. Ménard s'en tint à l'ordre qu'il avait reçu, bien qu'on l'assurât qu'on le ferait annuler s'il y consentait. Mon père fut très sensible à cet abandon. Ménard se hâta de regagner Paris, où il se fit accepter comme chef d'état-major du général Lefebvre.

Mon père se rendit à Gênes, où il prit le commandement des trois divisions dont se composait l'aile droite de l'armée. Malgré la misère, le carnaval fut assez gai dans cette ville; les Italiens aiment tant le plaisir! Nous étions logés au palais Centurione, où nous passâmes la fin de l'hiver 1799 à 1800. Mon père avait laissé Spire à Nice, avec le gros de ses bagages. Il prit le colonel Sacleux pour chef d'état-major; c'était un homme fort estimable, bon militaire, d'un caractère fort doux, mais grave et sérieux. Celui-ci avait pour secrétaire un charmant jeune homme nommé Colindo, fils du banquier Trepano, de Parme, qu'il avait recueilli à la suite d'aventures trop longues à raconter. Il fut pour moi un excellent ami.

Au commencement du printemps de 1800, mon père apprit que le général Masséna venait de donner le commandement de l'aile droite au général Soult, nouvellement arrivé et bien moins ancien que lui, et il reçut l'ordre de retourner à Savone se remettre à la tête de son ancienne division, la troisième. Mon père obéit, quoique son amour-propre fût blessé de cette nouvelle destination.

CHAPITRE XI

Combats de Cadibone et de Montenotte. — Retraite de l'aile droite de l'armée sur Gênes. — Mon père est blessé. — Siège et résistance de Gênes. — Ses conséquences. — Mon ami Trepano. — Mort de mon père. — Famine et combats. — Rigueur inflexible de Masséna.

Cependant, de bien grands événements se préparaient autour de nous en Italie. Masséna avait reçu quelques renforts, rétabli un peu d'ordre dans son armée, et la célèbre campagne de 1800, celle qui amena le mémorable siège de Gênes et la bataille de Marengo, allait s'ouvrir. Les neiges dont étaient couvertes les montagnes qui séparaient les deux armées étant fondues, les Autrichiens nous attaquèrent, et leurs premiers efforts portèrent sur la troisième division de l'aile droite, qu'ils voulaient séparer du centre et de la gauche en la rejetant de Savone sur Gênes. Dès que les hostilités recommencèrent, mon père et le colonel Sacleux envoyèrent à Gênes tous les non-combattants; Colindo était de ce nombre. Quant à moi, je nageais dans la joie, animé que j'étais par la vue des troupes en marche, les mouvements bruyants de l'artillerie et le désir qu'à toujours un jeune militaire d'assister à des opérations de guerre. J'étais loin de me douter que cette guerre

deviendrait si terrible et me coûterait bien cher!

La division de mon père, très vivement attaquée par des forces infiniment supérieures, défendit pendant deux jours les célèbres positions de Cadibone et de Montenotte; mais enfin, se voyant sur le point d'être tournée, elle dut se retirer sur Voltri et de là sur Gênes, où elle s'enferma avec les deux autres divisions de l'aile droite.

J'entendais tous les généraux instruits déplorer la nécessité qui nous forçait à nous séparer du centre et de l'aile gauche; mais j'étais alors si peu au fait de la guerre, que je n'en étais nullement affecté. Je comprenais bien que nous avions été battus; mais comme j'avais pris de ma main, en avant de Montenotte, un officier de hussards de Barco, et m'étais emparé de son panache que j'avais fièrement attaché à la têtère de la bride de mon cheval, il me semblait que ce trophée me donnait quelque ressemblance avec les chevaliers du moyen âge, revenant chargés des dépouilles des infidèles. Ma vanité puérile fut bientôt rabattue par un événement affreux. Pendant la retraite, et au moment où mon père me donnait un ordre à porter, il reçut une balle dans la jambe gauche, celle qui déjà avait été blessée d'une balle à l'armée des Pyrénées. La commotion fut si forte, que mon père serait tombé de cheval s'il ne se fût appuyé sur moi. Je l'éloignai du champ de bataille; on le pansa, je voyais couler son sang et je me mis à pleurer.... Il chercha à me calmer et me dit qu'un guerrier devait avoir plus de fermeté.... On transporta mon père à Gênes, au palais Centurione, qu'il avait occupé pendant le dernier hiver. Nos trois divisions étant entrées dans Gênes, les Autrichiens en firent le blocus par terre et les Anglais par mer.

Je ne me sens pas le courage de décrire ce que la garnison et la population de Gênes eurent à souffrir pendant les deux mois que dura ce siège mémorable. La famine, la guerre et un terrible typhus firent des ravages immenses!... La garnison perdit dix mille hommes sur seize mille, et l'on ramassait tous les jours dans les rues sept à huit cents cadavres d'habitants de tout âge, de tout sexe et de toute condition, qu'on portait derrière l'église de Carignan dans une énorme fosse remplie de chaux vive. Le nombre de ces victimes s'éleva à plus de trente mille, presque toutes mortes de faim!...

Pour comprendre jusqu'à quel point le manque de vivres se fit sentir parmi les habitants, il faut savoir que l'ancien gouvernement génois, pour contenir la population de la ville, s'était de temps immémorial emparé du monopole des grains, des farines et du pain, lequel était confectionné dans un immense établissement garni de canons et gardé par des troupes, de sorte que lorsque le doge ou le Sénat voulaient prévenir ou punir une révolte, ils fermaient les fours de l'État et prenaient le peuple par la famine. Bien qu'à l'époque où nous étions la Constitution génoise eût subi de grandes modifications, et que

l'aristocratie n'y eût que fort peu de prépondérance, il n'y avait cependant pas une seule boulangerie particulière, et l'ancien usage de faire le pain aux fours publics s'était perpétué. Or, ces fours publics, qui alimentaient habituellement une population de plus de cent vingt mille âmes, restèrent fermés pendant quarante-cinq jours, sur soixante que dura le siège! les riches n'ayant pas plus que les pauvres le moyen de se procurer du pain!... Le peu de légumes secs et de riz qui se trouvait chez les marchands avait été enlevé à des prix énormes dès le commencement du siège. Les troupes seules recevaient une faible ration d'un quart de livre de chair de cheval et d'un quart de livre de ce qu'on appelait du pain, affreux mélange composé de farines avariées, de son, d'amidon, de poudre à friser, d'avoine, de graine de lin, de noix rances et autres substances de mauvaise qualité, auxquelles on donnait un peu de solidité en y mêlant quelques parties de cacao, chaque pain étant d'ailleurs intérieurement soutenu par de petits morceaux de bois, sans quoi il serait tombé en poudre. Le général Thiébault, dans son journal du siège, compare ce pain à de la tourbe mélangée d'huile!...

Pendant quarante-cinq jours, on ne vendit au public ni pain ni viande. Les habitants les plus riches purent (et seulement vers le commencement du siège) se procurer quelque peu de morue, des figues et autres denrées sèches, ainsi que du sucre. L'huile, le vin et le sel ne manquèrent jamais; mais que sont ces denrées sans aliments solides? Tous les chiens et les chats de la ville furent mangés. Un rat se vendait fort cher. Enfin, la misère devint si affreuse, que lorsque les troupes françaises faisaient une sortie, les habitants les suivaient en foule hors des portes, et là, riches et pauvres, femmes, enfants et vieillards, se mettaient à couper de l'herbe, des orties et des feuilles qu'ils faisaient ensuite cuire avec du sel.... Le gouvernement génois fit faucher l'herbe qui croissait sur les remparts, puis il la faisait cuire sur les places publiques et la distribuait ensuite aux malheureux malades qui n'avaient pas la force d'aller chercher eux-mêmes et de préparer ce grossier aliment. Nos troupes elles-mêmes faisaient cuire des orties et toutes sortes d'herbes avec de la chair de cheval. Les familles les plus riches et les plus distinguées leur enviaient cette viande, toute dégoûtante qu'elle fût, car la pénurie des fourrages avait rendu presque tous les chevaux malades, et l'on distribuait même la chair de ceux qui mouraient d'étiologie!...

Pendant la dernière partie du siège, l'exaspération du peuple génois était à craindre. On l'entendait s'écrier qu'en 1746 leurs pères avaient massacré une armée autrichienne, qu'il fallait essayer de se débarrasser de même de l'armée française, et qu'en définitive il valait mieux mourir en combattant, que de mourir de faim après avoir vu succomber leurs femmes et leurs enfants. Ces symptômes de révolte étaient d'autant plus effrayants, que s'ils se fussent réalisés, les

Anglais par mer et les Autrichiens par terre seraient indubitablement accourus joindre leurs efforts à ceux des insurgés pour nous accabler.

Au milieu de dangers si imminents et de calamités de tous genres, le général en chef Masséna restait impassible et calme, et pour éviter toute tentative d'émeute, il fit proclamer que les troupes françaises avaient ordre de faire feu sur toute réunion d'habitants qui s'élèverait à plus de quatre hommes. Nos régiments bivouaquaient constamment sur les places et dans les rues principales, dont les avenues étaient munies de canons chargés à

surprendre les Autrichiens et de tomber sur leurs derrières, pendant qu'ils ne s'occupaient que du soin de prendre Gênes. Nous avions donc un immense intérêt à conserver cette ville le plus longtemps possible, ainsi que le prescrivaient les ordres du premier Consul, dont les prévisions furent justifiées par les événements.

Mais revenons à ce qui m'advint pendant ce siège mémorable.

En apprenant qu'on avait transporté à Gênes mon père blessé, Colindo Trepano accourut auprès de son lit de douleur, et c'est là que nous nous retrouvâmes. Il m'aïda de la ma-

les blessés et sur les individus déjà malades. Mon père en fut atteint, et dans le moment où il avait le plus besoin de soins, il n'avait auprès de lui que moi, Colindo et le jockey Bastide. Nous suivions de notre mieux les prescriptions du docteur, nous ne dormions ni jour ni nuit, étant sans cesse occupés à frictionner mon père avec de l'huile camphrée et à le changer de lit et de linge. Mon père ne pouvait prendre d'autre nourriture que du bouillon, et je n'avais pour en faire que de la mauvaise chair de cheval; mon cœur était déchiré!...

La Providence nous envoya un secours. Les



Cliché Neurdein.

LE GÉNÉRAL MACARD. — Tableau d'EUGÈNE CHAPERON.

mitraille. Ne pouvant se réunir, les Gênois furent dans l'impossibilité de se révolter.

Vous vous étonnerez sans doute que le général Masséna mit tant d'obstination à conserver une place dont il ne pouvait nourrir la population et sustenter à peine la garnison. Mais Gênes pesait alors d'un poids immense dans les destinées de la France. Notre armée était coupée; le centre et l'aile gauche s'étaient retirés derrière le Var, tandis que Masséna s'était enfermé dans Gênes pour retenir devant cette place une partie de l'armée autrichienne, l'empêchant ainsi de porter toutes ses forces sur la Provence. Masséna savait que le premier Consul réunissait à Dijon, à Lyon et à Genève une armée de réserve, avec laquelle il se proposait de passer les Alpes par le Saint-Bernard, afin de rentrer en Italie, de

nière la plus affectueuse à soigner mon père, et je lui en suis d'autant plus de gré, qu'au milieu des calamités dont nous étions environnés, mon père n'avait personne auprès de lui. Tous les officiers d'état-major reçurent l'ordre d'aller faire le service auprès du général en chef. Bientôt on refusa des vivres à nos domestiques, qui furent contraints de prendre un fusil et de se ranger parmi les combattants pour avoir droit à la chétive ration que l'on distribuait aux soldats. On ne fit exception que pour un jeune valet de chambre nommé Oudin et pour un jeune jockey qui soignait nos chevaux; mais Oudin nous abandonna dès qu'il eut appris que mon père était atteint du typhus. Cette affreuse maladie, ainsi que la peste avec laquelle elle a beaucoup d'analogie, se jette presque toujours sur

grands bâtiments des fours publics étaient contigus aux murs du palais que nous habitions; les terrasses se touchaient.

Celle des fours publics était immense; on y faisait le mélange et le broiement des grenailles de toute espèce qu'on ajoutait aux farines avariées pour faire le pain de la garnison. Le jockey Bastide avait remarqué que lorsque les ouvriers de la manutention avaient quitté la terrasse, elle était envahie par de nombreux pigeons qui, nichés dans les divers clochers de la ville, avaient l'habitude de venir ramasser le peu de grains que le criblage avait répandus sur les dalles. Bastide, qui était d'une rare intelligence, franchissant le petit espace qui séparait les deux terrasses, alla tendre sur celle des fours publics des lacets et autres engins, avec lesquels il prenait

des pigeons dont nous faisons du bouillon pour mon père, qui le trouvait excellent en comparaison de celui de cheval.

Aux horreurs de la famine et du typhus, se joignaient celles d'une guerre acharnée et incessante, car les troupes françaises combattaient toute la journée du côté de terre contre les Autrichiens, et dès que la nuit mettait un terme à leurs attaques, les flottes anglaise, turque et napolitaine, que l'obscurité dérobait au tir des canons du port et des batteries de la côte, s'approchaient de la ville, sur laquelle elles lançaient une immense quantité de bombes, qui faisaient des ravages affreux!... Aussi, pas un instant de repos!...

Le bruit du canon, les cris des mourants, pénétraient jusqu'à mon père et l'agitaient au dernier point : il regrettait de ne pouvoir se mettre à la tête des troupes de sa division. Cet état moral empirait sa position ; sa maladie s'aggravait de jour en jour ; il s'affaiblissait visiblement. Colindo et moi ne le quittions pas un instant. Enfin, une nuit, pendant que j'étais à genoux auprès de son lit pour imbiber sa blessure, il me parla avec toute la plénitude de sa raison, puis, sentant sa fin approcher, il plaça sa main sur ma tête, l'y promena d'une façon caressante en disant : « Pauvre enfant, que va-t-il devenir, seul et sans appui, au milieu des horreurs de ce terrible siège?... » Il balbutia encore quelques paroles, parmi lesquelles je démêlai le nom de ma mère, laissa tomber ses bras et ferma les yeux!...

Quoique bien jeune, et depuis peu de temps au service, j'avais vu beaucoup de morts sur le terrain de divers combats et surtout dans les rues de Gênes ; mais ils étaient tombés en plein air, encore couverts de leurs vêtements, ce qui donne un aspect bien différent de celui d'un homme qui meurt dans son lit, et je n'avais jamais été témoin de ce dernier et triste spectacle. Je crus donc que mon père venait de céder au sommeil. Colindo comprit la vérité, mais n'eut pas le courage de me la dire, et je ne fus tiré de mon erreur que plusieurs heures après, lorsque M. Lachèze étant arrivé, je lui vis relever le drap du lit sur la figure de mon père, en disant : « C'est une perte affreuse pour sa famille et ses amis!... » Alors seulement je compris l'étendue de mon malheur....

Ma douleur fut si déchirante qu'elle toucha même le général en chef Masséna, dont le cœur n'était cependant pas facile à émouvoir, surtout dans les circonstances présentes, où il avait besoin de tant de fermeté. La position critique dans laquelle il se trouvait lui fit prendre à mon égard une mesure qui me parut atroce, et que cependant je prendrais aussi moi-même si je commandais dans une ville assiégée.

Pour éviter tout ce qui aurait pu affaiblir le moral des troupes, le général Masséna avait défendu la pompe des funérailles, et comme il savait que je n'avais pas voulu quitter la déponille mortelle de mon père bien-aimé, qu'il pensait que mon projet était de l'accompagner jusqu'à sa tombe, et qu'il craignait

que les troupes ne s'attendrissent en voyant un jeune officier, à peine au sortir de l'enfance, suivre en sanglotant la bière de son père, général de division, victime de la terrible guerre que nous soutenions, Masséna vint le lendemain avant le jour dans la chambre où gisait mon père, et me prenant par la main, il me conduisit sous un prétexte quelconque dans un salon éloigné, pendant que sur son ordre douze grenadiers, accompagnés seulement d'un officier et du colonel Saclenx, enlevèrent la bière en silence et allèrent la déposer dans la tombe provisoire, sur les remparts du côté de la mer. Ce ne fut qu'après que cette triste cérémonie fut terminée, que le général Masséna m'en instruisit en m'expliquant les motifs de sa décision.... Non, je ne pourrai exprimer le désespoir dans lequel cela me jeta!... Il me semblait que je perdais une seconde fois mon pauvre père que l'on venait d'enlever à mes derniers soins!... Mes plaintes furent vaines, et il ne me restait plus que d'aller prier sur la tombe de mon père.

J'ignorais où elle était, mais mon ami Colindo avait suivi de loin le convoi, et il me conduisit.... Ce bon jeune homme me donna en cette circonstance les preuves d'une touchante sympathie, quand chaque individu ne pensait qu'à sa position personnelle.

Presque tous les officiers d'état-major de mon père avaient été tués ou emportés par le typhus. Sur onze que nous étions avant la campagne, il n'en restait plus que deux : le commandant R*** et moi ! Mais R*** ne s'occupait que de lui, et, au lieu de servir d'appui au fils de son général, il continua d'habiter seul en ville. M. Lachèze m'abandonna aussi!... Il n'y eut que le bon colonel Saclenx qui me donna quelques marques d'intérêt ; mais le général en chef lui ayant donné le commandement d'une brigade, il était constamment hors des murs, occupé à repousser les ennemis.

Je restai donc seul dans l'immense palais Centurione, avec Colindo, Bastide et le vieux concierge.

Une semaine s'était à peine écoulée depuis que j'avais eu le malheur de perdre mon père, lorsque le général en chef Masséna, qui avait besoin d'un grand nombre d'officiers autour de lui (car il en faisait tuer ou blesser quelques-uns presque tous les jours), me fit ordonner d'aller faire auprès de lui le service d'aide de camp, ainsi que le faisaient R*** et tous les officiers des généraux morts ou hors d'état de monter à cheval. J'obéis.... Je suivais toute la journée le général en chef dans les combats, et, lorsque je n'étais pas retenu au quartier général, je rentrais, et la nuit venue, Colindo et moi, passant au milieu des mourants et des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants qui encombraient les rues, nous allions prier au tombeau de mon père.

La famine augmentait d'une façon effrayante dans la place. Un ordre du général en chef prescrivait de ne laisser à chaque officier qu'un seul cheval, tous les autres devaient être en-

voyés à la boucherie. Mon père en avait laissé plusieurs ; il m'aurait été très pénible de savoir qu'on allait tuer ces pauvres bêtes. Je leur sauvai la vie en proposant à des officiers d'état-major de les leur donner en échange de leurs montures usées que je livrai à la boucherie.

Ces chevaux furent plus tard payés par l'État sur la présentation de l'ordre de livraison ; je conservai un de ces ordres comme monument curieux ; il porte la signature du général Oudinot, chef d'état-major de Masséna.

La perte cruelle que je venais d'éprouver, la position dans laquelle je me trouvais et la vue des scènes vraiment horribles auxquelles j'assistais tous les jours, avaient en peu de temps mûri ma raison plus que ne l'auraient fait plusieurs années de bonheur. Je compris que la misère et les calamités du siège rendant égoïstes tous ceux qui, quelques mois auparavant, comblaient mon père de prévenances, je devais trouver en moi-même assez de courage et de ressources, non seulement pour me suffire, mais pour servir d'appui à Colindo et à Bastide. Le plus important était de trouver le moyen de les nourrir, puisqu'ils ne recevaient pas de vivres des magasins de l'armée. J'avais bien, comme officier, deux rations de chair de cheval et deux rations de pain, mais tout cela réuni ne faisait qu'une livre pesant d'une très mauvaise nourriture, et nous étions trois!... Nous ne prenions plus que très rarement des pigeons, dont le nombre avait infiniment diminué. En ma qualité d'aide de camp du général en chef, j'avais aussi mon couvert à sa table, sur laquelle on servait une fois par jour du pain, du cheval rôti et des pois chiches ; mais j'étais tellement courroucé de ce que le général Masséna m'avait privé de la triste consolation d'accompagner le cercueil de mon père, que je ne pouvais me résoudre à aller prendre place à sa table, quoique tous mes camarades y fussent et qu'il m'y eût engagé une fois pour toutes. Mais enfin, le désir de secourir mes deux malheureux commensaux me décida à aller manger chez le général en chef. Dès lors, Colindo et Bastide eurent chacun un quart de livre de pain et autant de chair de cheval. Moi-même, je ne mangeais pas suffisamment, car à la table du général en chef les portions étaient extrêmement exigües, et je faisais un service très pénible ; aussi sentais-je mes forces s'affaiblir, et il m'arrivait souvent d'être obligé de m'étendre à terre pour ne pas tomber en défaillance.

La Providence vint encore à notre secours. Bastide était né dans le Cantal, et avait rencontré l'hiver d'avant un autre Auvergnat de sa connaissance établi à Gênes, où il faisait un petit commerce. Il alla le voir et fut frappé, en entrant chez lui, de sentir l'odeur que répand la boutique d'un épicière. Il en fit l'observation à son ami, en lui disant : « Tu as des provisions?... » Celui-ci en convint en lui demandant le secret, car les provisions de tout genre qu'on découvrait chez les particuliers étaient enlevées et transportées dans les

magasins de l'armée. L'intelligent Bastide offrit alors de lui faire acheter la portion de denrées qu'il aurait de trop par quelqu'un qui le solderait sur-le-champ et garderait un secret inviolable, et il vint m'informer de sa découverte. Mon père avait laissé quelques milliers de francs. J'achetai donc et fis porter de nuit chez moi beaucoup de morue, de fromage, de figues, de sucre, de chocolat, etc., etc. Tout cela fut *horriblement cher*; l'Auvergnat eut presque tout mon argent, mais je n'estimai trop heureux d'en passer par où il voulut, car, d'après ce que j'entendais dire journellement au quartier général, le siège devait être encore fort long, et la famine aller toujours en augmentant, ce qui, malheureusement, se réalisa.

Ce qui doublait le bonheur que j'avais eu de me procurer des subsistances, c'était la pensée que je sauvais la vie de mon ami Colindo qui, sans cela, serait littéralement mort de faim, car il ne connaissait dans l'armée que moi et le colonel Sacleux, qui ne tarda pas à être frappé d'un affreux malheur; voici en quelles circonstances :

Le général Masséna, attaqué de toutes parts, voyant ses troupes moissonnées par des combats continuels et par la famine, obligé de contenir une population immense que la faim poussait au désespoir, se trouvait dans une position des plus critiques, et sentait que pour maintenir le bon ordre dans l'armée, il fallait y établir une discipline de fer. Aussi tout officier qui n'exécutait pas ponctuellement ses ordres était-il impitoyablement destitué, en vertu des pouvoirs que les lois d'alors conféraient aux généraux en chef. Plusieurs exemples de ce genre avaient déjà été faits, lorsque, dans une sortie que nous poussâmes à six lieues de la place, la brigade commandée par le colonel Sacleux ne s'étant pas trouvée, à l'heure indiquée, dans une vallée dont elle devait fermer le passage aux Autrichiens, ceux-ci s'échappèrent, et le général en chef, furieux de voir manquer le résultat de ses combinaisons, destitua le pauvre colonel Sacleux, en le signalant dans un ordre du jour. Sacleux avait bien pu ne pas comprendre ce qu'on attendait de lui, mais il était fort brave. Certainement, il se serait, dans son désespoir, fait sauter la cervelle, s'il n'avait eu à cœur de rétablir son honneur. Il prit un fusil, et se plaça dans les rangs comme *soldat*.... Il vint un jour nous voir; Colindo et moi nous eûmes le cœur navré, en voyant cet excellent homme habillé en simple fantassin.

Nous fîmes nos adieux à Sacleux, qui, après la reddition de la place, fut réintégré dans son grade de colonel par le premier Consul, à la demande de Masséna lui-même, que Sacleux avait forcé, par son courage, à revenir sur son compte. Mais l'année suivante, Sacleux, voyant la paix faite en Europe, et voulant se laver complètement du reproche qui lui avait été adressé si injustement, demanda à aller faire la guerre à Saint-Domingue, où il fut tué au moment où il allait être nommé général de brigade!... Il est des

hommes qui, malgré leur mérite, ont une destinée bien cruelle : celui-ci en est un exemple.

CHAPITRE XII

Épisode du siège. — Capture de trois mille Autrichiens. — Leur horrible fin sur les pontons. — Attaques constantes par terre et par mer.

Je ne puis parler que très succinctement des opérations du siège ou blocus que nous soutenions. Les fortifications de Gènes ne consistaient, à cette époque, du côté de la terre, qu'en une simple muraille flanquée de tours; mais ce qui rendait la place très susceptible d'une bonne défense, c'est qu'elle est entourée, à peu de distance, par des montagnes dont les sommets et les flancs sont garnis de forts et de redoutes. Les Autrichiens attaquaient constamment ces positions; dès qu'ils en enlevaient une, nous marchions pour la reprendre, et le lendemain ils cherchaient encore à s'en emparer; s'ils y parvenaient, nous allions les en chasser derechef. Enfin, c'était une navette continuelle, avec des chances différentes, mais, en résultat, nous finissions par rester maîtres du terrain. Ces combats étaient souvent très vils. Dans l'un d'eux, le général Soult, qui était le bras droit de Masséna, gravissait à la tête de ses colonnes le *Monte-Corona*, pour reprendre le fort de ce nom que nous avions perdu la veille, lorsqu'une balle lui brisa le genou au moment où les ennemis, infiniment plus nombreux que nous, descendaient en courant du haut de la montagne. Il était impossible que le peu de troupes que nous avions sur ce point pût résister à une telle avalanche. Il fallut donc battre en retraite. Les soldats portèrent quelque temps le général Soult sur leurs fusils, mais les douleurs intolérables qu'il éprouvait le décidèrent à ordonner qu'on le déposât au pied d'un arbre, où son frère et un de ses aides de camp restèrent seuls auprès de lui, pour le préserver de la fureur des premiers ennemis qui arriveraient sur lui. Heureusement, il se trouva parmi ceux-ci des officiers qui eurent beaucoup d'égards pour leur illustre prisonnier. La capture du général Soult ayant exalté le courage des Autrichiens, ils nous poussèrent très vivement jusqu'au mur d'enceinte qu'ils se préparaient à attaquer, lorsqu'un orage affreux vint assombrir le ciel d'azur que nous avions eu depuis le commencement du siège. La pluie tombait à torrents. Les Autrichiens s'arrêtèrent, et la plupart d'entre eux cherchèrent à s'abriter dans les cassines ou sous des arbres. Alors le général Masséna, dont le principal mérite consistait à mettre à profit toutes les circonstances imprévues de la guerre, parla à ses soldats, ranima leur ardeur, et les faisant soutenir par quelques troupes venues de la ville, il leur fit croiser la baïonnette et les ramène au plus fort de l'orage contre les Autrichiens vainqueurs jusque-là, mais qui, surpris de tant d'audace, se retirèrent en désordre. Masséna les poursuivit si vigoureusement qu'il parvint à couper un corps de trois mille grenadiers, qui mirent bas les armes.

Ce n'était pas la première fois que nous faisions de nombreux prisonniers, car le total de ceux que nous avions enlevés depuis le commencement du siège se montait à plus de huit mille; mais n'ayant pas de quoi les nourrir, le général en chef les avait toujours renvoyés, à condition qu'ils ne serviraient pas contre nous avant six mois. Les officiers avaient tenu religieusement leur promesse; quant aux malheureux soldats qui, rentrés dans le camp autrichien, ignoraient l'engagement que leurs chefs avaient pris pour eux, on les incorporait dans d'autres régiments et on les forçait à combattre encore contre les Français. S'ils retombaient entre nos mains, ce qui arrivait souvent, nous les rendions de nouveau; on les incorporait derechef dans d'autres bataillons, et il y eut ainsi une grande quantité de ces hommes qui, de leur propre aveu, furent pris quatre ou cinq fois pendant le siège. Le général Masséna, indigné d'un tel manque de loyauté de la part des généraux autrichiens, décida cette fois que les trois mille grenadiers qu'il venait de prendre seraient retenus, officiers et soldats, et pour que le soin de les garder n'augmentât pas le service des troupes, il fit placer ces malheureux prisonniers sur des vaisseaux rasés, au milieu du port, et fit braquer sur eux une partie des canons du môle; puis il envoya un parlementaire au général Ott, qui commandait le corps autrichien devant Gènes, pour lui reprocher son manque de bonne foi et le prévenir qu'il ne se croyait tenu de donner aux prisonniers que la *moitié* de la ration que recevait un soldat français, mais qu'il consentait à ce que les Autrichiens s'entendissent avec les Anglais, pour que des barques apportassent tous les jours des vivres aux prisonniers et ne les quittassent qu'après les leur avoir vu manger, afin qu'on ne crût pas que lui, Masséna, se servit de ce prétexte pour faire entrer des vivres pour ses propres troupes. Le général autrichien, espérant qu'un refus amènerait Masséna à lui rendre ses trois mille hommes qu'il comptait probablement faire combattre encore contre nous, refusa la proposition philanthropique qui lui était faite; alors Masséna exécuta ce qu'il avait annoncé.

La ration des Français se composait d'un quart de livre d'un pain affreux et d'une égale quantité de chair de cheval; les prisonniers ne reçurent donc que la moitié de chacune de ces denrées; ils n'avaient par conséquent par jour qu'un quart de livre pesant pour toute nourriture!... Ceci avait lieu quinze jours avant la fin du siège. Ces pauvres diables restèrent tout ce temps-là au même régime. En vain, tous les deux ou trois jours, le général Masséna renouvelait-il son offre au général ennemi, celui-ci n'accepta jamais, soit par obstination, soit que l'amiral anglais (lord Keith) ne voulût pas consentir à fournir ses chaloupes, de crainte, disait-on, qu'elles ne rapportassent le typhus à bord de la flotte. Quoi qu'il en soit, les malheureux Autrichiens *hurlaient* de rage et de faim sur les pontons. C'était vraiment affreux!... Enfin, après avoir mangé leurs brodequins, havresacs, gibernes

Cliché Braun, Clément et C^{re}.LE PREMIER CONSUL FRANCHISSANT LE MONT SAINT-BERNARD. — *Tableau de DAVID. (Musée de Versailles.*

et même peut-être quelques cadavres, ils moururent presque tous d'inanition!... Il n'en restait guère que sept à huit cents, lorsque, la place ayant été remise à nos ennemis, les soldats autrichiens, en entrant dans Gènes,

coururent vers le port et donnèrent à manger à leurs compatriotes avec si peu de précaution, que tous ceux qui avaient survécu jusque-là périrent....

J'ai voulu rapporter cet horrible épisode,

d'abord comme un nouvel exemple des calamités que la guerre entraîne après elle, et surtout pour flétrir la conduite et le manque de bonne foi du général autrichien, qui contraignit ses malheureux soldats faits prison-

niers et rendus sur parole à reprendre les armes contre nous, bien qu'il se fût engagé à les renvoyer en Allemagne.

Dans les divers combats qui signalèrent le siège de Gènes, je courus de bien grands dangers. Je me bornerai à citer les deux principaux.

J'ai déjà dit que les Autrichiens et les Anglais se relayaient pour nous tenir constamment sous les armes. En effet, les premiers nous attaquaient dès l'aurore du côté de terre, nous combattaient toute la journée et allaient se reposer la nuit, pendant que la flotte de lord Keith venait nous bombarder, et tâchait de s'emparer du port à la faveur de l'obscurité, ce qui forçait la garnison à une grande surveillance de ce côté et l'empêchait de prendre le moindre repos. Or, une nuit que le bombardement était encore plus violent que de coutume, le général en chef Masséna, prévenu qu'à la lueur des feux de Bengale allumés sur la plage, on apercevait de nombreuses embarcations anglaises chargées de troupes s'avancant vers les môles du port, monta sur-le-champ à cheval avec tout son état-major et l'escadron de ses guides qui l'accompagnait partout. Nous étions au moins cent cinquante à deux cents cavaliers, lorsque, passant sur une petite place nommée Campetto, le général en chef s'arrêta pour parler à un officier qui revenait du port, et comme chacun se pressait autour de lui, un cri se fait entendre : « Gare la bombe ! »

Tous les yeux se portent en l'air, et l'on voit un énorme bloc de fer rouge prêt à tomber sur ce groupe d'hommes et de chevaux resserrés dans un très petit espace. Je me trouvais placé le long du mur du grand hôtel dont la porte était surmontée d'un balcon de marbre. Je pousse mon cheval dessous, et plusieurs de mes voisins firent de même ; mais ce fut précisément sur le balcon que tomba la bombe. Elle le réduisit en morceaux, puis rebondissant sur le pavé, elle éclata avec un bruit affreux au milieu de la place qu'elle éclaira momentanément de ses lugubres flammes, auxquelles succéda la plus complète obscurité.... On s'attendait à de grandes pertes ; le plus profond silence régnait. Il fut interrompu par la voix du général Masséna qui demandait si quelqu'un était blessé.... Personne ne répondit, car, par un hasard vraiment miraculeux, pas un des nombreux éclats de la bombe n'avait frappé les hommes ni les chevaux agglomérés sur la petite place ! Quant aux personnes qui, comme moi, étaient sous le balcon, elles furent couvertes de poussière, de fragments de dalles et de colonnes, mais sans avoir été blessées.

J'ai dit qu'habituellement les Anglais ne nous bombardaient que la nuit ; mais cependant, un jour qu'ils célébraient je ne sais

quelle fête, leur flotte pavoisée s'approcha de la ville en plein midi et s'amusa à nous envoyer une grande quantité de projectiles. Celle de nos batteries qui avait le plus d'avantage pour répondre à ce feu était placée près du môle, sur un gros bastion en forme de tour nommé la *Lanterne*. Le général en chef me chargea de porter au commandant de cette batterie l'ordre de ne tirer qu'après avoir bien fait pointer, et de réunir tous ses feux sur un brick anglais, qui était venu insolennement jeter l'ancre à peu de distance de la *Lanterne*. Nos artilleurs tirèrent avec tant de justesse qu'une de nos bombes de cinq cents, tombant sur le brick anglais, le perça depuis le pont jusqu'à la quille, et il s'enfonça en un clin d'œil dans la mer. Cela irrita tellement l'amiral anglais qu'il fit avancer immédiatement toutes ses bombardes contre la *Lanterne*, sur laquelle elles ouvrirent un feu très violent. Ma mission remplie, j'aurais dû retourner auprès de Masséna ; mais on dit avec raison que les jeunes militaires, ne connaissant pas le danger, l'affrontent avec plus de sang-froid que ne le font les guerriers expérimentés. Le spectacle dont j'étais témoin m'intéressait vivement. La plate-forme de la *Lanterne*, garnie de dalles en pierres, était tout au plus grande comme une cour de moyenne étendue et était armée de douze bouches à feu, dont les affûts étaient énormes. Bien qu'il soit très difficile à un navire en mer de lancer des bombes avec justesse sur un point qui présente aussi peu de surface que la plate-forme d'une tour, les Anglais en firent cependant tomber plusieurs sur la *Lanterne*. Au moment où elles arrivaient, les artilleurs s'abritaient derrière et dessous les grosses pièces de bois des affûts. Je faisais comme eux, mais cet asile n'était pas sûr, parce que la plate-forme présentant une grande résistance aux bombes qui ne pouvaient s'enfoncer, elles roulaient rapidement sur les dalles, sans qu'on pût prévoir la direction qu'elles prendraient, et leurs éclats passaient dessous et derrière les affûts en serpentant sur tous les points de la plate-forme. Il était donc absurde de rester là, lorsque, ainsi que moi, on n'y était pas obligé ; mais j'éprouvais un *plaisir affreux*, si on peut s'exprimer ainsi, à courir çà et là avec les artilleurs dès qu'une bombe tombait, et à revenir ensuite avec eux aussitôt qu'elle avait éclaté et que ses débris étaient immobiles. C'était un jeu qui pouvait me coûter cher. Un canonnier eut les jambes brisées, d'autres soldats furent blessés très grièvement, car les éclats de bombe, énormes morceaux de fer, font d'affreux ravages sur tout ce qu'ils touchent. L'un d'eux coupa en deux une grosse poutre d'affût contre laquelle j'allais m'abriter. Cependant

je restais toujours sur la plate-forme, lorsque le colonel Monton, qui devint plus tard maréchal comte de Lobau, et qui, ayant servi sous les ordres de mon père, me portait intérêt, m'ayant aperçu en passant auprès de la *Lanterne*, vint m'ordonner impérativement d'en sortir et d'aller auprès du général en chef où était mon poste. Il ajouta : « Vous êtes bien jeune encore, mais apprenez qu'à la guerre c'est une folie de s'exposer à des dangers inutiles ; seriez-vous plus avancé lorsque vous vous seriez fait broyer une jambe, sans qu'il en résultât aucun avantage pour votre pays ? »

Je n'ai jamais oublié cette leçon, dont j'ai remercié depuis le maréchal Lobau, et j'ai souvent pensé à la différence qu'il y aurait eu dans ma destinée si j'eusse eu une jambe emportée à l'âge de dix-sept ans !...

CHAPITRE XIII

Bonaparte franchit le Saint-Bernard. — Masséna traite de l'évacuation de la place de Gènes. — Ma mission auprès de Bonaparte. — Bataille de Marengo. — Retour dans ma famille. — Extrême prostration morale.

La ténacité courageuse avec laquelle Masséna avait défendu la ville de Gènes allait avoir d'immenses résultats. Le chef d'escadron Franceschi, envoyé par Masséna auprès du premier Consul, était parvenu, tant en allant qu'en revenant, à passer de nuit au milieu de la flotte ennemie. Il rentra à Gènes le 6 prairial, en disant qu'il avait laissé Bonaparte descendant le grand Saint-Bernard à la tête de l'armée de réserve !... Le feld-maréchal Mélas était tellement convaincu de l'impossibilité de conduire une armée à travers les Alpes que, pendant qu'une partie de ses troupes, sous le général Ott, nous bloquait, il était parti avec le surplus pour aller, à cinquante lieues de là, attaquer le général Suchet sur le Var, pour pénétrer ensuite en Provence, donnant ainsi au premier Consul la facilité de pénétrer sans résistance en Italie ; aussi l'armée de réserve était-elle entrée à Milan avant que les Autrichiens eussent cessé de traiter son existence de chimère. La résistance de Gènes avait donc opéré une puissante diversion en faveur de la France. Une fois en Italie, le premier Consul aurait désiré venir au plus tôt secourir la brave garnison de cette place, mais il fallait pour cela qu'il réunît toutes ses troupes, ainsi que les pièces d'artillerie et de munitions de guerre, dont le passage à travers les défilés des Alpes éprouvait de grandes difficultés. Ce retard donna au maréchal Mélas le temps d'accourir de Nice, avec ses principales forces, pour s'opposer au premier Consul, qui dès lors ne pouvait continuer sa marche sur Gènes avant d'avoir battu l'armée autrichienne.

GÉNÉRAL DE MARBOT.

(A suivre.)



Louis XIV

La personne — L'éducation. — Le « moi » du roi

Par Ernest LAVISSE, de l'Académie française

III. — Le « moi » du Roi

Louis XIV — et cela est visible dès ses premières paroles et ses premiers gestes — met donc simplement en lui-même le principe et la fin des choses. Il savait probablement en gros les longues théories savantes écrites par les gens d'Église et par les gens de loi sur l'excellence du pouvoir royal, mais il n'avait que faire de cette érudition. Il croyait en lui-même par un acte de foi. S'il a prononcé la parole : « L'État c'est moi », il a voulu dire tout bonnement : « Moi Louis qui vous parle ».

Ce « moi », qui domina tout un siècle et lui donna sa marque, est le produit d'une longue histoire. En Louis XIV, la race des Capétiens et la race des Habsbourg, nobles, antiques et lasses, ont donné une dernière fleur, superbe et grave. Il était le petit-fils d'Henri IV, mais aussi de Philippe II, l'arrière-petit-fils d'Antoine de Bourbon, mais aussi de Charles-Quint. Il était de France, mais d'Espagne tout autant et même davantage. Il ne ressemblait pas à son père, gentilhomme français, maigre et svelte ; il était, comme sa mère, gras, posé, grave. Ni le sérieux continu n'est de chez nous, ni cette naturelle hauteur, ni l'ordre hiératique imposé à la Cour, dont Anne d'Autriche regrettait la confusion et le sang-gène, ni la distance du Roi au reste des hommes, ni le mélange de luxure et de dévotion, ni le gouvernement par le cabinet et par les bureaux, ni l'ambition de paraître dominer l'Europe, ni la politique de se mêler à toutes les affaires, ni la totale confusion de l'État et de la religion, où semble vivre le souvenir des auto-da-fé d'Aragon ou de Castille, ni Versailles enfin domicile, comme l'Escorial, d'une majesté qui s'isole hors de la vie commune pour n'habiter qu'avec elle-même. Sans doute, on ne peut prétendre calculer avec précision les effets de la très certaine, mais obscure force de l'hérédité. Il ne faudrait pas oublier pourtant que les rois sont fils de leurs mères aussi. Les fils de Catherine de Médicis furent d'évidents Italiens sur le trône de France. Au reste, à y regarder de près, on verrait que peu de rois de France furent des Français véritables.

C'est d'Espagne-Autriche, semble-t-il, plus encore que de France, que Louis XIV a reçu son orgueil énorme, invraisemblable, pharaonique ; mais des circonstances historiques françaises ont éveillé et surexcité en lui le sentiment atavique.

Son premier souvenir précis le devait reporter à Saint-Germain, au moment où sa mère, quittant le lit de mort de Louis XIII, s'en vint

à sa chambre et s'agenouilla devant lui pour « saluer son fils et son Roi ». Deux jours après, ce fut le voyage à Paris sous l'escorte des superbes corps de la Maison du Roi et de la noblesse chevauchant en grands atours, la devancée des carrosses parisiens jusqu'à Nanterre, l'adoration, à la porte Saint-Honoré, du Corps de ville agenouillé, un peuple grouillant dans les rues ou juché sur les toits, et l'immense acclamation : « Vive le Roi », et le cri des femmes : « Comme il est beau ! » Deux jours après, le petit enfant, porté à bras par le capitaine de ses gardes et précédé par les hérauts d'armes, entre au Parlement. Il est déposé sur le trône ; entre sa mère et lui, une place vide marque la distance ; devant lui, des huissiers se tiennent à genoux. La Reine le lève du trône, et il assure « son » Parlement de « sa bienveillance ». Le Chancelier vêtu de la robe pourpre et tenant à la main le mortier « comblé d'or », s'agenouille devant lui et prend ses ordres. Ce fut pour Louis XIV, à l'âge où les enfants regardent les marionnettes, le lever de rideau sur la vie. On lui reproche d'avoir toujours été roi, jamais homme, mais il ne pouvait distinguer en lui-même l'homme et le Roi, lui qui s'est connu roi toujours. La royauté lui était naturelle, c'était sa nature même.

Le premier autographe que nous ayons de lui est la copie d'un modèle d'écriture : « L'hommage est dû aux rois, ils font tout ce qui leur plaît. » Il n'a pas entendu dire autre chose au temps de son éducation. Il a passé par les épreuves de la Fronde, mais les insurgés criaient : « Vive le Roi tout seul ! » Les injures de quelques écrivains, il ne les a pas connues. Partout où il paraissait, c'était un triomphe. Quand la Cour se rendit en Normandie au commencement de l'année 1650 pour y arrêter les menées du parti des princes, « l'aspect du Roi » arrangea toutes choses. « On disait que, si la Reine voulait conquérir tous les royaumes de l'univers, elle n'aurait qu'à en faire faire le tour au Roi, juste assez de temps pour le montrer. »

Après la Fronde, un désordre demeurait dans les esprits ; la foi monarchique était obscurcie par les récents souvenirs et par le mauvais gouvernement du cardinal, mais elle attendait le moment de reparaitre en tout son éclat.

La destinée s'était accomplie. L'ancien régime de la France n'avait laissé qu'un délabrement de ruines, la dernière révolte avait été misérable ; l'idée d'une royauté surveillée par des magistrats et tempérée par des résistances y avait péri. Il ne restait à la nation d'autre moyen de s'estimer elle-même et de

s'admirer que de s'estimer et de s'admirer en le Roi, par qui elle était représentée. Elle voulut qu'il fût plus grand que les plus grands rois, plus puissant potentat que les potentats des autres. L'amour-propre de nos pères faisant de nécessité vertu et gloire, la perfection de l'autorité monarchique leur sembla un privilège de la France. Ils se vantaient que le Roi fût « vraiment empereur dans son royaume, puisqu'il n'y reçoit aucune loi que celle de ses ordonnances », et que, seul des monarques, il ne rend d'autre raison des choses que celle-ci : « Car tel est notre bon plaisir. »

Le perpétuel travail humain sur l'idée de Dieu conduisait alors à presque confondre la monarchie divine et la monarchie humaine, la royauté étant la divinité projetée en image parmi les hommes. Il est répété très souvent en effet par des voix diverses, des voix huguenotes comme des voix catholiques, que le Roi est l'image de Dieu. Même on pourrait se demander si ce n'est pas plutôt Dieu qui se modèle sur le Roi : « Le Dieu du XVII^e siècle fut une sorte de Louis XIV image et suzerain de l'autre. La même révolution renouvela le Ciel et l'État. Les saints locaux et indépendants du moyen âge s'effacent et se subordonnent, comme les seigneurs féodaux et libres, pour former une cour d'adorateurs.... Les superstitions diminuent. La religion purifiée et pompeuse offre le spectacle le plus correct et le plus noble¹. » Les deux cultes, celui du Roi et celui de Dieu, unis dans une intimité profonde, donnent à qui les pratique une règle très simple de toute la vie : vivre docile sous la puissance de Dieu qui est Dieu, et du Roi qui est son image. Le Roi, comme Dieu, fait ce qui lui plaît. Ses plus grandes fautes, les plus grandes misères de ses sujets ne troublent pas plus la foi en la monarchie que l'intempérie ou la peste ne déconcerte la foi en Dieu. Cet état de conscience convenait au temps où la résistance à l'Église et à la royauté, sorties ensemble du péril des révoltes, était impossible. Le sentiment religieux et le loyalisme mettaient une belle parure à ce renoncement de l'intelligence et de la volonté.

Enfin l'homme s'est plu en tous temps à inventer des êtres supérieurs d'humanité, comme pour se relever de sa faiblesse. Les anciens avaient leurs demi-dieux ; des philosophes d'aujourd'hui rêvent d'un surhomme qui asservirait l'humanité, mais en qui elle serait exaltée. L'ancienne France avait son surhomme, qui était le Roi.

Ce Roi, elle le voulait glorieux. Un certain sentiment de la gloire nous était revenu de

1. H. Taine, *La Fontaine et ses fables*, Paris, 1861, pp. 217-18.

l'antiquité païenne¹. Les hommes du moyen âge ont admiré la vaillance du héros qui terrasse l'adversaire, ils ont aimé et chanté les gestes de l'épée; mais ils n'élevaient point des colonnes ni des arcs de triomphe, ils ne sculptaient pas des trophées ni des médailles à perpétuer des visages, ils ne gravaient pas dans la pierre ou le bronze des catalogues de dignités. Ils ne dressaient pas des effigies sur

où défilent les dos courbés des vaincus, les trophées des armes conquises, les médailles avec les inscriptions laudatives, les statues sur haut piédestal, les renommées qui jettent des couronnes et soufflent des dithyrambes dans leurs trompettes, et l'orgueil païen de vivre dans la mémoire des hommes par la gloire. Au milieu du XVII^e siècle, l'amour de la gloire passionnait toute la France, c'est-à-dire trois

pour Sa Majesté quelque chose d'illustre et de grand ». Les écrivains voulaient dans le maître de la grandeur. Les serviteurs du Roi, Colbert, Louvois, Lionne, voulaient faire grand. Ce fut donc un enthousiasme et une adoration sitôt qu'on aperçut en Louis XIV la possibilité d'un Louis le Grand. On se le figure plus beau encore qu'il n'est; l'œil des contemporains surélève sa taille, s'éblouit de sa majesté.



Cliché Braun, Clement et C^{ie}.

MARIAGE DE LOUIS XIV ET DE MARIE-THÉRESE D'AUTRICHE. — Tableau de LE BRUN. — (Musée de Versailles.)

les places publiques; les statues des rois et des grands gisaient humblement sur les tombes basses dans l'attente du jour où la trompette de l'ange annoncerait la résurrection et le jugement dernier. Toute la vie future était en Dieu, et la gloire réservée à Dieu, à Notre-Dame et à ses saints. La Renaissance nous a ramené les arcs de triomphe où les héros modernes sont vêtus ou nus à l'antique, les bas-reliefs

ou quatre cent mille personnes, clercs, nobles, gens de robe, élevés par les jésuites et les collèges des universités. Il était célébré en vers français et en vers latins, il inspirait le théâtre et le roman, et la pompe des fêtes décoratives où le Roi s'habillait en soleil et les princes en héros.

Un grand règne était attendu et prédit. La chaire chrétienne annonçait qu'il se « remuait

même quand il le voit en robe de chambre ou jouer au billard. Il y a comme une conspiration universelle à lui vouloir du génie. La grande puissance et autorité de Louis XIV viennent de la conformité de sa personne avec l'esprit de son temps.

Il fut un amant de la gloire. Il a déclaré cet amour à toute occasion : « L'amour de la gloire va assurément devant tous les autres

1. Une gravure mise au frontispice d'une traduction d'un traité de Hobbes représente un géant sortant à mi-corps d'une montagne, couronne en tête, l'épée dans la main droite, la balance dans la main gauche.

Son buste et ses deux bras sont couverts d'une infinité de personnages tout petits, hommes, femmes, gens d'église entassés. Voir, dans Lacour-Gayet, *L'Éducation politique...* tout le Livre II « la théorie du pouvoir

royal chez les contemporains de Louis XIV », et dans P. Janet, *Histoire de la science politique*, 2^e édition, 2 vol., Paris, 1887, les quatre premiers chapitres du livre IV.

dans mon âme. » Il le compare dans ses mémoires au vrai amour :

« ... La chaleur de mon âge et le désir violent que j'avais d'augmenter ma réputation me donnaient une très forte passion d'agir, mais j'éprouvai dès ce moment que l'amour de la gloire a les mêmes délicatesses, et, si j'ose dire, les mêmes timidités que les plus tendres passions, car autant j'avais d'ardeur pour me signaler, autant avais-je d'appréhension de faillir, et regardant comme un grand malheur la honte qui suit les moindres fautes, je voulais prendre dans ma conduite les dernières précautions.... Je me trouvais retardé et pressé presque également par un seul et même désir de gloire. »

Il voulut, dans cette concupiscence de gloire, aussi forte en lui que celle de la chair, être glorieux comme Auguste, le protecteur des lettres, comme Constantin et Théodose, les protecteurs de l'Église, comme Justinien, le législateur; il faut, pensait-il, « de la variété dans la gloire ». Mais il avait, tout jeune, « une secrète prédilection pour les armes », qu'il déplorera dans la confession suprême : « J'ai trop aimé la guerre. »

Pour lui et pour ses contemporains, la gloire des armes est plus belle, plus royale que les autres : « la qualité de conquérant est estimée le plus noble et le plus élevé des titres ». Un roi fait la guerre par fonction, par destination si l'on peut dire. Quand il conclut la paix, Louis XIV se vante que son « amour paternel » pour ses sujets ait prévalu sur sa « propre gloire » ; ses sujets l'en louent comme d'un sacrifice et d'un bienfait méritoires, et lui, pour marquer que la guerre est bien sa chose à lui, les remercie de leur « assistance ». Tout admire et célèbre la gloire des armes, le *Te Deum* des églises, les odes des poètes, l'art des peintres, des architectes et des sculpteurs. Devant les peintres, les sculpteurs et les poètes, qui attendent son geste, le roi pose. Épuisés de louanges, ils le prient de suspendre la pose un moment :

Grand roi, cesse de vaincre ou je cesse d'écrire....

Ce fatal orgueil et cette passion de la gloire, une seule force les aurait pu contenir, c'était la religion; mais, par la religion comme la comprit Louis XIV, l'orgueil fut aggravé.

Le jeune Roi n'était pas encore « dévot » en 1661. Il ne paraissait pas même qu'il dût le devenir. Il était tout à la gloire, au travail, à l'amour et aux fêtes. Il allait de Paris à Saint-Germain, à Chambord, à Fontainebleau, à Versailles, délaissant de plus en plus, en attendant qu'il le quittât et le reniât, Paris que la Fronde avait déshonoré. Le premier été passé à Fontainebleau, après la mort du cardinal, fut délicieux. Madame de La Fayette a raconté ces journées, où la toute jeune Cour s'en allait par la forêt se baigner à la rivière, puis revenait au château; les dames à cheval, habillées galamment, avec mille plumes sur leurs têtes, étaient accompagnées du Roi et de la jeunesse. Après souper, on montait dans des calèches, et on allait se promener une partie de la nuit autour du canal, au bruit des violons langoureux. Pendant cette promenade du soir, le Roi « s'allait mettre près de la calèche de La Vallière, dont la portière était abattue, et comme c'était dans l'obscurité de

la nuit, il lui parlait avec beaucoup de commodité ». Pour La Vallière, la première des maîtresses déclarées, le Roi donna à Versailles, alors un petit château dans un petit endroit, la fête des « Plaisirs de l'Île enchantée », qui dura neuf jours au printemps de l'année 1664, et fut éblouissante et singulière. Molière y fut le figurant principal; monté sur un char allégorique, il représenta le dieu Pan, le plus païen de tous les Dieux; il célébra dans la « Princesse d'Élide » le droit d'aimer à tort et à travers :

Dans l'âge où l'on est aimable,
Rien n'est si beau que d'aimer....

Enfin, le jeudi 12 mai, il donna les trois premiers actes de *Tartuffe*, cette comédie sacrilège que la Compagnie du Saint-Sacrement travaillait à faire abolir. Le roi de France allait-il donc se perdre dans la compagnie des libertins?

Il n'y pensa pas une minute. Sans doute, il n'aimait pas à être contrarié dans ses amours, et il n'était pas instruit en religion et jamais ne s'y instruisait; mais sa mère et ses confesseurs lui avaient donné des habitudes pieuses, il récitait ses prières le matin et le soir, il égrenait son chapelet, il entendait la messe tous les jours, il écoutait avec attention des sermons longs et nombreux, et déjà il exigeait des jeunes courtisans la bonne tenue à la chapelle et l'apparence de la dévotion. Il avait, d'ailleurs, pour aimer la religion, de ces raisons personnelles, qui, sans bruit, sans débat, inaperçues par la conscience, conduisent les personnes. Sa naissance avait été un miracle, que le Roi Louis XIII et la Reine Anne, après de longues années stériles, obtinrent par des vœux et des prières. On l'a surnommé Dieu-donné. En reconnaissance de sa venue, la reine Anne a dédié l'Église du Val de Grâce « A Jésus naissant et à la Vierge Mère ». On lui a dit tout cela, comme aussi qu'il est le Roi très chrétien et le fils aîné de l'Église. Ces choses agréables à entendre, il les a crues. Il ne doute pas qu'il ne soit béni entre tous les hommes et le plus proche de Dieu.

Le voisinage de Dieu ne gênait pas Louis XIV. Les prêtres lui disaient qu'il était homme et poussière, mais il ne les croyait pas. Eux-mêmes le croyaient-ils? Il leur entendait dire aussi qu'il était l'image de la divinité : « O rois! vous êtes comme des Dieux! » Il a exprimé par des maximes singulières comme celle-ci ses devoirs envers Dieu : « Dieu est infiniment jaloux de sa gloire. Il ne nous a peut-être faits si grands qu'afin que nos respects l'honorassent davantage. » Il établit donc sans embarras, avec une sincérité évidente, entre Dieu et lui le régime de la réciprocité. Il croit que Dieu a besoin de lui dans une certaine mesure. Après qu'il a raconté ses premiers succès, il ajoute qu'il se sentit obligé de le remercier. Il énumère toute une série d'actes de sa gratitude : règle adoptée pour réduire « les gens de la Religion Prétendue Réformée » aux termes précis de l'Édit de Nantes, interdiction d'assemblées huguenotes, aumônes faites aux pauvres de Dunkerque pour les ramener au catholicisme, démarches auprès des Hollandais

en faveur des catholiques de Gueldre, dispersion des « communautés où se fomentait l'esprit de nouveauté des jansénistes ». Voilà, d'une part, une pauvre idée de Dieu, que le Roi suppose troublé par la passion de la gloire, tout comme un misérable mortel, et, d'autre part, une haute idée de soi-même, et, par la combinaison de l'une et l'autre, un redoutable programme, qui sera suivi pendant tout le règne. Mais Louis XIV veut encore que l'on sache qu'à l'occasion du jubilé, « il a suivi une procession à pied, accompagné de ses domestiques ». Il semble croire que Dieu, au haut du ciel, penchant sa tête blanche, a regardé, non sans quelque plaisir d'amour-propre, le roi de France se donner la peine de cette marche à pied.

De la beauté, de la vigueur, de la grâce, un naturel point méchant, un sens juste et droit, l'amour du métier, l'idée noble du devoir professionnel et l'application à ce devoir; mais une éducation de l'esprit à peu près nulle, une éducation politique insuffisante et corruptrice; puis et surtout cette religion, cette passion de la gloire, cet orgueil, ces legs du passé pesant sur une personne après tout ordinaire et qui n'a pas en elle de quoi faire contrepoids à cette fatalité puissante et lourde; cette personne en péril d'être pervertie : péril que l'égoïsme ne devienne une adoration de soi, que le sens juste et droit ne soit aveuglé, que l'amour du métier et l'application au devoir ne soient détournés des fins sérieuses et grandes vers les satisfactions d'orgueil pur, que la prudence ne soit réduite à s'employer en précautions et artifices pour préparer ou réparer les imprudences; péril d'une conduite et d'une politique en vue de dithyrambes et d'ares de triomphe, — tel s'annonçait, charmant, inquiétant, celui qu'on appellera le grand Roi. Ce surnom, il faut le lui laisser, mais il est remarquable que personne n'ait dit que Louis XIV fut un grand homme. Il est grand comme roi, comme officiant de la royauté. Les gloires des ancêtres, la richesse, la fortune et la beauté de la France le revêtent d'une splendeur qu'il porte comme le vêtement qui lui est naturel. Du culte dont il est l'idole, il est le grand prêtre croyant, de foi tranquille, impeccable dans l'accomplissement des rites. Ce n'est pas en vain qu'il s'est proposé de montrer, comme il a dit, « qu'il y a encore un roi au monde ». Non seulement pour son temps, où les rois ont imité son palais, sa Cour, sa personne, son geste, tout son air, mais pour tous les temps, il est le type de ce personnage qu'on appelle le Roi. Il est un document et un témoin d'éclat dans l'histoire de la puissance monarchique, qui est aussi celle de l'aptitude étonnante des hommes à l'admiration et à l'obéissance. Mais, dépouillé de la royauté, il est un « honnête homme », comme il y en avait beaucoup en ce temps-là à la Cour et à la Ville. Ni La Bruyère ne fait attention à lui, ni Saint-Simon.

ERNEST LAVISSE,
de l'Académie française.



La Femme au XVIII^e siècle



II

Le Mariage.

Généralement le mariage de la jeune fille se faisait presque immédiatement au sortir du couvent, avec un mari accepté et agréé par la famille. Car le mariage était avant tout une affaire de famille, un arrangement au gré des parents, que décidaient des considérations de position et d'argent, des convenances de rang et de fortune. Le choix était fait d'avance pour la jeune personne, qui n'était pas consultée, qui apprenait seulement qu'on allait la marier très prochainement par l'occupation où toute la maison était d'elle, par le mouvement des marchandes, des tailleurs, par l'encombrement des pièces d'étoffe, des fleurs, des dentelles apportées, par le travail des couturières à son trousseau.

De la cour qui lui était faite, de l'amabilité que dépensait un jeune mari pour sa fiancée, nous avons, dans les comédies, le ton léger, l'impertinence cavalière et pressée d'en finir. « Ah ! remerciez-moi, — dit-il, — vous êtes charmante, et je n'en dis presque rien.... La parure la mieux entendue.... Vous avez là de la dentelle d'un goût qui, ce me semble.... Passez-moi l'éloge de la dentelle.... Quand nous marie-t-on ? »

Et encore Mercier accuse-t-il d'une grosse illusion ou plutôt d'un impudent mensonge historique les auteurs comiques du temps pour montrer sur le théâtre une cour, si peu filée qu'elle soit, faite par l'homme à la jeune fille qu'il doit épouser, quand chacun sait que les filles de la noblesse et même celles de la haute bourgeoisie restent au couvent jusqu'au mariage et n'en sortent que pour épouser¹. Au reste, sur le train expéditif des unions du temps, sur leur mode d'arrangement et de conclusion entre les grands-parents, sur le peu de part qu'y avaient les goûts ou les répugnances de la jeune fille, il existe un curieux document, parlant comme une scène, vif comme un tableau, et qui va nous donner une idée complète de la façon dont le mari était présenté à sa future femme, et du temps qu'on laissait à celle-ci pour le connaître, l'aimer et se faire aimer; c'est le récit du mariage de Mme d'Houdetot.

M. de Rinvillle est venu proposer à M. de Bellegarde un mari pour sa fille Mimi, dans la personne d'un de ses arrière-cousins que l'on dit être un très bon sujet. Comme M. de Bellegarde est un excellent père et qu'il veut avant tout que le jeune homme « plaise à sa fille », — c'était une phrase qui se disait, — on prend jour; et Mimi ayant été bien prévenue, parce qu'elle a l'habitude de ne jamais faire attention à personne. l'on va dîner chez Mme de Rinvillle, où l'on trouve tous les Rinvillle et tous les d'Houdetot du monde. Tout d'abord la marquise d'Houdetot embrasse toute la famille Bellegarde. On se met à table. Mimi est à côté du jeune d'Houdetot. M. de Rinvillle et la marquise d'Houdetot s'emparent de M. de Bellegarde; et au dessert on cause tout haut mariage.

Le café pris, les domestiques sortis : « Tenez ! — dit bravement le vieux M. de Rinvillle, — nous sommes ici en famille, ne traitons pas cela avec tant de mystère. Il ne s'agit que d'un oui ou d'un non. Mon fils vous convient-il ? Oui ou non ; et à votre fille oui ou non de même, voilà l'*item*. Notre jeune comte est déjà amoureux ; votre fille n'a qu'à voir s'il ne lui déplaît pas, qu'elle le dise.... Prononcez, ma filleule. »

Là-dessus, Mimi rougit. Et Mme d'Esclavelles cherchant à arrêter les choses, demandant qu'on laisse le temps de respirer : « Oui, reprend M. de Rinvillle, il vaut mieux traiter d'abord les articles ; et les jeunes gens pendant ce temps causeront ensemble. — C'est bien dit, c'est bien dit. » L'on passe, sur ce mot, dans un coin du salon. Et voilà M. de Rinvillle annonçant que le marquis d'Houdetot donne à son fils 18.000 livres de rentes en Normandie, et la compagnie de cavalerie qu'il lui a achetée l'année d'avant ; voilà la marquise d'Houdetot qui donne « ses diamants qui sont beaux et tant qu'il y en aura ». M. de Bellegarde riposte en promettant 500.000 livres pour dot, et sa part de succession. Et l'on se lève en disant : « Nous voilà tous d'accord. Signons le contrat ce soir. Nous ferons publier les bans dimanche ; nous aurons dispense des autres, et nous ferons la noce lundi. »

Chose dite, chose faite. En passant, l'on disait au notaire le projet de contrat, on allait faire part du mariage à toute la famille, et l'on retombait chez M. de Bellegarde, où le soir même,

au milieu du froid et de la gêne de ces deux familles entièrement inconnues l'une à l'autre, l'on signait les *articles*. Pendant la lecture, le marquis d'Houdetot remettait à Mlle de Bellegarde comme présent de noces deux écrins de diamants dont la valeur restait en blanc dans le contrat, faute d'avoir en le temps d'en faire l'estimation.

Tout le monde signait ; on se mettait à table, et le jour de la noce était fixé au lundi suivant².

A cette union improvisée qui nous représente si nettement le mariage du dix-huitième siècle, Mlle de Bellegarde n'opposait pas plus de résistance que les autres jeunes filles du temps. Elle s'y laissait aller, elle s'y prêtait complaisamment comme elles. La grande jeunesse, l'enfance presque, l'âge sans forces et sans volonté où l'on mariait les jeunes filles, l'affection sévère, la tendresse sans épanchement, sans familiarité, qu'elles trouvaient auprès de leurs mères, la crainte de rentrer au couvent, les pliaient à la docilité, les décidaient à un consentement de premier mouvement et qu'enlevait la présentation. D'ailleurs c'était le mariage, et non le mari, qui leur souriait, qui les séduisait, qui faisait leur désir et leur rêve. Elles acceptaient l'homme pour l'état qu'il allait leur donner, pour la vie qu'il devait leur ouvrir, pour le luxe et les coquetteries qu'il devait leur permettre. Et cette même Mme d'Houdetot l'avouera un jour, un jour qu'elle sera un peu grise du vin bu par son voisin de table Diderot ; elle laissera échapper la pensée de la jeune fille et son secret dans cette confession naïve : « Je me mariaï pour aller dans le monde, et voir le bal, la promenade, l'opéra et la comédie³. »

Une autre femme, Mme de Puisieux, répétera cette confession de Mme d'Houdetot en convenant que devant la tentation d'une berline bien dorée, d'une belle livrée, de beaux diamants, de jolis chevaux, elle aurait épousé l'homme le moins aimable pour avoir la berline, les diamants, mettre du rouge et des mules⁴.

A l'église retentissait une ou deux fois⁵ : « Il y a promesse de mariage entre Haut et Puissant Seigneur... et Haute et Puissante Demoiselle... fille mineure, de cette paroisse... » tandis que la gravure du temps,

1. Théâtre de Marivaux. *Le Petit-Maitre corrigé*.

2. Lire dans les *Tableaux des Mœurs du temps*, par de la Popelinière, le récit d'une entrevue au parloir d'un couvent d'un homme présenté avec une jeune fille qui doit devenir sa femme sous huit jours. La mère dit à sa fille : « Tout est convenu entre lui et moi ; il n'y a plus qu'à signer les articles, qu'à vous

fiancer ensuite et vous mener à l'église. Je ne compte pas vous laisser plus de cinq à six jours dans ce couvent ; pendant ce temps-là que je vous donne encore, il faut que vous trouviez bon que le comte de... vienne tous les jours dans ce parloir passer une heure avec vous afin que vous vous connaissiez. »

3. Mémoires et Correspondance de Mme d'Épinay. Paris, 1818, vol. I.

4. Mémoires, correspondance et ouvrages inédits de Diderot. Paris, 1841, vol. I.

5. Conseils à une amie, par madame de P... Paris, 1749.

6. Mémoires de la République des lettres, vol. 26.

appelée à encadrer d'un peu de poésie tous les actes de la vie, jetait en marge des lettres de faire part ses allégories mythologiques¹.

Arrivait la veille du mariage. La famille et les amis venaient visiter, admirer, critiquer la corbeille² à laquelle rien ne manquait que la bourse, remise à la fiancée, comme nous le voyons par une gravure d'Eisen, dans un joli sac, et de la main à la main, par le fiancé après la cérémonie du contrat³.

Le jour de la célébration du mariage, la mariée, grandement décolletée, ayant des mouches, du rouge et de la fleur d'orange, vêtue d'une robe d'étoffe d'argent garnie de nacre et de brillants, portant des souliers de même étoffe, avec des rosettes à diamants⁴, était conduite par deux chevaliers de main. L'annonce du départ pour l'église l'avait arrachée à son miroir; « elle entrait dans le temple; elle perceait un amas de peuple qui retentissait de ses louanges et dont elle ne perdait pas une syllabe; elle prononçait un *oui* dont elle ne sentait ni la force ni les obligations⁵. » Parfois, pour étaler plus de magnificence, on choisissait par vanité la nuit pour cette célébration. Le mariage avait lieu, comme celui de la fille de Samuel Bernard avec le président

Molé, dans l'église Saint-Eustache, à une messe de minuit, éclairée de lustres, de girandoles, de bras, de six cents bougies, — une

A l'issue de la messe du jour, les deux familles se réunissaient dans un grand repas, où la plaisanterie du temps assez vive, salée d'un reste de gaieté ganloise, jouait brutalement avec la pudeur de la mariée.

Là aussi, la poésie se répandait en épithalames dont les meilleurs allaient prendre place dans les *Mercur*, les *Nouvelles secrètes*. Puis, d'ordinaire, les époux prenaient congé: car il était d'usage d'aller consommer le mariage dans une terre. La mariée, c'était encore une habitude assez suivie, embrassait chaque femme conviée à sa noce, lui donnait un sac et un éventail: et, cela fait, partait avec son mari⁷.

Au delà de ce moment, en tout autre temps, l'histoire et les documents s'arrêteraient.

Mais l'art du dix-huitième siècle n'est-il pas un art indiscret par excellence qui ne respecte point de mystère dans la vie de la femme, et qui semble n'avoir jamais trouvé de porte fermée dans un appartement? Il ne nous fera pas grâce du coucher de la mariée⁸; et voici, dans une jolie gouache, la jeune femme en déshabillé de nuit, un genou sur la couche entr'ouverte, les yeux baignés de

pleurs; son mari à ses genoux, à ses pieds, semble l'implorer; une suivante la soutient et

de fleurs, annonce ainsi la naissance de l'enfant: M.

J'ai l'honneur de vous faire part de l'heureux accouchement de mon épouse.

Le Mère et l'Enfant se portent bien. J'ai l'honneur d'être

2. Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation. Paris, 1782.

3. L'Accord du Mariage, par Eisen, gravé par Gaillard.

4. Les Contemporaines, ou Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent, 1780, vol. 6. La jeune fille du grand monde ne se mariait pas toujours en blanc. La galerie des *Modes et Costumes français dessinés d'après nature* et publiés chez Esnauts et Rapilly, nous montre une jeune mariée menée à l'autel dans une grande robe sur moyen panier, une robe en pékin bleu de ciel garnie de gaze et de fleurs blanches.

5. Les Nouvelles Femmes. Genève, 1761.

6. Journal historique de Barbier, vol. 2.

7. Mémoires de Mme de Genlis, vol. 2.

8. Dans le grand, le très grand monde, peut-être



L'ACCORD DU MARIAGE. — Gravure de ROBERT GAILLARD, d'après EISEN.

messe qui faisait tenir cent hommes du guet au portail⁶.

Voici le texte de la lettre de faire part :

M.

M.

L'honneur de vous faire part du Mariage de M. avec

L'invitation à la bénédiction nuptiale — sortant de chez le sieur Croisey, rue Saint-André-des-Arts, qui tient divers billets d'invitation et de visite, — est entourée d'un très joli cadre rocaille, au haut duquel à une guirlande est attaché un médaillon où des colombes se becquettent. L'invitation porte :

M.

Vous êtes prié de la part de

M.

M.

faire l'honneur d'assister à la Bénédiction nuptiale de M avec M

qui leur sera donnée ce 176 , à heures du matin en l'Eglise paroissiale.

Un billet de la fin du siècle, sortant de chez Demaisons, peintre, rue Galaude, et où se voit en tête un enfant nu, un hochet à la main dans une corbeille

1. La Bibliothèque nationale (Cabinet des estampes) a conservé les deux premiers billets imprimés envoyés à Paris en 1754 pour annoncer une célébration de mariage. Ce sont les billets de Mme de Pons, et de la marquise de Castellane. Jusque-là, dit Maurepas, on donnait avis aux parents par une visite ou par un billet manuscrit.

Je possède plusieurs lettres de *faire part* illustrées du dix-huitième siècle. Le billet de faire part d'un mariage en même temps que l'invitation à la bénédiction nuptiale est encore, en 1760, écrit à la main. Il est entouré d'un encadrement de palmiers avec, en haut, un autel, où l'Hymen allume les cierges de l'époux et de l'épouse en tuniques; en bas, des Amours enchaînent les Temps avec des guirlandes de roses.

Quelquefois, il y a lettre de faire part du mariage et lettre d'invitation à la bénédiction nuptiale. Toutes deux sont imprimées.

La lettre de faire part est ornée en tête d'une vignette où deux fiancés, dans le goût des petites figures des Idylles de Berquin, se pressent au pied d'un autel où l'Amour tient une couronne.

l'encouragement, pendant qu'une autre chambrière tient l'éteignoir levé sur les bougies des bras de la glace¹. Qu'on se rassure pourtant : le peintre a un peu arrangé la scène pour le dramatique et l'effet. Diderot rendra la vérité au tableau en ne prêtant à l'innocence qu'une seule larme, en la montrant, lorsqu'elle va vers le lit nuptial, sans femmes de chambre, n'ayant point la honte de rougir devant son sexe, soutenue seulement par la Nuit².

Le séjour des époux à la campagne était court. La femme revenait vite à Paris. Mille choses l'y appelaient. Elle avait à rendre ses visites, à prendre possession de sa position, à jouir de ses nouveaux droits. Elle était impatiente de faire voir « son bouquet et son chapeau de nouvelle mariée » à l'Opéra. La coutume, à Paris, dans le grand monde, obligeait presque une jeune femme à ne pas laisser passer la semaine de son mariage sans se montrer à l'Opéra avec tous ses diamants³. Il y avait même un jour choisi pour y paraître, le vendredi, et une loge spéciale affectée aux mariés titrés et de condition, la première loge du côté de la reine. Puis, avant tout, l'impatience était vive chez la femme d'être présentée à la cour.

La présentation, quelle grande affaire ! Elle avait pour la femme l'importance d'une consécration sociale. Elle lui donnait sa place, elle la faisait asseoir dans le monde, à son rang ; elle la sortait de cette situation douteuse, équivoque même aux yeux de la cour, de cette demi-existence des femmes non présentées et n'ayant point eu ce rayon de Versailles qui semblait tirer la femme des limbes. Et quel jour solennel, le jour de la présentation ! Mme de Genlis nous en a gardé toute l'histoire. Il faut voir Mme de Puisieux la faisant coiffer trois fois, et à la troisième fois n'étant pas encore tout à fait contente, tant une coiffure de présentation demande de talent, de travail, de patience. Mme de Genlis coiffée, c'est la poudre, c'est le rouge ; puis le grand corps avec lequel on veut qu'elle dine pour en prendre l'habitude. A la collerette, une discussion sans fin s'engage entre la maréchale d'Estrées et Mme de Puisieux ; quatre fois on la met, quatre fois on l'ôte, quatre fois on la remet. Les femmes de chambre de la maréchale sont appelées à décider : la maréchale triomphe ; mais cela n'arrête point la discussion, qui dure encore tout le dîner. On passe à la fin de la toilette, à la mise du panier et du bas de la robe. Puis arrive une grande répétition des révérences que Gardel a apprises ; et ce sont des conseils, des remarques, des critiques sur le coup de pied donné par Mme de Genlis dans la queue de sa robe, lorsqu'elle se retire à reculons, coup de pied que l'on trouve trop *théâtral*. Puis enfin, au moment du départ, c'est encore du rouge foncé que Mme de Puisieux tire de sa boîte à mouches et dont elle rougit tout le visage de Mme de Genlis⁴.

seulement chez les princes, un usage conservé de l'ancienne galanterie exigeait du marié qu'il n'entrât dans le lit de sa femme que le corps complètement épilé ; c'est ainsi que M. le duc d'Orléans, au témoignage de M. de Valençay qui lui donna

Imaginez au lendemain de la présentation cette jeune femme s'avançant sur cette scène du grand monde dont la nouveauté l'éblouit, l'étourdit, effrayée par le public, étonnée par cette société qui la regarde, et au travers de laquelle elle marche d'un pas hésitant, comme en un pays plein de surprises. La voilà encore ignorante, ingénue, obéissant aux instincts de son sexe et de son éducation, aux instincts de son caractère, réservée, modeste, indulgente, douce aux autres, laissant échapper toutes les naïvetés naturelles de son âge, de son esprit, de son cœur ; la voilà avec cette contenance un peu gauche, avec cet embarras qui ne se dissipe point aux premiers jours, avec cette mauvaise grâce de l'innocence qui fait sourire les vieilles femmes ; la voilà avec ce petit air effarouché, l'air d'un petit oiseau qui n'a encore appris aucun des airs qu'on lui siffle⁵ ; la voilà faisant de petits sous qui n'aboutissent à rien, mettant un quart d'heure à revenir à elle après une révérence, ne sachant à peu près rien dire, rien jouer, ni rien cacher, pas même un commencement de tendresse conjugale, le dernier des ridicules ! C'est alors que par toutes ses voix le siècle l'avertit, la reprend, la consille et lui fait la leçon avec son persiflage : Écoutons-le : « Comment ! il y a six mois que le sacrement vous lie, et vous aimez encore votre mari ! Votre marchande de modes a le même faible pour le sien ; mais vous êtes marquise.... Pourquoi cet oubli de vous-même lorsque votre mari est absent, et pourquoi vous parez-vous lorsqu'il revient?... Empruntez donc le code de la parure moderne ; vous y lirez qu'on se pare pour un amant, pour le public ou pour soi-même.... Dans quel travers alliez-vous donner l'autre jour ? Les chevaux étaient mis pour vous mener au spectacle ; vous comptiez sur votre mari, un mari français ! Voulez-vous donner la comédie à la comédie même?... Garderez-vous longtemps cet air de réserve si déplacé dans le mariage ? Un cavalier vous trouve belle, vous rougissez ; ouvrez les yeux. Ici les dames ne rougissent qu'au pinceau.... En vérité, Madame, on vous perdrait de réputation. Eh quoi ! d'abord une antichambre à faire pitié, des laquais qui se croient à *Monsieur* comme à *Madame*, qui imaginent qu'ils ne sont en maison que pour travailler, qui ont un air respectueux pour un honnête homme à pied qui arrive, qui tirent une montre d'argent si on demande l'heure, des laquais sans figure et qui sont de trois grands pouces au-dessous de la taille requise !... Vous, Madame, on vous trouve levée à huit heures : si vous sortiez du bal, vous seriez dans la règle. Et que faites-vous ? vous êtes en conférence avec votre cuisinier et votre maître d'hôtel.... Enfin il vous souvient que vous avez une toilette à faire. Mais que vous en connaissez peu l'importance, l'ordre et les devoirs ! Vous n'avez que dix-huit ans et vous y êtes sans hommes, on y voit deux femmes

la chemise, se présente dans le lit de Mme de Montesson. Mémoires du règne de Louis XVI, volume 2.

1. Le *Coucher de la Mariée*, peint par Baudouin, gravé par Moreau.

que vous ne grondez jamais. La première garniture qu'on vous présente est précisément celle qui vous convient. La robe que vous avez demandée, vous la prenez effectivement.... Le dîner sonne et vous voilà dans la salle de compagnie lorsque la cloche parle encore. N'y avait-il plus de rubans à placer ? Mais quelle est la surprise de tout le monde ? Votre maître d'hôtel vient annoncer à *Monsieur* qu'il est servi.... Après la table vous voulûtes pousser la conversation. Songez que vous êtes à Paris. L'eunuque appela bientôt le jeu ; je vous vis bâiller, et c'était la *comète* ! un jeu de la cour. A propos, il m'est revenu qu'on la jouait depuis quatre jours lorsque vous demandâtes ce que c'était. Une bourgeoise du Marais fit la même question le même jour.... On étala pour intermède les sacs à ouvrage. Qu'est-ce qui sortit du vôtre ? des manchettes pour votre mari. Sera-ce donc en vain que la France aura inventé les *nœuds* pour distinguer les mains de condition des mains roturières?... Vous vous placez sans avoir dit aux glaces que vous êtes à faire peur, que vous êtes faite comme une folle.... Vous allez aux Tuileries les jours d'opéra et au Palais-Royal les autres jours. Vous faites pis, on vous y voit le matin.... On croirait que vous ne cherchez la promenade que pour bien vous porter. Et lorsque vous y paraissez aux jours marqués et aux heures décentes, comment êtes-vous mise ? l'aune de vos dentelles est à cinquante écus.... Que faisiez-vous dimanche dernier dans votre paroisse, à dix heures du matin ? Déjà habillée ! Et qui le croira ? sans *sac* ! Est-ce ainsi ? Est-ce à dix heures ? Est-ce dans sa paroisse qu'une femme de condition entend la messe ? Est-il bien vrai que vous assistiez aux vêpres ? Le marquis de *** vous en accense, en disant que vous faites ridiculement votre salut. On pourrait vous passer quelques sermons, mais jamais ceux qui convertissent : une jolie femme est faite pour les jolis sermons : ils s'annoncent assez par l'affluence des équipages et le prix des chaises. Il est ignoble de s'édifier pour deux sols.... » Et ainsi continue la raillerie, l'instruction sur tout ce qui manque à la jeune femme. Quoi ? point de grâces à s'effrayer d'une souris, d'une araignée, d'une mouche ! point de grâces à se plaindre du mal que l'on sent ! point de grâces à se plaindre du mal que l'on ne sent pas ! Point même de grâces d'ajustement : des robes de goût, il est vrai, mais les garnitures ne sont pas de la Duchapt. Puis un panier dont le diamètre est tronqué d'un pied, et qui n'est pas de la bonne faiseuse ; de beaux diamants, mais ils ne sont pas montés par Lempereur. Et les grâces du langage, quelle pauvreté ! La jeune femme ne parle-t-elle pas avec la dernière des simplicités ? Pour les grâces de caprice, c'est encore pis : elle est là-dessus d'une misère ! Si elle a demandé ses chevaux pour les six heures, on la voit en carrosse à six heures ; le jeu qu'elle

2. Œuvres de Diderot, Salons d'exposition de 1767. Belin, 1818.

3. Journal historique de Barbier, vol. 5.

4. Mémoires de Mme de Genlis, vol. 1.

5. Lettres de la marquise du Deffand, 1812, vol. 1.

a proposé, elle le joue réellement ; la personne qu'elle a reçue si bien hier, elle l'accueille encore aujourd'hui. Bref, elle est toujours la même, elle a de la suite, de la constance : cela est du *dernier uni*, — un mot qui dit tout en ce temps et qui condamne sans appel !

Dans cette leçon ironique donnée aux ridicules de la jeune femme, il y a, caché sous la satire, le code des usages du temps, la constitution secrète de ses mœurs, l'idéal de ses mœurs sociales.

Au milieu du mensonge aimable de toutes choses, sous le ciel des salons et le firmament des plafonds peints, entre ces murs de soie aux couleurs célestes ou fleuries répétées par mille glaces, sur ces sièges où se dessinent les laes d'amour, sur la marqueterie des parquets, au centre de ce petit musée de raretés, de fantaisies, de petits chefs-d'œuvre, de bijoux et de fantoches répandus dans les appartements, à la campagne même, dans ces jardins qui ne sont plus que terrasses, berceaux, escales, amphithéâtres, bosquets, la femme romprait toute harmonie si elle ne se défaisait de la simplicité et du naturel. Dans ce siècle de remaniement universel, d'enchantement général, pliant tout ce qui est matière à l'agrément factice d'un style à son image, refaisant jusqu'aux aspèets de la terre et les arrangeant à son goût, mettant partout autour de l'homme et dans l'homme même, jusqu'au fond de sa pensée, la convention de l'art, la femme est appelée à être le modèle accompli de la convention, l'enfant de l'art par excellence. Il faut qu'elle prenne tous les accords de ce temps et de cette société, qu'elle atteigne à toutes ces grâces artificielles, « grâces de hasard formées après coup, que la vanité des parents a commencées, que l'exemple et le commerce des autres femmes avance, qu'une étude personnelle arrive à finir¹. » Des grâces de mode, le monde en demandera à toute sa personne, à son habillement, à sa marche, à son geste, à son attitude. Il exigera d'elle, dans les riens même, cette distinction, cette perfection de la manière qu'elle cherche et poursuit, sans pouvoir jamais l'atteindre, l'imitation de la bourgeoisie. Il lui imposera cette charmante comédie du corps, les penchements de tête, les sourires négligés, les rengorgements d'ostentation, les œillades, les morsures des lèvres, les grimaces, les minauderies, les airs mutins², et ce jeu de l'éventail sur lequel Carraccioli a presque fait un traité ; l'éventail, que l'on voit jouer sur la joue, sur la gorge, avec une si jolie prestesse, dont le *cli cli* annonce si bien la colère, dont l'allée et la venue, comme une aile de pigeon, marque si bien le plaisir. Et la satisfaction, dont le coup mignonnement donné avec un *Finissez donc* veut dire tant de choses ! Et que d'autres coquetteries à apprendre : la façon de s'adoniser, de se moncheter, de se briller, de se présenter, de saluer, de

manger, de boire en clignotant des yeux, de se moucher³ !

Façon, physionomie, son de voix, regard des yeux, élégance de l'air, affectations, négligences, recherches, sa beauté, sa tournure, la femme doit tout acquérir et tout recevoir du monde. Elle doit lui demander ses expressions mêmes, ses mots, la langue nouvelle qui donne un éclat, une vivacité à la moindre des pensées d'une femme. Accoutumé à tout vouloir embellir, à tout peindre, à tout colorier, à prêter au moindre geste une impression d'agrément, au plus petit sourire une nuance d'enchantement, le siècle veut que les choses, sous la parole de la femme, se subtilisent, se spiritualisent, se divinisent. *Étonnant ! miraculeux ! divin !* ce sont les épithètes courantes de la causerie. Une langue d'extase et d'exclamations, une langue qui escalade les superlatifs, entre dans la langue française et apporte l'enflure à sa sobriété. On ne parle plus que de *grâces sans nombre*, de *perfections sans fin*. À la moindre fatigue, on est *anéanti* ; au moindre contre-temps, on est *désespéré*, on est *obsédé prodigieusement*, on est *suffoqué*. Désire-t-on une chose ? On en est *folle à perdre le boire et le manger*. Un homme déplaît-il ? C'est *un homme à jeter par les fenêtres*. A-t-on la migraine ? on est d'une *sottise rebutante*. On applaudit à *tout rompre*, on loue à *outrance*, on aime à *miracle*⁴. Et cette fièvre des expressions ne suffit pas : pour être une femme « parfaitement usagée », il est nécessaire de zézayer, de moduler, d'attendrir, d'efféminer sa voix, de prononcer, au lieu de *pigeons* et de *choux*, des *pizons* et des *soux*⁵.

Mais ce n'est point seulement le personnage physique de la femme que la société change ainsi et modèle à son gré d'après un type conventionnel : elle fait dans son être moral une révolution plus grande encore. À sa voix, à ses leçons, la femme réforme son cœur et renouvelle son esprit. Ses sentiments natifs, son besoin de foi, d'appui, de plénitude, par une croyance, un dévouement, la règle dont l'éducation du couvent lui avait donné l'habitude, elle dépouille toutes ces faiblesses de son passé, comme elle dépouillerait l'enfance de son âme. Elle s'allège de toute idée sérieuse, pour s'élever à ce nouveau point de vue d'où le monde considère la vie de si haut, en ne mesurant ce qu'elle renferme qu'à ces deux mesures : l'ennui ou l'agrément. Repoussant ce qu'on appelle « des fantômes de modestie et de bienséance », renonçant à toutes les religions, à toutes les préoccupations dont son sexe avait eu en d'autres siècles les charges, les pratiques, les tristesses assombrissantes, la femme se met au niveau et au ton des nouvelles doctrines ; et elle arrive à afficher la facilité de cette sagesse mondaine qui ne voit dans l'existence humaine, débarrassée de toute obligation sévère, qu'un grand droit, qu'un seul but providentiel : l'amusement ; qui ne voit dans la femme, délivrée de la servitude du mariage, des habitudes du ménage, qu'un être dont le seul devoir est de mettre dans la société l'image du plaisir, de l'offrir et de la donner à tous.

Le mari auquel la famille jetait brusquement la jeune fille, cet homme aux bras duquel elle tombait n'était pas toujours le mari répugnant, gros financier ou vieux seigneur, le type convenu que l'imagination se figure et se dessine assez volontiers. Le plus souvent la jeune fille rencontrait le jeune homme charmant du temps, quelque joli homme frotté de façons et d'élégances, sans caractère, sans consistance, étourdi, volage, et comme plein de l'air léger du siècle, un être de frivolité tournant sur un fond de libertinage. Ce jeune homme, un homme après tout, ne pouvait se défendre aux premières heures d'une sorte de reconnaissance pour cette jeune femme, encore à demi vêtue de ses voiles de jeune fille, qui lui révélait dans le mariage la nouveauté d'un plaisir pudique, d'une volupté émue, fraîche, inconnue, délicate. Cependant des tendresses jusque-là refoulées s'agitaient et tressaillaient dans la jeune femme. Elle était troublée, touchée par je ne sais quoi de romanesque. Elle croyait entrer dans ce rêve d'une vie tout aimante, toute dévouée qui avait tenté et charmé au couvent son imagination enfantine. Le mari, de son côté, flatté de tout ce travail d'une petite tête qui se montait, de cette fièvre charmante de sentiments dont il était l'objet, le mari se laissait aller à cette jeune adoration qui l'amusait ; et il encourageait avec indulgence le roman de la jeune femme. Mais quand toutes les distractions des premières semaines du mariage, présentations, visites, petits voyages, arrangements de la vie, de l'habitation, de l'avenir, étaient à leur fin, quand le ménage revenait à lui-même et que le mari, retombant sur sa femme, se trouvait en face d'une espèce de passion, il arrivait qu'il se trouvait tout à coup fort effrayé. Il n'avait point pensé que sa femme irait si vite et si loin : c'était trop de zèle. Homme de son siècle, mari de son temps, il aimait avant tout « le petit et l'aimable des choses ». Que venait faire la passion dans son ménage ? Il n'y avait point compté. Elle ne convenait ni à son caractère, ni à ses goûts. Elle n'était point faite d'ailleurs pour les gens nés et élevés comme lui. Puis quelle terreur, quelle gêne, quelle atteinte à sa liberté, à son plaisir, l'attachement exalté, jaloux, inquiet, les mines, les bouderies, les exigences, les interrogations, les espionnages, l'inquisition à toute heure, les scènes, les larmes, les déclamations ! L'ennui de la découverte était grand chez un homme marié déjà depuis quelques mois et sollicité, au plus tard, à la fin du premier, par la vie de garçon qu'il avait enterrée à un souper de filles, tiraillé par ses vices de jeune homme, par les souvenirs, l'appétit des vieilles habitudes, la

Londres, 1781. — Angola, histoire indienne avec privilège du Grand Mogol, 1741.

6. Lettres récréatives et morales sur les mœurs du temps à M. le comte de *** par l'auteur de la Conversation avec soi-même. *Paris*, 1768.

1. Bagatelles morales. *Londres*, 1755. *Lettre à une dame anglaise*.

2. Œuvres complètes de Marivaux, 1781, vol. 9. Pièce détachée.

3. Le Livre à la mode, nouvelle édition mar-

quetée, polie et vernissée. En Europe, 100070060.

4. Le livre des quatre couleurs. Aux quatre éléments, 4444.

5. Le Papillotage, ouvrage comique et moral. A Rotterdam, 1767. — Le Grelot, ou les etc., etc.



LE COUCHER DE LA MARIÉE.

Gravure de MOREAU LE JEUNE, d'après BAUDOUIN.

monotonie d'un bonheur qui n'était pas relevé de coquinerie !

Un peu honteux, et tout cela l'échauffait, il tâchait cependant d'être poli avec ce grand amour de sa petite femme, et à ses plaintes il répondait avec une ironie câline et une indifférence apitoyée, prenant le ton dont on use avec les enfants pour leur faire entendre qu'ils ne sont pas raisonnables. Puis il se faisait plus rare auprès d'elle ; il disparaissait un peu plus apparemment chaque jour de la maison conjugale. La femme alors, la nuit, à quatre heures du matin, brisée d'insomnie et écoutant sur son lit, entendait rentrer le carrosse de Monsieur ; et le pas du mari ne

venait plus à sa chambre : il montait à une petite chambre, auprès de là, qui lui donnait la liberté de ses nuits et de ses rentrées au jour, parfois, comme il arrivait alors, à la sonnerie de l'*Angelus*. Le matin, la femme attendait. Enfin, à onze heures, Monsieur faisait demander cérémonieusement s'il pouvait se présenter. Reproches, emportements, attendrissements, il essayait tout avec un persillage de sang-froid, l'aisance de la plus parfaite compagnie. La femme au sortir de pareilles scènes se tournait-elle vers ses grands-parents ? Elle était tout étonnée de les voir prendre en pitié sa petitesse d'esprit, et traiter ses grands chagrins de misères. Sur la

figure, dans les paroles de sa mère, il lui semblait lire qu'il y avait une sorte d'indécence à aimer son mari de cette façon. Et au bout de ses larmes, elle trouvait le sourire d'un beau-frère lui disant : « Eh bien ! prenons les choses au pis : quand il aurait une maîtresse, une passade, que cela signifie-t-il ? Vous aimera-t-il moins au fond ? » A ce mot, c'étaient de grands cris, un déchirement de jalousie. Le mari survenait alors et glissait en ami ces paroles à sa femme : « Il faut vous dissiper. Voyez le monde, entretenez des liaisons, enfin vivez comme toutes les femmes de votre âge. » Et il ajoutait doucement : « C'est le seul moyen de me plaire, ma bonne amie. »

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.



Rue Saint-Florentin, il y a un palais et un égout.

Le palais, qui est d'une noble, riche et morne architecture, s'est appelé longtemps : *Hôtel de l'Infantado* ; aujourd'hui on lit sur le fronton de sa porte principale : *Hôtel Talleyrand*. Pendant les quarante ans qu'il a habité cette rue, l'hôte dernier de ce palais n'a peut-être jamais laissé tomber son regard sur cet égout.

C'était un personnage étrange, redouté et considérable ; il s'appelait Charles-Maurice de Périgord ; il était noble comme Machiavel, prêtre comme Gondi, détroqué comme Fouché, spirituel comme Voltaire et boiteux comme le diable. On pourrait dire que tout en lui boitait comme lui ; la noblesse qu'il avait faite servante de la république, la prêtrise qu'il avait traînée au Champ de Mars, puis jetée au ruisseau, le mariage qu'il avait rompu par vingt scandales et par une séparation volontaire, l'esprit qu'il déshonorait par la bassesse.

Cet homme avait pourtant la grandeur ; les splendeurs des deux régimes se confondaient en lui ; il était prince de Vaux, royaume de France, et prince de l'empire français.

Pendant trente ans, du fond de son palais, du fond de sa pensée, il avait à peu près mené l'Europe. Il s'était laissé tutoyer par la

révolution et lui avait souri, ironiquement il est vrai, mais elle ne s'en était pas aperçue. Il avait approché, connu, observé, pénétré, remué, retourné, approfondi, raillé, fécondé, tous les hommes de son temps, toutes les idées de son siècle, et il y avait eu dans sa vie des minutes où, tenant en sa main les quatre ou cinq fils formidables qui faisaient mouvoir l'univers civilisé, il avait pour pantin Napoléon I^{er}, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, médiateur de la confédération suisse. Voilà à quoi jouait cet homme.

Après la révolution de Juillet, la vieille race, dont il était grand chambellan, étant tombée, il s'était retrouvé debout sur son pied et avait dit au peuple de 1850, assis, bras nus, sur un tas de pavés : Fais-moi ton ambassadeur.

Il avait reçu la confession de Mirabeau et la première confidence de Thiers. Il disait de lui-même qu'il était un grand poète et qu'il avait fait une trilogie en trois dynasties : acte I^{er}, *l'Empire de Buonaparte* ; acte II^e, *la maison de Bourbon* ; acte III^e, *la maison d'Orléans*.

Il avait fait tout cela dans son palais, et, dans ce palais, comme une araignée dans sa toile, il avait successivement attiré et pris héros, penseurs, grands hommes, conqué-

rants, rois, princes, empereurs, Bonaparte, Sieyès, Mme de Staël, Chateaubriand, Benjamin Constant, Alexandre de Russie, Guillaume de Prusse, François d'Autriche, Louis XVIII, Louis-Philippe, toutes les mouches dorées et rayonnantes qui bourdonnent dans l'histoire de ces quarante dernières années. Tout cet étincelant essaim, fasciné par l'œil profond de cet homme, avait successivement passé sous cette porte sombre qui porte écrit sur son architrave : *HÔTEL TALLEYRAND*.

Eh bien, avant-hier 17 mai 1858, cet homme est mort. Des médecins sont venus et ont embaumé le cadavre. Pour cela, à la manière des Égyptiens, ils ont retiré les entrailles du ventre et le cerveau du crâne. La chose faite, après avoir transformé le prince de Talleyrand en momie et cloué cette momie dans une bière tapissée de satin blanc, ils se sont retirés, laissant sur une table la cervelle, cette cervelle qui avait pensé tant de choses, inspiré tant d'hommes, construit tant d'édifices, conduit deux révolutions, trompé vingt rois, contenu le monde. Les médecins partis, un valet est entré, il a vu ce qu'ils avaient laissé : Tiens ! ils ont oublié cela. Qu'en faire ? Il s'est souvenu qu'il y avait un égout dans la rue, il y est allé, et a jeté le cerveau dans cet égout.

Finis rerum.

VICTOR HUGO.



La vie amoureuse de François Barbazanges

XII

Il était parfaitement vrai que François Barbazanges fuyait les femmes, et non pas seulement celles du commun, mais les plus délicates et les plus aimables. Gardait-il rancune à tout le sexe des insolences que lui avaient faites, en son bas âge, Margot la Chabrette et les Peschadour ? Conservait-il, pour une princesse de roman, les prémices de sa jeunesse ? Était-il né indifférent et mélancolique, comme le feu roi Louis XIII ?... Pierre Broussol lui-même ignorait les secrètes pensées de son ami. Loin des salons et des ruelles, dont sa mère était encore la fleur et l'ornement, François n'aimait que les livres, le luth et la promenade aux déserts affreux de Brach et de Gimel. Enfin, il représentait assez bien l'Hippolyte de M. Racine, moins la fureur de la chasse et l'adresse à dompter les chevaux.

On a vu que cette humeur — bizarre en un jeune homme qui pouvait tout espérer des belles — irritait jusqu'aux dentellières de mademoiselle Contrastin. Quelques dames des mieux faites qui fréquentaient chez les Barbazanges en conçurent un incroyable ennui. Elles regardèrent tout d'abord cette humeur misogyne comme l'effet d'une extrême jeunesse ou d'une excessive dévotion. On appréhenda que le beau François ne se voulût faire prêtre !... Mais il dépassait dix-huit ans, et la première ombre de moustache lui venait aux lèvres sans qu'il parût plus tendre ou plus dévot. Et les dames de Tulle se tinrent pour dit que le fils Barbazanges n'était pas plus touché de l'amour divin que de l'autre amour.

Il y avait alors, aux environs de Tulle, entre Obazine et Cornil, un vieux gentilhomme dans une vieille gentilhommière. Ce seigneur, qui n'avait d'autre souci que le labourage et le jardinage et qui vivait en rustre parmi les rustres, possédait une épouse encore jeune. C'était un de ces couples comme on en voit dans les nouvelles de la Reine de Navarre ou dans les contes florentins, couple mal assorti et mal content, le barbon avare et jaloux, la femme haute en couleur et bien en point, gaillarde sous des airs de chattemite. On les appelait monsieur et madame de Phelletin.

M. de Phelletin demeurait toute l'année sur ses terres, soignant ses blés, ses orges, ses vignes, vendant son bétail, qui était magnifique, et son vin, qui était fort bon. Les notables de Tulle, et M. Barbazanges en particulier, lui retenaient toujours quelques pièces de sa ven-

dange. Quand un de ces messieurs venait à la Castanière, — c'était le nom du petit château, — il trouvait M. de Phelletin dans sa basse-cour, chaussé de housseaux comme un paysan, coiffé d'un bonnet de nuit fort sale et vêtu d'un pourpoint à l'ancienne mode.... Mais, en revanche, madame de Phelletin faisait honneur à ses hôtes par un grand étalage de pretintailles et de falbalas fanés. Elle ne manquait pas de leur offrir quelque pâtisserie ou confiture et des liqueurs douces fabriquées au logis. Les méchantes langues disaient que la libéralité de cette dame égalait l'avarice de son mari. Ne possédant guère que ses attraits, elle en était fort généreuse.

Les seuls plaisirs de cette pauvre créature, — les seuls du moins qu'elle avouât, — e'taient de brefs séjours à Tulle, quatre ou cinq fois dans l'année, chez une sienne cousine, antique et prude, toute perdue en dévotion. Madame de Phelletin, pour s'évader de la galère conjugale, prenait prétexte des fêtes religieuses, pèlerinages et processions. On sait que les gens de Tulle ont la rage des processions. Celle de la Délivrande, le 9 février ; celle de la Chapelle des Malades, le dimanche avant les Rameaux ; celle de Notre-Dame de

Mars, au couvent des Récollets ; celle du mardi de Pâques, autour de la ville ; celles de la Fête-Dieu, des Rogations, celle enfin de la Lunade, attiraient tout le peuple des campagnes et déchainaient au travers de la ville sept ou huit mille chrétiens chantant, priant, brillant, mangeant et faisant pire encore.

Certain jour de la Fête-Dieu, madame de Phelletin, penchée sur un balcon de la place des Oules, regardait défiler les jeunes gens du collège, cinq cents jeunes bourgeois et gentilshommes, vêtus de leurs plus beaux habits et portant chacun une chandelle de cire du poids d'une livre. Pour faire honneur à Dieu et à ses créatures, elle avait mis une robe en satin cramoisi, un peu surannée mais fort brillante, rehaussée de point d'Espagne, et très bas ouverte, à cause de la chaleur. Une écharpe de erbe et un éventail agité constamment echaient aux yeux pudiques de la jeunesse des apas très blancs et très doux, et si dodus qu'un seul eût rempli aisément les deux mains d'un malhonnête homme. Suivant une mode ancienne déjà, mais toujours galante et jolie, la dame ne portait point de cornette : des nœuds couleur de rose retenaient les grappes de ses cheveux bruns, et elle semblait



Quand un des notables de Tulle venait à la Castanière, — c'était le nom du petit château, — il trouvait M. de Phelletin dans sa basse-cour, chaussé de housseaux comme un paysan, coiffé d'un bonnet de nuit fort sale et vêtu d'un pourpoint à l'ancienne mode. (Page 137.)

avoir, sur chaque tempe, une pivoine soyeuse prête à s'effeuiller. On peut croire que les garçons du collège considéraient sans ennui cette personne éclatante qui donnait des distractions aux régents même et faisait loucher M. le recteur.... Éblouie par les lueurs oscillantes qui pâlisssaient au clair soleil, madame de Phelletin s'amusa des figures surnoisement haussées vers elle, au passage. Mais, tout à coup, elle aperçut François Barbazanges, juste au-dessous du balcon, et, dans l'excès de sa surprise, elle lâcha son écharpe et son éventail. Les cinq cents feux des cinq cents cierges, se multipliant à l'infini, lui parurent des milliers de désirs féminins allumés autour du jeune homme.... Cependant les écoliers, et les régents, et M. le recteur, contemplaient, les uns avec horreur, les autres avec délices, le corsage de madame de Phelletin.... Tandis que François Barbazanges regardait ailleurs, l'innocent ! ils contemplaient un cou rond et poli, de grasses épaules à fossettes, et deux boncles brunes descendant sur deux globes d'albâtre palpitants.... Cela fit un petit scandale. Madame de Phelletin ramena son écharpe d'un geste prompt....

Alors seulement François comprit qu'il se passait quelque chose. Et il leva les yeux, comme un spectateur qui arriverait au théâtre pour voir la chute du rideau.

Vers l'automne, M. Jacques Barbazanges étant allé à la Castanière pour y goûter le vin nouveau, madame de Phelletin le pria de dîner chez elle et le régala d'une *lebro en chobessar*. Aucun vrai Limousin n'est insensible au fumet de cet excellent plat, dont la réputation a franchi les bornes de la province, allant jusqu'aux cuisines de Paris et de la Cour. Les maîtres-queux de Sa Majesté l'appellent « lièvre à la royale.... » Charmé du vin, du lièvre, des honnêtetés de madame de Phelletin, le conseiller promit de revenir avec son épouse.... Ainsi l'artificieuse dame pénétra dans l'intimité des Barbazanges. Elle approcha enfin le beau François et le provoqua par des œillades enflammées ; mais, pour de bonnes raisons, il ne parut pas se rappeler le galant spectacle offert à sa vue, ni souhaiter le revoir.

Les personnes sanguines, comme était madame de Phelletin, tombent rarement dans cette tristesse qui mène au tombeau les âmes tendres. La pudeur du sexe, l'indifférence de l'amant, ne découragent pas leur robuste et naïf désir. Un coquebin n'ose-t-il, ne veut-il cueillir le fruit d'amour?... Elles le lui mettront, sans vergogne, sous les lèvres et dans la main.

La dame de la Castanière, étant montée un jour en son grenier, y découvrit, parmi des chiffons et des ferrailles, un vieux luth fort endommagé. Cet instrument avait amusé quelque aïeule, au temps des guerres de religion. Depuis quinze ou vingt lustres, il gisait dans la poussière et servait aux seuls concerts des rats.

Madame de Phelletin le ramassa, le considéra, l'essuya et l'emporta dans sa chambre.

Un peu de temps après, madame Barba-

zanges reçut un petit valet qui lui remit un dindon de la Castanière, et une lettre fort civile. Madame de Phelletin annonçait à sa bonne amie qu'elle avait trouvé, dans un coffre précieux, un objet plus précieux encore, un luth italien, le propre luth de Corisandre, gage d'amour offert par le roi Henri :

Ignorant, hélas ! le bel art de la musique, je ne saurais que faire de ce rare trésor, et le voudrais remettre entre des mains plus expertes que les miennes : les vôtres, madame, ou celles de monsieur votre fils. Faites-moi donc l'extrême plaisir de venir, ce samedi, à la Castanière pour y voir le luth, l'essayer et le prendre, s'il vous convient.

La simple madame Barbazanges, touchée jusqu'aux larmes, donna un écu au garçon, et répondit qu'elle et son fils iraient sans faute remercier madame de Phelletin. Le valet parti, elle se rappela qu'elle tenait son cercle tous les samedis, et que M. Peschadour devait lire une nouvelle satire. Forcé lui fut de garder la maison.

François s'en alla donc, tout seul, à la Castanière, chevauchant son petit bidet, et l'âme perdue en rêverie. Il n'aimait guère madame de Phelletin, qui était grande, grosse, rouge, avec des dents et des yeux d'ogresse. Mais l'espoir de posséder le luth de Corisandre le flattait singulièrement.... Un luth italien, de Venise peut-être, ou de Crémone, un chef-d'œuvre de Venturi Linarelli, un beau luth de cèdre ou d'érable dalmate, fait pour la caresse de doigts patriciens, un luth qui avait chanté des amours royales !... Quel plaisir d'éveiller les souvenirs endormis dans ce frère cercueil sonore, avec l'âme du noble instrument !... Ainsi vaguait et divaguait l'âme poétique de François lorsque apparurent les tourelles grises et les toits bleus de la Castanière, entre les châtaigniers verdissants. Dans la cour, un vieil homme en livrée sordide accueillit M. Barbazanges en déplorant l'absence de son maître qui était allé à Uzerche pour y acheter des cochons. Puis, d'un air de mystère, il conduisit le visiteur à travers les escaliers et les couloirs du petit château jusqu'à l'appartement de sa maîtresse.

C'était une chambre parquetée et plafonnée, assez petite, ornée de rideaux en damas rouge et de pentes en tapisserie d'Aubusson. Un lit drapé « à l'ange » occupait tout le milieu de cette pièce dont le plus bel ornement était un vieux cabinet de marqueterie. Sur la table, une collation était servie, des plus appétissantes, avec quantité de vins doux dans des carafons, liqueurs de menthe et d'angélique, hypocras, pâtisseries et douceurs. Un bouquet de narcisses, épanoui dans un vase de cristal, exhalait une odeur violente. On devinait, au premier coup d'œil, que M. de Phelletin n'était pas là.

Son épouse, pompeusement parée, mais n'empruntant l'éclat de ses joues qu'au feu de son âme, s'étonna bien haut de ne point voir madame Barbazanges. François baisa la

main qu'on lui tendait, prit le fauteuil qu'on lui montrait et commença d'excuser sa mère. N'osant parler du luth, il parla longtemps du dindon. Madame de Phelletin le considérait, si froid, si tranquille dans son éternel vêtement noir, et le trouvait plus beau que l'Amour. Elle-même avait remis cette robe de satin eramoisi qu'elle portait l'année précédente, pour la fameuse procession. Des nœuds couleur de rose retenaient, ainsi que naguère, ses cheveux bruns. Et comme elle haïssait les fichus et « mouchoirs de cou » inventés par les maris fâcheux et les prudes décharnées, aucune écharpe jalouse, aucun éventail malencontreux ne dérobaient plus au regard ce qu'avaient si bien vu les régents du collège, et le recteur, et les cinq cents écoliers, sauf le seul François Barbazanges.

— Il était parfaitement gras et tendre, et de la meilleure chair. Mon père s'en réjouit fort, car il est enclin à la gourmandise. « On voit bien, disait-il, on voit bien que cette volaille a été nourrie dans la basse-cour de la Castanière. Nulle part on ne trouve dindons plus savoureux. »

« Quoi, pensait madame de Phelletin, cet Adonis serait-il un goinfre?... Qu'il aime le dindon, cela se comprend, mais il en parle trop. »

— Oui, madame, nous vous sommes fort obligés, et en particulier mon père, car je vous répète que le dindon....

— Hé ! laissons là le dindon !... Parlons de vous, monsieur, ou de la musique, ce qui est un entretien plus convenable à des personnes comme nous.

François sourit. Il avait dix-huit ans ; il n'était ni sot, ni scrupuleux à l'excès, et pas plus infirme qu'un autre, et il ressentait, près des femmes, un trouble bizarre, mêlé de surprise, de plaisir et de répugnance. Mais tant de coquettes l'avaient aguiché, depuis l'adolescence, qu'il dédaignait l'amour facile, et s'irritait de vaincre sans avoir jamais combattu. Novice, et point naïf pourtant, il connaissait les manèges et les grimaces des femmes. Vraiment, l'ogresse de la Castanière lui avait tendu un piège et croyait déjà le manger tout vivant... Il devinait le voluptueux dessein de la dame, et, faisant la bête, il jouissait de son humeur.

Paisible, il parla de la musique, cita les chansons qu'il préférait et compara longuement le luth et l'archiluth. Madame de Phelletin, qui ne distinguait pas la tierce de l'octave, s'ennuya bientôt à la mort. Rompant net le discours, elle proposa de goûter avant que d'essayer le luth de Corisandre. François accepta quelques croquignoles, but un verre d'hypocras et, froidement, porta la santé de M. de Phelletin.... Il fallut boire encore.... Un jour égal et vermeil enlustrait la chambre ; la fenêtre se réverbérait en points brillants sur le ventre irisé des carafes. Les narcisses penchaient leurs tiges creuses, qui étaient du vert même des étangs ; leur calice paraissait net et précieux, tel un bijou, fixant les pétales rigides, d'un blanc plus froid que le blanc des lys. Leur parfum sensuel, sans finesse, se

mélait à l'odeur des pâtisseries, à un autre arôme, qui venait de la robe, des cheveux, de la chair tiède et nue de madame de Phelletin. Elle était assise tout contre François, les cheveux bouclés comme des pampres, le buste incliné, découvrant deux pommes jumelles sur la corbeille étroite du corset, les joues roses entre des rubans roses.... Le jeune homme fut tenté.... Mais pourtant il se leva, et, très poliment, demanda la permission d'ouvrir la fenêtre, l'odeur des narcisses, dans une chambre close, étant nuisible à la santé.

Cette insolence émut madame de Phelletin : — Moi-même, dit-elle, j'en suis incommodée.

Elle avait des larmes dans les yeux. L'ingrat Barbazanges la regarda saisir le bouquet, jeter les fleurs.... Puis elle alla au cabinet de marqueterie.

— Le luth est là, monsieur.... Voyez....

Elle se tourna vers François, les yeux voilés, les lèvres humides, le sein gonflé, presque belle de fureur et de désir. Mais, recevant de ses mains le « luth de Corisandre », il reconnut un instrument de la plus basse origine et de la pire qualité.... Alors il se trouva singulièrement ridicule. « Le dindon de la farce, c'est moi ! » songea-t-il, furieux d'être ainsi moqué par l'ogresse de la Castanière. Un instant, même, il faillit oublier la politesse, et dire tout net que le « rare trésor », le « précieux héritage de famille » valait bien un quart d'écu. Mais la Phelletin, d'un mouvement sournois, heurta le luth, qui chut sur le parquet, en mille pièces. Cette catastrophe arracha un grand cri à la dame et lui fut un suffisant prétexte pour se pàmer dans les bras de François.

Étonné, inquiet, confus tout ensemble, ne sachant si cette défaillance était comédie ou vérité, le jeune homme déposa madame de Phelletin sur le grand lit de damas rouge. Elle ne bronchait pas. Il n'eut pas l'amoureuse pensée de rompre le corset et la robe, mais il alla quérir, sur la table, une carafe d'eau.... Aussitôt, madame de Phelletin, cessant de contre-faire la morte, poussa de petits soupirs.

— Ah ! que je suis sotte ! dit-elle.

Ses yeux disaient :

« Qu'il est sot ! »

— Sentez, reprit-elle, comme mon cœur bat !

Elle avait pris la main de François ; elle pressait cette main, doucement appliquée sur sa gorge, à l'endroit du cœur, qui battait, certes, très fort et très vite....

Héroïnes des livres extravagants et purs, princesses, bergères, amazones, nymphes toutes pleines d'orgueil et de pudeur qui parlez par métaphores et faites de la passion même un piédestal à la vertu, Astrée, Clélie, Mandane, Amynthé, vous défendîtes François Barbazanges, votre amant.

Il allait vous trahir... Mais madame de Phelletin s'avisa tout à coup que son désordre pourrait donner à penser aux valets, et qu'il serait prudent de fermer la porte au verrou.

— J'aurai le temps de me remettre, dit-elle, et d'ailleurs, il vaut mieux qu'elle ne se

puisse ouvrir que de notre consentement.

Ces mots frappèrent l'esprit de François. Il se rappela les avoir entendus ou lus quelque part, — et soudain une réminiscence bouffonne manqua de le faire éclater de rire. Madame de Phelletin ne venait-elle pas de prononcer la même phrase que Scarron, dans le *Roman comique*, prête à madame Bouvillon ? François crut voir la scène ridicule : la grosse dame dévergondée, avec son tablier et son peignoir à dentelles, et la jupe de noces de sa bru ; le jeune comédien Destin, enfermé quasi de force dans la chambre de cette effrontée, dont la gorge et le visage, tout enflammés, « auraient été pris de loin pour un tapabor d'écarlate.... » Une grimace voluptueuse de madame de Phelletin, son étrange déshabillé, un geste qu'elle fit, cette recommandation hypocrite de pousser le verrou, rendirent si vive et si nette l'image de la Bouvillon, que François entra dans les sentiments de Destin et se prit à souhaiter que Ragotin frappât à la porte.... Il sourit, retira sa main, et recula d'un pas.... Alors, madame de Phelletin, de rouge qu'elle était, devint pâle. Sachant par expérience que l'amour n'est point gai, et que la volupté même ne rit point, elle connut sa défaite. Avec un regard de peur et de haine, elle se leva du lit, se rajusta, et ouvrit la porte toute grande.

— Je vois, madame, que vous êtes guérie, et j'en suis bien aise, dit François. Mais il se fait tard ; le luth est brisé ; le repos vous est nécessaire, et.... Je suis votre humble serviteur.

— Adieu, monsieur, répondit madame de Phelletin.

François Barbazanges fit la révérence et gagna la porte. Demeurée seule, madame de Phelletin piétinait les débris du luth de Corisandre.

XIII

« Rêver d'une Astrée, depuis l'enfance, et connaître l'amour aux bras de madame Bouvillon !... Voilà, en vérité, la plus grotesque mésaventure du monde !... » songeait François, le long du chemin.

Il arriva au logis pour souper et ce lui fut une agréable surprise de trouver Pierre et le chanoine. Toute la maisonnée, maîtres et domestiques, s'attendrissait sur la mort du notaire et le malheur de l'orphelin.

François put donc abrégier le récit de son voyage. Il conta le désastre du luth. Madame Barbazanges n'en demanda pas plus long. Bientôt le plaisir de revoir Pierre Broussol, la certitude de ne jamais quitter un si parfait ami, éloignèrent la double image de la Bouvillon-Phelletin.

Mais, dans le silence de la nuit, cette image reparut sous les paupières closes du jeune homme, — et il s'indigna de lui découvrir une espèce de charme que la réalité n'avait point.

Encore tout oppressé, François se leva donc, alluma la chandelle et voulut chasser l'impudique qui le poursuivait jusque dans le

sommeil, plus furieuse de luxure que l'épouse même de Putiphar. Dans le lit voisin, Pierre ronflait, tout pareil, avec sa face ronde et sa bouche ouverte, à un gros enfant de campagne. François prit un volume dans l'ar-



Certain jour de la Fête-Dieu, défilèrent sur la place des Oules les jeunes gens du collège, cinq cents jeunes bourgeois et gentilshommes, vêtus de leurs plus beaux habits et portant chacun une chandelle de cire du poids d'une livre. (Page 137.)

moire, se recoucha et se mit à lire, la tête sur la main, le coude dans l'oreiller.

Et voici qu'aux premières lignes, l'image de la Phelletin s'évanouit. La ville endormie à l'entour, la maison, la chambre même disparurent, François Barbazanges entra, corps et âme, dans le monde enchanté des romans.

Ce monde ressemblait au nôtre comme la tragédie et la pastorale ressemblent à la vie ordinaire des humains. On n'y voyait point de boutiques, de casernes, de tribunaux ; on n'y rencontrait point de marchands, ni de soldats, ni de populace... Dans un paysage de tapisserie, bleuâtre et fané, d'une complication harmonieuse, ce n'était que palais et bergeries, portiques et colonnades, fontaines et rochers, épaisses verdure montonnantes, gazons parsemés de fleurs. Des animaux sortis de la ménagerie de l'Arioste, lions et griffons, licornes blanches, erraient en ces lieux ; des personnages bizarrement vêtus y tenaient des discours interminables : princes et princesses, druides et chevaliers, nymphes et bergères, tous amoureux, tous aimés, ils ne parlaient que d'amour.

Mais cet amour d'Astrée et de Céladon, de Lindamor et de Galathée, avait-il rien de commun, sauf le nom, avec ce qu'on appelle amour en bon français ? Était-ce l'amitié conjugale, telle que la pratiquaient les du Verdier, les Peschadour, les Barbazanges même ?... Précieuse au salon, madame Catherine était fort attentive au ménage, aux repas de son époux, aux chaussons de son garçon ; elle savait la valeur d'un liard, querrellait sa ser-



Étonné, inquiet, confus tout ensemble, ne sachant si cette défaillance était comédie ou vérité, le jeune homme déposa madame de Phelletin sur le grand lit de damas rouge. Elle ne bronchait pas. Il n'eut pas l'amoureuse pensée de rompre le corset et la robe, mais il alla quérir, sur la table, une carafe d'eau.... (Page 139.)

vante, et, comme la bourgeoise de Furetière, elle appelait son mari « mouton » dans l'intimité. Leurs entretiens, affectueux et prosaïques, roulaient sur l'argent, les voisins, les affaires, la température et la digestion. Ils s'étaient épousés selon le vœu de leurs familles, sans chagrin ni transports, sans torrents de pleurs ni pâmoisons de félicité.... Mari et femme, oui.... Amants, non pas!

Alors?... Si l'amour n'est point dans les meilleurs mariages, serait-il dans les libres liaisons des femmes galantes et de débauchés, dans les accointances de gueux et de filles, dans les rencontres du désir avec la curiosité,

l'intérêt ou l'ignorance?... Est-ce l'amour qui inspire les refrains obscènes des cabarets, les propos grivois, les gravures indécentes et les petits vers érotiques?... François se remémora ces *Contes* de M. de La Fontaine qu'on se passait au collège, sous le manteau. Maris toujours grotesques, toujours trompés, comères grasses et paillardes, galants cyniques, c'était un petit monde échappé des fabliaux français et des nouvelles florentines, un monde joyeux, débraillé, sans scrupule, qui faisait l'amour et n'aimait pas.

Ce souvenir ramena l'image insupportable de madame de Phelletin.

« Hélas! songeait François, comment choisir entre le mariage vulgaire et la basse galanterie? Pourquoi me suis-je composé un idéal de passion qui n'existe pas hors des livres? Ne puis-je me satisfaire du bonheur et du plaisir qui contentent les autres hommes, moi, sans fortune, sans génie, sans naissance, moi, petit bourgeois limousin?... M. de la Pommélie a raison: je suis l'amant de la lune et l'impossible seul me plaît. Par une fatalité singulière, toutes les femmes me poursuivent, et aucune femme ne me retient. Leur facilité même, ces faveurs qu'elles m'offrent, cette provocation évidente ou cachée qui devance toujours mon désir, me fâchent jusqu'à me donner de la haine. Et, cependant, mon âme est faite pour ce sentiment que M. d'Urfé appelle « le rayonnement de Dieu sur la terre ». Mon cœur, mes sens, qu'on dit de glace, fondraient bien vite à ce beau feu. »

Son regard s'abaissa vers la page négligée. Il reprit sa lecture.

Céladon parlait.

Il dit que quand le grand Dieu forma toutes nos âmes, il les toucha chacune avec une pierre d'aimant, et qu'après il mit toutes ces pièces en un lieu à part, et que de même celles des femmes, après les avoir touchées, il les serra en un autre magasin séparé.... Que, depuis, quand il envoie les âmes dans les corps, il mène celles des femmes où sont les pierres d'aimant qui ont touché celles des hommes, et celles des hommes à celles des femmes, et il leur en fait prendre une à chacune. S'il y a des âmes larrounasses, elles en prennent plusieurs qu'elles cachent.

Il avient de là qu'aussitôt que l'âme est dans le corps, et qu'elle rencontre celle qui a son aimant, il lui est impossible qu'elle ne l'aime, et d'icy procèdent tous les effets de l'amour.... Car, quant à celles qui sont aimées de plusieurs, c'est qu'elles ont été larrounasses et en ont pris plusieurs pièces. Quant à celle qui aime quelqu'un qui ne l'aime point, c'est que celui-là a son aimant et non pas elle le sien.

« M. d'Urfé s'accorde avec Platon, pensa François, qui avait reçu au collège quelque teinture de philosophie. Il faut donc croire que j'ai une âme larrounasse, mais que cette âme n'a pas rencontré celle qui fut touchée de la même pierre d'aimant. La trouverai-je, cette âme prédestinée?... Mon père ne m'a-t-il dit de craindre l'amour?... Ah! divine inconnue, maîtresse égale à mon rêve, vous qui n'êtes pas née encore, ou qui êtes morte depuis longtemps, me faudra-t-il vous trahir avec des Phelletins ou vous oublier dans l'honnête ennui du mariage? Je vivrai donc ma vie sans vous connaître, fuyant l'amour qui me cherche et cherchant l'amour qui me fuit; je mourrai d'inutile passion, et je laisserai le souvenir d'un ingrat et d'un insensé!... »

François soupire.... Il s'étonne de voir un fil de jour aux fentes des volets. L'aube point.... Vite, il éteint la chandelle. Il essaie de dormir.... Des pensées, des formes confuses roulent dans sa mémoire.... Il perd conscience....

C'est une étrange forêt, bleue et verte, avec des frondaisons laineuses où perchent des oiseaux bariolés. A travers les arbres, on aperçoit un fond de montagnes décolorées, de gothiques architectures, un ciel à gros nuages

blancs. Une source jaillie d'un antre obscur, sous des rochers barbus de lierre, emplît une vasque naturelle parmi des joncs et des roseaux. Les fleurettes clairsemées dans l'herbe n'ont pas les couleurs de la nature. Sur les ailes des oiseaux chimériques, les rouges, les jaunes adouciennent leur éclat. Toutes les nuances du paysage sont amorties, comme usées. Rien ne bouge. Aucun son ne vibre dans l'air opaque. C'est l'automne et le silence éternels.

Une bête blanche sort du fourré. Ses menus sabots d'or foulent sans bruit l'herbe fine; elle a tout le corps d'une cavale, la tête d'une biche, et une seule corne d'or, une longue spirale pointue entre ses yeux bleus. Nul, s'il a connu l'amour, ne peut soutenir son regard magique, mais la Licorne plie les jarrets devant les vierges très pures et les petits enfants.

Assis sur le rocher, François Barbazanges voit la bête légendaire venir à lui. Elle approche, incline le col pour boire à la fontaine, et le jeune homme, d'une main distraite, flatte le monstre charmant... Désaltérée, la Licorne bondit et disparaît comme elle est venue.

Quelque temps se passe... Les feuilles ne tremblent pas; les oiseaux ne chantent pas; on ne perçoit ni le cours ni le murmure de l'eau transparente. L'aspect de la forêt et du ciel n'a pas changé depuis des siècles et l'on sent bien qu'il ne changera jamais. François Barbazanges ne s'en étonne point.

Mais voici qu'une nymphe, suivant le chemin de la Licorne, écarte l'épaisse verdure. Est-ce Silvie, Galathée ou Léonide? Elle vient de la cour d'Amasis, et c'est elle, sans doute, qui recueillit Céladon demi-noyé sur le rivage du Lignon. Elle a des cheveux pâles noués de perles, une figure délicate et noble. Sa robe de brocart blanc, relevée sur la hanche, découvre son genou et son sein parfait. Elle est chaussée de brodequins dorés jusqu'à mi-jambe, et le carquois qui pend à son épaule, l'arc d'ivoire qu'elle porte à la main la font ressembler à Vénus sous le déguisement de Diane.

A la vue d'un homme, sa pudeur alarmée colore de rose ses belles joues. La nymphe voudrait fuir, si l'invisible Amour, blotti dans les feuillages, ne dardait tout à coup une sagette droit en son sein virginal. Une antre flèche frappe au cœur François Barbazanges. Il se sent à la fois transir et brûler... Déjà il est aux pieds de la nymphe, et il lui déclare sa passion.

— Ah! dit-il, belle divinité, vous que j'ai reconnue sans vous connaître, ne trouvez point mauvais que je vous aime, car je préfère mourir en vous aimant, oui, plutôt que de vivre sans vous aimer... Mais que dis-je!... Je préfère!... Il n'est plus en mon choix... Je vous attendais depuis une éternité, car nos âmes furent touchées de la même pierre d'aimant et prédestinées l'une à l'autre.

Il parle, et plus pompeusement, plus précieusement encore. Et, de même que la fontaine coule du rocher, des phrases, des pages,

des volumes de M. d'Urfé coulent de la mémoire et des lèvres de François. La nymphe le considère d'un œil plus tendre... Soudain, il se trouve avec elle, non plus dans la clairière, mais dans la grotte, asile discret des amants... Il pense à la reine Didon, au pieux Énée... Le souvenir du collège traverse son esprit... La robe de la nymphe glisse. Deux bras tièdes... une bouche brûlante... Tout devient trouble... Puis un grand cri... Au seuil de l'antre, la Licorne se dresse, la nymphe s'évanouit dans l'ombre et François se sent mourir.

— As-tu le cauchemar, pour gémir ainsi? dit Pierre penché sur son camarade... Ça, réveillons-nous! Il fait grand jour.

XIV

Les années 1692 et 1695 n'amenèrent aucun changement dans la cité de Tulle. Par trois fois, après Steinkerque, Nerwinde et la Marsaille, les orgues tonnèrent comme des canons dans la cathédrale toute tendue de velours bleu. Les bons citoyens s'embrassaient sur les places publiques, et chez tous les « vendants vins » les buveurs portaient la santé du Roi. Mais ces échos de gloires nationales mouraient bien vite entre les collines d'Alverge et de Saint-Clair.

Les Tullistes vivaient chez eux, entre eux, pour eux, d'une vie patriarcale et tout unie. Par delà les *causses* du Quercy, le bassin de Brive et les Monédières, ils devinaient les provinces fraternelles : le Périgord forestier, la sèche Gascogne, l'Auvergne noire, le frais Berri, la Touraine en fleurs, et, plus loin, la terre du lys capétien, l'Ile-de-France... Dans une pourpre solaire, Versailles apparaissait,

peuplé de marbres, bruissant d'eaux vives, renfermant la majesté du Roi. On savait encore que, sur les Alpes et dans les marais de Hollande, nos maréchaux conduisaient leurs armées victorieuses contre les Anglais et les Impériaux... Mais, hors des frontières de France, il n'y avait plus qu'une Europe vague, toujours fumante de batailles; puis des pays de barbarie, le royaume sauvage des tsars, l'empire du Sultan, les « Iles », les Grandes-Indes, où nul bon Limousin n'était jamais allé. Ces contrées païennes, cette Europe ennemie, nos provinces même, n'avaient pas de quoi retenir longtemps la pensée d'un bourgeois de l'Enclos. Mais l'accouchement et la mort de madame du Verdier, les fiançailles possibles de Louise Baluze, la querelle des pénitents blancs et des pénitents gris, les promesses de la vigne, l'apparition d'une comète, voilà, certes, des nouvelles qui ne laissaient personne indifférent.

Dans le courant de 1695, on commença d'annoncer le mariage — bientôt démenti — de M. François Barbazanges. Ce jeune homme avait terminé ses études à l'entière satisfaction des jésuites. Il était fort sage, et l'on ne doutait point que, selon l'us de la province, son père ne l'émancipât. La pauvre Perrine du Verdier était morte en couches, M. Étienne Baluze avait reporté toutes ses tendresses d'oncle sur Louise, sœur de la défunte, et il la voulait marier... Avec M. d'Arche, peut-être, ou M. de Chaunac?... Louise eût préféré François Barbazanges.

Celui-ci, en même temps que Pierre, avait quitté le vêtement d'écolier. Vers la fin de son deuil, Broussol s'était commandé, chez Levreaud, un habit de drap d'Elbeuf, gris d'agate, galonné et passémenté de rouge, le



« — Il se fait tard; le luth est brisé; le repos vous est nécessaire, et... Je suis votre humble serviteur. » — Adieu, monsieur, » répondit madame de Phelletin. François Barbazanges fit la révérence et gagna la porte. Demeurée seule, madame de Phelletin piétinait les débris du luth de Corisandre. (Page 139.)

chapeau à plume de même couleur. Sa première perruque, d'un brun plus sombre que ses cheveux, vieillissait sa face joviale. Il se trouvait admirable en cet accoutrement. Le soir, quand il descendait avec François jusqu'à la place des Oules, il ne doutait point que sa mine avantagieuse ne fit du tort à son compagnon.

Ces soirs d'été faisaient s'ouvrir toutes les croisées, toutes les portes du vieux Tulle. Les cintres d'ombre des petits porches laissaient voir des escaliers à vis, d'obscurs intérieurs qui faisaient penser aux alchimistes de Rembrandt, aux juifs usuriers du moyen âge. Par les grandes baies des boutiques on apercevait des familles d'artisans, le maître taillant la niche, la maîtresse allaitant son poupon, les apprentis tapant de la cuiller dans la soupe épaisse des bols. Des chats maigres s'étiraient sur les murettes. Des rondes de petites filles barraient les rues. Les linges pendus aux balcons étaient plus clairs que le ciel. Sur la place des Oules, devant le parvis, c'était un va-et-vient de personnes qui se connaissaient toutes, et s'arrêtaient à chaque instant pour des révérences et des baise-mains. Il y avait des colloques de duègnes et de chanoines, des rires légers de demoiselles quand passait un officier de la garnison.

Les chauves-souris voltigeaient autour du clocher grisâtre. Tout le côté occidental du ciel, vers l'Espinassas, était d'un pourpre pâle, tirant sur l'orange, avec des nuages ardoisés. Le reflet du couchant embrasait, par réverbération, l'Alverge et le Rocher des Malades. Plus tard, la rougeur dorée de la lune s'irradiait comme une aurore derrière la Bachelierie. L'écluse de la Corrèze faisait son murmure doux. Les gens qui avaient dîné tôt s'ébahissaient du long crépuscule.

Pierre et François erraient de la Grand-Place à la place de l'Aubarède, allant parfois jusqu'au Pavé du Collège, et jusqu'à la Porte de Fer, où la rivière sans quai s'élargit sur les cailloux. L'habit à passements rouges attirait les regards et les quolibets des artisans. Parfois une insolente s'étonnait tout haut qu'un paysan contrefit le gentilhomme, au mépris des lois somptuaires, lorsque le plus beau garçon du Limousin s'habillait de noir comme un curé. François feignait ne pas comprendre, Pierre ripostait vertement.

Depuis qu'il était homme et non plus écolier, affranchi de la férule et bien instruit des secrets de l'amour, il tâchait à vaincre la prudence de son camarade, par des arguments tirés de la philosophie et de l'histoire naturelle. Leur chambre d'étude entendait des propos fort différents de ceux qu'on tenait chez madame Barbazanges, encore que cette différence fût dans la forme plus que dans le fond.

Pierre avait de l'amour et du mariage cette idée simple, exacte, positive, qui est toujours dans l'âme du paysan français : l'amour est une chose, le mariage est une autre chose, et bien sot qui les confond. Bien sot qui languit et meurt pour une maîtresse, lorsqu'il peut épouser une honnête fille agréable et qui a du

bien. Plein de respect pour le mariage, — qui lui semblait une invention excellente de Dieu, — nullement sentimental, encore moins passionné, Pierre avait un goût très vif des femmes. Mais toutes les liaisons, amourettes, passades et fantaisies, dont il se promettait le plaisir, il les confondait sous le nom joli de « bagatelle ». On s'amuse de ce qui est bagatelle ; on ne s'y attarde pas.

François ne pouvait souffrir que son ami parlât des femmes. S'il était chaste de corps et de cœur, c'était moins par vertu que par délicatesse d'imagination. Quand Pierre lui vantait ses Jancouns, il pensait à madame Bouvillon et il secouait la tête... La volupté, disait-il, lui paraissait la plus délicieuse chose du monde ou la plus vilaine, et il ne la souhaitait point sans un ragoût de tendresses, des circonstances heureuses et quelque poésie dans le décor. Broussol ne comprenait point ces finesses ; il suivait tout bonnement l'instinct de nature, n'ayant ni la perversité du goût ni la pudeur qui sont l'effet d'une éducation romanesque.

Un soir, Broussol, arrêté devant la maison de Loyac, au coin de la tour de Maïsse, faisait son commentaire accoutumé sur les passantes.

— Madeleine Rabanide : comme elle rit, pour montrer ses belles dents !... Mademoiselle Contrastin : le charnier Saint-Clair... Heureses les personnes sèches qui engraisent en vieillissant... Eh ! Louise Baluze est toujours bien fraîche, malgré son deuil et ses yeux languissants qui ploient : « Un mari !... un mari, s'il vous plaît !... » Les Peschadour !... Plus jaunes que des chandelles !... Leur papa n'a-t-il point de la thériaque pour les purger ?... Julienne Sage, la reine des dentellières !...

— Allons-nous-en, il est tard.

— Oh ! regarde un peu, devant nous. Reconnais-tu cette fille qui monte les Quatre-Vingts, avec son galant ?... Tudieu ! quelle tendresse ! Il la tient à la ceinture et la baise dans le cou.

— Une effrontée... Ne cours pas si vite... Que t'importe ?

— Je la veux voir... Il me semble... Mais oui, c'est la Chabrette avec son barriecotier !

La nuit bleue, toute bleue sur les toits de tuile, s'assombrissait en descendant les Quatre-Vingts. Elle se faisait presque noire au ras du pavé ; elle entraînait dans les porches béants ; elle effaçait les seuils usés, les bornes, les touffes d'orties.

— Regarde... Il est bâti comme Hercule, ce Galapian... Et la fille, sèche et laide, a des yeux !...

— Je ne les ai point remarqués...

— On dit qu'elle est amoureuse de toi.

— Cette Margot ?

— On le dit.

— Je ne lui ai jamais parlé ! Je ne la connais pas.

— Il n'est pas nécessaire. Je l'ai aperçue, moi-même, qui contemplait ta maison... Oh ! elle est très consolable, la Chabrette ! Elle ne mourra point de tes mépris. Les

femmes, même celle-ci, ont la rage de donner dans le tendre, mais le muletier trouve toujours son heure... je veux dire le barriecotier... Ils s'arrêtent. Feignons de ne les point voir.

A quelques pas, le Galapian et la Chabrette délibéraient. Il déclara, tout haut :

— Je te dis qu'il ne rentrera point. Il est à l'auberge du Chef-Saint-Jean... Ne fais pas la mijaurée.

Il voulait pousser sa maîtresse dans la maison. Inquiète, elle scrutait l'ombre...

— Jérôme... Laisse-moi... Des gens !

— Quoi ?... C'est le fils Barbazanges et son ami Broussol qui rentrent se coucher...

Il entraîna la Chabrette. Pierre cria de loin :

— Bonne nuit !

XV

Cinq ou six jours plus tard, flânant hors la ville, sur le pont de la Barrière, Broussol aperçut le cotillon rouge et le fichu à fleurs de Margot. Appuyée au parapet, elle regardait la Corrèze couler, si rapide que le soleil y dansait en petits remous, si limpide les que cailloux du fond y paraissaient blancs et polis, comme à travers un cristal glauque. Le ciel était bleu, du bleu vit qu'il a les jours de grand vent. De petits nuages ronds roulaient, très vite, sur la crête sombre de l'Estabournie.

L'extrême faubourg, aux bicoques basses et grises, aux jardinets chétifs, était presque désert. Des laveuses battaient leur linge. Sur le chemin de Laguenne, un char de foin passa, traîné par deux grands bœufs limousins, d'un fauve pâle, qui avaient un éventail de fougère sur le frontail. Pierre s'accouda près de la Chabrette et lui glissa dans l'oreille un bonjour qui la fit sursauter.

— Monsieur Broussol !

— Eh bien, mignonne, le père Chabrilat est-il demeuré au Chef-Saint-Jean la nuit entière, pour vos plaisirs ? Sans mentir, j'étais en peine de vous.

Elle ne répondit point.

— Vous voilà bien loin de l'atelier. Quel saint chômez-vous donc ?

— J'ai quitté le Contrastin... Je travaille chez moi... Et je m'ennuie.

— L'illustre Galapian vous aurait-il fait quelque infidélité ?

— Peu m'en chaut, du Galapian !... Je m'ennuie, monsieur Broussol, et d'un ennui si cruel que je pense, le plus sérieusement du monde, à me jeter dans la rivière.

— Attendez, Margot, pour vous noyer, que la fleur de votre âge soit flétrie et passé le temps de l'amour... Tudieu ! l'idée de vous voir morte me donne une extrême compassion de vous, et il n'est rien que je ne fasse, ma chère enfant, pour vous tirer de peine.

Il parlait d'un ton si plaisant que la Chabrette se mit à rire.

— Je serais bien empêchée de vous dire la cause de mon mal. C'est une manière de vapeur qui me monte à la tête et me dérange la raison. Je ne puis voir la lune entrer dans ma chambre, avec la brise de nuit, sans une tris-

tesse épouvantable. L'odeur du basilic et la plus joyeuse chanson me donnent envie de pleurer. Et cette folie s'en va, tout d'un coup, comme elle est venue.

— Seriez-vous saturnienne et mélancolique ? s'écria Broussol, en bouffonnant. En ce cas, ma fille, il vous faudrait suivre les excellentes prescriptions du médecin Antoine Meynard. Il assure que les personnes de cette humeur « doivent avoir l'air bien corrigé, un peu chaud et humide, et les fenêtres de leur maison ouvertes vers l'Orient ». Ce ne serait pas une précaution vaine de porter sur vous quelque chose odorante et récréative comme le parfum d'ambre gris, de musc, de camphre, ou de bois d'aloès. Mais le meilleur remède à cette complexion, — qui est, hélas ! celle de mon ami François Barbazanges, — c'est de bien manger, de bien boire et de se bien échauffer au jeu d'amour. Maître Antoine Meynard avait oublié ce remède si simple et souverain, dans son chapitre de la *Prophylactique*.

— Vous vous moquez, monsieur Broussol, mais vous me divertissez, malgré moi. Quand je vous entends, il faut que je rie.... Hé ! tout doux ! laissez mon fichu.... Il y a des laveuses tout près d'ici.... Elles pourraient vous voir.

— Craignez-vous que ces bonnes femmes fassent un méchant rapport au Galapian ? Le drôle est jaloux....

— Oh ! pas de tout le monde.... Il me défend de parler aux messieurs ; mais vous....

— Je ne suis pas un monsieur ?

— C'est-à-dire....

— Eh ! qu'est-ce qu'un monsieur, Margot ?

— C'est un bourgeois comme vous, habillé comme vous, savant comme vous, mais qui a, dans les manières, un je ne sais quoi que vous n'avez point. Ainsi, monsieur Melon du Verdier, monsieur Baluze, et même... monsieur François Barbazanges.... Oh ! je n'oserais pas lui parler comme je vous parle

— Tant pis pour lui, Margot. Mais, si le Galapian ne me croit point fait pour donner de la jalousie, il ne me croit donc pas fait pour donner de l'amour ?

— Que me parlez-vous du Galapian ! dit Margot en haussant les épaules. Je n'ai pas tant souei de lui.

— Vous ne l'aimez donc point ?

— Non, bien sûr !

— Vous l'avez aimé ?

— Il ne m'a pas laissé le temps !

Pierre jeta un regard sur la rive droite de la Corrèze, où était la porte des Mazeaux, sur la rive gauche, où était, au bout du pont, le chemin de Laguenne.

Une à une, les laveuses s'en allaient. Un pêcheur isolé contemplait obstinément sa ligne.

Pierre, une petite flamme aux yeux, se rapprochait de la Chabrette. Il la tenait par les épaules, et, doucement, la pressait contre lui. Un parfum âcre, un parfum de fourrure venait des cheveux noirs crespelés. Les longues paupières brunes s'abaissaient sur les joues mates — et Margot ne cessait pas de sourire, d'un sourire triste et singulier.

Bien des fois, Pierre l'avait raillée pour sa maigreur, sa peau brune, sa complaisance aux désirs des gueux. Il la plaçait plus bas, dans sa pensée, que la dernière des lanctouns.... Et voilà qu'il s'étonnait de la trouver presque jolie ! Jolie ?... Non. Piquante, étrange.... D'où tenait-elle ce vif esprit, ce parler gracieux, qui n'étaient pas de sa condition, et que lui eussent envié les plus fières bourgeoises de Tulle ?... Une fille divertissante et désirable, en vérité, car elle ne ressemblait à aucune autre. Un honnête homme, assurément, ne la pouvait avouer pour sa maîtresse, à cause de son origine et de ses mauvaises mœurs. Mais elle valait bien qu'on l'aimât une nuit, la Chabrette !

— Margot, reprit Broussol d'une voix toute

changée, monsieur et madame Barbazanges sont allés à la Castanière ; François joue du luth, depuis midi : il en jouera jusqu'à minuit, et je n'aime point la musique. Personne ne



« — Je m'ennuie, monsieur Broussol, et d'un ennui si cruel que je pense, le plus sérieusement du monde, à me jeter dans la rivière. » — Attendez, Margot, pour vous noyer, que la fleur de votre âge soit flétrie et passé le temps de l'amour.... » (Page 142.)

s'étonnera si je ne rentre point souper. Voulez-vous, Margot, que nous allions dans une auberge de Laguenne, manger un pâté, quelque tarte sèche, et boire une bouteille de vin ?... Je me sens d'une humeur pastorale, et, s'il faut le dire, amoureuse.... Foin du Chabrilat et du Galapian !... Vous reviendrez chez vous à la nuit close, ou à la pointe du matin, comme il vous plaira. Il y a des lits fort bons, à Laguenne.... Consentez, Margot !...

Elle le regarda fixement, hésita, pâlit, baissa la tête et, comme un petit garçon conduit une petite fille, Pierre l'emmena, par la main.

(A suivre.)

MARCELLE TINAYRE.



La Reine Margot

La reine Marguerite était belle en sa jeunesse, hors qu'elle avait les joues un peu pendantes, et le visage un peu trop long. Jamais il n'y eut une personne plus encline à la galanterie. Elle avait d'une sorte de papier dont les marges étaient toutes pleines de trophées d'amour. C'était le papier dont elle se servait pour ses billets doux. Elle parlait *phebus* selon la mode de ce temps-là, mais elle avait beaucoup d'esprit.

Elle portait un grand vertugadin, qui avait des pochettes tout autour, en chacune desquelles elle mettait une boîte où était le cœur d'un de ses amants trépassés ; car elle était soigneuse, à mesure qu'ils mouraient, d'en faire embaumer le cœur. Ce vertugadin se

pendait tous les soirs à un crochet qui fermait à cadenas, derrière le dossier de son lit.

Elle devint horriblement grosse, et avec cela elle faisait faire ses carrures et ses corps de jupes beaucoup plus larges qu'il ne le fallait, et ses manches à proportion. Elle avait un moule [forme de bonnets dans le genre des hennins] un demi-pied plus haut que les autres, et était coiffée de cheveux blonds, d'un blond de filasse blanchie sur l'herbe. Elle avait été ehauve de bonne heure ; pour cela elle avait de grands valets de pied que l'on tondait de temps en temps.

Elle avait toujours de ces cheveux-là dans sa poche, de peur d'en manquer ; et pour se rendre de plus belle taille, elle faisait mettre du fer-blanc aux deux côtés de son corps pour élargir la carrure. Il y avait bien des portes où elle ne pouvait passer.

Une fois qu'on dansait un ballet chez elle, la duchesse de Retz la pria d'ordonner qu'on ne laissât entrer que ceux qu'on avait con-

viés, afin qu'on pût voir le ballet à son aise. Une des voisines de la reine Marguerite, nommée mademoiselle Loiseau, jolie femme et fort galante, fit si bien qu'elle y entra. Dès que la duchesse l'aperçut, elle s'en mit en colère, et dit à la reine qu'elle la priait de trouver bon que, pour punir cette femme, elle fit seulement une petite question. La reine lui conseilla de n'en rien faire, et lui dit que cette demoiselle avait bec et ongles : mais voyant que la duchesse s'y opiniâtait, elle le lui permit enfin. On fait donc approcher mademoiselle Loiseau, qui vint avec un air fort délibéré : « Mademoiselle, lui dit la duchesse, je voudrais bien vous prier de « me dire si les oiseaux ont des cornes ? — « Oui, Madame, répondit-elle, les ducs en « portent. » La reine, oyant cela, se mit à rire, et dit à la duchesse : « Eh bien ! n'oubliez-vous pas mieux fait de me croire ? »

TALLEMANT DES RÉAUX.



Cliché Giraudon

LES MAÎTRES DE L'ESTAMPE AU XVIII^e SIÈCLE. — L'ENLEVEMENT NOCTURNE. — Gravure de NICOLAS PONCE, d'après BAUDOUIN. (Cabinet des Estampes.)

MICHELET

Marie-Antoinette

LA DAUPHINE — LA REINE

La Dauphine

Les deux jeunes époux, la dauphine Marie-Antoinette et le dauphin Louis, avaient cela de singulier que lui, né à Versailles, était tout Allemand comme sa mère. Et elle, au contraire, née à Vienne, était absolument Française, ou pour mieux dire Lorraine, comme son père, qui, épousant Marie-Thérèse, devenant empereur, ne put pourtant jamais apprendre l'allemand. Il était neveu de notre régent, lui ressemblait au moins par l'amour du plaisir, une légèreté qui passa à sa fille.

Le Dauphin avait le malheur d'avoir des deux côtés, paternel, maternel, un fâcheux précédent de lourdeur et d'obésité. Il combattit cela toute sa vie par l'exercice, la chasse, la fatigue des métiers manuels, le marteau et l'enclume. Il ne devint jamais comme son père un monstre de graisse.

Sous ses formes un peu rudes, le fond chez lui était la sensibilité, aveugle, il est vrai, et sanguine, qui lui échappait par accès. Morne, muet, dur d'apparence, il n'en avait pas moins quelquefois des torrents de larmes. Quand, coup sur coup, son père, sa mère moururent, il eut ce cri : « Qui m'aimera ? » Sa tante Adélaïde l'aimait assez, mais aigre et sèche, elle allait peu à sa nature. Cette bonne nature parut aux tristes fêtes du mariage où cent personnes furent étouffées ; il en eut un chagrin profond. Elle parut à l'entrée dans Paris qu'il fit plus tard ; la joie, la tendresse du peuple, eurent sur lui cet effet qu'il parla à merveille ; son cœur dénoua son esprit.

Choiseul faisait, *in extremis*, ce mariage d'Autriche pour remonter, durer encore (mai 1770). On mariait le Dauphin malgré lui. La petite fille vint quand personne ne la désirait. Ce que furent l'arrivée et les premiers rapports, un témoin nous le dit, un témoin

oculaire, Vermond, le précepteur de Marie-Antoinette. Il y eut des deux côtés un froid mortel, étrange entre si jeunes gens. L'enfant de quatorze ans laissait son cœur à Vienne, et se croyait entre des ennemis. Le Dauphin (de seize ans), bien instruit par ses tantes, ne vit dans sa petite épouse qu'un agent de Marie-Thérèse.

Celle-ci, avec sa passion, son effort ordi-

tête de toutes sortes de craintes, de précautions qu'il fallait prendre, faisant enfin tout ce qui pouvait ôter le naturel à cette enfant, créer la défiance contre elle.

La petite était fort troublée. Elle avait une peur extrême du Dauphin, ne permettait pas que Vermond la quittât. Ce redouté Dauphin avait cependant l'air d'un bon jeune Allemand encore plus embarrassé qu'elle. Le lendemain

de l'arrivée, il entre, au matin : « Avez-vous dormi ? » C'est tout ce qu'il trouva. « Oui, » dit-elle. Vermond était là, un peu éloigné seulement. Le Dauphin brusquement sortit.

Elle montrait beaucoup trop la prudence qu'on lui avait recommandée, ne se fiant à aucune clef, cachant dans son lit même les lettres de sa mère, et par là faisant croire qu'elles contenaient de grands secrets. Elle écrivait le jour où ses lettres partaient, les cachetait au moment même, les envoyait tout droit par l'ambassade. Les innocents cahiers de ses extraits d'histoire (un complément d'éducation), elle n'osait les continuer avec Vermond « de peur d'être surprise par M. le Dauphin ».

Sa mère, fort maladroite-ment, par une exigence vaine, lui ménagea une querelle dès l'arrivée. Elle demanda à Louis XV que mademoiselle de Lorraine, parente de l'empereur, fût aux fêtes après les Condé, avant les Bouillon, les Rohan, et autres familles titrées. Vive, très vive résistance de tous ces gens, qui, blessant la Dauphine, se crurent dès lors en guerre avec elle, furent ses ennemis.

Son aimable figure et sa vivacité d'enfant avaient plu fort au roi. Elle n'avait nullement déplu à Mesdames. Raisonnablement elle inclinait de ce côté, attirée spécialement par la bonté de madame Victoire. Elle y allait trois fois par jour et elle y voyait le Dauphin. Il était trop heureux que la jeune princesse, iso-



Eliché Braun.

MARIE-ANTOINETTE
Tableau d'ÉLISABETH VIGÉE-LE BRUN.

naire pour peser sur ses filles, fit pour son Antoinette ce qu'elle fit auparavant pour sa Caroline de Naples. Elle l'endocрина fortement au départ, la fit coucher près d'elle aux derniers mois, l'entretenant la nuit du terrible pays de France, où elle allait, lui remplissant la

lée, d'elle-même préférât le seul lien sûr, honorable, de Versailles. Mais Mesdames étaient suspectes à Marie-Thérèse. Elle eut le tort très grave d'en éloigner sa fille, qui dès lors suivit sa nature, alla aux jeunes dames, aux riches étourdies, aux petites moqueuses, dont sa mère la blâma (trop tard).

La vieille impératrice, qui, malgré elle et en tremblant, entraînait dans cette mauvaise action, le partage de la Pologne, aurait voulu que la Dauphine lui ménageât la Du Barry. Mais cette fille, si familière, se fût fait à l'instant amie et camarade. La Dauphine se serait brouillée avec Mesdames, avec son mari même.

Ce qui la rapprochait quelque peu du Dauphin, c'était précisément la haine et le dégoût commun qu'ils avaient de la Du Barry.

Autre tort de la mère. N'ayant plus son Choiseul, voyant branler l'alliance française, elle eût voulu à tout prix une grossesse, un enfant, qui raffermît ici l'influence autrichienne. Impatience étrange, inconvenante. Elle en rougit parfois. Puis elle revient à la charge, elle inquiète, tourmente sa fille. De là beaucoup de bavardages, tout le monde au courant de ces secrets du lit. Les courtisans moqueurs, et les femmes de chambre, ont fort indécemment occupé l'histoire de cela, et aux dépens de Louis XVI, excusant par sa négligence les échappées de la jeune étourdie.

Le gouverneur La Vauguyon eut la première année un motif spécieux de les tenir à part. C'étaient de vrais enfants encore, qui semblaient faibles, lymphatiques. La petite grandit encore pendant deux ans.

Le Dauphin, sans jamais tomber dans les excès de Louis XV, ni boire beaucoup, mangeait à l'allemande, lourdement, gauchement, trop vite. Il avait des indigestions. Elle des diarrhées, coliques, etc., souvent les yeux rouges et malades. En deux ans cependant elle engraisa un peu; sa peau alors fut extrêmement belle; elle eut l'éclat mi-que, la splendeur de la beauté rousse. La Du Barry en plaisantait, et d'autres, pour en éloigner le Dauphin par l'idée du défaut des roussets que Ferdinand de Naples imputait à la Caroline. Antoinette du reste brunit.

Leurs appartements à Versailles étaient fort séparés. Le Dauphin chassait tous les jours, revenait fatigué, dormait (et même à la table du roi). Ce n'était pas le compte de Marie-Thérèse. Le nouveau ministère lui était très contraire. Il croyait (non sans cause) aux espionnages de l'Autriche. Il n'envoyait plus même d'ambassadeur à Vienne. Marie-Thérèse s'en mourait de chagrin, de peur, au partage de la Pologne. La vieille y descend jusqu'à tromper sa fille même, dans ses lettres intimes et secrètes. Le 4 mars, elle signe le partage et le pacte avec la Russie. Le 4 mai, elle écrit à sa fille qu'on la calomnie en disant qu'elle s'allie avec la Russie.

Quoique M. Arneth, dans la *Correspondance de Marie-Antoinette avec Marie-Thérèse*, ne donne évidemment que des lettres choisies et triées, ce qui reste est assez honteux. On y voit qu'elle fit de sa fille l'instru-

ment de sa politique. Elle gémit à chaque lettre de ne pas la savoir enceinte. Elle n'ose écrire tout. Mais elle lui dit : « Croyez Mercy (l'ambassadeur), faites ce qu'il dira. » Vermond sans nul doute agissait, avec un Besenval, un fat très corrompu, que Choiseul avait mis comme mentor près de la Dauphine. Stylée par ces honnêtes gens, cette enfant de quinze ans joua un triste rôle. N'ayant nul goût pour le Dauphin, plutôt un peu de répugnance, elle fit les avances et elle obtint le lit commun. On le voit indirectement, mais clairement, dans une lettre du 21 juin 1771 : « Il a pris médecine, mais va bien, et m'a bien promis qu'il ne sera pas si longtemps à revenir coucher. » Cela gagné, tout fut gagné. Le jeune homme, honnête et touché de voir la petite (très fière) mettre la fierté sous ses pieds, sentit son devoir, fut exact et assidu près d'elle. Le 18 décembre, elle espère être enceinte. « M. le Dauphin se fortifie. Il est tous les jours plus aimable, et *il ne manque à mon bonheur* que d'être dans le cas de ma sœur (enceinte); *je l'espère* bientôt. »

Les choses étaient précipitées. C'était le 18 décembre. Le partage de la Pologne fut signé le 4 mars, nié encore en mai, avoué en juillet. La mère eût donné toutes choses pour qu'elle fût grosse auparavant.

La Dauphine y avait le mérite de l'obéissance. Car tous ses goûts l'éloignaient du Dauphin. Il était sérieux et s'appliquait, employait sa forte mémoire. Menacé d'être roi, il eût voulu entrevoir les affaires, être admis au conseil. Il étudiait, en bonne fortune et à l'insu de Louis XV, avec un officier instruit qui lui parlait de guerre et d'administration.

La Dauphine au contraire n'eût aucun goût d'études. Sa mère l'avait fort négligée jusqu'à treize ans (1768), jusqu'à l'année où la mort de la reine de France fit croire qu'on pourrait la faire reine. Elle reçut alors tous les maîtres à la fois, mais n'apprit rien du tout. Ses lettres, ses dessins, que l'on montrait, n'étaient pas d'elle. A Versailles, elle était trop distraite ou trop vaniteuse pour refaire son éducation. Vermond s'en désolait. Sa mère lui en écrivait en vain. « La lecture, lui dit-elle, vous est plus nécessaire qu'à une autre, n'ayant aucun acquis, ni la musique, ni le dessin, ni la danse, peinture et autres. »

Elle n'avait de goût que pour les comédies. Elle en jouait, y remplissait des rôles, faisait Marton, Lisette. Elle riait de l'étiquette, et s'en allait légère cavalcader avec le frère Artois, un petit fou. Ils font des courses à ânes, elle tombe et donne à rire. Elle-même, avec ses dames, rît du roi, un peu du Dauphin.

Elle était très charmante avec tout cela, point méchante, sensible par moment. A l'entrée dans Paris (juin 75), elle a un joli mouvement de cœur pour ce bon peuple ému et tendre, pour son mari aussi qui a très bien parlé. — « Aux Tuileries, nous ne pouvions ni avancer ni reculer. Au retour, nous sommes montés sur une terrasse élevée. Je ne puis dire les transports d'affection qu'on nous a témoignés. Nous avons salué le peuple avec

la main. Rien de si précieux que l'amitié du peuple; je l'ai senti et ne l'oublierai jamais. »



La Reine.

Choiseul était mort dans l'exil (1782), et avec lui le meilleur espoir de l'Autriche. Il était mort au moment où la naissance du Dauphin (1781), doublant l'ascendant de la reine, lui rendait enfin quelque chance. La reine avait manqué sa vie.

Car pourquoi naquit-elle? pourquoi fut-elle élevée, préparée, mariée, dans les plans de Marie-Thérèse, sinon pour faire ici un ministre autrichien, pour refaire de la France un fief de l'empereur? Vergennes y résistait, et l'honnêteté de Louis XVI.

Marie-Thérèse mourut. Et la reine, d'autant plus flottante, rejetée d'un écuel sur l'autre, au gré des Polignac, mit leur homme au pouvoir, leur Calonne, qui la perdit et la royauté elle-même.

Tragique destinée! On la comprendrait peu si on ne la suivait dans son développement, dans la série des fautes et des entraînements, des fatalités même, qui l'ont poussée, précipitée.

L'envivrement s'explique au début de ce règne. Tous l'éprouvaient. Quelle joie de voir enfin s'asseoir sur le trône purifié de Louis XV l'honnête, l'excellent jeune roi, cette reine charmante! Qui n'eût tout espéré? Un grand mouvement d'art décorait ce moment, illuminait la scène. Et la reine en était le centre. — Tout gravitait vers elle. — Glück arrivait pour elle de Vienne, lui apportait *Iphigénie*. Il écrivait *Armide* (1775), pour qui, si ce n'était pour l'*Armide* couronnée de Versailles? Peu artiste elle-même, elle sentait du moins l'art par la passion. Piccini, appelé à Versailles par la Du Barry, n'en fut pas moins accueilli d'elle, caressé, consolé des fureurs de partis. Elle le fit son maître de chant. Elle est touchante et belle au souper solennel où elle réunit les rivaux. Piccini, Glück, veut finir cette guerre de l'Allemagne et de l'Italie.

Combat d'art supérieur. Mais la France pensait à Grétry. Grétry et Monsigny, le *Déserteur*, la *Belle Arsène*, surtout *Zémire et Azor* (traduit en toutes langues), c'étaient les grands succès populaires et nationaux, avec le *Barbier de Séville*, la *Rosine* de Beaumarchais. Art tout français, d'étoffe un peu légère, mais tout à fait du temps, d'accord avec son peintre et son poète, Fragonard, Parry (1775). La poésie créole de celui-ci régnait. Moins le cœur, moins l'amour, que l'élan du plaisir. Le tout à la surface, en mobile étincelle. La vraie furie des sens n'éclata qu'à Vincennes, aux délires de deux prisonniers (Mirabeau.... Faut-il nommer l'autre?)

Toute image d'amour, *Rosine*, *Arsène*, *Armide*, faisaient regarder vers la reine, en vérité éblouissante. Une seule femme semblait exister. Les fats tournaient autour. Elle s'amusa d'eux, de son mari aussi avec grande

imprudence. Elle avait le tort grave d'accepter trop le rôle d'épouse négligée, qui les enhardissait. Très justement son frère lui reproche sa lettre étourdie où, se moquant du roi Vulcain, elle dit qu'elle n'a garde d'aller faire Vénus à la forge, etc. Quelle prise funeste pour la cabale haineuse qui lui supposait vingt amants !

Certes on exagérerait. A regarder de près, on est plutôt porté à croire qu'elle n'aima vraiment aucun homme. Elle fut éblouie un moment de Lauzun. Elle subit longtemps un

monde. Nulle n'en serait plus digne que Marie-Antoinette ». Mais celle-ci n'en a pas envie. Elle dit n'en avoir ni le cœur, ni la force. Ce qu'il lui faudrait, c'est l'amour. Dans cette atmosphère érotique, où tous chantaient Éléonore, où elle-même honorait Parny, elle eût voulu, ce semble, être amoureuse. Mais ne l'est pas qui veut dans les temps énervés. On sent cette faiblesse jusque dans Parny même, dans ses chants sans haleine, élan d'un pulmonique qui se vante d'infinis désirs.

lant de rien, prête à servir en tout, et même aux choses les plus dures (voir l'affaire du collier) ! Elle était tout cœur, tout amour, sans vanité, se trouvant heureuse et comblée, toute princesse qu'elle était, des humbles privautés où la dame d'honneur était moins que servante.

Elle avait un attrait tout singulier d'enfance (elle n'a jamais eu que quinze ans), une fraîcheur éblouissante, avec la candeur de Savoie. La reine trouva délicieux d'abord d'être en ces douces mains. Sa nature vive et



Cliché Giraudon.

TRIANON. — LE TEMPLE DE L'AMOUR.

Gravé par DENIS NÉF, d'après le CHEVALIER DE L'ESTINASSE. (Cabinet des Estampes.)

grondeur ennuyeux, Coigny, qui se faisait son pédagogue. Elle fut sans nul doute reconnaissante pour Fersen, qui prodigua sa vie aux jours les plus terribles. En tout cela, je ne vois rien qui semble vraiment de l'amour. Elle n'eut de passion que pour ses deux amies, mesdames de Lamballe et de Polignac.

Lauzun, tout fat qu'il est, dit qu'il plut, mais que ce fut tout. Ce qu'elle aimait en lui, c'était le bruit, la mode. Le fou charmant arrivait de Pologne. Ce pays de roman lui avait enlevé le peu qu'il avait de cervelle. Il est si fou, qu'il croit convertir Catherine à la cause polonaise. Puis il lui écrivit de Versailles que ce serait sa gloire « de faire qu'après sa mort une femme restât reine du

Elle quitta Lauzun fort aisément, et cela au moment où un amour réel se serait attaché, lorsque, étant ruiné, poursuivi pour ses dettes, il ne fut plus l'homme à la mode. Je l'en excuse fort, mais lui pardonne moins son infidélité pour la charmante femme qui l'eût dû toujours retenir.

C'était alors la mode des *inséparables amies*, dont rit madame de Genlis. La reine le fut un moment de madame de Lamballe. Elle ne pouvait plus la quitter. Elle renvoyait tout le monde. Seule avec elle à Trianon, elle faisait de petits diners, d'interminables promenades. On en riait, on en fit des chansons. Et pourtant quel plus heureux choix ? quelle amie désintéressée, ne se mè-

forte, le riche sang de Marie-Thérèse s'arrangeait à merveille de la faible petite amie. Mais trop faible peut-être. L'odeur de violette la faisait trouver mal (dit madame de Buffon). Son médecin Seetzen attribue sa faiblesse, ses spasmes singuliers, à l'éducation énerve, aux habitudes de convent, dont les grandes dames, selon lui, ne se corrigeaient jamais bien.

Cette mollesse plus que féminine n'est pas sans se marquer dans les arts de l'époque, à telles délicatesses, telles sensualités. Les petits bains obscurs, les secrets cabinets (comme à Fontainebleau) peuvent en donner l'idée avec leurs glaces mal placées, leurs ornements de nacre ; point de peintures obscènes, mais

faibles et galantes, comme de main de femme, et de femme énervée.

On devina bientôt que la pauvre Lamballe, si tendre, mais passive, n'était pas pour répondre aux vives énergies de la reine. En la nommant surintendante, lui donnant une place d'affaires qui la faisait le centre de la cour, elle-même finit le tête-à-tête, la sevrant des soins personnels qu'elle eût aimés mieux. Leur amitié languit. Et, juste à ce moment (août 1776), on inventa la Polignac.

Combinaison profonde. Le vrai chef des Choiseul, madame de Grammont, travaillant pour son frère, croyant que la Lamballe ni Lauzun n'intrigueraient pour lui, désirait donner à la reine ou un amant ou une amie. Dans son expérience, jugeant par sa Julie, elle crut qu'une amie aurait bien plus de prise. Un jour, dans les salons Lamballe, la reine, en ses folles plumes, flottant au vent léger, arrête et fixe son regard sur un objet charmant, une jeune dame inconnue à la cour. Visage d'ange, de sourire enchanteur, et de simplicité touchante, sans diamants, sans parure qu'une rose aux cheveux. Toujours en robe blanche. Sa pauvreté l'exilait en province. Quelle douce occasion ! La reine s'attendrit, l'enrichit sur-le-champ, la garda, la mena partout. L'infortunée Lamballe tâcha de se soumettre et de subir cela. Mais c'était trop. Elle tomba malade, et eut dès lors des accès de catalepsie. Elle quitta Versailles. Elle alla à Plombières. Elle alla en Hollande, revint s'enfermer à Paris. Toujours inconsolable, elle pleurait dans les bois de Sceaux.

Toute autre, la nouvelle amie, avec son abandon apparent, son air de bergère, était très froide au fond. C'est ce qui la fit absolue. La Lamballe avait été moins que femme, un enfant. La Polignac fut un maître, doux, mais impérieux, comme un amant, qui maîtrisait la reine, par moment la faisait pleurer. « Plus avide que tendre, » disait Marie-Thérèse. *L'ange* avait un mari, qu'il fallut faire sur-le-champ grand officier de la couronne, en blessant toute la cour. *L'ange* avait un amant, Vaudreuil, un officier, à qui pour commencer on donna trente mille livres de rente. *L'ange* avait un ami, un certain Adhémar, qui ne voulait pas moins que l'ambassade d'Angleterre. Et son autre ami, Besenval,

eût voulu seulement faire le gouvernement, faire nommer les ministres. Et pourquoi tous ces Polignac n'auraient-ils pas été au moins ministres adjoints ?

En tout cela, la jolie femme était menée par deux démons, Diane, sa belle-sœur, bossue galante, d'esprit malin, pervers, et son ami Vaudreuil, un violent créole, colère, emporté, provoquant. Voilà les maîtres de la reine.

Était-elle asservie sans retour ? On peut en douter. Elle restait capable de sentiments honnêtes. On a vu sa patience à recevoir les rudes corrections de son frère (1777). Elle se réforma, accepta les devoirs, les conditions du mariage, s'accoutuma à son mari. Il avait vingt-quatre ans, et un éclat de jeunesse. Il était devenu très fort, par delà le commun des hommes. Elle fut enceinte coup sur coup. A peine accouchée (de Madame), elle se trouva grosse, crut avoir un Dauphin. Elle eut le malheur d'avorter. Et par-dessus, elle eut un grave avis du temps : elle perdit presque ses cheveux. Il lui fallut baisser, paraître en coiffure plate, découronnée pour ainsi dire. Frappée, elle pensa aux prophéties sinistres de sa mère. Elle pleura, se laissa aller, versa son cœur sans doute. Le roi pleurait aussi, plus tendre encore pour elle, dès ce jour l'aimant trop et faiblissant de plus en plus.

N'eût-elle pu alors quitter la Polignac, la combler et la renvoyer ? Elle y songeait peut-être (1779). Elle lui donna presque un million pour sa fille. Elle eût voulu, dit-on, lui faire un duché en Alsace. Mais comment satisfaire toute la bande, les amis de la dame ? Vaudreuil, à ce moment, voulait faire un ministre, faire sauter celui de la guerre, Montbarey, qui lui refusait de l'argent. La reine était embarrassée, craignant la censure de Coigny, intime ami de Montbarey. Il lui semblait dur d'obéir. Poussée par l'insistance obstinée de la Polignac, elle éclata et s'emporta. Mais quel coup pour la reine ! Très froidement la dame dit qu'elle va partir, lui rendre ses bienfaits. Adoucie tout à coup, la reine voudrait la ramener. Elle est plus froide encore, impitoyable. La reine n'en peut plus, ne peut se contenir, étouffée de sanglots et de larmes, elle demande pardon, prie, s'humilie, se jette à genoux.

Domptée ainsi, elle tomba plus bas dans sa

honteuse obéissance, agit pour son tyran avec ardeur, exigea à tout prix qu'on fit ministre Ségur, l'homme des Polignac. Qu'était Ségur ? Elle ne le savait même pas. Un jour, elle revient triomphante, et dit à son amie : « Soyez heureuse enfin ! *Puységur* est nommé ! » Que dire d'une si grande ignorance ? Que dire de Louis XVI, si aveugle et si dominé, qui pour elle aujourd'hui prend *Puységur*, *Ségur* demain ! Tyrannie pitoyable ! Ségur passe, et elle est enceinte (22 janvier 1781).

Ce fut un Dauphin cette fois (22 octobre). Le roi fut dans le ciel. Mais ce bonheur tant désiré devint un malheur pour la reine. On cria que l'enfant ne venait pas du roi. Orléans, que les Polignac avaient blessé indignement (disant qu'il se cacha au combat d'Ouessant), Orléans, en revanche, lança un trait mortel : « Qu'il n'obéirait pas à un fils de Coigny. » Imputation injuste, selon toute apparence. La reine, à ce moment où l'enfant fut conçu, chassait un ami de Coigny.

La reine, retombée ainsi, assotie de ses Polignac, oubliait tout et jusqu'à sa famille, ne répondant plus même à sa sœur, la reine de Naples. Elle s'oubliait elle-même, elle allait se mêler à la cour de la Polignac, qui ne daignait en écarter ceux qui déplaisaient à la reine. Le plus dur pour celle-ci, c'était l'insolence de Vaudreuil ; elle le détestait, le souffrait. Mais il ne suffisait pas de l'endurer : il fallait l'admirer en ses goûts, ses petits talents. Poitrinaire, disait-il, il avait droit de ne rien faire, il était l'amateur, le juge en tout. Sa passion était surtout pour Fragonard, Parry de la peinture. Vaudreuil, étant créole, protégeait le créole Parry, bien reçu chez la reine, exalté, consulté.

Un seul prince, d'Artois, « un polisson, » dit la reine elle-même, était de cette société. Vivant avec les filles et les danseuses, il en apportait le langage. On ne se gênait nullement devant la reine. Impudemment Vaudreuil se moquait devant elle de Vermond, son vieux précepteur. Brutale, dans un accès, il cassait au billard un objet d'art, délicat, précieux, auquel elle tenait. Elle ne disait rien. Il aurait cassé davantage.

De ce planteur le nègre était la Polignac, de qui le nègre était la reine, de qui le nègre était le roi....

MICHELET.



Peu de temps après l'ouverture des États généraux, le premier dauphin mourut. Ce jeune prince était tombé, en quelques mois, d'une santé florissante dans un rachitisme qui lui avait courbé l'échine du dos, allongé les traits du visage, et rendu les jambes si

faibles qu'on le soutenait comme un vieillard caduc pour le faire marcher. Le jeune prince témoignait une grande prévention contre la duchesse de Polignac. Deux fois le dauphin l'avait fait sortir de sa chambre, en lui disant, avec cet air de maturité que les maladies de langueur donnent toujours à l'enfance : « Sortez, duchesse, vous avez la fureur de faire usage d'odeurs qui m'incommodent toujours ! » Et elle n'en portait jamais. La reine s'aperçut aussi que les préventions contre son amie s'étendaient à elle-

même ; son fils ne parlait plus en sa présence. Elle ne pouvait douter que, depuis assez longtemps, on n'eût le projet de lui ravir la tendresse d'un enfant qu'elle aimait en bonne et tendre mère et que ses souffrances lui rendaient encore plus intéressant.

Un an avant la mort du dauphin, la reine avait perdu la princesse Sophie qui était encore. Ce premier malheur avait été, selon ce que disait la reine, le début de tous ceux qui s'étaient succédé depuis ce moment.

MADAME CAMPAN.



MARIE-ANTOINETTE ET SES ENFANTS AU PETIT TRIANON. — *Tafelau d'ANTOINE MORLON.*



L'exécution de Louis XVI



Personne n'a donné sur l'exécution de Louis XVI certains détails minutieux et caractéristiques qu'on va trouver ici pour la première fois, rapportés par un témoin oculaire¹.

L'échafaud ne fut pas dressé, comme on le croit généralement, au centre même de la place, à l'endroit où est aujourd'hui l'obélisque, mais au lieu que l'arrêté du Conseil exécutif provisoire désigne en ces termes précis : « entre le pied d'estal et les Champs-Élysées. »

Qu'était-ce que ce piédestal ? Les générations actuelles qui ont vu passer tant de choses, s'écrouler tant de statues et tomber tant de piédestaux, ne savent plus trop quel sens donner aujourd'hui à cette désignation si vague, et seraient embarrassées de dire à quel monument avait servi de base la pierre mystérieuse que le Conseil exécutif de la Révolution appelle laconiquement le *pied d'estal*. Cette pierre avait porté la statue de Louis XV.

Notons en passant que cette place étrange, qui s'est appelée successivement *place Louis XV*, *place de la Révolution*, *place de la Concorde*, *place Louis XVI*, *place La Garde-Meuble* et *place des Champs-Élysées*, et qui n'a pu garder aucun nom, n'a pu garder non plus aucun monument. Elle a eu la statue de Louis XV, qui a disparu ; on y a projeté une fontaine expiatoire, qui devait laver le centre ensanglanté de la place et dont la première pierre n'a même pas été posée ; on y avait ébauché un monument à la Charte ; nous n'avons jamais vu que le socle de ce monument. Au moment où l'on allait y ériger une figure de bronze représentant la Charte de 1814, la Révolution de Juillet est arrivée avec la Charte de 1850. Le piédestal de Louis XVIII s'est évanoui comme s'est écroulé le piédestal de Louis XV. Maintenant, à ce même lieu nous avons mis l'obélisque de Sésostris. Il avait fallu trente siècles au grand Désert pour l'engloutir à moitié ; combien faudra-t-il d'années à la place de la Révolution pour l'engloutir tout à fait ?

En l'an I de la République, ce que le Conseil exécutif appelait le « pied d'estal » n'était plus qu'un bloc informe et hideux. C'était une sorte de symbole sinistre de la royauté elle-même. Les parements de marbre et de bronze en avaient été arrachés, la pierre mise à nu était partout fendue et crevassée ; de larges entailles de forme carrée indiquaient sur les quatre faces la place du bas-relief rompu à coups de marteau. L'histoire des trois races royales avait été brisée et mutilée de même aux flancs de la vieille monarchie.

A peine distinguait-on encore au sommet du piédestal un reste d'entablement, et sous la corniche un cordon d'oves frustes et rongés, surmonté de ce que les architectes appellent un *chapelet de patenôtres*. Sur la table même du piédestal on apercevait une espèce de monticule formé de débris de toute sorte et dans lequel croissaient çà et là quelques touffes d'herbe. Cet amas de choses sans nom avait remplacé la royale statue.

L'échafaud était dressé à quelques pas de cette ruine, un peu en arrière. Il était revêtu de longues planches assemblées transversalement qui masquaient la charpente. Une échelle sans rampe ni balustrade était appliquée à la partie postérieure, et ce qu'on n'ose appeler la tête de cette horrible construction était tourné vers le Garde-Meuble. Un panier de forme cylindrique, recouvert de cuir, était disposé à l'endroit même où devait tomber la tête du roi, pour la recevoir ; et à l'un des angles de l'entablement, à droite de l'échelle, on distinguait une longue manette d'osier préparée pour le corps et sur laquelle l'un des bourreaux, en attendant le roi, avait posé son chapeau.

Qu'on se figure maintenant au milieu de la place ces deux choses lugubres à quelques pas l'une de l'autre, le piédestal de Louis XV et l'échafaud de Louis XVI, c'est-à-dire la ruine de la royauté morte et le martyre de la royauté vivante ; qu'on développe autour de ces deux choses quatre lignes formidables d'hommes armés, maintenant un grand carré vide au milieu d'une foule immense ; qu'on se représente, à gauche de l'échafaud, les Champs-Élysées, à droite les Tuileries, qui, négligées et livrées au caprice du passant, n'étaient plus qu'un amas de collines et de terrassements informes ; qu'on pose sur ces mélancoliques édifices, sur ces arbres noirs et effeuillés, sur cette morne multitude le ciel sombre et glacial d'une matinée d'hiver, on aura une idée de l'aspect qu'offrait la place de la Révolution au moment où Louis XVI, traîné dans la voiture du maire de Paris, vêtu de blanc, le livre des psaumes à la main, y arriva pour mourir à dix heures et quelques minutes, le 21 janvier 1795.

Étrange excès d'abaissement et de misère, le fils de tant de rois, enveloppé de banderoles et sacré comme les rois d'Égypte, allait être dévoré entre deux couches de chaux vive, et à cette royauté française, qui avait eu à Versailles un trône d'or et à Saint-Denis soixante sarcophages de granit, il ne restait

plus qu'une estrade de sapin et un cerneil d'osier.

Nous ne dirons pas ici les détails connus. En voici qu'on ignore. Les bourreaux étaient au nombre de quatre ; deux seulement firent l'exécution ; le troisième resta au pied de l'échelle et le quatrième était monté sur la charrette qui devait transporter le corps du roi au cimetière de la Madeleine et qui attendait à quelques pas de l'échafaud.

Les bourreaux étaient en culottes courtes, vêtus de l'habit à la française tel que la Révolution l'avait modifié, et coiffés de chapeaux à trois cornes que chargeaient d'énormes cocardes tricolores.

Ils exécutèrent le roi le chapeau sur la tête, et ce fut sans ôter son chapeau que Samson, saisissant aux cheveux la tête coupée de Louis XVI, la présenta au peuple et en laissa, pendant quelques instants, ruisseler le sang sur l'échafaud.

Dans ce même moment, son valet ou son aide défaisait ce qu'on appelait *les sangles* ; et, tandis que la foule considérait tour à tour le corps du roi entièrement vêtu de blanc, comme nous l'avons dit, et encore attaché, mains liées derrière le dos, sur la planche-bascule, et cette tête dont le profil doux et bon se détachait sur les arbres brumeux et sombres des Tuileries, deux prêtres, commissaires de la Commune, chargés par elle d'assister, comme officiers municipaux, à l'exécution du roi, causaient à haute voix et riaient dans la voiture du maire. Jacques Reux, l'un d'eux, montrait dérisoirement à l'autre les gros mollets et le gros ventre de Capet.

Les hommes armés qui entouraient l'échafaud n'avaient que des sabres et des piques ; il y avait fort peu de fusils. La plupart portaient de larges chapeaux ronds ou des bonnets rouges. Quelques pelotons de dragons à cheval en uniforme étaient mêlés à cette troupe de distance en distance. Un escadron entier de ces dragons était rangé en bataille sous les terrasses des Tuileries. Ce qu'on appelait le bataillon de Marseille formait une des faces du carré.

La guillotine, — c'est toujours avec répugnance qu'on écrit ce mot hideux, — semblait aujourd'hui fort mal construite aux gens du métier. Le couteau était tout simplement suspendu à une poulie fixée au milieu de la traverse supérieure. Cette poulie et une corde de la grosseur du ponce, voilà tout l'appareil. Le couteau, chargé d'un poids médiocre, était de petite dimension et à tranchant recourbé,

1. Ce témoin oculaire était un nommé Leboncher qui, arrivé de Bourges à Paris en décembre 1792,

avait assisté de près à l'exécution de Louis XVI. Il raconta, en 1840, à Victor Hugo la plupart de ces

ce qui lui donnait la forme renversée d'une corne ducale ou d'un bonnet phrygien. Aucune capote n'était disposée pour abriter la tête du patient royal, et tout à la fois en masquer et en circonscrire la chute.

Toute cette foule put voir tomber la tête de Louis XVI, et ce fut grâce au hasard, grâce peut-être à la petitesse du couteau qui diminua la violence du choc, qu'elle ne rebondit pas hors du panier jusque sur le pavé. Incident terrible, qui se produisit d'ailleurs souvent pendant les exécutions de la Terreur. On décapite aujourd'hui les assassins et les empoisonneurs plus décemment. La guillotine a reçu beaucoup de « perfectionnements ».

A la place où tomba la tête du roi, un long ruisseau de sang coula le long des planches de l'échafaud jusque sur le pavé. Quand l'exécution fut terminée, Samson jeta au peuple la redingote du roi qui était en molleton blanc, et en un instant elle disparut, déchirée par mille mains.

Au moment où la tête de Louis XVI tomba, l'abbé Edgeworth était encore près du roi. Le sang jaillit jusque sur lui. Il revêtit précipitamment une redingote brune, descendit de l'échafaud et se perdit dans la foule. Le pre-

mier rang des spectateurs s'ouvrit devant lui avec une sorte d'étonnement mêlé de respect ; mais, au bout de quelques pas, l'attention de tous était encore tellement concentrée sur le

que conservent les somnambules, il passa la rivière, prit la rue du Bac, puis la rue du Regard, et parvint ainsi à gagner la maison de Mme de Lézardière, près de la barrière du Maine.

Arrivé là, il quitta ses vêtements souillés, et resta plusieurs heures, comme anéanti, sans pouvoir recueillir une pensée ni prononcer une parole.

Des royalistes qui le rejoignirent, et qui avaient assisté à l'exécution, entourèrent l'abbé Edgeworth et lui rappelèrent l'adieu qu'il venait d'adresser au roi :

— *Fils de saint Louis, montez au ciel!* Toutefois, ces paroles si mémorables n'avaient laissé aucune trace dans l'esprit de celui qui les avait dites. — Nous les avons entendues, disaient les témoins de la catastrophe, encore tout émus et tout frémissants. — C'est possible, répondait-il, mais je ne m'en souviens pas.

L'abbé Edgeworth a vécu une longue vie sans pouvoir se rappeler s'il avait prononcé réellement ces paroles.

Mme de Lézardière, atteinte d'une grave maladie depuis près d'un mois, ne put supporter le coup de la mort de Louis XVI. Elle mourut dans la nuit même du 21 janvier.

VICTOR HUGO.



Cliché Giraudon.

LES DERNIERS ADIEUX DE LOUIS XVI A SA FAMILLE

Gravure de J.-B. BENOIT LE JEUNE, d'après QUENETO. (Cabinet des Estampes.)

centre de la place où l'événement venait de s'accomplir, que personne ne regardait plus l'abbé Edgeworth.

Le pauvre prêtre, enveloppé de la grosse redingote qui cachait le sang dont il était couvert, s'enfuit tout effaré, marchant comme un homme qui rêve et sachant à peine où il allait. Cependant, avec cette sorte d'instinct

Madame

C'est ainsi qu'on désignait, à la cour de Louis XVIII, la duchesse d'Angoulême, Marie-Thérèse-Charlotte, fille de Louis XVI; figure étrange, déconcertante, encore aujourd'hui énigmatique, sur laquelle de récentes révélations ont cependant projeté quelque lumière.

Fillette grandie parmi les drames, les rancunes, les pleurs; emprisonnée à quatorze ans; obligée à prendre une attitude dès l'âge où les autres s'éclipsent dans l'exubérance et l'ardeur de vivre; forcée à la dissimulation, à la méfiance, aux heures de l'adolescence où

le cœur a si grand besoin de s'ouvrir et de s'épancher; voyant disparaître successivement son père qu'on mène à l'échafaud, son frère, sa mère, sa tante dont elle ignorera longtemps la destinée; restée solitaire au temps critique où la jeune fille devient femme, sans autre relation que des geôliers qui la rudoient; séquestrée dans le mutisme, dans l'oisiveté, dans l'ignorance de tout ce qui croule on s'élève autour de son cachot; privée de soleil, d'exercice, d'air, d'espace, d'amusement, de soins... quoi d'étonnant à ce que cette âme n'ait jamais fleuri? Quels rêves ont ranci dans

ce cœur obstinément comprimé? On ne l'a jamais su. Le récit qu'elle écrivit de sa captivité n'est pas une confidence : c'est un *memento*, une sorte de devoir rédigé manifestement sur les conseils de Mme de Chanterenne, la compagne lettrée que lui accorda, au Temple, dès la mort du dauphin, le comité de sûreté générale.

Ses dernières semaines de captivité furent certainement le temps heureux de sa vie. A cette époque, par un de ces revirements qui lui sont familiers, Paris, repu de tragédies, lassé du grandiose, s'attendrit tout à coup

sur l'anguste orpheline, à laquelle nul n'avait songé depuis quatre ans. En novembre 1795, les amoureux ne se comptent plus de cette noble fille, recluse dans une « sombre tour », comme les princesses des contes de fées, et dont on vante, par oui-dire, les yeux bleus, l'air de candeur hautaine, le teint merveilleux et la « sensibilité », vertu très en vogue.

L'engouement fut tellement unanime qu'il en souffla quelque griserie jusqu'au Temple : la princesse sentit la lointaine caresse de cette adulation populaire; elle put croire que la vie s'ouvrait; on lui surprit même quelque coquetterie; — mais ce fut court. Dès sa prison quittée, quel désenchantement !

A Vienne où la politique l'amène, encore prisonnière, on cherche à l'outrichienniser. On s'est imaginé là que la France est bien malade, que la loi salique est abrogée, que la fille de Louis XVI est un bon parti : celui qui l'épousera risque de recevoir en dot la Lorraine, les Pays-Bas, la Bretagne peut-être.... Aussitôt les archiducs sont candidats. Mais de loin, l'oncle veille, l'oncle errant, qui, sans ressources et sans foyer, se proclame crânement *Louis XVIII, roi de France et de Navarre*. Il suppose, lui, que cette enfant est son plus beau fleuron, qu'elle porte dans les plis de sa robe de deuil toute la tragique légende du Temple et que c'est un appoint à ne pas laisser échapper.

Marie-Thérèse devient le prix de ce duel politique. L'Autriche la retient captive, humiliée, plus surveillée peut-être qu'au Temple, dans l'espoir qu'un éveil de ses vingt ans, une révolte de sa jeunesse décideront un coup de tête en faveur d'un des brillants archiducs qu'on lui a fait entrevoir. Louis XVIII lutte pied à pied et les fourberies ne lui coûtent guère. C'est, insinue-t-il témérairement, « le vœu suprême de Louis XVI et de Marie-Antoinette que leur fille épouse son cousin le duc d'Angoulême ». Comme il connaît ses auteurs et qu'il sait, pour l'avoir lu dans les livres, comment on prend les femmes, il atteste à la jeune fille que ce pauvre d'Angoulême — qui ne s'en doute guère — meurt d'amour pour elle. Au jeune homme, il révèle que l'orpheline du Temple s'est prise de passion pour lui. Les deux jeunes gens sont à six cents lieues l'un de l'autre; l'oncle les invite à s'écrire, corse les « tendres aveux », chauffe leurs imaginations, excite leurs curiosités... non sans peine, car la fille est fière et le garçon est glacé.... Les précieuses correspondances intimes que M. Ernest Daudet a

publiées dans son *Histoire de l'émigration* révèlent toute la mesquinerie de cette intrigue, qui avait pour enjeu le cœur naïf d'une enfant de dix-neuf ans, dont les malheurs étaient le cauchemar du monde.

Ce qu'on ne sait pas, mais ce qu'on devine, c'est, le mariage fait, la désillusion qui dans cette âme hautaine suivit ce roman frelaté : suprême déception qui n'explique pas peut-être, mais qui excuse la surprenante attitude

valu une charmante page de ses *Mémoires*. Le roi était dans une calèche toute ouverte, Madame à ses côtés; sur le devant le prince de Condé, presque en enfance, et son fils le duc de Bourbon semblaient ne prendre aucune part à ce qui se passait. Madame était coiffée d'une toque à plume et habillée d'une robe lamée d'argent, confectionnées à Paris mais auxquelles la princesse avait trouvé moyen de donner un aspect étranger. Le roi, vêtu d'un habit bleu avec de grosses épauettes, montrait sa nièce au peuple avec un geste affecté et théâtral. Elle ne se mêlait en rien à ces démonstrations et restait impassible; toutefois ses yeux rouges donnaient l'idée qu'elle pleurait. On respectait son silencieux chagrin, on s'y associait, et si sa froideur n'avait duré que ce jour-là, nul n'aurait pensé à la lui reprocher.

On dit qu'en arrivant à Notre-Dame, où se rendit le cortège avant de gagner les Tuileries, Madame « s'effondra sur son prie-Dieu d'une façon si gracieuse, si noble et si touchante; il y avait tant de résignation et de reconnaissance à la fois dans cette action, qu'elle avait fait couler de tous les yeux des larmes d'attendrissement ». En débarquant aux Tuileries, « elle fut aussi froide, aussi gauche, aussi maussade qu'elle avait été belle à l'église ». Ici, encore, on l'excusa, comprenant combien devaient être déchirants ses souvenirs et violente son émotion; mais ce qu'on ne comprit pas, c'est l'accueil que, dès ses premières audiences, elle réservait aux royalistes fidèles, aux chouans, aux amis des mauvais jours, à tous ceux qui, ruinés par la Révolution, ayant tout sacrifié, tout perdu au service de la « bonne cause », venaient à la fille de Louis XVI comme à une Provi-

dence, certains de trouver là appui, reconnaissance et consolation. Il fallut vite déchanter. Tout ce qui rappelait la période révolutionnaire faisait horreur à Madame. Déjà, lors de son passage à Brunswick, le prince régnant lui avait présenté un Français, nommé Colin, qui, étant un jour de garde au Temple, avait eu l'occasion de rendre un service à la reine prisonnière. Madame, à son aspect, s'évanouit; quand elle revint à elle, elle expliqua que « ce Français n'avait pas de perruque et qu'elle ne pouvait supporter la vue des cheveux ras »...

Aux Tuileries, même aversion. Mme de Boigne raconte encore le court dialogue échangé entre la duchesse d'Angoulême et Mme de Chastenay; celle-ci avait joué avec la princesse lorsqu'elle était enfant et elle s'at-



Cliché Giraudon.

MARIE-THÉRÈSE-CHARLOTTE, DUCHESSE D'ANGOULÊME.
Tableau du BARON GROS. (Musée de Versailles.)

qu'aura désormais la fille de Louis XVI. A tout elle paraîtra insensible; pour tous elle sera dure et revêche : il semble que l'humanité entière lui soit odieuse, et la revanche viendra trop tard pour que ce cœur privé d'amour puisse encore s'attendrir. A l'époque de la Restauration, la duchesse d'Angoulême était la seule personne de la famille royale dont le souvenir existât en France; on savait mal qui était Louis XVIII et pourquoi il se trouvait être roi; mais Madame était l'orpheline du Temple, populaire d'avance, d'avance acclamée : avec son instinct délicat le peuple sentait qu'il avait tant à réparer envers elle ! C'est elle que tous les yeux cherchaient dans le cortège, lors de la rentrée du roi à Paris. Mme de Boigne, d'une fenêtre de la rue Saint-Denis, assistait au défilé, et cela nous a

tendait à un accueil des plus affectueux. Madame, avec intérêt, s'informa :

— Votre père est mort jeune ?

— Oui, Madame.

— Où l'avez-vous perdu ?

— Hélas ! Madame, il a péri sur l'échafaud pendant la Terreur.

La duchesse d'Angoulême fit un mouvement en arrière, comme si elle avait marché sur un aspic. A dater de ce jour elle n'adressa plus la parole à Mme de Chastenay.

On pourrait citer cent faits de ce genre : combien d'anciens officiers de l'armée vendéenne, combien d'orphelins, combien de veuves des défenseurs de la monarchie vin-

rent-ils, pleins d'espoir, se placer sur le passage de la fille de Louis XVI pour ne recevoir d'elle qu'un refus brutal, moins encore : un geste d'horreur, un mouvement non dissimulé d'impatience ou d'aversion ! Les pauvres gens s'en retournaient le cœur gros et les larmes aux yeux. Même au cours des voyages d'apparat qu'elle entreprit à travers la France, la duchesse d'Angoulême ne parvenait pas à vaincre sa répugnance et à chasser son cauchemar. M. le vicomte de Brachet a noté qu'à Granville, en 1827, la fille d'un capitaine de vaisseau tué glorieusement au Ferrol, Mlle Thérèse de Péronne, accompagnée de quelques jeunes personnes de la région,

pittoresquement costumées, présenta le bouquet de la ville à la princesse, qui les reçut avec une extrême froideur. Sans écouter le compliment, elle se contenta de dire aux jeunes filles émus et déconcertés : « C'est bien, mesdemoiselles, je vous remercie ; allez rejoindre vos mères ! »

Nul n'expliquera jamais cette implacable rancune. Celle qu'on avait dite si bonne, si française, si pleine de vertus, fut vite réputée méchante, hostile à son pays, vindicative. Quelle mystérieuse et inguérissable blessure avait ainsi déchiré le cœur de cette femme qui aurait dû être « l'idole des Français et le palladium de sa race » ?

T. G.

Quelques figures de femmes aimantes ou malheureuses

Les six femmes d'Henri VIII

Depuis notre Ancelot jusqu'à miss Strickland, auteur d'une copieuse galerie biographique des *Reines d'Angleterre*, personne ne nous avait encore offert autant de renseignements précieux sur les six femmes du Barbe-Blanc anglais que vient de le faire le major Martin Hume, dans un livre qui, traduit en français, trouverait chez nous, j'en suis sûr, un succès égal à celui qu'il a trouvé aussitôt dans son pays¹. Précisément parce qu'il a toujours évité, avec un soin extrême, les descriptions pittoresques et les expansions sentimentales, précisément parce qu'il a toujours eu en vue, surtout, le rôle historique des six infortunées créatures dont il nous raconte l'avènement et la déchéance, son récit nous amène, si je puis dire, plus directement en face d'elles que les apologies et les réquisitoires de leurs précédents biographes, qui, à fort peu d'exceptions près, n'ont voulu voir que le côté romanesque de leurs aventures. M. Hume ne nous parle pas de leurs robes, que nous a complaisamment détaillées miss Strickland ; et de leur caractère et de leurs sentiments il se borne à nous transmettre ce que lui en ont appris les innombrables papiers d'archives qu'il a consultés : mais il nous les présente, pour la première fois, dans le milieu où elles ont vécu ; il nous révèle les intrigues diverses où elles ont pris part ; il s'efforce de les étudier en historien, avec plus de sérieux qu'on n'a fait jusqu'à lui. Et il se trouve, en outre, que les portraits qu'il nous trace d'elles, ou plutôt que nous dégageons, nous-mêmes, de l'ensemble des faits historiques qu'il pro-

duit devant nous, concordent, le plus exactement du monde, avec ceux que nous ont laissés, de chacune de ces reines, les peintres les plus adroits et les plus fidèles du temps, Holbein, Jost van Cleef, Lucas Cornelisz, tous ces honnêtes portraitistes allemands ou flamands qu'Henri VIII entretenait à sa cour afin que, grâce à eux, la postérité pût apprécier le charme des princesses qu'il avait daigné honorer de son attention. Presque dans tous les cas, ces portraits peints et les témoignages écrits qu'a rassemblés M. Hume se complètent, réciproquement, de la façon la plus singulière : et de leur confrontation résulte pour nous une série d'images si naturelles, si humaines, si pleines de vie et d'expression pathétique, que nous avons peine à admettre qu'elles ne ressemblent pas, au moins en partie, aux originaux qu'elles nous représentent.

Voici d'abord Catherine d'Aragon. De celle-là, un maître plus grand qu'Holbein, plus habile à déchiffrer le secret des âmes, nous a laissé un touchant et magnifique portrait : car bien que la tragédie d'*Henri VIII*, que l'on a coutume d'attribuer à Shakspeare, ne soit sans doute pas entièrement de lui, lui seul a pu écrire les deux scènes fameuses où Catherine, en présence du roi, puis des cardinaux, explique les motifs qui la font s'opposer à l'annulation de son mariage. Ému des souffrances de la reine, et de l'incontestable beauté morale de son caractère, Shakspeare lui a prêté des paroles d'une noblesse si simple et si pure que ces deux scènes suffiraient à nous la rendre chère immortellement. Mais le créateur d'*Hamlet* était un de ces peintres de

génie qui, comme Titien ou comme Rubens, négligeaient volontiers certains traits véritables de la figure de leurs modèles, lorsque ces traits risquaient de détruire l'intime harmonie de la vision poétique qu'ils avaient rêvée ; et le fait est que sa Catherine d'Aragon unit à la fermeté, toute royale et d'ailleurs parfaitement authentique, de son attitude, une grâce et une douceur féminines que nous ne découvrons guère, par exemple, dans un très intéressant portrait de cette princesse qui appartient aujourd'hui à la Galerie nationale de Portraits de Londres, œuvre d'un peintre anonyme de l'école d'Holbein. Au lieu de l'exquise créature qu'a imaginée le poète, sœur des Cordélia et des Desdémone, nous apercevons une femme corpulente et massive, étrangement dépourvue de tout attrait féminin, et dont le dur visage au front trop haut, aux yeux fixes, aux lèvres serrées, annonce une obstination orgueilleuse et hargneuse, un esprit sans souplesse et sans pénétration. Il n'y a rien de tout cela qui, en vérité, ne se lise clairement dans le portrait de Londres ; et c'est exactement tout cela que nous retrouvons dans les premiers chapitres du livre de M. Martin Hume.

Assurément, la fille d'Isabelle la Catholique a été une martyre ; mais assurément on se tromperait à vouloir la tenir pour une sainte. On se tromperait même à supposer qu'elle ait toujours eu cette droiture de caractère que la plupart de ses biographes ont vantée chez elle ; le sang de son père, le contact de son beau-père et de son mari, l'atmosphère de mensonge et de ruse qu'elle a respirée dès l'enfance, l'ont formée, elle aussi, à ne pas trop s'embarrasser sur le choix des moyens,

1. *The Wives of Henry VIII, and the Parts they played in History*, par M. Martin Hume, 1 vol. in-8°, Londres, Eveleigh Nash.

pour parvenir aux fins qu'elle avait en vue. Mais surtout elle a été, toute sa vie, inintelligente, entêtée, maladroite; et, si elle a eu bien raison de dire qu'on lui avait fait souffrir « l'enfer sur la terre », elle n'est pas sans avoir, elle-même, beaucoup contribué à s'attirer son sort. Pendant les longues années de sa puissance, jamais elle n'a essayé de deviner le caractère de son mari, ni de prévoir le danger qu'il y aurait, pour elle, à cesser de lui plaire; plus tard, quand s'est posée la question du divorce, elle n'a écouté que son orgueil, et, soit par inintelligence foncière ou par aveuglement, elle s'est refusée à comprendre les suites désastreuses qu'allait inmanquablement entraîner, pour sa religion, sa résistance à un projet où ses plus sincères amis lui conseillaient de se résigner¹. Encore lui aurait-il été facile, jusqu'au bout, de tirer parti du dévouement de ces amis, de la respectueuse sympathie que lui gardait la nation anglaise, et de maintes chances favorables que, sans cesse, le hasard venait lui offrir; mais elle n'a rien vu de ce qui se passait autour d'elle, toute à la conscience de son bon droit, et peut-être au plaisir de son entêtement. A ne la considérer que comme femme, comme héroïne de roman ou de tragédie, aucune destinée ne nous apparaît plus émouvante, plus dramatique, que la sienne : sans compter que, sous tous ses défauts, elle avait un cœur d'une bonté merveilleuse, et que sa conduite parmi les persécutions, pour déraisonnable qu'elle ait pu être, atteste en elle une force d'âme, un courage, une résignation chrétienne, dont ses pires ennemis ont été touchés, depuis Cranmer et Cromwell jusqu'à Henri VIII. A la considérer comme reine, l'historien est tenu de la juger plus sévèrement, de reconnaître que son titre de reine lui imposait des devoirs qu'elle n'a pas remplis, et en particulier, d'assigner à cette ardente catholique une très grande part de responsabilité dans la conversion de l'Angleterre au protestantisme.

Henri VIII n'avait épousé Catherine, la veuve de son frère, que par convenance politique : c'est par amour qu'il a épousé sa seconde femme; et cet amour passionné du gros homme s'explique quand on regarde, à la Galerie Nationale de Portraits de Londres, le portrait qu'a peint d'Anne Boleyn un maître flamand (ou français?) de l'époque, avec un art infiniment plus prosaïque que celui d'Holbein, mais encore plus précis et plus minutieux. Non pas que le visage d'Anne Boleyn, tel que nous le montre ce portrait, ait rien de vraiment beau : un visage trop long, trop étroit, s'effilant en un menton pointu assez disgracieux. Mais il y a dans le regard caressant et troublant des grands yeux noirs, dans le sourire pincé de la bouche, et dans tout l'ensemble de la physionomie, quelque chose à la fois de lascif et de vipérin, qui doit avoir

tout de suite captivé, fasciné une nature aussi grossièrement sensuelle que celle d'Henri VIII. C'est un de ces visages qu'on n'oublie point, dès qu'on les a vus, et dont on a l'impression que leur charme malsain est fait surtout de la réunion de tous les vices, fondus et combinés là en un mélange de choix. Et une impression toute pareille se dégage de l'étude du caractère d'Anne Boleyn. J'ai vainement cherché, dans ce que nous révèlent les historiens protestants sur la vie et les actions de cette zélée initiatrice du protestantisme, la trace d'une seule qualité sympathique qu'elle ait eue, à moins qu'on ne veuille lui tenir compte d'une certaine bravoure, ou témérité féminine, qui d'ailleurs semble avoir été bien intermittente, et avoir alterné avec des crises d'une lâcheté également anormale. Tout ce que peuvent faire pour elle ses apologistes est d'insister sur le fait qu'elle a longtemps demeuré en France, et en a rapporté une âme toute corrompue par les mœurs françaises; mais il n'est pas absolument certain que ce ne soit pas, plutôt, une de ses sœurs qui a fait ce long séjour en France; et, en tout cas, la cour d'Henri VII et d'Henri VIII, au point de vue de la dépravation morale, aurait eu largement de quoi enseigner à la jeune femme ce que l'on veut qu'elle ait appris à la cour de François I^{er}.

Elle avait eu déjà diverses aventures amoureuses, en Angleterre, avant d'oser se lancer à la conquête du roi. Et à peine eut-elle réussi dans cette conquête, qu'elle étala cyniquement une insolence, une rapacité, une cruauté sans limites. Sa conduite à l'égard de Catherine et de la jeune princesse Marie (dont elle s'est publiquement accusée d'avoir souhaité la mort), ses misérables ruses pour retarder sa disgrâce, — jusqu'à simuler une grossesse, pour qu'Henri pût espérer avoir d'elle un fils, — l'ignominie avec laquelle, dans sa prison de la Tour de Londres, elle s'est répandue en dénonciations contre ses plus fidèles partisans, tout cela est suffisamment connu, et forme un contraste bien saisissant avec la noble attitude de la reine catholique qu'Anne Boleyn s'est acharnée à persécuter. En vérité, les protestants anglais d'aujourd'hui ne peuvent guère respecter la mémoire de la première reine qui a souhaité et favorisé la conversion de l'Angleterre; mais, au reste, il ne semble pas que les convictions protestantes d'Anne Boleyn aient jamais eu d'autre fondement que son ambition personnelle; et nombre de faits cités par M. Hume nous prouvent qu'elle aurait été toute prête, pour garder sa couronne, non seulement à approuver le retour de son pays au catholicisme, mais à faire brûler ou décapiter tous ceux qui, autrefois, avaient été ses collaborateurs dans la préparation de la rupture avec Rome.

Anne Boleyn fut décapitée le matin du 19 mai 1536. Le matin du 20 mai, dans la chapelle du palais d'Hampton Court, Henri, — dont l'ambassadeur impérial Chapuys disait que « jamais homme n'avait porté ses cornes plus allégrement », — épousait une jeune fille de vingt-cinq ans, lady Jeanne Sey-

mour. On lui a souvent reproché son excès de hâte, en cette circonstance; et lui-même, du reste, s'en est repenti : car, quelques jours après, apercevant à sa Cour deux jolies jeunes filles qu'il n'y avait encore jamais rencontrées, il a avoué à ses confidents qu'il regrettait « de n'avoir pas vu ces jeunes filles avant de se marier avec Jeanne Seymour ». Mais depuis le moment où, en se constituant le pape de son Église, il s'était senti maître absolu de ses actes, aussi bien devant Dieu que devant les hommes, délivré désormais de tout scrupule de conscience, il n'admettait plus qu'aucun obstacle le gênât dans la satisfaction immédiate et complète de ses désirs royaux. Et sans doute il n'aurait point tardé à congédier Jeanne Seymour, si celle-ci, le 12 octobre 1537, ne lui avait donné un fils, et n'était morte, des suites de ses couches, le 24 octobre suivant.

Il l'avait cependant épousée par amour, elle aussi; encore que, au dire de Chapuys, un des motifs qui l'avaient décidé à ce mariage fût la connaissance qu'il avait de plusieurs aventures galantes de la jeune fille. « Car, écrivait Chapuys, il va l'épouser sous la condition de la prendre vierge; et puis, quand il voudra divorcer, de nombreux témoins se trouveront pour affirmer qu'elle ne l'était pas. » Quoi qu'il en soit, Jeanne Seymour ne peut avoir inspiré au roi qu'un caprice tout à fait passager. Dans l'admirable et fameux portrait d'elle que possède le musée de Vienne, tout le génie d'Holbein n'est point parvenu à relever de la moindre nuance de beauté, ni de gentillesse, ce gros visage commun, avec son front bas, son large nez, et l'empatement de son double menton. En réalité, le mariage d'Henri avec Jeanne Seymour doit s'être fait surtout à l'instigation des chefs du parti catholique, qui espéraient, par l'influence de la nouvelle reine, obtenir du roi qu'il consentit à renouer des rapports avec la cour romaine. Et il se peut fort bien que Jeanne ait été très pieuse, très sincèrement attachée à la foi catholique; et il est plus certain encore qu'elle devait avoir un excellent cœur. On sait avec quelle tendresse, toute maternelle, elle a toujours traité la fille d'Henri et de Catherine, et comment, lorsque a eu lieu le célèbre Pèlerinage de Grâce, elle s'est jetée aux genoux du roi, pour le supplier de rendre aux ordres religieux les couvents dont Cranmer et Cromwell, avec l'aide d'Anne Boleyn, les avaient dépourvus. Mais Henri, en la relevant, lui défendit de « se mêler de ses affaires »; défense que la pauvre femme, depuis lors, se garda bien d'enfreindre. Son courage était loin d'égaliser sa bonté; et il suffit de jeter un regard sur le portrait d'Holbein pour comprendre qu'une personne aussi molle, et probablement d'un esprit aussi borné, n'était guère faite pour jouer le rôle actif, héroïque, où l'on s'étonne que quelqu'un ait pu avoir l'idée de la destiner.

Sa mort fut suivie, dans le long drame matrimonial que nous raconte M. Hume, d'un intermède comique.

Sur le conseil de Cromwell, le roi s'était décidé à épouser, cette fois, une princesse

1. Le Vatican lui-même, — ainsi qu'il résulte d'un entretien du cardinal Salviati avec le représentant de l'empereur à Rome, — souhaitait vivement que Catherine, pour éviter un schisme, consentit à l'annulation de son mariage.

protestante. Il avait songé à la veuve du duc de Milan, cette charmante et spirituelle Christine de Danemark dont Holbein nous a laissé un délicieux portrait; mais elle avait refusé, en ajoutant que, « si elle avait deux têtes, elle serait heureuse d'en mettre une à la disposition de Sa Majesté d'Angleterre ». Alors Cromwell avait fait choix de la fille cadette du duc de Clèves, dont il avait affirmé au Roi que « chacun vantait sa beauté de corps et de visage, et qu'elle était aussi supérieure en agrément à sa sœur, la duchesse de Saxe, que le soleil d'or à la lune d'argent ». Henri, pour mieux se renseigner, avait envoyé à Clèves son peintre Holbein : et celui-ci, dans le portrait qu'on peut voir au Louvre, avait représenté une jeune femme qui, sans grande beauté de traits et avec une expression un peu somnolente, était assurément d'un aspect beaucoup plus aimable que Jeanne Seymour, telle qu'il l'avait peinte deux ans auparavant. Décidé, sans doute, par la vue de ce portrait, Henri avait demandé la main d'Anne de Clèves. La jeune princesse s'était mise en route pour l'Angleterre, s'occupant, sur son chemin, à apprendre les jeux de cartes favoris de son auguste fiancé; à Douvres, à Cantorbéry, à Rochester, le peuple lui avait fait un accueil enthousiaste; mais quand Henri, avant de venir lui-même lui présenter ses hommages, avait mandé auprès d'elle un de ses serviteurs, celui-ci, en levant les yeux sur la future reine, avait fait une grimace de mauvais augure. Il connaissait les goûts de son maître, et prévoyait que ce visage-là ne le ravirait guère.

Holbein, avant de partir pour Clèves, avait-il reçu de Cromwell le conseil de flatter, au besoin, sa « contrefaçon » de la figure de la jeune princesse? ou bien ses yeux d'artiste s'étaient-ils trompés, et lui avaient-ils fait découvrir, dans le visage d'Anne de Clèves, des traits que la nature n'y avait pas mis? Il y a, à Oxford, un autre portrait de cette princesse, qui doit avoir été peint au même moment que celui d'Holbein, car Anne y est exactement vêtue de la même façon : et déjà ce second portrait nous fait mieux comprendre la déception d'Henri VIII, lors de sa rencontre avec sa fiancée : de petits yeux, une grande bouche, toutes les apparences d'un sang pauvre et malsain. Mais les témoignages écrits nous forcent à penser que ce second portrait était encore trop flatté. Ils nous apprennent qu'Anne de Clèves, à l'époque de ses fiançailles, avait un grand corps osseux et disproportionné, et que son épais visage était, en outre, profondément couturé des traces d'une petite vérole qu'elle venait d'avoir. De telle sorte qu'Henri, quand il se trouva devant elle, fut « si merveilleusement étonné et déconfit » qu'il n'eut pas le courage de lui offrir les cadeaux qu'il avait apportés pour elle. Lui-même, cependant, à cette époque de sa vie, était loin de

pouvoir passer pour un beau cavalier : tout son corps était gonflé démesurément, sa large face pendait en d'énormes bajoues, et il avait les jambes couvertes d'ulcères purulents qui rendaient son voisinage fort désagréable. Mais il n'en jugea pas moins qu'une femme comme celle que lui avait procurée Cromwell était indigne de lui : et Cromwell eut la tête tranchée; et Anne, presque au lendemain de ses noces, fut invitée à signer l'annulation de son mariage. Elle le fit, d'ailleurs, avec tant

encore que celle d'Anne Boleyn? D'où vient que, sous la simplicité de la mise, et l'honnête apparence bourgeoise de la physionomie, nous sentons quelque chose de faux et de mauvais, qui nous fait oublier jusqu'à la laideur de ce visage aux lèvres lourdes et aux gros yeux saillants? Et d'où vient que la même impression ressorte de tous les documents cités par M. Hume, qui n'a cependant que des éloges, lui aussi, pour le caractère de Catherine Parr? Les lettres qu'elle écrivait au roi,

par exemple, ont beau être plus « pleines de tact » que celles que lui écrivait jadis Catherine d'Aragon : la flatterie y est si constante, et d'une humilité si forcée, que nous ne pouvons nous résoudre à la croire sincère. Et quand nous découvrons ensuite que cette princesse, toujours prévenante et douce pour les enfants d'Henri, était d'une dureté féroce pour ses serviteurs, nous ne sommes plus surpris qu'une telle femme ait réussi, tout en se donnant l'air de rester en dehors des affaires d'État, à jouer le grand rôle politique que nous voyons qu'elle a joué. Car non seulement, par sa famille et par son entourage, elle appartenait au parti catholique; non seulement elle n'était devenue reine que grâce à ce parti, et en lui promettant de le soutenir; mais jamais, depuis le divorce de Catherine d'Aragon, ce parti n'avait été aussi fort qu'il l'était à l'époque de son avènement. Or, elle ne fut pas plutôt installée à la cour que l'influence du parti catholique commença à décroître; et bientôt, quand le conflit s'engagea ouvertement entre les deux partis, ce fut la protection active de la reine qui assura le triomphe définitif des protestants, en même temps qu'elle valait la mort ou la disgrâce aux anciens amis de Catherine Parr. Du moins, la dernière femme d'Henri a-t-elle eu le mérite d'échapper, pour son propre compte, à toute catastrophe : elle a survécu au roi, comme

elle avait survécu déjà aux deux autres vieillards qu'elle avait épousés précédemment; et, aussitôt veuve, elle s'est remariée, en quatrième noces, avec le frère du régent Somerset. Mais on raconte qu'avant de mourir, elle a été tourmentée par d'affreux cauchemars; ce que je tiendrais volontiers pour un effet du remords, si les âmes de ce genre n'avaient pas, en général, l'enviable privilège d'être fausses vis-à-vis d'elles-mêmes aussi bien que des autres, et, jusque dans les pires actions, de garder la conscience de leur honnêteté.

Quant à Catherine Howard, la sévérité méprisante des historiens à son endroit n'a d'égale que leur complaisance pour Catherine Parr. Ils se bornent à dire que cette jeune femme avait eu des amants avant son mariage, qu'elle a continué à en avoir après, et qu'on a fort bien fait de lui couper le cou; sauf à ajouter ironiquement, comme M. Pollard, que



Cliché Giraudon

CATHERINE HOWARD

D'après un tableau anonyme de l'école d'HOLBEIN.
(National Portrait Gallery, Londres.)

de bonne grâce qu'Henri en fut vraiment touché, et que l'on affirme qu'il songea plusieurs fois, par la suite, à se remarier avec une princesse aussi complaisante : d'autant plus qu'Anne de Clèves, dans l'intervalle, s'étant bien nourrie, bien reposée, s'étant faite au luxe et à l'élégance de la cour anglaise, avait changé et embelli considérablement. Tout compte fait, c'est bien elle qui fut la plus heureuse des six femmes d'Henri VIII.

La cinquième de ces femmes fut Catherine Howard; la sixième et dernière fut Catherine Parr : et je voudrais d'abord dire quelques mots de celle-ci. Les historiens s'accordent à louer son tact, sa réserve, ses manières affables, l'habileté avec laquelle elle a su, jusqu'à la fin, retenir la faveur de son mari. D'où vient donc que son portrait (par un peintre anonyme, dans la collection de lord Ashburnham) nous laisse une impression plus fâcheuse

« son orthodoxie catholique était incontestable ». Ils abandonnent aux auteurs de romans et de mélodrames le soin d'approfondir le détail de son aventure; et l'on sait (on peut-être, heureusement, ne sait-on plus) de quels crimes odieux Alexandre Dumas a « étoffé » le rôle de Catherine Howard.

L'unique qualité que tous les témoignages, anciens ou récents, reconnaissent à la cinquième femme d'Henri VIII est d'avoir été extrêmement jolie. Et c'est aussi ce que nous apprend, tout d'abord, un portrait excellent de *Catherine Howard*, à la Galerie Nationale de Portraits de Londres : avec l'ovale régulier et délicat de son visage, ses fins cheveux châtains, ses yeux d'un vert profond et voluptueux, cette exquise figure se détache en un relief saisissant, parmi la banalité ou la laideur des cinq autres femmes d'Henri; et nous nous imaginons aisément le bonheur qu'a dû éprouver celui-ci à pouvoir remplacer la pitoyable Anne de Clèves par une jeune femme dont nous savons, en outre, qu'elle était merveilleusement élégante et légère, dans sa petite taille, et toujours souriante, chantante, répandant autour d'elle un adorable parfum de printemps. En fait, Catherine Howard est seule à nous attester que le « Barbe-Bleue anglais » n'était pas incapable d'apprécier la beauté féminine; et de cela, tout au moins, les apologistes du roi pourraient bien tenir un peu compte à la pauvre femme. Mais le plus curieux est que, dans le portrait de Londres, ce charme pénétrant de la figure de Catherine résulte moins des traits eux-mêmes que de leur expression, et que

celle-ci est infiniment attachante et sympathique, nous révélant un mélange tout particulier de courage et de douceur, de franchise intrépide et de tendre bonté. Se peut-il que tout cela n'ait été qu'un masque, cachant une âme toute noire de vice?

Avec la fervente « orthodoxie catholique » que lui reconnaît M. Pollard, Catherine, à sa dernière heure, dans sa confession solennelle devant l'évêque de Lincoln, a juré qu'elle était innocente de l'adultère dont on l'accusait. Elle a avoué, au contraire, qu'avant de devenir la femme d'Henri, elle s'était fiancée à l'un de ses cousins, un certain Thomas Culpeper, et que, après son mariage, elle avait continué d'aimer ce jeune homme, au fond de son cœur, et de lui rendre service en toute occasion, et de regretter qu'il ne lui eût pas été possible de devenir sa femme. Pendant son emprisonnement à la Tour, elle n'a point cessé d'affirmer que, sans avoir mérité la mort, elle l'attendait avec joie, afin de pouvoir être unie à l'homme qu'elle aimait. Et sur l'échafaud, après avoir accordé, en souriant, au bourreau le pardon qu'il lui avait demandé à genoux, elle s'est écriée : « Je meurs reine; mais combien j'aurais préféré pouvoir mourir la femme de Culpeper! » Après quoi, elle a prié ardemment, et puis, toute souriante, a posé sa tête sur le billot.

Elle était certainement coupable de n'avoir pas tout de suite effacé de son cœur le souvenir de son ancien fiancé, pour ne plus aimer et adorer au monde que le grand roi qui avait daigné l'admettre à l'honneur de divertir sa vicillesse. Mais quand on songe, d'une part, à

ce qu'était alors devenu ce roi, et quand on découvre, d'autre part, dans l'enquête officielle instituée et poursuivie par les ennemis acharnés de Catherine Howard, les pièges de toute sorte qui lui furent tendus, dès le lendemain de son mariage, pour la maintenir en rapport avec Culpeper, on ne peut s'empêcher de ressentir pour elle beaucoup plus de pitié que d'indignation. Ou plutôt même on est tenté de s'émerveiller que, dans ces conditions, elle n'ait pas été plus coupable; car, je le répète, en l'absence de toute preuve pour l'accuser, personne n'a le droit de mettre en doute la sincérité de la confession qu'elle a faite en mourant. Peut-être aurait-elle pu, il est vrai, refuser de devenir la femme d'Henri VIII; mais c'était là une forme de résistance que le vieux roi n'admettait guère, et qui n'aurait guère été admise non plus par les oncles et cousins de Catherine, trop heureux de profiter d'un tel moyen pour assurer la prépondérance du parti catholique. Dans ce mariage comme dans les précédents, c'est la politique qui a joué le rôle principal : elle l'a joué aussi dans le dénouement du mariage; et c'est elle encore qui, depuis bientôt quatre cents ans, contribue, sans qu'on s'en doute, à noircir la mémoire de Catherine Howard. Et puisque la « protestante » Anne Boleyn a trouvé de nombreux défenseurs, il serait à souhaiter qu'un biographe impartial, ne fût-ce qu'à l'aide des documents recueillis par M. Martin Hume, essayât de reviser le procès de cette seconde des « mauvaises femmes » d'Henri VIII, en oubliant qu'elle a eu, parmi ses autres torts, celui d'avoir été une « catholique ».

TÉODOR DE WYZEWA.

Égoïsme royal

Mme la duchesse de Bourgogne était grosse; elle était fort incommodée. Le roi voulait aller à Fontainebleau, contre sa coutume, dès le commencement de la belle saison, et l'avait déclaré. Il voulait ses voyages à Marly en attendant. Sa petite-fille l'amusait fort, il ne pouvait se passer d'elle, et tant de mouvements ne s'accommodaient pas avec son état. Mme de Maintenon en était inquiète, Fagon en glissait doucement son avis. Cela importunait le roi, accoutumé à ne se contraindre pour rien, et gâté pour avoir vu voyager ses maîtresses grosses ou à peine relevées de couches, et toujours alors en grand habit.

... Le samedi suivant, le roi se promenant après sa messe, et s'amusant au bassin des carpes entre le château et la Perspective, nous vîmes venir à pied la duchesse de Lude toute seule, sans qu'il y eût aucune dame avec le roi, ce qui arrivait rarement le matin. Il comprit qu'elle avait quelque chose de pressé

à lui dire, il fut au-devant d'elle, et quand il en fut à peu de distance, on s'arrêta, et on le laissa seul la joindre. Le tête-à-tête ne fut pas long. Elle s'en retourna, et le roi revint vers nous et jusque près des carpes sans mot dire. Chacun vit bien de quoi il était question, et personne ne se pressait de parler. A la fin, le roi, arrivant tout auprès du bassin, regarda ce qui était là de plus principal, et, sans adresser la parole à personne, dit d'un air de dépit ces seules paroles : « La duchesse de Bourgogne est blessée ». Voilà M. de la Rochefoucauld à s'exclamer, M. de Bouillon, le duc de Tresmes et le maréchal de Boufflers à répéter la basse note, puis M. de la Rochefoucauld à se récrier plus fort que c'était le plus grand malheur du monde, et que, s'étant déjà blessée d'autres fois, elle n'en aurait peut-être plus. « Eh! quand cela serait, interrompit le roi, tout d'un coup avec colère, qui jusque-là n'avait dit mot, qu'est-ce que cela me ferait? Est-ce qu'elle n'a pas déjà un fils? Et quand il mourrait, est-ce que le duc de Berry n'est pas en âge de se marier et d'en avoir? Et que m'importe qui me succède des uns ou des autres! Ne sont-ce pas également mes petits-fils? » Et tout de suite avec impétuosité :

« Dieu merci! elle est blessée puisqu'elle avait à l'être, et je ne serai plus contrarié, dans mes voyages et dans tout ce que j'ai envie de faire, par les représentations des médecins et les raisonnements des matrones. J'irai et viendrai à ma fantaisie, et on me laissera en repos. » Un silence à entendre une fourmi marcher succéda à cette espèce de sortie; on baissait les yeux, à peine osait-on respirer; chacun demeura stupéfait...

Le roi s'en alla quelque temps après. Dès que nous osâmes nous regarder hors de sa vue, nos yeux se rencontrant se dirent tout : tout ce qui se trouva là de gens furent pour ce moment les confidents les uns des autres. On admira, on s'étonna, on s'affligea, on haussa les épaules. Quelque éloignée que soit maintenant cette scène, elle m'est toujours également présente. M. de la Rochefoucauld était en furie, et pour cette fois n'avait pas tort; le premier écuyer en pâissait d'effroi; j'examinais, moi, tous les personnages, des yeux et des oreilles, et je me sus gré d'avoir jugé depuis longtemps que le roi n'aimait et ne comptait que lui, et était à soi-même sa fin dernière. Cet étrange propos retentit bien loin au delà de Marly.

SAINT-SIMON.

Mémoires

du général baron de Marbot

CHAPITRE XIII (suite).

Pendant que Bonaparte et Mêlas faisaient dans le Piémont et dans le Milanais des marches et contre-marches, pour se préparer à la bataille qui devait décider du sort de l'Italie et de celui de la France, la garnison de Gênes se trouvait réduite aux derniers abois. Le typhus faisait d'affreux ravages; les hôpitaux étaient devenus d'affreux charniers; la misère était à son comble. Presque tous les chevaux avaient été mangés, et bien que bon nombre de troupes ne reçussent depuis longtemps qu'une demi-livre de très mauvaise nourriture, la distribution du lendemain n'était pas assurée: il ne restait *absolument rien* lorsque, le 15 prairial, le général en chef réunit chez lui tous les généraux et les colonels, pour leur annoncer qu'il était déterminé à tenter de faire une trouée avec ce qui lui restait d'hommes valides, afin de gagner Livourne. Mais tous les officiers lui déclarèrent à l'unanimité que les troupes n'étaient plus en état de soutenir un combat, ni même une simple marche, si, avant le départ, on ne leur donnait assez de nourriture pour réparer leurs forces... et les magasins étaient absolument vides.... Le général Masséna, considérant alors qu'après avoir exécuté les ordres du premier Consul en facilitant son entrée en Italie, il était de son devoir de sauver les débris d'une garnison qui avait si vaillamment combattu, et que la patrie avait intérêt à conserver, prit enfin la résolution de traiter de l'évacuation de la place, car il ne voulut pas que le mot *capitulation* fût prononcé.

Depuis plus d'un mois, l'amiral anglais et le général Ott avaient fait proposer une entrevue au général Masséna, qui s'y était toujours refusé; mais enfin, dominé par les circonstances, il fit dire à ces officiers qu'il acceptait. La conférence eut lieu dans la petite chapelle qui se trouve au milieu du pont de Conegliano et qui, par sa position, se trouvait entre la mer, les postes français et ceux des Autrichiens. Les états-majors français, autrichien et anglais occupaient les deux extrémités du pont. J'assistai à cette scène si pleine d'intérêt.

Les généraux étrangers donnèrent à Masséna des marques particulières de déférence, d'estime et de considération, et bien qu'il imposât des conditions défavorables pour eux, l'amiral Keith lui répétait à chaque instant: « Monseigneur le général, votre défense est trop héroïque

pour qu'on puisse rien vous refuser!... » Il fut donc convenu que la garnison ne serait pas prisonnière, qu'elle garderait ses armes, se rendrait à Nice, et pourrait, le lendemain de son arrivée dans cette ville, prendre part aux hostilités.

Le général Masséna, comprenant combien il était important que le premier Consul ne fût pas amené à faire quelque mouvement compromettant, par le vif désir qu'il devait avoir de venir secourir Gênes, demandait que le traité portât qu'il serait accordé passage, au travers de l'armée autrichienne, à deux officiers, qu'il se proposait d'envoyer au premier Consul, pour l'informer de l'évacuation de la place par les troupes françaises. Le général Ott s'y opposait, parce qu'il comptait partir bientôt avec vingt-cinq mille hommes du corps de blocus, pour aller joindre le feld-maréchal Mêlas, et qu'il ne voulait pas que les officiers français, envoyés par le général Masséna, prévinsent le premier Consul de sa marche. Mais l'amiral Keith leva cette difficulté. On allait signer le traité, lorsque plusieurs coups de canon se firent entendre dans le lointain, au milieu des montagnes!... Masséna posa la plume en s'écriant: « Voilà le premier Consul qui arrive avec son armée!... » Les généraux étrangers restent stupéfaits, mais, après une longue attente, on reconnut que le bruit provenait du tonnerre, et Masséna se résolut à conclure.

Les regrets portaient non seulement sur la perte du complément de gloire que la garnison et son chef auraient acquis, s'ils eussent pu conserver Gênes jusqu'à l'arrivée du premier Consul; mais Masséna aurait désiré, en résistant quelques jours encore, retarder d'autant le départ du corps du général Ott. Il prévoyait bien que le général devait se rendre vers le feld-maréchal Mêlas, auquel il serait d'une grande utilité pour la bataille que celui-ci allait livrer au premier Consul. Cette crainte, bien que fondée, ne se réalisa pas, car le général Ott ne put rejoindre la grande armée autrichienne que le lendemain de la bataille de Marengo, dont le résultat eût été bien différent pour nous, si les Autrichiens, que nous eûmes tant de peine à vaincre, eussent eu vingt-cinq mille hommes de plus à nous opposer. Ainsi, non seulement la puissante diversion que Masséna avait faite en défendant Gênes avait ouvert le passage des Alpes et livré le Milanais à Bonaparte, mais

encore elle le débarrassa de vingt-cinq mille ennemis le jour de la bataille de Marengo.

Les Autrichiens prirent possession, le 16 prairial, de la ville de Gênes, dont le siège avait duré deux mois complets!...

Notre général en chef attachait tant d'importance à ce que le premier Consul fût prévenu en temps opportun du traité qu'il venait de conclure, qu'il avait demandé un sauf-conduit pour deux aides de camp, afin que si l'un des deux tombait malade, l'autre pût porter sa dépêche, et comme il pouvait être utile que l'officier chargé de cette mission parlât italien, le général Masséna la confia au commandant Graziani, Piémontais ou Romain au service de la France; mais notre général en chef, le plus soupçonneux de tous les hommes, craignant qu'un étranger se laissât gagner par les Autrichiens et ne fît pas toute la diligence possible, m'adjoignit à lui, en me recommandant, en particulier, de hâter sa marche jusqu'à ce que nous eussions joint le premier Consul. Cette recommandation était inutile. M. Graziani était un homme rempli de bons sentiments et qui comprenait l'importance de sa mission.

Nous partîmes le 16 prairial de Gênes, où je laissai Colindo que je comptais y venir prendre sous peu de jours, car on savait que l'armée du premier Consul était peu éloignée. M. Graziani et moi le joignîmes le lendemain soir à Milan.

Le général Bonaparte me parla avec intérêt de la perte que je venais de faire et me promit de me servir de père, si je me conduisais bien, et il a tenu parole. Il ne pouvait se lasser de nous questionner, M. Graziani et moi, sur ce qui s'était passé dans Gênes, ainsi que sur la force et la marche des corps autrichiens que nous avions traversés pour venir à Milan. Il nous retint auprès de lui et nous fit prêter des chevaux de ses écuries, car nous avions voyagé sur des mulets de poste.

Nous suivîmes le premier Consul à Montebello et puis sur le champ de bataille de Marengo, où nous fûmes employés à porter ses ordres. Je n'entrerai dans aucun détail sur cette mémorable bataille, où il ne m'advint rien de fâcheux: on sait que nous fûmes sur le point d'être battus, et nous l'aurions été probablement, si les 25 000 hommes du corps d'Ott fussent arrivés sur le terrain pendant l'action. Aussi le premier Consul, qui craignait de les voir paraître à chaque instant,

était-il fort soucieux et ne redevint gai que lorsque notre cavalerie et l'infanterie du général Desaix, dont il ignorait encore la mort, eurent décidé la victoire en enfonçant la colonne des grenadiers autrichiens du général Zach. S'apercevant alors que le cheval que je montais était légèrement blessé à la cuisse, le premier Consul me prit par l'oreille et me dit en riant : « Je te prêterai mes chevaux pour les faire arranger ainsi ! » Le commandant Graziani étant mort en 1812, je suis le seul officier français qui ait assisté au siège de Gênes, ainsi qu'à la bataille de Marengo.

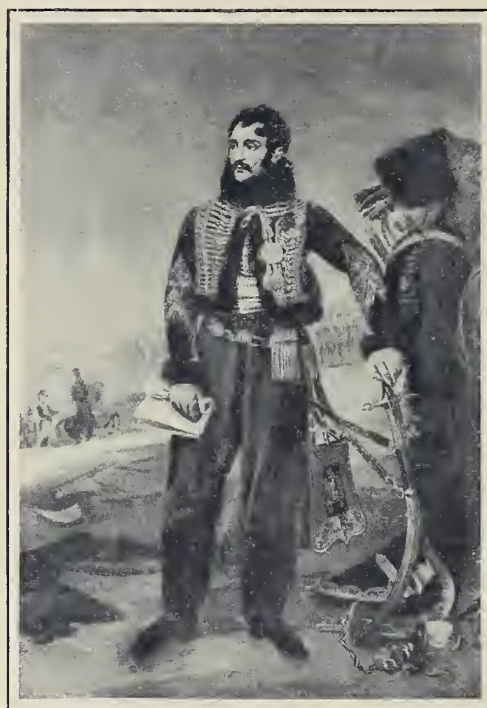
Après cette mémorable affaire, je revins à Gênes, que les Autrichiens évacuaient par suite du traité conclu à la suite de notre victoire. J'y retrouvai Colindo et le commandant R***. Je visitai la tombe de mon père, puis nous nous embarquâmes sur un brick français, qui en vingt-quatre heures nous transporta à Nice. Au bout de quelques jours, un vaisseau livournaïsi amena la mère de Colindo qui venait chercher son fils. Cet excellent jeune homme et moi avons traversé ensemble de bien rudes épreuves qui avaient cimenté notre attachement, mais nos destinées étant différentes, il fallut nous séparer, malgré de vifs regrets.

J'ai dit plus haut que, vers le milieu du siège, l'aide de camp Franceschi, porteur des dépêches du général Masséna au premier Consul, était parvenu en France en passant la nuit au milieu de la flotte anglaise. On apprit par lui la mort de mon père. Alors, ma mère avait fait nommer un conseil de tutelle qui avait envoyé au vieux Spire, demeuré à Nice avec la voiture et les équipages de mon père, l'ordre de tout vendre et de revenir à Paris tout de suite, ce qu'il avait fait. Rien ne me retenait donc plus sur les rives du Var, et j'avais hâte de rejoindre ma bonne mère ; mais la chose n'était pas facile, car à cette époque les voitures publiques étaient peu nombreuses : celle de Nice à Lyon ne partait que tous les deux jours, et elle était même retenue pour plusieurs semaines par une foule d'officiers blessés ou malades, venant comme moi de Gênes.

Pour sortir de l'embarras dans lequel cela nous jetait, le commandant R***, deux colonels, une douzaine d'officiers et moi, nous décidâmes de former une petite caravane afin de gagner Grenoble à pied, en traversant les contreforts des Alpes, par Grasse, Sisteron, Digne et Gap. Des mulets portaient nos petits bagages, ce qui nous permettait de faire huit ou dix lieues par jour. Bastide était avec moi et me fut d'un grand secours, car j'étais peu habitué à faire d'aussi longues routes à pied, et il faisait extrêmement chaud. Après huit jours d'une marche très difficile, nous parvîmes à Grenoble, où nous trouvâmes des voitures pour nous transporter à Lyon. Je revis avec peine cette ville et l'hôtel où j'avais logé avec mon père dans un temps plus heureux. Je désirais et redoutais de me retrouver auprès de ma mère et de mes frères. Il me semblait qu'ils allaient me demander compte de ce que j'avais fait de leur époux et de leur

père ! Je revenais *seul*, et je l'avais laissé dans un tombeau sur la terre étrangère ! Ma douleur était des plus vives ; j'aurais eu besoin d'un ami qui la comprît et la partageât, tandis que le commandant R***, heureux, après tant de privations, d'avoir enfin retrouvé l'abondance et la bonne chère, était d'une gaieté folle qui me perçait le cœur. Aussi je résolus de partir sans lui pour Paris ; mais il prétendit, lorsque je n'avais aucun besoin de lui, qu'il était de son *devoir* de me ramener dans les bras de ma mère, et je fus obligé de subir sa compagnie jusqu'à Paris, où nous nous rendîmes par la malle-poste.

Il est des scènes que les gens de cœur



Cliché Neurdein.

ANTOINE-CHARLES-LOUIS, COMTE DE LASALLE.
Tableau du BARON GROS. (Musée de Versailles.)

comprennent et qu'il est impossible de décrire. Je ne chercherai donc pas à peindre ce qu'eût été déchirant ma première entrevue avec ma mère désolée et mes deux frères : vous pouvez vous en faire une idée !

Adolphe ne se trouvait pas à Paris, il était à Rennes auprès de Bernadotte, général en chef de l'armée de l'Ouest. Ma mère possédait une assez jolie maison de campagne à Carrière, auprès de la forêt de Saint-Germain. J'y passai deux mois avec elle, mon oncle de Canrobert, revenu d'émigration, et un vieux chevalier de Malte, M. d'Estresse, ancien ami de mon père. Mes jeunes frères, M. Gault, venaient se joindre à nous quelquefois, et malgré les prévenances et les témoignages d'attachement que tous me prodiguaient, je tombai dans une sombre mélancolie, et ma santé n'était plus bonne. J'avais tant souffert moralement et physiquement !... Je devins incapable d'aucun travail. La lecture, que j'ai toujours tant aimée, me devint insupportable. Je passais une grande partie de la journée seul, dans la forêt, où je me couchais sous

l'ombrage et me plongeais dans de bien tristes réflexions !... Le soir, j'accompagnais ma mère, mon oncle et le vieux chevalier dans leur promenade habituelle sur les bords de la Seine, mais je ne prenais que fort peu de part à leur conversation et leur cachais mes tristes pensées, qui se reportaient toujours sur mon malheureux père, mourant faute de soins !... Bien que mon état alarmât ma mère, Canrobert et M. d'Estresse, ils eurent le bon esprit de ne pas l'aggraver par des observations qui ne font qu'irriter une âme malade, mais ils cherchèrent à éloigner insensiblement les tristes souvenirs qui déchiraient mon cœur, en faisant avancer les vacances de mes deux jeunes frères, qui vinrent s'établir à la campagne. La présence de ces deux enfants, que j'aimais beaucoup, fut une bonne diversion à ma douleur, par le soin que je pris à leur rendre le séjour de Carrière agréable. Je les conduisis à Versailles, à Maisons, à Marly, et leur naïve satisfaction ranimait insensiblement mon âme qui venait d'être si cruellement froissée par la douleur. Qui m'eût dit alors que ces deux enfants, si beaux, si pleins de vie, auraient bientôt cessé d'exister ?

CHAPITRE XIV

Je suis nommé aide de camp à la suite à l'état-major de Bernadotte. — État-major de Bernadotte.
— Nous formons à Tours la réserve de l'armée de Portugal.

La fin de l'automne de l'année 1800 approchait ; ma mère revint à Paris, mes jeunes frères rentrèrent au collège, et je reçus l'ordre d'aller joindre à Rennes le général en chef Bernadotte. Il avait été le meilleur ami de mon père qui, dans bien des circonstances, lui avait rendu des services en tous genres. Pour en témoigner sa reconnaissance à ma famille, Bernadotte m'avait écrit qu'il m'avait réservé auprès de lui une place d'aide de camp. J'avais trouvé sa lettre à Nice en revenant de Gênes, ce qui m'avait déterminé à refuser l'offre de Masséna de me prendre pour aide de camp titulaire, en m'autorisant à aller passer quelques mois avec ma mère avant de revenir auprès de lui à l'armée d'Italie. Mon père avait exigé que mon frère continuât les études nécessaires pour entrer à l'École polytechnique ; Adolphe n'était donc pas encore militaire quand nous eûmes le malheur de perdre notre père ; mais en apprenant cette triste nouvelle, son esprit se révolta à la pensée que son frère cadet était déjà officier et venait de faire la guerre, tandis qu'il était encore sur les bancs. Il renonça aux études exigées pour les armes savantes et préféra passer sur-le-champ dans l'infanterie, ce qui lui permettait de quitter l'École. Une bonne occasion s'offrit à lui. Le gouvernement venait d'ordonner la création d'un nouveau régiment qui se formait dans le département de la Seine. Les officiers de ce corps devaient être proposés par le général Lefebvre, qui, ainsi que vous l'avez vu plus haut, avait remplacé mon père dans le com-

mandement de la division de Paris. Le général Lefebvre saisit avec empressement l'occasion d'être utile au fils de l'un de ses anciens camarades, mort en servant son pays; il nomma donc mon frère sous-lieutenant dans ce nouveau corps. Jusque-là tout allait bien; mais, au lieu d'aller joindre sa compagnie, et sans même attendre mon retour de Gênes, Adolphe s'empressa de se rendre à Rennes auprès de Bernadotte, qui, sans autre considération, donna la place à celui des deux frères qui arriva le premier, comme s'il se fût agi d'un prix à la course!... De sorte que, en rejoignant à Rennes l'état-major de l'armée de l'Ouest, j'appris que mon frère avait reçu le brevet d'aide de camp *titulaire* auprès du général en chef, et que je n'étais qu'aide de camp *à la suite*, c'est-à-dire provisoire. Cela me désappointa beaucoup, car, si je m'y fusse attendu, j'aurais accepté la proposition du général Masséna, mais il n'était plus temps! En vain le général Bernadotte m'assura qu'il obtiendrait que le nombre de ses aides de camp fût augmenté, je ne l'espérais pas et compris que sous peu on me ferait aller ailleurs. Jamais je n'ai approuvé que deux frères servissent ensemble dans le même état-major ou dans le même régiment, parce qu'ils se nuisent toujours l'un à l'autre. Vous verrez que dans le cours de notre carrière il en fut souvent ainsi.

L'état-major de Bernadotte était alors composé d'officiers qui parvinrent presque tous à des grades élevés. Quatre d'entre eux étaient déjà colonels, savoir : Gérard, Maison, Villatte et Maurin. Le plus remarquable était incontestablement Gérard. Il avait beaucoup de moyens, de la bravoure et un grand instinct de la guerre. Se trouvant sous les ordres du maréchal Grouchy le jour de la bataille de Waterloo, il lui donna d'excellents conseils qui auraient pu nous assurer la victoire. Maison devint maréchal, puis ministre de la guerre sous les Bourbons. Villatte fut général de division sous la Restauration; il en fut de même de Maurin. Les autres aides de camp de Bernadotte étaient les chefs d'escadron Chalopin, tué à Austerlitz, Mergéy, qui devint général de brigade; le capitaine Maurin, frère du colonel, devint lui-même général de brigade, de même que le sous-lieutenant Villatte. Mon frère Adolphe, qui fut général de brigade, complétait les aides de camp *titulaires*; enfin, Maurin, frère des deux premiers, qui devint colonel, et moi, étions tous deux aides de camp *surnuméraires*. Ainsi, sur onze aides de camp attachés à l'état-major de Bernadotte, deux parvinrent au grade de maréchal, trois à celui de lieutenant général, quatre furent maréchaux de camp, et un mourut sur le champ de bataille.

Dans l'hiver de 1800, le Portugal, soutenu par l'Angleterre, ayant déclaré la guerre à l'Espagne, le gouvernement français résolut de soutenir celle-ci. En conséquence, il envoya des troupes à Bayonne, à Bordeaux, et réunit à Tours les compagnies de grenadiers de nombreux régiments disséminés en Breta-

gne et en Vendée. Ce corps d'élite, fort de 7 à 8,000 hommes, devait former la réserve de l'armée dite de Portugal, dont Bernadotte était destiné à avoir le commandement. Ce général devait porter son quartier général à Tours, où l'on envoya ses chevaux et ses équipages, ainsi que tous ceux destinés aux officiers attachés à sa personne; mais le général, tant pour prendre les derniers ordres du premier Consul que pour reconduire madame Bernadotte, devait se rendre à Paris, et comme en pareil cas il est d'usage que, pendant l'absence du général, les officiers de son état-major obtiennent la permission d'aller faire leurs adieux à leurs parents, il fut décidé que tous les aides de camp *titulaires* pourraient se rendre à Paris, et que les *surnuméraires* accompagneraient les équipages à Tours, afin de surveiller les domestiques, les payer chaque mois, s'entendre avec les commissaires des guerres pour les distributions de fourrages et la répartition des logements de ce grand nombre d'hommes et de chevaux. Cette désagréable corvée tomba donc sur le lieutenant Maurin et sur moi, qui n'avions pas l'avantage d'être aides de camp *titulaires*. Nous fîmes au plus fort de l'hiver et à cheval, par un temps affreux, les huit longues journées d'étape qui séparent Rennes de Tours, où nous eûmes toutes sortes de peines à établir le quartier général. On nous avait dit qu'il n'y resterait tout au plus que quinze jours, mais nous y restâmes six grands mois à nous ennuyer horriblement, tandis que nos camarades se divertissaient dans la capitale. Ce fut là un avant-goût des désagréments que j'éprouvai à être aide de camp *surnuméraire*. Ainsi se termina l'année 1800, pendant laquelle j'avais éprouvé tant de peines morales et physiques.

La ville de Tours était alors fort bien habitée; on aimait à s'y divertir, et bien que je reçusse de nombreuses invitations, je n'en acceptai aucune. L'attention que j'apportais à surveiller la grande quantité d'hommes et de chevaux me donnait heureusement beaucoup d'occupation; sans quoi l'isolement dans lequel je vivais m'eût été insupportable. Le nombre des chevaux du général en chef et des officiers de son état-major s'élevait à plus de quatre-vingts, et tous étaient à ma disposition. J'en montais deux ou trois chaque jour, et je faisais aux environs de Tours de longues promenades, qui, bien que solitaires, avaient un grand charme pour moi et me donnaient de douces distractions.

CHAPITRE XV

Séjour à Brest et à Rennes. — Je suis nommé au 25^e de chasseurs et envoyé à l'armée de Portugal. — Voyage de Nantes à Bordeaux et à Salamanque. — Nous formons avec le général Leclerc l'aile droite de l'armée espagnole. — 1802. — Retour en France.

Cependant, le premier Consul avait changé ses dispositions relativement à l'armée de Portugal. Il en confia le commandement au général Leclerc, son beau-frère, et maintint

Bernadotte dans celui de l'armée de l'Ouest. En conséquence, l'état-major que mon frère et les autres aides de camp venaient de rejoindre à Tours, reçut ordre de retourner en Bretagne et de se transporter à Brest, où le général en chef allait se rendre. Il y a loin de Tours à Brest, surtout lorsqu'on marche par journées d'étapes; mais comme on était dans la belle saison, que nous étions nombreux et jeunes, le voyage fut fort gai. Ne pouvant monter à cheval, par suite d'une blessure accidentelle reçue à la hanche, je me plaçai dans l'une des voitures du général en chef. Nous retrouvâmes celui-ci à Brest.

La rade de Brest contenait alors non seulement un très grand nombre de vaisseaux français, mais encore la flotte espagnole, commandée par l'amiral Gravina, qui fut tué plus tard à la bataille de Trafalgar, où les flottes de France et d'Espagne combinées combattirent celle de l'Angleterre, commandée par le célèbre Nelson, qui périt dans cette journée. A l'époque où nous arrivâmes à Brest, les deux flottes alliées étaient destinées à transporter en Irlande le général Bernadotte et de nombreuses troupes de débarquement, tant françaises qu'espagnoles; mais en attendant qu'on fît cette expédition, qui ne se réalisa pas, la présence de tant d'officiers de terre et de mer rendait la ville de Brest fort animée. Le général en chef, les amiraux et plusieurs généraux recevaient tous les jours. Les troupes des deux nations vivaient dans la meilleure intelligence, et je fis connaissance de plusieurs officiers espagnols.

Nous nous trouvions fort bien à Brest, lorsque le général en chef jugea à propos de retransporter le quartier général à Rennes, ville fort triste, mais plus au centre du commandement. A peine y fûmes-nous établis, que ce que j'avais prévu arriva. Le premier Consul restreignit le nombre des aides de camp que le général en chef devait conserver. Il ne pouvait avoir qu'un colonel, cinq officiers de grade inférieur, et plus d'officiers *provisoires*. En conséquence, je fus averti que j'allais être placé dans un régiment de cavalerie légère. J'en eusse pris mon parti si c'eût été pour retourner au 1^{er} de hussards, où j'étais connu, et dont je portais l'uniforme; mais il y avait plus d'un an que j'avais quitté le corps; le colonel m'avait fait remplacer, et le ministre m'envoya une commission pour aller servir dans le 25^e de chasseurs à cheval, qui venait d'entrer en Espagne et se rendait sur les frontières du Portugal, vers Salamanque et Zamora! Je sentis alors plus amèrement le tort que m'avait fait le général Bernadotte, car, sans ses promesses trompeuses, je serais entré comme aide de camp en pied auprès du maréchal Masséna, en Italie, où j'eusse repris ma place au 1^{er} de hussards.

J'étais donc fort mécontent; mais il fallait obéir!... Une fois les premiers mouvements de mauvaise humeur passés, — ils passent vite à cet âge, — il me tardait de me mettre en route pour m'éloigner du général Bernadotte dont je croyais avoir à me plaindre. J'avais très peu d'argent; mon père en avait

souvent prêté à ce général, surtout lorsqu'il fit l'acquisition de la terre de Lagrange ; mais bien qu'il sût que le fils de son ami, à peine remis d'une récente blessure, allait traverser une grande partie de la France, la totalité de l'Espagne, et devait en outre renouveler ses uniformes, il ne m'offrit pas de m'avancer un sou, et pour rien au monde je ne le lui aurais demandé. Mais fort heureusement pour moi, ma mère avait à Rennes un vieil oncle, M. de Verdal (de Gruniac), ancien major au régiment de Penthièvre-infanterie. C'était auprès de lui que ma mère avait passé les premières années de la Révolution. Ce vieillard était un peu original, mais fort bon : non seulement il m'avança l'argent dont j'avais grand besoin, mais il m'en donna même de sa propre bourse.

Bien qu'à cette époque les chasseurs portassent le dolman des housards, si ce n'est qu'il était vert, je fus assez peu raisonnable pour verser quelques larmes, quand il me fallut quitter l'uniforme de Bercheny et renoncer à la dénomination de housard pour devenir chasseur !... Mes adieux au général Bernadotte furent assez froids. Il me donna des lettres de recommandation pour Lucien Bonaparte, alors ambassadeur de France à Madrid, ainsi que pour le général Leclerc, commandant de notre armée de Portugal.

Le jour de mon départ, tous les aides de camp se réunirent pour me donner à déjeuner ; puis je me mis en route le cœur fort gros. J'arrivai à Nantes après deux jours de marche, brisé de fatigue, souffrant de mon côté, et bien persuadé que je ne pourrais jamais supporter le cheval pendant les quatre cent cinquante lieues que j'avais à faire pour parvenir aux frontières du Portugal. Je trouvais précisément chez un ancien camarade de Sorèze, qui habitait Nantes, un officier espagnol nommé don Raphaël, qui rejoignait le dépôt de son régiment en Estramadure, et il fut convenu que je le guiderais jusqu'aux Pyrénées, et que là il prendrait la direction du voyage que nous devons faire ensemble.

Nous traversâmes en diligence toute la Vendée, dont presque tous les bourgs et villages portaient encore les traces de l'incendie, bien que la guerre civile fût terminée depuis deux ans. Ces ruines faisaient peine à voir. Nous visitâmes la Rochelle, Rochefort et Bordeaux. De Bordeaux à Bayonne, on allait dans des espèces de berlines à quatre places qui ne marchaient jamais qu'au pas dans les sables des Landes ; aussi mettions-nous souvent pied à terre, et, marchant gaiement, nous allions nous reposer sous quelque groupe de pins ; alors, assis à l'ombre, don Raphaël prenait sa mandoline et chantait. Nous mîmes ainsi cinq ou six jours pour gagner Bayonne.

Avant de passer les Pyrénées, je devais me présenter chez le général commandant à Bayonne. Il se nommait Ducos. C'était un excellent homme qui avait servi sous mon père. Il voulait, par intérêt pour moi, retarder de quelques jours mon entrée en Espagne, parce qu'il venait d'apprendre qu'une bande de voleurs avait détroussé des voya-

geurs non loin de la frontière. De tout temps, même avant les guerres de l'Indépendance et les guerres civiles, le caractère aventureux et paresseux des Espagnols leur a donné un goût décidé pour le brigandage, et ce goût était entretenu par le morcellement du pays en plusieurs royaumes, qui, ayant formé jadis des États indépendants, ont chacun conservé leurs lois, leurs usages et leurs frontières respectives. Quelques-uns de ces anciens États sont soumis aux droits de douane, tandis que d'autres, tels que la Biscaye et la Navarre, en sont exempts. Il en résulte que les habitants des provinces jouissant de la franchise du commerce cherchent constamment à introduire des marchandises prohibées dans celles dont les frontières sont gardées par des lignes de douaniers bien armés et fort braves. Les contrebandiers, de leur côté, ont de temps immémorial fourni des bandes qui agissent au moyen de la *force*, lorsque la ruse ne suffit pas, et leur métier n'a rien de déshonorant aux yeux des Espagnols, qui le considèrent comme une guerre juste contre l'abus des droits de douane. Préparer les expéditions, aller à la découverte, se garder militairement, se cacher dans les montagnes, y coucher, fumer et dormir, telle est la vie des contrebandiers, que les grands bénéfices d'une seule opération mettent à même de vivre largement sans rien faire pendant plusieurs mois. Cependant, lorsque les douaniers espagnols, avec lesquels ils ont de fréquents engagements, les ont battus et ont pris leurs convois de marchandises, les contrebandiers espagnols, réduits aux abois, ne reculent pas devant la pensée de se faire voleurs de grands chemins, profession qu'ils exerçaient alors avec une certaine magnanimité, car jamais ils n'assassinaient les voyageurs, et ils leur laissaient habituellement de quoi poursuivre leur route. C'est ainsi qu'ils venaient d'agir vis-à-vis d'une famille anglaise, et le général Ducos, désirant nous éviter le désagrément d'être dépouillés, avait résolu de retarder notre départ ; mais don Raphaël lui ayant fait observer qu'il connaissait assez les habitudes des voleurs espagnols pour être certain que le moment le plus favorable pour voyager dans une province était celui où les bandes venaient d'y commettre quelque délit, parce qu'elles s'en éloignent momentanément, le général autorisa notre départ.

A l'époque dont je parle, les chevaux de trait étaient inconnus en Espagne, où toutes les voitures, même celles du Roi, étaient traînées par des mules. Les diligences n'existaient pas, et il n'y avait dans les postes que des chevaux de selle, de sorte que les plus grands seigneurs, ayant des voitures à eux, étaient forcés, lorsqu'ils voyageaient, de louer des mules de trait et de marcher à petites journées. Les voyageurs aisés prenaient des voiturins qui ne faisaient que dix lieues par jour. Les gens du peuple se joignaient à des caravanes d'âniers qui transportaient les bagages à l'instar de nos rouliers, mais personne ne marchait isolément, tant à cause des voleurs que par le mépris qu'inspirait cette

dernière manière de voyager. Après notre arrivée à Bayonne, don Raphaël, étant devenu le directeur de notre voyage, me dit que, n'étant ni assez grands seigneurs pour louer pour nous seuls une voiture avec attelage de mules, ni assez gueux pour aller avec les âniers, il nous restait à choisir de courir la poste à franc étrier ou de prendre place dans un voiturin. Le franc étrier, dont j'ai depuis tant fait usage, ne pouvait me convenir par l'impossibilité de pouvoir porter nos effets avec nous ; il fut donc arrêté que nous irions par le voiturin.

Don Raphaël traita avec un individu, qui, moyennant 800 francs par tête, s'engagea à nous transporter à Salamanque, en nous logeant et nourrissant à ses frais. Je trouvais cela bien cher, car c'était le double de ce qu'un pareil voyage eût coûté en France, et puis je venais de dépenser beaucoup d'argent pour me rendre à Bayonne. Mais c'était le *prix*, et il n'y avait pas moyen de faire autrement pour rejoindre mon nouveau régiment. J'acceptai donc.

Nous partîmes dans un immense et vieux carrosse, dont trois places étaient occupées par un habitant de Cadix, sa femme et sa fille. Un prieur de Bénédictins de l'Université de Salamanque complétait le chargement.

Tout devait être nouveau pour moi dans ce voyage. D'abord l'attelage, qui m'étonna beaucoup. Il se composait de six mules superbes, dont, à mon grand étonnement, les deux du timon étaient les seules qui eussent des brides et des rênes ; les quatre autres allaient en liberté, guidées par la voix du voiturier et de son *zagal*, ou garçon d'attelage. Le premier, perché magistralement sur un énorme siège, donnait gravement ses ordres au zagal, qui, lesté comme un écureuil, faisait quelquefois plus d'une lieue à pied en courant à côté des mules allant au grand trot ; puis, en un clin d'œil, il grimpait sur le siège à côté de son maître, pour redescendre et remonter encore, et cela vingt fois pendant la journée, tournant autour de la voiture et de l'attelage pour s'assurer que rien n'était dérangé, et faisant ce manège en chantant continuellement, afin d'encourager ses mules, qu'il appelait chacune par son nom ; mais il ne les frappait jamais, sa voix suffisant pour ranimer celle des mules qui ralentissait son train.

Les manœuvres et surtout les chants de cet homme m'amusaient beaucoup. Je prenais aussi un vif intérêt à ce qui se disait dans la voiture, car, bien que je ne parlasse pas espagnol, ce que je savais de latin et d'italien me mettait à même de comprendre mes compagnons de voyage, auxquels je répondais en français. Ils l'entendaient passablement. Les cinq Espagnols, même les deux dames et le moine, allumèrent bientôt leurs cigares. Quel dommage que je n'eusse pas encore l'habitude de fumer ! Nous étions tous de belle humeur. Don Raphaël, les dames et même le gros Bénédictin chantaient en chœur. Nous partions ordinairement le matin. On s'arrêtait de une heure à trois heures pour

dîner, faire reposer les mules et laisser passer la forte chaleur, pendant laquelle on dormait, ce que les Espagnols appelaient *faire la sieste*. Puis on gagnait la couchée. Les repas étaient assez abondants, mais la cuisine espagnole me parut tout d'abord d'un goût atroce ; cependant, je finis par m'y habituer. Mais je ne pus jamais me faire aux horribles lits qu'on nous offrait le soir dans les *posadas* ou auberges. Ils étaient vraiment dégoûtants, et don Raphaël, qui venait de passer un an en

chée, je le faisais remplir et avais une paille propre. Mon invention fut imitée par don Raphaël.

Nous traversâmes les provinces de Navarre, de Biscaye et d'Alava, pays de hautes montagnes ; puis nous passâmes l'Èbre et entrâmes dans les immenses plaines de Castille. Nous vîmes Burgos, Valladolid, et arrivâmes enfin, après quinze jours de marche, à Salamanque. Ce fut là que je me séparai, non sans regret, de mon bon compagnon de voyage

eu tant de raison, car, l'année suivante, le général, ayant en le commandement de l'expédition de Saint-Domingue, emmena un lieutenant qui, sur mon refus, était entré à son état-major, et tous les officiers, ainsi que le général, moururent de la fièvre jaune.

Je trouvai le 25^e de chasseurs à Salamanque. Le colonel, M. Moreau, était un vieil officier fort bon. Il me reçut très bien, mes nouveaux camarades aussi, et au bout de quelques jours je fus au mieux avec tous. On m'intro-



Cliché Neurdein.

LA MORT DE DESAIX. (Marengo, 14 juin 1800.) — Tableau de A.-F. LEDRU.

France, était forcé d'en convenir. Pour obvier à cet inconvénient, le jour de mon entrée en Espagne, je demandai à concher sur une botte de paille. Malheureusement, j'appris qu'une botte de paille était chose inconnue en ce pays, parce qu'au lieu de battre les gerbes on les fait fouler sous les pieds des mules, ce qui réduit la paille en petits brins à peine longs comme la moitié du doigt. Mais j'eus la bonne idée de faire remplir un grand sac de toile avec cette paille hachée ; puis, le plaçant dans une grange, je me couchai dessus, enveloppé dans mon manteau, et évitai ainsi la vermine dont les lits et les chambres étaient infestés. Le matin, je vidai mon sac, qui fut placé dans la voiture, de sorte que, à chaque cou-

don Raphaël, que je devais retrouver plus tard, dans ces mêmes contrées, pendant la guerre de l'Indépendance. Le général Leclerc se trouvait à Salamanque ; il me reçut parfaitement et me proposa même de rester auprès de lui comme aide de camp à la suite ; mais je venais de faire une expérience qui m'avait démontré que, si le service de l'état-major offre plus de liberté et d'agrément que celui des troupes, ce n'est que lorsqu'on s'y trouve comme aide de camp *titulaire* ; sans quoi, toutes les corvées tombent sur vous, et vous n'avez qu'une position très précaire. Je refusai donc la faveur que le général en chef voulait m'accorder, et demandai à aller faire le service dans mon régiment. Bien me prit d'avoir

duisé dans la société de la ville, car alors la position de Français était ou ne peut plus agréable en Espagne, et entièrement opposée à ce qu'elle fut depuis. En effet, en 1801, nous étions alliés aux Espagnols. Nous venions combattre pour eux contre les Portugais et les Anglais ; aussi nous traitaient-ils *en amis*. Les officiers français étaient logés chez les habitants les plus riches ; c'était à qui en aurait ; on les recevait partout, on les accablait d'invitations. Ainsi admis familièrement dans l'intérieur des Espagnols, nous pûmes, en peu de temps, beaucoup mieux connaître leurs mœurs que ne purent le faire, en plusieurs années, les officiers qui ne vinrent dans la Péninsule qu'à l'époque de la guerre

de l'Indépendance. Je logeais chez un professeur de l'Université, qui m'avait placé dans une très jolie chambre donnant sur la belle place de Salamanque. Le service que je faisais au régiment étant peu fatigant me laissait quelques loisirs; j'en profitai pour étudier la langue espagnole, qui est, à mon avis, la plus majestueuse et la plus belle de l'Europe. Ce fut à Salamanque que je vis pour la première fois le célèbre général Lasalle, alors colonel du 10^e de hussards. Il me vendit un cheval.

Les quinze mille Français envoyés dans la Péninsule avec le général Leclerc formaient l'aile droite de la grande armée espagnole, que commandait le prince de la Paix, et se trouvaient ainsi sous ses ordres. Il vint nous passer en revue. Ce favori de la reine d'Espagne était alors le roi de fait. Il me parut fort satisfait de sa personne, bien qu'il fût petit et d'une figure sans distinction; mais il ne manquait ni de grâce ni de moyens. Il mit notre corps d'armée en mouvement, et notre régiment alla à Toro, puis à Zamora. Je regrettai d'abord Salamanque, mais nous fîmes aussi très bien dans ces autres villes, surtout à Zamora, où je logeai chez un riche négociant dont la maison avait un superbe jardin, dans lequel une nombreuse société se réunissait le soir pour faire de la musique et passer une partie de la nuit à causer au milieu des bosquets de grenadiers, de myrtes et de citronniers. Il est difficile de bien apprécier les beautés de la nature lorsqu'on ne connaît pas les délicieuses nuits des pays méridionaux!...

Il fallut cependant s'arracher à l'agréable vie que nous menions, pour aller attaquer les Portugais. Nous entrâmes donc sur leur territoire. Il y eut quelques petits combats qui furent tous à notre avantage. Le corps français se porta sur Viseu, pendant que l'armée espagnole descendait le Tage et pénétrait dans l'Alentejo. Nous comptions entrer bientôt en vainqueurs à Lisbonne; mais le prince de la Paix, qui avait appelé sans réflexion les troupes dans la Péninsule, s'effraya aussi sans réflexion de leur présence, et, pour s'en débarrasser, conclut avec le Portugal, à l'insu du premier Consul, un traité de paix qu'il eut l'adresse de faire ratifier par l'ambassadeur de France, Lucien Bonaparte, ce qui irrita vivement le premier Consul; et de ce jour data l'inimitié des deux frères.

Les troupes françaises restèrent encore quelques mois en Portugal, où nous commençâmes l'année 1802; puis nous retournâmes en Espagne, et revînmes successivement dans nos charmantes garnisons de Zamora, Toro et Salamanque, où nous étions toujours si bien reçus.

Cette fois, je traversai l'Espagne à cheval avec mon régiment, et n'eus plus à redouter les horribles lits des posadas, puisque nous étions logés chaque soir chez les propriétaires les plus aisés. Les marches par étapes, lorsqu'on les fait avec un régiment et par le beau temps, ne manquent pas d'un certain charme. On change constamment de lieux sans quitter ses camarades; on voit le pays dans ses plus grands détails; on cause tout le long de la

route; on dîne ensemble, tantôt bien, tantôt mal, et l'on est à même d'observer les mœurs des habitants. Notre plus grand plaisir était de voir le soir les Espagnols, se réveillant de leur torpeur, danser le fandango et les boléros avec une agilité et une grâce parfaites, qui se trouvent même chez les villageois. Souvent le colonel leur offrait sa musique; mais ils préféraient, avec raison, la guitare, les castagnettes et la voix d'une femme, cet accompagnement laissant à leur danse le caractère national. Ces bals improvisés en plein air par la classe ouvrière, tant dans les villes que dans les campagnes, avaient un tel charme pour nous, bien que simples spectateurs, que nous avions peine à nous en éloigner. Après plus d'un grand mois de route, nous repassâmes la Bidassoa, et, bien que je n'eusse qu'à me louer de mon séjour en Espagne, je revis la France avec plaisir.

CHAPITRE XVI

Aventure de route de Bayonne à Toulouse. — Amusant épisode d'inspection.

A cette époque, les régiments faisaient eux-mêmes leurs remontes, et le colonel avait été autorisé à acheter une soixantaine de chevaux, qu'il espérait se procurer en détail dans la Navarre française, en conduisant son régiment à Toulouse, où nous devions tenir garnison. Mais, pour mes péchés, nous arrivâmes à Bayonne le jour même de la foire de cette ville. Il s'y trouvait grand nombre de magnifrons. Le colonel traita avec l'un d'eux, qui nous livra de suite les chevaux dont le corps avait besoin. On ne pouvait les payer au comptant, parce que les fonds annoncés par le ministre ne devaient arriver que dans huit jours. Le colonel ordonna donc qu'un officier resterait à Bayonne pour recevoir cet argent et le remettre au fournisseur. Je fus désigné pour cette maudite corvée, qui me valut plus tard une aventure fort désagréable, mais, pour le moment, je n'y voyais que la privation de l'agrément que j'aurais eu en voyageant avec mes camarades. Cependant, malgré la vive contrariété que j'éprouvais, il fallut obéir. Pour faciliter ma rentrée au corps, le colonel décida que mon cheval partirait avec le régiment, et qu'après avoir rempli ma mission je prendrais la diligence de Toulouse. Je connaissais à Bayonne plusieurs élèves de Sorèze, qui me firent passer le temps agréablement. Les fonds envoyés par le ministre arrivèrent; je touchai et payai. Me voilà dégagé de tout soin, et je me prépare à rejoindre mon régiment.

Je possédais un dolman en nankin, tressé de même, avec boutons en argent. J'avais fait faire ce costume de fantaisie lorsque j'étais à l'état-major de Bernadotte, où il était de mode d'être ainsi vêtu lorsqu'on voyageait par la chaleur. Je résolus de le prendre pour faire le trajet de Bayonne à Toulouse, puisque je n'étais pas avec la troupe. J'enferme donc mon uniforme dans ma malle et la fais porter à la diligence, où j'avais retenu, et malheureusement *payé*, ma place d'avance. Cette

voiture partant à cinq heures du matin, je chargeai le garçon de l'hôtel où je logeais de venir me réveiller à quatre heures, et, le drôle n'ayant bien promis d'être exact, je m'endormis dans la sécurité la plus complète; mais il m'oublia, et, lorsque j'ouvris les yeux, le soleil dardait ses rayons dans ma chambre: il était plus de huit heures!... Quel contretemps! J'en demeurai pétrifié!... Puis, après avoir bien pesté, un peu juré, et maudit le garçon négligent, je compris qu'il fallait prendre une résolution. La diligence ne partait que tous les deux jours, premier inconvénient; mais il n'était pas le plus grave, car la caisse du régiment avait payé ma place, puisque j'étais resté en arrière pour affaire de service; mais elle n'était pas tenue de la payer une seconde fois, et j'avais en l'étourderie de la solder jusqu'à Toulouse, de sorte que, si je prenais une nouvelle place, elle devait être à mes frais. Or les diligences étaient très chères alors, et j'avais très peu d'argent. Puis, que devenir pendant quarante-huit heures à Bayonne, quand tous mes effets étaient partis?... Je résolus de faire le trajet à pied, et, sortant à l'instant de la ville, je pris fort résolument le chemin de Toulouse. J'étais vêtu à la légère, n'ayant d'autre charge que mon sabre porté sur l'épaulé; je fis donc assez lestement la première étape, et allai coucher à Peyrehorade.

Le lendemain, jour néfaste, je devais aller à Orthez, et j'avais déjà parcouru la moitié de l'étape, lorsque je fus assailli par l'un de ces orages étonnables qu'on ne voit que dans le Midi. La pluie mêlée de grêle tombait vraiment à torrents et me fonettait la figure. La grande route, déjà mauvaise, devint un bourbier dans lequel j'avais toutes les peines du monde à marcher avec des bottes éperonnées. Le tonnerre abattit un noyer près de moi... n'importe, j'avais toujours avec une stoïque résignation. Mais voilà qu'au milieu des éclairs et de la tonnerre, j'aperçois venir à moi deux gendarmes à cheval. Vous pouvez aisément vous figurer quelle mine j'avais, après avoir pataugé pendant deux heures dans la boue, avec mon pantalon et mon dolman de nankin!...

Les gendarmes appartenaient à la brigade de Peyrehorade, où ils retournaient; mais il paraît qu'ils avaient bien déjeuné à Orthez, car ils paraissaient passablement gris. Le plus âgé me demanda mes papiers. Je remis ma feuille de route sur laquelle j'étais désigné comme sous-lieutenant au 25^e de chasseurs à cheval. « Toi, sous-lieutenant! s'écrie le gendarme, tu es trop jeune pour être déjà officier! — Mais lisez donc le signalement, et vous verrez qu'il porte que je n'ai pas encore vingt ans; d'ailleurs, il est exact de tous points. — C'est possible, mais tu l'as fait fabriquer, et la preuve, c'est que l'uniforme des chasseurs est vert et que tu as un dolman jaune! Tu es un conscrit réfractaire, et je t'arrête! — Soit; mais quand nous serons à Orthez, devant votre lieutenant, il me sera facile de prouver que je suis officier, et que cette feuille de route a été faite pour moi. »

Je m'inquiétais fort peu de mon arrestation. Mais voilà que le vieux gendarme déclare qu'il n'entend pas retourner à Orthez, qu'il est de la brigade de Peyrehorade, et que c'est là que je vais le suivre. Je déclare que je n'en ferai rien, que c'était ce qu'il pouvait exiger si je n'avais pas de papiers; mais que, lui ayant produit une feuille de route, il n'a pas le droit de me faire rétrograder, et qu'il doit, selon les règlements, m'accompagner à Orthez où je me rends. Le moins âgé des gendarmes, qui était aussi le moins aviné, dit que j'ai raison; alors une contestation des plus vives s'élève entre ces deux cavaliers; ils s'accablent d'injures, et bientôt, au milieu de l'effroyable tempête qui nous environne, ils mettent le sabre à la main et se chargent avec fureur. Quant à moi, craignant de recevoir quelque blessure dans ce ridicule combat, je descendis dans un des immenses fossés qui bordent la route, et, bien que j'y eusse de l'eau jusqu'à la ceinture, je grimpai dans le champ voisin, d'où je me mis à contempler mes deux gaillards qui s'escrimaient à qui mieux mieux.

Heureusement, les manteaux mouillés et lourds qu'ils portaient embarrassaient leurs bras, et les chevaux, effrayés par le tonnerre, s'éloignant l'un de l'autre, les combattants ne pouvaient se porter que des coups mal assurés. Enfin, le cheval du vieux gendarme s'étant abattu, cet homme roula dans le fossé, et, après en être sorti couvert de fange, il s'aperçut que sa selle s'était brisée, et qu'il ne lui restait plus qu'à continuer sa route à pied, en déclarant à son camarade qu'il le rendait responsable de son prisonnier. Resté seul avec le plus raisonnable des deux gendarmes, je lui fis comprendre que, si j'avais quelque chose à me reprocher, il me serait facile de gagner la campagne, puisque j'étais séparé de lui par un large fossé plein d'eau que son cheval ne pouvait certainement pas franchir; mais que j'allais le repasser et me rendre vers lui, puisqu'il convenait qu'on ne devait pas me faire rétrograder. Je repris donc ma route, escorté par le gendarme qui acheva de se dégriser. Nous causâmes, et la manière dont je m'étais rendu lorsqu'il m'eût été si facile de me sauver, faisant comprendre à cet homme que je pourrais bien être ce que je disais, il m'aurait laissé aller, n'eût été la responsabilité dont son camarade l'avait chargé. Enfin, il devint tout à fait accommodant, et me déclara qu'il ne me conduirait pas à Orthez, et se bornerait à consulter le maire de Puyoo, où nous allions passer. Mon entrée fut celle d'un malfaiteur: tous les habitants que l'orage avait ramenés au village se mirent aux fenêtres et sur leurs portes pour voir le *criminel* conduit par un gendarme. Le maire de Puyoo était un bon gros paysan très sensé, que nous trouvâmes dans sa grange occupé à battre son blé.

Dès qu'il eut parcouru ma feuille de route, il dit gravement au gendarme: « Rendez sur-le-champ la liberté à ce jeune homme que vous n'avez pas le droit d'arrêter, car un officier en voyage est désigné par ses papiers et non

par ses habits. » Salomon eût-il mieux jugé?

Le bon paysan ne se borna pas à cela: il voulut que je restasse chez lui jusqu'à la fin de l'orage, et m'offrit à goûter; puis, tout en causant, il me dit qu'il avait vu jadis à Orthez un général qui se nommait Marbot. Je lui répondis que c'était mon père et lui donnai son signalement. Alors ce brave homme, nommé Bordenave, redoublant de politesse, voulut faire sécher mes vêtements et me retenir à coucher: mais je le remerciai et repris la route d'Orthez, où j'arrivai à la nuit tombante, harassé de fatigue et tout courbaturé.



Cliché Neurdein.

JEAN LANNES

Tableau de PERRIN. (Musée de Versailles.)

Le lendemain, je ne pus qu'à grand-peine remettre mes bottes, tant à cause de leur humidité, que parce que j'avais les pieds gonflés. Je me trainai cependant jusqu'à Pau, où, n'en pouvant plus, je fus contraint de m'arrêter toute la journée. Je n'y trouvai d'autre moyen de transport que la malle-poste, et, bien que les places y fussent très chères, j'en pris une jusqu'à Gimont, où je fus reçu à bras ouverts par M. Dorignac, un ami de mon père, chez lequel j'avais passé plusieurs mois à ma sortie de Sorèze. Je me reposai quelques jours auprès de sa famille, puis une diligence me transporta à Toulouse. J'avais dépensé quatre fois le prix de la place que j'avais perdue par la négligence du garçon de l'hôtel de Bayonne!

A mon arrivée à Toulouse, j'allais m'occuper de trouver un logement, lorsque le colonel me prévint qu'il en avait loué un pour moi chez un vieux médecin de ses amis nommé M. Merlhes, dont je n'oublierai jamais le nom, car cet homme vénérable, ainsi que sa nombreuse famille, furent parfaits pour moi. Pen-

dant les quinze jours que je passai chez eux, j'y fus traité plutôt en enfant de la maison qu'en locataire.

Le régiment était nombreux et bien monté. Nous manœuvrions très souvent, ce qui m'intéressait beaucoup, bien que j'y gagnasse quelquefois les arrêts du chef d'escadron Blancheville, excellent officier, vieux troupière, avec lequel j'appris à servir avec exactitude, et, sous ce rapport, je lui dois beaucoup. Ce commandant qui, avant la Révolution, avait été aide-major dans les gendarmes de Lunéville, possédait une grande instruction. Il portait un grand intérêt aux jeunes officiers capables d'apprendre, et les forçait, bon gré, mal gré, à étudier leur métier. Quant aux autres, qu'il nommait *têtes dures*, il se contentait de hausser les épaules lorsqu'ils ne savaient pas leur théorie ou faisaient des fautes à la manœuvre: mais il ne les punissait jamais pour cela. Nous étions trois sous-lieutenants qu'il avait distingués: c'étaient MM. Gavaille, Demonts et moi; à ceux-là il ne passait pas un commandement inexact et nous mettait aux arrêts pour les fautes les plus légères. Comme il était fort bon en dehors du service, nous nous hasardâmes à lui demander pour quel motif il réservait sa sévérité pour nous: « Me croyez-vous assez sot, nous répondit-il, pour m'amuser à sifflonner la figure d'un nègre?... Messieurs tels et tels sont trop âgés et n'ont pas assez de moyens pour que je m'occupe à perfectionner leur instruction. Quant à vous, qui avez tout ce qu'il faut pour parvenir, il vous faut étudier, et vous étudierez!... »

Je n'ai jamais oublié cette réponse, que je mis à profit lorsque je fus colonel. Il est de fait que le vieux Blancheville avait bien tiré l'horoscope des trois sous-lieutenants, car nous devîmes: Gavaille lieutenant-colonel, Demonts général de brigade, et moi général de division.

A mon arrivée à Toulouse, j'avais troqué contre un charmant navarrais le cheval que j'avais acheté en Espagne; or, comme le préfet avait organisé des courses à l'occasion de je ne sais plus quelle fête, Gavaille, très amateur de courses, y avait fait inscrire mon cheval. Un jour où j'entraînais mon animal sur le boulingrin, il s'engagea dans le cercle peu développé que formait cette allée, et, courant droit devant lui, avec la rapidité d'une flèche, il alla se frapper le poitrail contre l'angle aigu d'un mur de jardin: il tomba raide mort!... Mes camarades me crurent tué, ou du moins fortement blessé; mais, par un bonheur vraiment miraculeux, je n'avais pas la plus petite égratignure! Lorsqu'on me releva, et que j'aperçus mon pauvre cheval sans mouvement, j'éprouvai un vif chagrin... Je rentrai fort tristement au logis, me voyant dans l'obligation de me remonter et de demander pour cela de l'argent à ma mère, que je savais fort gênée. Le comte Defermon, ministre d'État et l'un de nos tuteurs, s'était opposé à la vente des propriétés qui nous restaient, parce que, prévoyant que la paix accroîtrait la valeur des terres, il pensait avec

raison qu'il fallait les conserver et éteindre peu à peu les créances au moyen d'une sévère économie. C'est une des plus grandes obligations que nous eûmes à ce bon M. Defermon, l'ami le plus sincère de mon père; aussi ai-je conservé une grande vénération pour sa mémoire.

Dès que ma demande d'un nouveau cheval fut soumise au conseil de tutelle, le général Bernadotte, qui en faisait partie, se mit à rire aux éclats, disant que le tonr était excellent, le prétexte bien choisi, enfin dominant à entendre que ma réclamation était ce qu'on a appelé depuis une *carotte*!... Mais, heureusement, ma demande était appuyée d'une attestation du colonel, et M. Defermon ajouta qu'il me croyait incapable d'artifice pour avoir de l'argent. Il avait raison, car, bien que je n'eusse que 600 francs de pension, que ma solde ne fût que de 95 francs par mois et mon indemnité de logement de 12 francs, jamais je ne fis un son de dettes.... Je les ai toujours eues en horreur!

J'achetai un nouveau cheval, qui ne valait pas le navarrais; mais les inspections générales rétablies par le premier Consul approchaient, et j'étais dans l'obligation d'être monté promptement, d'autant plus que nous devions être inspectés par le célèbre général Bourcier, qui avait une très grande réputation de sévérité. Je fus commandé pour aller au-devant de lui, avec un piquet de trente hommes. Il me reçut très bien, et me parla de mon père qu'il avait beaucoup connu, ce qui ne l'empêcha pas de me camper aux arrêts dès le lendemain. Voici à quel sujet; l'affaire est plaisante.

Un de nos capitaines, nommé B..., fort beau garçon, aurait été un des plus beaux hommes de l'armée, si ses mollets eussent été en harmonie avec le reste de sa personne; mais ses jambes ressemblaient à des échasses, ce qui était fort disgracieux avec le pantalon étroit, dit à la hongroise, que portaient alors les chasseurs. Pour parer à cet inconvénient, le capitaine B... s'était fait confectionner d'assez gros coussinets en forme de mollets, ce qui complétait sa belle tournure. Vous allez voir comment ces faux mollets me valurent des arrêts, mais ils n'en firent pas seuls la cause.

Les règlements prescrivaient aux officiers de laisser leurs chevaux à tous crins, comme ceux de la troupe. Notre colonel, M. Moreau, était toujours parfaitement monté; mais tous ses chevaux avaient la queue coupée; et comme il craignait que le général Bourcier, conservateur sévère des règlements, ne lui reprochât de donner un mauvais exemple à ses officiers, il avait, pour le temps de l'inspection, fait attacher à tous ses chevaux de fausses queues si bien ajustées, qu'il fallait le savoir pour ne pas les croire naturelles. C'est

à merveille. Nous allions à la manœuvre, à laquelle le général Bourcier avait convoqué le général Suchet, inspecteur d'infanterie, ainsi que le général Gudin, commandant la division territoriale, qu'accompagnait un nombreux et brillant état-major.

La séance fut très longue: presque tous les mouvements, exécutés au galop, se terminèrent par plusieurs charges des plus rapides. Je commandais un peloton du centre, faisant partie de l'escadron de M. B..., auprès duquel le colonel vint se placer. Ils se trouvaient donc à deux pas devant moi, lorsque les généraux s'avancèrent pour complimenter M. Moreau de la belle exécution des manœuvres. Mais que vois-je alors?... L'extrême rapidité des mouvements que nous venions de faire avait dérangé la symétrie de l'accessoire ajouté à la tenue du capitaine et du colonel. La fausse queue du cheval de celui-ci s'étant en partie détachée, le tronçon, composé d'un tampon de filasse, traînait presque à terre en forme de queue, tandis que les faux crins se trouvaient en l'air, à quelques pieds plus haut, et s'épalaient en éventail sur la croupe du cheval, lequel paraissait avoir une énorme queue de paon! Quant aux faux mollets de M. B..., pressés par les quartiers de la selle, ils avaient glissé en avant sans qu'il s'en aperçut et se dessinaient en ronde bosse sur les os des jambes, ce qui produisait un effet des plus bizarres, pendant que le capitaine, se redressant fièrement sur son cheval, avait l'air de dire:

« Regardez-moi, voyez comme je suis beau! »

On a fort peu de gravité à vingt ans: la mienne ne put résister au grotesque spectacle que j'avais là sous les yeux, et malgré la présence imposante de trois généraux, je ne pus retenir un fou rire des plus éclatants. Je me tordais sur ma selle, je mordais la manche de mon dolman, rien n'y faisait! Je risais, je risais à en avoir mal au côté. Alors l'inspecteur général, ignorant le motif de mon hilarité, me fait sortir des rangs pour me rendre aux *arrêts forcés*. J'obéis; mais obligé de passer entre les chevaux du colonel et du capitaine, mes yeux se reportèrent malgré moi sur cette maudite queue, ainsi que sur ces mollets d'un nouveau genre, et me voilà repris d'un rire inextinguible que rien ne put arrêter.... Les généraux dirent croire que j'étais devenu fou! Mais dès qu'ils furent partis, les officiers du régiment, s'approchant du colonel et du capitaine B..., surent bientôt à quoi s'en tenir, et rirent comme moi, mais du moins plus à leur aise.

Le commandant Blancheville se rendit le soir au cercle de Mme Gudin. Le général Bourcier, qui s'y trouvait, ayant parlé de ce qu'il appelait mon équipée, M. Blancheville

expliqua les motifs de mes irrésistibles éclats de rire. A ce récit, les généraux, les dames et tout l'état-major rirent aux larmes, et leur gaieté redoubla en voyant entrer le beau capitaine B..., qui, ayant convenablement remplacé ses faux mollets, venait se pavaner dans cette brillante société, sans se douter qu'il était une des causes de son hilarité. Le général Bourcier comprit que s'il n'avait pu s'empêcher de rire aux éclats, au simple exposé du tableau que j'avais en sous les yeux, il était naturel qu'un jeune sous-lieutenant n'eût pu se contenir, lorsqu'il avait été témoin d'un spectacle aussi ridicule.

Il leva donc mes arrêts et m'envoya chercher à l'instant.

Dès que j'entrai dans le salon, l'inspecteur général et toute l'assemblée partirent d'un immense éclat de rire, auquel mes souvenirs du matin me firent prendre une large part, et la gaieté devint frénétique lorsqu'on vit M. B..., qui seul en ignorait la cause, aller de l'un à l'autre demander de quoi il s'agissait, tandis que chacun regardait ses mollets!

CHAPITRE XVII

Concentration en Bretagne des troupes destinées à Saint-Domingue. — Événements de Reunes. — Mon frère Adolphe, impliqué dans l'affaire, est incarcéré. — Mort de mon frère Théodore.

Mais arrivons à des faits sérieux. Le traité de Lunéville avait été suivi de la paix d'Amiens, qui mit un terme à la guerre que la France et l'Angleterre se faisaient. Le premier Consul résolut de profiter de la tranquillité de l'Europe et de la liberté rendue aux mers, pour envoyer un nombreux corps de troupes à Saint-Domingue, qu'il voulait arracher à la domination des noirs, commandés par Toussaint-Louverture. Toussaint, sans être en rébellion ouverte avec la métropole, affectait cependant de grands airs d'indépendance. Le général Leclerc devait commander l'expédition: il ne manquait pas de moyens, et avait bien fait la guerre en Italie, ainsi qu'en Égypte; mais son lustre principal provenait de ce qu'il avait épousé Pauline Bonaparte, sœur du premier Consul. Leclerc était fils d'un menuisier de Pontoise, si l'on peut appeler menuisier un très riche propriétaire d'immenses moulin, qui fait un commerce considérable. Ce menuisier avait donné une brillante éducation à son fils, ainsi qu'à sa fille, qui épousa le général Davout.

Pendant que le général Leclerc faisait ses préparatifs de départ, le premier Consul réunissait en Bretagne les forces qu'il destinait à l'expédition, et ces troupes, selon l'usage, se trouvaient placées, jusqu'au jour de l'embarquement, sous les ordres du général en chef de l'armée de l'Ouest, Bernadotte.

GÉNÉRAL DE MARBOT.

(A suivre.)





Une vieille bourgeoise

par ARVÈDE BARINE



Àu commencement du *xvii^e* siècle, le mur d'enceinte de Paris suivait le tracé de nos grands boulevards, et c'était à peine bâti au delà. Il n'y avait, dans l'espace compris aujourd'hui entre les grands boulevards et les fortifications, que des jardins maraîchers et quelques faubourgs, communiquant avec l'intérieur de la ville par des portes fortifiées et très espacées.

La rue Saint-Antoine devait à ces circonstances d'être l'une des plus intéressantes du Paris d'alors pour les amateurs de mouvement et de pittoresque. Elle aboutissait, d'un côté à la porte Saint-Antoine, par laquelle s'engouffrait du matin au soir une cohue de carrosses, de charrettes, de cavaliers et de piétons, qui suivaient nécessairement la rue d'en face avant de se disperser dans les différents quartiers de Paris; cela seul aurait suffi pour la rendre fertile en incidents et en bagarres, à une époque où il n'y avait pour ainsi dire pas de police; mais d'autres raisons venaient encore y contribuer.

La porte Saint-Antoine était l'un des rendez-vous favoris des pages et des laquais, terrein de l'habitant paisible. Ils partaient de là en bandes pour aller houspiller les passants, les insulter, les battre, les voler, et les tuer s'ils avaient l'impertinence de se rebeller.

Le dimanche, les étudiants et les crocheteurs venaient renforcer les pages et les laquais, et tous ensemble attendaient devant la porte Saint-Antoine que les protestants de Paris revinssent de Charenton, où était leur temple, afin de tomber sur eux à bras raccourcis, d'en assommer quelques-uns pour le bon exemple, et de leur prendre leur bourse par la même occasion. Le guet n'étant pas de force à empêcher ces violences, le roi commanda de planter une potence près de la porte et d'y accrocher le premier qui commencerait. On planta deux potences au lieu d'une et l'on n'empêcha rien.

L'autre bout de la rue Saint-Antoine se prolongeait en se rétrécissant jusqu'à Saint-Gervais, au cœur des quartiers populaires et commerçants, dont l'ancienne physionomie n'a pas complètement disparu depuis la Fronde. Il existe encore par là quelques très vieilles rues, presque des ruelles, obscures et sans trottoirs, qui donnent l'idée de ce qu'était le Paris pauvre et travailleur d'il y a deux ou trois siècles. Il ne faut qu'aimer à flâner, et avoir soin de choisir la tombée de la nuit, avant que les becs de gaz soient allumés. La demi-obscurité rend facile de ne point voir les signes de vie moderne qui détruiraient l'illusion, et l'imagination fait le reste. On serait à peine surpris de rencontrer

l'un de ces coupe-bourses qui infestaient l'ancien Paris et dont la race s'est perpétuée jusque vers le milieu du *xix^e* siècle.

L'un de mes plus vieux souvenirs d'enfance est d'avoir contemplé avec émotion un large coup de ciseau reçu la nuit précédente, à la hauteur de la poche, par la robe de soie puce de ma mère. Nous demeurions au carrefour Tivoli, qui était alors le bout du monde et séparé par des champs de blé du village des Batignolles. Mes parents rentraient à pied par la rue de Londres. Ils avaient été entourés et bousculés par une bande de malandrins, s'étaient échappés, et l'on avait trouvé la robe de ma mère coupée, pas assez toutefois pour que la bourse fût tombée. Ce sont des souvenirs délicieux pour les enfants. On a peur en pensant que ses parents ont rencontré des brigands; mais on serait bien fâché que cela ne fût pas arrivé; c'est une aventure, et quel est l'enfant qui ne rêve pas d'aventures?

Pour en revenir à la rue Saint-Antoine, elle n'avait rien d'aristocratique au *xvii^e* siècle que deux ou trois hôtels appartenant à des personnes de qualité. Le reste était occupé par des artisans, des marchands, des petits rentiers, des gens de loi. Les *snobs* (leur race est de tous les temps) ne venaient pas s'y loger. En revanche, pour les bonnes gens sans prétentions, il y avait à Paris peu d'endroits aussi agréables à habiter que cette large voie claire et populeuse, où les ménagères avaient toutes les ressources de la vie sous la main, et où l'on était à sa fenêtre comme au spectacle, tant était grande l'animation.

Vers la fin du *xvi^e* siècle, ces divers avantages déterminèrent un jeune procureur, nommé Jean Pilon, à acheter une maison dans la rue Saint-Antoine, à peu de distance de la Bastille.



Ce Jean Pilon était originaire de la Bourgogne, où son père avait laissé la réputation d'un bon vivant, buveur émérite. Lui-même était un brave homme, à moins qu'il ne fût un simple maladroit — on peut supposer l'un comme l'autre — car il ne fit jamais grande fortune dans un métier où l'on passait pour avoir les mains crochues. Il épousa, vers 1595, une jeune fille qui lui apportait en dot une laideur surnaturelle, peu d'argent et une famille des plus modestes; le père était procureur comme son gendre, mais les oncles, tantes, cousins et cousines étaient des rustres, sentant leur village d'une lieue.

Tout cela n'avait pas l'air brillant. La suite

montra cependant que Jean Pilon avait eu du flair. Si la famille s'enrichit, si elle devint une puissance à la cour de France, si les badauds purent voir le carrosse de Louis XIV arrêté devant la petite maison de la rue Saint-Antoine, c'est à Mme Pilon, et à elle seule, que le durent Jean Pilon et son fils Robert. L'esprit et le bon sens d'une femme avaient tout fait. Il faut se bien représenter cette femme pour lui rendre la justice qui lui est due.

Mme Pilon savait lire, écrire, et c'était tout, semblable en cela à la plupart de ses contemporaines, y compris les princesses de la famille royale, qui seraient, aujourd'hui, dernières en orthographe dans une école de village. Elle avait de plus que ses contemporaines l'horreur de la lecture. Les romans étaient à la mode; dans les comédies du temps, les jeunes filles de la plus petite bourgeoisie en ont la tête larcie, et parfois, à l'envers. Mme Pilon méprisait les romans; voulant tenir de première main sa science des hommes, elle la demandait au monde et non aux livres.

La nature l'avait disgraciée au point de ne passer nulle part inaperçue. Elle avait pris la chose par son bon côté. « Cela me donne, disait-elle, un million de commodités : je fais et dis tout ce qu'il me plaît. » La vieillesse ajouta encore à sa laideur. Elle fut hideuse et continua d'en plaisanter : « Quand je passe par les rues, je vois des laquais qui disent : « Bon Dieu ! la laide femme ! » Je me retourne : « Vois-tu, mon enfant, je suis aussi belle que j'étais à quinze ans, quoique j'en aie plus de soixante-douze. Il n'y a que moi en France qui se puisse vanter de cela. »

Elle en était devenue légendaire. Les chansonniers disaient indifféremment, pour peindre un monstre, « une guenon » ou « une dame Pilon », et pas un Parisien n'hésitait. On la mettait dans les gazettes. Un jour qu'elle avait figuré dans une pompe religieuse à Saint-Paul, sa paroisse, la *Gazette* de Loret rendit compte de la cérémonie en ces termes :

Celle qui porta le grand cierge
Ne fust point quelque belle vierge,
Quelque objet aimable et riant,
Quelque visage un peu friant,
Quelque demoiselle proprette,
Ny mesme une jeune soubrette;
Mais (ce m'a dit un jeune fou),
Une dame qui rime en *lou*,
Qui ce jour, jusqu'à la chemise,
Estoit fort leste et fort bien mise;
Aussy se fist-elle tonser (*tondre*),
Bien esbarber et bien razer.
Et l'on m'a juré Sainte-Barbe
Qu'elle n'avoit nul poil de barbe.
Elle avoit, entre autres habits,

Une robe de vieux tabis
Qui peut-être estoit de louage,
Un beau cotillon à ramage,
Une paire de gants cirés,
Deux bas d'estame bien tirez,
Deux grands patins bordez de sarge,
Qui n'avaient qu'un coupon de large,
Avec maint nœud incarnadin
Sur son chef, qui n'est pas blondin,
Paroissoit là, comme en son trosne,
Sa grande coiffe de matrone,
Et sur son col un monchoir clair,
Qui laissoit voir sa belle chair.

Loret se montre en ce passage mauvaise langue et mauvais historien. Une bourgeoise parisienne ayant pignon sur rue ne louait point ses hardes chez la fripière, et Mme Pilon moins que personne; elle avait le goût du cosse et de la propreté. Sa maison était connue pour l'une des mieux arrangées et des mieux tenues de Paris.

Ainsi faite et ainsi apparentée, Mme Pilon se trouva en face d'une société aristocratique, où les classes étaient nettement délimitées, les rangs soigneusement gardés. A la vérité, les temps étaient proches où la bourgeoisie allait s'élever aux plus hautes situations, et

ni même sous Mazarin. Ils ne vinrent qu'après la mort de ce dernier, et Mme Pilon avait alors plus de quatre-vingts ans. Jusqu'au gouvernement personnel de Louis XIV, qui appela la bourgeoisie au pouvoir, il avait existé un fossé profond, exclusif de toute intimité, entre une petite bourgeoise de la rue Saint-Antoine et une duchesse de Chaulnes ou un prince de Condé. Ce fossé pouvait être franchi, puisque nous en apportons ici un exemple, mais c'était à condition d'avoir un passeport.



Mme Pilon en avait un qui mène à tout dans notre pays. Son passeport, c'était son esprit, un esprit naturel et dru, assaisonné d'un bon sens savoureux, et qui mettait en joie la cour et la ville. Dès qu'il arrivait quelque chose d'extraordinaire, tout Paris s'écriait : « Madame Pilon sera bonne sur cela ! » On se la disputait pour la faire jaser et personne ne la quittait déçu.

Molière avait dû en entendre parler. Elle

impossible, malgré son bon cœur, de s'intéresser aux parents éloignés qu'on ne connaît pas et qui n'ont rien d'intéressant. Nous en sommes tous là; seulement nous ne l'avouons pas tous. Mme Pilon le disait comme elle le pensait : « Une fois qu'on attrape le cousin-germain, c'est bien fait de se déprendre. » Elle ajoutait : « J'avais je ne sais quel parent qui fut un peu penda à Melun; sa sœur disait qu'il avait été mal jugé. — A-t-il été confessé? lui dis-je. A-t-il été enterré en terre sainte? Oui? Je le tiens pour bien pendu, ma mie. »

La Rochefoucauld la connaissait certainement et en avait fait son profit. Telle de ses maximes est directement inspirée d'un mot de Mme Pilon. Une dame avouait à cette dernière qu'elle avait eu un amant. « Mais, ajoutait-elle, je vous jure que c'est le seul qui ait eu quelque chose de moi. — Ma mie, lui repartit Mme Pilon, il y a plus loin de rien à un que d'un à mille. »

Bonne catholique et pratiquante régulière, elle avait l'esprit large et libre à une époque où ce n'était guère de mise. Après les guerres de religion, le retour de la paix avait trouvé



Cliché Giraudon

LA VIE DE PARIS AU XVII^e SIÈCLE. — UN MARIAGE BOURGEOIS : LE CONTRAT. — Dessiné et gravé par ABRAHAM BOSSÉ. (Cabinet des Estampes.)

les Colbert ou les Louvois marier leurs filles à des dues et pairs: ces temps, toutefois, n'étaient pas encore venus, ni sous Richelieu,

fait penser à Mme Jourdain. C'était la même franchise un peu rude, la même horreur des sinagrées. Ainsi, il lui avait toujours été

la société française divisée en bigotes intolérantes et en libertines cyniques, à part une élite qui se recrutait plus souvent dans la

haute bourgeoisie que dans la noblesse. Mme Pilou fut de l'élite. Elle avait des amis huguenots, et elle détestait les petites pratiques.

Il en était de sa vertu comme de sa religion ; elle n'avait rien de revêche. Mme Pilou demeura jusqu'à l'extrême vieillesse le bonte-en-

contemporains qui ne s'étaient assurément pas entendus avec Mlle de Scudéry. C'est la même physionomie ; quelquefois, ce sont



Cliché Giraudon.

LA VIE DE PARIS AU XVII^e SIÈCLE. — UN MARIAGE BOURGEOIS : LE SOIR DES NOCES. — Dessiné et gravé par ABRAHAM BOSSE. (Cabinet des Estampes.)

Voyant son fils, Robert Pilou, qui était un benêt, se rendre malade à force de courir à toutes les « dévotions », elle lui disait :

« Mon Dieu ! Robert, à quoi bon se tourmenter tant ? Veux-tu aller par delà Paradis ? »

Autre originalité : elle était pour les mariages d'inclination, si mal vus des pères et des tuteurs, avant Corneille et sa Chimène, qu'il arriva au Parlement de s'entremettre pour empêcher pareil scandale. Mais Mme Pilou avait tous les courages. Elle faisait profession d'aimer les bons ménages jusque dans les salons aristocratiques, où les bons ménages ne s'avaient pas, parce qu'il était alors du dernier bourgeois d'aimer son mari ou d'être amoureux de sa femme, encore que cela se fît quelquefois. On la surprenait sans cesse à prêcher celles de ses amies qui prêtaient à la médisance. Cela ne produisait pas grand'chose, il faut l'avouer. De guerre lasse, Mme Pilou les suppliait de sauver au moins les apparences : « Je leur disais : au moins n'écrivez pas. — Voire ! me répondaient-elles, ne point écrire, c'est faire l'amour en chambre. »

train des compagnies où elle se trouvait. Elle avait beaucoup aimé la danse et conduisait encore gaillardement un « branle » à soixante-dix ans passés. Son curé s'étant avisé un jour de faire un sermon contre la danse, elle s'en vint chez lui : « Mon bon ami, vous ne savez ce que vous dites. Vous n'avez jamais été au bal ; cela est plus innocent que vous ne pensez. Je suis bien plus scandalisée, moi, de voir des prêtres qui plaident toute leur vie les uns contre les autres. »

Elle rendait un nombre prodigieux de services. Sa spécialité était de raccommoier les gens brouillés. « Bien des familles, écrivait Tallemant des Réaux, lui sont obligées de leur repos. » On venait la chercher pour mettre de l'huile dans les gonds, et l'on se demandait ce qu'on deviendrait quand elle n'y serait plus.

La seule puissance de l'esprit en avait fait une célébrité parisienne. Mlle de Scudéry l'a mise dans un de ses romans, la *Clélie*. Mme Pilou y figure sous le nom d'Arriçidie, et y ressemble point pour point au portrait que nous avons essayé d'esquisser d'après des

presque les mêmes mots : « Arriçidie, écri Mlle de Scudéry, est une personne inimitable... sans être d'une grande naissance, sans avoir aucune beauté et sans être jeune, elle est considérable à tout ce qu'il y a de grand à Capoue (Paris). Elle est de tous les plaisirs et de toutes les fêtes publiques et particulières. Elle est continuellement en conversation avec tous les jeunes gens de qualité et avec toutes les belles... Vous me demanderez sans doute par quels charmes (Arriçidie) peut s'être tant fait aimer et désirer ? »

« C'est, poursuit Mlle de Scudéry, par une grande bonté et un grand esprit naturel qui, étant joints à une longue expérience du monde et à une agréable humeur, font que, sans se soucier de rien, elle divertit tous ceux qui la pratiquent. Car, comme elle est sans ambition, qu'elle a le cœur noble et grand, qu'elle ne sait point flatter, qu'elle n'est intéressée de nulle manière, qu'elle voit clairement les choses, qu'elle les raconte plaisamment et qu'elle sait tout ce qui se passe dans Capoue, il n'y a personne qui ne la désire, et, dès qu'il arrive quelque aventure remarquable,

il n'y a point de gens qui ne souhaitent de la voir pour savoir ce qu'elle en pense, ce qu'elle en dit, ce qu'elle en sait.... »

Il n'était pas facile de faire comprendre aux lecteurs de la province ou de l'étranger une situation mondaine aussi particulière que celle de Mme Pilon, heurtant aussi directement les idées reçues et les habitudes courantes. Mlle de Sendéry y est revenue avec insistance et longuement. Nous citerons encore ce passage : « Elle a une vertu solide, quoiqu'elle ne soit pas sauvage; en effet, elle dit des choses ce qu'elle en pense, mais elle ne contraindrait pourtant personne; elle voit les faiblesses des autres sans y rien contribuer, et, sans être jamais la confidente de nul amour, elle sait pourtant les amours de toute la ville. Elle blâme les coquettes, elle ne flatte point les galants.... Elle tâche de mettre la paix entre les familles; elle est bien avec tous les maris et avec toutes les mères.... On peut dire qu'Arriéidie est la morale vivante, mais une morale sans chagrin, et qui croit que l'enjouement et l'innocente raillerie ne sont pas inutiles à la vertu. »

C'était une bonne et brave femme; mais elle aurait pu être aussi bonne femme et aussi brave femme sans que la reine de France demandât à voir Mme Pilon de la rue Saint-Antoine. Elle fut invitée au Louvre parce qu'elle avait infiniment d'esprit; il faut toujours en revenir là.



Je mentirais en disant que Mme Pilon fut invitée tout de go chez la reine, quand elle résolut en son cœur de voir des gens ayant plus de conversation que la tribu des Pilon. Forcé lui avait été, dans les commencements, de ne point trop faire la délicate et la renchérie. Elle s'enbâta ainsi de connaissances compromettantes, qui gênèrent son essor. Quand on l'aperçut dans les carrosses de certaines femmes de qualité, très aimables sans doute, mais par trop exemptes de prudence, la rue Saint-Antoine et le Marais accusèrent Mme Pilon de complaisances équivoques. Elle s'aperçut trop tard de son imprudence, qui lui coûta cher. Les nombreux jaloux que lui avaient valus ses succès mondains ressassaient encore ces commérages au bout d'un demi-siècle et davantage.

Un soir — c'était après la Fronde — son arrivée dans un salon aristocratique avait interrompu une discussion sur cette vieille histoire. L'ayant su, Mme Pilon commença par s'installer à son aise dans l'un des fauteuils préparés pour les grandes dames, puis elle prit la parole en ces termes, l'assistance faisant cercle : « Je ne m'étonne pas que ces bruits aient couru. Je me suis trouvée engagée avec des femmes qui ont bien fait parler d'elles; j'ai fait ce que j'ai pu pour les remettre dans le bon chemin; c'est ce qui est

cause qu'on a cru que j'étais de la manigance. Leurs gens croyaient que j'étais de l'intrigue; ils ont semé cela partout; mais Dieu a permis que j'aie vécu quatre-vingts ans, afin qu'on me fît justice. Ceux qui font ce conte-là n'oseraient le faire en ma présence. Je sais toutes les iniquités de toutes les familles de la ville et de la cour. Je connais les ladres et les fons. Tel fait l'homme de bonne maison que je sais d'où il vient; à d'autres je leur montrerais que leur père était un c..... et un banqueroutier; je les défie tous tant qu'ils sont. »

Tout en parlant, Mme Pilon promenait ses yeux sur l'assemblée. Dans le cercle, plus d'un riait jaune, car ils étaient tous là, le ladre et le fon, le banqueroutier et le faux noble, l'un prince, l'autre titré, le troisième fils d'un maréchal de France, et tous se jurèrent de ne plus se frotter à Mme Pilon.

Je reviens à ses débuts dans le grand monde. Ce premier mauvais pas une fois franchi, elle fut vite liée avec la fleur de la ville. Les différentes classes de la société se rencontraient aux promenades et autres lieux publics. On se reconnaissait ou l'on ne se reconnaissait pas, selon que les sympathies et la curiosité en décidaient. Mme Pilon, avec son sac d'histoires, était de celles qu'on ne laissait pas échapper.

Sa réputation parvint promptement à la cour, monde à part et fermé. Mme Pilon fut reçue à la cour. Mme Pilon tailla des bavettes avec la reine et ne parut déplacée nulle part, grâce à des règles de conduite qui forçaient l'estime.

Elle divisait l'humanité en trois classes : ses inférieurs, à qui elle faisait tout le bien en son pouvoir; ses égaux, avec qui elle était toujours prête « à se réconcilier », et les gens de qualité, avec lesquels « on ne saurait être trop fier », de sorte qu'elle vous les mettait au pas très rudement, mais ils filaient doux avec Mme Pilon. Un jour qu'elle était chez la duchesse de Chaulnes, cette dernière lui dit quelque chose qui lui déplut : « Si vous ne me traitez comme vous devez, dit Mme Pilon, je ne mettrai jamais le pied chez vous. Je n'ai que faire de vous ni de personne : Robert Pilou et moi avons plus de bien qu'il ne nous en faut. A cause que vous êtes duchesse, et que je ne suis que fille et femme de procureur, vous pensez me maltraiter ! Adieu, madame, j'ai ma maison dans la rue Saint-Antoine qui ne doit rien à personne. » Mme Pilou était effectivement très à son aise, depuis un héritage qui lui était tombé du ciel, et c'était plus qu'on n'en pouvait dire sous Louis XIII de la plupart des grandes maisons de France. Le lendemain, la duchesse de Chaulnes écrivit une belle lettre à Mme Pilon pour lui demander pardon.

Une autre fois, ayant eu à se plaindre de Chavigny, le secrétaire d'Etat, qui, après l'avoir invitée, n'avait pas été aimable pour elle, Mme Pilon lui battit froid. Il vint lui faire

des excuses, dans une réunion : « Monsieur, répondit-elle, je ne suis qu'une petite bourgeoise et vous êtes un grand seigneur; vous ne m'avez pas bien traitée, vous ne m'y rattraperez plus. Je n'ai que faire de vous ni de personne. »

Comme elle savait toujours tout sur tout le monde, le cardinal de Richelieu la fit prier de venir lui conter des histoires sur un original de leur connaissance. C'était mal connaître Mme Pilon. Elle n'était pas femme à risquer de compromettre ses amis, et savait-ou jamais comment ce terrible ministre prendrait les choses ? Richelieu apprit ce jour-là ce que c'est que d'être envoyé paître.



La vieillesse la combla de gloire. A plus de soixante-dix ans, avec son air d'homme déguisé en femme, Mme Pilon fit une passion. Un conseiller d'Etat qui la ramenait un soir dans son carrosse la prit tout à coup par la tête et la baisa « tout son saoul », en lui jurant sérieusement qu'il l'aimait « plus que sa vie ». La surprise avait anéanti Mme Pilon. Pour la première fois de sa vie elle resta coite, sans penser seulement à dépêtrer sa tête.

Elle n'eut pas le courage de ne pas raconter une aussi jolie histoire; seulement, elle refusait de nommer le conseiller. On ne sut jamais qui c'était.

Un jour qu'elle était chez la reine, Mme de Guéméné dit à Anne d'Autriche :

— Madame, faites conter à Mme Pilon l'aventure du conseiller d'Etat.

— Ne voilà-t-il pas ! s'écria Mme Pilon. Vous regorgez d'amants, vous autres, et, dès que j'en ai un pauvre misérable, vous en enragez.

Elle atteignit le pinacle à soixante-dix-huit ans, à l'occasion d'une maladie. La reine envoyait prendre de ses nouvelles, Louis XIV arrêtait en passant et faisait demander comment elle allait. Avec de pareils exemples, on juge s'il fut à la mode de s'intéresser à Mme Pilon. La cour entière se précipita rue Saint-Antoine, le tout-Paris d'alors se suspendit au marteau de sa porte, et je ne doute point que le corps diplomatique n'ait fait une démarche; ce serait pourtant à vérifier aux archives des affaires étrangères.

Elle guérit. Peut-être eût-il mieux valu pour elle s'en aller en pleine apothéose que de traîner comme elle fit jusqu'à quatre-vingt-dix ans, l'oreille dure et la vue obscurcie. D'un autre côté, elle eut le plaisir d'assister à l'avènement de la bourgeoisie, appelée au pouvoir par Louis XIV.

La bourgeoisie y est encore; mais qui sait pour combien de temps ? Elle aurait bien besoin en France, aujourd'hui, d'une Mme Pilon pour lui dire ses vérités, comme faisait l'ancienne. Cela prolongerait peut-être son ère de prospérité.





Fasc. 4.

Cliché Braun.

LA REINE MARIE-ANTOINETTE
TABLEAU D'ÉLISABETH VIGÉE-LE BRUN. — (Musée de Versailles.)

Napoléon et les Femmes

par

FRÉDÉRIC MASSON, de l'Académie française

Madame Walewska.



Le 1^{er} janvier 1807, l'Empereur, venant de Pulstuck et se rendant à Varsovie, s'arrête un instant pour changer de chevaux à la porte de la petite ville de Bronie. Une foule y attend le libérateur de la Pologne, une foule enthousiaste et hurlante qui, dès que la voiture impériale est en vue, se précipite. La voiture s'arrête; un officier général, Duroc, en descend et se fait place jusqu'à la maison de poste. Au moment où il y pénètre, il entend des cris désespérés, il voit des mains levées qui le supplient, et une voix lui dit en français : « Ah! monsieur, tirez-nous d'ici et faites que je puisse l'entrevoir un seul instant! »

Il s'arrête : ce sont deux femmes du monde perdues dans cette multitude de paysans et d'ouvriers. L'une, celle qui vient de lui adresser la parole, semble une enfant : elle est toute blonde, avec des grands yeux bleus très naïfs et très tendres, qui brillent en ce moment comme d'un délire sacré. Sa peau très fine, rose d'une fraîcheur de rose thé, est tout empourprée par la timidité. Assez petite de taille, mais merveilleusement prise, si souple et si ondulante qu'elle est la grâce même, elle est vêtue très simplement, coiffée d'un chapeau sombre à grand voile noir.

Duroc a vu tout d'un coup d'œil; il dégage les deux femmes, et offrant la main à la blonde, il la conduit à la portière de la voiture. « Sire, dit-il à Napoléon, voyez celle qui a bravé tous les dangers de la foule pour vous. »

L'Empereur ôte son chapeau, et, se penchant vers la dame, commence à lui parler; mais elle, comme inspirée, éperdue et affolée par les sentiments qui l'agitent, dans une sorte de transport, dit-elle elle-même, ne lui laisse point achever sa phrase. « Soyez le bienvenu, mille fois le bienvenu sur notre terre! s'écrie-t-elle. Rien de ce que nous ferons ne rendra d'une façon assez énergique les sentiments que nous portons à votre personne, ni le plaisir que nous avons à vous voir fouler le sol de cette patrie qui vous attend pour se relever! »

Pendant qu'elle jette ces mots d'une voix haletante, Napoléon la regarde attentivement. Il prend un bouquet qu'il a dans la voiture et le lui présente : « Gardez-le, lui dit-il, comme

garant de mes bonnes intentions. Nous nous reverrons à Varsovie, je l'espère, et je réclamerai un merci de votre belle bouche. »

Duroc a repris sa place auprès de l'Empereur; la voiture s'éloigne rapidement, et, quelque temps encore, par la portière, on voit s'agiter en manière de salut le chapeau de Napoléon.

Cette jeune femme se nommait Marie Walewska. Elle était née Laczinska; d'une famille ancienne, mais très pauvre, de plus singulièrement nombreuse : six enfants, M. Laczinski étant mort lorsque sa fille Marie était encore en bas âge, sa veuve, tout occupée à faire valoir le très petit domaine qui constituait leur fortune, avait mis ses filles en pension. Elles avaient appris un peu de français et d'allemand, un peu de musique et de danse. A quinze ans et demi, Marie était revenue à la maison maternelle, médiocrement savante, mais parfaitement chaste et n'ayant en son cœur que deux passions : la religion et la patrie. L'amour qu'elle avait pour son Dieu n'était balancé en elle que par l'amour qu'elle professait pour son pays. C'était là les mobiles uniques de sa vie, et, pour la sortir de son caractère, d'une douceur ordinairement sans réplique, il suffisait de lui dire qu'elle épouserait un Russe ou un Prussien, un ennemi de sa nation, schismatique ou protestant.

A peine est-elle rentrée chez sa mère que, à la suite de circonstances singulières, deux grands partis se présentent en même temps pour elle, et Mme Laczinska lui signifie qu'elle doit choisir l'un ou l'autre de ces prétendants inespérés : l'un est un jeune homme charmant, qui a tout pour plaire et qui lui agréait au premier coup d'œil. Il est prodigieusement riche, fort bien né, merveilleusement beau, mais il est Russe; il est le fils d'un des généraux qui ont le plus durement opprimé la Pologne. Jamais elle ne consentira à devenir sa femme.

Alors, il faut bien accepter l'autre, le vieux Anastase Colonna de Walewice-Walewski. Il a soixante-dix ans, il est veuf pour la seconde fois, et l'aîné de ses petits enfants a neuf ans de plus que Marie. N'importe! il est très riche; dans ce pays qu'habitent les Laczinski, il est le seigneur, celui qui tient toutes les terres, qui a le château, qui donne la loi, qui seul reçoit les voisins pauvres et leur offre à dîner. Il a été chambellan du feu roi; il porte sur

son habit, aux grands jours, le cordon bleu de l'ordre de l'Aigle blanc. Il est le chef d'une des plus illustres maisons de Pologne, une maison qui authentiquement se rattache aux Colonna de Rome, porte les mêmes armes, et qui, par suite, passe en ancienneté toutes les familles du Royaume et de la République. Comment Mme Laczinska ne s'éprendrait-elle pas d'un tel gendre? Marie n'essaie même point de résister en face, car, à la première objection qu'elle a faite, il a été répondu d'une manière frappante, mais elle tombe malade d'une fièvre inflammatoire qui la tient quatre mois entiers entre la vie et la mort. A peine convalescente, on la mène à l'autel.

Trois années se passent, où la jeune femme, souffreteuse, vit dans ce château solitaire de Walewice, puisant uniquement ses consolations dans une piété qui s'exalte chaque jour. Enfin, elle devient enceinte, elle a un fils. Tout se ranime pour elle : c'est son fils qui recommencera sa vie manquée, qui aura droit au bonheur qu'elle n'a point obtenu. Mais cet enfant, faudra-t-il donc qu'il vive, comme elle, sur une terre annexée qui n'est plus une patrie? faudra-t-il qu'il subisse, comme elle, la servitude, et qu'il mendie du vainqueur, comme a fait son père, ses titres et ses biens? Elle veut que son fils soit un Polonais et un homme libre, et pour cela que la Pologne se relève et se délivre.

Celui qui vient d'abattre l'Autriche, et qui déjà à Ansterlitz s'est mesuré avec la Russie, va se heurter à la Prusse et à ses alliés. Napoléon est l'adversaire providentiel des puissances co-partageantes; donc il est l'ami, le sauveur désigné de la Pologne. Il se met en marche, il marque chacune de ses étapes d'un nom de victoire, il dissipe comme une fantasmagorie vaine l'armée prussienne, il entre à Berlin, il approche des frontières de l'ancien royaume; alors, c'est une fièvre qui s'empare de tous, d'elle surtout, une fièvre d'enthousiasme et d'attente. Walewice est loin des nouvelles : où en aura-t-elle, sinon à Varsovie? Son mari, qui est patriote lui aussi — qui ne l'est alors? — lui propose d'y venir. Ils arrivent, ils s'installent. La maison est montée sur un pied convenable, car il faut tenir son rang et il faut que la jeune femme fasse son entrée dans le monde. Elle qui sent ce qui lui manque, qui craint de faire des fautes en parlant français, qui est timide et ne se sent nul appui ni de famille ni de rela-

tions, redoute infiniment de se montrer, surtout d'aller à La Blacha, le palais du prince Joseph Poniatowski, le centre de la haute société. Elle se résout, sur l'ordre formel de son mari, aux visites d'obligation, mais elle s'en tient là. Elle demeure donc presque une inconnue, et malgré sa beauté nul ne s'occupe d'elle.

On annonce la prochaine venue de l'Empereur, et chacun s'agite pour l'accueillir, pour faire à Varsovie mieux encore qu'on n'a fait à Posen. Tout est sous dessus dessous : il faut que Napoléon soit satisfait : le sort de la Pologne en dépend. La jeune femme veut être la première à le saluer, et, sans raisonner, sans comprendre la portée de sa démarche, elle engage une de ses cousines à l'accompagner, monte précipitamment en voiture et court à travers tous les obstacles jusqu'à Bronie.

Après avoir vu s'éloigner la voiture impériale, elle reste longtemps à la même place, regardant encore dans l'espace, comme interdite. Il faut, pour qu'elle reprenne ses esprits, que sa compagne lui parle et la pousse. Elle enveloppe alors soigneusement dans un mouchoir de batiste le bouquet que l'Empereur lui a offert, remonte en voiture et ne rentre chez elle que tard dans la nuit.

Son dessein arrêté est de garder un complet silence sur ce voyage, de ne point se faire présenter à l'Empereur, de ne se montrer à aucune fête ; mais sa compagne de route, bien qu'elle lui ait recommandé la discrétion, est trop fière de l'aventure pour la taire. Un matin, le prince Joseph Poniatowski lui fait demander l'heure où elle sera visible. Il vient dans l'après-midi, et, avec un gros rire qui veut la mettre de complicité, l'invite à un bal qu'il va donner. Comme, en rougissant, elle se défend de comprendre, il lui explique que, à un des dîners qui ont été offerts à l'Empereur, Napoléon a paru remarquer une princesse Lubomirska : on s'est ingénué dès lors à la lui montrer ; mais Duroc vient de révéler que si son maître prêtait quelque attention à la princesse, c'est qu'elle lui rappelait une délicieuse inconnue aperçue à la poste de Bronie. Qui était cette inconnue ? Les détails de l'aventure, Duroc les avait tous donnés : il avait décrit minutieusement les traits du visage et le caractère de la toilette ; mais Poniatowski ne devinait point, et il se désespérait, lorsqu'une indiscretion l'a mis sur la voie, et il est accouru.

L'Empereur l'a remarquée : il faut qu'elle vienne au bal. Elle refuse ; il insiste : « Qui sait ? dit-il, peut-être le ciel se servira-t-il de vous pour rétablir la patrie ! » Elle ne cède point, et il se retire dépité ; mais à peine est-il sorti qu'on annonce successivement les principaux représentants de la Pologne, « les hommes d'État dont l'autorité repose sur la considération, l'estime publique et la déférence due à leur conduite et à leurs lumières ». Chacun d'eux sait ce dont il s'agit et s'empresse aux mêmes compliments, aux mêmes insinuations. Ce n'est point assez : voici le

mari qui arrive à la rescousse. Lui seul ignore l'aventure de Bronie ; il ne voit dans cette insistance que la reconnaissance par ses pairs du rang qu'il occupe, que l'approbation publique qu'ils donnent au choix qu'il a fait de cette jeune femme, qui n'est point de son monde, pour sa troisième épouse, et, plus que tous les autres, il insiste, traitant ses craintes de timidités ridicules et de défaut d'usage. Ce n'est pas assez qu'il prie, il ordonne. Elle cède donc, elle ira au bal. Elle n'y met qu'une condition : c'est que, toutes les femmes ayant déjà été présentées, elle ne sera point l'objet d'une présentation isolée qui doublerait son embarras.

Le grand jour arrive : son mari presse sa toilette ; il craint d'arriver en retard, après le départ de l'Empereur. Il fait ses objections et ses critiques : il aurait voulu une toilette extrêmement élégante et riche, tandis qu'elle a choisi une robe tout unie, de satin blanc, avec une tunique de gaze, et que, sur ses cheveux, elle a posé simplement un diadème de feuillage. Elle arrive. Elle traverse les salons au milieu d'un murmure flatteur. On l'installe entre deux dames qu'elle ne connaît pas, et, tout de suite, Joseph Poniatowski se précipite et vient se placer derrière elle. « O vous a attendue avec impatience, lui dit-il. O vous a vue arriver avec joie. O s'est fait répéter votre nom jusqu'à l'apprendre par cœur. O a examiné votre mari : o a haussé les épaules en disant : Malheureuse victime ! et l'o n'a donné l'ordre de vous engager à la danse.

— Je ne danse pas, répond-elle. Je n'ai nulle envie de danser.

Le prince répond que c'est un ordre, que l'Empereur les observe ; que si elle ne danse pas, c'est lui-même qui sera compromis, que le succès du bal dépend uniquement d'elle. Refus de plus en plus accentué. Poniatowski n'a qu'une ressource : aller trouver Duroc, qui reçoit sa confidence et la reporte à l'Empereur.

Autour de la belle inconnue, plusieurs des brillants officiers de l'état-major s'approchent et papillonnent. Ce qui n'est point un secret pour les Polonais en est un pour les Français. Napoléon, alors, emploie les grands moyens pour écarter ces rivaux inconscients. C'est Louis de Périgord qui paraît d'abord le plus empressé : l'Empereur fait signe à Berthier et lui ordonne d'expédier sur-le-champ cet aide de camp au 6^e corps, sur la Passarge. Puis c'est Bertrand ; nouveau signe : Bertrand partira immédiatement pour le quartier général du prince Jérôme, devant Breslau.

Cependant les danses sont suspendues : l'Empereur parcourt les salons, semant des phrases qu'il voudrait rendre aimables, mais qui, par l'effet de la préoccupation où il est, tombent singulièrement à l'eau.

À une jeune fille il demande combien elle a d'enfants, à une vieille demoiselle si son mari est jaloux de sa beauté, à une dame d'un embonpoint monstrueux si elle aime beaucoup la danse. Il parle comme sans penser, sans

entendre les noms qu'on lui dit, sans que ces noms rappellent rien à son esprit de la leçon apprise, les yeux et l'esprit uniquement tendus sur une femme, la seule qui à ce moment existe pour lui.

Il arrive devant elle ; ses voisines la ponsent du coude pour qu'elle se lève, et, debout, les yeux baissés, singulièrement pâle, elle attend : « Le blanc sur le blanc ne va pas, Madame, » dit-il tout haut, et il ajoute presque bas : « Ce n'est pas l'accueil auquel j'avais droit de m'attendre après... » Elle ne répond rien.

Il l'observe un moment et il passe.

Quelques minutes après, il quitte le bal. Aussitôt le cercle se rompt ; on s'empresse à se raconter ce que Napoléon a dit à l'une et à l'autre ; mais, surtout, que lui a-t-il dit à Elle ? qu'est-ce que cette phrase à voix haute ? qu'est-ce, surtout, que cette phrase à voix basse dont les plus proches n'ont entendu que le dernier mot ? Elle s'esquive, mais, en voiture, le mari recommence les questions ; puis, sur son silence, il l'avertit qu'il a accepté une invitation à un dîner où l'Empereur doit se trouver. Il lui recommande une toilette plus recherchée, et il la quitte brusquement à la porte de son appartement, au moment où elle est tentée de lui avouer, avec son imprudence de Bronie, toutes les sollicitations dont elle est l'objet et toutes les inquiétudes qu'elle ressent.

À peine est-elle rentrée chez elle, que sa femme de chambre lui remet ce billet, qu'elle déchiffre à grand-peine :

« Je n'ai vu que vous, je n'ai admiré que vous, je ne désire que vous. Une réponse bien prompte pour calmer l'impatiente ardeur de »

« N. »

Elle froisse avec dégoût ce papier, dont le style la révolte ; mais, dans la rue, quelqu'un attend, et c'est le prince Joseph Poniatowski. « Il n'y a point de réponse, » dit-elle, et elle envoie la femme de chambre le signifier ; mais le prince ne se tient point pour battu, il suit la messagère, il pénètre jusqu'à l'appartement. Elle n'a que le temps de s'enfermer à double tour. Elle déclare, à travers la porte, que sa résolution est immuable : elle ne répondra point, de même qu'elle n'a pas dansé. Le prince prie, supplie, menace, et, au risque d'un scandale, s'éternise une demi-heure contre cette porte close. Il part enfin, furieux.

Le lendemain, à peine est-elle éveillée, que sa femme de chambre lui remet un second billet. Elle ne l'ouvre point, le rémit au premier, et ordonne qu'on les rende tous deux au porteur. Que peut-elle faire ? Elle a dix-huit ans ; elle est seule, sans conseil, sans direction ; elle se défend de son mieux, mais que peut-elle ? Dès le matin, son salon s'emplit, c'est un tourbillon. Il y a tous les person-nages de la nation, les membres du gouvernement, le grand-maréchal Duroc. Elle refuse de paraître, prétexte une migraine, se ren-

ferme obstinément dans sa chambre, où elle s'étend sur sa chaise longue; mais son mari se met en fureur, et, pour prouver qu'il n'est point, comme on le dit, un jaloux, il introduit de force le prince Joseph et les Polonais. Devant eux, il exige qu'elle se laisse présenter, qu'elle assiste au dîner où elle est conviée. Les Polonais font chorus. L'un d'eux, le plus âgé, le plus respecté et le plus écouté des chefs du gouvernement, la regarde fixement et lui dit d'un ton sévère : « Tout doit céder, madame, en vue de circonstances si hautes, si majestueuses pour toute une nation. Nous espérons donc que votre mal passera d'ici au dîner projeté, dont vous ne pouvez vous dispenser sans paraître mauvaise Polonoise. »

Il faut donc qu'elle se lève, et, sur l'ordre de son mari, qu'elle se rende chez Mme de Vauban, la maîtresse du prince Joseph, pour prendre ses conseils sur la toilette qu'elle doit mettre et sur l'étiquette des cours. Là est le comble de l'habileté, car la livrer à Mme de Vauban, c'est la livrer sans défense à qui mène toute l'intrigue. Mme de Vauban, d'ailleurs, n'y voit pas malice et joue son rôle au naturel. Née Pugot-Barbentane, ayant vécu à Versailles, réfugiée à Varsovie depuis l'émigration, et là, vivant publiquement avec un ancien amant retrouvé, elle estime que donner une maîtresse à un souverain, que ce souverain se nomme Louis XV ou Napoléon, est la mission la plus importante qu'il soit permis à un courtisan de remplir; quant aux scrupules, à la pudeur, au devoir, à la fidélité conjugale, elle n'a jamais pensé qu'une femme au monde pût mettre ces préjugés en balance avec certains avantages. Toutefois, ici, ce ne sont point ces avantages qui peuvent tenter; elle sent qu'il faut manœuvrer, qu'on n'aura raison de cette vertu qu'en employant des ressorts qui, à elle, ne sont pas familiers, et, après avoir accablé la nouvelle venue de protestations et de compliments, elle la confie à une jeune femme qui est chez elle un peu comme dame de compagnie; qui, divorcée et sans fortune, jolie, vive, étourdie, spirituelle, bien plus rapprochée par l'âge de Mme Walewska, a tout pour lui plaire, jusqu'à l'exaltation vraie ou feinte du patriotisme le plus ardent. « Tout, tout pour cette cause sacrée! » répète-t-elle à chaque instant. Elle s'insinue dans sa confiance, se glisse en ce cœur qui n'a jusque-là point connu d'amitié, qui aspire à s'épancher et se livre sans le savoir. Elle se met au mieux avec le mari, elle ne quitte point la femme, et, lorsque, par ses discours, ses exclamations, ses délirés patriotiques, elle la jure ébranlée, elle lui lit cette lettre, écrite

et signée par les personnages les plus considérables de la nation, les membres mêmes du gouvernement provisoire :

Madame, les petites causes produisent souvent de grands effets. Les femmes, en tout temps, ont eu une grande influence sur la politique du monde. L'histoire des temps les plus reculés comme celle des temps modernes nous certifie cette vérité. Tant que les passions domineront les hommes, vous serez, mesdames, une des puissances les plus redoutables.

Homme, vous auriez abandonné votre vie à la

faisceau national, dont la force ne peut ajouter(?) que par le nombre et l'union des membres qui le composent. Mais sachez, madame, ce qu'un homme célèbre, un saint et pieux ecclésiastique, Fénelon, en un mot, a dit : « Les hommes qui ont toute autorité en public ne peuvent par leurs délibérations établir aucun bien effectif si les femmes ne les aident à l'exécuter. » Écoutez cette voix réunie à la nôtre pour jouir du bonheur de vingt millions d'hommes.

Ainsi, c'est la famille, c'est la patrie, c'est la religion qui ordonnent de céder, c'est l'Ancien et c'est le Nouveau Testament. Tout est mis en œuvre pour précipiter la chute d'une jeune femme de dix-huit ans, toute simple, toute naïve, qui n'a ni mari à qui elle puisse se confier, ni parents qui veillent la défendre, ni amis qui cherchent à la sauver. Tout conspire contre elle, et, pour l'achever, on lui lit le billet de Napoléon, celui-là même qu'elle a refusé d'ouvrir et qu'elle a renvoyé :

« Vous ai-je déçu, madame? J'avais cependant le droit d'espérer le contraire. Me suis-je trompé? Votre empressement s'est ralenti, tandis que le mien augmente. Vous m'ôtez le repos! Oh! donnez un peu de joie, de bonheur, à un pauvre cœur tout prêt à vous adorer. Une réponse est-elle si difficile à obtenir? Vous m'en devez deux.

« N. »

Et au moment où l'officiante dame achève ce billet, le mari entre. Tout fier des succès que sa femme a obtenus et dont il se reporte à lui-même le mérite, sans rien comprendre, sans rien soupçonner de ce qu'on attend d'elle — car il est honnête homme, — il insiste encore pour qu'elle vienne à ce dîner. La pauvre enfant sent bien que le pas est décisif et qu'il l'engage. Mais tout le monde le veut : elle ira donc. Jusqu'au soir, le salon ne désemplit point de visiteurs affairés, apportant de muettes félicitations, et, pour qu'elle ne vienne pas à changer d'avis pendant la nuit, près d'elle, de planton jusqu'au matin, s'attarde la dame de confiance de Mme de Vauban.

En montant en voiture pour se rendre, ainsi contrainte, à ce dîner offert à l'Empereur, Mme Walewska se reposait sur cette idée que, n'aimant point Napoléon, elle n'avait rien à craindre de lui. A l'arrivée, les empressements de certains invités qui l'attendaient pour solliciter déjà sa protection achevaient de la dégoûter de sa prétendue victoire, et elle s'était bien affermie dans sa résolution de demeurer impassible, lorsque l'Empereur fit son entrée. Il était mieux préparé que le soir



Cliché Giraudon.

LA COMTESSE WALEWSKA.

Etude peinte du BARON GÉRARD. (Musée de Versailles.)

digne et juste cause de la Patrie. Femme, vous ne pouvez la servir à corps défendant, votre nature s'y oppose. Mais aussi, en revanche, il y a d'autres sacrifices que vous pouvez bien faire et que vous devez vous imposer, quand même ils vous seraient pénibles.

Croyez-vous qu'Esther se soit donnée à Assuérus par un sentiment d'amour? L'effroi qu'il lui inspirait, jusqu'à tomber en défaillance devant son regard, n'était-il pas la preuve que la tendresse n'avait aucune part à cette union. Elle s'est sacrifiée pour sauver sa nation et elle a eu la gloire de la sauver!

Puissions-nous en dire autant pour votre gloire et notre bonheur!

N'êtes-vous donc pas fille, mère, sœur, épouse de zélés Polonais qui, tous, forment avec nous le

à Wilna, fut par lui chargée de lui présenter les dames de la société.

A Varsovie, en 1807, Mme Abramowicz, qui était fort liée avec Mme Walewska, passait pour avoir

rédigé les billets que celle-ci écrivait à l'Empereur, et l'Empereur lui aurait dit à ce sujet : « Écrivez-moi comme vous voudrez, mais je ne veux pas de tiers dans mes relations avec vous. »

1. Les documents que j'ai eus entre les mains ne donnent pas exactement le nom de cette jeune femme, mais je suis très tenté de croire qu'il s'agit ici de Mme Abramowicz, qui, en 1812, lorsque Napoléon vint

du bal et mieux inspiré pour distribuer au passage des phrases courtoises : mais lorsque, ayant parcouru rapidement le cercle, il arriva à elle et qu'on la lui nomma, il dit simplement : « Je croyais Madame indisposée : est-elle tout à fait remise ? » Cette simple phrase, qui, par sa banalité voulue, dérontait les soupçons, lui parut à elle, par cela même, singulièrement délicate.

A table, elle se trouva placée à côté du Grand-maréchal, presque en face de l'Empereur, qui, dès qu'on fut assis, commença, avec ce ton bref qui était le sien, à questionner un des convives sur l'histoire de Pologne. Il paraissait écouter attentivement les réponses, en reprenait chaque terme et le discutait par des questions nouvelles ; mais, qu'il parlât ou qu'il écoutât, ses yeux ne se détournaient guère de Mme Walewska que pour s'adresser à Duroc, avec lequel semblait établie une sorte de minette correspondance. On eût dit que les propos que Duroc tenait à sa voisine étaient dictés par ces regards et par certains gestes parfaitement naturels, et que l'Empereur exécutait comme machinalement, en poursuivant un discours des plus graves sur la politique européenne. A un moment, il porte la main au côté gauche de son habit. Duroc hésite quelques instants, regarde attentivement son maître, et, enfin devinant, pousse un « Ah ! » de satisfaction. C'est du bouquet qu'il s'agit, du bouquet de Bronie. « Qu'est-il devenu ? » demande Duroc à sa voisine.

Elle s'empresse de répondre qu'elle conserve religieusement pour son fils les fleurs que l'Empereur lui a données. « Ah ! madame, interrompt le Grand-maréchal à demi-voix, permettez qu'on vous en offre de plus dignes de vous. » Elle sent là une allusion qui l'indigne, et riposte tout haut, en rongissant de honte et de colère : « Je n'aime que les fleurs ! » Duroc reste un moment interloqué. « Eh bien ! finit-il par dire, nous allons cueillir des lauriers sur votre sol natal pour vous les offrir. » Cette fois, il a été plus adroit, il le sent bien à son trouble.

Et que devient-elle lorsque, à la rentrée dans les salons, au milieu de la confusion d'une sortie de table, l'Empereur s'approche d'elle, et, dardant sur elle ces regards dont nul œil humain n'a pu soutenir jamais la mystérieuse puissance, il lui prend la main, qu'il presse avec force, et lui dit tout bas : « Non ! non ! avec des yeux si doux, si tendres, avec cette expression de bonté, on se laisse

fléchir, on ne se plaît pas à torturer, ou l'on est la plus coquette, la plus cruelle des femmes. »

Il part ; tous les hommes le suivent, et elle se laisse entraîner chez Mme de Vanban. On l'y attend. Il n'y a là que des initiés, des convives du dîner qui s'empressent autour d'elle : « Il n'a vu que vous, il vous jetait des flammes. » Seule, elle peut près de lui plaider la cause de la nation ; seule, elle peut l'attendrir et le déterminer à rétablir la Pologne. Pen à pen, comme si l'on obéissait à un mot d'ordre, on s'écarte. Au moment où Duroc fait son entrée dans le salon, elle s'y trouve seule avec cette dame de confiance qui s'est faite son ombre. Les portes fermées, Duroc s'assied près d'elle, pose une lettre sur ses genoux, et, prenant sa main, l'implore avec des douceurs dans la voix : « Pourriez-vous, dit-il, repousser la demande de celui qui n'a jamais essuyé de refus ? Ah ! sa gloire est envahie de tristesse, et il dépend de vous de la remplacer par des instants de bonheur. » Il parle longuement. Elle ne répond rien. Dégageant sa main, elle en a caché son visage, et elle pleure, comme une enfant, à gros sanglots. Mais l'autre femme répond pour elle ; elle garantit qu'elle ira au rendez-vous. Comme Mme Walewska s'indigne, elle lui fait honte de son manque de patriotisme, lui dit qu'elle est une mauvaise Polonaise, qu'on ne saurait trop faire pour Napoléon, et, congédiant le Grand-maréchal avec de nouvelles assurances, elle ouvre le billet qu'il a apporté et lit à haute voix :

« Il y a des moments où trop d'élévation pèse, et c'est ce que j'éprouve. Comment satisfaire le besoin d'un cœur épris qui voudrait s'élever à vos pieds et qui se trouve arrêté par le poids de hautes considérations paralysant le plus vif des désirs ? Oh ! si vous vouliez !... Il n'y a que vous seule qui puissiez lever les obstacles qui nous séparent. Mon ami Duroc vous en facilitera les moyens. »

« Oh ! venez ! venez ! Tous vos désirs seront remplis. Votre patrie me sera plus chère quand vous aurez pitié de mon pauvre cœur. »

« N. »

Ainsi, le sort de son pays est entre ses mains. Ce ne sont plus les autres, c'est lui-même qui le dit. L'idée que, depuis cinq

jours, chacun ressasse autour d'elle s'incruste dans son cerveau : il dépend d'elle que sa patrie renaisse, que sa nation voie abolis les honteux partages, que les membres déchirés se rejoignent et que l'Aigle blanc reprenne son vol. Quel rêve ! quel éblouissement ! Mais qu'est-elle, que sait-elle pour jouer un tel rôle ? On a la réponse prête : elle n'aura qu'à suivre les conseils dont on ne la laissera pas manquer. Elle lutte encore. Quoi ! se livrer ainsi ! Sa pudeur en est révoltée. On lui répond qu'elle n'est qu'une provinciale, que ce sont là d'imbéciles préjugés, que cela ne compte pas. Croit-elle que d'autres ne sont pas toutes prêtes à prendre la place qui lui est offerte ? Pourquoi la laisserait-elle ? pourquoi douterait-elle du bien qu'elle peut inspirer ? Tout empereur qu'il est, Napoléon est un homme, rien de plus, et un homme amoureux. On lui arrache enfin : « Faites de moi ce que vous voudrez ! »

Seulement, elle refuse à écrire, à répondre au billet. Physiquement, elle n'en a pas la force. On la laisse seule pour venir demander conseil, mais on a soin de l'enfermer. Si elle allait changer d'avis, si elle allait s'évader ! Elle n'y songe pas : elle réfléchit, ou plutôt, abattue par toutes ces émotions, elle rêve.

Ne peut-elle, sans faillir, consentir à une entrevue ? Ne peut-elle, en inspirant à l'Empereur de l'estime, de l'amitié même, obtenir sa confiance, lui faire entendre les vœux de son peuple ? Il ne lui fera pourtant pas violence ! Elle n'a point d'amour à lui donner, mais de l'admiration, de l'enthousiasme, une piété reconnaissante. Elle lui dira tout cela.

Et son imagination que rien n'a dépravé, son imagination de dix-huit ans, qui ne connaît que les caresses presque platoniques d'un époux septuagénaire, s'élance aux pays du rêve, aux pays où la pudeur des femmes n'a rien à redouter de la chasteté des hommes, où, ne comptant plus les sens abolis et méprisés, les âmes se parlent, s'entendent et se complètent dans une harmonie presque divine.

On rentre. Tout est réglé : elle n'écrira pas, elle ne parlera pas. Seulement elle ne bougera pas du palais. On l'y gardera toute la journée, et, le soir, on la remettra à ceux qui doivent la venir prendre. Et lentement les heures coulent, et la pauvre femme, dans la terreur de cette attente, regarde alternativement l'aiguille qui court sur la pendule et cette porte fermée et muette par où viendra son arrêt de supplice.

(A suivre.)

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.





Cliché Giraudon.

MADAME HENRIETTE DE FRANCE, FILLE DE LOUIS XV. — *Tableau de NATTIER. (Musée de Versailles.)*

Louis XV et Madame de Pompadour

PAR

PIERRE DE NOLHAC



CHAPITRE III

La vie à la Cour (suite).

Le voyage de Choisy avait été si morne et Versailles demeurait si sévère, avec ses tentures et son mobilier de deuil et la tristesse de la Famille royale, que le Roi décida de se distraire et fut passer quelques jours à Crécy. C'était la première fois que la favorite le recevait chez elle. Elle avait amené la princesse de Conti, mesdames du Roure et d'Estrades ; les hommes venus avec le Roi, en deux berlines allemandes, étaient les familiers intimes, MM. de Richelieu, d'Anmont, de Villeroy,

d'Estissac, d'Ayen, de la Vallière et le marquis de Contaut. Le duc de Chartres et le prince de Conti arrivèrent séparément. Le Roi s'intéressa à la maison et aux jardins, et approuva les travaux décidés, pour lesquels il avait donné lui-même à la marquise l'architecte, Lassurance, qui se trouvait là avec le petit Vandières. Madame de Pompadour fit des politesses à tout le monde ; le mieux traité fut le jeune prince de Conti : elle sollicita pour lui une patente de généralissime, par laquelle il était assuré, s'il reparaisait aux armées, que personne ne lui disputerait le commandement suprême.

La marquise n'avait guère pu refuser cette

satisfaction au fils de la princesse qui avait consenti à la présenter. Elle voyait, en outre, à cette combinaison, qui permettait au prince du sang de se substituer au Roi, un avantage considérable pour elle-même, celui de garder son amant, d'éviter qu'il s'exposât aux dangers des campagnes, à l'air de cette petite vérole toujours redoutée et qui ravageait les camps, enfin de l'arracher à ces compagnies où elle ne pouvait être et où elle craignait qu'il n'entendît plus parler d'elle. Poursuivant les mêmes pensées, elle obtenait mieux encore ; car le Roi se laissait convaincre de l'inutilité de son retour à l'armée et le renvoyait à l'année suivante.

Pour provoquer cette décision, la marquise fut appuyée par le maréchal de Saxe lui-même. Toujours plus embarrassé que flatté d'une présence royale, l'homme de guerre ne tenait qu'à denier à la voir se renouveler. Interrogé, à la demande de madame de Pompadour, il s'était empressé d'écrire à Sa Majesté qu'aucune action importante ne devait terminer la campagne. La marquise se montrait rayée d'une assurance qui concordait si bien avec ses desirs : « Que vous seriez ingrat, mon cher maréchal, écrivait-elle, si vous ne m'aimiez pas, car vous savez que je vous aime beaucoup ! Je crois ce que vous me dites comme l'Évangile et, dans cette croyance, j'espère qu'il n'y aura plus de bataille, et que notre adorable maître ne perdra pas l'occasion d'augmenter sa gloire. Il me semble qu'il fait assez ce que vous voulez... Je mets toute ma confiance en vous, mon cher maréchal ; en faisant la guerre comme vous la faites, je me flatte d'une bonne et longue paix. » Maurice de Saxe retira de son intervention le droit de faire appel à la reconnaissance de madame de Pompadour et l'honneur de gagner tout seul la victoire de Rocoux.

Le jeune colonel de Valfons fut chargé d'en porter le détail à Fontainebleau, avec l'état des régiments, et de rendre compte au Roi de la brillante journée. Il a narré lui-même les audiences qu'il y eut du comte d'Argenson, son ministre, du Roi, de la Reine, enfin de madame de Pompadour. Celle-ci n'a point oublié qu'elle a soupé un jour avec lui, étant encore madame d'Étiolles et qu'il l'a contrariée à table assez vivement, de la façon gaie qui est le ton d'alors. Il est d'ailleurs joli homme et de physionomie heureuse. Elle le reçoit à merveille, le fait entrer dans son cabinet, lui dit de prendre un fauteuil à côté d'elle et de causer tranquillement, le Roi ne venant que dans une heure : « Ah ça ! dites-moi tout ; ne me cachez rien, et pour vous mettre à votre aise, lisez ces deux lettres, elles vous prouveront que je suis instruite... » « J'en reconnais l'écriture, raconte Valfons ; l'une était de M. de Soubise, l'autre de M. de Luxembourg. Elle me fit mille questions, surtout sur le maréchal de Saxe, qu'elle aimait autant qu'elle haïssait M. d'Argenson. Dans le courant de la conversation elle me dit : « Je savais qu'il était arrivé un officier de l'armée ; les gens peu instruits que j'ai questionnés n'ont pu me dire votre nom ; mais sur le portrait, j'ai dit : C'est mon Valfons, il a bien figure à cela. — Oh ! Madame, peut-on parler figure devant la vôtre ? — Mais je crois que vous m'en contez ? — Non, Madame, mais il doit m'être permis, vu vos bontés, de dire ce que tout le monde pense. » Elle me fit offre de service, me demanda si on m'avait accordé un grade. « Non, Madame. — Oh ! ça viendra. Voilà le temps où le Roi va descendre, venez demain à ma toilette à dix heures ; ma porte ne sera ouverte pour le public qu'à onze ; j'ai encore tout plein de questions à vous faire. Mon maréchal est donc bien content ? Qu'il doit être beau à la tête d'une armée, sur un champ de bataille ! — Oui, madame,

il a fait l'impossible pour se rendre encore plus digne de votre amitié. — Vous pouvez lui écrire que je partage ses succès et que je l'aime bien. »

L'aimable amitié de la marquise pour le vainqueur de Fontenoy et de Rocoux trouva peu de jours après l'occasion de payer sa dette. Elle fut appelée à soutenir un grand projet, né dans la cervelle du maréchal entre deux victoires, et qui n'était autre que de donner pour femme au Dauphin de France sa propre nièce Marie-Josèphe, fille de l'électeur de Saxe, roi de Pologne.

Les derniers offices n'étaient pas encore chantés pour la dauphine morte que tout le monde se demandait par qui elle allait être remplacée. Le dauphin ne se devait point à sa douleur, mais au bien de l'État. Prendrait-il la sœur de sa femme, une infante que les Espagnols tenaient toute prête à partir pour Versailles ? Lui choisirait-on une fille du roi de Sardaigne, malgré l'amitié de celui-ci pour Marie-Thérèse ? L'influence l'emporta de l'admirable manieur d'armées qui avait acquis, par les services rendus, une autorité considérable sur Louis XV.

En pleine campagne de Flandre, s'improvisant négociateur et diplomate, il s'était mis à préparer des deux côtés, par une active correspondance, les quatre ou cinq personnes de qui dépendait le résultat. Au roi Auguste, son frère, qu'il avait le premier convaincu, il communiquait une lettre de la marquise, en ajoutant modestement : « Je suis assez à même de savoir l'intrinsèque de la Cour de France, et je ne laisse pas que d'avoir quelques liaisons... Le Roi incline pour la princesse Joséphe pour des raisons particulières, la santé et la fécondité lui paraissant préférables à des raisons politiques. Le roi de Prusse fera bien tout ce qu'il pourra pour traverser cette affaire ; mais l'on s'en méfie ici et il a peu d'accès dans l'intérieur de la Cour. Je prends la liberté d'envoyer une lettre que m'a adressée ces jours derniers madame de Pompadour, et qui pourra faire juger à Votre Majesté que je ne suis pas mal dans les Petits Cabinets. » Il y était si bien, en effet, que celle qui y régnait devenait, peu de jours après, son plus dévoué auxiliaire.

La lettre qui assurait le maréchal de Saxe des meilleures dispositions de la marquise faisait aussi accepter à l'ombrageuse susceptibilité du soldat un acte récent du Roi. Il s'agissait de la décision prise en faveur du prince de Conti, et qui devait évidemment, le cas échéant, menacer la prééminence du maréchal, au profit d'un rival d'ailleurs indigne : « Vous serez sans doute étonné, mon cher maréchal, d'avoir été si longtemps sans avoir de mes nouvelles ; mais vous ne serez pas fâché quand vous saurez que j'ai toujours attendu une réponse que le roi voulait faire à la lettre que vous m'écrivez. J'espère que ce que vous désirez réussira. Le roi vous en dira plus long que moi. Vous savez qu'il a donné au prince de Conti une patente. Soit dit entre nous, cette patente l'a satisfait et a

réparé sa réputation, qu'il croyait perdue. Voilà ce qu'il pense, et moi, je crois que c'est une chose embarrassante pour le Roi et qui empêchera qu'on ne se serve de lui autant qu'il le croit. En tout cas, cela ne ferait rien pour vous, et l'on vous mettra toujours à l'abri de la patente. Ne dites mot de cela à âme qui vive. Adieu, mon cher maréchal, je vous aime autant que je vous admire. C'est beaucoup dire. »

Le billet a beau être écrit sur papier satiné à bords bleu turquoise, ce n'en est pas moins une pièce diplomatique fort bien dressée, et celle qui l'a tournée semble n'avoir plus rien à apprendre du plus expert des politiques. Le maréchal ne pouvait se montrer froissé, et, quoi qu'il en pensât, le moment n'eût pas été choisi pour se plaindre, puisqu'un appui sincère et solide lui était promis dans la question de famille qui lui tenait tant à cœur.

Cette affaire marcha à sonhait et plus vite qu'on ne l'aurait cru. Du côté saxon, bien entendu, aucune difficulté ne fut soulevée. A Versailles, la Reine seule, qui gardait au fond d'elle-même « le petit coin de stanislaïsme », montra de la tristesse à penser que son fils deviendrait le gendre du prince qui avait dépossédé son père du trône de Pologne. Mais madame de Pompadour s'était donné mission de la convaincre, et Stanislas Lecziński, toujours chevaleresque, allait être le premier à écrire au roi Auguste ses félicitations. La Reine n'avait qu'à imposer à son amour-propre ce nouveau sacrifice après tant d'autres. Que pouvait-on refuser, du reste, à ce maréchal toujours victorieux, qui envoyait au Roi tant de drapeaux pris aux ennemis et renouvelait les exploits du « tapissier de Notre-Dame » ?

Douze jours après Rocoux, l'ambassadeur du roi de France à la cour de Dresde recevait l'ordre de faire la demande : le duc de Richelieu partait pour la Saxe comme ambassadeur extraordinaire, et Louis XV en donnait avis à son général par une lettre de sa main, que celui-ci analysait pour le roi Auguste : « Sire, j'ai reçu hier une lettre du Roi Très Chrétien, par laquelle il me mande toutes les contradictions qu'il a essuyées et qui lui ont été suggérées par la Reine sa femme, qu'il a fallu vaincre ; en quoi madame de Pompadour nous a bien servis, car elle est au mieux avec la Reine... Les Paris m'ont extrêmement aidé en toute cette affaire ; ils sont amis de la favorite, et comme ce sont eux qui ont fait le mariage de la Reine, ils ont tout pouvoir sur elle... Ce sont deux personnages qui ne veulent point paraître et qui, dans le fond, sont considérables dans ce pays-ci, parce qu'ils font mouvoir toute la machine. Ce sont mes amis intimes de tous les temps, et ce sont les plus honnêtes gens et les meilleurs citoyens, ce que sont peu de Français. »

Cet éloge de la marquise et de ses amis, par un homme aussi bien placé que le maréchal pour juger exactement des hommes, ne montre pas seulement qu'ils valent mieux que leur réputation ; on y peut voir aussi que les

ressorts secrets de l'État sont déjà entre leurs mains.

La Cour était alors à Fontainebleau pour le voyage annuel. La veille du retour à Versailles, le Roi déclara la nouvelle et tout le monde fut chez Leurs Majestés, chez le Dauphin, chez Mesdames, chez la « petite Madame » elle-même, fille de la défunte, pour faire les compliments d'usage. Le Dauphin les acceptait sans joie et répondait mal aux révérences. Le Roi, au contraire, semblait transformé, « se portait fort bien, l'air gai et décidé, s'amusant assez, ce qu'il n'avait guère paru faire, parlant beaucoup, bien et fort obligeamment ». Il s'était montré de plus en plus galant auprès de la marquise, que Nattier était venu peindre, sur son ordre, en Diane chasseresse. Ses attentions pour la Reine continuaient. A l'arrêt qu'on faisait à Choisy, en revenant de Fontainebleau, il s'était assis à sa table de cavagnole et y avait joué, ce qu'on n'avait pas vu depuis des années. L'idée du mariage de son fils et de l'arrivée de la jolie Dauphine, que lui promettait Maurice de Saxe, le regaillardissait; les projets de fête, les préparatifs, le cérémonial l'occupaient, le faisaient travailler agréablement avec les ministres.

Ceux-ci étaient obligés, en même temps, de recevoir les avis de madame de Pompadour, d'accepter pour la première fois l'intervention de son autorité, qui s'expliquait bien pour les questions de ce genre, mais qui peu à peu allait s'étendre sur tous les domaines. L'un d'eux, honnête homme et sans ennemis, quoique d'esprit caustique, le marquis d'Argenson, a dû déplaire à la marquise. Chacun prétend, d'ailleurs, qu'il n'a pas de talents suffisants pour les Affaires étrangères; on l'appelle « D'Argenson la bête », pour le distinguer du comte, son frère, qui connaît si bien l'art de se soutenir dans le monde. Au commencement de l'année, il est prié de remettre ses fonctions à M. de Puisieux; il quitte la Cour, furieux contre la favorite, dépité de ne point assister au mariage, qu'il prétend avoir préparé et dont l'honneur sera pour d'autres.

Ce mariage était devenu l'affaire de la marquise, non moins que celle de « son maréchal », ainsi qu'elle nommait familièrement Maurice de Saxe. Elle paraissait décider sur tout. Le duc de Gesvres, Premier gentilhomme de la Chambre, venait prendre des ordres chez elle. Le Prévôt des marchands lui apportait les dessins du cortège triomphal et des chars magnifiques qui devaient parcourir Paris, pendant les fêtes de la Ville, symbolisant Mars, l'Hymen, Cérès, Bacchus et le vaisseau de Lutèce. Elle choisissait les couleurs, approuvait les costumes et les emblèmes. Aussi aisément que des questions d'habillement ou de théâtre, elle résolvait les épineuses difficultés de l'étiquette. Le Roi n'ayant invité pour Choisy, où l'on devait recevoir la Dauphine, qu'un petit nombre de dames, toutes femmes, filles ou sœurs de personnes en charge, elle demandait cette faveur pour une madame de Baschi, sœur de son

mari, qui tenait maintenant à sa place la maison de l'oncle Tournecombe: comme ce titre ne semblait point suffisant, elle disait tout haut à sa toilette: « Je puis être comptée parmi les grands officiers: ma belle-sœur peut donc être mise sur la liste! » Et le Roi ajoutait de sa main, en souriant, le nom de madame de Baschi.

Les billets d'invitation pour le bal paré embarrassent M. de Gesvres, à cause de la quantité de solliciteurs. Il en parle au Roi, raconte le duc de Luynes, et le Roi lui dit: « Vous avez un peu perdu de vue les dames de Paris; donnez-moi votre liste; madame de Pompadour les connaît, et elle fera l'arrangement. » En effet, c'est madame de Pompadour qui, avec le Roi, a examiné cette liste, et celui-ci, conseillé par elle seule, a mis de sa main le nombre de places qu'il jugeait à propos de faire donner. En vérité, la marquise semblait née pour le rôle: « Elle menait tout cela, dit un témoin (Croy), avec une gaieté, une légèreté et des grâces infinies. »

Ne fallait-il pas un tact souverain pour se faire accepter ainsi en des circonstances aussi sérieuses? Et quelle aisance avait déjà acquise la jeune femme pour se mouvoir dans tous ces détails, sans choquer personne! On trouve presque naturelle la façon dont l'envoyé de Saxe à Paris, comte Loss, parlait d'elle dans les instructions secrètes qu'il envoyait à Dresde pour informer Marie-Josèphe des choses de France. Il les répétait, sans doute, de vive voix, dans le carrosse qui amenait la princesse de Strasbourg à Choisy: « Madame de Pompadour, disait-il, joue un grand rôle à la Cour. L'amitié dont le Roi l'honore, l'intérêt qu'elle a témoigné pour l'alliance du Dauphin avec la maison de Saxe, les insinuations qu'elle a faites au Roi pour fixer son choix, tout cela obligera la Dauphine à des attentions et à de bons procédés. La marquise a un excellent caractère; elle s'attachera à plaire à la Dauphine, qui fera sa cour au Roi en témoignant de l'amitié à une dame que la Reine comble de ses politesses. »

La princesse, à qui s'adressaient des définitions aussi précises, avait quinze ans à peine et beaucoup d'ingénuité; elle ne pouvait être renseignée de manière plus avisée et plus discrète. Lorsque, au milieu de l'éclatant défilé des femmes parées et couvertes de pierrieres qu'on lui présentait, elle entendit le nom de la marquise de Pompadour, et vit s'avancer une des plus jolies femmes de la Cour, elle lui donna volontiers un de ces sourires qui s'épanouissaient aisément sur son gracieux visage d'Allemande.

Le second mariage du Dauphin fut célébré le 9 février 1747, presque exactement deux années après le premier. Chaque journée reproduisit, avec peu de changements, la journée correspondante. On ne semblait pas se douter du chagrin qu'apportaient au prince des souvenirs rappelés de telle façon après un si court veuvage. Dans la chapelle de Versailles, la même solennité splendide se répéta;

les mêmes curieux s'entassèrent dans la Galerie et les Appartements, les mêmes dames en grand habit formèrent la haie du premier rang pour le retour du cortège. Le bal paré au Manège, le banquet royal, la toilette se firent comme la première fois.

La « mise au lit » eut lieu dans la même chambre, le nouvel appartement du Dauphin n'ayant pu être prêt à temps. Après la bénédiction du lit, les rideaux, selon l'usage, restèrent ouverts quelques minutes, toute la Cour remplissant la chambre. Le Roi envoya amicalement le maréchal de Saxe dans la ruelle, pour causer un moment avec sa nièce et diminuer pour elle la gêne de cette cérémonie. L'enfant semblait peu embarrassée; mais le Dauphin, devant tous ces regards indiscrets, se mit la couverture sur le visage. Ce fut moins par timidité, nous dit-on, que pour cacher les larmes qui lui venaient aux yeux. Marie-Josèphe allait avoir besoin de tout son courage pour supporter ces premières froideurs, et de toute sa tendresse pour conquérir un cœur qui refusera pendant des années de se donner à nouveau.

Au bal paré, madame de Pompadour a dansé le menuet, une des premières après les princesses, et a été fort admirée. Au bal masqué, où tout Paris est venu la voir dans sa nouvelle fortune, elle dédaigne le domino et triomphe ouvertement, brillante et entourée; mais, par moments, elle est anxieuse et surveille le Roi, sachant quels dangers offrent pour elle ces heures de folie, dont elle a su profiter un jour. Le prince de Croy, qui se promène dans le bal en philosophe, a deviné ces sentiments: « Le coup d'œil, dit-il, était superbe, surtout dans la Galerie. Toute la bonne compagnie s'y était réfugiée, ce qui la rendait très belle. J'y examinai le Roi masqué, aux pieds de madame de Pompadour, qui y était charmante. Je ne reconnus le Roi qu'à l'inquiétude qu'elle laissa échapper en le voyant passer sur les banquettes. Madame de Forcalquier y était: je la comparai à madame de Pompadour et la trouvai plus jolie et moins de grâce. En fait de maîtresse, le Roi ne pouvait mieux choisir; aussi en paraissait-il éperdument amoureux. »

Cette petite Forcalquier, qui faisait trembler la marquise, et qui fut plus tard la « bel-lissima » prétentieuse du cercle de madame du Belland et des Choiseul, était venue en premières noces du marquis d'Antin, fils d'un premier mariage de la comtesse de Toulonze. Faite au tour, comme on disait alors, elle avait « un beau teint, un visage rond, de grands yeux, un très beau regard, et tous les mouvements de son visage l'embellissaient ». Comme la coquetterie s'y joignait, madame de Forcalquier possédait ce qu'il fallait pour devenir une rivale redoutable. Mais ce n'était pas la seule femme qui inquiétait madame de Pompadour. Elle faisait observer la belle madame de Périgord, de qui elle savait le Roi fort occupé. Celle-ci résistait à ces ardeurs avec une froideur respectueuse que la favorite ne comprenait guère. Cependant la comtesse de Périgord était vraiment vertueuse et le fit

bien voir, en s'exilant volontairement dans sa terre de Chalais, pour mettre fin aux assiduités royales.

D'autres s'ingéniaient à arracher le Roi à sa marquise. La princesse de Rohan se montrait encore; une coterie hardie lui opposait la grosse comtesse de la Mark, musicienne et galante, qui tenait à mettre le Roi sur sa liste. Enfin, plus déceimment introduite par son père, M. de Luxembourg, on voyait sur les rangs la princesse de Robecq, de l'illustre maison de Montmorency, jeune, très courtisée, très jolie, qui plaisait visiblement au Roi: elle pouvait, s'il se laissait prendre davantage, régner par l'intelligence comme par

l'avis, découvrit enfin cent occasions différentes de faire goûter ses grâces au maître et de renouveler le cadre où s'épanouissait sa jeune beauté.

Les spectacles d'amateurs, qui faisaient fureur à Paris, et dans les châteaux des provinces, ne furent pas introduits à la Cour pour la première fois par madame de Pompadour. A l'époque où elle s'en avisa, une des femmes qui avaient des vues sur le cœur du Roi, madame de la Mark, en avait eu l'initiative et jouait l'opéra dans son appartement du Château, avec une troupe formée de ses amis, sans aucun acteur de profession. Plus anciennement, seigneurs et dames avaient

dre ses amusements. Le premier, un des plus aimables esprits du temps, y gagnait d'être admis dans le particulier du Roi, ce qu'il n'avait pu obtenir par d'autres voies. Un troisième duc, M. de la Vallière, très expérimenté des choses du théâtre et qui avait lui-même une scène à son château de Champs, devenait le régisseur de celle des Cabinets: l'abbé de la Garde, secrétaire et bibliothécaire de la marquise, était nommé souffleur.

Les statuts de la compagnie, discutés en commun et adoptés d'un accord unanime, stipulaient qu'il fallait prouver, pour être reçu comme sociétaire, qu'on ne jouait pas pour la première fois et qu'on n'aurait point de



Cliché Giraudon.

LE BAL PARÉ. — Gravure de A.-J. DUCLOS, d'après AUGUSTIN DE SAINT-AUBIN. (Cabinet des Estampes.)

la beauté. Pour que madame de Pompadour gardât, parmi tant de concurrences, la place enviée, ce n'était pas trop de toutes les ressources de la femme, de toutes les adresses de la femme d'esprit.

CHAPITRE IV

Le triomphe de la Marquise

L'hiver même où ses inquiétudes furent les plus fortes, madame de Pompadour inventa, sans paraître y songer, un excellent instrument de défense. Par le théâtre des Cabinets, dont elle donna l'idée au Roi et qui devint la grande occupation des intérieurs, elle sut amuser l'entourage, se rendit agréable à beaucoup de gens, se créa un petit royaume de

donné régulièrement la comédie à Marly devant le Roi et la Reine, l'année même qui suivit celle de leur mariage. La marquise ramena parmi les divertissements royaux ces spectacles de salon, dont toute la France du XVIII^e siècle eut l'engouement. Après y avoir recueilli ses plus brillants succès de société, elle pouvait se croire assurée de les retrouver devant le Roi. Son cœur y était plus intéressé que sa vanité même: ce n'était plus pour un public, mais pour un seul spectateur qu'elle allait s'efforcer de briller et de plaire. Il s'agissait, en prouvant à tous que ses talents égalaient ses charmes, de faire sentir à l'amour le prix de les posséder.

La troupe fut aisément composée. Les ducs de Nivernois et de Duras, qui avaient déjà joué avec la jeune femme, l'aiderent à repren-

novier à faire. Le charmant esprit qui inspire ce petit document est tout entier dans les articles relatifs aux dames: « Article VII. Les actrices seules jouiront du droit de choisir les ouvrages que la troupe doit représenter. — Article VIII. Elles auront pareillement le droit d'indiquer le jour de la représentation, de fixer le nombre des répétitions, et d'en désigner le jour et l'heure. — Article IX. Chaque acteur sera tenu de se trouver à l'heure très précise désignée pour la répétition, sous peine d'une amende que les actrices seules fixeront entre elles. — Article X. On accorde aux actrices seules la demi-heure de grâce, passée laquelle l'amende qu'elles auront encourue sera décidée par elles seules. » Rien n'était plus galant et plus français qu'une telle rédaction, qui attribuait aux femmes une char-

mante tyrannie sur les hommes qu'elles daignaient admettre à leurs plaisirs.

La première pièce fut répétée à Choisy, où l'on se rendit pour cela en grand mystère, et représentée au retour, le 16 janvier 1747. Le théâtre était dressé dans la Petite Galerie des Cabinets, celle qu'avait décorée Mignard et qui se dégageait par l'Escalier des Ambassadeurs. On s'habillait dans l'ancien Cabinet des Médailles du Roi. Les Premiers gentils-hommes de la Chambre, qui dirigeaient les officiers des Menus-Plaisirs et qui tenaient dans leurs attributions tous les spectacles de Versailles et de Paris, n'avaient point eu à se mêler de celui-ci. Le directeur des Bâtiments, M. de Tournheim, avait tout aménagé et fourni les costumes et les accessoires.

La comédie, choisie dans le théâtre de Molière, exigeait peu de frais et parlait à l'intelligence plus qu'aux yeux. C'était le *Tartuffe*, pièce toujours opportune à la Cour et que la marquise devait trouver profit à montrer au Roi. Nous n'avons pas la première distribution de rôles; mais on peut penser que madame de Pompadour brilla, dans celui de Dorine, par la sûreté de ses intonations et les grâces de sa coquetterie. Avec elle avaient mesdames de Sassenage et de Pons, et la duchesse de Brancas, douairière. Le personnage principal était confié au duc de la Vallière, et les autres hommes étaient MM. de Nivernois, d'Ayen, de Meuse et de Croissy. Un petit orchestre d'amateurs se composait de MM. de Chaulnes et de Sourches, avec quelques-uns de leurs gens, qui étaient musiciens, et de M. de Dampierre, gentilhomme ordinaire des plaisirs du Roi.

Comme on tenait alors à rester en petit cercle, quatorze spectateurs seulement formaient l'auditoire : le Roi, mesdames d'Estrades et du Roure, le maréchal de Saxe, MM. de Tournheim et de Vandières, le premier valet de chambre Champeenetz, son fils, « et quelques autres domestiques du Roi ». L'entrée fut refusée à beaucoup de personnes, au prince de Conti, au maréchal de Noailles, au comte de Noailles, bien qu'il fût gouverneur de Versailles, et même au duc de Gesvres, Premier gentilhomme en année. Rien ne marquait mieux la volonté de Louis XV de séparer entièrement de la vie royale ce genre de plaisirs particuliers.

Aux jours suivants, on eut plusieurs comédies de La Chaussée, de Dufresny et de Dancourt. De nouveaux acteurs y parurent : le duc de Villéroy, le comte de Maillebois, fils du maréchal, le marquis de Contaut, M. d'Argenson le fils, la marquise de Livry et surtout, pour les rôles de beauté, madame de Marchais, une des plus aimables femmes du temps, parente de la favorite, amie comme elle des gens de lettres, et qui maintenant les recevait et les réunissait à sa place. L'orchestre se renforçait aussi, et le cher Jélyotte venait y faire, en amateur d'instruments, sa partie de violoncelle. Le talent plus que la naissance donnait accès dans la troupe de la marquise. Le gros duc de Chartres, quoique

fils du premier prince du sang, s'estimait favorisé d'obtenir un bout de rôle.

Au spectacle succédaient quelques contredanses. Bientôt, de courts opéras d'un acte y furent ajoutés; enfin les soirées se terminèrent par de petits ballets, la marquise étant aussi sûre de sa danse que de son jeu. Il fallut augmenter la troupe, et du même coup le Roi entr'ouvrit la porte à des spectateurs plus nombreux. Le Dauphin fut invité avec la Dauphine et dut faire bonne contenance, malgré le dédain qu'il affectait pour madame de Pompadour. Elle emporta, d'ailleurs, ce soir-là, tous les suffrages, sous l'accoutrement villageois de Colette, dans *les Trois Cousines* de Dancourt. Par exception, le Roi permettait qu'on applaudît, ce qui ne se faisait jamais au spectacle en sa présence. Les privilégiés, admis à l'une ou l'autre des représentations, en faisaient au dehors la chronique bienveillante. Ainsi cette distraction de la marquise et de ses amis était entrée dans la vie habituelle de Versailles. On en parlait d'avance : on savait que tous les lundis avait lieu la comédie des Cabinets; c'était aussi régulier que « l'Appartement » le mardi ou le grand Opéra le mercredi.

On n'avait point osé, de longtemps, convier la Reine. Madame de Pompadour en brûlait d'envie, mais il était difficile d'en amener l'occasion. La Reine, par principes religieux, n'aimait guère le théâtre et ne se souciait pas de rehausser de sa présence les succès de la marquise. Elle savait que son lecteur Moncrif composait les paroles des divertissements qu'on mettait en musique pour les Cabinets; mais elle souffrait avec peine que le trop aimable académicien, un de ses plus assidus familiers, fût en liaison aussi intime avec la femme qui y réglait tout. Moncrif avait, comme auteur, ses entrées aux représentations, et quelquefois, au sortir de la comédie, il venait, de l'autre côté du Château, chez le duc de Luynes, où se trouvait presque toujours la Reine. Un soir qu'il arrivait, ayant obtenu son petit succès de rimeur, comme le livret imprimé circulait de mains en mains, la Reine le prit, le parcourut et, du ton d'autorité qu'elle avait quelquefois : « Moncrif, dit-elle, voilà qui est fort bien, mais en voilà assez ! » Telle était la prévention à vaincre; toutes les pensées de la marquise y tendirent.

Pour la soirée qui devait terminer les spectacles de l'hiver, le 48 mars, le Roi risqua son invitation à la Reine. Ce fut en accordant une grâce qu'il savait devoir lui toucher le cœur. Elle tenait extrêmement, par esprit de justice et de bonté, à voir maréchal de France un vieux soldat méritant et modeste, qu'elle aimait beaucoup, M. de la Mothe. Elle osa en parler au Roi, dans une de ces visites matinales qu'elle lui faisait chaque jour, dès son réveil, et où maintenant elle recevait quelquefois une parole affectueuse. Le Roi, prévenu du désir de la Reine par la marquise, l'assura qu'il ne serait point fait de promotion sans que M. de la Mothe y figurât : « La Reine, raconte Luynes, parut fort touchée de

la réponse du Roi, et ayant voulu lui baiser la main, le Roi l'embrassa, et il lui dit qu'il n'avait pas voulu lui proposer d'assister au dernier petit divertissement de ses Cabinets, parce qu'il avait trouvé que la pièce qu'on y jouait était trop libre et ne lui convenait pas, mais qu'on en jouerait une autre samedi qui pourrait l'amuser et qu'elle lui ferait plaisir d'y venir ». La Reine trouva le Roi « charmant » et vint au petit théâtre, avec M. de la Mothe et ses bons amis, le duc et la duchesse de Luynes.

La pièce que le Roi jugeait faite pour elle était *le Préjugé à la Mode*. La Chaussée y avait mis en scène un mari amoureux de sa femme, mais qui craint de faire paraître ce sentiment, l'amour conjugal étant devenu un ridicule dans le monde. Peu de gens à la Cour, en effet, acceptaient ce ridicule, car, dit l'abbé de Bernis, « la foi conjugale n'était une vertu que dans l'esprit de la bourgeoisie ». M. de Luynes a noté l'impression des spectateurs lors d'une autre représentation de cette comédie à laquelle la Reine assistait également : « Le ridicule que l'on y voit donner à l'amour conjugal a fait naître quelques réflexions sur la présence de la Reine à un spectacle où madame de Pompadour joue avec toutes les grâces et l'expression que l'on peut désirer. » Le premier soir, la chronique du duc est plus brève; il faut lire entre les lignes l'éloge de madame de Pompadour, qui a parfaitement tenu un rôle délicat, et de M. de Duras, qui a rempli supérieurement le personnage du mari, « encore plus difficile à jouer ».

Sur le petit opéra à trois acteurs qui suivit la comédie, *Bacchus et Érigone*, de Mondonville, nous avons des détails moins discrets : « Madame de Pompadour joua tout au mieux : elle n'a pas un grand corps de voix, mais un son fort agréable, de l'étendue même dans la voix; elle sait bien la musique et chante avec beaucoup de goût. Elle fait Érigone; madame de Brancas, qui fait Antonoë, joue assez bien; elle a une grande voix, mais elle ne chante pas avec le même goût que madame de Pompadour... Les danses, qui sont faites par Deshayes de la Comédie italienne, sont fort jolies; il n'y a de femme qui danse que madame de Pompadour. M. de Courteneux, qui est un grand musicien, danse avec une légèreté, une justesse et une précision admirables. Madame la Dauphine, qui était enrhumée, ne put pas venir à ce petit spectacle; ainsi il n'y avait que le Roi, la Reine, M. le Dauphin et Mesdames, mais sans aucune représentation; le Roi et la Reine sur des chaises à dos, M. le Dauphin et Mesdames sur des pliants ». Il n'y avait « derrière » ni officier des gardes, ni capitaine des gardes, et l'on voyait dans l'assistance le maréchal de Noailles et le maréchal de Saxe.

Ainsi prenait fin, dans un triomphe de la femme aussi complet que celui de l'actrice et de la danseuse, la première série des représentations organisées par madame de Pompadour. Elles n'avaient été inutiles ni à l'éclat de son prestige, ni à l'affermissement de sa situation.

D'un hiver à l'autre, de sérieux événements se déroulèrent. Louis XV fit dans les Pays-Bas sa quatrième campagne, que marquèrent la victoire de Laufeld et la prise de Berg-op-Zoom. Maurice de Saxe y gagna ses derniers lauriers, et le comte de Lowendal son bâton de maréchal de France. L'absence de Sa Majesté, qui fut de quatre mois, et le deuil pour la mort de la « reine de Pologne », mère de la Reine, firent perdre à la Cour une partie de son éclat. Madame de Pompadour voyageait beaucoup. Elle passait son temps, avec deux ou trois amies, à Crécy, où s'achevait son magnifique château, à Choisy, où son appartement était toujours prêt, à Montretout, qui était une maison de campagne dominant le coteau de Saint-Cloud, bientôt abandonnée pour La Celle, habitation plus rapprochée de Versailles et que la marquise achetait à Bachelier. Elle menait partout sa fille, la petite Alexandrine, et voyait souvent M. Poisson, de qui elle n'avait cessé de s'occuper.

La réhabilitation de ce tendre père, obtenue régulièrement du Conseil d'État l'année précédente, était couronnée par une mesure destinée apparemment à lui faire oublier ses vieux déboires. En août 1747, par lettres données au camp de la Commanderie, le Roi concédait la noblesse à l'ancien commis aux vivres, « pour services importants rendus à l'État avec autant de désintéressement que de zèle » et la marquise s'amusait à choisir les armoiries que d'Hozier réglerait pour le nouvel anobli. Ce fut un « écu de gueules à deux poissons, en forme de barbeaux d'or, adossés; cet écu timbré d'un casque de profil orné de ses lambrequins d'or et de gueules ». Et comme l'arrêt du Conseil prévoyait une indemnité au sieur Poisson, pour les dommages qu'il avait subis, ce fut « messire François Poisson, écuyer, seigneur de Vandières et de Luey », qui donna au Trésor quittance de cent mille livres accordées par le Roi.

Rien n'était refusé à la jeune femme, et nulle crainte ne la troublait plus. Louis XV allait revenir plus épris que jamais, et l'opposition se taisait devant cette persistance de la passion royale. Maurepas gardait, auprès de la favorite, des dehors irréprochables. Le comte d'Argenson, qu'elle avait inquiété l'année précédente, jugeait prudent, pour le moment, de ne point lier partie avec ses adversaires, et de « se racrocher avec elle »; il comblait ses protégés des avantages dont il disposait comme ministre et, durant la campagne, qui le tenait continuellement aux côtés du Roi, ne disait pas une parole dont elle pût lui savoir mauvais gré.

Le seul homme qui fût de force à la combattre, Richelieu, était à guerroyer en Italie pour rentrer maréchal de France. Mais il savait trop bien Versailles pour se risquer à distance à une lutte inégale. On échangeait, au contraire, des billets charmants et de petits services : « J'ai reçu votre lettre, Excellence, écrivait la marquise, et j'ai parlé au Roi sur-le-champ. Il est fort content de vous, ainsi que tout le public. Je vous laisse le plaisir de l'apprendre de lui-même, car je crois que

dans ce moment il vous écriera. Pour ce qui me regarde, vous connaîtrez avec le temps ma façon de penser pour vous, et peut-être serez-vous persuadé que je mérite des amis. Je ne demande l'amitié des gens que j'aime, que quand ils me connaîtront bien; vous voyez mon équité. Vous voulez, dit-on, aller à Rome; cela retardera votre retour, que je verrai arriver avec vrai plaisir ». Le ton est ici d'une femme sûre de sa situation, et qui, pressentant une contrariété, souhaiterait l'éviter par une alliance d'intérêts.

Hors de la Cour, cette faveur si complète n'est pas connue de tout le monde. On persiste à croire que le Roi va se lasser, si ce n'est déjà fait. À écouter les ennemis de madame de Pompadour, comme le marquis d'Argenson, qui lui attribue son départ du ministère et lui a voué une haine féroce, son crédit ne tient que par des fils, aisés à rompre. Chaque semaine il espère, il attend, il prédit le renvoi; du fond de son cabinet, il en fixe l'époque avec certitude, il consigne avidement les indices qui l'annoncent; il accepte comme faits établis des bavardages recueillis par ses gens sur les banes du Palais-Royal; il voit, ainsi que dans une hallucination, la favorite maigrir et enlaidir tous les jours, avec une santé ruinée, érachant le sang, dégoûtant le Roi; il eroit « qu'il y a huit mois qu'il ne lui a touché le bout du doigt »; il se persuade de bonne foi qu'elle est abreuvée d'avanies par la Famille royale, et que le maître lui-même lui marque durement qu'il a assez de sa présence! Les vrais témoins de la Cour, Croy et Luynes, par la concordance de leurs journaux, démentent cette chronique extraordinaire.

Le premier notamment, qui, à ce moment même, tient à être renseigné avec sûreté sur ce qui se passe, nous assure que le pouvoir féminin est assis plus solidement que jamais. Le gendre du maréchal d'Harcourt a l'ambition d'être compris dans la prochaine promotion des maréchaux de camp; la façon dont il s'y prend pour solliciter et le choix de ses appuis garantissent l'impartialité de ses observations :

« La tête me tournait d'inquiétude, sentant de quel intérêt il était pour moi d'être de cette promotion ou non. Je vins au lever du Roi faire ma révérence d'arrivant, ensuite à sa messe, et d'abord après je courus chez madame la marquise de Pompadour, avant qu'elle en fût de retour. Je lui demandai une audience, qu'elle me donna dans le moment dans son cabinet. La tête remplie de ma promotion, je lui parlai assez longtemps et fortement, la pressant vivement de s'intéresser pour moi, et je lui lus mes motifs, que j'avais rassemblés, de services seulement, n'osant parler moi-même de ma naissance. Cela l'enuya peut-être, ce qui fit qu'elle me reçut assez froidement; cependant elle me dit de lui laisser mon papier, qu'elle le ferait lire au Roi; c'était là ce que je demandais. Ensuite je restai à sa toilette et, étant tard, j'allai de là chez M. d'Argenson (ministre de

la guerre), l'attendre au retour du Conseil; il me donna une grande audience.... J'allai chez M. de Puisieux (ministre des affaires étrangères), qui me pria pour le lendemain et me promit de parler. J'allai chez madame d'Estrades, la grande amie de la marquise, et chez le cardinal de Tencin. Enfin j'allai, en vrai courtisan que je devenais presque tout de bon, frapper à toutes les portes qui menaient à la fortune de cour, sans négliger toutes les autres qui y mènent plus noblement.

« Je vis le soir le Roi au grand couvert avec M. le Dauphin et Madame la Dauphine. Madame de Pompadour y vint, bien jolie et bien parée. La Reine était retournée à Versailles, fort incommodée d'une révolution ordinaire à son âge, et Mesdames l'avaient suivie. Je revins chez moi mettre en ordre et faire copier un mémoire, très fort pour la grandeur de ma maison, et arranger encore tout ce que je pouvais mettre en usage pour réussir. Les deux grands coups étant frappés, je ne cherchai plus qu'à faire dire du bien de moi et parler en ma faveur au Roi et à madame de Pompadour, pour qu'elle lui parle plus fort pour moi, de sorte que je continuai de me coucher tard et peu dormir.

« [Le lendemain] je tâchai d'achever de mettre tout en usage; je remis à M. d'Argenson le mémoire de la naissance qu'il joignit à l'autre. Je restai toute la toilette de madame de Pompadour à lui faire ma cour. M. de Bouillon vint la remercier de la survivance qu'il venait d'obtenir de sa charge pour son fils, et cela le plus basement du monde et à impatienter; matière à belles réflexions qui ne m'échappaient pas, quoique je fusse un peu dans le cas et bien occupé de mon affaire. Le maréchal d'Harcourt y vint remercier d'un ton différent... »

Il ressort assez d'un tel récit que madame de Pompadour a plus d'influence qu'aucun prince du sang et qu'aucun ministre, et qu'il est nécessaire de passer par elle pour toutes choses. Voici maintenant le tableau des Cabinets où, cinq jours après son arrivée à Fontainebleau, M. de Croy a obtenu de souper. Le jeune colonel a eu, dit-il, la sottise de se flâcher de ce que le Roi n'ait pas daigné lui adresser la parole, après la campagne assez dure qu'il vient de faire; mais il sait que Sa Majesté est souvent maussade hors de son intimité, et la faveur des Cabinets efface toute cette amertume :

« Il y avait à table, ainsi que nous étions, prenant par ma gauche : M. de Voyer, de Pons, de Tingry, de Meuse, madame de Pompadour, le Roi, madame d'Estrades, M. de Maillebois, madame de Brancas la grande, M. de Nivernois, le baron de Montmorency, de Coigny, maréchal d'Harcourt, de Croissy, de Sourches, de la Vallière et moi. Les soupers me parurent, tout comme l'année dernière, fort gais, aimables, libres sans sortir du respect. Le Roi m'y parut de plus en plus charmant et ne pouvait être mieux là : doux, poli, gai, aimable, parlant beaucoup, très bien, toujours juste et avec esprit et agrément.

« Les comédies des Petits Cabinets, que l'on préparait, pour les reprendre plus fort que jamais à Versailles, faisaient une partie des conversations. Madame de Pompadour, qui y brillait extrêmement, ayant tous les talents, cherchait à amuser et à retenir par là le Roi, qui, sans y avoir de goût, y formait les siens pour ce que l'on appelle agrément et bon ton du monde; et il avait en cela infiniment profité, étant alors fort aimable dans son parti-

qu'il donnait à ces plaisirs, le Roi ne laissait pas que de beaucoup travailler, mais un peu moins ce voyage que l'hiver dernier, les chasses étant plus fréquentes à Fontainebleau. Il paraissait que, quoiqu'il fit beaucoup par lui-même, ses ministres prenant aisément un grand crédit sur son esprit, il s'en rapportait à eux sur presque tout; ainsi, sans qu'il y eût de premier ministre, chacun l'était dans son département, où il faisait faire presque

ministre; mais, sur les grandes affaires, il est incertain si le Roi lui confiait tout, étant né réservé sur cet article, et je serais tenté de croire qu'il en était plus amoureux en amant qu'en ami. »

Le Louis XV qui nous est montré ici, dessiné d'un crayon respectueux, mais sincère, est celui que madame de Pompadour a su dégager de l'élève ennuyé et taciturne du cardinal de Fleury. Le fond demeure obscur et



Cliché Giraudon.

BATAILLE DE LAUFELD. Tableau de COUDER. (Musée de Versailles.)

culier et cela ayant beaucoup influé sur son extérieur, de sorte qu'alors, la timidité étant secouée, on pouvait dire qu'il était parfaitement bien dégourdi. Il me paraissait toujours que tous les grands et bons principes lui restaient, mais qu'ils étaient (comme c'est fort l'usage à la Cour) accommodés et mitigés par l'agrément du bon ton et l'usage le plus général, qui tend à ce que l'on se persuade à la fin le vice permis, pourvu que l'on ne s'y donne qu'avec des sortes de ménagements et de la belle manière.... Malgré tout le temps

tout ce qu'il voulait, cependant avec ménagement et crainte des rapports de leurs ennemis au Roi, qui cherchait le bien et aurait désiré être instruit; il se donnait même quelques soins pour cela, mais peut-être pas assez ou ne s'y prenait-il pas bien. Comme on gagnait aisément sa confiance, ses maîtresses la prenaient plus aisément que les autres et, comme il aimait beaucoup madame de Pompadour, elle avait un très grand crédit. Il ne se faisait presque point de grâce sans sa participation, ce qui lui attirait toute la cour d'un premier

inquiétant, mais les dehors sont tels, que le Roi peut être dit, sans trop de flatterie, le gentilhomme le plus accompli de son royaume. On en devait faire honneur à la femme qui exerçait sur lui l'influence de tous les jours. et au portrait de laquelle le même peintre revient avec complaisance :

« Madame la marquise de Pompadour était rengraissée et mieux de figure que jamais, c'est-à-dire extrêmement jolie et pleine de grâce et de talents; elle avait même celui de son état, paraissant être née pour remplir

cette place. Elle se mêlait de beaucoup de choses, sans en avoir l'air ni en paraître occupée; au contraire, elle affectait, soit naturellement ou par politique, d'être plus occupée de ses petites comédies ou d'autres bagatelles que du reste. Elle faisait beaucoup de petites agaceries au Roi et employait l'art de la plus fine galanterie pour le retenir. Dans les commencements, elle cherchait à plaire à tout le monde, pour se faire des créatures, et surtout des gens de marque; alors, étant plus affermie et connaissant tout son monde, elle était un peu plus décidée et moins prévenante, mais toujours assez polie et cherchant à faire plaisir ou du moins à le paraître. » Il est aisé de prévoir, à ces derniers traits, que le caractère de la femme, qui ne s'impose plus les efforts d'autrefois, fera dominer bientôt l'esprit de coterie.

Cette vie des intérieurs, à laquelle elle préside, se modifie un peu chaque année. L'hiver suivant, à Versailles, on se plaint que les spectacles prennent de plus en plus de place et qu'on fait moins d'accueil aux courtisans qui ne jouent pas dans les comédies. Ce ne sont plus les chasses seules qui conduisent aux soupers, et souvent même les chasseurs sont sacrifiés aux comédiens. Certains soirs, les Cabinets semblent envahis par une « cohue ». M. de Croy trouve inconvenant de voir « les jennes gens s'y fourrer », et s'offusque d'y rencontrer « jusqu'à des trente-cinq personnes! » M. de Luyne écrit qu'il y a, « dans la petite galerie, une table longue comme celle d'un réfectoire ». Parmi tant de visages nouveaux, que lui fait accepter la marquise à l'occasion de son théâtre, le Roi n'est à l'aise qu'avec ses anciens familiers, ceux qu'il voit depuis des années autour de lui. Il reste pour eux le maître bienveillant qu'ils aiment véritablement et que le reste de la Cour ne connaît point.

Un après-midi de décembre 1748, il a ramené ses chasseurs au Petit-Château, c'est-à-dire à La Celle, l'aimable maison où plus d'une fois des fêtes ingénieuses, des bergeries dans les jardins, des ballets improvisés sous les berceaux ont amusé sa mélancolie. Il y a trouvé à table madame de Pompadour et ses amis, et la surprise qu'il leur a faite paraît l'avoir mis d'excellente humeur. Justement la marquise doit aller à Paris ce jour-là, pour assister à la première représentation d'une tragédie de Crébillon, *Catiline*, qu'elle tient à applaudir. A trois heures, le Roi la conduit à son carrosse et rentre à Versailles. « Il n'y eut pas de liste le soir, dit M. de Croy; le Roi me fit dire par le maréchal d'Harcourt de monter à cinq heures, et nous soupâmes tout en haut dans les petits petits (*sic*) Cabinets du dessus, dans le plus grand intérieur, rien que six avec le Roi, savoir : le Roi, le maréchal d'Harcourt, M. de Fleury, moi, M. de Joyeuse, le fils de M. de Croissy et son père. Le Roi fut charmant dans ce petit intérieur, d'une aisance et même d'une politesse infinies; il me parla beaucoup; ensuite, dans le cabinet du tour, il fit allumer un fagot et nous fit tous asseoir autour comme lui, sans

la moindre distinction, et nous causâmes avec la plus grande familiarité, hors que l'on ne pouvait oublier que l'on était avec son maître. A dix heures, nous vîmes arriver la voiture de la marquise; il alla la trouver, et nous sortîmes, bien contents de cette faveur particulière. »

Cette journée, où la marquise protégeait une tragédie, rappelle le rôle qu'à ce moment elle aimait jouer dans la République des lettres. Son « Mécénat » féminin, plus tard tout entier dévoué aux artistes, l'était alors aux écrivains. Ainsi l'assurait-elle au président de Malesherbes : « J'aime les talents et les lettres, et ce sera toujours pour moi un grand plaisir que de contribuer au bonheur de ceux qui les cultivent » Elle faisait pensionner sur la cassette les soixante ans de Crébillon, et obtenait de l'Imprimerie Royale une édition complète de ses œuvres. Elle allait accueillir le petit Marmontel, qu'on lui désignait comme un futur grand homme, et lui procurer une place dans les bureaux des Bâtiments, pour qu'il eût du génie tout à loisir. Bernis restait son conseiller, toujours obligeant pour ses confrères et désintéressé pour lui-même : « Je n'ai encore pu faire de bien à l'abbé, écrivait-elle; c'est le seul de mes amis qui soit dans le cas ». Guidée par le goût de cet honnête homme, elle se tenait au courant des productions nouvelles, dissertait des pièces de théâtre, s'occupait des élections à l'Académie.

Voltaire lui devait presque son fauteuil parmi les Quarante : s'il avait fini par avoir pour lui les Jésuites, à force de politesses, il lui manqua longtemps l'agrément du Roi, que la marquise seule put obtenir. Le bon Duclos, soutenu par elle, avait réussi également; mais elle servait avec non moins de zèle le médiocre abbé Le Blanc, ami du peintre La Tour et critique ordinaire des Salons dans le *Mercur*. A M. de Vandières, qui lui recommandait Gresset, elle répondait : « Je vous assure, mon frère, que j'ai dit à M. Gresset que je ne dirai pas un mot pour lui, attendu que je m'intéresse pour l'abbé Le Blanc. Je crois les places de l'Académie décidées dans le moment présent; qu'il se tienne tranquille, et je lui promets qu'à la première vacante, je m'emploierai pour lui avoir les voix des personnes de l'Académie que je connais. C'est un homme sage et vertueux, mais qui a peu d'amis ». La marquise s'exagérait sans doute l'influence qu'elle croyait avoir, car Gresset l'emportait sur l'abbé, qui ne devait jamais être élu.

L'auteur de *Vert-Vert*, alors dans sa grande gloire de petit poète, devient l'obligé de madame de Pompadour pour une de ces faveurs qu'elle sait distribuer avec grâce. Un charmant billet lui apprend un jour que le Roi lui accorde ses entrées aux représentations des Cabinets. On y prépare sa comédie du *Méchant*, ainsi que *l'Enfant Prodigue* de Voltaire, et bien que ces pièces, jouées déjà sur les théâtres publics, n'exigent point la présence des auteurs, madame de Pompadour a jugé équitable de leur procurer l'occasion de recevoir un éloge ou un encouragement du

Roi. Gresset, discret et fin, sait admirablement profiter des circonstances; il plait à tous ses interprètes, et lui-même admire de si bon cœur le duc de Nivernois, dans le rôle du Méchant, qu'il conseille à Roselli, l'acteur de la Comédie-Française, de venir étudier le jeu du grand seigneur.

Ces honneurs réussissent moins à Voltaire. Il est déjà insupportable au Roi, par ses empressements, ses familiarités, ses façons de prendre la parole devant lui et même, un jour, de le tirer par la manche. Il témoigne sa gratitude à sa protectrice par une maladresse singulière. Ravi de savoir qu'elle va jouer son personnage de Lise et d'être convié à l'applaudir, il lui adresse par avance ce compliment :

Ainsi donc vous rémissez
Tous les arts, tous les goûts, tous les talents de plaire :
Pompadour, vous embellissez
La Cour, le Parnasse et Cythère.
Charme de tous les cœurs, trésor d'un seul mortel,
Qu'un sort si beau soit éternel!
Que vos jours précieux soient marqués par des fêtes!
Que la paix dans nos champs revienne avec Louis!
Soyez tous deux sans ennemis,
Et tous deux gardez vos conquêtes.

Le madrigal est trop joli pour rester secret, et la marquise, parfaitement flattée, ne manque pas de le faire lire. Il court Versailles, arrive chez la Reine, chez le Dauphin, chez Mesdames, où l'effet est bien différent. Chacun trouve scandaleuse cette comparaison des conquêtes, et fort impertinente la prédiction de leur durée. Le Roi marque son mécontentement, et madame de Pompadour s'avise alors qu'elle a été l'oncée hors de saison. Quand Voltaire entre chez elle, croyant trouver des visages souriants et les félicitations d'usage, il s'aperçoit, au silence général, qu'il a excédé, pour la Cour, les licences qu'autorise la poésie.

L'aventure s'ébruite dans Paris; chacun sait que Voltaire est en disgrâce. Son départ pour Cirey et de là pour Lunéville, avec madame du Châtelet, est regardé comme une fuite; ses ennemis répandent qu'il est exilé. On ne lui a point fait tant d'honneur; mais il a compris de lui-même qu'il valait mieux ne pas repaître à Versailles. Quelque froideur s'en est glissée dans ses rapports avec la marquise. Toujours souffrant, souvent en voyage, il a d'excellentes raisons pour ne la plus voir, sans renoncer pour cela à se servir d'elle et à compter sur son dévouement.

La première occasion est encore à propos de théâtre. Le poète vient de faire représenter *Sémiramis*, avec un succès contesté, car ses adversaires ont mené une forte cabale en rappelant la vieille tragédie de Crébillon sur le même sujet. On a composé selon l'habitude une parodie, que la troupe italienne doit d'abord donner à la Cour pendant Fontainebleau, et Voltaire a la faiblesse de s'irriter par avance des égratignures d'un Montigny. Ses lettres sont remplies de doléances et d'invectives; il les multiplie pour faire interdire ces représentations qui vont, dit-il, bafouer devant le Roi un de ses gentilshommes. Étant à Commercy, chez le roi Stanislas, il le prie d'écrire à la Reine, envoie lui-même à la bonne princesse une supplique éloquent

et, par le même courrier, s'adresse à tout ce qu'il a d'amis à la Cour. Son fidèle d'Argental est chargé d'appuyer cette stratégie épistolaire : « J'écris à madame de Pompadour, et je lui fais parler par M. de Montmartel. J'écris à madame d'Aiguillon, et j'offre une chandelle à M. de Maurepas. J'intéresse la pitié de la duchesse de Villars, la bonté de madame de Luynes, la facilité bienfaisante du président Hénault, que je vous prie d'encourager. Je presse M. le duc de Fleury; je représente fortement, et sans me commettre, à M. le duc de Gesvres des raisons sans réplique, et je ne crains pas qu'il montre sa lettre, qu'il montrera.... Je suis bien sûr que vous échaufferez M. le duc d'Aumont.... Mes anges, engagez M. l'abbé de Bernis à ne pas abandonner son confrère, à ne pas souffrir un opprobre qui avilit l'Académie, à écrire fortement de son côté à madame de Pompadour; c'est ce que j'espère de son cœur et de son esprit, et ma reconnaissance sera aussi longue que ma vie ».

La Reine et ses pieuses amies se soucient peu d'épargner quelques lazzis à M. de Voltaire. La duchesse de Luynes lui répond que les parodies sont d'usage et qu'on a bien travesti Virgile. Madame de Pompadour seule se mêle de l'affaire et l'arrange. Elle fait dire à Voltaire par Montmartel « que le Roi est bien éloigné de vouloir lui faire la moindre peine, et que la parodie ne sera point jouée en sa présence ». Mais le poète n'est pas satisfait : il veut qu'on l'interdise aussi à Paris; il recommence ses plaintes, ses protestations, au nom de l'honneur des lettres blessé en sa personne. Cette fois, les bonnes volontés se lassent; MM. les Premiers gentilshommes ne s'engagent point, et M. de Maurepas ne semble pas vouloir priver les Parisiens d'un de leurs amusements favoris. La marquise doit intervenir encore, auprès de toutes les autorités de cour qui règlent les spectacles de la capitale. Elle obtient enfin l'interdiction définitive, et rend la paix à l'imagination surexcitée de son ami.

Quelques semaines après ces émotions, Voltaire s'enflamme de colères nouvelles. Il en veut, cette fois, à un de ses confrères, à celui-là même qu'il reproche à la marquise de lui préférer. Le vieux Crébillon s'est laissé louer outre mesure « par la canaille », aux dépens de l'auteur de la seconde *Sémiramis*; en sa qualité de censeur royal, il a proposé de retrancher des vers admirables de cette tragédie, et il n'a point refusé son approbation à la farce des Italiens. Ce sont là des abus intolérables d'un homme en place, des « procédés indignes ». Mais le grief le plus sérieux vient de la Cour et regarde leur protectrice commune.

Depuis longtemps, Crébillon avait en préparation son *Catilina*, dont ses amis disaient merveille, mais qu'il n'achevait point, jugeant

terminée sa carrière de poète tragique. Madame de Pompadour l'a mandé chez elle, à Choisy, a voulu entendre la lecture de cet ouvrage et l'a encouragé à le finir, en lui promettant une belle représentation à la Comédie-Française. C'est une touchante pensée que de procurer une dernière joie à un des maîtres de sa jeunesse. Elle a su pour cela rappeler à Louis XV que le Grand Roi donna à Corneille, vieilli et presque oublié, le bonheur de se voir « ressusciter », comme il le disait, sur le théâtre de Versailles.

Madame de Pompadour distingue mal Crébillon de Corneille, et l'amitié a toujours suffi à l'avengler. Le Roi, de son côté, fort indifférent au poète, prend l'homme en affection. Il entre dans les idées de la marquise, donne l'ordre de jouer *Catilina* et décide de renouveler avec magnificence les décors et les costumes, comme on vient de le faire pour *Sémiramis*. Jamais le Sénat romain n'aura été plus coquet sur la scène, avec ses toges de toile d'argent bordée de pourpre. Le succès semble assuré d'avance, non seulement par les admirateurs de Crébillon, mais surtout par la bruyante cohorte des ennemis de Voltaire, que Piron conduit au combat. La mode s'en mêle, les salons s'émeuvent, les loges sont retenues depuis trois mois, et la présence de la Cour, les applaudissements de la favorite, achèvent de donner à l'auteur l'illusion d'un suprême triomphe. Le Roi lui-même s'y intéresse, attend le retour de la marquise et lui demande avec empressement : « Eh bien ! avons-nous gagné notre procès ? avons-nous réussi ? »

Voltaire, qu'exaspéraient tous ces détails, s'efforçait en vain de croire à une chute complète : « La cabale veut bien crier, mais elle ne veut pas s'ennuyer, et il n'y a personne qui aille bâiller deux heures pour avoir le plaisir de me rabaisser ». Le public continua, pendant une vingtaine de représentations, à porter son argent au guichet de la Comédie. On goûta avec respect ce pathétique démodé, qui ne manquait point de grandeur. Helvétius disait que le caractère de Catilina était peut-être le plus beau qu'il y eût au théâtre, et le président de Montesquieu, enthousiasmé par la brochure, écrivait que son cœur était décidément fait pour le dramatique de Crébillon. Madame de Pompadour recueillit donc quelques suffrages, et l'on trouva naturel que la dédicace du poète lui rendît hommage :

« Il y a longtemps, disait-il, que le public vous a dédié de lui-même un ouvrage qui ne doit le jour qu'à vos bontés : heureux si on l'eût jugé digne de sa protectrice ! Et qui ne sait pas les soins que vous avez daigné vous donner pour retirer des ténèbres un homme absolument oublié ? Soins généreux qui ont plus touché que surpris : que ne doit-on pas attendre d'une âme telle que la vôtre ! »

On publia promptement ces engouements et ces querelles : Crébillon cessa d'être com-

paré à Sophocle; Voltaire seul garda l'affaire sur le cœur et voulut à son tour composer un *Catilina*, qu'il appela *Rome sauvée*, et où il donna des leçons à son rival. Il attachait à cet incident de sa vie une extrême importance; il en parlait à tout propos, écrivait par exemple au marquis d'Argenson : « Les personnes qui vous ont ôté le ministère protègent *Catilina*; cela est juste ! » Les mots qu'on prêtait à Louis XV achevaient de le dégoûter de son monarque et de l'acheminer vers Potsdam. Mais c'est surtout contre madame de Pompadour qu'il s'indignait, sans oser cependant écrire ouvertement ce qu'il pensait d'elle. Il ne pouvait excuser cet esprit de femme de n'avoir su préférer ses ouvrages à ceux de Crébillon, « les plus impertinents, disait-il, et les plus barbares qu'un ennemi du bon sens ait jamais pu faire : madame de Pompadour me faisait l'honneur de me mettre immédiatement après ce grand homme... ».

Jamais il ne pardonnera à la marquise d'avoir soutenu ce « vieux fou ». Rien n'effacera ce qu'il a pris pour une injure personnelle, ni les bontés passées, ni la discrétion sur les bons offices rendus, ni ceux qu'il sollicitera encore et qui ne lui manqueront jamais. Quinze ans plus tard, quand elle mourra, il proclamera « son attachement et sa reconnaissance », rendra un hommage sincère à la femme philosophe et la louera d'avoir pensé « comme il faut »; mais il livrera à ses amis le secret d'une rancune indéracinable : « Quoique madame de Pompadour eût protégé la détestable pièce de *Catilina*, je l'aimais cependant, tant j'ai l'âme bonne; elle n'avait même rendu quelques petits services... ».

Le duc de Richelieu reparut à Versailles, au retour du siège de Gènes, tout reluisant de son titre neuf de maréchal de France. Il y eut un instant de joie parmi les ennemis de la marquise, au début de 1749, quand l'habile joueur, que n'avaient point désarmé les prévenances épistolaires, vint prendre son année de Premier gentilhomme de la Chambre. « Tout le parti courtois, annonçait d'Argenson, craint beaucoup son arrivée, et véritablement il est capable de donner de bons coups de collier pour la gloire et la sûreté du royaume, pour chasser la maîtresse roturière et tyrannique de la Cour, et pour en donner une autre. » Dès les premiers jours, en effet, Richelieu affichait son désir de jouer un rôle, de départager les coteries, de reprendre l'oreille du Roi et, s'il y avait lieu, d'utiliser sa connaissance des femmes pour « croquer la petite Pompadour comme une fille d'opéra ». Tant de prétention en imposait à beaucoup de monde; le maréchal avait un cortège à Versailles quand il passait, et une grosse audience le matin, à son lever.

On attendait la première bataille qu'il allait livrer, et l'occasion lui fut offerte par la marquise elle-même.

(A suivre.)

PIERRE DE NOLHAC.





Le général Hardy



En lisant la correspondance intime et les mémoires militaires du général Jean Hardy, publiés par son petit-fils le général Hardy de Périni¹, on ne peut se défendre d'un sentiment d'orgueil rétrospectif et en même temps d'un retour mélancolique sur le passé. En 1789, quels hommes l'ancien régime léguait au nouveau, quelle transformation opérait en eux la grandeur des événements auxquels ils étaient mêlés, les perspectives qui s'offraient à eux pour la première fois, la possibilité pour les plus humbles et pour les plus obscurs d'arriver par leur mérite seul aux grades les plus élevés de l'armée, aux plus hautes dignités de l'État!

I

Voici, par exemple, un fourrier de Royal-Monsieur qui, à l'âge de trente ans, aurait peut-être attendu plusieurs années encore son brevet de sous-lieutenant. Les volontaires d'Épernay le choisissent pour leur chef et, au bout de quelques semaines, la canonnade de Valmy le fait chef de bataillon. Une fois ce premier pas franchi, les avancements se suivent avec rapidité, justifiés du reste par de rudes campagnes et par de brillants états de services. A trente-deux ans, celui que l'ancien régime aurait laissé pour toujours officier subalterne, reçoit le brevet de général de brigade. Commandant l'avant-garde de l'armée des Ardennes, le général Jean Hardy suit le sort de celle-ci lorsqu'elle se fond à Fleurus avec l'armée de Sambre-et-Meuse et passe alors sous le commandement de Marceau. Avec Marceau il prend part à la conquête de la Belgique, à la prise de Maestricht, au blocus de Mayence. Marceau mort, c'est lui qui, à la tête de douze mille hommes, assure les communications de l'armée de Sambre-et-Meuse avec l'armée de Rhin-et-Moselle.

La bravoure explique une partie de ces événements, mais il y a bien autre chose que la bravoure. Les qualités militaires se développent avec l'exercice du commandement, le coup d'œil s'aiguise, la puissance de travail s'accroît! C'est comme une ascension progressive de toutes les facultés. Aucun de ces résultats n'eût été possible sans une très forte préparation antérieure. L'exemple de Jean Hardy nous apprend une fois de plus que ce sont les cadres inférieurs de l'ancien régime qui ont organisé les armées de la Révolution, que sans l'instruction militaire, sans la force de résistance des vieux soldats qui les encadraient, le dévouement patriotique et le courage des volontaires eussent été

impuissants. Ce qu'il y a de plus merveilleux, ce n'est pas que Jean Hardy ait pu devenir en sept ans général de division, c'est que cet ancien fourrier ait acquis à l'ancien régime de Royal-Monsieur des connaissances aussi étendues, qu'il se soit trouvé en mesure de porter si aisément, avec autant d'autorité et de confiance en soi, les responsabilités du commandement.

Ses mémoires militaires sont des modèles d'observations précises. Au delà de la frontière, sur tous les territoires occupés d'abord par l'armée des Ardennes, puis par l'armée de Sambre-et-Meuse, chaque point est relevé, chaque cours d'eau étudié, chaque route et même chaque sentier indiqués avec les avantages ou les difficultés qu'ils présentent pour la marche des troupes; la population et les ressources en approvisionnements de chaque village sont soigneusement notées. Le général ne se contente pas de reconnaître le terrain, il se met d'avance en face des éventualités de la guerre. Telle position sera bonne pour prendre l'offensive, telle autre pour la résistance ou au besoin pour la retraite. Ici on trouvera un gué, plus loin un endroit favorable pour jeter un pont sur la Moselle, sur la Nahe ou sur le Rhin.

Temps heureux et glorieux où il s'agissait non pas, comme aujourd'hui, de reconquérir des fragments de la patrie mutilée, mais de pousser en avant, toujours plus loin, la marche des armées françaises.

Tout le travail de Jean Hardy se fait sur la terre étrangère, sur l'éternel champ de bataille que nous offrent, au delà de notre frontière, les territoires allemands. Ce sont des études d'ensemble sur les positions militaires entre Trèves et Coblenze, sur les communications qu'il est possible d'établir entre la Moselle et le Rhin. Le Rhin lui-même est dépassé. L'auteur des mémoires se demande si, sur la rive droite du fleuve, la France n'aurait pas un intérêt commercial à favoriser la navigation de la Lahn. Puis ce sont les Pays-Bas de Luxembourg à Maestricht, c'est le Danube qui attirent l'attention du général.

L'invasion de la France en 1792 a si misérablement échoué que, quatre ans après, il n'en reste en quelque sorte aucun souvenir. Aucune crainte d'un retour offensif de l'ennemi ne perce dans les préoccupations de nos généraux. Ils ne regardent jamais en arrière pour assurer la défense du sol national. La question ne se pose même pas à leurs yeux. Ils vont devant eux avec une confiance absolue dans le succès de leurs armes et la certitude de la victoire. C'est ce qui explique leur incroyablement audace. Ils ne doutent jamais ni

d'eux-mêmes, ni de leurs troupes, ni du résultat final.

La correspondance intime de Jean Hardy respire le plus vif enthousiasme. Il pense quelquefois à la mort. Comment en serait-il autrement? Il a vu tomber à la fleur de l'âge deux de ses chefs, deux des généraux les plus aimés de l'armée, Marceau et Hoche. Mais il ne prévoit pas la défaite. Aucune crainte de ce genre n'effleure même sa pensée. S'il faut mourir, il est prêt. « Mon existence est à la patrie, écrit-il. C'est sa propriété. Quand le devoir et l'honneur parlent, les intérêts particuliers se taisent. » La mort lui apparaît d'ailleurs dans un cadre glorieux, au milieu du deuil de ses compagnons d'armes, avec le cortège imposant et la pompe grandiose des funérailles militaires. En prononçant, le 24 septembre 1797, l'éloge funèbre de Marceau, il revoit par la pensée tout un ensemble de scènes et d'émotions qui exaltent les courages et transforment la mort en apothéose : Marceau, le corps percé d'une balle de carabine, se faisant descendre de cheval et demandant qu'on cache sa blessure; ses soldats, désespérés, l'emportant sur leurs fusils jusqu'à Altenkirchen; son état-major en larmes autour de lui; lui seul, à travers ses souffrances, conservant la sérénité; puis, le touchant spectacle des généraux autrichiens défilant devant son lit, voulant rendre à un si noble adversaire les derniers devoirs et les derniers honneurs.

II

A des hommes de cette trempe, montés à ce degré d'exaltation et d'enthousiasme, rien ne paraît impossible. Le Directoire n'a plus besoin de Jean Hardy sur le Rhin, il le désigne pour une besogne d'une tout autre nature, sur un théâtre tout à fait différent. Il s'agit de débarquer en Irlande et de soulever contre les Anglais la population de l'île. Un esprit timoré se demanderait s'il sera possible d'échapper aux croisières anglaises, et si, une fois débarqué, on trouvera à coup sûr en Irlande le concours qu'on espère. Jean Hardy n'y regarde pas de si près. Il sait qu'il aura sous ses ordres des soldats admirables; les réfugiés irlandais qui servent dans son état-major lui assurent que les habitants de l'Irlande n'attendent que l'arrivée des troupes françaises pour prendre les armes. Il n'en demande pas davantage, et avec une foi merveilleuse dans le succès, il écrit à sa femme qu'il s'agit d'une simple expédition de trois ou quatre mois.

La réalité donne une série de démentis à

1. Correspondance intime, 1 vol. in-12, Paris, Plon.



LA MORT DE MARCEAU. — *Tableau d'Émile Boutigny.*

Cliché Neurdein frères.

ces illusions. Dès l'arrivée à Brest il faut en rabattre. Les troupes sont dans un état de nudité qui fait pitié; pour les rhabiller il ne reste pas une guenille dans les magasins. Puis c'est la flotte anglaise qui croise devant Brest et qui empêche d'en sortir, c'est une tentative de sortie nocturne qui échoue par une fausse manœuvre de deux frégates françaises. Enfin en vue des côtes même d'Irlande, c'est un combat naval dans lequel le bâtiment qui porte le commandant en chef est attaqué par cinq bâtiments anglais. Après une résistance héroïque, avec cinq pieds d'eau dans la cale, avec un poste encombré de blessés, les manœuvres coupées, les voiles en lambeaux, les batteries démontées, le gouvernail ne fonctionnant plus, il fallut amener son pavillon. Le futur conquérant de l'Irlande se trouva simplement prisonnier des Anglais.

Aurait-il réussi dans son entreprise s'il était parvenu à débarquer? Il est permis d'en douter. Son lieutenant, le général Humbert, parti de Rochefort précipitamment et sans ordres, avec 1150 hommes et 5 pièces de canon, eut la bonne fortune d'atterrir en Irlande et remporta même, pendant quelques jours, des succès éclatants. Mais la levée en masse qu'avaient annoncée les patriotes irlandais ne se produisit pas, un millier d'insurgés à peine, mal équipés et mal armés, se joignirent à la petite division française, qui, après une série de combats glorieux, fut enveloppée et obligée de mettre bas les armes devant les quinze mille soldats de lord Cornwallis. Son épopée avait duré quinze jours.

A la suite de l'expédition d'Irlande, Jean Hardy éprouve pour la première fois quelque découragement. Habitué à triompher de tous les obstacles, il vient de rencontrer cette fois deux ennemis plus forts que lui, contre lesquels sa bravoure personnelle et ses talents militaires ne peuvent rien, la mer et la flotte anglaise. Il en conserve un souvenir si désagréable qu'on peut le croire guéri de toute velléité maritime. Sa santé d'ailleurs est fort éprouvée. Il souffre d'une sciatique et de douleurs rhumatismales qui pendant des mois l'empêchent de monter à cheval; il va chercher du soulagement à Plombières, à Baden, à Schinznach. Il n'en est pas moins nommé divisionnaire à l'âge de trente-sept ans. Peu de temps après, le poste d'inspecteur général aux revues, en le fixant à Paris, en lui per-

mettant de connaître enfin les douceurs de la vie de famille, semble lui promettre un long repos.

III

Mais le repos n'est pas fait pour des tempéraments tels que le sien. Il possède tous les éléments du bonheur, une position brillante et lucrative, une femme charmante, deux beaux enfants. Le traité de Lunéville semble assurer pour longtemps la paix du monde. Un autre aurait joui tranquillement de tous ces biens. A peine Jean Hardy en a-t-il eu la primeur qu'il suffit d'un appel de clairon pour le faire repartir. Il est lié avec le général Leclerc, avec Pauline Bonaparte, qu'il a rencontrée à Plombières. Leur influence décide de sa destinée. Envoyés par le premier consul à Saint-Domingue, ils ont besoin d'un divisionnaire de choix; ils font signe à Jean Hardy et celui-ci quitte tout pour les suivre.

Comme à la veille de l'expédition d'Irlande, son optimisme naturel, son imperturbable confiance dans le succès des armes françaises lui dissimulent les difficultés de l'entreprise. Il est convaincu qu'en un mois l'armée de Toussaint Louverture sera anéantie et l'île reconquise.

Ce serait vrai si l'on n'avait que les hommes à combattre. Le débarquement se fait devant le Cap-Français sans aucune difficulté. Jean Hardy, qui commande l'avant-garde, rencontre peu de résistance. Trois chaloupes ayant échoué sur des bancs de sable, près du rivage, les soldats entrent dans l'eau jusqu'aux aisselles et les nègres, effrayés, prennent la fuite dans la montagne. Le lendemain, dès 5 heures du matin, la marche recommence. « J'avais neuf grandes lieues à faire, écrit le général, avec des soldats qui n'avaient rien à boire ni à manger. Je me suis mis à pied à leur tête; j'ai causé avec eux pendant toute la route, les encourageant à bien faire et les maintenant dans le plus grand ordre. » Attaqué par Toussaint Louverture lui-même, il lui suffit d'une demi-heure pour mettre l'ennemi en déroute.

Maître des villes de la côte, Leclerc prépara un mouvement concentrique pour envelopper les nègres réfugiés dans l'intérieur de l'île et les forcer à mettre bas les armes en leur coupant toute ligne de retraite. Là encore, la division Hardy, sous les ordres directs

du capitaine général, joue un rôle prépondérant. C'est elle qui prend d'assaut le morne où le meilleur lieutenant de Toussaint Louverture s'est retranché; c'est elle qui traverse au pas de charge le ravin où les noirs essayent de se rallier; c'est elle encore qui enlève une position défendue par Toussaint Louverture avec ses gardes et l'élite de son armée, et qui s'empare de leurs approvisionnements. « La faim, la soif, les privations, les marches forcées n'ont pu ralentir l'ardeur de nos soldats, écrivait le chef d'état-major au ministre de la Guerre. La France peut être fière de son armée de Saint-Domingue. »

Diplomate autant que brave, Hardy ne compte pas uniquement sur la force des armes. Il croit au succès des bonnes paroles et surtout des actes généreux, à la propagande par les idées. Il parle bien la langue de son temps, avec un peu d'emphase et de déclamation, mais avec un accent dont la sincérité perce sous des paroles quelquefois trop sonores. Il a un genre d'éloquence à lui, une parole chaude et vibrante, bien faite pour enflammer les imaginations et pour entraîner les foules. Il avait fait pleurer ses soldats en prononçant l'éloge funèbre de Marceau; il aurait ému les Irlandais si la proclamation qu'il leur adressait avait pu leur parvenir. Il trouve les accents qui doivent émouvoir les nègres et c'est en leur écrivant, en causant avec eux, qu'il obtient la soumission de leurs principaux chefs.

Malheureusement, tant de vaillance, tant de nobles efforts sont inutiles. Un ennemi plus dangereux que les noirs nous guette : la fièvre jaune. Hardy est emporté le premier et, après lui, Leclerc, Richemont, plus de la moitié des vingt-deux mille Français qui avaient débarqué dans l'île. Pendant plus d'un demi-siècle la citadelle du Cap-Français, où fut enterré le vainqueur de Toussaint Louverture, s'est appelée le fort Hardy. Mais la domination française ne lui survécut que quelques mois. Le 28 novembre 1805, Rochambeau, bloqué par les escadres anglaises, étroitement investi au Cap-Français, réduit à trois mille soldats épuisés par la fièvre, ne recevant aucun renfort de la mère patrie, se résignait à capituler, et la France, dont le domaine colonial avait déjà été si appauvri au siècle précédent, perdait ce jour-là la plus riche, la plus florissante de ses colonies.

ALFRED MÉZIÈRES,
de l'Académie française.



Mesures de police

Quinze jours avant l'attentat de Damiens, un négociant provençal, passant dans une petite ville à six lieues de Lyon, et étant à l'auberge, entendit dire, dans une chambre

qui n'était séparée de la sienne que par une cloison, qu'un nommé Damiens devait assassiner le roi.

Ce négociant venait à Paris; il alla se présenter chez M. Berryer, ne le trouva point, lui écrivit ce qu'il avait entendu, retourna le voir et lui dit qu'il était, puis repartit pour sa province.

Comme il était en route, arriva l'attentat de Damiens. M. Berryer, qui comprit que ce

négociant conterait son histoire, et que cette négligence le perdrait, lui, Berryer, envoya un exempt de police et des gardes sur la route de Lyon.

On saisit l'homme, on le bâillonne, on le mène à Paris; on le met à la Bastille, où il est resté pendant dix-huit ans.

M. de Malesherbes, qui en délivra plusieurs prisonniers en 1775, conta cette histoire dans le premier moment de son indignation.

CHAMFORT.



La vie amoureuse de François Barbazanges

XVI

Dans la bibliothèque qu'éclairait un seul flambeau, François Barbazanges, son luth posé sur les genoux, écoutait le récit de Pierre.

— Connais-tu Laguenne, François ?... C'est un bourg, sur la route d'Argentat, dans la vallée de l'Avalouze. Il y a une place plantée d'ormeaux où l'on danse, les jours de *vote* ; un petit pont sur le torrent et une pauvre église au clocher carré, coiffé d'un toit pointu. Les bicoques sont délabrées. L'espace entre les collines est si étroit que, par les venelles, à l'extrémité de chaque rue, on voit une muraille de granit bleu et de sombre verdure, fermant l'horizon....

« Nous entrâmes à l'auberge, qui est une vieille bâtisse fort accueillante, avec son toit quadrangulaire, son escalier apparent, ses fenêtres ornées de masques de pierre en manière de modillons. Le jardin a été coupé sur le parc d'un petit château, dont on devine la façade et les tourelles. L'hôtelier, qui est riche, l'acquit naguère du châtelain, qui est gueux, et ce potager planté de fleurs et de légumes conserve pourtant quelque trace de sa première splendeur.

« C'est là....

Il s'interrompt, souriant et soupirant, les yeux perdus, comme regardant en lui-même le tableau qu'il décrivait : le jardin campagnard, divisé en carrés, rempli de choux vert bleu et rouge prune, d'asperges légères, d'oignons montés balançant une grosse boule en filigrane sur une tige rigide.... Les fleurs qui poussaient là avaient déjà les nuances de l'automne, presque toutes jaunes ou violettes, ou pourpre, ou d'un rose fané ; fleurs communes, fleurs naïves dont les noms charmants égaient les refrains populaires et les très anciennes chansons : la belle-de-nuit, la belle-de-jour, la fleur-de-la-Passion, la marguerite-reine, et le pied-d'alouette si vivace, et la « jalousie », et les grands tournesols d'or qui rayonnent autour d'un disque en perles brunes.... Puis, une surprise, au bout du jardin, quatre beaux ifs centenaires, en forme de pions d'échecs, devenus énormes, depuis si longtemps qu'on ne les taille plus.... Leurs boules supérieures se sont rejointes et cela fait un toit, quatre portes en arcades, un véritable cabinet de verdure. Le jour y pénètre, comme teinté d'émeraude et glissant à travers des épaisseurs d'eau, une lumière de grotte au fond d'un lac, qui

baigne de verts reflets et d'éternelle fraîcheur une lourde table de pierre....

— Je n'y puis songer sans émoi, bien que j'aie l'âme dure et prosaïque.... Aucun lieu ne sembla plus propre à l'amour. J'y fis porter le souper, champignons sautés, ragoût, écrevisses, un pâté de volaille et de la *tome* de Brach. La fille qui avait marqué une joie extravagante, cependant que nous cheminions, montrait quelque mélancolie, et je m'appliquai à la divertir par des chansonnettes gaillardes.... J'en connais plus d'une ! ajouta Pierre.

Il sourit, et fredonna :

Un doux baiser dessus ta bouche
Ne suffit pas, ma Cléri !...
Permits-moi donc....

— Oh ! oh ! dit François, c'est un refrain qui plaît aux Chabrettes !

— Tu peux dire : aux femmes de toutes conditions !... En même temps, je surveillais le verre de la fille, et le remplissais sans cesse du meilleur vin d'Allasac. Bientôt elle s'amusa autant que moi-même : elle rit, chanta, badina, fit cent folies, et, se transfigurant à

mes yeux, me parut la plus aimable maîtresse du monde.

— Le vin d'Allasac la rendait-il plus belle, ou toi plus indulgent ?

— Je ne sais.... La grâce de ses gestes, l'éclat de ses prunelles, la douceur de son rire, enfin cent charmes imprévus me firent oublier qu'elle était maigre et noireude et de la plus vile extraction. Quelques baisers ravis me laissèrent la bouche aussi ardente que si j'avais mordu dans un piment. Je sentis la brûlure de ce baiser jusqu'à l'âme, et, pour la première fois de ma vie, je fus plus faible, plus bête, plus épris que je ne voulais....

François dit, d'un ton d'affectueuse raillerie :

— Et, n'est-ce pas, la Chabrette abusa de ta faiblesse, de ta bêtise, de ton désir ?... Elle t'a dévalisé, la vilaine !... Toi, l'économe et le prévoyant !...

— Non, François. La Chabrette aime le plaisir et méprise l'argent....

— Alors ?

— L'heure avançait. La bonne hôtesse, favorable aux amants par inclination et par intérêt, mit tout le dessert à la fois sur la table et se



Laguenne est un bourg, sur la route d'Argentat, dans la vallée de l'Avalouze. Nous entrâmes à l'auberge, qui est une vieille bâtisse fort accueillante, avec son toit quadrangulaire, son escalier apparent, ses fenêtres ornées de masques de pierre en manière de modillons. (Page 185.)

retira dans la maison. La salle de verdure nous dérobait à la vue des indiscrets. L'odeur du regain venait jusqu'à nous. La lune, haute dans le ciel, blanchissait la nappe à travers le euillage....

« Quel effet n'attendais-je pas de mes discours, du vin, de la solitude, de la nuit ? Encouragé par la gaieté de Margot, je l'attirai sur mes genoux, et baisai derechef sa bouche, qu'elle ne défendait pas. Mais à peine tentai-je quelques privautés que l'étrange fille, me repoussant, se leva, se mit à l'autre bout de la table, silencieuse et regardant le sol d'un air chagrin. J'attribuai ce changement à la coquetterie plutôt qu'à la pudeur, et je voulus reprendre l'avantage.... Alors elle me dit, fort

sérieusement, qu'elle me demandait pardon ; qu'elle n'aurait pas dû me suivre, sachant ce que j'espérais d'elle ; qu'à la vérité, elle ne croyait pas impossible, un moment plus tôt, de m'accorder ses faveurs, mais que son humeur avait changé, et qu'elle me suppliait de retourner, seul, à Tulle.... Tout ce que je pus lui dire, avec bonté, avec aigreur, avec rage, fut inutile.... Elle n'en démordit point. Je la vis même pleurer. Et, la résistance augmentant mon désir jusqu'à me faire craindre de devenir véritablement amoureux, je ne voulus point rompre tout net, et je raccompagnai l'ingrate jusqu'à l'Enelos.... Enfin, je la quittai, elle assez triste, moi furieux et confus, emportant la promesse d'un rendez-vous pour le lende-

main, après l'Angelus, au lieu nommé le Gouffre de la Fille....

— Près de l'Estabournie.... Je connais l'endroit.

Les amours de Margot et de Broussol commençaient d'inquiéter François Barbazanges.

Pierre continua :

— Il y a de cela quinze jours, et, quinze fois, l'Angelus sonné, je me suis esquivé du logis pour aller trouver cette créature ! Quinze fois, je t'ai conté des mensonges, mon bon François.... J'emmenais Margot hors la ville, au Riou-Bel, au Puy-Pinson, à la Roche-Bailly, et jusque derrière le cimetière, partout enfin où nous ne risquions pas de rencontrer le Chabrilat ou le Galapian. Ces promenades nocturnes arrangèrent un peu mes affaires. Je compris que la Chabrette, fille abandonnée à des malotrus, voulait, une fois dans sa vie, être conquise. Elle souhaitait qu'un bourgeois, pour l'obtenir, la priât comme on prie les dames, et lui rendit les mêmes soins. Je n'y avais pas trop de peine, car la compagnie de cette méchante est des plus agréables, et jamais une simple artisane ne montra tant de verve, et de gentillesse, et de vivacité. Elle me fait songer à l'aventure de Riquet à la Houpe, tellement son esprit peut embellir son visage.

— Et ton ardeur croissait....

— De jour en jour.... Bientôt je fus incapable de penser à autre chose qu'à cette créature dont les moindres caresses m'étaient disputées chèrement. J'en perdais le boire et le manger. Et je crois, ma parole, que si ce manège continuait, il me faudra rendre l'âme, ou m'en aller à l'hôpital des fous.

— Ah ! Pierre, tu es amoureux, toi le frivole et le volage, toi que je nommais « l'inconstant Hylas » !... Tu aimes cette misérable Chabrette.... Non point, tu la désires, comme un ivrogne la bouteille, et tu te veux saouler d'une si infâme passion !

— Grand merci de la comparaison ! dit Pierre, un peu fâché. Cela te sied, de me faire des remontrances, toi qui es de marbre et de glace, véritable Joseph du Limousin, émule de Scipion, petit saint Jean en bois doré !... Ton tour viendra, mon camarade !... Tu feras le sot, et le languoureux, à ton tour.... Assurément, la Chabrette n'est pas une Astrée, et je ne suis pas un Céladon. Je ne la veux point épouser ; je ne la veux point servir toute ma vie, et j'avoue même, à parler franc, que je ne l'aime point. Mais je la veux, je la veux.... Le goût m'en passera quand je l'aurai eue.... Et tant que je ne l'aurai point, cette maudite, je serai désagréable à tout le monde, importun à moi-même et très malheureux.

— Eh bien, que faire ?

— Si tu voulais....

— Que puis-je ?

— Tout, oui, tout dépend de toi....

— Je puis te donner la Chabrette !

— Écoute.... Je t'ai dit naguère que Margot était amoureuse de toi, comme toutes les filles de Tulle.... Mais elle m'a détrompé de mon erreur en déclarant... tu vas rire !... que tu avais la mine hautaine et revêche et que tu devais toute ta bonne grâce à ton habit.



« Quinze fois, l'Angelus sonne, je me suis esquivé du logis pour aller trouver cette créature.... J'emmenais Margot hors de la ville, partout où nous ne risquions pas de rencontrer le Chabrilat ou le Galapian.... Ces promenades nocturnes arrangèrent un peu mes affaires.... » (Page 186.)

— A mon habit?

— « En vérité, m'a-t-elle dit ce soir même, j'admire ce vêtement noir, à peine rehaussé d'or, que porte toujours M. François Barbazanges. Certes, si vous faisiez échange d'habits avec votre camarade, vous auriez bien meilleure façon. Ce drap gris à passements écarlates me déplaît horriblement.... » J'assurai la Chabrette que j'allais, de ce pas, commander chez Levraud un habit tout semblable au tien. « L'aurez-vous demain dimanche? — Demain, c'est impossible, mais dans une semaine tout au plus.... — Dans une semaine!... Nous pouvons trépasser, vous et moi, et le monde finir, avant une semaine!... Monsieur Broussol, faites comme il vous plaira. Mais si, demain, pendant les vêpres, vous venez chez moi avec l'habit de M. François Barbazanges, il est possible que je ne vous refuse rien.... »

— La sotte, l'effrontée, l'impudente! s'écria François.

— Il est vrai, le caprice est singulier.

— Ridicule!...

— Hélas!

— Plus que ridicule : indécent!

— Cela te fâche.... Et pourtant!... Ah! François, tu ne sais pas quel souci tu m'ôtteras.... Pour ton bonheur, pour ton plaisir, je ferais des choses plus malaisées que de te prêter mon habit.... Il t'en coûterait si peu de contenter la Chabrette, et moi-même!...

François avait rougi. Il posa son luth et commença de sermonner Pierre.... Mais celui-ci ne voulut rien entendre.

— Oui, je suis fou, je suis grotesque.... Ça m'est égal!... Je veux la Chabrette! Il me faut la Chabrette!

— Eh bien, déguise-toi, à ton gré! Tu ne feras jamais qu'un personnage d'imbécile, dit François, vaincu et fâché! Prends ma défroque et va voir ta Chabrette!... Je te souhaite bien de l'agrément.

XVII

« Belle, si tu voulais me faire des promesses....

Prends l'anneau d'or que j'ai au doigt.

La belle, si tu m'aimes, ce serait pour toi. »

La belle fut pas au lit, le beau gallant arrive :

« Ouvrez la porte à votre amant.

Il vient de faire un tour dedans le régiment. »

Son père lui répond : « Ma fille, elle est trop jeune, Trop jeune encor, n'a pas quinze ans.

Vous pouvez faire un tour dedans le régiment. »

Près de la lucarne de la chambrette, Margot reprit un vieux jupon. A mi-voix, elle chante. Sur la table, parmi les pelotons de laine, une tige d'oignons roses trempe dans un verre ébréché.

Quand l'galant fut parti, son père la marie

Avec un vieillard d'soixante ans.

Et la pauvre fillette, ell' n'avait que quinze ans.

« Ma fille, prendrais-tu ce vieillard pour nous plaire?

— Hé! oui, papa, je le prendrai,

Et jamais de la vie mon cœur pourra l'aimer.

Maman, faites mon lit pour le soir de mes noces,

Mettez-moi z'y des draps bien blancs,

Pour qu'à la première nuit, je dorme doucement. »

Dehors, le silence dominical pèse sur un

morne paysage, murs effrités, toits bruns que domine la tourelle hexagonale du Fort-Saint-Pierre. Le soleil est si terrible qu'il a dévoré tout le bleu du ciel. Il brûle, dans une fournaise blanche. Et Margot chante, tristement. Sa voix, à la fin du vers, traîne et prolonge une lente modulation en mineur, qui imite le gémissement de la vielle.

Mais, au bout de sept ans, le beau gallant arrive :

« Ouvrez la porte à votre amant.

Il vient de faire un tour dedans le régiment.

— Ma port' je n'ouvre pas, cas je suis mariée,

Mariée depuis longtemps.

Mon cœur, il est à plaindre, à toi fidèlement.

— Si t'avais attendu sept ans de plus, la belle,

Nous serions mariés tous deux

Ton cœur serait tranquille et le mien bien heureux! »

« Voilà une sotte fille! pense Margot. Que n'ouvre-t-elle sa porte, malgré son papa et malgré son mari!... Comment peut-on, par obéissance, et quand on est aimée, épouser qui l'on n'aime point!... »

Elle pique l'aiguille dans la futaine.... La voilà donc seule et tranquille pour tout un jour. Ce matin, elle a vu, place de la Bride, M. Pierre Broussol, vêtu de drap gris à passements rouges, et cette vue lui a donné un sensible plaisir.

Elle murmure :

Et jamais de la vie, mon cœur pourra l'aimer....

Et pourtant, depuis la soirée de Laguenne, qu'a-t-elle fait, sinon de s'évertuer, le plus consciencieusement du monde, à aimer M. Broussol? Il lui semble que ce jeune homme, mieux qu'un autre, la guérira du mal qui la tient.

Elle tourne la tête vers le fragment de miroir.... Il est vrai qu'elle a bien souffert, qu'elle est très changée; ses joues ont pâli; sa ceinture est plus fragile; ses yeux caves sont plus grands.... Elle enlaidit, et sa laideur malade ne l'encourage point à la vertu.... Et Margot, dans sa mémoire, considère la triste vie qu'elle mène depuis un an! Que de scandales dans tout l'Enclos! Mademoiselle Contrastin ne la veut plus recevoir. M. le curé la compare à toutes les prostituées de l'Écriture, et parfois à une bête piquée de laons. Et certes on pourrait croire que la malheureuse se jette aux débauches pour fuir un invisible ennemi.

Parfois elle se rappelle le discours de M. de Lagarde, et le feint désespoir d'Alcimède. Elle revoit François Barbazanges endormi sur son luth. Ce discours ridicule, cette vue charmante l'ont instruite de son état : elle sait que l'amour existe, et qu'elle aime, et qu'elle en meurt.

Aimer François Barbazanges, le plus orgueilleux des hommes et le plus froid, l'aimer sans rien attendre de lui, pas même l'aimône d'une caresse!... Une grande sottise, vraiment!... Le « Tendre » est bon pour les couventines, pour les vieilles filles précieuses, pour les dames mariées à des jaloux. Mais une fille libre de Tulle-la-Paillarde, une Margot Chabrilat n'a que faire de soupirer! Elle a son orgueil aussi, la Chabrette! et elle se dit que le plaisir est un bon remède à

l'amour. Si le Galapian est trop brutal ou trop stupide, il y a d'autres garçons dans l'Enclos!

Et la Chabrette tâche à se consoler.... Pourtant il y a des jours — lorsqu'elle est seule en sa chambre, penchée sur le métier — il y a des jours où le passé tombe, détaché d'elle, comme un haillon. Son âme semble toute neuve et nue, dans le grand silence, dans une pure blancheur. L'image de François lui apparaît alors, si aimable, si touchante, qu'à la contempler elle pleure de dévotion. Elle le remercie d'être lui-même; elle se trouve assez contente de le chérir humblement, obscurément, pour l'amour de l'amour, et elle n'a pas le moindre remords de ses péchés, parce qu'elle n'en a plus souvenance.

Ensuite elle se promet d'être sage, de travailler, de fréquenter l'église; elle songe à se rendre sœur converse dans un couvent. Un beau soir, la vieille Marceline, en servant le souper, dirait à madame Barbazanges : « Vous savez bien, cette fille au père Chabrilat, cette Chabrette qui vivait si mal! Le bon Dieu lui a fait une grâce : il lui a touché le cœur. Elle a pris le voile aux Ursulines. Ces dames l'ont reçue, parce qu'elle brode la dentelle et que son talent vaut une dot.... » Comme madame Catherine et François admireraient la sainte résolution de la Chabrette!... Et rêvant à ces choses Margot s'attendrit sur elle-même, pauvre pénitente. — car elle a beaucoup d'imagination.

Pendant quelques semaines, elle vit, en pensée, sa future existence de nonne. Mais l'émotion de l'âme gagne les sens.... La langueur des jours devient la fièvre des nuits : Margot ne peut dormir.... Son cœur lui fait un si grand mal qu'elle porte les mains à sa poitrine, et s'étonne presque de ne pas les retirer tout en sang.... C'est comme un couteau, fiché en elle, qu'elle ne peut arracher. Chaque mouvement, chaque soupir lui fait sentir la vive pointe.... Quelle détresse!... Jacques Chabrilat repose dans le galetas voisin. Par la lucarne ouverte, on voit la corne de la lune. Les rats trottent dans les greniers.... Que l'aube est lente à venir!... Sur le matelas, la fille amoureuse se tord avec des cris muets.... Elle presse ses bras contre sa bouche, et pleure, pleure, pleure.... Elle a le visage et le sein tout mouillés.... Ah! c'en est trop, Margot n'en peut plus!... Demain, oui, demain, elle s'ira jeter dans la Corrèze. Mais le lendemain, sa petite âme violente s'insurge furieusement.... Quoi! mourir en sa vingtième année, mourir pour cette froide statue qu'est François Barbazanges!... Ce serait plus bête encore que de se faire nonne, en un couvent. Il faut guérir, oublier et vivre....

Ainsi, dans ces alternatives de rage et de tendresse, Margot a vécu, sans guérir, sans oublier.

Elle a pensé, souvent, que sa misère tenait peut-être à la grossièreté de ses amoureux, et qu'un « monsieur » spirituel et bien fait la consolait incontinent de François Barbazanges. Cette idée lui est revenue, quand elle



Pierre, blessé au vif de sa vanité, et rendu à sa brutalité campagnarde, accabla la pauvre fille de mille injures. La nécessité de prendre pour sortir le manteau et le chapeau de François, fit redoubler son dépit. Alors, Margot cessa de le supplier. Immobile, les yeux à terre, elle ne parut point l'entendre, quand il partit. (Page 189.)

a rencontré Pierre Broussol. Le garçon lui plaisait; franc, joyeux, de mine rustique, mais agréable. Pourquoi donc, aux premières approches, éprouva-t-elle cette alarme inconnue, singulière, qui était, oui, de la pudeur?... Quelle répugnance invincible éternise sa résistance, son invraisemblable chasteté? Pauvre Chabrette!

Mon cœur, il est à plaindre, à toi fidèlement!...

Comment oublier que Pierre est l'ami de François? Elle s'applique à chérir Broussol et François s'interpose, et c'est à François que vont la tendresse et le désir de Margot. Elle

croit le sentir tout proche d'elle, en la personne de Pierre... et c'est ainsi que la folle pensée lui est venue de recréer l'illusion délicieuse, de goûter jusqu'à la fin suprême le plus mensonger des bonheurs. Elle a promis d'être à Broussol, s'il vient aujourd'hui, sous les habits de François Barbazanges...

— Il n'est pas venu, il ne viendra pas!

Elle se réjouit qu'il n'ait pas contenté ce caprice.... Soudain le premier coup de trois heures sonne à la cathédrale. Les cloches se déchainent brusquement. Un ouragan de sons entre par la lucarne, cogne les murs du galletas, fait trembler l'eau du verre où baigne,

plus lasse, la souple tige d'aillets.... La *Toussaint*, le *Couvre-Feu*, la *Saint-Laud*, appellent de leurs langues d'airain les chrétiens de la paroisse.... Le ciel ardent vibre. Les ondes du bruit semblent élargir les ondes de la lumière. Margot met ses mains sur ses oreilles en riant.

Et, comme elle se lève pour fermer la lucarne, elle aperçoit au seuil du galletas Pierre Broussol, en manteau noir, avec un chapeau noir à galon d'or et une cravate de dentelle.

XVIII

— J'ai heurté à l'huis, discrètement... mais ces maudites cloches.... Ah! fermez le volet, Margot! On ne s'entend plus parler.

Elle ne bougeait pas. Pierre poussa le vantail de la lucarne. Le tonnerre des cloches parut s'éloigner, s'éteignit.

— Monsieur Broussol!

— Hé! que sais-je? Dans cet attirail, je doute moi-même si je suis Pierre Broussol ou bien François Barbazanges. Voyez, chère Margot, quel soin j'ai pris de vous plaire, et dites-moi si j'ai meilleure grâce en tout ce noir que sous mon habit rouge et gris.... Vous aimez le noir, Margot. C'est un goût singulier. Il me paraissait, tout à l'heure, en m'habillant, que ma livrée d'amour avait je ne sais quoi de funèbre.... Ce noir, qui prête à François Barbazanges un certain air du feu roi Louis XIII, me donne la mine d'un corbeau. Enfin, vous l'avez voulu, et, comme vous êtes une personne très loyale, vous récompenserez mon obéissance par un baiser.

Il jeta son chapeau sur la table, son manteau sur la chaise et s'assit au bord du lit.

— Viens céans!

Il lui tenait les mains. Elle était debout, très pâle. Il observa qu'elle n'avait pas pris la peine de se bien accommoder, ayant gardé la corsette mme, le corset bas, le cotillon rouge, le fichu à fleurs des jours de semaine.

— Assieds-toi là. Tu me plais.

Il la voulait prendre sur ses genoux, mais elle n'obéit point, et s'assit tout contre Pierre. Flatté par le trouble évident de cette fille, il parla, parla, pour l'étourdir et l'apprivoiser.

— Regarde-moi.... Pourquoi ne veux-tu pas me regarder? Allons, lève ces beaux yeux! Il ne faut pas trembler ainsi. Il faut rire. L'amour est chose joyeuse entre toutes. Riez, ma mie!... Peut-être n'avez-vous connu que des marands. Vous verrez qu'on a bien plus de divertissement avec un honnête homme.... Donnez-moi votre bouche. Quoi?... la jone seulement?... Vous êtes une coquette, Margot; vous voulez que je vous aime à la fureur.... Certes, un doux nenni ne déplaît point, mais il y faut joindre un sourire.... Voilà un fichu que je hais fort. Le nœud en est bien serré. Souffrez que je le relâche.... Ah! vous êtes cent fois plus charmante, en simple corset.

La chemise de grosse toile écrue, froncée par une coulisse, bâillait un peu. Sous les caresses du galant, Margot frémissait avec le recul et le raidissement involontaire de la vierge qui a peur.

— Ayez confiance en moi, Chabrette! Je ne suis pas un fâcheux. Vous ne m'aimerez que selon votre envie, et si, quelque jour, ma passion vous importune, je vous ferai la révérence, sans colère et très poliment. Nous demeurerons les meilleurs amis du monde. Mais, pour l'heure, soyons amants et rien qu'amants. Comme dit Horace : *Carpe diem!* C'est du patois, ma chère, du patois de collège, et le dernier mot de la philosophie.... Eh bien?... eh bien?....

Il la devinait inquiète et rétive, et songeait qu'elle soutenait mal sa réputation.... Janetoun avait l'abord moins farouche. Habilement, il prodigua les madrigaux et les plaisanteries. La Chabrette détournait ses lèvres, unies obstinément.

Pourtant, entre ses cils, elle regardait Pierre. Il n'était pas beau, cramoisi de chaleur sous la perruque, et ses yeux un peu égarés avaient une expression rien moins que tendre. Margot remarqua que le désir donne à tous les hommes la même figure bestiale, et que M. Broussol, à cette minute, avait quelque chose du Galapian.... Une répulsion plus forte lui fit baisser les paupières. Mais, serrée dans les bras du jeune homme et ne voyant plus son visage, elle appuya sa joue au vêtement noir, au col de satin, aux manchettes de dentelles. Elle respira l'indéfinissable odeur de l'étoffe, qui n'était pas l'odeur du bel habit gris, et qui évoqua, tout d'un coup, François Barbazanges.... Sous ce drap strict et sombre, le cœur de François avait battu.... Cette cravate en point de Tulle, à semis de fleurettes, Margot l'avait brodée de ses mains, et chaque picot, chaque maille, lui rappelaient une émotion d'amour.... Délicatement, elle mania les pans légers; elle en voila ses yeux, ses lèvres; elle y baisa, elle y mordit le souvenir de François.... « François!... François! » Il est là, près d'elle.... Elle le tient embrassé.... Il répond en silence à sa folie silencieuse.... Hélas! une voix étrangère rompt le charme.... Margot s'éveille de son rêve, et comprend. Elle se redresse, lutte, crie :

— Non! je ne veux pas!

Trop tard! Pierre furieuse la brise, et elle le subit, pleurant d'horreur.

Le soleil décline, mais les tuiles surchauffées brûlent à travers le toit. L'arome des œillets, vanille et poivre, emplit la chambre close. Pierre suffoque. Il ouvre la lucarne, respire une gorgée d'air, et revient vers Margot.

— Vraiment! c'était François qu'il vous fallait!... Vous me faisiez tenir le rôle de François, et, pour contenter votre caprice, j'avais dû, moi, bonne bête, endosser le vêtement de mon ami!... Vous soupiriez le nom de François à mon oreille.... Parbleu!... j'ai entendu... j'ai compris... et, bon gré mal gré, la belle, il vous a fallu payer les frais de la comédie. Pierre Broussol est malcontent, mais il n'est point dupé!... Quoi? que dites-vous?... Que je vous ai violentée?... Eh! ne méritiez-vous pas un pire traitement?... Sur ce, pleurez tout votre saoul. Je m'en vas. François Barbazanges saura l'honneur que vous lui faites,

de l'aimer par procuration. Il en sera très flatté, je vous assure....

— Oh! monsieur Pierre, ne faites pas cela!... Je vous demande pardon, monsieur Pierre!...

— Il le saura, pour votre châtement.... Petite éhontée!... Vilaine coureuse!... Pierre Broussol n'était pas un gibier pour vous! Mademoiselle voulait tâter du Barbazanges!... Sachez que François a dédaigné des personnes parfaitement belles et nobles, qu'une fille de France lui semblerait à peine digne de lui, et qu'il a l'âme trop bien placée pour descendre à des carognes telles que vous!... Il connaît vos déportements. Il vous méprise!... Et votre perfidie infâme mettra le comble à l'horreur qu'il a de vous.

— Monsieur Pierre, au nom du bon Dieu!...

— Le bon Dieu n'a rien à voir en cette aventure, entendez-vous, suppôt du diable, tison d'enfer! Et je vais, de ce pas....

Margot releva les cheveux qui couvraient sa figure.

Ses yeux gonflés et rougis n'avaient plus de pleurs.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, monsieur Broussol! dit-elle sourdement.

Mais Pierre, blessé au vif de sa vanité, et rendu à sa brutalité campagnarde, accabla la pauvre fille de mille injures. La nécessité de prendre, pour sortir, le manteau et le chapeau de François, fit redoubler son dépit. Alors, Margot cessa de le supplier. Immobile, les yeux à terre, elle ne parut point l'entendre, quand il partit, rouge de fureur comique, claquant la porte et jurant Dieu.

XIX

Quand Pierre rentra chez les Barbazanges, il n'y trouva point François. Son premier mouvement fut de changer de costume et de réintégrer, avec ses habits, toute sa personnalité.

Cette opération ne se fit pas sans quelques jurons et blasphèmes : mais, à peine Broussol fut-il redevenu Broussol, que la bonté de son naturel emporta la rancune. Il songea qu'ayant tenu le personnage d'amant il avait eu les bénéfices de la comédie, et Margot la courtoise honte.

« Tout est pour le mieux, conclut-il, je m'allais éprendre de la donzelle, ce qui m'eût amené, tôt ou tard, des embarras. Mon désir est apaisé, ma passion éteinte, et je verrai désormais l'ingrate fille sans convoitise et sans regret. »

François parut sur ces entrefaites. Il ne demanda pas de confidence et on ne lui en fit point. Redoutant les brocards et les remontrances, Pierre ne voulait pas donner à son ami l'occasion de s'enorgueillir. Car, pour méprisable que fût Margot, il ne l'avait pu obtenir par son propre mérite, mais seulement à titre de fantôme, de Sosie et de reflet. Il y avait, dans sa discrétion, moins de délicatesse que de jalousie.

On soupa, puis les jeunes gens descendirent sur la place des Oules pour y chercher la fraîcheur. L'orage menaçait. On rencontrait, par les rues, des personnes accablées, dames sans fichu ni mante, artisanes en jupon court, bourgeois qui s'abordaient d'un air grave et



Des hommes levaient des torches. La flamme résineuse s'étalait, s'enroulait, parmi des vapeurs âcres. La scène sinistre apparaissait moitié dans les ténèbres et moitié dans une rougeur de sang. On courait, on gémissait. Un homme demi-nu criait : « — Elle n'est pas morte, je vous dis!... J'ai sauté dans l'eau après elle, et je l'ai tirée sur le gravier en un moment... » (Page 190.)

discouraient, à haute voix, sur les effets de la canicule.

Le médecin Jean Baluze, parrain de François, accosta les deux amis devant la cathédrale et les emmena chez lui pour goûter un vin de groseille que mademoiselle Louise Baluze faisait parfaitement bien. Chemin faisant, il se plaignit que M. Humbert Ancelin, évêque de Tulle, ne lui eût pas rendu visite après le trépas de madame du Verdier. Il regretta M. Mascaron qui avait un si beau génie et savait si bien vivre. Pour calmer le bonhomme, François lui demanda des nouvelles de sa famille.

— Mon gendre du Verdier est toujours fort triste, et mes sœurs fort accablées. Quant à mon frère Étienne, la mort de sa *fillole* lui a percé l'âme. Il va publier cette année son grand ouvrage de la *Vie des Papes d'Avignon* et il médite une *Histoire de Tulle*.... En attendant, il s'inquiète de l'établissement de Louise, et de la santé de mon petit-fils Mimy, qui est aussi son *fillol*. Ce qui montre bien comme un parrain peut avoir pour son fils spirituel une tendresse de père.

Parlant ainsi, M. Jean Baluze considérait François d'un œil fort doux. Il pensait à Louise, sa cadette, et sans doute, il espérait de son cher *fillol* faire un gendre.

On arrivait à la maison des Baluze, qui représentait, en raccourci, toute la province, avec ses vertus revêches, sa bonté sans grâce, ses routines et ses manies. Les vieilles sœurs du médecin y régnaient, occupées de dévotions et de cancanages, et fort chatouilleuses sur la politesse, craignant toujours qu'on ne leur manquât. La bonne grâce de François parut égayer leur deuil. Les chandelles furent allumées en des flambeaux d'étain, et l'on but le vin de groseille. M. Baluze avait tiré Pierre Broussol à part pour l'entretenir de ses mécomptes et des incivilités de ses concitoyens. Alors mademoiselle Louise, sachant que M. Barbazanges aimait les pierreries, alla querir une bague d'émeraude que son oncle lui avait envoyée de Paris. François, qui, par extraordinaire, était d'humeur joyeuse, mit la bague à son petit doigt, et regarda scintiller la pierre verte, l'éloignant tour à tour et la rapprochant des flambeaux. Ce jeu divertissait la demoiselle. Elle dit d'un ton caressant :

— La voulez-vous garder?

Et François, qui poursuivait le badinage, fit mine de cacher le bijou. Mais bientôt, prenant la main de Louise, il y remit l'anneau, ce qui émut singulièrement la fille, le père, les tantes, et même Pierre Broussol.

Louise, après un petit soupir, ôta la bague.

— Mon deuil, dit-elle, me défend dorures et pierreries. Je porterai cet anneau plus tard, quand je serai mariée, et si mon époux, comme moi, aime les pierres d'émeraude.

Ce mot d'époux la fit rougir. François changea de discours.

— Ce roulement..., n'est-ce pas le tonnerre?

Aussitôt les sœurs Baluze, jetant un cri, firent un signe de croix. La plus âgée, qui avait des lunettes de corne et un immense bonnet, s'emporta contre le chapitre de la cathédrale.... La vraie dévotion était perdue.... Les coutumes

pieuses disparaissaient.... C'était la faute à cet évêque de cour qui gouvernait Tulle. Où était la piété si pure de M. Rechignevoisin de Guron, de M. de Genouilhac!... Celui-ci, comme on redoutait la famine par excès de sécheresse, fit faire une très belle procession des reliques de saint Clair.... Et le cortège n'était pas rentré dans l'église que déjà la pluie tombait!

— Mais elle tombe, la pluie, sans qu'on ait fait de procession! dit Broussol.

L'averse crépitante battait les vitres. La foudre roulait continuellement par les gorges resserrées de la Corrèze. Et soudain la cloche des orages, la *Salveterre*, lança un appel éclatant....

La pluie tomba, drue, pendant une heure, puis cessa brusquement. Quand Pierre et François prirent congé de leurs hôtes, le refroidissement de l'air les saisit.

Ils s'en allèrent par les rues ruisselantes.

— Aimes-tu les émeraudes, François? Voudrais-tu voir la pierre verte au doigt de ton épousee?

— Pourquoi donc?...

— Mademoiselle Baluze en tient pour toi.

— Qu'en sais-tu?

— Cela se voit assez! Elle est aimable, cette fille... de bonne famille bourgeoise.... Elle a du bien.

— Plus qu'il n'en faut pour un amoureux. Mais j'estime mademoiselle Louise et je ne l'aime point.

— La passion gâte les ménages.

— Je ne me veux point marier.

— Alors ne joue plus avec Louise ce joli jeu de la bague qui la fait rêver et rougir.... Ah! François, comment fais-tu pour ensorceler toutes les femmes?

— C'est peut-être que je n'y pense point. L'esprit de contradiction!...

— Oui. La femme est comme l'ombre : suivez-la, elle vous fuit; fuyez-la, elle vous suit.... Étranges animaux que ces femelles!

— Tu n'es pas gai, mon camarade!... Ta Margot est donc bien exigeante?... Ordonne-t-elle que tu la viennes voir en habit d'évêque ou de président?

Ils tournaient l'angle de la tour de Maïsse.

— Qu'est cela? dit Pierre. Une rixe?... Un accident?

— Un malade qu'on porte à l'hospice?

— Un mort qu'on ramène?

L'escalier des Quatre-Vingts, tout mouillé et miroitant, était plein de gens accourus en hâte, s'appelant l'un l'autre avec des cris et des gestes de pitié. Ces ombres noires s'agitaient aux lueurs fumeuses des falots. Sur les balcons, des femmes, en coiffe de nuit, jetaient de grands « hélas!... » Un homme quasi nu, dégouttant d'eau boueuse, vif comme une truite de Corrèze et pareil à un démon des eaux, gesticulait en parlant très fort. D'autres, levant des torches, escortaient une civière. La flamme résineuse s'étalait, s'enroulait, parmi des vapeurs âcres. La scène sinistre apparaissait moitié dans les ténèbres et moitié dans une rougeur de sang.

On courait; on gémissait. Et l'homme deminu criait, pour rassurer les gens :

— Elle n'est pas morte, je vous dis!... J'ai sauté dans l'eau après elle, et je l'ai tirée sur le gravier en un moment.... Voyez : la drôlesse m'a mordu... Elle voulait mourir.... Ah! sacrée Chabrette!

La civière et les porteurs disparurent sous le porche de la maison qu'habitait Jacquou Chabrilat. Ce tendre père, étant par hasard au gîte, se répandit en lamentations qui allèrent jusque dans la rue attendrir les commères et briser le cœur de Pierre Broussol.

Étranglé par l'angoisse, le pauvre garçon ouït, comme en rêve, François Barbazanges questionner le sauveur de Margot, Noël Gravige, « maître pêcheur de la ville de Tulle », qui, les jours de marché, tenant son étal sur la place des Oules, connaissait fort bien la Chabrette. Il l'avait aperçue, au feu d'un éclair, tout échevelée et pleurante, courant sur la berge de la Corrèze, vers le gouffre de la Belle-Fille... Il l'avait vue faire un saut... quel saut!... un vrai bond de chèvre au plus profond de l'eau noire.

— Je l'ai retirée, en moins d'un moment, évanouie et blême à faire peur. J'ai crié.... Des gens sont venus. Ils ont emporté la pauvrete, sans la dévêtir, dans ses habits tout mouillés.... Et cela, messieurs, est fort mal, car l'orage a rafraîchi la nuit... Ah! Chabrette, triste Chabrette!... Il y a du Galapian dans l'histoire, messieurs.... Margot s'est noyée par chagrin, et, pour une fille de son âge, il n'y a de chagrin que d'amour.

Des commères apitoyées entraînèrent Noël Gravige en lui promettant du vin chaud mêlé avec du bouillon, ce qui est un bon remède contre le « sang glacé » et les défaillances. La foule se dispersa. Les torches, écrasées sur le pavé, dans les flasques boneuses, sifflaient en s'éteignant.

— Allons-nous-en, dit François. Tu frémis encore, mon pauvre Pierre!... Mais puisque la fille est sauvée?... Tu l'iras voir demain....

Broussol fit signe qu'il ne voulait point parler. Revenus à la maison, il leur fallut contenter la curiosité des Barbazanges, avant de se retirer dans leur appartement. Là, Pierre, à bout de courage, se jeta sur son lit et fit cent extravagances de désespoir, comme de s'arracher la perruque et de se frapper l'estomac. Il se prodigua les noms de traître et d'infâme, de brutal et d'assassin.... Ces paroles, entrecoupées de sanglots, effrayèrent grandement François. Il ne douta point que « l'inconstant Hylas » n'eût montré, dans la victoire amoureuse, quelque dessein de proche perfidie. Margot, sincèrement éprise, avait-elle préféré la mort à l'abandon?

— Ah! mon Pierre, dit-il avec douceur, tu ne te croyais pas aimé de cette créature, et voilà qu'elle t'a donné la plus touchante marque de sa passion!... Mais qu'as-tu fait? Qu'as-tu dit?... Hier soir, tu te plaignais d'elle, de son étrange sévérité. Pierre, Pierre, je n'ai point d'expérience, et cependant je suis assuré que la femme la plus facile n'est pas la plus aimante. Cette résistance de la Chabrette me porte à croire que l'amour lui est venu avec la pudeur

— Hélas!... il n'est que trop vrai.

— Une Chabrette!... Elle a compris qu'elle ne pourrait retenir le cœur d'un honnête homme, et elle a résolu de mourir plutôt que de retomber au lit d'un Galapian. Par Dieu!... Cela me plaît... Cela me touche... Cette fille a eu, dans sa bassesse, un mouvement assez beau, et je ne connais point de dame, à Tulle, qui soit capable de se noyer par excès de tendresse ou d'amoureuse fierté.

— François, que dis-tu?... Si tu savais, François!... Mais toi-même... Ah! pauvre fille!... C'est toi-même qui lui as mis dans l'âme cette volonté de mort... Oui, mon ami, toi-même!... La Chabrette se fût bien moquée de ma personne et de mes désirs, voire même de la violence que je lui fis, si la crainte d'être méprisée de toi...

— Hé! que veux-tu dire?... Tu rêves?... Tu divagues?... Le chagrin t'a troublé l'esprit?

Pierre, se redressant, montra une face toute meurtrie et larmoyante encore, mais qui redevenait peu à peu un visage d'homme raisonnable. D'un accent fort humble, il raconta l'histoire de ses amours.

— Assurément, quand j'entendis la Chabrette soupirer ton nom et baiser ton habit, j'éprouvai une juste colère et même un désir de vengeance... Lui dire son fait par des mots piquants, et quitter la partie, j'y pensai, un instant peut-être... Mais, furieux, moins de jalousie que d'orgueil blessé, je voulus prendre de force ce qu'on ne me voulait plus donner de bonne grâce. Au point où nous en étions, ce fut aisé... Ensuite, au lieu de m'en aller, demi-content, j'eus la barbarie de railler la Chabrette sur l'illusion qu'elle avait souhaité caresser en ma personne. Je la menaçai de te révéler la vérité... Maintenant, je me souviens de son regard, de sa pâleur mortelle et de quelques phrases qu'elle prononça. La malheureuse!... Elle n'a pu souffrir la pensée que son amour devint un sujet de moquerie pour toi, François Barbazanges, son amour qui lui avait rendu la pudeur!

— Mon Dieu! quelle aventure incroyable! dit François d'un ton de douleur et d'ennui. J'en suis ému... J'en suis fâché... Vraiment, si tu ne t'abuses pas, mon Pierre, si vraiment cette infortunée a conçu pour moi... de l'amour... ma conscience est nette. Quand, où, comment, aurais-je provoqué, entretenu cette folie?... Depuis mon enfance, j'évite, j'ignore même Margot Chabrilat... Si, par hasard, je l'apercevais dans la rue ou dans la boutique de mademoiselle Contrastin, je la regardais sans la voir...

— Pardi! je le sais bien... Elle aussi le savait, la pauvre!...

— Elle m'aimait, dis-tu?

— Elle t'aime. Cette grande tristesse qu'elle avait, ce mal secret qu'elle appelait vapeur et mélancolie, cette invention saugrenue de me faire endosser tes vêtements, ces pleurs, ces soupirs, ce nom balbutié, cette défense éperdue... et cette fin tragique de la comédie : la noyade... C'est de l'amour, cela... Tout à l'heure, tu l'admirais toi-même... Souviens-toi!

François resta pensif, son beau visage caché entre ses mains.

— Et toi, dit-il enfin, tu ne l'aimais pas, la Chabrette?

L'honnête Broussol répondit :

— Non. Je ne l'aimais pas : je désirais me divertir avec elle, quelques semaines ou quelques jours. Rien de plus. Si tu me vois, ce soir, tout défait, c'est que je n'ai point l'âme méchante. Le métier de bourreau ne convient pas à mon caractère, et je ferais mal le Don Juan. L'idée qu'une pauvre fille souffre et meurt à cause de moi, cette idée m'est insupportable et je donnerais mille écus pour que la Chabrette guérît... Quant à l'amour, François, je l'abandonne aux chevaliers de roman. Mon âme est trop enfoncée dans la matière pour en être jamais embrasée.

Le lendemain, Marceline apprit à ses maîtres ce que savait tout l'Enclos : la Chabrette était fort malade; elle avait la fièvre et le délire, et ne reconnaissait personne, ni son père, ni le Galapian, ni la barricotière, sa nourrice, qui la soignait.

Pierre Broussol courut aux nouvelles. Hardiment, quoique le cœur lui branlât, il demanda Jacquou, et se présenta comme le ministre des charités de madame Barbazanges. Une bourse glissée à propos dans la main du Chabrilat fit l'effet d'un talisman. La porte s'ouvrit devant Pierre. Il fut admis dans la chambre où séchaient, sur une corde, les vêtements de Margot, chemise aux manches éplorées, flâques jupons, loques lamentables qui semblaient inertes. La Chadebech épluchait des oignons pour la soupe. Le Galapian tailladait le dos d'une chaise avec son couteau. Il fallait s'approcher du lit, tout près, pour voir un pauvre petit corps grelottant sous les couvertures, et un visage rouge de fièvre, parmi les cheveux crespelés.

Pierre, à ce spectacle, manqua de fondre en larmes. Prenant à part Jacquou Chabrilat, il l'avertit que madame Barbazanges allait envoyer céans une garde et un médecin; que M. le curé de Saint-Pierre ne tarderait point à venir voir Margot; et que les bien-séances commandaient de renvoyer les barricotiers à leurs barriques. M. Chabrilat promit de faire maison nette, l'espoir de nouvelles aumônes flattant agréablement son esprit.

Pierre fit tant et tant que, le soir même, il amenait M. Baluze et mademoiselle Contrastin. La gent barricotière avait déguerpi. M. Baluze saigna la malade, fit appliquer des sangsues, puis écrivit une longue ordonnance, très compliquée, que Jacquou Chabrilat porta chez l'apothicaire.

La demoiselle Contrastin, qui n'avait pas l'humeur et la pudicité rancunière des filles dévotes, ne marqua point se rappeler les égarements de la Chabrette et la voulut soigner elle-même. Julienne Sage, en son absence, conduirait l'atelier. Pierre admira cette charité vraiment chrétienne, et il commença de respirer un peu. Mais, au bas du degré, M. Baluze lui dit deux ou trois paroles en hochant la tête, et Broussol comprit que sa maîtresse d'une heure — et sa victime — était fort mal.

Son extrême douleur gagna François Barbazanges. Oui, François le chaste, François l'insensible, montra, en cette aventure, la bonté de son naturel. Il témoigna prendre un grand souci de la Chabrette et, d'accord avec



Ils étaient seuls : elle, dressée sur les coussins, les cheveux épars, les yeux fixes, les lèvres ouvertes; lui, un genou en terre, un coude sur le lit. L'éclatant soleil s'irradiait autour d'eux, dans la pauvre chambre
(Page 192.)

son ami, il fit dire chaque matin une messe pour la repentance de cette fille et sa guérison.

Pendant trois jours, l'état de la malade ne laissa point d'espoir. Le quatrième jour, la fièvre tomba. Margot reprit toute sa connaissance. Elle pleura dans les bras de mademoiselle Contrastin, apprit avec joie les prétendus bons offices de madame Barbazanges, et souhaita voir Pierre Broussol en particulier. Le pauvre garçon ne put que s'agenouiller près du lit, en implorant un pardon qui lui fut accordé d'une manière douce et gentille, avec un ton de badinage mélancolique où il retrouva tout l'esprit de Margot.

— Eh quoi! monsieur Broussol, vous pleurez, et vous vous nommez mon assassin!... Cela me fâche, je vous assure... C'est à moi de vous demander pardon. Ne vous avais-je pas trompé sur les sentiments secrets de mon âme?... Hélas! mes volontés et mes désirs étaient un écheveau si embrouillé que le diable seul en eût démêlé les fils... Ce qui me tue, monsieur, ce n'est point vous : c'est ma propre folie; et certes il m'est plus doux de mourir par elle que de vivre sans elle... Est-il mort plus jolie que mort d'amour?... Je vous dis qu'on fera une belle chanson, en patois limousin, sur la Chabrette. Mais non, non, personne, hormis vous, ne saura la secrète audace de mon cœur... Et si M. François Barbazanges la connaît, il est trop honnête homme pour rire d'une extravagance dont je meurs.

— Non, Chabrette, tu ne mourras point, dit Pierre, en baisant les mains de son amie.

Tu es jeune; M. Baluze est savant; on te sauvera. François lui-même fait des vœux pour ta guérison. Je lui ai révélé ta tendresse, non par dépit, mais par remords, et cette tendresse l'a touché jusque dans l'âme. François, chaque jour, prie Dieu et fait dire une messe, afin que tu guérisses de corps et de cœur.

— François! cria la Chabrette. Il le sait, et il ne me raille point!... Ah! monsieur Pierre, est-il possible?...

Elle se pâma sur l'oreiller; mademoiselle Contrastin accourut. Le soir même, la fièvre redoubla.

Maintenant, dans son délire, la Chabrette exultait de mystérieux bonheur. A travers les flammes et les ombres de la fièvre, elle gardait la demi-conscience d'un bienfait inconnu, le demi-souvenir d'une joie, la sensation d'une lumineuse présence.... Soulevée sur les cousins, les yeux dilatés et brillants, les mains tendues, elle soupirait comme une colombe amoureuse, avec des mots si imprévus, si purs, si tendres, qu'elle semblait parler à Dieu.

Le 8 septembre, qui est la fête de la Nativité de Notre-Dame, M. le curé de Saint-Pierre, avec les religieuses et les enfants de chœur portant les cierges, le dais et la clochette, descendit les Quatre-Vingts. Les bonnes femmes de l'Enelos, les demoiselles dentellières, quelques bourgeoises même, à genoux sur le

pavé, honoraient par des prières et des pleurs le saint viatique, et recommandaient à Dieu l'âme pénitente de Margot. C'était un clair matin qui sentait une odeur de messe, odeur de eire et de roses, d'encens et de pain bénit. Les balcons avaient leurs draps et leurs guirlandes. Le soleil, tout en or, luisait, tel un ostensor. Et dans le ciel, aux couleurs du manteau de la Vierge, blanc et bleu, les sons des cloches passaient, comme des vols d'anges.

Dans le galetas paré d'humbles fleurs, la Chabrette, absoute et communiquée, vivait doucement ses dernières heures de vie. Elle avait demandé qu'on plaçât près d'elle son métier de dentellière, et certain volant inachevé de point de Tulle, à fleurettes et à fleurons. Ne démentant pas son caractère, en ce terrible moment, elle badinait encore, pour consoler mademoiselle Contrastin.

— Il faut, mademoiselle, que Julienne Sage s'applique fort pour terminer proprement cette besogne : car, si j'ai commis de grands péchés, j'ai su, mieux que les autres filles, broder la « grossière », la « respectueuse » et le « picot... ». Dites, je vous prie, à ces demoiselles, qu'elles ont coutume de tenir leur point trop serré.... Que ce « rezel » est joli!... Que cette bordure est délicate!... Voilà une bien fragile chose et qui durera plus que moi.... Ah! mademoiselle, de grâce,

ne gâchez point vos yeux.... Ne me plaignez pas. Je meurs contente.... Il est plus malaisé de bien vivre que de bien mourir.

— Ah! Margot, ma chère fille....

Quelqu'un frappait à la porte.

Mademoiselle Contrastin sortit. Il y eut un chuchotement de voix sur le palier.

— Margot, dit la maîtresse dentellière en revenant, il y a là... une personne qui vous veut parler... une personne que vous aurez plaisir à recevoir.... Là... soyez paisible, mignonne.... Je vais le faire entrer....

— M. Broussol?...

— Non, non.... Ce n'est point M. Broussol.... C'est un autre... un ami... c'est....

— François! cria la mourante.

Et François Barbazanges entra. Il tenait à la main son feutre à grandes plumes. Un manteau gris l'enveloppait tout entier. Il fit quelques pas, rejeta le manteau, et parut en merveilleux habit de velours et de satin couleur de prune, chargé d'or, de broderies et de dentelles, comme un fiancé.

— Ah! monsieur, est-ce que je rêve?... Est-ce vous, ici, devant moi? Est-ce bien vous?

Ils étaient seuls : elle, dressée sur les cousins, les cheveux épars, les yeux fixes, les lèvres ouvertes, les mains jointes; lui, un genou en terre, un coude sur le lit. L'éclatant soleil s'irradiait autour d'eux, dans la pauvre chambre.

(Illustrations de CONRAD.)

(A suivre.)

MARCELLE TINAYRE.



LA VIE DE PARIS AU XVIII^e SIÈCLE. — LES PORTRAITS A LA MODE, gravure de P-F. COURTOIS, d'après AUGUSTIN DE SAINT-AUBIN. (Cabinet des Estampes.)

BELLES DU VIEUX TEMPS

Mademoiselle George

Par le VICOMTE DE REISET

Naitre dans un théâtre, le conquérir dès le plus jeune âge, en devenir une gloire sans rivale, telle fut la destinée de Mlle George jusqu'au moment où l'âge la contraignit, sur le tard, à la retraite définitive. Elle consacra ses loisirs à écrire ses Mémoires et, si la tâche fut longue à accomplir, elle fut en revanche facile car les souvenirs abondaient, tous passionnants, dorés de gloire scénique, étoilés de succès retentissants.

Mlle George incarna l'artiste toute-puissante qui ne relève pas du jugement de la foule. Cette foule domptée et soumise, attentive à sa parole et à son geste, l'acclamait dans ses moindres rôles et s'enthousiasmait aux accents de sa voix, qui, telle la lyre antique, la conduisait aux plus hauts sommets de l'Art lyrique ! Après avoir conquis les populations et la multitude, Mlle George sut asservir aussi leur maître à ses lois, et elle fut l'amante le plus longtemps souveraine de cet amant formidable, de ce maître tout-puissant mais volage, en un mot de Napoléon !

Tant de gloire et de succès devaient peu à peu s'éteindre et tous ces éclatants triomphes prendre fin bien humblement : dans la liste des inhumations du 15 janvier 1867, publiée par le *Journal des Débats*, on lit cette simple mention : « Mlle Weymer, décédée à soixante-dix-huit ans, 51, rue du Ranelagh. »

Parmi tous les lecteurs qui, d'un œil distrait, parcoururent ces lignes, il en est bien peu sans doute dont l'attention ait été attirée par ce laconique renseignement ; le nom de Weymer était ignoré, et, même chez ceux qui avaient connu jadis celle qui venait de disparaître, ce nom banal ne pouvait éveiller aucun souvenir. Mais ce qui, à bon droit, pourra paraître étrange, c'est que ni le jour ni le lendemain du décès aucune note biographique, aucun article nécrologique ne soit venu apprendre au public quelle était cette

femme qui venait de s'éteindre dans le plus obscur abandon, et que, je ne sais pour quelle cause, l'état civil avait rajeuni de deux ans !

C'était une vieille personne au visage ravagé, envahie par un si colossal emboupoint que les passants se retournaient sur son

beauté avaient rendue célèbre entre toutes, et qui avait vu jadis l'Europe entière à ses pieds !

Rivale de Mlle Duchesnoy et de Mlle Mars, elle avait goûté toutes les ivresses de la gloire en interprétant d'une triomphante manière les grands rôles de la tragédie et en incarnant successivement toutes les héroïnes du théâtre romantique. Elle avait vu les empereurs et les rois attentifs à ses moindres caprices et les plus grands comme les plus puissants s'étaient disputé ses sourires ; puis les années étaient venues, alourdissant sa démarche, empâtant son visage et assourdissant sa voix ; il avait fallu renoncer aux succès et aux ovations et lutter contre les difficultés matérielles de l'existence et les tristes réalités de la vie. Une septuagénaire obèse et presque infirme, voilà tout ce qui était resté de celle qui avait été Marie Tudor et Lucrèce Borgia, après avoir été Iphigénie et Clytemnestre, de celle qui, au seul son de sa voix, faisait jadis frémir ou pleurer une salle entière.

Lorsque sonna pour elle le pénible moment de la retraite, elle avait passé soixante ans et elle essaya d'augmenter ses insuffisantes ressources en ouvrant une classe de déclamation où elle formerait des élèves qui recueilleraient les grandes traditions de ses rôles et s'inspireraient de son talent. Mais l'insuccès avait bien vite découragé ses premiers efforts : vieillissante et appauvrie, elle était restée généreuse et prodigue, entraînée par ses goûts de dépenses et son défaut d'entendement. Il lui avait fallu renoncer à son entreprise et c'est alors qu'elle était venue échouer

solitaire dans ces quartiers lointains que l'agrandissement progressif de la capitale n'avait pas encore mis à la mode. C'est dans cette solitude presque provinciale que l'idée lui vint de revivre ses heures de gloire et de bonheur en écrivant ses Mémoires. Elle avait été mêlée



MADemoisELLE GEORGE.

D'après une lithographie anonyme de 1828.

passage. Depuis quinze ans, elle vivait à l'écart dans ce petit coin de la banlieue parisienne, et, à la rencontrer pauvrement vêtue déambulant dans les rues paisibles de Passy, nul ne se serait avisé que cette ruine informe c'était Mlle George, celle que son talent et sa

SOURCES. — *Mémoires inédits de Mlle George*, publiés par P.-A. Chéramy. — *Encyclopédie des gens du monde*, par Oury. — *Biographie des contemporains*. — *Dictionnaire de la conversa-*

tion. — *Biographie générale de Didot*. — *Galerie historique de la Comédie-Française*, par E. de Manne et Menetrier. — *Mémoires d'Alexandre Dumas*. — *Portraits contemporains*, de Théophile

Gautier. — *Histoire de l'art dramatique*, de Théophile Gautier. — *Les belles femmes de Paris*, idem. — *Journal intime de la Comédie-Française*, par Georges d'Heilly.

à tant d'événements au cours de sa longue existence, elle avait vu tant de choses et connu tant de gens, elle avait vécu dans l'intimité de tant de grands personnages, que le récit de ses aventures ne pouvait manquer d'intérêt; c'était un moyen tout trouvé peut-être de se procurer ce nécessaire qui lui faisait défaut et, sans tarder, elle se mit à la besogne. Peu confiante dans ses propres forces, elle avait chargé un ami de classer et de mettre en valeur ses notes et ses souvenirs, mais le travail une fois achevé ne lui donna pas satisfaction entière; elle jugea les Mémoires empreints de trop de banalité et de fantaisie, et il lui sembla qu'ils rendaient mal le tableau de son existence si remplie et si mouvementée. Elle voulut essayer de tracer elle-même le récit de ses aventures et se décida à prendre la plume.

Ce sont ces cahiers écrits en courant, sans prétention à l'élégance ou même à la correction, restés ignorés pendant de longues années, que le hasard d'une vente a fait tomber entre les mains de M. Chéramy. Il vient de les mettre au jour en les accompagnant d'une curieuse préface, et nous devons l'en remercier, car ces pages, toujours originales et souvent naïves, sont dignes de piquer notre curiosité. La forme en est lourde et massive, et le style défectueux: on y devine presque à chaque ligne l'inexpérience de la mémorialiste, même les règles les plus élémentaires de la grammaire y sont souvent négligées; mais on y sent en revanche l'accent de la vérité, car lorsqu'elle veut se vanter avec quelque peu de complaisance, elle est totalement incapable de nous le dissimuler.

Ce qui corse encore ces Mémoires, ce sont les nombreuses parenthèses que l'auteur a cru devoir y ajouter. Après chaque récit d'une anecdote qui lui paraît piquante, après chaque description d'un tableau qui lui semble particulièrement curieux, Mlle George ajoute quelques naïves réflexions qui s'adressent à Mme Desbordes-Valmore, à laquelle elle a dédié son manuscrit: « En vérité, ma bonne Valmore, lui écrit-elle, il faudra une plume comme la vôtre pour faire valoir ces détails qui sont vrais. Je suis une grosse bête, incapable d'en tirer parti, mais, raconté par vous, tout cela deviendra charmant! »

Car ces Mémoires, il paraît bien certain que Mlle George n'avait pas l'intention de les faire paraître tels que nous les lisons. Ce n'en était en somme que le brouillon et la quintessence qu'elle destinait à son amie plus compétente en l'art d'écrire, pour qu'elle le remaniât et lui donnât une forme plus correcte et plus attrayante.

Le souvenir sur lequel elle s'arrête avec le plus de complaisance, on le devine, c'est celui de ses amours avec Napoléon et c'est assurément le chapitre qui nous intéresse davantage tant par la qualité même du héros que par le jour tout nouveau sous lequel elle nous le montre. Si elle ne s'est pas vantée, si son récit n'est pas totalement fantaisiste, il est bien certain que l'empereur nous apparaît

sous un tout autre jour que celui sous lequel nous nous le sommes toujours figuré.

Ce maître autoritaire et souvent brutal, qui ne voit d'ordinaire dans la femme que l'instrument banal de ses fantaisies ou de ses convoitises, devient auprès de Mlle George, aimable et presque galant; ce despote qui n'a plus même un regard, une fois qu'il a satisfait son caprice, pour celle qui en a été l'objet, restera pendant des années, pour la tragédienne, un ami tendre, attentionné et fidèle! Nous avons pu croire que Napoléon n'avait eu de tendresse que pour les deux impératrices: Mlle George nous apprend que pour elle il eut tous les égards et toutes les délicatesses; il oubliait à ses côtés le fardeau du pouvoir, le souci des affaires et retrouvait auprès d'elle une humeur enjouée, pleine de vivacité et d'abandon.

S'il est permis de supposer que l'héroïne a mis une trop orgueilleuse complaisance à nous peindre Napoléon sous les traits du plus parfait chevalier ou du modèle des amoureux, il est bien certain, en tout cas, qu'il eut pour elle un attachement réel et durable, et l'on comprend aisément qu'elle ait été fière d'avoir inspiré un pareil sentiment. Au déclin de sa vie aventureuse, c'était ce souvenir qui lui semblait le plus glorieux et celui qu'elle ne se lassait pas d'évoquer.

Dès ses jeunes années sa vie est un vrai roman d'aventures.

Marguerite-Joséphine Weymer était née à Bayeux, le 25 février 1787; son père était à la fois acteur et directeur d'une troupe théâtrale qui faisait des tournées en province, et sa mère, qui figurait au nombre des actrices, tenait l'emploi des soubrettes. Ce fut, dit-on, pendant une représentation de *la Belle Fermière* que la petite fille vint au monde, et c'est sur les planches d'un théâtre qu'elle fit ses premiers pas. Entre les portants des coulisses où se passaient ses journées, elle assistait aux répétitions et ne perdait rien du spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Le goût du théâtre s'éveillait chez cette enfant intelligente et avisée, dont la mémoire et la mimique étaient déjà surprenantes. Donée d'un esprit d'imitation incroyable, elle montra bientôt des dispositions si étonnantes que son père n'eut garde de n'en pas profiter.

Elle venait d'avoir cinq ans lorsqu'elle parut en public pour la première fois, et dans « Paul et Virginie » où elle débuta, la petite actrice par la perfection de son jeu avait conquis tous les suffrages. L'enfant allait devenir en peu de temps l'étoile de la troupe. *Le Jugement de Paris*, puis *Les Deux Chasseurs* et *La Laitière* lui valurent de nouveaux succès.

Un soir, Mlle Raucourt, de passage à Amiens où séjournait alors la petite troupe nomade, vint donner une représentation au théâtre de la ville. Elle voulut voir ce petit prodige dont tout le monde parlait, la fit venir, l'interrogea, et lui fit répéter quelques fragments de ses meilleurs rôles. Émerveillée d'abord par sa beauté, elle le fut bien davantage par l'harmonie de ses mouvements, par la grâce de

tous ses gestes et la sûreté de son accent. Elle devina que cette enfant avait en elle l'étoffe d'une grande artiste et demanda à son père de la lui confier pour se charger désormais de son éducation théâtrale. C'était renoncer au plus clair de son gagne-pain; l'impresario se fit quelque peu prier pour se séparer de son étoile, mais les supplications de sa fille triomphèrent de ses hésitations, et un beau matin, Mlle Raucourt qui était rentrée à Paris vit débarquer chez elle sa nouvelle élève.

La célèbre artiste ne s'était pas trompée, cette enfant de la balle devait devenir une grande tragédienne.

Durant dix-huit mois, elle la fit travailler sous sa direction et, le 25 novembre 1802, elle la faisait débiter à la Comédie-Française. Bien qu'elle ne fût âgée que de seize ans à peine, le rôle qu'elle interpréta était celui de Clytemnestre. Ce personnage, qui semble si peu convenir à une frêle jeune fille, était cependant celui qui s'adaptait le mieux à sa beauté sculpturale et à sa noblesse d'attitude. Ses débuts furent un événement sensationnel: une cabale terrible s'était élevée contre cette jeune débutante, qui osait se poser en rivale de Mlle Duchesnoy!

Depuis l'été précédent, celle-ci régnait en souveraine dans la tragédie, et elle avait si bien su remplacer sa beauté absente par l'ampleur de son talent et par la chaleur de sa tendresse, qu'elle s'était créée de nombreux et dévoués partisans. Quel attrait pour un public enthousiaste comme celui d'alors que de voir débiter cette jeune élève de seize ans dont on disait merveille et de la mettre aux prises avec sa rivale! Qui l'emporterait des deux? L'opinion se passionnait. « On assiégeait le bureau de location pour avoir des places, » nous dit Mlle George en nous faisant le récit de cette représentation fameuse; « à midi, la foule encomrait déjà toutes les issues du théâtre et à quatre heures et demie, pour entrer par la porte des artistes, on fut obligé de faire venir la garde pour frayer un passage à Mlle Raucourt qui venait de se frotter le pied et qui voulait pourtant me soutenir par sa présence. Ah! cette soirée pourrât-elle jamais être oubliée! »

Devant cette salle bondée, remplie de toutes les célébrités du moment, encouragée par les applaudissements de Joséphine et de Napoléon, Mlle George remporta un triomphe: « Tu as le droit d'être fière! » lui dit Mlle Raucourt en l'embrassant. Et les jours suivants son succès ne fut pas moindre.

Il n'était pas aisé pourtant de triompher d'une rivale comme Mlle Duchesnoy, mais Mlle George était belle à ce point que même sans talent elle eût conquis tous les suffrages, et cette dernière qualité ne lui manquait pas.

Chaque soir, les partisans des deux femmes combattaient avec acharnement pour le triomphe de leur favorite et, pour mettre fin à une lutte qui menaçait de devenir trop vive, l'autorité dut intervenir. Chaptal contenta tout le monde en exigeant que les deux rivales fussent nommées sociétaires et en limitant à chacune d'elles le rôle mérité par leur talent.

Un soir qu'elle venait d'interpréter, avec son succès ordinaire, le rôle d'Idanée, dans *l'Orphelin de la Chine*, elle vit arriver chez elle, à l'hôtel du Perron, où elle habitait en garni, le prince Sapieha, l'un des hôtes les plus assidus de la Comédie, expert en galanterie et arbitre de toutes les élégances. — Une gerbe de lilas blanc à la main, le prince venait lui exprimer l'enthousiasme que lui inspirait son talent. Le logis banal qu'elle avait choisi lui semblait indigne de toutes les perfections qu'elle réunissait en elle, et il venait galamment lui apporter, caché sous des fleurs, l'acte de donation d'un petit hôtel qu'il avait acheté pour elle. L'hôtel, situé rue des Colonnes, avait été meublé par ses soins et prêt à habiter le soir même.

Les Mémoires de Mlle George nous ont peint les élégances qui s'y trouvaient rassemblées. La chambre à coucher en quinze-seize lilas tendue de mousseline brodée, la salle à manger tout en blanc, et le salon en soie carmélite agrémentée de velours noir. Tel était à ce moment le dernier mot du luxe le plus raffiné.

Est-il vrai que le prince Sapieha ne reçut jamais le salaire que méritait sa générosité, c'est ce qui pourra paraître invraisemblable quoique notre héroïne n'hésite pas à nous l'affirmer. Il est permis également de se montrer sceptique au sujet de cet autre adorateur de quarante-cinq ans, dont elle nous raconte les délicates attentions, qui présidait à sa toilette et qui, pour lui poser des papillotes se servait de billets de cinq cents francs ; s'il faut encore l'en croire, elle resta insensible à ces raffinements de délicatesse.

Mais il n'est peut-être pas difficile de deviner le mobile qui la pousse à nous affirmer qu'elle ne reçut jamais ces amis trop discrets ailleurs qu'au foyer de la Comédie-Française.

Ce fut, en effet, vers cette époque qu'elle attira les regards de Napoléon. Les héros de l'antiquité étaient à la mode, l'empereur partageait l'enthousiasme général pour les Grecs et les Romains de la grande époque, et fréquentait assidûment le Théâtre-Français. Il eut le désir, un beau soir, de complimenter seul à seul la belle tragédienne qu'il applaudissait avec tant de plaisir, et le fidèle Constant, dépêché en toute hâte, eut ordre de la ramener sans retard à Saint-Cloud. Mlle George nous a laissé le récit circonstancié de cette entrevue, et elle nous indique de la façon la plus claire qu'elle était encore toute neuve lorsqu'elle arriva à ce premier rendez-vous. Napoléon s'y montra, à l'en croire, l'amant le plus tendre et le plus délicat. A sa prière, il

sut calmer ses impatiences et la laissa s'éloigner sans avoir rien exigé de sa pudeur expirante. Mais cette vertu chancelante ne demandait pas, sans doute, à être ménagée trop longtemps, car, dès la seconde séance, Mlle George couronna la flamme de son tout-puissant amoureux.

Durant cinq années, elle continua à faire aux Tuileries ou à Saint-Cloud de fréquentes et discrètes visites, accueillie toujours par son maître avec la même faveur. Mais un soir, le 7 mai 1808, c'est vainement qu'on attendit, au théâtre, la grande tragédienne, qui devait jouer Mandane dans *l'Artaxercès*, de Delrieu.



MADemoiselle DUCHESNOY.
D'après une lithographie de 1823.

Sans un mot d'adieu à personne, et dans le plus grand mystère, l'étoile du Théâtre-Français était partie pour la Russie, et lorsqu'on voulut l'arrêter, elle avait déjà passé la frontière.

On la retrouva à Pétersbourg, où son succès fut immense.

On ne sut jamais bien le vrai motif de cette fuite inopinée : les uns ont voulu y voir le désir d'aller retrouver le danseur Duport, qui venait d'obtenir un engagement, et qui passait à cette époque pour être son amant ; d'autres, au contraire, ont prétendu que son départ n'avait pas été volontaire ; Napoléon avait été irrité, dit-on, de la voir afficher cette impériale liaison, que sa longue durée l'obligeait

d'autant plus à tenir secrète ; et un impitoyable ordre d'exil aurait été la punition immédiate de son manque de discrétion.

On dit qu'à l'instar de Napoléon, Alexandre ne fut pas insensible à ses charmes ; il est certain, en tout cas, qu'il la combla de faveurs et de présents. A Pétersbourg et à Moscou, elle se fit applaudir dans tout son répertoire et se surpassa dans *Méropé*, qui fut pour elle un triomphe. Lorsque éclata la guerre avec la Russie, elle voulut rentrer en France, mais le tsar s'opposa à son départ :

— C'est pour vous disputer à Napoléon, lui disait-il, que je lui ferais le plus volontiers la guerre !

— Mais, sire, ma place n'est plus ici, je veux rentrer en France !

— Laissez prendre les devants à mon armée, Madame, et je vous y conduirai moi-même, répondit galamment Alexandre.

— Mieux vaut attendre, en ce cas, que les Français soient à Moscou, j'aurai à patienter moins longtemps, lui répliquait Mlle George avec à-propos.

Si la réponse n'a pas été arrangée pour les besoins de la cause, elle est d'une bonne Française et ne manque ni d'allure ni de cranerie.

En 1815, la haute protection de l'empereur lui rouvrit les portes de la Comédie-Française, et les cinq années de son absence lui furent, dit-on, comptées comme si elle eût été en exil. A Dresde et à Erfurt, elle avait joué devant un parterre de rois ; sa beauté était dans tout son éclat et son talent était à l'apogée, grâce aux leçons de Talma, qui l'avait puissamment aidée et de son amitié et de ses conseils.

Lorsque vint la Restauration, ses sentiments bonapartistes, qu'elle affichait volontiers, ne cadraient guère avec le retour des Bourbons ; aussi, après une légère incartade, elle reçut du duc de Duras l'ordre de s'éloigner de Paris, et de n'y plus paraître sur

aucun théâtre. Mais Louis XVIII avait trop d'esprit pour tenir longtemps rigueur à Mlle George, et, au bout de quelques semaines de pénitence, ce fut le vieux souverain lui-même qui lui rouvrit les portes du Théâtre-Français.

Cependant la grande artiste était d'humeur vagabonde.

En 1817, elle partait de nouveau et s'en allait à Londres, interpréter les grands rôles de reines de la tragédie classique ; elle avait, cette fois, quitté les Français pour n'y plus rentrer. Ce fut sur la scène de l'Odéon, puis sur celle de la Porte-Saint-Martin, dirigée par Harel, son nouvel amant, qu'elle reparut aux côtés de Marie Dorval et de Frédérick Lemaître, et c'est là qu'elle remporta ses triomphes les

plus éclatants dans *Marie Tudor*, la *Tour de Nesle* et *Lucrece Borgia*. « Elle est sublime, » disait, en parlant d'elle, Victor Hugo, après l'avoir vue incarner son héroïne. Et c'est qu'en effet elle était apparue telle que l'avait rêvée le poète ! Elle triomphait aussi bien dans les drames de l'école classique, que dans ceux de l'école romantique, et ralliait universellement tous les suffrages ; on ne verra plus de parçille Agrippine, et Shakespeare n'aura jamais de semblable interprète. La puissance de son geste, la pureté sculpturale de ses lignes, l'étendue de sa voix, à la fois sonore et flexible ; enfin le feu brûlant de ses regards, tour à tour empreints de douceur ou de menaces, tout contribuait à forcer l'admiration et à déchaîner l'enthousiasme.

En 1849, elle se décida à quitter le théâtre ; elle donna, le 27 mai, sa représentation de

retraite, aux côtés de Rachel, et, en 1855, elle parut sur la scène pour la dernière fois. Elle jouait Rodogune et, malgré l'embonpoint qui l'avait envahie, ce fut pour elle un dernier triomphe.

Pendant quatorze ans elle se survécut, mais ce n'était plus que l'ombre d'elle-même, uniquement absorbée par ses évocations du passé qui lui faisaient oublier les tristesses de l'heure présente !

« Tous ces souvenirs me sont bien chers, écrivait-elle, et c'est pour moi une consolation bien douce de n'avoir jamais varié dans mes affections. Je suis pauvre ; que m'importe ? Je me trouve riche par le cœur et par mon dévouement à cette « immense » famille qui m'a tendu la main dans ma jeunesse. J'aurai l'honneur de mourir avec mes premiers sentiments. Je n'aurai peut-être pas de quoi me faire enterrer, c'est très possible, je

n'étais pas faite pour avoir du bien au soleil. Mais j'aurai quelques pelletées de terre et quelques fleurs de mes amis. Que faut-il de plus ! »

Il semble qu'elle eût prévu d'avance le sort qui l'attendait, car ses dernières années devaient être pénibles !

Ces belles mains qu'admirait Napoléon et qui avaient remué tant de bijoux s'étaient, sans doute, trop souvent ouvertes pour obliger les amis et soulager les indigents, car elle était, lorsqu'elle mourut, dans un état voisin de la gêne.

Elle s'éteignit doucement après être restée alitée pendant cinq semaines. Rodogune avait été son dernier triomphe, elle voulut s'endormir sur ce brillant souvenir. « Je désire, avait-elle dit, être enterrée avec le manteau de Rodogune. » Et l'on déféra fidèlement à ce désir suprême !

VICOMTE DE REISET.

Les nièces du Cardinal

Le 11 septembre [1647], nous vîmes arriver d'Italie trois nièces du cardinal Mazarin et un neveu. Deux sœurs Mancini et lui étaient enfants de la sœur cadette de l'Éminence ; et la troisième nièce était Martinozzi, fille de la sœur aînée de ce ministre. L'aînée des petites Mancini était une agréable brune qui avait le visage beau, âgée d'environ douze ou treize ans. La seconde était brune, avait le visage long et le menton pointu. Ses yeux étaient petits, mais vifs ; et l'on pouvait espérer que l'âge de quinze ans lui donnerait quelque agrément. Selon les règles de la beauté, il était néanmoins impossible alors de lui en attribuer d'autre que celle d'avoir des fossettes à ses joues. Mlle de Martinozzi était blonde : elle avait les traits beaux et de la douceur dans les yeux. Elle faisait espérer qu'elle serait effectivement belle ; et si nous eussions été assez bons astrologues pour deviner dans sa physionomie les avantages de sa fortune comme on jugea ceux de sa beauté, on eût su en ce temps-là que sa destinée lui devait donner une grande qualité. Ces deux dernières étaient de même âge, et on nous dit qu'elles avaient environ neuf à dix ans.

Mme de Nogent les fut recevoir à Fontainebleau, par ordre du cardinal Mazarin ; elle présenta à la Reine le neveu et les nièces de

son ministre. Mme de Senecé offrit à la Reine de les aller voir le lendemain et de leur aller faire un compliment de sa part ; mais on lui fit entendre que le cardinal ne souhaitait point qu'on les visitât.

Quand cet oncle si révérend, si heureux et si puissant, vit arriver ses nièces, il quitta la Reine aussitôt qu'elles entrèrent dans son cabinet, et s'en alla chez lui se coucher. Après qu'elles eurent vu la Reine, on les lui mena ; mais il ne montra pas de s'en soucier beaucoup : au contraire, il fit des railleries de ceux qui étaient assez sots pour leur rendre des soins ; et malgré ce mépris, il est certain qu'il avait de grands desseins sur ces petites filles. Toute son indifférence là-dessus n'était qu'une pure comédie ; et par là nous pouvons juger que ce n'est pas toujours sur les théâtres des farceurs que se jouent les meilleures pièces.

Le lendemain, on ramena les nièces chez la Reine, qui les tint quelques moments auprès d'elle pour les mieux considérer ; et le cardinal Mazarin y vint aussi, qui n'en fut pas plus touché que le premier jour. On les montra ensuite en public. Chacun se pressa pour les voir, et les spectateurs se forcèrent de les traiter tantôt d'agréables et tantôt de fort belles : même on leur donna de l'esprit

par les yeux ; et toutes les choses qui peuvent être louanges leur furent amplement attribuées par leur libéralité. Pendant que les courtisans s'empressèrent de parler sur ce sujet, le duc d'Orléans s'approcha de l'abbé de La Rivière et de moi, qui causions ensemble auprès de la fenêtre du cabinet, et nous dit tout bas : « Voilà tant de monde autour de ces petites filles, que je doute si leur vie est en sûreté, et si on ne les étouffera point à force de les regarder. » Le maréchal de Villeroy s'approcha de lui en même temps, qui avait une gravité de ministre ; il lui dit aussi : « Voilà des petites demoiselles qui présentement ne sont pas riches, mais qui bientôt auront de beaux châteaux, de bonnes rentes, de belles pierreries, de bonne vaisselle d'argent, et peut-être de grandes dignités ; mais pour le garçon, comme il faut du temps pour le faire grand, il pourrait bien ne voir la fortune qu'en peinture, » voulant dire que son oncle pourrait tomber avant qu'il fût en âge de l'élever bien haut ; en quoi, sans y penser, il prophétisa entièrement. Les filles sont devenues plus grandes dames qu'il ne croyait, et le garçon n'a point en effet joui de son bonheur, parce que la mort le déroba à la faveur de celui qui aurait pu le mettre en état d'être respecté de tout le monde.

MADAME DE MOTTEVILLE



MARIE-JOSÉPHE DE SAVOIE, DAUPHINE DE FRANCE. — *Tableau de NATTIER. (Musée de Versailles.)*

Cliché Guédon.

Louis XV et Madame de Pompadour

PAR

PIERRE DE NOLHAC



CHAPITRE IV

Le triomphe de la Marquise (*suite*)

Le petit théâtre venait d'être transformé, pour devenir un théâtre d'opéra. On avait construit une véritable salle dans le Grand Escalier des Ambassadeurs, où jadis Louis XIV faisait entendre des symphonies et dont le

large vaisseau se prêtait à des aménagements de ce genre. La nouvelle salle avait une scène ingénieusement disposée pour le mouvement des machines. Comme l'escalier servait dans certaines circonstances, par exemple pour la procession des Cordons Bleus, toute la construction était mobile et s'enlevait et se remplaçait à volonté. Il fallait dix-sept heures pour la première opération, vingt-quatre pour

la seconde, et la dépense d'installation était montée, tout compris, à soixante-quinze mille livres. Le public malintentionné parlait de sommes beaucoup plus fortes encore, qui auraient été englouties dans cette fantaisie, comme dans tous les bâtiments de la marquise. Celle-ci finissait par s'en émouvoir, et un jour, à sa toilette, au milieu du cercle attentif qui recueillait ses moindres paroles,

ne dédaignait pas de réfuter les médisances : « Qu'est-ce qu'on dit, que le nouveau théâtre coûte deux millions ? Je veux bien que l'on sache qu'il ne coûte que vingt mille écus, et je voudrais bien savoir si le Roi ne peut mettre cette somme à son plaisir ! Et il en est ainsi des maisons qu'il bâtit pour moi ! » Les maisons, à la vérité, coûtaient plus cher que la transformation du Grand Escalier de Versailles ; mais les décorations, les habits, les gratifications aux musiciens, entraînaient des dépenses considérables. A la fin de la première année, le directeur du nouveau théâtre, M. de la Vallière, avouait, pour cette seule saison, une somme de cent mille écus, et encore avait-on tiré des magasins des Menus une infinité d'accessoires.

Cette construction éphémère servit deux ans et acheva la ruine du fameux escalier. Au reste, l'idée en était charmante, et le goût le plus raffiné n'y trouvait rien à reprendre. Madame de Pompadour avait décidé tous les plans ; comme elle en avait fait au Roi la surprise, il s'était privé, par galanterie, d'entrer dans la salle avant le premier spectacle. Le délicat décor bleu et argent offrait aisément place à quarante invités et autant de musiciens. Cochin l'a peint exactement dans une gouache qui rappelle les représentations d'*Acis et Galathée*, de Lulli. Madame de Pompadour y est en scène avec le vicomte de Rohan, qui joue Acis ; elle porte une grande jupe de taffetas peinte en roseaux et coquillages, un corset rose tendre et une man'che de gaze vert et argent, en un mot tout son costume de la soirée du 25 janvier 1749. Dans la tribune se reconnaissent, auprès du Roi vêtu de gris, la Reine et les trois Mesdames, Henriette, Adélaïde et Victoire, toutes tenant à la main le livret de l'opéra. L'étroit balcon à un seul rang, où plusieurs spectateurs ont le cordon bleu, et le parterre au-dessus des musiciens réunissent une petite assemblée de choix, habits clairs et perruques poudrées, grands seigneurs, gens de lettres, amis personnels de la marquise. C'est le même public que l'on retrouvera chez elle, à Bellevue, quand le Roi décidera d'y transporter le spectacle de ses Cabinets.

Toute cette installation avait été faite sans la moindre participation des Premiers gentilshommes de la Chambre. Ils auraient dû intervenir à double titre, d'abord parce qu'ils avaient dans leurs attributions tous les spectacles, ensuite parce que l'Escalier des Ambassadeurs, faisant partie du Grand Appartement, se trouvait dans leur juridiction. On s'était pourtant passé d'eux, et le duc de la Vallière donnait toujours ses ordres directement aux musiciens et aux agents des Menus, utilisant le matériel, disposant des voitures, sans que le duc d'Aumont osât s'opposer à ces empiètements audacieux. Sur quelques difficultés qu'il avait faites pour payer des fournitures, madame de Pompadour s'était plainte et le Roi avait répondu plaisamment : « Laissez revenir Son Excellence, vous verrez bien autre chose ! »

M. de Richelieu, que Louis XV appelle

Son Excellence depuis sa courte ambassade à Vienne, n'est pas homme à laisser amoindrir les privilèges de sa charge. Le jour même où il prend son année, il écrit au Roi une lettre « très respectueuse, mais très forte », pour protester contre les abus introduits par M. de la Vallière. Le Roi n'ayant pas fait de réponse, il affecte de prendre ce silence pour un acquiescement. Il laisse rétablir le petit théâtre, enlevé pour les cérémonies du 1^{er} janvier, et commencer les répétitions ; puis il envoie ses ordres : nulle voiture de la Cour ne sera fournie désormais sans billet signé de lui ; les girandoles, chandeliers, cristaux et fausses pierreries ne sortiront plus des magasins des Menus sans sa permission ; aucun ouvrier ou musicien de la Chambre ne sera employé qu'avec son autorisation.

Fort émus de cette injonction, les musiciens habitués des Cabinets viennent chercher des éclaircissements auprès de lui ; il leur confirme de vive voix que son interdiction vise bien les spectacles de madame de Pompadour. Le duc de la Vallière s'étant permis une remarque, Richelieu lui demande ironiquement s'il aurait acheté, par hasard, une cinquième charge de Premier gentilhomme. On raconte à Paris qu'une altercation assez vive s'est élevée entre eux, et qu'en dernier argument Richelieu, jadis fort ami de la duchesse de la Vallière, a fait les cornes à son mari. On prête ici au maréchal une grossièreté peu vraisemblable, mais il est certain qu'il a maintenu ses droits avec énergie.

La situation tendue ne peut se prolonger bien longtemps. La marquise porte sa colère au Roi, gémit, trépigne ; et le soir, au d'hoûté, le maître, d'un ton glacé, demande à Richelieu combien de fois Son Excellence est allée à la Bastille : « Trois fois, Sire ; » et le Roi, continuant sa conversation, se met à rappeler les trois motifs. La question faite au nouveau maréchal est d'assez mauvais augure ; il le comprend et ne s'obstine pas. Comme il n'a jamais cessé de paraître assidûment chez madame de Pompadour, il prend une occasion de l'assurer de son infini désir de ne lui point déplaire, et tout s'arrange. On le voit causer avec M. de la Vallière comme si rien ne s'était passé. Il n'y a aucun changement pour le théâtre des Cabinets, sauf que le Premier gentilhomme donne à chaque musicien, et une fois pour toutes aux Menus, l'ordre général de se mettre à la disposition de la marquise. C'est une satisfaction platonique, qui masque mal une défaite sérieuse de Richelieu : sa seule ressource est d'assurer qu'il n'attachait à la chose aucune importance. On veut l'en croire sur parole : « M. de Richelieu, écrit Luynes, a mis tant d'art, tant d'esprit, tant de politesse et même de galanterie pour madame de Pompadour dans toute cette affaire, que leur liaison ni son amitié pour M. de la Vallière n'ont pas été un moment altérées. » On pense toutefois que M. de la Vallière a besoin d'être consolé de quelques ennuis, puisqu'il reçoit le cordon bleu à la promotion de la Chandelour.

Ainsi, les espérances mises en M. de Richelieu avaient été trompées. Quel fonds pouvaient faire les politiques sur un homme qui n'avait même pas su reprendre les droits de sa charge ? Et quelle opposition demeurerait possible contre une femme qui disposait à son gré du Roi, l'emmenait coucher chez elle à deux pas de Versailles, dans son petit château de La Celle, d'où il rentrait seulement pour le Conseil, et qui jamais ne le laissait plus d'un quart d'heure seul avec un ministre ? Les créatures de la marquise commençaient à remplir les hautes fonctions. Il n'y avait guère qu'une seule puissance dont elle ne disposât point, puissance incertaine encore, mais déjà inquiétante, et dont le rôle, avec tant de questions graves qui se posaient dans l'État, grandissait d'année en année ; c'était l'opinion publique. D'abord favorable ou indifférente, elle se déchainait maintenant contre la favorite et, dirigée par des gens habiles, la rendait responsable des fautes du gouvernement et du mécontentement universel.

La misère augmente à Paris et dans les provinces ; c'est un fait qu'on ne peut nier et qu'assurent tous les intendants. En ce même temps, le Roi, qu'irritent sans l'éclaircir les remontrances du Parlement, a laissé porter la dette de l'État, pour les besoins de la guerre, à un chiffre qu'elle n'a jamais atteint. Le ministre Machault a bien conçu un système général de réformes qui enrichirait l'agriculture, développerait l'industrie et rendrait plus facile et plus équitable le paiement de l'impôt ; mais l'application du plan est rendue difficile par le désordre qui s'est introduit dans les finances. Des gaspillages scandaleux s'y produisent. On ne trouve pas d'argent pour restaurer la marine de guerre, qui se détruit et se réduit chaque jour ; mais le service des Bâtiments du Roi, que dirige l'oncle de madame de Pompadour, dispose de sommes considérables pour de petites bâtisses sans valeur, qui coûtent autant que les somptuosités de Louis XIV et qu'on démolit au moindre caprice. Pour la marquise seule, on travaille en dix maisons à la fois. Les pensions sont prodiguées ; des gratifications énormes paient les moindres services, pour peu que la faveur les recommande.

Toutes les dépenses de la Cour se surchargent sans contrôle. Les petits voyages du Roi sont ruineux ; quatre jours de déplacement reviennent à cent mille livres d'extraordinaire. Que dire des grands voyages où tout un monde de serviteurs suit Leurs Majestés ! Madame Infante vient de se rendre à Versailles pour voir son père et lui présenter sa fille, la petite Infante Isabelle ; le voyage a coûté quatre cent mille livres depuis la frontière ; et, pour ramener Madame Victoire du couvent, où s'est achevée son éducation, quoiqu'il n'y ait eu qu'à aller à Fontevault et en revenir, le Roi a voulu, comme pour une arrivée de Dauphine, un tel faste, de tels honneurs, qu'on a dépensé tout près d'un million ! Quelque fabuleux qu'ils semblent, ces chiffres sont sûrs ; et l'on se figure, en

face d'une telle réalité, ce que peuvent ajouter et inventer les gens d'imagination, dont la France a toujours fourmillé; on devine l'exaspération des peuples surchargés d'impôts et les malédictions qui commencent à monter vers le trône.

La politique extérieure du royaume ne donne confiance à personne. La paix générale qu'on vient de proclamer ne satisfait point, après tant d'espérances conçues pour d'éclatantes victoires; ces longues et coûteuses campagnes n'ont valu à la France aucun avantage considérable. On regrette tant de sang versé à la seule fin d'obtenir un duché en Italie pour l'Infant don Philippe, gendre de Louis XV, et ce duché de Parme, Plaisance et Guastalla, est jugé un médiocre établissement pour une fille aînée de France. On trouve que le Roi abandonne bien aisément toutes ses conquêtes et laisse à l'Angleterre la part trop belle. Il serait sage d'observer que l'infériorité de la marine française rend impossible une prolongation de la guerre, qui perdrait sans ressource le commerce et les colonies; mais l'opinion est moins frappée de cette vue raisonnable qu'elle n'est indignée, par exemple, de l'expulsion du prince Charles-Édouard, qu'on a arrêté, sur l'ordre du Roi, au sortir de l'Opéra, qu'on a frotté, garrotté, mis en voiture pour Vincennes, puis jeté à la frontière. Tout Paris est ardemment jacobite, et le sentiment chevaleresque de la nation est révolté de cet acte de violence, accompli, dit-on, par bassesse envers les Anglais.

Cet incident et d'autres, qui appartiennent à la chronique toujours agitée de la capitale, excitent extrêmement les esprits. La célébration de cette paix, à laquelle le ministère voulait donner quelque éclat, échoue piteusement, un jour de février 1749, par un temps de neige et de brouillard, au milieu des mauvaises dispositions du public. On entend des huées dans les rues que suit le cortège, et, sur chaque place, après la proclamation du roi d'armes, quand l'archer entonne l'antienne : *Vive le Roi!* la masse des assistants s'abstient de pousser le cri ordinaire. Aux Halles, les harengères se querellent en disant : « Tu es bête comme la paix! » ce qui est encore une façon de raisonner de la politique; et la maigre suppression de plusieurs petits droits, dont on a pensé réjouir le peuple, ne sert qu'à multiplier les murmures sur les dilapidations de « la gueuse du Roi ».

À cette date se place la plus curieuse peut-être des lettres inconnues de la marquise. Elle y marque son sentiment sur les choses du temps, et y mentionne assez vivement certaines attaques, auxquelles elle n'est pas encore accoutumée. C'est à Voltaire qu'elle l'adresse, à propos d'un service qu'il lui a demandé. Elle a fait agréer l'exemplaire de dédicace du *Panégyrique de Louis XV*, traduit en quatre langues, latin, espagnol, italien et anglais, que l'auteur a imprimé avec l'espoir d'attirer enfin la bienveillance du maître. C'est assurément ce bel exemplaire, relié en maroquin bleu aux armes royales, avec filets

et dentelles, que M. de Richelieu a négligé de remettre, quand le Roi a reçu l'Académie à l'occasion de la paix. Madame de Pompadour s'est trouvée plus obligeante. Elle se montre tout entière dans sa réponse, avec sa bonté et ses prétentions, son petit ton protecteur et conseiller, et aussi dans les apprêts de son style, qu'elle guinde et fleurit pour M. de Voltaire :

« J'ai reçu et présenté avec plaisir au Roi les traductions que vous m'avez envoyées, Monsieur. Sa Majesté les a mises dans sa bibliothèque, avec des marques de bonté pour l'auteur. Si je n'avais pas su que vous étiez malade, le style de votre seconde lettre me l'aurait appris. Je vois que vous vous affligez des propos et des noircures que l'on vous fait. N'y devriez-vous pas être accoutumé et songer que c'est le sort de tous les grands hommes d'être calomniés pendant leur vie et admirés après leur mort? Rappelez-vous ce qui est arrivé aux Corneilles, Racines, etc., et vous verrez que vous n'êtes pas plus maltraité qu'eux. Je suis bien éloignée de penser que vous ayez rien fait contre Crébillon. C'est, ainsi que vous, un talent que j'aime et que je respecte. J'ai pris votre parti contre ceux qui vous accusaient, ayant trop bonne opinion de vous pour vous croire capable de ces infamies. Vous avez raison de dire que l'on m'en fait d'indignes; j'oppose à toutes ces horreurs le plus parfait mépris, et suis fort tranquille, puisque je ne les essuie que pour avoir contribué au bonheur du genre humain en travaillant à la paix. Quelque injuste qu'il soit à mon égard, je ne me repens pas d'avoir contribué à le rendre heureux; peut-être le sentira-t-il un jour. Quoi qu'il en arrive de la façon de penser, je trouve la récompense dans mon cœur, qui est et sera toujours pur. Adieu; portez-vous bien; ne songez pas à aller trouver le roi de Prusse; quelque grand roi qu'il soit et quelque sublime que soit son esprit, on ne doit pas avoir envie de quitter notre Maître, quand on connaît ses admirables qualités. En mon particulier, je ne vous le pardonnerais jamais. Bonjour. »

Tel que nous savons Voltaire, cette lettre lui apporte à la fois piqures et caresses. Il est satisfait cependant, puisque le *Panégyrique* est arrivé à son adresse, et sa reconnaissance s'exprime en des termes qui doivent lui préparer d'autres faveurs. Il termine alors, comme historiographe royal, son récit de la dernière guerre et analyse le traité qui y a mis fin; l'exemplaire manuscrit qu'il envoie à la marquise s'achève par ces lignes extraordinaires : « Il faut avouer que l'Europe peut dater sa félicité du jour de cette paix. On apprendra avec surprise qu'elle fut le fruit des conseils pressants d'une jeune dame du plus haut rang, célèbre par ses charmes, par des talents singuliers, par son esprit et par une place enviée. Ce fut la destinée de l'Europe dans cette longue querelle, qu'une femme [Marie-Thérèse] la commençât et qu'une femme la finit. La seconde a fait autant de bien que la première avait causé de mal, s'il est vrai que la guerre soit le plus

grand des fléaux qui puissent affliger la terre et que la paix soit le plus grand des biens qui puissent la consoler. »

Madame de Pompadour, décidément promise à l'immortalité, ne doutait point que cette page ne fût un jour imprimée; aussi, n'avait-elle plus rien à refuser à ce beau flatteur. Il avait, cette fois, frappé juste et déjassé d'un seul coup tout ce que pouvait donner Crébillon. Il en résulta un brevet du Roi, du 27 mai 1749, accordant au sieur Aronet de Voltaire la faculté de vendre la charge de gentilhomme ordinaire de sa Chambre, et lui en conservant, par faveur spéciale, le titre, le privilège et les fonctions. Le don de la charge ayant été gratuit, c'était un présent d'une soixantaine de mille livres qu'il recevait, et qui payait de façon royale la dette de « la jeune dame du plus haut rang »; c'était, en même temps, libérer honorablement Voltaire de ses devoirs envers un souverain, décidément trop insensible à ses louanges. Rien ne l'empêchait plus d'aller terminer la *Pucelle* chez le roi de Prusse.

Quelle que soit l'abnégation du « cœur pur » de la marquise, qui se flatte de ne vouloir que « le bonheur du genre humain », elle est trop femme pour ne point cruellement sentir l'hostilité de l'opinion publique, et l'hypocrisie des courtisans intéressés à la flatter. Par là commence l'expiation de sa fortune, qui ne cessera qu'avec son règne. Chaque jour ces pamphlets infâmes dirigés contre elle lui portent une nouvelle blessure. Les mécontents la prennent à partie dans les



Cliché Giraudon.

Billet d'entrée dessiné par COCHIN pour les spectacles de MADAME DE POMPADOUR. (Cabinet des Estampes.)

libelles anonymes qui foisonnent; la Cour, les salons, les rues, la chassonnent avec des mots qui raillent et qui méprisent. Et madame de Pompadour, douce pourtant et bonne,

perdra parfois, en son indignation, toute douceur et toute bonté; les murs de la Bastille lui sembleront à peine assez épais pour étouffer la voix des pamphlétaires.

Pour la première fois, en cette littérature clandestine, la personne de Louis XV a sa large part des sarcasmes et des menaces. Les estampes s'en mêlent; une de celles que saisis la police montre le Roi enchaîné par la mar-

Tes vices n'étoient pas encor dans tout leur jour...
Tu verras chaque instant ralentir notre zèle
Et souffler dans nos cœurs une flamme rebelle :
De guerres sans succès fatiguant tes États.
Tu fus sans généraux, tu seras sans soldats...
Tu ne trouveras plus des âmes assez viles
Pour oser célébrer tes prétendus exploits,
Et c'est pour l'abhorrer qu'il reste des Français!...

D'autres placards, moins àpres et plus vémieux, décèlent assez clairement leur origine.

clament-ils, feu M. d'Argenson, aurait bien su trouver les auteurs, tant il connaissait Paris. Berryer les regarde dans les yeux et dit : « Je connais Paris, Messieurs, autant qu'on le puisse connaître; mais je ne connais pas Versailles! » Les beaux parleurs n'ont plus qu'à pirouetter sur leurs talons rouges.

Depuis longtemps, madame de Pompadour est persuadée que M. de Maurepas est l'in-



Cliché Neurdein.

LES CHASSES DE FONTAINEBLEAU. — Tableau de JEAN-BAPTISTE OUDRY. — (Musée de Versailles.)

quise et fouetté par les étrangers. Les auteurs de ces hardiesses restent inconnus, comme s'ils étaient soutenus et sauvés par des protections mystérieuses. Jamais pourtant le manteau des colporteurs n'abrita d'outrages aussi violents pour la personne royale, que la prophétie dont voici quelques vers, enflammés déjà par un esprit de révolution :

Louis, dissipateur des biens de tes sujets,
Toi qui comptes les jours par les maux que tu fais,
Esclave d'un ministre et d'une femme avare,
Louis, apprends le sort que le ciel te prépare.
Si tu fus quelque temps l'objet de notre amour,

Le poète, qui flétrit le Roi endormi « dans le sein de la honte », s'indigne surtout de le voir épris d'une « femme obscure ». Si des cercles parlementaires sortent certains pamphlets qui font songer aux « mazarinades », c'est en meilleur endroit que se préparent les « poissonnades » les plus perfides. M. Berryer, lieutenant de police, tout dévoué à la marquise, traverse un jour la Grande Galerie de Versailles; il est assailli par un groupe de petits-maitres, qui lui demandent assez insolument quand il fera cesser toutes ces chansons horribles contre le Roi; son prédécesseur,

spirateur des libelles. Quand elle parle au Roi, les larmes aux yeux, de ces horreurs épouvantables, elle lui nomme sans hésiter « le président de la fabrique ». Si toutes les chansons ne sont pas de lui, quelques couplets sûrement portent sa griffe. La marquise est certaine, tout au moins, que sa haine assure l'impunité à ceux qui les répandent. Elle prétend même qu'il cherche à l'empoisonner. Aux soupers des Cabinets, devant le Roi, elle ne veut manger de rien la première; les jours maigres, elle refuse avec affectation les mets gras préparés pour elle. La nuit, elle fait

coucher, à côté de sa chambre, un chirurgien muni de contrepoisons. En ce moment, son humeur est mauvaise : elle est malade d'une perte, dont on dit la cause à l'oreille, et que son médecin Quesnay passe pour avoir provoquée. Sa langueur, sa fièvre plaident pour elle. Au reste, ces mines, ces gémissements, ces accusations, à la longue, fatiguent le Roi. Il ne saurait croire au poison ; mais des propos fort authentiques lui ont été rapportés, qui sont bien du plus vif esprit de Maurepas et qui, par malheur, mordent au point le plus sensible de son amour-propre. Il dira plus tard au Dauphin : « J'ai été indulgent et n'ai pas puni trop vite. Sachez que M. de Maurepas a mérité bien davantage. »

En vérité, le comte a abusé de sa fortune : il s'est fié plus que de raison à cette longue familiarité avec son maître, à ce sentiment d'être le premier ministre avec qui Louis XV eût travaillé et du travail le plus facile. Comme on l'attaque de préférence sur la marine, qui a périclité entre ses mains, il compte se défendre par son éternel argument : ne lui a-t-on pas toujours refusé les fonds indispensables pour refaire les bâtiments, les ports, les arsenaux ? Soutenu par le parti dévot, par la meilleure compagnie de Paris, par l'affection du Dauphin et de la Reine, il s' imagine être indispensable et invulnérable, et il s'est juré, par surcroît, de prendre la revanche sur madame de Pompadour de son échec avec madame de Châteauneux.

Madame de Pompadour a trouvé en Richelieu, ordinairement son adversaire, un allié inattendu. Celui-ci ne s'est jamais réconcilié avec Maurepas, qu'il accuse de l'avoir écarté du ministère, et toute occasion lui semble bonne pour venger l'ancienne injure. Il a fait passer à la marquise un mémoire très renseigné contre l'administration de la marine. Auprès du Roi, leurs propos se sont écho, sans même s'être concertés. De chaque côté, Louis XV entend murmurer les mêmes dénégations et gronder les mêmes colères. Un ministre moins infatigable devinerait ce qui se passe, éventerait le complot de la favorite ou du moins sentirait qu'il est impossible de l'emporter « sur un ennemi de cette espèce » : il obtiendrait sa retraite, sans attendre la disgrâce, et déposerait le pouvoir avec honneur. Maurepas préfère s'amuser du danger et braver le risque. Il est toujours le premier, sans qu'on sache comment, à connaître les complots nouveaux de ces chansons dont s'irrite le Roi ; il les met sur le compte de Richelieu ou du duc d'Ayen, qui, sans nul doute, n'en sont point incapables ; mais c'est lui qui les colporte chez ses amis et les dit devant tout le monde, maîtres et valets, insouciant des oreilles qui les écoutent.

Un matin, madame de Pompadour en personne entre chez lui, accompagnée de madame d'Estrades : « On ne dira pas, dit-elle, que j'envoie chercher les ministres ; je viens les chercher ; » puis, brusquement : « Quand saurez-vous donc les auteurs de ces chansons ? — Quand je le saurai, Madame, je le dirai au Roi. — Vous faites, Monsieur, peu de cas

des maîtresses du Roi. — Je les ai toujours respectées, Madame, *de quelque espèce qu'elles fussent.* » Le soir même, chez la maréchale de Villars, comme on lui fait compliment de la belle visite qu'il a reçue : « Oui, dit-il, de la marquise : cela lui portera malheur. Je me souviens que madame de Mailly vint aussi me voir deux jours avant que d'être renvoyée pour madame de Châteauneux. Celle-ci, on sait que je l'ai empoisonnée ! Je leur porte malheur à toutes. » Le propos, tenu devant trente personnes, monte tout droit aux Petits Cabinets ; on prétend que c'est celui qui va déchaîner la foudre.

Jamais, au reste, Louis XV n'a fait meilleure mine au compagnon de sa jeunesse. Le matin du 25 avril, au lever, celui-ci est étourdisant, comme à l'ordinaire, d'anecdotes et de bons mots ; on n'écoute que lui, et le Roi, gagné avec tout le monde par la gaieté du brillant parleur, rit à gorge déployée. Maurepas annonce qu'il va, le soir, à la noce de mademoiselle de Maupeou, fille du Premier Président. « Je vous ordonne de vous bien divertir, » dit le Roi, qui, de son côté, décide un voyage à La Celle, chez la marquise. Richelieu est parmi les familiers qui vont y coucher avec lui. Le lendemain, à huit heures, le duc arrive à Paris, au Palais, pour assister à la grande séance du Parlement où doit être reçu le maréchal de Belle-Isle. Son allure joyeuse frappe plusieurs personnes : « Regardez bien M. de Richelieu, dit quelqu'un ; il a l'air d'un homme hors de lui-même. Il doit y avoir quelque chose sur M. de Maurepas. »

Au même moment, à Versailles, le comte d'Argenson, qui a été réveillé à deux heures par un pli du Roi apporté de La Celle, entre chez Maurepas, revenu fort tard de sa noce. De ministre à ministre, on se devine au premier regard. La lettre que remet d'Argenson est sèche et de quelques phrases seulement : « Vos services ne me conviennent plus. Vous donnerez votre démission à M. de Saint-Florentin. Vous irez à Bourges ; Pontchartrain est trop près. Vous ne verrez que votre famille. Point de réponse. » Rarement disgrâce fut aussi cruellement signifiée. D'ailleurs, l'exil qui commence est de ceux qui durent : tant que Louis XV vivra, M. de Maurepas ne pourra reparaitre à Versailles et devra expier, vingt-cinq années durant, le crime d'avoir chassonné une favorite.

Après avoir porté ce grand coup, madame de Pompadour est bien, cette fois, en possession reconnue du pouvoir. Qu'elle en fasse volontairement abus, personne ne pourrait sérieusement le dire. Il est certain qu'elle pense aux intérêts du Roi, et qu'elle soutient auprès de lui, pour les postes et les honneurs, ceux qu'elle croit les plus dignes de les obtenir. Ces gouvernements de favoris n'ont pas d'intérêt à faire de mauvais choix et, parmi leurs créatures, ce sont souvent les plus capables qu'ils font avancer, parce que seuls les plus capables les servent bien. Mais jamais crédit de maîtresse n'a été plus grand que celui de la marquise. Aucun mémoire, aucun avis n'est

remis au Roi sans qu'elle en accorde la permission. Rien n'arrive à lui qu'en passant par elle. Les valets et les gens de service lui sont dévoués ; elle tient le reste de l'intérieur par l'ambition ou l'intérêt, par l'argent des Paris ou la séduction caressante de ses grâces. Hommes, places, crédit, tout est à elle ; il n'y a faveur si mince qui ne soit transmise par ses mains ; et personne n'ose plus contrecarrer ses choix ni discuter ses décisions.

Le seul ministre qui y pense encore et qui s'y prépare, M. d'Argenson, ajourne les complots à des temps plus favorables. La Cour vient de recevoir une leçon de prudence qui ne saurait être perdue. La « dame », comme on l'appelle, prend à présent des manières de reine, à son jour pour donner audience aux ambassadeurs, dit, en parlant d'elle et du Roi : « Nous verrons, » s'amuse à des étiquettes sévères, ne met qu'un fauteuil chez elle pour obliger les grands seigneurs à rester debout. Ces airs n'étonnent plus personne, et, dans ce milieu courtois, où l'élégance des façons masque la médiocrité des cœurs, si quelques-uns se gardent encore le droit de sourire, nul ne songe à protester ni à se plaindre.

De quoi se plaindraient, au reste, les gens de cour avisés, qui peuvent, par un compliment bien tourné, désarmer les préventions de la femme et s'ouvrir le chemin des profitables faveurs ? Ceux qui approchent le plus madame de Pompadour à cette époque de sa vie s'accordent à dire qu'elle ne mérite pas la haine dont tant de pamphlétaires la poursuivent. D'ailleurs, le prince de Croy nous fait comprendre pourquoi la Cour l'accepte si aisément ; c'est qu'on risquerait, en la perdant, d'avoir beaucoup plus mal : « Le Roi était dissipé par ses voyages continuels, où il cherchait à se distraire et où la marquise n'oubliait ni soins ni dépenses pour cela. Elle était d'ailleurs bonne, habile, et, quand on avait parlé de l'infidélité du Roi, tout le monde s'était intéressé pour elle, car, *puisqu'il en fallait une*, on était plus content de celle-là que des autres, dont on aurait craint pis. Ce qu'il y avait le plus à lui reprocher, c'étaient les dépenses considérables pour des riens et le dérangement que cela paraissait mettre dans les finances. Tout le reste parlait en sa faveur : elle protégeait les arts et en général faisait du bien et point de mal. »

Il faut garder ce point de vue, si l'on veut apprécier avec équité ce rôle de femme dans notre histoire. Le caractère de la marquise a été jugé trop souvent d'après les gens qui ont eu à se plaindre d'elle. Bernis, pour qui elle va enfin trouver une ambassade, qu'elle élèvera et détruira ensuite, dès qu'il cessera d'être docile, lui rend à peu près seul une justice exempte de ressentiment : « La marquise n'avait aucun des grands vices des femmes ambitieuses ; mais elle avait toutes les petites misères et la légèreté des femmes enivrées de leur figure et de la supériorité de leur esprit : elle faisait le mal sans être méchante, et du bien par engouement ; son amitié était jalouse comme l'amour, légère,

inconstante comme lui, et jamais assurée. »

A les bien lire, il semble que ces lignes définissent moins une femme que toutes les femmes. En les appliquant à madame de Pompadour, on en doit conclure seulement qu'elle fut femme au degré suprême, et cette simple observation sert peut-être à expliquer ses qualités, ses insuffisances, ses grâces et ses faiblesses.

CHAPITRE V

Les voyages, les maisons, la famille.

La « fonction » que remplit madame de Pompadour, et qui lui confère tant de pouvoir, ne va pas sans de grandes fatigues et une prodigieuse dépense d'elle-même. Pour s'assurer une fidélité qui commence à faiblir, il lui faut se prêter à voyager sans cesse. Louis XV a un besoin de déplacer sa personne et de changer son horizon, où se révèle l'incurable malaise de son ennui. Plus encore qu'autrefois, il est toujours « par voie et par chemin », et ne séjourne guère à Versailles. A chaque instant, il part pour un des petits châteaux, où les courtisans le suivent par groupes d'invités. Ils ont imaginé un uniforme spécial à chaque résidence, qu'il faut obtenir du Roi le droit de porter : à Choisy, par exemple, l'habit est vert, avec un grand galon d'or et un bordé : à Crécy, l'habit de même couleur a un simple bordé et des boutonnieres d'or. Ces faveurs sont pour une vingtaine de familiers, rarement nommés deux fois de suite ; il n'y a que la marquise qui soit de tout et ne quitte jamais le maître.

La vie du Roi dans les petits châteaux n'est racontée par personne. Seul de toute cette réunion de grands seigneurs, le prince de Croy a pris la peine de fixer le souvenir de quelques-unes de ces journées : « Je fis la politesse à madame de Pompadour, écrit-il en mars 1751, de lui demander à être des voyages et, le 7 mars, j'allai pour la première fois passer la journée avec le Roi à la Muette. J'y vis les nouveaux ouvrages ; les trois beaux salons et les souterrains sont superbes ; le reste, peu de chose ; on faisait une terrasse et une augmentation vers le Bois. On y vivait avec beaucoup de liberté. Il y avait un grand dîner, mais le souper était le plus considérable, étant le repas du Roi. Il se promenait, s'il faisait beau, ou jouait dans le salon après dîner. Ensuite il travaillait ou tenait conseil. A huit heures et demie, tout le monde se rassemblait au salon ; il venait y jouer ; à neuf heures, on souperait à une très grande table à dix. C'était M. le Premier, gouverneur de la Muette, qui servait le Roi et le nourrissait, les dépenses du total étant passées sur le compte qu'il en donnait. Nous étions ce jour-là à table, à prendre du Roi par sa gauche : le Roi, madame la marquise de Pompadour, prince de Soubise, duc de Luxembourg, marquis d'Armentières, marquis de Voyer, comte d'Estrées, prince de Thureme, comte de Maillebois, marquis de Souches, marquis de Choiseul, comte de

Croissy, madame du Roure, duc de Boufflers, marquis de Bauffremont, duc de Broglie, prince de Croy, marquis de Pignatelli, duc de Chevreuse, duc de Chaulnes, duc de la Vallière, marquis de Gontaut, duc de Richelieu, madame la duchesse de Brancas, duc d'Ayen et madame d'Estrades ; à une petite table étaient MM. de Laval et de Beuvron. Ce voyage était très gai. La marquise fut surtout très enjouée ; elle n'aimait aucun jeu et jouait surtout pour polissonner et être assise.... Le Roi faisait deux parties après souper, car il aimait le gros jeu, et les jouait tous très bien et très vite, et il se couchait vers les deux heures. C'est ainsi qu'était la vie de tous les petits châteaux. Après le coucher, je revins à Paris ; il n'y a qu'un pas, car c'est l'endroit où le Roi approche le plus de sa capitale. »

Les privilégiés, qui passaient ces aimables heures dans l'intimité royale, ne semblaient pas se douter des haines qui s'accumulaient contre l'autorité dans cette capitale toute voisine. Chaque année d'administration détestable aggravait les causes de ce malaise financier, contre lequel on ne luttait plus et qui devait, à la fin du siècle, emporter la monarchie. Le Roi, entouré de flatteurs ou de gens timides, n'entendait, dans ces réunions de courtisans, que des paroles complaisantes. Son indolence, « qui laissait tout aller », n'était secouée par nul avis sérieux. Les questions du temps se traitaient par ces allusions légères où l'esprit tient lieu de bonnes raisons. Les plus habiles s'ingéniaient à exciter les secrètes hostilités de leur maître. Quand le Parlement de Paris va se mêler de rappeler la Cour aux économies nécessaires, il se trouvera quelqu'un, à la table où le Roi jette de gros écus, pour dire : « Bientôt Messieurs du Parlement ne permettront plus à Votre Majesté que de jouer de petits écus. » On empoisonne l'esprit du Roi, tout le long du jour, par des paroles semblables. Si madame de Pompadour y excelle, ce n'est pas elle cependant qui donne le ton.

Lorsque la politique apparaît dans les entretiens de l'entourage, on n'en voit que les petits côtés : mécontentements de personnes ou rivalités de corps. Les graves agitations du Clergé et du Parlement ne sont ici que batailles entre clercs et robins : la volonté du Roi saura les mettre à la raison. Les hommes de cour ne sont point en état de comprendre les conséquences de ces crises qui se prolongent, ni de redouter la révolte des esprits contre les abus dont ils profitent. C'est encore un des leurs, M. de Croy, qui en fait l'aveu : « On ne parle point, à la Cour, des grandes affaires qui font tant de bruit partout ailleurs. » Non que le Roi n'en soit quelquefois troublé, mais il s'étourdit ; et la favorite n'a pas de soin plus attentif, à cette première époque de leur liaison, que d'écarter de lui des préoccupations qui le lui disputent.

Elle apporte à cette œuvre intéressée un dévouement et une persévérance qu'on voudrait voir mieux appliqués. Elle achète ses heures d'intimité et d'abandon par un sacri-

fice constant de ses goûts, une vie nomade et un surmenage sans répit. On devine, en quelques-unes de ses lettres, à quel point elle préférerait une autre existence : « Vous croyez que nous ne voyageons plus, écrit-elle à la comtesse de Lutzelbourg. Vous vous trompez, nous sommes toujours en chemin : Choisy, la Muette, Petit-Château [La Celle] et certain Ermitage, près de la grille du Dragon, à Versailles, où je passe la moitié de ma vie. Il a huit toises de long sur cinq de large, et rien au-dessus ; jugez de sa beauté ; mais j'y suis seule ou avec le Roi et peu de monde ; ainsi j'y suis heureuse. » Et un autre jour, pour excuser un long silence dont cette amie éloignée pourrait se plaindre, elle jette quelques lignes bien significatives : « La vie que je mène est terrible ; à peine ai-je une minute à moi. Répétitions et représentations, et deux fois la semaine voyages continuels, tant au Petit-Château qu'à la Muette, etc. Devoirs considérables et indispensables, Reine, Dauphin, Dauphine..., trois filles, deux infantes ; jugez s'il est possible de respirer ; plaignez-moi et ne m'accusez pas. »

C'est une vie terrible, en effet, où toutes les forces de l'esprit et des nerfs doivent demeurer constamment tendues. Mais d'Argenson exagère, quand il écrit, toujours par ouï-dire, il est vrai, que « la marquise change chaque jour jusqu'à devenir un squelette ; le bas du visage est jaune et desséché ; pour la gorge, il n'en est plus question ». La favorite restera jolie quelque temps encore ; ses familiers, autant que ses peintres, nous l'attestent : cependant il n'est vigueur ni beauté qui puisse résister aux excès d'une telle existence, de laquelle s'accommode seule l'extraordinaire santé de Louis XV.

Pour le plaisir de faire un glorieux chemin à ses côtés, plutôt que pour l'intéresser à la marine, qu'il est toujours question de reconstituer, madame de Pompadour organise un voyage du Roi en Normandie. Le déplacement royal semble sans appareil, bien qu'une énorme dépense en résulte. Le Roi est dans un « vis-à-vis », avec un seul courtisan ; suivent une berline pour quatre dames, une seconde berline et une gondole à six. Mais tous les services de bouche et autres, qui demandent un personnel considérable, ont pris les devants et attendent Sa Majesté au Havre. On part de Crécy, en chassant le long du chemin, dans la forêt de Dreux ; on va prendre les voitures à la porte du château d'Anet, où la vieille duchesse du Maine vient faire sa cour, et l'on arrive à la nuit close, par les avenues illuminées, au château de Navarre. C'est un des plus beaux domaines du pays normand, et le duc de Bouillon y a préparé une réception somptueuse. Le Roi visite les jardins dessinés par Le Nôtre, se promène en calèche dans la forêt d'Évreux, assiste à une chasse, et repart de nuit pour entrer à Rouen sur les huit heures du matin. On ne fait que traverser la ville, dont les rues sont tendues magnifiquement et où la population acclame le Roi. Il s'arrête seulement pour



Cliché Giraudon.

LE THÉ À L'ANGLAISE DANS LE SALON DES QUATRE GLACES, AU TEMPLE. — Tableau d'Ollivier. (Musée du Louvre.)

voir la manœuvre du pont de bateaux sur la Seine et le passage d'un navire, remonte aussitôt en carrosse et arrive au Havre, à six heures du soir, au bruit des canons du port et de la citadelle.

Sa Majesté est descendue, avec sa suite, à l'hôtel de Ville, où elle est d'ailleurs assez mal logée. Le duc de Penthièvre, les ministres de la marine et de la guerre, MM. Rouillé et d'Argenson, sont présents. Le lendemain, après l'audience du Parlement de Rouen et de la Chambre des Comptes, le Roi va au bassin intérieur, qu'il voit d'abord à sec, puis rempli; on fait manœuvrer devant lui une flûte de trente-six canons, nouvellement construite, et trois vaisseaux sont lancés à la mer. En sortant du port, sur la rade, où l'on a pu réunir près de deux cents bâtiments, le Roi assiste à un combat de trois frégates, et, à ces divers spectacles, il doit prendre une idée de la marine marchande et militaire de son royaume. Au retour, ayant repassé par sa bonne ville de Rouen, il va coucher à Bizy, château du maréchal de Belle-Isle, dont les honneurs sont faits, en son absence, par le duc de Luxembourg, et le lendemain soir on est à Versailles.

Ce voyage ne s'est pas accompli sans provoquer des murmures. Cette promenade affichée de la maîtresse à travers la France a causé quelque scandale; au surplus, la charge s'est trouvée lourde pour les villes et la province, aussi bien que pour le Trésor, et chacun dit que le Roi a dépensé beaucoup trop, dans l'état présent des finances, pour faire voir la mer à la marquise et manger avec elle du poisson frais.

De plus grandes plaintes se font entendre à chaque construction ou création de pur agrément que multiplie le caprice de madame de Pompadour. Le peuple lui reproche une dilapidation continuelle et un effronté mépris de sa détresse. Il est vrai que la favorite a beaucoup de maisons, et l'on peut trouver qu'elle jette trop aisément l'argent du Roi aux maçons, aux jardiniers, aux décorateurs. On

a le total de ce genre de dépenses : elles monteront, pour vingt années, à 6 millions 510 562 livres, ou, suivant un autre état, à 7 millions 445 725 livres; c'est l'impardonnable fantaisie que la France appauvrie a dû payer à la marquise. Mais en faut-il exagérer la folie? Ces prodigalités, dont profitent d'ailleurs l'art et les artistes, ne sont point un don pur et simple fait à une maîtresse avide. Il ne faut pas oublier qu'elle bâtit presque toujours sur des terrains appartenant au Roi et que ces belles habitations, en fin de compte, doivent rester à la Couronne.

La maison de l'Ermitage de Versailles, par exemple, qu'on a beaucoup blâmée et qui a coûté trois cent mille livres, s'élève sur une partie du parc dont la jouissance seule est accordée à la marquise, « sa vie durant », et qui fait, après elle, retour au Roi. Elle édifiera de même façon ses autres « ermitages », dans les deux grandes résidences de la Cour, à Fontainebleau et à Compiègne, ainsi que son hôtel de Versailles, bâti auprès du Château, tout contre le mur des réservoirs du jardin, et qu'un corridor construit exprès met en communication avec l'aile du Nord. Ce n'est pas madame de Pompadour qui est chez elle en tous ces logis, c'est le Roi.

Plus importante sera l'acquisition qu'elle va faire à Paris, en 1755, du magnifique hôtel d'Évreux, dans les Champs-Élysées, payé sept cent trente mille livres. Il sera agrandi et refait presque entièrement, splendidement meublé et tendu de gobelins au chiffre royal, transformé enfin en habitation princière, pour la raison que la marquise peut y recevoir le Roi; et bientôt, par un article de son testament écrit en 1757, elle le suppliera d'accepter le don de cet hôtel, « susceptible de faire le palais d'un de ses petits-fils ». Ce sera là sa véritable maison, et on comprend qu'elle veuille une fois s'installer vraiment chez elle. Mais le séjour qu'elle aménage avec le goût le plus passionné, celui où tout est son œuvre et qui sort de son imagination de femme, comme un palais d'enchantement naît d'une fantaisie de fée, c'est Bellevue; et Bellevue, dans sa

pensée, est destiné aussi à demeurer au Roi comme un souvenir d'elle.

Une vue magnifique sur le cours de la Seine, les coteaux de Saint-Cloud et la plaine de Paris, a décidé la marquise à bâtir sur le versant de Meudon qui regarde Sèvres. Le terrain royal, qui descend jusqu'à la rivière, se prête à un beau tracé de pentes et à un heureux arrangement de la perspective. Un dessin de Portail nous montre le premier état des jardins de Bellevue, alors que ni les arbustes ni le buis ne garnissent le remblai des allées, qu'aucun bosquet n'a pris forme, et que le Petit-Château, à neuf fenêtres de façade, domine, de l'élégante architecture de Lassurance, des terrasses sans marbres et sans charmillles; auprès de l'arbre unique du paysage, au milieu d'un groupe de visiteurs, on cherche la marquise, s'abritant sous son parasol de dentelles dont un baromètre d'argent incruste le manche, et faisant à quelques amis les honneurs de sa création. Il a fallu plus de deux ans et demi pour tout finir. Les travaux énormes de terrassement, la profondeur des fondations dans un sol sablonneux et glissant, ont multiplié les difficultés et les dépenses. La méchanceté publique y a trouvé ample matière. On venait voir de Paris les huit cents ouvriers qu'employait madame de Pompadour, et l'on savait trop qu'elle ne les payait point « sur ses épargnes ». On parlait de sept gros millions, qui devaient se réduire, tout compte réglé, à 2 millions 589 714 livres 11 sols 10 deniers. L'état que tenait la marquise lui permettait d'avoir une maison de campagne de ce prix; le moment seul était mal choisi pour la construire.

Les artistes n'ont qu'à se réjouir de profusions dont les autres médisent avec justice. Bellevue leur a été livré comme leur demeure, et, si nulle magnificence superflue ne s'y étale, on y voit paraître, sous toutes ses formes, l'art le plus délicat, le plus raffiné, celui que madame de Pompadour goûte mieux qu'aucune femme de son temps et qu'elle se plaît à inspirer.

PIERRE DE NOLHAC.

(A suivre.)



Armoiries d'ABEL POISSON, MARQUIS DE MARIGNY,
dessinées et gravées par COCHIN.
(Cabinet des Estampes.)

L'hôtel de Ferriol

Par Henry BORDEAUX

Nous sommes mieux partagés au XVIII^e siècle qu'au XVII^e¹. Nous y pouvons récolter une ample moisson de lettres d'amour, et faire dans une si volumineuse correspondance un choix intéressant. Il nous suffit de pénétrer dans l'hôtel de Ferriol, rue Neuve-Saint-Augustin, pour nous trouver mêlés à toute l'histoire des mœurs durant la première moitié du siècle. Il s'y découvre tous les éléments d'un roman historique, dont voici les personnages :

1^o Le comte de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople. Diplomate un peu violent, mondain, délicat, et viveur aux fantaisies équivoques ;

2^o Le président de Ferriol, frère du précédent, financier maladroit et mari trompé, d'ailleurs bonhomme ;

5^o La présidente, femme du précédent, plus jeune que lui de vingt-quatre ans, ce qui est une excuse, sœur aînée de Mme de Tencin de galante mémoire, comme elle portée sur la bagatelle ; de plus, avare et rognant sans cesse sur les frais de table sans souci d'affamer son monde ;

4^o Pont-de-Veyle, fils aîné de M. et Mme de Ferriol (né en 1697), jeune homme froid, élégant, genre anglais, se plaisant dans la société et y plaisant par sa réserve et sa distinction ;

5^o D'Argental, son frère (né en 1700), le plus joli garçon du monde avant d'avoir eu la petite vérole, un peu gâté dans la suite par les traces de cette maladie, gourmand et sentimental, parfait galant homme, d'un commerce très sûr en amitié et d'un goût excellent dans les choses de l'esprit, grand ami de Voltaire ;

6^o Mlle Aïssé (née en 1695), jeune Turque achetée par l'ambassadeur sur le marché de Constantinople pour 1500 livres, et élevée dans l'hôtel Ferriol comme un enfant de la maison.

Un diplomate, un financier, une intrigante, deux jeunes gens et une Turque, on croirait une troupe de comédie. Chacun de ces personnages a son aventure : je ne parle pas du financier qui est dépourvu de tout intérêt, et qui se contente de perdre de l'argent.

1^o Mme de Ferriol, bien que tracassière et désagréable, est l'amie du maréchal d'Uxelles ;

2^o L'ambassadeur revient d'Orient en 1711. Il a acheté Aïssé ou Haydée dans le but de se préparer une future maîtresse. Heureusement il a soixante-quatre ans, et il est malade : « Ce sont des garanties, » comme dit Sainte-Beuve qui se porte caution de la vertu de la belle Circassienne vis-à-vis de son protecteur ;

5^o Pont-de-Veyle est l'amant passager de Mme du Delfant ;

4^o D'Argental est amoureux d'Adrienne Lecouvreur, la célèbre tragédienne, qui aime le comte de Saxe, lequel, toujours aimé, aime à la fois la duchesse de Bouillon et la petite Carton de l'Opéra ;

5^o Mlle Aïssé résiste au Régent que subjuguent ses charmes et aime pour la vie le chevalier d'Aydie.

Ainsi l'hôtel de Ferriol abrite de fortes agitations de cœur. Je retiens trois noms de femmes dont les lettres nous raviront : Aïssé, Adrienne et Mme du Delfant.

Une âme tendre, sincère et douce, oublieuse d'elle-même, un peu passive, soumise à la vie, un esprit délicat, timoré et pratique, suffisamment curieux pour saisir le trait intéressant des hommes et du monde : c'est Mlle Aïssé¹.

Elle était faite pour la vie moyenne : ses qualités sont bourgeoises et conjugales. La destinée, qui se divertit aux contrastes, imagine autour d'elle les circonstances les plus romanesques. Elle naît en Circassie, pays de la terre où la race humaine a conservé sa pureté primitive (je ne la crois pas fille d'un chef comme on le donne à entendre : ce fut un propos de marchand habile à M. de Ferriol) ; elle est vendue sur un marché d'esclaves, puis amenée en France dans une société légère. Il semble que ces péripéties dussent former une aventurière. Or, la jeune Turque étonne le monde par sa retenue et sa modestie, et demeure le type de l'amante loyale, fidèle et dévouée. Au fond elle est une petite affranchie qui ne prend que la liberté d'aimer de tout son cœur : de l'esclave elle garde l'esprit de soumission, et tend ses minces poignets aux chaînettes que la société nous forge, et qui sont formées de préjugés et de conventions.

Elle n'a donc qu'un unique amour, dont l'objet est ce charmant chevalier qui fut un roué de la Régence et qu'elle transforma en parfait amant par la vertu de sa tendresse. Heureuse d'aimer et d'être aimée, elle n'a pas de plaintes contre la vie qui les sépare. Et même elle se cramponne à cette séparation par goût du sacrifice. Le chevalier la voulait épouser : elle refusa constamment, pour ne pas entraver sa gloire, et ne pas l'embarrasser de sa propre gêne en lui faisant perdre les beaux bénéfices que lui valait son titre de chevalier de Malte. Mais, dans sa situation irrégulière, elle apporte une dignité d'honnête

femme pour qui l'amour ne va pas sans l'estime. Elle oublie son bonheur pour mieux édifier celui de son amant : « Je ne connais, écrit-elle, que l'art de rendre la vie si douce à ce que j'aime qu'il ne trouve rien de préférable.... » On ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle emploie mal un grand dévouement. La gloire fort ordinaire de M. d'Aydie ne demandait pas tant de soins. C'est sans arrière-pensée qu'il lui offrait le mariage. Il avait besoin de sa présence, et souffrait de leurs entrevues furtives, tous les trois mois. Tous deux se fussent contentés d'un sort médiocre à condition de le partager. Que n'ont-ils sauté à pieds joints par-dessus les vanités et le sentiment du monde ! Ils eussent fait le plus délicieux ménage, et leur fillette, née à la dérobée, eût préféré leurs baisers quotidiens et son enfance réchauffée à la dot qu'on lui ménagea par ce détour.

Mais Aïssé tenait à se dévouer. On n'arrête pas une femme qui a soif de sacrifices. Cette Turque est une chrétienne qui souffre de son péché, et se le reproche sans prendre les moyens de le légitimer. Car les préjugés du monde et la vie pratique l'emportent sur le sacrement. Près de mourir, elle se livre toute au remords. Mme du Delfant, chevronnée d'aventures galantes, Mme de Parabère, qui aimait toujours également et sans arrêt, malgré la diversité de ses amants, l'encourageait dans sa conversion. Son chevalier lui écrivait qu'il l'aimera aussi purement qu'elle le désire. Ainsi elle goûte la joie d'avoir aimé toute sa vie, et de présenter néanmoins à Dieu une âme rachetée, une jolie âme scrupuleuse et tendre. Pour sa douceur dans la passion, pour sa crainte du péché et sa faiblesse de décision, pour tout ce qu'il y a en elle de féminin et de gracieux, louons Mlle Aïssé qui vint de si loin orner notre France amoureuse de sa charmante figure.

Mlle Lecouvreur, parure du Théâtre-Français de 1717 à 1750, était petite, un peu maigre, et très bien faite, gracieuse comme une miniature, et fragile comme un Sèvres. Elle répandait sur tous ses rôles un air de noblesse et d'élégance, comme fait aujourd'hui Mme Bartet.

On lui connut quelques amants. Maurice de Saxe fut le dernier, et le demeura dix ans, jusqu'à la mort d'Adrienne. C'est une grande faveur d'être le dernier amant d'une femme jeune, adulée, et qui vous sait infidèle. Au comte de Saxe, héroïque dès sa plus tendre jeunesse, et futur vainqueur de Fontenoy, « les cœurs ne résistaient pas plus que les villes¹ ». Il donna trois années de bonheur à

1. Les lettres de Mlle Aïssé sont adressées à Mme Calandrini, sa pieuse amie. Il y est souvent question de son amour.

1. Des Bouhniens.

la tendre comédienne, et le reste de leur l'aison fut troublé. Je ne parlerai pas de son départ pour le duché de Courlande qu'il allait revendiquer, de la générosité d'Adrienne monnayant tous ses bijoux et ses titres pour solder cette expédition malheureuse, du retour de Maurice, et des souffrances qu'il infligea à sa maîtresse par ses intrigues à l'hôtel de Bouillon et à l'Opéra, non plus que de la fin tragique et inexpliquée de cette pauvre maîtresse, bien qu'il y ait dans son empoisonnement probable par la duchesse de Bouillon des circonstances fort singulières.

Nous n'avons pas de lettres d'amour d'Adrienne Lecouvreur, mais nous avons ses lettres à un amoureux, et elles sont exquis¹. D'Argental l'aimait passionnément. Rien de ce qui séduit les femmes ne lui manquait. Adrienne, avant de connaître Maurice de Saxe, ne passait point, malgré une grande réserve, pour une vertu farouche. Il lui plaisait par son caractère loyal et son esprit. Cependant elle ne lui céda jamais et s'ingénia à le garder pour ami. Elle déployait toutes ses grâces pour le retenir, pour l'envelopper de tendresse. Elle l'assure que le doux sentiment qu'elle a pour lui est plus profond et durable que ces passions déréglées, promptes à naître et à mourir. Elle souffre de le voir malheureux, et ne peut consentir à le perdre. Ce conflit est très féminin. La pauvre comédienne a déjà beaucoup souffert de l'amour : son cœur a été caressé et brisé. Cette affection admirable qu'elle rencontre chez d'Argental, elle ne veut point l'éloigner. « Ne vous lassez ni d'être sage, ni de m'aimer, » — écrit-elle. Être aimé, cela est doux, même si l'on n'aime pas ; c'est un sentiment qu'on ressent soi-même, par une délicate affinité. Elle lui demande de l'aimer jusqu'à la mort, ajoutant que ce ne sera pas bien long. Déjà malade, elle a de sombres présages, et ce sont là choses faites pour toucher un cœur sensible. Oui, son amitié pour d'Argental est un des plus délicieux sentiments d'égoïsme que l'his-

1. *Lettres d'Adrienne Lecouvreur* (Plon, édit.).

toire nous offre. Elle a des trouvailles de tendresse pour ensommeiller la peine de l'amoureux : « Soyez mon ami, j'en suis digne, — dit-elle dans une lettre qu'il faudrait citer tout entière, — mais choisissez pour maîtresse un cœur tout neuf : qu'elle ne soit pas encore revenue de cette heureuse confiance qui rend tout si beau ; qu'elle n'ait été ni trahie, ni quittée ; qu'elle vous croie tel que vous êtes, et tous les hommes tels que vous ; qu'elle soit jeune et assez forte, elle en aura moins d'humour. Enfin qu'elle vous procure cette félicité que j'aurais eue si je n'avais jamais aimé que vous, et que vous m'eussiez aimée autant que vous en êtes capable et que vous auriez dû me plaire. » L'homme qui sait inspirer ce sentiment et le comprendre est un cœur désintéressé et courageux, car il faut une étrange énergie à un amoureux pour se plier à ce caprice de femme. D'Argental avait des compensations avec la Pellissier de l'Opéra, mais cela ne console point. Il fut l'ami d'Adrienne jusqu'à sa mort, comme elle le désirait, et même par delà la mort ; elle lui légna tous ses biens qu'elle ne pouvait laisser à ses deux filles naturelles, afin qu'il les transmitt à celles-ci, et ce legs, qui était en réalité un fidéicommiss, valut encore au pauvre d'Argental un procès avec la famille Lecouvreur, et toutes sortes de tracasseries, sans compter le jugement sévère du monde. L'amitié des femmes coûte cher. Mais peut-être l'amoureux éconduit connut-il certains recoins délicats du cœur d'Adrienne que le comte de Saxe, un peu dragon dans ses rapports avec le sexe, ne sut pas découvrir. La présence des femmes, leurs façons de sentir, de penser, la grâce de leurs gestes, — tout ce qui s'appelle le charme, et qui est physique et immatériel ensemble, — de subtils dilettantes aiment à le respirer sans y toucher, le préfèrent peut-être aux caresses et se contentent pour celles-ci de la banalité. Demandez à Sainte-Beuve, très versé dans la casuistique sentimentale...

Pont-de-Veyle, frère de d'Argental (nous

ne sortons pas de l'hôtel de Ferriol), fut lié avec Mme du Deffant : une liaison correcte, de gens du monde. Un jour qu'ils rappelaient le passé, sans entrain et sans amertume, Mme du Deffant dit à son ancien amant, demeuré son ami : — Nous ne nous sommes cependant jamais disputés, comme en ont coutume les amoureux. — En effet. — C'est peut-être que nous ne nous sommes jamais réellement aimés. — Je le croirais, dit encore Pont-de-Veyle avec son fin sourire.

Cette femme de tant d'esprit, qui avait commencé par séduire le Régent et continué par une suite nombreuse, expia ses plaisirs par l'amour même. Sur le tard, à soixantedix ans, elle conçut pour l'Anglais Walpole une amitié toute amoureuse. C'est une grande pitié de lire sa correspondance : elle exhibe des sourires fardés et des grâces fanées, se fait enjouée et drôlette pour dégeler ce britannique morceau de glace. On dirait ces clowns qui font des cabrioles et dont les faces pâles évoquent la mort. Des réflexions tristes lui viennent sur ce monde pour lequel elle a vécu et dont elle comprend soudain le vide éclatant. Sa tendresse l'amène à réfléchir : c'est le propre des sentiments vrais. Devant le néant de sa vie dissipée, elle connaît l'ennui. Et il n'est pas rare, dans cette société fringante du XVIII^e siècle, de rencontrer ces plaintes de mondaines lasses de leur vie trop divertie, soupirant après la solitude et la passion qui leur eussent permis de se sentir vivre, de manifester leur énergie au lieu de la gaspiller en menues frivolités.

Walpole n'est pas facile à apprivoiser. Mme du Deffant pleure de vraies larmes qu'elle tâche de cacher. Toute vieille qu'elle est, son chagrin n'est pas divertissant. Et l'on est tenté de préférer cette tendresse hors d'âge à l'habileté de Walpole qui pratique l'amitié utilitaire et profite de tout l'esprit de la vieille femme pour connaître les nouvelles de la cour et de la ville.

Et voici que l'hôtel de Ferriol nous a livré tous ses secrets.

HENRY BORDEAUX.

Les « mots » de Sieyès

On a prêté à l'abbé Maury, sinon plus d'esprit qu'il n'en eut, du moins plus de mots qu'il n'en dit ; de même pour l'abbé Sieyès, dont le laconisme proverbial est presque devenu du bavardage, tant le mensonge l'a fait parler dans l'histoire. Ce qu'il y a de pis, c'est que souvent il n'a gagné que de l'odieux à tous ces mots supposés.

Son fameux vote au jugement de Louis XVI : *La mort sans phrase*, est un des prêts que l'esprit des novellistes ou des folliculaires s'est trop empressé de lui faire ; prêts forcés,

mais non gratuits, car la réputation de celui à qui l'on en impose la charge en paye chèrement les intérêts. Sieyès pourtant ne craignait pas de repasser sur ces particularités supposées et parasites de son existence politique ; il les réfutait sans humeur.

« Il revenait avec quelque plaisir, dit Sainte-Beuve, sur ses anciens jours, et y rectifiait quelques points de récits qui appartiennent à l'histoire.

« Le premier, disait-il, qui a crié *Vive la nation* ! et cela étonna bien alors, ce fut « moi. »

« Il niait avoir prononcé les paroles qu'on lui prête après le 18 brumaire : « *Messieurs, nous avons un maître ; ce jeune homme fait tout, peut tout, et veut tout.* » Le mot, d'ailleurs, est beau et digne d'avoir été

prononcé. Mais il dit seulement à Bonaparte, qui lui demandait pourquoi il ne voulait pas rester consul avec lui, et qui insistait à lui offrir cette seconde place : « Il ne s'agit pas « de consuls, et je ne veux pas être votre « aide de camp. »

Il niait aussi avoir prononcé, dans le jugement de Louis XVI, ce fameux mot : *La mort sans phrase* ; il dit seulement, ce qui est beaucoup trop : *La mort*. Il supposait que quelqu'un s'étant enquis de son vote, on aurait répondu : *Il a voté la mort sans phrase*, ce qui a passé ensuite pour son vote textuel.

Il s'indignait qu'on attribuât à ce mot : *J'ai vécu*, qu'il avait dit pour résumer sa conduite sous la Terreur, un sens d'égoïsme et d'insensibilité qu'il n'y avait pas mis.

ÉDOUARD FOURNIER.

Une Pompadour impériale

Par Frédéric LOLIÉE.

La Comtesse de Castiglione

I

Si vraiment la beauté doit être regardée comme le don souverain, l'épanouissement le plus enviable de l'être dans la lumière et l'harmonie, c'est à Mme de Castiglione, l'impeccable, la « divine », que revient la couronne parmi les charmeuses du second Empire; car, l'accord de tous les yeux la lui avait décernée, admirateurs ou jaloux.

Sur la fin de ses jours, la célèbre comtesse s'était enveloppée de beaucoup de mystère. Et le zèle de ses derniers amis l'aidait à s'y renfermer. Mais on aura beau voiler d'ombre les portraits de Mme de Castiglione, enchâsser religieusement les reliques de sa turbulente existence, dérober au profond des tiroirs les quelques bribes de papiers échappées à l'autodafé général, qui consuma tout ce qu'on put trouver d'elle, au lendemain de sa mort... les curieux ne se laisseront pas. Il faudra bien savoir quand même ce que fut, au réel et tout entière, l'amie des rois, la conseillère des princes, la secrète ambassadrice officieuse, appelée comtesse Verasis-Castiglione.

C'était inévitable : faute de documents, on a colporté à son sujet plus de suppositions hasardées que d'affirmations positives. Il s'est répandu, de droite et de gauche, autant d'inexactitudes que d'anecdotes, et cela en prenant les choses depuis l'œuf, c'est-à-dire dès le début de sa vie, à sa naissance.

Des souvenirs personnels, qui nous ont été confiés, des fragments de ses lettres et de ses papiers intimes passés fortuitement entre nos mains, enfin les *reliquæ* que nous tenons d'elle, indirectement, par l'entremise du plus constant de ses amis : le général Estancelin, vont nous permettre de ressaisir dans sa pleine exactitude cette physionomie si captivante, demeurée cependant, jusqu'à ce jour, quoique célèbre, voilée d'ombre, énigmatique et mal connue.

Elle ouvrit les yeux en 1840, d'après d'Ideville, en 1845, suivant elle, et le 22 mars 1855, selon les actes authentiques, et fit ses premiers pas dans un très authentique palais, le palais des Oldoini; et ce n'est que par un jeu de son imagination, en quête d'exemples notoires sur les revirements de la fortune, qu'un ingénieux romancier¹ l'a fait naître dans une petite ferme, où, fillette, on l'aurait chargée, pour

l'élégance. Elle avait une santé fragile : on la perdit de bonne heure. Avec l'insouciance de caractère qui lui était propre, son père, le marquis Oldoini, supporta le deuil assez légèrement; et, laissant au grand-père de l'enfant, le célèbre avocat et jurisconsulte toscan Lamporecchi, les soins d'une éducation difficile, il continua, comme attaché d'ambassade, à promener ses pas, je dirais aussi ses goûts frivoles, à travers l'Europe.

Toute jeune, elle avait été fort adulée, sous le regard maternel. On l'éleva dans le luxe et la satisfaction prompte et complète de tous ses désirs.

Dès l'adolescence, elle parut désignée aux hasards d'une vie orageuse et passionnée. Elle était de celles que Saint-Simon disait nées pour faire, de par le monde, les plus grands désordres d'amour, et qui, au delà de la vie, gardent encore leurs chevaliers, leurs enthousiastes. A douze ans, elle était aussi grande et aussi belle qu'elle le fut à vingt. Peu de mois après ce douzième anniversaire, elle avait sa loge pour elle, à la Pergola, où son regard lumineux, les promesses de sa taille, les fleurs de pourpre semées dans sa brune chevelure et son attitude assurée forçaient déjà l'attention. Le bruit d'une si rare perfection s'était répandu dans tout Florence. Un murmure flatteur suivait sa trace aux « Cascine »². Elle devint l'idole de la ville artistique et païenne.

Virginie, appelée dans l'intimité Nicchia, n'avait pas quinze ans sonnés qu'on avait plusieurs fois sollicité sa main. A la suite de quelles circonstances on l'accorda au comte de Castiglione, l'histoire m'en a été contée par Mme Valewska, qui n'y fut pas étrangère.

Alors que le comte Valewski était ambassadeur à Londres, en même temps que le ministre italien Azeglio, il y avait réception, un soir de l'hiver de 1854, chez la duchesse d'Inverness, parente de la reine. Dans l'assistance, entre les habits noirs, on remarquait un jeune Italien de fort jolie prestance et de



LA COMTESSE DE CASTIGLIONE.

son plaisir, de mener les bêtes aux champs.

Virginie Oldoini, mariée au comte François Verasis-Castiglione, qui fut chef de cabinet et premier écuyer de Sa Majesté piémontaise, était de bonne extraction florentine. Sa mère possédait de nature la grâce, le charme,

1. Henri de Régulier, *Le Mariage de minuit*.

2. Promenade de Florence.

bonne mine, le comte de Castiglione. Il se trouvait aux côtés des ambassadeurs de France et d'Italie. On venait de danser. Et parmi tant de gracieuses femmes réunies, épaules et gorges nues, le regard du gentilhomme errait complaisamment. Il se tourna vers le comte Walewski :

« — Sans doute, vous ne savez pas le motif, le vrai, qui m'amène ici. Je suis venu à Londres pour me marier.

« — En ce cas, mon cher Castiglione, vous n'auriez pas dû quitter la belle Italie. Croyez-moi, retournez à Florence. Présentez-vous chez la marquise Oldoini ; faites-vous agréer par sa fille, épousez-la, et vous aurez la plus jolie femme de l'Europe. »

Ce conseil était trop séduisant pour n'être pas suivi. Il le fut de tous points. Le comte Castiglione se déclara, sur l'heure, éperdu, fasciné. Il le pouvait être en effet. Un pastel de la radieuse Florentine, peint au moment de son mariage, ne fut montré au château de Baromesnil. Quelle idéale évocation ! On ne saurait imaginer rien de plus exquis ni d'aussi parfait. Le regard bleuté, comme le ton de la robe, est d'une douceur infinie ; les cheveux bruns floennent, abondants et légers, sur un front très pur ; les bras et la gorge ont une grâce de contours qu'on ne saurait dire ; le menton ponctué d'une fossette, les lèvres petites et légèrement entrouvertes comme le calice d'une fleur rouge semblent appeler la caresse.... M. de Castiglione pressa le mariage.

D'elle à lui beaucoup moins vive fut l'attraction. Pour nous servir d'un mot que nous tenait la comtesse d'Alessandro, elle se laissa conduire à l'autel avec l'air d'une Iphigénie qu'on traîne au sacrifice.

En effet, elle ne l'aimait que très modérément et l'en avait prévenu d'avance. Il n'aurait, lui disait-elle, qu'à s'en prendre à lui-même des désaccords qui pourraient survenir entre eux. Ne l'avait-elle pas, de bonne foi, dissuadé de s'attacher à elle et conseillé de mieux comprendre l'élection de son propre bonheur ? Quand il s'enflammait à l'extrême, elle n'avait rien négligé pour atténuer la chaleur de ses sentiments.

« — Je vous en supplie, mon cher comte, lui déclarait-elle, cessez de demander ma main. Je n'ai pour vous aucune affection, aucune sympathie ; je sens que vous serez toujours pour moi l'homme le plus indifférent. Aimez ailleurs, pensez à d'autres, de grâce.

1. Le comte François de Castiglione, qui n'avait gardé que des débris passagers de son ancienne fortune, rechercha une place dans la maison du roi, et l'obtint par l'entremise de son oncle, le général Cigala. Il devait peu à peu s'élever dans la confiance et

« — Qu'importe ! lui répondait-il, vous ne m'aimerez jamais, soit ! Mais j'aurai l'orgueil d'avoir la plus belle parmi les femmes de mon temps. »

Il paya à son prix, c'est-à-dire chèrement, cette précieuse et illusoire satisfaction. Un trait, recueilli dès le début de leur vie commune, permettra d'en juger. Au lendemain d'un mariage, qui ne s'était pas conclu sans



LA COMTESSE DE CASTIGLIONE DANS LES TABLEAUX VIVANTS.
Tristesse.

tiraillements, les convenances réglementaires exigeaient qu'elle rendît une visite filiale à la mère de son mari, comtesse de Castiglione. Pour quelle raison éprouvait-elle à faire cette démarche une répugnance extrême ? On ne sait ? Toujours est-il qu'elle s'y refusait absolument. Le comte s'y employait en pure perte, priant, raisonnant, insistant, usant tour à tour des plus fermes paroles et des tendresses les plus enveloppantes : elle n'y voulait rien accorder ; et les meilleures exhortations ne la décidaient pas à accomplir cette chose simple et naturelle. Un jour qu'ils étaient sortis

l'ambition par l'entremise de son oncle, le général Cigala. Il devait peu à peu s'élever dans la confiance et

ensemble, en voiture, et que, la conversation ayant pris un tour aimable, il la croyait mieux disposée qu'à l'ordinaire, il avait saisi l'occasion rare pour jeter l'adresse de sa mère au cocher, dans l'espoir qu'elle s'y laisserait conduire. Elle ne souffla mot ; mais, comme la calèche traversait un pont, elle eut tôt fait d'exécuter une idée diabolique qui lui était passée par la cervelle : vivement, elle ôta ses souliers et les lança dans l'eau.

« Je ne suppose pas, dit-elle alors, que vous me forcerez à marcher pieds nus ! »

Bien des femmes eussent aimé, choqué l'époux qu'elle avait reçu. Il avait vingt-deux ans, il était de race, et nous avons su qu'il avait jolie figure. Ce qui lui manquait, c'était l'énergie de caractère, l'esprit de volonté, l'initiative entreprenante, qu'elle aurait désirés chez l'homme de son choix, pour devenir elle-même la digne associée d'une existence ambitieuse, agissante.

En vain l'avait-il installée avec un luxe inouï dans un château, près de Turin, et se livrait-il aux plus folles prodigalités pour embellir ses jours. Il n'en était récompensé que de sourires contraints et de froideur réelle. En deux années, il avait dépensé une fortune considérable, ce qui ne contribuait pas à le relever aux yeux d'une femme, qu'humiliait le sentiment de la nullité de son mari. D'autres raisons hâtèrent la séparation¹.

En se mariant à contre gré, la dédaigneuse Florentine avait bien dû se promettre qu'elle n'arrêterait pas dans ces liens uniques ses goûts ni ses ambitions. Le roi de Piémont Victor-Emmanuel fut le premier à mettre sur son chemin l'offre des diversions extra-conjugales.

Qu'il fût, en sa qualité d'homme, plus avenant, plus séduisant que M. de Castiglione, on en pouvait douter. Le contraire était le vrai. Ce Victor-Emmanuel ne brilla que faiblement par la distinction des dehors et la courtoisie des propos.

Rarement un prince se montra-t-il si refractaire à l'attraction des mondanités. Aux dîners d'apparat, il était nerveux, impatient, et se sentait au supplice. Il n'assistait qu'après bien des résistances et des juréments aux démonstrations de Cour. La chasse, les manœuvres, le militarisme, les plaisirs des sens² étaient seuls capables de le mettre en joie. C'est Victor-Emmanuel qui, pendant un bal superbe, qu'on donnait en son hon-

2. « Nul monarque, disait-on de lui à Turin, n'a mieux réussi que Victor-Emmanuel à devenir le père de ses sujets. » Il dispersa libéralement ses fantaisies de paternité.

neur, en 1860, au palais royal de Milan, sanglé dans son uniforme et roulant autour de lui des yeux étonnés, se pencha vers un diplomate, le ministre de Suisse, pour lui glisser à l'oreille ces paroles mémorables :

« — Est-ce que vous vous amusez ici, mon cher? Quant à moi, je m'y ennuie *bougrement*, et je voudrais que ce fût fini. »

Et chacun, dans l'assistance, s'était demandé avec quel personnage s'entretenait ainsi le souverain et quelles graves paroles pouvaient bien s'échanger entre eux. Une entente élargie entre les deux pays voisins allait en sortir peut-être. Des vues neuves et fécondes s'en dégageraient au mieux des intérêts réciproques. On s'imaginait cela. Et, dans l'espèce, il n'y avait eu que les propos ennuyés d'un porte-couronne rébarbatif aux soirées officielles et qui trouvait le temps *bougrement* long.

C'est avec une pareille *desinvoltura* que notre roi de Sardaigne, étant de visite en France, exprimait, au cercle de l'impératrice, ses façons de penser.... Napoléon III avait reçu en solennelle délégation les vœux de son clergé de France. S'approchant du duc de Morny : « L'empereur, lui dit-il, a été admirablement reçu et surtout auprès de son clergé. Ce n'est pas comme moi. » Puis, faisant une pirouette : « D'ailleurs, je m'en f... », ajouta-t-il. M. de Morny, par politesse, avait répondu : « Moi aussi, » et pirouettant à son tour, lancé cette boutade à ses plus proches voisins : « En voilà un, au moins, qui sait le français! » A la vérité, le royal personnage, dont il parlait, connaissait mieux le langage des camps que celui des cours. Et puisque nous sommes sur ce sujet, on nous permettra bien, avant de reprendre la suite de notre récit, une courte digression anecdotique.

Victor-Emmanuel était l'hôte de Napoléon et faisait briller, aux Tuileries, cette indépendance cavalière qui amusait les hommes, effarouchait la pudeur vraie ou jouée de quelques dames et surprit d'abord tout le monde jusqu'à ce qu'on en eût adopté l'habitude.

Une femme d'esprit, qui ne perdait rien de ce qui se disait autour d'elle, la comtesse de Damrémont, s'était donné la peine ou le plaisir de relever un certain nombre de traits, à titre d'échantillons un peu gros de l'esprit du roi d'Italie, pour en saler l'une de ses lettres, — véritables chroniques parisiennes, inconnues du public, dont par bonté d'âme elle régalaît les yeux et l'imagination de ses amis absents. Elle en écrivit long à l'ambassadeur Thouvenel, dans la pure intention d'égayer son exil officiel sur les rives du Bosphore. Elle lui rappelait de quelle manière frustre Victor-Emmanuel tournait le madrigal, lorsque, voulant complimenter l'impératrice sur la séduction qui émanait de sa personne, il n'avait trouvé rien de mieux à dire, sinon qu'elle lui faisait endurer le supplice de Tantale. Ou c'était chez la princesse Mathilde, à laquelle il protestait qu'elle l'attirait singulièrement, qu'il entendait être reçu chez elle,

les portes fermées, et que les portières ouvertes le gênaient beaucoup ! Puis, venaient des historiettes du genre de celle-ci. Au milieu d'un groupe, il avisait une dame d'honneur de la souveraine, circonspecte et pincée, Mme de Malaret ; et, tout le monde écoutant, il lui déclarait qu'il aimait les Françaises parce qu'elles étaient aimables, parce qu'il s'était aperçu, depuis qu'il était à Paris, qu'elles ne portaient pas des pantalons comme les dames de Turin, et qu'avec elles, en vérité, c'est le paradis ouvert. La comtesse détaillait d'autres gentilleses de la sorte et fermait son courrier sur ce paragraphe :

« Un soir, étant à l'Opéra assis auprès de l'empereur, le roi Victor-Emmanuel fixait depuis une demi-heure une petite danseuse. Se penchant vers Napoléon : « Sire, dit-il, combien coûterait cette petite fille? — Je ne sais, lui répond l'empereur, demandez à Bacciochi. » Le roi, se retournant : « Combien coûterait cette enfant? — Sire, pour votre Majesté, ce serait cinq mille francs! — Ah! diable, c'est bien cher! fit le roi. — Mettez-la sur mon compte, » répliqua l'empereur, en s'adressant à Bacciochi.... Il y aurait à en raconter comme cela pendant vingt pages. Mais, adieu, mon cher ambassadeur. Vous avez raison de m'aimer un peu; car, moi, je vous aime beaucoup.

« DANRÉMONT »

Quelles impressions devait laisser aux femmes, qu'il avait connues, un tel *galant'uomo*? Rien moins qu'idéales, sans doute. Mais il était roi. Ce fut son titre auprès de Mme de Castiglione, lorsqu'il prétendit être de tiers dans les privautés de son alcôve.

Cependant, le ministre Cavour, qui était apparenté aux familles Oldoini-Castiglione, avait apprécié, chez la femme, autre chose et mieux que sa beauté de chair. En homme de raison plus que de sentiment, il avait compris, d'abord, quel précieux auxiliaire pourrait trouver sa diplomatie dans le concours d'une intelligence très éveillée, à la fois souple et dominatrice, capable d'attirer habilement les influences masculines pour s'y glisser, s'y établir et s'y maintenir avec cette adresse persévérante qui est le propre du génie féminin.

Sur son instigation, Mme de Castiglione prit le chemin de la France, poussée par sa destinée vers le chef d'État, qui, pendant sa jeunesse, lorsqu'il n'était qu'un prétendant aventureux, avait embrassé de cœur la cause de l'indépendance italienne. Et Cavour eut de bonnes raisons pour consoler le roi de Piémont du départ de l'absente. Elle-même ne savait-elle pas, d'avance, qu'elle serait du mieux accueillie? Son père (détail qu'on ignore généralement) avait servi de tuteur au fils de la reine Hortense. Louis-Napoléon s'était rendu, maintes et maintes fois, au palais des Oldoini. Touché du charme de l'enfant, il la prenait sur ses genoux et lui prodiguait, à l'encontre de son ordinaire froideur, des caresses que des âmes malignes soupçonnaient d'être pa-

ternelles. L'ancien ami de ses jeux puérils pouvait-il être autrement qu'heureux de la recevoir avec tous les honneurs et le faste de son nouvel état impérial? Elle individualiserait sous ses yeux, de la manière la plus engageante, l'Italie et la question italienne.

La première visite de Mme de Castiglione à Paris fut de politique et d'amitié. Elle descendit, d'abord, au ministère des Affaires étrangères, pour s'y faire accréditer par Walewski et pour, en même temps, y revoir une Florentine comme elle, la comtesse Walewska.

Du reste, elle ne touchait point la terre de France en inconnue. La réputation de ses charmes l'avait précédée. Des journaux l'annoncèrent à grande pompe. Le bruit de son extraordinaire beauté avait franchi les monts. On allait voir, disaient les gens informés, une merveille survenue d'Italie. Elle n'était pas arrivée, que des seigneurs impatients brûlaient de se faire inscrire chez elle. Les invitations affluèrent. Un bal officiel aux Tuileries s'offrit très à propos comme le cadre le plus souhaitable à ses débuts, sur le théâtre de la Cour.

Elle vint assez tard dans la soirée. Un frémissement de curiosité signala son approche. A son entrée, le mouvement fut tel que les danses s'arrêtèrent. La musique cessa de jouer. Un courant passa dans la salle comme une expansion magnétique d'admiration. L'impératrice fit un pas au-devant d'elle. L'empereur avança jusqu'à la place où elle était assise, pria le duc Ernest de Saxe-Cobourg d'engager l'impératrice; lui-même offrit la main à la nouvelle invitée, et, pendant que se réveillaient l'orchestre de Strauss, fit avec elle quelques tours de valse, puis quelques pas de promenade en causant, jusqu'au moment où s'éteignirent les mesures de la danse.

Les yeux ne se détachaient plus de la courbe harmonieuse de sa taille. Un profil pur, des yeux longs et pleins de feu, une bouche petite, des cheveux d'une abondance et d'une splendeur superbes, le cou délié, qu'une ligne tombante attachait à des épaules modelées à ravir, une gorge libre de tout frein et dont la perfection hardie semblait, selon l'expression d'un témoin, jeter un défi à toutes les femmes, un buste royal, des bras et des mains d'un contour charmant, et la ligne du corps irréprochable; il n'était rien, chez elle, qu'on pût voir sans l'aimer. Le succès de la comtesse fut complet, triomphant. On prononça que c'était l'événement de la semaine.

Les débuts mondains de la comtesse, aux Tuileries, eurent un succès merveilleux. La réputation de ses grâces l'y avait précédée. Dès les premiers soirs où le marquis de Flammarens, type accompli des chambellans d'ancien régime, s'empressait de lui frayer le passage en ouvrant devant la belle étrangère la foule des habits chamarrés, elle ne s'était ni étonnée ni gênée que tous les regards se fixassent sur elle.

Toujours très occupée, quand elle était

sous les armes, de mettre en ordre tel ou tel ajustement de sa toilette, de relever une boucle rebelle, de mignoter sa chevelure, elle semblait en marchant jeter aux glaces des salons qu'elle traversait, un regard de reconnaissance pour la grâce qu'elles avaient de lui renvoyer si flatteusement son image.

L'assentiment des hommes l'avait mise hors de pair. Et nulle n'en était plus consciente qu'elle-même. Elle éprouvait une sorte de mysticisme passionné du beau, représenté dans sa personne. Sa pensée de toute heure et le meilleur de sa sensibilité s'étaient concentrés autour de cette idée : « Je suis belle. » Elle avait promené les yeux autour de soi, considéré les femmes du plus grand monde, qui s'asseyaient en cercle dans les mêmes salons princiers, jugé celles-ci et celles-là avec une tranquille confiance ; et, cet examen fait, elle en avait acquis une assurance désormais imperturbable et pour la vie. C'est alors qu'elle prononçait ces paroles, reportées plus tard au bas d'une photographie, que j'ai pu voir entre les mains de Paul de Cassagnac, ces paroles d'une si parfaite sérénité dans l'orgueil : *Je les égale par ma naissance. — Je les surpasse par ma beauté. — Je les juge par mon esprit.*

Comment n'aurait-elle pas eu la tête étourdie des vapeurs de l'encens ? Lorsqu'elle arrivait, en ses toilettes d'apparition, dans une fête pressée de monde, on se hissait sur des chaises, rapporte la comtesse Stéphanie, pour la voir passer. Ainsi, quand elle visita l'Exposition de Londres, elle était si prestigieuse que, dans la salle de l'Opéra, on montait sur les banquettes, afin de la contempler¹. Avail-elle pris sa place pour regarder, écouter ou causer, elle semblait enfermée dans une couronne d'adorateurs.

Les jolis visages souriaient de tous côtés, à la Cour. Ils avaient l'aimable diversité des fleurs d'une même corbeille. On y voyait, à choisir, des profils grecs et des grâces parisiennes, des yeux bleus rêveurs et des yeux de velours noir, des matités bien expressives et des carnations éblouissantes, des bras ronds, des tailles souples autant qu'il plaisait d'en regarder. A celle-ci appartenait un délicieux détail, un charme, une accortise, qu'aurait envié celle-là. Aucune ne réalisait l'harmonie impeccable, qui était le privilège unique de Mme de Castiglione et qui l'élevait au-dessus de toutes. Rien n'est parfait, dit-on. Or, elle était la perfection même, depuis la naissance de ses cheveux jusqu'à ses pieds menus, délicats et soignés comme des mains. Ils nous l'ont dit, ceux qui la virent.

Et puis elle était soi tout entière, n'imitant rien ni personne, en prenant fort à son aise avec la mode et ne s'en remettant qu'à sa fantaisie du soin précieux d'enjoliver,

chez elle, les dons prodigues de la nature.

Là-dessus elle s'entendait assez mal, soit dit en passant, avec l'impératrice. Une rivalité de coiffures² faillit écarter Mme de Castiglione des invitations officielles. Il y eut d'autres dissidences de détails et défaut d'entente, en général, entre la souveraine et son hôtesse florentine, sur la grave question des toilettes, la première étant conservatrice et la seconde presque révolutionnaire.

L'impératrice accordait sa haute protection à des inventions bien singulières : amas de falbalas, fouillis de mousseline et d'étoffes lâches, enjuponnements et ballonnements déraisonnables, qui font rire, à présent — jusqu'à ce qu'il leur prenne envie d'en ressayer, peut-être — nos femmes amincies de buste, allongées de taille, diminuées de partout et moulées au plus juste dans leurs robes étroites. Trop consciente de ce qu'elle devait aux lignes pures de son corps, pour l'assujettir à ces fâcheux emmaillotements, à ces boursouflures, Mme de Castiglione avait pris l'avance de trente ou quarante années sur les modes contemporaines et rejeté de sa garde-robe les *impedimenta* de la cage d'acier. Laissant jaser celles qu'effrayaient ses costumes du soir hardiment découpés, et que le goût d'aujourd'hui trouverait presque simples, elle avait gagné l'approbation de la partie masculine de la galerie, en donnant la préférence aux robes et corsages dont l'étoffe souple épouse les formes, gante en quelque sorte la gorge et les épaules, dessine d'un heureux contour l'orbe simple et les lignes onduleuses, et qui paraît vivre, en un mot, avec la personne, avec la chair.

Les bals costumés étaient le triomphe de son imagination, très entendue à faire valoir hardiment la plasticité de ses formes statuariques. Ces hardiesses même ont été cause qu'on a fait circuler à son sujet deux ou trois anecdotes inexactes, et que nous allons rectifier d'après témoins.

D'abord, celle de son entrée prétendue, une entrée plus que sensationnelle, dans un bal de la cour, en Salammô, uniquement vêtue de mousselines transparentes, si transparentes que les yeux de l'impératrice en auraient été scandalisés et que la souveraine aurait prié l'un des chambellans de reconduire la nouvelle prêtresse de Tanit hors des salons. De fait, pareille aventure n'était pas arrivée à Mme de Castiglione, qui n'eut jamais à rebrousser le seuil des palais des Tuileries ou de Compiègne, mais bien à une autre étrangère, à une dame russe (on nous l'a nommée), Mme Korsakof.

En second lieu, l'incident de la « Dame de cœur ». Une jeune magicienne de Bohême, les cheveux répandus sur les épaules, avait frappé tous les yeux par les ornements singu-

liers de son ajustement : des cœurs dispersés partout et même en de certaines places où ce symbolique emblème n'avait que faire. Cette fois, c'était réellement Mme de Castiglione. Trente années plus tard M. d'Antas racontait, dans l'intimité, l'effet inouï qu'elle produisit alors sur l'assistance. L'impératrice la félicita sur son costume, mais en ajoutant : « *Le cœur est un peu bas !* »

Et M. d'Antas ayant eu l'occasion, par la suite, de demander à l'impératrice si l'histoire était vraie, elle avait répondu qu'elle n'en avait pas gardé le souvenir, mais que, si le mot était passé sur ses lèvres, c'était sans y prendre garde... De vrai, la chose s'était passée, non point aux Tuileries, mais au ministère des Affaires étrangères, chez la comtesse Walewska, qui était elle-même, au dire de Mme de la Pagerie, le sourire de la fête, et qui daignait, un jour, nous en rapporter les détails, grâce à une précision de souvenirs des plus attachants.

L'audacieuse Florentine s'était avisée du costume le plus fantaisiste et le plus provocant qu'elle pût arborer³. Moitié Louis XV et moitié second Empire, ce costume était éblouissant. La nudité d'une gorge fière et sans corset, assez sûre de son assiette pour rendre inutile tout soutien étranger, n'était qu'en partie et très bas voilée par une gaze zéphyr. Les jupes retroussées sur le jupon de dessous, à la façon des modes du XVIII^e siècle, se trouvaient enlacées, ainsi que le corsage, de chaînes formant de gros cœurs ! Laissant retomber en nappe sombre sur son cou et ses épaules son opulente chevelure, Mme de Castiglione semblait traîner à sa suite tous les cœurs, en effet, qu'elle avait si hardiment symbolisés.

On en parla longtemps, les femmes avec un reste d'envie, les hommes avec une admiration païenne, bien justifiée par le souvenir des indiscretions voluptueuses de tout le costume. Elle-même en avait gardé bonne mémoire. Je le constate à la page 148 d'un volume annoté de sa main : *Mon Séjour aux Tuileries*, passé depuis lors dans la bibliothèque de M. Gabriel Hanotaux, et où, en marge d'une description flatteuse de sa personne par la comtesse Stéphanie Tascher de la Pagerie, elle a écrit très lisiblement : *C'était bien la dame de cœur. Portrait d'Exposition, 1867.*

Il en eût fallu moins pour expliquer le faible très prononcé que trahissait Napoléon III à l'égard de Mme de Castiglione.

Mais, nous l'avons fait entrevoir, elle eut d'autres visées que d'emporter, à la Cour de France, la palme de la beauté et d'exciter des caprices célèbres. Dans le bruit des paroles adulatrices et l'entraînement des plaisirs mondains⁴, elle n'avait pas oublié la mission se-

di Candia, le plus beau des Almaviva, l'enfant gâté des duchesses, avait eu l'avantage de lui servir d'habilleur. Il avait disposé, de-ci de-là, ces cœurs sollicités de fouillements d'yeux et d'arrière-pensées libertines.

4. Peu de jours avant la déclaration de guerre à l'Autriche, les bals costumés faisaient fureur à Paris. Il y avait mascarade à la cour, chez le ministre Fould, chez Mme de Bassano, à l'hôtel d'Albe, et le nouveau

1. On s'étonne en lisant ces détails. L'histoire de la beauté féminine en fournit des exemples. Je lisais, dans un livre ancien peu connu, des récits non moins extraordinaires sur l'effervescence que produisait, à Toulouse, au XVI^e siècle, celle qu'on appelait la belle Paule sans autre désignation. « Quand elle apparaissait, la foule des admirateurs s'amoncelaient autour d'elle comme les flots d'une sédition ». Les capitouls durent intervenir pour la préserver des importunités de ces

idolâtres. Encore les magistrats avaient-ils dû solliciter et obtenir d'elle qu'elle se fit, deux fois par semaine, la douce violence de se montrer en public.

2. A propos de coiffure, notons que Mme de Castiglione avait mis à la mode ces grandes plumes disposées en couronne, qui la grandissaient encore et s'harmonisaient avec son altière beauté.

3. Suivant un autre détail, que je tiens, celui-ci, du marquis de Frayssac, le célèbre chanteur Mario

erète qui lui avait été confiée. La comtesse était venue de Turin à Paris, avec la résolution formelle de faire échec à la nature impressionnable auprès des femmes de Napoléon III et d'aider, par une action personnelle et intime, aux agissements de la diplomatie italienne. Que dis-je ! Elle en était chargée officiellement.

« Une belle comtesse, écrivait Cavour à Luigi Cibrario, chargé des Affaires étrangères, est enrôlée dans la diplomatie piémontaise. Je l'ai invitée à coqueter, et, s'il le faut, à séduire l'empereur. Je lui ai promis, en cas de succès, que je demanderais, pour son frère, la place de secrétaire à Pétersbourg. Elle a commencé discrètement son rôle, au concert des Tuileries, hier. »

Bien que Mme de Castiglione se défendît, en paroles, d'avoir jamais fourni de légitimes griefs à l'impératrice, elle n'était pas, en réalité, si mystérieuse qu'on n'en soupçonnât davantage. Plus d'une fois la couronne tint à la jarretière. C'est à quoi elle avait songé trop tard, avec regret.

« Ma mère fut une sotte, déclarait-elle franchement à une amie, qui nous en a répété le hardi propos. Si, au lieu de nous river l'un à l'autre, Castiglione et moi, elle avait eu la bonne inspiration de me conduire en France, quelques années plus tôt, ce ne serait pas une Espagnole, mais une Italienne qui régnerait aux Tuileries. »

D'être une force était son rêve. Elle se consolait difficilement d'avoir manqué l'heure, supposait-elle. Du moins, elle n'avait point perdu de vue les instructions de son cousin Cavour ni de ses patriotiques desseins : de toute son influence, de toutes ses grâces, elle appuya sur la volonté encore hésitante de Napoléon III. L'empereur y rêvait depuis longtemps. Il avait fait paraître une brochure, émanée de sa pensée, sur la question italienne. Elle était arrivée à propos, et bien instruite des engagements que l'ancien aventurier des Romagnes avait contractés, de loin, avec certaines personnalités politiques très avancées d'Italie. Il ne savait rien des chances de l'avenir que deux ambitions l'avaient hanté déjà : la première, d'où dépendait la réalisation de

la seconde, était de reprendre possession, comme président consulaire ou comme empereur, de l'héritage napoléonien ; l'autre de mériter le titre de libérateur de l'Italie. Il avait formellement promis de la rendre libre, des Alpes à l'Adriatique.

Habile à le flatter dans sa vanité d'homme convaincu qu'il aurait à tenir, en Europe, un rôle prépondérant, elle hâta la réalisation

parlant, écrivant presque toutes les langues de l'Europe, tourmentée d'un continuel besoin de s'informer, d'intriguer, de conseiller, sinon d'agir, lancée quotidiennement, au trot de ses chevaux, et tenant sur les genoux un portefeuille bourré de notes, de documents, de brochures, dans une course quotidienne de ministère en ministère ; successivement amenée par ses relations et le jeu des circonstances à correspondre avec presque tous les princes et gouvernants de l'Europe, elle était la première à concevoir une très haute idée de ses aptitudes politiques et diplomatiques. Il n'est pas douteux qu'elle entretenait un commerce assidu avec les chancelleries de Turin, puis de Rome, et l'insistance avec laquelle le gouvernement italien a exigé la livraison des papiers de Mme de Castiglione, pour les anéantir de manière à n'en laisser subsister aucune trace, le prouve surabondamment. Il est certain aussi qu'elle avait contribué à retenir le pape à Rome, lorsqu'elle fut expressément déléguée auprès de Pie IX par Victor-Emmanuel, porteuse de promesses et d'offres pleines de conciliation au Souverain-Pontife². Enfin, on peut affirmer qu'elle eut assez d'influence sur l'esprit de Napoléon III, déjà gagné à la politique italienne, pour le déterminer à réclamer la présence du comte de Cavour au Congrès de Paris³, où fut posée la question de l'unité du royaume d'Italie.

Il serait absurde d'affirmer que l'intervention de Mme de Castiglione fut la cause décisive de la guerre ; mais il est de toute évidence que, dans la transmission des correspondances entre la France et l'Italie, à la veille d'événements inéluctables, elle joua un rôle actif et s'agita beaucoup. C'est en souvenir de ses pas et démarches multipliés qu'avec la disposition naturelle aux femmes, les faisant amplifier à l'extrême les proportions de leurs actes, et leur amour des mots qui surfont les choses, elle s'écria, d'enthousiasme, un beau jour : *J'ai fait l'Italie et sauvé la papauté !*

L'ambitieuse phrase, nous l'avons vue textuelle dans une lettre au général Estancelin. Elle s'y plaignait fort d'avoir été mécon nue, et, d'occasion, elle s'y laissait aller à un véritable réquisitoire contre l'ingratitude des princes en général. Mais voici ce fragment de lettre révélatrice :

accède d'un trait léger comme une approbation discrète.

Mais, comme elle renforce le coup de crayon et à juste titre, dès qu'il s'agit du beau côté moral de sa vive intelligence, de l'énergie créatrice qui se lisait dans ses yeux, qui éclatait dans toute sa personne ! Comme elle en redouble la ligne zigzagante, aussitôt qu'on rend justice entière au patriote déterminé, dont l'unique effort tendait à faire son pays grand par tous les moyens possibles !



LA COMTESSE DE CASTIGLIONE DANS LES TABLEAUX VIVANTS.
En religieuse.

d'une politique extérieure et d'événements qu'il avait d'ancienne date prémédités. Cavour était un grand joueur¹. Il joua sur cette carte ; la beauté de Mme de Castiglione, et n'eut pas à se repentir de l'avoir considérée comme un atout dans la partie.

Douée d'une incontestable activité d'esprit,

3. Très italienne, Mme de Castiglione professa toujours une grande admiration pour la vaste intelligence et le profond génie de Cavour. Si je feuillette un livre qui lui avait appartenu et qu'elle cribla de ses notes dans les marges, je constate, entre autres détails, qu'elle y souligna avec une satisfaction très appuyée chaque point concernant l'illustre Turinois. Elle écrivit bien proche du nom le titre de parente, qui la rend fière : *mon cousin*. Qu'il lut au physique d'une laideur décidée, elle ne le contesta pas. Elle y

due Tascher de la Pagerie s'était mis à l'unisson des musiques de danse.

1. Il avait beaucoup joué dans sa jeunesse. Ses amis parisiens avaient conservé le souvenir de grosses parties, où le hardi Turinois faisait preuve sur le tapis vert de l'audace et du sang-froid qu'il devait déployer sur d'autres plus importants théâtres.

2. Elle montrait, volontiers, le bracelet qui lui fut donné, à cette occasion, par le pape, avec la tiare couronnant ce bijou.

« Lorsqu'un souverain ou prince fait tant que de compter sur l'amî, sur son dévouement sans réserve, il croit impossible que cet amî puisse se révolter, même pour le porter en avant, même pour l'obliger à faire davantage, dût-il le pousser d'un coup de poing dans le dos, le jeter de haut par la fenêtre, comme Mocquart fil, à Ham, de Napoléon en blouse, avec sa planche, au risque de le tuer, parce qu'il le fallait. Il le fit empereur, et moi je l'aurais fait vainqueur, comme je l'avais commencé avec ma parole, mes pas, mes démarches secrètes et personnelles, qui m'ont attiré tant d'infamies, dont la fière et désintéressée réussite sans personnelle gloire a ameuté contre moi tant de gens, et pourquoi? Pour avoir mené Victor-Emmanuel à Rome, renversé sept dynasties napoléoniennes, bourbonniennes et papalistes. C'était quelque chose, cependant, d'avoir préparé cela, seule, envers et contre tous, malgré tous. Je n'aurais pas, moi, l'Italienne, fait le Mexique, comme l'Espagnole, qui a entraîné la défaite de Sedan, la destruction de l'Empire et le démembrement de la France. Mais ces Tuileries sont maudites, ou prédestinées pour les changements de gouvernement et la destruction des races souveraines. Voyez l'histoire, rien de mal et de pire qu'au Louvre... Ah! si j'avais été une Catherine!... Mais mon Napoléon avait peur¹, et je l'ai lâché, lui et les siens. »

Jamais une Italienne influente et belle ne fut mêlée aux intrigues d'une Cour sans qu'on n'ait soupçonné, autour d'elle, quelque tortueuse machination, quelque drame mystérieux, compliqué de poignard ou de poison. Il en fut ainsi pour la Castiglione.

Il y eut, dans cette vie, des aventures romanesques, des équipées boccaiennes, et des scènes qui approchèrent du tragique.

Un agent secret de Napoléon III, le Corse Griscelli, a rapporté dans ses confidences, et sur le ton emphatique habituel à ce Saltabadi de la police impériale, une histoire terrifiante, dont elle aurait été l'héroïne et qui serait à brosser dans le ton et la couleur des plus sombres imaginations feuilletonesques.

Peu de temps s'était écoulé depuis l'apparition de la séduisante Florentine aux Tuileries. L'empereur, de nature très empressée, sous son masque de froideur, avait mis à pro-

lit ce court délai. On attendait l'auguste visiteur chez Mme de Castiglione, à l'hôtel Beauvau. En pareilles affaires, des précautions secrètes étaient prises pour la sécurité du souverain. Son aide de camp, le général Fleury, qu'on avait informé du projet, ordonna à Griscelli de venir le prendre, au salon de service, à huit heures du soir. Il pressentait un guet-apens, une trahison. Le Corse arriva au moment prescrit. Le voyant avant l'heure, Napoléon, qui était habitué à saisir, dans les allures mystérieuses, boutonnées jusqu'à la gorge, de son agent, des indices de quelque grave révélation policière, lui demanda :

« — Qu'y a-t-il de nouveau? »

Griscelli répond par une autre interrogation :

« — Sire, je désirerais savoir où nous allons? »

« — Pourquoi? »

« — Parce que, ce soir, je le crains, il arrivera quelque chose. »

Sur ces entrefaites, entre Fleury. On part, sans attendre, par le jardin des Tuileries : Napoléon, son aide de camp et l'homme des vendettas.

En pénétrant dans l'hôtel, qu'une faible lumière éclairait :

« — Attention, général, murmure Griscelli, nous sommes chez une Italienne. »

On gravit les marches, lentement, sans bruit. Comme on vient d'atteindre le palier, qui donne accès sur l'appartement, une porte s'ouvre; une jeune servante² fait entrer l'empereur et le général, puis retourne sur le palier, où se tenait rencogné dans l'ombre, sans qu'elle le vit, l'agent secret. Quelle idée l'a ramenée là? Il y songe et surveille. Elle a battu trois coups dans ses mains. Un signal, sans doute. Aussitôt, un homme est sorti, l'on ne sait d'où. Il va se diriger vers le salon; mais, avant qu'il ait touché la porte, il est mort. Un coup de poignard, de haut en bas, lui a percé le cœur. Au bruit de la chute du corps, aux cris que pousse la servante, Fleury tressaute. Il s'élance du salon, saisit la fille et l'enferme dans un cabinet noir, pendant que Griscelli traîne le cadavre à l'intérieur. Puis, il rentre précipitamment, enferme chez elle « la dangereuse sirène » et sort avec l'empereur en faisant signe au Corse de rester là et d'attendre. Peu d'instants après, il

« Corsi », qui demeura au service de Mme de Castiglione jusqu'à sa mort.

5. C'était un ancien ami de Louis Bonaparte, au temps où le prince habitait la Suisse. Grand seigneur milanais connu comme très libéral, on le chargea, après Villafranca, de composer un ministère, mission qu'il n'accepta point. Certains hommes politiques italiens le tenaient en suspicion, à cause de son attachement non déguisé pour l'empereur des Français.

revient, accompagné de l'agent Zambo, avec deux voitures. Dans l'une on met le mort et la femme de chambre; dans l'autre il s'installe avec celle qu'il soupçonnait d'avoir médité l'assassinat de l'empereur. Le souverain était de retour, au palais, dans son cabinet de travail, où Griscelli, qui avait ses entrées à toute heure, le trouve assis, le coude appuyé sur la table, la tête reposant dans sa main. Il lève les yeux, en voyant entrer cet homme, et, avec une expression douloureuse contractant son visage :

« — Encore du sang! Pourquoi l'avoir frappé? Ce n'était qu'un innocent, peut-être, un malheureux, inoffensif, et qui venait pour la camériste.

« — Les amonreux des servantes ne portent pas sur eux de semblables recommandations, » reprit l'agent, prompt à faire valoir les preuves de son zèle.

Et il tire de sa poche un revolver et un stylet dont la pointe était empoisonnée. Il les avait saisis sur la victime. Napoléon examine le tout avec attention, considère de près la pointe et la lame du poignard, et, convaincu, gratifie son sauveur, ou prétendu tel, d'une somme de trois mille francs, en lui enjoignant d'aller faire un rapport fidèle de ces choses à Piétri.

« — Je ne les lui dirai pas, Sire! » répliqua-t-il en s'en allant.

Toujours d'après Griscelli, la comtesse de Castiglione — qu'il gratifie, par confusion, du titre de duchesse, — fut conduite aux frontières italiennes. A l'en croire, elle se rendit immédiatement chez le comte d'Arese³, l'informa de ce qui s'était passé et menaça l'empereur d'une divulgation retentissante, si on ne la laissait pas rentrer en France. La menace produisit son effet. Peu de temps ensuite, la comtesse devait inaugurer son retour à Paris en donnant une grande réception.

Il y a du vrai dans le récit, très flottant comme indication de date, de l'homme de police qui se flattait d'avoir été, pendant neuf ans, l'exécuteur des hautes œuvres d'un nouveau Richard et son ombre même. Faire la part de l'exact et du faux; dégager les choses de l'exagération avec laquelle il avait coutume d'enfler les détails pour grossir davantage son rôle et son importance; dire catégoriquement en quelles circonstances, à quel instant précis put s'affilier à d'autres conspirations, qui fermentaient dans l'ombre des sociétés secrètes contre l'ancien carbonaro trop lent à remplir ses serments, l'affaire mystérieuse que semblait conduire la main de la Florentine : c'est une triple énigme très difficile à éclaircir.

(A suivre.)

FRÉDÉRIC LOLIÉE.



Mémoires du général baron de Marbot

CHAPITRE XVII (suite).

On sait qu'il exista toujours une très grande rivalité entre les troupes des armées du Rhin et d'Italie. Les premières étaient très attachées au général Moreau et n'aimaient pas le général Bonaparte, dont elles avaient vu à regret l'élévation à la tête du gouvernement. De son côté, le premier Consul avait une grande prédilection pour les militaires qui avaient fait avec lui les guerres d'Italie et d'Égypte, et bien que son antagonisme avec Moreau ne fût pas encore entièrement déclaré, il comprenait qu'il était de son intérêt d'éloigner autant que possible les corps dévoués à celui-ci. En conséquence, les régiments destinés à l'expédition de Saint-Domingue furent presque tous pris parmi ceux de l'armée du Rhin. Ces troupes, ainsi séparées de Moreau, furent très satisfaites de se trouver en Bretagne sous les ordres de Bernadotte, ancien lieutenant de Moreau, et qui avait presque toujours servi sur le Rhin avec elles.

Le corps d'expédition devait être porté à quarante mille hommes. L'armée de l'Ouest proprement dite en comptait un nombre pareil. Ainsi, Bernadotte, dont le commandement s'étendait sur tous les départements compris entre l'embouchure de la Gironde et celle de la Seine, avait momentanément sous ses ordres une armée de quatre-vingt mille hommes, dont la majeure partie lui était plus attachée qu'au chef du gouvernement consulaire. Si le général Bernadotte eût eu plus de caractère, le premier Consul aurait eu à se repentir de lui avoir donné un commandement si important : car, je puis le dire aujourd'hui, comme un *fait historique*, et sans nuire à personne, Bernadotte conspira contre le gouvernement dont Bonaparte était le chef. Je vais donner sur cette conspiration des détails d'autant plus intéressants qu'ils n'ont jamais été connus du public, ni peut-être même par le général Bonaparte.

Les généraux Bernadotte et Moreau, jaloux de la position élevée du premier Consul, et mécontents du peu de part qu'il leur donnait dans les affaires publiques, avaient résolu de le renverser et de se placer à la tête du gouvernement, en s'adjoignant un administrateur civil ou un magistrat éclairé. Pour atteindre ce but, Bernadotte, qui, il faut le dire, avait un talent tout particulier pour se faire aimer des officiers et des soldats, parcourut les pro-

vinces de son commandement, passant la revue des corps de troupes, et employant tous les moyens pour se les attacher davantage : cajoleries de tous genres, argent, demandes et promesses d'avancement, tout fut employé envers les subalternes, pendant qu'en secret il dénigrant auprès des chefs le premier Consul et son gouvernement. Après avoir désaffectionné la plupart des régiments, il devint facile de les pousser à la révolte, surtout ceux qui, destinés à l'expédition de Saint-Domingue, considéraient cette mission comme une déportation.

Bernadotte avait pour chef d'état-major un général de brigade nommé Simon, homme capable, mais sans fermeté. Sa position le mettant à même de correspondre journellement avec les chefs de corps, il en abusa pour faire de ses bureaux le centre de la conspiration. Un chef de bataillon nommé Fourcart, que vous avez connu vieux et pauvre sous-bibliothécaire chez le duc d'Orléans, chez lequel je l'avais placé par pitié pour ses trente années de misère, était alors attaché au général Simon, qui en fit son agent principal. Fourcart, allant de garnison en garnison, sous prétexte de service, organisa une ligue secrète, dans laquelle entrèrent presque tous les colonels, ainsi qu'une foule d'officiers supérieurs, qu'on excitait contre le premier Consul, en l'accusant d'aspirer à la royauté, ce à quoi, paraît-il, il ne pensait pas encore.

Il fut convenu que la garnison de Rennes, composée de plusieurs régiments, commencerait le mouvement, qui s'étendrait comme une traînée de poudre dans toutes les divisions de l'armée ; et comme il fallait que dans cette garnison il y eût un corps qui se décidât le premier, pour enlever les autres, on fit venir à Rennes le 82^e de ligne, commandé par le colonel Pinoteau, homme capable, très actif, très brave, mais à la tête un peu exaltée, quoiqu'il parût flegmatique. C'était une des créatures de Bernadotte et l'un des chefs les plus ardents de la conspiration. Il promit de faire déclarer son régiment, dont il était fort aimé.

Tout était prêt pour l'explosion, lorsque Bernadotte, manquant de résolution, et voulant, en vrai Gascon, tirer les marrons du feu avec la patte du chat, persuada au général Simon et aux principaux conjurés qu'il était indispensable qu'il se trouvât à Paris au moment où la déchéance des Consuls serait

proclamée par l'armée de Bretagne, afin d'être en état de s'emparer sur-le-champ des rênes du gouvernement, de concert avec Moreau, avec lequel il allait conférer sur ce grave sujet ; en réalité, Bernadotte ne voulait pas être compromis si l'affaire manquait, se réservant d'en profiter en cas de réussite, et le général Simon, ainsi que les autres conspirateurs, furent assez aveugles pour ne pas apercevoir cette ruse. On convint donc du jour de la levée de boucliers, et celui qui aurait dû la diriger, puisqu'il l'avait préparée, eut l'adresse de s'éloigner.

Avant le départ de Bernadotte pour Paris, on rédigea une proclamation adressée au peuple français, ainsi qu'à l'armée. Plusieurs milliers d'exemplaires, préparés d'avance, devaient être affichés le jour de l'événement. Un libraire de Rennes, initié par le général Simon et par Fourcart au secret des conspirateurs, se chargea d'imprimer cette proclamation lui-même. C'était bien, pour que la publication pût avoir lieu promptement en Bretagne ; mais Bernadotte désirait avoir à Paris un grand nombre d'exemplaires qu'il était important de répandre dans la capitale et d'envoyer dans toutes les provinces, dès que l'armée de l'Ouest se serait révoltée contre le gouvernement, et comme on craignait d'être découvert en s'adressant à un imprimeur de Paris, voici comment fit Bernadotte pour avoir une grande quantité de ces proclamations sans se compromettre. Il dit à mon frère Adolphe, son aide de camp, qu'il venait de faire nommer lieutenant dans la légion de la Loire, qu'il l'autorisait à l'accompagner dans la capitale et qu'il l'engageait à y faire venir son cheval et son cabriolet, attendu que le séjour serait long. Mon frère, enchanté, remplit de divers effets les coffres de cette voiture, dont il confia la conduite à son domestique, qui devait venir à petites journées pendant qu'Adolphe s'en va par la diligence. Dès que mon frère est parti, le général Simon et le commandant Fourcart, retardant sous quelque prétexte le départ du domestique, ouvrent les coffres du cabriolet, dont ils retirent les effets, qu'ils remplacent par des paquets de proclamations ; puis, ayant tout refermé, ils mettent en route le pauvre Joseph, qui ne se doutait pas de ce qu'il emmenait avec lui.

Cependant, la police du premier Consul, qui commençait à se bien organiser, avait eu

vent qu'il se tramait quelque chose dans l'armée de Bretagne, mais sans savoir précisément ce qu'on méditait, ni quels étaient les instigateurs. Le ministre de la police crut devoir prévenir du fait le préfet de Rennes, qui était M. Mounier, célèbre orateur de l'Assemblée constituante. Par un hasard fort extraordinaire, le préfet reçut la dépêche le jour même où la conspiration devait éclater à Rennes pendant la parade, à midi, et il était déjà onze heures et demie!...

de M. Mounier, qui se trouvait d'ailleurs fort embarrassé en présence du général coupable qui, d'abord troublé, pouvait revenir à lui, et se rappeler qu'il avait quatre-vingt mille hommes sous ses ordres, dont huit à dix mille se réunissaient au moment même, non loin de la préfecture!... La position de M. Mounier était des plus critiques; il s'en tira en habile homme.

Le général de gendarmerie Virion avait été chargé par le gouvernement de former à

rendre à la tour Labat, où vont le conduire les gendarmes à pied qui arrivaient dans la cour en ce moment. Voilà donc le premier moteur de la révolte en prison.

Pendant que ceci se passait à la préfecture, les troupes de ligne, réunies sur la place d'Armes, attendaient l'heure de la parade qui devait être celle de la révolte. Tous les colonels étaient dans le secret et avaient promis leur concours, excepté celui du 79^e, M. Goudard, qu'on espérait voir suivre le mouvement.



Copyright 1906 by Braun, Clément et C^{ie}.

UN GÉNÉRAL ET SON AIDE DE CAMP. — *Tableau de MEISSONIER. (Metropolitan Museum of Art, New-York.)*

M. Mounier, auquel le ministre ne donnait aucun renseignement positif, crut qu'il ne pouvait mieux faire pour en obtenir que de s'adresser au chef d'état-major, en l'absence du général en chef. Il fait donc prier le général Simon de passer à son hôtel et lui montre la dépêche ministérielle. Le général Simon, croyant alors que tout est découvert, perd la tête comme un enfant, et répond au préfet qu'il existe en effet une vaste conspiration dans l'armée, que malheureusement il y a pris part, mais qu'il s'en repent; et le voilà qui déroule tout le plan des conjurés, dont il nomme les chefs, en ajoutant que dans quelques instants, les troupes réunies sur la place d'Armes vont, au signal donné par le colonel Pinoteau, proclamer la déchéance du gouvernement consulaire!... Jugez de l'étonnement

Rennes un corps de gendarmerie à pied, pour la composition duquel chaque régiment de l'armée avait fourni quelques grenadiers. Ces militaires, n'ayant aucune homogénéité entre eux, échappaient par conséquent à l'influence des colonels de l'armée de ligne et ne connaissaient plus que les ordres de leurs nouveaux chefs de la gendarmerie, qui eux-mêmes, d'après les règlements, obéissaient au préfet. M. Mounier mande donc sur-le-champ le général Virion, en lui faisant dire d'amener tous les gendarmes. Cependant, craignant que le général Simon ne se ravist et ne lui échappât pour aller se mettre à la tête des troupes, il l'amadou par de belles paroles, l'assurant que son repentir et ses aveux atténueront sa faute aux yeux du premier Consul, et l'engage à lui remettre son épée et à se

A quoi tiennent les destinées des empires!... Le colonel Pinoteau, homme ferme et déterminé, devait donner le signal, que son régiment, le 82^e, déjà rangé en bataille sur la place, attendait avec impatience; mais Pinoteau, de concert avec Fourcart, avait employé toute la matinée à préparer des envois de proclamations, et dans sa préoccupation, il avait oublié de se raser.

Midi sonne. Le colonel Pinoteau, prêt à se rendre à la parade, s'aperçoit que sa barbe n'est pas faite et se hâte de la couper. Mais pendant qu'il procède à cette opération, le général Virion, escorté d'un grand nombre d'officiers de gendarmerie, entre précipitamment dans sa chambre, fait saisir son épée, et lui déclarant qu'il est prisonnier, le fait conduire à la tour, où était déjà le général

Simon!... Quelques minutes de retard, et le colonel Pinoteau, se trouvant à la tête de dix mille hommes, ne se serait pas laissé intimider par la capture du général Simon et aurait certainement accompli ses projets de révolte contre le gouvernement consulaire; mais, surpris par le général Virion, que pouvait-il faire? Il dut céder à la force.

Cette seconde arrestation faite, le général Virion et le préfet dépêchent à la place d'Armes un aide de camp chargé de dire au colonel Godard, du 79^e, qu'ils ont à lui faire sur-le-champ une communication de la part du premier Consul, et, dès qu'il est arrivé près d'eux, ils lui apprennent la découverte de la conspiration, ainsi que l'arrestation du général Simon, du colonel Pinoteau, et l'engagent à s'unir à eux pour comprimer la rébellion. Le colonel Godard en prend l'engagement, retourne sur la place d'Armes sans faire part à personne de ce qui vient de lui être communiqué, commande par le flanc droit à son régiment, qu'il conduit vers la tour Labat, où il se réunit aux bataillons de gendarmes qui la gardaient. Il y trouve aussi le général Virion et le préfet qui font distribuer des cartouches à ces troupes fidèles, et l'on attend les événements.

Cependant, les officiers des régiments qui stationnaient sur la place d'Armes, étonnés du départ subit du 79^e, et ne concevant pas le retard du colonel Pinoteau, envoyèrent chez lui, et apprirent qu'il venait d'être conduit à la tour. Ils furent informés en même temps de l'arrestation du général Simon. Grande fut l'émotion!... Les officiers des divers corps se réunissent. Le commandant Fourcart leur propose de marcher à l'instant pour faire délivrer les deux prisonniers, afin d'exécuter ensuite le mouvement convenu. Cette proposition est reçue avec acclamation, surtout par le 82^e, dont Pinoteau était adoré. On s'élance vers la tour Labat, mais on la trouve environnée par quatre mille gendarmes et les bataillons du 79^e. Les assaillants étaient certainement plus nombreux, mais ils manquaient de cartouches, et en eussent-ils eu, qu'il aurait répugné à beaucoup d'entre eux de tirer sur leurs camarades pour amener un simple changement de personnes dans le gouvernement établi. Le général Virion et le préfet les harangèrent pour les engager à rentrer dans le devoir. Les soldats hésitaient; ce que voyant les chefs, aucun d'eux n'osa donner le signal de l'attaque à la baïonnette, le seul moyen d'action qui restât. Insensiblement, les régiments se débandèrent, et chacun se retira dans sa caserne. Le commandant Fourcart, resté seul, fut conduit à la tour, ainsi que le pauvre imprimeur.

En apprenant que l'insurrection avait avorté à Rennes, tous les officiers des autres régiments de l'armée de Bretagne la désavouèrent, mais le premier Consul ne fut pas la dupe de leurs protestations. Il hâta leur embarquement pour Saint-Domingue et les autres îles des Antilles, où presque tous trouvèrent la mort, soit dans des combats, soit par la fièvre jaune.

Dès les premiers aveux du général Simon, et bien que la victoire ne fût pas encore assurée, M. Mounier avait expédié une estafette au gouvernement, et le premier Consul mit en délibération s'il ferait arrêter Bernadotte et Moreau. Cependant, il suspendit cette mesure faute de preuves; mais pour en avoir, il ordonna de visiter tous les voyageurs venant de Bretagne.

Pendant que tout cela se passait, le bon Joseph arrivait tranquillement à Versailles dans le cabriolet de mon frère, et grande fut sa surprise, lorsqu'il se vit empoigner par des gendarmes, qui, malgré ses protestations, le menèrent au ministère de la police. Vous pensez bien qu'en apprenant que la voiture conduite par cet homme appartenait à l'un des aides de camp de Bernadotte, le ministre Fouché en fit ouvrir les coffres, qu'il trouva pleins de proclamations, par lesquelles Bernadotte et Moreau, après avoir parlé du premier Consul en termes très violents, annonçaient sa chute et leur avènement au pouvoir. Bonaparte, furieux contre ces deux généraux, les manda près de lui. Moreau lui dit que, n'ayant aucune autorité sur l'armée de l'Ouest, il déclinait toute responsabilité sur la conduite des régiments dont elle était composée; et l'on doit convenir que cette objection ne manquait pas de valeur, mais elle aggravait la position de Bernadotte, qui, en qualité de général en chef des troupes réunies en Bretagne, était responsable du maintien du bon ordre parmi elles. Cependant, non seulement son armée avait conspiré, mais son chef d'état-major était le meneur de l'entreprise, les proclamations des rebelles portaient la signature de Bernadotte, et l'on venait de saisir plus de mille exemplaires dans le cabriolet de son aide de camp!... Le premier Consul pensait que des preuves aussi évidentes allaient atterrir et confondre Bernadotte; mais il avait affaire à un triple Gascon, triplement astucieux. Celui-ci joua la surprise, l'indignation: « Il ne savait rien, absolument rien! Le général Simon était un misérable, ainsi que Pinoteau! Il défait qu'on pût lui montrer l'original de la proclamation signé de sa main! Était-ce donc sa faute à lui, si des extravagants avaient fait imprimer son nom au bas d'une proclamation qu'il désavouait de toutes les forces de son âme, ainsi que les coupables auteurs de toutes ces menées, dont il était le premier à demander la punition! »

Dans le fait, Bernadotte avait eu l'adresse de tout faire diriger par le général Simon, sans lui livrer un seul mot d'écriture qui pût le compromettre, se réservant de tout nier, au cas où, la conspiration manquant son effet, le général Simon viendrait à l'accuser d'y avoir participé. Le premier Consul, bien que convaincu de la culpabilité de Bernadotte, n'avait que des demi-preuves, sur lesquelles son conseil des ministres ne jugea pas qu'il fût possible de motiver un acte d'accusation contre un général en chef dont le nom était très populaire dans le pays et dans l'armée; mais on n'y regarda pas de si près avec mon

frère Adolphe. Une belle nuit, on vint l'arrêter chez ma mère, et cela dans un moment où la pauvre femme était déjà accablée de douleur.

M. de Canrobert, son frère aîné, qu'elle était parvenue à faire rayer de la liste des émigrés, vivait paisiblement auprès d'elle, lorsque, signalé par quelques agents de police comme ayant assisté à des réunions dont le but était de rétablir l'ancien gouvernement, on le conduisit à la prison du Temple où il fut retenu pendant onze mois! Ma mère s'occupait à faire toutes les démarches possibles pour démontrer son innocence et obtenir sa liberté, lorsqu'un affreux malheur vint encore la frapper.

Mes deux plus jeunes frères étaient élevés au lycée français. Cet établissement possédait un vaste parc et une belle maison de campagne au village de Vanves, non loin des rives de la Seine, et dans la belle saison, les élèves allaient y passer les quelques jours de vacances. On faisait prendre des bains de rivière à ceux dont on avait été satisfait. Or, il arriva qu'une semaine, à la suite de quelque peccadille d'écoliers, le proviseur priva tout le collège du plaisir de la natation. Mon frère Théodore était passionné pour cet exercice; aussi résolut-il, avec quelques-uns de ses camarades, de s'en donner la joie, à l'insu de leurs régents. Pour cela, pendant que les élèves dispersés jouent dans le parc, ils gagnent un lieu isolé, escaladent le mur et, par une chaleur accablante, se dirigent en courant vers la Seine, dans laquelle ils s'élancent tout couverts de sueur. Mais à peine sont-ils dans l'eau, qu'ils entendent le tambour du collège donner le signal du dîner. Craignant alors que leur escapade ne soit signalée par leur absence du réfectoire, ils se hâtent de s'habiller, reprennent leur course, escaladent de nouveau le mur et arrivent haletants au moment où le repas commençait. Placés dans de telles conditions, ils eussent dû peu ou point manger; mais les écoliers ne prennent aucune précaution. Ceux-ci dévorèrent selon leur habitude; aussi furent-ils presque tous gravement malades, surtout Théodore, qui, atteint d'une fluxion de poitrine, fut transporté chez sa mère dans un état désespéré. Et ce fut lorsqu'elle allait du chevet de son fils mourant à la prison de son frère qu'on vint arrêter son fils aîné!... Quelle position affreuse pour une mère!... Pour comble de malheur, le pauvre Théodore mourut!... Il avait dix-huit ans: c'était un excellent jeune homme, dont le caractère était aussi doux que le physique était beau. Je fus désolé en apprenant sa mort, car je l'aimais tendrement.

Les malheurs affreux dont ma mère était accablée coup sur coup augmentèrent l'intérêt que lui portaient les vrais amis de mon père. Au premier rang était le bon M. Defermon. Il travaillait presque tous les jours avec le premier Consul, et ne manquait presque jamais d'intercéder pour Adolphe et surtout pour sa mère désolée. Enfin, le général Bonaparte lui répondit un jour: « que bien qu'il

« eût mauvaise opinion du bon sens de Bernadotte, il ne le croyait pas assez dénué de jugement pour supposer qu'en conspirant contre le gouvernement, il eût mis dans sa confiance un lieutenant de vingt et un ans; que d'ailleurs le général Simon déclarait que c'était lui et le commandant Fourcart qui avaient mis les proclamations dans le coffre du cabriolet du jeune Marbot; que par conséquent, s'il était coupable, il devait l'être bien peu, mais que lui, premier consul, ne pouvait relâcher l'aide de camp de Bernadotte que lorsque celui-ci viendrait en personne l'en solliciter. »

En apprenant la résolution de Bonaparte, ma mère courut chez Bernadotte pour le prier de faire cette démarche. Il le promit solennellement! mais les jours et les semaines s'écoulaient sans qu'il en fît rien. Enfin, il dit à ma mère : « Ce que vous me demandez me coûte infiniment; n'importe! je dois cela à la mémoire de votre mari, ainsi qu'à l'intérêt que je porte à vos enfants. J'irai donc *ce soir même* chez le premier Consul et passerai chez vous en sortant des Tuileries. J'ai la certitude que je pourrai enfin vous annoncer la liberté de votre fils. » On comprend avec quelle impatience ma mère attendit pendant cette longue journée! Chaque voiture qu'elle entendait faisait battre son cœur. Enfin, onze heures sonnent, et Bernadotte ne paraît pas! Ma mère se rend alors chez lui, et qu'apprend-elle?... Que le général Bernadotte et sa femme viennent de partir pour les eaux de Plombières, d'où ils ne reviendront que dans deux mois! Oui, malgré sa promesse, Bernadotte avait quitté Paris sans voir le premier Consul! Ma mère désolée écrivit au général Bonaparte. M. Defermon, qui s'était chargé de remettre sa lettre, ne put, tant il était indigné de la conduite de Bernadotte, s'empêcher de raconter au premier Consul comment il avait agi à notre égard.

Le général Bonaparte s'écria : « Je le reconnais bien là!... »

M. Defermon, les généraux Mortier, Lefebvre et Murat insistèrent alors pour que mon frère fût élargi, en faisant observer que, si ce jeune officier avait ignoré la conspiration, il serait injuste de le retenir en prison, et que s'il en avait su quelque chose, on ne pouvait exiger de lui qu'il se portât accusateur de Bernadotte, dont il était l'aide de camp. Ce raisonnement frappa le premier Consul, qui rendit la liberté à mon frère et l'envoya à Cherbourg, dans le 49^e de ligne, ne voulant plus qu'il fût aide de camp de Bernadotte. Mais Bonaparte, qui avait à son usage une mnémotechnique particulière, grava probablement dans sa tête les mots : *Marbot, aide de camp de Bernadotte, conspiration de Rennes*; aussi, jamais mon frère ne put rentrer en faveur auprès de lui, et quelque temps après, il l'envoya à Pondichéry.

Adolphe avait passé un mois en prison; le commandant Fourcart y resta un an, fut destitué, et reçut l'ordre de sortir de France. Il se réfugia en Hollande, où il vécut misérable-

ment pendant *trente ans* du prix des leçons de français qu'il était réduit à donner, n'ayant aucune fortune.

Enfin, en 1852, il pensa à retourner dans sa patrie, et pendant le siège d'Anvers, je vis un jour entrer dans ma chambre une espèce de vieux maître d'école bien râpé; c'était Fourcart! Je le reconnus. Il m'avoua qu'il ne possédait pas un rouge liard!... Je ne pus m'empêcher, en lui offrant quelques secours, de faire une réflexion philosophique sur les bizarreries du destin! Voilà un homme qui, en 1802, était chef de bataillon et que son courage, joint à ses moyens, eût certainement porté au grade de général, si le colonel Pinoteau n'eût pas songé à faire sa barbe au moment où la conspiration de Rennes allait éclater! Je conduisis Fourcart au maréchal Gérard, qui se souvenait aussi de lui. Nous le présentâmes au duc d'Orléans, qui voulut bien lui donner dans sa bibliothèque un emploi de 2,400 francs d'appointements. Il y vécut une quinzaine d'années.

Quant au général Simon et au colonel Pinoteau, ils furent envoyés et détenus à l'île de Ré pendant cinq ou six ans. Enfin Bonaparte, devenu empereur, les rendit à la liberté. Pinoteau végétait depuis quelque temps à Ruffec, sa ville natale, lorsqu'en 1808 l'Empereur, se rendant en Espagne, s'y arrêta pour changer de chevaux. Le colonel Pinoteau se présenta résolument à lui et lui demanda à rentrer au service. L'Empereur savait que c'était un excellent officier, il le mit donc à la tête d'un régiment qu'il conduisit parfaitement bien pendant les guerres d'Espagne, ce qui, au bout de plusieurs campagnes, lui valut le grade de général de brigade.

Le général Simon fut aussi remis en activité. Il commandait une brigade d'infanterie dans l'armée de Masséna, lorsque, en 1810, nous envahîmes le Portugal. Au combat de Busaco, où Masséna commit la faute d'attaquer de front l'armée de lord Wellington, postée sur le haut d'une montagne d'un accès fort difficile, le pauvre général Simon, voulant faire oublier sa faute et récupérer le temps qu'il avait perdu pour son avancement, s'élance bravement, à la tête de sa brigade, franchit tous les obstacles, gravit les rochers sous une grêle de balles, enfonce la ligne anglaise et entre le premier dans les retranchements ennemis. Mais là, un coup de feu tiré à bout portant lui fracasse la mâchoire, au moment où la deuxième ligne anglaise repoussait nos troupes, qui furent rejetées dans la vallée avec des pertes considérables. Les ennemis trouvèrent le malheureux général Simon couché dans la redoute parmi les morts et les mourants. Il n'avait presque plus figure humaine. Wellington le traita avec beaucoup d'égards, et dès qu'il fut transportable, il l'envoya en Angleterre comme prisonnier de guerre. On l'autorisa plus tard à rentrer en France; mais son horrible blessure ne lui permettant plus de servir, l'Empereur lui donna une pension, et l'on n'entendit plus parler de lui.

CHAPITRE XVIII

Séjour à l'école de Versailles. — Biographie des frères de ma mère.

Après le malheur qui venait de la frapper, ma mère désirait vivement réunir auprès d'elle les trois fils qui lui restaient. Mon frère ayant reçu l'ordre de faire partie de l'expédition envoyée par le gouvernement aux grandes Indes, sous le commandement du général Decaen, put obtenir la permission de venir passer deux mois auprès de ma mère; Félix était au Prytanée, et une circonstance heureuse me rapprocha moi-même de Paris.

L'école de cavalerie était alors à Versailles; chaque régiment y envoyait un officier et un sous-officier qui, après avoir perfectionné leur instruction, retournaient la propager dans les corps auxquels ils appartenaient. Or, il arriva qu'au moment où j'allais solliciter la permission de me rendre à Paris, le lieutenant du régiment détaché à l'école de cavalerie ayant terminé son cours, notre colonel me proposa d'aller le remplacer, ce que j'acceptai avec joie, car cela me donnait non seulement la faculté de revoir ma mère, mais encore la certitude de passer un an ou dix-huit mois à peu de distance d'elle. Mes préparatifs furent bientôt faits. Je vendis mon cheval, et, prenant la diligence, je m'éloignai du 25^e de chasseurs, dans lequel je ne devais plus rentrer; mais comme je l'ignorais alors, les adieux que je fis à mes camarades furent bien moins pénibles. A mon arrivée à Paris, je trouvai ma mère très affligée, tant à cause de la perte cruelle que nous venions de faire, que du prochain départ d'Adolphe pour l'Inde et de la détention de mon oncle Canrobert, laquelle se prolongeait indéfiniment.

Nous passâmes un mois en famille, après quoi mon frère aîné se rendit à Brest, où il s'embarqua bientôt pour Pondichéry sur le *Marengo*. Quant à moi, j'allai m'établir à l'école de cavalerie, casernée aux grandes écuries de Versailles.

On me logea au premier, dans les appartements occupés jadis par le prince de Lambesc, grand écuyer. J'avais une très grande chambre et un immense salon ayant vue sur l'avenue de Paris et la place d'Armes. Je fus d'abord très étonné qu'on eût traité si bien l'élève le plus récemment arrivé, mais j'appris bientôt que personne n'avait voulu de cet appartement, à cause de son immensité qui le rendait vraiment glacial, et que très peu d'officiers-élèves avaient le moyen de faire du feu. Heureusement que je n'en étais pas tout à fait réduit là. Je fis établir un bon poêle, et, avec un très grand paravent, je fis dans le vaste appartement une petite chambre, que je meublai passablement, car on ne nous fournissait qu'une table, un lit et deux chaises, ce qui était peu en rapport avec les vastes pièces de mon logement. Je m'arrangeai cependant très bien dans mon appartement, qui devint même charmant au retour du printemps.

Il ne faut pas que le titre d'élève qui nous



Fasc. 5.

Cliché Braun.

MADemoisELLE GEORGE

D'après le tableau du BARON GÉRARD.

était donné vous porte à croire qu'on nous menait comme des écoliers, car nous étions libres de nos actions, trop libres même. Nous étions commandés par un vieux colonel, M. Maurice, que nous ne voyions presque jamais et qui ne se mêlait de rien. Nous avions, trois jours par semaine, manège civil sous les célèbres écuyers Jardin et Coupé, et nous nous y

grande volonté d'apprendre pour réussir dans une école aussi mal tenue, et cependant la majeure partie des élèves faisaient des progrès, parce que, destinés à devenir *instructeurs* dans leurs régiments respectifs, leur amour-propre les portait à craindre de ne pas être à la hauteur de ces fonctions. Ils travaillaient donc passablement, mais pas à beau-

les commandaient et les forçaient de rentrer à dix heures du soir.

Comme chacun de nous portait le costume de son régiment, la réunion de l'école offrait un spectacle étrange, mais intéressant, lorsque, le premier de chaque mois, nous passions en grande tenue la revue destinée à l'établissement des feuilles de solde, car on



MOREAU A LA BATAILLE DE HOHENLINDEN. — Gravure de FRILLEY, d'après le tableau de SCHOPIN. (Musée de Versailles.)

rendions quand cela nous convenait. L'après-midi, un excellent vétérinaire, M. Valois, faisait un cours d'hippiatrique, mais personne ne contraignait les élèves à l'assiduité ni à l'étude. Les trois autres jours étaient consacrés à la partie militaire. Le matin, manège réglementaire tenu par les deux seuls capitaines de l'école et, l'après-midi, théorie faite par eux. Une fois les exercices terminés, les capitaines disparaissaient, et chaque élève allait où bon lui semblait.

Il fallait, vous en conviendrez, une bien

coup près autant qu'on le fait actuellement à l'école de Saumur. Quant à la conduite, nos chefs ne s'en informaient même pas, et, pourvu que les élèves ne portassent pas le trouble dans l'intérieur de l'établissement, on leur laissait faire tout ce qui leur plaisait. Ils sortaient à toutes heures, n'étaient assujettis à aucun appel, mangeaient dans les hôtels qui leur convenaient, découchaient, et allaient même à Paris sans en demander la permission. Les élèves sous-officiers avaient un peu moins de liberté. Deux adjutants assez sévères

voyait dans cette revue tous les uniformes de la cavalerie française.

Les officiers-élèves appartenant à différents corps, et n'étant réunis que pour un temps limité à la durée des cours, il ne pouvait exister entre eux cette bonne camaraderie qui fait le charme de la vie de régiment. Nous étions d'ailleurs trop nombreux (quatre-vingt-dix) pour qu'il s'établît une grande intimité entre tous. Il y avait des coteries, mais pas de liaisons. Au surplus, je ne sentis nullement le besoin de faire société avec mes non-

veaux camarades. Je parlais tous les samedis pour Paris, où je passais toute la journée du lendemain et une bonne partie du lundi auprès de ma mère. Celle-ci avait à Versailles deux anciennes amies de Rennes, les comtesses de Châteauneuf, vieilles dames fort respectables, très instruites, et qui recevaient société choisie. J'allais deux ou trois fois par semaine passer la soirée chez elles. J'employais les autres soirs à la lecture, que j'ai toujours fort aimée, car si les collèges mettent l'homme sur la voie de l'instruction, il doit l'achever lui-même par la lecture. Quel bonheur j'éprouvais, au milieu d'un hiver fort rude, à rentrer chez moi après le dîner, à faire un bon feu, et là, seul, retranché derrière mon paravent en face de ma petite lampe, à lire jusqu'à huit ou neuf heures; puis je me couchais pour ménager mon bois et je continuais ma lecture jusqu'à minuit! Je relus ainsi Tacite, Xénophon, ainsi que presque tous les auteurs classiques grecs et latins. Je revis l'histoire romaine, celle de France et des principaux États de l'Europe. Mon temps, ainsi partagé entre ma mère, les exercices de l'école, un peu de bonne société et mes chères lectures, se passait fort agréablement.

Je commençai à Versailles l'année 1805. Le printemps amena quelques modifications dans mon genre de vie. Tous les officiers-élèves avaient un cheval à eux; je consacrai donc une partie de mes soirées à faire de longues promenades dans les bois magnifiques qui avoisinent Versailles, Marly et Meudon.

Dans le cours du mois de mai, ma mère éprouva une bien vive joie : son frère aîné, M. de Canrobert, sortit de la prison du Temple, et les deux autres, MM. de l'Isle et de la Coste, ayant été rayés de la liste des émigrés, rentrèrent en France et vinrent à Paris.

L'aîné des frères de ma mère, M. Certain de Canrobert, était un homme de beaucoup d'esprit et d'une amabilité parfaite. Il entra fort jeune au service, comme sous-lieutenant dans le régiment de Penthièvre-infanterie, et fit, sous le lieutenant général de Vaux, toutes les campagnes de la guerre de Corse, où il se distingua. Rentré en France après la conquête de ce pays, il compléta les vingt-quatre ans de service qui lui valurent la croix de Saint-Louis, et il était capitaine, lorsqu'il épousa Mlle de Sanguinet; il se retira alors au château de Laval de Cère. Devenu père d'un fils et d'une fille, M. de Canrobert vivait heureux dans son manoir, lorsque la révolution de 1789 éclata. Il fut contraint d'émigrer, pour éviter l'échafaud dont on le menaçait; tous ses biens furent confisqués, vendus, et sa femme fut incarcérée avec ses deux jeunes enfants. Ma mère obtint la permission d'aller visiter sa malheureuse belle-sœur, qu'elle trouva dans une tour froide et humide, accablée par la fièvre, qui emporta ce jour-là même sa petite fille! A force de démarches et de supplications, ma mère obtint l'élargissement de sa belle-sœur; mais celle-ci mourut, peu de jours après, des suites de la maladie qu'elle avait contractée dans la prison.

Ma mère prit alors soin du jeune garçon, nommé Antoine. Il fut mis par la suite au collège, puis à l'École militaire, dont il devint un des meilleurs élèves. Enfin, ce digne demi-frère de Marcellin de Canrobert devint officier d'infanterie et se fit bravement tuer sur le champ de bataille de Waterloo.

Mon oncle fut un des premiers émigrés qui, sous le Consulat, obtinrent l'autorisation de rentrer en France; il recouvra quelques parcelles de son bien, et épousa une des filles de M. Niocel, ancien ami de la famille. La nouvelle Mme de Canrobert devint mère de notre bon et brave cousin Marcellin de Canrobert¹, qui s'est si souvent distingué en Afrique, où il est aujourd'hui colonel de zouaves. Combien son père eût été fier d'un tel fils! Mais il mourut avant de pouvoir être témoin de ses succès.

M. Certain de l'Isle, second frère de ma mère, était un des plus beaux hommes de France. La Révolution le trouva lieutenant au régiment de Penthièvre, où servaient son frère aîné et plusieurs de ses oncles. Il suivit l'impulsion de presque tous ses camarades et émigra en compagnie de son plus jeune frère, M. Certain de la Coste, qui servait dans les gardes du corps du Roi. Depuis leur sortie de France, les deux frères ne se quittèrent plus. Ils se retirèrent d'abord dans le pays de Bade, mais leur tranquillité fut bientôt troublée : les armées françaises passèrent le Rhin, et comme tout émigré qui tombait en leur pouvoir était fusillé en vertu des décrets de la Convention, force fut à mes oncles de s'enfoncer à la hâte dans l'intérieur de l'Allemagne. Le manque d'argent les obligeait à voyager à pied, ce qui accabla bientôt le pauvre la Coste. Ils éprouvaient beaucoup de difficultés pour se loger, car tout était occupé par les militaires autrichiens. La Coste tomba malade; son frère le soutenait : ils gagnèrent ainsi une petite ville du Wurtemberg, et ils entrèrent dans un mauvais cabaret, où ils trouvèrent un cabinet et un lit. Au point du jour, ils virent les Autrichiens s'éloigner et apprirent que les Français allaient occuper la ville. La Coste, incapable de se mouvoir, engageait de l'Isle à pourvoir à sa sûreté, en le laissant à la garde de Dieu; mais de l'Isle déclara formellement qu'il n'abandonnerait pas son frère mourant. Cependant, deux volontaires français se présentèrent bientôt au cabaret avec un billet de logement. L'hôte les conduisit au cabinet occupé par mes oncles, auxquels il signifia qu'ils eussent à s'éloigner. On a dit avec raison que, pendant la Révolution, l'honneur français s'était réfugié dans les armées. Les deux soldats, voyant la Coste mourant, déclarèrent à l'aubergiste que non seulement ils voulaient le garder avec eux, mais qu'ils demandaient au premier étage une grande chambre à plusieurs lits, où ils s'établirent avec mes deux oncles. En pays ennemi, le vainqueur étant le maître, l'aubergiste obéit aux deux volontaires français, qui, pendant quinze jours que leur bataillon resta cantonné dans la ville, eurent un soin

¹ Devenu le maréchal Canrobert.

infini de MM. de la Coste et de l'Isle; ils les faisaient participer aux bons repas que leur hôte était obligé de fournir, selon les usages de la guerre, et ce régime confortable, joint au repos, rétablit un peu la santé de la Coste.

En se séparant d'eux, les volontaires, qui appartenaient à un bataillon de la Gironde, voulant donner à leurs nouveaux amis le moyen de passer au milieu des colonnes françaises sans être arrêtés, ôtèrent de leurs uniformes les boutons de métal qui portaient le nom de leur bataillon, et les attachèrent aux habits bourgeois de mes oncles, qui purent ainsi se faire passer pour des cantiniers. Avec ce passeport d'un nouveau genre, ils traversèrent tous les cantonnements français sans éveiller aucun soupçon. Ils se rendirent en Prusse et s'établirent ensuite dans la ville de Hall, où M. de l'Isle trouva de nombreuses leçons à donner. Ils y vécurent paisiblement jusqu'en 1805, époque où, ma mère étant parvenue à les faire rayer de la liste des émigrés, mes deux oncles rentrèrent en France, au bout de douze ans d'exil.

CHAPITRE XIX

Immenses préparatifs sur la côte. — Je suis nommé aide de camp d'Angereau.

Mais revenons à Versailles. Pendant que j'y suivais les cours de l'école de cavalerie, de grands événements se préparaient en Europe. La jalousie de l'Angleterre, excitée par la prospérité de la France, l'ayant portée à rompre la paix d'Amiens, les hostilités recommencèrent; et le premier Consul résolut de les pousser vivement, en conduisant une armée sur le sol de la Grande-Bretagne, opération hardie, très difficile, mais cependant pas impossible. Pour la mettre à exécution, Napoléon, qui venait de s'emparer du Hanovre, patrimoine particulier de l'Angleterre, forma sur les côtes de la mer du Nord et de la Manche plusieurs corps d'armée. Il fit construire et réunit à Boulogne, ainsi que dans les ports voisins, une immense quantité de péniches et bateaux plats, sur lesquels il comptait embarquer ses troupes.

Tout ce qui était militaire se mettant en mouvement pour cette guerre, je regrettais de ne pas y participer, et je comprenais combien la reprise des hostilités allait rendre ma position fautive : car, destiné à aller porter dans mon régiment l'instruction que j'avais acquise à l'école de cavalerie, je me voyais condamné à passer plusieurs années dans un dépôt, la cravache à la main, et faisant trotter les recrues sur de vieux chevaux pendant que mes camarades feraient la guerre à la tête des cavaliers formés par moi. Cette perspective était peu agréable; mais comment la changer? Un régiment doit toujours être alimenté par des recrues, et il était certain que mon colonel, m'ayant envoyé à l'école de cavalerie pour apprendre à dresser ces recrues, ne voudrait pas se priver des services que je pouvais rendre sous ce rapport, et m'exclurait de ses escadrons de guerre! J'étais dans cette perplexité, lorsqu'un jour, me prome-

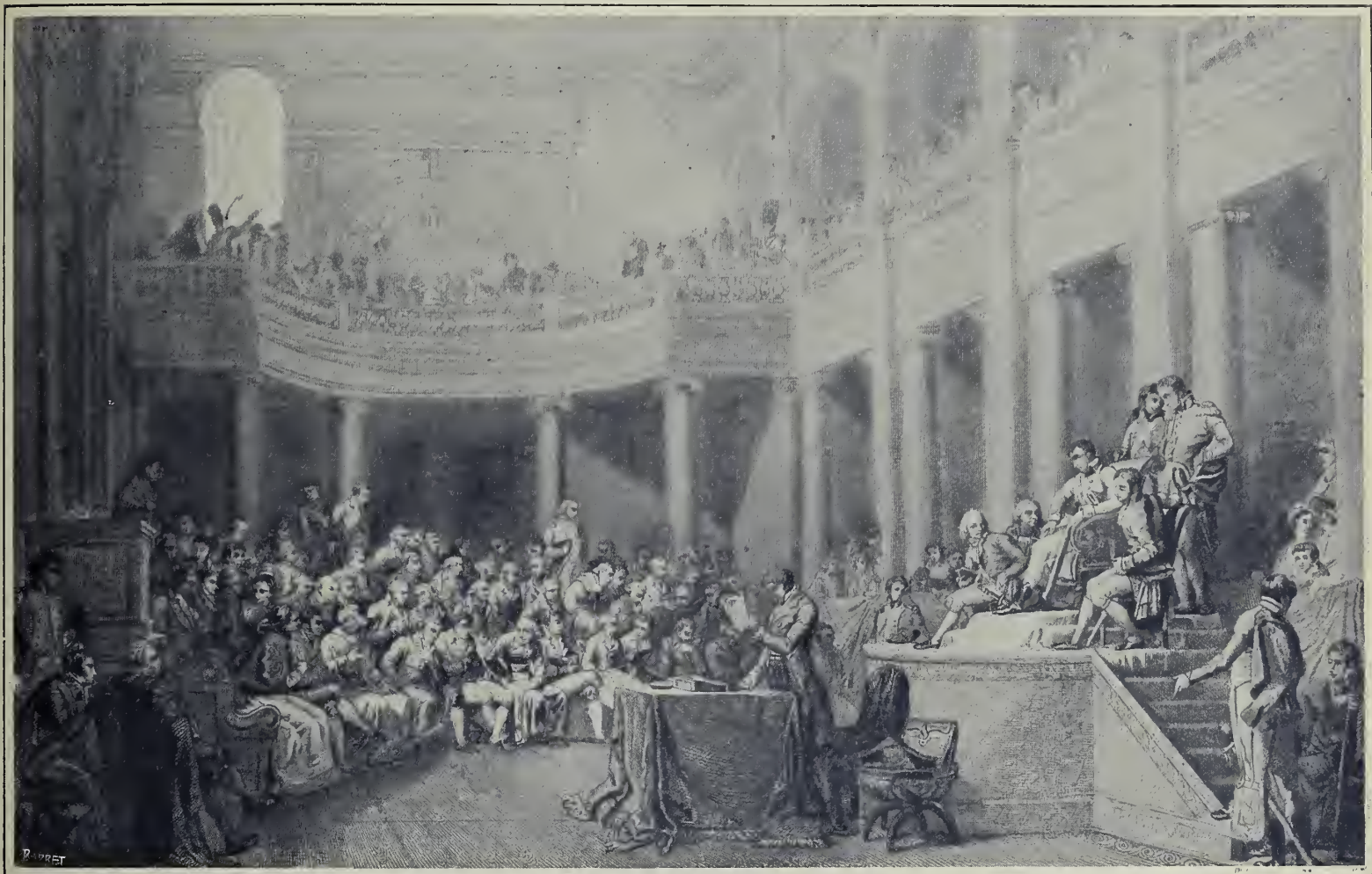
nant au bout de l'avenue de Paris, mon livre de théorie à la main, il me vint une idée lumineuse, qui a totalement changé ma destinée, et infiniment contribué à m'élever au grade que j'occupe.

Je venais d'apprendre que le premier Consul, ayant à se plaindre de la cour de Lisbonne, avait ordonné de former à Bayonne un corps d'armée destiné à entrer en Portugal, sous les ordres du général en chef Augereau. Je savais que celui-ci devait une partie de son avancement à mon père, sous les ordres du-

sidérais comme un rêve!... Dès le lendemain, je courus remercier le général. Il me reçut à merveille, en m'ordonnant de venir le rejoindre le plus tôt possible à Bayonne, où il allait se rendre immédiatement. Nous étions au mois d'octobre, j'avais donc terminé le premier cours de l'école de cavalerie, et peu curieux de suivre le second, je quittai Versailles plein de joie; mes pressentiments me disaient que j'entrais dans une voie nouvelle, bien plus avantageuse que celle d'instructeur de régiment; ils ne me trompèrent point, car, neuf

nommait le colonel Albert. Il mourut général aide de camp du duc d'Orléans. Les aides de camp étaient : le colonel Sicard, qui périt à Heilsberg, les chefs d'escadron Brame, qui se retira à Lille après la paix de Tilsitt, et Massy, tué comme colonel à la Moskowa; le capitaine Chévetel et le lieutenant Mainvielle; le premier se retira dans ses terres de Bretagne, et le second finit sa carrière à Bayonne. J'étais le sixième et le plus jeune des aides de camp.

Enfin, l'état-major était complété par le docteur Raymond, excellent praticien et homme



LA CONSULTA DE LA RÉPUBLIQUE CISALPINE, RÉUNI EN COMICES A LYON, L'ÉCERNE LA PRÉSIDENTE AU PREMIER CONSUL BONAPARTE.

Gravé par TORLET, d'après MONSIAU. (Musée de Versailles.)

quel il avait servi au camp de Toulon et aux Pyrénées, et bien que l'expérience que j'avais acquise à Gênes, après la mort de mon père, ne dût pas me donner une bonne opinion de la reconnaissance des hommes, je résolus d'écrire au général Augereau pour lui faire connaître ma position et le prier de m'en sortir, en me prenant pour un de ses aides de camp. Ma lettre écrite, je l'envoyai à ma mère, pour savoir si elle l'approuvait : non seulement elle lui donna son assentiment, mais sachant qu'Augereau était à Paris, elle voulut la lui remettre elle-même. Augereau reçut la veuve de son ami avec les plus grands égards; montant sur-le-champ en voiture, il se rendit chez le ministre de la guerre, et, le soir même, il porta à ma mère mon brevet d'aide de camp. Ainsi se trouva accompli le désir que, vingt-quatre heures avant, je con-

ans après, j'étais colonel, tandis que les camarades que j'avais laissés à l'école de cavalerie étaient à peine capitaines!

Je me rendis promptement à Bayonne, où je pris possession de mon emploi d'aide de camp du général en chef. Celui-ci occupait, à un quart de lieue de la ville, le beau château de Marac, dans lequel l'Empereur résida quelques années après. Je fus parfaitement reçu par le général Augereau, ainsi que par mes nouveaux camarades, ses aides de camp, qui presque tous avaient servi sous mon père. Cet état-major, bien qu'il n'ait pas donné à l'armée autant d'officiers généraux que celui de Bernadotte, était cependant fort bien composé. Le général Donzelot, chef d'état-major, était un homme d'une haute capacité qui devint plus tard gouverneur des îles Ioniennes, puis de la Martinique. Le sous-chef d'état-major se

des plus honorables, qui me fut d'un grand secours à la bataille d'Eylau. Le demi-frère du maréchal, le colonel Augereau, suivait l'état-major; c'était un homme très doux, qui devint plus tard lieutenant général.

CHAPITRE XX

Augereau. — Divers épisodes de sa carrière.

Je dois maintenant vous donner la biographie du maréchal Augereau.

La plupart des généraux qui se firent un nom dans les premières guerres de la Révolution étant sortis des rangs inférieurs de la société, on s'est imaginé, à tort, qu'ils n'avaient reçu aucune éducation, et n'avaient dû leurs succès qu'à leur bouillant courage. Augereau surtout a été fort mal jugé. On s'est complu à le représenter comme une espèce

de sacripant, dur, tapageur et méchant; c'est une erreur, car bien que sa jeunesse ait été fort orageuse, et qu'il soit tombé dans plusieurs erreurs politiques, il était bon, poli, affectueux, et je déclare que des cinq maréchaux auprès desquels j'ai servi, c'était incontestablement celui qui allégeait le plus les maux de la guerre, qui était le plus favorable aux populations et traitait le mieux ses officiers, avec lesquels il vivait comme un père au milieu de ses enfants. La vie du maréchal Augereau fut des plus agitées, mais, avant de la juger, il faut se reporter aux usages et coutumes de l'époque.

Pierre Augereau naquit à Paris en 1757. Son père faisait un commerce de fruits fort étendu, et avait acquis une fortune qui lui permit de faire bien élever ses enfants. Sa mère était née à Munich; elle eut le bon esprit de ne jamais employer avec son fils que la langue allemande, que celui-ci parlait parfaitement, et cette circonstance lui fut fort utile dans ses voyages, ainsi qu'à la guerre. Augereau avait une belle figure; il était grand et bien constitué. Il aimait tous les exercices du corps, pour lesquels il avait une très grande aptitude. Il était bon écuyer et excellent tircur. A l'âge de dix-sept ans, Augereau ayant perdu sa mère, un frère de celle-ci, employé dans les bureaux de Monsieur, le fit entrer dans les carabiniers, dont ce prince était colonel propriétaire.

Il passa plusieurs années à Saumur, garnison habituelle des carabiniers. Sa manière de servir et sa bonne conduite le portèrent bientôt au grade de sous-officier. Malheureusement, on avait à cette époque la manie des duels. La réputation d'excellent tireur qu'avait Augereau le contraignit à en avoir plusieurs, car le grand genre parmi les bretteurs était de ne souffrir aucune supériorité. Les gentils-hommes, les officiers, les soldats, se battaient pour les motifs les plus futiles. Ainsi, Augereau se trouvant en semestre à Paris, le célèbre maître d'escrime Saint-George, le voyant passer, dit en présence de plusieurs tireurs que c'était une des meilleures lames de France. Là-dessus, un sous-officier de dragons, nommé Belair, qui avait la prétention d'être le plus habile après Saint-George, écrit à Augereau qu'il voulait se battre avec lui, à moins qu'il ne consentit à reconnaître sa supériorité. Augereau lui ayant répondu qu'il n'en ferait rien, ils se rencontrèrent aux Champs-Élysées, et Belair reçut un grand coup d'épée qui le perça de part en part.... Ce bretteur guérit, et ayant quitté le service, il se maria et devint père de huit enfants, qu'il ne savait comment nourrir, lorsque, dans les premiers jours de l'Empire, il eut la pensée de s'adresser à son ancien adversaire, devenu maréchal. Cet homme, que j'ai connu, avait de l'esprit et une gaieté fort originale. Il se présenta chez Augereau avec un petit violon sous le bras, et lui dit que, n'ayant pas de quoi donner à dîner à ses huit enfants, il allait leur faire danser des contredanses pour les égayer, à moins que le maréchal ne voulût bien le mettre à même de leur servir une nourriture

plus substantielle. Augereau reconnut Belair, l'invita à dîner, lui donna de l'argent, lui fit avoir peu de jours après un très bon emploi dans l'administration des messageries, et fit placer deux de ses fils dans un lycée. Cette conduite n'a pas besoin de commentaires.

Tous les duels qu'eut Augereau ne se terminèrent pas ainsi. Par suite d'un usage des plus absurdes, il existait entre divers régiments des haines invétérées, dont la cause, fort ancienne, n'était souvent pas bien connue, mais qui, transmise d'âge en âge, donnait lieu à des duels, chaque fois que ces corps se rencontraient. Ainsi, les gendarmes de Lunéville et les carabiniers étaient en guerre depuis plus d'un demi-siècle, bien qu'ils ne se fussent pas vus dans ce long espace de temps. Enfin, au commencement du règne de Louis XVI, ces deux corps furent appelés au camp de Compiègne; alors, pour ne point paraître moins braves que leurs devanciers, les carabiniers et les gendarmes résolurent de se battre, et cette habitude était tellement invétérée que les chefs crurent devoir fermer les yeux. Cependant, pour éviter la trop grande effusion du sang, ils parvinrent à faire régler qu'il n'y aurait qu'un seul duel, chacun des deux corps devant désigner le combattant qui le représenterait, après quoi, on ferait une trêve. L'amour-propre des deux partis étant engagé à ce que le champion présenté fût victorieux, les carabiniers choisirent leurs douze meilleurs tireurs, parmi lesquels se trouvait Augereau, et l'on convint que le sort désignerait celui auquel la défense de l'honneur du régiment serait confiée. Il fut ce jour-là plus aveugle encore que de coutume, car il indiqua un sous-officier ayant cinq enfants : il s'appelait Donnadiou. Augereau fit observer qu'on n'aurait pas dû mettre parmi les billets celui qui portait le nom d'un père de famille, qu'il demandait donc à être substitué à son camarade. Donnadiou déclare que, puisque le sort l'a désigné, il marchera; Augereau insiste; enfin, ce combat de générosité est terminé par les membres de la réunion, qui acceptent la proposition d'Augereau. On apprend bientôt quel est le combattant choisi par les gendarmes, et il ne reste plus qu'à mettre les adversaires en présence, pour qu'un simulacre de querelle serve de motif à la rencontre.

L'adversaire d'Augereau était un homme terrible, tireur excellent et duelliste de profession, qui, pour peloter en attendant partie, avait les jours précédents tué deux sergents des gardes françaises. Augereau, sans se laisser intimider par la réputation de ce spadassin, se rend au café où il savait qu'il devait venir, et en l'attendant, il s'assied à une table. Le gendarme entre, et dès qu'on lui a désigné le champion des carabiniers, il retrousses les basques de son habit, et va s'asseoir insolemment sur la table, le derrière à un pied de la figure d'Augereau. Celui-ci, qui prenait en ce moment une tasse de café bien chaud, entr'ouvre doucement l'échancrure appelée ventouse, qui existait alors derrière les culottes de peau des cavaliers, et

verse le liquide brûlant sur les fesses de l'impertinent gendarme... Celui-ci se retourne en fureur!... Voilà la querelle engagée, et l'on se rend sur le terrain, suivi d'une foule de carabiniers et de gendarmes. Pendant le trajet, le féroce gendarme, voulant railler celui dont il comptait faire sa victime, demande à Augereau d'un ton goguenard : « Voulez-vous être enterré à la ville ou à la campagne? » Augereau répondit : « Je préfère la campagne, j'ai toujours aimé le grand air. » — « Eh bien! reprend le gendarme, en s'adressant à son témoin, tu le feras mettre à côté des deux que j'ai expédiés hier et avant-hier. » C'était peu encourageant, et tout autre qu'Augereau aurait pu en être ému. Il ne le fut pas; mais résolu à défendre chèrement sa vie, il joua, comme on dit, si serré et si bien, que son adversaire, furieux de ne pouvoir le toucher, s'emporta et fit de faux mouvements, dont Augereau, toujours calme, profita pour lui passer son épée au travers du corps, en lui disant : « Vous serez enterré à la campagne. »

Le camp terminé, les carabiniers retournèrent à Saumur. Augereau y continuait paisiblement son service, lorsqu'un événement fatal le jeta dans une vie fort aventureuse.

Un jeune officier d'une grande naissance et d'un caractère très emporté, ayant trouvé quelque chose à redire dans la manière dont on faisait le pansage des chevaux, s'en prit à Augereau, et, dans un accès de colère, voulut le frapper de sa cravache, en présence de tout l'escadron. Augereau, indigné, fit voler au loin la cravache de l'imprudent officier. Celui-ci, furieux, mit l'épée à la main et fondit sur Augereau, en lui disant : « Défendez-vous! » Augereau se borna d'abord à parer; mais ayant été blessé, il finit par riposter, et l'officier tomba raide mort!

Le général comte de Malseigne, qui commandait les carabiniers au nom de Monsieur, fut bientôt instruit de cette affaire, et bien que les témoins oculaires s'accordassent à dire qu'Augereau, provoqué par la plus injuste agression, s'était trouvé dans le cas de légitime défense, le général, qui portait intérêt à Augereau, jugea convenable de le faire éloigner. Pour cela, il fit venir un carabinier natif de Genève, nommé Papon, dont le temps de service expirait dans quelques jours, et l'invita à remettre sa feuille de route à Augereau, lui promettant de lui en faire délivrer plus tard une seconde. Papon consentit, et Augereau lui en témoigna toujours une vive reconnaissance. Augereau, arrivé à Genève, apprit que le conseil de guerre, nonobstant les déclarations des témoins, l'avait condamné à la peine de mort, pour avoir osé mettre l'épée à la main contre un officier!

La famille Papon faisait de grands envois de montres en Orient. Augereau résolut d'accompagner le commis qu'elle y envoyait, et se rendit avec lui en Grèce, dans l'archipel ionien, à Constantinople et sur le littoral de la mer Noire. Il se trouvait en Crimée, lorsqu'un colonel russe, jugeant à sa belle prestation qu'il avait été militaire, lui offrit le

grade de sergent. Augereau l'accepta, servit plusieurs années dans l'armée russe, que le célèbre Souwaroff commandait contre les Turcs, et fut blessé à l'assaut d'Ismailoff. La paix ayant été faite entre la Porte et la Russie, le régiment dans lequel servait Augereau fut dirigé vers la Pologne; mais celui-ci, ne voulant pas rester davantage parmi les Russes, alors à demi barbares, déserta et gagna la Prusse, où il servit d'abord dans le régiment du prince Henri; puis sa haute taille et sa bonne mine le firent admettre dans le célèbre régiment des gardes du grand Frédéric. Il y était depuis deux ans, et son capitaine lui faisait espérer de l'avancement, lorsque le Roi, passant la revue de ses gardes, s'arrêta devant Augereau en disant : « Voilà un beau grenadier!... De quel pays est-il? — Il est Français, Sire. — Tant pis! répondit Frédéric, qui avait fini par détester les Français autant qu'il les avait aimés; tant pis! car s'il eût été Suisse ou Allemand, nous en eussions fait quelque chose. »

Augereau, persuadé dès lors qu'il ne serait jamais rien en Prusse, puisqu'il le tenait de la propre bouche du Roi, résolut de quitter ce pays; mais la chose était on ne peut plus difficile, parce que, dès que la désertion d'un soldat était signalée par un coup de canon, les populations se mettaient à sa poursuite pour gagner la récompense promise, et le déserteur pris, on le fusillait sans rémission.

Pour éviter ce malheur et reconquérir sa liberté, Augereau, qui savait qu'un grand tiers des gardes, étrangers comme lui, n'aspiraient qu'à s'éloigner de la Prusse, s'aboucha

avec une soixantaine des plus courageux, auxquels il fit comprendre qu'en désertant isolément on se perdrait, parce qu'il suffirait de deux ou trois hommes pour vous arrêter; mais qu'il fallait partir tous ensemble, avec armes et munitions, afin de pouvoir se défendre. C'est ce qu'ils firent, sous la conduite d'Augereau. Ces hommes déterminés, attaqués en route par des paysans et même par un détachement de soldats, perdirent plusieurs des leurs, mais tuèrent plus d'ennemis, et gagnèrent, en une nuit, un petit pays appartenant à la Saxe et qui n'est qu'à dix lieues de Potsdam. Augereau se rendit à Dresde, où il donna des leçons de danse et d'escrime, jusqu'à l'époque de la naissance du premier Dauphin, fils de Louis XVI, naissance que le gouvernement français célébra en amnistiant tous les déserteurs, ce qui permit à Augereau non seulement de revenir à Paris, mais aussi de rentrer aux carabiniers, son jugement ayant été cassé, et le général de Malseigne le réclamant comme un des meilleurs sous-officiers du corps. Augereau avait donc recouvré son grade et sa position, lorsqu'en 1788, le roi de Naples, sentant le besoin de remettre son armée sur un bon pied, pria le roi de France de lui envoyer un certain nombre d'officiers et de sous-officiers instructeurs, auxquels il donnerait le grade supérieur au leur. M. le comte de Pommerai, qui devint plus tard général et préfet de l'Empire, fut le directeur de tous les instructeurs envoyés à Naples. Augereau fit partie de ce détachement, et reçut le grade de sous-lieutenant, en arrivant à Naples. Il y servit plusieurs années, et

venait d'être fait lieutenant, lorsque, s'étant épris de la fille d'un négociant grec, il la demanda en mariage. Celui-ci n'ayant pas voulu consentir à cette union, les deux amants se marièrent en secret, puis, montant sur le premier navire qu'ils trouvèrent en partance, ils se rendirent à Lisbonne, où ils vécurent paisiblement pendant quelque temps.

On était à la fin de 1792. La Révolution française marchait à grands pas, et tous les souverains de l'Europe, redoutant de voir introduire dans leurs États les principes nouveaux, étaient devenus fort sévères pour tout ce qui était Français. Augereau m'a souvent assuré que, pendant son séjour en Portugal, il n'avait jamais rien fait, ni dit, qui pût alarmer le gouvernement; il fut cependant arrêté et conduit dans les prisons de l'Inquisition! Il y languissait depuis quelques mois, lorsque Mme Augereau, femme d'un grand courage, ayant vu entrer dans le port un navire avec un pavillon tricolore, se rendit à bord, pour remettre au capitaine une lettre par laquelle elle informait le gouvernement français de l'arrestation arbitraire de son mari. Bien que le capitaine du navire français n'appartint pas à la marine militaire, il se rendit résolument auprès des ministres portugais, réclama son compatriote détenu à l'Inquisition, et sur leur refus, il leur déclara fièrement la guerre au nom de la France! Soit que les Portugais fussent effrayés, soit qu'ils comprissent qu'ils avaient agi injustement, Augereau fut rendu à la liberté et revint au Havre, ainsi que sa femme, sur le navire de ce brave capitaine.

GÉNÉRAL DE MARBOT.

(A suivre.)

L'hygiène de Voltaire

Quand il naquit, il était mort — on à peu près. Il paraissait si chétif qu'on n'osa pas, crainte de le tuer tout à fait, lui verser sur le front les quelques gouttes d'eau nécessaires à l'ondoiement; on retarda la cérémonie de plusieurs jours et le baptême de huit mois, ce qui obligea les parents à consigner dans l'acte une fausse date de naissance, afin de justifier auprès des autorités ecclésiastiques ce long délai.

Son enfance fut débile, son adolescence malade, sa jeunesse sans vigueur. Son visage était délicat et fin, mais sans barbe; jamais elle ne poussa; jamais il n'eut besoin de se faire raser; on voyait sur sa cheminée trois ou quatre paires de pinces épilatoires à l'aide desquelles il s'arrachait, tout en causant, quelque poil follet.

A vingt-six ans son estomac délabré ne digérait plus; il souffrait « des tortures »; il devint d'une maigreur de stylite; il ne pouvait s'asseoir à sa table et prendre la plume; alors il s'étendait sur son lit et composait de mémoire ou dictait des vers. Aux approches de la trentaine, il gagna la petite vérole, se fait saigner deux fois, prend, sur l'ordonnance du médecin, huit doses d'émétique et deux cents pintes de limonade. Un autre serait trépassé; lui, malingre, en réchappe; mais il reste gravé, chancelant, condamné aux remèdes; il use de ceux en vogue: le baume tranquille du capucin, le P. Aignau, les lotions à l'eau de Rabel, les frictions au baume de Varenger, dont la recette est perdue. Il va aux eaux de Forges: elles lui font le même effet que s'il avait bu de l'encre ou du vitriol; il essaye de

Plombières sans meilleur résultat; il s'astreint à une cure de petit-lait, prend de l'essence de cannelle: Silva, le médecin à la mode, le médecin des *vaporeuses*, lui fait avaler des petites boules de fer. Rien de meilleur que les petites boules de fer pour assurer la digestion. N'est-ce pas ainsi qu'on rince les bouteilles sales? Les boules ne guérissent pas Voltaire. Il en arrive à prendre huit médecines et douze lavements dans un mois: il a, pour ce dernier usage, dont il se montre fervent, un appareil rapporté d'Angleterre, une machine perfectionnée, une merveille. « C'est un chef-d'œuvre de l'art, écrit-il, vous pouvez la mettre dans votre gousset... vous pouvez vous en servir toutes les fois et quelque part où vous soyez. » A Berlin il découvre la panacée: les pilules de Stahl; il en prend,

il s'en trouve bien. Rentré en France, il écrit à son ami Frédéric II de lui en expédier une livre — des véritables. Le roi philosophe répond : « Il y a de quoi purger toute la France avec les pilules que vous me demandez, et de quoi tuer vos trois académies ; j'ai chargé d'Arget de vous envoyer de cette drogue qui a si grande réputation en France, et que le défunt Stahl faisait fabriquer par son cocher.... » Et du coup, Voltaire fut dégoûté du remède. Ses dents tombent, il a la fièvre, il se roule de coliques, il devient aveugle, il n'entend plus, il a des vertiges, il perd la voix.... Et il parvient à vivre quatre-vingt-quatre ans !

Il est donc du plus haut intérêt de connaître le régime de cet impotent, qui malgré ses souffrances et sa débilité réussit à atteindre presque le *nonagénariat*, sans avoir rien perdu de son esprit, de sa mémoire, de sa vivacité, de son amour de vivre, et tout en abusant du peu de forces que la nature avait dispensées à son petit corps. Car il travaillait vingt heures par jour et ne dormait guère, — il aimait les tourtes grasses et les confiseries, et n'avait pas le courage d'y renoncer, — il abusait du café, dont il absorbait jusqu'à vingt tasses dans son après-midi. Ce régime, grâce auquel le petit souffle de vie qui animait la maigre carcasse du philosophe consentit à y demeurer durant quatre-vingt-quatre ans, ce régime miraculeux nous est révélé par M. le docteur Cabanès, dans son récent volume des *Indiscretions de l'histoire*. Le docteur Cabanès, comme nul ne l'ignore, s'est formé la plus imposante des clientèles, puisqu'elle se compose de tous les personnages illustres depuis Cléopâtre jusqu'à Gambetta. Pour notre plus grand plaisir et la satisfaction de notre indiscrète curiosité, M. Cabanès a porté un diagnostic rétrospectif sur l'agoraphobie de Charles VII, la neurasthénie de Louis XI, la constipation de Luther, la fistule de Louis XIV, la gale de Marat, la continence de Louis XVI, les varices de Robespierre, les hémorroïdes de Napoléon et la goutte de Louis XVIII. Tous les héros de notre épopée, déshabillés, ont été soumis à son auscultation posthume ; évidemment le docteur Cabanès ne les a pas ressuscités, — leur résurrection eût été une effroyable calamité, — mais grâce à lui, l'histoire saura de quelles tares ils étaient corporellement marqués et de quel mal ils sont morts. (Les *Indiscretions de l'histoire*, par

l'auteur du *Cabinet secret*, sixième série).

Aujourd'hui il nous apprend comment le frère auteur de *Candide* est parvenu, cahin-caha, jusqu'à la vieillesse, en dépit de ses douleurs d'entrailles et du délabrement de son estomac. D'abord Voltaire était d'une propreté extrême, qualité assez rare à l'époque ; il mangeait peu ; à déjeuner, il prenait du chocolat et du café ; quand l'acteur Lekain fut, pour la première fois, admis à sa table, les deux convives consommèrent une douzaine

Je ne puis manger d'un hachis de dinde, de lièvre et de lapin qu'on veut me faire prendre pour une seule viande. Je n'aime ni le pigeon à la crapaudine ni le pain qui n'a pas de croûte. Je bois du vin modérément, et je trouve fort étrange les gens qui mangent sans boire et qui ne savent même pas ce qu'ils mangent.... Quant aux cuisiniers, je ne saurais supporter l'essence de jambon ni l'excès de champignons et de poivre et de muscade, avec lesquels ils déguisent les mets très sains

en eux-mêmes et que je ne voudrais pas seulement qu'on lardât.... Je veux que le pain soit cuit au four et jamais dans un privé. Un souper sans apprêt, tel que je le propose, fait espérer un sommeil fort doux et qui ne sera troublé par aucun songe désagréable. »

Voltaire se couchait immédiatement après le souper ; il ne dormait que quatre ou cinq heures ; il en passait cependant dans son lit seize ou dix-huit. Pendant la nuit, trois bougies restaient allumées à côté de son oreiller ; son lit était couvert de livres ; à portée de sa main était avancée une table élégante sur laquelle se trouvaient toujours de l'eau fraîche, du café au lait, des marques de papier blanc et une écritoire.

Du moins, lorsqu'il était sous ses édredons, Voltaire n'avait pas trop froid : ce bouillant polémiste grelottait pendant toute sa vie. Même en été il recherchait le coin du feu ; on ne brûlait pas moins de six cordes de bois, tous les jours, à Cirey, au dire de Mme de Graffigny. Néanmoins, le philosophe avait toujours peur de périr gelé.

Ce n'est pas de froid qu'il mourut : il succomba, comme on sait, à la fatigue du voyage de Ferney à Paris. A son arrivée, il fut pris d'un crachement de sang, absorba de l'opium, se surmena de cent façons ; il n'en fallut pas moins pour abattre ce chétif colosse de quatre-vingt-quatre ans, l'éternel *geignard*, sans cesse dolent, toujours moribond et devenu si fantastiquement maigre et décharné, qu'il y a quelques années, quand on découvrit ses restes dans le caveau du Panthéon, Berthelot ayant saisi le crâne dans le cerceuil ouvert pour l'élever à bout de bras et le faire voir aux assistants, tous eurent l'impression qu'ils le reconnaissaient, tant cette tête de mort entièrement desséchée ressemblait au masque de la statue de Houdon qu'on voit dans le foyer public du Théâtre-Français.

T. G.



Cliché Giraudon.

LE LEVER DE VOLTAIRE A FERNEY (VERS 1776).
Tableau anonyme. (Musée Carnavalet.)

de tasses de chocolat mélangé avec du café, et rien autre chose ne fut servi.

Le repas unique de Voltaire était donc — sauf exceptions, — le souper, à neuf ou dix heures du soir. Son mets préféré était les lentilles ; ce légume avait sa prédilection ; il n'était cadeau auquel il se montrât plus sensible. Un bon potage lui était agréable, et comme viande, un peu de mouton ne lui déplaisait pas ; avec cela des œufs ; du petit-lait, quand il se mettait au régime.

« Il y a, écrivait-il, des nourritures fort anciennes et fort bonnes dont tous les sages de l'antiquité se sont toujours bien trouvés.... J'avoue que mon estomac ne s'accommode pas de la nouvelle cuisine. Je ne peux souffrir un ris de veau qui nage dans une sauce salée....

Napoléon et les Femmes

par

FRÉDÉRIC MASSON, de l'Académie française

Madame Walewska.



II

A dix heures et demie, quelqu'un frappe. On la coiffe en hâte d'un chapeau à grand voile, on la couvre d'un manteau; on la conduit, inconsciente et comme égarée, au coin de la rue, où une voiture stationne. On la pousse pour la faire monter. Un homme, en long manteau et en chapeau rond, qui tient la portière, rentre le marehepied et se place à côté d'elle. Pas un mot n'est échangé. On roule, on s'arrête à une entrée secrète du Grand-Palais, on la descend de voiture; on la mène, en la soutenant, jusqu'à une porte qu'on ouvre du dedans avec impatience. On la place sur un fauteuil.

Elle est en présence de Napoléon. Elle ne le voit pas, elle pleure. Lui est à ses pieds et commence à lui parler doucement; mais, à un moment, ces mots « Ton vieux mari » lui échappent. Elle jette un cri, elle s'élance, elle veut fuir; des hoquets de sanglots la suffoquent. A ce mot, toute l'horreur, toute la grossièreté, toute l'ignominie de l'acte qu'elle va commettre lui apparaît, brusquement réalisée, tangible, infâme. Lui reste étonné. Il ne comprend pas. C'est la première fois qu'il se trouve en telle posture. Cette femme qui s'est fait prier, mais point tant (car il ignore les moyens qu'on a employés), qui est venue à un rendez-vous nocturne, et qui à présent étouffe de sanglots et se jette sur la porte, est-elle une rouée d'une coquetterie sans égale ou une naïve d'une ingénuité sans précédent? Est-ce une comédie qu'on lui joue pour mettre ses désirs à l'enclère? Mais non, il y a des cris dont l'accent ne trompe pas, des mouvements impulsifs qu'on ne joue pas, surtout à dix-huit ans.

De la porte, à laquelle elle se cramponne, il la ramène avec une tendre violence sur le fauteuil, et alors, avec une voix qui se fait bien plus caressante, quoique par instants et comme malgré lui il y pèche le ton habituel de la domination, évitant de prononcer les mots, d'évoquer les idées qui la heurtent, cherchant des tournures et des périphrases pour ne la point blesser, il lui fait subir un interrogatoire en règle et, par la logique irrésistible de ses questions, il lui arrache des

lambeaux de réponses dont il se fait des armes. S'est-elle donnée volontairement à celui dont elle porte le nom? Est-ce par amour des richesses et des titres? Qui l'a pu décider à unir sa jeunesse, sa beauté à peine éclosée, à une vieillesse décrépite, presque octogénaire? C'est sa mère qui a voulu ce mariage? « Et tu pourrais avoir des remords! » s'écrie-t-il. Mais, elle, se réfugie alors en sa religion : « Ce qui a été noué sur la terre ne peut plus être dénoué que dans le ciel. » Il se met à rire; elle s'indigne et redouble ses pleurs.

En vérité, qu'est cela? Qu'est ce fruit d'espièce nouvelle et qu'il n'a jamais encore goûté? Quoi! une femme qui veut rester fidèle à son mari, fidèle aux principes de sa religion, et cette femme est là, chez lui, la nuit, à ses ordres! C'est un mystère qu'il prétend éclaircir, et il presse encore plus ses questions : l'éducation qu'elle a reçue, la vie qu'elle a menée à la campagne, les sociétés qu'elle a fréquentées, sa mère, sa famille, il veut tout savoir, et d'abord le nom qu'elle a reçu au baptême : ce nom de Marie dont toujours il l'appellera désormais.

A deux heures du matin, on frappe à la porte : « Quoi! déjà? dit-il. Et bien! ma douce et plaintive colombe, sèche tes larmes, va te reposer. Ne crains plus l'aigle, il n'a d'autres forces près de toi que celles d'un amour passionné, mais d'un amour qui veut ton cœur avant tout. Tu finiras par l'aimer, car il sera tout pour toi, tout, entends-tu bien? » Il l'aide à rattacher son manteau, il la conduit vers la porte; mais là, la main sur le loquet, qu'il menace de ne pas ouvrir, il lui fait jurer qu'elle reviendra le lendemain.

On la ramène chez elle : elle est un peu plus calme, presque rassurée. Il lui semble que sa chimère prend un corps, que son rêve se réalise. Il a été bon, il a été tendre, mais nullement violent : il l'a épargnée ce soir, pourquoi pas demain?

A neuf heures du matin, la dame de confiance est à son chevet. Elle tient un gros paquet qu'elle déballe mystérieusement après avoir soigneusement fermé la porte. Elle en tire plusieurs écrins couverts de maroquin rouge, des fleurs de serre entremêlées de branches de lauriers et une lettre cachetée. Mais à peine a-t-elle sorti des écrins un magnifique bouquet et une guirlande de diamants, à peine a-t-elle tourné ces parures en ses mains pour leur faire jeter leurs feux,

que, de son lit, Mme Walewska les lui arrache et les lance, pour les briser, à l'autre bout de la chambre. Elle entend qu'on reporte à l'instant ces diamants. Croit-on donc qu'elle est à vendre et qu'il suffira de cela pour qu'elle se livre? Ce n'est pas là de quoi troubler la messagère; elle décachette la lettre et en donne lecture :

« Marie, ma douce Marie, ma première pensée est pour toi, mon premier désir est de te revoir. Tu reviendras, n'est-ce pas? Tu me l'as promis. Sinon, l'aigle volerait vers toi! Je te verrai à dîner, l'ami le dit. Daigne donc accepter ce bouquet : qu'il devienne un lien mystérieux qui établisse entre nous un rapport secret au milieu de la foule qui nous environne. Exposés aux regards de la multitude, nous pourrions nous entendre. Quand ma main pressera mon cœur, tu sauras qu'il est tout occupé de toi, et pour répondre, tu presseras ton bouquet! Aime-moi, ma gentille Marie, et que ta main ne quitte jamais ton bouquet! »

« N. »

La lettre a beau dire, on ne lui fera pas accepter les diamants, pas même les fleurs, pas même les lauriers. Elle a son excuse prête : on ne porte de bouquet au côté que dans les bals, et c'est à un dîner qu'elle doit se rendre. Quant à se soustraire à ce dîner, vainement l'essaierait-elle : autour d'elle toutes les têtes sont montées, toutes les ambitions sont en mouvement; sa famille est enivrée, son mari demeure entièrement aveugle : pas un moment il n'a la perception de ce qui se joue autour de lui, et c'est lui le plus ardent à souhaiter les invitations.

Elle arrive; on se presse autour d'elle, on l'examine, on se fait présenter. Il lui semble que tous ces inconnus savent son aventure de la veille. L'Empereur est déjà là. Il paraît mécontent; il fronce ses sourcils; il regarde la pauvre femme de son œil mauvais, son œil perçant et scrutateur qui jette une flamme.

A un moment, elle le voit brusquement s'avancer vers elle, et, pantelante à la pensée d'une scène publique, de quelque éclat irréparable, elle se souvient et met sa main à la place où devrait être le bouquet. Soudain, ses traits à lui se radouissent, son œil éteint sa flamme, sa main répond par un signe analogue, et, avant qu'on ne passe à table, il

appelle Duroc et lui parle un instant à l'oreille.

A peine est-elle assise, comme au précédent dîner, à côté du Grand-maréchal, que celui-ci l'attaque de reproches sur le bouquet : mais elle riposte en prenant l'offensive sur les diamants. Elle n'acceptera aucun présent de ce genre, qu'on se le tienne pour dit ! Comment oserait-elle se montrer ainsi parée ? Ce qui, seul, peut contenter son admiration et son dévouement, c'est une espérance pour l'avenir de son pays. « Cette espérance, répond Duroc, l'Empereur ne l'a-t-il pas donnée ? » Et il rappelle toute une série d'actes qui, dès maintenant, valent mieux que des promesses. Quant à savoir s'il l'aime, comment en douterait-elle ? A présent encore, il n'a d'yeux que pour elle. Pendant qu'il paraît uniquement occupé de la conversation générale, des questions qu'il pose et des réponses qu'il reçoit, il ne cesse de tenir la main sur son cœur. Tout à l'heure, s'il a appelé Duroc, s'il lui a parlé à l'oreille, c'est pour qu'il ne manquât point de rappeler la promesse qu'elle a faite de venir le soir. Et puis, des dissertations sur la misère des grandeurs, sur le besoin qu'éprouve un souverain tel que l'Empereur de trouver un cœur qui le comprenne, sur la gloire d'une telle mission que toute femme ambitionnerait...

Elle est venue une fois, il faut bien qu'elle revienne. On prend les mêmes précautions ; on la conduit de même. Elle entre. Il est sombre, soucieux. « Vous voilà enfin ! dit-il ; je n'espérais plus vous voir. » Il la débarrasse de son manteau, lui enlève son chapeau, l'installe dans un fauteuil, puis, debout devant elle, sévèrement, il lui ordonne de se justifier. Pourquoi est-elle venue à Bronie ? Pourquoi a-t-elle cherché à lui inspirer un sentiment qu'elle ne partageait pas ? Pourquoi a-t-elle refusé ses fleurs, jusqu'à ses lauriers ? Qu'en a-t-elle fait ? Il y attachait l'espérance de tant d'intéressants moments, et elle l'en a privé. Sa main, à lui, n'a point quitté son cœur, et sa main, à elle, est restée immobile ; une fois seulement elle a répondu. Et, se frappant le front avec un geste de rage, il s'écrie : « Voilà bien une Polonaise ! C'est vous qui m'affermissez dans l'opinion que j'ai de votre nation. »

Déjà tout émue par cet accueil, profondément troublée par ces paroles, elle murmure : « Ah ! Sire, de grâce, cette opinion, dites-la moi ! »

Et il dit alors qu'il juge les Polonais passionnés et légers. Tout se fait chez eux par fantaisie et rien par système. Leur enthousiasme est impétueux, tumultueux, instantané ; mais ils ne savent ni le régler, ni le perpétuer. Et ce portrait des Polonais, c'est son portrait à elle. N'a-t-elle pas couru comme une folle pour l'apercevoir au passage ? Il s'est laissé prendre le cœur par ce regard si tendre, par ces expressions si passionnées, et elle, elle a disparu. Il a eu beau la chercher, il ne l'a point trouvée ; et quand, enfin, une des dernières, elle est arrivée, elle était de glace. Qu'elle le sache : toutes les fois qu'il a vu une chose impossible, il l'a désirée avec

plus d'ardeur. Rien ne le décourage pour l'obtenir. Cette idée de l'impossible l'aiguillonne, et il avance toujours. Habitué qu'il est à ce que tout cède avec empressement aux désirs qu'il exprime, la résistance qu'elle lui oppose lui tient au cœur.

Peu à peu, il s'exalte ; feinte ou vraie, la colère lui monte au cerveau : « Je veux, entends-tu bien ce mot ? *je veux* te forcer à m'aimer ! J'ai fait revivre le nom de ta patrie : sa souche existe encore grâce à moi. Je ferai plus encore. Mais songe que, comme cette montre que je tiens à la main et que je brise à tes yeux, c'est ainsi que son nom périra et toutes tes espérances, si tu me pousses à bout en repoussant mon cœur et en me refusant le tien. »

Devant cette violence, ces menaces, cette montre brisée qui vole en éclats, la pauvre femme tombe roide sur le parquet... Quand elle sort de son évanouissement, elle ne s'appartient plus. Il est là, près d'elle, essuyant les larmes qui, goutte à goutte, tombent de ses yeux....

Désormais c'est une liaison, si l'on peut ainsi appeler l'habitude prise par elle de venir, chaque soir, au palais, subir, avec une passive résignation, des caresses dont elle espère toujours le prix ; car ce n'est point pour si peu qu'elle s'est donnée ou plutôt qu'elle s'est laissé prendre : pour qu'un gouvernement provisoire soit nommé, qu'un embryon d'armée soit créé et que quelques compagnies de cheval-légers soient agrégées à la garde de l'Empereur des Français. Le seul salaire qui puisse la contenter, qui puisse l'absoudre à ses propres yeux, c'est la Pologne rétablie comme nation et comme État. Incapable de feindre un sentiment que son cœur n'éprouve pas, de simuler une passion qu'il ignore sa pudeur, elle n'a rien de ce qu'il faut pour dominer un amant et pour le conduire, pas même assez d'habileté pour lui cacher le mobile auquel elle obéit. Elle remet chaque soir la conversation sur le seul sujet qui l'occupe ; elle reçoit des consolations, des espérances, des promesses même, mais toujours pour plus tard, pour l'avenir, un avenir dont, à présent, elle envisage le supplice sans qu'elle puisse y fixer aucun terme.

Ce n'est pas que, dans son pays, elle rencontre autour d'elle une réprobation. Sauf son mari, qu'elle a dû quitter, chacun s'empresse à lui faire la cour, non comme à une favorite, mais comme à une victime, car nul n'ignore ce qu'elle souffre et combien elle est digne d'estime, de respect et de pitié. Ce sont les propres sœurs de son mari, la princesse Jablonska et la comtesse Birginska, qui se sont instituées ses chaperons. Il ne tiendrait qu'à elle d'occuper, à Varsovie, la première place, et, si elle était autre, elle y paraîtrait en souveraine. Elle aurait des ennemis alors, mais comme elle cherche l'ombre et qu'elle ne prétend à rien, on ne la redoute pas ; on l'encense moins, mais on la plaint davantage.

Son aventure, d'ailleurs, n'a rien de choquant pour une société qui pare simplement

les habitudes de polygamie orientale du scepticisme élégant de mode à Versailles ; qui a reçu et retenu les exemples de morale de Catherine la Grande et qui trouve, lorsqu'il lui plaît, dans le divorce, la sanction légale, et même religieuse, de ses fantaisies extra-conjugales.

Nul grand seigneur, en ce temps-là, qui, à côté de sa femme, n'ait dans le monde une maîtresse attitrée et n'entretienne en quelque un de ses châteaux une ou plusieurs Géorgiennes favorites.

Par suite, Napoléon apparaît aux chefs de la noblesse polonaise comme un souverain singulièrement chaste, car il fait la guerre sans traîner un harem à sa suite ; il n'a point accepté les femmes qui toutes se seraient offertes à lui : il n'en a désiré qu'une, et il a attendu qu'elle se donnât.

La conduite qu'ils ont tenue eux-mêmes, ces nobles, leur semble non seulement naturelle, mais strictement obligée. Il fallait que, venant à Varsovie et y résidant, Napoléon eût une femme, et il fallait qu'ils lui offrissent celle qui pouvait lui plaire le mieux.

Par bonheur, cette femme s'est rencontrée telle qu'en cent ans ils n'eussent point trouvé la pareille : simple, naïve, pudique, désintéressée, uniquement animée de la passion de la patrie, capable d'inspirer un sentiment durable et une passion vraie, incarnant ce qu'il y a dans la nation de plus aimable et de plus généreux.

Elle ne sera pas pour Napoléon une maîtresse de passage, elle sera une sorte d'*épouse à côté*, qui ne participera, à la vérité, ni aux dignités de la couronne ni aux splendeurs du trône, mais qui occupera un rang spécial, qui sera l'ambassadrice de son peuple près de l'Empereur, *sa femme polonaise*. Par un lien très léger encore, mais qu'elle pourra resserrer plus tard, elle unira le cœur de Napoléon aux destinées de la Pologne. Rien que par sa muette présence, elle l'obligera à se souvenir de ses promesses, à se justifier de ne les point tenir, lui imposera le remords de sa dette non payée.

Et, au fond, cela n'est pas si mal raisonné, car, presque chaque soir, il revient à ce problème que lui rappelle constamment cette femme.

Il sent bien, et il le lui dit, que ce n'est point lui qu'elle aime, mais sa patrie, et elle ne s'en défend point. Très franchement, elle le déclare, et lui qui se mettrait en défiance s'il soupçonnait qu'une femme voulût le conduire ou se servir de lui, il livre son secret à cette enfant naïve et sincère ; il la sent si profondément détachée de ce qui fait l'ambition des autres femmes ! il souhaiterait tant la contenter ! et, débiteur insolvable, il ne peut lui payer le salaire qu'elle avait droit d'espérer !

« Tu peux être sûre, lui dit-il, que la promesse que je t'ai faite sera remplie. J'ai déjà forcé la Russie à lâcher la part qu'elle usurpait, le temps fera le reste. Ce n'est pas le moment de réaliser tout, il faut patienter. La politique est une corde qui casse quand on la

tend trop fort. En attendant, vos hommes politiques se forment. Car combien en avez-vous ? Vous êtes riches en bons patriotes ; vous avez des bras, oui, j'en conviens : l'honneur et le courage sortent par tous les pores de vos braves, mais cela ne suffit pas : il faut une grande unanimité. »

Sans cesse — et c'est là l'étrange et le surprenant, car jamais homme n'a moins admis qu'une femme lui parlât de politique — sans cesse, et comme malgré lui, il revient dans ces entretiens du soir à ce qu'il faut faire pour améliorer le sort du peuple, pour répandre le bien-être, pour déterminer un ef-

qui laisse son interlocutrice interdite, il tombe aux commérages des salons, aux historiettes particulières, aux anecdotes secrètes. Il veut qu'elle lui raconte la vie privée de chacun des personnages qu'il rencontre. Sa curiosité est insatiable et s'applique aux minuties. C'est pour lui le moyen de se former, en quelque lieu qu'il se trouve, en celui-ci surtout où de si grands intérêts sont en jeu, une opinion sur la classe dirigeante.

De cet ensemble de petits faits qui se gravent dans sa mémoire, dont il est si friand qu'il étonne de sa science la femme qui l'écoute, il tire ses conclusions, et elle s'aper-

observations. Surtout il déteste les robes d'une couleur foncée, et Mme Walewska s'obstine à n'en porter que de très simples, et toujours blanches, grises ou noires. Celles-ci lui déplaisent infiniment, et il le lui dit. « Une Polonaise, réplique-t-elle, doit porter le deuil de sa patrie. Quand vous la ressuscitez, je ne quitterai plus le rose. »

Ainsi tout le ramène à ce même sujet ; mais il ne s'en fâche point et son amour très vif n'en est pas diminué. C'est le temps où il écrit à son frère Joseph : « Ma santé n'a jamais été si bonne, tellement que je suis devenu plus galant que par le passé. » Et



Cliché Neurdein.

NAPOLÉON QUITTE L'ILE D'ELBE, LE 1^{er} MARS 1815, POUR REVENIR EN FRANCE. — Tableau de BEAUME. (Musée de Versailles.)

fort unanime, fût-ce aux dépens de l'aristocratie possédante.

« Tu sais bien, lui dit-il, que j'aime ta nation, que mon intention, mes vues politiques, tout me porte à désirer son entier rétablissement. Je veux bien seconder ses efforts, soutenir ses droits : tout ce qui dépendra de moi sans altérer mes devoirs et l'intérêt de la France, je le ferai sans nul doute ; mais songe que de trop grandes distances nous séparent : ce que je puis établir aujourd'hui peut être détruit demain. Mes premiers devoirs sont pour la France, je ne puis faire couler le sang français pour une cause étrangère à ses intérêts et armer mon peuple pour courir à votre secours chaque fois qu'il sera nécessaire. »

De ces hautes pensées, par un revirement

goût alors qu'elle a donné des armes contre elle-même ; elle proteste, elle s'indigne du jugement qu'il porte, et la querelle finit par une tape légère qu'il lui donne sur la joue en lui disant : « Ma bonne Marie, tu es digne d'être Spartiate et d'avoir une patrie. »

Il ne l'aimerait point comme il l'aime s'il ne s'occupait de ses toilettes. C'est chez lui une prétention d'y être passé maître. « Vous savez que je me connais très bien en toilettes, » écrit-il à Savary. Dès le Consulat, lorsqu'il s'agissait d'envoyer des présents à quelque souveraine, reine d'Espagne ou de Prusse, c'est lui qui les choisissait. A sa Cour, nulle femme mal habillée n'échappe à sa critique, et Joséphine même, qui l'a habitué au plus grand luxe, à l'élégance la plus recherchée, au goût le plus raffiné, n'est pas à l'abri des

cette confiance est à ce point hors de ses habitudes qu'elle est significative.

Il ne lui suffit pas de voir sa maîtresse tous les soirs en particulier, il faut qu'elle soit de tous les dîners, de toutes les fêtes où il se rend, pendant le temps qu'il passe à Varsovie, avant la campagne d'Eylau. Et là, point d'instant où il ne veuille communiquer avec elle par ce langage mystérieux et muet qu'il lui a enseigné et où elle est maintenant bien plus experte que Duroc lui-même. Elle comprend à présent ces gestes de la main, ces signes des doigts qui ne s'adressent qu'à elle seule, par lesquels elle seule suit une pensée d'amour qui n'est livrée qu'à elle, dans le même temps où l'Empereur soutient avec toute l'assemblée une conversation animée, une discussion sérieuse, qu'il raconte

des événements avec une précision absolue ou qu'il prononce les plus solennels discours.

« Cela t'étonne? lui dit-il. Sache donc que je dois remplir dignement le poste qui m'est assigné. J'ai l'honneur de commander aux nations : je n'étais qu'un gland, je suis devenu chêne. Je domine, on me voit, on m'observe, de loin comme de près. Cette situation me force à jouer un rôle qui quelquefois peut ne pas m'être naturel, mais que je dois soutenir pour rendre compte, bien plus à moi-même qu'aux autres, de cette représentation commandée par le caractère dont je suis revêtu. Mais, tandis que je fais le chêne pour tous, j'aime à redevenir gland pour toi seule. Et comment ferais-je, quand la foule nous observe, pour te dire : « Marie, je t'aime! » Et toutes les fois que je te regarde, j'ai cette envie-là, et je ne puis m'approcher de ton oreille sans déroger. »

Quand il transporte son quartier général à Finckenstein, il faut qu'elle le suive, et, là, c'est une existence mélancolique, toute semblable à celle qu'elle menait jadis à Walewice près de son vieux mari. La solitude en est uniquement coupée par les repas, tête à tête avec l'Empereur, servis par un seul valet de chambre de toilette. Les heures lentes sont usées à des lectures ou des tapisseries. La distraction, c'est la parade, regardée par les jalousies closes : une vie de recluse toute aux ordres et à la discrétion du maître, sans nulle société, nul plaisir, nulle coquetterie; et, de cette vie, elle est satisfaite, bien plus que de la vie brillante, agitée et mondaine qu'elle avait à Varsovie. Aussi réalise-t-elle pour lui le type de la femme telle qu'il a cru la trouver en Joséphine : la femme douce, complaisante, attentive, timide, qui n'a point d'ambition, ni même, à ce qu'il semble, de volonté, qui est toute à lui, qui ne vit que pour lui, et qui, si elle attend de lui une grâce, c'est une grâce à ce point colossale, à ce point impersonnelle, qu'il est déjà d'une âme singulièrement haute d'en concevoir la chimère, et que l'espérer d'un homme c'est évaluer presque cet homme à un dieu.

Tout cela est pour le prendre par ses fibres les plus intimes, et c'est pourquoi, lorsqu'il va quitter la Pologne sans avoir accompli le rêve pour lequel cette femme s'est donnée à lui; lorsque, elle, désespérée et désabusée, après l'avoir conjuré une fois encore de lui rendre sa patrie, refuse de le suivre à Paris, annonce qu'elle va se retirer au fond d'une campagne pour y attendre dans le deuil et la prière la réalisation des promesses qu'il n'a point tenues, c'est lui, à son tour, qui supplie : « Je sais, lui dit-il, que tu peux vivre sans moi.... Je sais que ton cœur n'est pas à moi.... Mais tu es bonne, douce; ton cœur est si noble et si pur! Pourrais-tu me priver de quelques instants de félicité passés chaque jour près de toi? Je n'en puis avoir que par toi, et l'on me croit le plus heureux de la terre. » Et il dit cela avec un sourire si amer et si triste, que, prise par un sentiment étrange de pitié pour ce maître du monde, elle promet de venir à Paris.

Elle y arrive au commencement de 1808, et désormais cette liaison mystérieuse, que traversent sans doute quelques infidélités de la part de Napoléon, mais qui n'en demeure pas moins, pour lui, sa grande, son unique affaire de cœur, s'établit sur un pied si étrange que, si l'on n'en avait trouvé des preuves certaines, si la confrontation de divers témoins qui, inconsciemment, fournissent çà et là quelques détails isolés, quelques dates authentiques, ne permettait de rétablir la chaîne des événements, on n'oserait affirmer la continuité de faits que les contemporains les mieux instruits ont paru ignorer.

Ils ont dit et l'on sait que, pendant la campagne de 1809, Mme Walewska se rendit à Vienne, où une maison fort élégante avait été préparée pour elle près du palais de Schœnbrunn, qu'elle y devint enceinte, et que, après la paix de Vienne, elle retourna faire ses couches à Walewice, où naquit, le 4 mai 1810, Alexandre-Florian-Joseph Colonna-Walewski. Mais n'est-on pas en droit de se demander, après ce qu'on sait à présent, si certaines des hésitations qu'a manifestées Napoléon au moment de traiter avec l'Autriche, ses incertitudes au sujet du sort qu'il ferait à la Pologne n'ont pas été dues à la présence de celle à laquelle il avait si formellement promis le rétablissement de sa patrie?

Ce que n'ont pas dit les contemporains, c'est que, à la fin de 1810, Mme Walewska, accompagnée de sa belle-sœur, la princesse Jablonowska, revient à Paris et y amène son fils nouveau-né : elle habite un joli hôtel dans la Chaussée-d'Antin, d'abord rue du Housaie, n° 2, puis rue de la Victoire, n° 48. Tous les matins, l'Empereur envoie demander ses ordres. On met à sa disposition des loges dans tous les théâtres, on ouvre devant elle les portes de tous les musées. C'est Corvisart qui est chargé de surveiller sa santé; c'est Duroc qui a mission expresse de satisfaire ses désirs, de lui procurer la vie matérielle la plus large et la plus agréable.

Un seul exemple de son pouvoir : A Spa, un jeune Anglais, M. S..., s'était permis une plaisanterie d'un goût au moins contestable à l'égard de la princesse Jablonowska. La princesse, au retour, l'invite à les accompagner, elle et Mme Walewska, au Musée d'artillerie. Dans la salle des armures, la société s'arrête devant l'armure de Jeanne d'Arc, et, pendant que M. S... la considère, l'héroïne étend les bras, saisit le jeune Anglais et le presse contre son cœur. Il se débat, il étouffe, il demande grâce; mais ce n'est que sur l'ordre de Mme Walewska que Jeanne d'Arc lui rend la liberté. N'est-ce point là — surtout quand on sait la jalousie de Napoléon pour ses musées — une preuve certaine de puissance?

Aussi souvent qu'il peut s'échapper, l'Empereur vient passer quelques moments avec elle, ou bien il la fait venir au château avec son fils, auquel il a, dès l'arrivée, conféré le titre de comte de l'Empire. Personne dans la société — sauf les Polonais — ne soupçonne cette relation; Mme Walewska, en effet, se montre à peine, ne reçoit que quelques com-

patriotes. Sa tenue est parfaite, son train modeste, sa conduite extrêmement réservée. Si elle va prendre les eaux à Spa, ses belles-sœurs l'y conduisent. C'est chez sa belle-sœur, dans une maison louée à Mons-sur-Orge, qu'on appelait le château de Brétigny, et qui appartenait à la duchesse de Richelieu, qu'elle passe la belle saison. Vainement veut-on l'entraîner : elle n'a point d'autre préoccupation que de cacher ce dont tant d'autres femmes seraient si fières. Cette maison de campagne qu'elle habite, fort modeste, tout à fait retirée, est son univers, et elle n'en sort que le moins possible. Elle est pourtant contrainte, sur les invitations réitérées de Joséphine, d'aller à Malmaison avec son fils, que l'Impératrice comble de joujoux et de cadeaux; mais il ne semble point qu'elle se mêle à la Cour impériale, au moins d'une façon habituelle avant l'année 1815. C'est seulement à cette époque qu'on voit dans ses comptes de toilette paraître deux *grands habits* : l'un est une robe de velours noir avec chérusque en tulle lamé d'or fin, l'autre un grand habit en tulle blanc avec chérusque et toque à plumes.

Jusque-là, bien qu'elle soit élégante et que, pour ses robes du soir, elle dépense, chez Leroy seulement, plus de trois mille francs par semestre, elle n'a point de robe de cour. Dans ses toilettes, elle continue à affectionner le blanc ou les nuances éteintes, un peu endeuillées; on lui voit des robes en levantine lilas, en tulle blanc avec trois montants d'acacia, en tulle blanc garni en roses effeuillées et appliquées; ou bien c'est le blanc et le bleu, les couleurs polonaises : comme une robe en taffetas ombré bleu et blanc, une robe en tulle bleu garnie de bruyères et de marguerites blanches...

Napoléon, pour se souvenir d'elle, n'a pas besoin qu'elle se montre à la Cour : il n'en faut pour preuve qu'une lettre écrite de Nogent, le 8 février 1814, au milieu des angoisses de la campagne de France, au lendemain de Brienne, à la veille de Champaubert : il a chargé son trésorier général, M. de La Bouillerie, d'établir le majorat de cinquante mille livres de rente attribué au jeune comte Walewski de façon que, en cas qu'il mourût, sa mère en fût héritière. La pensée que toutes les formalités ne sont pas accomplies l'agite, et il écrit de sa main à La Bouillerie :

« J'ai reçu votre lettre relativement au jeune Walewski. Je vous laisse carte blanche. Faites ce qui est convenable, mais faites de suite. Ce qui m'intéresse, c'est surtout l'enfant, et la mère après. »

« N. »

« Nogent, 8 février. »

De cela, elle ne sait rien, car jamais âme ne fut plus désintéressée que la sienne. A Fontainebleau, aux derniers jours, lorsque l'Empereur, abandonné de tous, venait de chercher dans la mort un asile que sa destinée lui refusa, elle arrive, et, toute une nuit, dans une antichambre, elle attend qu'il la fasse appeler. Lui, absorbé par ses pensées, épuisé par cette

crise physique qu'il vient de traverser, ne songe à la demander qu'une heure après qu'elle est repartie. « La pauvre femme ! dit-il, elle se croira oubliée ! »

C'est la mal connaître : quelques mois plus tard, à la fin d'août 1814, accompagnée de son fils, de sa sœur, de son frère, le colonel Laczinski, elle débarque à l'île d'Elbe et passe une journée près de l'Empereur à l'Ermitage de la Marciana. En 1815, dès qu'elle apprend le retour de Napoléon à Paris, elle se hâte d'accourir et, parmi ces femmes dont le dévouement survit à la fortune et qui se montrent les plus assidues à l'Élysée et à Malmaison, c'est elle qu'il faut citer la pre-

mière. Mais, après le départ pour Sainte-Hélène, elle se crut libre. M. Walewski étant mort depuis 1814, elle épousa en 1816, à Liège, où il avait dû se réfugier après le second retour des Bourbons, un cousin de l'Empereur, le général comte d'Ornano, ancien colonel des dragons de la Garde, un des plus brillants et des plus braves officiers de la Grande Armée. Ce mariage affecta vivement le captif de Saint-Hélène. « L'Empereur, dit un de ses compagnons, avait toujours conservé une tendresse extrême à Mme Walewska, et il n'était pas dans sa nature de permettre à ce qu'il aimait d'aimer autre chose que lui. » Au reste, la pauvre femme n'eut point le temps de se fami-

liariser avec le bonheur. Le 9 juin 1817, elle accouche à Liège. Elle rentre à Paris, où son mari a obtenu de revenir, et, à peine arrivée, elle meurt en son hôtel de la rue de la Victoire, le 15 décembre 1817.

Quant à son fils, dont l'Empereur avait dit dans son testament : « Je désire qu'Alexandre Walewski soit attiré au service de France dans l'armée, » on sait quelle brillante carrière il a remplie.

Sa vie de soldat, d'écrivain, de diplomate et d'homme d'État est mêlée trop intimement à l'histoire contemporaine pour qu'il soit nécessaire de s'y étendre et pour qu'il soit opportun de l'apprécier.

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.

Kléber

Un homme semble rappeler éternellement à Strasbourg la patrie française ; cet homme, c'est Kléber.

Sa statue de bronze se dresse hautaine, superbe, au milieu de la place, regardant la cathédrale comme pour y chercher le drapeau de Saint-Jean-d'Acre. Appuyé sur son sabre recourbé, le soldat de Mayence, de la Vendée, de Sambre-et-Meuse et d'Héliopolis, représente non seulement le courage et l'ardeur, mais l'attachement même de l'Alsace à la France.

Les ossements de Kléber sont là. D'abord rapportés d'Égypte et conservés au château d'If, ils avaient été transportés de Marseille à la cathédrale de Strasbourg ; mais, depuis 1838, le corps du général républicain a été descendu dans un caveau, sous la statue de bronze.

Si les morts entendaient, il frémirait au bruit des lourds talons des patrouilles prussiennes passant à deux pas de sa tombe.

Le strasbourgeois Kleber, c'est, comme Westermann, l'audace unie à la prudence, la vivacité gauloise et la gouaillerie alsacienne ; c'est le rire en pleine bataille, une face de Titan jetant sa menace et sa bravade au-dessus de la mêlée, un sabreur acharné et un penseur profond. « Voyez-vous cet hercule, son génie le dévore ! » disait de lui Caffarelli. — « C'est le dieu Mars en uniforme, » ajoutait un autre. Bonaparte le trouvait endormi, mais il avait que « cet homme du moment », incomparable un jour de combat, avait le réveil du lion.

Ce lion n'aimait pas cet aigle.

Instruit, pensif, ce fils de maçon, qui avait été architecte, qui fit bâtir le château de Grannvillers, l'hôpital de Thann, la maison des cha-

noinesses de Massevaux (le musée de Strasbourg montrait encore plusieurs dessins et des épures de la main du général ; tout cela est brûlé), Jean-Baptiste Kléber avait deviné Napoléon sous Bonaparte, le César impérieux sous le général plein d'ambition. On a retrouvé et publié la copie du carnet sur lequel le combattant du Mont-Thabor et le vainqueur d'Héliopolis écrivait ses impressions et ses pensées durant l'expédition d'Égypte. Il y a là, sur Bonaparte, des traits à la Tacite. Kléber note les mots échappés au général en chef. *Cela deviendra ce que cela pourra*, dit Bonaparte à Paris au moment de s'embarquer pour l'Égypte. Il risque la vie de milliers de gens sur un coup de dés. « La moitié de mon savoir, dit-il encore, est de ne point répondre. »

« Un jour, écrit Kléber sur son carnet, Bonaparte, dans son imprudente présomption, me parla des revers auxquels il devait s'attendre, des succès qu'il espérait après la désastreuse bataille d'Aboukir, et dit : « Pour moi, qui joue avec l'histoire, je puis calculer plus froidement qu'un autre ces sortes d'événements ».

« Mais, ajoute Kléber, jouer avec l'histoire est, ce me semble, se jouer des événements mêmes ; se jouer de tels événements, c'est se jouer de la vie des hommes, des fortunes publiques et particulières, du bonheur et de la prospérité de la patrie... Est-ce là ce que le héros prétendait me faire entendre ? Je l'ignore ; je l'aurais compris s'il m'avait dit : « Je ne vis, je n'agis, que pour remplir de mon nom les pages de l'histoire ; la célébrité est le seul objet que je poursuis ; tout le reste n'est pour moi qu'un jargon vide de sens. »

« Quoi qu'il en soit, j'ai été tellement frappé de cette impertinence, qu'un mouvement involontaire d'indignation m'échappa et lui fit subitement changer de ton et de langage. »

Voilà l'homme. Franc, emporté, le verbe haut comme le cœur, l'esprit droit, la conscience juste et l'âme fière. « Qu'est mon courage, lui disait Marceau, auprès de votre génie ? » Et, devant l'Alsacien sans rival, le loyal enfant de Chartres, attiré par la cordialité frondeuse de Kléber, ajoutait : « Je ne demande qu'à servir sous vos ordres et à l'avant-garde ! » Un jour, après les terribles journées du Mans et de Savenay, funestes aux Vendéens, les Nantais offrirent à Kléber une couronne de lauriers. « Ce n'est pas pour moi, » mais pour mes soldats que je l'accepte, » citoyens, répondit Kléber. Nous avons tous vaincu, et je prends cette couronne pour la suspendre aux drapeaux de l'armée ! »

Et Kléber n'a pas seulement l'héroïsme solennel, il a — soldat vraiment français — la bravoure gouailleuse, et quand il aborde la mort de front, c'est pour la narguer. Lorsque, en septembre 94, en plein hiver, à la tête de l'aile gauche du corps de Jourdan, il dut traverser le Rhin, la nuit, on lui envoie contre-ordre ; la lune est dans son plein et sa clarté peut trahir les mouvements de nos soldats.

— La lune ? fait Kléber.

Il hausse les épaules.

— La lune, ajoute-t-il avec son accent alsacien, *che m'assieds tessus et che passe !*

Et ce qu'il avait résolu de faire, il le fit.

JULES CLARETIE,
de l'Académie française.

Fragonard

Dans leurs séries d'études sur l'Art au XVIII^e siècle, où, de Watteau à Prudhon, ils ont si amoureusement évoqué l'une des périodes les plus brillantes de la peinture française, les Goncourt ne pouvaient manquer de faire une très large place à Fragonard. Et cet artiste exquis, ce délicieux « Frago », dont l'œuvre reste jeune d'une éternelle jeunesse, a trouvé en eux les apologistes qu'il méritait. Historia emprunte donc au lumineux, pimpant et chatoyant FRAGONARD des Goncourt, comme un charmant chapitre de « petite Histoire », une biographie du peintre des baisers.

Le souvenir de Fragonard est presque tout entier dans les œuvres qui nous restent de lui. Derrière le peintre, l'homme paraît à peine. Qu'en sait-on ? Presque rien. Qu'a-t-il laissé ? Que reste-t-il de lui dans les mémoires et les indiscretions du temps ?... Les notices, les journaux, les nécrologes se taisent sur le gracieux artiste qui a trouvé la gloire sans chercher le bruit. Avec lui, la biographie est déroutée ; elle cherche vainement, ne trouve que quelques dates, des traces et comme des lueurs de sa personne. Mais quoi ! Ne nous plaignons pas tant. Trop de documents, trop de faits, pèseraient, il nous semble, sur cette mémoire légère. Un rien d'histoire qui fasse aimer le peintre, ne demandons pas plus. Que son existence flotte comme dans une de ses esquisses : le demi-jour sied à cette vie de poète, et la personnalité de Fragonard est de celles qu'il plaît de voir, ainsi qu'une ombre heureuse, ayant un doigt sur la bouche.

Sa figure même échappe. Ses traits ont le vague charmant de sa vie. Sa souriante ressemblance est répandue et comme errante dans tout son œuvre, sous le visage éveillé, amoureux, de ses jeunes fourrageurs d'appas, du joli garçon frisé qu'il tire de l'ARMOIRE. Et pour tout portrait il n'a qu'un médaillon : l'eau-forte où Lecarpentier le montre en cheveux blancs, et qui laisse deviner, sous la verdeur du vieillard, toute la jeunesse de l'homme.

On sait que Fragonard, après une jeunesse de peintre, une jeunesse galante dont il garda toujours le culte de la femme, — vieux, on disait de lui que « c'était un jeune homme dans une vieille peau », — on sait que Fragonard se maria à près de quarante ans. Voici l'histoire de son mariage, telle que nous l'a racontée son petit-fils. Mlle Gérard, l'aînée des douze enfants d'une famille de distillateurs de Grasse, avait été envoyée et placée par ses parents à Paris chez un de leurs con-

frères, du nom d'Isnard, pour se former au commerce et gagner là sa vie. Mais la jeune fille n'avait aucun goût pour cet état. Elle s'amusait de peinture à l'eau, de coloriage, peignait des éventails. Bientôt elle reconnut qu'il lui manquait les conseils et les leçons d'un peintre. Comme elle s'enquérât à qui elle pourrait s'adresser, on lui parla d'un compatriote, de Fragonard ; et Fragonard à qui on s'adressa dit qu'elle n'avait qu'à venir chez lui. Les leçons amenèrent l'amour et le mariage. La femme de Fragonard n'était point jolie. Un portrait d'elle, que possède M. Théophile Fragonard, nous la montre vers la quarantaine, avec des traits forts, des méplats sensuels, de perçants yeux noirs sous d'épais sourcils, un nez gros et court, une grande bouche, une coloration brune, des cheveux d'un brun ardent, je ne sais quel air réjoui et passionné de forte commère hollandaise chauffée au soleil du Midi. Quand Mme Fragonard accoucha de son premier enfant, d'une fille qui devait mourir à dix-huit ans, elle dit à son mari qu'elle avait au pays une petite sœur de quatorze ans, qui lui serait bien utile pour l'aider à élever et à soigner son enfant ; et c'est ainsi que Mlle Gérard entra dans la famille pour n'en plus sortir. Au bout de peu de temps, Paris lui donna son coup de baguette ; elle dépouilla sa naïveté, sa gaucherie provinciales ; et de laide qu'elle était comme sa sœur, elle se fit, en devenant femme, jolie, même belle. Les plus beaux yeux noirs, l'ovale le plus pur, un dessin de figure romain, la faisaient comparer à une tête de Minerve, et, dans les premières années qui suivirent la mode pour les femmes de ne plus porter de poudre, elle faisait sensation au théâtre avec le style de sa beauté.

Tout naturellement, l'ancienne *peintresse* d'éventails n'avait pas quitté ses pinceaux, aux côtés de son mari. Elle s'était mise, sous sa direction, à peindre des miniatures, assez difficiles à reconnaître des miniatures de Fragonard, du moins quand Fragonard y a mis sa retouche et sa griffe. Il se trouva que la petite sœur aima, elle aussi, la peinture, qu'elle en avait un goût encore plus décidé et plus heureux : charmante rencontre qui fit de Mlle Gérard, à l'imitation de Mlle Mayer et de Mlle Ledoux, les élèves de Prudhon et de Greuze, comme la pupille des leçons de son beau-frère, la filleule du talent de Fragonard.

Sur cette fraîche liaison de goûts et de sympathies, je trouve cette note presque touchante au bas de l'épreuve du Franklin que possède M. Walferdin : *Gravé par Marguerite Gérard, à l'âge de seize ans, en 1772. Hom-*

mage à mon maître et bon ami Frago, Marguerite Gérard. « Le bon ami », c'est ainsi qu'elle appelle le Maître qui a mis à ses tout jeunes doigts la pointe de l'eau-forte, maintenant sa main d'écolière, lui jetant pardessus l'épaule le conseil, l'avis, l'encouragement ; initiation charmante où le professeur touchait à tout moment à l'émotion d'une main de femme, au remerciement de son sourire, doux travail en commun auquel Fragonard apportait ses retouches et donnait parfois tout son talent, comme pour la planche de MONSIEUR FANFAN jouant avec Monsieur Polichinelle et Compagnie, une planche que l'élève croyait avoir faite, et que le Maître lui faisait signer pour l'en convaincre. Voilà le fond de la vie de Fragonard chez lui : l'éducation d'art d'une femme dont il fait un aquafortiste, dont il fait un peintre, et qui a pour lui un culte d'affection, une vénération enjouée et tendre. Le maître et l'élève mêlent leurs occupations, leurs plaisirs, leurs études, comme ils mêleront leurs deux noms sur la toile du « Premier Pas de l'enfance ».

Entre cette belle-sœur et sa femme, dans cette douce et caressante atmosphère de famille, Fragonard s'oublie aux joies de l'intérieur et laisse couler le temps. Son existence s'enferme et s'enfonce dans son atelier, un atelier animé et réjoui de plaisirs, un atelier où roule l'argent si facilement gagné, où la table est toujours servie, où l'appétissante odeur du pot-au-feu tente le gourmand Lantara ; véritable salon d'art décoré de peintures de la main du maître, rempli de tapisseries, de meubles de Boule, de curiosités, fier du vase d'argent de Cellini passé de chez Mlle Lange chez Rothschild ; musée des goûts de Fragonard, au milieu duquel on croirait entendre rire et chanter une vie largement bourgeoise dans un atelier de Solimène !

... La Révolution arrive. Les premières et généreuses illusions d'une rénovation, les grandes perspectives de la liberté remplissent le ménage de l'enthousiasme qui court les ateliers et passionne les têtes d'artistes. Le 7 septembre 1789, Mme Fragonard figure avec Mmes Vien, Moitte, Lagrenée la jeune, Suvée, David, dans l'ambassade des femmes d'artistes qui viennent offrir à la patrie, sur les bureaux de l'Assemblée nationale, leurs bracelets, leurs anneaux d'oreilles, leurs bagues, leurs étuis, leurs aiguilles à tambour, leurs bijoux d'or et d'argent. Et n'est-ce pas dans son costume de patriotisme que nous la fait voir la miniature de M. Théophile Fragonard ? Le petit bonnet de gaze entricoloré de rubans et surmonté de la cocarde, les che-



L'ART AU XVIII^e SIÈCLE. — LE BAISER A LA DÉROBÉE, tableau de FRAGONARD. Musée impérial de l'Ermitage, Saint-Petersbourg.)

Cliché Giraudon.

veux sans poudre tombant à la garçon, la taille prise dans un *pierrrot* blanc à petit collet, les revers larges et rabattus, un œillet rouge au corsage, — rien ne lui manque de la mode nationale.

Fragonard, lui, pendant ce temps, dédie la BONNE MÈRE à la Patrie. L'influence de David, qui est resté son ami et chez lequel il envoie étudier son fils Évariste, le fait nommer conservateur du Musée, et plus tard membre du jury des arts, constitué en brumaire an II de la République, sous la présidence de Pache, pour juger les ouvrages de peinture, sculpture et architecture mis au concours. Le triomphe de la nouvelle école semble l'écraser et l'éblouir : il paraît vouloir faire amende honorable de son genre, de sa vive peinture ; et de ses vieux doigts, si hardis à saisir les fantaisies dans le nuage, il travaille à des dessins pénibles, ennuyeuses imitations de l'ennui des lignes d'alors, que lui achète

quelque amateur arriéré, quelque banquier bruxellois ayant encore dans l'oreille le bruit de son nom.

Cependant bientôt arrivent les déceptions, les retranchements, la gêne. Fragonard avait 18,000 livres de rente sur l'Etat ; avec les réductions, les consolidations, ses 18,000 livres de rente tombent à 6000. Il se trouve si pauvre avec cela, qu'il les place en viager sur la tête des siens. A demi ruiné, il prend encore cette place de conservateur, où, malgré une vive opposition, il avait fait adopter la séparation des écoles. Les ennemis que lui fait, parmi les gens de l'art de 1790, le passé de son talent, circonviennent le ministre, qui lui envoie sa démission sous le prétexte ironique de le rendre à ses importants travaux.

Perte de son argent, perte de sa place, oubli de sa vieille gloire, Fragonard supporta toutes ces tristesses de la fin de sa vie avec de

la jeunesse d'esprit, une patience allègre, un courage gai, un heureux fonds de belle santé. Il tenait de son père, mort à quatre-vingt-dix ans de la courbature d'une chasse où il avait voulu aller tuer du gibier pour le dîner du baptême de son petit-fils Évariste. Leste, ingambe, il promettait la même carrière, lorsqu'un jour, en revenant à pied d'une course au Champ de Mars, ayant soif et chaud, il entra prendre une glace dans un café ; une congestion cérébrale suivit et l'emporta. Il avait soixante-quatorze ans.

Il mourut obscur, oublié. Il n'eut pas même la courte nécrologie que le *Journal de l'Empire* donne à Greuze, la ligne avec laquelle il annonce la mort des artistes. Et rien ne le rappela à ses contemporains qu'un souvenir, un tableau exposé au Salon de cette année-là même, où Mlle Gérard avait mis pieusement dans la tête du Bailli les traits et la ressemblance « du bon ami Frago ».

EDMOND ET JULES DE GONCOURT



Marion de Lorme

Marion de Lorme était fille d'un homme qui avait du bien et si elle eût voulu se marier, elle eût eu vingt-cinq mille écus en mariage ; mais elle ne le voulut pas. C'était une belle personne, et d'une grande mine, et qui faisait tout de bonne grâce ; elle n'avait pas l'esprit vif, mais elle chantait bien et jouait bien du théorbe. Le nez lui rougissait quelquefois, et pour cela elle se tenait des matinées entières les pieds dans l'eau. Elle était magnifique, dépensière et naturellement lascive.

Elle avouait qu'elle avait eu inclination pour sept ou huit hommes, et non davantage : des Barreaux fut le premier, Rouville après ; il n'est pas pourtant trop beau : ce fut pour elle qu'il se battit contre La Ferté-Senecterre ; Miossens, à qui elle écrivit par une fantaisie qui lui prit de coucher avec lui ; Arnould, M. le Grand [Cinq-Mars], M. de Châtillon, et M. de Brissac.

Elle disait que le cardinal de Richelieu lui avait donné une fois un jonc de soixante pistoles qui venait de madame d'Aiguillon. « Je « regardais cela, disait-elle, comme un tro- « phée. » Elle y fut déguisée en page. Elle était un peu jalouse de Ninon.

Le petit Quillet, qui était fort familier avec elle, dit que c'était le plus beau corps qu'on pût voir.

Elle avait trente-neuf ans quand elle est morte, cependant elle était aussi belle que jamais. Sans les fréquentes grossesses qu'elle a eues, elle eût été belle jusqu'à soixante ans. Elle prit, un peu avant que de tomber malade, une forte prise d'antimoine pour se faire avorter, et ce fut ce qui la tua.

On lui trouva pour plus de vingt mille écus de hardes ; jamais les gants ne lui duraient que trois heures. Elle ne prenait point d'argent, rien que des nippes. Le plus souvent on convenait de tant de marcs de vaisselle d'argent.

Sa grande dépense et le désordre des affaires de sa famille l'obligèrent à mettre en gage le collier que d'Emery lui avait donné.

Housset, trésorier des parties casuelles, aujourd'hui intendant des finances, retira ce collier, puis il le retint ; il était amoureux d'elle, mais il n'osait en faire la dépense.

Le premier président de la cour des aides, Amelot, était après à traiter quand elle mourut. Un peu auparavant La Ferté-Senecterre, alors maréchal de France, se prévalant de

la nécessité où elle était, pensa l'emmener en Lorraine : mais on lui conseilla de s'en garder bien, car il l'eût mise dans un sérail. Chevry était toujours son pis-aller, quand elle n'avait personne.

Lorsqu'elle fut sollicitée le feu président de Mesmes de faire sortir son frère Baye de prison, où il avait été mis pour dettes, il lui dit : « Eh ! Mademoiselle, se peut-il que j'aie vécu jusqu'à cette heure sans vous avoir vue ? » Il la conduisit jusques à la porte de la rue, la mit en carrosse, et fit son affaire dès le jour même. Regardez ce que c'est : une autre, en faisant ce qu'elle faisait, aurait déshonoré sa famille ; cependant, comme on vivait avec elle avec respect ! Dès qu'elle a été morte, on a laissé là tous ses parents, et on en faisait quelque cas pour l'amour d'elle. Elle les défrayait quasi tous.

Elle se confessa dix fois dans la maladie dont elle est morte, quoiqu'elle n'ait été malade que deux ou trois jours : elle avait toujours quelque chose de nouveau à dire. On la vit morte durant vingt-quatre heures, sur son lit, avec une couronne de pucelle. Enfin, le curé de Saint-Gervais dit que cela était ridicule.

TALLEMANT DES RÉAUX.



La vie amoureuse de François Barbazanges

XX

— C'est moi, Margot, c'est moi, François Barbazanges; c'est moi, votre ami, votre amant.... Admirez ici la victoire de votre tendresse qui a triomphé de mon indifférence et de mes injustes mépris. Vous m'avez aimé sans connaître mon âme. Je n'ai pu connaître votre âme sans vous aimer.

— Ah! mon cher seigneur, dit la Chabrette, d'une voix presque éteinte, considérez qui vous êtes et qui je suis.... Une pauvre malheureuse, perdue depuis l'enfance, vouée à toutes les misères, indigne de baiser vos pieds.... Ah! Dieu! je sens encore sur moi la boue des ruisseaux de Tulle... et toutes ces infamies... ces choses immondes... ces souvenirs qui me souillent l'âme et le corps!... Non, non, ne me touchez pas!... Je ne mérite pas cette grâce que vous me faites. Je ne mérite que votre pitié.... Otez-vous!... Laissez-moi!... Ne me regardez pas!... J'ai trop de honte!

Ses mains débiles repoussaient François. Elle tourna la tête vers la muraille et, soudain, elle éclata en sanglots passionnés

— Oublie tout, disait-il. Il n'y a plus ici ni François Barbazanges ni la Chabrette. Il n'y a qu'un homme et qu'une femme, toi, moi, et notre amour.

— Mon amour! répondit Margot, mon amour.... Ah! monsieur, on n'abuse pas une personne qui aime, mais votre pitié, toute seule, m'est plus précieuse et plus douce que l'amour d'un roi. Je ne changerais pas ce lit, où je meurs, pour le trône de France.... Asseyez-vous là, que je vous regarde, puisque vous le voulez bien.... Je ne vous fais pas horreur?... Ma vie passée ne me rend point affreuse à vos yeux?... Vous comprenez que les autres... les autres hommes... n'ont eu de moi que la moindre chose : ce corps qui doit mourir et pourrir. Et vous, vous avez mon âme.... Toujours, toujours, en ce monde, dans l'enfer ou dans le ciel, pendant des cent et des mille ans, pendant l'éternité, cette âme sera vôtre, puisqu'une âme, dit-on, ça ne meurt point.... Ah! que vous me plaisez! que vous me consolez divinement, par votre chère vue!... Vos mains dans les miennes, vos yeux si près de moi!... Vous, François Barbazanges!... Je vous aime tant!... Comme on aime ce qui est trop beau, trop haut, trop loin!... Ah! mon seigneur, ah! mon doux

maître!... Je n'ai eu de souffrance que de vous, de joie que de vous. J'ai vécu de vous. Je meurs de vous!

Pâle, pâle, comme une flamme au soleil, toute sa vie dans ses grands yeux, la Chabrette n'était plus qu'une âme resplendissante. Une extraordinaire beauté spirituelle effaçait le nez camus, la sensuelle bouche, tout le masque d'ironie et de volupté.... Elle mourait comme un flambeau s'embrace, consumée par son ardeur même. Et François tremblait d'éteindre cette flamme au petit souffle d'un baiser.

— Sois heureuse! murmura-t-il. Apaise-toi. Je ne te quitterai plus, ma chère mie.

Il la força de s'étendre sur l'oreiller.

— Ah! fit-elle, c'est à vous d'être heureux, maintenant.... Puissiez-vous aimer comme je vous aime et mourir comme je meurs....

Elle pâlisait encore. Une sueur glacée perlait à son front. Un cercle d'ombre s'élargissait autour de ses yeux. Ses lèvres devenaient violettes.

— Tu souffres?

— Non.

— Veux-tu que j'appelle?... Ton père?... Mademoiselle Contrastin?

Elle balbutia :

— Non....

Et, comme il se penchait pour l'embrasser, elle dit, plus fortement :

— Non!

Un éclair de vie la parcourut toute.

— Pas de baiser.... Votre main! Là, sur mon cœur.... Mon pauvre cœur! la seule chose de moi qui soit toute pure....

Le pauvre cœur ne battait plus. Contre la poitrine amaigrie, contre le petit sein tiède encore, les mains de la morte pressaient la main de François Barbazanges. L'âme avait passé dans un soupir. Le sourire s'était figé sur la bouche.... Douce mort, douce et bienheureuse mort! Un sentiment de respect, et presque d'envie arrêta les pleurs de François. Mais, de ses lèvres pieuses, il ferma lentement, chastement, les paupières de la Chabrette — et ce fut son premier baiser d'amour.

XXI

— Entre seul dans le cimetière. Je t'attendrai. Je n'ai point le courage de m'agenouiller



Un peu à l'écart, François vit un bouquet fané sur un petit tertre, une croix neuve couronnée de feuillage. Alors, pliant le genou, il récita dévotement le Pater et l'Ave Maria. (Page 232.)

devant cette tombe neuve.... Plus tard, dans quelques jours.... Je dirai ici des prières pour son âme. Va, François!

— Eh! Pierre! n'as-tu pas honte?... Elle t'avait pardonné....

— Non, non, je ne veux point. J'ai gardé mes idées de paysan, j'ai peur des morts.... François, dis à Margot que j'ai donné cinquante livres aux Récollets pour cinquante messes, afin que Dieu nous absolve, moi en ce monde et elle dans l'autre, de notre commun péché....

François Barbazanges n'insista point. Il entra seul dans ce cimetière du Puy-Saint-Clair, qui domine Tulle et qu'on aperçoit de toutes parts, comme un *Memento* visible pour l'édification des bons chrétiens.

Des chemins en lacets sillonnaient le mont funèbre. Entre les pins et les ifs noirs, le jeune homme distinguait au loin les toits bruns et bleus de la ville, les tours de défense, la pointe effilée du clocher. Plus bas, entre les coteaux chargés de vignes rousses, une vapeur emplissait le vallon, cachait le cours sinueux de la Corrèze. Ce crépuscule de fin d'été avait déjà les nuances et le parfum de l'automne.

La brise inégale inclinait faiblement les cônes des cyprès. Les buis exhalaient une odeur amère. Dans l'herbe, de très vieilles dalles portaient des inscriptions indéchiffrables, des figures en creux, de vagues ornements gothiques. Les monuments neufs érigeaient un grand luxe ostentatoire de colonnes, de cartouches, d'emblèmes, urnes, faux et sabliers. Des flammes de pierre brûlaient; des génies renversaient leurs torches; quelques bustes à perruque et à cuirasse défiaient des ennemis invisibles.... Enfin, comme un faubourg de la cité des morts, s'étendait le champ commun des pauvres, un terrain nu et bossué. Un peu à l'écart, François vit un bouquet fané sur un petit tertre, une croix neuve couronnée de feuillage.

Alors, pliant le genou, il récita dévotement le *Pater* et l'*Ave Maria*. Aucune terreur ne pénétrait son esprit, mais une tendresse religieuse.

« Margot, songeait-il, ma chère mie, ne vous étonnez pas si j'apporte ici un visage tranquille, un cœur égal, des yeux sereins. Comment pleurerai-je sur vous, moi qui voudrais pleurer sur moi-même?... Il est vrai, votre part en ce monde fut toute d'ignorance, de misère et d'abjection. Scandale des sages et volupté des gueux, vous fûtes, non point l'herbe vive des champs, mais la fleur éclose dans la boue.... Qu'importe!... Un amour très pur brilla dans votre âme, comme un dieu dans un temple souillé. Heureuse, cent fois heureuse Margot, qui touchâtes, avant d'en mourir, la figure vivante de votre rêve!... Votre félicité fut si parfaite qu'elle ne pouvait avoir de lendemain.... Mais, depuis que je vous ai endormie dans votre joie, depuis que mes lèvres ont fermé vos yeux, un grand désir d'amour et de mort me tourmente.... Petite âme fraternelle, ma gardienne et mon guide, conduisez-moi par la plus belle route, et la plus brève, vers cet amour sublime sans

lequel tout ne m'est rien. Je donne ma vie pour une heure. Que votre souhait s'accomplisse!... Que je puisse aimer et mourir comme vous! »

La caresse féminine du vent enveloppait François. Il crut sentir une main sur ses cheveux, un baiser surnaturel sur sa bouche. Il effleura, de ses lèvres, le bouquet fané.... « Adieu! adieu!... » cria-t-il. Les dames de Tulle n'eussent pas reconnu, à cet instant, le taciturne, l'orgueilleux Barbazanges. Ses larmes coulaient enfin. Il invoquait la morte amoureuse. Et sans honte, devant elle, il maudissait le destin qui le condamnait, pour toujours peut-être, à jouer ce personnage passif, incompréhensible à tous, souvent odieux, parfois ridicule : l'Indifférent.

Le soleil avait disparu. Tout le ciel prenait la couleur des mauves où s'épanche un peu de rose dans un violet pâle et doux. Pierre et François regagnaient leur logis par ce dédale de ruelles qui bordent la Solane, au-dessous des anciens fossés. Soudain une pierre, lancée d'un balcon, manqua de trouer le front de François et lui brisa presque l'épaule.... Le jeune homme chancela.

Pierre courut à son secours.

— Ce n'est rien, dit François, j'ai une meurtrissure seulement; mais, à quelques lignes près, le drôle me brisait la tête....

— Tu as vu?...

— Oui... sur ce balcon de bois.... Le Galapian.... La ruelle est déserte. Partons vite.

Ils gravirent la pente de la rue des Morts, Pierre soutenant son ami et grommelant des menaces.

A peine François fut-il dans la maison qu'il s'évanouit.

On peut juger de la colère qui saisit M. Barbazanges quand il vit son garçon tout blême, l'épaule meurtrie et noire, le bras paralysé par la douleur. Pierre Broussol, ne songeant qu'à défendre son camarade contre la jalousie du Galapian, lâcha toute la vérité.... Le conseiller ne comprit rien à cette histoire, sinon que son cher fils courait les plus grands dangers. Il envoya François se mettre au lit, fit chercher le chirurgien, et, pour soulager sa bile, querrella fort aigrement son épouse.

— Voyez encore, m'amie, disait-il, voyez l'effet de cette éducation ridicule que vous avez donnée à notre fils! Une Chabrette!... une coureuse!... toute pareille à ces maugrabines d'Espagne qui disent la bonne aventure et volent les petits enfants! La fille de Jacquou Chabrilat, ce maraud!... La maîtresse de Jérôme Chadebech, cet infâme!... Hein? vous dites qu'elle est morte chrétiennement, et que François, à tout prendre, ne l'aimait point?... Alors qu'allait-il faire chez elle, et quel besoin avait-il de prier sur sa fosse? Je n'entends point ces bizarres délicatesses.... Votre fils, m'amie, me fait rire quand il prétend avoir trouvé dans une Chabrette la pure quintessence, le fin du fin de l'amour. Il lui plaît de jouer le chevalier de la Table-Ronde, le parfait berger, le Céladon chaste et transi.... Vive Dieu! les astres ne me trompaient point. Il

ne lui peut venir que trouble et malheur par les femmes : il n'aimait point cette Margot; il avait seulement compassion d'elle... et voilà qu'un brutal l'assomme!... S'il avait aimé cette fille, il lui faudrait tout craindre du destin.

— Ma foi, monsieur, répondit madame Catherine, ce je ne sais quel horoscope saugrenu vous revient trop souvent à la mémoire. Parce que François est beau et bien fait, et donne de l'amour aux femmes, le faut-il mettre en un couvent?... Sachez, monsieur, que cet enfant n'a point le cœur fait comme un autre, qu'il peut s'attendrir sur les maux dont il est la cause involontaire, mais qu'il est incapable d'aimer basement. Vous pourriez reconnaître en lui ce qu'il y a en vous-même de rare et de sublime. Demandez à monsieur le chanoine La Pouméllye, mon cousin.

— « Le fils de l'astrologue!... » je sais... (Et le bon M. Barbazanges, radouci et flatté, baisa la main de sa femme). Eh quoi! m'amie, se peut-il que j'aie quelque chose en moi de « rare et sublime »?... Non, non : votre fils vous ressemble, par la figure et par l'esprit. Il est aimable et quelque peu extravagant, à votre image.... Et il m'en est plus cher.

La querelle conjugale apaisée par ces compliments, les deux époux tombèrent d'accord qu'il fallait éloigner Pierre et François de la ville. L'époque de leur voyage à Clermont, encore incertaine, fut fixée au commencement d'octobre, les routes de montagne étant pénibles et mal sûres dans l'arrière-saison.

Ce moment étant arrivé, M. et madame Barbazanges prièrent leurs parents et amis au festin d'adieu, mémorable par la qualité des convives et l'excellence des victuailles. Ce repas eut lieu, comme un repas de noces, dans l'illustre hôtellerie de Saint-Jacques-le-Grand. Les services furent de douze plats chacun : plat de milieu, quatre moyennes entrées, quatre petites, trois hors-d'œuvre, sans compter les potages et les desserts. La *lebro en chobessar* n'y manqua point, non plus que les pâtés, les tartes et les *tourtaus*. L'odeur s'en répandit jusque dans la rue; le bruit en monta jusqu'au faubourg d'Alverge. A neuf heures sonnées, on buvait encore. Il y avait, autour de la table, les plus honnêtes gens de Tulle, magistrats, prêtres, marchands; et M. le chanoine La Pouméllye, et M. le recteur du collège, et M. de Lagarde, et M. Rabanide, trésorier du Roi, et les Baluze, et les Saint-Priest, et les Peschadour, et quantité de dames et demoiselles, parmi lesquelles brillait madame de Phelletin. Un jeune officier, frais revenu des guerres d'Allemagne, entretenait cette belle, et, considérant les trésors de son corsage qui n'étaient point flétris, ni diminués, il parlait d'ouvrages avancés, fortifications et demi-lunes, qui prenaient, en son langage figuré, le sens le plus joli du monde et le plus galant. Assiégée, et prête à se rendre, madame de Phelletin semblait charmée de son vainqueur. Depuis longtemps, elle avait perdu le goût de la musique; la seule vue d'un luth lui donnait des vapeurs. Mais, contente du présent et de l'avenir, indul-

gente au passé, elle ne haïssait plus François Barbazanges.

Celui-ci gardait une contenance grave et calme, modeste et sérieuse. Sa beauté singulière était plus mâle et son port plus assuré. Vêtu de noir à son ordinaire, sans perruque, ses cheveux bouclés encadrant son visage hautain et doux, le bleu de ses yeux assombri de quelque tristesse, il parut au regard de ses compatriotes comme la fleur, l'ornement et la charmante gloire de leur petite cité. Quels compliments n'en reçurent pas monsieur et madame Barbazanges? Quels vœux secrets ne formèrent pas les jeunes personnes qui, toutes, avaient rêvé du beau François? Hélas!... Une Clermontoise, une Toulousaine, une Parisienne recevrait-elle les prémices du cœur insensible qu'aucune fille de Tulle n'avait touché?

A la fin du repas, quelques joyeux compagnons, membres des Sociétés bachiques, *Escunlous* du Trech, *Tunaires* de la Barrière, entonnèrent les chansons. Pierre Broussol se leva, tenant une bouteille en main, pour boire la lampée au goulot, faire ce qu'on appelait l'*estuflade*. Il chanta :

Ah! qu'o dzomai n'en sio loouva,
L'aoubre que n'o lo tzaambo torto!
Sen lou vi, iou n'en serio mor :
L'aigo m'ourio pouiri lou cor¹

Et pour louer la vigne limousine, la vigne aux feuilles de cuivre, aux raisins blonds ou violets, « l'arbre à la jambe torte » qui couronne les coteaux de Tulle, les jeunes gens, à voix sonores, reprirent le refrain patois. Les flammes des bougies tremblaient, les cristaux vibraient, les dames riaient, un peu excitées par cette grosse joie honnête et franche. Hochant leurs vastes perruques, les hommes d'âge s'offraient tour à tours leurs tabatières, et rappelaient, avec de petits soupirs, les bons soupers d'autrefois. Aux portes de la salle se pressaient des servantes joufflues, des marmittes blanches.... Un lévrier disputait des os à une chienne épagneule....

— Place! place! criait le maître-queux.

Des tartes à l'amande remplaçaient des tartes à la crème.... Pierre leva la bouteille, selon le rite, but à même une longue rasade, et la présenta à son voisin en chantant :

Oquel estufle n'es tant brave,
N'en gori dei mal de lo se².

Et, pendant que l'autre buvait, les *Escunlous* et les *Tunaires* l'exhortaient en chœur :

Quand ooura fa toun estuflado,
Presto l'estufle a toun visi³.

Tous les flacons étaient vidés, et, les gens de l'hôtellerie commençant de desservir la table, les conviés firent leur révérence aux Barbazanges et leurs adieux à François. La rue s'emplit de lanternes, de chaises, de porteurs et de petits laquais. Les dames troussaient leurs jupes, ramenaient leur coqueluchons sur leurs cornettes, nouaient sur leur



Ils étaient quatre cavaliers, maîtres et domestiques, montés sur des chevaux rouans. Le vent matinal leur portait encore, comme un souhait, l'*Angelus* joyeux des cloches de Tulle. (Page 233.)

gorge les pans de leurs écharpes, cependant que les cavaliers s'enveloppaient d'amples et chaudes capes à l'espagnole. Quelques vieillards portaient encore le manteau long et droit sur le pourpoint et la rhingrave. Un gentilhomme, récemment arrivé de Paris, avait un manchon.... Après les derniers saluts, les groupes se dispersèrent; les points lumineux s'éteignirent; la rumeur des voix mourut. L'hôtellerie, de ses fenêtres ardentes, éclaira la rue déserte. Un chien jappait.... On entendait, tout près, le barrage de la Corrèze, monotone et doux.

Précédés par un domestique, les Barbazanges retournaient chez eux. Madame Catherine s'appuyait au bras de son vieil époux. Pierre chantonnait le refrain de l'*estuflade*. Au reflet balancé du falot, François regardait les vieilles maisons s'éclairer, façades de granit, portes armoriées, fenêtres à croisillons. Elles sortaient de l'ombre, l'une après l'autre, montrant leur figure, revêche ou bienveillante, majestueuse ou sordide. Et chacune, avant de disparaître dans la nuit, disait une parole secrète qui allait au cœur de François. Elles lui parlaient des ancêtres, bourgeois de vraie et pure souche française, qui avaient vécu leur simple vie entre ces murs, pratiqué le négoce, honoré leurs emplois, donné l'exemple des vertus chrétiennes et civiques. Race patiente, tenace, économe, jalouse de ses libertés, fière de ses institutions, et tout éprise d'éloquence et de belles-lettres. François le chimérique s'étonnait presque d'en sortir.

Maintenant, c'était la place des Oules, la cathédrale et son clocher, la maison de Loyac, joyau sculpté dans la pierre, la montée obscure des Quatre-Vingts, la place de la Bride....

La nuit sans lune était humide et fraîche. De larges étoiles palpitaient. François rêva.... Il se revit enfant, écolier, jeune homme; il évoqua les amis absents ou morts, l'aimable Perrine Baluze, la grand'maman La Pournélye, et les belles dentellières qui tant de fois, à son passage, avaient rougi et souri.... Le souvenir de la Chabrette lui mit des pleurs dans les yeux.... Il se rappela les lectures enfiévrées, les imaginations romanesques, les confidences de la musique à la solitude.... Tout cela, c'était le passé! Demain, commencerait la vie nouvelle. Demain, dès l'aube, il faudrait quitter la chère ville dont les remparts ruinés, les deux rivières, l'horizon de collines proches, avaient contenu toute la première jeunesse de François. Il s'attendrit, pénétré jusqu'à l'âme par cette douceur plus sensible du pays natal, par ce charme de la petite patrie, fait d'habitude, de réminiscences, d'aspects familiers, du sens connu des moindres choses. Tulle était médiocre en beauté, médiocre en étendue, sale, triste, parfois ennuyeux, avec tous les mesquins défauts de la province.... N'importe! il faisait bon vivre là....

XXII

Ils étaient quatre cavaliers, les plus gais du monde, maîtres et domestiques, montés sur des chevaux rouans. Ayant quitté la ville par le faubourg du Lyon-d'Or, ils avaient vu la pointe du clocher disparaître derrière le coteau. Le vent matinal leur portait encore, comme un souhait, l'*Angelus* joyeux des cloches de Tulle. A petites journées, ils devaient gagner Vitrac, Égletons, Ussel, Eygurande, et, là, changer leurs montures contre de solides mulets pour le passage des monts d'Auvergne. Vingt-deux lieues à chevaucher jusqu'à Clermont, un grand voyage! Vingt-deux lieues qui en valaient bien cinquante, les chemins, dans la généralité de

1. Ah! qu'à jamais il soit loué,
L'arbre qui a la jambe torte!
Sans le vin, je serais mort :
L'eau m'aurait pourri le corps...

2. Cette rasade est si bonne,
Qu'elle guérit le mal de la soif.
3. Quand tu auras fait ton *estuflade*,
Passe l'estufle à ton voisin.

Limoges, étant tout obstrués de rocs, tout creusés de bourniers profonds où s'enlizaient les carrosses, où les piétons se rompaient le cou.

Bientôt, les champs de Brach s'étendirent devant eux. Quand le soleil se coucha dans



L'aspect de ces gueux faisait grand pitié à François et, souvent, il rappelait à son ami les paroles de M. de La Bruyère qui seraient — disait-il — un témoignage, aux siècles à venir, de la misère du paysan de France sous le Grand Roi. (Page 234.)

une cendre rouge, Pierre et François arrivaient au bourg d'Égletons.

Pendant que les valets pensaient les chevaux et que l'hôtesse assassinait un poulet maigre, François fit apporter une chandelle en sa chambre, et commença de relire certains papiers qu'il avait reçus de son père. C'étaient des lettres de recommandation pour M. de Vaubourg, — « intendant de justice, police et finances en Auvergne », ami de M. Baluze, — et d'autres pour quelques châtelains de la montagne que M. Barbazanges avait eu l'heur d'obliger : M. d'Arzenac, M. de la Roche-Élye, madame de Combareilh. Il y avait encore un petit cahier manuscrit dans une enveloppe de cuir fauve, qui contenait les précieux avis paternels de M. Barbazanges, conseils pour les mœurs, l'étude, la conduite dans le monde, et la santé.

François lut fort exactement ces avis que son bon père lui avait remis avec sa bénédiction. Il y trouva des recettes et secrets hérités de quelque grand'mère, pour « ouster un coup... lever l'estomach... guérir le mal d'yeux, la toux, la gale, conjurer le poin de cousté... » ; des invocations et prières pour « estancher le sang », pour « enclaver le loup », et enfin « l'oraison de madame Sainte Apolloine contre le mal de dents ».

M. Barbazanges avait ajouté, de sa main, quelques conseils plus intimes et plus délicats. Il exhortait son fils à fuir « comme peste »

les femmes de mauvaises mœurs et à ne point commettre d'adultère. Et il concluait :

Je sçais que vous êtes trop bien né et trop bon chrétien pour attaquer jamais l'innocence d'une fille et luy ravir l'honneur. Mais, mon cher fils, vous êtes fait de telle sorte que votre seule vüe ebranle étrangement la vertu la mieux assurée. Votre modestie, que je connois, ne s'étonnera point si j'affirme que votre figure est un miroir aux alouettes, vers qui voleront les désirs étourdis et les pensers imprudens. Et en cela, il n'y a point de votre faute, les astres vous ayant prédestiné à donner de l'amour à toutes les femmes, pour leur confusion et votre malheur. Vous n'ignorez pas sous quelles planètes contraires vous naquistes, et comment Saturne vous menace dès que Venus vous semble favoriser. N'ayant jamais aimé personne, vous éprouvastes cependant les fâcheux effets de cette tendresse des femmes que vous ne favorisiez point. Gardez-vous donc d'y répondre, — hormis le cas de legitimes fiançailles ou noces, la vertu du sacrement ostant le venin propre de la passion d'amour. — Ne donnez pas votre cœur, si vous tenez à conserver votre vie. J'ai pu douter, quelquefois, de la véracité de l'horoscope que je fis moi-même; mais les événements qui précédèrent votre départ le confirmèrent si bien que, malgré moi, j'ai dû remettre toute ma confiance en mes premiers calculs et pronostics....

Cette lecture ne troubla point François. Il croyait fermement que la destinée des hommes est gouvernée par les étoiles; il savait la sienne inscrite, à l'avance, dans le ciel, et ne pensait pas qu'il y pût échapper. « Assurément. — pensait-il, — je ne veux pas commettre d'adultère, ni déshonorer des filles, ni former d'infâmes liaisons. Mais je ne suis pas d'âge à me marier, ni d'humeur à me fiancer, et, femmes, vierges et courtisanes m'étant défendues par la religion, les lois et ma volonté propre, je ne vois guère où je trouverai la belle maîtresse dont l'amour me fera mourir. Le danger, s'il existe, n'est pas très prochain; il n'a rien pour moi d'effroyable et, loin de l'appréhender, je l'attends, d'un esprit ferme et d'un cœur joyeux. »

La couchée du lendemain fut au château de la Roche-Élye, vers les montagnes de Meymac. Puis, d'une allure moins vive, la petite troupe commença de gravir ces plateaux de landes ondulées et de pâturages qui montent, au nord, vers Millevache et les Monédières, à l'est vers les Dômes auvergnats.

L'automne, si clément encore au Bas-Limousin, dépouillait déjà les gros châtaigniers aux têtes courtes, aux troncs fendus, dont les racines monstrueuses crèvent les talus des chemins et menacent ruine. Les chênes, qui gardent jusqu'en février un feuillage roux, sec et bruisant, étalaient leur frondaison pourpre, et le sol, entre eux, jonché des feuilles de l'an passé, avait la couleur du cuivre pâle. Parfois, châtaigniers et chênes

disparaissant, la lande s'étendait sur un espace de plusieurs lieues, couverte de bruyère brûlée, avec çà et là quelques bouquets de bouleaux éparpillant leurs fragiles piécettes d'or. Les villages s'espaçaient. Les maisons, bâties de tourbe et de branchages, baissaient l'échine sous le vent, comme les troupeaux dont elles avaient la couleur. Des gens petits, chétifs, en haillons, d'une saleté dégoûtante, puant le fumier et le suif, fermaient leur porte d'un air hostile dès qu'ils apercevaient les voyageurs. L'aspect de ces gueux faisait grand pitié à François et, souvent, il rappelait à son ami les paroles de M. de La Bruyère qui seraient — disait-il — un témoignage, aux siècles à venir, de la misère du paysan de France sous le Grand Roi.

Nos quatre cavaliers, avertis par M. Baluze qui avait fait le voyage, tenaient le pistolet chargé dans les fontes, évitaient les détours, fuyaient les compagnies de hasard, et ne déviaient point de leur route, malgré fondrières et marais. Ces marches du Limousin étaient infestées de hobereaux pillards, moins gentils-hommes que brigands. Les valets, Toine et Jeantou, assez braves pour leur condition, ne craignaient point trop les voleurs, mais avaient un grand effroi des moindres pâtres. Car ils étaient dans le pays même des sorciers, des nécromants, des charmeurs de loups, des « forgeurs » de malades; pays maléfique où chaque fontaine est fée, où les arbres souffrent les maux des humains, où rôdent le petit Chien blanc qui égare les voyageurs, le Drac qui les charge et les étouffe, le Cheval de paille qui les fait mourir de peur. Des personnes dignes de créance avaient trouvé, la nuit, un cercueil en travers de leur route, cercueil ensorcelé qui se déplaçait avec elles et leur barrait le passage jusqu'au cri du coq. D'autres avaient ouï le vacarme de la « chasse volante » que mènent les âmes damnées dans les rafales et les clameurs du « vent noir », tandis que les *bérous* ou loups-garous, vêtus de peaux de bêtes, courent à minuit par les villages, affolant les animaux dans les étables et les chrétiens dans leurs lits.

Pierre et François, malgré le collège, la philosophie et la religion, n'aimaient pas beaucoup à s'entretenir de ces choses. Ils préféraient chanter des complaintes patoises et contempler, chemin faisant, les beautés horribles du désert. À dire le vrai, tous les aspects de ces lieux ne donnaient pas de la tristesse. Quand les nuages, par des trouées bleues, laissaient filtrer le soleil, des ombres mouvantes variaient les nuances des plateaux; les fonds s'éclairaient; une ligne de neige éclatante dessinait, à l'horizon, les Dôres et le Cantal. Dans les vallons abrités, les châtaigniers semaient leurs coques épineuses. On voyait, parmi leurs ramures, les girouettes d'un petit castel. Partout brillaient des bassins de sources, des étangs ronds, cent disques d'eau froide et pure qui vivaient dans la morne lande comme des yeux limpides de jeunesse dans une face de vieillard. Les coupures profondes du granit versaient d'innom-

brables rivières aux noms féminins et charmants : la Soudeille, la Trioussonne, la Luzège, la Clidane.... Au crépuscule, toutes ces eaux exhalaient un brouillard pareil à l'écume du lait; les plaines, les vallons n'étaient plus qu'une mer vaporeuse et, tels des monstres submergés à demi, les montagnes éparses haussaient des fronts d'azur et des croupes violacées.

XXIII

En quittant l'auberge d'Eygurande, nos voyageurs se dirigeaient vers Combareilh. L'hôte du Faisan Doré leur avait montré le chemin : il fallait abandonner la route royale de Clermont et longer les gorges de la Clidane.

Les quatre cavaliers, et le mulet porteur des valises, suivaient depuis quelques heures déjà le sentier taillé en corniche, qui dominait la rivière à une hauteur de vingt ou vingt-cinq pieds. Ils allaient lentement, à la file, François en avant, Broussol en arrière, lorsqu'un étrange personnage attira leur attention.

C'était tout bonnement un pêcheur de truites, assis sur un rocher, la ligne en main. Il n'est point d'arme plus innocente qu'une ligne, et la passion de la pêche ne va pas, dans une âme, sans quelques vertus : patience et prudence, discrétion et ténacité. Jamais un vrai pêcheur ne fut sanguinaire : il lui est permis d'être poète; il ne saurait être belliqueux.

Pierre Broussol, qui songeait aux rochers du Coiroux, ne put se tenir d'apostropher l'inconnu d'une façon familière et civile, comme un confrère parlant à un confrère. L'homme, interpellé, leva la tête, ôta son feutre, et répondit très poliment :

— Il est vrai, monsieur : la journée est belle, trop belle, car le poisson se tient coi aux creux des rochers. Pourtant, j'ai pris quelques pièces, et, tout à l'heure, une grosse truite a rompu mon fil....

La petite caravane s'arrêta, et Pierre, vaincu par la curiosité, dégringola vers la Clidane et rejoignit le pêcheur.

— Pardi, fit-il, voilà de beau poisson et point abîmé.... Vous êtes habile homme.... J'ai pêché la truite naguère, et j'avais une façon de ferrer les grosses pièces!... Cela faisait l'admiration de tout le monde....

Le pêcheur se mit à rire. C'était un homme de quarante ans, qui avait le teint brun, les yeux enfoncés, la mâchoire forte et les dents belles. Ses cheveux noirs étaient coupés en rond, à l'espagnole, et il portait la moustache, comme un soldat. Pierre remarqua la pauvreté de son habit, qui était de forme ancienne et d'étoffe commune, couleur de musc.

— Vous les vendrez, sans doute, ces truites, aux cuisines de quelque château?

— Que non point, monsieur! Je les mangerai moi-même. Je donne quelquefois mon bien; je ne le vends jamais.

Cette fière réponse, et la mine martiale de l'homme à l'habit couleur de musc, ne dé-

plurent point à Broussol. Il crut voir devant lui un soldat en congé ou en retraite.

— Vous êtes du pays, mon brave? fit-il en guignant de l'œil le panier au poisson. Je jurerais que vous avez fait la guerre. Cela se voit aisément.... Un je ne sais quel air... qui n'est pas d'un croquant....

— Cela se voit, en vérité?... Par la mor-dieu, vous avez l'esprit subtil, et c'est plaisir que de causer avec vous!... Oui, oui, j'ai fait la guerre....

— Sous M. de Turenne?...

— Un peu partout.... En Allemagne, en Flandre... en Piémont....

— Attention! cria Pierre, tirez! tirez!... Là.... Eh! non, pas ainsi!... Passez-moi la ligne! Je vais vous enseigner un certain coup.... Voyez... voyez.... C'est fait!... La gueuse pèse bien deux livres.... C'eût été dommage de la laisser fuir avec l'hameçon....

Il soupesait la truite glauque, piquetée d'écarlate, et toute luisante, gluante et frétil-lante entre ses doigts. Ses compagnons, qui le regardaient d'en haut, penchés sur le col des mulets, applaudirent.

— Non, non! monsieur! s'écria l'homme à l'habit couleur de musc. Ceci est à vous.... Vous me feriez injure de n'accepter point ce poisson.... Je vois que vous êtes fin pêcheur et honnête homme, et fort différent des rustres qui habitent en ce sauvage pays.

Pierre voulut refuser, par civilité, mais la vanité, unie à la gourmandise, le contraignit d'accepter le don du pêcheur.

— Que je sache au moins qui m'oblige! dit-il.

L'inconnu hésita, sourit, considéra Pierre avec bienveillance, et répliqua :

— Que vous importe, monsieur?... Enfin, si cela peut vous contenter, nommez-moi Jean.... Jean Dragon.... Et vous-même?...

— Pierre Broussol.... Et voici, sur le chemin, mon ami François Barbazanges. Nous sommes bourgeois de Tulle et nous allons à Clermont, chez monsieur l'intendant de Vau-bourg.

— Vous allez à Clermont, par cette route!...

— Oui, mais nous souperons à Combareilh, où il y a une auberge assez bonne.... Et mon ami s'en ira complimenter la marquise, si toutefois elle est au château.

L'homme à l'habit couleur de musc avait changé de visage. Ses yeux allaient de Pierre à François, et sa bienveillance première paraissait soudain refroidie.

— Messieurs, fit-il, j'ai ouï dire qu'il n'y avait personne à Combareilh.... Craignez de faire un détour inutile et regagnez, au plus tôt, la grande route de Clermont... Je serai fâché, vraiment.... Mais retournez... retournez.... Il le faut.... Vous ne savez point où vous allez.... Ce serait grand dommage....

L'étrange contenance de Jean Dragon troubla les valets et donna de l'humeur à François Barbazanges.

— Et pourquoi n'irions-nous pas à Combareilh? répondit-il avec quelque dédain. Que

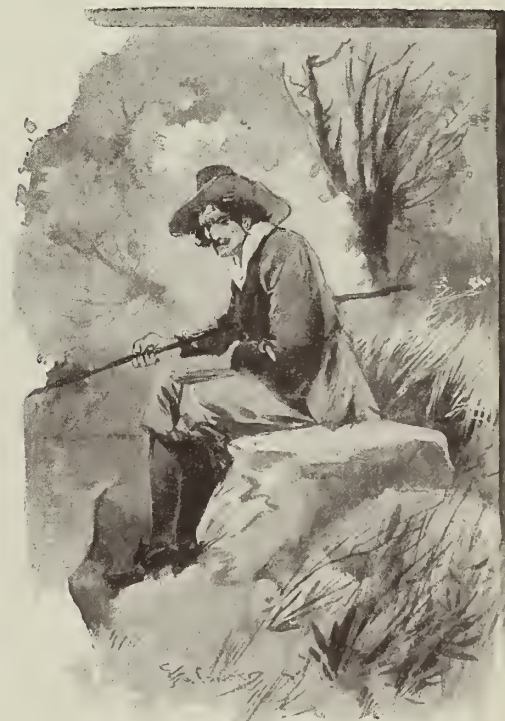
pourrions-nous craindre?... Nous sommes armés, et je ne pense pas que madame la marquise de Combareilh, amie de mon père, soit fâchée de me recevoir. J'ai une lettre pour elle....

Jean Dragon eut un geste si violent que la ligne lui glissa des mains. Son visage s'empourpra. Il considéra d'un œil hostile le beau visage de François Barbazanges.

— Faites comme il vous plaira, monsieur; mais, à l'auberge, informez-vous... Et que Dieu me damne si les gens du village ne vous déconseillent point d'aller à Combareilh! C'est un mauvais séjour pour les étrangers... pour les jouvenceaux novices... pour les imprudents.... Il y a *quelqu'un*, monsieur, qui, de près ou de loin, défend la porte de Combareilh.... N'importe qui vous le dira.... Retournez, monsieur, sur votre vie!

— Vous êtes fou, et vous me prenez pour un lâche! dit François tranquillement. Sachez, monsieur, qui faites la leçon aux autres, sachez que mon aïeul et mon bisaïeul combattirent en vrais gentilshommes sur les remparts de notre ville, avec le capitaine Jehan. J'irai où il me plaira d'aller.... Adieu, monsieur! Et toi, Pierre, remonte!... Allons, Toine, Jeantou, marchez!...

— A votre aise! fit Jean Dragon. Si quelque mal vous arrive, monsieur l'écolier présomptueux, ne vous en prenez qu'à vous-même.... Je vous avait crié : « Casse-cou! » en bon



Un étrange personnage attira l'attention de François Barbazanges et de Broussol.... C'était tout bonnement un pêcheur de truites, assis sur un rocher, une ligne à la main.... L'homme, interpellé, leva la tête (Page 235.)

chrétien.... Et je vous le répète encore : n'allez pas à Combareilh.

Il renfonça son feutre, d'un coup de poing, prit son attirail de pêche, et, plus lesté qu'un chevreuil, escalada le rocher.

Les quatre Limousins le regardèrent disparaître. Puis les valets firent de grands cris.

— Taisez-vous, sots et couards ! dit François. Ce Jean Dragon est un fou, s'il n'est pas un coquin ! Il tâchait à nous détourner de Combareilh pour nous attirer en quelque piège.... Et toi, Pierre, qui t'en vas, niaisement, lui débiter nos noms et qualités et les circonstances de notre voyage!...

— J'ai eu tort, je l'avoue.... Mais il avait la mine d'un honnête homme, et il m'offrait ce poisson si galamment!... Tout de même, François, si nous retardions... jusqu'à l'année prochaine... cette visite à Combareilh?...

— Oui, oui, monsieur, poussons tout dret vers l'Auvergne ! supplia Jeantou. Combareilh ne nous dit rien qui vaille, et monsieur votre papa serait bien fâché s'il vous arrivait malheur.

— Idiots !... idiots fieffés ! s'écria François qui, pour la première fois de sa vie, entraînait en colère. Vous m'offensez, et mon père, et madame de Combareilh, qui est la plus aimable et la plus vertueuse personne du Limousin.... Pensez-vous donc qu'elle exerce mal l'hospitalité, ou qu'elle nous veuille loger dans un cul de basse-fosse, ou peut-être nous manger tout crus comme fait la Dame Blanche de Gimel ? Suis-je forcé d'obéir au premier venu qui medira : « Vadevant ! » ou : « Retourne !... » Mordieu ! j'irai à Combareilh : je saurai qui est Jean Dragon, et, s'il m'ose chercher noise, je lui couperai les oreilles.

Toinc et Jeantou se regardaient l'un l'autre, d'un air indécis. Pierre murmura :

— Où tu iras, j'irai. Mais pourtant... Bah ! nous sommes aux mains de Dieu !... Ne pensons plus à cet imbécile de pêcheur, et reposons-nous ici pour le *mèrende*¹.

François déclara qu'il n'avait pas faim, mais qu'il se dégourdirait volontiers les jambes.

— Cassez la croûte, dit-il d'un ton radouci. Je vais en avant, reconnaître la route.... Et n'ayez pas de souci de moi. Je prends un pistolet dans ma ceinture.

— François ! cria Pierre, reste à portée des voix. La prudence....

Mais François, descendu de sa mule, était déjà loin.

XXIV

« Ce Jean Dragon ?... Un fou, peut-être.... Un coquin probablement !... Soldat ?... Oui. soldat ou brigand.... Ce vêtement, cette coiffure, ce ceinturon si bien garni.... Il montra quelque courtoisie avec Pierre.... Mais il me regarda au visage comme s'il eût voulu me peindre en portrait, ou me reconnaître en n'importe quel lieu et dans n'importe quel temps.... Il faut croire que ma figure ne lui plaît point.... Quelle bizarre rencontre, et quel mystère !... *Quelqu'un*, dit-il, défend l'entrée de Combareilh ! Cela me donne une furieuse envie d'y aller. Voilà que mon voyage tourne au roman ! Je crois vivre un poème de l'Ârioste.... Jean Dragon représente

1. Collation en plein air.

au naturel le jaloux enchanteur : il retient quelque princesse captive au château de Combareilh et je suis le chevalier errant, le Roger, le Galaor, le Renaud, qui va délivrer cette belle !... Pourquoi la marquise de Combareilh a-t-elle soixante-dix ans ? Ah ! que cette aventure me divertit ! Comme un peu de danger et beaucoup de mystère relèvent l'ordinaire de la vie et lui prêtent de l'agrément !... Ma mélancolie coutumière s'est dissipée.... Peut-être, aux yeux des personnes sensées, paraîtrais-je outreucidant et ridicule ! Mais qu'importe ! J'ai vingt ans, et malgré mon humble naissance, j'ai un cœur de gentilhomme.... La couardise de Pierre me déplait horriblement ; et certes, avec l'humeur que je me sens aujourd'hui, je ne reculerais pas devant le diable. »

Ainsi rêvait François, charmé de sa propre folie et de ses imaginations romanesques.

Une délicieuse fraîcheur, l'arôme des mousses, des feuilles humides, des sapins, des genévriers, emplissaient la gorge de la Clidane. On n'y entendait aucun bruit que le frémissement de l'eau rapide et le murmure égal des cascates qui, çà et là, glissaient en filets d'écume, couvrant et découvrant les rochers. Deux hautes parois granitiques, colorées de cuivre et de rouille, découpaient sur le ciel des arêtes, des aiguilles, des tours, des colonnades, des profils d'églises gothiques, des pans de donjons ruinés. Quelques sapins sombres, des houx frais et vernissés, d'énormes lierres arborescents s'agrippaient aux creux de ces murailles cyclopéennes qui semblaient se rejoindre, et se confondre, et former une prison magique, ouverte et refermée sans cesse autour de François.

Puis le couloir sinistre s'élargit. Les escarpements se couvrirent d'épaisse bruyère et se couronnèrent de châtaigniers. François devina, tout proche, ce grand bassin de prairies où la Clidane reçoit, en son lit fluide, son amant le Chavanou. Là, sans doute, à moins d'une lieue, étaient le village et le château de Combareilh. Sautant de pierre en pierre, le jeune homme descendit jusqu'à l'extrême bord de l'eau, mais des bruits soudains et singuliers l'obligèrent à la méfiance. Il distingua des hennissements, des abois, des rires, — des rires si clairs qu'ils étaient presque surnaturels et aériens, comme d'ondines ou de sylphides. — Doucement il gravit un quartier de roc qui formait une large table naturelle, et, couché tout à plat, tel un chasseur embusqué, il avança la tête.... Ses lèvres s'ouvrirent pour un cri ; son cœur s'arrêta de battre.... Il demeura si parfaitement immobile qu'on l'eût pu croire pétrifié.

Un peu plus avant, la Clidane, rencontrant un barrage de rochers, s'étalait dans une dépression circulaire, comme dans une coupe de granit. Les bords de cette coupe étaient veloutés de vertes mousses, et l'eau pacifiée, reflétant les irisations du ciel, paraissait une liquide opale enchâssée dans une émeraude.... Un seul gros châtaignier, tout d'or et de bronze, nuançait l'onde assombrie d'un beau ton roussâtre et profond. Au loin, des pentes

violacées de bruyères allaient se croisant et s'abaissant. Le soleil déclinait. D'énormes nuages, comme ceux qui passent dans le ciel en fête des tableaux vénitiens, roulaient leurs boules et leurs volutes et s'enflammaient somptueusement.

Trois chevaux, portant des selles de femmes, attendaient, liés à un tronc, sur la crête de la colline, et plusieurs chiens de chasse couraient, de-ci, de-là, d'un air féroce et joyeux. François aurait pu remercier Dieu de ne l'avoir pas mis sous le vent de ces bêtes qui l'eussent infailliblement dévoré.... Mais François ne songeait plus à rien. Il regardait — et de ses yeux bien éveillés et bien ouverts, *il reconnaissait son rêve*.

Ce n'était pas tout à fait le même cadre : il y manquait la forêt et l'ancre, et la Licorne et les oiseaux ; mais c'était la même heure de la même saison. Et c'était *la même femme*. Debout, dans cette zone d'ombre que formaient les basses branches des châtaigniers, elle avait des cheveux blonds noués de perles, une robe blanche et brillante qui semblait de brocart épais, de petits brodequins en toile d'or et d'argent, à talons rouges. Astrée ou Bradamante, Alcine ou Marphise?... Diane, plutôt, quand elle a posé son arc et ses flèches et s'appête pour le bain, Diane exposée bientôt sans voile à la curiosité d'un nouvel Actéon.... Deux filles suivantes, vêtues d'écarlate et de brun, tenaient le rôle de nymphes, et s'empressaient à dévêtir leur maîtresse, l'une débouclant la ceinture, l'autre dénouant le brodequin, toutes deux tirant la robe de brocart et la chemise en toile de Hollande. Nue et chaste, d'une pâleur éclatante, la gorge rigide et ronde, les hanches souples, les jambes longues, la belle jeune femme assumait l'agrafe de perles dans sa chevelure. Avec une simplicité d'immortelle qui ne craint pas la caresse glacée des torrents, ni la fraîcheur d'un crépuscule automnal, elle descendit les degrés du rocher, entra jusqu'aux genoux, puis jusqu'aux flancs, dans la rivière, et parut enfin toute d'ivoire sous la glauque transparence des eaux. Elle nagea, s'étendit sur le dos, et son blanc visage renversé émergea seul, avec ses cheveux flottants, comme un calice de nénuphar parmi des herbes dorées. Enfin, lasse de ce jeu, elle aborda non loin du rocher où François Barbazanges se mourait d'émotion, d'angoisse et d'inconnu bonheur. Il vit la figure délicieuse, les yeux gris, le nez pur, le teint nacré, et la plus spirituelle, la plus amoureuse bouche.... Il vit le torse ondoyant, les beaux bras ; il vit la tendre fleur du sein qui avait l'indéfinissable nuance, le mauve à peine rosé de l'œillet sauvage. Et, sans grossière pensée, sans profane désir, par un miracle de prescience, il devina les possibilités infinies de bonheur que promettait cette beauté vraiment unique. Il ne réfléchit pas ; il ne s'étonna point : l'amour inévitable et fatal le frappa comme la foudre.

Cependant la baigneuse s'éloignait en nageant. Ses mains brisaient en mille remous les reflets moins ardents, les roses défaillantes du ciel. Dressée sous le grand arbre,

elle parut, pâle comme la lune qui se lève quand le soleil est rouge encore à l'occident. Les deux suivantes lui remirent ses habits, la rehaussèrent pendant qu'elle parlait à voix basse et riait. François la vit gravir le coteau, les chiens sautant autour d'elle. Un instant, les trois amazones découpèrent leur beau groupe équestre sur l'or enflammé du couchant.... Puis tout s'effaça. Il n'y eut plus que la solitude, le silence, les montagnes violettes, et le disque d'opale du bassin qui passait du rose au gris dans un cercle de roches noires.

XXV

Pierre Broussol et les valets s'avançaient à la recherche de François, quand ils le rencontrèrent, tout pareil à un halluciné qui marche au bord d'un abîme et dort, et rêve, les yeux fixes, regardant les gens et les choses sans les voir.

Le soleil n'était pas couché, quand le hameau de Combareilh surgit d'un pli de terrain, entre des châtaigniers. Des toits fumaient. Des fenêtres rougeoyèrent. Devant l'hôtellerie, des enfants et des porcs se roulaient ensemble dans la boue. Un chien aboya. Les grelots des mules tintaient clair. Et l'aubergiste, averti par ces sonnaillles, vint saluer les voyageurs.

L'auberge, parée d'un rameau de châtaignier, roussi au feu de la Saint-Jean, portait l'enseigne de l'*Écu de France*. Elle était malpropre, comme il sied sur les frontières de l'Auvergne et du Limousin, mais il s'en échappait une odeur de cuisine qui fit renifler de joie Pierre Broussol. La grande salle, plus noire qu'un fournil, n'avait pas été repeinte depuis cent ans. Des quartiers de porc, des tresses d'oignons, des chapelets de cèpes racornis pendaient aux solives. Quatre vieux paysans, qui semblaient taillés dans le chêne brut et dans le granit, occupaient le cantou et surveillaient la marmite. À genoux, la servante soufflait le feu, avec sa bouche, malgré les cendres et les étincelles qui lui piquaient la figure. Cette vestale d'auberge était jeune, grasse de partout, rougeaude et mal débarbouillée.

Pendant que les valets menaient les mules à l'écurie, Pierre s'assit devant le feu, les pieds sur les échenets, et commanda qu'on lui servît la soupe.

— Monsieur, dit l'hôte, très poliment, vous plaira-t-il d'attendre votre ami qui a fait porter sa valise dans la chambre ?

— Mon ami ne loge point ici... Il échange de costume pour s'en aller présenter ses devoirs à madame de Combareilh... Dieu sait si cela me fâche!... À ce propos, mon brave homme, connaissez-vous un certain personnage qui porte un habit couleur de muse, des moustaches, des cheveux à l'espagnole, et prétend se nommer Jean Dragon ?

Ce nom fit jeter un cri à la servante. L'hôte leva les bras en jurant Dieu, et les quatre momies du cantou donnèrent quelques signes d'inquiétude.



Nue et chaste, la belle jeune femme assurait l'agrafe de perles dans sa chevelure. Avec une simplicité d'immortelle qui ne craint pas la caresse glacée des torrents, elle descendit les degrés du rocher, entra dans la rivière
(Page 236.)

— Jean Dragon, monsieur?... Un homme en habit couleur de muse, avec des moustaches?... C'est M. de la Roche-Dragon lui-même. Il n'est point de Jean Dragon dans le pays.

— C'est un quidam bien singulier, repartit Pierre.

Et il conta son aventure, sans omettre le don de cette truite qu'il fallait mettre à la poêle, incontinent....

— Monsieur, dit l'hôte en jetant des regards effrayés autour de lui, je n'aime point à parler de... de ce Dragon, sans que la porte soit close. Voulez-vous monter dans la chambre où est votre ami ?

L'hôtesse poussa son mari vers l'escalier.

— C'est fort bien dit, Fougeyras!... On a vu Chassavant rôder près du village... et madame Hyacinthe vient de passer à cheval... Monte, mon homme, et parle à ce pauvre jeune monsieur. Il a si bonne façon! Il est si aimable!... Je ne voudrais point qu'il lui arrivât malheur.

Pierre Broussol courut à la chambre de François, suivi de près par l'hôte. Il trouva son ami en beau costume de velours violet, ayant déjà le chapeau sur la tête et le manteau sur les épaules.

— Vous voici, notre hôte! J'allais précisément vous demander un domestique pour me guider vers le château de Combareilh.

— Vers Combareilh!... Ah! monsieur!... Songez à ce que vous faites....

— J'ai conté à ce bonhomme notre entretien avec Jean Dragon, dit Broussol. Et il nous veut révéler des choses épouvantables.... Jean Dragon n'est point Jean Dragon....

— A la vérité, reprit Fougeyras, c'est un seigneur des plus féroces, et redouté dans tout le pays. Les bonnes femmes prétendent qu'il enlève et rançonne les voyageurs.... La preuve de ces attentats n'est point faite, car, depuis les Grands Jours de Clermont et de Limoges, nos gentilshommes de montagne mettent quelque prudence à massacrer les voyageurs. Mais on sait que monsieur de la Roche-Dragon est fort savant en magie noire, et qu'il fait jeter des sorts, par vengeance, aux gens qu'il n'aime point.

Broussol frémit.

— Il habite un vieux château tout démantelé; il est assez pauvre; on le dit excommunié.... Et le pire, messieurs, c'est qu'il a pour familier et pour domestique le famenx *meije* Chassavant!... Ce sorcier noue l'aiguillette aux jeunes hommes et fait avorter les femmes grosses rien qu'en les regardant! Il sait toutes les paroles qui guérissent et toutes celles qui font mourir. Il connaît les vertus des herbes et des fontaines; il a le bien et le mal dans les mains. On dit même qu'il peut changer de forme, à sa fantaisie, et que, si les gens du Roi le voulaient saisir, il deviendrait incontinent crapaud, serpent ou *chavoche*.

— Bonhomme, dit François, vous vous moquez!

— Riez, monsieur! Vous n'auriez pas le cœur à rire, si vous connaissiez Chassavant.

— Tout cela ne m'apprend point pourquoi monsieur de la Roche-Dragon m'osa défendre le château de Combareilh.... Ce digne seigneur est-il épris de la douairière?... Caresse-t-il l'espoir d'un mariage ou d'une succession?

— Je crois, monsieur, dit l'hôte en baissant la voix malgré lui, je crois que vous ignorez toute l'histoire des dames de Combareilh.

Il semblait craindre que le sorcier, invisible, ne l'entendit.

— Ah! ah! il y a plusieurs dames de Combareilh....

— Madame la marquise douairière... et sa bru, madame Hyacinthe, une jeune personne, née Mirefleur, parfaitement noble et sage, et belle comme le jour.

François tressaillit :

— Une jeune femme?...

Il manqua d'ajouter : « Une blonde, étrangement coiffée et vêtue de brocart blanc.... Elle a un cheval bai, des chiens épagneuls, et elle se baigne, au soleil couchant, dans la Clidane.... » Mais une délicate pudeur le contraignit au silence, car, pour rien au monde, il n'eût exposé son idole nue aux imaginations grossières de Broussol et de Fougeyras.

Les paupières abaissées sur la vision merveilleuse, il écoutait une voix secrète qui lui répétait : « Hyacinthe!... Hyacinthe! »

— Mais, dit Pierre, que fais-tu? Laisse ce flacon.... Tu n'écoutes pas.

François Barbazanges s'aperçut qu'il avait renversé sur le carreau la moitié d'un petit flacon que sa mère lui avait remis au départ de Tulle, et qui contenait de l'Eau de la Reine de Hongrie.

— Vous disiez?

— C'est une histoire assez triste, monsieur. Vous savez peut-être que madame de Combareilh n'était plus en son jeune âge quand elle accoucha de notre marquis. Feu son mari avait alors soixante ans; elle en comptait plus de quarante. Que de pèlerinages ils avaient faits, et de neuvaines, depuis douze ans bientôt qu'ils étaient mariés!... Leur fils, tard venu, et bien-aimé, fut, hélas! comme on voit les rejetons de vieux parents, chétif et malingre, tant du corps que de l'esprit. Son extrême simplicité prêtait à rire, et sa crédulité le rendait plus inquiet, plus chagrin qu'une dévote qui sent toujours le diable à ses trousses.

» Dès l'âge tendre, ce pauvre seigneur se crut persécuté par les sorciers. Il ne rêvait que de conjurations et se harnachait d'amulettes. Jusqu'à près de trente ans, il ne se voulut point marier, et quand monsieur de Luzarche, cousin des Combareilh, lui offrit mademoiselle de Mirefleur, sa pupille, le jeune marquis fit quelques façons. Il eût préféré vivre en un couvent, pour se mieux garder du diable. Mais il était fils unique, dernier du nom, et il devait à ses aïeux de perpétuer la race.

» Monsieur de Luzarche lui fit donc épouser — il y a cinq ou six ans — la belle Hyacinthe de Mirefleur, fille bien faite et bien dotée. Monsieur de la Roche-Dragon convoitait la dot et la fille. N'ayant pu obtenir l'une et l'autre, il jura que monsieur de Combareilh posséderait la dot, tout à son aise, mais la fille, point!... Sans doute songea-t-il à enlever mademoiselle Hyacinthe; il recula pourtant devant le scandale, car monsieur de Luzarche a des amis bien en cour, et le Roi ne souffre point qu'on ravisse une héritière noble comme une simple bergère.

» On fit le mariage, nonobstant monsieur de la Roche-Dragon. Le *meije* Chassavant fut aperçu, rôdant autour du château, dans la nuit des noces. A l'église, au festin, au bal, monsieur de Combareilh avait montré quelque fierté.... Le lendemain, cette fierté parut bien amortie, et, de jour en jour, le pauvre époux tomba dans la plus noire tristesse, jusqu'à prendre sa jeune femme en horreur. Bientôt, il voulut fuir sa famille, ses amis, sa maison, se plaignant d'être harcelé par des tourmenteurs invisibles. Avant la fin de l'année, il nous quitta. Sa mère conte qu'il est aux armées. Cependant, Gineste, le vieil écuyer, m'a laissé entendre que notre malheureux seigneur est enfermé en un couvent et que sa raison est perdue.... Il m'a dit encore — et cela n'est pas impossible — que Chassavant avait jeté un sort au marquis pour empêcher la consommation du mariage. Monsieur de Combareilh fut ou se crut charmé.

— J'entends bien, disait Broussol en riant. Le sorcier lui avait noué l'aiguillette. Mais que

fit la belle Hyacinthe? Demeura-t-elle vierge et veuve d'un mari vivant?...

— Madame Hyacinthe soigne son tuteur et sa belle-mère qui habitent ensemble à Combareilh. Elle fuit les compagnies de jeunes gens et son admirable vertu la fait respecter de tout le monde.

— Quoi? passe-t-elle ses beaux jours à filer la laine et à prier Dieu?

Fougeyras se mit à rire.

— Filer la laine?... Notre jeune marquise n'a jamais touché quenouille ni fuseau. Elle n'aime que la chasse, les chevaux, les chiens, les faucons. Elle ne craint ni les bêtes sauvages ni les hommes et se moque des sorciers. Il est vrai que La Roche-Dragon et Chassavant ne peuvent rien contre elle parce que la pureté d'une fille la défend mieux qu'une armure contre les assauts du démon.... La singulière hardiesse de madame Hyacinthe donne à croire qu'elle a conservé intacte sa fleur de virginité.

François, saisi de plaisir, murmura :

— Diane!...

— Allons!... Allons!... dit Pierre, vous nous la baillez belle!... Votre Hyacinthe doit avoir un jeune confesseur ou un petit cousin.... Et faut-il penser que tous les gentilshommes de ce pays sont devenus aveugles... ou que Chassavant les a ensorcelés?

L'hôte ne répondit pas à cette boutade de Pierre; mais s'adressant à François dont il admirait le beau visage et les nobles manières, il crut lui pouvoir donner un avis respectueux :

— Vous êtes jeune, monsieur, et vous ne devez point rencontrer beaucoup de cruelles.... Monsieur de la Roche-Dragon vous a vu; il sait que vous allez à Combareilh.... Et sa féroce jalousie s'est allumée....

— Eh bien! que m'importe?... Je ne redoute pas monsieur de La Roche-Dragon.

— Monsieur, sachez ceci : il y a, dans les châteaux voisins, des gentilshommes de votre âge, nullement aveugles ou ensorcelés.... Mais ils connaissent la triste aventure du marquis et celle, plus triste encore, d'un cavalier qui admirait... qui, peut-être, courtisait madame Hyacinthe.... En revenant, un soir, de Combareilh à son logis, l'infortuné chut dans un précipice et se brisa le cou.... Prenez garde, monsieur, qu'aucun homme n'approche impunément la jeune marquise. Aussi bien tous s'éloignent-ils d'elle, la peur de la mort guérissant les plus ardentes passions.

— Qui sait? dit François rêveur. Peut-être dans les âmes communes.... Mais un difficile amour a plus d'appas pour les grandes âmes qu'un médiocre et sûr plaisir.... Toutefois, je vous remercie, mon brave homme. Vous parlez fort bien, pour un simple aubergiste, et vos conseils sont fort bons. Maintenant, envoyez-moi un domestique : je ne retarde plus d'aller à Combareilh.

— François, quelle folie!

— Je le veux.

En vain Pierre le supplia, il montrait une résolution inébranlable.

— Soit, monsieur, dit Fougeyras, qui considérait François avec admiration. Mais,

pour votre sûreté, sortez de la maison par derrière.... Moi-même, je vous conduirai jusqu'à la grille du parc, qui est toute proche. Personne ici ne connaîtra votre témérité.

— Et moi aussi, fit Broussol, je vous accompagne.

Les trois hommes traversèrent le potager derrière l'auberge et sortirent, par une petite porte, sans être vus. Le sentier creux, les pâturages arrosés d'eaux vives étaient solitaires. Chemin faisant, Fougeyras se répandit en confidences qui amusèrent les jeunes gens.

— Je n'ai pas vécu toute ma vie chez des rustres limousins, disaient-ils. J'ai servi feu monsieur de Combareilh : j'ai vu Paris ; j'ai vu les

salons et les ruelles.... Et vous savez, messieurs, que les échos du salon vont parfois jusqu'à l'antichambre.... « C'était le beau temps ! » comme dit madame la marquise, lorsqu'elle parle de la Fronde et de la Régence. Il n'y avait point de méchants sorciers pour contrarier les amours des jeunes personnes, et la place Royale était un lieu plus agréable que les landes du Limousin. Alors je ne voyais que des laquais, cochers et majordomes des meilleures maisons, des caméristes formées à la civilité par l'exemple de leurs maîtresses. Ces compagnies me dégrasèrent l'esprit, et il m'en est demeuré un goût très vif pour les honnêtes gens.

— N'est-ce point le parc de Combareilh ? demanda François, indifférent aux doléances de l'hôte. Maître Fougeyras montra les futaies qui couvraient une colline, toison végétale, touffue, presque effrayante par son épaisseur et son obscurité :

— Nous arrivons... Voici le mur et la grille. Le jardinier est dans l'avenue qui conduit au château neuf. Tirez la chevillette, monsieur : la cloche sonnera. Au revoir.... Et Dieu vous bénisse !

— Et qu'il te garde de tout malheur ! dit Broussol, le cœur serré.

Il embrassa son ami.

— A demain.

(A suivre.)

MARCELLE TINAYRE.

LUDOVIC HALÉVY

Notes et Souvenirs

Samedi 28 octobre [1871]. — Le peintre Winterhalter nous abandonne. Il redevient Allemand. Pendant vingt années, il avait signé tous les portraits officiels de la famille d'Orléans, puis, pendant vingt autres années, tous les portraits officiels de la famille impériale. Mais aujourd'hui, plus de souverains en France, plus de château de Saint-Cloud, plus de palais des Tuileries, plus de famille impériale ou royale ; bref, plus de commandes officielles pour Winterhalter, et il va s'en aller à Berlin faire les portraits des Hohenzollern. Le décaméron de l'impératrice Augusta après le décaméron de l'impératrice Eugénie.

Quelle foule, quelle curiosité, quelle animation, au Salon de 1855, autour de ce grand tableau de Winterhalter, l'Impératrice entourée de ses dames d'honneur ! Alors dans tout l'éclat de son idéale beauté, l'impératrice Eugénie pouvait supporter, sans inquiétude et sans péril, le voisinage de ces admirables personnes choisies par l'Empereur pour lui faire cortège. Elles étaient là décolletées, très décolletées, la souveraine et les dames du palais, parmi les gazons et les fleurs, sous les ombrages d'un jardin enchanté. L'Impératrice, assise, des roses dans la main droite, et montrant hardiment, de face, sous l'opulence de ses cheveux blonds, le plus délicieux visage de son royaume. A genoux, au premier plan, au milieu de ses grandes jupes bouffantes, madame de Montebello, plongeant ses belles mains dans une gerbe de fleurs, madame de La Tour-Maubourg, vue de profil avec ses admirables bandeaux noirs, s'appuyant de la main sur l'épaule nue — et quelle épaule ! — de la marquise de Las Marismas. Et dans le coin de gauche, aux pieds

de l'Impératrice, à côté de madame Lezay Marnezia, la toute mignonne et toute charmante baronne de Pierres. Une véritable cour de jeunesse, de grâce et d'amour, dans un décor de féerie !

La révolution du 4 Septembre a été clémente pour les œuvres de Winterhalter ; la révolution du 24 Février s'était montrée plus brutale. Tous les tableaux de Winterhalter furent alors littéralement mis en pièces, et un journal fit remarquer, le lendemain, que la fureur du peuple s'était portée avec une violence particulière sur les toiles signées Winterhalter.

Or, la vérité est qu'un homme avait présidé à cette œuvre de destruction. Cet homme, c'était un peintre d'infiniment de talent, lequel figurait au premier rang parmi les envahisseurs des Tuileries. Mais il n'était pas venu en émeutier ; il était venu en curieux, en amateur, en artiste. Cependant, pour se donner un certain style révolutionnaire, il s'était armé d'un immense pistolet arabe dont la pierre était en bois. Il a beaucoup d'esprit, le peintre Nazon. Et puis, il est de Montauban, c'est-à-dire qu'il possède cette faconde sonore et cet accent méridional qui remuent si facilement les masses. Il n'avait pas fait cinquante pas dans les salles du palais qu'il était déjà le chef d'une petite troupe d'envahisseurs dociles et dévoués. On ne sait pas comme, en définitive, le peuple est dévoré du besoin d'obéir.

Le peintre Nazon regarda autour de lui et aperçut dans les salons des Tuileries de fort belles choses menacées de pillage et de destruction. Alors, très adroitement, que fit-il ? Il se mit à placer des sentinelles.

— Restez là, disait-il à ses hommes, et que personne ne touche à ces vases... Vous

comprenez bien.... Ces vases ne sont plus la propriété du tyran, c'est la propriété du peuple, c'est votre propriété, c'est à moi, c'est à vous !

Les factionnaires se mettaient à monter la garde et devenaient, en un clin d'œil, d'excellents sergents de ville.

Cependant, le peintre Nazon, qui connaissait le cœur humain, comprit qu'il était nécessaire de donner, de temps en temps, un certain aliment à la fureur populaire, de faire, en un mot, la part de la révolution, la part du feu ; et dès qu'il apercevait un Winterhalter :

— Citoyens, s'écriait-il, ceci doit périr sous la vengeance du peuple.... — C'est un Winterhalter !... Entendez-vous ? Un Winterhalter !...

Il accentuait terriblement ces mots : « C'est un Win-ter-hal-ter ! » Le peuple se précipitait, mettait la toile en morceaux, et voilà comment le peintre Nazon, le 24 février 1848, aurait abandonné sept Winterhalter à la légitime colère du peuple souverain.

Vendredi 10 novembre. — Voici les ventes de livres et d'autographes qui recommencent. Je feuilletais hier un catalogue d'autographes consacré tout entier à des gloires historiques et politiques. Il contient cent cinquante-trois lettres, dont trente-deux de Français décapités : Louis XVI, Camille Desmoulins, Marie-Antoinette, Ilérault de Séchelles, Robespierre, Lavoisier, Saint-Just, la Dubarry, Collot-d'Herbois, Chaumette, etc. Quel pays pourrait, en Europe, fournir autant de décapités politiques ?

Lundi 20 novembre. — Dans un salon célèbre, hier soir, deux groupes : le premier autour du général Changarnier, le second autour de M. Duvergier de Hauranne, lequel,

membre de l'Assemblée législative, eut l'honneur d'être conduit à Mazas en décembre 1851.

Et, par hasard, le même sujet de conversation dans les deux groupes : on parle du coup d'État.

— Pourquoi, dit-on au général Changarnier, pourquoi n'avez-vous pas pris les devants en 1851 ? Pourquoi n'avez-vous pas arrêté le président ?

— Eh ! répond le général, la Chambre ne me soutenait pas. Ils n'osaient pas !

En parlant ainsi, le général désignait M. Duvergier de Hauranne, auquel, au même moment, on adressait la même question. Et l'ancien député, de la main, montrant le général Changarnier :

— Qu'est-ce que vous voulez ? Il n'osait pas !

Gestes et regards se rencontrèrent.

Samedi 15 janvier [1872]. — J'ai essayé de lire aujourd'hui trois romans qui viennent de paraître. Ce n'était qu'un affreux ramassis de brutalités et de grossièretés. Quelles peintures de nos mœurs ! Pas une honnête femme, pas une ! Toutes, vicieuses ; toutes, scélérates ; toutes, adultères ! Et voilà pourquoi les pauvres femmes de France ont, de par le monde, une si fâcheuse renommée.

Le 18 octobre 1870, la *Gazette de Co-*

logne publiait la dépêche télégraphique suivante :

« A Wilhelmshöhe, l'empereur Napoléon a été très heureux de voir arriver hier la princesse Murat. On s'attendait ici à voir quelque grande dame, genre *cocodette*, et la surprise fut grande lorsque l'on aperçut une dame habillée avec la plus grande simplicité, qui se tenait avec tendresse au bras de son mari, attitude qu'on croyait impossible chez un couple français. »

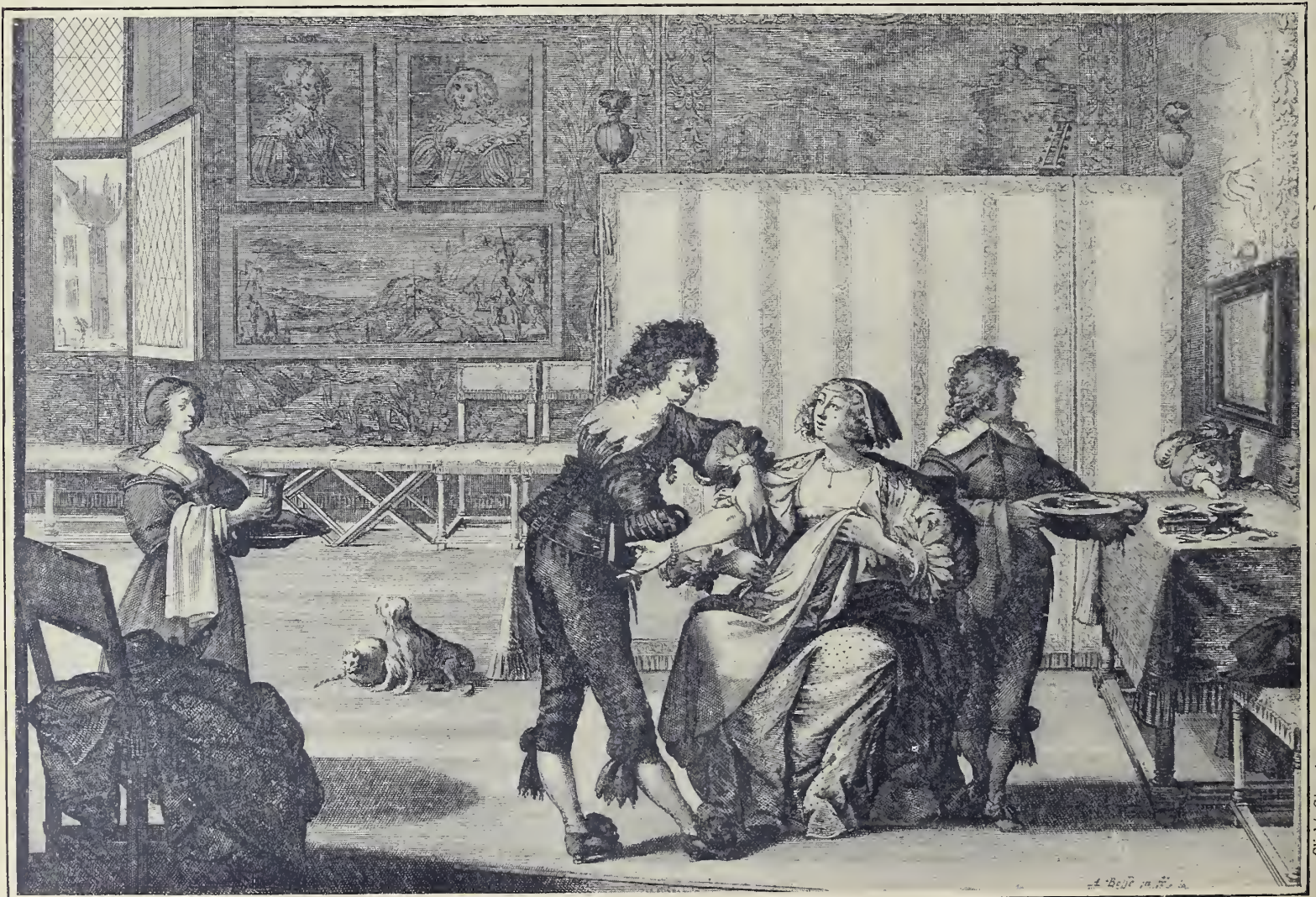
Je me suis efforcé de traduire littéralement. Telle était l'opinion *unanime* des Allemands sur les femmes françaises. La faute en est à nous autres qui écrivons, et aussi au public qui nous lit. On ne saurait s'accommoder en France de cette littérature sage, douce, paisible, de cette littérature de ménage et de famille qui charme les lecteurs anglais et allemands. Les femmes les plus vertueuses en France aiment à lire l'histoire des femmes qui leur ressemblent le moins. De là le ton et l'allure de nos romans et de nos comédies. Nous sommes obligés de prendre des *exceptions*, et de ces exceptions, à l'étranger, on fait la *règle*.

Et cependant, il y a dans la masse de la nation française autant de probité, d'honneur et de vertu que chez n'importe quel peuple de l'Europe. Les Allemands eux-mêmes, pen-

dant la guerre, furent obligés de nous rendre justice. Trois ou quatre ballons lancés de Paris tombèrent dans les lignes prussiennes. Les lettres saisies étaient aussitôt envoyées à Versailles, et des officiers d'état-major du grand quartier général étaient chargés de dépouiller la correspondance parisienne. Or, un journaliste allemand — c'était, je crois, M. Wachenhusen — a raconté, de la façon la plus curieuse, quelles avaient été les impressions de ces officiers prussiens lisant les lettres de Paris.

« Ces messieurs, écrivait-il, sont véritablement confondus. La plupart de ces lettres sont honnêtes, élevées, nobles et touchantes. Des maris écrivent à leurs femmes, et ils ont l'air de les aimer véritablement ; des mères écrivent à leurs enfants ; elles ont le cœur déchiré, et cependant supportent fermement cette épreuve. Il y a des lettres adressées par des fils à leurs pères, et ces lettres sont tendres, respectueuses ; de l'honneur et de la vertu chez des Français, chez des Parisiens ! C'est à n'y pas croire et cependant cela est.... Pourquoi donc les journaux et les romans français mettent-ils tant d'acharnement à essayer de prouver le contraire ? etc., etc. »

LUDOVIC HALÉVY.



LA VIE ET LES MŒURS AU XVII^e SIÈCLE. — LA SAIGNÉE. — Dessin et gravé par ABRAHAM BOSSE. (Cabinet des Estampes.)

Marie Mancini

Par ARVÈDE BARINE

I

Il était une fois un grand roi, dont le royaume était le plus beau du monde. Sa cour n'était que fêtes et plaisirs, et il n'y en avait point d'aussi galante ni d'aussi magnifique. Elle était jeune, car le roi était jeune, et tout respirait la jeunesse dans ce lieu enchanté. Tout respirait aussi l'amour. Cent beautés s'empressaient à plaire au prince, parce qu'il était roi et parce qu'il n'y avait point d'homme dans tous ses États qui fût aussi bien fait.

En ce temps-là, il y avait à la cour une vilaine moricaude que le premier ministre, qui était son oncle, y avait mise tout enfant pour y être élevée. Elle était laide, colère et sauvage, mais elle avait de l'esprit et faisait mille tours qui divertissaient le roi. Ce prince se plaisait tant à être avec elle, qu'enfin il ne put s'en passer et voulut l'épouser. La reine sa mère s'y opposa et sépara les deux amants, ce qui lui coûta de grandes peines et leur fit verser beaucoup de larmes. Après qu'elle eut réussi, la vilaine moricaude commit une foule d'extravagances et eut une foule d'aventures incroyables, au cours desquelles elle devint une belle personne. Un beau jour elle disparut et l'on n'a jamais pu savoir ce qu'elle était devenue.

Le conte de fées qu'on vient de lire s'est passé à la cour de France au milieu du XVII^e siècle. Le beau prince, c'est Louis XIV. La moricaude, c'est Marie Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Nous allons essayer de raconter ce roman royal¹.

Le 11 septembre 1647, à la veille de la Fronde, la cour de France vit arriver d'Italie

1. M. Chantelauze a publié en 1880 un volume excellent sur *Louis XIV et Marie Mancini*. Avant lui, Amédée Renée avait publié les *Nièces de Mazarin*.

trois petites filles et un petit garçon autour desquels les courtisans s'empressèrent jusqu'à l'indécence². Une Noailles était allée les chercher à Rome en grand équipage; une La Rochefoucault fut nommée leur gouvernante après l'avoir été du roi de France; la reine mère les éleva avec ses enfants, et ils eurent

arrivage de neveux et de nièces de la fameuse Éminence; encore trois Mancini et une Martinozzi. Une dernière Mancini arrive en 1655 avec un petit frère. Cela faisait en tout sept nièces et trois neveux, soit dix personnes à pourvoir de dots, d'alliances et d'emplois.

Quelques esprits percants, moins touchés de la gentillesse des enfants que de ce qu'ils promettaient de coûter à la France, prévirent avec chagrin le grand rôle qu'allait jouer cette belle, étrange et dangereuse famille, superstitieuse et sans religion, pétrie d'esprit et d'extravagance, ardente et extrême en tout, qui vivait entourée d'objets d'art, d'astrologues, d'animaux de toute espèce et d'écrivains. La beauté y était l'ordinaire, comme aussi la poésie, la musique et la galanterie. Les visages et les idées y avaient un tour singulier. L'art de séduire et de subjuguier y était naturel. Les goûts étaient restés italiens : élégants, raffinés, inquiétants. Pas une femme de la cour qui sût s'ajuster comme une Mazarine, qui s'entendit comme elle à orner un logis ou disposer une fête. Pas une qui eût autant de lecture et sût parler avec le même à-propos et la même justesse sur les sujets les plus divers, tenir une cour avec autant de discernement, de bonne grâce et, quand il le fallait, de hauteur. Pas une non plus qui fût aussi familière avec des idées dont on s'effarouchait hors de l'Italie; Marie Mancini, devenue comtesse Colonna, disait et écrivait, comme la chose du monde

Cliché Braun.



MARIE MANCINI.

Tableau de MIGNARD. (Musée de Berlin.)

en tout un train de princesses du sang. Ces petits étrangers portaient des noms italiens et obscurs : trois Mancini, une Martinozzi. Leurs mères étaient sœurs du cardinal Mazarin.

En 1655, la Fronde venant de finir, nouvel

Nous avons beaucoup mis à contribution ces deux ouvrages.

2. Voir, à propos de cette arrivée, le curieux ré-

la plus simple, qu'elle fuyait son honnête époux de peur qu'il ne se vengeât de ses frasques « à l'italienne », en l'empoisonnant. Il n'est jamais d'un bon effet de tenir de semblables expédients pour naturels. Il se forma douce-

cit que nous en a laissé un témoin. Mme de Motteville. Il a été reproduit par *Historia* dans son numéro 5.

ment autour des Mazarines une réputation équivoque, qui se changea en légende sinistre à la première occasion.

Hardies et hasardeuses, leur passion pour les aventures avait comme leur personne une saveur exotique. Elles ne les aimaient pas en héroïnes, à la manière des grandes dames de la Fronde; elles les aimaient en vraies aventurières qui ne craignent point de se commettre, et sont contentes pourvu qu'il leur arrive quelque chose. L'orgueil les aidait à s'en tirer, et, quand elles ne s'en tiraient pas, elles ne se laissaient point abattre; elles ne voyaient qu'un coup manqué dans ce qui aurait fait rentrer une autre sous terre, de honte et de confusion; c'était à recommencer, voilà tout.

Elles ne faisaient rien à demi. Deux d'entre elles, Laure Mancini, duchesse de Mercœur, et Anne-Marie Martinozzi, princesse de Conti, étaient nées avec des génies plus doux. Elles tournèrent à la dévotion et furent des saintes. A part ces deux exceptions, et peut-être aussi Laure Martinozzi, duchesse de Modène, on serait en peine de décider laquelle des autres était la plus débauchée. Ces Mazarines envisageaient la vie comme une partie où les sots seuls ne trichent point et dont l'enjeu est le plaisir, le plaisir défendu surtout, bien plus savoureux que l'autre. Le sens moral manquait à presque toute la famille; c'était un des traits distinctifs de la race. Mazarin n'en eut jamais: ses nièces ne surent pas davantage ce que c'était. Elles n'avaient pas d'âme, comme leur oncle.

Le cardinal était un rapace¹. On demeure épouvanté du monstrueux trésor qu'il amassa en moins de vingt ans, dans un temps où la guerre étrangère et les troubles civils ruinaient le pays. En toute occasion, son grand souci et sa principale occupation étaient de gagner de l'argent. Jeune et petit compagnon, il vécut du jeu et en vécut trop bien; ses ennemis ne se firent pas faute d'exploiter contre lui ce bonheur constant. Premier ministre, il vola la France sans se montrer délicat sur le choix des moyens. Il avait, comme Panurge, soixante et trois manières de se procurer de l'argent, dont la plus honnête était « par façon de larcin ». Ce que Mazarin faisait encore de plus honnête était de prendre dans les coffres du roi; cela valait mieux que de vendre les places, mieux que de « devenir le vivandier et le munitionnaire de l'armée », ainsi que Mme de Motteville l'accuse d'avoir fait en 1658, lors du siège de Dunkerque: — « Il faisait vendre, à ce qu'on a dit, le vin, la viande, le pain et l'eau, et regagnait sur tout ce qui se vendait. Il faisait la charge de grand maître de l'artillerie, et, depuis les dernières jusqu'aux premières, il profitait sur toutes. Les souffrances, par cette raison, furent grandes en ce siège². » Il vendait jusqu'à l'eau à nos soldats: ce trait dit tout. A force de pillage effréné, il laissa une fortune que Fouquet évaluait à cent millions, chiffre dont on ne sau-

rait mieux faire mesurer l'énormité pour l'époque qu'en rappelant que le budget de la France était alors de cinquante millions.

Il n'était pourtant pas méchant, mais il avait les instincts bas, et il en est de la bassesse comme de certaines matières colorantes, dont un grain jeté dans une cuve d'eau trouble et teinte toute l'eau. Ses qualités étaient salies par ce principe funeste. La nature lui avait fait de grands dons et il avait de belles parties de l'homme d'État, mais, selon l'énergique expression de Retz, « le vilain cœur paraissait toujours au travers ». Il avait une intelligence aiguë, un esprit vif, fertile en expédients, plein d'enjouement et de grâce; il était capable d'avoir de grandes vues et de les exécuter; il ne gardait point rancune des injures: il les oubliait, de même que les bienfaits; il était beau, aimable, insinuant, « il avait des charmes inévitables pour être aimé de ceux qu'il lui plaisait³ »; mais il était méprisable, méprisé et s'en moquait.

On ne sait à peu près rien des origines et de la première jeunesse de Mazarin. Il semble établi qu'il sortait de la lie du peuple; que son père avait fait une façon de petite fortune au service d'un Colonna; et que lui-même avait tâté de plusieurs métiers avant de devenir un *monsignore* à bas violets, l'un des quatre plus beaux prélats de Rome, déclare un de ses panégyristes⁴. Le reste n'est que ténèbres, contes en l'air, propos intéressés d'amis ou d'ennemis, jusqu'au moment où les circonstances, l'intrigue et le mérite en firent, tout jeune encore, l'un des négociateurs de la cour papale, puis un légat du saint-siège en France. On connaît la suite et comment, de la boue et de la nuit des débuts, jaillirent une puissance, un faste, un éclat, qui firent rechercher l'alliance du cardinal par les plus grands seigneurs et par des princes régnants. Ses nièces purent mesurer, en quittant Rome pour Paris, l'abîme entre hier et aujourd'hui, entre ce qu'elles quittaient et ce qu'elles trouvaient. Les Mancini laissaient derrière elles un père astrologue, les Martinozzi un père entièrement ignoré; toutes abandonnaient des existences humbles. Elles trouvèrent à Paris un oncle maître de la France, dont la maison militaire était semblable à celle du roi et commandée de même par la première noblesse du royaume. Elles trouvèrent des palais, des millions, un train royal. Elles s'installèrent dans ce nouvel état avec l'aisance de filles que rien n'étonna jamais, et prirent un essor qui fixa sur elles les yeux de l'Europe. Le rayonnement de la famille Mazarin ne saurait mieux se comparer qu'à un feu de Bengale, car il en eut la soudaineté, l'éclat étrange et la courte durée. C'est trop peu de dire que ces flammes éblouissantes illuminèrent la France; leur lueur s'étendit fort au delà de nos frontières, sur tout l'Occident, et attira aux pieds des sirènes italiennes des princes du Midi et du Nord, de l'Est et de l'Ouest; puis le feu s'éteignit brusquement. Des scandales bruyants, des dis-

grâces, des ruines, l'exil, la mort, s'abattirent sur la bande ambitieuse et l'anéantirent, non toutefois avant qu'elle ait eu le temps de mêler son sang aux plus nobles de l'Europe.

Nous avons choisi Marie Mancini entre les sept cousines, parce qu'elle a failli être reine de France. Elle aurait mérité même sans cela d'être prise pour type de la race, car elle représente la moyenne de la moralité mazarine, à égale distance des saintes et des scélérates, de la princesse de Conti et d'Olympe Mancini, comtesse de Soissons. Déduction faite des saintes, Saint-Simon disait de Marie en la comparant au reste: « C'était une folle, et toutefois la meilleure de ces Mazarines. » Saint-Simon l'avait bien jugée.

II

Dans le second convoi de neveux et de nièces que Mazarin manda d'Italie, celui de 1655, se trouvait une créature de treize à quatorze ans, qui parut à la cour un prodige de laideur. Elle était noire et jaune, dégingandée et décharnée. Elle avait un cou et des bras qui n'en finissaient plus. Sa bouche était grande et plate, ses yeux noirs étaient durs et il n'y avait nul charme, ni espoir de charme, dans toute sa personne. L'esprit était à l'avenant. « Elle l'avait hardi, écrit Mme de La Fayette⁵, résolu, emporté, libertin et éloigné de toute sorte de civilité et de politesse. » Au milieu de ses sœurs et de ses cousines, elle semblait une bête sauvage, efflanquée, hérissée, prête à mordre. Ce laideron était Marie Mancini.

Sa mère en avait mauvaise opinion. Mme Mancini mourut à Paris en 1656. Avant d'expirer, elle recommanda ses enfants à son frère le cardinal, « et lui dit surtout qu'elle le priait de mettre en religion sa troisième fille, qui s'appelait Marie, parce que celle-là lui avait toujours paru d'un mauvais naturel, et que feu son mari, qui avait été un grand astrologue, lui avait dit qu'elle serait cause de beaucoup de maux⁶. » Mme Mancini jugeait trop sévèrement sa moricaude, et ce bon M. Mancini aurait mieux fait de lire dans les astres qu'il fallait enfermer Olympe. Mazarin, qui avait pourtant foi aux horoscopes, ne crut point à celui de son beau-frère et garda Marie à la cour. Il ne tarda pas à s'en repentir.

Cette fille qu'on nous peint si rude était une vraie femme du Midi, tout flamme, passion et emportement. Le feu ne tarda pas à lui sortir de partout. Ses grands yeux noirs en lancèrent et en parurent adoucis. Sa physiologie s'éclaira. Sa voix prit des accents chauds qui remuaient, ses moindres gestes trahirent l'ardeur impétueuse de tout son être. En même temps, son esprit s'affina au contact d'une société polie. Elle avait quitté Rome sachant par cœur les poètes italiens, y compris l'Arioste. Elle sut bientôt par cœur les poètes français. Corneille la transporta. Gomberville, La Calprenède, Scudéry l'enivrèrent. La littérature héroïque et la littérature amou-

1. La réputation de Mazarin s'est beaucoup relevée de nos jours. (Voir les beaux travaux de M. Chéruel.) Aussi est-il bon de faire remarquer que, dans cette étude, nous n'avons pas à apprécier l'œuvre poli-

tique du ministre, mais seulement le caractère de l'homme, et que nous devons le montrer tel qu'il apparaissait aux contemporains.

2. *Mémoires de Mme de Motteville.*

3. *Mémoires de Bussy.*

4. Le bénédictin Th. Bonnet.

5. *Histoire de Madame Henriette d'Angleterre.*

6. *Mémoires de Mme de Motteville.*

reuse était également son fait : l'une lui montait à la tête ; l'autre lui pâmaît délicieusement le cœur. Elle aimait les arts. Elle était fascinée par l'astrologie qu'elle avait étudiée et à qui elle demandait conseil dans les circonstances critiques. Elle avait en tout un je ne sais quoi de dévorant et de dévoré qui troublait. Elle stupéfia la cour par ses cris, ses sanglots, ses torrents de larmes pendant la maladie qui faillit enlever Louis XIV en 1658. Il n'y eut plus pour elle ni étiquette ni bienséances. Elle s'abandonnait à la face du ciel à un désespoir farouche et « se tuait de pleurer ».

On le remarqua d'autant plus que sa famille

sa mère ; avec une fille de jardinier ; avec une duchesse de grande et longue expérience, Mme de Châtillon. Il avait été amoureux. Il n'avait jamais été aimé, peut-être parce qu'il était encore timide avec les femmes ; c'était un jeune homme qui rougissait et pâlisait, qui tremblait quand une jolie fille lui prenait la main. Il pleurait facilement, de ces larmes qui viennent des nerfs et que la vieillesse lui rapporta : « Il lui prend quelquefois des pleurs dont il n'est pas le maître », disait Mme de Maintenon à une de ses confidentes, en 1705. La pensée qu'il avait enfin excitée une grande passion, un de ces amours immenses qu'il avait plus qu'homme au monde

cour « comme le roi des abeilles⁵ ». Adroit aux exercices du corps, il avait reçu de ce côté une éducation soignée, dansait et montait à cheval à merveille. Mazarin ne lui avait rien fait apprendre du reste. Louis XIV, de son aveu même, était de la plus profonde ignorance et il n'était justement pas de ces gens qui devinent. Il ne savait que ce qu'il avait appris, et le cardinal le tenait à jouer avec ses nièces ; il ne savait donc rien. Ses idées ne se réveillaient point sans être stimulées, et personne n'avait pris cette peine ; elles dormaient donc encore à vingt ans. Il portait au fond de lui-même les germes des grandes qualités qui firent un grand monarque d'un esprit né



LE ROI ENTRE A DUNKERQUE (29 JUIN 1658.) — Gravure de THIBAUT, d'après VAN DER MEULEN ET LE BRUN. Musée de Versailles.)

prenait l'événement d'une autre façon, infiniment plus mazarine. Le cardinal cachait ses trésors, déménageait ses meubles et faisait la courbette aux amis de Monsieur, frère du roi et héritier présomptif de la couronne. Olympe, dont la tendre liaison avec le roi avait prêté à tant de commentaires, jouait tranquillement aux cartes ; un prince qui allait mourir devenait inutile et ne l'intéressait plus. Quand Louis XIV, contre toute attente, entra en convalescence, « tout le monde, dit Mme de La Fayette, lui parla de la douleur de Mlle de Mancini ». Mme de La Fayette ajoute finement : « Peut-être, dans la suite, lui en parla-t-elle elle-même. »

Le roi avait vingt ans. Il avait eu des aventures : avec Mme de Beauvais, surnommée Cateau la Borgnesse, femme de chambre de

1. Mémoires de Mlle de Montpensier.

le sentiment de lui être dus, ne pouvait le laisser indifférent. Il regarda davantage Marie Mancini et la trouva fort embellie. Il lui parla « avec application² », et fut emporté comme une paille par l'ouragan.

Il l'aima d'abord parce qu'elle le voulait. Il l'aima ensuite de lui-même, par un motif noble, parce qu'il sentit en elle un esprit supérieur, au contact duquel le sien s'ouvrait à des horizons inconnus. Pour bien comprendre ce qui se passa en lui, il faut oublier un instant le Louis XIV qui nous est familier, le roi-soleil assuré dans son rôle d'astre, pour nous souvenir de ce que la nature et l'éducation l'avaient fait à vingt ans.

Sa bonne mine est célèbre. Elle était accompagnée d'une grâce majestueuse et naturelle qui le faisait distinguer au milieu de sa

2. Mémoires de Mme de Motteville.

médiocre, mais ces germes n'avaient jamais eu ni air ni lumière pour éclore. Marie Mancini devint son amie, et ce fut comme une irruption de soleil dans un lieu fermé et obscur. Il apprit et comprit plus de choses en six mois, qu'il ne l'avait fait depuis qu'il était au monde.

Elle lui ouvrit le monde des héros : héros d'amour, héros de constance et d'abnégation, héros de gloire. Elle lui révéla les sentiments grands ou subtils, passionnés ou nobles, qui donnent son prix à la vie. Elle lui reprocha son ignorance et se fit son précepteur, lui apprenant l'italien, lui remplissant les mains de poésies, de romans et de tragédies, lui lisant elle-même vers et prose de sa voix amoureuse, avec des intonations qui berçaient ou grisaient. Elle l'accoutuma aux entretiens

5. Mémoires de Saint-Simon.

sérieux avec les hommes d'âge et de mérite, le piqua d'émulation et l'aida à acquérir la noblesse du tour et la justesse de l'expression. Il lui dut aussi le peu qu'il eut de goût pour les arts. Il lui dut plus que tout cela ensemble. Elle lui fit honte d'être sans ambition, sans rêves bons ni mauvais, sans désirs plus hauts que le choix d'un costume ou d'un pas de ballet, le fit souvenir enfin qu'il était roi et lui donna l'idée d'être un grand roi. Il n'oublia jamais la leçon.

Le sentiment qu'il éprouva pour elle se ressentit de ce rôle d'Égérie. Au début, avant que Marie se fût instituée son précepteur, l'inclination du roi ressemblait à toutes les inclinations entre très jeunes gens. Elle en a raconté la naissance avec beaucoup de grâce, dans un écrit intitulé *Apologie*¹ : « La manière familière avec laquelle je vivais avec le roi et son frère était quelque chose de si doux et de si affable, que cela me donnait lieu de dire sans peine tout ce que je pensais, et je ne le disais pas sans plaisir quelquefois. Il arriva de là qu'ayant fait un voyage à Fontainebleau avec la cour², que nous suivions partout où elle allait, je connus au retour que le roi ne me haïssait pas, ayant déjà assez de pénétration pour entendre cet éloquent langage qui persuade bien plus sans rien dire que les plus belles paroles du monde. Il se peut faire aussi que l'inclination particulière que j'avais pour le roi, en qui j'avais trouvé des qualités bien plus considérables et un mérite beaucoup plus grand qu'à pas un autre homme de son royaume, m'eût rendue plus savante en cette matière qu'en toute autre. Le témoignage de mes yeux ne me suffisait pas pour me persuader que j'avais fait une conquête de cette importance. Les gens de cour, qui sont les espions ordinaires des actions des rois, avaient, aussi bien que moi, démêlé l'amour que Sa Majesté avait pour moi, et ils ne me vinrent que trop tôt confirmer cette vérité par des devoirs et des respects extraordinaires. D'ailleurs, les assiduités de ce monarque, les magnifiques présents qu'il me faisait, et, plus que tout cela, ses langueurs, ses soupirs et une complaisance générale qu'il avait pour tous mes désirs, ne me laissèrent rien à douter là-dessus. »

Des langueurs, des soupirs, des présents : tel était alors le langage courant de l'amour, et il n'y a rien, jusqu'ici, qui distingue cette passion d'une autre du même temps. Encore quelques semaines, et le jeune prince fut subjugué par un sentiment ardent et complexe où il entraînait de la tendresse, de la reconnaissance, de l'admiration, de la soumission, de la confiance de l'élève pour son maître et de l'attrait particulier que la femme du Midi exerce sur l'homme du Nord. Marie Mancini attisa le feu par les moyens violents qui convenaient à son caractère. Elle s'attacha aux pas du roi, ne le quitta plus, l'obséda

et sut lui rendre l'obsession douce, puis nécessaire. Au palais, elle semblait son ombre, et lui n'avait d'yeux et d'oreilles que pour elle. La cour voyageait-elle, Mlle Mancini abandonnait les dames et les carrosses, montait à cheval et s'en allait par monts et par vaux avec son paladin. Il n'y avait plus alors pour eux hiver ni été, vent, pluie, ni froidure ; ils étaient ensemble, c'était assez, c'était tout. Elle l'accoutuma à tout lui dire, ce qu'il pensait, ce qu'il avait appris ou entendu, ses affaires, ses projets. De là à la consulter sur tout, il n'y avait qu'un pas, et ce pas fut vite franchi. Maîtresse du cœur et de l'esprit du roi, et maîtresse absolue, Marie Mancini songea à tirer parti de son pouvoir. Elle leva les yeux vers le trône de France et ne le jugea pas trop haut. Elle laissa entendre qu'il ne lui semblait point inaccessible et ne fut pas rebutée. Après le roi, deux personnes seulement avaient voix au chapitre : l'une était la reine mère, l'autre le cardinal Mazarin. Pour apprécier ce que Marie avait à en attendre, soit en appui, soit en résistance, il faut jeter un coup d'œil sur les relations entre ces deux personnes et sur le chemin parcouru par la famille mazarine depuis son entrée en France.

III

À l'avènement de Louis XIV, le 14 mai 1645, la situation de Mazarin en France était des plus précaires. Le feu roi l'avait mis du Conseil de régence, mais la régente le haïssait parce qu'il était créature de Richelieu. Il feignit de quitter la partie, annonça son départ pour Rome, et cependant essaya ce que pourraient pour lui ses grâces italiennes. Les circonstances lui traçaient son plan. Anne d'Autriche avait le pouvoir ; il fallait s'insinuer dans le cœur d'Anne d'Autriche, et d'une telle façon que la reine n'eût rien à refuser à la femme. Mazarin se mit à l'œuvre.

La reine mère venait de passer la quarantaine. Elle était coquette, mais d'une coquetterie romanesque et précieuse, qui lui faisait placer au-dessus de tout les conversations galantes, les regards langoureux et les petits soins. Mme de Chevreuse, la confidente de sa jeunesse, assurait que l'aversion avec laquelle la reine avait éconduit le cardinal Richelieu venait de ce qu'il était « pédant en amour » ; défaut insupportable en effet et dont peu de femmes prennent leur parti. Les lettres de Mazarin montrent d'autre part que les petits soins gardèrent toujours leur prix aux yeux de la reine. Vieux tous deux, et lui très gouteux, très occupé par le traité des Pyrénées, il lui fait encore de petits cadeaux comme à une jeune pensionnaire. « Je vous envoie, lui écrit-il de Saint-Jean-de-Luz, une boîte avec dix-huit éventails qu'on m'a envoyés de Rome... Vous recevrez aussi quatre paires de gants que ma sœur m'a envoyées dans un paquet ».

Mazarin fit son profit de la déconvenue de Richelieu. Il ne fut pas pédant. Il parut follement épris et anéanti par le sentiment de son indignité. Il se fondit de tendresse et demeura plus petit que l'herbe devant sa déesse. Il fut plus insinuant que pressant, plus soumis qu'insinuant, plus aimable que soumis.

Il réussit.

Ce qu'il sut être dans le succès, sa *Correspondance* avec Anne d'Autriche nous l'apprend. Pendant un de ses exils de la Fronde, la reine termine par ce cri de passion une lettre qu'elle lui adresse : « Jusqu'au dernier soupir ; adieu, je n'en puis plus. » Il laissait des souvenirs inoubliables. Elle lui écrit, à cinquante-huit ans : « Votre lettre m'a donné une grande joie ; je ne sais si je serai assez heureuse pour que vous le croyiez. Si j'avais cru qu'une de mes lettres vous eût autant plu, j'en aurais écrit de bon cœur, et il est vrai que de voir les transports avec [lesquels] on les reçut et je les voyais lire, me faisait souvenir d'un autre temps, dont je me souviens presque à tout moment, quoi que vous en puissiez croire. Si je pouvais aussi bien faire voir mon cœur que ce que je vous dis sur ce papier, je suis assurée que vous seriez content, où vous seriez le plus ingrat homme du monde, et je ne crois pas que cela soit³. » Les lettres de Mazarin sont du même ton : « Mon Dieu ! que je serais heureux et vous satisfaite, si vous pouviez voir mon cœur, ou si je pouvais vous écrire ce qu'il en est, et seulement la moitié des choses que je me suis proposé. Vous n'auriez pas grand-peine, en ce cas, à tomber d'accord que jamais il n'y a eu amitié approchante à celle que j'ai pour vous. Je vous avoue que je ne me fusse pu imaginer qu'elle allât jusqu'à m'ôter toute sorte de contentement, lorsque j'emploie le temps à autre chose qu'à songer à vous⁴. » Il savait l'étendue de son empire et se plaisait à la constater. « Si vous étiez plus près de la mer, je crois que vous y auriez plus de plaisir ; j'espère que cela sera bientôt⁵. » La mer, c'était lui, dans leur langage de convention. Quel triomphe intérieur dut éprouver ce parvenu, quel chatouillement de vanité, quel délicieux sentiment de force, le jour où il tint à sa discrétion une des plus orgueilleuses princesses qui furent jamais !

Beaucoup de contemporains les ont cru mariés secrètement. Il n'y avait pas d'obstacle absolu, Mazarin étant cardinal laïque. En l'absence de toute preuve, les historiens se sont divisés et ne se mettront jamais d'accord. Les uns font valoir la dévotion de la reine, qui ne se serait point accommodée d'un amant. Les autres font valoir son orgueil qui ne se serait point accommodé d'un beau-père bonnetier. Des deux côtés on s'appuie sur les écrits du temps, et la balance serait égale si les partisans du mariage ne disposaient d'un argument d'un grand poids. Les premiers temps passés, Mazarin cessa de se gêner avec la reine. Les empressements et les caresses se mêlèrent de rudesses et de négligences qui

1. Le titre complet est *Apologie ou les Véritables Mémoires de Madame Marie Mancini, comtesse de Colonna, écrits par elle-même* (Leyde, 1678). L'authenticité de l'*Apologie* a été contestée. M. Chantelauze se prononce en sa faveur.

2. Août-septembre 1658. Louis XIV était tombé malade à la fin de juin.

3. Lettre du 50 juillet 1660.

4. Lettre écrite de l'exil, le 11 mai 1651.

5. Lettre de Saint-Jean-de-Luz, le 11 août 1659.

sentaient le mari. Il se montra tel qu'il était, grondeur et désagréable. « Jamais, dit sa nièce Hortense, personne n'eut les manières plus douces en public et si rudes dans le domestique¹. » Anne d'Autriche passa du Mazarin obséquieux et souriant du public au Mazarin bourru du domestique. Il faut avouer que ces choses-là donnent à penser.

Quoi qu'il en soit, l'affection de la reine pour Mazarin était si profonde, qu'elle y puisa la force de le défendre envers et contre tous, elle naturellement indolente. Elle était hors d'elle quand il s'éloignait : « Ses sens sont tous effarés, » dit un libelle du temps², et c'est l'expression juste. Nous n'avons pas à rappeler ici les luttes de la Fronde et combien de fois Mazarin aurait succombé sous la haine et le mépris public sans le dévouement et la fidélité de la reine. Il ne fut sauvé que par les prodiges de l'amour, et il le sentit. On conçoit ce qu'une pareille pensée inspire de confiance à l'homme sauvé. Mazarin marcha désormais sur les nuages. A bas l'humilité ! Place au souverain de la France ! Il se rattrapa d'avoir rampé et ne tarda guère à penser, comme sa nièce Marie, que rien n'était trop haut pour les siens ; rien, pas même le trône de France. Il avait du reste eu l'adresse de donner à Louis XIV des beaux-frères dont il n'eût pas à rougir.

L'aînée des Mancini, Laure, avait épousé en 1651 le duc de Mercœur, petit-fils d'Henri IV et de la belle Gabrielle. L'année suivante, Anne-Marie Martinozzi épousait le prince de Conti, frère du grand Condé et prince du sang. Ce fut ensuite le tour de la seconde Martinozzi, devenue en 1655 duchesse de Modène. En 1657, Olympe Mancini se maria au prince Eugène de Carignan, comte de Soissons, de la maison de Savoie. Elle avait rêvé, elle aussi, la couronne de France et paru un instant la toucher du bout du doigt. En fille pratique, elle tourna court en voyant que le roi ne se déclarait pas. Son oncle l'avait aidée de son mieux et n'avait pas renoncé sans peine à la faire monter sur le trône ; « mais tous les faiseurs d'horoscopes l'avaient tellement assuré qu'elle ne pourrait y parvenir, qu'il finit par en perdre la pensée³. » La belle Hortense était encore fille, mais assaillie de prétendants princiers.

Le cardinal avait été moins heureux avec ses neveux. Sur les trois, deux étaient doués à miracle ; ils moururent jeunes. Le troisième, que son oncle fit duc de Nevers, était un bel esprit très braque, un bon à rien.

On pouvait se passer des garçons. La famille avait jeté par les filles assez d'ancres solides pour se croire assurée contre toutes les tempêtes. Au comble de splendeur où elle était parvenue, le coup de fortune rêvé par Marie Mancini n'avait rien d'impossible. La cour ne l'aurait même pas jugé extraordinaire, puisqu'elle avait cru au mariage d'Olympe avec le roi. Marie se disait que la reine mère ferait en ceci, comme en tout le

reste, la volonté du cardinal. Quant à son oncle, le moyen de supposer qu'il ne serait pas content d'avoir le roi pour neveu.

IV

En effet, son oncle ne demandait pas mieux ; il aurait fallu que Mazarin fût un saint pour



Cliché Giraudon.

LOUIS XIV, JEUNE.

Dessin de LE BRUN. (Musée du Louvre.)

ne pas être tenté, et il n'était pas un saint. D'autre part, il n'était pas un songe-creux, capable de renoncer aux avantages solides pour l'amour d'une vaine gloire. Il avait le pouvoir et l'argent ; il entendait les garder, et l'élévation de sa nièce au trône de France ne l'aurait point du tout consolé de leur perte. C'est une idée qu'il faut avoir sans cesse présente à l'esprit pour se démêler dans le jeu compliqué joué par le cardinal durant la crise. M. de Brienne⁴ a indiqué la situation avec une justesse parfaite lorsqu'il a dit dans ses *Mémoires* : « Quoi que m'ait pu dire cette Éminence, si le mariage de Sa Majesté eût pu se faire avec sa nièce et que son Éminence y eût trouvé ses sûretés, il est certain qu'elle ne s'y serait pas opposée. » Y trouver ses sûretés : tout était là. Ambitieux et sans scrupules, mais sagace : tel était l'oncle. C'était à la nièce à ne pas l'effaroucher. Par malheur pour son rêve, Marie Mancini était incapable de prudence. Elle était trop fantasque et trop emportée pour être astucieuse.

On a vu que la passion du roi pour Mlle Mancini avait éclaté pendant un séjour de la cour à Fontainebleau. La reine mère en prit ombre et « la vénérable qualité de nièce⁵ » ne put l'empêcher d'exprimer ses sentiments avec assez de liberté pour que l'oncle n'en ignorât. Le cardinal perdait prise sur elle dès qu'il s'agissait du roi. Les souvenirs inoubliables étaient oubliés, et Mazarin trouvait en face de lui une grande princesse, aussi hautaine, aussi orgueilleuse de sa race et de

son sang que s'il n'avait jamais été pour elle qu'un ver de terre. Elle parla donc et parla haut, mais inutilement, « parce que la passion du roi jusqu'alors avait été comme protégée par le ministre ». Marie eut le champ libre et défendit son amour à la façon d'une louve qui défend ses petits. Elle rôdait autour du roi, prête à mordre, son visage brun et sauvage illuminé par la passion. Les contemporains disent qu'elle était transfigurée par l'expression touchante et terrible de toute sa personne.

Cependant des négociations étaient engagées pour marier Louis XIV avec une princesse de Savoie. Cette alliance souriait au cardinal parce que la reine de France se serait trouvée cousine de sa nièce Olympe. Il laissa cependant à Marie toutes ses chances et l'emmena à Lyon, où devait avoir lieu l'entrevue. La cour se mit en chemin le 26 octobre 1658. Marie a raconté dans l'*Apologie* ses émotions en partant pour la grande bataille : « Il vint une tempête qui troubla pour quelque temps la douceur de ces jours, mais elle passa bientôt. On parla de marier le roi avec la princesse Marguerite de Savoie ;... et cela obligea la cour de faire le voyage de Lyon. Cette nouvelle était capable de donner bien du trouble et de la peine à un cœur. Je le laisse à penser à ceux qui ont aimé, quel tourment ce doit être, la crainte de perdre ce qu'on aime extrêmement, surtout quand l'amour est fondé sur un si grand sujet d'aimer ; quand, dis-je, la gloire autorise les mouvements du cœur, et que la raison est la première à le faire aimer. »

Elle lutta vaillamment. Elle fit la route de Paris à Lyon presque entièrement à cheval, côte à côte avec le roi, qui lui parlait « le plus galamment du monde⁶ ». Le soir, à la couchée, nouveau tête-à-tête. Ils causaient quatre à cinq heures de suite, avec l'abondance intarissable des amoureux. Ils jouaient ensemble, dansaient ensemble, mangeaient ensemble, pensaient ensemble. C'était plus que de l'obsession ; c'était de la possession, c'était l'un des exemples les plus curieux que nous offre l'histoire de l'ancantissement d'une personnalité dans une autre, sans le secours des moyens scientifiques employés de nos jours. Il ne restait plus, à ce qu'il semblait, une seule chance au roi de se résoudre par lui-même, une seule possibilité de faire une réflexion qui ne lui fût pas suggérée, d'avoir un sentiment qui ne lui fût pas commandé.

On arriva à Lyon dans ces dispositions. La reine mère était triste. Le mariage de Savoie lui déplaisait — elle souhaitait l'infante d'Espagne — et elle redoutait les entreprises de « cette fille » si l'affaire manquait. Mazarin était paisible, car il avait de quoi rompre le mariage de Savoie si l'envie lui en prenait. Il avait trouvé à Mâcon l'envoyé d'Espagne, Pimentel, chargé d'offrir l'infante à Louis XIV, et il l'avait caché, se réservant de le produire au bon moment. La comédie fut si adroite-

1. *Mémoires de la duchesse de Mazarin*. Ces *Mémoires* passent pour avoir été écrits par Saint-Réal sous l'inspiration et, peut-être, la dictée d'Hortense.

2. *L'Exorciste de la Reine*.

3. Mme de Lafayette, *Histoire de Madame Henriette*.

4. Loménie, comte de Brienne, *Mémoires sur*

les règnes de Louis XIII et de Louis XIV.

5. *Mémoires de Mme de Motteville*.

6. *Mémoires de Mlle de Montpensier*.

ment préparée et si parfaitement jouée, que les contemporains y furent trompés et crurent à l'apparition providentielle de Pimentel à Lyon, pendant l'entrevue avec la princesse de Savoie. M. Chantelauze a découvert que la Providence, en cette occasion, avait une robe rouge et un fort accent italien. Les preuves en sont aux archives du Ministère des affaires étrangères. On peut supposer sans trop de hardiesse que Mazarin avait eu les yeux ouverts, durant le voyage, sur les progrès éclatants de sa nièce Marie, et que ceux-ci ne furent pas sans influence sur le coup de théâtre de l'envoyé espagnol. Quant à vouloir préciser les réflexions de l'Éminence, entre Mâcon et Lyon, on y perdrait sa peine.

On sait seulement qu'il garda son secret et que son carrosse fut le premier au-devant de la cour de Savoie. La reine suivait avec son fils. Marie Mancini fut laissée au logis, où elle se rongea, bien éloignée pourtant de deviner ce qui se passait sur la route d'Italie. Les deux cours s'étaient jointes et la princesse Marguerite de Savoie était apparue à la nôtre dans l'éclat d'une laideur sans ressources qui blessa tous les yeux, — excepté ceux du roi. Louis XIV s'éprit au premier coup d'œil. Il avait reconstruit sa liberté dès que le regard impérieux de Mlle Mancini avait cessé de

peser sur lui. Qu'on l'explique comme on voudra, c'était une fascination, qui s'évanouit avec la charmeuse. L'amant éperdu disparut soudain; il resta un honnête jeune homme à qui l'on présente une fiancée et qui n'est pas difficile, parce qu'il a très envie de se marier. Le roi monta dans le même carrosse que la princesse et lui parla confidemment de ses mousquetaires et de ses gendarmes. Elle lui répondit sur le même ton. Ils avaient l'air de s'être vus toute leur vie, et Marie était oubliée. La duchesse de Savoie contemplait ce tableau avec ravissement, la cour de France demeura ébahie et la reine mère consternée.

La soirée de cette curieuse journée fut agitée. La reine mère, hantée par la laideur de la princesse, railla son fils, pria, raisonna, pleura et reçut pour réponse « qu'il la voulait¹ » et « qu'enfin il était le maître ». Elle recourut au cardinal qui lui répliqua très froidement « qu'il ne se mêlait point de cela... que ce n'était pas là ses affaires ». Elle demanda au Ciel de lui être secourable et fit prier dans les couvents de Lyon pour la rupture du mariage. Elle oubliait, dans son trouble, qu'elle avait sous la main un auxiliaire plus puissant que les moines et nonnettes de tout un royaume, et qu'il suffisait de déchaîner Marie Mancini pour précipiter la

pauvre petite princesse Marguerite dans le néant. Si la reine n'y songeait point, Marie y songeait pour elle. L'exécution ne fut pas longue.

Elle avait guetté le retour des carrosses et s'était jetée sur la grande Mademoiselle pour savoir ce qui s'était passé. Résignée et plaintive, elle était perdue. Elle fut assez hardie pour être jalouse² et, le soir même, le roi eut sa scène. « N'êtes-vous pas honteux, lui dit-elle d'abord, que l'on vous veuille donner une si laide femme³ ? » Puis ce fut un orage de reproches, de moqueries sur sa « bossue », de mille paroles violentes, éloquentes, impudentes et brûlantes, qui laissèrent le roi tout étourdi. Le lendemain, il parut avoir oublié la présence de la princesse. Marie Mancini « reprit son poste ordinaire », et tous deux régalerent la cour de Savoie du spectacle de leur bruyante passion. Mazarin termina ces scènes indécentes en produisant son envoyé espagnol et en rompant avec la Savoie. Voici en quels termes Marie raconte sa victoire : « Comme mon mal était violent, il eut le destin des choses violentes : il ne dura pas longtemps, et ce mariage du roi se rompit avec la même promptitude qu'il avait été entamé... Leurs Altesses s'en retournèrent en Savoie, et mon âme reprit en même temps sa première tranquillité⁴. »

1. *Mémoires de Mme de Motteville.*
2. *Ibid.*

3. *Mémoires de Mlle de Montpensier.*
4. *Apologie.*

ARVÈDE BARINE.

(A suivre.)



J'ai été pendant dix ans excédé d'entendre les gens du monde me parler de l'épigramme, de la chanson, de l'épître, des vers que Champcenetz avait faits, du mot charmant qu'il avait dit, du sarcasme sanglant qu'il s'était permis, de la plaisanterie dont il était l'auteur, etc., etc.

Vivant intimement avec lui, je savais à n'en pas douter qu'il ne faisait presque rien, et ce presque rien avait toujours besoin d'être corrigé, pour une bonne raison, c'est qu'il ne savait pas un mot de latin, médiocrement le français et ridiculement l'orthographe. Les gens de lettres parlaient à leur tour de son esprit; ils disaient qu'il était plein de *trait*, et que sa *causerie* était fort remarquable. On lui faisait honneur d'une infinité de bons mots que d'autres avaient déjà dits. Jamais une telle audace à prendre le bien d'autrui dans ce genre, une telle persévérance à colporter

l'esprit des autres, tout cela servi d'un bégaiement qui le servait à miracle. Le chevalier de Boufflers a sur la conscience un coup d'épée que le vicomte de Roncherolles donna à Champcenetz pour la chanson des *Jeunes Gens* que Boufflers avait faite; et j'ai vu Champcenetz dans son lit, trouvant très simple d'avoir un coup d'épée, bien à lui, pour des vers qui n'étaient pas de lui. De même que la chanson des *Dettes* du marquis de Louvois, où Champcenetz n'eut d'autre part que de substituer le mot Louvois à celui de Gramont :

De Gramont (*Louvois*) suivant les leçons,
Je fais des chansons et des dettes.

De même que l'épigramme contre Mme de Sainte-Armande. Elle est de Rivarol, qui avait fini par la lui céder, parce que l'autre la lui avait prise, et croyait très sérieusement, dans les derniers temps, l'avoir faite. Il a soutenu un jour à Florian, cet homme de bien, ce digne littérateur, qu'il avait fait je ne sais laquelle de ses romances. Nous nous promenions le soir au Palais-Royal, par une belle soirée d'automne. L'auteur d'*Estelle* fut

de très mauvaise composition et défendit son bien très sévèrement. « Eh bien! dit Champcenetz, n'en parlons plus; j'ai... j'ai...rais dû la faire, car elle ne vaut pas grand-chose et je l'aime beaucoup. » Le fait est qu'avec une figure qui prêtait au rôle qu'il avait adopté, il avait quelques saillies, et de temps en temps du bonheur. Il hasardait tout, retenait tout, prenait tout; il était doué d'une gaieté intarissable, et je me sers de ce mot *doué*, qui n'est pas ici dans sa place, parce qu'il rend mon idée : cette gaieté était son esprit. Elle ne l'a pas abandonné devant Foucher-Tinville; elle a résisté à son tribunal et à ses jugements. Sa malice était infatigable et universelle, quoique homme d'honneur et incapable d'une noirceur sérieuse et réfléchie. Il n'était jamais si plaisant que quand il s'attaquait à sa famille ou à lui-même; car, pour dire un bon mot, il se serait couvert de ridicule avec délices : et ce n'est pas merveille qu'on ait beaucoup ri d'un homme pendant sa vie, qui, avant d'en sortir, monté sur le char où Robespierre entassait ses victimes, cria au bourreau : « Mène-moi bien, je te donnerai pour boire. »

COMTE DE TILLY.



Mémoires du général baron de Marbot

CHAPITRE XX (suite.)

Arrivé à Paris, Augereau fut nommé capitaine et envoyé dans la Vendée, où il sauva, par ses conseils et son courage, l'armée de l'incapable général Ronsin, ce qui lui valut le grade de chef de bataillon. Dégoûté de combattre contre des Français, Augereau demanda à aller aux Pyrénées et fut envoyé au camp de Toulouse, commandé par mon père, qui, très satisfait de sa manière de servir, le fit nommer adjudant général (colonel d'état-major) et le combla de marques d'affection, ce qu'Augereau n'oublia jamais. Devenu général, il se distingua dans les guerres d'Espagne, puis en Italie, principalement à Castiglione.

La veille de cette bataille, l'armée française, cernée de toutes parts, se trouvait dans la position la plus critique, lorsque le général en chef Bonaparte convoqua un conseil de guerre, le seul qu'il ait jamais consulté. Tous les généraux, même Masséna, opinèrent pour la retraite, lorsque Augereau, expliquant ce qu'il fallait faire pour sortir d'embarras, termina en disant : « Dussiez-vous tous partir, je reste, et, avec ma division, j'attaque l'ennemi au point du jour. » Bonaparte, frappé des raisons qui venaient d'être produites par Augereau, lui dit : « Eh bien ! je resterai avec toi ! » Dès lors, il ne fut plus question de retraite, et le lendemain, une éclatante victoire, due en grande partie à la valeur et aux belles manœuvres d'Augereau, rallierait pour longtemps la position des armées françaises en Italie. Aussi, lorsque quelques jaloux se permettaient de gloser contre Augereau en présence de l'Empereur, il répondait : « N'oublions pas qu'il nous a sauvés à Castiglione. » Et lorsqu'il créa une nouvelle noblesse, il nomma Augereau duc de Castiglione.

Le général Hoche venait de mourir ; Augereau le remplaça à l'armée du Rhin, et fut chargé, après l'établissement du consulat, de la direction de l'armée gallo-batave, composée de troupes françaises et hollandaises, avec lesquelles il fit en Franconie la belle campagne de 1800, et gagna la bataille de Burg-Eberach.

Après la paix, il acheta la terre et le château de La Houssaye. Je dirai, à propos de cette acquisition, qu'on a fort exagéré la fortune de certains généraux de l'armée d'Italie. Augereau, après avoir touché pendant vingt ans les appointements de général en chef ou de maréchal, avoir joui pendant sept ans

d'une dotation de deux cent mille francs et du traitement de vingt-cinq mille francs sur la Légion d'honneur, n'a laissé à sa mort que quarante-huit mille francs de rente. Jamais homme ne fut plus généreux, plus désintéressé, plus obligeant. Je pourrais en citer plusieurs exemples ; je me bornerai à deux.

Le général Bonaparte, après son élévation au consulat, forma une garde nombreuse, dont il mit l'infanterie sous le commandement du général Lannes. Celui-ci, militaire des plus distingués, mais nullement au fait de l'administration, au lieu de se conformer au tarif établi pour l'achat des draps, toiles et autres objets, ne trouvait jamais rien d'assez beau, de sorte que les employés de l'habillement et de l'équipement de la garde, enchantés de pouvoir traiter de gré à gré avec les fournisseurs, afin d'en obtenir des pots-de-vin, croyant du reste leurs déprédations couvertes par le nom du général Lannes, ami du premier Consul, établirent les uniformes avec un

Lannes, et fût convaincu que *pas un centime* n'était entré dans sa poche, il le déclara responsable du déficit de trois cent mille francs, ne lui laissant que huit jours pour verser cette somme dans les caisses de la garde, sous peine d'être traduit devant un conseil de guerre ! Cette sévère décision produisit un excellent effet, en mettant un terme au gaspillage qui s'était introduit dans la comptabilité des corps ; mais le général Lannes, quoique récemment marié à la fille du sénateur Guéhéneuc, était dans l'impossibilité de payer, lorsque Augereau, informé de la fâcheuse position de son ami, court chez son notaire, prend trois cent mille francs, et charge son secrétaire de les verser au nom du général Lannes dans les caisses de la garde ! Le premier Consul, informé de cette action, en sut un gré infini au général Augereau, et pour mettre Lannes en état de s'acquitter envers celui-ci, il lui donna l'ambassade de Lisbonne qui était fort lucrative.

Voici un autre exemple de la générosité d'Augereau. Il était peu lié avec le général Bernadotte. Celui-ci venait d'acheter la terre de Lagrange, qu'il comptait payer avec la dot de sa femme, mais ces fonds ne lui ayant pas été exactement remis, et ses créanciers le pressant, il pria Augereau de lui prêter deux cent mille francs pour cinq ans. Augereau y ayant consenti, Mme Bernadotte s'avisait de lui demander quel serait l'intérêt qu'il prendrait. « Madame, répondit Augereau, je conçois que les banquiers, les agents d'affaires retirent un produit des fonds qu'ils prêtent ; mais lorsqu'un maréchal est assez heureux pour obliger un camarade, il ne doit en recevoir d'autre intérêt que le plaisir de lui rendre service. »

Voilà cependant l'homme qu'on a représenté comme dur et avide ! Je me bornerai, pour le moment, à ne rien citer de plus de la vie d'Augereau ; le surplus de sa biographie se déroulera avec ma narration, qui signalera ses fautes, comme elle a fait et fera connaître ses belles qualités.

CHAPITRE XXI

De Bayonne à Brest. — 1804. — Conspiration de Pichegru, Moreau et Cadoudal. — Mort du duc d'Enghien. — Bonaparte empereur.

Revenons à Bayonne, où je venais de rejoindre l'état-major d'Augereau. L'hiver



AUGEREAU.
Portrait gravé par LEVACHEZ.

tel luxe, que lorsqu'il fallut régler les comptes, ils dépassaient de trois cent mille francs la somme accordée par les règlements ministériels. Le premier Consul, qui avait résolu de rétablir l'ordre dans les finances, et de forcer les chefs de corps à ne pas outrepasser les crédits alloués, voulut faire un exemple, et bien qu'il eût de l'affection pour le général

est fort doux en cette contrée, ce qui permettait de faire manœuvrer les troupes du camp et de simuler de petites guerres, afin de nous préparer à aller combattre les Portugais. Mais la cour de Lisbonne ayant obtempéré à tout ce que voulait le gouvernement français, nous dûmes renoncer à passer les Pyrénées, et le général Augereau reçut l'ordre de se rendre à Brest, pour y prendre le commandement du 7^e corps de l'armée des côtes, qui devait opérer une descente en Irlande.

La première femme du général Augereau, la Grecque, étant alors à Pau, celui-ci voulut aller lui faire ses adieux, et prit avec lui trois aides de camp, au nombre desquels je me trouvais.

A cette époque, les généraux en chef avaient chacun un escadron de *guides*, dont un détachement escortait constamment leur voiture, tant qu'ils se trouvaient sur le territoire occupé par les troupes placées sous leurs ordres. Bayonne n'ayant pas encore de *guides*, on y suppléa en plaçant un peloton de cavalerie à chacun des relais situés entre Bayonne et Pau. C'était le régiment que je venais de quitter, le 25^e de chasseurs, qui faisait ce service, de sorte que de la voiture dans laquelle je me prélassais avec le général en chef, je voyais mes anciens camarades trotter à la portière. Je n'en conçus aucun orgueil, mais j'avoue qu'en entrant à Puyoo, où vous m'avez vu deux ans auparavant arriver à pied, crotté et conduit par la gendarmerie, j'eus la faiblesse de me rengorger et de me faire reconnaître par le bon maire Bordenave, que je présentai au général en chef, auquel j'avais raconté ce qui m'était arrivé en 1801 dans cette commune; et comme la brigade de gendarmerie de Peyrehorade s'était jointe à l'escorte jusqu'à Puyoo, je reconnus les deux gendarmes qui m'avaient arrêté. Le vieux maire eut la malice de leur apprendre que l'officier qu'ils voyaient dans le bel équipage du général en chef était ce même voyageur qu'ils avaient pris pour un *déserteur*, bien que ses papiers fussent en règle, et le bonhomme était même tout fier du jugement qu'il avait rendu dans cette affaire.

Après vingt-quatre heures de séjour à Pau, nous retournâmes à Bayonne, d'où le général en chef fit partir Mainvielle et moi pour Brest, afin d'y préparer son établissement. Nous prîmes des places dans la malle-poste jusqu'à Bordeaux; mais là, nous fûmes obligés, faute de voitures publiques, d'enfourcher des bidets de poste, ce qui, de toutes les manières de voyager, est certainement la plus rude. Il pleuvait, les routes étaient affreuses, les nuits d'une obscurité profonde, et cependant il fallait se lancer au galop, malgré ces obstacles, car notre mission était pressée. Bien que je n'aie jamais été très bon écuyer, l'habitude que j'avais du cheval, et une année récemment passée au manège de Versailles, me donnaient assez d'assurance et de force pour enlever les affreuses rosses sur lesquelles nous étions forcés de monter. Je me tirai

donc assez bien de mon apprentissage du métier de courrier, dans lequel vous verrez que les circonstances me forcèrent plus tard à me perfectionner. Il n'en fut pas de même de Mainvielle; aussi mîmes-nous deux jours et deux nuits pour nous rendre à Nantes, où il arriva brisé, rompu, et dans l'impossibilité de continuer le voyage à franc étrier. Cependant, comme nous ne pouvions pas exposer le général en chef à se trouver sans logement à son arrivée à Brest, il fut convenu que je me rendrais dans cette ville et que Mainvielle me rejoindrait en voiture.

Dès mon arrivée, je louai l'hôtel du banquier Pasquier, frère de celui qui fut chancelier et président de la Chambre des Pairs. Plusieurs de mes camarades, et Mainvielle lui-même, vinrent me joindre quelques jours après, et m'aiderent à ordonner tout ce qui était nécessaire à l'établissement du général en chef, qui le trouva convenable pour le grand état de maison qu'il avait le projet d'y tenir.

1804. — Nous commençâmes à Brest l'année 1804.

Le 7^e corps se composait de deux divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie; ces troupes n'étant pas campées, mais seulement cantonnées dans les communes voisines, tous les généraux et leurs états-majors logeaient à Brest, dont la rade et le port contenaient un grand nombre de vaisseaux de tout rang. L'amiral et les chefs principaux de la flotte étaient aussi en ville, et les autres officiers y venaient journellement, de sorte que Brest offrait un spectacle des plus animés. L'amiral Truguet et le général en chef Augereau donnèrent plusieurs fêtes brillantes, car de tout temps les Français préludèrent ainsi à la guerre.

Dans le courant de février, le général Augereau partit pour Paris, où le premier Consul l'avait mandé afin de conférer avec lui sur le projet de descente en Irlande. Je fus du voyage.

A notre arrivée à Paris, nous trouvâmes l'horizon politique très chargé. Les Bourbons, qui avaient espéré que Bonaparte, en prenant les rênes du gouvernement, travaillerait pour eux, et se préparait à jouer le rôle de Monck, voyant qu'il ne songeait nullement à leur rendre la couronne, résolurent de le renverser. Ils ourdirent à cet effet une conspiration ayant pour chefs trois hommes célèbres, mais à des titres bien différents : le général Pichegru, le général Moreau et Georges Cadoudal.

Pichegru avait été professeur de mathématiques de Bonaparte au collège de Brienne, qu'il avait quitté pour prendre du service. La Révolution le trouva sergent d'artillerie. Ses talents et son courage l'élevèrent rapidement au grade de général en chef. Ce fut lui qui fit la conquête de la Hollande au milieu de l'hiver; mais l'ambition le perdit. Il se laissa séduire par les agents du prince de Condé, et entretenait une correspondance avec ce prince, qui lui promettait de grands avantages et le titre de connétable, s'il employait l'influence

qu'il avait sur les troupes au rétablissement de Louis XVIII sur le trône de ses pères. Le hasard, ce grand arbitre des destinées humaines, voulut qu'à la suite d'un combat où les troupes françaises commandées par Moreau avaient battu la division du général autrichien Kinglin, le fourgon de celui-ci, contenant les lettres adressées par Pichegru au prince de Condé, fût pris et amené à Moreau. Il était l'ami de Pichegru, auquel il devait en partie son avancement, et dissimula la capture qu'il avait faite tant que Pichegru eut du pouvoir; mais ce général, devenu représentant du peuple au conseil des Anciens, ayant continué d'agir en faveur des Bourbons, fut arrêté ainsi que plusieurs de ses collègues. Alors Moreau s'empressa d'adresser au Directoire les pièces qui démontraient la culpabilité de Pichegru, ce qui amena la déportation de celui-ci dans les déserts de la Guyane, à Sinnamary. Il parvint, par son courage, à s'évader, gagna les États-Unis, puis l'Angleterre, et n'ayant, dès lors, plus de ménagements à garder, il se mit ouvertement à la solde de Louis XVIII et résolut de venir en France renverser le gouvernement consulaire. Cependant, comme il ne pouvait se dissimuler que, destitué, proscrit, absent de France depuis plus de six ans, il ne pouvait plus avoir sur l'armée autant d'influence que le général Moreau, le vainqueur de Hohenlinden, et par cela même fort aimé des troupes dont il était inspecteur général, il consentit, par dévouement pour les Bourbons, à faire taire les motifs d'inimitié qu'il avait contre Moreau, et à s'unir à lui pour le triomphe de la cause à laquelle il s'était dévoué.

Moreau, né en Bretagne, faisait son cours de droit à Rennes lorsque la révolution de 1789 éclata; les étudiants, cette jeunesse turbulente, l'avaient pris pour chef, et lorsqu'ils formèrent un bataillon de volontaires, ils nommèrent Moreau commandant. Celui-ci, débutant dans la carrière des armes par un emploi d'officier supérieur, se montra brave, capable, et fut promptement élevé au généralat et au commandement en chef des armées. Il gagna plusieurs batailles et fit devant le prince Charles une retraite justement élogieuse. Mais, bon militaire, Moreau manquait de *courage civil*. Nous l'avons vu refuser de se mettre à la tête du gouvernement, pendant que Bonaparte était en Égypte; et bien qu'il eût aidé celui-ci au 18 brumaire, il devint jaloux de sa puissance, dès qu'il le vit premier Consul; enfin, il chercha tous les moyens de le supplanter, ce à quoi le poussait aussi, dit-on, la jalousie de sa femme et de sa belle-mère contre Joséphine.

D'après cette disposition d'esprit de Moreau, il ne devait pas être difficile de l'amener à s'entendre avec Pichegru pour le renversement du gouvernement.

Un Breton nommé Lajolais, agent de Louis XVIII et ami de Moreau, devint l'intermédiaire entre celui-ci et Pichegru; il allait continuellement de Londres à Paris; mais comme il s'aperçut bientôt que, tout en consentant au renversement de Bonaparte, Moreau avait

le projet de garder le pouvoir pour lui-même, et nullement de le remettre aux Bourbons, on espérait qu'une entrevue du général avec Pichegru le ramènerait à de meilleurs sentiments. Celui-ci, débarqué par un vaisseau anglais sur les côtes de France, près du Tréport, se rendit à Paris, où Georges Cadoudal l'avait précédé, ainsi que M. de Rivière, les deux Polignac et autres royalistes.

Georges Cadoudal était le plus jeune des nombreux fils d'un meunier du Morbihan;

la route de Saint-Cloud avec un détachement de trente à quarante chouans à cheval, bien armés et portant l'uniforme de la garde consulaire. Ce projet avait d'autant plus de chances de réussir, que l'escorte de Bonaparte n'était ordinairement alors que de quatre cavaliers.

Une entrevue fut ménagée entre Pichegru et Moreau. Elle eut lieu la nuit, auprès de l'église de la Madeleine, alors en construction. Moreau consentait au renversement et même à la mort du premier Consul, mais refusait

avaient vu Moreau. Toutes les barrières furent fermées pendant plusieurs jours, et une loi terrible fut portée contre ceux qui recéleraient les conspirateurs. Dès ce moment, il leur devint fort difficile de trouver un asile, et bientôt Pichegru, M. de Rivière et les Polignac tombèrent entre les mains de la police. Cette arrestation commença à ramener l'esprit public sur la réalité de la conspiration, et la capture de Georges acheva de dissiper les doutes qui auraient pu subsister encore à ce



Cliché Neurdein freres.

BOULOGNE, 1804. — Tableau de MAURICE ORANGE.

mais comme un usage fort bizarre, établi dans une partie de la basse Bretagne, donnait tous les biens au dernier-né de chaque famille, Georges, dont le père était aisé, avait reçu une certaine éducation. C'était un homme court, aux épaules larges, au cœur de tigre, et que son courage audacieux avait appelé au commandement supérieur de toutes les bandes des chouans de la Bretagne.

Il vivait à Londres depuis la pacification de la Vendée, mais son zèle fanatique pour la maison de Bourbon ne lui permettant de goûter aucun repos, tant que le premier Consul serait à la tête du gouvernement français, il forma le dessein de le tuer, non par assassinat caché, mais en plein jour, en l'attaquant sur

de concourir au rétablissement des Bourbons. La police particulière de Bonaparte lui ayant signalé de sourdes menées dans Paris, il ordonna l'arrestation de quelques anciens chouans qui s'y trouvaient, et l'un d'eux fit des révélations importantes, qui compromirent gravement le général Moreau, dont l'arrestation fut résolue au conseil des ministres.

Je me souviens que cette arrestation fit le plus mauvais effet dans le public, parce que Georges et Pichegru n'étant pas encore arrêtés, personne ne les croyait en France; aussi disait-on que Bonaparte avait *inventé* la conspiration pour prendre Moreau. Le gouvernement avait donc le plus grand intérêt à prouver que Pichegru et Georges étaient à Paris, et qu'ils

sujet. Georges ayant déclaré dans ses interrogatoires qu'il était venu pour tuer le premier Consul, et que la conspiration devait être appuyée par un prince de la famille royale, la police fut conduite à rechercher en quels lieux se trouvaient tous les princes de la maison de Bourbon. Elle apprit que le duc d'Enghien, petit-fils du grand Condé, habitait depuis peu de temps à Ettenheim, petite ville située à quelques lieues du Rhin, dans le pays de Bade. Il n'a jamais été prouvé que le duc d'Enghien fût un des chefs de la conspiration, mais il est certain qu'il avait commis plusieurs fois l'imprudenc de se rendre sur le territoire français. Quoi qu'il en soit, le premier Consul fit passer secrètement le Rhin, pendant la

nuit, à un détachement de troupes, commandé par le général Ordener, qui se rendit à Ettenheim, d'où il enleva le duc d'Enghien. On le dirigea sur-le-champ sur Vincennes, où il fut jugé, condamné à mort et fusillé avant que le public eût appris son arrestation. Cette exécution fut généralement blâmée. On concevait que si le prince eût été pris sur le territoire français, on lui eût appliqué la loi qui dans ce cas portait la peine de mort : mais aller l'enlever au delà des frontières, en pays étranger, cela parut une violation inqualifiable du droit des gens.

Il sembla cependant que le premier Consul n'avait pas l'intention de faire exécuter le prince et ne voulait qu'effrayer le parti royaliste qui conspirait sa mort ; mais le général Savary, chef de la gendarmerie, s'étant rendu à Vincennes, s'empara du prince après l'arrêt prononcé, et, par un excès de zèle, il le fit fusiller, afin, dit-il, d'éviter au premier Consul la peine d'ordonner la mort du duc d'Enghien, ou le danger de laisser la vie à un ennemi aussi dangereux. Savary a depuis nié ce propos, mais il l'aurait cependant tenu, à ce que m'ont assuré des témoins auriculaires. Il n'est pas moins certain que Bonaparte blâma l'empressement de Savary ; mais le fait étant accompli, il dut en accepter les conséquences.

Le général Pichegru, honteux de s'être associé à des assassins, et ne voulant pas montrer en public le vainqueur de la Hollande mis en jugement avec des chouans criminels, se pendit avec sa cravate dans la prison. On prétendit qu'il avait été étranglé par des mameluks de la garde, mais le fait est controuvé. D'ailleurs, Bonaparte n'avait pas besoin de ce crime, et il avait plus d'intérêt à montrer Pichegru avili devant un tribunal que de le faire tuer en secret.

Georges Cadoudal, condamné à mort ainsi que plusieurs de ses complices, fut exécuté. Les frères Polignac et M. de Rivière, compris dans la même sentence, virent leur peine commuée en celle de la détention perpétuelle. Enfermés à Vincennes, ils obtinrent au bout de quelque temps l'autorisation d'habiter sur parole une maison de santé ; mais, en 1814, à l'approche des alliés, ils s'évadèrent et allèrent rejoindre le comte d'Artois en Franche-Comté ; puis, en 1815, ils furent les plus acharnés à poursuivre les bonapartistes.

Quant au général Moreau, il fut condamné à deux ans de détention. Le premier Consul le gracia, à condition qu'il se rendrait aux États-Unis. Il y vécut dans l'obscurité jusqu'en 1815, où il vint en Europe se ranger parmi les ennemis de son pays, et mourir en combattant les Français, confirmant par sa conduite toutes les accusations portées contre lui, à l'époque de la conjuration de Pichegru.

La nation française, fatiguée des révolutions, et voyant combien Bonaparte était nécessaire au maintien du bon ordre, oublia ce qu'il y avait eu d'odieux dans l'affaire du duc d'Enghien, et éleva Bonaparte sur le pavois, en le proclamant empereur le 25 mai 1804. Presque toutes les cours reconnurent le nouveau souverain de la France. A cette occasion,

dix-huit généraux, pris parmi les plus marquants, furent élevés à la dignité de maréchaux de l'Empire, savoir, pour l'armée active : Berthier, Augereau, Masséna, Lannes, Davout, Murat, Moncey, Jourdan, Bernadotte, Ney, Bessières, Mortier, Soult et Brune ; et pour le Sénat, Kellermann, Lefebvre, Pérignon et Sérurier.



PICHEGRU.

Portrait gravé par LEVACHEZ.

CHAPITRE XXII

1805. — Institution de la Légion d'honneur. — Camp de Boulogne. — Je suis fait lieutenant. — Mission. — Mort de mon frère Félix. — La Russie et l'Autriche nous déclarent la guerre.

Après le jugement de Moreau, nous retournâmes à Brest, d'où nous revînmes bientôt à Paris, le maréchal devant assister, le 14 juillet, à la distribution des décorations de la *Légion d'honneur*, ordre que l'Empereur avait nouvellement institué pour récompenser tous les genres de mérite. Je dois à ce sujet rappeler une anecdote qui fit grand bruit à cette époque. Pour faire participer aux décorations tous les militaires qui s'étaient distingués dans les armées de la République, l'Empereur se fit rendre compte des hauts faits de ceux qui avaient reçu des armes d'honneur, et il désigna un grand nombre d'entre eux pour la Légion d'honneur, bien que plusieurs de ceux-ci fussent rentrés dans la vie civile. M. de Narbonne, émigré rentré, vivait alors paisiblement à Paris, rue de Miromesnil, dans la maison voisine de celle qu'habitait ma mère. Or, le jour de la distribution des croix, M. de Narbonne, apprenant que son valet de pied, ancien soldat d'Égypte, venait d'être décoré, le fait venir, au moment de se mettre à table, et lui dit : « Il n'est pas convenable qu'un chevalier de la Légion d'honneur donne des assiettes ; il l'est encore moins qu'il quitte sa décoration pour faire son service ; asseyez-vous donc auprès de moi, nous allons dîner ensemble,

« et demain vous irez occuper dans mes terres l'emploi de garde-chasse, qui n'a rien d'incompatible avec le port de votre décoration. »

L'Empereur, informé de ce trait de bon goût, et désirant depuis longtemps connaître M. de Narbonne, dont il avait entendu vanter le bon sens et l'esprit, le fit venir, et fut si satisfait de lui, que par la suite il le prit pour aide de camp. M. de Narbonne est le père de Mme la comtesse de Rambuteau. Après avoir distribué les croix à Paris, l'Empereur se rendit dans le même but au camp de Boulogne, où l'armée fut réunie sur un emplacement demi-circulaire, en face de l'Océan. La cérémonie fut imposante. L'Empereur y parut pour la première fois sur un trône, environné de ses maréchaux. L'enthousiasme fut indescriptible.... La flotte anglaise, qui apercevait la cérémonie, envoya quelques navires légers pour essayer de la troubler par une forte canonnade, mais nos batteries des côtes leur ripostaient vivement. La fête terminée, l'Empereur, retournant à Boulogne suivi de tous les maréchaux et d'un cortège immense, s'arrêta derrière ces batteries, et, appelant le général Marmont, qui avait servi dans l'artillerie : « Voyons, lui dit-il, si nous nous souvenons de notre ancien métier, et lequel de nous deux enverra une bombe sur ce brick anglais qui s'est tellement rapproché pour nous narguer.... » L'Empereur, écartant alors le caporal d'artillerie chef de pièce, pointe le mortier : on met le feu, et la bombe, frôlant les voiles du brick va tomber dans la mer. Le général Marmont pointe à son tour, approche aussi du but, mais n'atteint pas non plus le brick, qui, voyant la batterie remplie de généraux, redoublait la vivacité de son feu. « Allons, reprends ton poste, » dit Napoléon au caporal. Celui-ci ajuste à son tour, et fait tomber la bombe au beau milieu du brick, qui, percé d'outre en outre par ce gros projectile, se remplit d'eau à l'instant, et coule majestueusement en présence de toute l'armée française. Celle-ci, enchantée de cet heureux présage, fit éclater les vivats les plus bruyants, tandis que la flotte anglaise s'éloignait à toute voiles. L'Empereur félicita le caporal d'artillerie, et attacha la décoration à son habit.

Je participai aussi aux grâces distribuées ce jour-là. J'étais sous-lieutenant depuis cinq ans et demi, et j'avais fait plusieurs campagnes. L'Empereur, sur la demande du maréchal Augereau, me nomma lieutenant ; mais je crus un moment qu'il allait me refuser ce grade, car, se souvenant qu'un Marbot avait figuré comme aide de camp de Bernadotte dans la conspiration de Rennes, il fronça le sourcil, lorsque le maréchal lui parla pour moi, et me dit en me regardant fixement : « Est-ce vous qui?... — Non, Sire ! ce n'est pas moi qui... ! lui répliquai-je vivement. — Oh ! tu es le bon, toi... celui de Gènes et de Marengo, je te fais lieutenant.... » L'Empereur m'accorda aussi une place à l'École militaire de Fontainebleau, pour mon jeune frère Félix, et à dater de ce jour, il ne me

confondit plus avec mon frère aîné, qui lui fut toujours très antipathique, bien qu'il n'eût rien fait pour mériter sa haine.

Les troupes du 7^e corps n'étant pas réunies dans des camps, la présence du maréchal Augereau était fort peu utile à Brest; aussi obtint-il l'autorisation de passer le reste de l'été et de l'automne dans sa belle terre de la Houssaye, près Tournan, en Brie. Je crois même que l'Empereur préférait le savoir là qu'au fond de la Bretagne, à la tête d'une nombreuse armée. Au surplus, les appréciations de Napoléon, au sujet du peu de dévouement du maréchal Augereau, n'étaient nullement fondées, et provenaient des menées souterraines d'un général S....

C'était un général de brigade employé au 7^e corps. Il avait beaucoup de moyens et une ambition démesurée, mais il était tellement décrié sous le rapport de la probité qu'aucun des officiers généraux ne frayait avec lui. Ce général, piqué de se voir ainsi repoussé par ses camarades, et voulant s'en venger, fit parvenir à l'Empereur une lettre où il dénonçait tous les généraux du 7^e corps, ainsi que le maréchal, comme conspirant contre l'Empire! Je dois à Napoléon la justice de dire qu'il n'employa aucun moyen secret pour s'assurer de la vérité, se bornant à faire passer au maréchal Augereau la lettre de S....

Le maréchal croyait être certain qu'il ne se passait rien de grave dans son armée; cependant, comme il savait que plusieurs généraux et colonels tenaient des propos inconsidérés, il résolut de faire cesser cet état de choses; mais craignant de compromettre des officiers auxquels il voulait *laver la tête*, il préféra leur faire porter ses paroles par un aide de camp, et il voulut bien m'accorder sa confiance pour cette importante mission.

Je partis de la Houssaye au mois d'août, par une chaleur affreuse, fis à franc étrier les cent soixante lieues qui séparent ce château de la ville de Brest, et autant pour revenir. Je n'étais resté que vingt-quatre heures dans cette ville; aussi arrivai-je exténué de fatigue, car de tous les métiers du monde, je ne crois pas qu'il en soit un plus pénible que de courir la poste à cheval.

J'avais trouvé l'état des choses beaucoup plus grave que le maréchal ne l'avait pensé; il régnait en effet une grande fermentation dans l'armée. Les paroles dont j'étais porteur ayant calmé les esprits des généraux, presque tous dévoués au maréchal, je retournai à la Houssaye.

Je commençais à me remettre de la terrible fatigue que je venais d'éprouver, lorsque le maréchal me dit un matin que les généraux veulent chasser S... comme *espion*. Le maréchal ajoute qu'il faut absolument qu'il envoie l'un de ses aides de camp, et qu'il vient me demander si je me sens en état de recommencer cette course à *franc étrier*, qu'il ne m'en donne pas l'ordre, s'en rapportant à moi pour décider si je le puis.... J'avoue que s'il se fût agi d'une récompense, même d'un grade, j'aurais refusé la mission; mais il était question d'être utile à l'ami de mon

père, au maréchal qui m'avait accueilli avec tant de bienveillance; je n'hésitai pas et déclarai que je partirais dans une heure. Seulement, ce qui m'inquiétait, c'était la crainte de ne pouvoir faire derechef trois cent vingt lieues à franc étrier, tant cette manière de voyager est fatigante. Je pris cependant l'habitude de m'arrêter deux heures sur vingt-quatre, et me jetais alors sur la paille dans l'écurie d'une maison de poste.

Il faisait une chaleur affreuse; cependant j'allai à Brest et en revins sans accident, ayant ainsi fait dans *le même mois* six cent quarante lieues à franc étrier!... Mais j'eus au moins la satisfaction d'apprendre au maréchal que les généraux se borneraient à témoigner leur mépris à S....

Le général S..., déconsidéré, déserta en Angleterre, s'y maria, bien qu'il fût déjà marié, fut condamné aux galères pour bigamie, et, après s'être évadé et avoir erré vingt ans en Europe, il finit dans la misère.

A mon second retour de Brest, le bon maréchal Augereau redoubla de marques d'affection pour moi, et, pour m'en donner une nouvelle preuve, en me mettant en rapport direct avec l'Empereur, il me désigna au mois de septembre pour aller à Fontainebleau chercher et conduire au château de la Houssaye Napoléon, qui vint y passer vingt-quatre heures, en compagnie de plusieurs maréchaux. Ce fut en s'y promenant avec ces derniers que l'Empereur, les entretenant de ses projets et de la manière dont il voulait soutenir sa dignité ainsi que la leur, fit présent à chacun d'eux de la somme nécessaire pour acquérir un hôtel à Paris. Le maréchal Augereau acheta celui de Rochechouart, situé rue de Grenelle-Saint-Germain, et qui sert à présent au ministère de l'instruction publique. Cet hôtel est superbe; cependant le maréchal préférait le séjour de la Houssaye, où il tenait un fort grand état de maison; car, outre ses aides de camp, qui y avaient chacun un appartement, le nombre des invités était toujours considérable. On y jouissait d'une liberté complète, et le maréchal laissait tout faire, pourvu que le bruit n'approchât pas de l'aile du château occupé par Mme la maréchale.

Cette excellente femme, toujours malade, vivait très retirée et paraissait rarement à table ou au salon; mais lorsqu'elle y venait, loin de contraindre notre gaieté, elle se complaisait à l'encourager. Elle avait auprès d'elle deux dames de compagnie fort extraordinaires. La première portait constamment des habits d'homme et était connue sous le nom de *Sans-gêne*. Elle était fille d'un des chefs qui, en 1793, défendirent Lyon contre la Convention. Elle s'échappa avec son père: ils se déguisèrent tous deux en soldats, et allèrent se réfugier dans les rangs du 9^e régiment de dragons, où ils prirent des surnoms de guerre et firent campagne. Mlle Sans-gêne, qui joignait à la tournure et à la figure d'un homme un courage des plus mâles, reçut plusieurs blessures, dont une à Castiglione, où son régiment faisait partie de la division Augereau. Le général Bonaparte,

souvent témoin des prouesses de cette femme intrépide, étant devenu premier Consul, lui accorda une pension et la plaça auprès de sa femme; mais la cour convenait peu à Mlle Sans-gêne; elle se sépara donc de Mme Bonaparte, qui, d'un commun accord, la céda à Mme Augereau, dont elle devint secrétaire et lectrice. La seconde dame placée auprès de la maréchale était la veuve du sculpteur Adam, qui, malgré ses quatre-vingts ans, était le boute-en-train du château. La grosse joie et les mystifications étaient à l'ordre du jour à cette époque, et surtout à la Houssaye, dont le maître n'était heureux que lorsqu'il voyait la gaieté animer ses hôtes et les jeunes gens de son état-major.

Le maréchal rentra à Paris au mois de novembre. L'époque du couronnement de l'Empereur approchait, et déjà le Pape, venu pour le sacre, était aux Tuileries. Une foule de magistrats et de députations des divers départements avaient été convoqués dans la capitale, où se trouvaient aussi tous les colonels de l'armée, avec un détachement de leurs régiments, auxquels l'Empereur distribua au Champ de Mars ces aigles devenues si célèbres!... Paris, resplendissant, étalait un luxe jusqu'alors inconnu. La cour du nouvel empereur devint la plus brillante du monde; ce n'était partout que fêtes, bals et joyeuses réunions.

Le couronnement eut lieu le 2 décembre. J'accompagnai le maréchal à cette cérémonie que je m'abstiendrai de décrire, car le récit en a été fait dans plusieurs ouvrages. Quelques jours après, les maréchaux offrirent un bal à l'Empereur et à l'Impératrice. Vous savez qu'ils étaient dix-huit. Le maréchal Duroc, bien qu'il ne fût que préfet du palais, se joignit à eux, ce qui portait à dix-neuf le nombre des payants, dont chacun versa 25 000 francs pour les frais de la fête, qui coûta par conséquent 475 000 francs. Ce bal eut lieu dans la grande salle de l'Opéra: on ne vit jamais rien d'aussi magnifique. Le général du génie Samson en était l'ordonnateur; les aides de camp des maréchaux en furent les commissaires chargés d'en faire les honneurs et de distribuer les billets. Tout Paris voulait en avoir; aussi les aides de camp furent-ils assaillis de lettres et de demandes; je n'eus jamais autant d'amis! Tout se passa dans l'ordre le plus parfait, et l'Empereur parut satisfait.

1805. — Nous terminâmes au milieu des fêtes l'année 1804, et commençâmes l'année 1805, qui devait être fertile en si grands événements.

Pour faire participer son armée à l'allégresse générale, le maréchal Augereau jugea convenable de se rendre à Brest, malgré les rigueurs de l'hiver, donnant des bals magnifiques et traitant successivement les officiers et même bon nombre de soldats. Dès les premiers jours du printemps, il revint à la Houssaye, en attendant le moment de la descente en Angleterre.

Cette expédition, qu'on traitait de chimérique, fut cependant sur le point d'aboutir.

Une escadre anglaise de quinze vaisseaux environ croisant sans cesse dans la Manche, il devenait impossible de passer l'armée française en Angleterre sur des bateaux et péniches, qui eussent été coulés par le moindre choc de vaisseaux de haut bord ; mais l'Empereur pouvait disposer de soixante vaisseaux de ligne, tant français qu'étrangers, dispersés dans les ports de Brest, Lorient, Rochefort, le Ferrol et Cadix. Il s'agissait de les réunir à l'improviste dans la Manche, d'y écraser par des forces immenses la faible escadre qu'y avaient les Anglais, et de se rendre ainsi maîtres du passage, ne fût-ce que pour trois jours.

Pour obtenir ce résultat, l'Empereur prescrivit à l'amiral Villeneuve, commandant en chef de toutes ces forces, de faire sortir simultanément des ports de France et d'Espagne tous les vaisseaux disponibles, et de se diriger, non sur Boulogne, mais sur la Martinique, où il était certain que les flottes anglaises le suivraient. Pendant qu'elles courraient aux Antilles, Villeneuve devait quitter ces îles avant l'arrivée des Anglais et, revenant par le nord de l'Écosse, rentrer dans la Manche par le haut de ce canal avec soixante vaisseaux, qui battant facilement les quinze que les Anglais entretenaient devant Boulogne, eussent rendu Napoléon maître du passage. Les Anglais, en arrivant à la Martinique, et n'y trouvant pas la flotte de Villeneuve, eussent tâtonné avant de commencer leurs mouvements, et perdu ainsi un temps précieux.

Une partie de ce beau projet fut exécutée. Villeneuve sortit, non pas avec soixante, mais avec trente et quelques navires. Il gagna la Martinique. Les Anglais déroutés coururent aux Antilles, dont Villeneuve venait de partir ; mais l'amiral français, au lieu de revenir par l'Écosse, se dirigea vers Cadix, afin d'y prendre la flotte espagnole, comme si trente navires ne suffisaient pas pour vaincre ou éloigner les quinze vaisseaux des Anglais!...

Ce n'est pas encore tout... Arrivé à Cadix, Villeneuve perdit beaucoup de temps à faire réparer ses navires : pendant ce temps, les flottes ennemies regagnèrent aussi l'Europe et s'établirent en croisière devant Cadix ; enfin l'équinoxe vint rendre difficile la sortie de ce port, où Villeneuve se trouva bloqué. Ainsi avorta l'habile combinaison de l'Empereur. Comprenant que les Anglais ne s'y laisseraient plus prendre, il renonça à ses projets d'invasion dans la Grande-Bretagne, ou les remit indéfiniment, pour reporter ses regards vers le continent.

Mais avant de raconter les principaux événements de cette longue guerre et la part que j'y pris, je dois vous faire connaître un affreux malheur dont notre famille fut frappée.

Mon frère Félix, entré à l'École militaire de Fontainebleau, était un peu myope ; aussi avait-il hésité à prendre la carrière militaire ; néanmoins, une fois décidé, il travailla avec une telle ardeur qu'il devint bientôt sergent-major, poste difficile à exercer dans une école. Les élèves, fort espiègles, avaient pris l'habi-

tude d'enfourer sous les terres du remblai des redoutes qu'ils construisaient, les outils qu'on leur remettait pour leurs travaux. Le général Bellavène, directeur de l'École, homme très sévère, ordonna que les outils fussent donnés en compte aux sergents-majors, qui en deviendraient ainsi responsables.

Un jour qu'on était au travail, mon frère, voyant un élève enterrer une pioche, lui fit une observation à laquelle celui-ci répondit fort grossièrement, ajoutant que dans quelques jours ils sortiraient de l'École, et qu'alors, devenu l'égal de son ancien sergent-major, il lui demanderait raison de sa réprimande. Mon frère, indigné, déclara qu'il n'était pas nécessaire d'attendre si longtemps, et, faute d'épées, ils prirent des compas fixés au bout de bâtons. Jacqueminot, depuis lieutenant général, fut le témoin de Félix. La mauvaise vue de celui-ci lui donnait un désavantage marqué ; il blessa cependant son adversaire, mais il reçut un coup qui lui traversa le bras droit. Ses camarades le pansèrent en secret. Malheureusement, les sous-officiers sont tenus de porter l'arme dans la main droite, et la fatalité voulut que l'Empereur, étant venu à Fontainebleau, fit manœuvrer pendant plusieurs heures sous un soleil brûlant. Mon malheureux frère, obligé de courir sans cesse, en ayant le bras droit constamment tendu sous le poids d'un lourd fusil, fut accablé par la chaleur, et sa blessure se rouvrit!... Il aurait dû se retirer en prétextant quelque indisposition ; mais il était devant l'Empereur, qui devait, à la fin de la séance, distribuer les brevets de sous-lieutenants, si ardemment désirés!... Félix fit donc des efforts surhumains pour résister à la douleur ; mais enfin ses forces s'épuisèrent, il tomba, on l'emporta mourant!...

Le général Bellavène écrivit durement à ma mère : « Si vous voulez voir votre fils, accourez promptement, car il n'a plus que quelques heures à vivre!... » Ma mère en fut plongée dans un désespoir si affreux qu'elle ne put aller à Fontainebleau, où je me rendis en poste sur-le-champ. A mon arrivée, j'appris que mon frère n'existait plus!... Le maréchal Augereau fut parfait pour nous dans cette circonstance douloureuse, et l'Empereur envoya le maréchal du palais Duroc faire un compliment de condoléance à ma mère.

Mais bientôt, un nouveau chagrin vint assiéger son cœur ; j'allais être forcé de m'éloigner d'elle, car la guerre venait d'éclater sur le continent : voici à quel sujet.

Au moment où l'Empereur avait le plus besoin d'être en paix avec les puissances continentales, afin de pouvoir exécuter son projet de descente en Angleterre, il réunit par un simple décret l'État de Gènes à la France. Cela servit merveilleusement les Anglais, qui profitèrent de cette décision pour effrayer tous les peuples du continent, auxquels ils représentèrent Napoléon comme aspirant à envahir l'Europe entière. La Russie et l'Autriche nous déclarèrent la guerre, et la Prusse, plus circonspecte, s'y prépara sans se prononcer

encore. L'Empereur avait prévu sans doute ces hostilités, et le désir de les voir éclater l'avait peut-être porté à s'emparer de l'État de Gènes, car désespérant de voir Villeneuve se rendre maître pour quelques jours de la Manche, par la réunion de toutes les flottes de France et d'Espagne, il voulait qu'une guerre continentale le délivrât du ridicule que son projet de descente, annoncé depuis trois ans et jamais exécuté, aurait fini par jeter sur ses armes, en montrant son impuissance vis-à-vis de l'Angleterre. La nouvelle coalition le tira donc fort à propos d'une position fâcheuse.

Un séjour de trois ans dans les camps avait produit un excellent effet sur nos troupes : jamais la France n'avait eu une armée aussi instruite, aussi bien composée, aussi avide de combats et de gloire, et jamais général ne réunit autant de puissance, autant de forces matérielles et morales, et ne fut aussi habile à les utiliser. Napoléon accepta donc la guerre avec joie, tant il avait la certitude de vaincre ses ennemis et de faire servir leurs défauts à son affermissement sur le trône, car il connaissait l'enthousiasme que la gloire a de tout temps produit sur l'esprit chevaleresque des Français.

CHAPITRE XXIII

L'armée se dirige vers le Rhin. — Début des hostilités. — Mission auprès de Masséna. — Trafalgar. — Jellachich met bas les armes à Bregenz. — Ruse du colonel des hussards de Blankenstein. — Son régiment nous échappe.

La grande armée que l'Empereur allait mettre en mouvement contre l'Autriche tournait alors en quelque sorte le dos à cet empire ainsi qu'à l'Europe, puisque les deux camps français, répartis sur les rivages de la mer du Nord, de la Manche et de l'Océan, faisaient face à l'Angleterre. En effet, la droite du 1^{er} corps, commandée par Bernadotte, occupait le Hanovre ; le 2^e, aux ordres de Marmont, se trouvait en Hollande ; le 3^e, sous Davout, était à Bruges ; les 4^e, 5^e et 6^e, que commandaient Soult, Lannes et Ney, campaient à Boulogne ou dans les environs, enfin le 7^e, aux ordres d'Augereau, se trouvait à Brest et formait l'extrême gauche.

Pour rompre ce long cordon de troupes et en former une masse considérable destinée à marcher sur l'Autriche, il fallait opérer un immense changement de front en arrière. Chaque corps d'armée exécuta donc un demi-tour pour faire face à l'Allemagne, sur laquelle il se dirigea par le chemin le moins long. L'aile droite devint ainsi la gauche, et la gauche la droite.

On conçoit que pour se porter du Hanovre ou de la Hollande sur le Danube, le 1^{er} et le 2^e corps avaient beaucoup moins de trajet à parcourir que ceux qui venaient de Boulogne, et que ceux-ci se trouvaient moins éloignés que le corps d'Augereau, qui pour se rendre de Brest aux frontières de Suisse, dans le Haut-Rhin, devait traverser la France dans toute sa largeur : le trajet était de trois cents



Cliché Vizzavona.

L'ENLEVEMENT DU DUC D'ENGHIEN. — Tableau de A. LALAUZE.

Le 15 mars 1804, par ordre personnel de Bonaparte, Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'Enghien, est enlevé du château d'Ellenheim, sur le territoire du grand-duché de Bade. Il arrive le 20 mars au soir à Vincennes, est jugé aussitôt par une commission militaire, et fusillé, à 4 heures du matin, dans les fossés du fort.

lieues. Les troupes furent deux mois en route. Elles voyageaient sur plusieurs colonnes. Le maréchal Augereau, parti le dernier de Brest, les devança, et s'arrêtant d'abord à Rennes, puis successivement à Alençon, Melun, Troyes et Langres, il inspecta les divers régiments dont sa présence ranimait encore l'ardeur. Le temps était superbe. Je passai ces deux mois, courant sans cesse en calèche de poste, pour aller d'une colonne à l'autre transmettre aux généraux les ordres du maréchal. Je pus m'arrêter deux fois à Paris pour voir ma mère. Nos équipages avaient pris les devants : j'avais un assez médiocre domestique, mais trois excellents chevaux.

Pendant que la grande armée se dirigeait vers le Rhin et le Danube, les troupes françaises cantonnées dans la haute Italie, sous le commandement de Masséna, se réunissaient dans le Milanais, afin d'attaquer les Autrichiens dans le pays vénitien.

Pour transmettre des ordres à Masséna, l'Empereur était obligé de faire passer ses aides de camp par la Suisse, restée neutre. Or, il arriva que pendant le séjour du maréchal Augereau à Langres, un officier d'ordonnance, porteur des dépêches de Napoléon, fut renversé de sa voiture et se cassa la clavicule. Il se fit transporter chez le maréchal Augereau, auquel il déclara qu'il était dans l'impossibilité de remplir sa mission. Le maréchal, sentant combien il importait que les dépêches de l'Empereur arrivassent promptement en Italie, me chargea de les y porter, en passant par Huningue, où je devais transmettre ses ordres pour l'établissement d'un pont sur le Rhin. Cette mission me fit grand plaisir, car j'allais ainsi faire un beau voyage, avec la certitude de rejoindre le 7^e corps avant qu'il fût aux prises avec les Autrichiens. Je gagnai rapidement Huningue et Bâle, je me rendis de là à Berne, à Rapperschwyl, où je laissai ma voiture ; puis je traversai à cheval, et non sans danger, le mont Splügen, alors presque impraticable. J'entrai en Italie par

Chiavenna et joignis le maréchal Masséna auprès de Vérone.

Mais je ne fis que *toucher barre*, car Masséna était aussi impatient de me voir repartir avec sa réponse à l'Empereur, que je l'étais moi-même de rejoindre le maréchal Augereau, afin d'assister aux combats que son corps d'armée allait livrer. Cependant, ma course ne fut pas aussi rapide, au retour, qu'elle l'avait été en allant, parce qu'une neige fort épaisse, tombée depuis peu, couvrait non seulement les montagnes, mais aussi les vallées de la Suisse : il gelait très fort, les chevaux tombaient à chaque pas, et ce ne fut qu'en donnant 600 francs que je trouvai deux guides qui voulussent traverser le Splügen avec moi. Nous mîmes plus de douze heures à faire ce trajet, en marchant à pied dans la neige jusqu'aux genoux ! Les guides furent même sur le point de renoncer à aller en avant, assurant qu'il y avait danger imminent. Mais j'étais jeune, hardi, et comprenant l'importance des dépêches que l'Empereur attendait.

Je déclarai donc à mes deux guides que, s'ils reculaient, je continuerais ma route sans eux. Chaque profession a son point d'honneur ; celui des guides consiste principalement à ne jamais abandonner le voyageur qui s'est confié à eux. Les miens marchèrent donc, et après des efforts vraiment extraordinaires, nous arrivâmes à la grande auberge située au bas du Splügen, au moment où la nuit commençait. Nous eussions infailliblement péri si elle nous eût surpris dans la montagne, car le sentier, à peine tracé, était bordé de précipices que la neige nous eût empêchés de distinguer. J'étais harassé !... mais après m'être reposé, et avoir repris mes forces, je repartis au point du jour et gagnai Rapperschwyl, où je retrouvai une voiture et des routes carrossables.

Le plus pénible du voyage était fait ; aussi, malgré la neige et un froid très vif, je parvins à Bâle, et puis à Huningue, où le 7^e corps se trouva réuni le 19 octobre. Dès le lendemain, il commença à passer le Rhin sur un pont de

bateaux jeté à cet effet ; car, bien qu'à une petite demi-lieue de là il y eût un pont de pierre dans la ville de Bâle, l'Empereur avait ordonné au maréchal Augereau de respecter la neutralité de la Suisse, neutralité que neut ans plus tard les Suisses violèrent eux-mêmes, en livrant, en 1814, ce pont aux ennemis de la France.

Me voilà donc faisant la guerre derechef. Nous étions en 1805, année qui vit s'ouvrir pour moi une longue série de combats, dont la durée fut de dix ans consécutifs, puisqu'elle ne se termina que dix ans après, à Waterloo. Quelques nombreuses qu'aient été les guerres de l'Empire, presque tous les militaires français ont joui d'une ou de plusieurs années de repos, soit parce qu'ils tenaient garnison en France, soit parce qu'ils se trouvaient en Italie ou en Allemagne, lorsque nous n'avions la guerre qu'en Espagne ; mais, ainsi que vous allez le voir, il n'en fut pas de même pour moi, qui, constamment envoyé du nord au midi et du midi au nord, partout où l'on se battait, ne passai pas une seule de ces dix années sans aller au feu, et sans arroser de mon sang quelque contrée de l'Europe.

Je n'ai pas de raison de faire ici le récit détaillé de la campagne de 1805, dont je me bornerai à rappeler les faits principaux.

Les Russes, qui marchaient au secours de l'Autriche, étaient encore fort loin, lorsque le feld-maréchal Mack, à la tête de quatre-vingt mille hommes, s'étant imprudemment avancé en Bavière, y fut battu par Napoléon, dont les savantes manœuvres le contraignirent à se réfugier dans la place d'Ulm, et à mettre bas les armes avec la plus grande partie de son armée, dont deux corps seulement échappèrent au désastre. L'un, sous les ordres du prince Ferdinand, parvint à gagner la Bohême ; l'autre, commandé par le vieux feld-maréchal Jellachich, se jeta dans le Vorarlberg, vers le lac de Constance, où il s'appuyait à la neutralité suisse et gardait les défilés de la forêt Noire. C'est à ces dernières troupes que le maréchal Augereau allait être opposé.

(A suivre.)

GÉNÉRAL DE MARBOT.

Le duc de Bourgogne

Après la mort du marquis de La Haie, tué à Minden, M. le duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin, âgé alors de douze ans et se mourant d'un mal inconnu, montra beaucoup de chagrin de cette mort. M. de La Haie avait été son gentilhomme de la manche et celui qu'il aimait le plus.

Cette place de *gentilhomme de la manche* auprès du fils aîné de l'héritier présomptif

n'était donnée qu'à des jeunes gens de la cour distingués par leur naissance et par leur bonne réputation. Elle fut supprimée après la mort du duc de Bourgogne ; du moins on en changea le titre ; les *menins* de monseigneur le Dauphin, depuis Louis XVI, étaient la même chose.

M. le duc de Bourgogne ajouta : *C'est lui qui est cause de mon mal, mais je lui avais promis de n'en point parler.* Ce jeune prince, questionné, raconta que, étant seul un jour avec M. de La Haie, ce dernier avait voulu le placer sur un grand cheval de carton, et l'avait laissé tomber très lourdement ; et comme mon oncle ne vit aucun danger à une

chute sans blessure, sans fracture, et dans laquelle la tête n'avait point porté, il avait supplié le prince de n'en point parler. C'était depuis ce temps que le prince souffrait et dépérissait sans que les médecins eussent la cause de son mal. Il avait un abcès dans le corps. Ce jeune prince mourut. Il annonçait un grand caractère, beaucoup d'esprit et de sensibilité. S'il eût vécu, le malheureux Louis XVI n'aurait point été roi, ce qui seul eût donné naturellement une autre direction aux événements.

Ainsi un joujou d'enfant, un cheval de carton, changea le destin de la France et celui de l'Europe entière !...

MADAME DE GENLIS.

Une Pompadour impériale

Par Frédéric LOLIÉE.

La Comtesse de Castiglione.



II

« Vous ai-je rappelé, m'écrivait celui qui a le mieux connu dans tous ses détails la vie de Mme de Castiglione, qu'un agent de police de service près de l'empereur était venu trouver *quelqu'un que je sais* pour assassiner le grand chef, et que cet individu était en rapport avec la comtesse? Vous ai-je renvoyé l'écho lointain de ces paroles dans une conversation à deux :

« — Si je l'avais fait assassiner, qu'auriez-vous dit?

« — Rien... Non, je ne m'étonne de rien. Mais ce n'eût pas été par vengeance d'amour, ni par intérêt. C'était donc une raison politique... Laquelle?

« Oui, d'où venait la rupture entre Elle et Lui? Déception? Fatigue? Ou quoi?

« Il reste beaucoup à approfondir dans les ténèbres de cette grande existence si agitée. Et, d'ailleurs, sait-on jamais la vérité de ce que dit une femme, et une femme politique surtout?

« Général ESTANCELIN.

« 20 mars 1904. »

La comtesse de Castiglione avait pris le parti momentané de se retirer à Turin, pour se consacrer, disait-elle, à la première éducation de son fils, auquel elle donnait, sans beaucoup de tendresse apparente, mais avec soin, des leçons d'anglais, de français, d'allemand, langues qu'elle parlait avec autant de facilité que l'idiome maternel.

Elle avait établi sa résidence, une villa isolée, au-dessus de la ville, ayant devant elle et sous ses pieds un magnifique panorama, avec la longue chaîne des Alpes à l'horizon.

C'est là qu'en l'hiver de 1860 était venu s'annoncer chez elle, sur la présentation du prince de la Tour-d'Auvergne, un diplomate français, Henri d'Ideville, qui a laissé un très attachant récit de sa visite à la belle recluse.

Il fallait gravir la côte assez roide, qui menait à la villa Gloria. Une grille de bois indiquait en arrivant l'entrée de cette demeure modeste et un peu triste. On y accédait par les allées d'un jardin, d'aspect riant en la belle saison, quand la nature est en fête, mais qui

n'avait, non plus que d'autres, le privilège d'égayer la vue, quand les arbres sont dépouillés de leur parure et que la neige couvre les chemins. On arrivait directement à la porte du vestibule. Un domestique vêtu de noir ouvrait et, avec quelque mystère, introduisait les visiteurs au premier étage, où se tenait, de préférence, la comtesse seule ou ayant son enfant qui jouait auprès d'elle, un enfant de cinq années, son fils, doux et beau comme une fille, avec des cheveux blonds bouclés autour du front, ses bras et ses épaules nus, de grands yeux limpides et étonnés.

Mme de Castiglione apparaissait froide, silencieuse, et n'échangeait que le nécessaire des paroles. Sa porte était fermée à presque tous ses compatriotes de Turin. Elle ne l'ouvrait qu'à de rares étrangers, à des Français. La première impression éprouvée en sa présence ne pouvait être que d'admiration, mais

auxquelles on a trop chanté l'hymne d'adoration plastique.

Le jeune diplomate avait satisfait son regard à considérer la pureté, l'harmonie parfaite de formes d'une créature surprenante. Puis il était redescendu, le cœur tranquille et le cerveau calme, dans la plaine, avec son ami et collègue le baron de Chollet, qui l'avait accompagné. Une seconde visite, puis une troisième se succédèrent. Son sentiment ne s'était guère modifié. Il se rappelait alors les jugements peu favorables qu'il avait entendu porter, bien des fois, autour de lui, sur cette femme singulière.

« Elle est trop belle, disaient les mondaines, et, fort heureusement, elle n'est que belle. » Elle est profondément égoïste, avait ajouté quelques-uns de ceux qui l'entouraient; au milieu de ses plus éclatants triomphes parisiens, elle est capricieuse, incapable d'éprouver une affection, et, avec ses miraculeux avantages, incapable aussi d'inspirer un amour vrai, une passion sérieuse. Il s'en fallait de peu qu'on ne lui déniât toute valeur d'esprit. D'Ideville avait entendu ces généreuses appréciations. Il était retourné cinq à six fois à la villa Gloria, sans avoir pu se fonder une opinion personnelle et certaine.

Il avait peine à croire, cependant, que sous l'enveloppe de la déesse ne brillât aucune-ment l'étincelle divine. L'exil volontaire auquel paraissait s'être condamnée celle dont l'apparition à Paris et à Londres avait eu l'importance d'un événement, sa vie retirée, son éloignement systématique, les habitudes mystérieuses dont elle commençait à pratiquer l'expérience intermittente, bien longtemps avant l'heure où elle s'y plongerait à jamais, l'indifférence absolue de cette jeune tête à l'égard des circonstances du dehors susceptibles de rompre et d'animer la monotonie de ses jours : tout cela excitait étrangement sa curiosité. Sans doute, elle devait receler en elle des ressources d'âme et d'intelligence ignorées du commun. Et, pour s'en convaincre, il continua de monter la colline.

Il commençait à perdre l'espoir de pénétrer l'énigme, lorsque, après avoir arrêté le dessein de n'y plus songer, il se trouva, certain jour, sur le chemin de la Gloria. Le hasard voulut qu'il se vît seul avec elle, sans témoin, et ce fut une révélation. Les lèvres de Mme de Castiglione s'étaient décidées à énoncer d'autres paroles que des mots de politesse et des



Cliché Braun.

CAVOUR.

une admiration dénuée de chaleur et sans élan. Son air de visage était plus imposant qu'aimable. On y voyait cette expression hautaine, que prennent souvent les femmes

formules de banalité. La conversation prit un tour intéressant. Des pensées originales jaillirent, découvrant une nature élevée, qu'il ne soupçonnait point, une largeur d'esprit, qu'il avait à peine, jusque-là, pressentie.

Qui donc la lui avait figurée à la fois si riche et si dénuée, en un mot si incomplète? Il n'avait eu qu'à l'écouter pour reconnaître qu'elle avait sur beaucoup de femmes une supériorité de raison et de caractère, ne le cédant en rien à la supériorité que chacune était obligée de lui céder au physique. Cette mélancolie qu'elle ressentait, ce dédain dont elle ne se défendait pas assez à l'égard du reste de l'humanité, lui venait de la déception trop prompte de ses songes ambitieux :

« A peine ai-je traversé la vie, disait-elle, et mon rôle est déjà fini. »

Il s'en retourna, pensif et réfléchissant à tout ce qu'il avait entendu. Le charme s'était produit. Les entrevues suivirent, plus prolongées. Elle se rendait confiante. Elle devenait expansive, presque; et il demeurait sous l'impression d'une causerie pleine de nouveauté. D'Ideville apprit bientôt une partie de sa vie; et il s'aperçut qu'elle était sincèrement heureuse d'avoir proche d'elle un confident capable de la comprendre. Elle et lui firent ensemble des promenades en barque; elle égrenait ses souvenirs au fil de l'eau et se confiait avec naïveté. Il ne put se défendre de fixer sur le papier la suite de ses impressions et d'en donner lecture à celle qui les lui avait inspirées. Alors, avec une sorte de candeur orgueilleuse, elle avait ajouté ces lignes étranges à sa narration :

« Il Padre eterno non sapeva cosa si faceva quel giorno che l'ha messa al mondo; ha impastata tanto e tanto, e quando l'ha avuto fatta, ha perso la testa vedendo la sua maravigliosa opera, e l'ha lasciata lì, in un cinto, senza metterla a posto. In tanto, l'hanno chiamato da un'altra parte, e quando è tornato l'ha trovato fuori di posto. »

« Le Père éternel ne savait quelle chose il créait, le jour où il l'a mise au monde; il la pétrit tant et tant que, lorsqu'il l'eut faite, il perdit la tête en voyant son merveilleux ouvrage; il la laissa dans un coin, sans la mettre à sa place. Puis, sur ces entrefaites, il fut appelé ailleurs, et lorsqu'il revint il ne la trouva plus. »

Ceux qui n'étaient pas dans le secret des visées de Mme de Castiglione et qui ne savaient rien du commerce de lettres qu'elle entretenait avec les diplomates étrangers, en mettant à profit sa connaissance remarquable des principales langues de l'Europe, ceux qui n'avaient aucun soupçon de son vrai rôle et des desseins sur lesquels elle gardait une discrétion absolue, ne jugeaient d'elle et de son esprit que sur les apparences. On n'avait qu'une appréciation superficielle de son intelligence et de ses fautes. Sa conversation était vive, légère, indulgente aux libertés de la galanterie; on s'y plaisait sans y chercher autre chose que ce plaisir. De certaines gens, qui restreignaient à ses perfections physiques

tout le mérite de cette créature séduisante, allaient presque jusqu'à dire qu'elle était, au moral, insipide et insignifiante. En réalité, les délicatesses de l'art lui étaient sensibles. Elle justifia d'une singulière perspicacité en matière de politique; et si elle avait eu plus de ressources à sa portée, plus de moyens à faire agir, elle n'aurait pas laissé de doute sur les inclinations de son caractère fort ambitieux.

Ce qui paraissait clair, indubitable, c'est la situation exceptionnelle dont elle s'était emparée.

On n'avait pas oublié, dans ce monde d'intrigue et de coquetterie toujours sous les armes, l'impression fulgurante qu'elle avait produite, à son apparition. Quand elle y fit sa rentrée, ce fut avec un air de conquête aussi sûr de soi que par le passé.

Elle réveilla les critiques, au camp féminin. On discutait à force les signes de son goût, qui n'était pas, en effet, d'une distinction irréprochable, et les audaces de sa coquetterie, qui souffrait un alliage moins avantageux de négligence méridionale et de singularité individuelle. De ces coups d'épingle elle ne s'embarrassait guère, mais en appelait du jugement des femmes au témoignage flatteur des hommes. Sa personnelle opinion n'était-elle pas fixée, du reste, et de façon à n'en recevoir aucune atteinte?

J'en trouve encore des marques sur un livre annoté de sa main et tout ouvert sous mes yeux. Je le vois clairement à ces rectifications crayonnées par elle, à ces répliques soulignées comme de brèves réponses aux appréciations dont elle était l'objet.

« Il y avait sur ce beau visage, prononce l'auteur du livre, lectrice et compagne de l'impératrice, une expression de *hauteur*, de *dureté*... »

Aussitôt d'effacer ces qualifications désobligeantes et de mettre en leur place les mots : *fierté*, *douceur*.

Et quand Mme Carette ajoute : « *Le charme n'existait pas...* » *Erreur!* assure-t-elle, sans plus de commentaires.

De vrai, les dames d'honneur et les habituées du palais partageaient les réserves de leur souveraine à l'endroit de la comtesse et lui en donnaient avis par des abstentions ou des froideurs, ou des omissions d'égards, dont elle n'était pas la dernière à s'apercevoir. Sur la première page annotée de son exemplaire des *Souvenirs de la Cour*, j'en saisis une indication furtive :

« Les demoiselles d'honneur, chargées de faire le thé, écrit-elle en marge, ne m'en ont pas offert, mais je me le fis servir par la princesse de la Moskowa. »

Si les dames de l'entourage impérial ne la comblaient pas d'effusions cordiales, elle n'était pas à leur égard plus prodigue de compliments. D'occasion, pourtant, elle savait voir les agréments des autres femmes et leur rendait justice avec d'autant moins d'hésitation qu'elle n'aurait fait à aucune d'elles l'honneur de la considérer comme une rivale. Les louanges ne coûtaient pas à sa supériorité. Elle notait d'une approbation satisfaite, en

connaissance, le détail entrevu d'un beau regard, d'une bouche séduisante, d'une jolie rondeur d'épaule, d'une taille souple, d'une ondoiyante démarche. Elle avait la vision prompte d'un trait gracieux du visage ou d'une valeur plastique et d'abord en consignait le souvenir dans un coin de sa mémoire, ou parmi ses papiers, comme d'un point acquis.

Ainsi, spectatrice de l'accident de chasse qui désarçonna dans les fourrés de Compiègne la fille du général Bertrand, Mme Hortense Thayer, et, plus tard, en retrouvant le récit dans un chapitre des *Souvenirs* de la comtesse Stéphanie, elle a le bon cœur d'ajouter au bord de la page une note significative en son laconisme : « *Bras cassé... belle jambe.* » N'est-il pas admirable, le dernier détail ainsi relevé comme chose de prix par « la divinité » dont, tant de fois, des artistes pleins de zèle comme elle était pleine de complaisance, moulèrent les bras, les mains, la jambe!

De façon générale, elle ne se gênait pas de dire qu'elle estimait faiblement la société, la conversation, le caractère des femmes. Elle ne les aimait, je crois, que dans son propre miroir. En la compagnie choisie des hommes elle se sentait mille fois mieux à causer sérieusement ou frivolement. D'amour elle s'entretenait sans pruderie, ne détestait pas les propos lestes, et volontiers en touchait le sujet, aux instants de flirt ou, par occasion, dans certaines lettres. Elle passait pour être froide, comme le sont, d'ordinaire, les beautés parfaites destinées à ravir les yeux plutôt qu'à partager les émotions des sens. Elle n'estimait point, au reste, qu'il convînt d'y attacher tant d'importance. Sans doute, elle faisait sa part à ce mariage des effluves, à ce momentané de l'électrisation amoureuse, qui n'est pas une des pires choses de la vie. Encore n'était-ce que passagère surprise, disait-elle. A l'un de ses correspondants, dont les souvenirs insistaient sur l'autrefois, elle ripostait, dans une lettre si vive d'expression que je ne puis la citer tout entière :

« Eh bien! il y a eu ceci, il y a eu cela entre vous et moi.... Ce sont choses anciennes, qui furent parees qu'elles avaient leur raison d'être. Rencontre, accident. A quoi bon, ensuite, remuer des cendres où le feu ne couve plus? »

Les grands sentiments ne faisaient que glisser en son âme, hormis les ambitions, des ambitions à vide, qui la hantaient. S'entretenir d'affaires, correspondre sur la politique, au loin, donner un sens aux oracles de la diplomatie, entretenir, ne fût-ce qu'en imagination, des projets extraordinaires, jouer un rôle, même secret et mystérieux, dans la partie internationale : combien plaisait davantage à sa nature remuante une telle occupation d'esprit! Elle s'y efforçait, se multipliait en visites, échangeait des rapports, distribuait des nouvelles à la fincée et continuait à brasser de larges desseins.

Jusque dans quelle mesure Mme de Casti-

glione put-elle influencer Napoléon III, en matière de politique étrangère ? On ne saurait en fournir que des explications sommaires et relatives. On est plus sûrement informé de l'empire qu'elle exerça sur son cœur et sur ses sens, qui se dispersaient assez volontiers. Sur la fin de sa vie, elle protestait, par un scrupule d'âge bien légitime, que l'impératrice, en se montrant jalouse d'elle, n'en avait point de juste motif. Sa très fidèle gouvernante Luisa Corsi conta d'autres détails à l'oreille d'un journaliste connu, qui s'empressa de les répéter en public. Et du jour, ou plutôt de la nuit, qui signala sa chute

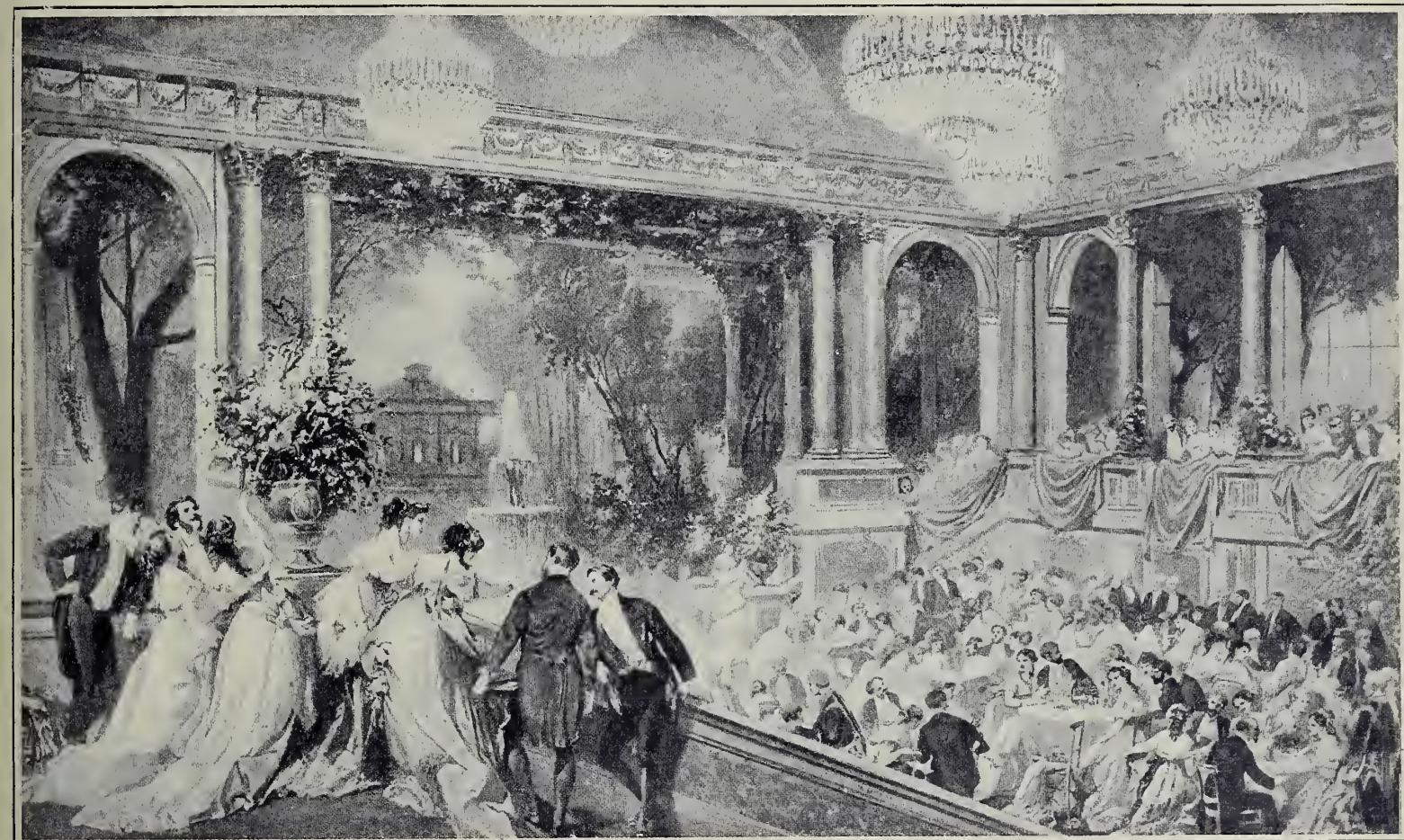
qu'il tordait sa moustache d'un mouvement de doigts plus nerveux qu'à l'ordinaire. Au premier entr'acte, il disparut, délaissant l'impératrice aux yeux de la salle entière. Chacun savait, le lendemain, qu'il avait été prendre des nouvelles directes de la manière dont se comportait la santé de la belle Florentine.

L'empereur lui rendit d'autres visites à Paris, des visites du soir en son logis retiré de la rue de la Pompe, qui, avec sa double issue, son escalier dérobé, ses airs de mystère, semblait aménagé tout exprès pour favoriser les tendres entrevues.

Doucement on frappait ou sonnait. Un gui-

tin. Comme la voiture quittait l'hôtel de la comtesse, il se vit assaillir par trois hommes en armes. Le cocher enleva vigoureusement les chevaux, qui bondirent, renversèrent un des assaillants, et purent entraîner l'empereur sans accident jusqu'aux Tuileries.

Cette liaison, de quelque mystère que Napoléon feignit de l'entourer, n'était pas ignorée de la galerie des courtisans. Différentes personnes, bien placées pour voir, feignaient de n'ouvrir point les yeux et révoquaient la chose en doute, par exemple, la comtesse Potocka, qui très fort admirait le grand empereur et fort peu Napoléon III :



Cliché Giraudon.

UNE FÊTE AUX TUILERIES. — Aquarelle d'HENRI BARON. (Palais du Sénat.)

ou son triomphe, Mme de Castiglione elle-même en marquait la date, sur le brouillon de son testament, que nous avons en main et où nous voyons, de nos yeux, écrite et soulignée d'une manière très apparente, la ligne où elle exigeait, pour sa dernière toilette : *La chemise de nuit de Compiègne, batiste et dentelle, 1857.*

Les phases préliminaires de l'aventure s'étaient trahies par des signes assez ostensibles.

Elle se trouvait, depuis plus de deux semaines, au château de Compiègne. Un soir qu'on avait inscrit, au programme du théâtre, une représentation des artistes de la Comédie-Française, elle s'était fait excuser, se disant souffrante. On remarqua que, dans sa loge, l'empereur semblait distrait, préoccupé, et

chet pratiqué dans la porte d'entrée s'ouvrait avec précaution... Qui venait là?... Le cher seigneur. Un rais de lumière indiquait la direction du boudoir. La causerie durait une heure ou deux. Et le cérémonial de retour se pratiquait à l'instar du cérémonial d'arrivée. Le chef de l'État ne se répandait pas en confidences (quoiqu'il ne fût pas très discret en matière de galanterie) sur le but de ces sorties extra-officielles. Bien qu'il fût toujours accompagné, à distance, d'un agent secret, chargé de veiller sur sa personne, il s'exposa à de dangereuses péripéties et faillit, pour la deuxième fois, être assassiné à la suite d'un rendez-vous chez Mme de Castiglione. Il s'y était rendu incognito, dans son petit coupé, sans domestique, conduit par son cocher de confiance, et en sortait à trois heures du ma-

« Les médisants, écrivait-elle à la comtesse Sophie Wodzicka, prétendent que Mme de Castiglione a eu besoin des eaux de Plombières¹ ; moi, j'en doute, car il me semble que le séducteur n'est pas séduisant. »

Sans doute, mais la couronne est un joyau qui embellit singulièrement celui qui le porte. Quoi qu'elle en dit, l'opinion générale était faite sur ce point. A un bal costumé, chez la duchesse de Bassano, passaient des masques très variés : c'étaient, parmi les hommes, des Gilles, des pierrots, des seigneurs d'antan et des photographes du jour, ayant eu, ceux-ci, la fantaisie de porter aux épaules des images de beaucoup de dames rassemblées là. L'empereur, en domino, s'était attardé pour considérer ces photographies. Il en arracha deux,

1. Où se rendait l'Empereur.

en disant de l'une, à l'effigie de la belle Italienne, avec une pointe d'humour : « Que vient-elle faire ici ? » Et quelqu'un aurait répondu : « Sire, puisque vous possédez l'original, pourquoi voulez-vous la copie ? »

Lorsqu'elle s'installa rue de Castiglione, il y fut aussi, de loin en loin. Dans cet entresol, qu'occupent aujourd'hui les ateliers d'un couturier, on nous montrait le mécanisme de la porte, montée sur pivot, et qui, tournant sur elle-même, dérobait la vue du personnage entrant ou sortant. On a rapporté par erreur que Napoléon fit des apparitions, place Vendôme. Un document privé nous apprend que la comtesse y était venue trop tard pour cela, l'empereur n'étant plus du monde quand elle y transporta ses pénates.

« C'est le 25 décembre 1876, témoigne dans une lettre du 24 août 1900 M. H. D..., propriétaire de l'immeuble, que Mme de Castiglione est entrée place Vendôme : elle avait demandé de prendre possession de son appartement à minuit, pour y venir comme le petit Jésus. »

Les attaches de Mme de Castiglione avec Napoléon étaient notoires. De ses amitiés et relations diverses, il est assez difficile de parler avec toute la précision qu'il y faudrait. Sur les pages de son histoire intime, d'indiscrètes anecdotes griffonnèrent bien des aventures contestables. Caprices d'un soir, appels mystérieux et sans rappels, curiosités de

femme très adulée et désirant, à son tour, choisir... que sais-je ? L'imagination est volontiers prêteuse sur le cas des galantes faiblesses. Il y eut des accords notifiés, toutefois, dont la galerie était instruite.

Lord Hertford, l'un des plus grands seigneurs d'Angleterre, marquis, chevalier de la Jarretière, riche fabuleusement et peu prodigue à l'ordinaire de services ni d'argent, avait passé dans sa vie, sans s'y arrêter, — renouvelant au réel la fable antique du maître des dieux se transformant en pluie d'or pour charmer Danaé.

Il n'avait d'ailleurs, le noble lord, que la grâce de ses millions. Mme de Castiglione ne conservait aucun doute là-dessus : je le vois à la manière dont elle formulait, un jour, de certaines notes intimes sur le personnage et prenait plaisir à souligner de préférence les détails les moins flatteurs du portrait, par exemple, au physique, ce détail :

« Il a l'air sombre, presque sinistre : il roule des yeux furibonds, comme un tyran de mélodrame. »

Et cet autre, au moral :

« Il a courtoisé les femmes, mais ce n'est pas une preuve d'amour. »

Aucune marque approbative à l'endroit où il est dit :

« Sa politesse est exquise avec les formes du grand seigneur. »

Mais, par une réminiscence légère et non

trop déplaisante, le crayon est très appuyé sur cette allusion :

« Il était fidèle à la devise de son ordre de la Jarretière : *Honni soit qui mal y pense.* »

Était-il plus sentimental l'homme d'affaires et de plaisir qu'elle connut en 1861, sous de meilleurs aspects ? Devons-nous révéler ce détail ignoré qu'alors elle fit une fugue passagère en Italie pour s'installer à Turin avec Laffitte ? Mais puisque nous l'avons dit, passons.

Des personnages encore sont en belle place sur la liste de ses plus vives sympathies. Avant et après la chute de l'Empire, le duc d'Anmale garda chez elle le ton et les procédés d'une familiarité tendre. Nous avons pu compter, au château de Baromesnil, bien des reliques d'écriture, de dédicaces et de fleurs commémoratives dédiées à la mémoire du noble écrivain.

L'attachement de la comtesse au régime napoléonien ne l'empêchait pas d'entretenir des rapports de grande affection avec les princesses de la maison d'Orléans. Jusqu'à la fin, le duc de Chartres resta l'un de ses fidèles. Aussi le baron Alphonse de Rothschild. Enfin on pourrait avancer, sans encourir le reproche d'une extrême indiscretion, qu'un des plus zélés serviteurs de la cause monarchiste, M. Estancelin, eut de sa part des témoignages d'une amitié constante, et qui dura quarante-cinq ans.

(A suivre.)

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

La duchesse du Maine

Madame du Maine n'est pas plus grande qu'un enfant de dix ans, et elle n'est pas bien faite. Pour paraître bien, il faut qu'elle tienne la bouche fermée ; car quand elle l'ouvre, elle l'ouvre grandement et laisse voir de vilaines dents mal rangées. Elle n'est pas très grosse, porte beaucoup de fard, a de beaux yeux, un teint blanc, et des cheveux blonds. Avec la bonté, elle pourrait passer ; mais sa méchanceté est insupportable. Elle a beaucoup d'esprit et d'instruction, et sait parler de toutes sortes de choses ; cela attire chez elle les savants et les beaux esprits. Elle flatte avec adresse les mécontents, et dit du mal de mon fils [le Régent] ; voilà tout son secret pour se faire un parti. Son mari l'aime beaucoup ; elle se pique à son tour d'aimer beaucoup son époux ; mais je ne voudrais pas jurer sur cet amour. Ce qu'il y de sûr, c'est qu'elle gouverne le duc du Maine entièrement.

L'amant tenant de madame du Maine, c'est le cardinal de Polignac ; elle a en outre encore le premier président, et des jeunes

gens. On accuse le cardinal d'avoir travaillé à la réfutation des lettres de Filtz-Moritz, quoiqu'il ait eu cette année [1718] un long éclaircissement avec mon fils, et qu'il lui ait juré de ne rien entreprendre contre lui, malgré son amitié pour madame du Maine.

L'hiver dernier, le comte d'Albert, étant ici, fit sa cour à madame du Maine : le cardinal de Polignac en devint jaloux, et les suivit en masque au bal. A la vue du tête-à-tête de la duchesse et du comte, il ne put y tenir, et éclata : on apprit alors qu'il y avait un cardinal au bal masqué, ce qui a fait beaucoup rire.

Lors de son arrestation, madame du Maine a manqué d'étouffer de colère ; elle ne s'est remise que peu à peu. On dit qu'elle est maintenant calme et qu'elle joue aux cartes toute la journée. Quand le jeu est fini, la colère la reprend ; elle tombe alors sur le mari, les enfants et les domestiques, qui ne savent à quel saint se vouer. Elle est d'une violence terrible ; on prétend qu'elle a souvent battu son mari.

Tant qu'elle réside à Dijon, elle joue le rôle de Roland le Furieux : tantôt on ne la traite pas avec les égards dus à son rang ; tantôt elle se plaint d'autre chose ; elle ne veut pas comprendre qu'elle est prisonnière, et qu'elle a mérité encore pis. Elle s'était

imaginé que lorsqu'elle serait arrivée à Chalon-sur-Saône, elle jouirait de plus de liberté, et n'aurait pour prison que la ville ; mais dès qu'elle a su qu'elle serait enfermée dans la citadelle, comme à Dijon, elle n'a plus voulu partir. Loin de se repentir de sa trahison, elle croit avoir fait quelque chose de beau.

Quelque triste que je sois, mon fils m'a fait rire aux éclats, en racontant ce qu'on a trouvé dans les lettres de madame du Maine, saisies chez le cardinal de Polignac. Dans une de ses lettres, cette personne honnête et vertueuse écrit : « Nous allons demain à la campagne : j'arrangerai les appartements de façon que votre chambre soit près de la mienne. Tâchez de faire aussi bien que la dernière fois, et nous nous en donnerons à cœur joie. »

Madame la princesse sait bien que sa fille a eu une intrigue avec le cardinal, et elle a fait son possible pour l'en détourner. A cet effet, elle lui fait savoir sous main que le cardinal lui est infidèle, et qu'il lui préfère une certaine Montauban. Mais cela ne sert à rien.

Le duc du Maine est informé de tout : il a écrit à sa sœur : « Ce n'est pas en prison qu'on devrait me mettre, mais en jaquette, pour m'être ainsi laissé mener par le bout du nez. » Il ne veut plus revoir sa femme de sa vie.

DUCHESSE D'ORLÉANS
(PRINCESSE PALATINE).

GRANDES AMOUREUSES

Sophie Monnier

Par Jean RICHEPIN, de l'Académie française.

Peu de temps avant les fêtes du sacre de Louis XVI, M. de Saint-Mauris, gouverneur du château de Joux, reçut au nombre de ses prisonniers Gabriel-Honoré Riquetti, comte de Mirabeau.

C'était un jeune homme de vingt-six ans, renommé pour sa mauvaise tête, son esprit brouillon, ses galanteries, ses aventures de toutes sortes, et qui avait déjà tâté de la prison au fort de Ré et au château d'If. On l'enfermait sur l'ordre de son père, le marquis de Mirabeau.

Singulière famille, d'ailleurs, dont les membres laissaient de père en fils une réputation tapageuse. Depuis le xiii^e siècle, qu'ils s'étaient établis en Provence, venant d'Italie, ils fournissaient à l'histoire ou à la légende un original au moins par génération.

C'est un d'eux, Jean, premier consul de Marseille, qui répond, au xvi^e siècle, à un évêque :

— Je suis marchand de police comme monsieur est marchand d'eau bénite.

Honoré III, renommé pour sa sagesse, avait voulu chasser à coups de canne les robins d'une assemblée noble. Si les sages étaient aussi fous, songez à ce que pouvaient être les autres. L'aïeul de Gabriel, Jean-Antoine, fut tellement tailladé de blessures, qu'il semblait fait de pièces et de morceaux, ayant une sorte de carcan d'argent pour soutenir sa tête. En cet état, il trouve moyen de se faire aimer. C'est lui qui, présenté à la Cour par Vendôme, comme le roi le félicitait de ses blessures, répondait :

— Oui, Sire, si, quittant les drapeaux, j'étais venu à la cour payer quelque catin, j'aurais eu plus d'avancement et moins de blessures.

De ce Jean-Antoine, surnommé le *brave Provençal*, étaient nés deux autres originaux, le marquis Victor, maniaque d'économie politique, et le bailli qui disait que la mauvaise tête était le signe de légitimité de la maison de Mirabeau. L'un était le père et l'autre l'oncle du jeune prisonnier qui entra au château de Joux.

Celui-ci était bien un vrai Mirabeau, et il résumait toute la famille dès sa jeunesse.

Quelle histoire il a déjà, pour un homme de vingt-six ans !

Il vient au monde avec une tête énorme, et deux molaires formées. C'est presque une

naissance monstrueuse. A trois ans, il a la petite vérole, et son visage en reste ravagé comme par un passage de foudre. Son enfance est bizarre. Précoce en tout, puissamment intelligent, travailleur à sa manière, curieux, fantasque, il ne ressemble à personne, et son père ne sait que penser de cette nature. Tantôt le marquis ne voit dans son fils qu'une *chenille raboteuse et crottée qui ne se déchenillera jamais*, et tantôt il écrit ceci :

« *matamore ébouriffé qui veut araler tout le monde avant d'avoir douze ans.* »

Comment s'y prendre avec un tel écolier ? Une telle exubérance n'est-elle pas à craindre ? Puis, que peut-on espérer d'un orgueil qui n'accepte aucune réprimande ? Deux caractères de fer se heurtent là, et le père, ne voulant pas céder, se décide à employer la rigueur. On met le drôle en pension sous le nom de Pierre Buffière, le marquis craignant des sottises qui déshonorent son nom.

Pierre Buffière ne change point. Toujours la même violence de nature, le même excès de vitalité. Certes, il apprend, il travaille ; il sait le grec, le latin, l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, les mathématiques, les sciences naturelles, le dessin, la musique ; il monte à cheval et fait de l'escrime comme pas un ; c'est à la fois un savant et un gentilhomme ; oui, mais le caractère ? Ah ! le caractère reste le même, infernal. Et ce n'est pas sans raison que le bailli appelle son neveu le *comte de la Bonrrasque*.

Mettons-le au régime militaire, nous verrons bien ! A peine arrivé au régiment du marquis de Lambert, Buffière perd au jeu quarante louis. Il a dix-huit ans. Le marquis, avare, est furieux, et parle déjà de prison. Mais Buffière n'a pas fini. Soldat en temps de paix, voilà qui l'ennuie ! Il prend la maîtresse de son colonel, et file avec sa conquête. On le rattrape. Il résiste : pour un peu il se battrait avec le maréchal de camp lui-même. Cette fois, le marquis n'hésite plus, et Buffière commence l'apprentissage de la prison au fort de l'île de Ré.

Mais ce fou a tant de qualités qu'on ne peut lui tenir longtemps rigueur. On le relâche donc. Du reste, cela doit l'avoir un peu morigéné. Ah bien ! oui. A peine libre, il a un duel. Mais le duel est vite oublié. Car voici notre héros en Corse, où il se bat avec l'ennemi pour le coup. Quoi, ce brouillon, ce joueur, ce libertin, il est bon officier ? Non pas bon ; mais excellent ; comme en tout extraordinaire.

Et ne croyez pas qu'il s'amende pour cela. La guerre n'empêche pas l'amour. Au contraire. Sa grosse tête boursoufflée et couturée a je ne sais quoi qui plaît aux femmes. Cette laideur est belle. Ce n'est pas la tête du premier venu, cette caboche-là ! Et il y aura certainement sur ce visage plus de baisers que



Cliché Giraudon.

MARIE-THÉRÈSE RICHARD DE RUFFEY, MARQUISE DE MONNIER.

Portrait gravé par DELIGNON, d'après BOREL. (Cabinet des Estampes.)

« C'est un cœur haut sous la jaquette d'un « bambin. Cela a un étrange instinct d'orgueil, noble pourtant. »

En résumé, il ne trouve rien de mieux, pour le traduire au physique et au moral, que cette phrase : « *C'est un embryon de*

de trous de petite vérole. Comme dit son oncle :

« *Le romanesque parfume ce vaurien du haut en bas.* »

Vaurien, si l'on veut, toujours est-il qu'il faut compter avec lui. Le marquis se rend à l'évidence. Il va essayer de reconquérir son gredin de fils. Il y a trop de tentations mauvaises dans le métier militaire. Faisons du remuant officier un agriculteur. Vous croyez peut-être que Buffière va refuser. Mais alors vous ne connaissez pas notre homme. Toute chose où il y a à apprendre l'intéresse. Il se met à l'agriculture, aux terres, à l'économie rurale.

« Je suis étonné et effrayé, dit son père, de la quantité de besogne qu'il peut faire. »

Et voilà le marquis content.

« Continue, ajoute le bailli, continue à prendre en gré M. le comte de la Bourrasque, que tu appelles avec raison *rudis indigestaque moles*; ainsi tu le déshonoreras. »

Enfin le marquis croit son fils digne de lui, et le mène à la cour. Quelle figure va-t-il y faire? Pourquoi le marquis, lui qui n'a jamais voulu *s'eversailler*, enversaillait-il son fils?

« C'est, dit-il, qu'il est bâti d'une autre argile que moi; que tant que je l'ai vu à gauche, je l'ai caché; sitôt que je le trouve à droite, il a son droit; qu'au reste, comme depuis cinq cents ans on a toujours souffert des Mirabeau qui n'ont jamais été faits comme les autres, on souffrira encore celui-ci, qui, je le promets, ne descendra pas le nom. »

Décidément, le père est bien revenu sur le compte de son fils. Les débuts de celui-ci à la cour répondent à cette bonne opinion. Le bailli demandant à son père des nouvelles de cette présentation, le marquis lui répond :

« Il étonne ceux-là même qui y ont rôti le balai. Ils le trouvent, tous, fou comme un jeune braque. Mme de Durfort dit qu'il démonterait la dignité de toutes les cours nées et à naître. *Mais ils trouvent qu'il a plus d'esprit qu'eux tous, ce qui n'est pas habile de sa part.* »

Hélas! le marquis ne devait pas être longtemps dans cet état satisfait, au sujet de son fils. Laissé seul à la cour, le jeune braque y fait des siennes : il prend les maîtresses de ceux-ci, les femmes de ceux-là; il s'arroe le droit du franc-parler; il gêne. Et le père irrité retombe dans sa mauvaise opinion.

« C'est, dit-il, un barbouilleur, un gaspilleur, l'indécence et la garrulane habitée, qui rebuteront trente mentors. »

Il manquait une bonne folie à tous ces excès de jeunesse. Le drôle ne la manqua pas. Envoyé en mission par son père, il trouve chez le marquis de Marignan sa fille unique, Émilie de Lovet, âgée de dix-huit ans, et une des plus riches héritières du royaume. Toute une cour assiège la jeune fille. Ces gens-là sont beaux, sages, jouissant d'une bonne renommée. Ne serait-il pas amusant de leur souffler ce parti? Quelle bonne farce! Gabriel a vingt-trois ans. Aime-t-il Émilie? Oui et

non. Il a déjà tant aimé de femmes qu'il n'est jamais bien sûr d'aimer encore. Mais il a si peu aimé celles qu'il a eues, qu'il a toujours une place vide dans le cœur. Le résultat de cette mission est consigné ainsi dans une lettre du marquis au bailli :

« L'inerusté museau de mon fils, avec toutes ses grâces tant naturelles qu'acquises, a trouvé à se faire accepter, désirer, et enfin rechercher en mariage. »

Et le 29 juin 1772, le comte de la Bourrasque est marié.

Mariage manqué d'avance! Émilie est une petite fille, ce que le marquis appelle un *joli caractère*. Qu'a de commun ce joli caractère avec le rejeton des Mirabeau? Pourra-t-il s'acoutumer des turbulences de ce gaspilleur?

Un fils leur naît. C'est un bien; mais n'est-ce pas aussi une chaîne? Puis, l'argent leur manque. Les parents d'Émilie, irrités, ne donnent rien. L'économiste, devenu grand-père, économise. Le ménage n'a pas le sou. Dettes sur dettes. Tout le monde est furieux contre cet acapareur de femmes. Lui, s'en moque. Mais le père ne rit point. Il intrigue contre son fils. Les catastrophes pleuvent sur les deux jeunes époux, qu'on interdit d'abord et qu'on exile ensuite, par ordre royal, à Manosque. Cependant le pendard est têtue, et les obstacles qu'on lui oppose l'auraient sans doute attaché à Émilie. Mais patatras! Voici qu'Émilie aussi fait obstacle. Regrettant peut-être son mariage de folie, elle reçoit des lettres d'un ancien soupirant. Le mari trouve ces lettres, s'empporte, rugit; et il a beau pardonner ensuite, tout charme est rompu. Mariage fini! Mirabeau s'ennuie de souffrir pour une femme qui n'en vaut pas la peine, et la plante là pour tâcher de recommencer autre chose.

Du coup, le voilà seul contre tous. Gare la première prise qu'il donnera. On en profitera. Il a quitté son lieu d'exil, il est en contravention. Mais sans doute il saura se cacher. Se cacher! Au lieu de cela, il arrive à Grasse, entend un baron de Villeneuve de Mohans qui insulte sa sœur, provoque l'insolent, le battonne pour l'obliger à se battre, et ne réussit qu'à se faire mettre en prison sur la plainte de ce lâche.

Ah! ah! il est donc pris, le barbouilleur, le mauvais sujet, le larron de femmes, l'épouvantail de la cour! Eh bien! profitons-en, pense le marquis. Supplique au roi, demande de châtiement, lettre de cachet! Enfin tout le monde est satisfait : le comte Gabriel-Honoré Riquetti de Mirabeau est, sur l'ordre de son père, solidement interné au château d'If, le 25 décembre 1774.

Là, il se repose de tant d'aventures. Il oublie sa femme, son fils, son père, tous les liens qui l'entravent, et se met à travailler. Il sent qu'il est temps de s'armer contre ses ennemis, et il prépare la seconde période de sa vie, celle qui portera les fruits promis par toutes ces fleurs bizarres et prodigieuses, celle où le volcan qui bouillonne dans sa tête éclatera soudainement et fera du brouillon le grand tribun, celle où les amours passagères

s'anéantiront dans sa puissante passion pour Sophie.

Tel est l'homme qui arrive en 1776 comme prisonnier au château de Joux.

Si dangereux qu'il fût cependant, c'était après tout un gentilhomme, et M. de Saint-Mauris le traita comme tel. Au moment des fêtes du sacre, le gouverneur du château de Joux pensa qu'il était bienséant d'inviter son prisonnier à manifester son enthousiasme pour le nouveau roi. C'était d'ailleurs une excellente recrue pour la pauvre et peu nombreuse noblesse des environs, qui se réunissait dans la petite ville de Pontarlier. Une seule maison tenait là quelque rang, et c'est chez ces gens, amis du gouverneur, que fut d'abord présenté Mirabeau. M. de Saint-Mauris ne se doutait guère qu'il fournissait ainsi à Mirabeau l'occasion d'être aimé et à son amante de devenir immortelle.

Cette maison était celle de Claude-François, marquis de Monnier, ancien premier président de la Chambre des comptes de Dôle. Ce septuagénaire, avare et dévot, avait épousé une jeune fille de dix-huit ans, Marie-Thérèse Richard de Ruffey, fille d'un président à la Chambre des comptes de Bourgogne. Voilà celle qui allait être la fameuse Sophie.

Certes, jamais deux êtres ne se trouvèrent aussi naturellement disposés à s'aimer.

Mirabeau, nous l'avons dit, bien qu'il fût dans toute la vigueur d'une robuste jeunesse, commençait à se sentir las des passions rapides, des aventures galantes. Il éprouvait ce besoin que tout homme un peu bien doué éprouve, au moins une fois dans sa vie, d'aimer absolument et de se donner corps et âme à une affection profonde. Puis les malheurs, l'étude, la prison, l'avaient singulièrement mûri. Il était maintenant capable de goûter ce charme puissant de l'amour complet, qui jusqu'alors lui avait échappé au milieu des ivresses faciles. Il était prêt pour une grande passion.

Quant à la marquise, elle était prête à n'importe quel amour, elle qui n'en avait encore jamais senti aucun. Enfant et fillette, elle avait vécu dans l'ennui, entre un père rigide, étroit, sec, et une mère mesquinement dévote. Ces deux vieillards n'avaient jamais eu qu'une idée, qui les peignait : marier leur fille à un vieillard. Une première fois, elle avait été fiancée à M. de Buffon, le naturaliste, qui avait, il est vrai, beaucoup de gloire, mais qui avait encore plus d'années. Monsieur et madame de Ruffey ne s'étaient pas tenus pour battus. Un vieillard perdu, dix de retrouvés. Ils fixèrent leur choix sur le marquis de Monnier, et se rattrapèrent du temps dépensé auprès du premier fiancé, en prenant le second un peu plus vieux encore.

Quelle vie pour la jeune marquise! Cet homme vieux, sermonnant à propos de tout, avare jusqu'au ridicule, se mêlant du ménage, aurait été désagréable comme père. A plus forte raison, l'était-il comme mari. Le soir, la seule distraction de la pauvre petite était la lecture à haute voix pour récréer Monsieur, ou bien une silencieuse partie de

whist avec quelque hoïereau du voisinage. D'amour, néant! Non qu'elle n'excitât pas des convoitises autour d'elle, dans la société du marquis! Mais quelles? Des envies de vieillards, car tout le monde était vieux dans cette maison. M. de Saint-Mauris était le plus galant, et Mirabeau dira de lui plus tard :

« Il n'avait guère que quarante-cinq ans « de plus que moi. »

Ainsi se passait le temps pour la jeune marquise : lettres édifiantes de sa mère, cours d'économie domestique au point de vue des bouts de chandelle, exercices de dévotion puérile, conversations ennuyeuses, lectures du même genre; pour tout horizon, le mort du whist; pour toute consolation, le papotage sénile d'un galant cacochyme.

Lâcher Mirabeau dans ce milieu, c'était fatalement pousser les deux jeunes gens dans les bras l'un de l'autre.

La marquise de Monnier était belle, douce et spirituelle. Son visage porte bien ces trois caractères. L'œil est grand, très ouvert, très franc et très bon. Peut-être même donnerait-il à la physionomie une expression presque bonasse, si le nez et la bouche ne rachetaient cette trop grande douceur, l'un par sa courbe à la roxelane, l'autre par ses coins légèrement retroussés. Il y a dans tout ce bas de la face une sorte d'ironie, de malice, qui heureusement ne va pas jusqu'à la méchanceté. Somme toute, c'est bien une beauté gauloise, française, avec ce je ne sais quoi mutin et railleur qui rend nos femmes si piquantes. Qu'une telle femme soit capable d'un amour violent et profond, c'est ce qui étonne bien des gens, mais c'est aussi ce qui fait le charme singulier de cet amour.

Il n'est pas besoin de dépeindre Mirabeau. Sa figure est devenue un type. Tout le monde connaît ce facies large, bouffi, à la bouche amère, aux yeux bizarrement tirés vers les tempes, posé sur une encolure de taureau, encadré d'une crinière monstrueuse, et sillonné de coutures, grêlé de trous, balafré de raies livides sur un fond rouge. Est-ce un muflle de fauve? Est-ce un masque grotesque? C'est l'un et l'autre, et c'est aussi la tête d'un génie. Foudroyé, *incrusted*, mais sublime!

Du premier coup, Gabriel et Sophie s'aiment.

Sophie ignorait l'amour, et, malgré les retenues naturelles à sa jeune pudeur, elle s'y serait livrée aisément. Mais Mirabeau, expert en la chose, comprit que cette fois il ne s'agissait pas pour lui d'un caprice, d'une liaison amusante. Il sentit que c'était l'amour. A quoi? Et qui nous donne le droit de parler ainsi? Sa conduite. Mettez notre homme auprès de n'importe quelle autre femme, prête à se donner, que fera-t-il? Il la prendra. Et ici, la marquise l'aimant, que fait-il? Il se sauve. Il se sauve, par peur de lui-même. Il désire cette femme, il l'adore déjà. Eh bien! qu'il tombe à ses pieds! Elle n'attend que cela. Mais il craint l'amour, le vrai, et il s'évade de sa prison pour se réfugier en Suisse. Contre ses ennemis, son père? Non. Contre celle qu'il veut et qu'il n'ose pas prendre.

On sait quelle est la volonté de cette tête de fer. Songez s'il aimait, puisque sa volonté fut vaincue. Il revint à sa prison, pour revenir près de Sophie.

Eh! à quoi bon lutter contre soi-même? Pourquoi se refuser au bonheur? Quelle folie de fuir l'amour, quand il s'offre! Les voilà donc réunis. Osera-t-il enfin? Oui, et quand il ose, soyez sûr que celui-là sait parler. La marquise fut siennese; et maintenant elle n'était plus la marquise de Monnier, elle n'était plus non plus Marie-Thérèse de Ruffey; elle était Sophie.

Mais le mari septuagénaire! mais les galants cacochymes! mais les de Ruffey! Toute cette gent provinciale, mesquine, dévote! Ah! le beau sabbat que cela fait! Il y aura du bruit dans Pontarlier.

Voilà M. de Saint-Mauris qui refuse toute liberté au prisonnier. Doublez les gardes! Plus de concessions! Assez de prison pour rire! La prison pour de bon. Et vous, madame la marquise, oyez les sermons du vieillard outragé et les reproches, et les insultes, et lisez les lettres de madame l'ex-présidente à la Chambre des comptes de Bourgogne. Ah! vous aviez le cœur de vous ennuyer en compagnie de ce marquis si convenable! Ah! le whist ne vous rattrapait pas suffisamment! Ah! les fadeurs de M. de Saint-Mauris ne satisfaisaient pas vos désirs amoureux! Eh bien! plus de whist, plus de galanterie, plus de société! On vous fera la vie dure. Vous serez grillée. Bartholo vous surveille. Vous rentrerez dans le devoir, de gré ou de force. Quant à votre coquin d'amant, à ce mauvais sujet sans vergogne, au vaurien marié qui trompe sa femme pour vous et pour qui vous trompez votre cher époux, quant à cet aventurier, il n'est pas au bout de ses peines. On a écrit à monsieur son père, qui est outré d'une telle conduite, et il sera puni comme le mérite un double adultère.

Qui fit longue figure, quelques jours après? Ce fut le marquis de Monnier, et ce fut aussi M. de Saint-Mauris, quand ils apprirent que, malgré sermons, lettres et verrous, les deux amants étaient, l'une chez ses parents à Dijon, l'autre en Suisse.

Hélas! ce répit n'était que momentané. Mirabeau le comprit. Certes il adorait Sophie. Mais fallait-il s'exposer à tant de chagrins, aux persécutions, aux procès scandaleux, aux châtimens peut-être? Qui sait si, en cédant dès maintenant, on ne pourrait pas apaiser la colère de tout ce monde furieux? Il l'essaya.

Sur ses instances la marquise consent à revenir chez son mari à Pontarlier. Il est entendu que tout sera oublié par celui-ci. De son côté, Mirabeau tente de rentrer dans la voie commune et de sortir de l'aventure. Il retournera avec sa femme et reprendra du service militaire. Il fera tout ce qui sera nécessaire pour satisfaire tout le monde et pour ramener la paix partout. Il est prêt à toutes les soumissions, pourvu que Sophie soit heureuse et qu'on étouffe l'affaire qui pourrait devenir fâcheuse pour elle. Quelle force avait cet amour, qui pouvait ainsi pousser Mirabeau l'audacieux à craindre, Mira-

beau le volontaire à plier, Mirabeau l'orgueilleux à demander pardon!

Mais il est trop tard maintenant, et tous ces sacrifices sont inutiles.

Le marquis de Monnier, qui avait redemandé sa femme et qui avait promis de la bien traiter, abuse de la situation pour faire le maître et pour persécuter.

D'autre part, la femme de Mirabeau ne veut pas entendre parler de réconciliation, non plus que le marquis économiste, qui semble prendre à tâche de pousser son fils à bout, en lui refusant tout secours pour rentrer dans la bonne voie. Sur l'ordre de ce père barbare, Mirabeau est traqué d'asile en asile. A Dijon, où il est allé retrouver Sophie avant le retour de celle-ci à Pontarlier, il a été signalé et n'a échappé que par une prompte fuite. Mme de Ruffey, la mère de Sophie, est en cela aussi cruelle que le père de Mirabeau; elle ne voit qu'un remède à tout, c'est l'arrestation immédiate du séducteur. Elle le dénonce.

Que faire? N'y avait-il pas de quoi jeter le manche après la cognée? C'est ce que fait le malheureux poursuivi. Espérant par cette dernière démarche désarmer ses implacables ennemis, il se livre de lui-même au magistrat que Mme de Ruffey avait chargé de son arrestation, au comte de Changey.

Heureusement, ce comte de Changey n'est point un méchant homme. Les malheurs de son prisonnier, ses aventures, son éloquence, son amour, le touchent. Il le dissuade de se soumettre aussi bénévolement à ses persécuteurs, qui ne lui en sauront aucun gré. Il lui conseille la résistance. Et, chose merveilleuse, tandis que le marquis de Mirabeau et Mme de Ruffey se liguient contre le pauvre amant, c'est un étranger qui le sauve. Le comte de Changey prend hardiment sur lui de relâcher son prisonnier, et voilà encore une fois Mirabeau en Suisse.

Plus les obstacles s'accumulent, plus les deux jeunes gens s'aiment, c'est le résultat naturel du mal qu'on leur fait. Mais aussi, plus cet amour grandit, plus Mirabeau en a peur. Non pas peur pour lui! Il a prouvé pour sa part qu'il ne craignait ni les hasards, ni les malheurs, et qu'il était prêt à tout souffrir. Mais il craint pour Sophie. L'enlever une fois pour toutes et filer à l'étranger avec elle, serait peut-être le moyen d'être heureux. Mais ne serait-ce pas aussi jeter définitivement la pauvre enfant dans l'aventure, dans la vie brisée, et l'exposer aux terribles représailles de la loi que son mari ne manquerait pas d'invoquer contre elle?

Pour fuir la tentation d'en arriver là, Mirabeau s'exile volontairement loin de celle qu'il adore, et il met cent lieues entre ses désirs et Sophie. Il se cache en Provence, dans le pays même de son père, tandis que celui-ci le fait chercher pour le punir. Prévenu à temps de la cachette de son fils, le père pense qu'enfin le moment est propice pour se débarrasser du vaurien. Là, en Provence, il ne sera pas difficile de l'attraper. Huit limiers de police sont envoyés de Paris pour se mettre à ses trousses.

Car le marquis a intrigué contre son fils et a obtenu cela. On ne saurait moins faire vraiment pour un père injuste qui persécuta un fils malheureux !

Une fois pris, il est entendu qu'on coffrera le gueux dans une citadelle sûre cette fois, dans une prison dont on ne s'échappe point, au mont Saint-Michel. Certes, la prison est bonne ; certes les liemiers mis en chasse sont bons aussi ; mais le gibier, dont on vend ainsi la peau avant de l'avoir pris, on a compté sans son habileté à dépister la chasse. Pendant cinq mois, comme s'il s'amusait à ce jeu, Mirabeau se cache et change de cachette, ainsi qu'un voleur, va, vient, laisse partout de ses traces, et les embrouille partout, passe et repasse entre les mains de la police, et tout cela sans sortir de Provence. Le marquis est dans un état de rage inconcevable.

« Cet homme, je te le dis, mon frère, ravagera le monde avec ses détestables talents. »

Bientôt, il comprend que cette chasse est ridicule, et que Mirabeau, aimé des paysans qui le protègent et qui déroutent la police, aura raison de lui et mettra les rieurs de son côté. Alors il se range à un parti plus machiavélique, qui est de le laisser tranquille, et de lui faire parvenir les lettres de Sophie. C'est une sorte de provocation au coup de tête. Qu'il fasse la dernière sottise, pense le père, et qu'on le prenne ensuite ; le châtiment n'en sera que plus mérité, par conséquent plus dur.

Les lettres de Sophie sont en effet des excitations à la fuite. Pauvre Sophie ! Recloutrée avec son vieil avare, plus méchant que jamais, elle ne demande qu'une chose : rompre sa chaîne et retrouver son Gabriel. Et lui, ne devait-il pas être poussé à tout risquer, quand il recevait d'elle des lettres comme celle-ci :

« Tiens, vois-tu, si tu ne m'écris pas, si je ne reçois pas tes lettres, je ne réponds plus de rien. Je lis tous les soirs tes serments. Ah ! mon ami, je les répète après toi. Oui, je jure d'être à toi, de n'être qu'à toi ; que rien n'altérera notre amour ; je te l'ai dit mille fois, je ne survivrai ni à toi ni à ton amour... Je sais qu'ils ne m'ont pas fait tout le mal qu'ils voulaient me faire, mais bien tout celui qu'ils ont pu. Il en est qui n'est pas en leur pouvoir ; ils ne m'ôteront pas ton cœur... Ne recevrai-je donc jamais le signal du départ ? Tu me disais que nous ne manquerions pas dans notre retraite, que tu te ferais maître de langues, de musique, de peinture ; tu penses sans doute encore de même. Que ne ferai-je pas ?

« Que je travaille chez moi ou en boutique, gouvernante d'enfants, oui, tout ce que tu voudras, pourvu que nous soyons ensemble ; il n'est rien que je ne fasse pour me réunir à toi. Aucun parti ne m'effrayerait, et je le puis plus le supporter. Il faut que cela finisse. Je te le répète : *Gabriel ou mourir !* »

A de telles protestations d'amour, qui donc eût pu longtemps résister ? Mirabeau, malgré toute sa volonté, n'eut pas le courage de le faire plus longtemps. Avec autant de résolution qu'il en avait mis jusqu'alors à fuir

plus à compter que sur eux-mêmes et à se lancer hardiment dans l'aventure. Et le 17 septembre, ils quittent la Suisse et filent sur la Hollande, où Mirabeau espère trouver des moyens de vivre. Leur devise est maintenant : Tout est perdu, fors l'amour !

Le 7 octobre seulement ils sont à Amsterdam, où nous les retrouvons logés assez misérablement chez un tailleur, Lequesne.

Ici commence une vie à la fois dure et douce, pleine d'unis et pleine de délices, et qui restera dans le cœur de tous les deux comme l'époque la plus heureuse et la plus calme de leur existence.

Mirabeau a changé de nom et s'appelle dorénavant le comte de Saint-Mathieu. Sous ce pseudonyme, il travaille sans relâche, pour que Sophie ne manque de rien. Il donne des leçons, il fait des traductions. Deux libraires, Rey et Changuyon, l'exploitent indignement et l'accablent de besogne à vil prix. Mais qu'importe ! Pourvu qu'il gagne de quoi vivre, pourvu que Sophie soit contente, Gabriel est satisfait. Et malgré tout, malgré le passé cruel, malgré le présent incertain, malgré l'avenir gros d'orages, ils sont heureux.

Neuf mois de joie intime, de volupté partagée, d'enivrement, se passèrent ainsi, et les deux amants ne demandaient qu'à continuer, quand le coup de foudre, qui les menaçait depuis longtemps, vint les frapper.

Pendant ces neuf mois, les ennemis ne s'étaient pas endormis, comme pouvaient le croire nos amoureux. Le marquis de Monnier et le comte de Saint-Mauris surtout s'étaient vivement occupés de leur vengeance. Le coup de tête de la fuite était entre leurs mains une arme terrible contre les deux fugitifs. Ils s'en servirent habilement, intriguèrent, et le 10 mai 1777, obtinrent du bailliage de Pontarlier un jugement terrible.

Par ce jugement, Mirabeau est déclaré coupable de rapt et de séduction, et, comme tel, condamné à avoir la tête tranchée, ce qui sera exécuté en effigie sur un tableau, plus à cinq livres d'amende envers le roi et quarante mille livres de dommages-intérêts envers le marquis de Monnier. Par le même jugement, Sophie est déclarée déchuée de tous ses droits, contrats et domaines, condamnée à dix louis d'amende envers le roi, et devra être rasée et flétrie, pour être enfermée sa vie durant dans la maison de refuge de Besançon.

Un homme aurait dû protester contre cet arrêt odieux : c'est le père de Mirabeau. Il en fut au contraire réjoui, et se mit immédiatement en campagne pour empêcher son fils de



Cliché A. Moutet.

MIRABEAU DANS SON CABINET DE TRAVAIL.

Tableau anonyme. (Musée Carnavalet.)

Sophie, il revient vers elle pour l'enlever. Il est décidé à tout. Le 25 août, il arrive hardiment à Verrières, près de Pontarlier, et fait prévenir Sophie. La nuit suivante, sans plus attendre, Sophie s'habille en homme, escalade le mur de son jardin, et le 24, les deux amants sont enfin réunis.

Des Verrières suisses, où ils sont, ils essaient encore de conjurer les malheurs qu'ils prévoient. Mirabeau demande à être jugé *coram populo*, se faisant fort de prouver que Sophie est innocente. Sophie de son côté tremble pour son Gabriel, et veut prendre toute la faute pour elle. Mais cet assaut de noble dévouement laisse froids leurs ennemis.

Alors, se jetant dans les bras l'un de l'autre, Gabriel et Sophie comprennent qu'ils n'ont

s'y soustraire. Il envoya à ses troussees le roué de police Brugnères, renommé pour son adresse. Cette fois, malheureusement, la police fut à la hauteur de sa renommée, et le 14 mai 1777, le comte de Saint-Mathieu, vendu par la Hollande, était arrêté. Avec lui, on prenait Sophie. Quel beau coup de filet pour la police! Quel déchirement pour le ménage amoureux! Sophie veut s'empoisonner, Mirabeau l'en empêche.

« Il faut vivre, dit-il, il faut nous défendre. La mort n'est point une bonne parade. »

Les voilà enfermés. Mirabeau est au donjon de Vincennes, prison sûre. Quant à Sophie, sa propre mère, Mme de Ruffey, voulait la faire mettre à Sainte-Pélagie, avec les filles. M. Lenoir, lieutenant de police, n'osa le faire, et la mit simplement dans une sorte de maison disciplinaire située rue de Charonne. De là, elle allait bientôt passer à Gien au couvent de Sainte-Claire. Ils entraient en prison, sans savoir quand ils en sortiraient.

Trois longues et sombres années, de 1777 à 1780, devaient se passer dans la séparation et la captivité. C'est d'alors que date la fameuse correspondance connue sous le nom de *Lettres à Sophie*. M. Lenoir, le lieutenant de police lui-même, se fit le complice des deux amants malheureux, en leur permettant d'écrire et de recevoir leurs lettres.

Tout le monde connaît cette correspondance, devenue aussi célèbre, et à plus juste titre, que celle d'Héloïse et d'Abélard. Analyser une telle œuvre est impossible. On ne peut résumer en quelques lignes ce qui est la vie de tous les jours, l'expansion du cœur, l'expression des souvenirs d'un prisonnier. Que de choses, d'ailleurs, dans ces lettres! Quelle variété! Quelle fécondité! Le fond est toujours semblable, puisque c'est l'amour. Mais ce sujet lui-même, si monotone, comme il est traité de mille façons diverses! Tantôt c'est l'amour presque idéal, platonique, philosophique, tel qu'il est dépeint par Rousseau dans la *Nouvelle Héloïse*; mais ici combien plus éloquent! Tantôt c'est l'amour enfantin, puéril, comme lorsqu'il appelle Sophie sa bonne mini, sa toutou adorée, sa fanfan. Tantôt enfin c'est l'amour sensuel, avec toutes ses ardeurs, d'autant plus terribles qu'elles sont comprimées, avec toutes les crudités de la sensation, toutes les audaces du désir, toutes les voluptés du rêve. C'est à peine si on oserait citer aujourd'hui, dans notre temps de pruderie hypocrite, les brûlantes expressions qu'arrache à Mirabeau la soif inapaisée de ses sens. Puis, à côté de ces passages de flamme, combien de choses douces! Il faut l'entendre, quand il parle médecine à Sophie, à Sophie enceinte, qui est malade, qui souffre. Quelle attention il a pour elle! Il semble par moment qu'il est au chevet du lit, qu'il la soigne, qu'il fait le garde-malade auprès de cette chère santé. Et le petit enfant qui va naître, que de prévoyance pour lui! Et quand il est né, quelle joie d'être père!

Au milieu de ces choses purement intimes, comme pour faire un instant trêve à l'amour, on trouve aussi dans ses lettres des pages

entières de discussion sur tel ou tel sujet philosophique. On sent que le grand homme avait besoin de savoir que Sophie pensait comme lui. Aussi explique-t-il, avec raisonnement, avec éloquence, ce qu'il croit devoir faire passer en elle d'idées et d'opinions. Il y a là des merveilles de discussion, de style, d'art oratoire. La religion, la morale, la politique trouvent leur place dans cette effusion d'un prisonnier dont l'esprit est libre. Opprimé comme il l'est, n'ayant jamais senti de la famille que l'autorité paternelle injuste, il a horreur de tout ce qui est tyrannie, tyrannie divine et tyrannie humaine : Dieu, le prêtre, le pouvoir absolu. Et déjà vibre dans cette correspondance le formidable tonnerre qui ébranlera l'édifice absolutiste de la vieille société. De temps en temps, toute cette révolte éclate dans un sarcasme violent, dans une ironie amère; et on se représente bien Mirabeau en colère, furieux d'être calomnié, las de n'être pas compris, disant cette phrase qu'il écrit dans une de ses lettres : « Juste ciel! quand serai-je donc assez bête pour qu'on veuille bien me croire « bonnête? »

Il faut penser que ce moment vint pour le marquis de Mirabeau; car il se lassa à la fin de sa cruauté, et consentit à faire relâcher son fils le 17 décembre 1780. Voici à ce propos ce qu'il écrit au bailli :

« Je dis à Honoré, en lui tendant la main, « que j'avais pardonné à l'ennemi, que je la « tendais à l'ami, et que j'espérais pouvoir un « jour en bénir le fils. Au moyen de quoi le « voilà dans la maison. Je l'ai trouvé grossi « beaucoup, surtout des épaules, du col et de « la tête. Il a de notre forme, construction et « allure, sauf son vil-argent; ses cheveux « sont fort beaux; son front s'est ouvert, ses « yeux aussi; beaucoup moins d'appât « qu'autrefois dans l'accent, mais il en reste; « d'air naturel d'ailleurs, et beaucoup moins « rouge : à cela près, tel que tu l'as vu. »

Tel, certainement, car, malgré les instances de son père et de son oncle, Mirabeau ne veut entendre parler de rien, avant d'avoir délivré Sophie, qui est toujours à Gien. C'est pourquoi, le 8 février 1782, nous le retrouvons à Pontarlier, où il est venu se constituer prisonnier, pour purger sa contumace et celle de son amante.

Nous avons déjà vu le grand orateur se révéler dans la correspondance. Ici, il éclate brusquement. Enfermé pendant six mois, il prépare et écrit dans son cachot ses fameux *Mémoires Apologétiques*. Le jour du jugement venu, Mirabeau le Grand est né. Au lieu de se défendre, il accuse. Sa voix de tonnerre terrifie ses ennemis. Son éloquence entraîne les juges. La salle enthousiaste croule sous les applaudissements. La France et l'Europe dévorent les *Mémoires*. Il s'agit bien des Monnier, des Saint-Mauris, des Ruffey! Personne ne pense à eux. Toutes leurs intrigues avortent aux pieds du colosse dévoilé. La cause est gagnée. Mirabeau absous rend la liberté à Sophie.

Ils pouvaient donc maintenant se réunir, être tout entiers à leur amour, et goûter le

bonheur dans la paix. Hélas! si vous pensez qu'il va en être ainsi, c'est que vous connaissez peu le cœur humain. D'abord, tout passe, surtout les sentiments extrêmement vifs. Puis, n'est-il pas dans la logique des choses que le bonheur énerve ceux que le malheur a soutenus? Tant qu'on l'a persécuté, traqué, emprisonné, cet amour a lutté courageusement, et cette lutte seule suffisait à l'entretenir. Il augmentait sa force contre ses obstacles. Aujourd'hui qu'il est vainqueur, il devient sans charmes. Ensuite, il faut bien l'avouer, au moment du grand plaidoyer de Mirabeau, cet amour n'était déjà plus qu'un splendide souvenir. Les dernières lettres de sa correspondance témoignent d'un singulier refroidissement. Il convient d'en faire retomber la faute sur qui l'a faite. Or, la coupable, c'est incontestablement Sophie. Dès le commencement des lettres, il est facile de voir que Sophie aime moins que Mirabeau. Ses lettres sont plus sèches, plus courtes, et l'amant n'hésite pas à s'en plaindre plus d'une fois. La naissance de leur fille semble donner un nouvel aiguillon à leur amour. Mais la mort de la pauvre petite n'a pas peu contribué à faire mourir l'amour aussi. Si ce lien avait subsisté, et si la bien-aimée Sophie avait su aimer, comme Mirabeau, nul doute qu'après leur délivrance ils se fussent rattachés à leur amour. Mais sans doute que Sophie n'avait pas le cœur assez haut pour comprendre un tel homme. Mirabeau l'aventurier, Mirabeau le prisonnier pour folie, Mirabeau le jeune et vigoureux gentilhomme, avait aisément séduit cette femme inoccupée, à peine sortie de l'adolescence, dégoûtée de son mari, vieux, dévot et avare. Mais la même petite fille, quoique transfigurée par la passion, ne sut pas s'élever à la hauteur de Mirabeau grand homme.

La preuve en est simple. Il semble naturel qu'on aime davantage un homme, à mesure qu'il devient plus grand. Le contraire eut lieu pour Sophie. Elle assista aux premiers triomphes du grand tribun, à cette campagne électorale en Provence, où Mirabeau, quittant les rangs de la noblesse, se mit résolument du côté du Tiers-État. A l'enthousiasme qu'il soulevait sur son passage, il était déjà facile de prévoir qu'il allait remuer la nation après avoir remué une province. En tout cas, il était singulièrement plus grand qu'à l'époque où il courait les aventures et n'employait son esprit qu'à fuir les persécutions de son père. Il était maintenant le grand orateur. Eh bien! Sophie n'y fit pas attention. Insensible à la gloire, comme elle l'était à la reconnaissance, elle oublia son Gabriel aussi complètement que s'il n'eût pas existé. Retirée à Gien, sous le nom de Mme de Malleroy, délivrée du marquis de Monnier et des de Ruffey, elle aurait dû au moins, puisqu'elle n'aimait plus assez Mirabeau pour être sa maîtresse, respecter ce nom en n'aimant plus personne. Ainsi parlent ceux qui ignorent que l'amour est une fatalité, un jeu du hasard, et qu'il ne faut attendre de lui rien de logique ni de juste. Allez donc raisonner sur les choses de l'amour, après des exemples tels que celui de Sophie!

Sa mort est étrange, après la vie que nous venons de voir. Cette femme, que Mirabeau taxait souvent de froideur, cette femme qui cependant semblait avoir épuisé avec lui toutes les forces de son cœur, cette femme qui ne vivait plus pour lui, allait mourir pour un autre.

Quel autre ? Quel est ce nouveau venu qui

peut dans un cœur remplacer Mirabeau ? Quel est le géant digne de succéder à ce colosse ? Oh ! peu de chose. C'est un gentilhomme doux et bien élevé, ce que les littérateurs du temps appellent une *nature sensible*. Cela s'appelle M. de Poterat, un nom aussi inconnu que celui de Mirabeau est retentissant. Ce M. de Poterat aimait Mme de Malleroy ; Mme de Malleroy

aimait M. de Poterat ; et ils allaient se marier, quand le fiancé mourut. Mme de Malleroy désespérée se jeta sur le cadavre avec l'expression de la plus violente douleur. La nuit suivante, elle s'asphyxia (8 septembre 1789).

Soyez donc Mirabeau, aimez une femme, rendez-la immortelle, pour qu'elle meure sur le cadavre d'un autre !... Pauvre Sophie !

JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

LES INDISCRETIONS DE L'HISTOIRE

LE MYSTÈRE de la naissance et de la mort de Cyrano

Par le Docteur CABANÈS.

Pendant deux siècles et plus on l'avait cru du Midi : on ne s'appelle pas Cyrano, et par aggravation de *Bergerac*, sans être peu ou prou du pays de Gascogne.

« Tous les biographes, écrivait naguère un compatriote de La Boétie et de Montaigne¹, considèrent Cyrano comme un auteur gascon ; il est à leurs yeux la véritable expression du génie méridional. Il est, en effet, dans la vivacité du caractère de cet écrivain, tel que nous l'ont fait connaître les contemporains, dans sa belle humeur, dans sa *burlesque audace*, dans sa fougue d'imagination, quelque chose qui semble dénoter une origine méridionale. Depuis près de deux siècles, nous jouissons donc en sécurité de la possession de cette vieille gloire de Cyrano de Bergerac : c'était comme une des figures les plus populaires de notre galerie de grands hommes périgourdins ; malgré la tristesse et les regrets que nous éprouvons aujourd'hui à nous en séparer, il faut bien enfin nous rendre à la vérité historique : Cyrano n'appartient plus au Périgord ! »

Le signataire de ces lignes était un écrivain vaillant et probe, car il fallait du courage et aussi de la probité, pour oser s'attaquer à une légende à la conservation de laquelle l'amour-propre de toute une région était intéressé.

En Périgord, cette légende était si solidement établie que nul, avant 1874, ne s'était avisé d'y porter atteinte. Dans leur *Histoire des origines du théâtre*, les frères Parfaict, dont l'autorité est de tous reconnue, ayant déclaré que Cyrano de Bergerac était le bien nommé, qui eût osé s'inscrire en faux contre un pareil témoignage ?

Une première protestation s'éleva pourtant, en 1851, mais si timide qu'elle passa inaperçue. « Le Périgord, écrivait à cette date un abbé périgourdin, s'approprie Cyrano, parce qu'on le croit né à Bergerac-sur-Dordogne. Mais nous devons avouer que nous

n'avons trouvé dans cette ville aucun souvenir traditionnel en notre faveur. »

Désormais, le champ était ouvert aux conjectures, mais on préféra laisser se morfondre le bon abbé, qui devait longtemps rester seul de son avis.

Un moment on crut entrevoir la vérité, mais on ne quittait pas encore le domaine de l'hypothèse. « On fait naître Cyrano de Bergerac en l'année 1620, s'écriait avec une verve toute méridionale M. de Larmandie. C'est possible. Oui, il a pu naître accidentellement en l'année précitée ; mais d'où était-il, d'où venait-il, quelle était sa famille ? Jusqu'ici personne ne l'a su. Il reste toutefois une vague tradition sur son compte, qui a donné lieu à ces conjectures : il a été élevé, suivant les uns, en cette ville, par un pasteur, et suivant d'autres, à la campagne, chez un curé ; mais quels étaient ses parents ? En vérité, dans la contrée, ils n'y sont guère plus connus que les parents du prophète Mahomet.

« Oh ! me répliquera-t-on à l'instant, que prouve ceci ? Depuis 1620... il y a déjà deux cent quarante-cinq ans. Mais, dirai-je à mon tour, croyez-vous qu'on ne puisse retrouver la trace de nos familles marquantes depuis cette époque ?... pas une, pas une seule, entendez-vous, que l'on ne retrouve, dont il n'y ait quelque trace. Et s'il était de condition obscure ou modeste, pourrait-on dire que sa famille n'eût reçu aucune illustration de ses services, de sa carrière militaire, ouvrages, réputation littéraire, comme aussi de son incontestable bravoure, de ses nombreuses et heureuses rencontres l'épée à la main, de cette épée qu'il maniait encore mieux que la plume ? Non, tout ceci est inadmissible, et il faut en conclure que ce n'était pas un enfant du pays, mais seulement qu'il a dû y séjourner durant son enfance et y recevoir les premiers éléments de son éducation. »

On ne saurait raisonner plus juste ; et, comme le dit un autre docte écrivain, si l'auteur du *Voyage dans la lune* était né en Périgord, la ville de Bergerac en aurait

conservé le souvenir ; sa famille y aurait laissé quelques traces ; on l'y trouverait établie ; elle aurait contracté des alliances dans la province, et son nom y serait resté. Or, rien de tout cela n'existe.

La solution de l'énigme, on la possède aujourd'hui sans conteste possible : *Cyrano est bel et bien Parisien* ; et, qui plus est, son qualificatif « de Bergerac » s'explique tout autrement que la tradition, (qui se trouvait, il faut bien le dire, d'accord avec la vraisemblance,) nous l'enseigne communément.

Il a fallu que Cyrano fût mis à la scène pour faire renaitre un débat qu'on considérait comme épuisé, faute de munitions, nous entendons faute de documents.

Dans l'hiver de l'année 1875, l'avisé directeur des Matinées littéraires, M. Ballande, avait songé à monter *l'Agrippine* de Cyrano de Bergerac au théâtre de la Gaîté, et, pour donner plus d'éclat à cette solennité dramatique, il avait prié un amoureux fervent du théâtre et de Paris, Auguste Vitu, de faire une conférence sur l'auteur de la pièce en représentation, sur sa vie et ses œuvres.

Vitu n'eut pas de peine à prouver que Cyrano n'avait jamais eu aucune attache avec le Périgord, et qu'il fallait le restituer à sa patrie d'origine, à Paris, son véritable berceau. Et à l'appui, furent produites différentes pièces, notamment des copies d'actes de l'état civil, relevés avec une inlassable patience par un archiviste de la municipalité parisienne, ancien historiographe de la marine, l'auteur bien connu du *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, le très renseigné M. Jal.

Jal avait eu, le premier, la curiosité de chercher la trace des ascendants de Cyrano, dit de Bergerac, ainsi que la date et le lieu de naissance de ce dernier. Après de laborieuses recherches qu'il serait sans grand intérêt de faire connaître ici par le menu, il avait établi que notre héros était né à Paris, d'un père parisien, issu lui-même d'un natif

¹ Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, t. I, pp. 220 et suiv. (art. de M. DEJARRIC).



Fasc. 6.

Cliché Braun.

MADAME LOUISE DE FRANCE
FILLE DE LOUIS XV

Tableau de NATTIER. — (Musée de Versailles.)

de Paris. Cette filiation, exclusivement parisienne, était établie par une série d'actes authentiques, consignés dans les registres de diverses paroisses et dont les originaux ont disparu lors des incendies de 1871. Jal avait eu soin d'en prendre minutieusement copie, avant que le feu les ait à jamais détruits.

Nous nous contenterons de reproduire la pièce principale, la seule qui importe dans cette discussion : l'acte de baptême de Cyrano de Bergerac, ou plus exactement de Savinien Cyrano, né, selon la plupart des biographes, en 1620, au château de Bergerac.

Le sixième mars mil six cens dix-neuf, comparaissent Savinien, fils d'Abel de Cyrano, Escuyer, sieur de Mauvières, et de damoiselle Espérance Bellenger; le parrain, noble homme Antoine Fanny, conseiller du Roy, auditeur en sa chambre des comptes, de cette paroisse; la marraine, damoiselle Marie Fédeau, femme de noble homme M^r Louis Perrot, conseiller et secrétaire du Roy, maison et couronne de France, de la paroisse Saint-Germ. l'Auxer.

Ce fils du sieur de Mauvières, à qui l'on n'avait pas donné le nom d'Antoine, qui était celui de son parrain, parce qu'il avait un frère de ce nom né en 1616, mais que l'on avait nommé Savinien, en mémoire de son grand-père, n'était autre que le futur auteur du *Pédant joué* et de *la Mort d'Agripine*.

Le père de Cyrano, noble homme Abel de Cyrano, était l'aîné de Savinien I^{er}, écuyer, sieur de Mauvières; il s'était marié à Paris, paroisse Saint-Gervais, le 5 septembre 1612, avec la demoiselle Bellenger ou Béranger.

De ce commerce naquirent, outre Cyrano, six autres enfants, tous nés et baptisés à Paris, comme notre héros. L'acte que nous venons de citer établit que Cyrano de Bergerac est né le 6 mars 1619 (et non en 1620), dans un quartier de Paris, et non à cent lieues de la capitale.

Ce quartier, c'est, selon toute apparence, le quartier Saint-Jacques, du moins si l'on s'en réfère à ce passage d'une de ses lettres amoureuses, intitulée *Regrets d'un éloignement*.

« Si vous souhaitez, écrit-il à son correspondant, me demander quelque chose, adressez vos lettres au cimetière Saint-Jacques. » Cela ne laisserait-il pas supposer, ainsi que judicieusement le remarque un annotateur des œuvres de Cyrano, que celui-ci devait loger soit près du palais du Luxembourg, soit dans le voisinage de l'hôtel de Condé : car c'était au cimetière Saint-Jacques

qu'on enterrait les personnes de ce quartier. C'était, du reste, au palais du Luxembourg qu'habitait Gaston d'Orléans, et Cyrano, qui avait reçu de ce prince quelques faveurs, tenait à ne pas en être trop éloigné.

« Jusqu'ici, dit-il dans une autre de ses lettres, j'avais cru estre à Paris, demeurant au Marais du Temple. » Il avait donc demeuré également au Marais; mais alors la renommée lui était venue, vers 1654, époque à laquelle il semble avoir signé pour la première fois : « De Cyrano Bergerac », bien qu'il sût mieux

Cyrano, fils aîné de messire Savinien de Cyrano, « conseiller et secrétaire du roi, maison et couronne de France », auditeur des comptes, etc., possédait en Bretagne, dans le département d'Ille-et-Vilaine, commune de Mezière, le fief ou, pour mieux dire, la seigneurie de Mauvières. De cette seigneurie dépendait la terre de Bergerac : d'où l'épithète que l'on connaît.

Mais la version était trop simpliste pour être accueillie; c'est alors qu'une autre hypothèse s'est offerte à la discussion.

Il existe en Berry, dans l'Indre, un village qui s'appelle Mauvières, et sur le territoire de ce village, un domaine de Bergerac; c'est là, et non en Bretagne, qu'il conviendrait de placer les fiefs de la maison de Cyrano. C'est donc en Berry, et non en Bretagne, que Cyrano serait allé chercher son surnom¹.

Mais un troisième, se prétendant mieux informé, place dans la seigneurie de Chevreuse, près de Paris, un fief dit de Bergerac, et qui s'appelait anciennement *Sous-Forêts*. Ce serait, suivant ce critique des critiques, à Bergerac, près de Paris, et non plus en Berry, ni en Bretagne, qu'il faudrait puiser l'origine authentique de ce surnom.

Les opinions sont, on le voit, très partagées, et ce qui ne paraîtra pas moins singulier, c'est que chacun pourrait bien avoir raison.

Ainsi que l'a formellement établi M. Dujarrie-Descombes, qui a étudié le problème avec une remarquable sagacité, la famille Cyrano a bien possédé un domaine de Bergerac, en Bretagne; mais elle en a possédé un autre à Bergerac, en Berry; voire même un troisième à Bergerac, près de Chevreuse, par conséquent près de Paris.

Quel Bergerac avait la préférence de Cyrano, je n'oserais guère en décider, plus que M. Descombes lui-même; à moins de conclure, en fin d'analyse, que si, comme

tout le prouve, Cyrano était Parisien, il tenait, comme tout enfant de Paris, à ne pas trop s'éloigner de son pays natal. Mais l'auteur du *Voyage dans la lune* était d'humeur si fantasque, que cette raison pourrait bien ne pas être encore la bonne.

Les circonstances de la mort de Cyrano de Bergerac sont, comme sa naissance, entourées d'obscurité; nous ne désespérons pas de la voir quelque jour se dissiper à la lumière de

de Bergerac (acte de mariage du 2 mars 1699). Nous savons, d'autre part, qu'à cette date, la ville de Bergerac en Périgord n'était pas une seigneurie et n'appartenait pas à Pierre de Cyrano. (DUJARRIE.)

Done, la ville de Bergerac, en Dordogne, est ici hors de cause.



Cliché Giraudon.

CYRANO DE BERGERAC.

Gravure de DESROCHERS. (Cabinet des Estampes.)

que tout autre à quoi s'en tenir sur ce qualificatif.

Quelle raison avait-il donc pour faire choix de ce pseudonyme? C'est ce qui reste à déterminer.

Et d'abord, le nom de Cyrano est d'origine bretonne, tout comme la physionomie du poète, telle que nous la rendent les portraits gravés.

Le père du poète, « noble homme » Abel

qu'on n'avait pas à donner à un enfant, et il finissait souvent par devenir inséparable du nom de famille, s'il ne le remplaçait pas tout à fait... Mais ce nom de Bergerac était bien un nom de fief et non un surnom, puisqu'un autre Cyrano que Savinien l'a porté sous cette forme : *Pierre de Cyrano, sieur*

1. L'adjonction au nom patronymique du nom de la ville ou du lieu natal était, en effet, très usitée alors dans les familles de petite noblesse, surtout en Languedoc et en Périgord; ce nom d'emprunt, comme le fait remarquer l'un des derniers éditeurs de Cyrano, suppléait au nom de fief ou de seigneurie,

recherches nouvelles; de même qu'on est arrivé à fixer le nom et la véritable origine de notre héros, on finira bien par retrouver sa sépulture.

Les biographes de Cyrano attribuent le plus communément aux suites d'un accident la fin du burlesque auteur des *Voyages fantastiques*.

Vers 1655, Cyrano avait fait taire ses derniers scrupules et était entré « au service » d'un grand seigneur, le duc d'Arpajon, qui le logea dans son hôtel du Marais, voisin du couvent de la Merci.

Les plus grands écrivains acceptaient alors d'être les clients de certaines personnalités illustres, de leur rimier quelque dédicace en tête de leurs œuvres complètes, dont les frais d'impression se payaient par la réputation du protecteur. Cyrano, dont la fierté s'accommodait difficilement d'une semblable sujétion, céda cependant aux désirs de ses amis, en devenant un des gentilshommes du duc d'Arpajon.

Cyrano paya, avec la monnaie des poètes, l'hospitalité que lui accorda son protecteur: mais il sut garder, même dans l'éloge, la mesure et la dignité dont il se montrait à bon droit si fier.

C'est sur ces entrefaites que survint à l'hôtel d'Arpajon un événement qui aurait eu sur la destinée du poète une influence capitale.

Le 5 janvier 1655, éclatait, à l'hôtel d'Arpajon, un terrible incendie. Le gazetier Loret, le chroniqueur du temps, ne manqua pas de consigner le fait dans ses éphémérides versifiées. Il écrivait à Mlle de Longueville :

Le feu, ce terrible élément
Qui fait de tout son élément,
Avec assez de violence,
Par la sottise ou négligence
D'un domestique yvrogne ou fou,
Il prit à l'hôtel d'Arpajon,
Le dernier de l'autre semaine.
Ce qui mit bien du monde en peine,
Car de ce logis enflammé
Tout le quartier fut alarmé.
Trois ou quatre de ces bons pères
Dévôts, charitables, sincères,
Religieux de la Mercy¹,
Et plusieurs capucins aussy.
Avec des ardeurs sans pareilles
Firent en ce lieu merveilles,
Sans préserver le dit hôtel,
Comme si c'eût été l'autel,
Bref, tant de voisins y coururent.
Et si soudain le secoururent
Que le faite du bâtiment
Fut endommagé seulement...

Où peut se trouver Cyrano en cet instant critique? Tout naturellement au milieu des flammes, tentant, au péril de sa vie, de sauver l'existence de ses hôtes. Et tandis

qu'il se prodigue en efforts surhumains, une pièce de bois se détache et tombe, malheureux hasard, sur le chef de notre audacieux, qu'elle endommage assez sérieusement: dans le cours de cette même année succombait Cyrano dit de Bergerac.

Quelle fin héroïque pour un aventurier et quelle belle place à lui réserver dans le martyrologe des lettres!

Les choses se sont-elles ainsi passées? Examinons les faits. Voici la première hypothèse émise, elle est d'Auguste Vitu: « La destruction de la toiture (de l'hôtel d'Arpajon), écrit le commentateur de Cyrano, explique la chute de la pièce de bois et la blessure de Cyrano. Le 5 janvier 1655 était un dimanche, le dernier de l'autre semaine se rapporte au dimanche précédent, 27 décembre 1654, et Cyrano mourut des suites dans le cours de 1655. Ma conjecture s'accorde exactement avec l'ordre des dates ».

Notre critique commet ici une légère erreur, facile à rectifier. Cyrano aurait, si nous nous en rapportons aux dires très véridiques de Lebreton, passé *quatorze mois* chez messire des Bois-Clairs et *cinq jours* chez son cousin, Pierre de Cyrano, ce qui reporterait la date de sa mort aux premiers jours de mars 1656: il aurait donc survécu plus d'un an à sa blessure. Le sire des Bois-Clairs, dont il est ici question, n'est autre que Tanneguy des Bois-Clairs, que Lebreton, son ami et celui de Cyrano, nomme « le bon démon qui a secouru Cyrano dans la disgrâce qu'une dangereuse blessure, suivie d'une violente fièvre, lui cause... » Or, cette disgrâce, n'est-ce pas, selon toute vraisemblance, celle qu'infligea au poète le duc d'Arpajon?

Cyrano, croyant remplir à l'égard de son protecteur un devoir de reconnaissance, avait dédié au duc, en 1654, ses *Œuvres diverses*. Peu après, une seconde dédicace, plus enthousiaste que la précédente, placée en tête de la *Mort d'Agrippine*, témoignait de la gratitude de plus en plus empressée de l'auteur comique. La *Mort d'Agrippine* eut du succès, mais un succès de scandale, et le très timoré duc d'Arpajon, blessé de voir son nom servir comme de passe-port à cette œuvre impie et libertine, signifia son congé au thuriféraire².

L'incendie de l'hôtel d'Arpajon est-il postérieur, et le duc aurait-il ainsi brutalement renvoyé le poète, incomplètement guéri des suites d'une blessure grave contractée à son service? C'est un point à élucider.

tous les grands, qui ne se souviennent des services qu'on leur rend que dans le temps qu'ils les reçoivent. » Ces lignes ne feraient-elles pas supposer que le duc faisait preuve d'ingratitude à l'égard de celui qui avait peut-être sauvé la vie à un de ses proches, dans l'incendie auquel il a été fait plus haut allusion?

5. *Cyrano de Bergerac*, par BRUN, p. 15.

4. Lebreton, qui rapporte ces faits, avait pris du service dans le même régiment que Cyrano et avait quitté l'armée en même temps que son ami.

D'autre part, ne pouvait-il s'agir d'une de ces plaies rouvrites, dont les complications, après une latence plus ou moins prolongée, amènent un dénouement fatal?

On ne saurait oublier que Cyrano était un bretteur, qui avait eu force duels, et, dans maints combats mémorables, avait exposé bravement sa vie. Celui qu'on avait surnommé « le démon de la bravoure » n'avait pas usurpé ce titre glorieux. N'avait-il pas eu, en 1659, — le corps traversé de part en part d'une balle de mousquet³? Les trois maréchaux de Chaulnes, de Châtillon et de la Meilleraye avaient mis le siège devant Arras. C'est là qu'à peine rétabli de sa blessure, Cyrano avait rejoint l'armée. Une semaine ne s'était pas écoulée qu'il recevait encore un coup d'épée à la gorge. « Les incommodités qu'il souffrit pendant les deux sièges, celles que lui laissèrent ces deux grandes plaies, les fréquents combats que lui attirait la réputation de son courage et de son adresse... le firent renoncer entièrement au métier de la guerre⁴ ». C'est à cette époque qu'il composait la plupart de ses œuvres et ce n'est qu'en 1655 qu'il acceptait un logement dans l'hôtel d'Arpajon.

L'hypothèse émise par un érudit, par trop imaginaire, d'une tentative criminelle contre Cyrano de Bergerac, n'est pas un instant soutenable. Paul Lacroix, alias le Bibliophile Jacob, dont l'esprit inventif se plaisait à ces sortes de contes, fabriqués de toutes pièces, accuse « la mystérieuse confrérie de l'Index » d'avoir fait disparaître l'auteur du *Voyage dans la lune*, pour anéantir plus commodément ses œuvres; de même qu'elle aurait brûlé ou lacéré le manuscrit de *Polyeucte* et de *Bajazet*, le manuscrit des *Sermons* de Bourdaloue, des *Sermons* de Massillon — *puisque on ne les a point retrouvés*! Et le fantaisiste compilateur s'appuie sur cette phrase, sans signification précise: « un voleur pilla le coffre de Bergerac pendant sa maladie ».

Mais si les Jésuites redoutaient Cyrano, au point de l'éliminer, combien davantage auraient-ils eu de raisons de se débarrasser de Molière, de La Bruyère, de Pascal, pour ne citer que les trois grands noms qui dominent l'histoire littéraire du dix-septième siècle? Or, ni La Bruyère, ni Molière, ni Pascal ne sont morts, que nous sachions, victimes de machinations occultes.

Et puisqu'il faut quand même conclure, nous serions plutôt porté à penser que Cyrano a fort bien pu mourir des suites de ses blessures, plus spécialement de la dernière, d'autant qu'un traumatisme crânien est toujours sérieux.

Qu'il y ait eu *fracture* du crâne, l'absence de documents ne nous permet pas d'arriver à une précision absolue; mais une forte commotion cérébrale peut produire des désordres d'une gravité telle, que la mort s'ensuive à une échéance plus ou moins retardée.

DOCTEUR CABANÈS.

1. Les Pères de la Merci étaient établis au coin de la rue du Dragon et de la rue du Chaume, et les capucins résidaient entre la rue du Perche, la rue d'Orléans et la rue des Quatre-Fils, qui elle-même débouchait dans la rue du Chaume. C'est donc au cœur du Marais qu'il faut, selon Vitu, placer l'hôtel d'Arpajon.

2. « Dans sa maladie, écrit Lebreton, il (Cyrano) se plaignit d'en (du duc d'Arpajon) avoir été abandonné. J'ai cru ne pas devoir décider si ce fut par un effet du malheur général de tous les petits, et commun à



Cliche Kuhn.

LE MARÉCHAL DE SAXE. — *Tableau de MEISSONIER.*

Louis XV et Madame de Pompadour

PAR

PIERRE DE NOLHAC



CHAPITRE V

Les voyages, les maisons, la famille (suite.)

Partout à Bellevue, la main-d'œuvre la plus chère a produit les œuvres les plus parfaites. Il n'est pas un bouton de porte, pas une espagnolette qui ne soit un bijou de ciselure. Du haut en bas de ce logis, les grands décorateurs de Versailles et des maisons royales, Verberckt et Rousseau, ont sculpté dans le bois les attributs musicaux, amoureux ou champêtres, et ont fait autour des corni-

ches folâtrer de petits amours. Brunetti a peint de scènes mythologiques l'escalier qui mène à la merveilleuse galerie, dont la marquise a inventé elle-même le dessin d'ensemble; de légères guirlandes y encadrent une suite de panneaux de Boucher. La distribution des dessus de porte, réglée par l'oncle Tournehem, a donné à Oudry la salle à manger, à Pierre la salle de musique, à Carle Van Loo, enfin, le salon d'assemblée, où ses compositions évoquent sous forme d'allégories ingénieuses l'Architecture, la Peinture, la Sculpture et la Musique. Van Loo semble être, plus que ses confrères, le peintre de

Bellevue; on lui a réservé les toiles qui ornent l'appartement du Roi, et un peu plus tard, M. de Marigny fait placer dans la chambre à coucher de sa sœur trois de ces intérieurs tures, où l'artiste a donné à ses odalisques et à ses sultanes les grâces de la maîtresse du logis.

La sculpture n'est point oubliée. Dans l'antichambre se dressent de sveltes figures d'Adam et de Falconet; dans les jardins, des chefs-d'œuvre de Pigalle, une statue de Louis XV, que détruira la Révolution, et un groupe, *l'Amour et l'Amitié*, honorant en un même marbre les deux divinités du lieu.

Bientôt, l'Amitié seulement ayant subsisté, c'est encore Pigalle qui élèvera la nouvelle image, au milieu du bosquet préféré; il en fera un des meilleurs portraits de la châtelaine de Bellevue, et le Roi la reconnaitra, debout sur le piédestal où jadis elle jouait avec l'Amour, et maintenant s'avancant toute seule, d'un mouvement gracieux et tendre, revêtue d'une robe flottante et la main posée sur son cœur.

L'amour dominait-il encore Louis XV, quand Bellevue fut inauguré? Il en gardait du moins toutes les apparences, pendant cette journée où madame de Pompadour lui présenta le château qui devait plus tard lui revenir. Elle avait tout préparé pour l'éblouir. Le mobilier le plus exquis et de la forme la plus nouvelle, et les plus rares curiosités de la Chine étaient venus parer des lambris dignes de les accueillir. Mais il avait fallu penser aux installations les plus diverses, en vue des réceptions et des séjours.

On devine, par les livraisons multipliées du marchand Lazare Duvaux, faites au cours du mois de novembre 1750, que la grande préoccupation de la marquise, à ce moment, est de recevoir et de placer chez elle les meubles qu'elle a commandés. Voici d'abord, pour les chambres de la suite, dix commodes

à six pans et à montants ciselés, pour le vestibule et l'escalier du Roi; les feux de bronze doré et ciselé, dont un représentant Apollon et la Sibylle, pour la chambre de Madame, et un autre figurant l'Amour et Psyché, pour celle de Sa Majesté; une grande commode de laque à pagodes, garnie de bronze doré d'or moulu, les tiroirs doublés de satin bordé d'or; une table à écrire plaquée en bois de rose avec les fleurs et les ornements dorés d'or moulu, et les cornets en argent; une table de nuit en bois de rose à fleurs; enfin, pour orner les principales pièces, les deux cabinets du Roi, la chambre et le cabinet de Madame et le salon d'assemblée, un grand nombre de paires de bras en fleurs de Vincennes à double ou triple branche. Ces fleurs sortent de la manufacture de porcelaine établie par le Roi pour plaire à la marquise et destinée à rivaliser avec les fameuses manufactures de Saxe. C'est à Bellevue qu'on a, pour la première fois, l'occasion d'en juger un ensemble, et ce n'est pas une des moindres anxiétés de madame de Pompadour que l'heureuse réussite d'une des premières créations d'art auxquelles elle se soit attachée.

Il n'y a pas de récit de l'inauguration de Bellevue, qui devait être pour elle le triomphe public de son goût et de son génie féminins. Elle y avait travaillé avec une sorte de fièvre, visitant tout, pensant à tout, s'épuisant au détail, et cela pour éprouver, le jour venu, plus d'un mécompte. La malveillance qu'elle avait sentie pendant ses travaux, l'irritait plus qu'elle n'en voulait convenir. Quelqu'un lui étant venu dire que quantité de badauds se réuniraient dans la plaine de Grenelle pour voir son illumination, elle la contra manda bien vite, n'acceptant pas de s'exposer aux brocards des Parisiens. La beauté des intérieurs fut admirée; mais les cheminées n'étaient pas réglées et fumaient partout; on dut même transporter le souper royal au « Taudis », petite maison au bas du jardin, qui n'avait pas l'inconvénient d'être neuve.

Après ces difficiles journées, la marquise en sentit la fatigue et fut malade. M. Poisson, qui renseignait son fils, M. de Vandières, alors en voyage en Italie, sur tout ce qui venait à sa connaissance, lui écrivait de Versailles, le 29 novembre : « Ce fut mercredi dernier, 25 de ce mois, pour la première fois, qu'on fut occuper Bellevue. La Cour y resta jusqu'au 27; elle y retourne mardi 1^{er} décembre jusqu'au 4. Votre sœur eut hier une prodigieuse migraine. je n'en suis point

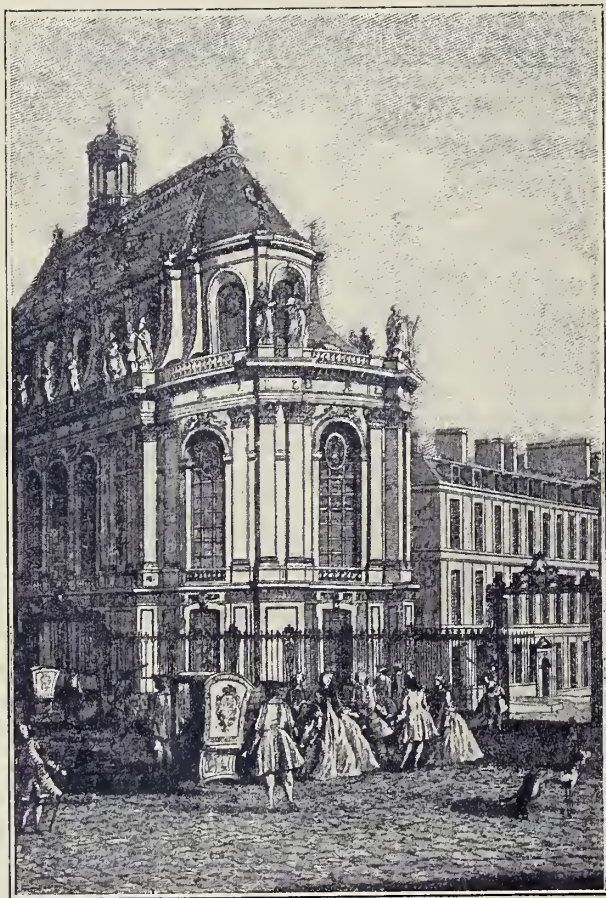
étonné, car elle s'exécède à meubler et à préparer tout ce qu'il faut à Bellevue. » Un méchant chroniqueur parle ainsi du second séjour : « Le Roi est de plus en plus mécontent de Bellevue, où il fait grand froid et de

la fumée; il s'y est mortellement ennuyé à ce dernier voyage; l'on assure qu'il n'y retournera pas. » Ces détails semblent confirmés par un mot de M. Poisson : « On a déjà fait deux voyages à Bellevue, qui est bien la plus belle chose de la nature, mais pas en ce temps-ci, où l'on a des vents de la première main. » Ces fâcheux souvenirs disparaissent vite. Bellevue devient un des séjours les plus recherchés de la Cour. Les invités du Roi sont régulièrement appelés à ce nouveau petit château; ils se montrent enchantés d'en porter l'uniforme, d'un éclatant velours pourpre à large broderie d'or, dont la marquise a fait fabriquer l'étoffe à Lyon pour la leur donner elle-même, leur laissant seulement la dépense des broderies.

L'hiver qui suit est rempli de voyages à Bellevue, où vont bientôt commencer les spectacles. Madame de Pompadour écrit à son frère, le 5 janvier : « Je vais toujours de temps en temps à Bellevue, où j'ai l'honneur de recevoir le Roi. C'est la plus jolie habitation du monde, et avec la plus grande simplicité. » Et le même jour, à madame de Lutzelbourg : « Vous jugez bien que j'ai été enchantée de recevoir le Roi à Bellevue. Sa Majesté y a fait trois voyages; il doit y aller le 25 de ce mois. C'est un endroit délicieux pour la vue. La maison, quoique pas bien grande, est commode et charmante, sans nulle espèce de magnificence. Nous y jouons quelques comédies. » C'est en effet à la nouvelle maison que se trouve transporté le théâtre des Petits Appartements, et, pendant les trois ans que dure encore cette agréable institution, ce n'est plus chez le Roi qu'elle fonctionne, mais chez la marquise.

Une raison d'économie, ou plutôt de prudence, a motivé ce changement : les dépenses étant moins ostensibles, les médisances en seront sans doute moins aisées. Au reste, madame de Pompadour est peut-être de bonne foi, quand elle pense qu'à Bellevue on résistera aux entraînements coûteux : « Les spectacles de Versailles n'ont pas recommencé, écrit-elle à la même amie. Le Roi veut diminuer sa dépense dans toutes les parties; quoique celle-là soit peu considérable, le public croyant qu'elle l'est, j'ai voulu en ménager l'opinion et montrer l'exemple. Je souhaite que les autres pensent de même. » Elle parle à son frère du théâtre de Bellevue comme « d'un brimborion de théâtre qui est charmant ». Cependant cette petite salle, décorée à la chinoise, ne sert pas seulement à la comédie; la scène est préparée pour que l'opéra y paraisse, avec ses transformations et ses apothéoses.

Dès le premier spectacle, un ballet allégorique, *l'Amour architecte*, a montré, dans un changement à vue, une montagne s'entr'ouvrant au bruit du tonnerre, pour laisser surgir de ses flancs le nouveau château, au milieu de danses de jardiniers et de jardinières. Ces surprises de machinistes intéressent toujours le Roi. Encore quelque temps, et les profusions recommenceront, comme jadis à Versailles. La marquise oublie



LA CHAPELLE DU CHATEAU DE VERSAILLES.
Gravure de RIGAUD.

d'un modèle uniforme, bâties en chêne et plaquées en bois satiné, avec les ferrures, pieds, boutons et entrées en cuivre doré; six tables de nuit et dix tables à écrire, plaquées et garnies de même; puis les lanternes de glaces

bien vite ses bonnes dispositions, pour se croire en droit d'amuser ses invités de la façon qui lui convient. D'ailleurs, elle ne paraîtra pas longtemps sur les planches. Son dernier succès sera le rôle de Colin dans *le Devin du village*, qu'elle chantera en mars 1755. L'auteur recevra d'elle cinquante louis en témoignage de satisfaction, et un éloquent billet lui prouvera que Jean-Jacques Rousseau, musicien, a accepté ce présent avec fierté et reconnaissance.

La Cour sera conviée, dans cette demeure choisie, à des fêtes charmantes, à des concerts, à des illuminations, à des repas de mariage, jusqu'au moment où la marquise se lassera de Bellevue, comme elle l'a fait de Montretout et de La Celle. Elle vend sa maison de prédilection à Louis XV, en 1757, moyennant une somme de trois cent vingt-cinq mille livres, pour payer ses dettes. Après la mort de la marquise, le Roi donne Bellevue à ses filles, et Mesdames, qui bientôt en raffolent, y viennent avec leur frère, le Dauphin, qui voisine avec elles de Meudon. Elles se mettent à y changer tout, font renouveler les peintures, remplacent Boucher et Van Loo par Lagrenée, Restout et Hubert Robert; et c'est M. de Marigny, resté en fonctions comme directeur des Bâtiments du Roi, qui préside à ces remaniements de la maison de sa sœur.

Elle n'avait pas paru moins attachée à ce château de Crécy, dont elle avait transformé entièrement bâtiment, jardins, parc, et où elle avait « travaillé à force de millions. » Elle y joignit le château d'Aulnay, et multiplia de tous côtés promenades et perspectives. C'est là qu'elle recevait le Roi avec le plus de pompe, dans un grand appartement réservé à ce glorieux usage, et pour des voyages qui duraient jusqu'à quinze jours : « Vous seriez bien surpris, écrivait le père Poisson à son fils, de voir aujourd'hui comme moi les magnificences de ce lieu, l'effet prodigieux et admirable que produisent les canaux, la grande pièce d'eau qui est en face du château dans le bas, les progrès des plants et d'une infinité d'allées qu'on a plantées partout, et surtout celle qui va de la Patte-d'Oie jusqu'au faubourg de Dreux, où l'on a fait un nouveau chemin. Par un bel et bon arrêt, votre sœur s'est fait adjuger la propriété de tous ces arbres. On avait meublé, pour l'arrivée du Roi, Aulnay, qui est totalement découvert aujourd'hui, ce qui fait de la terrasse le plus beau coup d'œil qui se puisse voir. Comme le voyage n'a point eu lieu, on le démeuble actuellement pour le remeubler au mois de septembre. »

La marquise allait pourtant se fatiguer de toutes ces beautés, qui ravissaient d'orgueil l'ancien commis des frères Pâris. Peut-être aussi en trouvait-elle l'entretien trop dispendieux, surtout lorsqu'elle voulut avoir la terre de Ménars, la dernière en date de ses acquisitions. Le merveilleux domaine de Crécy constitué par ses soins et le château, où régnait, dans le cabinet d'assemblée, le plus noble buste de Louis XV par Lemoyne, furent

vendus à un prince du sang, le duc de Penthièvre. C'est lui qui continua à entretenir l'hôpital que la marquise avait fondé pour les malades et les pauvres de la contrée, et pour l'établissement duquel elle s'était défait d'une partie de ses diamants.

Ni l'une ni l'autre des deux habitations que bâtit madame de Pompadour, et où son goût se développa librement, ne nous a été conservée. Ni Bellevue, ni Crécy n'ont survécu à la Révolution. Non seulement leurs ouvrages d'art, leur mobilier ont été dispersés ou détruits, leurs boiseries saccagées et perdues, mais rien ou presque rien ne reste des bâtiments mêmes; et l'on voit s'effacer le souvenir des maisons qui furent les plus exquises de l'époque et comptèrent, pendant bien des années, parmi les séjours préférés du roi Louis XV.

La postérité eût été peut-être moins sévère pour les prodigalités de Mme de Pompadour, si la nation possédait encore les merveilles d'art qu'elle inspira. Leur beauté eût plaidé en sa faveur, et ces dépenses, qu'on traite volontiers de dilapidations, nous apparaîtraient moins excessives. Bien loin de se croire coupable, madame de Pompadour se faisait honneur de ce qu'on lui a reproché si durement. Elle avait conservé, de sa première éducation, le besoin d'une comptabilité régulière, et ses biens étaient confiés à son intendant Collin, ancien procureur au Châtelet, dont elle avait apprécié, pendant son procès de séparation, les lumières et la probité. Aidée par lui, elle tenait ses livres comme une bourgeoise opulente, mais rangée, qui veut connaître exactement le détail de la maison dont elle a la charge. On l'eût bien étonnée en lui disant qu'un réquisitoire serait dressé contre elle un jour, sur quelques débris de comptes trouvés dans ses papiers; elle n'y aurait vu, au contraire, que sa justification.

Dépensant pour l'honneur et le plaisir du Roi, ou pour des œuvres qui lui semblaient utiles, modérant souvent ses fantaisies propres, vivant parfois au jour le jour et sans faire d'épargnes, elle se croyait peut-être pour cela désintéressée : « Je suis beaucoup moins riche que je n'étais à Paris, écrivait-elle en 1755. Ce que j'ai m'a été donné sans que je l'aie demandé; les dépenses faites pour mes maisons m'ont beaucoup fâchée; *c'a été l'amusement du maître, il n'y a rien à dire*. Mais si j'avais désiré des richesses, toutes les dépenses faites m'auraient produit un revenu considérable. Je n'ai jamais rien désiré, et je défie la fortune de me rendre malheureuse; la sensibilité de mon âme peut seule en venir à bout. *J'ai au moins cette consolation de penser que le public fait cette réflexion et me rend justice*. » Le public, à vrai dire, jugeait déjà la marquise tout autrement qu'elle n'affecte de le supposer.

Il est établi du moins que, malgré la somptuosité de ses châteaux, elle ne fut jamais à son aise. Le Roi se montrait peu généreux dans l'ordinaire de la vie; s'il ne regardait pas à ouvrir largement le Trésor

par une simple signature, il hésitait à prendre une petite somme sur sa cassette, aussi bien qu'à tirer un louis de sa bourse. Les dons d'argent faits par lui à madame de Pompadour furent assez rares; elle ne reçut d'« étrennes » que les premières années, et comme sa pension, qui fut généralement de quatre mille livres par mois, descendit à trois mille pendant les années de guerre, il lui fallut chercher dans le jeu, dans la vente de ses bijoux ou de ses maisons, et dans certaines opérations financières, le moyen d'équilibrer ses recettes et les dépenses considérables auxquelles l'obligeait son rang. Ce furent plus tard de sérieuses inquiétudes dans sa vie, que laissent entrevoir les dossiers de ses affaires; elle n'aurait su les prévoir, en ces brillants moments de sa jeunesse, qui coïncidaient avec les dernières belles années du règne et pouvaient donner encore satisfaction à tous ses désirs de luxe et de fêtes.

Au milieu des honneurs qui l'accablent et la ravissent, madame de Pompadour n'a pas oublié ses origines. Elle reste, au contraire, en étroite union avec son passé, n'en rejetant rien, ne rougissant d'aucun des liens qui l'y rattachent. Très fière du pouvoir qu'elle doit à ses charmes et à son esprit, très attentive à l'imposer à tous, elle ne joint pas à ces petites vanités une morgue ridicule. Elle ne se fait point illusion sur les titres de son marquisat, et, tout en acceptant exactement les obligations de la caste où elle a été introduite, en essayant aussi de prouver aux malveillants qu'elle est digne de cet honneur, elle conserve, au milieu des flatteries dont chacun la grise, un sentiment d'elle-même assez sûr.

Il y paraît à mainte reprise dans les conseils donnés à son jeune frère et, par exemple, en cette lettre, qui date de 1750 : « Quant aux courtisans, je suis obligée de vous éclairer sur eux; vous ne les jugez pas tels qu'ils sont. Si votre naissance vous permettait d'aller sur leurs brisées pour les charges où ils aspirent, soyez bien sûr que sourdement ils tâcheraient de vous nuire; mais ce cas n'étant pas, vous êtes pour eux un objet indifférent. Ne croyez pas encore que les gens en si grande familiarité osent jamais parler devant leur maître d'autres choses que de très indifférentes, à plus forte raison, de rien qui ait rapport à moi. Voilà la vérité exacte. J'ai bien vu et bien réfléchi depuis que je suis ici; j'y ai du moins gagné la connaissance des humains, et je vous assure qu'ils sont les mêmes à Paris, dans une ville de province, qu'ils sont à la Cour. La différence des objets rend les choses plus ou moins intéressantes, et fait paraître les vices dans un plus grand jour. »

Avec de tels sentiments pour la noblesse de la Cour, madame de Pompadour doit naturellement demeurer attachée au fond de son cœur à la classe dont elle sort et qu'elle représente si brillamment. Personne ne juge mieux qu'elle l'importance de plus en plus grande que prend alors la richesse, aux dépens de la naissance, dans la société fran-

çaise. La bourgeoisie, qui la possède, s'est élevée peu à peu, par son intelligence et son labeur, à la première place de la nation. Dévouée au service du Roi, elle lui fournit à elle seule tout un personnel dont l'autorité s'accroît avec les besoins du moment. Elle tient toutes les charges de magistrature et d'administration: en même temps, lui sont dévolues toutes les puissances que l'argent confère. Il existe, en effet, en France, un monde très divers de financiers, intéressés dans les fermes et les sous-fermes, gens de comptoirs et d'entreprises, entre les mains de qui passe la fortune publique, et qui soutiennent le crédit du royaume. Ce sont eux désormais qui possèdent les plus beaux domaines, font bâtir les superbes châteaux, accaparent les grandes terres qui tombent en vente et les titres seigneuriaux qu'il est permis d'acquérir.

Les mariages ont vite fait de mêler à l'ancienne cette aristocratie nouvelle. S'il est encore assez rare que les filles de qualité épousent de simples enrichis, on voit continuellement les héritiers nobles, même des plus haut titrés, redorer leur blason dans la rotule bien pourvue de rentes. Madame de Pompadour aime extrêmement à s'occuper de ces unions et y intéresse le Roi. Elle obtient même assez souvent, pour les faciliter, des dons pécuniaires sur la cassette, lorsqu'on a su flatter son amour-propre en s'adressant à elle. Elle aide à atténuer, tant par désir instinctif d'obliger que par goût raisonné pour les mélanges de castes, ce que les vieilles traditions nobiliaires ont de trop rigoureux. Ainsi, sans froisser la noblesse, elle se fait la représentante et la protectrice du Tiers-État.

La jeune bourgeoisie, en faveur de qui Louis XV a relevé un marquisat éteint, sert de trait d'union entre deux mondes bien différents; mais ce sont les détails de sa vie ordinaire qui prouvent le mieux une fidélité à des origines qu'un moins sage esprit eût sans doute reniées. On connaîtrait mal madame de Pompadour, si l'on oubliait qu'elle a respecté et cultivé en elle, immédiatement après sa passion pour le Roi, le sentiment de la famille.

Le mari, à vrai dire, ne compte plus. Depuis que madame de Pompadour a été séparée de biens par l'arrêt du Châtelet de Paris et qu'elle a pris seule la garde de sa fille, M. d'Étiolles s'est trouvé effacé de sa vie comme il l'eût été par un divorce. Elle sait qu'il n'est point à plaindre, consolé sans doute à la longue d'un chagrin qui fut véritable. Il jouit de revenus considérables qui lui permettent de mener la grande vie des financiers du temps, à l'hôtel de Conti, rue Neuve-Saint-Augustin, où il demeure. Il est, depuis plusieurs années, en possession de la ferme générale dont la sollicitation a préparé ses disgrâces conjugales; il a eu celle de M. de Tournhem, au moment où celui-ci a été appelé à la direction des Bâtiments. Il va encore obtenir une place de fermier des Postes d'un

grand rapport. Barbier trouve extraordinaire qu'on lui donne à remplir des fonctions « qui ne servent qu'à le mettre plus au jour ». La vérité est que M. d'Étiolles, qui ne s'appelle plus, à l'*Almanach royal*, que M. Le Normant, est resté en relations étroites avec l'oncle Tournhem, qu'il est question de ses tournées en province dans les lettres du père Poisson, et que la marquise, l'ayant supprimé de son existence, se croit en règle avec lui grâce aux avantages dont il est comblé. Il est peu douteux cependant qu'il n'ait continué longtemps à regretter l'épouse infidèle; et il était si bien fait pour le ménage et la constance, qu'on le verra plus tard, aussitôt devenu veuf, reprendre, par un honnête mariage, sa vie de famille vingt ans interrompue.

Si M. d'Étiolles n'est plus rien pour madame de Pompadour, et pas même une gêne dans ses souvenirs, tout ce qui a entouré sa jeunesse, et particulièrement ce qui touche aux siens, lui demeure cher et profite de son élévation. Les courtisans, à quelques époques de sa vie, lui reprochent de la hauteur; les gens de sa parenté la trouvent toujours simple et serviable. Il n'est si petit cousin qui n'obtienne d'elle l'appui nécessaire pour être placé, pour faire vivre et pour établir ses enfants. On trouve trace de sa libéralité dans le texte de son testament, comme dans la liste des pensions qu'elle sert et dont un grand nombre témoignent d'une âme charitable. Elle disposerait assez aisément pour ses protégés de toutes les faveurs de l'État; mais ce n'est point de façon prodigue ni arbitraire qu'elle agit, et une certaine pensée de justice et de prudence, non moins que le souci de l'opinion publique, l'empêche d'abuser de son crédit. Dès que les solliciteurs se montrent indiscrets, elle les arrête, fussent-ils ceux qui lui tiennent de plus près.

Un esprit équitable et ferme se révèle en ses lettres à son père. Le bonhomme est disposé à l'importuner pour lui-même ou pour ses amis. Elle le lui fait sentir, à propos d'un cousin Poisson de Malvoisin, qu'elle a déjà fort avancé dans les carabiniers: « Je suis très fâchée, mon cher père, que vous désiriez Vincennes pour M. de Malvoisin. Comment peut-il vous venir dans l'esprit de vouloir placer un homme de vingt-cinq ans (quelque sage qu'il soit), qui n'a servi que six ans? En vérité, il devrait être content de son état. Il est tant de gens qui n'obtiennent le même qu'après vingt ans de service, et lui en avait trois. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne puis demander une chose aussi injuste. »

Un autre jour, elle répond, au sujet du fermier général Bouret, qui a rendu des services à son père et dont celui-ci est entiché: « Permettez-moi de vous dire que M. Bouret a grand tort, s'il ne trouve pas sa famille assez récompensée des services qu'il a rendus. Il me semble qu'il l'est au moins autant qu'il doit être, et que je me trouverais fort heureuse, si mes parents étaient aussi bien placés.... Vous êtes trompé, si l'on vous dit que le ministre n'attend qu'une parole de moi pour accorder les dix-huit deniers que vous

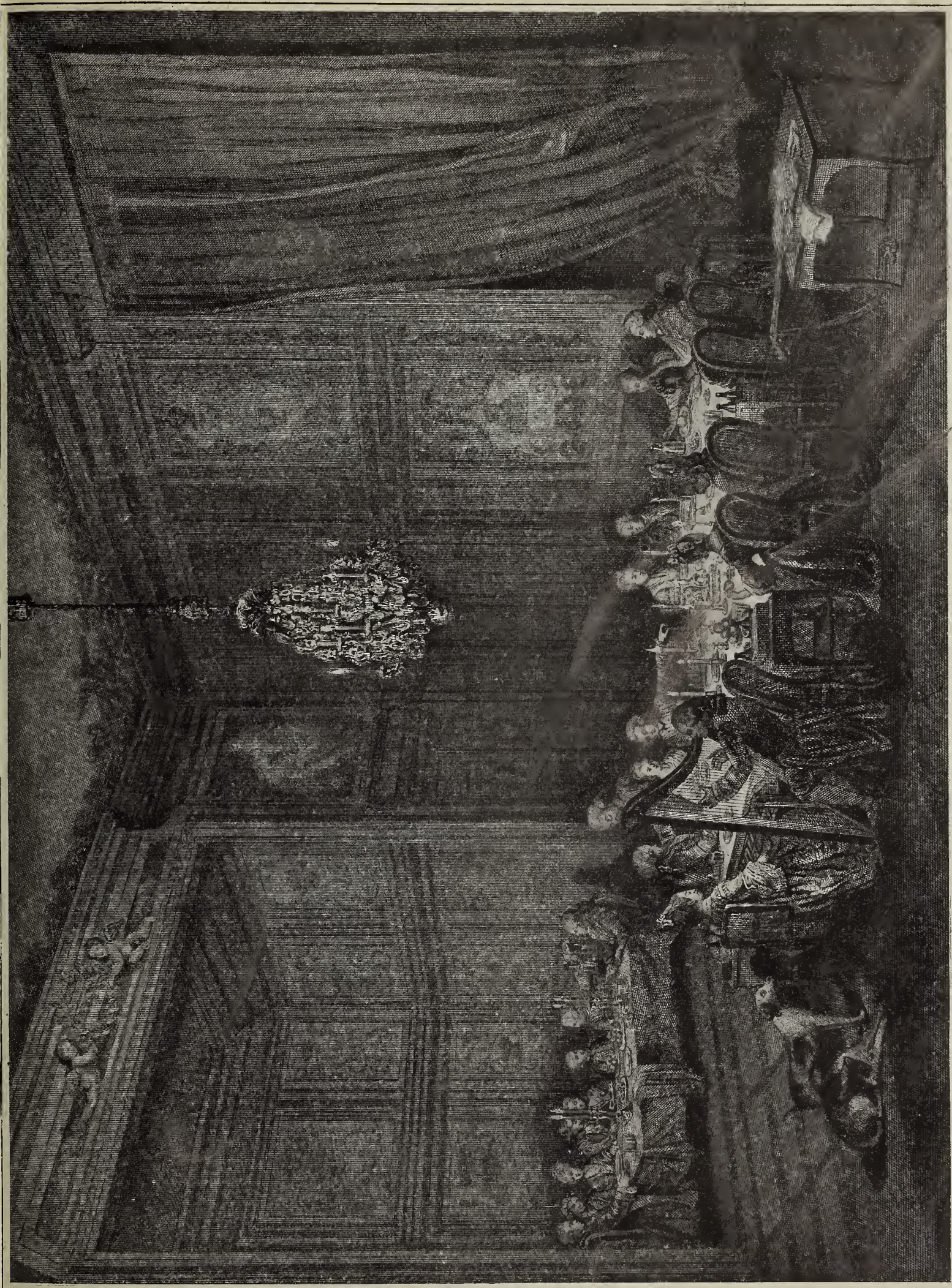
demandez pour M. Bouret. Il me paraît très décidé à ne les lui pas donner, et vous savez mieux qu'un autre, puisque vous connaissez mon caractère, que je ne fais jamais violence aux gens que j'aime. »

Elle ne met pas moins de fermeté à se défendre contre les démarches en faveur de son frère. Le père rêve de faire ériger en « Surintendance des Bâtiments » la Direction générale, dont la survivance est assurée à M. de Vandières; ses lettres sont pleines de cette chimère, dont il cherche à troubler l'ambition beaucoup plus paisible du jeune homme. La marquise est obligée de le rappeler à la raison: « Pour être heureux, répond-elle, il ne faut jamais désirer des choses impossibles: je suis sûre qu'il n'y aura jamais de surintendant, ni de Finances, ni de Bâtiments; ainsi, n'y songez pas. Cela ne m'empêche pas d'être très certaine de faire un très bon mariage pour mon frère. » C'est du même ton qu'elle dit plus tard, parlant des gens insatiables avec lesquels le public la confond: « Je serais bien fâchée d'avoir cet infâme caractère, et que mon frère l'eût. »

La marquise avait fait beaucoup pour ce frère, en lui obtenant la charge des Bâtiments. De cette faveur considérable et qui semblait criante, elle entendait que le jeune homme se montrât digne et désirait le mettre en état de bien servir le Roi, quand l'heure en serait venue. Elle jugea bon de l'éloigner pendant quelque temps de la Cour, où il ne pouvait être qu'une gêne; et voulant, d'un même coup, le préparer aux fonctions qui devaient bientôt lui revenir, elle eut l'idée de ce long voyage d'Italie, où M. de Vandières allait former son goût et acquérir des connaissances utiles pour développer les arts dans le royaume.

Elle-même choisit, pour l'accompagner, deux hommes de talent et de bon conseil, Cochin le fils, son dessinateur préféré, et l'architecte Soufflot, ancien pensionnaire du Roi à Rome; elle y joignit l'abbé Le Blanc, à qui Cochin accordait malicieusement « plus de connaissances dans les arts que n'en ont communément les gens de lettres ». C'étaient d'aimables compagnons, fort propres à éveiller l'esprit d'un jeune homme d'ailleurs bien doué, capables aussi de le guider savamment dans le pays classique des arts, de lui faire apprécier les galeries et les antiquités. Ce voyage, accompli à loisir par des gens qui voyaient avec réflexion, devait servir, par la suite, les transformations du goût français; mais son premier résultat fut de fournir au jeune directeur les titres et la compétence qui lui manquaient.

Il n'avait pas vingt-quatre ans, quand sa sœur le décida à réaliser cette entreprise qui pouvait assurer sa fortune: « De ce voyage, lui écrivait son père, dépend toute votre réputation et votre bien-être. » La marquise lui avait fixé des règles de conduite, et rappelait ces instructions importantes dès sa première lettre, reçue à Lyon le 28 décembre 1749: « Vous avez bien fait, frerot, de ne



UN SOUPER DU PRINCE DE CONTI, AU TEMPLE. — Gravé par DANOIS, d'après le tableau d'OLIVIER. (Musée de Versailles.)

pas me dire adieu ; car, malgré l'utilité de ce voyage pour vous et le désir que j'en avais depuis longtemps pour votre bien, j'aurais eu de la peine à vous quitter.... Ce que je vous recommande par-dessus tout, c'est la plus grande politesse, une discrétion égale, et de vous bien mettre dans la tête, qu'étant fait pour le monde et pour la société, il faut être aimable avec tout le monde, car, si l'on se bornait aux gens que l'on estime, on serait détesté de presque tout le genre humain. Ne perdez pas de vue les conversations que nous avons eues ensemble ; et ne croyez pas que, parce que je suis jeune, je ne puisse donner de bons avis. J'ai tant vu de choses, depuis quatre ans et demi que je suis ici, que j'en sais plus qu'une femme de quarante ans. »

Les lettres du père venaient appuyer les avis de cette précoce expérience féminine. M. Poisson avait pu voir la marquise, revenant de Choisy, quelques jours après la séparation, et il écrivait à son fils : « Nous parlâmes beaucoup de vous, et je fus enchanté de sa tendresse pour le frerot et de tout ce qu'elle vous avait dit avant votre départ. Elle est jeune, mais elle pense solidement, et je ne suis pas en peine sur l'usage que vous ferez de sa conversation.... » Dans une autre lettre du père, avec les recommandations de voyage, que multiplie un homme qui a visité beaucoup de pays, les mêmes conseils repa-raissent et se précisent : « Vous avez fait l'admiration de Lyon par vos manières polies. Je vous exhorte à les redoubler, s'il est possible ; c'est la vraie façon de s'attirer tous les cœurs, et c'est là justement ce que tout honnête homme doit ambitionner. Ceci est à votre pouvoir ; vous avez en vous tout pour y parvenir, en corrigeant un peu votre dur. Souvenez-vous seulement de ce que votre sœur vous a dit sur cela, et je ne serai plus inquiet. »

M. de Vandières et sa compagnie, partis de Paris en décembre 1749, n'y devaient revenir qu'en juillet 1751. Le frère de la marquise voyageait en grand seigneur, aux frais du Roi, ayant ordre de tenir partout table ouverte, accueilli par les ministres de Louis XV auprès des cours italiennes, reçu en audience privée par les princes souverains. Il goûtait les plaisirs de chaque ville, mais se liait aussi avec les hommes distingués et savants, profitait de leurs conversations, envoyait à sa sœur des observations intéressantes et le dessin des choses curieuses qu'il remarquait. Comme les lettres, en dehors des courriers royaux, couraient le risque d'être ouvertes, la marquise insistait sur ce point : « C'est de vous bien garder de rien mander qui pût déplaire aux cours où vous serez, attendu qu'il est très vraisemblable que l'on y sera curieux de savoir la façon de penser et ce que mande à sa sœur et aux autres le frère de madame de Pompadour. »

La discrétion avertie du jeune homme ne laissait place à aucune faute de ce genre ; il n'y avait qu'une voix en Italie sur sa bonne grâce, sa modestie et son esprit. Le marquis de la Chétardie, à Turin, le duc de Nivernois,

à Rome, le marquis de l'Hôpital, à Naples, mandaient à la marquise, à tour de rôle, des éloges qu'elle mettait sous les yeux du Roi. « M. de Nivernois est très content de vous, écrivait-elle, des politesses que vous lui avez faites, des bonnes dispositions où vous êtes, de votre envie de plaire, etc. Continuez, vous ne sauriez mieux faire, et prenez ses avis ; il a beaucoup d'esprit et vous conseillera bien, par l'amitié qu'il a pour moi. » Ce n'étaient point seulement conseils ou nouvelles de cour, que la marquise adressait à « son cher bonhomme » ; les courriers lui portaient souvent quelque présent d'elle, et on ne le laissait manquer ni d'habits brodés, ni de dentelles, pour se faire honneur auprès des belles et des princesses.

Tout ce que pouvaient écrire de favorable les nombreux Français établis en Italie servait les intérêts de la famille. Le père Poisson s'y était découvert des amis partout : M. de la Chétardie était pour lui « une vieille connaissance d'Allemagne », l'ambassadeur du Roi à Venise se trouvait « son ancien ami, M. de Chavigny », et, à Rome, Vandières devait faire ses compliments « à son cher ami, M. de Troy », directeur de l'Académie. Émerveillé des succès de son fils, il se chargeait de les publier dans Paris, plus bruyamment que ne faisait la sœur à Versailles. « Il revient beaucoup de bien de toi, écrivait-il, tant à la Ville qu'à la Cour ; juge combien cela m'afflige. » Une autre fois, il le félicitait de son séjour à Naples : « Nous dînâmes chez M. de Tournecom avec M. du Verney ; nous étions une vingtaine à table. Je leur fis part à tous de votre lettre sur la belle chasse que Sa Majesté Sicilienne vous a donnée sur les lacs.... Tout le monde chante vos louanges en ce pays-ci, même ceux qui ne nous aiment pas. » Ainsi l'orgueil du père se gonflait des mérites éclatants et divers d'une double progéniture.

Ce fut pendant l'absence de son héritier que M. Poisson modifia son genre d'existence et entra définitivement dans les grandeurs. Il n'était encore, au moment du départ, qu'un père de favorite, à la situation mal définie, un condamné réhabilité par ordre, et que son récent anoblissement n'avait fait ni plus riche, ni plus considéré. M. de Vandières devait retrouver son père grand seigneur, brillamment établi dans ses terres, et devenu l'égal, par les titres et le train de vie, des hommes dont on l'avait vu si longtemps le serviteur. Cette métamorphose est une de celles qui font le mieux apercevoir la mécanique de l'ancienne société française et l'activité personnelle de madame de Pompadour.

Nul ne sut jamais comment le roi de France, au commencement de l'année 1750, se trouva avoir contracté une dette de deux cent mille livres, envers François Poisson, au moment même où celui-ci voulait acheter une terre dont le prix représentait précisément la même somme. Le jugement définitif de réhabilitation, rendu le 22 avril 1747, reconnaissait que l'ancien munitionnaire avait fait jadis certaines avances sur les fournitures de

blés, dont il n'avait point été remboursé. Les commissaires enquêteurs, à vrai dire, n'ayant pu remettre la main sur la procédure de condamnation, qui remontait à vingt ans et avait fâcheusement disparu, avaient dû demander au « suppliant » de fournir lui-même de nouvelles pièces. Celui-ci consentit par pure complaisance, prit la peine de rétablir toutes ses écritures, et il apparut aussitôt que le Trésor, bien loin de l'avoir pour débiteur, lui était redevable de vingt-trois mille sept cent quarante-trois livres trois sols, huit deniers.

Fort bien conseillé par ses amis, Poisson se garda d'en rien réclamer sur l'heure, et se contenta d'abord de l'indemnité de cent mille livres, que le roi lui donna pour le dédommager de ses longs ennuis. Trois ans plus tard, la dette royale était portée au décuple, comme par enchantement, la marquise s'étant mêlée de revoir les comptes ; et l'on s'explique aisément cet arrangement honnête. Depuis qu'il a reçu des armoiries, M. Poisson a pris la délicatesse des gens de qualité ; son amour-propre souffrirait d'obtenir un don gratuit, dans les circonstances où il se trouve, tandis qu'il l'accepte avec aisance sous la forme d'une restitution.

Madame de Pompadour, qui a mené toute cette affaire avec M. de Machault, vient de découvrir pour son père le grand domaine qui doit soutenir sa noblesse de fraîche date. C'est la terre de Marigny, dans la Brie, possédée en ce moment par la communauté parisienne de Saint-Côme, qui en a hérité du chirurgien La Peyronie et qui se décidera volontiers à la mettre en vente. Le Roi l'achètera pour M. Poisson et celui-ci donnera honorablement sa quittance des deux cent mille livres. Les diverses parties étant d'accord, la terre de Marigny est adjugée aux galeries des Tuileries, le 29 janvier 1750, pour deux cent vingt mille livres, délivrées à Poisson par ordonnance du Roi ; et le contrat, dressé en forme exceptionnelle, par des commissaires spéciaux, est revêtu des signatures du Roi, du chancelier, du contrôleur général et des six intendants des finances.

Une seconde ordonnance au porteur, de quarante-huit mille livres, rendue fort à propos, a permis à M. Poisson de rembourser les droits seigneuriaux dus au duc de Gesvres, de qui relève le fief de Marigny. M. de Gesvres l'a aussitôt « ensaisiné et inféodé », et a même donné un grand gala pour la prestation de foi et hommage de ce nouveau vassal. En règle avec les usages féodaux, celui-ci ne néglige aucune des formalités qui doivent assurer à lui-même et à sa descendance les privilèges attachés à son acquisition. Sa correspondance révèle naïvement, non seulement son état d'esprit, mais celui de toute la caste à laquelle il appartient et dont la faveur de sa fille marque le triomphe :

« Enfin mes lettres-patentes au sujet de Marigny, qui m'ont donné tant de mouvement, sont enregistrées au Parlement, et je viens d'envoyer tout à l'heure M. Perrier pour les faire entériner à la Chambre des Comptes et Cour des Aides. Je croyais que c'était une

sottise ; mais le sceau et les enregistrements m'ont plus coûté que mes lettres de noblesse. N'importe, ceci nous met dans toute la plus grande sûreté, et je défie le Roi, toutes les puissances du monde réunies, de pouvoir nous dégoter ci-après de Marigny ! » Un autre jour, c'est son chartrier qu'il va faire classer : « J'attends un scribe pour ranger et mettre en ordre tous mes titres de Marigny, qui sont immenses. Comme je ne veux pas qu'il y manque la moindre petite pièce et qu'il puisse s'y trouver apparence d'équivoque, j'ai obtenu à la Chancellerie, après bien des mouvements, lettres-patentes registrées en Parlement, Cour des Aides et Chambre des Comptes. Quoiqu'on m'ait fait gratis partout, il ne laisse pas que de m'en coûter une centaine de pistoles, parce que le sceau est cher, et mille autres petits brimborions. Malgré tout cela, je donnerais plutôt mille pistoles que de n'avoir pas obtenu ces lettres. »

Le ton, le style, la pensée, tout ici est vulgaire et en désaccord singulier avec les sentiments de madame de Pompadour. François Poisson n'a point le désintéressement de sa fille et ignore les élégantes façons avec lesquelles elle a laissé venir sa fortune ; l'homme d'argent, le commis des Paris, perce dans toutes ses effusions paternelles ; mais il a tant de bonhomie et si peu de morgue qu'on est porté à l'en excuser. Plus indulgente que personne, la marquise suit, d'un regard attendri et amusé, l'épanouissement du rève du vieux traitant.

Le fils du tisserand bourguignon arrive aujourd'hui au comble de ses désirs ; il est seigneur féodal et grand propriétaire terrien. Comme il a payé la taille de ses paysans, il est triomphalement reçu à Marigny, et aucun des honneurs d'usage ne lui est marchandé. Il est complimenté par le curé et les paroissiens, mené à son banc à l'église avec un *Te Deum*. Un récit trouvé dans ses papiers raconte complaisamment que « les filles et garçons, habillés en bergers et bergères, précédés de la maréchaussée à cheval, conduisaient *M. de Marigny* en chantant ; les habitants, rangés en haie sous les armes, faisaient des charges réitérées. Arrivés au château, ils présentèrent au seigneur le vin de ville dans des corbeilles ornées de fleurs, garnies de massepains. A leur tête était *M. le bailli*, qui le complimenta, ensuite le capitaine de bour-

geoisie. Le soir, le feu d'artifice fut tiré dans le parc, et tous les habitants mirent des lampions sur leurs fenêtres. » La journée se passa en festins, la nuit en danses, et le nouveau seigneur, narrant cette réception, écrit à ses enfants : « Grâce à Dieu, mon entrée, que je redoutais tant, a été faite ; je serais à présent

prenez le nom de Marigny ; car, pour moi, je m'appelle François Poisson. »

C'est pour ce fils bien-aimé qu'il bâtit, plante et arrondit le domaine. Tout d'abord un mur enclôt le parc ; puis les tours féodales sont jetées bas, et les matériaux servent à reconstruire un nouveau château. Le maître établit un chenil, réunit une meute, peuple sa terre de perdreaux, car il est maintenant « grand chasseur » ; il le dit, le répète, tient à ce qu'on le sache, ces droits et les goûts qu'ils développent appartenant à sa nouvelle situation. Il veut faire de « son cher Marigny » un beau pays de chasse. Son fils ne peut manquer d'y attacher du prix, lui qui a l'honneur de chasser avec le Roi. Il lui raconte par le menu, dans ses lettres, tout ce qu'il entreprend et jusqu'aux attentions de son ami, *M. l'intendant Trudaine*, qui dispense « ses vassaux » d'aller à la corvée hors de ses terres et les laisse travailler uniquement aux chemins de leur seigneur.

Madame de Pompadour s'intéresse tendrement à cette installation qui fait la dernière joie de son père. A-t-il besoin d'avis compétents ? Elle lui expédie les architectes ou les entrepreneurs des Bâtimens du Roi. Hésite-t-il à reconstruire ? Elle lui fait attribuer une part dans la ferme des Postes, qui augmente son revenu d'une vingtaine de mille livres. Le détail même l'occupe, car elle veut marquer de son goût l'habitation seigneuriale de sa famille : « Votre sœur, écrit *M. Poisson*, vient de m'envoyer, sur le dos d'un crocheur, la plus jolie table du monde pour écrire. Elle veut aussi m'envoyer, malgré moi, son tapisserie pour prendre les mesures de mes appartements, qu'elle veut meubler. Il faudra bien souffrir ce que l'on ne peut empêcher ! » Les attentions de la fille pour le père sont continues et s'appliquent aux petites circonstances aussi bien qu'aux grandes : « *M. de la*



Cliché Giraudon.

MADAME INFANTE, FILLE DE LOUIS XV. — Tableau de M^{me} LABILLE-GUIARD.
(Musée de Versailles.)

lâché qu'elle n'eût pas eu lieu ; il m'en coûte beaucoup, mais c'est une fois payé. »

La seigneurie achetée, il faut un titre : « Sous quel nom voulez-vous, écrit madame de Pompadour, que votre terre soit érigée en marquisat ? » Le nom sera celui de la terre elle-même ; mais le marquisat fait reculer le père Poisson ; il ne l'accepte que pour son fils, et le lui fait savoir en une phrase pleine de bon sens : « *M. de Gesvres* veut que vous

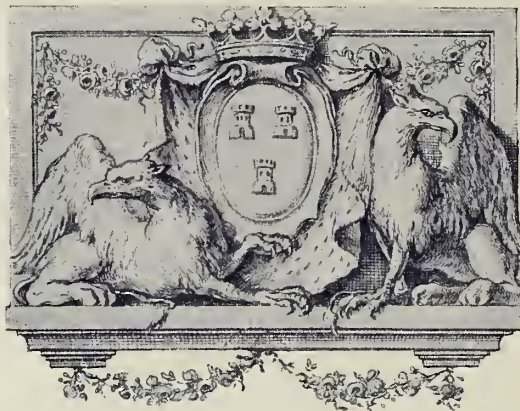
Reynière, écrit encore Poisson à Vandières, vient de me faire tenir par ses courriers une caisse dans laquelle il y avait un habit vert complet, bordé et boutonniers d'or, qui est la plus belle chose du monde, que votre sœur m'a envoyé. Cette chère sœur ne sait que donner et obliger tout le monde. » Ce n'est qu'un même cri tout le long de cette correspondance paternelle : « Ta chère sœur est adorable ; il ne faut que laisser agir son cœur. »

M. Poisson a fait élever à Marigny une chapelle avec un dôme; il y déposera le chapelet béni par le Saint-Père, que M. de Vandières lui rapporte de Rome, et cela fera plaisir à son euré, « qui est fol de lui ». Il orne de cuvettes de marbre, que lui ont données les Bâtimens du Roi, la pièce principale du logis, la salle à manger, où il regoit déjà des tablées d'amis, aimant eomme lui le ratafia et l'excellent bourgogne qui garnit ses eaves. On n'y voit pas seulement les hobereaux du pays avec leurs épouses, ou les bandes joyeuses de eousins et petits-eousins, invités à passer quelques jours au château du riche parent. Des hommes plus eonsidérables s'y rencontrent : M. de Tournehem, qui fait agrandir également « son eher Étioles », vient volontiers eomparer ses bâtisses à eelles de l'ami Poisson; et Pâris-Duverney, dont la terre est dans les environs, ne dédaigne pas de lui donner une journée par an. Ces gens importants savent qu'ils font plaisir à la marquise en fréquentant son père; et l'on se figure aisément ees beaux vieillards, aux perruques soignées, aux gilets brodés de fleurs, assis à Marigny sous un bosquet à la française et buvant le café dans de fines tasses de Vineennes, tout en causant de l'adorable jeune femme qui les tient unis et leur inspire à tous le même eulte.

M. Poisson est lui-même devenu, à Versailles, une manière de personnage, que tout l'entourage de sa fille eonnaît et supporte. On flatte une de ses manies en lui donnant des nouvelles de ee qui se passe à la Cour, et M. de Tournehem n'y manque point, quand il l'informe, suivant son usage, de la santé de la marquise : « Madame votre fille, érit-il de Compiègne le 27 juin 1751, arriva iei avant-hier matin sur les huit heures et demie... Elle se mit dans son lit, où elle resta jusqu'au moment de se mettre dans son bain. Le Roi arriva, je ne pus la voir; mais je sus qu'elle était bien remise de sa fatigue. Hier, je la vis un petit moment, lorsqu'elle partit pour aller à la maison de bois; elle se portait à merveille.... Le roi est iei fort gai et paraît très content. La Cour n'est pas eneore fort nombreuse, quoiqu'elle ait été augmentée par l'arrivée de la Reine, qui arriva sur les huit heures hier. Les ministres arriveront suceessivement : M. de Puisieux l'était hier; le Garde des sceaux a dû arriver le soir. Je vous quitte pour aller au lever; si j'apprends quelque ehose, je ne fermerai pas ma lettre sans vous en faire part... Madame votre fille se porte mieux que je ne l'ai vue se porter. »

De son château de la Brie, le bonhomme si bien renseigné se eomplait à transmettre à ses amis ee qu'on lui raconte. Il érit, par

exemple, à l'abbé Le Blane, d'un ton dégagé de grand seigneur : « J'irai, mon eher abbé, faire le earnaval à la Cour, où tout le monde jouit d'une parfaite santé; j'entends ee monde que vous et moi eonnaissons et qui nous intéresse.... Le roi a fait imprimer à ses dépens les œuvres de notre ami Crébillon. Elles sont en deux tomes. Vous jugez bien qu'ils nous en a fait part à tous et qu'elles sont bien reliées;



Ex-libris dessiné et gravé par COCHIN aux armes de la MARQUISE DE POMPADOUR, (Cabinet des Estampes.)

le bon vieux père Sophoele à sujet d'être eontent. Vous savez, sans doute, que l'abbé de Bernis est eomte de Saint-Jean de Lyon, et que l'abbé de Fleury, frère de l'évêque de Chartres, a été fait archevêque de Tours; le dne de Chaulnes, qui a tenu les États de Bretagne, eordon bleu, ainsi que le marquis d'Hautefort, ambassadeur de Vienne. Il n'y a qu'un homme que je pleure et regrette, qui nous manque, c'est le maréchal de Saxe, qu'on eonduit actuellement à Strasbourg pour y être inhumé; dans toutes les villes où il y a du eanon, on en tire cinquante eoups, qui malheureusement ne le réveillent point. »

Ces dernières lignes sont d'un bon Français qui sait le prix de la gloire; la marquise elle-même ne pleure pas en meilleurs termes le vainqueur de Fontenoy; mais le père Poisson paraît trop se figurer que le défunt pouvait être l'ami de toute la famille.

Il n'était pas sans intérêt de mettre en lumière un portrait véridique du père de madame de Pompadour. Il est trop mêlé à sa vie, eoeupe trop souvent sa pensée, pour qu'on le puisse oublier. Tel qu'on le eonnaît par ses amis et par lui-même, il apparaît un fort bonne homme, sans distinction de manières, mais sans hypoerisie, pas plus moral qu'on ne l'est autour de lui, dépourvu d'éducation première, non de finesse ni de belle humeur. Gros buveur et bon vivant, il

est mieux à sa place à une table joviale de sous-fermiers, qu'il ne le serait au souper royal des Petits-Appartemens, où d'ailleurs il n'a jamais paru. Ce n'est pas un rustaud foneièrement grossier; e'est plutôt un glorieux, ébloui des singuliers honneurs éehus à sa fille. S'il a le verbe haut et le mot salé, suivant les usages d'alors, on lui prête à tort des insolenees de laquais ivre, qui n'ont aueune vraisemblanee. Pas une fois il n'a eu à foreer une porte qui lui demeure toujours ouverte; jamais il ne se prive d'entrer chez madame de Pompadour, et sa vanité paternelle peut l'admirer, toutes les fois qu'il lui plaît, au théâtre des Cabinets, où l'aeès est pourtant si difficile. Il est ordinairement des voyages de Compiègne et de Fontainebleau; on le trouve même à Créey, invité par la marquise en même temps que le Roi. Il est inséparable de M. de Tournehem; son monde est eelui de la finanee et de l'administration; il y est estimé, parce qu'il sait les affaires et qu'il a bien servi les intérêts publics. Dans les autres eereles, qui l'ignorent, on le jalouse, on le ehansonne, on le ealomnie; les mêmes gens qui le salueraient fort bas, s'il tenait son rôle de père sous un grand nom, font les dégoûtés à son approche. Mais François Poisson n'en a cure et jouit de sa destinée avec une sérénité d'âme ineomparable.

La fille que madame de Pompadour a eue de son mariage, Alexandrine d'Étioles, est aussi une des grandes affeotions de sa vie. Elle est tendre mère autant qu'enfant dévouée et attentive, et cette tendresse prend même des formes passionnées et jalouses qui peuvent surprendre. Alexandrine est « belle eomme un ange » et d'une rare préeeité d'esprit. A cinq ans et demi, la mère la retire des mains d'une femme qui a fait sa première éducation et la prend avec elle à Versailles. Elle la loge plusieurs mois dans ses petits entresols et la montre volontiers au Roi et à ses amis. On devine déjà qu'elle la veut former, eomme elle le fut elle-même, pour briller et enchanter; elle trouve le moyen de la faire paraître sur son théâtre : « La petite Alexandrine, érit M. Poisson, habillée en Sœur grise, a fait un rôle sur le théâtre des Petits Appartemens. Elle était à manger, et elle demeure avec sa maman depuis dix jours. » A ee moment, madame de Pompadour emmène l'enfant dans tous les voyages. Quand elle ne peut s'oeuper d'elle, c'est le grand-père qui en prend la eharge, et ses lettres révèlent quelques détails sur l'existence de eette enfant, élevée eomme une fille de grande maison et sûrement appelée à en jouer le rôle par un mariage.

PIERRE DE NOLHAC.

(A suivre.)





La mort du duc de Berry



Dans son livre : *La duchesse de Berry et la cour de Louis XVIII*, un historien très estimé, Imbert de Saint-Amand, a retracé de manière saisissante les phases de l'attentat qui émut si profondément nos pères, sans acception de parti, en février 1820.

Historia est certain d'intéresser tous ses lecteurs, en reproduisant pour eux les passages essentiels du dramatique récit d'Imbert de Saint-Amand, qui constitue une impressionnante page d'histoire.

Louvel.

Pendant que le duc de Berry, se tenant à l'écart des intrigues et des agitations politiques, vivait en paix à l'Élysée avec sa gracieuse femme, et se conciliait par son attitude réservée les suffrages des amis et même des ennemis de la Restauration, un homme auquel il n'avait jamais fait le moindre mal, un homme qui ne lui avait jamais parlé, qui ne le connaissait ni de près ni de loin, le poursuivait d'une haine féroce, implacable. Cet individu absolument obscur s'app préparait à se faire tout à coup l'horrible célébrité du crime.

... En 1820, Louvel était employé, comme sellier, dans les écuries du roi, et habitait, à ce titre, la place du Carrousel. Depuis longtemps, sa monomanie le possédait.... Après de longues hésitations sur le choix de la victime, il s'était décidé à frapper le duc de Berry, comme le membre le plus jeune et le plus énergique de la famille royale. Mais écoutons ses confidences. « J'ai suivi, dit-il, quatre années de suite le duc de Berry aux spectacles où je présumais qu'il devait aller, aux chasses, aux promenades publiques, dans les églises. J'ai trouvé plusieurs fois de bonnes occasions ; mais le courage me manquait toujours ; en 1817, en 1818 et 1819, j'étais trop faible, et je renonçai plus d'une fois à mon projet. Mais bientôt j'étais dominé par un sentiment plus fort que moi. Je me rappelle surtout mes pensées, un jour que je me promenais au bois de Boulogne, en attendant le prince. J'avais des frémissements de rage en songeant aux Bourbons ; je les voyais revenant avec l'étranger, et j'en avais horreur ; puis mes pensées prenaient un autre cours ; je me croyais injuste envers eux, et je me reprochais mes desseins ; mais aussitôt ma colère revenait. Pendant plus d'une heure, je restai dans ces alternatives, et je n'étais pas encore fixé quand le prince vint à passer, et ce jour-là il fut sauvé. Le 15 février, non plus, je n'ai point été sans irrésolution, quoique deux ou trois jours auparavant j'eusse été, pour me fortifier, voir au Père-Lachaise les tombeaux de Lannes, de Masséna et des autres guerriers. »

... Cependant, le Dimanche-Gras, 15 février 1820, Paris était tout entier à la joie et aux mascarades.... Oubliant les querelles des partis, toutes les classes de la société s'amusaient. La veille, il y avait eu, chez le comte Greffulhe, un grand bal auquel le duc et la duchesse de Berry avaient assisté. On y fit aux dames une distribution de petits couteaux, par allusion à une pièce de théâtre, les *Petites Danaïdes*, dans laquelle l'acteur comique Potier amusait alors tout Paris. Ces couteaux, n'était-ce pas un présage ?

Dans la journée, les Parisiens avaient joui d'un de leurs spectacles favoris, la promenade du bœuf gras. Après avoir vu passer le cortège, Louvel rentra chez lui pour prendre un second poignard, et alla dîner dans un restaurant où il était abonné. Le soir, il y avait deux grands bals aristocratiques, l'un chez le maréchal Suchet, duc d'Albuféra, rue du Faubourg-Saint-Honoré ; l'autre, un bal costumé, chez Mme de la Briche, rue de la Ville-l'Évêque. On croyait que le duc et la duchesse de Berry n'assisteraient pas à ces bals, mais se rendraient à l'Opéra, où il y avait une représentation extraordinaire, qui s'annonçait comme devant être fort brillante.

On donnait les *Noces de Gamache*, le *Rossignol* et le *Carnaval de Venise*. Cette dernière pièce était un ballet, dont la musique avait pour auteurs Persuis et Lesueur. Les principaux rôles étaient interprétés par Albert et par la Bigottini. On parlait aussi beaucoup pour ce soir-là des débuts d'un danseur, nommé Élie, qui devait remplacer Mérante dans le rôle de Polichinelle, et qui, voulant le surpasser, avait, disait-on, étudié chez Séraphin, en observant les mouvements artificiels de ses petits pantins de bois.

La salle de l'Opéra était alors située rue de Richelieu, en face de la Bibliothèque royale. Inaugurée le 7 août 1794, elle s'élevait sur le terrain où nous voyons actuellement le square Louvois. On y comptait cinq rangs de loges, y compris les baignoires. Le nombre de places y était d'environ seize cent cinquante, et, sans présenter à l'extérieur un grand aspect, elle était à l'intérieur un chef-d'œuvre d'élégance.

Il y avait, pour les membres de la famille royale, une entrée spéciale, située sur un des côtés de l'édifice, juste en face de la rue Rameau. C'est là que Louvel attendait l'arrivée de sa victime. « Les grands ont tort, a-t-il dit plus tard, surtout quand ils ont quelque péché sur la conscience, de prendre aussi peu de précautions qu'ils le font. Les princes d'Allemagne sont, à cet égard, plus prudents que les nôtres. Quand ils montent en voiture, les

soldats, au lieu de leur présenter les armes, comme chez nous, tournent le dos ; et ils ont bien raison, car personne ne peut approcher sans qu'il le voient venir. J'ai encore fait une remarque : quand le prince est entré à l'Opéra, vers huit heures, les domestiques ont crié au cocher, et de manière à ce que j'ai parfaitement entendu : « Revenez à onze heures « moins un quart. » C'était une imprudence, et j'en ai tiré parti. »

Le duc et la duchesse de Berry venaient d'entrer dans la salle. Louvel, peut-être encore indécis, errait entre l'Opéra et le Palais-Royal, en attendant le moment où le duc sortirait du théâtre.



Le meurtre.

Il est huit heures du soir. Le duc et la duchesse de Berry viennent d'entrer dans la salle de l'Opéra et sont l'objectif de toutes les lorgnettes. Le public est très nombreux. Les loges sont pleines de femmes couvertes de diamants. Tout a un air de fête. C'est une représentation plus brillante et plus élégante que les autres. La joie des spectateurs se peint sur leur visage. Le duc et la duchesse d'Orléans, qui sont dans une loge avec leur famille, échangent des signes d'amitié avec le duc et la duchesse de Berry. Le *Rossignol* et les *Noces de Gamache* ont du succès. Le spectacle se terminera par le ballet le *Carnaval de Venise*, qui doit être la principale attraction de la soirée.

Pendant ce temps, que fait Louvel ? Il se promène dans les environs du théâtre, se demandant encore à lui-même s'il frappera ou s'il épargnera l'objet de sa haine. « A huit heures, dira-t-il plus tard, j'étais devant l'Opéra, et j'aurais tué le prince quand il entra, mais le courage me manqua dans cet instant. J'entendis le rendez-vous donné pour onze heures moins un quart ; mais cependant je me retirai, bien résolu à aller me coucher. Dans le Palais-Royal, mes pensées me revinrent plus fortes que jamais. Je songeai qu'à la fin du mois je devais retourner à Versailles, et qu'alors mon projet serait ajourné pour longtemps. Je me mis à réfléchir et je me dis : « — Si j'ai raison, pourquoi le courage me manque-t-il ? Si j'ai tort, pourquoi ces idées ne me quittent-elles pas ? » Je me décidai alors pour le soir même. Il n'était guère que neuf heures, et, en attendant l'heure indiquée, je me promenais du Palais-Royal à l'Opéra, sans que ma résolution faiblît, si ce n'est de loin en loin, et toujours pour peu d'instants. »

Cependant la représentation continue. Le duc et la duchesse de Berry profitent d'un entr'acte pour aller faire une visite dans la loge du duc et de la duchesse d'Orléans. Le duc de Berry, qui aime beaucoup les enfants, caresse ceux de son cousin. Il s'occupe surtout du duc de Chartres, son favori, et on le voit passer et repasser sa main dans la blonde chevelure du petit prince. Le public, satisfait du bon accord qui règne entre les deux branches de la famille des Bourbons, applaudit à plusieurs reprises. En retournant à sa loge, la duchesse de Berry est heurtée assez violemment par la porte d'une autre loge. Elle s'est couchée très tard la veille, et son mari lui propose de se retirer. Il la reconduira jusqu'à sa voiture, et remontera ensuite dans la salle pour assister à la fin du ballet. La princesse accepte cette offre et descend, au bras de son mari, l'escalier du théâtre. Il est onze heures moins quelques minutes.

Louvel est devant la porte. Placé près d'un cabriolet qui suit la voiture du prince, et se tenant à la tête du cheval, il paraît être un domestique, et n'attire l'attention de personne. Le carrosse du duc stationne devant l'entrée dite des princes, en face de la rue Rameau. Les gardes sous le vestibule, et, au dehors, le factionnaire qui tourne le dos à la rue de Richelieu, présentent les armes. Voici le duc et la duchesse sous l'auvent du portique. Le comte de Choiseul, aide de camp du prince, est à la droite du factionnaire, au coin de la porte d'entrée. Le comte de Mesnard, premier écuyer de la duchesse, donne la main gauche à elle d'abord, puis à sa dame pour accompagner la comtesse de Béthisy, afin de les aider à monter en voiture. Le duc leur présente la main droite. L'un des gens relève le marchepied.

Encore sous l'auvent du portique, le prince fait signe de la main à sa femme, et lui dit : « Adieu, Caroline ; nous nous reverrons bientôt. » Tout à coup, au moment où il va rentrer dans la salle, un homme se précipite, et, le saisissant d'une main par l'épaule gauche, lui porte de l'autre un coup de poignard sous le sein droit. Le comte de Choiseul, croyant que cet homme a involontairement heurté le prince en courant, le repousse et lui dit : « Prenez donc garde à ce que vous faites ! » Le meurtrier prend la fuite, laissant le poignard dans la plaie. « Je suis assassiné ! » s'écrie le prince. Et comme ceux qui l'entourent l'interrogent, il s'écrie, une seconde fois, d'une voix forte : « Je suis un homme mort, je tiens le poignard ! » Puis il arrache le couteau de sa blessure et le remet entre les mains du comte de Mesnard. La princesse, dont la voiture n'est pas encore partie, a entendu le cri de douleur de son époux, et, pendant que l'on court après l'assassin, elle se précipite à la portière, qu'un valet de pied entr'ouvre. Mme de Béthisy veut la retenir. Le duc de Berry, rassemblant toutes ses forces, s'écrie : « Ma femme, je t'en prie, ne descends pas. » Mais, elle, s'avancant par-dessus le marchepied et repoussant des deux mains Mme de Béthisy et le valet

de pied : « Laissez-moi, dit-elle, laissez-moi, je vous ordonne de me laisser. » Descendue de voiture, elle reçoit dans ses bras son mari, au moment même où il vient de remettre dans la main de M. de Mesnard le couteau rouge de sang, et où il s'écrie : « Je suis mort, un prêtre ; venez, ma femme, que je meure dans vos bras. » La princesse se jette à ses genoux. On le fait asseoir sur une banquette dans le passage où se tient la garde, on l'adosse contre la muraille, et on entr'ouvre ses habits pour chercher la blessure. Le sang coule avec une telle abondance que la princesse fait de vains efforts pour l'étancher. Sa robe et celle de Mme de Béthisy en sont toutes couvertes.

Cependant l'assassin fuit, toujours poursuivi par le comte de Choiseul, le comte Clermont-Lodève, le factionnaire, nommé Desbiès, un valet de pied et quelques autres personnes. Que ferait Louvel, s'il n'était pas arrêté ? Lui-même nous l'apprendra plus tard. « Si le soir où j'ai frappé le prince, dira-t-il, j'avais pu réussir à m'échapper, je serais retourné me coucher à mon logement habituel aux écuries du roi, où certes personne ne m'aurait soupçonné, et j'aurais continué mon projet sur quelque autre membre de la famille. Peut-être me serais-je arrêté après Monsieur ; car, pour le roi, je ne pense pas qu'il ait porté les armes contre la France. Et, aujourd'hui, la seule chose que je regrette, c'est d'avoir été si tôt pris. »

Louvel est pris. Au moment où il court à toutes jambes dans la rue de Richelieu, vers le boulevard, les illuminations de la rue le montrent, renversant dans sa fuite un garçon limonadier, le sieur Paulmier, qui passe près de l'arcade Colbert, et porte à l'Opéra un plateau sur lequel se trouvent des bavaroises. Ce garçon court après l'homme qui vient de jeter par terre son plateau. Louvel est arrêté. On le conduit au corps de garde de l'Opéra. M. de Clermont lui adresse le premier la parole. « Monstre, lui dit-il, qui a pu te porter à commettre un pareil attentat ? » Le meurtrier dit : « Ce sont les plus cruels ennemis de la France. » On s'imagine qu'il va faire des aveux, nommer des complices. Point du tout. La phrase de Louvel n'est ni une expression de repentir, ni une allusion à des complices. Ce n'est qu'une injure adressée par le meurtrier à la famille de sa victime. On le fouille, on trouve sur lui la gaine du couteau qu'il a laissée dans la plaie du prince, et une espèce de poinçon d'une forme différente.

Pendant ce temps, on est parvenu à faire monter le duc de Berry jusqu'au petit salon situé derrière sa loge. On le place sur un canapé ; sa tête repose sur l'épaule de sa femme. Le duc et la duchesse d'Orléans, ainsi que Mademoiselle d'Orléans, qu'on vient d'avertir dans leur loge, accourent dans ce petit salon. C'est là que le comte de Clermont annonce que l'assassin est arrêté. « Est-ce un étranger ? » dit le prince. Comme on lui répond que non : « Il est bien cruel, s'écrie-t-il, de mourir de la main d'un Français. »

Cependant le spectacle continué. Le public

ne sait pas ce qui vient de se passer. Le ballet fait merveille. Du salon où le prince agonise, on entend le bruit de la musique, et par un large carreau qui donne de ce salon sur la loge, on peut même voir les dames qui dansent sur le théâtre. Contraste vraiment shakespearien entre l'agonie et le plaisir.

Deux médecins, MM. Lacroix et Caseneuve, sont venus tout de suite. On a pratiqué des saignées au bras et tenté d'élargir la plaie pour donner passage au sang épanché. Un autre médecin, le docteur Blancheton, est là. « La blessure est-elle mortelle ? lui dit la duchesse de Berry. J'ai du courage, j'en ai beaucoup ; je saurai tout supporter, je vous demande la vérité. » Le docteur n'ose pas se prononcer.

Le prince demande sa fille et l'évêque d'Amyclée. M. de Clermont court aux Tuileries chercher le prélat. Une autre personne se rend à l'Élysée pour prévenir Mme de Gontaut, la gouvernante de Mademoiselle. M. de Mesnard se charge d'avertir Monsieur, ainsi que le duc et la duchesse d'Angoulême.

A l'Élysée, on vient de réveiller brusquement la vicomtesse de Gontaut, gouvernante de Mademoiselle, qui doit être conduite près de son père expirant. Le vestibule est déjà rempli de masques, de peuple, de dames en robes de bal, qui crient, qui pleurent.

... Mme de Gontaut monte en voiture avec la petite princesse au milieu d'une foule immense, consternée, éclairée par de lugubres flambeaux ; pas un mot, un silence presque religieux, l'expression du chagrin sur tous les visages. Elle arrive avec la pauvre enfant dans la chambre de douleur.

Le duc de Berry n'est plus dans le petit salon situé près de sa loge. On l'a transporté dans une salle de l'administration de l'Opéra ; il y est étendu sur un lit où, par une étrange coïncidence, il avait passé la première nuit de son séjour en France, au début de la Restauration. Ce lit appartient à M. Grandsire, secrétaire de l'Opéra, qui, habitant Cherbourg en avril 1814, l'avait prêté pour coucher le duc de Berry, lors du débarquement du prince dans ce port. Monsieur, père du mourant, le duc d'Angoulême, son frère, et la duchesse d'Angoulême, sa belle-sœur, se tiennent debout auprès de lui. Au moment où Madame de Gontaut entre avec la petite princesse, la duchesse de Berry prend sa fille et la présente à l'infortuné prince. Il fait un effort pour l'embrasser. « Pauvre enfant ! s'écrie-t-il, puisses-tu être moins malheureuse que ton père ! » Il tend ses bras et cherche à la bénir.

Cependant l'on ne désespère pas encore complètement de sauver le prince. Les meilleurs chirurgiens de Paris, entre autres MM. Dupuytren et Dubois, ont été appelés. On a pratiqué des scarifications profondes, on a débarrassé la plaie ; l'application de nombreuses sangsues et de plusieurs ventouses a fait sortir des flots de sang ; et, comme la poitrine opprimée a paru se dégager un peu, il y a eu un moment d'espérance. A chaque personne qui



LES DERNIERS MOMENTS DU DUC DE BERRY (13 FÉVRIER 1820). — *Tableau de MENJAUD. (Musée de Versailles.)*

Cliché Giraudon.

sort du laboratoire ensanglanté, l'on demande des nouvelles. On entend le général Alexandre de Girardin raconter qu'ayant été laissé pour mort sur le champ de bataille, il n'en est pas moins revenu de ses blessures. Mais le prince ne se fait aucune illusion : « Vos soins, dont je vous remercie, dit-il aux chirurgiens, ne sauraient prolonger mon existence; ma blessure est mortelle. »

La duchesse de Berry ne quitte pas un instant son époux. M. Dupuytren, avant de commencer les opérations chirurgicales, a engagé Monsieur à faire éloigner la princesse. « Mon père, s'est-elle écriée, ne me forcez pas à vous désobéir. » Puis, s'adressant au chirurgien : « Je ne vous interromprai point, monsieur, agissez. » Agenouillée sur le bord du lit, elle tient, pendant l'opération, la main gauche du prince qu'elle arrose de larmes. Quand, sentant le fer dans la plaie, il s'est écrié : « Laissez-moi, puisque je dois mourir. — Mon ami, a-t-elle dit, souffrez pour l'amour de moi, » et le mourant n'a pas proféré une seule plainte. « Mon amie, dit-il, ne vous laissez pas accabler par la douleur, ménagez-vous, pour l'enfant que vous portez dans votre sein. » A plusieurs reprises, il a demandé à voir son assassin. « Qu'ai-je fait à cet homme, s'écrie-t-il, peut-être l'ai-je offensé sans le vouloir? — Non, lui répond son père, vous ne l'avez jamais vu, et il n'a contre vous aucune haine personnelle. — C'est donc un insensé. » Et désormais son idée fixe est de sauver la vie de son assassin. « Le roi n'arrive pas, dit-il sans cesse, je n'aurai pas le temps de demander la grâce de l'homme. »

Le premier mot du duc de Berry a été pour demander, non un médecin, mais un prêtre.... Le prêtre arrive enfin, c'est Mgr de Latil, évêque de Chartres, premier aumônier de Monsieur. « Le duc de Berry, a raconté Mme de Gontaut, éprouvait de longue date un éloignement pour ce prélat, qu'il ne pouvait même, disait-il, s'expliquer; mais, dès qu'il l'aperçoit, il dit à M. de Clermont-Lodève qui l'a amené : « C'est bien! Dieu me donne une épreuve dont je lui rends grâce. C'est à l'abbé de Latil que je ferai de pénibles aveux, et de lui je recevrai espérance et consolation. » Le mourant a un long entretien avec le prêtre, puis, calme et résigné, demande pardon à Dieu de ses fautes, aux personnes qui l'entourent des scandales qu'il a pu leur donner. Quelques moments après, le curé de Saint-Roch apporte les saintes huiles. Le prince reçoit les derniers sacrements avec la piété la plus vive. « Ah! s'écrie la duchesse, je savais bien que cette belle âme était née pour le ciel, et qu'elle y retournerait. »

Le prince avait eu, pendant son émigration en Angleterre, d'une jeune anglaise, jolie et distinguée, miss Aimée Brown, deux filles qu'il chérissait. Il veut les embrasser avant de mourir. Il parle bas à sa femme qui répond tout haut : « Qu'elles viennent! Je veux vous prouver que je ne les abandonnerai



Cliché Giraudon.
Lithographie d'HENRIQUEL-DUPONT.
(Cabinet des Estampes.)

pas ». Elle donne ordre à M. de Clermont-Lodève d'aller chercher les deux jeunes filles. Elles arrivent vers la fin de la nuit. Les pauvres petites sont toutes tremblantes. Leur père leur parle en anglais; elles lui baisent la main; puis, se tournant du côté de la duchesse de Berry, se mettent à genoux. La princesse les relève, et, les menant devant Mademoiselle : « Embrassez votre sœur, » leur dit-elle. Puis, se penchant vers son mari, elle répète à plusieurs reprises : « Charles, Charles, j'ai trois enfants à présent. » Et elle tiendra parole; elle sera une seconde mère pour les jeunes filles, dont l'une épousera le comte de Faucigny, prince de Lueinge, et l'autre le colonel baron de Charette, père du général de ce nom.

Le duc de Berry n'a plus qu'une préoccupation : obtenir du roi la grâce de Louvel. Les heures passent, et le roi ne vient point. Ce retard fait plus de mal au mourant que l'agonie elle-même. A chaque bruit de la rue, il croit que c'est Louis XVIII qui arrive. « J'entends l'escorte, » dit-il. Mais non, le roi est encore aux Tuileries. Il a reçu à

minuit un premier avis; mais on lui a caché d'abord la gravité de l'état de son neveu. On lui a envoyé un second bulletin. Il voulait partir, on l'a retenu par crainte d'une conspiration qui pourrait éclater sous ses pas. Enfin, toutes les précautions étant prises pour surveiller le parcours des Tuileries à l'Opéra, il quitte le château, et se rend auprès du mourant. Il est cinq heures du matin. « Mon père! mon père! s'écrie le prince, le roi n'arrive point! Ne pouvez-vous point vous engager, en son nom, à faire grâce de la vie à l'homme? » Au moment où il vient de prononcer cette phrase, il tressaille. Il entend de loin des pas de chevaux. « Enfin, dit-il, voilà le roi! Oh! qu'il vienne vite! Je me meurs. » Louis XVIII entre. « Grâce! s'écrie le mourant, au milieu du râle de l'agonie, grâce pour l'homme qui m'a frappé. » Et il répète, d'une voix sourde et funèbre : « Grâce au moins pour la vie de l'homme! »

Le roi embrasse son neveu et répond : « Nous en reparlerons; calmez-vous, vous n'êtes pas aussi malade que vous croyez. » Puis, il s'assied près du lit. Il aperçoit alors les deux filles de miss Brown. La duchesse de Berry lui dit un mot tout bas; puis lui présentant les deux jeunes filles : « J'ai promis, ajoute-t-elle, d'adopter ces enfants, et je demande au roi, au nom de celui que nous chérissons, de daigner leur accorder ses bontés. » Louis XVIII réfléchit un instant, et, se souvenant d'autres règnes : « Je donnerai, dit-il, le nom de comtesse de Vierzon à l'une, et de comtesse d'Issoudun à l'autre. » On ne sait si le mourant peut entendre encore cette parole, qui serait pour lui une consolation. L'agonie fait de terribles progrès; il peut encore une fois articuler : « Grâce, grâce pour l'homme. » C'est là son dernier mot. Il est six heures trente-cinq minutes du matin. Le duc de Berry n'existe plus.

On veut éloigner la duchesse pour la soustraire à l'horreur d'un pareil spectacle. Mais elle s'échappe des mains de ceux qui veulent la retenir, se jette sur le corps inanimé de son époux; puis, se précipitant aux pieds du roi : « Sire, s'écrie-t-elle, j'ai une grâce à demander à Votre Majesté. Elle ne me la refusera pas : c'est la permission de retourner en Sieile. Je ne puis plus vivre ici après la mort de mon mari. » Louis XVIII cherche à la calmer. On la porte évanouie dans sa voiture, et on la reconduit à l'Élysée. Les courtisans veulent aussi faire partir le Roi. « Je ne crains pas, dit-il, le spectacle de la mort; j'ai un dernier devoir à rendre à mon neveu. » Et, appuyé sur le bras de Dupuytren, il s'approche du lit, ferme les yeux et la bouche du prince, lui baise la main, et se retire, retournant au château des Tuileries. La nuit fatale est terminée....

IMBERT DE SAINT-AMAND.



La vie amoureuse de François Barbazanges

XXVI

Un son de cloche, lent et fêlé, fit envoler quelques oiseaux crépusculaires. Des feuilles, détachées par la vibration aérienne, frôlèrent le chapeau de François.

Il attendait, paisible, examinant la grille rouillée, le mur croulant sous sa corniche de lierre, le fossé rempli d'eau fétide qui défendait le pare des loups et des braconniers. Un vieil homme chenu, muet comme un terme, vint ouvrir la grille, hocha la tête quand François déclina ses noms et qualités, et précéda le visiteur dans une avenue très ombreuse. Enfin, le bois, s'écartant, découvrit un grand jardin à l'italienne, et le château construit en 1591 par le grand-père du présent marquis.

Ce M. Antoine de Combareilh, revenant d'Italie, la mémoire toute pleine des grâces florentines, avait tâché d'en ressusciter l'apparence sous le ciel ingrat du Limousin. La rigueur du climat et la routine des maîtres maçons bridèrent un peu sa fantaisie, et il lui fallut adopter le style français, avec la façade de briques à coins de pierre, les quatre tourelles d'angle, le grand toit, les hautes cheminées, les fenêtres à croisillons. Mais sur le côté du midi, qui était fort abrupt, il disposa une sorte de large balcon ou terrasse, et dans les jardins il prodigua les parterres, les charmillles, les boulingrins, les labyrinthes de verdure, les arbustes taillés en formes saugrenues, imitant des vases, des boules, des pyramides, des pions d'échecs.

Ces merveilles, apparues tout à coup, surprirent François Barbazanges. Il songea que le palais de la Belle au Bois dormant ressemblait sans doute à ce délicieux petit château couleur de rose morte, dont le toit miroitait comme une nacre humide et grise et dont les fenêtres étaient tout en feu. Le soleil rouge, au bas de l'avenue, embrasait les charmillles, les statues pompeuses, les eaux plates et brillantes, les parterres carrés ou ronds, lisérés de buis. Plus haut, sur un éperon de roc, l'ancien donjon de Combareilh dressait sa masse écornée. Une large lune transparente s'arrondissait à l'orient. Des profils de montagne d'un bleu nocturne, striés de neige, composaient l'arrière-fond de ce tableau qui semblait une création de l'art plutôt que de la nature.

Le silencieux jardinier fit entrer M. Barba-

zanges dans un vestibule dallé de blanc et de noir, et le pria d'attendre quelques minutes. François ne pouvait ôter ses yeux de dessus les jardins fanés où flottait l'odeur de l'automne. Associant à ces beaux lieux l'image de sa chère inconnue, il se persuadait que la nymphe de la Clidane y devait faire son séjour. Il l'allait revoir tout à l'heure ! Cette pensée l'émut de frayeur et d'amour à un tel point que la sueur mouilla ses tempes. Son cœur dilaté l'étouffa. Il eut des vellétés de fuir... Mais déjà le vieux serviteur revenait. Après avoir monté l'escalier et suivi des couloirs nus et sonores, François se trouva dans une salle boisée de chêne, mal éclairée par un grand feu.

— Soyez le bienvenu, monsieur, dit une voix dolente.

Au coin de la cheminée, quelque chose remua. Le jeune homme entendit le crissement du taffetas, et reconnut une ombre de vieille dame, enfouie dans un fauteuil à oreillettes. A ce moment, un autre personnage, vêtu d'un pourpoint noir et portant le col de

guipure à la mode de l'ancienne cour, sortit des ténèbres. Madame de Combareilh nomma M. le comte de Luzarche.

Et, tendant sa main pâle à François qui la sentit toute glacée sous ses lèvres, la douairière lui dit :

— J'ai bien connu monsieur le conseiller Barbazanges et son épouse, et suis charmée de recevoir leur fils sous mon toit. Ça, monsieur, s'avez-vous, chauffez-vous et contez-nous des choses de Tulle... ou même de Paris. Monsieur Baluze vous en a mandé des nouvelles ? Vous êtes présentement chez les Hurons.

Assis entre ces deux fantômes, qui l'interrogeaient de leurs voix cassées, et semblaient inconsistants comme les ténèbres dont ils sortaient à demi, François crut que son rêve fantastique s'allait continuer en cauchemar. Il eut froid jusque dans les os.... Pourtant il sut parler de ses parents, des Baluze, de son pays et de son voyage avec beaucoup de politesse et d'esprit.

Il y eut un silence. Un chien, couché sur



Ces merveilles, apparues tout à coup, surprirent François Barbazanges. Il songea que le palais de la Belle au Bois dormant ressemblait sans doute à ce délicieux petit château, dont le toit miroitait comme une nacre humide et grise et dont les fenêtres étaient tout en feu. (Page 279.)

le parquet, gémit. Madame de Combareilh agita une sonnette, et deux laquais entrèrent, portant des flambeaux. Aussitôt les rectangles des fenêtres bleuèrent, l'ardeur du foyer s'amortit. Les bougies de cire éclairèrent de sombres boiseries, un plafond à caissons et à solives, rehaussé d'or, des bahuts incrustés, des tapisseries indistinctes, des armures çà et là chatoyantes, des sièges à dossier droit, couverts de cuir gaufré, et, dans leurs fauteuils, les deux vénérables personnes, leurs faces blêmes et ridées, leur antique accoutrement. M. de Luzarche portait ses cheveux blancs, très longs, la moustache et la royale. Son col était d'un blanc lumineux et chaud, avec des dentelles presque rousses sur le velours noir du pourpoint. La marquise, en robe de veuve, avec une petite coiffe pointue, sur un tour de fausses boucles, rappelait les portraits de la Régente. François observa qu'elle avait les mains très belles, les yeux encore vifs, une majesté fort précieuse.

Dans ce même instant, le regard de la marquise et le regard du comte, s'étant fixés sur François, se rencontrèrent, tout émerveillés. Madame de Combareilh, malgré son âge, subissait l'invincible charme du jeune homme. Elle pria François de s'approcher, et, d'une voix singulièrement douce, l'interrogea sur ses études, ses desseins, ses inclinations.

— En vérité, fit-elle, un sourire jeune effleurant sa bouche flétrie, monsieur et madame Barbazanges doivent se réjouir d'avoir un fils si aimable et qui ne manquera point de leur faire honneur.

Quelque penser triste lui vint, qui éteignit son sourire et la refit toute vieille en un moment.

Sans doute songeait-elle à son propre rejeton, ce marquis débile et falot qui était, dit-elle, aux armées.

— Monsieur Barbazanges, vous souperez et logerez à Combareilh et vous y demeurerez tant qu'il vous plaira, si toutefois la compagnie de deux vieillards ne vous est pas trop importune.

François s'inclina.

— Et Hyacinthe?... dit le comte, un peu inquiet.

— Hyacinthe a couru les bois tout le jour, avec Ferréole et Fortunade : elle doit être fatiguée et soupera dans son appartement.

Au nom d'Hyacinthe, l'épagnéul tendit sa tête brune, secoua ses oreilles frisées, et gronda de tendresse. Une voix si claire qu'elle parut dissiper les dernières ombres dans la salle, commanda :

— Paix, Carlo!... paix!...

— Ma fille! s'écria la douairière. Vous étiez là.... Vous écoutiez....

— Je suis entrée, il y a un moment, ma bonne mère, et n'ai point osé rompre vos discours.... Mais quelle faute ai-je commise pour que vous m'obligiez à souper, ce soir, en mon appartement?

— Je songeais à votre repos, à votre santé, plus qu'à notre plaisir, ma chère fille, repartit la vieille dame, cachant mal son embarras.

Eh quoi? vous êtes sortie dans ce costume qui vous donne l'air de ma mère-grand!... Quelle folie?... Et que penserait-on?...

— « On »?... Et quel « on », s'il vous plaît, ma mère, s'offusquerait de ma vue?... Les bonnes faiseuses ne viennent pas à Combareilh, et nos garde-robes, vous le savez, sont toutes pleines de beaux et solides ajustements, héritage de nos aïeules.... Cela me divertit de porter des atours centenaires, et je crois changer d'âme en changeant d'habit.

— Vraiment, ma fille! Je m'étonne que vous ne songiez pas à changer de sexe et à courir le monde sous l'habit d'un cavalier, comme feu madame de Chevreuse.... Mais vainement je vous veux gourmander, puisque, malgré moi, je vous aime. Pourtant vous êtes fort ridicule, en ce travestissement : il ne vous manque que la poudre de Chypre et le vertugadin.... Et monsieur Barbazanges, de Tulle, que voici, vous donnera pour le moins cent années.

François était debout, le chapeau à la main, incapable de dire une parole. Elle était devant lui, Hyacinthe de Combareilh, la nymphe de la Clidane! Les lueurs des flambeaux jouaient sur sa robe surannée, en brocart ramagé d'or et glacé d'argent. Sa main nonchalante caressait la tête de l'épagnéul. François reconnaissait les yeux gris, les sourcils déliés, la bouche voluptueuse, et le teint d'une transparence nacrée, et l'impondérable chevelure si brillante, si légère qu'un souffle l'eût dénouée et dispersée en rayons. Il la regardait et ne s'étonnait point qu'elle fût là. Depuis vingt ans, il l'attendait. Depuis l'éternité cette âme était promise à son âme. Il sentait le destin s'accomplir.

Et Hyacinthe de Combareilh, elle aussi, regardait François, comme une dormeuse éveillée qui voit le jour réel blanchir le clair-obscur du songe. Les yeux ne se quittaient plus. Et, tout charmés de se contempler ainsi l'un l'autre, ils oubliaient de se parler.

Cette froideur ne déplut pas à madame de Combareilh. Elle fit seule, avec M. de Luzarche, les frais de la conversation, jusqu'à ce que, les portes étant ouvertes, les valets apportèrent une table toute servie. L'échanson et l'écuyer tranchant firent leur devoir. Ce fut un long et solennel repas, avec quantité de hors-d'œuvre, ragoûts et gibiers, des vins d'Allasac, un peu trop verts; des vins de Muscat et de Malvoisie, un peu trop doux. Au demeurant, une chère plus abondante que délicate. Les flambeaux posés sur la nappe avivaient les facettes des cristaux et l'argent des plats, et l'étain des bols à potage, d'un gris moelleux et satiné, ciselés en feuille d'artichaut, avec le plateau semblable. La lueur s'irradiait à quelques pieds autour de la table, et toute la grande salle obscure, par delà, était plus grande.... Les armures seules luisaient. Sur les tapisseries décolorées, on distinguait un rameau tordu, un pan de manteau rouge, le bras musculeux d'un héros.... Le feu n'était plus qu'un tas de braise. Aux angles extrêmes, la nuit réfugiée s'assoupissait, cependant que le clair de lune, craintif

encore et souriant, tâchait à se glisser par la fenêtre.

Hyacinthe regardait François; François regardait Hyacinthe. Ils parlaient peu et sans rien dire qui ne fût indifférent. Mais la présence du jeune homme donnait à M. de Luzarche, à madame de Combareilh, une sorte d'émotion rétrospective, comme si ces vieilles personnes avaient revu en lui l'image même de l'Amour. De minute en minute, ces deux spectres, secouant la cendre de l'âge, reprenaient le mouvement et la couleur. Et, quand on servit un faisan rôti avec son plumage, plus éclatant et varié qu'un émail limousin, madame de Combareilh se prit à conter des histoires de sa jeunesse.

Elle avait eu vingt ans lorsque fleurissaient l'éblouissante Longueville, et la tendre La Fayette, et l'aimable Sévigné, en ce matin de la Régence où la politique et la guerre prenaient des façons de roman. Cousine de la « moderne Sapho », elle avait fréquenté les hôtels du Marais, et reçu, en sa chambre rouge, des bourgeois et des femmes de qualité, des jansénistes et des blondins, des hommes de robe et des mousquetaires, des savants de l'Académie et des rimailleurs crottés. Elle avait chanté les mazarinades pendant que le canon de la Bastille tonnait sur les troupes du Roi. Elle avait soupé chez madame Scarron avec des pamphlétaires et des comédiennes, et la demoiselle de Lenclos.

Par-dessus toutes choses elle avait aimé pêle-mêle les lectures pieuses et les « énigmes » du *Mercurie Galant*, les bals et les mascarades, les petits vers, les friandises, et l'entretien des honnêtes gens.

Mariée sur le tard, et très vertueuse épouse, les folies et la ruine de M. de Combareilh l'avaient exilée en Limousin, mais son âme n'avait point cessé d'habiter les ruelles du Marais et les arcades de la Place Royale. Elle voyait le Roi toujours jeune, et Versailles inachevé. Elle se représentait une cour de gentilshommes en rhingraves, justaucorps et grands canons. Le nom de « Madame » évoquait à ses yeux la jeune princesse d'Angleterre, et elle ne pouvait croire que son ex-amie, la « belle Indienne », fût devenue marquise de Maintenon. Tête romanesque et légère, vieille enfant nourrie de songes plus creux que des meringues, éprise du faux héroïsme et du sentiment artificiel, elle n'avait éprouvé ni la passion ni la douleur véritables. Ses chagrins même d'épouse et de mère n'avaient pu changer son humeur, — car elle était de ces âmes qui, ne mûrissant point de fruit, gardent et sèchent doucement leur première fleur, telle une rose aux feuillettes d'un livre.

Toute sa vie, elle avait honoré l'Amour, — non pas l'Éros aux ailes d'épervier, antique fléau des dieux et des hommes, — mais l'Amour policé à la française, vêtu comme un danseur, bavard comme un petit-maitre, et plus occupé de parler que d'agir, l'Amour chaste et pédant qui porte des plumes d'oie en guise de flèches et n'a jamais tué personne. Ce dieu avait récompensé son zèle, en lui don-

nant M. de Luzarche pour compagnon d'exil. Depuis quarante ans, le comte faisait profession de servir madame de Combareilh. Il l'avait aimée à Paris quand elle était fille; il l'avait suivie en Limousin; veuve et toute vieille qu'elle était, il l'aimait encore. Sans

suivent insensiblement dans l'oubli les chefs-d'œuvre de monsieur d'Urfé.... On ne peut lire que les recueils d'anecdotes, des pamphlets, et l'infâme *Gazette de Hollande*.

— Ceci, madame, me consolait de vieillir, s'il était besoin de consoler un homme assez fortuné pour vieillir auprès de vous! dit M. de Luzarche, avec une galanterie si tendre et si touchante qu'elle donna presque de la jalousie à François.

Assis un peu en arrière d'Hyacinthe, il apercevait de trois quarts le charmant visage incliné, le cou pâle et nu, l'or aérien de la chevelure, le corsage brodé et ramagé.

— Je ne sais, dit-il, et, s'adressant à madame de Combareilh, il parlait pour la seule Hyacinthe, je ne sais ce que sont les gens de Paris et ceux de la Cour, et s'ils valent moins que leurs pères. Simple bourgeois de Tulle, les vastes pensées me sont interdites par mon peu de naissance et mon peu de fortune.... Mais j'ai le cœur d'un gentilhomme, et je me flatte de pouvoir aimer une dame, et mourir pour ses beaux yeux, tout aussi bien qu'un duc et pair.

Cette fierté juvénile ravit la marquise :

— Monsieur, dit-elle, si la vertu de madame Barbazanges n'était connue de tout le Limousin, je croirais que vous êtes du plus noble sang, et que le mystère de votre origine sera révélé quelque jour. Que ne raconte-t-on point de Cyrus et de Romule, ces bergers qui se trouvèrent fils de rois?

— Je serais bien désolé de n'être point le fils de mes parents, répondit François en souriant, car j'ai pour eux une extrême ten-

dresse. Je dois à ma bonne mère de posséder une âme bien faite, et de comprendre ces beaux sentiments que monsieur d'Urfé et mademoiselle de Scudéry expliquent, tout au long, dans leurs ouvrages.

— Eh quoi! monsieur, vous avez lu l'*Astrée*? Vous avez lu la *Clélie* et l'*Ibrahim*?

— Oui, madame.... Ces grands héros ont enchanté mon enfance et instruit ma jeunesse. Ils m'ont enseigné les délicatesses de l'honneur et du véritable amour. Et je les ai si furieusement aimés qu'ils m'ont dégoûté de toute passion commune et de tous faciles plaisirs. Je passe, tantôt pour un insensible, tantôt pour un extravagant.

Cette déclaration surprit grandement le comte et la marquise. Madame Hyacinthe se tourna vers François, afin de se bien assurer qu'il n'allait point, tout à l'heure, commettre quelque « extravagance » épouvantable, — comme de partir le soir même, et de ne revenir jamais. « Voyons! semblait-elle dire, voyons un peu cet insensible, ce lecteur forcené de romans, que la *Clélie* et l'*Ibra-*

him ont « détourné de toute passion commune.... »

Elle admirait qu'on pût avoir une âme inhumaine avec un je ne sais quoi de si doux, de si tendre, de si passionné dans le regard et dans la voix. Mais, pour rien au monde, elle n'eût osé parler à ce jeune homme.... Car le récit de Fougeyras contenait une part de vérité, sinon la vérité entière. M. de Combareilh, chétif et lunatique, et dontant peut-être de lui-même, avait respecté Hyacinthe de Mirefleur. Et cette petite marquise, la plus ignorante des filles, et la plus innocente, ne soupçonnait point que l'étrange conduite de son époux fût une offense à sa beauté. On peut croire qu'elle s'était trouvée bien aise d'être délivrée de ce fâcheux. Veuve sans avoir connu l'hymen, et veuve d'un mari vivant, elle se livrait sans contrainte au plaisir de la chasse et des chevauchées. La passion qu'elle avait inspirée à M. de La Roche-Dragon ne l'effrayait point : elle nommait le terrible sire un croquemitaine, et se moquait des sorts et des sorciers.

Personne ne s'était hasardé à lui parler de galanterie, devant sa belle-mère, son tuteur, ou devant ses caméristes, Ferréole et Fortunade, deux cavalières hardies qui l'aimaient fort et ne la quittaient point. Jamais, avant la venue de François, elle n'avait ouï tant de discours sur le *Tendre*.... Elle les buvait, ces discours, comme une ambrosie merveilleuse, et, toute confuse de sa simplicité, craignant de paraître une sotte petite fille à des personnes qui parlaient si bien, elle ouvrait ses yeux et ses oreilles.

— Extravagant? Pourquoi? dit madame de Combareilh.

Alors François raconta qu'il avait vu en songe une belle dame, parée de toutes les grâces, vertus et perfections, et telle qu'il en existe dans les livres, mais non point sur la terre. Il fit le portrait de cette aimable personne, lui donnant tous les traits d'Hyacinthe de Combareilh. Il l'aimait, l'attendait, il était sûr de la rencontrer.... Oui, ce serait par un couchant d'automne... dans un paysage de montagnes, au bord d'un clair bassin.... Il l'apercevrait, de loin, et il la reconnaîtrait sans la connaître.... Puis, le hasard, ou plutôt l'inévitable destin, le conduirait au logis même de sa maîtresse inconnue. Et ce serait le bonheur suprême ou le suprême malheur....

Hyacinthe comprenait vaguement l'intention de François, ne sachant pas qu'il l'avait vue au bain, et croyant que M. Barbazanges récitait quelque description de l'*Astrée* ou de la *Clélie*. Pourtant une joie obscure l'envahissait, comme le pressentiment d'une vie nouvelle.... Ses yeux étaient curieux et mélancoliques. Sa bouche entr'ouverte lui donnait l'air d'un enfant.

Et François qui s'enhardissait, qui, pour la première fois de sa vie, voulait plaire, disait encore « comment le grand Dieu forma les âmes et les toucha avec des pierres d'aimant »; comment il y a des âmes *larronesses*, et d'autres qui aiment sans être



François se trouva dans une salle boisée de chêne, mal éclairée par un grand feu. « — Soyez le bienvenu, monsieur, » dit une voix dolente. Le jeune homme reconnut une ombre de vieille dame, enfouie dans un fauteuil à oreillettes. (Page 279.)

jamais déclarer sa flamme autrement que par des soupirs, il avait parcouru les villages de *Soumission*, *Petits soins*, *Assiduités*, *Empressement*, *Obéissance*, et, ne pouvant dépasser *Tendre-sur-Estime*, il avait fixé sa demeure au délicieux séjour qu'on nomme : *Constante amitié*. Le mariage d'Hyacinthe et du jeune marquis avait encore rapproché les amants vénérables que la Scudéry, quasi centenaire, comparait à ces personnages du *Cyrus*, *Aglatidas* et *Amestris*, parfaits modèles de l' amoureux transi et de la « prudoquette ».

— Tel était le train du monde en ces années bienheureuses, disait la marquise, après souper, enfouie dans son fauteuil, et la pantoufle sur la barre des chenets. On me dit que tout est changé : les jeunes femmes sont hardies, les jeunes gens libertins, et les personnes d'âge mûr affectent une dévotion roide et cruelle. Nulle part on ne comprend plus cette honnête galanterie, ces divertissements délicats dont nous fimes, naguère, notre gloire. Les ouvrages de mon illustre cousine

aimées, et d'autres trop impatientes qui s'abusent elles-mêmes, et cherchent l'amour dans les amours. Puis, après l'amante idéale, il dépeignit le parfait amant, qui suit les préceptes de Céladon :

— Il faut aimer à l'excès, écrit monsieur d'Urfé, n'avoir point d'autre passion que son amour, défendre sa bergère, trouver tout parfait en elle; ne faire qu'une âme avec elle, l'aimer toujours.

Il dissertait sur chacun de ces points pour l'instruction d'Hyacinthe et le ravissement de ses vieux amis. M. de Luzarche et madame de Combareilh se croyaient revenus au temps de leur jeunesse, alors que la philosophie et même la casuistique de l'amour étaient l'entretien le plus ordinaire des honnêtes gens. La marquise surtout, qui se prélassait dans le faux comme dans son élément naturel, avait oublié sa petite bru. D'ailleurs, elle savait Hyacinthe très sage, très naïve, et d'une crasse ignorance en matière de sentiment : — on devine que la bonne dame se trompait ou plutôt retardait de quelques heures.

Le comte remit du bois au feu. Une flamme fourchue glissa sous la grosse bûche et monta, s'effilant, dans une pétarade d'étincelles. Son image mobile et double dansa sur les pommes des chenets. La plaque de fond apparut, toute noire et grasse de suie ancienne, portant l'écusson de France entre deux branches de lauriers, et la date : 1609. Les figures des vieillards, éclairées de bas en haut, grimâçaient, mais l'adorable Hyacinthe, assise sur un escabeau, les mains croisées, la pointe du soulier en toile d'or relevant la lourde robe, éblouit François. Il cassa net le fil de ses hypothèses et de ses comparaisons.... Il eut cette cuisante honte de bredouiller, puis de rester coi ; — et la crainte du ridicule lui fit souhaiter la mort. Mais, ce trouble passé, il s'aperçut qu'il pouvait être ridicule impunément. Depuis un grand quart d'heure, Hyacinthe ne l'écoutait plus : elle le regardait jusque dans l'âme.

Le comte et la marquise renoncèrent à connaître la fin du discours de François, et, la conversation étant venue sur la poésie, le jeune homme avoua qu'il touchait du luth. Aussitôt M. de Luzarche le pria de choisir un des instruments accrochés à la muraille. « pour réjouir un petit de vieilles oreilles qui n'entendaient plus d'autre musique que celle des girouettes, des corbeaux et des chiens courants ».

François satisfait au désir du comte. Il prit un luth, l'accorda, l'essaya, et commença de chanter :

Belle qui tiens ma vie
Captive dans tes yeux,
Qui m'as l'âme ravie,
D'un souris gracieux....

Alors.... Oh! comme, à cette antique chanson, — qui fit pleurer d'amour Margot la Chabrette, — comme il fait beau voir le comte et la marquise dodeliner de la tête, et sourire, et soupirer!... Ils se rappellent les

salles du Louvre peintes de héros et de dieux, les plafonds dorés, les parquets de marqueterie luisante, les mille feux des lustres et des girandoles, les vingt-quatre violons du Roi, et la Régente sur l'estrade, et la reine



Les lueurs des flambeaux jouaient sur la robe surannée, en trocart ramagé d'or et glace d'argent. La main nonchalante caressait la tête de l'épagneul.
(Page 280.)

Henriette, et le cardinal Mazarin dans un fauteuil, et Mademoiselle parée de rubans cramoisi, blanc et noir; et les duchesses sur leurs tabourets, et toute la Cour brillante et fort grosse. Le Roi adolescent mène Olympe Mancini, et le duc d'Anjou la princesse d'Angleterre.... Debout, un peu à l'écart, dans l'ébrasement d'une croisée, le jeune M. de Luzarche et mademoiselle Annette de Champvers de Scudéry commencent en badinant cette jolie comédie d'amour qui durera près d'un demi-siècle.

François chante.... Et voilà que M. de Luzarche s'incline et baise la main de madame de Combareilh. On voit pleurer ces amants septuagénaires. François chante, tourné vers Hyacinthe; et pavanes, rondes, sérénades, brunettes, stances de Malherbe et de Racan, airs de Boësset et de Lulli, sur tous les rythmes, sur tous les modes, en clé de *fa*, d'*ut* et de *sol*, célèbrent les beautés d'Hyacinthe.

A quelles roses ne fait honte
De son teint la vive fraîcheur?
Quelle neige a tant de blancheur.
Que sa gorge ne la surmonte?

Une pourpre de pudeur envahit le jeune visage. Hyacinthe, d'un geste naïf, remonte sa colerette de guipure.

Ils s'en vont, ces rois de ma vie,
Ces yeux, ces beaux yeux....

Dans les prunelles d'Hyacinthe, tout à l'heure claires et vides, l'ombre infinie de l'amour descend.

Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour!...

Les yeux tendres se noient de mélancolie. Demain, à la pointe de l'aube, pendant que les dames de Combareilh reposeront sous les courtines, M. de Luzarche conduira François Barbazanges à la grille du château. Revient-il? L'influence de la « pierre d'aimant » n'est-elle qu'une fable?... Mais, languissante et passionnée, comme défaillant de désir, la voix amoureuse murmure :

N'en doutons point, quoi qu'il advienne...
La belle Oranthe sera mienne.
C'est chose qui ne peut faillir.
Le temps adoucira les choses,
Et tous deux, nous aurons des roses
Plus que nous n'en saurons cueillir....

Hyacinthe, qui n'a point lu ces vers de Malherbe, composés pour Henri IV et Charlotte de Montmorency, ne s'aperçoit pas que le chanteur trahit le poète, et modifie légèrement la strophe. Elle n'en retient qu'une promesse d'inconnu bonheur...

— Ah! monsieur! s'écrie le comte de Luzarche, quelle douce peine et quel douloureux plaisir vous m'avez fait! Venez, que je vous embrasse.

Et madame de Combareilh :

— Vous reviendrez, monsieur Barbazanges?

— Hélas! madame... si vous ne me revoyez point avant un an écoulé, c'est qu'il sera advenu de moi ce que dit la chanson de monsieur de Bellegarde :

Mes yeux, vous m'êtes superflus,
Cette beauté qui m'est ravie
Fut seule et ma vue et ma vie :
Je ne vis plus, je ne vois plus.
Qui me croit absent, il a tort.
Je ne le suis point, je suis mort.

— Non, non, point de mauvais présage! s'écria la vieille dame. Hyacinthe, ma fille, sonnez votre chambrière et qu'elle aille nous préparer du vin chaud avec des épices. Rien n'est meilleur pour l'estomac, premier que d'aller au lit. J'entends que nous portions la santé de monsieur Barbazanges qui nous a si agréablement divertis par sa bonne grâce et ses talents.... Semblable fête est rare, en notre exil de Combareilh.

XXVII

Après les « santés », les compliments, les baise-mains, Hyacinthe et François, l'âme déchirée, se dirent adieu, — pour longtemps,

pour toujours peut-être. La pauvre jeune femme, au seuil de la salle, tourna bien des fois la tête, et retint bien des soupirs. Et François, pendant que M. de Luzarche le menait à la chambre d'honneur, essayait d'adoucir sa peine en songeant qu'il allait dormir pour une nuit sous le même toit que sa chère maîtresse.

La chambre des hôtes, où le roi Henri avait couché en 1605, était orientée au midi, et ses deux fenêtres ouvraient presque de plain-pied sur la terrasse. Un grand feu brûlait dans la cheminée à colonnes. L'odeur des lieux trop longtemps clos et inhabités, odeur de cave et d'église, émanait du parquet à losanges, des boiseries brunes, des solives peintes en rouge sombre sur le fond bleu des entrevous. Le lit carré, à quenouilles, avait quatre courtines en brocatelle de Venise, d'un cramoisi fané, sous un bandeau plat plus brodé qu'une chasuble. Des rideaux pareils tombaient à plis droits devant les fenêtres. On devinait la forme d'un bahut, un grand coffre, des chaises à dossier haut. Une tapisserie, ornée d'un cartouche aux armes de France, représentait Diane et Endymion.

— C'est un cadeau du roi Henri à monsieur Antoine de Combareilh, expliqua le comte.

Le berger, nu comme un dieu, dormait, étendu sur une peau de bête. Un lévrier blanc allongeait son museau d'anguille, flairant la houlette et la flûte abandonnées. Diane, pompeusement vêtue, le sein découvert, coiffée du croissant, contemplait le beau pâtre.

— Que voilà un sot berger ! s'écria François. Pour moi, si une déesse me venait voir pendant mon sommeil, je devinerais sa présence et m'éveillerais à propos.

— Eh ! fit le comte, Endymion était enchanté par la déesse...

— La force de l'amour rompt tous les enchantements.

— Cela n'est point sûr... Et qui nous dit, monsieur, que ce berger ne feignait point de dormir ? Diane était si chaste qu'elle voulait aimer pour son propre compte, sans être aperçue, — ayant éprouvé sans doute l'indiscrétion de quelque pasteur... Si cet Endymion tant chéri se fût éveillé un peu trop tôt, quelque flèche tirée bien droit l'eût envoyé dormir au bord du Styx, dans les asphodèles... Après cela je conviens que ce pâtre était un sot, et l'amoureuse Lune bien lunatique... Je vous souhaite une belle nuit, et de beaux rêves, monsieur Barbazanges.

François, demeuré seul, éprouva la plus affreuse tristesse.

« Hélas ! il me faudra partir demain, sans la revoir, et je n'ai pu lui adresser une seule parole... Que pensâtes-vous de moi, adorable Hyacinthe?... Comprîtes-vous bien tout l'excès de ma passion?... Ah ! je crains d'avoir paru le plus niais, le plus froid, le plus méprisable des hommes ! »

Il pleura, tout naïvement, et s'étonna que les larmes d'amour fussent si douces dans leur amertume. La peine nouvelle, le nou-

veau plaisir d'aimer l'oppressaient délicieusement.

« Mon Dieu ! pensait-il, qu'ai-je fait pendant vingt ans !... C'est d'aujourd'hui que je commence à vivre. »

Avide de respirer, il ouvrit une fenêtre et se hasarda sur la terrasse. La fraîcheur nocturne calma sa fièvre et baigna comme une eau vive ses yeux meurtris.

La lune, solitaire au zénith, merveilleusement ronde et pure, tel un grand disque de vermeil usé, où l'or s'efface sur l'argent, blanchissait les balustres de pierre. L'irradiation de l'astre, vibrant à l'infini, emplissait le ciel immense. C'était une cendre de lumière qui s'éteignait peu à peu à l'horizon et se confondait avec la cendre de la terre. Tout le paysage, pareil à ceux des astres morts, était de ce même gris, pâle et verdâtre, qui n'est pas une couleur, mais un fantôme de couleur, et comme le silence visible. Pas une étoile dans la hauteur du ciel. A peine, sur la crête des montagnes, surgissaient les planètes et les constellations de minuit, le Poisson Austral, l'Éridan, et l'éblouissant Jupiter, et Saturne, dans les vapeurs de l'ouest, près de l'Aigle.

François observa la planète livide et plombée, qui scintille à peine, et montre un visage chagrin. Le souvenir lui revint de l'horoscope, et il songea que Vénus favorable se levait, ce soir-là, non pas au ciel, mais dans son cœur. Il se rappela les folles menaces de La Roche-Dragon, les confidences de Fougeryras, les conseils de Pierre. La pensée de la mort ne l'effraya point. Elle fleurissait en lui, parmi ses pensées amoureuses, telle une rose pourpre et presque noire, parmi des roses vermeilles. Et toutes ces roses avaient

le même parfum. François en fut enivré. Il tendit les bras, il appela :

— Hyacinthe !

Un papillon nocturne, le grand sphinx Atropos, l'effleura de ses ailes pelucheuses. Une étoile tomba du ciel sur les monts. François vit le papillon, et sourit du mortel présage. Il vit l'étoile, et songea que c'était, peut-être, l'âme bienheureuse de la Chabrette qui entraînait en paradis. Toutes ses angoisses s'apaisèrent. Il connut que son heure était proche et que son destin allait s'accomplir...

Le feu s'assoupit ; la chandelle agonise au ras du flambeau. Sous les courtines de brocatelle, et le baldaquin carré, François rêva...

Les souvenirs de la dernière journée, et, par associations mystérieuses, toutes les reminiscences du passé composent les éléments de son rêve. Il revoit la maison de ses parents, la place de la Bride, le collège... Il voit sa mère qui pleure, et le bon chanoine la consolant. Il voit Pierre Broussol, assis à la table de famille, entre M. et madame Barbazanges qui le nomment leur cher fils... Il se voit lui-même, couché sur une dalle au Puy-Saint-Clair... Une stèle de marbre s'élève tout près de lui, portant cette inscription énigmatique :

CI-GIT LE FILS D'UN ASTROLOGUE.

IL VÉCUT VINGT ANS,

N'AIMA QUE LA LUNE ET EN FUT AIMÉ.

Et François, tout mort qu'il est, ne peut s'empêcher de rire... Mais une belle dame éblouissante s'approche de lui. Elle se penche, pour le baiser. C'est Margot la Chabrette devenue une seule et même personne avec Hy-



Les courtines de brocatelle, les rideaux de la croisée sont entr'ouverts. Un rayon de lune glisse, coupant l'ombre, et trace sur le parquet à losanges un étroit chemin d'argent. Et, venue on ne sait comment, on ne sait d'où, par ce chemin de miracle, Hyacinthe de Combareilh, en robe blanche, se tient debout auprès du lit. (Page 284.)

cinthe de Combareilh.... Soudain, une cloche sonne.... un coup.... deux coups.... François n'est plus au Puy-Saint-Clair.... Où est-il donc, et quelle est cette merveille?...

.... La sonorité de l'horloge se prolonge, s'affaiblissant, à travers le mur de la chambre. Les courtines de brocatelle, les rideaux de la croisée sont entr'ouverts. Un rayon de lune glisse, coupant l'ombre, et trace sur le parquet à losanges un étroit chemin d'argent. Et, venue on ne sait comment, on ne sait d'où, par ce chemin de miracle, Hyacinthe de Combareilh, en robe blanche, se tient debout auprès du lit.

François rêve : *il sait qu'il rêve*.... Il fut Actéon, au soleil couchant; il est Endymion au clair de la lune, et cela lui semble tout naturel. Lucide, dans l'état visionnaire et demi-somnambulique, il raisonne parfaitement bien. Il sait que son cerveau, tout brouillé d'amour et de mythologie, engendre des illusions et des phantasmes qui sont les projections mêmes de sa pensée, les reflets de son désir. La première fois qu'il vit Hyacinthe, ne fut-ce pas dans un songe prophétique, formé des souvenirs de ses lectures? Le doux songe continue.... Puisse-t-il durer toujours!

Alors, se soulevant sur l'oreiller, François prend la main d'Hyacinthe.

— Je vous attendais, madame, que vous soyez femme, fille ou déesse. Ne craignez de moi aucun outrage, car je vous aime, et je suis prêt à mourir pour vous.

Une voix basse, étouffée de terreur, balbutie :

— Monsieur... de grâce... laissez-moi!... Je vous croyais endormi.... Je ne sais quelle puissance m'a contrainte à venir ici, pour vous revoir sans être vue de vous.... Monsieur, oubliez cette folie... oubliez cet aveu qui offense horriblement la pudeur de mon sexe et de mon âge.... Je me fie à votre honneur. Souffrez que je disparaisse, et que j'aille cacher, dans mon appartement, mon désespoir et ma honte.

— Votre honte, belle Hyacinthe?... Considérez, je vous prie, ce panneau sur la muraille, qui représente les amours de Diane et du berger Endymion.... Admirez la force de l'amour qui fit descendre la lune sur la terre. Cette même force me conduit vers vous, à travers des temps et des lieux très divers, et malgré bien des obstacles; et vous-même, simple femme, ne pouviez lui résister. Ah! madame, sachez que je vous ai aperçue, aujourd'hui, sous les châtaigniers de la Clidane, et que mes yeux vous ont possédée, et que vous êtes mienne, déjà, plus qu'à demi.... Et, ce soir, par le truchement de la musique, je vous ai fait connaître ma passion.... Non, non, ne pleurez pas, ne détournez pas votre visage!... Consentez que je sois votre serviteur fidèle, si vous me refusez le nom d'amant.

Il parle encore, et si tendrement, que la tremblante Hyacinthe se rassure. Et dès qu'elle a souri, François cesse de parler. Leurs mains se rencontrent; les voilà face à face, plus proches, tout proches.... La lune amie, qui décline, les regarde à travers les

carreaux, et multiplie autour d'eux sa fantasmagorie la plus belle, poudroieusement d'azur, vapeurs d'argent, l'atmosphère irréelle du songe. Et François dit :

— Maîtresse de mon cœur, je ne sais rien de vous, et vous rien de moi, que des rapports incertains; et de toute la soirée je n'ai pu vous adresser, une seule fois, la parole. Et cependant vous semble-t-il pas que nous nous connaissons depuis toujours?... Que me diriez-vous, et que vous dirais-je, que nous n'ayons deviné déjà?... Vous m'aimez, Hyacinthe, et je vous aime. L'infini du sentiment tient en ces mots.

— Il est vrai, François. Je vous aime.

— O Hyacinthe!

— Je vous aime. Je viens à vous, pure de cœur et de corps. Je suis à vous. Je vous aime.

— O ma déesse, ô ma fée, ô mon amante! O ma chimère vivante entre mes bras!

— Je vous aime, François. A mon insu, je vous attendais. Mon âme était la Belle au Bois dormant, prisonnière du sommeil, dans un château magique. Et le Prince Charmant est venu. Toutes les portes se sont ouvertes devant lui.... Et j'ai dit, sans faire plus de façons que l'infante : « Est-ce vous, mon Prince?... Vous venez bien tard. »

— Non, il n'est pas trop tard, aimable Hyacinthe. Nous n'avons l'un et l'autre que vingt ans.

— Mais vous partez demain.

— Hélas!

— Vous reviendrez?

— Je voudrais revenir.

— Dites : « Je reviendrai, sur l'honneur! »

— Sur l'honneur, je reviendrai, si je vis.

— Craignez-vous donc?... O mon cher François!... Quelqu'un vous menace?... Serait-il vrai?... Cette sotte légende que les paysans de Combareilh.... Ah! si, vraiment, mon amour est un péril pour ceux qui m'aiment, partez, François.... Oubliez la triste Hyacinthe.... Ne revenez plus!

— Non, non, ma bien-aimée, je n'ai point d'ennemi. Je ne crains rien, ni personne. Je ne redoute que l'aube blanche et le cri détesté du coq.... Ah! puisse le soleil se noyer dans la mer, et les incantations des sorciers arrêter le mouvement des mondes! Et toi, Lune, belle Lune, cesse de nous épier par la fenêtre. Ne sois point jalouse, ma première et céleste amie. Il y a bien, dans nos montagnes, quelque petit pâtre limousin, quelque joueur de musette, qui t'aime, à force de t'avoir regardée pendant les claires nuits d'août. Il dort; il rêve de ton sourire d'argent, de tes yeux bleus, de ta face inaccessible. Que ce soit un nouvel Endymion!... Descends vers lui, douce Lune, et prolonge cette nuit heureuse où je possède mes amours.

Ainsi parle François, d'une manière si gaillante, si précieuse, si jolie, que la Lune croit ouïr Céladon lui-même. Curieuse pourtant, comme une femme, elle s'éloigne à regret. Le chemin vapoureux s'efface.... Dirai-je le grand plaisir des amants?... Leurs lèvres ne se quittent plus. Ils tremblent, et soupirent,

et se pâment, et si fort s'étreignent, que l'air ne passe plus entre eux. Alors François comprend que l'amour à la façon des Scudéry n'est que fadaise et faribole, et que les jeunes bouches ont meilleure grâce à s'entre-baiser qu'à discourir. Et, puisque la Lune indiscreète s'attarde au coin d'un carreau, il étend le bras et tire doucement, tout doucement, la courtine.

XXVIII

La trame usée de la brocatelle laissait transparaître une clarté grise, froide, qui pâlisait l'ombre entre les quenouilles du lit. François s'éveilla.

Sa mémoire demeurait encore engourdie. Il ouvrit les rideaux. Le petit jour changeait la forme et la couleur des choses.

« Où suis-je? » pensa François.

Ses yeux rencontrèrent la tapisserie des Amours de Diane. Ce fut comme un choc intérieur dans son cerveau. Il jeta un cri :

— Hyacinthe!

Rien.... Personne.... Il sauta hors de la couche, prit en hâte ses vêtements et commença d'examiner la chambre jusqu'en ses coins et recoins. Les fenêtres étaient closes, la porte fermée en dedans par le verrou. Peut-être, — comme c'était la coutume aux temps troublés des guerres religieuses, — peut-être le prudent architecte de Combareilh avait-il ménagé quelque secret passage; peut-être un ressort, caché dans la boiserie, pouvait-il démasquer une cachette, escalier dérobé, couloir souterrain?... Le jeune homme pressa du doigt les reliefs des sculptures, frappa les panneaux de chêne et les losanges du parquet.... La chambre du roi Henri ne livra point son mystère.

François, tout éperdu et quasi fou, revint s'asseoir au bord du lit. Il considéra les coussins froissés et crut respirer un vague parfum de verveine.... Mais il craignait une illusion de ses sens.... Eh quoi! l'apparition d'Hyacinthe, le tendre dialogue, l'heure de volupté, n'était-ce vraiment qu'un songe?

Cette pensée glaça François dans l'âme. Il resta sans mouvement, prêt à défaillir, en se rappelant que lui-même, au premier moment, avait cru rêver. On lui avait enseigné, au collège, comment les songes se forment, dans notre esprit, avec des lambeaux d'images réelles, bizarrement associées, et que la raison ne contrôle point.... Il retrouvait, dans la réalité, tous les éléments de son rêve. La vue de Diane et d'Endymion, représentés en tapisserie, avait suggéré toute la scène nocturne où madame Hyacinthe tenait le rôle de Diane, — comme elle l'avait tenu, au naturel, sous les châtaigniers de la Clidane....

« Il faut que l'amour m'ait rendu somnambule, — se dit le pauvre garçon, — ou que les vapeurs du vin épicé me soient fâcheusement montées à la cervelle.... Mes maîtres me gourmandaient souvent sur cette liberté excessive que je laissais à mon imagination — maîtresse d'erreur et de folie — de vagabonder aux confins du réel et du

rêve.... En vérité, je suis fou, à cette heure, ou j'ai été fou, cette nuit.... A quel parti me ranger?... Que dois-je croire?... Ah! belle Hyacinthe, n'étiez-vous qu'un fantôme et mon bonheur qu'une hallucination?... Non, non, cela ne se peut.... Le souvenir d'un rêve est quelque chose de confus et d'incertain : il se présente par fragments mal liés, et, plus on le veut fixer, plus il échappe.... J'enchaîne, au contraire, les moindres incidents, je retrouve les moindres détails de l'amoureuse nuitée.... Je vous revois, ô ma chère maîtresse, je vous presse sur mon sein.... Ah! je suis le plus fortuné des mortels ou le plus misérable! »

François demeura longtemps dans ces alternatives de doute et de certitude, d'espoir et de désespoir. Il appela vainement la cruelle Hyacinthe. Un valet, grattant à la porte, l'avertit enfin que M. de Luzarche l'attendait. Sa toilette achevée, François quitta la chambre, — non sans avoir baisé mille fois les coussins du lit, — et joignit le bon gentilhomme dans la grande salle du château. Deux écuelles d'étain, fort bien ciselées, étaient servies, toutes pleines du meilleur bouillon. M. de Luzarche embrassa François, et l'invita à « faire chabrol » en mêlant du vieux vin au bouillon, selon la mode gasconne, ce qui ragailardit l'estomac, ranime les esprits vitaux, et constitue un préventif remède contre l'humidité fâcheuse et la fraîcheur du matin. Le jeune homme, ainsi réconforté, demanda des nouvelles des dames.... L'une et l'autre n'étaient point sorties encore de leurs appartements. Il fallut partir. M. de Luzarche conduisit François Barbazanges jusqu'à la grille du château, où Pierre Broussol attendait depuis un quart d'heure.

L'herbe était mouillée. Un brouillard couleur de perle, comblant la vallée, s'évaporait en gouttelettes. Le château, les jardins, les masses des châtaigniers, apparaissaient comme une peinture confuse, gris sur gris. Les deux amis s'enfoncèrent dans le chemin creux qui menait au village de Combareilh.

Pierre faisait cent questions et François répondait à peine. Soudain il s'arrêta, passa la main sur l'épaule de son compagnon, et, le considérant d'un air étrange, il dit :

— Pierre, au nom du ciel, que penses-tu de moi?... Ai-je bien toute ma raison?... M'as-tu jamais vu halluciné, somnambule et visionnaire?

Broussol, alarmé par ce discours et craignant peut-être qu'un sorcier n'eût *charmé* François, le rassura de son mieux. Alors, cédant à l'irrésistible besoin d'être éclairé et consolé, François raconta toute son aventure.

Ce faisant, il ne crut manquer à la discrétion, ni offenser madame Hyacinthe, car il savait son ami fort secret. Pierre, étonné de l'angoisse atroce où il voyait François, feignit la plus ferme confiance :

— C'est maintenant que tu es fou, mon cher François!... Pourquoi douter de la réalité de ton bonheur, lorsque tes souvenirs t'en apportent les plus précis, les plus sûrs



Un châtaignier, fendu par la foudre, surplombait le chemin. Dans cette espèce de niche, tout humide et moisie quelque chose bougea.... Le canon d'un mousquet dépassa la fissure de l'écorce.... Le coup partit.... Quelques feuilles tombèrent.... Un petit nuage de fumée s'évapora lentement dans le brouillard.... (Page 285.)

témoignages?... C'est la pudeur, ou la crainte d'être surprise, qui contraignirent madame Hyacinthe à se retirer, dès la pointe de l'aube.... Elle voulut l'épargner le déchirement de l'adieu. Ce que tu nommes sa cruauté n'est qu'un excès de délicatesse.

— Ah! Pierre, s'écria François, puisses-tu dire vrai!... Mais mon cœur s'accorde avec ta raison.... Je ne doute plus.... O Hyacinthe! ma chère Hyacinthe, oui, je vous aimai, oui je fus aimé de vous! Et maintenant, que l'horoscope s'accomplisse! J'attends sans peur le coup qui doit me frapper; je consens à mourir. J'ai vécu ma vie....

Ses yeux, brillants de larmes, se tournaient vers Combareilh. Il semblait en délire. Pierre, effrayé, l'entraîna.

— Viens, viens vite!... J'ai entendu cra-

quer les branches, et l'eau dégoutter des feuilles.... Quelqu'un nous écoute....

— Non!... Laisse-moi regarder encore l'extrême tourelle du château, dont la pointe sort du brouillard, et s'irise au soleil levant.... Laisse-moi regarder les beaux lieux où j'ai trouvé l'amour, où j'ai laissé mon âme.

— Viens!... Viens vite!...

Un châtaignier, fendu par la foudre, surplombait le chemin. Ses racines, saillantes et crispées, retenaient au bord du talus la masse creuse, où les chasseurs de loups se pouvaient mettre à l'affût pendant les nuits d'hiver.... Dans cette espèce de niche, tout humide et moisie, quelque chose bougea.... Le canon d'un mousquet dépassa la fissure de l'écorce.... Le coup partit.... Quelques feuilles tombèrent.... Un petit nuage de fu-

mée s'évapora lentement dans le brouillard. François, frappé au cœur, gisait, la face tournée vers Combareilh. Il n'avait pas cessé de sourire.

XXIX

Comme il l'avait juré, François revint à Combareilh. Il y revint, porté par les bras de Pierre et de Fongeyras, escorté par les valets et les gens du village, dans un grand bruit de pleurs et de lamentations.

M. de Luzarche, ayant constaté que l'art des médecins était inutile, fit transporter le corps dans la chambre du roi Henri. La vieille marquise n'eut pas la force de soutenir ce spectacle. Mais, avec une énergie singulière, madame Hyacinthe voulut absolument revoir François. Elle le revit en effet, couché sur le lit, entre les courtines de brocatelle. Son habit de velours violet était souillé de sable et de sang. Il avait la tête inclinée à gauche, les yeux fermés, la bouche souriante, et des feuilles rousses mêlées à ses cheveux. Son visage était mystérieux et paisible, nullement altéré et cependant un peu différent de ce qu'il avait paru la veille : beau d'une beauté plus parfaite encore, et plus touchante, et comme achevée dans la mort.

Pierre, hébété par le désespoir, vit madame Hyacinthe s'approcher de François. Elle

le considéra longuement, puis, avec une tendresse et un respect infinis, elle lui baisa le front, les yeux et la bouche. Penchée sur lui, les bras étendus, elle ne se relevait point. Broussol l'appela...

Elle ne répondit point. Et il connut qu'elle était pâmée.

L'ayant remise aux mains de ses femmes, Pierre médita sur cette action étrange d'Hyacinthe, et le soupçon lui vint que François n'avait pas rêvé. Il sentit sa douleur, non pas diminuée, mais adoucie par cette certitude, qu'il garda secrète jusqu'à la fin de ses jours. Le lendemain, le cortège funèbre partit pour Tulle, ramenant le corps de François qui fut enseveli au Puy-Saint-Clair.

Qui dira le chagrin des Barbazanges ? Ils pensèrent mourir de douleur, et mirent toute leur consolation en leur fils adoptif. Leur deuil fut un deuil pour la ville entière et pour toute la province de Limousin. Le présidial de Tulle réclama la punition du meurtrier. Ses plaintes allèrent jusqu'au Roi, qui s'en émut. On fit une enquête. Des paysans témoignèrent avoir vu le *meije* Chassavant rôder la nuit autour de Combareilh, armé d'un mousquet à rouet. Le lieutenant de police et les gendarmes se rendirent alors au manoir de La Roche-Dragon. Ils y trouvèrent Chassavant et son maître qui furent saisis, jugés pour de nombreux crimes et brûlés sur la

place des Oules, le 9 janvier 1694. Mais le populaire persiste à croire que des mannequins seulement furent livrés au feu, les mécréants s'étant sauvés par magie. Et les bergers des hauts plateaux racontent que, dans les nuits de Toussaint, on entend l'âme damnée de La Roche-Dragon mener la « chasse volante. »

Dans cette même année 1694, on déclara la mort du marquis de Combareilh. Et, l'année suivante, la douairière et M. de Luzarche étant défunts, la triste Hyacinthe se rendit religieuse cloîtrée chez les Ursulines. Depuis la mort de François, elle n'avait jamais souri.

Ainsi fut accompli l'horoscope. Quelques personnes y verront l'effet du hasard, expliquant l'aventure de François par des causes toutes naturelles. Elles plaindront l'infortuné qui mourut à vingt ans, lorsqu'il pouvait attendre fortune, honneurs, riche mariage, et un siège de conseiller. Il paya chèrement un court plaisir qui fut peut-être une pure illusion, l'ombre d'une ombre.... Mais, quoi qu'on pense sur ce point, si l'on regarde le train du monde, et le peu qu'est la fortune, et le néant qu'est la gloire, et le mensonge qu'est l'amour, ne faut-il pas envier ce François Barbazanges qui, dans une nuit sans lendemain, vécut son rêve amoureux ou rêva sa vie amoureuse ?

(Illustrations de CONRAD.)

FIN

MARCELLE TINAYRE.

Madame Bayart

Un récent volume de M. Joseph du Bourg et les nobles pages publiées par M. le comte A. de Mun, dans la « Revue hebdomadaire », sur les *Dernières heures du drapeau blanc*, ont ramené l'attention à la mort de M. le comte de Chambord et aux circonstances qui l'ont entourée.

Je ne sais pas si aucun chroniqueur a jamais fait allusion à une brochure médicale, parue en 1881, — c'est-à-dire deux ans avant le décès de M. le comte de Chambord. Cette plaquette est la reproduction textuelle des notes très détaillées, écrites au jour le jour, en 1820, par le docteur Deneux, accoucheur de la duchesse de Berry. La naissance du prince qui devait être Henri V est contée là avec une minutie singulière et particulièrement révélatrice des pitoyables intrigues, des mesquines rivalités et des invraisemblables

complications que le moindre incident fait surgir autour de ceux qu'on appelle, bien improprement, les *grands de la terre*. Le brave docteur Deneux, qui n'avait pas l'habitude des cours, encore qu'il s'appliquât de tout son cœur à s'en assimiler le langage et les belles manières, éprouva là bien des étonnements, et sortit des Tuileries manifestement stupéfait de ce qu'il y avait vu.

Au nombre des multiples obligations qui lui incombaient, comptait l'examen préalable des candidates nourrices. Dès qu'avait été officiellement annoncée la prochaine naissance d'un enfant de France, les pétitions affluèrent de tous les points du royaume : Deneux eut à enregistrer pour sa part les demandes de plus de cinq cents jeunes mères sollicitant l'honneur d'allaiter le futur rejeton de la branche aînée des Bourbons. Chacun des membres de

la famille royale, chacun des fonctionnaires de la cour, chacun des nombreux médecins composant le service prônait une ou plusieurs candidates. Il y en avait de toutes les classes de la société et de tous les départements de France. Il fallut procéder à une révision minutieuse. De toutes, celle qui d'un unanime avis sembla réunir le plus de qualités, était la femme d'un notaire d'Armentières, dans le Nord. Elle avait vingt-cinq ans, un charmant visage, une taille superbe, un teint éclatant, et comme bien on pense, une poitrine opulente ; elle était distinguée, instruite, de bonnes manières, et pour comble de perfection, elle s'appelait Mme Bayart, ce qui réjouissait M. le comte d'Artois, et devait sonner agréablement à toute oreille française.

Le passé de cette agréable dame était aussi un titre à considérer. Avant son mariage,

n'étant encore que Mlle de Witte, elle avait pendant les Cent-Jours servi d'émissaire à la cour de Louis XVIII, réfugié en Belgique. A la barbe des policiers et des espions de l'usurpateur, elle passait de nuit la frontière, allait chercher à Gand le courrier des princes et l'introduisait à Lille, où était établi le bureau secret de la correspondance royale.

Le notaire Bayart n'avait pas montré à la même époque un dévouement moindre : jugeant que Louis XVIII pouvait avoir besoin d'argent, il réalisa toute sa fortune, emprunta, s'engagea, réunit une somme de 500 000 francs et vint l'offrir au souverain exilé. Lors de la seconde restauration des Bourbons, ce beau trait fut ébruité; Mlle de Witte, de son côté, était quasiment célèbre; de bons royalistes résolurent d'unir ces deux fidèles de la monarchie; on les présenta l'un à l'autre, un mariage s'ensuivit et c'est ainsi que Mlle de Witte était devenue Mme Bayart. On continuait néanmoins à l'appeler la *Jeanne d'Arc du Nord*, ce qui était tout de même un singulier surnom pour une nourrice.

Elle n'était pas encore mère quand elle fut, en juin 1820, désignée au docteur Deneux; on la logea aussitôt au château de Bagatelle où, le 10 juillet, elle mit au monde un beau et fort garçon auquel fut donné le nom de *Henry*; les couches de la duchesse de Berry ne devant pas avoir lieu avant deux mois et demi, la Faculté se trouvait en mesure d'observer comment Mme Bayart s'acquittait de ses nouveaux devoirs. A la satisfaction générale et après mûr examen, elle fut, le 28 août, officiellement nommée première nourrice de l'enfant royal qu'on attendait; par précaution on lui adjoignit six collègues et une suppléante qui furent avec elle installées aux Tuileries, dans l'expectative de l'entrée en fonctions.

Le petit prince tant espéré pouvait apporter en naissant un appétit de Gargantua : il était assuré, avec ses huit nourrices, de se rassasier à discrétion.

Il fit enfin son entrée sur la scène du monde, le 29 septembre, et le jour même, tandis que Paris se montrait fou de joie, au bruit des salves, des fanfares, et des acclamations, tandis que, maladroitement, Louis XVIII, prenant le nouveau-né sur ses genoux, lui frottait d'ail les lèvres et lui faisait boire une cuillerée de vin de Jurançon, par rappel de ce qui s'était fait lors de la naissance de Henri IV, Mme Bayart fut amenée de l'appartement qui lui avait été concédé et installée près du berceau.

Pendant sept jours tout fut à merveille; la première nourrice suffisait seule aux quatre

repas de Monseigneur, et avec un tel excédent, qu'il lui en restait largement de quoi nourrir son propre enfant, dont on dressa le berceau à côté de celui du jeune prince. Le soir du 6 octobre, vers dix heures, au moment de se mettre au lit, elle but un bol de potage; puis elle se coucha. Presque aussitôt elle est prise de maux de cœur, de douleurs d'entrailles et de vomissements. Elle s'inquiète et réclame un médecin; mais va-t-on réveiller les feutiers, les huissiers, les gardes, la Faculté pour un simple malaise? On tarde jusqu'au matin, et à sept heures seulement, M. Baron, médecin en exercice, voit la malade. Il diagnostique une indigestion qu'une infusion de camomille dissipera. Mme Bayart exige la présence du docteur Deneux; il accourt; elle lui expose que la veille, elle a trouvé à ce potage, d'où vient le mal, un goût très amer. Deneux s'informe; il veut examiner les matières rendues; par malheur, on s'est empressé de les faire disparaître. Pourquoi cette hâte? Il remarque dans la chambre deux personnes « dont la figure dénote le plus grand trouble à chaque question qu'il adresse, soit à son confrère, soit à la malade; elles paraissent éprouver les plus vives inquiétudes de ses investigations, et ne cessent, avec un air de crainte, de fixer les yeux sur les siens, pour découvrir ce qui se passe en lui ». Pourtant, comme il n'est là qu'en consultant, il rassure Mme Bayart et la confie aux soins de son confrère Baron.

La journée fut mauvaise; les vomissements reparaissent chaque fois que la nourrice absorbait la tisane de camomille; elle éprouvait une sensation de chaleur à l'estomac; la langue était rouge, la fièvre assez forte. Les trois médecins qui l'assistaient ne savaient que décider. Mme Bayart pouvait-elle, dans ces conditions, donner le sein au jeune prince? Responsabilité grave qu'ils se repassaient l'un à l'autre. Tout le château était en émoi; le roi, les princes s'inquiétèrent. Le bruit courait que la première nourrice n'avait plus une goutte de lait, ce qui était faux. Quant à l'honnête Deneux, il flairait là une intrigue de cour dont le but était l'éloignement définitif de la *Jeanne d'Arc du Nord*, jalouse déjà et objet de mille calomnies. (*Naissance du duc de Bordeaux, par le docteur Deneux, accoucheur de la duchesse de Berry*, manuscrit inédit, publié par M. le docteur A. Mattei, 1881.)

Il est très étonnant que, dans ce désarroi, on ne fit point appel à l'une des sept nourrices supplémentaires, choisies avec tant de soins et de précautions. Mme Bayart se vit sur-le-champ remplacée par une femme inconnue à

tous les médecins de la cour et qui se trouva là « à point nommé ». Nul ne savait d'où elle venait, quel était son âge, combien elle avait nourri d'enfants, quelles étaient les qualités de son lait.... Néanmoins on l'accepta, préférant « laisser aller les choses plutôt que d'avoir à lutter et de courir le risque d'être disgracié ». Se munir quatre mois à l'avance, examiner cinq cents nourrices, en arrêter huit et accepter définitivement celle que procure le hasard, c'est là une symbolique image de bien des opérations gouvernementales.

Mme Bayart fut renvoyée à Armentières avec son enfant, et l'inconnue prit sa place. Elle était d'une assez belle taille, mais d'une constitution *molle et lymphatique*; elle avait dépassé l'âge d'une bonne nourrice; sa figure était sans expression; « son teint, écrit Deneux, annonçait une maladie organique des voies digestives; son lait devait être abondant et peu nourrissant; quant à ses facultés physiques et morales, elles étaient engourdies sous une grande quantité de graisse de mauvaise nature ». Vilain portrait; en revanche cette dame, qui s'appelait Mme Cotty, était trop nulle « pour donner des craintes et porter ombrage à aucune des personnes du service ». C'était bien ce qu'on avait souhaité.

Deux ans plus tard, Deneux connut la satisfaction de pratiquer l'autopsie de cette peu engageante nourrice si imprudemment acceptée en dépit de ses bons avis. Les médecins seuls ont de ces revanches. Il eut le plaisir de constater qu'elle était morte d'une *péritonite déterminée par un squirrhe, ou plutôt par un kyste séreux d'un volume aussi considérable que celui d'un gros melon*.

Tout ignorant qu'on soit des maux désignés par ces épouvantables termes, on peut imaginer — témérairement, peut-être — que si le docteur Deneux vivait encore de nos jours, — il s'en faut de beaucoup, car il est mort en 1846, — il songerait à ce *squirrhe ou kyste séreux*, en lisant les documents qu'on publie aujourd'hui sur les phases de la maladie à laquelle succomba M. le comte de Chambord. Les docteurs Drasche, Meyer, et après eux le docteur Vulpian, diagnostiquèrent une *tumeur cancéreuse à l'estomac*, dont à la palpation ils reconnaissaient sous la peau l'énorme protubérance. Cette tumeur, il est vrai, se trouva être à l'autopsie sommaire un amas de ganglions lymphatiques; les savants seuls peuvent décréter d'où provenait cette obstruction, mais il est bien probable que Deneux, qui ne s'était jamais consolé du renvoi de la saine Mme Bayart, affirmerait que M. le comte de Chambord est mort de sa nourrice.

T. G.





Cliché Giraudon.

LES MAÎTRES DE L'ESTAMPE AU XVIII^e SIÈCLE. — LA TOILETTE, gravure de NICOLAS PONCE, d'après BAUDOUIN. (Cabinet des Estampes.)

La Reine Alexandra

Par J.-H. AUBRY

Sous le voile.

Le matin du 10 mars 1865, dès l'aurore, Alexandra, qui a passé une nuit assez agitée, est réveillée au bruit du canon. Dans toute l'Angleterre, dans tout l'Empire Britannique, des salves annoncent aux populations l'événement qui se prépare. Toutes les cloches de la ville de Windsor, qui dort silencieuse au pied du château royal, se mettent aussitôt en branle et, pendant une demi-heure, carillonnent joyeusement. Le ciel est gris, d'une teinte uniforme et triste.

Bientôt la plus grande animation règne dans tout le château et la nombreuse livrée au service de la cour et des hôtes de la reine circule hâtivement dans les corridors.

Alexandra est à peine levée qu'un essaim de dames d'honneur, suivies de femmes de chambre chargées d'étoffes blanches qu'elles portent avec d'innombrables précautions, pénètre dans ses appartements. Le boudoir attenant à la chambre à coucher a été préparé dès la veille, on y a apporté trois psychés pour permettre à la princesse de suivre le progrès de sa toilette.

Bientôt la princesse Louise fait son entrée; elle embrasse tendrement sa fille, s'informe de la façon dont elle a passé la nuit, lui recommande de bien déjeuner et de garder son calme, puis elle va elle-même procéder à sa toilette. Alors Alexandra se livre à ses bourreaux qui pendant quatre heures l'habillent, la poudrent, la parfument, la coiffent et la chaussent, la gantent, la parent, la couronnent. Plusieurs fois la princesse demande qu'on la laisse respirer un instant, elle est devenue pâle : on lui fait respirer des sels, on ouvre sa fenêtre donnant sur le parc, puis on la reprend. Il lui est recommandé de ne plus s'asseoir et, pendant deux mortelles heures, elle reste debout, guindée, serrée, sans faire un geste devant son miroir.

Le grand chambellan de la Cour arrive enfin la prévenir qu'il est temps de descendre au boudoir rose qui lui a été improvisé à côté de la chapelle Saint-George's.

C'est là qu'on lui passera la robe de mariée, qu'on lui mettra le voile, qu'on la parera de ses bijoux. La princesse y descend recouverte d'un manteau blanc. Lorsqu'elle fait son entrée, ses huit demoiselles d'honneur sont déjà là qui l'attendent. Il est onze heures un quart; il n'y a plus que trois quarts d'heure, pas de temps à perdre par conséquent, et le

prince Christian a bien recommandé à sa fille d'être exacte pour une fois. Aussi se prête-t-elle gentiment à tout ce qu'on lui demande. Au fur et à mesure que progresse sa toilette, ses yeux d'un bleu scandinave profond pétillent de plaisir : elle voit peu à peu sa beauté se parer d'une véritable majesté. Les demoiselles d'honneur rangées de deux côtés ne perdent pas un geste des habilleuses et chuchotent leur admiration.

Cependant le reste du palais est grouillant d'activité et la route de Londres à Windsor est pleine d'équipages merveilleux qui amènent à la cérémonie ceux des invités qui n'ont pas voulu prendre le chemin de fer et sont partis de leur résidence de grand matin après une nuit blanche passée en préparatifs de toilette.

La chapelle Saint-George's a pris son aspect des grands jours. Les dalles ont été recou-



LA REINE ALEXANDRA A DIX-NEUF ANS.

vertes de tapis somptueux et l'autel est chargé de toute une vaisselle sacrée en or massif. A chaque pilier se tient debout, immobile, un garde du corps en costume d'Édonard, la hallebarde à la main.

Peu à peu, la nef et les tribunes se remplissent. Des pages et des écuyers en costume de gala introduisent chaque invité et le conduisent à la place qui lui a été réservée. L'arrivée de chaque personnage de marque fait sensation et un murmure discret circule dans l'assistance. C'est Léopold 1^{er}, roi des Belges, qui paraît radieux; le prince Christian de Danemark qui conduit la princesse Louise et les princes et princesses de Danemark à leur place à gauche de l'autel et redescend la nef dans la direction du boudoir où se tient Alexandra; le prince-héritier de Prusse et sa femme, la princesse Victoria d'Angleterre, suivis de leur fils Guillaume, le futur empereur Guillaume II, qui jette partout des yeux étonnés. On le place pour qu'il soit sage pendant la cérémonie entre ses deux petits oncles, les ducs de Connaught et d'Albany, frères du prince de Galles, vêtus du costume national écossais, qui ont reçu mission de leur grand beau-frère Frédéric de le rappeler à l'ordre s'il se montre turbulent; le prince Louis de Hesse et sa femme, la princesse Alice, deuxième fille de la reine Victoria qu'accompagnent ses sœurs Hélène, Louise et Béatrice portant des bouquets rouges et blancs aux couleurs de Danemark; la princesse Mary de Cambridge dont la beauté fait sensation.

Enfin, dans son grand manteau de velours pourpre de Chevalier de la Jarretière, le prince de Galles s'avance seul, l'air digne et recueilli jusqu'à l'autel. Après s'être incliné devant l'autel, il salue la grande loge de gauche où se tient seule, l'air triste, la reine en costume sombre, coiffée de son bonnet de veuve et le grand cordon bleu de la Jarretière en sautoir.

Aussitôt, la cérémonie commence. Les trompettes sonnent, les cloches partent à toute volée et le grand orgue entonne la *Marche nuptiale* de Mendelssohn. Toute l'assistance est debout. L'église est comble et il reste la moitié des invités à la porte. La mode si encombrante des crinolines n'a pas permis d'entasser plus de quatre rangs de spectateurs de chaque côté, devant les stalles surmontées d'écussons déployés des Chevaliers de la Jarretière. Quelques hommes illustres ont pu trouver place : ce sont Dickens, Thackeray, Stanley, Kingly et le poète lauréat Tennyson. Tout le monde a les yeux fixés sur la porte par où la princesse doit faire son entrée. Elle s'ouvre enfin. Alors paraît au bras de son père, pâle d'émotion, les yeux modestement baissés, la belle Alexandra. Elle s'avance à

très petits pas vers l'autel. Elle porte la magnifique robe de satin rehaussée de dentelles de Bruxelles offerte par le roi des Belges. Elle est coiffée, suivant la coutume allemande, de la couronne d'oranger et de myrte mise en honneur en Angleterre par la reine Victoria sur le désir du prince consort, et son voile de dentelles d'Honiton est retenu par une petite tiare de diamants de style grec et figurant les trois plumes des princes de Galles, offerte par son époux. Elle a au cou les colliers de perles et de diamants avec la croix de Dagmar qui lui ont été présentés par le roi Frédéric VII et la Corporation de la Cité de Londres. Au bras gauche, elle porte le bracelet garni de diamants et d'opales que lui a donné la reine Victoria, et deux autres offerts par les dames de Leeds et de Manchester. Ses boucles d'oreilles en diamants sont encore un cadeau du prince de Galles.

Son bouquet, composé de fleurs d'oranger, de roses, d'orchidées rares, de lys de la Vallée et de myrtes cueillis au fameux buisson d'Osborne, est retenu dans un porte-bouquet en cristal de roche taillé, serti de diamants, d'émeraudes et de corail et orné d'une chaîne d'or garnie de perles, cadeau d'un prince indien, le Maharajah Dhuleep Sing.

Sa longue traine est tenue par huit demoiselles d'honneur, toutes vêtues de tulle et coiffées de couronnes de myrtes et de roses.

L'archevêque de Cantorbéry, assisté de l'évêque de Londres et des chapelains de la Cour, procède aussitôt à la cérémonie. Après les questions d'usage, il demande à la princesse si elle consent à prendre le prince pour époux; elle répond d'une voix imperceptible. Le prince, auquel l'archevêque demande s'il consent à prendre la princesse Alexandra de Danemark pour épouse, répond au contraire avec décision. Lorsque vient le moment d'échanger les anneaux, le prince passe au doigt de la princesse une alliance en or massif sertie de six pierres précieuses, dont les six initiales forment le nom de Bertie, diminutif d'Albert, dont sa famille se sert dans l'intimité, à savoir : Beryl, Émeraude, Rubis, Turquoise, Jacynthe et Émeraude. L'alliance que passe Alexandra au doigt du prince est un simple anneau d'or dans lequel est gravé le nom Alexandra.

On procède ensuite à la signature de l'acte qui a lieu à gauche de l'autel. Après la signature des mariés, le livre est monté à la loge de la reine qui le signe à son tour, et lorsqu'il est remis à sa place, les personnages de race royale présents à la cérémonie sont invités à inscrire leurs noms au-dessous de celui de la reine.

Après la bénédiction nuptiale, le prince et la princesse, qui se disposent à quitter l'église, saluent la reine. A ce moment, l'orgue entonne l'hymne composé par le prince consort à l'occasion du mariage de la crown-princesse de Prusse, sa fille aînée Victoria. Cette attention met le comble à l'émotion de la reine qui éclate en sanglots.

Le cortège se rend alors au boudoir improvisé, occupé par Alexandra avant la céré-

monie, et les jeunes époux reçoivent les félicitations de l'assistance qui défile devant eux; après quoi ils se rendent au lunch qui réunit les deux familles, les hôtes de la reine et la cour, à Saint-George's Hall.

Au dessert, après un toast porté par la reine, debout, au bonheur des deux époux, le prince et la princesse montent dans leurs appartements respectifs, où ils revêtent leurs habits de voyage, et partent aussitôt par chemin de fer pour le château familial d'Osborne, où ils vont passer une courte lune de miel de neuf jours. Le 20, ils doivent être de retour à Londres pour présider à Saint-James's Palace, le premier drawing room dans lequel toute l'aristocratie doit être présentée à la princesse.

Ils quittent le château de Windsor au milieu des souhaits de tous, et, tout le long de la route, sont l'objet d'ovations enthousiastes du peuple. A la nuit tombée, à la portière de leur wagon, ils ne cessent d'entendre les cloches sonner ni de voir le ciel s'éclaircir des feux de joie allumés en leur honneur.



Portrait d'Alexandra.

Grande, élancée, la taille bien prise, la poitrine un peu plate, le buste bien proportionné, les bras longs, les attaches fines, les extrémités normales, telle est la silhouette de la princesse.

A l'époque de son mariage, elle était blonde, mais, depuis lors, ses cheveux ont foncé, en passant rapidement par toute la gamme des nuances qui séparent le ton chaud de l'épi mûr du brun accentué.

Le front est carré, haut, trop haut, mais la hauteur en est habilement corrigée par une coiffure très seyante, invariable, en proportion harmonieuse avec l'ensemble du buste; les yeux sont grands, superbes, bien fendus, d'un bleu foncé profond; ils ont une expression de douceur indéfinissable; le nez, un peu fort à la naissance, est incliné de droite à gauche, la bouche arquée, les lèvres épaisses, un tament sensuelles, le menton haut et rond, légèrement proéminent; les oreilles bien ourlées mais déparées par des lobes disgracieux dont la magnificence des diamants qu'ils supportent n'arrive pas à dissimuler les déficiences.

Si on la regarde de face, on remarque que le côté droit de son visage est sérieux et le côté gauche souriant. L'œil droit est distrait, indifférent, quelque peu voilé par la paupière; le gauche est au contraire intelligemment attentif et grand ouvert. Le regard emprunte à cette disparité des yeux quelque chose de vague et d'étrange.

L'ensemble du visage est franc, agréable et sympathique, et la mobilité de l'expression le rend intéressant. Le profil est moins séduisant que la face.

Lorsqu'elle parle, le visage s'anime tout entier, quelque indifférent que soit son sujet. Lorsqu'elle écoute, elle a l'œil rivé sur son interlocuteur et scande chacune de ses phrases

en dodelinant presque imperceptiblement de la tête, mouvement qu'elle accentue si elle parle à son tour, et d'autant plus qu'elle désire donner plus de poids à ce qu'elle dit. Elle accompagne sa diction de gestes nombreux.

Elle a un timbre de voix sympathique et chaud, une voix profonde et claire, un petit accent étranger dont elle n'a jamais pu se défaire et qui donne du piquant à son verbe. Cet accent ressemble à l'accent allemand adouci; l'accent du prince, qui faisait grimacer les puritains de la Chambre des Lords à la lecture du premier discours du Trône, lors de son avènement, est plus dur que celui de sa femme. Son allemand est un peu plus pur que son anglais; il n'y a que le danois que parle très purement la princesse; quant au prince, il parle toutes les langues, même sa langue maternelle, avec un accent étranger.

Ce que la princesse a vraiment de mieux et ce qui lui gagne tous les cœurs, c'est son sourire qui est absolument séduisant. Ses meilleures photographies, ses portraits les plus fidèles signés des plus grands noms, n'arrivent pas à rendre le charme qui se dégage de sa personne lorsqu'elle sourit. Il faut dire à la décharge des artistes devant lesquels elle a posé qu'elle se fait tout autre en devenant modèle et que, même devant l'objectif du photographe, elle se raidit et devient sérieuse inconsciemment.

Elle a le caractère extraordinairement jeune, l'humeur gaie. Elle cherche volontiers le côté drôle des hommes et des choses, et s'en amuse.

D'une intelligence moyenne, elle n'affiche pas la moindre prétention à l'esprit et ne recherche pas la société de ceux qui passent pour en avoir beaucoup. Elle a l'imagination vive, mais ne s'attarde pas dans la spéculation: elle est femme d'action avant tout. Elle aime assez le changement et ne redoute rien tant que la monotonie en tout. Elle est incapable d'un effort soutenu, et tout ce qu'on peut exiger d'elle est d'écouter un orateur, fût-il l'éloquence personnifiée, une demi-heure au plus. En cela, elle ressemble au prince. Tous deux souffrirent tant d'un sermon qui dura trois quarts d'heure à Sandringham, que jamais plus l'évêque qui se permit de le prononcer ne fut invité. Dans une visite d'un quart d'heure, elle trouva moyen d'effleurer cent sujets différents et de changer cent fois d'attitudes. L'immobilité est pour elle le plus grand supplice qu'on puisse lui infliger. Aussi a-t-elle dû faire un effort prodigieux chaque fois que, sur l'ordre de la reine, elle a dû poser, pour son portrait, devant un peintre ou un sculpteur.

Au début de son mariage, elle donna ainsi des séances au peintre Frith et au sculpteur Gibson à qui la reine Victoria avait commandé le portrait de sa bru pour le château d'Osborne. Au bout de la troisième séance, le travail n'avancait pas, et le prince, qui ne la quittait pas à cette époque et l'accompagnait, par conséquent, chez les artistes, commençait à donner des signes d'impatience. A la quatrième séance chez Frith, quelle ne fut pas la

surprise du prince en voyant que tout était à refaire et que l'artiste n'avait gardé que les contours : « Que s'est-il donc passé, demandait-il, un accident ? — Nullement, répondit le peintre, mais Son Altesse est si mobile, son expression change si souvent, que je crains d'avoir à renoncer à saisir sa ressemblance. »

Le prince fit la moue. « Qu'y a-t-il ? interrogea la princesse. — Il y a que vous posez très mal, lui dit en souriant le prince, et que vous mettez de grands artistes au supplice. — Allons, je vais tâcher d'être sage, finissait-elle par dire, et elle se calait dans son fauteuil avec des coussins et faisait des efforts inouis

il le mit dans un tableau dont les principaux mérites sont l'arrangement et le coloris des étoffes.

Quant à Gibson, dont l'humeur était moins accommodante, il se retint à quatre pour ne pas laisser la princesse dans son atelier, et ne put rien faire de ce qu'il aurait voulu. Alexandra paraissait ne pas s'en soucier outre mesure. Chaque fois que le prince faisait observer à sa femme qu'elle rendait la tâche très difficile à l'artiste, elle se contentait de répondre : « Vous êtes des méchants, des cruels, » et elle faisait mine de boudier. Plus tard, elle posa devant notre pauvre Benja-

même de lui prendre son temps. Elle me parlait avec tant de courtoisie et de simplicité, si gentiment et dans un français si parfait, que je me disais à moi-même : « Nos reines « de France d'autrefois devaient parler ainsi. » Elle était tranquille, et m'a accordé toutes les séances nécessaires avec beaucoup de bonne grâce. Miss Charlotte Knollys, dame d'une rare intelligence, causait un peu avec mon modèle et avec le peintre, et le temps passait vite, trop vite, tandis que le chien japonais de la princesse ronflait sur le coussin d'un fauteuil. »

Le charme qui se dégage de sa personne,



MARIAGE DU PRINCE ALBERT-ÉDOUARD DE GALLES ET DE LA PRINCESSE ALEXANDRA DE DANEMARK, DANS LA CHAPELLE SAINT-GEORGES, AU CHATEAU DE WINDSOR, LE 10 MARS 1863.

pour être calme ; mais son visage prenait aussitôt un air de tristesse et d'ennui. Frith se pressait alors de saisir un trait, une expression, mais s'il la quittait un instant des yeux, lorsqu'il la regardait à nouveau, trait et expression avaient changé. Aussi prit-il le seul parti possible, il travailla d'après une très bonne photographie et ne demanda plus à la princesse que des séances de quelques minutes, juste le temps de prendre la nuance des cheveux ou à peu près, car les cheveux changeaient comme le reste, la nuance des yeux, la couleur du teint. Il avait, en recevant la commande de la reine, rêvé de créer une œuvre, il fit une simple copie ; il comptait mettre tout son art dans un portrait vivant,

min Constant qui s'est éteint à la veille d'aller la croquer dans l'abbaye de Westminster, sur son trône, la couronne au front. Il paraît qu'elle s'est montrée beaucoup plus calme. C'est, du moins, l'artiste qui nous l'apprend. Il écrivait, à l'époque où il fit son portrait : « Passablement grande, élancée, élégante, aucune princesse n'a eu, depuis son berceau, autant de charme que la princesse Alexandra. Elle a gardé la jeunesse et la noblesse des traits. Ses yeux sont d'un bleu pur et profond, son regard est presque timide et elle a sur le visage une expression de bonté généreuse. Elle venait toujours en retard à ses séances, et à la façon dont elle s'en excusait, j'éprouvais le besoin de m'excuser moi-

tout le monde le subit, les femmes aussi bien que les hommes. C'est ce qui faisait dire à la princesse Victoria devenue impératrice allemande : « J'ai connu beaucoup de femmes qui plaisaient à tous les hommes sans exception, mais aucune qui ait, comme Alexandra, gagné les bonnes grâces de son propre sexe, sans éveiller ou exciter la jalousie. »

Il est de fait que, lorsqu'elle arriva à la cour de Windsor, où la réputation de sa beauté l'avait précédée, c'est avec un sentiment d'envie et de dépit assez général qu'elle était attendue. A première vue ce sentiment se changea en une sincère et sympathique admiration et la reine put la surnommer la « Fée » sans que personne en eût de l'ombrage.

Cet ascendant qu'elle a exercé dès le premier moment sur la cour de Windsor ne fit qu'augmenter avec le temps, grâce à son tact exquis, qualité que possède aussi au plus haut degré son époux. Elle sait admirablement saisir les nuances des caractères, les degrés d'intelligence, les tours d'esprit, l'idéal de ceux auxquels elle a affaire, et sait, par son plus ou moins d'abandon, et par sa modestie, qui est sincère, tourner les esprits en sa faveur.

Elle a aussi une très grande dignité, dont elle ne se départit jamais à quelque degré qu'on ait pénétré dans son amitié; mais cette dignité est tout à fait exempte d'orgueil et de hauteur, de sorte que, chose rare dans une cour où la porte est toujours tant soit peu ouverte aux intrigues, on ne lui connaît pas d'ennemie.



Popularité d'Alexandra.

De même qu'Alexandra eut vite fait de faire la conquête de la cour de Windsor, de même elle jouit, presque dès son arrivée en Angleterre, de la plus grande popularité. Tout le monde fut heureux du mariage du prince de Galles; la reine se proposa de se servir aussitôt de sa bru pour la représenter dans toutes les cérémonies officielles et faire oublier sa retraite que la société et le commerce déploraient; l'aristocratie vit en elle celle qui allait la rajeunir et lui rendre un peu de son ancienne gaieté; le peuple fut heureux de voir la jeunesse prendre place autour du trône et considéra Alexandra comme la représentante de la souveraine.

Aussi, lorsqu'au début de son mariage on annonça qu'elle tiendrait un drawing-room à Saint-James's Palace aussitôt après sa lune de miel, les demandes d'admission que reçut le lord chambellan furent-elles innombrables. Jamais on n'avait présenté tant de débutantes. En Angleterre, les débuts d'une jeune fille de la société dans le monde consistent dans une présentation à la souveraine.

On dut éliminer beaucoup de jeunes filles qui, cependant, avaient atteint l'âge d'être présentées et qui avaient des titres à ce qui est considéré comme le suprême honneur. Alexandra apprit toutes les déceptions qui suivirent sa première réception, et décida d'en tenir une seconde à une date plus rapprochée, et cette attention lui valut des sympathies plus grandes encore. Quant aux élues, elles se répandirent en éloges sur sa grâce, sa distinction, sa dignité simple, et quelques-unes dirent sa majesté.

A partir de ce moment, il n'y eut plus en Angleterre et même dans tout le Royaume-Uni de grandes réunions, de grandes fêtes, de solennités, d'inaugurations de monuments, d'institutions de bienfaisance, de créations d'écoles, ni d'académies, d'expositions qui ne sollicitassent son patronage, et celles auxquelles elle l'accorda réussirent toutes.

Il suffit qu'on annonce que la princesse de Galles est quelque part pour que toute l'aristocratie et la haute bourgeoisie y accourent; qu'elle s'intéresse à une œuvre, pour que les capitaux y affluent et viennent la féconder; qu'elle veuille créer une institution, pour qu'immédiatement on la proclame nécessaire et que toutes les dames s'y intéressent.

Ainsi Alexandra s'est emparée du cœur de ses futurs sujets et s'est mise à la tête de toute la société. Dès lors, ses exemples sont suivis, elle est en tout l'arbitre du bon goût, de la mode; l'esthétique anglaise se règle sur l'esthétique de la princesse; on tombe même dans l'exagération en imitant jusqu'à ses petites imperfections, et rien de ce qui la touche ne passe inaperçu.

Pendant la maladie du prince de Galles, c'est Alexandra qu'on plaint le plus; c'est avec elle qu'on compatit; à la convalescence, c'est avec elle qu'on se réjouit et c'est elle qu'on remercie d'avoir sauvé la vie à l'héritier de la couronne.

Plus tard, lorsqu'elle perd son fils et qu'on apprend avec quel héroïsme sa mère l'a disputé à la mort, c'est encore à elle que vont les consolations de la nation, c'est avec elle qu'on pleure, bien que la douleur du prince soit aussi vive que la sienne.

Les épreuves se succèdent ensuite pour la princesse. Dans l'automne 1898, la reine Louise tombe malade, tandis qu'Alexandra soignait son époux à bord de l'*Osborne*, à Cowes: le prince avait fait une chute dans l'escalier du baron Ferdinand de Rothschild. Elle se rend en toute hâte à Copenhague et reste au chevet de sa mère pendant seize heures consécutives. Tous les soins qui lui sont prodigués ne peuvent arracher la reine à la mort qui la prend le 29 septembre. La mort de sa mère causa à Alexandra un très vif chagrin. Elle assiste à ses funérailles dans la cathédrale de Roskilde, l'abbaye de Westminster du Danemark, et, à son retour, elle peut, aux consolations qui lui parviennent de tous côtés, mesurer l'étendue de sa popularité.

Un an après, la reine Victoria tombe malade à son tour et succombe le 22 janvier 1901, faisant d'Alexandra une reine. Son avènement est salué avec le plus grand respect.

Si Alexandra est devenue si populaire, c'est par la dignité avec laquelle elle a su s'acquitter d'une fonction à laquelle étaient attachés tant de devoirs.

Les dernières princesses de Galles n'avaient pas été des modèles de vertu et depuis longtemps les petites cours d'Angleterre étaient des lieux à scandales. Celle de Frederick de Galles, fils de George II, à Leicester House, celle de George de Galles, qui devint ensuite prince régent, à Carlton House, défrayaient depuis longtemps la chronique scandaleuse. Si Albert-Édouard avait eu une autre femme qu'Alexandra, tout porte à croire que Marlborough House aurait à son tour fait parler

d'elle; mais du jour où y entra la princesse de Danemark, les craintes de la reine et de la nation furent dissipées; on s'aperçut en effet bientôt que, tout en étant moins austère que la cour de Windsor, la cour de Marlborough était digne de respect, et l'aristocratie, à part les puritains qui restèrent, comme la reine, enterrés dans leurs terres, se fit un devoir d'y paraître et un honneur d'y être reçue.

Alexandra n'est pas discutée. Aussi toute la nation a-t-elle applaudi, lorsque, pour son premier acte, Édouard VII conféra à sa reine-consorte l'ordre de la Jarretière.

Contrairement à ce qu'on paraît croire généralement, la Jarretière a été plus d'une fois conférée à des femmes. Il existe en effet de nombreux tombeaux de dames nobles sur lesquels sont représentées agenouillées, assises ou couchées, des dames ayant la Jarretière autour du bras.

On ne possède pas les premières listes de l'ordre qui a été créé en 1547. Les plus anciennes remontent au règne de Richard II, c'est-à-dire de trente à cinquante ans après l'institution de l'ordre. La dernière femme qui y ait été affiliée est Marguerite de Beaufort, comtesse de Richmond, mère de Henri VII. Henri VIII se refusa à admettre plus longtemps les dames au rang des chevaliers. Il avait été question, sous Charles I^{er}, de revenir sur cette éviction, mais la révolution, qui bouleversa tout, fit oublier ce projet. Depuis lors, on n'a plus fait de tentative pour la réintégration des femmes dans l'ordre royal. Au contraire, depuis l'avènement de la maison de Hanovre, des règlements héraldiques sévères, encore en vigueur de nos jours, interdisent aux chevaliers de la Jarretière d'entourer leurs armoiries du collier ou du ruban de l'ordre, lorsque leur écusson est accolé à l'écusson de leur épouse, tandis que ces insignes pouvaient y figurer autrefois de plein droit, et non par pure tolérance, ainsi que l'attestent les écussons encore suspendus dans la chapelle de Saint-George's à Windsor. En sa qualité de reine, Alexandra a reçu sans investiture l'ordre de la Jarretière, que la reine Victoria ne lui aurait jamais accordé.

Il existe en Angleterre trois ordres spécialement destinés à honorer les femmes: l'ordre de *Victoria and Albert*, créé en 1865 par la reine Victoria, et destiné aux dames appartenant aux maisons régnantes ou à l'aristocratie du Royaume-Uni; l'ordre impérial de la couronne des Indes, créé également par Victoria en 1878 et destiné aux dames de la famille royale, à l'aristocratie indienne et aux femmes des gouverneurs des Indes; enfin l'ordre de la Croix-Rouge, troisième institution de Victoria, destiné à honorer toutes les dames de nationalité britannique qui se sont particulièrement distinguées.

Du jour de l'avènement d'Édouard VII, Alexandra est devenue grande-maitresse de ces trois ordres.





Cliché Giraudon

LA TOILETTE DE VENUS. — Tableau de BOUCHER. Musée du Louvre

Louis XV et Madame de Pompadour

PAR

PIERRE DE NOLHAC



CHAPITRE V.

Les voyages, les maisons, la famille (suite).

Alexandrine d'Étioles n'avait pas tout à fait six ans, quand elle fut mise à l'Assomption, le meilleur couvent de Paris pour les filles de noblesse et les riches héritières ; et chacun y sut apprécier le lustre nouveau qu'elle apportait à cette maison. M. Poisson raconte au jeune oncle Vandières ce grand événement de famille. Il écrit du château de Crécy, le 11 juin 1750 : « M. de Tournehem me rend compte de l'arrivée et de l'entrée de ma chère Alexandrine au couvent de l'Assomption. Je croyais qu'elle se désespérerait lorsqu'il faudrait y aller, et c'était la Toussaint qui lui avait inspiré ces beaux sentiments. Mais, comme depuis trois ou quatre mois sa mère l'avait retirée auprès d'elle, et qu'elle l'avait logée dans ses petits entresols,

tout en haut, et que c'était madame du Hlaussset qui en avait soin, on lui avait inspiré, à la chère petite enfant, combien elle aurait de plaisir d'être au couvent avec d'autres demoiselles de son âge, et surtout avec la petite princesse de Soubise. Elle ne respirait plus que le moment d'y aller, tant il est vrai qu'on persuade tout aux enfants, quand on s'y prend de la bonne façon. Celle-ci me disait avant d'y aller : « Mon papa, je vais apprendre à écrire bien vite, afin que vous receviez tous les jours de mes lettres ; » et, en effet, j'espère qu'avant deux mois elle m'écritra elle-même, surtout si on lui donne mademoiselle de Saint-Lubin, qui a montré à la petite Parseval, que j'ai indiquée. Mais, comme tout est cabale dans les couvents, les béguines voudraient en donner une autre à ma fille, à qui tout le monde voudrait montrer à apprendre à lire et écrire... »

Les lettres du grand-père sont pleines de ses deux filles, « ses deux Alexandrines »,

comme il les appelle, et la petite « fanfan » paraît tellement l'emporter sur la grande, que madame de Pompadour l'en taquine tendrement : « Je vois bien que la petite Alexandrine a chassé *Reinette* de votre cœur ; cela n'est pas juste, et il faut que je l'aime bien fort pour lui pardonner. » Au reste, cette petite-fille adorée aura ses autels chez le grand-père, qui l'annonce ainsi à M. de Vandières : « M. Portail me fait faire un cadre magnifique pour votre portrait, que je porterai à Marigny ; il sera placé à la droite, Alexandrine au centre et la mère à gauche. »

M. de Vandières n'ignore rien de ce qui regarde son aimable nièce : « Je suis arrivé hier au soir dimanche de Crécy ici, mon cher fils ; j'ai été *recta* descendre à l'Assomption. Devine pourquoi : c'est que ma chère Alexandrine l'habite depuis dix jours ; tu juges bien que ce matin j'ai été déjeuner avec elle. » Quelques jours après, arrivent les impressions de l'enfant : « Voici une lettre de ma chère

Alexandrine, qui réellement est une enfant unique, et qui vous dit, d'un grand sang-froid, qu'elle a beau aimer *belle-maman*, qu'elle est encore plus aise au eouvent qu'avec elle, par l'envie qu'elle a d'apprendre pour se rendre digne après des bontés de *belle-maman*, qu'elle ne quittera plus quand une fois elle aura appris tout ce qu'elle doit savoir et bien fait ses exercices.... Adieu, mon cher Vandières, je t'embrasse comme Alexandrine. »

Quand le Roi se rend à la Muette, son échateau le plus rapproché de Paris, la mère fait sortir Alexandrine et la garde avec elle, ainsi que l'apprend un mot de M. Poisson : « Je fus hier dimanche à Versailles ; j'en revins le soir. J'y ai laissé votre sœur en bonne santé. Je descendis en revenant, comme bien vous pensez, à l'Assomption, pour y voir mon petit bijou ; mais je me gardai bien de lui dire que je partais demain. C'est une enfant incompréhensible : elle lit et écrit mieux que moi ; sa mère a été bien étonnée de lui voir lire, il y a deux jours, à la Muette, votre lettre de chasse. »

Madame de Pompadour ne peut se passer longtemps de cette petite merveille et, à toute occasion, un carrosse vient la prendre au eouvent : « La Cour, écrit M. Poisson en juin 1751, va aujourd'hui lundi à Choisy, jeudi à la Muette et vendredi à Compiègne. Je viens d'annoncer à mon cher petit faufan que, ce soir, à six heures, un des carrosses de M. de Tournehem la mènera à Choisy, où elle restera jusqu'à mercredi ; c'est une grande joie pour elle. » Une autre fois, la marquise la conduit à l'Opéra, dans la loge du duc de Chartres, et tous les regards des spectateurs sont pour la mère et la fille. Il aurait fallu un bien précoce bon sens, pour que la jeune pensionnaire de l'Assomption ne fût pas enivrée par cette vie exceptionnelle, qui la mettait au-dessus de ses compagnes ; on devine les adulations du couvent, les jalousies étouffées par les ambitions naissantes, les intrigues ébauchées autour de elle qu'on n'appelait jamais que par son nom de baptême, comme il était d'usage pour les princesses.

La véritable grande dame, que, malgré tout, elle ne pouvait être tout à fait, parce que la naissance et le mariage lui manquaient, madame de Pompadour voulait que sa fille le fût. Ce rêve maternel, qui eût achevé sa propre destinée, n'est pas fait pour surprendre, et rien ne paraissait plus aisé que de le réaliser pleinement. Alexandrine d'Étioles était en droit de prétendre aux plus hauts partis. La mère n'avait guère que l'embarras de choisir, parmi tant de grandes familles qui l'avaient acceptée dans leur intimité et à qui elle avait rendu maint service de place ou d'argent. Dès qu'elle eut obtenu les honneurs de duchesse, toutes les espérances lui furent permises. Il semble qu'elle ait souhaité d'abord une seule alliance, moins avantageuse au point de vue de la fortune que fascinante par le charme étrange qui l'y attirait. Elle songeait au « petit Vintimille », qu'on nommait aussi

le comte de Lue et qui avait trois ans de plus qu'Alexandrine. C'était ce fils dont la naissance avait coûté la vie à madame de Vintimille et qui ressemblait singulièrement à Louis XV par la figure, les gestes et les manières. « N'est-ce pas, disait la marquise à ses amis, que ces deux enfants sont faits l'un pour l'autre ? » Elle mêlait à ce projet, qui n'allait pas sans l'espoir d'une grande charge et d'un brevet de due, un sentiment passionné que le Roi ne se souciait guère de partager.

Il sut l'en décourager un jour que, par un hasard préparé, les deux enfants lui furent montrés ensemble dans la figuerie de Bellevue. Ils y mangeaient des figues et une brioche apportée par le suisse. Madame de Pompadour tout d'abord s'écria : « Ce serait un beau couple ! » Le Roi, n'ayant rien répondu, s'amusa avec Alexandrine sans faire attention au garçon. La marquise dit, après un moment, en remarquant chez le jeune Vintimille des attitudes toutes semblables à celles du Roi : « Ah ! Sire, voyez, on croit voir son père ! — Je ne savais pas, répondit le Roi, que vous connaissiez le comte du Luc si particulièrement. — Vous devriez l'embrasser, ajouta-t-elle, car il est fort joli. — Je commencerai donc par la demoiselle, » dit le Roi, et il embrassa l'une et l'autre froidement et d'un air contraint. Madame de Pompadour parlait de cette scène, le soir, les larmes aux yeux.

Elle dut se livrer à d'autres imaginations, se réduire à des ambitions moindres. M. de Richelieu se vantait d'avoir été sollicité par elle, au sujet de son fils unique, le duc de Fronsac, et d'avoir répondu, afin de couper court aux négociations, « qu'il était très sensible à son choix, mais que son fils avait l'honneur d'appartenir aux princes de la maison de Lorraine par sa mère, et qu'il était obligé de leur demander leur agrément ». Une alliance non moins brillante apportait à madame de Pompadour une compensation aux impertinences polies du maréchal : le duc de Chaulnes, qui était fort de ses amis, lui promettait son fils. Alexandrine devait épouser le duc de Peequigny, dès qu'elle aurait ses douze ans.

Les mariages célébrés par avance étaient fréquents dans l'ancienne noblesse française, et personne ne s'étonnait de voir une petite mariée rentrer au eouvent le soir de ses noces. Il était entendu qu'Alexandrine attendrait, à l'Assomption, l'âge convenable à la consommation du mariage et le moment où son jeune mari serait pourvu d'une des belles charges sur lesquelles il pouvait compter. De toute façon, et même si la charge tardait un peu, mademoiselle d'Étioles allait devenir duchesse, et fortifier encore la situation de sa mère à la Cour. Par l'entrée de sa fille dans la maison de Chaulnes et de Luynes, une des plus considérables du royaume, la marquise se voyait enfin étayée de ces alliances et de cette parité du sang, qui sont, dans les monarchies telles que la France d'alors, le véritable soutien des personnes.

Alexandrine avait dix ans, quand madame de Pompadour crut pouvoir jouir de cette sécurité maternelle. L'enfant eessait d'embellir et la mère ne s'en attristait point : « Je trouve, écrivait-elle, qu'elle enlaidit beaucoup ; pourvu qu'elle ne soit pas choquante, je serai satisfaite, car je suis très éloignée de lui désirer une figure transcendante. Cela ne sert qu'à vous faire des ennemis de tout le sexe féminin, ce qui, avec les amis desdites femmes, fait les deux tiers du monde. » Mais les espérances si près d'être réalisées s'évanouissaient dans une catastrophe. Après une très courte maladie, qui n'avait pas paru sérieuse, Alexandrine était prise de convulsions et mourait brusquement, le 15 juin 1754. Les médecins du Roi, arrivés trop tard à l'Assomption, faisaient l'ouverture du corps ainsi que pour une princesse, mais surtout parce que le mal n'était pas bien défini et qu'on avait, comme toujours, parlé de poison. On portait l'enfant en grande solennité au somptueux eaveau de l'église des Capucins de la place Vendôme, dans la partie de la chapelle des Créquy, que le duc de la Trémoille avait eédée à madame de Pompadour et où reposait déjà madame Poisson.

* Tous ces honneurs demeuraient indifférents à la mère, qui, recevant la nouvelle à Bellevue en un moment-critique, tombait malade assez gravement pour inquiéter un instant son entourage. Le Roi multipliait ses visites auprès de son inconsolable amie. On préparait précisément une fête à Bellevue, à l'occasion de trois de ces mariages de famille que la marquise se plaisait à conclure et pour lesquels le Roi signait au contrat avec elle. Le duc de Luynes raconte le désarroi jeté dans tous ces projets : « Il devait y avoir, mercredi 19, à Bellevue, trois mariages : celui des deux filles de M. de Baschi, dont l'aînée a treize ans et qui épouse M. de Lujac ; la cadette en a douze et épouse M. d'Avaray ; le troisième mariage est celui de mademoiselle de Quित्रy, qui épouse M. d'Amblimont. Les deux filles de M. de Baschi devaient être mises dans le eouvent immédiatement au sortir de la noce. » Mademoiselle de Chaumont-Quित्रy n'avait qu'une petite parenté avec madame de Pompadour, par sa mère qui tenait aux Le Normant ; mais les demoiselles de Baschi étaient ses propres nièces, et c'est à elle que revenait le rôle maternel dans la cérémonie. Le mariage des deux enfants était renvoyé de dix jours et célébré à la paroisse de Versailles, madame d'Estrades remplaçant madame de Pompadour. Toute la noce, au sortir de l'église, allait à Bellevue ; la marquise devait faire violence à sa douleur, donner à dîner, embrasser ces petites mariées de couvent, pareilles à celle qu'elle avait rêvé de parer de ses mains et de fêter en son château.

Ce deuil, qui l'atteignait si profondément dans sa tendresse et dans son orgueil, permit aux courtisans de mesurer sa force d'âme et son désir de complaire au maître. Six semaines après la mort d'Alexandrine, la Cour étant à Compiègne, M. de Croy s'informa en arrivant du jour où « il y avait toilette » et

s'y rendit : « Les ambassadeurs y vinrent, raconte-t-il. J'y vis pour la première fois la marquise depuis la perte de sa fille, coup affreux, dont je la croyais écrasée. Mais, comme trop de douleur aurait fait trop de tort à sa figure *et peut-être à sa place*, je ne la trouvai ni changée ni abattue, et, par un des miracles de cour qui sont fréquents de cette sorte, je ne la trouvai ni plus mal, ni affectant l'air plus sérieux. Cependant elle avait été rudement frappée, et elle était vraisemblablement aussi malheureuse intérieurement qu'elle paraissait heureuse extérieurement. » Le soir, la marquise a beaucoup de monde à sa table ; elle y défend avec sa vivacité ordinaire le projet de cette belle place Louis XV, qui se fait à l'entrée de Paris, devant le jardin des Tuileries, et où sera placé le bronze équestre de Bouchardon. Après le souper, on annonce le Roi ; il fait asseoir tout le monde en cercle, cause gaiement avec les dames et badine à demi-voix avec madame de Pompadour. Personne, à la voir seulement, ne pourrait se douter du désastre récent qui a déchiré son cœur de mère.

Un second deuil, survenu presque en même temps, avait frappé la marquise déjà si atteinte. Dix jours après la petite Alexandrine, était mort le grand-père, malade dès longtemps d'une hydropisie devenu dangereuse depuis le mois de mars. D'après ce que nous savons de l'extraordinaire tendresse de François Poisson pour la gracieuse enfant, on peut supposer que ce coup inopiné avait hâté la fin du vieillard.

Il ne resta à madame de Pompadour, de sa parenté intime, que le frère sur lequel elle reporta la meilleure part de tous ces sentiments d'affection et de protection dont elle avait été prodigue pour les siens. Quelques mois après la mort du seigneur de Marigny, l'érection de la terre en marquisat fut réalisée, par lettres-patentes données à Fontainebleau, le 14 septembre 1754, et M. de Vandières, devenu marquis de Marigny, monta dans les carrosses du Roi. Il était déjà depuis plusieurs années en possession de sa charge, M. de Tournhem, dont il avait la survivance, étant mort le 19 décembre 1751.

C'était un garçon bien portant, aux traits réguliers, qui avait engraisé de trop bonne heure, ce qui lui donnait des allures gauches et un air lourd. On pouvait le croire épaïs d'esprit comme de corps ; mais ceux qui l'approchaient le jugeaient mieux. Intelligent autant qu'appliqué, il ne paraissait point infatué de sa place et cherchait plutôt à s'y faire accepter. Le Roi l'estimait, avait confiance en ses lumières, sachant qu'il étudiait avec conscience les affaires de son service. On avait profité à causer avec lui, et nul ne songeait à le moquer, malgré qu'il eût conservé beaucoup de ces façons bourgeoises, que sa sœur avait dépouillées entièrement. Il s'était fait, à la Cour et chez les artistes, des amis sincères ; il comptait aussi quelques ennemis que lui attiraient des accès de brusquerie assez étranges. Sa gêne naturelle était augmentée par le

souvenir des origines fâcheuses de sa brillante carrière. Il en plaisantait quelquefois lui-même entre amis, après boire, ce qui ne laissait pas que d'embarrasser les convives, mais il eût souffert cruellement de se l'entendre rappeler et il semblait perpétuellement en garde contre le mépris.

Quelques traits de sa vie s'expliquent par cette blessure secrète. Il désolait la marquise par sa persistance dans le célibat. Elle avait à lui proposer d'excellents partis et les alliances les plus flatteuses, car une famille qui eût accueilli le jeune marquis n'aurait pas eu à regretter sa complaisance. Plusieurs tentatives échouèrent par l'obstination de ce « petit frère », docile à tous les conseils, sauf à ceux qui disposaient de son cœur. Lorsqu'il fut question de la fille de la princesse de Chimay, née Beauvau-Craon, les choses semblèrent s'arranger ; la jeune fille était même sortie du couvent, quand tout fut rompu. Tant que sa sœur vécut, Marigny ne voulut plus entendre parler de mariage. Admis dans les Cabinets du Roi, recherché des plus grands seigneurs pour les avis qu'il pouvait donner et les services qu'il aimait à rendre, il préférait des sociétés moins relevées, où il se trouvait à l'aise. Il tenait un état de maison superbe à l'hôtel de la Surintendance ; mais il se rapprochait, par ses goûts, du monde où avait vécu son père, et, de toutes les faiblesses de l'homme de cour, la vanité était celle qui le tourmentait le moins.

Élevé par la seule faveur à une importante place, qu'avaient eue, sous le nom de surintendants, les plus grands ministres de Louis XIV et qu'un duc d'Antin n'avait pas dédaigné de solliciter, le jeune directeur et ordonnateur général des Bâtiments du Roi sut se faire pardonner sa fortune. Il se montra mieux instruit des choses de son département que plusieurs de ses prédécesseurs. Comme il avait bien profité de son séjour en Italie, mûri son jugement et acquis des connaissances, il put recueillir, sans paraître trop inférieur à sa tâche, la succession de M. de Tournhem.

L'oncle de madame de Pompadour ne tenait pas de plus noble origine les honneurs qui avaient couronné sa carrière de financier. Elle avait récompensé en lui l'indulgent ami de sa jeunesse, le parent complaisant qui lui avait donné un mari nécessaire et avait su l'en débarrasser au bon moment. Le choix qu'elle fit faire au Roi pouvait être détestable ; il tomba par bonheur sur un homme qui aimait les arts sincèrement et ne se contentait pas de jouer au Mécène. M. de Tournhem était mort regretté de tous, et particulièrement du monde difficile qu'il avait gouverné. Il avait, en peu d'années, rendu de sérieux services ; on l'avait vu réformer les abus qui régnaient dans les commandes royales, introduire l'usage des concours et des jugements publics, rendre annuelle l'exposition du Salon du Louvre et faire choisir par les artistes eux-mêmes les œuvres dignes d'y figurer. Il avait créé l'École des Élèves protégés, destinée à préparer les pensionnaires qu'envoyait le Roi

à l'Académie de France à Rome. C'était lui encore qui avait décidé de dresser l'inventaire de toutes les œuvres d'art conservées dans les châteaux royaux et ordonné, dès l'année 1750, l'exposition publique et gratuite, au Luxembourg, des principaux tableaux et dessins appartenant au Roi.

Toutes ces idées, que nous croyons volontiers plus modernes, ont pris naissance dans l'entourage de la marquise et ont été appliquées sous ses yeux. M. de Marigny, soutenu par elle et guidé par l'ami Cochin, n'eut qu'à continuer les entreprises de M. de Tournhem. On sait combien prospéra l'art français sous les deux hommes investis par Louis XV de la direction de ses Bâtiments. Mieux inspirée et plus compétente que lorsqu'elle choisissait des commandants d'armée, madame de Pompadour peut être excusée d'avoir élevé son oncle et son frère à cette haute fonction, et d'en avoir voulu faire comme une charge de famille.

CHAPITRE VI

L'amitié.

L'abbé de Bernis écrivait de Versailles, le 20 janvier 1757, dans une lettre intime au comte de Stainville, qui sera le duc de Choiseul : « Notre amie ne peut plus scandaliser que les sots et les fripons. Il est de notoriété publique que l'amitié *depuis cinq ans* a pris la place de la galanterie. C'est une vraie cagoterie de remonter dans le passé, pour noircir l'innocence de la liaison actuelle. Elle est fondée sur la nécessité d'ouvrir son âme à une amie sûre et éprouvée, et qui, dans la division du ministère, est le seul point de réunion. » Il ne faut pas perdre de vue ce mot glissé dans la correspondance de deux hommes célèbres, qui furent sans doute, parmi les amis de la marquise, ceux qui la connurent le mieux. Il éclaire d'une lumière nécessaire toute la fin de la liaison royale.

La date qu'indique Bernis se vérifie exactement par la chronique de la Cour. C'est au début de 1752, c'est-à-dire six ans après l'entrée de madame de Pompadour à Versailles, qu'un sentiment plus calme, déjà préparé par une longue négligence, prend sans retour, chez Louis XV, la place de la passion. Toutefois, ce n'est que beaucoup plus tard qu'on s'aperçoit du changement essentiel survenu dans sa vie, et dont les premiers symptômes remontent au moins à 1750, l'année même de la brillante inauguration du château de Bellevue.

Longtemps les apparences laissent supposer le même état des choses. Quand Bernis parle de « notoriété publique », il croit les gens mieux informés et de moins bonne foi qu'ils ne sont. Quelques personnes des intérieurs savent à quoi s'en tenir sur « l'innocence » des relations du Roi et de la marquise, mais l'opinion prévenue est lente à se détromper. Bernis le reconnaît lui-même, dans ses Mémoires, sous la date de 1755 : « La liaison de madame de Pompadour avec le Roi était

pure et sans danger pour l'un ni pour l'autre ; il ne restait plus que le scandale à éviter. » Les partis qui tiraient profit du scandale refusèrent d'admettre cette métamorphose ou en nièrent la sincérité ; leur calomnie perpétua la réputation de la marquise ; leur jugement affermit le jugement général. Tout s'y prêta : a puissance incontestable qu'elle conservait dans sa situation équivoque, ses dépenses exagérées en des moments difficiles, la malveillance du public irrité. Cependant, la séparation s'était produite, et, si les contemporains purent ignorer l'instant exact, certains faits connus nous le font entrevoir.

Les motifs d'ordre intime, qui amenèrent le détachement du Roi, sont de ceux où le cœur peut ne point participer. La favorite ne ressemblait plus, à trente ans, à la brillante jeune femme qui avait, de sa seule grâce, éclipsé les plus belles ; quelques saisons du terrible surmenage de la Cour étaient venues à bout de charmes fragiles et d'une force, toute nerveuse, que le repos des champs ne renouvelait plus. Elle s'épuisait à cette conquête de chaque instant du maître exigeant et infatigable ; les voyages continuels, les veillées, les soupers, les remèdes excitants, et surtout ces accidents secrets et volontaires dont parlent à mi-voix les antichambres, avaient détruit sa santé, vieilli son corps, et flétri avant l'heure ses traits délicats. Quelquefois encore, les jours où la toux et la fièvre la laissaient en paix, et lorsque l'imprudente saignée rafraîchissait son teint, elle pouvait faire illusion à ses amis, mais non au seul homme qu'elle eût voulu tromper.

Quelque humiliée qu'elle fût, il lui fallait se résoudre et feindre la bonne grâce. Louis XV n'aimait plus, et le vif attachement, qui avait tant étonné, pouvait s'évanouir sans retour, comme on l'avait vu au moins une fois, avec madame de Mailly. Pour des raisons que la maîtresse soupçonnait trop bien, le Roi passait des mois entiers sans lui témoigner ses empressements. C'était une situation bien douteuse et dont madame de Pompadour n'aurait pu conjurer les périls, si elle ne s'y fût dès longtemps préparée.

Par goût de son aimable nature, par une prévision instinctive, elle se faisait peu à peu l'ami du Roi. Compagne de tous ses instants, mêlée à toutes ses habitudes, l'aimant véritablement pour lui-même, elle lui était devenue nécessaire, non seulement parce qu'elle seule avait le secret de le distraire et de l'arracher

à son ennui, mais aussi parce qu'il pouvait lui parler de ses moindres affaires, parce qu'elle connaissait à fond l'entourage, savait le tout de chacun et se montrait toujours d'esprit juste et de bon conseil. Le Roi n'était plus capable de se passer d'elle et prenait son avis, parfois en badinant sur toutes choses. Au reste, elle sacrifiait ses convenances et son repos aux sentiments et aux plaisirs du maître. Elle fût allée jusqu'à la dévotion, si les idées de celui-ci avaient tourné de ce côté : « Son système, que j'avais entrevu depuis

plus que de l'amitié entre le Roi et elle. Aussi se fait-elle faire pour Bellevue une statue que j'ai vue, où elle est représentée en déesse de l'Amitié. » Le marbre chaste de Pigalle remplace, sur son piédestal, une image plus passionnée, et l'on songe à la visite familière que va faire la reine Marie aux jardins de Bellevue et à sa conversation avec un jardinier de la marquise : « Comment se nomme ce bosquet ? dit-elle. — Madame, répond le bonhomme, on l'appelait auparavant le bosquet de l'Amour, et c'est à présent le bosquet de l'Amitié. » La Reine, qui sait comment passent les sentiments des hommes, ne peut s'empêcher de sourire.

Ce rôle nouveau, dont madame de Pompadour entend bien faire valoir toutes les prérogatives, va être joué par elle dans un nouveau décor. Elle quitte l'appartement qu'elle occupait au second étage de Versailles, nid brillant de ses amours, où le Roi met à sa place le duc et la duchesse d'Ayen ; elle descend au rez-de-chaussée, habité seulement par des princes de sang royal, et c'est précisément une partie de l'appartement des Toulouse et des Penthievre qui lui est donnée.

Par une étrange rencontre, il se trouve qu'une maîtresse délaissée de Louis XIV fut logée en ce même lieu. Peut-être Louis XV connaissait-il trop bien l'histoire de son arrière-grand-père pour ignorer en quelle occasion cet honneur fut accordé à madame de Montespan ; c'était au moment même où le Grand Roi, ayant changé de conduite et épousé madame de Maintenon, marquait définitivement sa séparation d'avec l'autre marquise, depuis longtemps négligée. Plus informée ou moins aveuglée, madame de Pompadour se fût instruite de son sort, en cette installation triomphale, et eût hésité à la com-

pter comme un nouveau succès. Le Roi, résolu déjà, sans doute, à renoncer un jour ou l'autre à sa liaison amoureuse, choisissait ainsi le dédommagement magnifique que l'amour disparu laisserait à l'amour-propre.

Le bruit que fit à la Cour ce changement indique l'importance qu'on y attachait. Ce fut le grand événement du mois de janvier 1750 ; et le duc de Luynes note avec soin dans son journal ce qui était dit autour de lui :

« Madame de Pompadour va loger où logent actuellement monsieur et madame de Penthievre.... On va faire des petits cabinets où le Roi ira souper, voilà le projet jusqu'à



Cliché Giraudon.

LE MARQUIS DE MARIGNY, DIRECTEUR GÉNÉRAL DES BATIMENTS DU ROI.
Tableau de TOCQUÉ. (Musée de Versailles.)

plusieurs années, remarquait M. de Croy, était de gagner l'esprit du Roi et, suivant à la lettre madame de Maintenon, de finir par être dévot avec lui. »

La marquise affectait de voir avec confiance se modifier son existence auprès du Roi. Elle annonçait à ses amis, avant même que rien fût certain, un arrangement, dont elle prétendait goûter vivement les charmes. C'était une façon de ménager ses vanités incorrigibles de jolie femme, tout en dissimulant les blessures de son cœur toujours épris. Dès l'hiver de 1751, M. d'Argenson note plusieurs propos qui lui sont apportés de Versailles : « La marquise jure ses grands dieux qu'il n'y a

présent; on n'en dit pas la raison, mais il n'est pas difficile d'en juger. Madame de Pompadour connaît le Roi : elle sait qu'il a de la religion, et que les réflexions qu'il fait, les sermons qu'il entend, peuvent lui donner des remords et des inquiétudes; qu'il l'aime à la vérité de bonne foi, mais que tout cède à des réflexions sérieuses, d'autant plus qu'il y a plus d'habitude que de tempérament, et que, s'il lui arrivait de trouver dans sa famille une compagnie qui s'occupât avec douceur et gaieté de ce qui pourrait l'amuser, peut-être que, n'ayant pas une passion violente à vaincre, il ferait céder son goût présent à son devoir. Elle a remarqué le goût du Roi pour Mesdames; le séjour de Madame Infante dans l'appartement de madame la comtesse de Toulouse a fait connaître encore davantage au Roi la facilité de faire usage de cet appartement, par un petit escalier dérobé qui avait été fait du temps de madame de Montespan; c'est par cet escalier que le Roi descendait souvent chez Madame Infante, avec laquelle il avait de fréquentes conversations. Comme il est vraisemblable que Madame Sophie et Madame Louise ne seront pas longtemps sans revenir de Fontevault, et que cela fera une augmentation de logements, il était aisé de prévoir que le Roi, qui a pris l'habitude de faire revenir, depuis environ quatre mois, Mesdames sans paniers chez lui après souper, et les jours de chasse dans ses Cabinets faire une espèce de retour de chasse, pourrait bien loger Madame [Henriette] et Madame Adélaïde dans cet appartement, et s'accoutumer à y descendre et même à y souper. Voilà précisément ce qu'elle a voulu éviter. »

Seule Madame Henriette s'était mise au travers du désir de la favorite. Elle voulait l'appartement pour elle : « Que la marquise, disait-elle, soit logée en haut ou en bas, le Roi mon père n'y ira pas moins; il faut autant qu'il monte pour redescendre que de descendre pour remonter; au lieu que moi, Dame de France, je ne puis loger en haut, dans les Cabinets. » Si l'on en croit les malveillants, la Reine a pris parti « pour la marquise et contre Mesdames... », étant fort jalouse du crédit de ses enfants ». Madame de Pompadour, qui a peut-être été inquiète, écrit bientôt à une amie, avec l'accent d'un triomphe contenu : « Le Roi m'a donné le logement de monsieur et madame de Penhièvre. Ils passent dans celui de madame la comtesse de Toulouse, qui en garde une petite partie pour venir voir le Roi les soirs. Ils sont tous très contents et moi aussi; c'est par conséquent une chose agréable. Je ne pourrai y être qu'après Fontainebleau, parce qu'il faut l'accommoder. »

Les ouvrages d'accommodement, sur les plans de Gabriel, durèrent toute l'année 1750 et, malgré l'activité que déployèrent les Bâtimens du Roi, comme une partie de leurs menuisiers et de leurs sculpteurs étaient précisément à ce moment prêtés pour Bellevue, on ne put terminer que l'année suivante. Le vieux Tournéhem, dont ce fut une des dernières occupations, ne ménageait rien pour donner

satisfaction au Roi et à sa belle nièce. Mais l'argent commençait à manquer, même dans son service, et les entrepreneurs impayés, endettés, travaillaient difficilement. Pendant tout le voyage de Fontainebleau, la marquise s'inquiétait des retards, harcelait son oncle, dépêchait M. de Gontaut pour visiter les travaux et lui rendre compte du détail : Tournéhem obtenait enfin que « l'impossible » fût fait, et tout était prêt le jour où revenait le Roi. C'était un émerveillement : la marquise entraînait, presque en reine, dans cet appartement nouveau, où s'entassaient des meubles exquis, les soieries de Lyon et les tapisseries de Beauvais, où Verberckt avait sculpté ses plus riches panneaux, où Martin décorait de ses vernis, pour les audiences particulières, ce cabinet de laque rouge qui devait entendre tant de secrets d'État et voir résoudre, en de graves rendez-vous, les plus grandes affaires du royaume.

Désormais, les relations de madame de Pompadour avec la Famille royale deviennent de plus en plus aisées et cordiales. Bien loin de se réserver le Roi, de le « chambrer », comme elle faisait autrefois, elle le réunit volontiers à ses enfants; elle travaille ainsi à se concilier leur influence prochaine et durable. La sincérité de son amour pour le Roi lui permet, d'ailleurs, de partager ses affections. Elle narre avec émotion, dans une lettre d'octobre 1750, le retour des Petites Mesdames, de Fontevault : « Mesdames Sophie et Louise sont arrivées hier ici [à Fontainebleau]. Le Roi a été au-devant d'elles avec M. le Dauphin et Madame Victoire; j'ai eu l'honneur de le suivre. En vérité, rien n'est plus touchant que ces entrevues. La tendresse du Roi pour ses enfants est incroyable et ils y répondent de tout leur cœur. Madame Sophie est presque aussi grande que moi, très bonne, grasse, une belle gorge, bien faite, la peau belle, les yeux aussi, ressemblant au Roi de profil comme deux gouttes d'eau; en face, pas à beaucoup près autant, parce qu'elle a la bouche désagréable; en tout, c'est une belle princesse. Madame Louise est grande comme rien, point formée, les traits plutôt mal que bien, avec cela une physionomie fine qui plaît beaucoup plus que si elle était belle. Nous avons tous été présentés aujourd'hui. »

Les événements de la Famille royale, les grossesses, les naissances, les maladies, touchent la marquise comme s'il s'agissait des siens : « Nous allons vendredi à Compiègne pour six semaines, écrit-elle en juin 1751; nous laissons là Madame la Dauphine en très bonne santé et un enfant très remuant, Dieu veuille qu'il arrive à bien et garçon. Je vous assure, et vous le croirez sans peine, que je sèche de ne voir que des filles. Celle que nous avons se porte bien à présent, mais elle nous aurait fait mourir, si c'eût été un garçon. » Lorsque naît ce duc de Bourgogne tant désiré, écoutons encore ce récit : « Vous pouvez jugez de ma joie par mon attachement pour le Roi. J'en ai été si saisie, que je me

suis évanouie dans l'antichambre de Madame la Dauphine. Heureusement on m'a poussée derrière un rideau, et je n'ai eu de témoins que madame de Villars et madame d'Estrades. Madame la Dauphine se porte à ravir. M. le duc de Bourgogne aussi. Je l'ai vu hier; il a les yeux de son grand-père, ce n'est pas maladroït à lui. » La marquise part aussitôt pour Crécy, avec le Roi, marier les filles dans ses villages, pour fêter la joyeuse naissance du petit prince.

Il n'y a rien, dans ces effusions, qui ne soit parfaitement naturel. C'est sur un ton semblable qu'en de pareilles circonstances s'émouvait tout ce qui approche le Roi; à plus forte raison doit-on le rencontrer chez une femme qui n'est pas loin de se considérer comme de la famille. Dans les petits voyages, elle est attentive maintenant à mettre toujours auprès du Roi quelqu'une de Mesdames. Il ne tiendrait qu'à la Reine d'y prendre part; mais elle est devenue très casanière et a perdu le goût de ces déplacements, d'où, pendant un temps, elle a beaucoup souffert d'être exclue. Elle y paraît cependant, quelquefois, et c'est une occasion pour elle de voir ses enfants davantage, avec une liberté que les usages de Versailles ne comportent pas.

M. de Croy notera ces changements et dira plus d'une fois combien la vie est devenue plus facile pour tous. A Choisy, par exemple, il remarquera l'attitude du Dauphin : « Au lieu de traiter durement, comme à l'ordinaire, madame de Pompadour, il l'accueillit très gracieusement, ce voyage-là... Le lendemain, Mesdames toutes cinq, et huit de leurs dames, arrivèrent pour dîner à Choisy, et y couchèrent. La marquise y ayant ainsi attiré depuis deux ans la Famille royale et les gagnant par beaucoup d'attentions et de respects, avait tâché de gagner leur confiance et était bien avec eux tous, et même fort bien avec la Reine, de sorte qu'il ne manquait rien à sa gloire et à son crédit dans son espèce. Elle était là, à Choisy, à cinq lieues d'Étioles, où elle avait été longtemps à ne pas devoir espérer de jouer un tel rôle. »

Un peu plus tard, un voyage à la Muette, où le souper fut des plus brillants, avec toutes les dames de Mesdames à la table du Roi, sera le sujet d'un piquant tableau : « M. le Dauphin y était; Mesdames y vinrent, et je vis très bien toute la Famille royale tout ce jour-là. Elle venait à tous les voyages, depuis que la marquise les y avait mis, et le soir, comme elle sortit de table pour une migraine, je les vis tous, l'un après l'autre, venir lui demander avec empressement de ses nouvelles. Aussi les faisait-elle bien traiter par le Roi, et se conduisait-elle de manière que toute la Famille royale, sans en excepter la Reine, en paraissait fort contente. » Les courtisans trouvaient à ces arrangements « une aisance infinie »; madame de Pompadour en tirait une sécurité plus grande, et se croyait pardonnée de ces enfants à qui elle se flattait de ramener leur père.

L'année 1751 vit les changements décisifs

qui transformèrent le fond même de la vie royale. Quelque tranquillité qu'elle affectât, grâce à sa parfaite maîtrise d'elle-même, la marquise n'accepta pas sans de grandes inquiétudes les avantages et les risques de l'amitié pure. L'amour et l'ambition, si singulièrement mêlés dans son âme, s'y livrèrent des combats ignorés, car elle dut songer bien des fois que sa situation, consolidée seulement en apparence, aurait tout à craindre des rivalités probables que les passions du Roi pouvaient lui ménager. Mais les événements décidèrent de sa destinée, et Louis XV subit alors une crise religieuse qui ne fut pas étrangère à sa détermination.

Il y eut, cette année-là, le jubilé, temps où les fidèles puisent plus largement au trésor des grâces spirituelles, en échange de la contrition, de la pénitence et de l'usage des sacrements ; c'est alors que les grands pécheurs, les chrétiens qui ont attristé leurs frères par le mauvais exemple public, sont appelés spécialement à la réparation. Le Roi voudrait-il être du nombre des réconciliés, et gagnerait-il son jubilé ? Ce fut une sérieuse question qui préoccupa les esprits.

Les choses de la religion avaient conservé à la Cour leur importance ; les ministres de l'Église s'opposaient constamment à la corruption des mœurs et dénonçaient la contradiction qui s'établissait trop souvent entre le secret des âmes et les pratiques extérieures toujours observées. Le P. Griffet, jésuite, prêcha à la Cour, pendant le carême qui précéda l'ouverture du jubilé, et retrouva, pour tonner contre les vices à la mode, les accents du P. Bourdaloue. On remarquait l'assiduité du Roi à ses sermons, qui avaient lieu deux fois par semaine : pour n'en point manquer, il avait changé les jours de chaise ; il ne déjeunait même plus de Versailles, et ne se permettait que de rares diners-soupers à la Muette ou à Bellevue.

Les âmes pieuses, qui étaient nombreuses dans la Famille royale, se réjouissaient d'avance, et les Jésuites, déjà fiers de cette conversion illustre préparée par l'éloquence d'un des leurs, faisaient dire des messes quotidiennes dans leurs trois maisons de Paris, pour achever l'œuvre. L'opinion sur ce point était avec eux, ainsi que d'Argenson en convient : « Certes la dévotion du Roi rendrait la Cour plus triste, mais cela profiterait beaucoup au bien public, car les dévots sont économes, et l'économie pourrait seule aujourd'hui sauver le royaume. »

La marquise se trouvait dans une incertitude cruelle. Elle annonçait qu'elle gagnerait son jubilé, s'il le fallait, en même temps que le Roi, et que rien ne s'y opposait, puisqu'il n'existait plus entre eux que de l'amitié. La question cependant n'était pas aussi simple. Leur liaison, quoique transformée ou prête à l'être, n'en laissait pas moins subsister, aux yeux chrétiens, tout le scandale. Si le Roi se décidait à retourner à la régularité chrétienne, un confesseur peu accommodant pouvait exiger que la complice de l'adultère fût renvoyée publiquement, ainsi qu'elle avait été prise.

Madame de Pompadour, qui tirait toute sa morale des conversations des philosophes, jugeait intolérable l'intransigeance de ces gens d'Église ; elle ne comprenait pas qu'on vît dans sa présence un obstacle au salut du roi et un médiocre exemple pour les mœurs de la nation. Le sermon classique du P. Griffet sur le thème de l'adultère lui semblait l'inconvenante sortie d'un religieux échauffé ; et la doctrine de la sainteté du mariage ne représentait à ses yeux qu'une de ces mœuries de fanatiques, dont on s'était toujours moqué autour d'elle. Elle ne professait aucune hostilité contre les Jésuites, qu'elle croyait respectueux envers le Roi, alors qu'elle s'irritait de l'opposition parlementaire, presque entièrement janséniste. Elle avait eu, ainsi que son père, des relations cordiales avec le P. de la Tour, l'ami de Voltaire. Ne fût-ce que pour plaire à la Reine, qui aimait beaucoup les Pères, elle leur avait fait faire des avances, dès ses premières années de séjour à Versailles ; Bernis, qui en témoigne, se porte garant qu'elles furent toujours repoussées. La marquise cherchait à présent, sans y réussir, le moyen d'apaiser ces hommes intraitables, qui semblaient tenir en leurs mains la conscience royale.

Le Roi était assailli de tous côtés. S'il ne tenait plus à ce qui d'abord l'avait attaché à la marquise, elle lui restait assez agréable pour qu'il fit difficulté à se séparer d'elle. C'est évidemment de cette époque que datent les premières consultations qu'il demanda en Sorbonne et jusqu'à Rome, et dont il parla, peu de temps après, à M. de Bernis. Celui-ci, revenu de son ambassade à Venise, inspirait confiance à Louis XV par la discrétion de son caractère et son attachement de gentilhomme ; nous savons par lui ce que fut l'action des confesseurs : « Ses confesseurs jésuites, dit-il, qu'on accuse de morale relâchée, n'admettaient aucun tempérament ; ils ne croyaient pas que le scandale put être réparé autrement que par l'éloignement de la marquise. Si quelques-uns de leurs ennemis lisaient ceci, ils ne manqueraient pas d'expliquer ce rigorisme par la certitude que ces Pères avaient d'être protégés par M. le Dauphin, protection plus sûre et plus honorable pour eux que celle d'une favorite. Quoi qu'il en soit, il est certain que, s'ils avaient été plus relâchés, ils pouvaient avec adresse conserver M. le Dauphin et se ménager la marquise. » Celle-ci vit bientôt qu'il n'y avait rien à obtenir d'eux. Ce qui pouvait lui arriver de plus heureux, si le Roi voulait gagner son jubilé, était qu'il consentît à l'éloigner pour un temps, sauf à reprendre avec elle, plus tard, des rapports d'amitié clairement établis aux yeux du public ; mais cela même était fort grave, car, avec le caractère du Roi, qui parlait, courait le risque de n'être jamais rappelé.

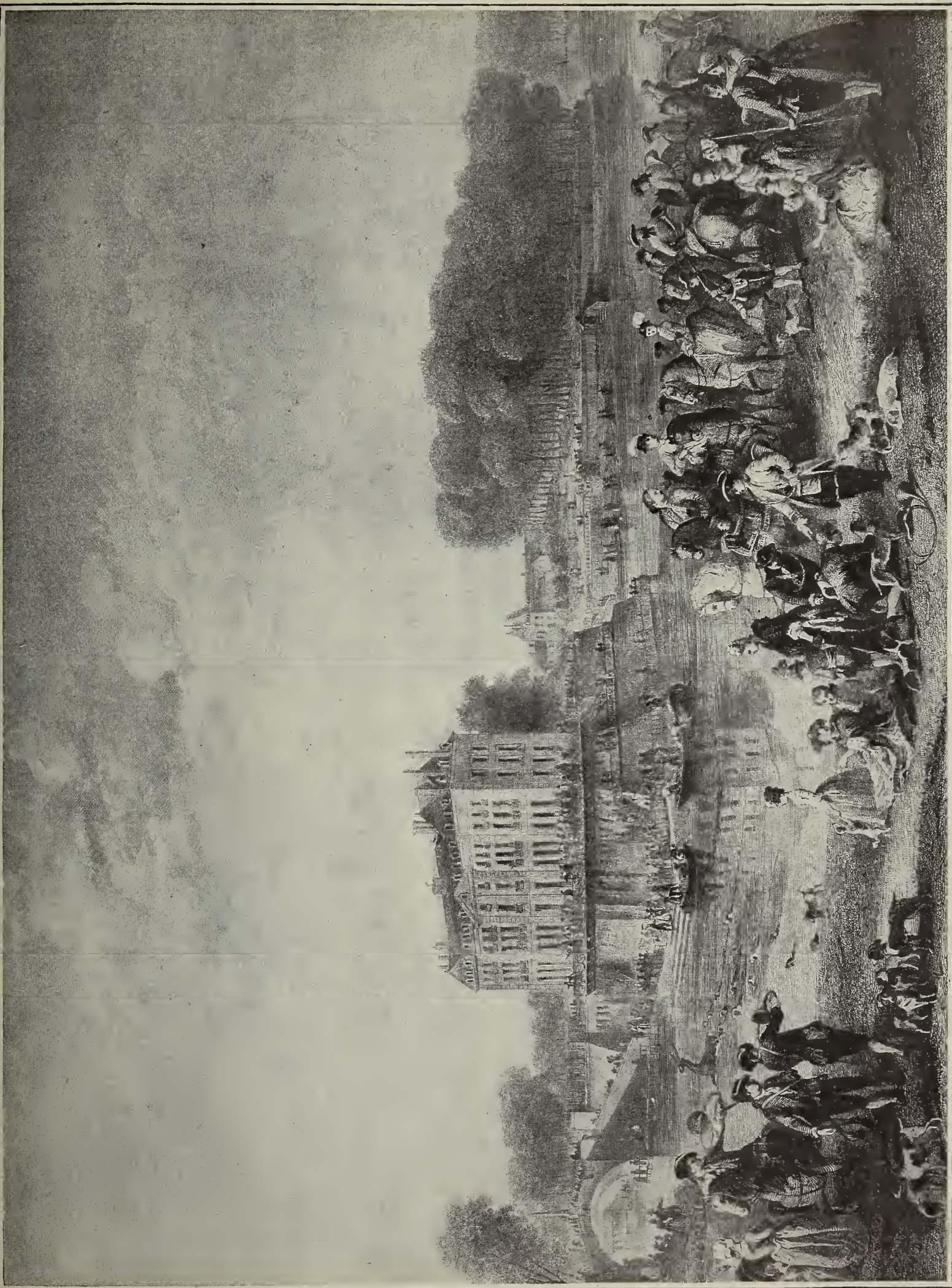
On suit, sur le visage de madame de Pompadour, les progrès de l'anxiété qui la ronge ; elle est malade, dit-on, de la « fièvre de jubilé ». Le ministre Machault étudie avec elle des subterfuges, pour empêcher le Roi de participer aux exercices. Elle voudrait arran-

ger un voyage en Provence, qui conviendrait fort à son dessein. L'envoyé du roi de Prusse raconte ses expédients, pour divertir son maître : « Elle trouvera le moyen que la publication du jubilé ne se fasse point par tout le royaume en même temps, mais seulement par diocèses, afin que, lorsqu'il se fera à Paris et à Versailles, le roi de France soit à Compiègne, où il n'aura point encore été publié, et que, lorsqu'il le sera dans ce dernier endroit, le roi de France se trouve être de retour à Versailles, où le jubilé aura déjà été fait. »

On croirait, à ces récits, que la favorite ignore à la fois les règlements ecclésiastiques et les dispositions du Roi. Bernis est ici un témoin important : « Le Roi, écrivait-il, a de la religion ; il n'a jamais voulu suivre, pour sa conduite chrétienne, que les avis les plus sévères : il a mieux aimé s'abstenir des sacrements que de les profaner. C'est une justice que j'ai été à portée, plus que personne, de lui rendre. Son goût pour les femmes l'a emporté sur son amour pour la religion ; mais il n'a jamais étouffé le respect dont il est pénétré pour elle. » L'hypocrisie religieuse est un jeu de « philosophes », non de croyants. Voltaire est homme à faire ses Pâques ; son élève d'Étioles est disposée à se livrer à la dévotion, par intérêt, et déjà ses jolies mains tiennent correctement, aux grands offices, son livre d'heures décoré par Boucher. Toutefois, comme l'intelligence seule n'y suffit pas, elle ne saurait comprendre les troubles de conscience du Roi. Même avili par les passions, l'honneur et la loyauté religieuse l'eussent gardé de se prêter aux équivoques arrangements de la marquise.

Louis XV est, d'ailleurs, plus préoccupé du scandale qu'il donne que du danger que court son âme, car il se croit certain de son salut. Il fit un jour l'aveu à M. de Choiseul d'une étrange tradition mal comprise, inculquée à son enfance : il se figurait que les mérites de Saint-Louis s'étendaient sur tous ses descendants, et que nul des rois de la race ne pouvait être damné, pourvu qu'il ne se permit ni injustice envers ses sujets, ni dureté envers les petites gens.

Tandis que les perplexités du jubilé durent encore, survient un événement qui ne doit pas laisser le Roi indifférent. Madame de Mailly, qui l'a tant et si longtemps aimé, meurt à Paris, dans la retraite pénitente où elle vivait depuis sa disgrâce. Elle est restée pauvre et a payé toutes ses dettes sur ses épargnes, sans jamais rien demander à celui dont elle n'a voulu que le cœur. Pour achever de s'humilier, elle a désiré être enterrée avec la croix de bois des indigents. Tout le monde est frappé du contraste offert par la maîtresse du jour, brillante, dépensière, enivrée de vanité et d'adulations ; on suppose que la fin de madame de Mailly inspirera au Roi des réflexions salutaires. Il semble qu'il soit ému, en effet, mais surtout du souvenir des années lointaines, et plus encore de ce que l'âge de la défunte était le sien et que la mort atteint aussi les rois.



CHASSE DU DUC DE CONTI. — LE CERF PRIS DEVANT LE CHATEAU DE L'ISLE-ADAM. — Gravure de GUESNU, d'après le tableau d'OLIVIER. (Musée de Versailles)

Madame de Pompadour écrit à une amie : « La mort de madame de Mailly a fait de la peine au Roi ; j'en suis fâchée aussi ; je l'ai toujours plainte, elle était malheureuse. Elle fait le petit Vintimille son légataire. » L'intérêt de la marquise est de distraire le Roi de cette peine, comme de ses scrupules religieux. Elle multiplie les dissipation et les affaires, les comédies à Bellevue, les projets de mariages à la Cour. On va passer six jours à Crécy, où les tables de jeu sont dressées du matin au soir et où l'on perd beaucoup d'argent. Il y a des « voyages » à Marly, à Choisy, à Compiègne, à Trianon, où se construisent des serres immenses et un délicieux pavillon pour aller dîner. « Ne nous en plaignons pas, note un observateur ironique ; louons-les, ces voyages, au contraire. Rien de si utile à la santé du Roi que ces déplacements, sans quoi la bile et l'humeur le rendraient malade ; madame de Pompadour est le premier médecin du Roi et y veille, mais mauvais médecin de la bourse. »

Elle ne veille pas seulement aux plaisirs du Roi ; elle commence à se mêler aux préoccupations plus hautes de son métier de monarque. C'est le temps où elle se fait initier à la politique générale du royaume ; c'est aussi celui où elle étudie avec le plus d'ardeur la transformation et les embellissements de Paris, et cet établissement définitif de l'École militaire, dont l'organisation, longuement préparée par elle entre le Roi et Paris-Duverney, doit être une des gloires du règne.

La dévorante activité de la marquise sert son plus cher désir. Les jours dangereux s'achèvent, et le temps du jubilé passe. Les stations ont été extrêmement suivies dans la Capitale ; on n'a jamais admiré un concours aussi édifiant de carrosses à Notre-Dame, et un aussi grand nombre de dames de la Cour en dévotion. Barbier croit que « l'intérieur » n'est pas toujours sincère : « Il semblerait qu'il y aurait une affectation de tous les gens de qualité dans ce jubilé, par rapport à la circonstance où se trouve le maître. » Quoi qu'il en soit, le Roi n'y a pris aucune part ; les dévots sont consternés. La clôture est célébrée solennellement à Notre-Dame, par l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, le 29 décembre. Madame de Pompadour est enfin hors de souci. C'est le cœur tranquille qu'elle offre au Roi une grande fête à Bellevue, en l'honneur de la naissance de son premier petit-fils, le duc de Bourgogne. Le merveilleux feu d'artifice qu'elle fait tirer sur sa terrasse, et qu'on voit de Paris, semble insulter à la misère générale, à la cherté du pain, à la difficulté de vivre. Peu lui importe que le Roi, allant à Paris avec la Reine pour rendre grâces à Notre-Dame, ne soit point acclamé par ses sujets. Ce caprice des Parisiens, qu'elle croit tout passager, compte pour peu de chose auprès du péril qu'elle a couru. De ses grandes craintes, il lui reste surtout une rancune, destinée à grandir, contre les Jésuites.

A ce ressentiment, qui aura un jour des

conséquences politiques, nous devons la plus curieuse des confidences. Dans une note secrète, écrite pour le Pape, où la marquise justifiera plus tard sa conduite et cherchera à attribuer aux Jésuites la responsabilité des derniers dérèglements de Louis XV, elle traitera elle-même le délicat sujet de ses rapports avec le Roi, fixera les dates et indiquera les nuances. On y remarque l'insistance de cette grande coquette à prétendre que c'est elle qui a pris l'initiative de la séparation ; même auprès du Saint-Père, à qui ce détail importe peu, elle veut sauvegarder sa vanité :

« Au commencement de 1752, déterminé, par des motifs dont il est inutile de rendre compte, à ne conserver pour le Roi que des sentiments de la reconnaissance et de l'attachement le plus pur, je le déclarai à Sa Majesté, en la suppliant de faire consulter les docteurs de Sorbonne, et d'écrire à son confesseur pour qu'il en consultât d'autres, afin de trouver les moyens de me laisser auprès de sa personne, puisqu'il le désirait, sans être exposée au soupçon d'une faiblesse que je n'avais plus. Le Roi, connaissant mon caractère, sentit qu'il n'y avait pas de retour à espérer de ma part et se prêta à ce que je désirais. Il fit consulter des docteurs, et écrivit au P. Pérusseau, lequel lui demanda une séparation totale. Le roi lui répondit qu'il n'était nullement dans le cas d'y consentir ; que ce n'était pas pour lui qu'il désirait un arrangement qui ne laissât pas de soupçon au public, mais pour ma propre satisfaction ; que j'étais nécessaire au bonheur de sa vie, au bien de ses affaires ; que j'étais la seule qui osât lui dire la vérité si utile aux rois, etc. Le bon Père espéra en ce moment qu'il se rendrait maître de l'esprit du Roi et répéta toujours la même chose. Les docteurs firent des réponses sur lesquelles il aurait été possible de s'arranger, si les Jésuites y avaient consenti... »

Il faut voir dans ce récit féminin l'habile développement d'une thèse partielle, où la couleur des faits anciens se trouve naturellement changée. Madame de Pompadour était peut-être de bonne foi en les racontant de cette manière. Elle gardait de l'épreuve traversée une sourde terreur, dont elle redoutait toujours le retour. Pour la seconde fois elle s'était heurtée à une puissance mal connue d'elle, l'Église, et dans un moment plus difficile qu'aux premiers jours de sa passion.

Les mois qui suivent le jubilé, où les impressions du Roi ont été si vives et si près de la conversion, les renouvellent plus fortement. Deux circonstances poignantes pour un cœur de père lui semblent un avertissement du Ciel. Le 10 février 1752, sa fille préférée, Madame Henriette, la plus intéressante après Madame Infante, celle avec qui il causait le plus volontiers, meurt à Versailles en quelques jours, enlevée par une fièvre putride ; les images de deuil, dont son esprit morose aime à se repaître, passent une fois de plus devant ses yeux ; et ce chagrin est à peine éloigné que le Dauphin, atteint de la petite vérole, donne à son tour de graves inquiétudes. Deux semaines

s'écoulent au milieu des larmes et des prières anxieuses de la famille ; enfin, le prince, tendrement soigné par Marie-Josèphe, échappe à une mort attendue, qui déjà avait jeté dans le royaume l'émotion d'un désastre public.

Jamais on n'a vu le Roi si agité, la mine si sombre, la parole si rare. Mais, après de telles crises, il semble que chez lui le besoin de s'étonner l'emporte. Au reste, le choix de conduite qu'il a fait, dans le temps décisif des conversions, doit donner ses fruits naturels. Les théologiens ont beau jeu à constater ici les suites communes de l'endurcissement volontaire et du refus d'obéissance à la Grâce. Les faits que dévoile à ce moment la chronique secrète de Versailles leur donnent raison. Dates et coïncidences permettent seules d'explorer les mystères de cette âme, que ne révèlent en rien les dehors majestueux ou charmants. La vérité est que le Roi est saisi plus violemment qu'il ne l'a encore été par la vie sensuelle, et qu'en peu de temps il roule à la véritable débauche, à l'abîme d'où l'on ne remonte guère.

La liaison du Roi avec la marquise donnait à sa conduite une certaine retenue ; mais la satiété, qui a rendu facile le détachement, lui a inspiré depuis longtemps d'autres recherches. La corruption de l'entourage et le dévouement intéressé des subalternes l'y ont servi. Il y a maintenant, au Château même, à côté de l'appartement de Lebel, un logement de deux pièces, où le premier valet de chambre amène de temps en temps, pour son maître, de petites beautés de Paris. Le nom qu'on donne à cet endroit fait entendre ce qui s'y passe ; c'est le « trébuchet ». Celles qui plaisent sont gardées quelque temps, dans une maison de Versailles, puis renvoyées avec une dot et mariées en province, pour faire souche d'honnêtes gens. Tout ce service est discret, ignoble et décent.

Le pavillon écarté, où le Roi se rend sans être reconnu, est situé dans le quartier du Parc-aux-Cerfs. Il est, à vrai dire, fort petit et ne peut abriter qu'une ou peut-être deux pensionnaires ; si la vertu doit s'en indigner, il n'y a pourtant rien là qui soit monstrueux, ni même hors des habitudes de l'époque, sauf que le Roi, qui ne regarde pas à ses signatures, y dépense quelquefois plus qu'un financier. Mais tout ce qui touche aux personnes royales offre rapidement prétexte à la légende : ces basses joies de libertin seront, pour l'imagination populaire, des folies luxurieuses ; la petite maison à un étage, où le Roi se glisse furtivement par une porte de jardin, deviendra l'affreux théâtre d'orgies dignes de Tibère, et la Révolution, dans ses pamphlets, brochant sur des récits vagues et des témoignages douteux, grossira à l'infini la liste des « victimes » et le budget de l'infamie.

La France est en droit de se plaindre qu'on gaspille sans gloire le temps, les forces, la lucidité d'esprit de son Roi. Mais cette nouvelle existence ne menace en rien la situation de la marquise. Le Roi a pris un genre de vie qui l'encanaille ; elle le sait, en souffrir et

s'en accommode. Elle a choisi seulement, auprès du maître, l'attitude la plus avisée, celle de ne point ignorer. Pour scabreux qu'il nous semble, son rôle reste fort loin de l'infâme intervention qu'on lui a prêtée. On a parlé de complaisances viles, où achevait de se souiller le dernier orgueil de la femme; c'est même là le grief sans merci que lui font certaines gens, disposés par ailleurs à tout pardonner. Il faut donc dire une fois que les traditions authentiques, les seules qui comptent, ne permettent pas de l'accabler.

L'unique fait qui soit établi, et que raconte madame du Haussat, n'est point contre la marquise. Alors que, depuis longtemps, les amants d'autrefois ne sont plus que des amis, elle est venue en aide, sur la demande du Roi, à une jeune mère qui avait besoin de soins charitables et réclamait une garde-malade discrète et dévouée. Tout s'est traité devant la femme de chambre choisie pour cette mission. « Comment trouvez-vous mon rôle? lui demande sa maîtresse. — D'une femme supérieure, répond l'autre, et d'une excellente amie. » Y eut-il d'autres circonstances où le Roi fit appel à cette amitié si rare? Rien ne le contredit; rien non plus ne l'indique, sauf le besoin que semble avoir toujours eu Louis XV d'une oreille docile et d'un écho complaisant. Cet homme si secret ne pouvait se passer de se raconter à une femme; il avait la manie « de débonder sa mémoire et son cœur »; il lui fallait « des roseaux comme à Midas, pour aller dire ce qu'il ne pouvait taire »; et ce que la bonne comtesse de Toulouse recevait de lui dans son jeune temps, il l'apportait maintenant, après ses quarante ans sonnés, à celle qui ne prétendait plus qu'à sa confiance.

La meilleure ressource qui restera à madame de Pompadour, contre les manœuvres qui cherchent à la supplanter, sera encore cette habitude du Roi. Sa nouvelle amie, madame de Mirepoix, lui disait : « C'est votre escalier que le Roi aime; il est habitué à le monter et à le descendre. Mais, s'il trouvait une autre femme à qui il parlerait de sa chasse et de ses affaires, cela lui serait égal au bout de trois jours. » Les pensionnaires qui passeront au Parc-aux-Cerfs ne l'inquiètent point : « C'est à son cœur que j'en veux ! s'écrie-t-elle. Toutes ces petites filles qui n'ont point d'éducation ne me l'enlèveront pas. Je ne serais pas aussi tranquille, si je voyais quelque jolie femme de la Cour ou de la Ville tenter sa conquête. »

Un instant, mademoiselle Murphy lui donna du souci; l'intrigue se prolongeait, devenait publique, et il était certain que le goût du Roi pour cette ingénue dépassait la coutume. Au mois de mai 1755, M. de Croy notait assez naïvement, en les mettant à peu près au même rang, deux grandes nouvelles de jour. La première annonçait « la catastrophe du Parlement, qui était enfin parvenu à se faire exiler par tout le royaume », pour son refus d'obéissance; l'autre se rapportait aux amours clandestines du Roi : « La jolie fille

que l'on prétendait que le peintre Boucher (qui avait souvent de beaux modèles) avait, dit-on, procurée au Roi, prenait, à ce que l'on croyait, du crédit aux dépens de celui de la marquise, qui s'en apercevait et en avait été incommodée... On la disait en danger. Peut-être tout cela était-il bien peu certain, le vrai de pareilles nouvelles n'étant pas aisé à savoir. »

La folâtre Murphy n'était point faite pour remplacer la marquise; ses origines, son éducation, son caractère s'y opposaient. Mais des heures plus périlleuses ne tarderont pas à venir. Les cercles de la Cour qui ont toujours eu l'espoir de donner une favorite au Roi se remettent à intriguer. Il leur semble plus facile de renverser l'amie qu'autrefois la maîtresse. Madame d'Estrades, que l'ambition a piquée, qui veut être à son tour femme importante et avoir ses créatures, a lié partie avec le comte d'Argenson et prête secrètement à la haine du ministre les armes recueillies dans une longue intimité. On cherche à ébranler la confiance du Roi, en même temps qu'on réveille ses sens blasés. D'autres grandes dames vont apparaître en rivales redoutables, et c'est contre elles que devra lutter madame de Pompadour, pendant toute la fin de son existence. Pour maintenir sa situation et son autorité, et aussi pour garder une affection qui est la raison même de sa vie, elle se défendra, en femme passionnée, sans pitié et sans scrupule.

Afin de livrer ces dernières batailles et d'être mieux assurée d'y triompher, il faut qu'elle soit l'égale des plus puissantes; aussi n'est-ce pas seulement par orgueil, et soit de vanité qu'augmentent l'âge, qu'elle a voulu et réclamer les honneurs de duchesse. L'année même où les liens sensuels ont été pour jamais détachés, cette satisfaction suprême lui sera accordée.

La Cour est allée à Fontainebleau se reposer des émotions causées par la maladie du Dauphin et recevoir Madame Infante, qui revient en France voir son père, à l'occasion du deuil de sa sœur. Madame de Pompadour a pris de ces inquiétudes et de ces agitations la part qu'on devine, sans perdre un instant de vue son grand projet. Le moment est venu de faire consacrer par le Roi sa fonction nouvelle. C'est l'amitié seule qu'elle invoque, pour garder dans son entourage le place qu'elle y occupe. Afin de rehausser le prestige de ce rôle, elle obtient la faveur qu'il ne saurait refuser à la plus chère et à la plus indispensable des amies.

Le secrétaire d'État, comte de Saint-Florentin, apporte chez elle le brevet, en brève et noble forme, qui comble ses vœux :

« Aujourd'hui, 12 octobre 1752, le Roi étant à Fontainebleau, voulant donner des marques de considération particulière et de l'estime que Sa Majesté fait de la personne de la dame marquise de Pompadour, en lui accordant un rang qui la distingue des autres dames de la Cour, Sa Majesté veut qu'elle jouisse pendant sa vie des mêmes honneurs,

rangs et préséances, et autres avantages dont les duchesses jouissent, m'ayant Sa Majesté commandé d'en expédier le présent brevet, qu'elle a pour témoignage de sa volonté signé de sa main et fait contresigner par moi, conseiller secrétaire d'État et de ses commandements et finances, commandeur de ses ordres. »

En cette cour, que rien des caprices du Roi ne surprenait plus, il y eut cependant quelques malaises. De vieilles gens, qui n'étaient pas du secret de madame de Pompadour, s'étonnèrent de la hardiesse heureuse d'une femme dont le mari vivait à Paris, fermier général, et qui n'avait été d'abord qu'une favorite d'aventure. Le mardi 17, le bruit se répandit à Fontainebleau que la nouvelle duchesse prendrait son tabouret à six heures. « Ce tabouret, écrit le duc de Luynes, a été pris à six heures et un quart. Madame la princesse de Conti menait; mesdames d'Estrades et de Choiseul suivaient. » Le cérémonial a été le même que pour la présentation à la Cour; madame de Pompadour est allée d'abord chez le Roi, puis chez la Reine, le Dauphin, la Dauphine et chez Mesdames. Le duc de Luynes n'insiste pas; « ce tabouret », ces « honneurs du Louvre », attristent son âme et déconcertent son esprit de tradition. On prétend que le Dauphin, de fort méchante humeur ce jour-là, a répondu aux révérences par une grimace. Au reste, la chronique n'a recueilli aucun détail.

La fille du commis Poisson vient de s'élever d'un degré encore. Les notaires désormais la nomment dans leurs actes : « Très haute et très puissante Dame, duchesse marquise de Pompadour ». Duchesse à brevet, elle a droit aux mêmes distinctions que les femmes des ducs et pairs; elle jouit de prérogatives que ne possèdent point toujours celles des grands officiers de la Couronne. Elle est assise au grand couvert du Roi, et chez la Reine, chez le Dauphin, chez les filles de France, à la toilette, aux audiences, cercles et dîners. Ce pliant, qui lui est apporté partout, devient un fauteuil chez les princesses du sang, qui lui doivent en outre de la reconduire. Elle couvre de la housse d'écarlate l'impériale de ses carrosses, admis à pénétrer dans la cour du Louvre et dans toutes les cours intérieures des maisons royales. C'est que le « tabouret » n'est pas une vaine gloriole de Versailles, mais la consécration la plus rare dont le roi de France puisse honorer les services d'une sujette et les mérites d'une grande dame.

Ainsi s'acheminait vers sa carrière politique celle qui avait su briller dans les situations les plus diverses, tirer parti des plus difficiles et de se préparer aux plus grandes. Pendant douze ans encore, elle allait se maintenir à la Cour, se rendre nécessaire à tous, conserver, à force de volonté, la première place. On peut se demander si cette fortune extraordinaire, qui mit en ses mains le gouvernement de la France, apporta une pleine compensation à certains désenchantements secrets de

la marquise. Certes, l'amitié du Roi ne lui manquera jamais, celle du moins que peut donner cette âme égoïste et singulière; les larmes dont il accompagnera son cercueil, montreront qu'il l'a sentie jusqu'à la fin le plus sûr et le plus fidèle des compagnons

de sa vie. Mais les joies de l'amour partagé, la santé, la jeunesse avaient été courtes pour madame de Pompadour, et rien, au plus vil de ses triomphes, ne valut sans doute, à ses yeux, les enivrements de l'année de Fontenoy.

Les femmes pourraient nous dire si les

plus hautes vanités satisfaites consolent de n'être plus aimées, alors qu'elles aiment encore. C'est un problème que les contemporains de la marquise n'ont pas songé à résoudre, et qui sans doute n'importe pas à l'histoire.

FIN

PIERRE DE NOLHAC.

Fils du duc de Reichstadt

Par Frédéric MASSON, de l'Académie française.

De la légende du duc de Reichstadt, telle qu'elle est écrite, telle qu'elle demeurera populaire, rien à retenir pour l'histoire. A dater du jour où, après Mme de Montesquiou, après Mme Soufflot, Mme Marchand, la dernière Française qui restât près de lui, fut chassée de Vienne, l'on ne sait rien de l'enfant qui avait été le roi de Rome.

Du 15 novembre 1815 au 22 juillet 1852, il n'a été permis qu'à un Français de l'approcher, c'a été à Marmont. Et quelles sont les paroles que Marmont met en sa bouche? « Il y'a des hommes d'honneur et des hommes de conscience; vous, maréchal, vous fûtes et tout à la fois un homme de conscience et un homme d'honneur! » Certes, on n'avait guère appris d'histoire au fils de Napoléon pour qu'ainsi, en l'audace de son ignorance, il s'inscrivit en faux contre l'arrêt prononcé dans la proclamation du golfe Jouan, l'arrêt que la postérité a pleinement ratifié, car elle connaît les mobiles habituels du duc de Raguse, ce que Louis XVIII a payé les voyages à Gand, Charles X la prétendue défense des Tuileries, et l'Autriche la capitulation d'Essonnes.

Si ces mots ont été prononcés, quels sentiments avaient donc inspirés à leur élève, à l'égard de son père, ses précepteurs autrichiens? Si le duc de Reichstadt a pu dire au traître avéré et patent, à l'homme qui a livré la France et l'Empereur, au maréchal qui a vendu son corps d'armée argent comptant, à l'homme que Napoléon a flétri au fer rouge: « Vous fûtes toujours et tout à la fois un homme de conscience et un homme d'honneur », il a fallu que les individus qui ont été chargés de l'instruire, eussent élevé entre la réalité et lui la muraille la plus épaisse et la plus sourde, de façon que tout bruit du dehors a été étouffé, toute vision claire obscurcie, toute notion juste supprimée. A eux seuls, ces mots infirment toutes les légendes: ils ne peuvent avoir été dictés que par deux motifs: une ignorance, qui a permis à Marmont de présenter impunément le faux pour le vrai — et, en ce cas, quel a été le rôle des

maîtres? — ou une transformation de l'histoire ayant pour but de faire condamner le père par le fils — et quelle confiance alors prendre en ces mêmes précepteurs racontant les tendresses du duc de Reichstadt pour Napoléon? Il est clair que chaque nation a une façon différente d'envisager l'histoire, selon le rôle qu'elle y a joué, et que, aux Autrichiens, la capitulation d'Essonnes a pu paraître une victoire — la cavalerie de Saint-Georges y ayant fait des charges brillantes; mais de là à présenter comme type d'honneur l'homme dont on paye encore la défection à raison de 50.000 francs par année, peut-être y a-t-il une différence. Le mieux qu'on puisse espérer, c'est que le duc de Raguse a menti une fois de plus, mais alors c'est récuser le seul témoin français qui ait approché le duc de Reichstadt, depuis novembre 1815.

La dernière fois, en réalité, qu'on ait de lui une vision réelle, sincère, honnête, c'est au départ de Mme Soufflot. Mme Soufflot a été sa berceuse aux Tuileries; elle l'a suivi à Vienne où elle a mené sa fille Fanny. A mesure que les autres Françaises étaient écartées, ses fonctions sont devenues plus intimes, l'ont approchée davantage du prince. Fanny a été son unique compagne, sa petite amie. Il s'est attaché à elle de toutes les forces, de toute la tendresse de son petit cœur. Elle part maintenant; l'ordre en a été donné. Et, au moment où elle va monter en voiture, il lui apporte tout ce qu'il a, tout ce qu'il possède, tous ses trésors: son petit fusil, son poignard, sa giberne, son hochet de corail et d'or, ses jouets, tous ses jouets que, de ses bras menus, il tire jusqu'à elle; tout ce qu'il aime, tout ce dont il s'amusa jadis avec elle; qu'elle prenne tout! qu'elle emporte tout! car désormais il ne veut plus, il ne pourra plus jamais jouer et rire. Et c'est de cette vie d'enfant le suprême rayon qui s'éteint dans un flot de larmes, dans un hoquet de sanglots.

A présent, dans ces palais de Vienne et de

Schœnbrünn — le Temple aussi n'avait-il pas été un palais? — il n'y a plus qu'un enfant prisonnier, qu'on a dépouillé de sa patrie, qu'on dépouille de son nom, à qui on interdit sa langue natale, un enfant sans père, un bâtard politique — « le fils, dit l'Empereur apostolique en ses patentes de 1818, de notre bien-aimée fille Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, duchesse de Parme, Plaisance et Guastalla » — un enfant sans mère, car cette archiduchesse a vendu son fils pour l'espèce de trône qu'on lui a donné et pour la liberté de ses amours avec le bien-aimé Neipperg. Il existe: on ne le tuera pas, cela ne serait pas correct. Mais on va dresser comme il faut, et selon les traditions de la Chancellerie, cette sorte de sauvageon poussé dans la Maison de Lorraine, cet importun témoin qui atteste la dégradante mésalliance de 1810. On videra ce petit cerveau des idées françaises; on videra ce petit cœur des souvenirs paternels; on videra cette petite mémoire de la langue de la patrie; on substituera les idées autrichiennes, l'amour du grand-père François, la langue d'Allemagne et d'Italie. On fabriquera, selon les règles, un demi-prince allemand, une Altesse sérénissime, prenant rang après les princes, les archiducs et les médiatisés: les titres coûtent peu; on en trouvera de presque semblables pour le bâtard adultérin de Marie-Louise et du comte de Neipperg, quand on le fera, lui aussi, Altesse sérénissime et prince de Montemovo.

Entre le Temple et Schœnbrünn, entre l'éducateur de Louis XVII et les éducateurs de Napoléon II, où est la différence et quel est le pire d'être le petit Capet ou le duc de Reichstadt? Des deux cousins germains, n'est-ce pas le petit Capet le plus heureux, puisqu'il est mort plus vite? Certes, Son Excellence le comte de Dietrichstein, gouverneur de l'un, est mieux vêtu et a de meilleures façons que le cordonnier Simon, gouverneur de l'autre. L'illustre origine, les grands cordons, les plaques brillantes, les fonctions de conseiller intime, d'intendant de la chapelle,

de directeur des théâtres, de préfet de la Bibliothèque impériale, cela pare et décore ; mais qu'on regarde le portrait, qu'on voie la physionomie, la hauteur, la morgue, la sévérité continuelle, le mur de glace élevé par ce gouverneur-geôlier et qu'on dise si l'isolement physique où l'on condamne le fils de Louis XVI est moins criminel que l'isolement moral et le redressement autrichien où l'on condamne le fils de Napoléon ?



La vie, les pensées, les aspirations, les rêves de celui-ci, on ne saurait trop le répéter, c'est l'inconnu. Tous les témoignages autrichiens sont suspects, tous les recoupages qu'on essaye des faits allégués en prouvent la fausseté. On a deux sources autrichiennes, ni plus ni moins : le livre où Montbel, l'ancien ministre de Charles X, a recueilli pour argent comptant ce qu'ont bien voulu lui dire les précepteurs, et la brochure de M. de Prokesch-Osten, plus suspecte encore. Au vrai, pour se fier à l'un ou l'autre, il faut beaucoup de bonne volonté.

Les anecdotes sur Fanny Essler, qui elle-même a déclaré n'avoir jamais vu le prince, sont aussi vraies que celles sur la comtesse Camerata, qui, si elle a tenté de voir son cousin, a été, par lui, dénoncée à ses gardiens. On voit le berceau, cette nef d'acajou, don de la ville de Paris, que Prudhon dessina et que l'Autriche conserve comme un trophée ; on voit la tombe, une pierre à inscriptions, aux Capucins de Vienne, mais entre le point de départ et le point d'arrivée, rien ! Seulement, sur ceux-ci, point de doute ; la mort a été constatée avec autant de solennité que la naissance. L'agonie a été officielle ; l'autopsie a été publique. On a appelé six médecins pour certifier le procès-verbal. Il fallait d'abord prouver qu'on ne s'était point débarrassé par un crime de ce pauvre être. L'accusation n'était-elle pas publique ? Barthélemy, dans son poème : *le Fils de l'Homme*, n'avait-il pas évoqué « le cancer politique » — et l'allusion aux « Deux cancers », la brochure si répandue sur Napoléon et la mort de la princesse Charlotte, n'avait-elle pas été saisie et répétée ?

Donc, devant l'Europe, on étale ces poumons, l'un entièrement rongé, l'autre « où, à la partie supérieure est un gros tubercule près de passer en suppuration ». Ce n'est pas

du poison qu'est mort le duc de Reichstadt, c'est du sang apporté dans la Maison d'Autriche par les Bourbons de Naples. Il est mort comme est morte sa grand-mère, la mère de sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse de Naples. Sur les dix-sept enfants de son arrière-

devant l'histoire la tare héréditaire de la race de ses maîtres, cette tare persistante à travers les générations qui, de nos temps, fournira au drame de Schönbrunn un pendant plus mystérieux encore. Tout son système politique repose sur l'hérédité monarchique, mais il semble ignorer — il ignore peut-être — qu'il est, à côté de l'hérédité divine, une hérédité physique, une hérédité morbide, qu'on n'abdique point celle-là, et qu'attestent, dans leur descendance, ceux-là même qui s'en croient indemnes. Nul besoin du poison pour tuer le duc de Reichstadt ; il suffisait de sa mère.



Metternich a un autre but, c'est de bien prouver que, Napoléon II mort, l'Empire est mort, avec la race directe du Grand empereur. Quand il étale ces misérables restes sur la table d'autopsie, ce n'est point le duc de Reichstadt — qu'importe lui ? — c'est Napoléon que déchire le scalpel. Il n'était pas mort entier puisque sa race subsistait. Si bien close que fût la prison dorée, il pouvait s'échapper quelque jour, courir en France, renouveler contre les oligarchies d'Europe la lutte épique — cette fois victorieuse. C'est de Napoléon qu'on disperse les lambeaux ; c'est Napoléon qu'on enferme ensuite dans le cercueil qu'on porte aux Capucins et dont la clef est précieusement déposée au Trésor impérial. C'est fini ; le livre est fermé ; nul ne le rouvrira.

N'est-ce pas aussi un troisième objet que s'est proposé la Chancellerie ? On y sait l'histoire. En toute destinée mystérieuse, comme a été celle du duc de Reichstadt, il se trouve toujours quelque aventurier qui essaye de se substituer pour la continuer et l'accomplir. Point d'empire qui y échappe. En France, n'y a-t-il pas eu, tout à l'heure, cette affluence de

faux dauphins ? Sans doute, ceux-là se sont contentés d'exploiter la crédulité de leurs dupes ; ils n'ont jamais cédé à la tentation de tirer l'épée et d'émonvoir des guerres civiles. Mais était-ce faute de moyens ? Quiconque tentera d'écrire leurs biographies trouvera les journaux qu'ils ont publiés, des brochures, des livres par milliers. En province, point d'imprimerie d'où il n'en soit sorti. Des sectes, mi-religieuses, mi-politiques, subsistent encore après cent ans où c'est là le fond de la doctrine. Les révélations continuent, et ce qui



Cliché Giraudon.

NAPOLÉON-FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH, DUC DE REICHSTADT, EN 1819.

Tableau de KRAFFT. (Musée de Versailles.)

grand-mère Marie-Caroline, princesse de Lorraine, reine des Deux-Siciles, dix sont morts en bas âge. La grande-duchesse de Toscane est morte de la tuberculose à vingt-neuf ans ; la princesse des Asturies à vingt-deux, et ne sera-ce pas la tuberculose qui emportera, à seize et à dix-sept ans, les deux fils du duc d'Aumale, petit-fils du prince de Salerne, doublement par leur père et leur mère descendants de Marie-Caroline, cousins du duc de Reichstadt ?

Peu importe à Metternich d'attester ainsi

est l'objet de risée pour la plupart est article de foi pour quelques-uns — et d'une foi ardente, agissante, par qui des millions ont été dépensés.

Qu'on suppose, avant 1848, un homme, suffisamment intelligent et instruit, s'appropriant, dans un but plus noble, les procédés des faux Louis XVII, groupant autour de lui les convictions sincères des grognards, prenant à Paris le trône de Louis-Philippe, apparaissant aux frontières pour tenter la suprême revanche des peuples contre les rois, — qui sait ? Avec un peu de génie, beaucoup d'audace et la chance, il est de ces aventures qui réussissent.

Mais Metternich avait bien pris ses précautions et il ne semble pas qu'une seule tentative de ce genre se soit produite. S'il y eut, enfermés dans les maisons de fous, un certain nombre de pauvres hères qui se tenaient pour les fils de l'Empereur, ce fut là leur succès et ils ne rencontrèrent point de partisans. Même les romanciers d'histoire, que tentent les hypothèses, n'essayèrent pas, comme avait fait M. Geoffroy dans son *Napoléon apocryphe*, d'imaginer quelle eût pu être l'histoire de Napoléon II. — s'il ne fût pas mort. Ce fut sur le fils qu'eût pu avoir le duc de Reichstadt que portèrent quelques rêves ; encore faut-il avouer qu'ils sont brefs et en petit nombre, car, recherche faite, on ne trouve, jusqu'à meilleure fortune, qu'un roman et un homme.



Le roman, imprimé à Clermont-Ferrand en 1870, en deux petits volumes, est de M. J.-B.-X. Bardon, ancien professeur, officier de la garde nationale durant la guerre, qui a publié, vers ces temps, diverses brochures politiques et, en 1884, un *Épisode de l'insurrection des Kabyles en Algérie*. Sans doute vit-il erreur, car il n'aurait que soixante et onze ans. *Palmyre, fils du duc de Reichstadt*, « s'adresse à ces jeunes générations qui, dans quelques années, commenceront à vouloir espérer dans l'avenir » et a pour objet de leur inculquer « ce principe incontestable que, pour aspirer à diriger les masses, il faut, surtout et avant tout, le talent et la vertu ». Seulement, l'histoire en elle-même est plus compliquée. Napoléon-Jean-Léopold, comte de Palmyre, n'apprend le secret de sa naissance qu'après de terribles épreuves ; il parcourt le monde en pèlerinages, et ensuite, à l'aide de personnages étranges, il se propose de chasser l'Autriche de l'Italie, d'en libérer les peuples et de constituer une confédération dont le Pape serait le chef nominal et lui-même le dictateur. Cela change des notions qu'on croyait avoir sur les origines de la guerre de 1859, sur la politique de Cavour, sur la

conquête de la Sicile et de Naples par Garibaldi ; il y a autant de souterrains et de trappes que dans les *Mystères d'Udolphe*, et une abondance d'événements qui laisse, à vrai dire, en quelque incertitude. Une certaine Rachel, fille du juif Roboam, que le comte de Palmyre a connue à Mexico et qui l'a méprisé, vient se faire tuer à Naples d'une épouvantable façon par un nommé Constantino, doué « d'une voix rude et rendue rauque par la fréquentation de la mer, souvent houleuse ». A la fin, après avoir accompli la révolution de Naples et dédaigné le trône des Deux-Siciles, le comte de Palmyre s'habille en moine et se retire dans une montagne, creusée par César Borgia, communiquant avec les catacombes et débouchant par des souterrains sur la place d'Espagne. Peut-être y a-t-il là quelque réminiscence de la *Rome souterraine* de Charles Didier, mais le reste appartient sans conteste à M. J.-B.-X. Bardon.



L'homme est plus inattendu. Le 9 janvier 1880, était expédiée de Milan (*Stazione centrale*), sous pli recommandé, une « note circulaire à Leurs Majestés Impériales et Royales ou leurs succédés, le roi d'Italie pour le jadis gouvernement de Sardaigne, l'empereur d'Autriche, l'empereur d'Allemagne pour le ci-devant gouvernement de Prusse, l'empereur de toutes les Russies, la reine de la Grande-Bretagne, le roi d'Espagne, le roi de Portugal, le roi de la Belgique, le roi d'Hollande et des Pays-Bas et Son Excellence le président de la République française pour le gouvernement jadis de S. M. Louis XVIII de France ». « Leurs très illustres Excellences premiers ministres » recevaient en même temps une communication analogue. Point le Pape, qui avait une *Nota d'invocazione* spéciale. L'auteur de l'envoi avait soin, dès la couverture, d'annoncer le caractère secret de sa missive « imprimée seulement pour épargner une longue écriture », mais « faite aussi sous la réserve de tout droit littéraire ».

Ce qu'il expédiait valait d'ailleurs l'attention.

C'était l'annonce à Leurs Majestés que « leur très dévoué serviteur, dans l'état civil, Louis Tisserant, était, devant Dieu et sa foi, le fils du duc de Reichstadt », et qu'il s'en était aperçu en 1877. Il avait, dès 1879, fait part de sa découverte au journal le *Gaulois*, à M. Paul de Cassagnac et à l'impératrice Eugénie, mais il n'avait pas reçu de réponse. Pourtant, il avait pris ses précautions, recommandé ses lettres, mis celle de l'impératrice sous double enveloppe. Ce silence l'ayant étonné, il avait écrit pour s'en plaindre au prince Napoléon Bonaparte de Montfort et il n'avait pu s'empêcher de lui dire : « Je serai tout à fait sincère en avouant à Votre Altesse

la saignée de mon cœur à la froideur par laquelle Votre Altesse semble avoir reçu la découverte de ma posthume existence. » Point de réponse encore ; c'est alors qu'il a pris le parti d'en appeler à l'Europe et de dresser en face d'elle une inscription figurée, dans laquelle il affirme ses droits et synthétise son histoire.

MOI, DON CARLO

Dans l'état civil, Louis Tisserant, fils de Pierre plus communément connu sous le nom de Giuseppe Tealdo fils de Michel
et mieux encore comme le Don Carlo susnommé
fils avéré
et héritier testamentaire
de
Joseph-François-Charles
Duc de Reichstadt, né roi de Rome
fils de Napoléon I^{er}
et de Marie-Louise archiduchesse d'Autriche
Consigne ces pages à l'histoire
et

Aux puissances signataires des protocoles de 1814-1815,
Les présente et les dédie.

Il y a déjà ici des parties obscures, mais lorsque l'on arrive aux *Memorie* dont la plupart des pages, sans doute par discrétion, sont restées blanches ou portent simplement un titre : *Dopo 75 anni — Proemio — Come in memorandum mi venne ispirato. — Memorie, Impressioni, Appunti et Riflessi*, on ne comprend plus du tout. Il semble que le premier indice de son illustre naissance est venu à Giuseppe Tealdo par un certain Pedrino, valet de chambre du comte Toffetti. Il lui a été révélé que le duc de Reichstadt avait été l'amant d'une Mme Woyna, qui n'a pu être qu'une femme appelée Ceserani, que Giuseppe a connue dans son enfance. Mais à cela se mêlent une vivandière de l'armée française, Mazzini, une comtesse Samoyloff, Masséna, qui a déposé un billet de plusieurs millions aux mains des Rotschild (*sic*), le testament du duc de Reichstadt et le testament de Napoléon I^{er}. D'ailleurs, s'il réclame le trésor des Tuileries, le patrimoine privé de l'Empereur et les domaines assignés en Bohême au roi de Rome par l'empereur d'Autriche, Giuseppe Tealdo ne prend pas le nom de Bonaparte ; il s'appelle seulement don Carlo, parce qu'ainsi se nommait le père de Napoléon.

Peut-être ses explications sont-elles restées incomplètes ; en tout cas, elles sont confuses. Il en est ainsi de bien des choses en histoire. Mais il ne semble pas que, malgré la déférence qu'il avait témoignée aux Majestés Impériales et Royales et à Leurs Excellences les premiers ministres, la réclamation de Tealdo ou Tisserant ait eu le moindre succès, à moins qu'elle ne lui ait valu un asile en ce château de Mombello qui fut jadis le quartier général du général Bonaparte en ses campagnes d'Italie — à présent la maison des fous pour le Milanais.

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.



Marie Mancini

Par ARVÈDE BARINE

IV (suite.)

Les mois qui suivirent font penser au duo d'amour de Rodrigue et Chimène. Sûre d'être aimée, Marie Mancini s'apaisa. Ce fut une explosion d'amour jeune et poétique. Les jours ne furent plus assez longs pour se dire qu'ils s'aimaient; ils se le redirent au clair de lune. Lorsque Marie devait enfin rentrer, le roi se faisait son cocher pour respirer du moins le même air. Il imaginait pour lui plaire des folies romanesques. Il voulait que sa vie fût une fête perpétuelle et ordonnait aux courtisans d'offrir chaque jour un plaisir nouveau à sa divinité. Les courtisans s'ingéniaient à l'envi; on n'invitait que des couples jeunes et amoureux, et les têtes achevaient de tourner dans cette atmosphère. « Il faudrait, écrit Marie, un volume entier pour raconter toutes les aventures de ces fêtes galantes. Je me contenterai d'en rapporter une en passant, qui fera voir combien le roi était galant et comme il savait prendre les occasions de le témoigner. C'était, si je m'en souviens bien, au Bois-le-Vicomte, dans une allée d'arbres, où, comme je marchais avec assez de vitesse, Sa Majesté me voulut donner la main, et ayant heurté la mienne, même assez légèrement, contre le pommeau de son épée, d'abord, d'une colère toute charmante, il la tira du fourreau, et la jeta, je ne veux pas dire comment, car il n'y a pas de paroles qui le puissent exprimer! » Que de grâce! que de tendresse juvénile et vive! Il n'y a rien de plus joli que ce geste de dépit.

L'enchantement dura tout l'hiver (1658-1659). Mazarin assistait à cette grande partie avec complaisance. Sa nièce ne lui avait pas donné de sujet de défiance. Il comptait la gouverner toujours et empêcher par elle que le roi ne lui échappât. Le jeune prince se lassait visiblement d'être en tutelle. Il avait eu l'audace de tenter d'accorder des grâces. Le cardinal avait réprimé durement ces essais de révoltes, mais il lui en était resté une inquiétude secrète. En mettant Marie sur le trône, il se rendait lui-même inébranlable. Anne d'Autriche serait indignée, mais Anne d'Autriche était le passé, et Mazarin était ingrat. Il savait d'ailleurs la faire céder.

Il eut une conversation avec sa nièce. Marie lui exposa « où elle en était » avec le roi, et qu'il ne lui serait pas impossible de devenir

1. *Mémoires de Mme de Motteville.*

reine, pourvu qu'il y voulût contribuer. Il ne voulut pas se refuser à lui-même une si belle aventure, et en parla un jour à la reine, en se moquant de la folie de sa nièce, mais d'une manière ambiguë et embarrassée, qui lui fit entrevoir assez clairement ce qu'il avait dans l'âme pour l'amener à lui répondre ces propres paroles : « Je ne crois pas, monsieur le Cardinal, que le Roi soit capable de cette lâcheté; mais, s'il était possible qu'il en eût la pensée, je vous avertis que toute la France se révolterait contre vous et contre lui, que moi-même je me mettrais à la tête des révoltés et que j'y engagerais mon fils! »

Mazarin demeura outré à ce discours, qu'il ne pardonna jamais et dont il se vengea par ces piqures qui sentaient le mari. Il ploya l'échine et attendit, mais sa nièce perdit tout par son impatience. On aurait retenu la foudre dans le nuage, plutôt que d'empêcher Marie Mancini d'éclater. Elle alla son train, sans s'inquiéter d'être seule. Tant pis pour son oncle s'il l'abandonnait; elle en serait quitte pour le renverser. Sitôt pensé, sitôt à l'œuvre. Elle entama ce chapitre avec le roi et mena l'assaut avec sa furie accoutumée. Elle se moquait du cardinal du matin au soir, et le roi y prenait goût. Bientôt Mazarin put douter si le jour du couronnement de sa nièce ne serait pas aussi le jour de sa disgrâce. Ce doute illumina son âme et lui révéla le désintéressement. On se rappelle le mot de Brienne à propos de ce mariage : « Si Son Éminence y eût trouvé ses sûretés... » Les « sûretés » n'y étaient pas, et l'imprudente Marie l'avait laissé voir. Il lui en coûta le trône de France. Mazarin fit volte-face et voulut en avoir l'honneur. Il devint intraitable sur le bien de l'État et la gloire du roi. Il fit « le héros par le mépris d'une couronne² », se dévoua au mariage espagnol et respira l'encens dû à la vertu. Marie se détendit en désespérée. C'est le moment de sa vie où elle fut vraiment intéressante.

V

Elle n'avait à compter que sur elle-même, car sa famille tremblait à la seule pensée de la chute du cardinal, et elle n'avait d'autres armes que son esprit et ce trouble singulier qui émanait de sa personne. Elle était devenue moins laide; elle avait les lèvres très rouges,

2. *Mémoires de Choisy.*

les dents très blanches, les cheveux très noirs, le teint moins brun. Ce n'était pas encore une beauté, loin de là. Le nez était gros; la bouche et les yeux relevés vers les coins étaient d'un dessin bizarre, presque ridicule; les joues s'empâtaient et l'air devenait bourgeois. Qu'importait sa laideur? On ne voit pas ce qu'elle aurait fait de plus avec une jolie figure. Son pouvoir, que bien d'autres éprouvèrent après Louis XIV, résidait dans l'attrait voluptueux qui ôtait aux hommes volonté et raison et les lui livrait en esclavage et en pâture. Heureusement pour eux, elle était aussi capricieuse qu'attirante; ce démon n'eut jamais de suite dans les idées.

On ne peut pas l'accuser d'avoir usé d'intrigue et de perfidie. Elle alla droit devant elle, bousculant et brisant les obstacles. Anne d'Autriche la combattait : Mlle Mancini la traita insolemment. Elle suivait le roi jusque dans la chambre de la reine, en lui racontant tout bas le mal cruel qu'on avait dit de sa mère. Sous son influence, le plus respectueux des fils devint impertinent. Un jour qu'il refusait d'obéir, la reine le menaça de se retirer au Val-de-Grâce. « Il lui dit qu'elle y pouvait aller. M. le Cardinal les raccommoda³. »

Elle brava son oncle de façon à lui enlever ses dernières hésitations, s'il lui en restait, et travailla à rendre l'infante d'Espagne odieuse au roi. Quiconque osait dire du bien de cette princesse encourait l'inimitié de la redoutable Italienne, et l'on vit chasser du Louvre une Espagnole qui n'avait point commis d'autre crime.

Elle lia le roi assez solidement pour qu'il ne pût lui échapper, même en cas d'absence; il ne fallait pas que l'aventure de Lyon se renouvelât. Le peu de raison qui restait encore au jeune prince fut noyé dans un torrent de passion. Serments brûlants, emportements farouches, aveux charmants, il connut tout, fut abreuvé de tout et demeura hors de lui. Il ne s'appartenait plus; il appartenait aux yeux noirs qui plongeaient dans les siens de son lever à son coucher, à table, à la promenade, au jeu, à la danse, dans tous les coins et recoins du Louvre; à ces yeux de flamme qu'accompagnaient les murmures ou les cris d'une voix tragique et tendre.

On a dit qu'ils ne s'aimaient pas, malgré tout, parce qu'ils étaient également incapables

3. *Mémoires de Mlle de Montpensier.*

d'aimer; qu'il avait le cœur sec et égoïste, qu'elle avait le cœur ardent, mais placé dans la tête; que chacun d'eux trompait l'autre et se trompait lui-même.

Il est bien délicat d'affirmer que cet amour forcené fut pure comédie chez Marie Mancini, pur affolement chez Louis XIV. Il y a tant de manières d'aimer sans que le cœur s'en mêle : avec la raison, avec l'instinct; par intérêt, par vanité, par devoir, par habitude; de toute son âme et de tout son corps; et encore cent autres qu'il serait trop long de nommer. Les sentiments qui découlent de ces sources inférieures se ressentent de leur

étaient toujours en l'état où nous les avons montrées. Marie Mancini et le roi se juraient fidélité cent fois le jour. Anne d'Autriche s'avisa la première qu'une situation aussi extraordinaire ne pouvait durer, et qu'avant de demander l'infante, il fallait se débarrasser de Mlle Mancini. Le seul cardinal lui pouvait rendre ce service, mais elle ignorait s'il voudrait la contenter en ceci. Il s'était accoutumé à la malmenier; il la brusquait, se moquait d'elle, la tenant de très court pour l'argent et parlait d'elle au roi fort légèrement. La reine avouait à ses familières « qu'il devenait de si mauvaise humeur et si avare, qu'elle

serait envoyée au château de Brouage, proche la Rochelle.

On se représente le coup de foudre. Le chagrin du roi fut d'abord assez doux. Il pleurait et cependant écoutait sa mère. Mais quand il vit Marie, ses sombres transports, ses sanglots, sa peine amère; quand il entendit ses reproches, ses plaintes déchirantes, il eut un accès de désespoir. Il courut chez la reine et chez le cardinal, leur déclara qu'il lui était impossible « de la voir souffrir pour l'amour de lui² », qu'il voulait l'épouser, qu'il les priait et suppliait. Il se mit à genoux devant eux et montra une douleur si



Chevre Giraudon.

LOUIS XIV A FONTAINEBLEAU. — Tableau de VAN DER MEULEN. (Musée de Versailles.)

origine et sont de qualité inférieure. Ils n'en sont pas moins réels et nous devons les bénir, car ils servent à masquer le vide de beaucoup de cœurs. Nous croyons aimer, et ce n'est qu'une forme de notre égoïsme, qu'une routine, qu'une impulsion grossière. La nature bienfaisante a voulu cette duperie, de peur qu'on pût s'apercevoir à vingt ans qu'on est incapable d'aimer. C'eût été trop triste en vérité. Louis XIV et Marie Mancini se dirent d'avoir cru toute une année qu'ils aimaient à en mourir. Nul n'a le droit de mépriser le sentiment, quel qu'il soit, qui donne une illusion aussi précieuse.

Les négociations avec Madrid s'étaient poursuivies tout l'hiver et le printemps (1659). Mazarin se préparait à partir pour Saint-Jean-de-Luz, afin de s'aboucher avec le ministre espagnol, don Luis de Haro, et les choses

ne savait pas comment à l'avenir on pourrait vivre avec lui¹ ». Elle était ébranlée dans ses illusions sur ce beau favori aux mains parfumées, aux moustaches coquettement relevées au fer. L'idée qu'il sentait basement, en parvenu, n'avait pas pénétré dans son esprit; mais elle n'en était plus bien éloignée.

Grand fut donc son ravissement, extrêmes son admiration et sa reconnaissance, lorsqu'au premier mot qu'elle hasarda sur la nécessité de séparer les deux amants, elle trouva l'Éminence aussi pressée qu'elle de chasser Marie. Mazarin fit son personnage dans la perfection. La reine ne soupçonna rien. Les écailles s'épaissirent encore sur ses yeux, elle se reprocha d'avoir douté du cardinal et répara sa faute par mille louanges publiques et en lui laissant tout l'honneur de l'exil de sa nièce. Ils convinrent que Marie Mancini

vraie que sa mère en fut tout émue. Mazarin demeura ferme et répondit « qu'il était le maître de sa nièce et qu'il la poignarderait plutôt que de s'élever par une si grande trahison⁵ ». Le roi redoubla ses larmes, ses serments de n'épouser qu'elle; toutefois il laissa faire. Quant à Marie, sa douleur fut farouche.

Elle n'entend ni pleurs, ni conseil, ni raison.

Elle implore à grands cris le fer et le poison.

Telle Racine nous représente Bérénice chassée de Rome par Titus, telle apparut aux yeux du Louvre, puis de la France, l'impétueuse Mancini chassée de Paris. On sait que la pièce de Racine passe pour avoir été la traduction poétique du drame amoureux qui se dénoua à Brouage⁴. On sait aussi que la tragédie de *Bérénice* est traitée communément d'élégiaque, parce qu'on commence

de Racine et de la pièce rivale de Corneille : *Titus et Bérénice*, ainsi que de la part qu'il convient de faire aux allusions historiques dans chaque tragédie.

1. *Mémoires de Mme de Motteville.*

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. On trouvera dans l'excellent travail de M. Félix Hémon : *Théâtre de Pierre de Corneille* (4 vol in-18) Delagrave 1887, le détail des origines de la *Bérénice*

seulement à s'apercevoir que Racine, loin d'être « le doux Racine », est vigoureux jusqu'à la brutalité. On ne voit pourtant pas ce qu'une maîtresse abandonnée peut dire de plus, à l'homme qui la quitte, que ce que Bérénice dit à Titus. Elle le dit en vers et dans un langage magnifique; mais les sentiments qu'elle exprime sont aussi violents que ceux, par exemple, de la Sapho de Daudet. Il faut relire dans Racine ces scènes passionnées et puissantes, depuis l'instant où Bérénice s'élance avec furie de son appartement :

Ille bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne !
Il faut nous séparer ! et c'est lui qui l'ordonne !

La suite du dialogue est admirable de vérité. Jamais on n'a mieux observé la succession des sentiments chez la femme délaissée, et cela devait être, car jamais traduction poétique ne fut plus fidèle; tout ce que les contemporains nous rapportent des adieux de Louis XIV et de Marie Mancini en fait foi.

Bérénice commence par reprocher à Titus sa déloyauté. Pourquoi l'avoir encouragée, puisqu'il ne comptait pas l'épouser, au lieu de lui dire tout de suite :

Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir !

L'attendrissement succède aux reproches, et, dès qu'elle le voit troublé, amolli, elle s'efforce d'en profiter :

Ah, Seigneur ! s'il est vrai, pourquoi nous séparer ?

Il refuse de se laisser reprendre. Elle le menace d'aller se tuer, sort en effet, et ne tarde guère à revenir en voyant que Titus la laisse faire. C'est le tour des injures :

... Pourquoi vous montrer à ma vue ?
Pourquoi venir encore aigrir mon désespoir ?
N'êtes-vous pas content ? Je ne veux plus vous voir.

Elle passe de l'emportement à l'ironie méprisante :

Êtes-vous pleinement content de votre gloire ?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire ?

Bérénice éclate de nouveau en reproches, fond en larmes et « se laisse tomber sur un siège ». La Sapho de Daudet se roule sur le sol. Pure question d'éducation. Chez toutes deux, c'est la crise de nerfs finale, à laquelle Marie Mancini, comme on verra tout à l'heure, ne manqua point non plus.

On nous a montré bien souvent depuis Racine, à la scène et dans les romans, un homme rompant avec sa maîtresse. On ne nous a pas montré de maîtresse plus passionnée et plus tenace que Bérénice. Nous reviendrons en son lieu sur le revirement du cinquième acte et le désistement de Bérénice. L'épisode qui a inspiré le dénouement de Racine s'est passé à Brouage, au mois de septembre (1659), et nous sommes au Louvre, le 22 juin. Marie Mancini en est encore aux fureurs.

Elles furent excessives, comme tout ce qui sortait de ce volcan. Le roi hors de lui pleurait et criait avec elle, redoublait ses serments et, en même temps, parmi ses gémis-

sements, la conduisait vers son carrosse de voyage. Le mot célèbre qu'elle lui adressa alors est le seul que Racine ait affaibli. Sa Bérénice dit à Titus :

Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez !

Mme de Motteville et Mme de La Fayette font dire à Marie Mancini : « Vous pleurez, et vous êtes le maître ! » ce qui est déjà plus énergique. Mais la réalité fut plus vive encore. Marie rapporte dans ses *Mémoires* qu'elle dit au roi : « Sire, vous êtes roi et vous m'aimez, et pourtant vous souffrez que je parte... » Sur quoy, m'ayant répondu par un silence, je lui déchirai une manchette en le quittant, lui disant : « Ha, je suis abandonnée. » Voilà la vraie Marie Mancini. Quand elle voit que c'en est fait et que le roi ne la retient pas, elle saute sur lui et arrache ses dentelles d'un geste rageur, avec ce cri de dépit : « Ha, je suis abandonnée ! » Elle rappelle Sapho plus que Bérénice.

VI

Cet orageux départ eut des suites non moins orageuses. Le roi s'enfuit comme un fou à Chantilly, où sa douleur s'exaspéra au lieu de s'apaiser. Il avait pu prendre sur lui de laisser partir Mlle Mancini : *dimisit invitam*; il ne pouvait prendre sur lui de se passer d'elle. De son côté, Marie faisait pitié. Elle avait des crises aiguës, des abattements, elle avait la fièvre, elle n'en pouvait plus. Quand le cardinal la rejoignit sur la route de Brouage, en chemin lui-même pour Saint-Jean-de-Luz, il écrivit à la reine : « Elle est affligée plus que je ne saurais dire¹ ». Elle-même, bien des années après, ne peut trouver d'expression assez forte pour peindre cette immense douleur. « Jamais rien en ma vie, dit-elle, n'a tant touché mon âme. Tous les tourments qu'on pourrait souffrir me paraissent doux et légers auprès d'une si cruelle absence, qui allait faire évanouir de si tendres et de si hautes idées. Je demandais la mort à tous moments, comme l'unique remède à mes maux. Enfin, l'état où je me trouvais alors était tel, que ni ce que je dis, ni tout ce que je pourrais dire, ne le sauraient pas exprimer. »

Au milieu de ses déchirements, Marie essaya de la plus naïve des ruses, une vraie ruse de pensionnaire. Elle feignit d'avoir pris son parti. Son oncle tomba dans le piège et annonça cette bonne nouvelle à la reine : « Elle me témoigne d'être entièrement résignée à mes volontés et qu'elle n'en aura jamais d'autres. » Une conduite si belle méritait récompense. La récompense fut l'apparition d'un mousquetaire du roi. « [Il] m'apporta, raconte Marie, cinq lettres de sa part, toutes fort grandes et fort tendres. » Le cardinal poussa la complaisance jusqu'à permettre au mousquetaire de remporter la réponse, et une correspondance réglée s'établit, que nous ne possédons malheureusement pas, mais dont

le ton se devine aux effets. Le 29 juin, le roi écrivait à sa mère, de Chantilly, une lettre respectueuse et soumise où l'on voyait « qu'il estimait la résistance qu'elle lui avait faite, et qu'il en avait connu le prix² ». Quinze jours plus tard, le cardinal, près d'arriver à Saint-Jean-de-Luz, recevait de telles nouvelles sur les relations entre le fils et la mère, qu'il écrivait à celle-ci : « Je craignais de perdre l'esprit, car je ne mange ni ne dors, et je suis accablé de peine et d'inquiétude (de Cadillac, le 16 juillet 1659). » Il adressait au roi par le même courrier une longue lettre où la situation se réfléchit comme dans un miroir :

« J'ai vu ce que la *confidente*³ m'écrit touchant votre chagrin et la manière dont vous en usez avec elle... »

« Les lettres de Paris, de Flandres et d'autres endroits disent que vous n'êtes plus connaissable depuis mon départ, et non pas à cause de moi, mais de quelque chose qui m'appartient, que vous êtes dans des engagements qui vous empêcheront de donner la paix à toute la chrétienté... »

« On dit (et cela est confirmé par des lettres de la cour à des personnes qui sont à ma suite)... que vous êtes toujours enfermé à écrire à la personne que vous aimez, et que vous perdez plus de temps à cela que vous ne faisiez à lui parler quand elle était à la cour. »

« ... On dit que vous êtes brouillé avec la reine, et ceux qui en écrivent en termes plus doux disent que vous évitez, autant que vous pouvez, de la voir. »

Il lui reprochait d'encourager sa nièce à la révolte en lui promettant de l'épouser, lui représentait les dangers pour le royaume d'une rupture avec l'Espagne, la guerre au dehors, une troisième Fronde au dedans; et il le menaçait de se retirer en Italie avec sa nièce, si le roi ne renonçait à une passion dont l'Europe entière se moquait. Il renouvela prières et menaces dans une série de lettres éloquentes, et demeura atterré en apprenant que Louis XIV se préparait à revoir Marie, tandis qu'on l'attendait aux Pyrénées pour épouser l'infante. Mazarin eut beau faire et beau dire, l'entrevue eut lieu à Saint-Jean-d'Angély, le 10 août, par la faiblesse d'Anne d'Autriche. Les transports furent brûlants des deux parts, et les adieux arrosés de larmes assez douces, car les amants se quittaient également résolus à s'épouser.

Ils s'étaient donné le mot pour amadouer le cardinal par de belles paroles sur la tendresse que lui portait sa nièce. Marie adressa lettre sur lettre à son oncle, mais un Mazarin ne se laisse pas bernier deux fois par une petite fille. Il écrivit à Mme de Venel, gouvernante de Mlles Mancini : « Je ne sais quelle déman-gaison a prise ma nièce de m'écrire si souvent comme elle le fait. Je vous prie de lui dire que je ne prétends pas qu'elle prenne plus cette peine; que je sais fort bien ce qu'elle a dans le cœur et dans l'esprit, et l'état que je dois faire de l'amitié qu'elle a pour moi. »

Au roi, il répondit :

1. Lettre de Mazarin, 29 juin 1659.
2. *Mémoires de Mme de Motteville*.

3. Terme convenu pour la reine. Le roi était le *confident*.

« Je commencerai par vous dire sur le point de votre lettre du 25^e (août 1659), qui regarde les bons sentiments que la personne a pour moi et toutes les autres choses qu'il vous a plu de me mander à son avantage :

« Que je ne suis pas surpris de la manière dont vous m'en parlez, puisque c'est la passion que vous avez pour elle qui vous empêche... de connaître ce qui en est ; et je vous réponds que, sans cette passion, vous tomberiez d'accord avec moi que cette personne n'a nulle amitié pour moi, qu'elle a au contraire beaucoup d'aversion parce que je ne flatte pas ses folies ; qu'elle a une ambition démesurée, un esprit de travers et emporté, un mépris pour tout le monde, nulle retenue en sa conduite et prête à faire toutes sortes d'extravagances ; qu'elle est plus folle qu'elle n'a jamais été depuis qu'elle a eu l'honneur de vous voir à Saint-Jean-d'Angély et que, au lieu de recevoir vos lettres deux fois la semaine, elle les reçoit à présent tous les jours ; vous verrez enfin comme moi qu'elle a mille défauts et pas une qualité qui la rende digne de l'honneur de votre bienveillance. »

Il continuait sur ce ton pendant dix-huit pages et revenait à sa menace de se retirer en Italie. La réponse du roi lui fut remise le 1^{er} septembre. Elle était courte. Le roi lui écrivait « qu'il fit tout ce qu'il voudrait et que, s'il abandonnait les affaires, bien d'autres s'en chargeraient volontiers ». A la lecture de ce billet, Mazarin dut reconnaître que sa folle de nièce, à qui il trouvait « l'esprit tout de travers », était un adversaire digne de lui.

Elle avait fait des prodiges dans son maussade exil de Brouage. Elle n'avait pas perdu un jour. Selon la coutume de la famille, elle avait d'abord mandé un astrologue afin de savoir à quoi s'en tenir sur ses chances de couronne. Cet astrologue était un Arabe. Il lui tira tous les horoscopes qu'elle voulut et se garda de les donner fâcheux. Il y joignit des leçons et la perfectionna dans l'astrologie, afin qu'elle pût lire elle-même sa gloire dans les astres. L'Arabe l'affermait dans sa foi à sa destinée, et l'on sait que la foi remue les montagnes.

Elle était sans argent, étroitement gardée, environnée d'espions. Elle persuada aux espions qu'elle allait être reine et se les dévoua corps et âme. Elle eut aussitôt abondance d'argent. L'argent lui procura des hommes propres aux coups de main, et entre autres son frère, qui avait été enfermé par leur oncle pour cause de débauche, et qu'elle fit évader. Son étoile l'emportait et Mazarin se voyait au bord de l'abîme, car il savait que Marie ne lui pardonnerait jamais Brouage ; « depuis son éloignement, elle témoignait le haïr encore davantage¹ ». Le découragement gagnait le cardinal. Il luttait encore, mais plus faiblement, et, sans Anne d'Autriche, il se serait peut-être abandonné. Les lettres de la reine étaient sa consolation et son soutien. Elles respiraient l'affection et le dévouement. La reine l'avait trouvé si grand, son beau Mazarin, d'avoir renoncé au roi pour sa nièce,

qu'elle était plus que jamais à lui. D'autre part, le danger avait réveillé fort à propos l'amour du cardinal, en sorte que c'était dans leur correspondance un duo de tendresse.

Les autres nièces, la cour, le pays, l'Europe, suivaient avec une curiosité impatiente et des sentiments divers ce duel d'un ministre tout-puissant avec une enfant. Les Mazarines tremblaient. Ces hardies parvenues n'avaient pas oublié le temps où le peuple de Paris, les voyant débarquer au Louvre, les traitait de : « petites harengères ». Dans leurs palais et entourées d'une cour plus brillante que celle du Louvre, elles songeaient que la chute de leur oncle serait le coup de baguette qui change les palais en chaumières, les riches costumes en haillons, et elles prenaient grand-peur. Elles se voyaient déjà retombées dans la misère, raconte l'abbé de Choisy. Que le vainqueur du cardinal fût l'une d'entre elles, cela ne les rassurait point, et avec raison. Entre Mazarines, il ne fallait pas trop compter sur les sentiments de famille.

La cour était partagée entre l'horreur d'une telle mésalliance et l'espoir d'être délivrée du cardinal. Il est curieux que Mazarin, qui n'était pas méchant, ait laissé de plus mauvais souvenirs parmi la noblesse française que Richelieu, qui fut si dur pour elle. Je n'en veux d'autre témoignage que celui de Saint-Simon, qu'on ne soupçonnera point de trahir sa caste. « Le cardinal de Richelieu, disent ses *Mémoires*², abatit peu à peu cette puissance et cette autorité des grands qui balançait et qui obscurcissait celle du roi, et peu à peu les réduisit à leur juste mesure d'honneur, de distinction, de considération et d'une autorité qui leur étaient dus, mais qui ne pouvaient plus soutenir à remuer, ni parler haut au roi, qui n'en avait plus rien à craindre. Ce fut la suite d'une longue conduite sage et sans interruption dirigée vers ce but... »

Dans la même page, Saint-Simon voue Mazarin à l'exécration des siècles pour « les fourbes, les bassesses, les pointes, les terreurs et les *sproposito*³ de son gouvernement, également avare, craintif et tyrannique », et qui produisit la Fronde d'abord, puis l'abaissement complet de l'aristocratie française, dépouillée de toutes les places, distinctions et dignités, au profit des roturiers, à ce point « que le plus grand seigneur ne peut être bon à personne, et qu'en mille façons différentes il dépend du plus vil roturier ». Richelieu coupait les têtes. Mazarin déconsidérait en sourdine. On a pardonné au premier et pas au second.

Le pays était divisé de sentiment comme la cour. L'Europe riait, sauf l'Espagne, qui avait offert l'infante et sentait tout l'outrage d'un refus.

Les choses en étaient là, et le cardinal, baissant le ton, venait d'écrire humblement au roi : « J'ai une telle vénération et un si profond respect pour votre personne et pour tout ce qui vient de vous, que je ne puis seulement avoir la pensée de disputer les moins

dres choses. Au contraire, je n'ai nulle peine à me soumettre à vos sentiments et de déclarer que vous avez raison en tout. »

Soudain tout changea de face, par un coup de théâtre éclatant, singulier et pourtant naturel. Les Bérénice de Racine et de Corneille renoncent à Titus, au cinquième acte, par pur héroïsme ; elles se sacrifient au bien public. La poésie a orné l'histoire, ce qui n'est pas la même chose que de la dénaturer. Marie Mancini avait appris à Brouage que les clauses du mariage espagnol étaient arrêtées. Ignorant que son oncle lâchait pied et faisait mine de céder au roi, elle se crut perdue au moment où elle allait peut-être l'emporter. La fierté blessée fit naître la pensée d'une rupture volontaire ; la colère l'aida à s'y arrêter. Mobile comme elle l'était, elle sentit vivement le soulagement de changer d'idées, avec une opiniâtreté si contraire à sa nature. Le tout ensemble produisit une résolution qui devait paraître généreuse, lui attirer des louanges et des compensations, et qu'elle croyait de plus inévitable. Elle écrivit à Mazarin qu'elle renonçait au roi. Son parti une fois pris, la passion dévorante, qui devait être unique dans les annales de l'amour, cessa brusquement de la dévorer. On aurait tort d'en induire que Marie Mancini n'aimait pas le roi. Elle avait seulement, ainsi qu'il a été dit, le cœur dans la tête.

Elle avait trop d'esprit pour ne pas comprendre que le dénouement semblerait brusque et gâterait la pièce aux yeux du monde. Elle a eu soin de l'arranger dans l'*Apologie*, où elle se représente repoussant avec indignation la demande en mariage du connétable Colonna, apportée à Brouage peu après le grand sacrifice. Elle omet d'ajouter qu'elle profita du messenger pour indiquer à son oncle un autre prétendant, dont l'image souriait déjà à son imagination désœuvrée.

La surprenante nouvelle se répandit avec la vitesse de l'éclair et produisit des mouvements très divers dans les cœurs. Mazarin, étourdi de joie, n'en croyait pas ses yeux et se découvrait une passion pour cette nièce qu'il traitait, la veille, de folle dangereuse. Son cœur débordait d'amour et d'admiration ; compliments, protestations et petits soins pleuvaient. Il en délia les cordons de sa bourse ; c'est tout dire et donner en deux mots la mesure de la peur qu'il avait eue. « Je mande au sieur de Téron, écrivait-il à Mme de Venel, de donner tout l'argent que vous direz, mon intention étant qu'elle (Marie) ne manque d'aucune chose qui pourra regarder son divertissement. Je vous prie d'ordonner que l'on fasse une bonne table, et qu'on la renforce. » Il promet à sa chère Marie de la marier. Il veut qu'elle soit heureuse et va « songer sérieusement » à assurer son bonheur. En attendant, qu'elle s'amuse, qu'elle chasse, pêche, fasse de bons diners (le cardinal était gourmand ; la France lui doit plusieurs ragoûts nouveaux) et qu'elle lise Sénèque. « Et, puisqu'elle se plaît à la morale, il faut que vous lui disiez de ma part qu'elle

1. *Mémoires de Mme de Motteville*.

2. Volume XI, p. 244. (Édition Hachette, 1874.)

3. Sottise, chose dite hors de propos.

doit lire des livres qui en ont bien parlé, particulièrement Sénèque, dans lequel elle trouvera de quoi se consoler et se confirmer avec joie dans la résolution qu'elle a prise. » Anne d'Autriche bénéficie du bonheur de son ministre. Philémon et Baucis sentent leur vieux sang se réchauffer dans leurs veines et se renvoient les déclarations. « Je vous avoue, écrit Mazarin à la reine, que, bien souvent, je perds patience quand je me vois contraint de demeurer ici sans votre amour (Saint-

barras où son départ le jetterait. « Il se lassait bien d'être en tutelle, mais il ne se sentait pas assez fort pour marcher sans conducteur. Il n'avait presque aucune connaissance du gouvernement. La paix n'était point encore signée; et le mépris éclatant qu'il eût fait de l'infante en épousant une simple demoiselle le rejetait indubitablement dans la guerre. Il avait ouï dire (et cela était vrai) que ses revenus étaient mangés deux ou trois ans par avance¹. » Toutes ces raisons firent qu'il

messages. Les rendez-vous étaient continuels, dans les églises et dans les promenades. Le tout avait un air d'intrigue assez déplaisant, mais Marie n'était pas en état de garder des mesures. Elle aimait à en perdre la raison. Il lui fallait son Lorrain. Elle jura cent fois « qu'elle l'épouserait ou qu'elle se ferait religieuse² ». Elle n'en avait pas tant dit pour Louis XIV, qui s'en souvint à l'occasion.

Le prince Charles était entièrement fasciné.



Clément Braun.

MAZARIN. — Tableau de VETTER. (Musée du Luxembourg.)

Jean-de-Luz, 14 septembre 1659) ». Plus tendre encore est le passage sur sa goutte, qui l'empêche de rejoindre la reine. « Je cache tant que je puis à ma goutte la pensée que vous auriez de venir ici, si elle durait encore longtemps, car, si elle en avait connaissance, elle serait assez glorieuse pour s'opiniâtrer à ne me quitter pas, afin de se pouvoir vanter d'un bonheur qu'aucune autre goutte n'aurait eu jamais. » Trissotin n'aurait pas mieux dit, et le marivaudage sur « la goutte » vaut le *Sonnet sur la fièvre qui tient la princesse Uranie*.

Le roi fut tellement piqué qu'on pût renoncer à lui, qu'il devint aussitôt épris de l'infante. Il avait d'ailleurs fait ses réflexions sur les menaces de retraite du cardinal et sur l'em-

épousa l'infante avec la plus grande joie du monde, le 6 juin 1660.

VII

L'espoir d'être reine avait élevé un temps Marie Mancini au-dessus d'elle-même et donné à ses sentiments, comme à ses discours, une enflure qu'il était aisé de prendre pour de la grandeur. Ce n'était qu'une fausse grandeur, qui ne survécut pas à son rêve de royauté. L'héroïne de roman s'évanouit; il ne resta qu'une aventurière. Le cardinal lui eut à peine envoyé la permission de revenir à Paris, qu'elle entama avec le prince Charles de Lorraine un second roman plus fougueux que le premier. Un abbé italien portait les

La tête lui avait tourné, comme au roi, au contact de la fille du Midi.

La cour revint au plus fort de ce grand feu, ramenant la reine Marie-Thérèse. Le roi avait accompli en chemin la seule action sentimentale que l'on connaisse de lui. Il avait laissé sa jeune femme à Saintes pour « aller en poste visiter Brouage et la Rochelle³ », lieux sacrés, lieux témoins de l'amour et des souffrances de son amie. C'était poétique et touchant si Marie, comme il n'en doutait point, usait ses yeux dans les larmes; ce n'était que ridicule s'il la trouvait consolée. Dès Fontainebleau, il sut à quoi s'en tenir. Il était remplacé. Lui! Peu d'hommes admettent qu'on les remplace. Louis XIV ne l'admit jamais, non par fatuité, mais par toi

1. *Mémoires de Choisy*.

2. *Mémoires du marquis de Beauvau*.

3. *Mémoires de Mlle de Montpensier*.

monarchique. Seul sur le trône, seul dans les cœurs : l'un lui paraissait autant que l'autre de droit divin. Marie Mancini infidèle fut perdue dans son esprit. Il n'admettait pas que l'on exposât le roi de France aux mésaventures des amants vulgaires, et il avait raison ; il savait son métier de roi.

Marie Mancini a eu grand soin de supprimer dans l'*Apologie* sa passion pour le prince de Lorraine. Ses amours avec Louis XIV lui donnaient dans le monde et devant la postérité un lustre qui méritait bien qu'on mentît un peu pour le conserver. Aussi garda-t-elle tant qu'elle put une attitude d'Ariane abandonnée ; les *Mémoires* de sa sœur Hortense¹ nous dépeignent sa douleur lorsqu'elle retrouva le roi marié. Qui sait si, le dépit aidant, elle ne fut pas sincèrement jalouse du roi tout en adorant le Lorrain ? Ce serait très féminin. Quoi qu'il en soit, voici dans quels termes elle raconte sa première entrevue avec le roi marié :

« La cour arriva à Fontainebleau, où le cardinal nous fit venir faire la révérence à la nouvelle reine. Je prévis d'abord combien cet honneur m'allait coûter, et il est vrai que ce ne fut pas sans peine que je me disposai à le recevoir, m'attendant à voir rouvrir une blessure par la présence du roi, qui n'était pas encore bien fermée, et à laquelle il aurait sans doute mieux valu appliquer le remède de l'absence. Cependant, comme je ne m'étais pas imaginé que le roi me pût recevoir avec l'indifférence qu'il me reçut, j'avoue que j'en demeurai si fort troublée, que je n'ai de ma vie rien senti de si cruel que ce que je souffris de ce changement, et qu'à chaque moment je voulais m'en retourner à Paris. »

Le roi poussa la cruauté jusqu'à lui faire l'éloge de la jeune reine. C'en était trop pour une créature emportée. Elle éclata en reproches. « ... Les impatients désirs que j'en avais... m'obligèrent enfin de chercher deux ou trois fois l'occasion de m'expliquer

avec Sa Majesté, qui reçut si mal mes plaintes, que je résolus, dès ce moment-là, de ne me plaindre plus, et de n'avoir pas la moindre pitié de mon cœur, s'il se troublait après tant d'insensibilité. »

Tout allait mal pour elle. Son oncle avait oublié ses promesses. Le roi marié, elle avait cessé d'être la chère nièce, encensée et choyée. Mazarin ne s'était souvenu d'elle que pour recommander à sa gouvernante de la mieux garder à l'avenir, et pour refuser cruellement sa main au prince de Lorraine. Celui-ci porta son cœur ailleurs, de façon que la pauvre Marie eut la tâche ingrate d'être jalouse de deux infidèles à la fois. Elle y suffisait, mais ce n'était pas un office réjouissant. Tout allait mal, au surplus, pour quiconque dépendait de Mazarin. La gloire du traité des Pyrénées et la sécurité qui en était le fruit l'avaient enivré. Il avait refusé pour sa nièce Hortense la main de Charles II, deux mois avant que celui-ci devînt roi d'Angleterre, et il faisait de vains efforts pour raccommo-der l'affaire. La goutte et la gravelle l'aigri-ssaient en l'accablant, et son avarice en redoublait ; il rognà à la jeune reine presque toutes ses étrennes, ne lui laissant que 10 000 livres sur 12 000 écus, et il s'occupa chez lui à peser ses pistoles, afin de ne donner que les légères. Il ne contraignait plus son humeur grossière et traitait Anne d'Autriche « comme si elle eût été une chambrière² ». La mort le trouva lorgnant son or et pestant contre chacun. Il la vit approcher avec un courage qu'on n'aurait point attendu de lui, distribua ses biens et conclut les mariages de deux nièces, Hortense et Marie. Hortense épousait le duc de La Meilleraye, qui prenait le nom de Mazarin. Marie était donnée au connétable Colonna. Elle, qui aimait toujours l'ingrat prince de Lorraine, eut « un désespoir si violent, qu'elle ne put s'empêcher de reprocher au roi la faiblesse qu'il avait témoignée pour elle en cette occasion, et au cardinal l'outrage qu'il lui fai-

sait de faire un sacrifice de son cœur et de sa personne³ ». Si le roi, ainsi que l'ont pensé quelques contemporains, sentait à ce moment un léger réveil de l'ancienne tendresse, il fut guéri pour toujours par des reproches aussi humiliants pour lui. C'en était trop que de lui réclamer le Lorrain. Il fut de glace aux plaintes de la volage.

Mazarin expira le 9 mars 1661. Sa famille s'écria en chœur : « *Pure è crepato!* (Enfin il est crevé!) » Ce fut toute l'émotion qu'elle éprouva à la mort de l'homme qui l'avait tirée du néant et mise sur le pinacle. Le peuple pensa comme la famille, et avec plus de raison.

Peu après la mort du cardinal, le roi fit faire le mariage de Mlle Mancini avec le connétable Colonna, demeuré en Italie, et envoya l'épousée rejoindre son mari. « Elle eut la douleur, rapporte Mme de La Fayette, de se voir chassée de France par le roi... Elle soutint sa douleur avec beaucoup de constance, et même avec assez de fierté ; mais au premier lieu où elle coucha en sortant de Paris, elle se trouva si peignée de ses douleurs et de l'extrême violence qu'elle s'était faite, qu'elle pensa y demeurer. » Elle ne mourut point et gagna Milan, où le connétable Colonna, beau cavalier et fort honnête homme, but à son tour le philtre de cette magicienne et s'en assotta. Elle lui témoigna une grande aversion, fut quinteuse et maussade : il la fit vivre dans une féerie, reine de cent fêtes données pour lui plaire ; il fut « propre, galant⁴ », il eut « des soins et des complaisances qui ne se peuvent exprimer⁵ » ; il supporta avec patience rebuts et dédains et fut récompensé ; il remplaça un beau matin le prince de Lorraine dans le cœur de sa femme, avec la soudaineté et la fougue qui étaient de règle chez elle.

« Ils furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants. »

Ainsi finissent les vrais contes de fées et ainsi voudrions-nous finir cette histoire ; mais, parce qu'elle est vraie, elle finit tout autrement.

(A suivre.)

ARVÈDE BARINE.

Deux douairières

Feu la comtesse d'Alluye logeait au Palais-Royal. Elle était pauvre, n'ayant jamais eu de conduite. Mme de Fontaine-Martel vit encore aujourd'hui [1755] : elle est de la cour du Palais-Royal, elle a une maison sur le jardin ; mais elle est riche et avare, quoiqu'elle ne laisse pas de dépenser en victuailles. Chez la d'Alluye on déjeunait beaucoup de boudin, saucisses, pâtés de godiveau, vin muscat, marrons. Chez la Fontaine-Martel, on dîne peu, on ne déjeune jamais, mais on soupe tous les soirs ; les soupers se piquent d'être

mauvais, et force drogues comme chez la d'Alluye. Elles ont été fort vieilles toutes les deux. La Fontaine-Martel a plus d'amis, et la d'Alluye était plus aimée ; elle était si bonne femme, qu'on ne cessait de dire qu'on l'aimait.

La Fontaine-Martel a des sorties qu'elle fait quelquefois qui dégoûtent d'elle quoiqu'on s'en moque. Les matins, la bonne compagnie allait à midi déjeuner chez la d'Alluye ; j'appelle la bonne compagnie, car c'était des gens gais, des gens qui avaient des affaires, des amants, des ménages, et cela devait divertir la bonne femme, qui y prenait part ; au lieu que la Fontaine-Martel rassemble des beaux esprits, à quoi elle n'entend rien, quoiqu'elle ait composé un conte de *ma Mère l'oye*. Elle se pique de ne pas recevoir chez elle des

femmes et des amants qui aient des affaires : mais je crois qu'on y fait pis, selon Dieu, car les affaires s'y commencent. Toutes deux ont toujours entretenu quelque homme nécessaire jusqu'à la plus grande décrépitude ; la d'Alluye entretenait un pauvre Méruville, vieux mousquetaire ; elle lui fournissait de la soupe et lui payait le fiacre pour arriver, de peur que ses souliers ne crottassent le sofa, mais il s'en retournait à pied. La Fontaine-Martel en entretenait grand nombre avec une semblable économie, et aussi bien raisonnée ; mais depuis quelques années elle a la conscience de ne plus prétendre qu'on la serve pleinement, et elle se contente de procurer du plaisir à son imagination. Dieu les bénira toutes deux !

MARQUIS D'ARGENSON.

Les diamants de Mademoiselle Mars

Par le Vicomte de REISET

Est-ce un chapitre de légende dorée, un conte pour éblouir et pour charmer, que le récit de ces étranges aventures qui semblent tenir du merveilleux ? On pourrait le croire. Et pourtant ce n'est que l'authentique histoire d'une femme née dans la classe la plus humble et la plus modeste, mais d'une beauté incomparable avec du talent à foison ! Et son auréole est toujours brillante après plus d'un siècle écoulé.

C'est sur le versant de la colline de Montmartre que s'élevait, sous la Restauration, l'hôtel habité par Mlle Mars, au coin de la rue de la Tour-des-Dames et de la rue Larochehoucauld. Au milieu des vieux arbres, derniers vestiges du parc de l'abbaye, on voyait encore l'antique moulin démantelé des Dames, dont la nouvelle voie avait pris le nom. C'était là que, sous la Ligue, Henri IV avait braqué jadis ses canons sur Paris. Ce quartier tout neuf, tracé à travers des jardins qui donnaient presque l'illusion de la campagne, avait séduit entre tous la grande artiste, heureuse de venir se reposer, au milieu de la fraîcheur et de la verdure, de ses succès de chaque soir.

Mlle Mars était alors à l'apogée de son talent, et chacune de ses créations était pour elle un nouveau triomphe. Une telle femme ne voulait pas et ne pouvait pas vieillir ; ses admirables qualités devaient éblouir des générations successives. Toujours jeune, malgré ses quarante-huit ans, il semblait qu'elle eût été uniquement mise au monde pour séduire et charmer. Elle continuait à jouer les ingénues avec une si merveilleuse sûreté d'exécution, un talent de composition si remarquable, qu'elle paraissait créer de toutes pièces chacun des personnages qu'elle voulait évoquer et en faire un être réel dans lequel elle s'incarnait tout entière.

Ses premiers démêlés avec la politique, au début de la Restauration, étaient oubliés depuis longtemps. Si ses sympathies avaient appartenu autrefois au Gouvernement impérial, nul n'ignorait qu'un sentiment tout personnel et un lien plus intime étaient venus s'ajouter à son admiration pour Napoléon ; Louis XVIII lui-même ne lui avait donc pas tenu rigueur et, devant son bon mot, il s'était trouvé dé-

sarmé : « Il n'y a rien de commun entre les gardes du corps et Mars ! » avait-elle déclaré malicieusement un jour à la suite d'une manifestation hostile provoquée par l'ardeur de ses convictions bonapartistes ! Le roi avait ri et, comme il l'avait déjà fait pour Talma, il avait accordé à la grande artiste 50.000 francs de pension, que son successeur, Charles X, n'avait eu garde de lui supprimer. Mlle Mars était donc, en 1827, en pleine gloire et en pleine réputation. Jamais on

données à plusieurs reprises étaient restées célèbres, tant elles s'étaient distinguées par un goût rare et exquis, et chacun se pressait à l'envi dans sa luxueuse et coquette résidence.

Un événement imprévu allait bientôt la lui faire prendre en dégoût et abandonner d'une façon irrévocable pour s'installer rue Lavoisier, dans un nouveau domicile.

Le 19 octobre 1827, Mlle Mars, qui n'était pas de service au théâtre, était allée dîner chez son amie, Mme Armand, femme d'un sociétaire des Français, pour occuper cette soirée de loisir. Onze heures allaient sonner, et elle songeait déjà à se retirer, lorsque l'acteur Armand rentra en toute hâte, accompagné d'un serviteur de la maison de la rue de la Tour-des-Dames, accouru au théâtre à la recherche de sa maîtresse. Tous deux arrivaient porteurs d'une désolante nouvelle : Mlle Mars venait d'être volée pendant son absence, et ses diamants, d'une valeur considérable, avaient disparu. En un instant, l'actrice fut chez elle, mais elle n'arriva que pour se convaincre elle-même de la réalité de son malheur. La police l'avait déjà précédée dans l'hôtel et, sous la conduite de sa femme de chambre Constance, procédait aux premières constatations. Chose étrange, la porte était demeurée close et le concierge affirmait que personne durant la soirée n'en avait franchi le seuil ; le personnel de l'hôtel était peu nombreux et aucun des serviteurs ne semblait donner de prise à la moindre accusation. Quant à Constance, elle avait dans la maison un poste de confiance et, en ce moment même, son émotion et son chagrin témoignaient de la part qu'elle prenait au fâcheux accident dont sa maîtresse venait d'être victime.

Ce n'était pas la première aventure cependant à laquelle s'était trouvée mêlée cette singulière personne. Malgré sa condition modeste, c'était une héroïne de roman qui avait joué le premier rôle dans une affaire étrange et compliquée, dont trois ans auparavant s'était occupé tout Paris.

En 1824, Constance Richard était demoi-



MADemoiselle MARS.

D'après la lithographie de CHASSELAT.

n'avait vu allier tant de talent et de finesse à tant de simplicité et de grâce naturelle ; on ne se lassait point de vanter les séductions de sa personne et le charme de son esprit ; aussi avait-elle vu s'ouvrir devant elle les portes des salons les plus inaccessibles. Les fêtes brillantes et les redoutes masquées qu'elle avait

vie et sa mort. — Galerie des artistes dramatiques, Mademoiselle Mars, par Eug. Briffaut. — Sarrut et Saint-Élme : Biographie des hommes du jour. —

SOURCES. — Roger de Beauvoir : *Souvenirs de Mademoiselle Mars*. — Lireux : *Mademoiselle Mars*. — E. M. : *Mademoiselle Mars, ses aventures. sa*

Véron : Mémoires d'un bourgeois de Paris. — Comtesse Dash : Mémoires des autres. La Restauration. Charles X. — Mémoires d'une femme de qualité.

selle de comptoir dans un café de la rue Saint-Honoré, lorsque sur la dénonciation de son maître elle fut arrêtée et mise en prison. Elle était accusée d'avoir volé de l'argenterie et fait disparaître une forte somme d'argent. Pour ce fait, la jeune fille fut appelée devant le jury et ce fut elle-même qui se chargea de plaider sa cause.

Avec des supplications et des sanglots, elle témoigna de son innocence et jura qu'elle était la victime d'une atroce vengeance : son seul crime était d'avoir résisté à son patron qui avait essayé de la séduire. C'est pour se venger de ses refus qu'il avait porté contre elle son abominable accusation et elle n'avait d'autre tort en tout cela que d'être restée vertueuse. Ses larmes et ses serments avaient ému de prime abord le tribunal et l'auditoire ; ses dix-sept ans, sa gentillesse et sa jolie figure achevèrent de les convaincre de son innocence. D'ailleurs, en personne adroite, Constance avait corsé sa défense par un récit suggestif qui entourait de mystères les premières années de sa jeunesse en lui donnant les allures d'un roman captivant :

« Je suis née, disait-elle, dans le canton de Vaud, d'une pauvre famille d'ouvriers, et j'étais l'aînée de sept enfants en bas âge. Malgré leur courage et leurs efforts, mes parents avaient grand'peine à suffire à la subsistance d'une si nombreuse famille, et j'avais beau faire de mon mieux pour soulager ma mère en me chargeant de sa besogne dans notre pauvre logis, bien souvent la misère était grande et nous nous trouvions en butte à des privations de toutes sortes.

« Un jour que dans notre chaumière j'étais occupée à quelque soin du ménage, je vis un superbe carrosse s'arrêter à notre porte et une belle dame en descendre pour s'avancer jusqu'à moi. Éblouie par la magnificence de son équipage, intimidée par l'élégance de sa toilette, je me sentis encouragée cependant par un air de bonté répandu sur son visage et je répondis de mon mieux aux questions qu'elle se mit à me poser ; ce fut donc avec une joie folle et une stupéfaction profonde que je l'entendis, au bout de quelques instants, déclarer à mes parents, présents à l'entretien, qu'elle était charmée de ma physiologie et de mon intelligence, et que, s'ils voulaient me laisser devenir sa compagne, elle allait m'emmener sur-le-champ pour voyager avec elle et se chargerait désormais complètement de mon avenir. En même temps elle leur mettait dans la main une bourse remplie d'or, puis, profitant de leur étonnement, sans même attendre leur réponse, elle me fit monter avec elle dans la voiture dont les chevaux partirent au galop.

« La dame mystérieuse n'avait pas dit son nom, mais je m'aperçus qu'elle en changeait dans toutes les villes d'Italie ou de France où elle passait. J'étais bien traitée, richement vêtue et je n'avais qu'à me louer de ma nouvelle condition. Ma maîtresse semblait fort riche, son train était considérable et elle dépensait sans compter. Cependant nous voyagions presque constamment et, depuis deux

années, il avait été bien rare que nulle part notre séjour eût été de longue durée. Nous étions à Lyon depuis quelques semaines lorsque se produisirent les troubles auxquels se trouva mêlé le général Canuel ; ma protectrice, à laquelle on donnait le titre de comtesse, sembla craindre d'être compromise, et, sur-le-champ, nous quittâmes la ville pour nous rendre à Paris. Nous arrivâmes sur le soir et descendîmes dans un hôtel où des appartements nous avaient été préparés.

« Dès le lendemain, la comtesse me fit monter en voiture avec elle et m'emmena à ma grande joie pour faire une promenade dans la capitale que je ne connaissais pas encore. Attirés par la vitrine d'un bijoutier de la rue Richelieu, nous étions entrées dans sa boutique où nous examinâmes quelques parures, lorsque la porte s'ouvrit livrant passage à un homme à l'allure militaire, vêtu avec élégance, qui semblait en proie à l'agitation la plus vive. La comtesse avait tressailli en le voyant entrer, elle se leva vivement et, tandis que je restais dans la boutique, elle sortit avec lui sur le trottoir pour lui parler loin des oreilles indiscrettes. Quoique s'entretenant à voix basse, ils causaient avec la plus vive animation, et tout à coup je les vis avec étonnement remonter tous deux dans la voiture, qui s'éloigna au grand trot.

« Je supposai que leur absence ne serait pas de longue durée et j'attendis patiemment pendant près de deux heures, mais mon inquiétude allait croissant à mesure que le temps s'écoulait et je ne pus répondre que par des pleurs lorsqu'on me demanda l'adresse et le nom de ma compagne.

« La ville m'était inconnue, je l'avais traversée la veille dans l'obscurité et je n'avais ni vu ni retenu le nom de la rue et de l'hôtel où nous étions descendues.

« C'est en vain qu'on multiplia les recherches, ma bienfaitrice avait disparu sans laisser de traces et demeura introuvable.

« Ému de compassion en me voyant sans ressources, le joaillier chez lequel je me trouvais avait consenti à me conserver chez lui quelques jours, mais, voyant que les lettres qu'on écrivait à ma famille demeuraient sans réponse, il se lassa bientôt de me garder à sa charge et m'engagea à chercher quelque emploi. Un limonadier de la rue Saint-Honoré m'avait offert d'entrer à son service ; je fus heureuse d'accepter dans sa maison une place de caissière. J'avais cru trouver un asile respectable, mais je devinaï trop vite, hélas ! de quel prix il voulait me faire payer son hospitalité.

« Je résistai à ses entreprises et c'est pour se venger de mes refus que ce misérable a imaginé la dénonciation infâme qui m'amène aujourd'hui devant le tribunal. »

Ce curieux récit avait passionné le jury aussi bien que l'auditoire ; les réticences de Constance touchant le nom de la mystérieuse comtesse laissaient le champ libre à toutes les suppositions, et quelques mots qui lui étaient échappés faisaient supposer que la

voyageuse inconnue n'était autre que la duchesse de Saint-Leu.

Les conspirations étaient à la mode, on en voyait et on en découvrait partout. Il n'en fallait pas tant pour voir dans tous ces mystères la reine Hortense à la tête d'un complot, dont les troubles de Lyon n'étaient que le prélude. Venue ensuite à Paris pour mettre à exécution ses dangereux projets, elle avait dû s'éloigner en toute hâte à la nouvelle d'une dénonciation.

L'héroïne de cette singulière histoire était trop intéressante pour ne pas avoir attendri ses juges ; avant même que le jury entrât en délibération, sa cause, aux yeux de tous, était déjà gagnée d'une façon définitive et, lorsqu'on prononça l'acquittement, des acclamations répétées s'élevèrent dans toute la salle. Mais ce n'était pas assez pour l'enthousiasme populaire ; sans plus tarder, on organisa une collecte dans l'assistance et l'accusée, triomphante, emportait avec elle une somme fort ronde lorsqu'elle quitta le Palais de Justice. Munie de cette petite dot, Constance ne fut point en peine pour trouver un mari et quelques mois plus tard elle épousait un certain Mulon qui portait le prénom euphonique et peu banal de « Scipion l'Africain ». Les débuts du mariage ne furent pas heureux ; Mulon, qui était graveur sur métaux, ne faisait guère d'affaires, et bientôt tous deux, abandonnant le burin, entrèrent comme domestiques chez la veuve d'un notaire. Mais, là encore, ils ne firent que passer : Mulon devint valet de chambre dans un hôtel garni et Constance entra au service de Mlle Mars.

Telle était l'histoire de cette énigmatique soubrette que nul n'avait l'idée, pas plus que sa maîtresse, de soupçonner d'être pour quelque chose dans la disparition des diamants.

Dès le lendemain, cependant, les choses changent de face : on apprend que, la nuit même du vol, Mulon a quitté Paris précipitamment pour se rendre à Genève : la police se met en campagne et bientôt le coupable est surpris vendant un lingot d'or chez un orfèvre de la ville. Le doute n'est plus possible, Mulon a volé les diamants et ce sont les montures brisées dont il essaie de se défaire.

L'extradition est obtenue, Constance est arrêtée comme complice et tous deux passent en Cour d'assises où la scène du vol est facilement reconstituée. L'aimable couple avait tout préparé de longue main et depuis quelques jours guettait l'occasion favorable. Mulon avait bien, comme mari de la femme de chambre, ses entrées dans la maison, mais il était connu de tout le personnel, et, pour réussir, il fallait s'introduire dans l'hôtel sans être vu de personne. C'est dans ce but que, chaque soir, Constance, de la fenêtre de la chambre de sa maîtresse, située au premier étage, faisait un geste négatif à son mari posté dans la rue pour attendre l'instant propice.

Un soir enfin, voyant le moment venu, elle l'appelle d'un signe de tête et Mulon, s'aidant d'un tuyau de descente, escalade le



Fasc. 7

Cliché Braun

LA REINE ALEXANDRA

Tableau de la MARQUISE CÉCILE DE VENTWORTH.

rez-de-chaussée, met le pied sur une aspérité et enjambe la fenêtre.

Les voisins, qui chaque soir ont remarqué ces promenades nocturnes, croient à quelque manège d'amoureux et se gardent de déranger les coupables. Une fois dans la place, Mulon emplit ses poches d'argent et de bijoux et s'éloigne par le même chemin sans avoir donné l'éveil à personne.

Devant le jury, Mulon se montra galant et voulut assumer sur sa tête toute la responsabilité. Son argument était fort habile, car, tout en déchargeant sa femme, il niait en même temps pour son compte toute espèce de préméditation : « J'étais jaloux, déclara-t-il simplement, je soupçonnais Constance de me tromper avec un valet de chambre de la maison, et j'errais souvent aux alentours. Un soir, n'y tenant plus, je voulus surprendre les coupables et m'introduisis au premier étage; étalés à ma vue dans les tiroirs d'un meuble entr'ouvert, les bijoux furent pour moi une tentation trop forte, je succombai et m'emparai de tout ce qui me tomba sous la main. J'étais redescendu par la fenêtre avant même que ma femme ait eu le temps de soupçonner ma présence. »

Mais le jury, cette fois, ne se laissa pas convaincre; le mari et la femme, déclarés coupables, furent condamnés à dix ans de travaux forcés avec exposition. Le premier subit sa peine, mais la seconde, toujours adroite, trouva moyen de s'y soustraire. La fine mouche, sans cesse aux aguets, profita du trouble produit à Saint-Lazare par les événements de Juillet, pendant la Révolution de 1850; elle réussit à s'évader, et personne jamais ne put retrouver sa trace. Mulon fut enfermé au bagne de Toulon, et l'on raconte que son aventure était devenue pour lui un titre de gloire : « Regardez-moi, disait-il avec fierté aux visiteurs, c'est moi l'auteur du vol des diamants de Mlle Mars! »



Bien qu'on eût retrouvé, cachées dans les bottes du voleur, au moment où on l'arrêta, une grande partie des pierreries, la perte n'en avait pas moins été considérable pour leur propriétaire; aussi n'était-il personne qui n'eût compati au malheur de Mlle Mars, et tout Paris était venu s'inscrire chez elle.

Il semblait que cet événement eût encore ajouté à sa popularité; on admirait sa résignation et on se racontait les mille petits

détails qu'avait révélés le procès; son luxe et son élégance étaient l'objet de mille commentaires; et mainte femme du monde citait avec envie les deux cents toilettes dont le procès-verbal avait constaté la présence dans sa garde-robe! Enfin on vantait son esprit et on citait ses bons mots. Ce fut au cours de ce procès, où elle avait été appelée à témoigner, qu'elle dut répondre au président qui lui demandait son âge. Chacun connaît la manière spirituelle dont elle s'en tira, et comment elle sut sans mentir accorder sa coquetterie avec la vérité. Cependant l'hôtel de la rue de la Tour-des-Dames lui rappelait de trop pénibles souvenirs; Mlle Mars le quitta et voulut changer de quartier; mais elle n'était pas au bout de ses peines, et ses diamants, une fois encore, devaient allumer la convoitise de ses gens.

Onze ans plus tard, elle rentrait un jour chez elle vers cinq heures de l'après-midi, lorsqu'elle trouva toute sa maison en émoi : on lui avait de nouveau, et cette fois en plein jour, volé tous ses diamants, qui valaient plus

n'étaient pas perdus; on les retrouva dans sa chambre même, cachés dans la garniture d'un fauteuil, où son ancien domestique Garein les avait adroitement enfouis en attendant l'occasion de les faire disparaître. Mlle Mars en avait assez; justement effrayée, elle voulut mettre ses bijoux à l'abri d'une façon définitive et s'en fut à la Banque de France déposer son trésor.

La mode était aux petits vers, l'événement lui valut ce galant madrigal :

En confiant et diamants et bijoux
Aux solides caveaux de la Banque de France,
Vous n'avez pas caché le plus précieux de tous :
Votre talent, d'une valeur immense!
Avec tous vos voleurs, pour couper court enfin,
Et pour qu'au trésor rien ne manque,
Il faut, charmante Mars, ainsi que votre écrin,
Aller vous loger à la Banque!

Elle avait toujours été fort peureuse, et depuis de longues années ces malheureux diamants avaient été la source de tracasseries perpétuelles et d'inquiétudes sans nombre. Lors de la venue des alliés en 1814, elle avait eu, comme tout le monde, à loger des soldats

étrangers, et avait reçu chez elle en partage un chef cosaque et son domestique. Mais, malgré leurs efforts pour se montrer aimables, elle n'avait pu se faire à la longue barbe et à la physionomie farouche de ses hôtes, qui lui inspiraient une indicible terreur, et dans lesquels elle persistait à voir des voleurs de grand chemin. Hantée perpétuellement par l'idée qu'on allait la dépouiller, c'est alors qu'elle avait eu l'idée bizarre de faire confectionner quarante boîtes de fer-blanc pareilles à celles des herborisateurs, qu'elle avait remplies de ses diamants et de tout l'or monnayé qu'elle avait pu se procurer. Puis les boîtes avaient été suspendues par des fils de fer dans

la fosse du réduit le plus intime de son appartement.

On raconte que le nom de Mars lui venait de sa mère, Marie Salvetat, qui était très belle et s'était autrefois fait enlever à Carcassonne, où elle habitait avec ses parents, par l'acteur-auteur Jacques Boutet plus connu sous le nom de Monvel, qui lui avait juré de l'épouser.

Pour pouvoir entrer au théâtre, dont elle était passionnée, en même temps que pour dérouter sa famille, elle prit un pseudonyme, et celui qu'elle choisit fut le nom du mois incertain et changeant qui semblait l'image même de son humeur fantasque.

Mais comme les giboulées de printemps



Cliché Giraudon.

« NE LE RÉVEILLEZ PAS, SEIGNEUR DUC DE MENDOUE... »

MADemoiselle MARS (Dona Sol), FIRMIN (Hernani) et JOANNY (Don Ruy Gomez de Silva) dans la scène finale d'Hernani. — Lithographie d'HENRI BARON (Cabinet des Estampes.)

de 200 000 livres, somme considérable pour l'époque. Mlle Mars adorait les bijoux, mais elle avait le respect de son art qui, pour elle, passait avant tout. Il y avait, le soir même, au Français, une première représentation à laquelle tout Paris devait se rendre; elle ne voulut pas qu'on fit relâche et s'opposa à ce que rien fût changé au programme. Elle joua *Louise de Lignerolles* avec un naturel si parfait, une si grande aisance et une si complète liberté d'esprit que cette soirée fut pour elle un de ses beaux triomphes; le succès de la pièce fut considérable, et la salle tout entière croula sous les applaudissements. Les fameux diamants, du reste, cette fois encore,

les bourrasques de cette nature emportée passaient vite et il ne semble point que Mlle Mars ait eu jamais à en souffrir. La petite Hippolyte, qui devait devenir la plus grande des tragédiennes, était venue au monde le 9 janvier 1779, et le bruit du canon avait salué sa naissance en même temps que les cloches de Notre-Dame sonnaient à toute volée en signe d'allégresse. Elle était née en effet à la date même où Marie-Antoinette donnait le jour à un Dauphin, ce qui lui avait valu une rente de 500 francs. Sa royauté devait être moins éphémère que celle du Prince dont on célébrait la naissance, et pendant près de cinquante ans elle allait régner sur Paris par l'irrésistible attrait de son talent. Madame Mars sa mère ne devait jamais s'appeler Mme de Monvel. Malgré ses promesses, son volage compagnon, nommé lecteur du roi Guillaume III, partit pour la Suède, dont il ne devait jamais revenir, et la mère et l'enfant restèrent à peu près sans ressources. Il fallait vivre pourtant et la pauvre délaissée s'engagea dans la troupe organisée par Mlle Montansier pour courir la province et aller de ville en ville donner des représentations trop souvent peu fructueuses. La petite fille suivait sa mère dans ses voyages et, maintenant qu'elle avait grandi, on l'utilisait tant bien que mal pour les rôles d'enfants ou d'Amours. Le rôle de la petite Louison, du *Malade imaginaire*, fut l'une de ses premières créations. Rien n'annonçait alors ses éclatants succès futurs dans cette carrière où elle ne devait remporter que des victoires ; son physique était ingrat et sa voix faible et tremblotante. Lorsqu'en 1795, la troupe revint à Paris s'installer dans cette salle de la rue Feydeau, qui devait devenir plus tard le théâtre de la Comédie, nul n'aurait pu s'imaginer alors que cette petite fille de dix-sept ans, aux allures gauches et à la voix étranglée, devait devenir l'une des gloires de la scène française. Les encouragements de Dugazon, qui semblait avoir deviné cette vocation cachée, finirent par triompher de sa timidité excessive. Chez elle, le talent et la beauté se révélèrent à la fois ; ce fut un épanouissement subit, et dès les premières années du Consulat, les leçons de Mlle Contat vinrent donner le dernier et complet développement à son talent merveilleux. Après avoir triomphé dans les classiques, elle interpréta les rôles de l'école romantique, qui venait de naître et brillait déjà d'un si vif éclat, car la souplesse de son talent ne l'avait pas enfermée dans un genre spécial : elle abordait à la fois les rôles d'ingénue, d'amoureuse et de grande coquette,

grâce à cette beauté admirable, si lente à s'épanouir, mais qu'elle devait conserver en revanche jusqu'aux portes de la vieillesse. Elle était restée l'éternelle ingénue ; et à voir la noblesse de sa démarche, la fraîcheur de son sourire et la vivacité de son regard, il semblait, lorsqu'elle paraissait en scène, que le temps l'eût oubliée d'une façon définitive et que cette jeunesse inaltérable dût la parer jusqu'à son dernier jour.

À la ville, pourtant, l'illusion tombait ; ses yeux admirables éclairaient toujours son visage, mais son teint brouillé, ses traits accusés, sa taille épaissie montraient une femme vieillie se défendant mal contre les outrages de l'âge. Ce n'était pas seulement au théâtre, malheureusement, qu'elle voulait continuer à jouer les rôles d'amoureuse ; son cœur était resté jeune et sa liaison prolongée avec un jeune homme, modèle de toutes les élégances, faisait sourire depuis longtemps. Rien n'avait pu la détacher de lui, ni ses infidélités, ni ses brusqueries, ni son indifférence ! Il fallut l'humiliation de son amour-propre froissé pour avoir raison de cette passion tardive.

C'était au cours d'un voyage, et le jeune élégant, victime d'un accident de cheval ou de voiture, sans importance, venait d'être ramené, légèrement blessé, à une auberge où il était inconnu aussi bien que sa compagne. Un médecin est appelé en toute hâte, et Mlle Mars, les yeux baignés de larmes, l'interroge en témoignant la plus vive inquiétude.

« Calmez-vous, madame, lui répond le médecin, après avoir examiné le malade, il n'y a rien de grave dans l'état de M. votre fils. » On dit que cette cruelle méprise réussit enfin à lui ouvrir les yeux et à la détacher définitivement d'une passion que son âge ne pouvait plus rendre excusable. L'amour n'était plus son fait, ni à la ville, ni au théâtre, et on commençait à railler l'éternité de sa jeunesse. En 1841, elle se retira définitivement. Le 7 avril, elle parut sur la scène pour la dernière fois, elle jouait Célimène du *Misanthrope* et Araminthe des *Fausse Confidences*.

Elle fut couronnée sur le théâtre même, par un public enthousiaste qui ne se lassait de la rappeler et de l'applaudir.



En quittant la Comédie, elle se retira dans sa maison de Versailles et venait seulement passer l'hiver dans son hôtel de la rue Lavo-

sier, où elle avait réuni tous les luxes et toutes les élégances. C'est là qu'elle mourut en 1847.

Elle avait soixante-six ans. Elle s'était voûtée dans les dernières années et marchait maintenant avec peine, cachant mal ses cheveux blancs, qu'elle avait teints si longtemps, sous un tour de bandeaux noirs ; mais, quoi qu'elle fût atteinte, disait-on, d'une maladie de foie, rien ne faisait présager que sa fin pût être proche.

Un jour que son amie Mme Dabadie, une ancienne cantatrice d'opéra, devenue dévote, la pressait de songer à son salut et lui vantait son confesseur qu'elle disait admirable : « J'y penserai, j'y penserai, lui répondit-elle, mais mille affaires me restent à terminer. J'ai encore à Versailles un procès avec lequel il faut que j'en finisse ; aussitôt après, tu m'amèneras ton abbé. »

Huit jours plus tard, une maladie subite la terrassait tout à coup. C'était, dit-on, l'abus des cosmétiques violents dont elle avait usé longtemps pour colorer sa chevelure, qui avaient atteint le cerveau et déterminé une congestion. Se sentant gravement atteinte, elle n'eut garde d'oublier les recommandations de son amie : « Ton vicaire ! ton vicaire ! » lui écrivit-elle en toute hâte. Le confesseur accourut, c'était l'abbé Gallard, vicaire à la Madeleine, et il ne put se défendre d'être ému du charme et de la séduction de sa belle pénitente. D'ailleurs, malgré les écarts inévitables de cette existence accidentée, jamais aucune de ses liaisons n'avait causé de scandale et elle avait fait assez de bien pour faire oublier les erreurs de sa vie passée. Même dans les dernières années, où d'imprudentes spéculations à la Bourse avaient entamé sa fortune, elle avait continué à répandre autour d'elle d'abondantes aumônes.

Pendant plusieurs jours l'abbé revint près d'elle et il sentait croître à chaque fois son estime pour cette nature privilégiée qui, tout en payant sa part aux faiblesses humaines, avait gardé tant de droiture, de loyauté et de délicatesse. « Où sont vos belles couronnes, mademoiselle ? » lui disait l'abbé venu pour l'exhorter une dernière fois : « Vous m'en préparez une bien plus belle, lui répondit-elle, et celle-là elle durera toujours. »

Ce furent presque ses dernières paroles ; elle s'éteignit doucement, calme et résignée, confiante en la miséricorde de Dieu, sans regrets pour la vie qui n'avait été pour elle qu'un continuuel sourire et qu'une perpétuelle victoire.

VICOMTE DE REISET.



Mémoires

du général baron de Marbot

CHAPITRE XXIII (suite.)

Après avoir traversé le Rhin à Illuningue, le 7^e corps se trouva dans le pays de Bade, dont le souverain, ainsi que celui de Bavière et de Wurtemberg, venait de contracter une alliance avec Napoléon; aussi fûmes-nous reçus en amis par la population de Brisgau. Le feld-maréchal Jellachich n'avait pas osé se mesurer avec les Français dans un pays où les communications sont si faciles, mais il nous attendait au delà de Fribourg, à l'entrée de la forêt Noire, dont il comptait nous faire acheter le passage par beaucoup de sang. Il espérait surtout nous arrêter au *Val d'Enfer*, défilé étroit, fort long, et dominé de tous côtés par des rochers à pic, faciles à défendre. Mais les troupes du 7^e corps, qui venaient d'apprendre les brillants succès remportés par leurs camarades à Ulm et en Bavière, jalouses de montrer aussi leur bravoure, s'élancèrent avec ardeur dans la forêt Noire, qu'elles franchirent en trois jours, malgré les obstacles du terrain, la résistance de l'ennemi et la difficulté de se procurer des vivres dans cet affreux désert. Enfin, l'armée déboucha dans un pays fertile et campa autour de Donaueschingen, ville fort-agréable, où se trouve le magnifique château de l'antique maison des princes de Furstenberg.

Le maréchal Augereau et ses aides de camp logèrent au château, dans la cour duquel se trouve la source du Danube; ce grand fleuve montre sa puissance en naissant, car à sa sortie de terre il porte déjà bateau. Les attelages de l'artillerie et nos équipages avaient éprouvé de très grandes fatigues dans les défilés rocailloux et montueux de la forêt Noire, que le verglas rendait encore plus difficiles. Il fallut donc donner aux chevaux plusieurs jours de repos, pendant lesquels les cavaliers autrichiens venaient de temps à autre tâter nos avant-postes, placés à deux lieues en avant de la ville; mais tout se bornait à un tiraillement qui nous amusait, nous exerçait à la petite guerre, et nous apprenait à connaître les divers uniformes ennemis. Je vis là pour la première fois les uhlands du prince Charles, les dragons de Rosenberg et les hussards de Blankenstein. Nos chevaux d'attelage ayant repris leur vigueur, l'armée continua sa marche, et pendant plusieurs semaines nous eûmes des combats continuels qui nous rendirent maîtres d'Eugen et de Stockach.

Quoique souvent très exposé dans ces divers engagements, je n'éprouvai qu'un seul accident, mais il pouvait être fort grave. La terre était couverte de neige, surtout auprès de Stockach. L'ennemi défendait cette position avec acharnement. Le maréchal m'ordonna d'aller reconnaître un point sur lequel il voulait diriger une colonne; je pars au galop, le sol me paraissant très uni, parce que le vent, en poussant la neige, avait comblé tous les fossés. Mais tout à coup mon cheval et moi entrons dans un grand ravin, ayant de la neige jusqu'au cou.... Je tâchais de me tirer de cette espèce de gouffre, lorsque deux hussards ennemis parurent au sommet et déchargèrent leurs mousquetons sur moi. Heureusement, la neige dans laquelle je me débattais, ainsi que mon cheval ayant empêché les cavaliers autrichiens de bien ajuster, je ne reçus aucun mal; mais ils allaient réitérer leur feu, lorsque l'approche d'un peloton de chasseurs, que le maréchal Augereau envoyait à mon secours, les contraignit à s'éloigner promptement. Avec un peu d'aide, je sortis du ravin; mais on eut beaucoup de peine à en retirer mon cheval, qui cependant n'était pas blessé non plus, ce qui permit à mes camarades de rire de l'étrange figure que j'avais à la suite de mon bain de neige.

Après avoir conquis tout le Vorarlberg, nous nous emparâmes de Bregenz, et accablâmes le corps autrichien de Jellachich au lac de Constance et au Tyrol. L'ennemi se couvrit de la forteresse de Feldkirch et du célèbre défilé de ce nom, derrière lesquels il pouvait nous résister avec avantage: nous nous attendions à livrer un combat très meurtrier pour enlever cette forte position, lorsque, à notre grand étonnement, les Autrichiens demandèrent à capituler, ce que le maréchal Augereau s'empressa d'accepter.

Pendant l'entrevue que les deux maréchaux eurent à cette occasion, les officiers autrichiens, humiliés des revers que leurs armes venaient d'essuyer, se donnèrent le malin plaisir de nous annoncer une très fâcheuse nouvelle, tenue cachée jusqu'à ce jour, mais que les Russes et les Autrichiens avaient apprise par la voie de l'Angleterre. La flotte franco-espagnole avait été battue par lord Nelson, le 20 octobre, non loin de Cadix, au cap Trafalgar. Notre malencontreux amiral Villeneuve, que les ordres précis de Napoléon n'avaient pu déterminer à sortir de l'inaction,

lorsque l'apparition subite de toutes les flottes de la France et de l'Espagne dans la Manche pouvait assurer le passage en Angleterre de nombreuses troupes réunies à Boulogne, Villeneuve, en apprenant que par ordre de Napoléon il allait être remplacé par l'amiral Rosily, passa tout à coup d'un excès de circonspection à une très grande audace. Il sortit de Cadix, livra une bataille qui, eût-elle tourné à notre avantage, eût été à peu près inutile, puisque l'armée française, au lieu de se trouver à Boulogne pour profiter de ce succès et passer en Angleterre, était à plus de deux cents lieues des côtes, faisant la guerre au centre de l'Allemagne. Après un combat des plus acharnés, les flottes d'Espagne et de France furent battues par celle d'Angleterre, dont l'amiral, le célèbre Nelson, fut tué, emportant dans la tombe la réputation de premier homme de mer de l'époque. De notre côté, nous perdîmes le contre-amiral Magon, officier d'un très grand mérite. Un de nos vaisseaux sauta; dix-sept, tant français qu'espagnols, furent pris. Une tempête horrible, qui s'éleva vers la fin de la bataille, dura toute la nuit et les jours suivants. Elle fut sur le point de faire périr les vainqueurs et les vaincus; aussi, les Anglais, ne s'occupant plus que de leur propre salut, furent-ils obligés d'abandonner presque tous les vaisseaux qu'ils nous avaient pris et qui, pour la plupart, furent conduits à Cadix par les débris de leurs braves et malheureux équipages; d'autres périrent en se brisant sur les rochers.

Ce fut à cette terrible bataille que mon excellent ami France d'Houdetot, aujourd'hui lieutenant général, aide de camp du Roi, reçut à la cuisse une forte blessure qui l'a rendu boiteux. D'Houdetot sortait à peine de l'enfance; il était aspirant de marine et attaché à l'état-major du contre-amiral Magon, ami de mon père. Après la mort de ce brave amiral, le vaisseau l'*Algésiras* qu'il montait fut pris à la suite d'un sanglant combat, et les Anglais placèrent à son bord une garde de soixante hommes. Mais lorsque la tempête eut séparé l'*Algésiras* des vaisseaux ennemis, ceux des officiers et marins français qui avaient survécu au combat déclarèrent aux officiers et au détachement anglais qu'ils eussent à se rendre à leur tour ou à se préparer à recommencer la lutte au milieu des horreurs de la nuit et de la tempête. Les Anglais, n'étant

pas disposés à se battre, consentirent à capituler, sous condition de ne pas être retenus prisonniers de guerre, et les Français, bien que menacés de faire naufrage, replacèrent avec des transports de joie leur pavillon sur les débris d'un mât. Après avoir été vingt fois sur le point d'être engloutis, tant le navire était en mauvais état et la mer furieuse, ils eurent enfin le bonheur d'entrer dans la rade de Cadix. Le vaisseau qui portait Villeneuve ayant été pris, cet amiral infortuné fut conduit en Angleterre, où il resta pendant trois ans prisonnier de guerre. Ayant été échangé, il prit la détermination de se rendre à Paris ;

et parlaient de se révolter contre son autorité. Le plus ardent des opposants était le général prince de Rohan, officier français au service de l'Autriche, homme fort brave et très capable. Le maréchal Augereau, craignant que Jellachich, entraîné par les conseils que lui donnait M. de Rohan, ne parvint à échapper à l'armée française en se jetant dans le Tyrol, où il nous eût été presque impossible de le suivre, s'empressa d'accorder au maréchal ennemi toutes les conditions qu'il demandait.

La capitulation portait donc que les troupes autrichiennes déposeraient les armes, livraient leurs drapeaux, étendards, canons et

les rigueurs de la saison ; puis, par une marche audacieuse, passant au milieu des cantonnements des troupes du maréchal Ney, qui occupaient les villes du Tyrol, il vint tomber entre Vérone et Venise sur les derrières de l'armée française d'Italie, pendant que celle-ci, aux ordres de Masséna, suivait en queue le prince Charles, qui se retirait sur le Frioul. L'arrivée du prince de Rohan dans le pays vénitien, alors que Masséna en était déjà loin, pouvait avoir les conséquences les plus graves ; heureusement, une armée française venant de Naples, sous les ordres du général Saint-Cyr, battit ce prince et le con-



COMBAT D'ELCHINGEN (15 OCTOBRE 1805). — Gravure de PÉRONARD, d'après ROQUEPLAN. (Musée de Versailles.)

mais, arrêté à Rennes, il se fit sauter la cervelle.

Au moment où le feld-maréchal Jellachich était obligé de capituler devant le 7^e corps de l'armée française, cette résolution du chef ennemi nous étonnait d'autant plus que, bien que battu par nous, il lui restait encore la ressource de se retirer dans le Tyrol, placé derrière lui, et dont les habitants sont depuis des siècles très attachés à la maison d'Autriche. La grande quantité de neige dont le Tyrol était couvert rendait sans doute ce pays d'un accès difficile ; mais les difficultés qu'il présentait eussent été bien plus grandes pour nous, ennemis de l'Autriche, que pour les troupes de Jellachich se retirant dans une province autrichienne. Cependant, si ce vieux et méthodique feld-maréchal ne pouvait se résoudre à faire la guerre en hiver dans de hautes montagnes, il n'en était pas de même des officiers placés sous ses ordres, car beaucoup d'entre eux blâmaient sa pusillanimité

chevaux, mais ne seraient pas conduites en France et pourraient se retirer en Bohême, après avoir juré de ne pas servir contre la France pendant un an. En annonçant cette capitulation dans un de ses bulletins de la grande armée, l'Empereur témoigna d'abord un peu de mécontentement de ce qu'on n'avait pas exigé que les troupes autrichiennes fussent envoyées prisonnières en France ; mais il revint sur cette pensée, lorsqu'il eut acquis la certitude que le maréchal Augereau n'avait aucun moyen de les y contraindre, parce qu'elles avaient la facilité de s'échapper. En effet, dans la nuit qui précéda le jour où les ennemis devaient déposer les armes, une révolte éclata dans plusieurs brigades autrichiennes contre le feld-maréchal Jellachich. Le prince de Rohan, refusant d'adhérer à la capitulation, partit avec sa division d'infanterie, à laquelle se joignirent quelques régiments des autres divisions, et se jeta dans les montagnes qu'il traversa malgré

traint à se rendre prisonnier de guerre, mais du moins il ne céda qu'à la force et fut en droit de dire que, si le feld-maréchal Jellachich était venu avec toutes ses troupes, les Autrichiens seraient peut-être parvenus à vaincre Saint-Cyr et à s'ouvrir un passage.

Lorsqu'une troupe capitule, il est d'usage que le vainqueur envoie auprès de chaque division un officier d'état-major pour en prendre en quelque sorte possession et la conduire, au jour et à l'heure indiqués, sur le lieu où elle doit déposer les armes. Celui de mes camarades qui fut envoyé auprès du prince de Rohan fut laissé par celui-ci dans le camp qu'il quittait, parce que ce prince, opérant sa retraite en arrière de la place forte de Feldkirch, et dans une direction opposée au camp des Français, n'avait pas à redouter d'être arrêté par eux dans sa marche ; mais il n'en était pas de même de la cavalerie autrichienne. Elle bivouaquait dans une petite plaine en avant de Feldkirch, en face et à peu

de distance de nos avant-postes. J'avais été chargé par le maréchal Augereau de me rendre auprès de la cavalerie autrichienne pour la conduire au lieu du rendez-vous convenu; cette brigade, composée de trois forts régiments, n'avait point de général-major; elle était commandée par le colonel des housards de Blankenstein, vieux Hongrois des plus braves et des plus madrés, dont je regrette de n'avoir pu retenir le nom, car je l'estime beaucoup, bien qu'il m'ait fait subir une mystification fort désagréable.

A mon arrivée dans son camp, le colonel m'avait offert pour la nuit l'hospitalité dans sa baraque, et nous étions convenus de nous mettre en route au point du jour, afin de nous rendre au lieu indiqué sur les grèves du lac de Constance, entre les villes de Bregenz et de Lindau. Nous avions tout au plus trois lieues à parcourir. Je fus très étonné lorsque, vers minuit, j'entendis les officiers monter à cheval.... Je m'élançai hors de la baraque, et vis qu'on forme les escadrons et qu'on se prépare à partir. Les colonels des uhlans du prince Charles et des dragons de Rosenberg, placés sous les ordres du colonel des housards, mais auxquels celui-ci n'avait pas fait part de ses projets, vinrent lui demander le motif de ce départ précipité; j'en fis autant. Alors, le vieux colonel nous répond, avec une froide hypocrisie, que le feld-maréchal Jellachich, craignant que quelques quolibets lancés aux soldats autrichiens par les Français (dont il faudrait longer le camp, si l'on se rendait par la route directe à la plage de Lindau) n'amenassent des querelles entre les troupes des deux nations, Jellachich, d'accord avec le maréchal Augereau, avait ordonné aux troupes autrichiennes de faire un long circuit sur la droite, afin de tourner le camp français et la ville de Bregenz, pour ne pas rencontrer nos soldats. Il ajouta que le trajet étant beaucoup plus long et les chemins difficiles, les chefs des deux armées avaient avancé le départ de quelques heures, et qu'il s'étonnait que je n'en eusse pas été prévenu; mais que probablement la lettre qu'on m'avait adressée à ce sujet avait été retenue aux avant-postes par suite d'un malentendu; il poussa même la dissimulation jusqu'à ordonner à un officier d'aller réclamer cette dépêche sur toute la ligne.

Les motifs allégués par le colonel des Blankenstein parurent si naturels à ses deux camarades, qu'ils ne firent aucune observation. Je n'en élevai pas non plus, bien que, par instinct, je trouvasse tout cela un peu louche; mais, seul au milieu de trois mille cavaliers ennemis, que pouvais-je faire? Il valait mieux montrer de la confiance que d'avoir l'air de douter de la bonne foi de la brigade autrichienne. Comme j'ignorais, du reste, la fuite de la division du prince de Rohan, j'avoue qu'il ne me vint pas dans l'esprit que le chef de la cavalerie cherchait à la soustraire à la capitulation. Je marchai donc avec lui à la tête de la colonne. Le commandant autrichien, qui connaissait parfaitement le pays, avait si bien pris ses dispositions pour s'éloigner des

postes français, dont l'emplacement était, du reste, indiqué par des feux, que nous ne passâmes à proximité d'aucun d'eux. Mais ce à quoi le vieux colonel ne s'attendait pas, ou ce qu'il ne put éviter, ce fut la rencontre de patrouilles volantes, que la cavalerie fait ordinairement la nuit dans la campagne à une certaine distance d'un camp; car tout à coup un : Qui vive? se fait entendre, et nous nous trouvons en présence d'une forte colonne de cavalerie française, que le clair de lune permet de distinguer parfaitement. Alors le vieux colonel hongrois, sans laisser paraître le moindre trouble, me dit : « Ceci vous regarde, monsieur l'aide de camp; veuillez venir avec moi pour donner des explications au chef de ce régiment français. »

Nous nous portons en avant, je donne le mot d'ordre, et me trouve en présence du 7^e de chasseurs à cheval, qui, reconnaissant en moi un aide de camp du maréchal Augereau, et sachant d'ailleurs qu'on attendait les troupes autrichiennes pour la remise de leurs armes, ne fit aucune difficulté pour laisser passer la brigade que je conduisais. Le commandant français, dont la troupe avait le sabre en main, eut même l'attention de le faire remettre au fourreau, en témoignage du bon accord qui devait régner entre les deux colonnes qui se côtoieraient paisiblement en continuant leur route. J'avais bien questionné l'officier supérieur de nos chasseurs, relativement au changement d'heure de la remise des armes que devaient opérer les Autrichiens; mais il n'en était pas informé, ce qui n'éveilla aucun soupçon dans mon esprit, sachant qu'un ordre de ce genre n'était point du nombre de ceux que l'état-major communiquait d'avance aux régiments. Je continuai donc à marcher avec la colonne étrangère pendant tout le reste de la nuit, trouvant cependant que le détour qu'on nous faisait faire était bien long, et que les chemins étaient fort mauvais. Enfin, à l'aube du jour, le vieux colonel, apercevant un terrain uni, me dit d'un ton goguenard que, bien qu'il soit dans l'obligation de remettre sous peu les chevaux des trois régiments entre les mains des Français, il veut au moins les leur livrer en bon état, et avoir soin de ces pauvres animaux jusqu'au dernier moment; qu'en conséquence, il va ordonner de faire donner l'avoine.

La brigade s'arrête, se forme, met pied à terre, et lorsque les chevaux sont attachés, le colonel des Blankenstein, resté seul à cheval, réunit en cercle autour de lui les officiers et cavaliers des trois régiments, et là, d'un ton d'inspiré qui rendait ce vieux guerrier vraiment superbe, il leur annonce que la division du prince de Rohan, préférant l'honneur à une honteuse sécurité, a refusé de souscrire à la honteuse capitulation par laquelle le feld-maréchal Jellachich a promis de livrer aux Français les drapeaux et les armes des troupes autrichiennes, et que la division de Rohan s'est jetée dans le Tyrol, où il conduirait, lui aussi, la brigade de cavalerie, s'il ne craignait de ne pouvoir trouver dans ces âpres mon-

tagnes de quoi nourrir un aussi grand nombre de chevaux. Mais puisque voilà la plaine, ayant, par une ruse dont il se félicite, gagné six lieues d'avance sur les troupes françaises, il propose à tous ceux d'entre eux qui ont le cœur vraiment autrichien, de le suivre à travers l'Allemagne jusqu'en Moravie, où il va rejoindre les troupes de leur auguste empereur François II.

Les housards de Blankenstein répondirent à cette allocution de leur colonel par un bruyant *hurrah* d'approbation; mais les dragons de Rosenberg et les uhlans du prince Charles gardaient un morne silence!... Quant à moi, bien que je ne susse pas encore assez bien l'allemand pour saisir parfaitement le discours du colonel, les paroles que j'avais comprises, ainsi que le ton de l'orateur et la position dans laquelle il se trouvait, m'avaient fait deviner de quoi il s'agissait, et j'avoue que je restai fort *penaud* d'avoir, quoique à mon insu, servi d'instrument à ce diable de Hongrois. Cependant, un tumulte affreux s'éleva dans l'immense cercle qui m'environnait, et je fus à même d'apprécier l'inconvénient qui résulte de l'amalgame hétérogène des divers peuples dont se compose la monarchie et par conséquent l'armée autrichienne. Tous les housards sont Hongrois; les Blankenstein approuvaient donc ce que proposait un chef de leur nation; mais les dragons étaient Allemands et les uhlans Polonais; le Hongrois n'avait par cela même aucune influence morale sur ces deux régiments, qui, dans ce moment difficile, n'écoutèrent que leurs propres officiers; ceux-ci déclarèrent que, se considérant comme engagés par la capitulation que le maréchal Jellachich avait signée, ils ne voulaient pas, par leur départ, aggraver la position de ce feld-maréchal et de ceux de leurs camarades qui se trouvaient déjà au pouvoir des Français. Ces derniers seraient en effet en droit de les envoyer prisonniers en France si une partie des troupes autrichiennes violait le traité convenu. A cela, le colonel des housards répondit que, lorsque le général en chef d'une armée, perdant la tête, manque à ses devoirs et livre ses troupes à l'ennemi, les subalternes ne doivent plus prendre conseil que de leur courage et de leur attachement au pays. Alors le colonel, brandissant son sabre d'une main et saisissant de l'autre l'étendard de son régiment, s'écrie : « Allez, dragons, allez remettre aux Français vos étendards avilis et les armes que notre Empereur nous avait données pour le défendre. Quant à nous, braves housards, nous allons rejoindre notre auguste Souverain, auquel nous pourrions encore montrer avec honneur notre drapeau sans tache et nos sabres de soldats intrépides! » Puis, s'approchant de moi, et lançant un coup d'œil de mépris aux uhlans et dragons, il ajoute : « Je suis certain que si ce jeune Français se trouvait dans notre position, et forcé d'imiter votre conduite ou la mienne, il prendrait le parti le plus courageux, car les Français aiment la gloire autant que leur pays et s'y connaissent en honneur!... » Cela dit, le

vieux chef hongrois pique des deux, et, enlevant son régiment au galop, il se lance rapidement dans l'espace, où ils disparaissent bientôt!...

Il y avait du vrai dans chacun des deux raisonnements que je venais d'entendre, mais celui du colonel de housards me paraissait le plus juste, parce qu'il était le plus conforme aux intérêts de son pays: j'approuvais donc intérieurement sa conduite, mais je ne pouvais raisonnablement conseiller aux dragons et aux uhlands de l'imiter; c'eût été sortir de mon rôle et manquer à mes devoirs. Je gardai donc une stricte neutralité dans cette discussion, et, dès que les housards furent partis, je proposai aux deux colonels des autres régiments de me suivre, et nous nous mîmes en route pour Lindau. Nous y trouvâmes sur la plage du lac les maréchaux Jellachich et Augereau, ainsi que l'armée française, et les deux régiments d'infanterie autrichienne qui n'avaient pas suivi le prince de Rohan. En apprenant par moi que les housards de Blankenstein, refusant de reconnaître la capitulation, se dirigeaient vers la Moravie, les deux maréchaux entrèrent dans une grande colère. Celle d'Augereau était principalement motivée par la crainte que ces housards ne jetassent une grande perturbation sur les derrières de l'armée française, car la route qu'ils allaient suivre traversait les contrées dans lesquelles l'Empereur, en marchant sur Vienne, avait laissé de nombreux dépôts de blessés, de paires d'artillerie, etc., etc. Mais le colonel ne crut pas devoir signaler sa présence par un coup de main, tant il avait hâte de s'éloigner du pays où rayonnaient les armées françaises: aussi, évitant tous nos postes et suivant constamment des chemins de traverse, se cachant le jour dans les bois, puis marchant rapidement toute la nuit, il parvint à gagner sans encombre les frontières de la Moravie, et s'y réunit au corps d'armée autrichien qui l'occupait.

Quant aux troupes restées avec le feld-maréchal Jellachich, après avoir déposé leurs armes, étendards et drapeaux, et nous avoir remis leurs chevaux, elles devinrent prisonnières *sur parole* pour un an, et se dirigèrent dans un morne silence vers l'intérieur de l'Allemagne, pour gagner tristement la Bohême. Je me rappelais, en les voyant partir, la noble allocution du vieux colonel hongrois, et crus voir sur bien des figures de uhlands et de dragons que beaucoup regrettaient de n'avoir pas suivi ce vieux guerrier, et gémissaient en comparant la position glorieuse des Blankenstein à leur propre humiliation.

Parmi les trophées que le corps de Jellachich fut contraint de nous livrer, se trouvaient dix-sept drapeaux et deux étendards, que le maréchal Augereau s'empressa, selon l'usage, d'envoyer à l'Empereur par deux aides de camp. Il désigna pour remplir cette mission le chef d'escadron Massy et moi. Nous partîmes le soir même dans une bonne calèche, faisant marcher devant nous un fourgon de poste, qui contenait les drapeaux gardés

par un sous-officier. Nous nous dirigeâmes sur Vienne par Kempten, Braunau, Munich, Linz et Saint-Pölten. Quelques lieues avant d'arriver dans cette dernière ville, nous admirâmes, en longeant les rives du Danube, la superbe abbaye de Molk, l'une des plus riches du monde. Ce fut en ce lieu que, quatre ans plus tard, je courus un bien grand danger, et méritai les éloges de l'Empereur, pour avoir accompli sous ses yeux le fait d'armes le plus éclatant de ma carrière militaire, ainsi que vous le verrez, lorsque nous serons au récit de la campagne de 1809. Mais n'anticipons pas sur les événements.

CHAPITRE XXIV

Marche sur Vienne. — Combat de Dirnstein. — Les maréchaux Lannes et Murat enlèvent les ponts du Danube sans coup férir.

Vous avez vu qu'au mois de septembre 1805, les sept corps composant la grande armée française étaient en marche pour se rendre des côtes de l'Océan sur les rives du Danube. Ils occupaient déjà le pays de Bade et le Wurtemberg, lorsque le 1^{er} octobre l'empereur Napoléon se transporta de sa personne au delà du Rhin, qu'il passa à Strasbourg. Une partie de la nombreuse armée que la Russie envoyait au secours de l'Autriche arrivait en ce moment en Moravie, le cabinet de Vienne aurait dû, par prudence, attendre que ce puissant renfort eût rejoint les troupes autrichiennes; mais emporté par une ardeur qui ne lui était pas habituelle, et qui lui fut inspirée par le feld-maréchal Mack, il avait lancé celui-ci à la tête de quatre-vingt mille hommes contre la Bavière, dont l'Autriche convoitait la possession depuis plusieurs siècles, et que la politique de la France a constamment défendue contre les invasions. L'Électeur de Bavière, contraint d'abandonner ses États, se retira avec sa famille et ses troupes à Wurtzbourg, d'où il implora l'assistance de Napoléon. Ce dernier lui accorda son alliance, ainsi qu'aux souverains de Bade et de Wurtemberg.

L'armée autrichienne, sous le feld-maréchal Mack, occupait déjà Ulm, lorsque Napoléon, passant le Danube à Donauwerth, s'empara d'Augsbourg et de Munich.

L'armée française, ainsi placée sur les derrières de Mack, coupait les communications entre les Autrichiens et les Russes, dont on savait que les premières colonnes étaient déjà à Vienne et s'avançaient à marches forcées. Le feld-maréchal Mack, reconnaissant alors, mais trop tard, la faute qu'il avait commise en se laissant enfermer par les troupes françaises dans un cercle dont la place d'Ulm était le centre, essaya d'en sortir; mais, successivement battu dans les combats de Wertingen, de Günzbourg, et surtout à celui d'Elehingen, où le maréchal Ney se couvrit de gloire, Mack, de plus en plus resserré, fut contraint de se renfermer dans Ulm avec son armée, moins les corps de l'archiduc Ferdinand et de Jellachich qui parvinrent à s'échapper, le premier vers la Bohême, l'autre

vers le lac de Constance. Ulm fut investi par l'Empereur. Cette place, bien qu'elle ne fût pas alors très fortifiée, pouvait néanmoins résister longtemps, grâce à sa position, ainsi qu'à sa très nombreuse garnison, et donner ainsi aux Russes le temps d'arriver à son secours. Mais le feld-maréchal Mack, passant de la jaectance la plus exaltée au découragement le plus complet, mit bas les armes devant Napoléon, qui avait, en trois semaines, dispersé, pris ou détruit 80,000 Autrichiens, et délivré la Bavière, dans laquelle il ramena l'Électeur. Nous verrons, en 1815, celui-ci reconnaître un tel bienfait par la plus odieuse trahison.

Maître de la Bavière, débarrassé de l'armée de Mack, l'Empereur accéléra sa marche sur Vienne, en longeant la rive droite du Danube. Il s'empare de Passau, puis de Linz, où il apprend que 50,000 Russes, commandés par le général Koutousoff, renforcés par 40,000 Autrichiens, que le général Kienmayer est parvenu à réunir, ont passé le Danube à Vienne et ont pris position à Molk et à Saint-Pölten. Il est informé en même temps que l'armée autrichienne, commandée par le célèbre archiduc Charles, ayant été battue par Masséna dans le pays vénitien, se retire par le Frioul dans la direction de Vienne; enfin que l'archiduc Jean occupe le Tyrol avec plusieurs divisions. Ces deux princes menaçaient donc la droite de l'armée française pendant qu'elle avait les Russes devant elle. Pour se prémunir contre une attaque de flanc, l'Empereur, qui avait déjà le corps du maréchal Augereau vers Bregenz, envoie celui du maréchal Ney envahir Innspruck et le Tyrol, et porte le corps de Marmont à Léoben, afin d'arrêter le prince Charles, venant d'Italie.

Napoléon, ayant par ces sages précautions assuré son flanc droit, voulut avant d'avancer de front sur les Russes, dont l'avant-garde venait de se heurter contre la sienne à Amstetten, près de Steyer, prémunir son flanc gauche contre toute attaque des troupes autrichiennes réfugiées en Bohême, sous les ordres de l'archiduc Ferdinand. A cet effet, l'Empereur donna au maréchal Mortier les divisions d'infanterie Dupont et Gazan, et lui prescrivit de traverser le Danube sur les ponts de Passau et de Linz, puis de descendre le fleuve par la rive gauche, tandis que le gros de l'armée continuerait sa marche sur la rive droite. Cependant, pour ne pas laisser le maréchal Mortier trop isolé, Napoléon imagina de réunir sur le Danube un grand nombre de bateaux, pris dans les affluents de ce fleuve, et d'en former une flottille qui, conduite par les marins de la garde, devait descendre en se tenant constamment à la hauteur du corps de Mortier, afin de lier les troupes des deux rives.

Vous allez me trouver bien audacieux d'oser critiquer une des opérations du grand capitaine: cependant je ne puis m'empêcher de dire que l'envoi du corps de Mortier sur la rive gauche n'était pas suffisamment motivé et fut une faute qui pouvait avoir les plus fâcheux résultats. En effet, le Danube, le

plus grand des fleuves de l'Europe, est, à partir de Passau, d'une telle largeur en hiver, qu'à l'œil nu on n'aperçoit pas un homme d'une rive à l'autre; il est en outre très profond et fort rapide. Le Danube, auquel s'appuyait la gauche de l'armée française, offrait donc une garantie de parfaite sécurité. Il suffisait de couper les ponts à mesure qu'on s'avancait vers Vienne, pour mettre à l'abri de toute attaque le flanc gauche de la grande armée marchant sur la rive droite, d'autant

Mack, ayant appris la capitulation de cette armée devant Ulm, ne se trouva plus assez fort pour résister seul à Napoléon, et ne voulant pas non plus compromettre ses troupes pour sauver la ville de Vienne, il résolut de mettre l'obstacle du Danube entre lui et le vainqueur : il passa le fleuve sur le pont de Krems, qu'il fit brûler derrière lui.

A peine arrivé sur la rive gauche avec toute son armée, le maréchal russe rencontre les éclaireurs de la division Gazan, qui se

entre des rochers escarpés, occupés par les Russes, et les gouffres du Danube, les soldats français, entassés sur une étroite chaussée ne furent pas démoralisés un seul moment. Le brave maréchal Mortier leur donna l'exemple d'un noble courage; car quelqu'un lui ayant proposé de profiter d'une barque pour passer sur la rive droite, où il se trouverait au milieu de la grande armée, et éviterait par là de donner aux Russes la gloire de prendre un maréchal, Mortier répondit qu'il mourrait



REDDITION D'ULM (20 OCTOBRE 1805). — Gravure de BRUNELLIÈRE, d'après le tableau de THIÉVENIN. (Musée de Versailles.)

plus que cette attaque n'aurait pu être faite que par l'archiduc Ferdinand, venant de Bohême. Mais celui-ci, fort heureux d'avoir échappé aux Français devant Ulm, avec fort peu de troupes, presque toutes de cavalerie, ne pouvait avoir ni l'envie ni les moyens de venir les attaquer en franchissant un obstacle tel que le Danube, dans lequel il aurait couru risque de se faire jeter, tandis qu'en détachant deux de ses divisions isolées au delà de cet immense fleuve, Napoléon les exposa à être prises ou exterminées. Ce malheur, qu'il était facile de prévoir, fut sur le point de se réaliser.

Le feld-maréchal Koutousoff, qui attendait avec résolution les Français dans la forte position de Saint-Pelten, parce qu'il les supposait suivis en queue par l'armée de

dirigeait de Dirnstein sur Krems, ayant en tête le maréchal Mortier. Koutousoff, en apprenant l'existence d'un corps français isolé sur la rive gauche, résolut de l'écraser, et pour y parvenir, il le fait attaquer de front sur l'étroite chaussée qui longe le Danube, tandis qu'en s'emparant des hauteurs escarpées qui dominent ce fleuve, ses troupes légères vont occuper Dirnstein et couper ainsi la retraite de la division Gazan. Cette division était alors dans une position d'autant plus critique, que la plus grande partie de la flottille étant restée en arrière, on n'avait que deux petites barques, ce qui ne permettait pas d'aller chercher du renfort sur la rive droite. Attaqués en tête, en queue, et sur un de leurs flancs, par des ennemis six fois plus nombreux, se trouvant en outre enfermés

avec ses soldats, ou passerait avec eux sur le ventre des Russes!...

Un combat sanglant s'engage à la baïonnette : cinq mille Français résistent à trente mille Russes!... La nuit vint ajouter ses horreurs à celles du combat. La division Gazan, massée en colonne, parvint à regagner Dirnstein, au moment où la division Dupont, restée en arrière en face de Molk et attirée par le bruit du canon, accourait à son secours. Enfin, le champ de bataille resta aux Français.

Dans ce combat corps à corps, où la baïonnette fut presque seule employée, nos soldats, plus agiles et plus adroits que les colosses russes, avaient un immense avantage sur eux; aussi la perte des ennemis fut-elle de quatre mille cinq cents hommes, et la nôtre de trois

mille hommes seulement. Mais si nos divisions n'eussent pas été composées de soldats aguerris, le corps de Mortier aurait probablement été détruit. L'Empereur le comprit si bien, qu'il se hâta de le rappeler sur la rive droite, et ce qui me prouve qu'il avait reconnu la faute qu'il avait commise en jetant ce corps isolé au delà du fleuve, c'est que bien qu'il récompensât largement les braves régiments qui s'étaient battus à Dirnstein, les bulletins firent à peine mention de cette sanglante affaire, et l'on parut vouloir cacher les résultats de cette opération d'outre-Danube, parce qu'on ne pouvait en expliquer militairement le motif. De plus, ce qui me confirme dans l'opinion que je prends la liberté d'émettre, c'est que, dans la campagne de 1809, l'Empereur, se trouvant sur le même terrain, n'envoya aucun corps au delà du fleuve, et conservant au contraire toute son armée réunie, il descendit avec elle jusqu'à Vienne. Mais revenons à la mission dont le commandant Massy et moi étions chargés.

Lorsque nous arrivâmes à Vienne, Napoléon et le gros de son armée avaient déjà quitté cette ville, dont ils s'étaient emparés sans coup férir. Le passage du Danube, qu'il fallait franchir, avant de poursuivre les Autrichiens et les Russes qui se retiraient en Moravie, n'avait pas même été disputé, grâce à une ruse, peut-être blâmable, qu'employèrent les maréchaux Lannes et Murat. Cet épisode, qui influa si grandement sur le résultat de cette célèbre campagne, mérite d'être raconté.

La ville de Vienne est située sur la rive droite du Danube, fleuve immense, dont un faible bras passe dans cette cité, le grand bras se trouvant à plus d'une demi-lieue au delà. Le Danube forme sur ce dernier point une grande quantité d'îles, réunies par une longue série de ponts en bois, terminée par celui qui, jeté sur le grand bras, s'appuie sur la rive gauche au lieu nommé Spitz. La route de Moravie passe sur cette longue série de ponts. Lorsque les Autrichiens défendent un passage de rivière, ils ont la très mauvaise habitude d'en conserver les ponts jusqu'au dernier moment, afin de se ménager la faculté de faire des retours offensifs contre l'ennemi, qui presque jamais ne leur en donne le temps, et leur enlève de vive force les ponts qu'ils ont négligé de brûler. C'est ce qu'avaient fait les Français dans la campagne d'Italie, en 1796, aux mémorables affaires de Lodi et d'Arcole. Cependant, ces exemples n'avaient pu corriger les Autrichiens, car, après avoir abandonné Vienne, qui n'était pas susceptible de défense, ils se retirèrent de l'autre côté du Danube, sans détruire un seul des ponts jetés sur ce vaste cours d'eau, et se bornèrent à disposer des matières incendiaires sur

le tablier du grand pont, afin de le brûler lorsque les Français paraîtraient. Ils avaient en outre établi sur la rive gauche, à l'extrémité du pont de Spitz, une forte batterie d'artillerie, ainsi qu'une division de six mille hommes, aux ordres du prince d'Auersperg, brave militaire, mais homme de peu de moyens. Or, il faut savoir que quelques jours avant l'entrée des Français dans Vienne, l'Empereur avait reçu le général autrichien comte de Giulay, venu en parlementaire pour lui faire des ouvertures de paix qui n'avaient pas eu de résultats. Mais à peine l'avant-garde fut-elle maîtresse de Vienne et Napoléon établi au château royal de Schönbrunn, qu'on vit revenir le général de Giulay, qui passa plus d'une heure en tête à tête avec l'Empereur.

Dès lors, le bruit qu'un armistice venait d'être conclu courut tant parmi les régiments français entrant à Vienne, que parmi les troupes autrichiennes qui sortaient de la ville pour se porter au delà du Danube.

Murat et Lannes, auxquels l'Empereur avait ordonné de tâcher de s'emparer du passage du Danube, marchèrent vers les ponts, placèrent les grenadiers d'Oudinot derrière les plantations touffues, puis s'avancèrent, accompagnés seulement de quelques officiers parlant allemand. Les petits postes ennemis tirent sur eux en se repliant. Les deux maréchaux font crier aux Autrichiens qu'il y a armistice, et, continuant à marcher, ils traversent sans obstacles tous les petits ponts, et, arrivés au grand, ils renouvellent leur assertion au commandant de Spitz, qui n'ose faire tirer sur deux maréchaux presque seuls et affirmant que les hostilités sont suspendues. Cependant, avant de les laisser passer, il veut aller lui-même prendre les ordres du général d'Auersperg; mais pendant qu'il se rend près de lui, en laissant le poste à un sergent, Lannes et Murat persuadent à celui-ci que, le traité portant que le pont leur sera livré, il faut qu'il aille avec ses soldats rejoindre son officier sur la rive gauche. Le pauvre sergent hésite.... On le pousse tout doucement en continuant à lui parler, et par une marche lente, mais continue, on arrive à l'extrémité du grand pont.

Un officier autrichien veut alors allumer les matières incendiaires; on lui arrache des mains la lance à feu en lui disant qu'il se perdra s'il commet un tel crime!... Cependant la colonne des grenadiers d'Oudinot paraît et s'engage sur le pont.... Les canoniers autrichiens vont faire feu.... Les maréchaux français courent vers le commandant de cette artillerie auquel ils renouvellent l'assurance d'un armistice conclu; puis, s'asseyant sur les pièces, ils engagent les artilleurs à faire prévenir de leur présence le général

d'Auersperg. Celui-ci arrive enfin; il est sur le point d'ordonner le feu, bien que les grenadiers français entourent déjà les batteries et les bataillons autrichiens; mais les deux maréchaux l'assurent qu'il y a un traité, dont la principale condition est que les Français occuperont les ponts. Le malheureux général, craignant de se compromettre en versant du sang inutilement, perd la tête au point de s'éloigner en emmenant toutes les troupes qu'on lui avait données pour défendre les ponts!...

Sans la faute du général d'Auersperg, le passage du Danube eût certainement été exécuté avec beaucoup de difficultés. Il pouvait même se faire qu'il devint impraticable, et dans ce cas l'Empereur Napoléon, ne pouvant plus poursuivre les armées russes et autrichiennes en Moravie, eût manqué sa campagne. Il en eut alors la conviction, qui fut confirmée trois ans après, lorsqu'en 1809, les Autrichiens ayant brûlé les ponts du Danube, nous fûmes contraints, pour assurer le passage de ce fleuve, de livrer les deux batailles d'Essling et de Wagram qui nous coûtèrent plus de trente mille hommes, tandis qu'en 1805 les maréchaux Lannes et Murat enlevèrent les ponts sans avoir un seul blessé!... Mais le stratagème dont ils s'étaient servis était-il admissible? Je ne le pense pas. Je sais que dans les guerres d'État à État on élargit sa conscience, sous prétexte que tout ce qui assure la victoire peut être employé afin de diminuer les pertes d'hommes, tout en donnant de grands avantages à son pays. Cependant, malgré ces graves considérations, je ne pense pas que l'on doive approuver le moyen employé pour s'emparer du pont de Spitz; quant à moi, je ne voudrais pas le faire en pareille circonstance.

Pour conclusion de cet épisode, je dirai que la crédulité du général Auersperg fut très sévèrement punie. Un conseil de guerre le condamna à la dégradation, à être traîné sur la claie dans les rues de Vienne, et enfin mis à mort par la main du bourreau!... Le même jugement fut porté contre le feld-maréchal Mack, en punition de la conduite qu'il avait tenue à Ulm. Mais ils obtinrent l'un et l'autre grâce de la vie, et leur peine fut commuée en celle de la prison perpétuelle. Ils la subirent pendant dix ans et furent enfin élargis. Mais, privés de leur grade, chassés des rangs de la noblesse, reniés par leur famille, ils moururent tous deux peu de temps après leur mise en liberté.

Le stratagème des maréchaux Lannes et Murat ayant assuré le passage du Danube, l'empereur Napoléon avait dirigé son armée à la poursuite des Autrichiens et des Russes.

Ici commence la seconde phase de la campagne.

GÉNÉRAL DE MARBOT

(A suivre.)



Une Pompadour impériale

Par Frédéric LOLIÉE.

La Comtesse de Castiglione

III

C'était, il y a de longues années, au château de Twickenham-House, dans le Yorkshire, chez le duc d'Aumale. Un visiteur du prince travaillait en sa bibliothèque. De haute taille, il semblait dans la force de l'âge. Avec une ardeur d'étude que reflétait l'animation de son visage, il compulsait les gestes historiques du passé. Des pièces d'archives d'un grand prix s'épalaient sous ses yeux; l'une d'elles le tenait profondément absorbé. Il avait devant lui le texte original de la lettre par laquelle Richelieu annonçait à Louis XIII la raison d'État qui avait commandé, suivant lui, le supplice de Cinq-Mars et de son ami de Thou. Tandis que sur cette page d'histoire, gravée d'une main froide et cruelle, se concentrait toute la force de sa réflexion, quelque un, pénétrant dans la bibliothèque, vint le prévenir qu'une jeune femme, en compagnie d'un petit enfant, l'attendait au salon en l'absence du duc. Déjà, presque irrité d'une visite qui l'arrachait à sa lecture, il descendit. En entrant, sa vue se porta directement sur le spectacle d'une très jolie personne, assise au-dessous d'un magistral portrait du cardinal-ministre. Il la considéra et elle jeta les yeux sur lui. Son regard avait conservé une expression de dureté, qui la frappa. En revanche, il avait eu la vision prompte du charme féminin se dégageant d'elle, de tout son être. Elle n'avait pas été non plus sans apprécier la prestance de l'homme et le caractère d'énergie empreint dans sa personne. Cependant, la première rencontre des yeux, avant le premier échange des paroles, ne fut pas le choc magnétique, d'où jaillit l'étincelle de l'amour. Ils ne devaient plus rester indifférents l'un à l'autre, mais ce fut l'amitié qui en sortit, une amitié garçonnière, libre et complète, sans réserve et pour toujours.

1. Estancelin, qui fut député à vingt-quatre ans, fit concevoir, lui aussi, à son heure, de larges desseins et de fermes espoirs.

Il était entré résolument dans la vie, la tête haute, le cœur enflé de joie, avec la confiance d'un amoureux qui ne voit que succès, plaisirs, belles ambitions réalisables dans les promesses du lendemain. Des débuts précoces semblèrent d'abord gager l'avenir. Les temps étaient agités. Ils offraient un champ d'action aux facultés d'une nature énergique et militante. Les circonstances politiques, avec les remous des émeutes et des révolutions, avec leurs brusques changements

L'heure en fut marquée sur le registre de sa vie, en 1850. Une quarantaine d'années plus tard, elle en solennisa l'anniversaire : les *Noces de Perle*, disait-elle, et dans une lettre datée du 25 novembre 1895, laissait percer quelque amertume sur ce qui aurait pu être et n'avait pas été.

« Lorsque tant de preuves se sont accumulées de la fidélité amicale la plus dévouée, la plus inquiète, on doute, on accuse, on soupçonne ! L'amour-estime ne défendrait donc pas des aveuglements du cœur ? Sa force ne serait-elle aussi que faiblesse ? »

Estancelin avait connu Mme de Castiglione, au moment de sa plus belle gloire corporelle. Cependant cette grande beauté n'avait pas eu de prise sur sa volonté. Il s'était juré que les femmes devraient être une joie de son être, mais qu'elles n'auraient jamais d'action dans sa vie. Les goûts entiers, dominateurs, qu'il ne lui avait pas été difficile de discerner sous cet épiderme délicat, s'étaient heurtés à ce qu'il y avait en lui d'indépendant, d'absolu. Une instinctive défiance l'avait préservé d'une passion où il eût craint de trouver une servitude. Elle y eût incliné. Il s'en défendit. Et, à cause de cela, moitié par dépit, moitié par enjouement, elle lui écrivait : « Ah ! je le vois ! la femme qui doit vous mener, vous, n'est pas encore née. » Longtemps plus tard, en cette période extrême où l'âge autorise les confidences entières, parce qu'elles sont désintéressées, alors qu'elle n'était plus ni jeune ni belle, et qu'elle jetait sur son passé un regard mélancolique, c'était pour exprimer, à la suite de quelques vers italiens assez faibles, dont nous donnons la traduction, cette plainte et ce regret :

« Le passé ? Non, je ne l'en peindrai pas la triste ressouvenance. Le futur ? Non ; mais j'en laisserai fuir le crédule espoir. Le présent ? Seul, nous le vivons, mais il s'échappe et tombe dans le néant, comme l'éclair qui sillonne la nue, et disparaît aussitôt. Donc la vie nous est : Un souvenir, une espérance, un point !

d'hommes, favorisaient singulièrement les habiles.

Les chances, que ceux-ci contournaient, il préféra les attaquer de front. Il annonça tout de suite un parti pris d'opinions et une ténacité de principes, qui ne devaient plus ni plier ni varier. Cependant, les héritiers de la tradition monarchique, auxquels s'était attaché définitivement son zèle, n'avaient plus dans leurs voiles les souffles favorables, qu'y pousse la fortune.

L'occasion fit défaut à sa volonté. Main vacillante, intelligence remarquable, cerveau plein d'idées et de souvenirs, il se résigna, fidèle jusqu'au bout à

« Voilà pourquoi je n'ai pas pris l'homme, que j'ai cru entrevoir à Dieppe, un soir de mes dix-huit ans. Parce que je n'ai pas trouvé en toi tout ce qu'il fallait, ni tout ce qu'il m'aurait fallu pour être vraiment, et pour faire devenir celui que j'aurais aimé, non pas d'un de ces amourettes de carton et de passage, mais exclusivement, fièrement, publiquement. Il me fallait à moi une liaison entière, profonde, sérieuse, stable et continuable après nous par notre race ascendante, sans masque de fer, ni honte, ni crainte, ni scrupule. Pas d'amour à demi ni à côté. Enfin, une liaison acceptée par l'opinion, reçue dans le monde, admise à la Cour, tolérée par les familles, consacrée par le temps, et pour être unis d'esprit comme de corps, pour lutter cœur à cœur, les yeux vers le même unique but, au service volontaire de telle gloire ou de tel dévouement. Et nous aurions pu faire quelque chose, étant quelqu'un à deux, femme et homme. Voilà ce que n'ayant eu n'ai voulu d'autre. »

Et l'on disait, dans le monde, Mme de Castiglione froide, indifférente, sans âme, occupée de sa seule et unique satisfaction d'amour-propre ! La tirade est chaude et vibre bien. Le caractère, le tempérament y éclatent avec cette fougue dans l'idée, dans le sentiment de la fidélité, comme aucune femme sur la terre ne l'éprouve — dit-on — aussi fortement que l'Italienne pour le mari ou l'amant qu'elle s'est librement choisi. La plainte même sur les heures évanouies ou perdues est d'une expression touchante. Il est vrai que Mme de Castiglione avait attendu longtemps pour la tirer de son sein. Et nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que, dans l'intervalle d'une déception de jeunesse à des regrets tardifs, son existence n'était pas restée vide, ni son cœur inoccupé.

Quoi qu'on pût dire du nombre et de la diversité des sentiments, — platoniques ou non, — de Mme de Castiglione, il n'apparaissait pas qu'on lui en tint grief, à la Cour. Elle

des convictions d'un autre âge, à s'enfermer dans l'accomplissement du devoir sans gloire. — Sans vaine gloire, disons-nous ; car, il ne faut pas oublier que ce fut cet homme d'énergie qui, pendant la guerre de 1870, mit aux ordres du général Chanzy, au Mans, un corps de quarante mille combattants, levés, équipés par ses soins et sur sa bourse, et qu'il accomplit à son honneur une haute mission patriotique dont l'avait chargé le Gouvernement de la Défense nationale. Lorsque, le 29 septembre, il conduisit vers Paris la colonne de troupes qui, pendant le siège, s'approcha le plus près des murailles.

s'était imposée à l'entourage du maître comme à lui-même. L'impératrice l'avait admise à ses lundis, un peu à contre-cœur. En revanche, elle était fort bien reçue chez la princesse Mathilde, qui l'invitait à ses dîners, à ses soirées, recommandait à son peintre Giraud de tirer un chef-d'œuvre du portrait qu'il avait commencé d'elle, en 1857, et lui témoignait une faveur dont les marques n'allaient pas, à cette époque-là, sans une secrète intention de faire pièce à l'impératrice¹. Car, dans le même moment, la souveraine ne cachait pas sa froideur à l'Altesse impériale, que, depuis assez longtemps, elle n'avait pas invitée aux dîners de la cour. Mme de Castiglione n'en était que mieux traitée, rue de Courcelles.

On l'agréait en maints lieux avec ce qu'elle avait d'attirant et d'étrange. D'abord, on s'était étonné, choqué, irrité presque de ses hardiesses et de ses singularités. Puis elles passèrent à l'état d'accoutumance. On accepta tout d'elle.

Elle allait quelquefois un peu loin en paroles. Elle n'envoyait pas dire ses vérités à l'étiquette. Il lui arrivait d'outrepasser les bornes et de friser l'impertinence.

Vers 1861, le prince Jérôme donnait une réception au Palais-Royal, en l'honneur de l'impératrice qu'il fêtait en public et n'aimait guère en particulier. Eugénie s'y était rendue en robe de tulle bleu, coiffée d'une guirlande de violettes de Parme. Jérôme-Napoléon lui avait fait faire le tour des salons, en lui donnant non pas le bras mais la main et en la précédant avec une grâce un peu surannée, mais qui parut très chevaleresque.

Après minuit, l'empereur et l'impératrice se retirèrent, lorsque, montant vivement l'escalier qu'ils descendaient, la comtesse de Castiglione se trouva devant eux.

« — Vous arrivez bien tard, madame la comtesse, lui dit galamment Napoléon.

« — C'est vous, Sire, qui partez bien tôt, » répliqua-t-elle, et elle entra dans le bal la tête haute.

Son éducation de jeunesse avait été laissée fort libre, pour ne point dire qu'elle fût très négligée. Aucun frein n'en réglait les mouvements capricieux. La marquise Oldoini, sa mère, se trouvant trop occupée, sans doute, d'elle-même et des soins de son indolente beauté, ne s'enquérât que faiblement des moyens de tempérer, d'assagir ou de brider l'humeur et les nerfs de la brillante Nicchia. Gâtée par les uns et par les autres, l'usage de la vie n'y changea rien. Elle prit doucement l'habitude de ne parler et de n'agir qu'à sa tête, de ne consulter, sur ce qui lui plaisait, l'opinion de personne et de n'entendre qu'à sa fantaisie du soin de conduire les démarches de son esprit ou de son cœur. N'avait-elle pas eu sa gagnée ? Ne lui passait-on pas toutes ses bizarreries, au moins les hommes ? Elle avait le talisman pour cela.

Son indépendance d'allures, l'excentricité ta-

pageuse de ses toilettes, le contentement qu'elle affichait d'elle-même et de la suprême élégance de ses formes statuaire, les fugues inattendues de sa conduite, prête à tout pour ébouriffer la galerie, si j'ose dire, séduisaient et blessaient tour à tour. Tantôt, dans le plein



Cliche Braun.

COMTE WALEWSKI.

de la fête, elle se déroba aux curiosités dont elle se sentait poursuivie ; tantôt, après une courte absence, où les uns et les autres s'étaient demandé : « Qu'a-t-elle pu devenir ? » elle réapparaissait plus fleurie et plus diadémée que jamais, plus provocante et plus fascinatrice, plus conquérante et plus enviée.

Elle le disputait, en réputation d'excentricité, — avec moins d'esprit de conduite, — à la princesse de Metternich. C'était à qui, dans le monde babillard des nouvellistes, se répandrait, sur son compte, en des anecdotes rien moins que véridiques, et l'on y ajoutait, comme bien on pense, en les colportant.

On rapportait qu'un soir il lui avait plu de faire tendre de noir, funèbrement, chambre et salon et d'y recevoir ses amis en toilette toute de blancheur et de transparence, afin de produire, sur eux, le maximum de l'impression de beauté.

Un jour qu'elle prenait le thé, en tête à tête, chez Nieuwerkerke, elle lui annonçait son intention précise de venir, le lendemain, à minuit, sur le toit du Louvre, à dessein d'entendre sonner toutes les cloches de Paris. C'était à la veille de Noël. Elle le voulait. Et cela fut. Mais la chose est à raconter.

Elle était arrivée d'avance. On avait commencé par deviser des uns et des autres. Nieuwerkerke ne détestait pas l'historiette.

donnant le bras au grand-duc, la Castiglione prenait le pas immédiatement après elle. Le ministre, Mme Ha-

Pendant qu'elle croquait des gâteaux, du bout des dents, il lui glissait à l'oreille des anecdotes du jour, par exemple une ingénuité de l'impératrice, dont on avait eu malin plaisir, ces jours passés. Elle visitait l'Exposition. S'étant arrêtée devant une statue de la Pudeur, elle reprochait à ce marbre l'étrécesse des épaules et de toute la figure. Nieuwerkerke objectait, pour la défense de l'artiste, qu'une figure de jeune fille devait avoir les formes moins développées qu'une figure de femme, et que ce peu de développement convenait même à l'expression du sentiment pudique. Aussitôt, avec cette vivacité qui lui était familière, et sans prendre la précaution de réfléchir sur le double sens de ses paroles :

« On peut être très pudique, répond-elle à l'étourdie, sans être aussi étroite ; je n'en vois pas la nécessité. »

Personne n'avait ri ; mais on avait eu beaucoup de peine à garder son sérieux après cette sortie. Et Mme de Castiglione, qui n'a pas ici les mêmes raisons de se contraindre, s'en donne à cœur-joie.

Tout en causant, ils ne laissèrent point passer l'heure. Il en fut comme l'avait souhaité Mme de Castiglione. A minuit sonnant, elle parcourait avec Nieuwerkerke l'immense toiture, gravissait les pentes des frontons ; et, sous la pleine clarté lunaire, le personnel du musée, encore éveillé, et les errants de la rue auraient pu, en levant la tête, l'apercevoir là-haut, accompagnée de « M. le surintendant des beaux-arts de Sa Majesté ».

Il n'en allait, chez elle, que par sursauts et voltes imprévues, comme dans l'histoire des tableaux vivants.

A cette imagination fantasque et chercheuse de l'effet à produire, la mode nouvelle des tableaux en question suggérait les meilleurs prétextes de faire briller son initiative et d'exposer de la façon la plus ingénieuse les avantages d'une plasticité sans défaut. Elle y faisait florès. Chaque fois on attendait beaucoup d'elle et des libertés auxquelles l'entraînerait son caprice. Ce fut pourtant, un soir, une déception. Aux premiers jours de l'année 1867, la baronne de Meyendorff avait offert, dans son hôtel de la rue Barbet-de-Jouy, une représentation de cette sorte, pour le succès de laquelle avaient été requises les plus charmantes mondaines. Elles avaient passé tour à tour, symbolisant des impressions visuelles fort agréables.

On n'espérait plus qu'en Mme de Castiglione pour l'apothéose de la féerie. Sans doute, elle aurait trouvé une imitation plus extraordinaire encore que d'habitude, une mise en scène, une apparition merveilleuse. Elle se révèle enfin. On se frotte les yeux. On en doute un moment. Est-ce bien elle, dans ce décor austère, une grotte, et dans cet asile d'ermite, une religieuse, une capucine ? C'était elle-même. Une idée malicieuse de sa part, supposait-on. Les plis de cette robe de bure devaient dissimuler une prochaine et éclatante

melin et le service d'honneur de la princesse ne venaient qu'après. » (Viel-Castel. *Mém.*, t. III.)

1. « Lorsque la princesse Mathilde faisait le tour des salons à un grand bal, au ministère de la Marine,

transformation. Il n'en fut rien. Les spectateurs attendaient. Ils durent se résigner à n'en pas connaître davantage ce soir-là. Beaucoup d'entre eux se retirèrent fâchés et dépités. Non tous, cependant. Une lettre du 7 janvier, signée d'un académicien fort galant, quoique philosophe, Edme Caro, et qu'avait enthousiasmé, au dernier point, la vue d'une photographie de la scène¹, atteste que ce costume de pénitente n'avait pas rencontré que des regards déçus. Il écrivait à un familier de la Cour, sous une forme mignarde et madrigalesque, où perçait l'intention d'être lu par d'autres yeux que ceux de son correspondant :

« Vous seriez aimable de me faire savoir si je dois envoyer mes remerciements pour la belle photographie, que vous avez bien voulu vous charger de me remettre. Qu'elle est l'adresse de ce mystérieux nid, que vous nous décriviez l'autre jour si bien, et qui me rappelait ces vers de Lamartine :

Semez, semez de narcisse et de rose
Le lit où la beauté repose.

« Je sais bien que la belle religieuse demeure à Passy, mais j'ai oublié tout à fait le reste de l'adresse où doivent aller les remerciements de mes regards émus.

« CARO. »

Le prestige de sa souveraineté physique la poussait à bien des folies. Une foule de traits seraient à dire, qui provenaient de cette orgueilleuse exaltation de soi-même. Toujours attentive à porter en montre une perfection aussi accomplie, elle aurait voulu garder des apparences de déesse jusque pour le diagnostic de son médecin. Mieux que personne, le docteur Arnal le put savoir².

Dans un moment où elle se trouvait au Havre, elle s'était sentie ou s'était imaginée sérieusement malade. Aussitôt elle avait écrit à ce médecin, qui jouissait de la confiance de l'empereur et de l'impératrice, et dont l'amabilité coutumière se prêtait aux exigences qu'elle lui imposait ; elle l'avait pressé d'accourir. Le docteur Arnal possédait une excellente situation, à la Cour et à la ville ; sa clientèle était nombreuse. Néanmoins, il n'avait pas hésité, et, au contraire, si bien pris ses dispositions qu'il arrivait au Havre à neuf heures, et se présentait de suite à l'hôtel où logeait la comtesse. Il ne doutait pas une minute qu'elle ne dût se montrer la femme du monde la plus satisfaite d'une telle diligence. Mais il se trompait sur ce point. On le pria de repasser. Ce qu'il fit. Nouveau caprice, nouvelle attente. La comtesse n'avait pas encore décidé avec elle-même que ce fût le moment d'être visible. D'heure en heure on le remit tant et si mal qu'en dépit de sa patience notre médecin déclara qu'il serait obligé de repartir sans voir sa cliente.

Enfin, on l'introduisit chez Mme de Castiglione. C'était vers deux heures de l'après-

midi. Un spectacle inattendu le combla de surprise. Dans une chambre pleine de fleurs, elle-même toute parée, toute resplendissante de bijoux, avec des diamants dans les cheveux, la capricieuse comtesse était étendue sur un lit couvert de dentelles et de fourrures, éblouissante dans la pâleur de la fièvre ; et, nonchalamment, elle lui tendit son bras nu pour qu'il comptât les battements accélérés de son pouls. Certainement elle n'avait pas la moindre envie de charmer, de séduire ce médecin, un homme d'âge et qui ne caressait la moindre idée de conquête en se rendant chez elle ; mais cette apparition de malade intéressante avait bien fait dans le programme de Mme de Castiglione ; et elle en avait longuement disposé les détails, souffrante comme elle l'était, pour n'en rien manquer.

Puisque nous sommes sur le chapitre des « fouades » de la comtesse, relaterons-nous, à présent, l'histoire de l'autodafé dont elle se serait rendue coupable à l'égard d'un tableau de Paul Baudry, un chef-d'œuvre ayant cessé de lui plaire.

Elle avait prié ce grand artiste, dont le pinceau délicat créa des figures de Vénus à rendre jalouses les déesses de Véronèse, de la peindre sur un canapé dans la pose et l'absence de costume de la duchesse espagnole de Goya. Il y consentit avec d'autant plus

une inquiétude, une velléité jalouse lui étaient venus : l'art n'avait-il pas surpassé le réel ? C'était une rivale, et une rivale supérieure que cette merveille de chair peinte. Elle décida de ne plus la voir. Dans un dernier accès de jalousie, elle tailla la précieuse toile à coups de ciseaux et en jeta les lambeaux dans le feu. On l'a raconté, du moins.

Ce trait de chronique nous paraîtrait même un peu suspect. Car Mme de Castiglione conserva toujours amoureusement, autour d'elle, et jusque dans les dernières années de sa vie, les images de sa personne, peintes, dessinées ou sculptées, qui lui rappelaient un passé de triomphe.

On l'a pu voir : Mme de Castiglione se montra toujours fort éprise de la mise en scène, soit qu'elle visât à produire des effets surprenants, en des occasions de luxe et d'apparat, soit qu'elle voulût étonner ses intimes en des circonstances, joyeuses ou tristes, de sa vie personnelle. Qu'elle fût absente ou présente, on s'occupait beaucoup d'elle, en effet. A propos de ses moindres déplacements, couraient force suppositions et commentaires. Des nouvelles de la sorte voyageaient, de par le monde :

« La belle comtesse s'est envolée. Que ses rivales se réjouissent.

« Mme de Castiglione est de retour, depuis six semaines. Il est étonnant qu'elle n'ait pas encore fait parler d'elle.

« Il faut s'attendre à des complications prochaines dans le boudoir des ambitieuses. Mme de Castiglione vient de se réinstaller à Paris. »

Voilà bien des bizarreries. Cependant, elle régna sans autre peine que de se laisser voir et admirer. La comtesse de Castiglione en toilette, et en toilette travestie surtout, ce fut une date dans l'histoire de la vie mondaine à Paris. On en eut le témoignage public, en 1867, avec le portrait d'Exposition qu'on fit d'elle. Le tableau provoqua, au Salon de cette année-là, une curiosité, un bruit, un mouvement extraordinaires. On s'y donnait rendez-vous. C'était la toile fameuse, la rareté du moment. Des groupes stationnaient en face, à peine rompus, disséminés, qui se reformaient plus compacts, sous l'affluence extrême des visiteurs. Dans la foule, courait un frémissement de surprise et d'admiration.

D'autres grands artistes s'offraient à son adoption, avec tout leur talent et un égal empressement. Elle les rencontrait chez le duc de Morny, où elle aimait surtout à se rendre, pour la liberté dont on y jouissait. Les Cabanel, les Gérôme, — et combien dont le nom nous échappe ! — l'entouraient, curieux d'elle. « Voulez-vous voir mon bras ? » disait-elle complaisamment. Et elle relevait la manche de dentelles qui en voilaient les purs contours. Ou c'était le pied qu'il fallait découvrir en relevant le bord de la jupe, parce qu'il

naît, notamment une manière de se coiffer, qui n'appartenait qu'à lui. Il portait ses cheveux ramenés en avant dans un petit bonnet plat, qui les faisait tenir sur le front.



Cliche Braun.

COMTESSE WALEWSKA.

d'empressement que jamais pareil modèle ne s'était offert à l'inspirer. Il en tira une œuvre lumineuse, que baignait un reflet d'idéal. Mme de Castiglione, heureuse, presque flattée, en eut, au premier jour, une impression de joie vive. Puis, à la comparaison, un doute,

dormait, paisible, dans un tiroir, avec d'autres reliques castiglioniennes, appartenant au châtelain de Baromesnil.

2 Cet excellent docteur Arnal avait aussi ses origi-

1. Longtemps après, en 1905, je retrouvai un exemplaire de cette photographie, qui parlait avec tant d'éloquence aux « regards émus » du philosophe ; elle n'avait pas trop souffert des années et

était de toute perfection aussi¹. On appréciait. Les heures passaient ensoleillées. Elle était vraiment alors « sous le rayon ».

Ce fut, pour Mme de Castiglione, une période sans pareille. Elle avait traversé l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie. A aucune capitale n'avait offert à ses yeux de si merveilleux galas et des bals si étourdissants. Elle y baignait dans l'enivrement de sa beauté royale. Puis elle s'en lassa comme de tout le reste.

Les éclipses, les réapparitions de la séduisante amie de Cavour, les fantaisies osées de sa mise, ses hérésies déclarées contre l'esthétique du jour et l'orthodoxie de la mode, ali-

1. Les moulages de la main et de la jambe de Mme de Castiglione, qu'un hasard d'héritage a fait échoir à M. Mario Tribone, de Gênes, sont restés des témoignages irrécusables de cette harmonieuse pureté des formes.

mentaient en détail des conversations plus euryeuses que sympathiques. Elle était née trop belle. Le don presque surhumain qu'elle avait reçu de la nature, sans une faute, sans une omission, et qui eût fait que la Grèce païenne, reconnaissant en elle une sœur de Cypris, aurait élevé des autels à sa perfection, lui avait amené, dans la société qu'elle traversa, moins de triomphes que d'amertumes. En outre, l'humiliation pour les autres de la sentir si complète avait transformé en une sorte d'éloignement jaloux les premiers et irrésistibles mouvements de l'admiration.

« J'ai été déplacée toujours et partout, disait-elle et écrivait-elle. Je ne suis à mon aise et bien moi qu'auprès de ceux qui me sont supérieurs, ou alors au milieu de gens sim-

ples, naïfs, et qui m'aiment. Quand j'ai vécu dans le monde, on m'a trouvée altière et hautaine avec mes égaux, avec ceux, du moins, que les lois de la société me contraignaient à traiter comme tels.... J'ai fait des efforts sinèbres pour assouplir ma fierté; je n'ai pu réussir; car, malgré moi, la société de la plupart des hommes et des femmes, qu'on répute distingués et intelligents, m'inspirait une lassitude, un dégoût qui ressemblait trop au mépris. »

N'ayant pu être ce qu'elle espérait devenir et voulait être, elle en arriva à se laisser gagner par un immense désabusement, dont les causes échappaient aux yeux du commun et donnaient à croire qu'elle n'avait que de la superbe dans l'âme sans aucune élévation dans la pensée.

(A suivre.)

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Sophie Monnier et Mirabeau

Mirabeau expliquant lui-même par quel ensemble de circonstances, par quelle invincible poussée de sentiments passionnés, il a été amené à se précipiter dans la prodigieuse

aventure d'amour dont le récit a été publié par *Historia*, c'est là le digne complément de l'étude où JEAN RICHPIN a mis tant de verve, d'éloquence et de vibrante jeunesse. Aussi

sommes-nous heureux d'offrir à nos Lecteurs, sous sa forme autographe, ce plaidoyer sentimental extrait d'une lettre écrite par le génial tribun.

Quant à l'histoire de Sophie ! écoutez-moi ; je vous jure devant Dieu que Sophie seroit périé par le poison si je n'eusse volé à sa voix ; elle étoit décidée à ne pas subir la privation de sa liberté, pas même momentanée ; c'est la femme la plus douce, la plus sensible, la plus aimable, la plus aimante qui fut jamais ; mais la plus impétueuse avec l'extérieur le plus tranquille. Mon tort (et l'amour peut-il n'avoir pas un tel tort lorsqu'il est si jeune, si énergique, si persécuté) mon tort est de l'avoir affichée par nos mutuelles imprudences ; tout le reste, comme je l'ai dit, a été invinciblement enchaîné. Je le savois alors comme je le sais aujourd'hui, que c'étoit la plus grande des folies que de l'enlever. Mais devois-je me laisser croire ingrat ou pusillanime ? que dis-je ? devois-je lui laisser avaler la coupe fatale, comme je ne pouvois douter qu'elle le feroit ? Voilà dans quel point de vue il faut me juger, ô mon amie ; et vous verrez qu'alors c'est moi et non pas elle que j'ai sacrifié. Il n'étoit plus question de délicatesse ; il étoit question ou de la vie ou de la mort. Pouvois-je balancer ?

Mirabeau

« Quant à l'histoire de Sophie ! écoutez-moi ; je vous jure devant Dieu que Sophie seroit périé par le poison si je n'eusse volé à sa voix ; elle étoit décidée à ne pas subir la privation de sa liberté, pas même momentanée ; c'est la femme la plus douce, la plus sensible, la plus aimable, la plus aimante qui fut jamais ; mais la plus impétueuse avec l'extérieur le plus tranquille. Mon tort (et l'amour peut-il n'avoir pas un tel tort lorsqu'il est si jeune, si énergique, si persécuté) mon tort est de l'avoir affichée par nos mutuelles imprudences ; tout le reste, comme je l'ai dit, a été invinciblement enchaîné. Je le savois alors comme je le sais aujourd'hui, que c'étoit la plus grande des folies que de l'enlever. Mais devois-je me laisser croire ingrat ou pusillanime ? que dis-je ? devois-je lui laisser avaler la coupe fatale, comme je ne pouvois douter qu'elle le feroit ? Voilà dans quel point de vue il faut me juger, ô mon amie ; et vous verrez qu'alors c'est moi et non pas elle que j'ai sacrifié. Il n'étoit plus question de délicatesse ; il étoit question ou de la vie ou de la mort. Pouvois-je balancer ? — MIRABEAU. »



Cliché Braun, Clément et C^{ie}.

BAL DONNÉ A LA COUR D'HENRI III, A L'OCCASION DU MARIAGE D'ANNE, DUC DE JOYEUSE, AVEC MARGUERITE DE LORRAINE, EN 1581.

Tableau anonyme du XVI^e siècle. (Musée du Louvre.)

Henri III

PAR

PAUL DE SAINT-VICTOR



Dans la longue succession des Césars, grands ou abjects, glorieux ou infâmes, mais tous marqués au type romain, ceints du laurier, drapés dans la toge, apparaît, tout à coup, un adolescent au visage fardé et aux sourcils peints, le front surmonté d'une tiare, qui s'habille en prêtre ou en femme, prend le titre d'Impératrice, épouse publiquement des soldats et des gladiateurs, se fait traîner dans un char attelé de courtisanes nues, adore une pierre solaire, et célèbre en plein Capitole les noces de la Lune avec ce fétiche. C'est Héliogabale, l'enfant de chœur de l'Astarté phénicienne, juché par des prétoriens ivres sur le trône de Trajan et de Marc-Aurèle. — Henri III, intercalé dans la lignée des rois de France, y paraît tout aussi étrange. Comme le César syrien transporta dans Rome le luxe fou, le fétichisme érotique et les mœurs obscènes de l'Orient,

Henri III intronisa en France la bigoterie baroque et les vices excentriques de la décadence italienne. Rien de français en lui, pas un trait gaulois, aucune physionomie nationale. Sa mère l'avait fait tout florentin, avec je ne sais quoi d'asiatique. Son portrait, au Palais Ducal, dans la fresque de Vicentino, qui le représente entrant à Venise, à son retour de Pologne, trace déjà tout un caractère. La tête usée et rusée a l'expression ambiguë d'un masque : l'œil est oblique, le sourcil arqué ; un faux sourire pince ses lèvres minces. Étroitement serré dans son pourpoint noir, coiffé de son bonnet retroussé, il a l'air, entre le doge et le patriarche, de l'Arlequin vénitien inaugurant solennellement le carnaval de la République.

Ce fut, en effet, un carnaval qu'il inaugura dans son nouveau royaume. Il était parti

valeureux et viril encore ; il revint efféminé et puéril, l'esprit ramolli et le cœur gâté. Imaginez un jeune moine italien devenu, par quelque aventure d'outre-mer, sultan ou calife : voilà son image. Il mêlait la luxure au mysticisme ; il assaisonnait les voluptés de macérations. Sa religion était celle d'un gnostique ou d'un Templier ; elle exhalait une odeur d'encens corrompu. Nul doute qu'il y ait mêlé un grain de magie et de sacrilège. L'érotisme accouplé à la dévotion engendre toujours des monstruosité. On disait qu'il avait fait peindre ses Mignons et ses maîtresses, habillés en Saints et en Vierges, dans un livre d'Heures, et qu'il emportait à l'église ce bréviaire impur. Après son départ de Paris, les Ligueurs trouvèrent dans son appartement du donjon de Vincennes tout un mobilier de sorcier : grimoires cabalistiques, verges de

coudrier, miroirs à apparitions, fioles suspectes, peau corroyée d'enfant couverte de signes démoniaques. La plus scandaleuse trouvaille fut celle d'un crucifix d'or, accosté de deux impudiques statuettes de Satyres, qui semblait avoir décoré l'autel de la Messe Noire du sabbat.



Sa vie fut une double orgie sacrée et profane. Qu'il s'affuble de la cagoule et se fouette de la discipline des pénitents gris, ou qu'à la façon de Néron il coure les rues de Paris en insultant les femmes et assommant les passants, la farce est la même : c'est celle d'un libertin blasé qui se jette violemment d'un extrême à l'autre, pour raviver ses sens éteints et son cerveau appauvri. Les Mémoires du temps enregistrent sur la même page ces excès divers. D'un paragraphe à l'autre, le roi se montre en habit de masque et reparait enveloppé d'un froc. « Le jour de quaresme « prenant. — dit Lestoile, — le roi et Monsieur allèrent de compagnie, suivis de leurs « mignons et favoris, par les rues de Paris, à « cheval et en masque, desguisés en marchans, « prestres, avocats et en toute autre sorte d'escat, courans à bride avallée, renversans les « uns, battans les autres à coups de bastons « et de perches, singulièrement ceux qu'ils « rencontroient masqués comme eux ; pour ce « que le roi vouloit seul avoir, ce jour, privilège d'aller par les rues en masque. » Le rideau tombe et se relève ; admirez le changement à vue. — « Le dimanche 5 avril, le roy « fut à la procession le premier, portant le « cierge allumé à la main quand il fut à « l'offrande, où il donna vingt écus, assista à « la messe en grande dévotion, durant laquelle « il marmonna tousjours son grand chapelet « de testes de morts, que, depuis quelque « temps, il portoit à sa ceinture, ouist la prédication tout du long, et fist en apparence « tous actes d'un grand et dévot catholique. » — Ce chapelet de têtes de morts était sa discipline de Tartufe. Un jour, il lui échappa de dire en le secouant d'un geste comique : « Voilà le fouet de mes ligueurs. »

La mascarade était le fond et la forme de ce curieux personnage. Il déguisait à la fois son corps et son âme, son sexe et sa pensée. Il faussait son sourire, il fardait son visage, il parjurait sa parole, il parodiait son rang. Toutes les duplicités et toutes les astuces de la politique florentine s'étaient incarnées et fixées en lui. D'année en année, sa nature s'efféminait, son caractère tombait en enfance. Il jouait au bilboquet, il découpait des miniatures, pleurant comme un enfant, quand ses ciseaux avaient effleuré l'image. Son hermaphrodisme croissant s'accusait par les métamorphoses d'un costume qui changeait lentement de sexe. Il arbora d'abord les pendants d'oreille, puis il prit les chausses bouffantes qui rappelaient le vertugadin. Un jour enfin il apparut devant la cour stupéfaite, vêtu d'un pourpoint échanuré sur la poitrine nue, le cou pris dans une fraise brodée, les cheveux enroulés d'une

torsade de perles, mâchant des pâtes confites et jouant avec un éventail de taffetas à dentelles.

D'Aubigné, dans ses *Tragiques*, l'exécute en cette infâme effigie. On dirait qu'il prend le couteau sacré qui écorcha le Satyre, pour disséquer la toilette de l'hermaphrodite.

Si bien qu'au jour des Rois, ce doubteux animal, Sans cervelle en son front, parut tel en son bal, De cordons emperlés sa chevelure pleine. Soubz un bonnet sans bords faict à l'italienne. Faisoit deux ares voûtés ; son menton pinceté. Son visage de blanc et de rouge empâté, Son chef tout empondré nous firent voir l'idée ; En la place d'un roy, d'une femme fardée. Pensez quel beau spectacle et comme il fit bon voir Ce prince avec un buse, un corps de satin noir Coupé à l'espagnole, où des déliquetnes Sortoient des passemens et des blanches tirures. Et afin que l'habit s'entresuivist de rang, Il monroit des manchons gautrés de satin blanc, D'autres manches encor qui s'estendoient fendues ; Et puis jusques aux pieds d'autres manches perdues. Pour nouveau parement, il porta tout le jour Cet habit monstrueux, pareil à son amour. Si, qu'au premier abord, chacun estoit en peine S'il voyoit un roy femme ou bien un homme reine.



Alors les Mignons apparurent. Le « roi femme » s'entoura d'une escouade de jeunes icoglans. L'instinct de sa faiblesse lui faisait rechercher la force. Il choisit ses favoris parmi les plus hardis duellistes et les plus fiers spadassins. Ses Ganymèdes étaient taillés en Achilles. Un cercle d'épées flamboyantes environna cette royauté tombée en quenouille. Mais le maître, imposant à ces vaillants son honteux costume, leur faisait porter une livrée d'ennuies. — « Ces beaux mignons, « — dit Lestoile, portaient leurs cheveux « longuets, frisés et refrisés par artifices, « remontans par-dessus leurs petits bonnets « de velours, et leurs fraises de chemises de « toile d'atour empesées et longues de demi- « pied, de façon qu'à voir leurs testes dessus « leur fraise, il sembloit que ce fust le chef « de Saint-Jean sur un plat. » Lestoile revient à chaque page sur ces parures scandaleuses. On devine à son insistance la révolte de l'esprit gaulois indigné de ces folies orientales. — « Le dimanche 29 octobre, le roy arriva à « Olinville en poste, avec la troupe de ses « jeunes mignons fraisés et frisés, avecq les « crestes levées, les rattepenades en leurs « testes, un mantien fardé avecq l'ostentation de même ; pignés, diaprés et pulvérisés de poudres violettes, de senteurs « odoriférantes, qui aromatisoient les rues, « places et maisons où ils fréquentoient. »

Cet état-major ambigu lui coûtait autant qu'un sérail. Les Mignons pillaient la France, gaspillaient le trésor, pressuraient les villes, confisquaient les rentes. Le roi dépensa onze millions aux noces de Joyeuse. La relation qui en reste éblouit encore. C'est le luxe sinistre, à force d'être excessif, d'une orgie romaine. Un banquet de dix-sept jours, toute la cour habillée de drap d'or et de toile d'argent, des profusions de perles, des pluies de

bijoux, des mascarades et des cavalcades, des tournois et des joutes nautiques... On ne sait si on lit Suétone ou Lestoile.



Ce fut lui encore qui introduisit à la cour de France cette étiquette byzantine qui réglementa la servilité. Il prit le premier le titre de Majesté, auquel un long usage nous a habitués, mais qui indigna les esprits libres du temps, comme s'il s'était déguisé en dieu.

Ronsard, lui-même, protesta par un fier sonnet contre ce titre féminin, qui semblait revêtir les rois français de la robe des empereurs de Byzance :

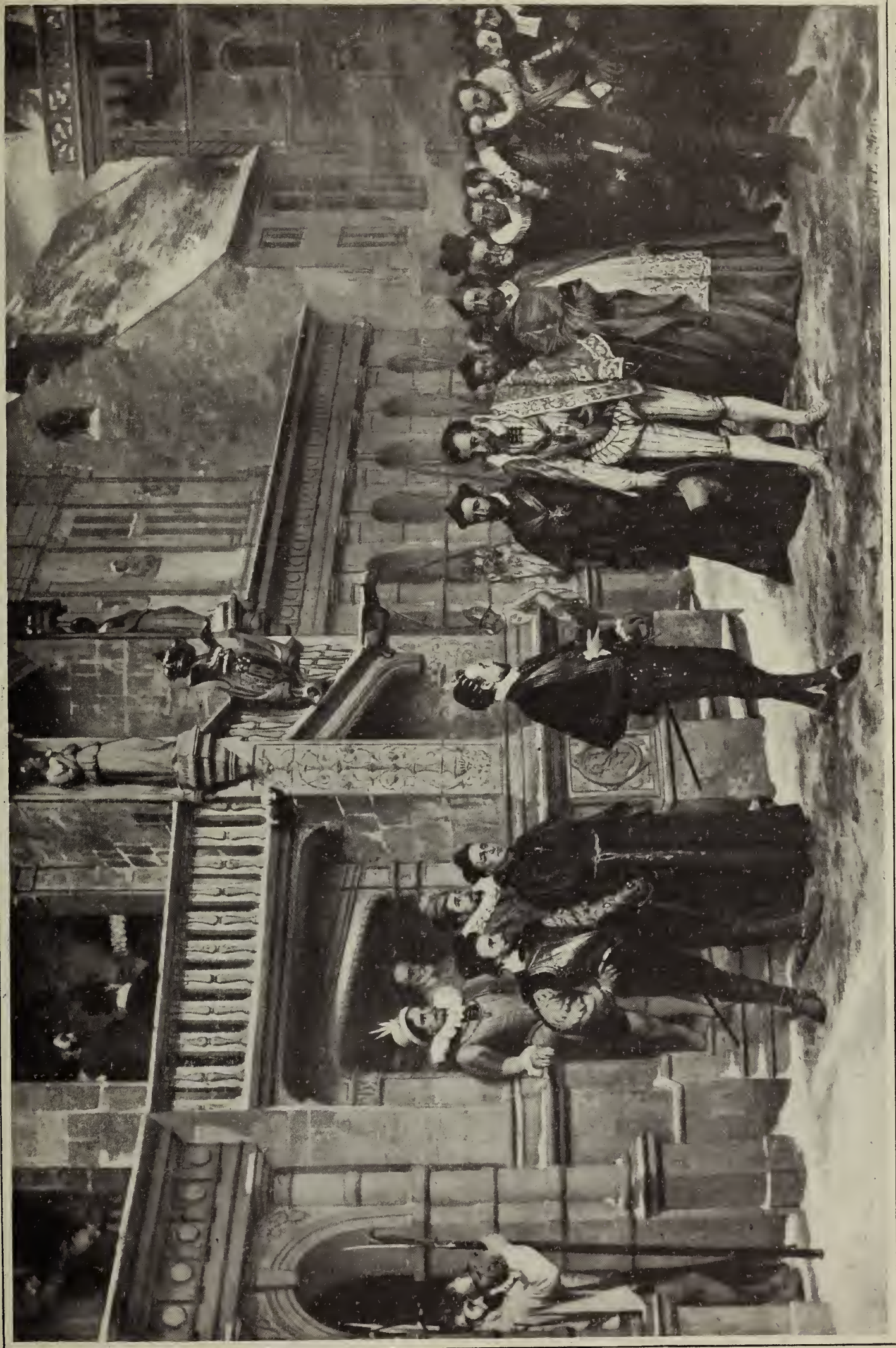
Ne t'étonne, Binet, si maintenant tu vois Notre France, qui fut autrefois couronnée De mille laniers verts, ores abandonnée, Ne servir que de fable aux peuples et aux rois.

On ne parle en la cour que de Sa Majesté. Elle va, Elle vient, Elle est, Elle a été : N'est-ce faire tomber le royaume en quenouille ?

Jusqu'alors, les rois vivaient en France avec leurs courtisans dans une sorte de familiarité féodale : Henri III lui substitua un cérémonial idolâtre. *Les Reglemens faicts par le Roy, lesquels il est très résolu de garder, et veut désormais estre observez de chacun pour son regard*, publiés en 1585, inaugurent les rites de la bigoterie monarchique. Les honneurs à rendre à la serviette et à la chemise, au bouillon et au vin royal, y sont minutieusement détaillés. On y voit le Prince s'enfermer dans des balustrades, écarter de lui ses gentilshommes et ses serviteurs, les tenir à distance, leur tracer l'orbite qu'ils doivent décrire, de près ou de loin, autour de sa personne déifiée. En de certaines occasions, ils doivent « reculer contre la muraille ». Tel des articles de ce manuel de servitude a une portée historique ; celui-ci entre autres : « Lorsque Sa Majesté sortira pour aller à la messe ou ailleurs, en public, elle veut et entend estre accompagnée de tous les princes, cardinaux, seigneurs et gentilshommes, jusqu'à ce qu'Elle se mette à table, s'ils n'ont excuse légitime. » Texte fatal qui va domestiquer la Noblesse française et paralyser toutes ses forces vives, en la clouant, pour deux siècles, sur des banquettes d'antichambre.



Il est impossible, d'ailleurs, de voir sans pitié ce prince énervé, fait pour croupir au fond d'un harem, ou pour présider les fêtes d'une petite cour d'Italie au *xvii^e* siècle, dépaycé dans cette âpre et violente époque. Autour de lui ce n'étaient qu'embûches, complots, trahisons. Il était pris entre les deux feux des guerres religieuses : d'un côté, la féodalité protestante ralliée autour du roi de Navarre ; de l'autre, la noire populace de la Ligue, lancée et soudoyée par les Guises ; plus loin, Philippe II, du fond de l'Escorial, mettant en branle ce réseau d'intrigues ; à côté de lui, le duc d'Anjou, un frère haineux jusqu'au fratricide ; derrière, sa mère Catherine.



HENRI III ET LE DUC DE GUISE. — *Tableau de CHARLES COMTE. (Musée du Luxembourg.)*

cette vieille filandière de laes et de pièges, fatale et antique déjà comme une Parque, qui, secrètement et dans sa eachette, brouillait et débrouillait des fils mystérieux. Isolé au milieu de ces factions et de ces complots, Henri III n'avait pour se défendre que les armes de la perfidie; mais il était trop faible pour les manier puissamment. Il avait beau trahir de tous les côtés, son machiavélisme indécis ne réussissait qu'à le faire haïr. Le mépris creusait autour de lui un gouffre qui s'élargissait tous les jours. — Une satire du temps appelle sa cour *l'Île des Hermaphrodites*. C'était l'image exacte de cette camarilla licencieuse, cernée par les haines et par les passions. Il y continuait pourtant son train de momeries et d'orgies, de fantaisies et d'enfantillages. Sa cour chantait et bouffonnait à travers les catastrophes de l'époque, comme la galère de Cléopâtre au milieu des carnages d'Actium. — Le voilà « qui s'en va « en coche avec la reine par les rues et « maisons de Paris, prendre les petits chiens « damerets qui à lui et à elle viennent à plaisir; va semblablement par tous les monastères de femmes faire pareille quête de « petits chiens, au grand regret des dames auxquelles les chiens appartenaient. » Sa « chennaille », comme on l'appelait, ne comptait pas moins de deux mille chiens de toute race; il allait communier et toucher les érouelles, en portant un épagneul sur le bras. — Plus loin, on le voit revenir de Normandie avec l'attirail d'une sultane en voyage. « Le 14 juillet, le roy arriva à Paris, revenant du pays « de Normandie, d'où il rapporta grandes « quantités de guenons, perroquets et petits « chiens achetés à Dieppe. » Il eut de tout temps cet amour des bêtes rares, qui est une manie des efféminés. Il y a toujours un singe qui gambade sur les marches des trônes orientaux. Chaque sérail a pour pendant une ménagerie. Aussi Henri III avait-il la sienne; mais, une nuit, il rêva que des bêtes fauves le dévoraient. La peur le prit, et, le lendemain, il fit tuer à coup d'arquebuses les lions et les ours qu'il nourrissait dans ses cages du Louvre. — Ainsi auraient fait ces seahs de Perse qui avaient un astrologue pour premier ministre.



Jamais, il faut le dire, roi fainéant ne fut si rudement secoué et par des mains plus brutales. Il se défendait avec des gémissements de femme ou des ruses d'esclaves. « Je « le sais, messieurs, » disait-il aux députés

des États, qui avaient supprimé tous les nouveaux impôts, « je le sais, *peccavi*, j'ai offensé « Dieu, je m'amenderai, je réduirai ma maison au petit pied. S'il y avait deux chapons, « il n'y en aura plus qu'un. Mais comment « voulez-vous que je revienne aux tailles de « l'ancien temps? comment voulez-vous que « je vive? » Quand les États, non contents de lui refuser l'aumône, lui disputèrent jusqu'au droit de vendre ses domaines : « Voilà, dit-il, une énorme cruauté; ils ne me veulent « aider du leur, ni me laisser aider du mien. » Et il se mit à pleurer. Le peuple de Paris bafouait ses processions monastiques. Ses propres pages les contrefaisaient, « aians mis « leurs monchoirs devant leurs visages avec « des trous à l'endroit des yeux. » Le roi fut obligé d'en faire fouetter quatre-vingts dans la cour du Louvre. Une autre fois, des écoliers parcoururent la foire de Saint-Germain, accoutrés d'énormes fraises de papier, en dérision de celles qu'il portait, et crièrent presque à ses oreilles : « A la fraize on connoist le veau! »

Les moines eux-mêmes se moquaient de leur confrère couronné. Ils prenaient vis-à-vis de lui l'insolence de ces derviches musulmans qui arrêtent par la bride le cheval du sultan sortant de la mosquée, et lui crachent l'insulte à la face. — « J'ai été adverti de bon « lieu, — s'écriait en chaire le moine Ponceet, « — qu'hier au soir, qui estoit le vendredi « de leur procession, la broche tournoit pour « ces bons pénitents, et qu'après avoir mangé « le gras chapon, ils eurent pour leur collation de nuit le petit tendron qu'on leur « tenoit tout prest. Ah! malheureux hypocrites! vous vous moqués de Dieu sous le « masque, et portez pour contenance un « fouet à votre ceinture? Ce n'est pas là, « de par Dieu, où il vous le faudroit porter, « c'est sur vostre dos et sur vos espaulles, et « vous en estriller bien. Il n'y a pas un de « vous qui ne l'ait bien gagné. » Le roi se vengea en bon prince : il exila le moine dans une abbaye de Melun, « sans lui faire autre « mal que la peur qu'en y allant on le jettast « en la rivière. » Ce Ponceet, d'ailleurs, n'était pas facile à déconcerter. Le duc d'Épernon, étant allé le voir avant son départ, et lui reprochant de faire rire les gens pendant ses sermons, en reçut ce fier coup de langue qui le cloua sur la place : « Monsieur, je veux « bien que vous sçachiez que je ne preseche « que la parole de Dieu, et qu'il ne vient « point de gens à mon sermon pour rire, s'ils « ne sont meschants et athéistes : et aussi « n'en ay-je jamais tant fait rire en ma vie

« comme vous en avés fait pleurer. » A un autre prêcheur qui censurait ses algarades du Caresmes-prenant, le roi fit don de quatre cents écus « pour acheter, lui dit-il, du sucre « et du miel pour aider à passer vostre « caresme, et adoucir vos trop aspres et « aigres paroles. » — Querelles de moines, *Contesa di frati!* comme disait Léon X des premières disputes de Luther.

De la parole on passa bientôt à l'épée. Le duel et le meurtre lui décimèrent ses Mignons. Quélus et Maugiron périrent les premiers dans une furieuse rencontre avec les gentilshommes de la maison de Guise. Deux mois après, Saint-Mesgrin était assailli et tué par vingt hommes masqués, au sortir du Louvre. Le roi se déshonora à force de les pleurer; il leur fit des funérailles d'une pompe infamante. C'est ainsi que, dans l'antiquité, les prêtres émasculés de Cybèle menaient le deuil du jeune Atyr, au bruit des cymbales. L'église Saint-Paul, où il les fit ensevelir côte à côte, en resta tarée comme un temple de Sodome : on ne l'appela plus que le « Sérail des Mignons ».



Tout est bas et burlesque dans cette méprisable histoire. Plus tard, quand, après avoir chassé Henri III de Paris, la Ligue, effrayée de sa victoire, essaya de rentrer en grâce, elle lui envoya à Chartres une ambassade dérisoire. Un capucin, déguisé en Christ, traînant sur ses épaules une croix de carton, suant du sang de poulet sous une couronne d'épines artificielles, entra dans la ville. Des soldats habillés comme ceux des *Mystères* marchaient à ses côtés et faisaient semblant de le fustiger. Deux petits moines, travestis en Saintes Femmes, pleuraient et se pâmaient derrière le cortège. La troupe nasillarde criait grâce et merci « en mémoire de la Passion de Jésus ». — L'enfant se fâchait; on le faisait jouer, pour l'apaiser, à la petite chapelle.

Même quand il tue, Henri III est plus vil encore que terrible. C'est dans un traquenard qu'il attire le duc de Guise, c'est par des sbires qu'il le fait tuer. L'histoire le prend entre les deux battants de la porte qu'il entrebâille, lorsque le Balafré est tombé, pareil au chacal qui sort de son trou à l'odeur du sang, et flaire de loin la proie que viennent d'abattre les tigres. Il y reste pris, serré, emboité : c'est dans cette attitude que la postérité le regarde. Cette porte entr'ouverte est son pilori.

PAUL DE SAINT-VICTOR.



ANDRÉ LICHTENBERGER

Monsieur de Migurac

ou le Marquis philosophe

I

Naissance de Louis-Lycurgue, vicomte d'Aubetorte et futur marquis de Migurac.

M. de Migurac vit le jour pour la première fois le mercredi 28 juillet de l'an mil sept cent quarante et un, en le château de Migurac, sis dans la province de Guyenne, proche du village de même nom, à quelques lieues de la ville de Périgueux.

Ce fut la veille au soir, après avoir diné comme de coutume en face de son époux, dans la chambre à manger haut plafonnée et sévèrement meublée à la mode de Louis XIII, que, vers les onze heures, au moment de se mettre au lit, la marquise de Migurac, née Olympe-Marie-Eugénie de Gransalat, éprouva les premières douleurs qui lui annoncèrent la prochaine venue de son enfant. Bien qu'elle n'eût pas l'expérience de la chose, malgré dix ans de mariage, elle ne s'y trompa point et manda aussitôt mademoiselle Aglaé Perronneau, sage-femme réputée de Périgueux, qui, depuis une quinzaine, attendait fort patiemment dans l'aile gauche du château que l'heure sonnât de faire montre de ses talents. Mademoiselle Perronneau qui, sinon celui de sa bouche, n'avait nul souci plus précieux que celui de son lit, arriva se frottant les yeux, et le visage mal satisfait. Elle dut s'assurer que la marquise ne l'avait pas dérangée en vain et que, selon toute prévision humaine, plusieurs heures ne s'écouleraient pas sans que le nom de Migurac eût un héritier. Serait-il mâle ou femelle ? Il n'y avait pas d'hésitation dans l'âme de la marquise ; et d'un doute possible elle eût souri, encore qu'elle ne fût point fort à son aise. Quand le marquis effaré se présenta, la perruque de travers et les bas en tire-bouchon sur les mollets, elle lui tendit son front d'un air de noblesse et lui dit :

— Monsieur, demain je vous offrirai sans faute un marquis de Migurac.

Puis elle le pria de se retirer, estimant qu'un homme n'était point à sa place en tel événement.

Le marquis Henri obéit dans un grand trouble. Les péripéties diverses de son existence l'avaient toujours assailli à l'improviste ; et tout ce qu'il y avait eu d'important dans sa vie, depuis sa naissance jusqu'à son ma-

riage, s'était accompli sans qu'il y eût pris d'initiative. Aussi, quoique sa tendresse s'émût des souffrances probables de madame Olympe, il ne mit point en doute que sa requête fût légitime, et, s'étant allé renfermer dans son appartement, il passa la nuit à se promener de long en large, tantôt prêtant l'oreille au moindre bruit, et tantôt absorbé dans ses méditations.

La perspective que, contre toute espérance, un enfant allait naître de lui après dix ans d'union stérile, lui semblait prodigieuse. Tandis que madame de Migurac avait accueilli sa grossesse avec une satisfaction grave et calme, comme un événement dont il n'y avait pas lieu de s'étonner et qui était la conséquence naturelle de sa longue patience, de ses prières et de ses offrandes à sainte Radegonde, le marquis était demeuré longtemps incrédule ; puis, quand son scepticisme avait dû s'incliner devant la sagesse instruite de mademoiselle Perronneau, il n'avait pu se défaire d'un soupçon tenace qu'un accident mettrait à néant son espérance. Maintenant encore, il

appréhendait quelque catastrophe, attendait d'un instant à l'autre un message funeste.... Mais il n'y avait dans le château que le silence.

Se rappelant le sang-froid de la marquise, M. de Migurac s'efforça de dominer ses nerfs et il osa fixer sa pensée sur cet enfant qui allait naître.

Au fond de son âme, il désirait une fille. Il n'avait point celé à la marquise ce vœu, surprenant chez un gentilhomme qui n'avait pas encore d'héritier de son nom, et la noble dame n'avait pu lui dissimuler un étonnement où se mêlait quelque blâme. Au vrai, de son inclination il eût malaisément donné une raison précise. Peut-être, vu l'amointrissement de la fortune des Migurac, conséquence des folies de monsieur son père, tenait-il pour préférable que son nom s'éteignît avec lui-même, plutôt que de décliner lentement par le fait d'une postérité mal argentée ; peut-être en une fille espérait-il auprès de lui quelque chose de doux et de câlin que jusque-là il n'avait point connu.



Il appréhendait quelque catastrophe, attendait d'un instant à l'autre un message funeste. Mais il n'y avait dans le château que le silence.... Dans la nuit muette, un cri atroce déchira les airs, pénétra M. de Migurac jusqu'aux moelles. (Page 320.)

Peut-être encore, par une bizarrerie de son esprit, s'effarait-il de quelle manière il formerait l'âme d'un homme : ce scrupule singulier eût assez bien convenu aux théories étranges qui lui étaient chères et que d'ailleurs il répugnait à développer, aimant mieux se taire que de scandaliser son prochain.

Bref, il eût préféré une fille. Mais madame de Migurac lui avait promis un fils avec autorité. Quelque déraisonnable qu'il pût être de s'attacher à des pressentiments en pareille matière, il savait la marquise si exacte dans ses propos et si ponctuelle dans ses devoirs qu'il en était frappé et tendait malgré lui à la croire. Et il pensait avec un petit regret à tous les jolis prénoms qu'il ne donnerait pas à sa fille et qu'il aurait murmurés avec tant de délices : Hypatie, Eucharis, Arsinoé, Irène.

Dans la nuit muette, un cri atroce déchira les airs, pénétra M. de Migurac jusqu'aux moelles, l'arracha du fauteuil où il sommeillait. Déjà il tirait le loquet pour se précipiter vers la chambre de la marquise, lui porter secours dans l'agonie où il la devinait.... Mais sa timidité d'agir et le sentiment de son impuissance l'arrêtèrent. Il craignit un spectacle affreux ou d'être indiscret. Il referma la porte et une dure angoisse étreignit son cœur, le tordit d'une douleur physique.

Il étouffait. En quelques pas il atteignit la fenêtre et l'ouvrit. Un peu de fraîcheur récréa sa poitrine. Il contempla la splendeur du ciel étoilé et regretta d'être athée. Car il aurait eu grand besoin de prier et de se reposer en une bonté puissante. Il se perçut très faible et seul, et de nouveau s'affaissa dans son fauteuil, s'efforçant de se soumettre au jeu des lois naturelles, incapable d'ordonner ses pensées avec suite, frémissant aux moindres rumeurs de la campagne assoupie, souhaitant passionnément d'apprendre, fût-ce une catastrophe : et pourtant il avait si peur de savoir qu'il n'osait mander un domestique pour l'envoyer aux nouvelles.

Tout à coup un grattement à sa porte le fit tressaillir. Avec honte, il s'aperçut qu'il faisait jour et qu'il dormait. Il commanda d'entrer d'une voix sans timbre. A travers une sorte de brume, il distingua le bonnet blanc et le fichu de linon de mademoiselle Séraphine, camériste, et il fut convaincu qu'elle annonçait un malheur. A sa stupeur, elle prononça de sa voix ordinaire que madame la marquise priait monsieur son époux de vouloir la joindre en sa chambre à dormir.

Lorsque M. de Migurac pénétra dans l'appartement de sa femme, le premier objet qu'il avisa fut une manière de substance rougeâtre, torchée de blanc, aux formes confuses et de mouvements mal réglés, qui geignait entre les bras de mademoiselle Perronneau, laquelle l'envisageait d'un sourire satisfait. Et, en même temps, la voix de la marquise arrivait à ses oreilles, affaiblie sans doute, mais néanmoins ferme et distincte :

— Monsieur, disait-elle, j'espère qu'il vous plaira de faire bon accueil au fils que je vous avais promis.

M. de Migurac considéra la marquise. Elle

était fort pâle et ses souffrances se lisaient sur ses traits creusés. Mais, couchée dans le grand lit proprement nappé de toile fine et d'une courtépointe en soie de Lyon, elle gardait malgré sa langueur l'air de noblesse qui lui était habituel. Hors d'état de parler, M. de Migurac prit la main blanche qui pendait et la baisa avec une ferveur inaccoutumée.

Mais mademoiselle Perronneau, la mine importante et les bras levés, s'approcha et lui tendit l'enfant. Il contempla avec embarras la petite masse rougeaude et plissée, les petits yeux troubles sans regard, les doigts minuscules tortillés à l'aventure, et, sans trouver de paroles, il s'inclina vers le petit front bosselé. Et puis, songeant que cette chose était son fils et qu'elle deviendrait un homme, il sentit ses paupières s'humecter et sur ses joues plusieurs larmes coulèrent qu'il ne pouvait pas retenir, cependant que madame de Migurac l'envisageait avec un sourire orgueilleux et quelque condescendance.

Lorsque M. de Migurac eut ressaisi ses esprits, mademoiselle Perronneau, experte dans le protocole des naissances, opina qu'il était séant qu'on fit du nouveau-né un chrétien, et, le baptême étant ajourné aux relevailles de la marquise, M. Baguelinier, le vieux curé de Migurac, entra de son pas chancelant, marmonna deux lignes de latin entre ses gencives nues et ondoya l'enfant d'un signe de croix saccadé au moyen de ses longs bras maigres qui tremblaient.

Cette sainte cérémonie achevée, le jeune catholique fut remis ès mains de la brune Maguelonne, fille accorte du bourg, aux hanches larges et à l'ample poitrine, que l'œil perspicace de mademoiselle Perronneau avait entre plusieurs postulantes distinguée pour la charge enviée de nourrice ; et bientôt le marquis vit les joues de son fils se gonfler en mesure afin de goûter sa première nourriture.

L'héritier du marquisat de Migurac fut inscrit au registre paroissial sous les prénoms antérieurement convenus de Louis-Lycurgue. La marquise avait exigé que son fils eût le même patron que les trois plus illustres entre les rois de France : celui qui avait mérité le nom de Saint, celui qui avait été le Roi-Soleil, et enfin Louis le Bien-Aimé, monarque régnant. Le nom de Lycurgue avait été choisi par M. de Migurac qui avait à cœur que l'enfant s'appelât comme le plus sage des législateurs, le philosophe qui avait révélé aux hommes les principes de la nature et de l'égalité.

A ces prénoms fut adjoint, selon la prière expresse de madame de Migurac, le titre de vicomte d'Aubetorte, attaché à une sorte de métairie passable dont le toit s'adornait d'une tourelle.

Le soir, il y eut une large distribution de vivres parmi les rustres accourus pour offrir leurs vœux à leur dame, et un feu d'artifice, payé cent vingt livres et dix sols au meilleur artificier de Périgueux, fut tiré par les soins de maître Pierre-Antoine Lestrade, qui cumulait au château les fonctions de grand écuyer et d'intendant.

Tels furent les événements notables qui

accompagnèrent la naissance de Louis-Lycurgue. Ajoutons que mademoiselle Perronneau l'estimait robuste et bien constitué ; au mode dont il braillait, elle augura avantageusement de ses poumons ; son poids, qui était de cinquante-deux marcs, et l'ampleur de ses pieds et de ses mains lui firent prophétiser qu'il serait de bonne taille.

Cette demoiselle, qui ne dédaignait pas les indications de l'astrologie, observa de plus que l'enfant, étant né sous le signe du Lion, aurait une âme généreuse et pourrait aspirer à de hautes destinées. Mais elle recommanda de joindre à la médaille bénite qu'on lui passa au cou un petit rubis percé d'un trou, car cette pierre a la vertu de préserver celui qui la porte des mauvaises influences de la constellation : or celle-ci, comme chacun sait, favorise naturellement la mobilité de caractère, l'ardeur démesurée des passions et le penchant à multiplier soi-même les traverses ordinaires de la vie.

Sans méconnaître le caractère peu catholique de telles croyances, la marquise en fut émue et n'estima pas qu'il fût prudent de les dédaigner. Un exprès courut à franc étrier querir chez un joaillier de Périgueux une pierre de belle eau qui fut placée au cou de l'enfant. Ce ne fut que vers la vingt-deuxième année de son âge que Louis-Lycurgue, ayant été réduit à la vendre dans des circonstances que nous dirons, fut averti qu'elle était fausse, le marchand ayant trompé la bonne foi de ses parents. D'où les gens superstitieux ne manqueront pas de conclure qu'il était à bon droit voué à une carrière tumultueuse, puisque l'action pernicieuse des astres n'avait pas été conjurée.

II

Premières années de Louis-Lycurgue.

Selon des conjectures plausibles, la première enfance de Louis-Lycurgue ne fut point féconde en prodiges. Il va sans dire qu'en faisant cette affirmation nous négligeons les bavardages de Maguelonne, qui, ainsi qu'il convient à une nourrice, réputait son Lulu le plus merveilleux poupon du monde et ne tarissait point en éloges quant à son esprit et ses grâces physiques. Sur ce thème, contre la coutume, elle n'avait point pour rivale la propre mère de Louis-Lycurgue : car madame Olympe entretenait un cœur à tel point émondé et judicieusement réglé que l'illusion maternelle même n'y croissait point en herbes folles. Mais, par une exception assez rare pour être notée, c'était le marquis de Migurac lui-même qui semblait plus disposé à voir dans monsieur son fils un objet extraordinaire. Il s'attardait de longues heures à le contempler avec une attention émerveillée, et, quand par hasard ils se trouvaient seuls, il lui arrivait de prendre l'enfant entre ses bras et de lui tenir un mystérieux langage dont celui-ci sans doute avait le secret puisqu'il souriait. Les moindres malaises du jeune vicomte affectaient incroyablement son père : le mar-

quis souffrait avec lui dans ses coliques ; l'un avait la poitrine oppressée quand l'autre toussait ; et ce ne fut que par un effort méritoire de volonté qu'il put se rendre à Bordeaux où l'appelait une affaire urgente dans le moment où Louis-Lycurgue eut la coqueluche. Cette tendresse particulière, encore que M. de Migurac la dissimulât par une sorte de pudeur, éclatait aux yeux de tous, et volontiers répétait-on au château qu'en son père l'enfant avait véritablement une mère, et, en sa mère, son père.

Quoi qu'il en soit, Louis-Lycurgue fit sa croissance aisément et comme qui veut vivre. Riche de cœur et de corsage, Maguelonne, dix-huit mois durant, ne lui ménagea pas les trésors de son sein et de son affection. Ainsi passa-t-il sans encombre cette période chancelante de son existence terrestre et sans qu'il fallût requérir les soins de maître Petin qui dans le village cumulait les emplois de chirurgien, de médecin, de barbier et d'écrivain public. Louis-Lycurgue têta avec énergie et voracité, n'eut point de fièvres malignes ni de convulsions, perça sa première dent à six mois et n'attendit point d'avoir révolu son année pour errer sur ses propres jambes d'un pas mal assuré, mais téméraire, par les antichambres et les allées. Ces marques de précocité engendrèrent, comme de juste, une vanité manifeste chez Maguelonne, qui en attribuait le mérite à son lait plus volontiers qu'au sang des Migurac.

Le moral du jeune vicomte se développa, ainsi qu'il arrive, moins promptement que sa personne physique. Cependant, de bonne heure, il manifesta des instincts que le psychologue ne saurait négliger. Les hurlements furieux dont il déclarait son impatience de prendre le sein se doivent interpréter non seulement comme témoignage de la violence de son appétit, mais comme un signe de l'intensité de ses passions : il est notable, en effet, que si le retard se prolongeait au delà de certaines limites, lorsque, enfin, Maguelonne apitoyée lui présentait l'objet désiré, au lieu de s'y jeter goulument comme la plupart des nourrissons, il la repoussait et la griffait avec rage, démontrant ainsi que sa colère n'était point seulement de faim exaspérée, mais d'orgueil outragé.

Dans sa conduite avec ses jouets, on discernait sans peine peu de constance et quelque chose d'un caractère également lunatique et impérieux. Au premier anniversaire de sa naissance, le chevalier de Condras lui offrit une superbe poupée d'Allemagne, amenée à grands frais et vraie manière de chef-d'œuvre. Il la salua dès l'abord par des gloussements d'enthousiasme, n'eut de cesse qu'il n'en eût fourré les deux pieds dans sa bouche, et exigea, pour s'endormir, qu'elle partageât sa berceuse. Mais, deux jours après, Maguelonne, hypocrite, la lui ayant offerte, alors qu'il attendait d'elle un autre office, il la rejeta au loin de toute la force de ses petits bras et dès lors s'épandit en hurlements à chaque fois qu'il put l'entrevoir.

Malaisément pouvait-on préjuger, la veille,

quel divertissement lui serait agréable, au matin. En général il était enclin à désirer ce qui n'était point à sa portée, et son désir, sitôt contenté, s'évanouissait. Ayant longtemps convoité un ruban de cou qui paraît le sein de mademoiselle Séraphine, il en reçut l'hommage quand il fut défraîchi ; mais, après cinq minutes de possession, il le rejeta dédaigneusement et même le souilla de la façon la plus offensante. De toutes les passions de son enfance, l'on peut même dire qu'une seule ne s'éteignit point, à savoir son admiration pour les rayons du soleil : car jamais on ne put les lui mettre en main, malgré ses efforts pour saisir de ses petits doigts les poussières étincelantes qu'il voyait y danser. Il n'eût donc pas été téméraire de conjecturer dès ses jeunes ans qu'il poursuivrait dans la vie le rêve et la chimère et que toute réalité atteinte lui semblerait méprisable.

On peut remarquer que Louis-Lycurgue n'était pas plus constant pour les personnes que pour les choses. De tout le domestique du château empressé à le servir, nul n'avait deux jours de suite le même accueil ; Maguelonne elle-même connaissait des heures de disgrâce, et souvent madame Olympe n'était pas épargnée par ses imprécations aux instants où elle avait coutume de visiter son appartement. A tout peser, dans l'humanité, il n'était guère qu'un visiteur dont presque toujours il subit l'approche avec joie. C'était un sujet d'étonnement pour ceux qui avaient éprouvé son humeur capricieuse de le voir demeurer parfois une demi-heure à gazouiller en face du marquis son père, qui le considérait, pensif, sans dire mot.

Parmi les autres traits précoces de son caractère on notera une vigueur incontestable de volonté. Aussi rapidement cessait-il d'apprécier une chose obtenue, aussi fortement la voulait-il tant qu'il la voulait. De cette énergie je donnerai une preuve curieuse : à l'âge de quinze mois, il se piqua jusqu'au sang avec une épingle et ne dit mot, sachant que l'épingle lui serait enlevée ; et Maguelonne ne connut sa blessure qu'au sang qui souillait sa robe, et elle dut employer la violence pour lui ravir l'objet traître et adoré qu'il serrait dans son petit poing fermé qui saignait.

De même il est visible qu'il eut de bonne heure l'amour des choses brillantes et un certain sens de la beauté. Quelque déconcertante que fût son humeur, ses faveurs se portaient de préférence aux visages avenants, aux étoffes soyeuses, aux objets de métal ; plus d'un des sourires où peut-être madame Olympe crut discerner le premier indice d'une affection filiale alla vers le médaillon de diamant dont volontiers elle paraît son corsage. Quand on le promenait dans son petit chariot, il se renversait en arrière avec persistance, et il semblait que ce fût moins par fatigue que pour être en face du ciel bleu qu'il contemplait rêveur en avant.

On multiplierait à plaisir le nombre de ces détails. Il ne nous paraît point utile d'en poursuivre la collection, car peut-être nous serait-il objecté que des remarques analogues

et d'autres fort opposées s'appliquent à tous les nouveau-nés, et que, une telle méthode admise, il n'est nul homme dont le caractère, quel qu'il soit, ne puisse paraître tracé dès son enfance, selon les faits qu'il plaît d'y relever.

Nous nous bornerons donc à déclarer que,



Au lieu d'accomplir sa tâche, le jeune gentilhomme avait passé tout son loisir à se battre avec les petits manants du village ; sur quoi l'abbé se saisit d'une règle et voulut lui en donner sur les doigts...

(Page 333.)

parmi les nombreux témoignages qui nous ont été transmis sur la première jeunesse de Louis-Lycurgue, nous avons cru devoir retenir ceux qui nous ont semblé correspondre en quelque mesure avec l'homme qu'il devint ultérieurement, réservant comme en dehors de notre sujet la grave question des rapports philosophiques qui unissent l'enfance à l'âge adulte. Et nous n'insisterons pas davantage sur cette histoire puérile dont les péripéties n'ont guère varié depuis qu'il y a des nourrissons qui apprennent à vivre. Qu'il nous suffise d'indiquer, en forme de conclusion, qu'à l'âge de cinq ans Louis-Lycurgue était un enfant bien venu et de bonne apparence. De madame sa mère, il tenait le visage régulier, le teint mat et chaud, les cheveux bruns, une bouche vermeille dont les lèvres étaient un tantinet renflées ; et de son père il avait la finesse des traits, les yeux très bleus et un sourire d'une douceur tendre qui laissait briller les dents menues, blanches et bien plantées. Droit et fort pour son âge, solidement campé sur ses petites jambes, il était plaisant à voir ; un air de santé et de franchise éclairait son regard qui jaillissait hardiment, paupières levées, et rehaussait la façon alerte dont il bondissait dans le parc, en vain poursuivi par Maguelonne grondeuse, fière et essoufflée.

C'est avant qu'il eût parfait ses six ans que la marquise eut avec son époux un entretien important au sujet de l'éducation de leur fils.

Jusque-là, selon l'usage, cette matière avait

été confiée aux seuls soins de Maguelonne et de ses pareilles au château. Encore que la marquise Olympe ne sût maintes fois que faire de son temps, elle avait été trop noble-



C'était plaisir de le voir, à peine haut comme son fleuret, prendre son élan, se fendre en deux, se ramasser, parer du revers pour attaquer de nouveau en bondissant à l'italienne. (Page 334.)

ment élevée pour ignorer qu'une femme de qualité déroge à soigner un enfant en bas âge. Elle se contentait donc d'embrasser son fils matin et soir, de le rencontrer trois fois par jour en passant dans un corridor ou dans une allée, et de le faire louetter devant elle aux grandes occasions, consacrant ses journées à rendre visite, dans l'antique carrosse de Migurac, aux châteaux du voisinage, ou réfugiée dans ses appartements, travaillant au métier, brochant au tambour, et se faisant lire des traités de piété ou de généalogie.

Quant au marquis, concentré dans le souci de faire valoir ses domaines et de réparer, au moyen de négociations laborieuses, le délabrement où son père avait laissé son bien, et au surplus volontiers absorbé dans ses lectures philosophiques et ses songeries, il ne trouvait point, malgré ses principes, le temps de veiller sur son fils, et sa timidité le retenait de montrer à la marquise combien il souhaitait qu'elle s'en occupât.

Ainsi Louis-Lycurgue avait crû sous la seule férule de Maguelonne, assistée, parfois, de mademoiselle Séraphine, et c'étaient elles qui avaient formé son intelligence naissante. Ses connaissances scientifiques étaient restreintes. Il savait imparfaitement ses lettres, avait appris son *Pater* et deux ou trois chants

liturgiques, et possédait parfaitement, sans qu'on le lui eût enseigné, le langage des manants et des fragments de refrains poissards. Il avait, de plus, la tête meublée d'une infinité d'histoires de fées, de sorciers et de génies, et les enchevêtrait singulièrement à la réalité, au hasard d'une imagination qui promettait d'être riche. Les nuages, les arbres, les sources s'animaient autour de lui. Un monde de chimères l'environnait, et tour à tour le charmait, l'exaltait, lui inspirait des jeux, des ardeurs, des effrois inattendus.

Il s'y réfugiait d'autant plus volontiers que son caractère se dérobaient davantage à l'ascendant de Maguelonne et de la camériste : continuellement il leur échappait, et, en dépit des ordres et des menaces, s'enfuyait dans le parc où on le retrouvait les vêtements en lambeaux, la tête au soleil et les pieds dans quelque mare.

Mais, au jour que nous voulons dire, il advint que, ayant avisé deux poules grasses enfermées dans une cage en vue de la collation du lendemain, il s'en approcha sournoisement, tira la porte de leur prison et leur rendit la clef des champs ; et comme mademoiselle Séraphine, indignée, l'en reprenait vertement et même levait la main contre lui, il se jeta sur elle et la mordit gravement au bras. Sur quoi, mademoiselle Séraphine alla se plaindre à la marquise Olympe qui, fronçant ses beaux sourcils, ordonna qu'on amenât devant elle le coupable. Il apparut, les souliers crottés et défaits, un bas tombant sur les talons, la culotte trouée, une manche de l'habit arrachée et les cheveux dépeignés. La marquise le toisa sévèrement et lui remontra sa faute ; il répondit brièvement, d'un ton à la fois hardi et défiant. Le front chargé de nuages, elle le congédia, après une demi-heure d'exhortations, en lui disant avec sécheresse :

— Mon fils, vous n'êtes pas un gentilhomme, et, si vous persévérez, il y a fort à douter que vous en deveniez un.

L'enfant se retira, bouche close, et sans que sa mère eût prêté attention à sa pâleur. Mais, peu de secondes après, des cris perçants traversaient le château. Quelle que fût son impassibilité, la marquise elle-même quittait son fauteuil et se précipitait vers le vestibule où un spectacle inattendu l'arrêta : entre les bras de Maguelonne éperdue, le jeune vicomte gisait à terre, la poitrine ensanglantée ; une de ses petites mains étreignait encore un canif dont il venait de se frapper, tandis qu'affolée mademoiselle Séraphine courait de-ci et de-là, cherchant, elle ne savait où, de quoi étancher le sang qui ruisselait. A l'aspect de sa mère, le jeune Louis-Lycurgue balbutia :

— Madame, j'ai cru qu'il valait mieux pour vous n'avoir point de fils qu'un qui ne fût point gentilhomme. Veuillez m'excuser de n'avoir pas réussi.

Il disait : « Z'ai pensé », et ne savait point encore prononcer les *r*.

Madame Olympe ne répondit rien, mais ses beaux yeux se voilèrent d'une buée et elle prit l'enfant sur ses genoux, très doucement, tandis que mademoiselle Séraphine, les doigts tremblants, préparait une bande de drap fin et que Maguelonne y versait, outre ses larmes, quelques gouttes de baume de Syrie, propre à cicatriser les blessures.

Tel fut l'accident à la suite duquel le soir même, après souper, avant que M. de Migurac eût ouvert quelque-une de ses brochures, la marquise le pria de lui donner un instant d'entretien, et, tout d'une haleine, lui conta l'indiscipline de Louis-Lycurgue, ses violences, ses propos décousus touchant les génies et les fées, qu'il ne faisait point la révérence et ignorait l'art de baiser la main, qu'il avait fait évader deux poules et attenté lui-même à ses jours. Pendant ce récit, M. de Migurac semblait la proie d'un vif émoi et pâlisait et rougissait tour à tour.

La marquise conclut en ces termes :

— Si votre sentiment s'accorde avec le mien, cet enfant n'a point une nature vicieuse, mais son humeur est fougueuse, intempérante et mérite d'être contenue. J'estime donc qu'il y a urgence, de crainte qu'il ne grandisse pour des errements plus fâcheux, à régler le plan de son éducation.

Le marquis ayant approuvé, la conversation se poursuivit. Bientôt les résultats en devinrent sensibles, et ils furent que, mademoiselle Séraphine demeurant confinée dans ses fonctions de camériste, et Maguelonne promue à la lingerie, Louis-Lycurgue passa des mains des femmes dans celles des hommes. A sa personne fut attaché le jeune Gilles, garçon de bonne mine et de probité, qui, depuis deux ans, aidait au service de table ; et Pierre-Antoine, qui jadis avait fait campagne sous le maréchal de Villars et qui, depuis vingt-cinq ans, avait le soin des chevaux et de la carrosserie à Migurac, reçut en plus la tâche de le perfectionner dans l'équitation et le métier des armes. Troisièmement, il fut décrété qu'en remplacement de l'abbé Bague-linier, qui, à cause de son grand âge, avait exprimé le vœu de se retirer dans un petit bien de Languedoc, l'office d'aumônier serait confié à un ecclésiastique qui serait propre, en même temps, à enseigner au jeune vicomte les belles-lettres et tout ce dont il convient qu'un gentilhomme soit instruit. Sur la recommandation de monsieur de Condom, à qui le marquis s'ouvrit de son dessein, cette charge fut confiée à M. Joincau, qui précisément alors sortait du séminaire, riche en science, mais peu pourvu d'espèces sonnantes, d'ailleurs amène, grassouillet et de bonne compagnie.

De plus, désireux de ne rien épargner afin de parfaire l'éducation de son fils, le marquis mit une chaleur inaccoutumée à démontrer à son épouse qu'une telle tâche ne devait point être abandonnée exclusivement à des mains mercenaires, fussent-elles même ecclésiastiques. Invoquant les opinions de plusieurs

écrivains anciens et corroborant ses dires de citations extraites de l'Écriture Sainte, il réussit à convaincre la marquise qui, à l'égal des convenances de son rang, respectait les préceptes de la religion et son devoir d'obéissance conjugale. Cédant à l'insistance de son époux, elle accepta donc de consacrer quotidiennement une demi-heure de son loisir à polir son fils dans l'art des bonnes manières. Et, d'autre part, le marquis, questionné sur le rôle qu'il se réservait à lui-même, lui répondit qu'il essaierait avec l'aide de la nature de former la raison et le cœur de l'enfant, à quoi sans doute nul n'aurait songé. La marquise ne comprit point, et, par suite, ne fit pas d'objection.

C'est ainsi qu'à partir de sa sixième année Louis-Lycurgue fut comblé des leçons et des soins les plus variés. Tandis que Gilles et Pierre-Antoine se partageaient ce qui touchait le développement de son corps, le soin de l'éduquer en lettres et religion revenait à M. Joineau, licencié ès arts et en théologie, la marquise elle-même lui inculquait les préceptes qui conviennent à un gentilhomme, et M. de Migurac, plus ambitieux, s'efforçait par surcroît de faire de lui véritablement un homme.

De quelle façon cette éducation ainsi répartie fut effectivement distribuée, il n'est point hors de propos de donner ici un sommaire aperçu, remettant à plus tard d'en exposer les résultats.

III

De l'éducation qui fut donnée à Louis-Lycurgue.

Les cahiers de l'abbé Joineau qui, autant que les écrits de M. de Migurac, forment le fond de cette histoire authentique, contiennent comme il est concevable force renseignements relatifs aux études juvéniles de Louis-Lycurgue et surtout aux rapports qu'il entretenait avec son menin. Frais émoulu du séminaire et désireux de complaire à son protecteur monsieur de Condom, ainsi qu'à son seigneur le marquis de Migurac, l'abbé eût volontiers fait de son élève le récipient de toute science, et nous le voyons inscrire au programme de ses cours non seulement la religion et les belles-lettres latines, principe ordinaire de toute éducation, mais encore le grec, les langues étrangères, l'histoire ancienne et moderne, les mathématiques, la physique, l'alchimie, l'astronomie, la géographie, l'anatomie et même la philosophie.

Gardons-nous de croire néanmoins qu'en la jeune tête de Louis-Lycurgue une telle montagne de connaissances se soit accumulée. Modeste d'ailleurs et véridique, l'abbé Joineau ne paraît pas avoir été entièrement exempt de toute faiblesse humaine, et il est douteux si au séminaire de Condom le savoir qu'il amassa fut tant encyclopédique. Mais l'eût-il été, il appert qu'il aurait eu peine à en faire profiter son élève. Il est manifeste en effet

qu'autant le caractère de l'abbé était doux, conciliant et facile à contenter, autant celui de son pupille se montrait difficile et impatient, souffrait peu la contrainte et se rebellait à toute application soutenue. Or, aussi bien que sa propre inclination, le souci de son intérêt temporel engagea l'abbé Joineau à ne point s'obstiner à faire un grand clerc de Louis-Lycurgue. C'est ce que lui-même nous laisse fort bien entendre dans un passage de ses mémoires.

Ayant un jour indiqué au vicomte, pour qu'il l'apprit par cœur, un beau fragment de l'oraison *Pro Archia poeta*, propre à lui former le goût et le sens de la belle latinité,

il dut se convaincre le lendemain qu'au lieu d'accomplir sa tâche le jeune gentilhomme avait passé tout son loisir à se battre avec les petits manants du village; sur quoi, cette faute ne lui étant que trop coutumière, l'abbé se saisit d'une règle et voulut lui en donner sur les doigts. Mais Louis-Lycurgue, fort leste et délibéré, empoigna le morceau de bois, le brisa en deux, lui en jeta les morceaux à la figure et, avant qu'il fût revenu de sa surprise, avait gagné la porte et en avait tourné la clef derrière lui. Le premier mouvement de l'abbé fut d'appeler au secours et de porter plainte à la marquise, qui, respectueuse de l'Église et de l'autorité, eût durement châtié



En général, le gentilhomme et son fils ne demeuraient pas enfermés dans les appartements, mais, prenant leurs chapeaux, ils franchissaient les grilles et gagnaient la campagne. Selon le hasard de leur promenade et la fantaisie de leurs discours, le marquis s'efforçait d'ouvrir l'âme de l'enfant vers les clartés dont il désirait qu'elle s'emplit. (Page 335.)

le mutin. Il n'en fit rien cependant, pour plusieurs raisons qu'il nous expose.

« Premièrement, dit-il, il me parut mes-
sant d'attirer une punition rigoureuse sur
un jeune gentilhomme plein de cœur, cou-
pable de légèreté plus que de malice, et qui,
rétif et irritable, eût été susceptible de con-
server de ce traitement trop d'amertume;
deuxièmement, je conçus que madame la
marquise, mise au fait de ce démêlé, ne man-
querait point de me taxer de faiblesse et vou-
drait peut-être me remplacer auprès de son
fils par un autre professeur, et j'estimai
possible que celui-ci fût animé de moins
bonnes intentions, tandis que je me verrais
moi-même contraint de rechercher quelque
fonction peu conforme à mes talents. Ainsi,
ayant réfléchi, au lieu de crier au laquais, je
m'approchai de la fenêtre afin de respirer
l'air embaumé de la campagne et d'attendre
qu'il plût au jeune espiègle de me délivrer. »

Ces réflexions, que nous avons rapportées
encore qu'elles ne datent point des premiers
mois que l'abbé vécut au château, mais d'une
époque un peu postérieure, jettent une
lumière exacte sur les relations de M. Join-
eau et de son élève. Considérant qu'il n'importait
point qu'un marquis eût la science d'un bé-
nédictin, l'abbé ne mit pas de cruauté à
réprimer l'humeur turbulente de son élève.
À certains jours où quelque démon agita-
it trop visiblement l'esprit de Louis-Lycurgue,
c'était M. Joinseau lui-même qui l'engageait à
prendre un peu de repos, à feuilleter des
gravures ou à se récréer d'une promenade
dans le parc. Cependant, consciencieux et se
rappelant qu'il était gagé pour faire œuvre
scientifique, il se répétait à lui-même les
stances d'Horace, ciselait un distique ou mé-
ditait quelque homélie à la manière de Mon-
sieur de Meaux.

Quelquefois, par le moyen de sa mansue-
tude persuasive, il obtenait de l'enfant plu-
sieurs heures, voire deux jours ou une se-
maine d'application; et il se réjouissait de le
voir heureusement doué de mémoire et de
vivacité d'esprit. Mais, au moment où il le
pensait conquis à l'étude, l'humeur du petit
vicomte changeait, il n'était plus capable de
s'absorber que dans le vol des mouches ou le
babil des tourterelles. Alors M. Joinseau se
rappelait que l'excès d'effort cérébral atrophie
la nature physique des enfants et il s'absolvait
de ne pas insister davantage, admirant les
belles joues roses de Louis-Lycurgue, la gaieté
de son rire et la souplesse de ses jarrets. « Au
moins, se disait-il, je n'aurai point attristé
sa jeunesse, et ce maître n'a pas démerité
qui s'est abstenu de faire du mal à son
élève. »

Les leçons de maître Pierre-Antoine, se-
condé par le jeune Gilles, trouvaient au
rebours en Louis-Lycurgue un disciple infati-
gable et enthousiaste. Une joie pétillait dans
ses prunelles, une impatience avide secouait
ses membres quand, au sortir de ses confé-
rences avec l'abbé, il commandait à un valet
de harnacher son cheval et bondissait en selle.
C'était avec ivresse que, escorté du vieux

Pierre ou tout seul, il chevauchait à perdre
haleine par les landes et les coteaux, à la
poursuite d'un lièvre, d'un chevreuil ou d'un
renard, ou tout bonnement à l'aventure, pour
la joie de franchir les haies et les rivières, de
sentir le vent lui couper la figure, de perce-
voir le tressaillement de la bête généreuse et
docile. Et parfois, dans son ardeur, il poussait
des cris, des imprécations ou des éclats de
rire qui étonnaient les manants rangés en
hâte sur son passage.

Tous les exercices du corps lui furent rapi-
dement familiers. Quelques baignades dans
l'étang, sis derrière le château, lui suffirent
pour qu'il sût nager comme un dauphin, en
tenant son épée et son pistolet au-dessus de
sa tête, ou se déshabiller en nageant. À la
course, au saut, à la lutte, il ne tarda pas à
égaler ses maîtres, non seulement le vieux
Pierre-Antoine que l'âge alourdissait, mais
Gilles lui-même, encore que celui-ci le dépas-
sât par la taille et par la force. Entre les arts
du corps toutefois, dès l'abord, les jeux de
l'épée et de la dague le captivèrent davantage,
et c'était plaisir de le voir, à peine haut
comme son fleuret, prendre son élan, se
fendre en deux, se ramasser, parer du revers
pour attaquer de nouveau en bondissant à
l'italienne.

Ainsi devint-il en peu d'années vigoureux
et agile. En même temps, sous le gouverne-
ment de madame Olympe, il s'appliquait à se
plier aux usages des salons et des cours. Tous
les après-midi, la sieste finie, Louis-Lycurgue
avait le privilège de venir baiser la main de
sa mère, et celle-ci l'instruisait des façons
ainsi que des idées qui conviennent à un
gentilhomme. Assise dans son haut siège,
toute droite, les mains croisées sur son ventre
devenu un peu fort, une légère moustache
commençant d'ombrer sa lèvre supérieure,
belle encore et d'une figure qui commandait
le respect, elle parlait d'une voix sonore,
décrivant à Louis-Lycurgue les merveilles de
la cour et ses usages, et parfois, oublieuse
de son jeune âge, se plaisait à retracer pour
elle-même plus que pour lui tout ce qu'elle
avait observé, entrevu ou espéré.

De bonne souche, mais peu dorée, madame
Olympe, soigneusement nourrie selon les plus
solides traditions, avait été heureuse d'épouser
M. Henri de Migurac, dont la famille égalait
la sienne en noblesse et la passait en fortune.
Étant de son naturel inaccessible à la passion,
elle lui avait voué toute l'estime qu'une
épouse chrétienne doit à son époux et jamais
ni en acte, ni en parole, elle n'avait manqué
à son serment de fidélité. En vain, néan-
moins, eût-elle essayé de se dissimuler que
cette union ne lui avait point apporté toutes
les joies qu'elle en attendait : de cette désil-
lusion, le caprice du destin et le caractère
même de son époux étaient cause. C'est en
effet peu après son mariage, à l'instant où
le jeune couple venait d'être présenté à la
cour et commençait de fréquenter tout ce que
Versailles et Paris renfermaient de mieux né,
que la mort subite du vieux marquis Jean-
Philippe avait bouleversé leur vie en rendant

manifeste la dilapidation qu'il avait faite du
bien des Migurac. En ce désastre, deux partis
s'offraient, dont l'un était de demeurer à
Paris et d'y vivre à crédit en menant un train
convenable jusqu'à ce que la faveur du roi
ou d'un ministre rétablît leurs affaires; à
vrai dire, la marquise n'en concevait point
d'autre, et sa surprise fut vive le jour où son
époux lui déclara qu'avant de vivre noblement
il s'agissait de vivre honnêtement, et qu'il ne
leur restait qu'à se retirer dans leurs terres.
Il lui parut que c'était une espèce d'abdica-
tion et elle ne put se retenir de hasarder
plusieurs objections, qui lui firent aussitôt
mesurer que son esprit et celui du marquis
n'étaient point du même moule. Elle se tut et
obéit. De retour à Migurac, elle se comporta en
épouse irréprochable et en dame accomplie;
et rien, sinon parfois un peu d'ironie dans
son sourire ou d'apreté dans son accent, ne
trahit l'amertume de son désappointement.
Non, elle n'avait point eu la carrière à laquelle
elle était destinée; plus que les circonstances,
le coupable était cet homme dont les idées ne
répondaient pas à celles d'un seigneur, dont
les défauts n'étaient pas ceux de sa classe,
dont les vertus étaient bourgeoises et mes-
quines : et si son devoir et sa piété le lui
eussent permis, elle eût conçu quelque mépris
pour ce gentilhomme sans dettes et sans maî-
tresses.

C'était avec de tels sentiments, qu'elle
n'enonçait point, mais dont à coup sûr la
clairvoyance infailible de l'enfance devinait
obscurément quelque chose, que madame
Olympe affermissait son fils dans les pratiques
qui conviennent à la meilleure société. Elle
ne se bornait pas seulement à former sa per-
sonne corporelle aux révérences de cour, aux
gentils usages des salons, aux baise-mains,
aux diverses sortes de danses et d'ariettes;
elle s'efforçait également de lui inculquer les
maximes du monde, de déraciner en lui les
inclinations vulgaires et les petites plé-
béiennes. Et l'enfant, bien que peu de fami-
liarité se mêlât au respect que lui inspirait
madame sa mère, l'écoutait avec dévotion. Il
était naturellement gracieux, souple et bien
fait, et ce fut un jeu pour lui de se rompre à
toutes les mignardises de la mode; si la mar-
quise eût été sujette aux faiblesses de son
sexes, elle eût pleuré d'attendrissement à le
voir, au son aigret du vieux clavecin, arron-
dir le coude et la jambe en face de mademoi-
selle Séraphine qui, tenant sa jupe à deux
doigts, s'inclinait selon les rites de la révé-
rence. Il se portait avec la même ferveur à
ses enseignements spirituels, comme s'ils
eussent flatté un instinct intime de son être.
Il fut resté des heures à entendre sa mère lui
conter les généalogies augustes, les galante-
ries du Roi-Soleil, la bonne grâce de Monsieur
le Régent, les splendeurs de madame de Prié
et de la duchesse de Bourbon, le grand pas-
sepied de 1755, les ballets de l'Opéra, les per-
fections des comédiens italiens, les premières
intrigues du Bien-Aimé, les vertus respecta-
bles, mais surannées, de la reine polonaise....
Il buvait les paroles de la marquise, la vo-

lupté mouillait ses lèvres, une flamme illuminait son œil, si bien qu'à le contempler un secret orgueil gonflait le sein de madame de Migurac pensant que de son fils elle serait mère deux fois : et de son corps et de son âme.

C'était d'habitude à l'issue de ces entretiens que Louis-Lycurgue allait joindre son père dans le grand cabinet de travail où il vivait des heures douces. Lorsque entraient le jeune garçon, le gentilhomme levait la tête et se rejetait en arrière, découvrant ses traits un peu creusés, prématurément vieillis, ses joues pâlies malgré l'air de la campagne, ses yeux au regard limpide, le sourire parfaitement bon de sa bouche entr'ouverte. Et, quelque épris que fût Louis-Lycurgue des préceptes maternels, un seul regard de son père remuait son âme plus profondément que toutes les paroles de la marquise. Celle-ci parlait comme une voix qui sortait de lui-même, celle de son père semblait venir de l'au-delà, d'une sagesse supérieure. L'émoi de l'enfant se reflétait sur son visage mobile, et c'était quelquefois pour la marquise le sujet d'un étonnement jaloux dont elle se confessait à l'abbé Joineau, que l'ascendant exercé par le marquis, rêveur, maladroit de son corps et médiocre causeur, sur la jeunesse turbulente de Louis-Lycurgue.

En général, le gentilhomme et son fils ne demeuraient pas enfermés dans les appartements, mais, prenant leurs chapeaux, ils franchissaient les grilles et gagnaient la campagne. C'était en marchant que, discrètement, selon le hasard de leur promenade et la fantaisie de leurs discours, le marquis s'efforçait d'ouvrir l'âme de l'enfant vers les clartés dont il désirait qu'elle s'emplît. Du temps où il avait fréquenté la ville et la cour il avait gardé une tristesse indignée de l'état corrompu des sociétés modernes. Au contact de la nature, devant la beauté calme de la vie champêtre, il avait conçu nettement que c'est la civilisation qui a égaré la raison de l'homme et, par un enchaînement d'erreurs, causé le malheur de l'humanité. Corroborant son expérience par la lecture de quelques écrivains

réputés et d'un grand nombre de pamphlets anonymes édités à l'étranger, M. de Migurac avait mesuré avec douleur combien les hommes s'étaient écartés de l'égalité primitive ; et, souhaitant que son fils échappât aux ténèbres de la superstition, il recherchait toutes les occasions de l'éclairer et d'éloigner de lui les préjugés. Observant les blés jauniss, les maïs verts, les vignes tortueuses, la vigneur des bœufs roux, l'éclat azuré du ciel et des eaux murmurantes, il l'accoutumait à bénir l'œuvre de la nature et les bienfaits qu'elle prodigue à l'humanité. Lui faisant remarquer les sombres tanières des paysans, leurs membres déjetés et en haillons, il lui montrait combien peu la sagesse humaine avait su remédier aux injustices du sort, semblant au contraire plus préoccupée de les aggraver et de les multiplier. Par l'abondance de ses aumônes, il enseignait à son fils la générosité ; par leur discrétion et leur politesse, il lui remettait en mémoire l'égalité naturelle des hommes et comment les différences qu'il y a entre eux tiennent moins à leur mérite qu'au hasard de la naissance auquel ils n'ont nulle part. Et l'enfant, qui venait de s'enflammer aux leçons de madame Olympe, s'enflammait davantage à celles de son père. Il ne se lassait pas de l'interroger sur l'histoire des siècles morts et sur les transformations des sociétés. Sa curiosité allait aussi souvent vers l'avenir que vers le passé : avidement il questionnait le marquis comment on pourrait remédier aux maux de la civilisation. Encore que celui-ci n'eût point d'optimisme aveugle, qu'il connût l'indifférence du destin et la faiblesse malfaisante de l'homme, il répugnait à priver l'enfant de son espoir, et lui-même ne se résignait point au malheur éternel de l'humanité.

C'est alors que tous deux échafaudaient des plans de sociétés idéales où l'humanité régénérée vivrait unie et fraternelle. Autant que jadis les fées et les génies, ces imaginations surexcitaient l'esprit enthousiaste de l'enfant et elles le poursuivaient jusque dans ses rêves, derrière les rideaux de perse de son petit lit.

Telle fut l'éducation de Louis-Lycurgue,

où ni les maîtres ni les matières ne firent défaut : et, sans doute, de ce qu'on lui apprit, il y aurait eu de quoi garnir le cœur et le cerveau de plusieurs gentilshommes.

Mais comment tant de leçons s'amalgamèrent ou se combattirent dans l'âme de Louis-Lycurgue, c'est ce qu'il peut être malaisé de concevoir.

Pour prendre en effet un exemple, au sortir d'un sermon où l'abbé, au moyen de textes tirés de l'Écriture sainte, lui avait prescrit le pardon des offenses, madame Olympe lui démontrait comment, plutôt que de subir une insulte, un honnête homme est bien fondé à la prévenir, et le vieux Pierre-Antoine lui révélait une botte secrète infailible pour jeter à bas le lâcheux ; après quoi, M. de Migurac se mettait en devoir de lui exposer tout ce qu'a de relatif le préjugé de l'honneur et de ridicule l'opinion qui exige de le satisfaire.

Il n'y aurait donc rien eu d'étrange à ce que quelque désarroi résultât en ce jeune esprit, du fait même de ces précepteurs ; ajoutons que Louis-Lycurgue recelait en lui-même des germes vivaces que l'on ne saurait négliger. C'est une question obscure jusqu'à quel point l'éducation modifie le fonds naturel de sentiments que nous apportons en naissant. Il est certain, en revanche, que ce fonds est fort variable, soit par suite de dispositions physiques, soit selon une mystérieuse volonté de la Providence. En sorte que pas plus que des graines semblables jetées en terrains divers ne produiront mêmes fleurs, pas plus les mêmes enseignements ne susciteront pareilles vertus dans des âmes différentes. Celle de Louis-Lycurgue ne paraît point avoir été fort souple à modeler.

C'est de quoi feront foi, sans doute, quelques anecdotes qu'il nous semble à propos de relever parmi celles que M. Joineau a consignées relativement aux mœurs de son pupille et où, peut-être, l'observateur retrouvera quelque chose de cette humeur ardente, généreuse, subite et difficile à dompter, dont le sein de Maguelonne subit les premiers effets.

(A suivre.)

ANDRÉ LICHTENBERGER.



A l'abbaye de la Joye

Aux très curieux *Mémoires du Chevalier de Quincy*, préparés, annotés et publiés par M. Léon Lecestre pour la belle collection qu'édite la Société de l'Histoire de France, nous empruntons l'extrait suivant, tout particulièrement alerte et savoureux.

Il y a une abbaye près de Nemours, nommée Notre-Dame-de-la-Joye, qui est fort renommée par rapport à l'histoire de M. de Ségur, qui s'était passée il y avait quelques années [en 1687] : il était alors mousquetaire. Aussi nous était-il défendu d'en appro-

cher sous peine de prison. L'année suivante, l'abbesse, qui était parente du comte de Canillac, un de nos commandants, fut plus traitable.

Pour en revenir à M. de Ségur, tout le monde sait qu'il était d'une très ancienne maison de Gascogne, mais gentilhomme qui n'avait que la cape et l'épée. Il devint amoureux de l'abbesse de cette abbaye. Il était orné d'une très aimable figure, grand, bien fait, beaucoup d'esprit, jeune, et apparemment entreprenant. Outre ces qualités, il avait une belle voix qu'il accompagnait du luth, dont il touchait à enlever les cœurs. Il n'est donc pas étonnant qu'une jeune religieuse se soit laissée surprendre à tant de charmes.

Ainsi enchantés l'un de l'autre, ils passaient les jours entiers dans le parloir, la grille entre deux. Quel obstacle pour deux amants qui s'aiment à l'adoration ! L'amour est ingénieux. L'abbesse trouva le moyen de faire entrer son cavalier dans l'abbaye et de le faire pénétrer dans son appartement. Il n'y a que le premier pas qui coûte. M. de Ségur, après avoir soupé avec ses camarades, s'échappait toutes les nuits pour aller coucher avec sa belle maîtresse. Au bout de quelques mois de ce commerce, l'abbesse ne s'aperçut que trop des suites des visites fréquentes du jeune mousquetaire. Quelle triste situation pour une abbesse qui, jusqu'alors, avait été l'exemple de sa communauté, et quelles précautions ne devait-elle pas prendre afin que

personne ne s'aperçût de son état, elle qui était obligée de recevoir les visites de ses religieuses et des personnes du dehors qui avaient à lui parler! La chose réussit parfaitement jusqu'au moment fatal des neuf mois. Elle en avertit son amant, qui était alors à Paris, et qui prit sur-le-champ la poste pour se rendre auprès d'elle. Elle tint conseil avec lui des mesures qu'il était nécessaire de prendre. Le résultat fut qu'il fallait écrire à son frère qui avait une charge considérable auprès du Roi (la cour était à Fontainebleau), pour le prier de lui envoyer un carrosse afin qu'elle pût renvoyer à Paris une de ses amies qui était venue passer quelque temps dans son abbaye. Son frère, qui l'aimait tendrement, lui envoya un carrosse à six chevaux. La jeune religieuse, accompagnée de son amant, y monta dans le dessein d'aller à Paris et de faire ses couches dans la grande ville. Mais, malheureusement, entre Nemours et Fontainebleau, soit que le terme fût arrivé, soit que l'ébranlement de la voiture fût trop fort, il prit à la jeune abbess des douleurs si vives et si fréquentes, qu'elle accoucha dans le carrosse. Ainsi, au lieu d'aller à Paris selon son projet, elle fut obligée d'aller dans

la première hôtellerie qu'elle trouva en arrivant à Fontainebleau.

Quelle triste aventure pour le jeune cavalier! Dans quel embarras ne se trouvait-il pas? Il demande au plus vite une chambre; il prend le bras de sa chère maîtresse, qui était sur le point d'expirer de la fatigue et des douleurs dans lesquelles elle était plongée. Le cavalier ne perd pas un moment à la faire mettre dans un lit. Autre surcroît de malheur, malheur qui lui coûta, pour le reste de ses jours, sa liberté : un laquais de son frère, passant devant cette hôtellerie, aperçoit le carrosse de son maître; il s'en approche, et il voit le dedans de ce carrosse tout rempli de sang. Il s'imagina dans le moment que quelque personne y avait été assassinée; il demande à l'hôtesse de lui expliquer cette aventure, qui lui dit bonnement, en riant de toutes ses forces, qu'une jeune religieuse, accompagnée d'un jeune mousquetaire, venait d'arriver après être accouchée dans ce carrosse en chemin. Le laquais, sans perdre de temps, va rendre cette histoire à son maître, qui, ne sachant point l'intérêt qu'il devait y prendre, et persuadé que sa sœur lui avait demandé son carrosse pour envoyer une de ses reli-

gieuses faire ses couches à Paris, court au plus vite raconter ce fait au Roi. Dans le moment, le bruit de cette aventure se répand à la cour et dans toute la ville de Fontainebleau. On n'y parle que du beau mousquetaire et de l'accident de la jeune religieuse. Mais dans quel chagrin son frère ne fut-il pas plongé, lorsqu'il apprit que l'histoire qu'il avait contée au Roi regardait sa famille? Il fut quelque temps sans paraître à la cour, honteux du funeste accident arrivé à sa sœur, qui, après être relevée de ses couches, fut reléguée pour le reste de ses jours dans un couvent à Lagny-en-Brie.

Quelle différence de destinée des deux amants! L'une est déshonorée et sacrifiée pour le reste de sa vie, et ce malheur fut le bonheur et la fortune de l'autre. Tout le monde, et surtout les femmes, tant à la cour qu'à la ville, voulut voir le beau mousquetaire, et il donna si fort dans la vue d'une jeune femme, veuve d'un maître des comptes, qui avait trente mille livres de rente, qu'elle l'épousa et lui acheta dans la suite une compagnie de gendarmerie.

CHEVALIER DE QUINCY.



LES MAÎTRES DE L'ESTAMPE AU XVIII^e SIÈCLE. — LE CONTRAT, gravure de BLOT, d'après FRAGONARD. (Cabinet des Estampes.)

MICHELET

LES FEMMES DE LA RÉVOLUTION

Charlotte Corday

Le dimanche 7 juillet 1793, on avait battu la générale et réuni sur l'immense tapis vert de la prairie de Caen les volontaires qui partaient pour Paris, pour la guerre de Marat. Il en vint trente. Les belles dames qui se trouvaient là avec les députés étaient surprises et mal édifiées de ce petit nombre. Une demoiselle, entre autres, paraissait profondément triste : c'était mademoiselle Marie-Charlotte Corday d'Armont, jeune et belle personne, républicaine, de famille noble et pauvre, qui vivait à Caen avec sa tante. Pétition, qui l'avait vue quelquefois, supposa qu'elle avait là sans doute quelque amant dont le départ l'attristait. Il l'en plaisanta lourdement, disant : « Vous auriez bien du chagrin, n'est-il pas vrai, s'ils ne partaient pas ? »

Le Girondin blasé après tant d'événements ne devinait pas le sentiment neuf et vierge, la flamme ardente qui possédait ce jeune cœur. Il ne savait pas que ses discours et ceux de ses amis, qui, dans la bouche d'hommes finis, n'étaient que des discours, dans le cœur de mademoiselle Corday étaient la destinée, la vie, la mort. Sur cette prairie de Caen, qui peut recevoir cent mille hommes et qui n'en avait que trente, elle avait vu une chose que personne ne voyait : la *Patrie abandonnée*.

Les hommes faisant si peu, elle entra en cette pensée qu'il fallait la main d'une femme.

Mademoiselle Corday se trouvait être d'une bien grande noblesse ; la très proche parente des héroïnes de Corneille, de Chimène, de Pauline et de la sœur d'Horace. Elle était l'arrière-petite-nièce de l'auteur de *Cinna*. Le sublime en elle était la nature.

Dans sa dernière lettre de mort, elle fait assez entendre tout ce qui fut dans son esprit : elle dit d'un mot, qu'elle répète sans cesse : « *La paix, la paix.* »

Sublime et raisonneuse, comme son oncle, à la normande, elle fit ce raisonnement : La Loi est la Paix même. Qui a tué la Loi au 2 juin ? Marat surtout. Le meurtrier de la Loi tué, la Paix va refleurir. La mort

d'un seul sera la vie de tous. Telle fut toute sa pensée. Pour sa vie, à elle-même, qu'elle donnait, elle n'y songea point.

Pensée étroite, autant que haute. Elle vit tout en un homme ; dans le fil d'une vie, elle crut couper celui de nos mauvaises destinées, nettement, simplement, comme elle coupait, fille laborieuse, celui de son fuscau.

Qu'on ne croie pas voir en mademoiselle Corday une virago farouche qui ne comptait pour rien le sang. Tout au contraire, ce fut pour l'épargner qu'elle se décida à frapper ce coup. Elle crut sauver tout un monde en exterminant l'exterminateur. Elle avait un

son extrême douceur. Rien qui soit moins en rapport avec le sanglant souvenir que rappelle son nom. C'est la figure d'une jeune demoiselle normande, figure vierge, s'il en fut, l'éclat doux du pommier en fleur. Elle paraît beaucoup plus jeune que son âge de vingt-cinq ans. On croit entendre sa voix un peu enfantine, les mots mêmes qu'elle écrivit à son père, dans l'orthographe qui représente la prononciation traînante de Normandie : « Pardonnais-moi, mon papa.... »

Dans ce tragique portrait, elle paraît infiniment sensée, raisonnable, sérieuse, comme sont les femmes de son pays. Prend-elle légèrement son sort ? point du tout, il n'y a rien là du faux héroïsme. Il faut songer qu'elle était à une demi-heure de la terrible épreuve. N'a-t-elle pas un peu de l'enfant boudeur ? Je le croirais ; en regardant bien, l'on surprend sur sa lèvre un léger mouvement, à peine une petite moue. Quoi ! si peu d'irritation contre la mort !... contre l'ennemi barbare qui va trancher cette charmante vie, tant d'amours et de romans possibles. On est renversé, de la voir si douce ; le cœur échappe, les yeux s'obscurcissent ; il faut regarder ailleurs.

Le peintre a créé pour les hommes un désespoir, un regret éternel. Nul qui puisse la voir sans dire en son cœur : « Oh ! que je sois né si tard !... Oh ! combien je l'aurais aimée ! »

Elle a les cheveux cendrés du plus doux reflet : bonnet blanc et robe blanche. Est-ce un signe de son innocence et comme justification visible ? je ne sais. Il y a dans ses yeux du doute et de la tristesse. Triste de son sort, je ne le crois pas ; mais de son acte, peut-être.... Le plus ferme qui frappe un tel coup, quelque soit sa foi, voit souvent, au dernier moment, s'élever d'étranges doutes.

En regardant bien dans ses yeux tristes et doux, on sent encore une chose, qui peut-être explique toute sa destinée : *Elle avait toujours été seule.*

Oui, c'est là l'unique chose qu'on trouve peu rassurante en elle. Dans cet être char-



Cliché Braun, Clément et C^{ie}.

CHARLOTTE CORDAY.

Tableau de JEAN-JACQUES HAUSER. (Musée de Versailles.)

cœur de femme, tendre et doux. L'acte qu'elle s'imposa fut un acte de pitié.

Dans l'unique portrait qui reste d'elle, et qu'on a fait au moment de sa mort, on sent

mant et bon, il y eut cette sinistre puissance, le démon de la solitude.

D'abord, elle n'eut pas de mère. La sienne mourut de bonne heure; elle ne connut point les caresses maternelles; elle n'eut point dans ses premières années ce doux lait de femme que rien ne supplée.

Elle n'eut pas de père, à vrai dire. Le sien, pauvre noble de campagne, tête utopique et romanesque, qui écrivait contre les abus dont la noblesse vivait, s'occupait beaucoup de ses livres, peu de ses enfants.

On peut dire même qu'elle n'eut pas de frère. Du moins, les deux qu'elle avait étaient, en 92, si parfaitement éloignés des opinions de leur sœur, qu'ils allèrent rejoindre l'armée de Condé.

Admise à treize ans au couvent de l'Abbaye-aux-Dames de Caen, où l'on recevait les filles de la pauvre noblesse, n'y fut-elle pas seule encore? On peut le croire, quand on sait combien, dans ces asiles religieux qui sembleraient devoir être les sanctuaires de l'égalité chrétienne, les riches méprisent les pauvres. Nul lieu, plus que l'Abbaye-aux-Dames, ne semble propre à conserver les traditions de l'orgueil. Fondée par Mathilde, la femme de Guillaume le Conquérant, elle domine la ville, et, dans l'effort de ses voûtes romanes, haussées et surexhaussées, elle porte encore écrite l'insolence féodale.

L'âme de la jeune Charlotte chercha son premier asile dans la dévotion, dans les douces amitiés du cloître. Elle aima surtout deux demoiselles, nobles et pauvres comme elle. Elle entrevit aussi le monde. Une société fort mondaine des jeunes gens de la noblesse était admise au parloir du couvent et dans les salons de l'abbesse. Leur futilité dut contribuer à fortifier le cœur viril de la jeune fille dans l'éloignement du monde et le goût de la solitude.

Ses vrais amis étaient ses livres. La philosophie du siècle envahissait les couvents. Lectures fortuites et peu choisies. Raynal pêle-mêle avec Rousseau. « Sa tête, dit un journaliste, était une furie de lectures de toutes sortes. »

Elle était de celles qui peuvent traverser impunément les livres et les opinions sans que leur pureté en soit altérée. Elle garda, dans la science du bien et du mal, un don singulier de virginité morale et comme d'enfance. Cela apparaissait surtout dans les intonations d'une voix presque enfantine, d'un timbre argentin, où l'on sentait parfaitement que la personne était entière, que rien encore n'avait fléchi. On pouvait oublier peut-être les traits de mademoiselle Corday, mais sa voix jamais. Une personne qui l'entendit une fois à Caen, dans une occasion sans importance, dix ans après avait encore dans l'oreille cette voix unique, et l'eût pu noter.

Cette prolongation d'enfance fut une singu-

1. Les historiens romanesques ne tiennent jamais quitte leur héroïne, sans essayer de prouver qu'elle a dû être amoureuse. Celle-ci, probablement, disent-ils, l'aura été de Barbaroux. D'autres, sur un mot d'une vieille servante, ont imaginé un certain Franquelin, jeune homme sensible et bien tourné, qui aurait eu l'insigne honneur d'être aimé de mademoiselle Cor-

larité de Jeanne d'Arc, qui resta une petite fille et ne fut jamais une femme.

Ce qui plus qu'aucune chose rendait mademoiselle Corday très frappante, impossible à oublier, c'est que cette voix enfantine était unie à une beauté sérieuse, virile par l'expression, quoique délicate par les traits. Ce contraste avait l'effet double et de séduire et d'imposer. On regardait, on approchait; mais, dans cette fleur du temps, quelque chose intimidait qui n'était nullement du temps, mais de l'immortalité. Elle y allait et la voulait. Elle vivait déjà entre les héros dans l'Élysée de Plutarque, parmi ceux qui donnèrent leur vie pour vivre éternellement.

Les Girondins n'eurent sur elle aucune influence. La plupart, nous l'avons vu, avaient cessé d'être eux-mêmes. Elle vit deux fois Barbaroux¹, comme député de Provence, pour avoir de lui une lettre et solliciter l'affaire d'une de ses amies de famille provençale.

Elle avait vu aussi Fauchet, l'évêque du Calvados; elle l'aimait peu, l'estimait peu, comme prêtre, et comme prêtre immoral. Il est inutile de dire que mademoiselle Corday n'était en rapport avec aucun prêtre, et ne se confessait jamais.

A la suppression des couvents, trouvant son père remarié, elle s'était réfugiée à Caen chez une vieille tante, madame Breteville. Et c'est là qu'elle prit sa résolution.

La prit-elle sans hésitation? non; elle fut retenue un moment par la pensée de sa tante, de cette bonne vieille dame qui la recueillait, et qu'en récompense elle allait cruellement compromettre.... Sa tante, un jour, surprit dans ses yeux une larme: « Je pleure, dit-elle, sur la France, sur mes parents et sur vous.... Tant que Marat vit, qui est sûr de vivre? »

Elle distribua ses livres, sauf un volume de Plutarque, qu'elle emporta avec elle. Elle rencontra dans la cour l'enfant d'un ouvrier qui logeait dans la maison; elle lui donna son carton de dessin, l'embrassa, et laissa tomber une larme encore sur sa joue.... Deux larmes! assez pour la nature.

Charlotte Corday ne crut pouvoir quitter la vie sans d'abord aller saluer son père encore une fois. Elle le vit à Argentan, reçut sa bénédiction. De là elle alla à Paris dans une voiture publique, en compagnie de quelques Montagnards, grands admirateurs de Marat, qui commencèrent tout d'abord par être amoureux d'elle et lui demander sa main. Elle faisait semblant de dormir, souriait, et jouait avec un enfant.

Elle arriva à Paris le jeudi 11, vers midi, et alla descendre dans la rue des Vieux-Augustins, n° 17, à l'hôtel de la Providence. Elle se coucha à cinq heures du soir, et, fatiguée, dormit jusqu'au lendemain du sommeil de la jeunesse et d'une conscience paisible. Son

day et de lui coûter des larmes. C'est peu connaître la nature humaine. De tels actes supposent l'instinct de la virginité du cœur. Si la prêtresse de Tauride savait enfoncer le couteau, c'est que nul amour humain n'avait amolli son cœur. — Le plus absurde de tous, c'est Wimpfen, qui la fait d'abord royale et amoureuse du royaliste Belzunce! La haine de Wimpfen

sacrifice était fait, son acte accompli en pensée; elle n'avait ni trouble ni doute.

Elle était si fixe dans son projet, qu'elle ne sentait pas le besoin de précipiter l'exécution. Elle s'occupa tranquillement de remplir préalablement un devoir d'amitié, qui avait été le prétexte de son voyage à Paris. Elle avait obtenu à Caen une lettre de Barbaroux pour son collègue Duperret, voulant, disait-elle, par son entremise, retirer du ministère de l'intérieur des pièces utiles à son amie, mademoiselle Forbin, émigrée.

Le matin elle ne trouva pas Duperret, qui était à la Convention. Elle rentra chez elle, et passa le jour à lire tranquillement les *Vies* de Plutarque, la bible des forts. Le soir elle retourna chez le député, le trouva avec sa famille, ses filles inquiètes. Il lui promit obligeamment de la conduire le lendemain. Elle s'émut en voyant cette famille qu'elle allait compromettre, et dit à Duperret d'une voix presque suppliante: « Croyez-moi, partez pour Caen; fuyez avant demain soir. » La nuit même, et peut-être pendant que Charlotte parlait, Duperret était déjà proscrit ou du moins bien près de l'être. Il ne lui tint pas moins parole, la mena le lendemain matin chez le ministre, qui ne recevait point, et lui fit enfin comprendre que, suspects tous deux, ils ne pouvaient guère servir la demoiselle émigrée.

Elle ne rentra chez elle que pour éconduire Duperret, qui l'accompagnait, sortit sur-le-champ, et se fit indiquer le Palais-Royal. Dans ce jardin plein de soleil, égayé d'une foule riante, et parmi les jeux des enfants, elle chercha, trouva un coutelier, et acheta quarante sous un couteau, frais émoulu, à manche d'ébène qu'elle cacha sous son fichu.

La voilà en possession de son arme; comment s'en servira-t-elle? Elle eût voulu donner une grande solennité à l'exécution du jugement qu'elle avait porté sur Marat. Sa première idée, celle qu'elle conçut à Caen, qu'elle couva, qu'elle apporta à Paris, eût été d'une mise en scène saisissante et dramatique. Elle voulait le frapper au Champ de Mars, par-devant le peuple, par-devant le ciel, à la solennité du 14 juillet, punir, au jour anniversaire de la défaite de la royauté, ce roi de l'anarchie. Elle eût accompli à la lettre, en vraie nièce de Corneille, les fameux vers de Cinna:

Demain, au Capitole, il fait un sacrifice....

Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux
Justice au monde entier, à la face des dieux.

La fête étant ajournée, elle adoptait une autre idée, celle de punir Marat au lieu même de son crime, au lieu où, brisant la représentation nationale, il avait dicté le vote de la Convention, désigné ceux-ci pour la vie, ceux-là pour la mort. Elle l'aurait frappé au sommet de la Montagne. Mais Marat était malade; il n'allait plus à l'Assemblée.

pour les Girondins, qui repoussèrent ses propositions d'appeler l'Anglais, semble lui faire perdre l'esprit. Il va jusqu'à supposer que le pauvre homme Pétion, à moitié mort, qui n'avait plus qu'une idée, ses enfants, voulait... (devinez!) brûler Caen, pour imputer ensuite ce crime à la Montagne! Tout le reste est de cette force.

Il fallait donc aller chez lui, le chercher à son foyer, y pénétrer à travers la surveillance inquiète de ceux qui l'entouraient; il fallait, chose pénible, entrer en rapport avec lui, le tromper. C'est la seule chose qui lui ait coûté, qui lui ait laissé un scrupule et un remords.

Le premier billet qu'elle écrivit à Marat resta sans réponse. Elle en écrivit alors un second, où se marque une sorte d'impatience, le progrès de la passion.

Elle va jusqu'à dire « qu'elle lui révélera des secrets; qu'elle est persécutée, qu'elle est malheureuse... » ne craignant point d'abuser de la pitié pour tromper celui qu'elle condamnait à mort comme impitoyable, comme ennemi de l'humanité. Elle n'eut pas besoin, du reste, de commettre cette faute; elle ne remit point le billet.

Le soir du 15 juillet, à sept heures, elle sortit de chez elle, prit une voiture publique à la place des Victoires, et, traversant le pont Neuf, descendit à la porte de Marat, rue des Cordeliers, n° 20.

Marat demeurait à l'étage le plus sombre de cette sombre maison, au premier étage, commode pour le mouvement du journaliste et du tribun populaire, dont la maison est publique autant que la rue, pour l'affluence des porteurs, afficheurs, le va-et-vient des épreuves, un monde d'allants et venants. L'intérieur, l'ameublement présentaient un bizarre contraste, fidèle image des dissonances qui caractérisaient Marat et sa destinée. Les pièces fort obscures qui étaient sur la cour, garnies de vieux meubles, de tables sales où l'on pliait les journaux, donnaient l'idée d'un triste logement d'ouvrier. Si vous pénétriez plus loin, vous trouviez avec surprise un petit salon sur la rue, meublé en damas bleu et blanc, couleurs délicates et galantes, avec de beaux rideaux de soie et des vases de porcelaine, ordinairement garnis de fleurs. C'était visiblement le logis d'une femme, d'une femme bonne, attentive et tendre, qui, soigneuse, paraît pour l'homme voué à ce mortel travail le lieu du repos. C'était là le mystère de la vie de Marat, qui fut plus tard dévoilé par sa sœur; il n'était pas chez lui, il n'avait pas de *chez lui* en ce monde. « Marat ne faisait point ses frais (c'est sa sœur Albertine qui parle) : une femme divine, touchée de sa situation, lorsqu'il fuyait de cave en cave, avait pris et caché chez elle l'Ani du peuple, lui

avait voué sa fortune, inamolé son repos. »

On trouva dans les papiers de Marat une promesse de mariage à Catherine Évrard. Déjà il l'avait épousée *devant le soleil, devant la nature*.

Cette créature infortunée et vieillie avant

La pièce était petite, obscure. Marat au bain, recouvert d'un drap sale et d'une planche sur laquelle il écrivait, ne laissait passer que la tête, les épaules et le bras droit. Ses cheveux gras, entourés d'un mouchoir ou d'une serviette, sa peau jaune et ses membres grêles,

sa grande bouche batracienne, ne rappelaient pas beaucoup que cet être fût un homme. Du reste, la jeune fille, on peut bien le croire, n'y regarda pas. Elle avait promis des nouvelles de la Normandie; il les demanda, les noms surtout des députés réfugiés à Caen; elle les nomma, et il écrivait à mesure. Puis, ayant fini : « C'est bon ! dans huit jours ils iront à la guillotine. »

Charlotte, ayant dans ces mots trouvé un surcroît de force, une raison pour frapper, tira de son sein le couteau, et le plongea tout entier jusqu'au manche au cœur de Marat. Le coup tombant ainsi d'en haut, et frappé avec une assurance extraordinaire, passa

près de la clavicule, traversa tout le poulmon, ouvrit le tronc des carotides et tout un fleuve de sang.

« A moi ! ma chère amie ! » C'est tout ce qu'il put dire ; et il expira.

La femme entre, le commissionnaire.... Ils trouvent Charlotte, debout et comme pétrifiée, près de la fenêtre.... L'homme lui lance un coup de chaise à la tête, barre la porte pour qu'elle ne sorte. Mais elle ne bougeait pas. Aux cris, les voisins accourent, le quartier, tous les passants. On appelle le chirurgien, qui ne trouve plus qu'un mort. Cependant la garde nationale avait empêché qu'on ne mit Charlotte tout en pièces; on lui tenait les deux mains. Elle ne songeait guère à s'en servir. Immobile, elle regardait d'un œil terne et froid. Un perruquier du quartier qui avait pris le couteau, le brandissait en criant. Elle n'y prenait pas garde. La seule chose qui semblait l'étonner, et qui (elle le disait elle-même) la faisait souffrir, c'étaient les cris de Catherine Marat. Elle lui donnait la première et pénible idée « qu'après tout Marat était homme. » Elle avait l'air de se dire : « Quoi donc ! il était aimé ! »

Le commissaire de police arriva bientôt, à sept heures trois quarts, puis les administrateurs de police Louvet et Marino, enfin les députés Maure, Chabot, Dronet et Legendre, accourus de la Convention pour voir le *monstre*. Ils furent bien étonnés de trouver entre les



LA MORT DE MARAT.

Ancienne estampe, gravée par BERTHAULT, d'après le dessin de SWEBACH-DESFONTAINES.

l'âge se consumait d'inquiétude. Elle sentait la mort autour de Marat, elle veillait aux portes, elle arrêta au seuil tout visage suspect.

Celui de mademoiselle Corday était loin de l'être; sa mise décente de demoiselle de province prévenait pour elle. Dans ce temps où toute chose était extrême, où la tenue des femmes était ou négligée ou cynique, la jeune fille semblait bien de bonne vieille roche normande, n'abusant point de sa beauté, contenant par un ruban vert sa chevelure superbe sous le bonnet connu des femmes du Calvados, coiffure modeste, moins triomphale que celle des dames de Caux. Contre l'usage du temps, malgré une chaleur de juillet, son sein était sévèrement recouvert d'un fichu de soie qui se renouait solidement derrière la taille. Elle avait une robe blanche, nul autre luxe que celui qui recommande la femme, les dentelles du bonnet flottantes autour de ses joues. Du reste, aucune pâleur, des joues roses, une voix assurée, nul signe d'émotion.

Elle franchit d'un pas ferme la première barrière, ne s'arrêtant pas à la consigne de la portière, qui la rappelait en vain. Elle subit l'inspection peu bienveillante de Catherine, qui, au bruit, avait entr'ouvert la porte et voulait l'empêcher d'entrer. Ce débat fut entendu de Marat, et les sons de cette voix vibrante, argentine, arrivèrent à lui. Il n'avait nulle horreur des femmes et, quoique au bain, il ordonna impérieusement qu'on la fit entrer.

soldats qui tenaient ses mains, une belle jeune demoiselle, fort calme, qui répondait à tout avec fermeté et simplicité, sans timidité, sans emphase; elle avouait même *qu'elle eût échappé si elle l'eût pu*. Telles sont les contradictions de la nature. Dans une adresse aux Français qu'elle avait écrite d'avance, et qu'elle avait sur elle, elle disait *qu'elle voulait périr*, pour que sa tête, portée dans Paris, servit de signe de ralliement aux amis des lois.

Autre contradiction. Elle dit et écrivit qu'elle espérait *mourir inconnue*. Et cependant on trouva sur elle son extrait de baptême et son passeport, qui devaient la faire reconnaître.

Les autres objets qu'on lui trouva faisaient connaître parfaitement toute sa tranquillité, d'esprit; c'étaient ceux qu'emporte une femme soigneuse, qui a des habitudes d'ordre. Outre sa clef et sa montre, son argent, elle avait un dé et du fil, pour réparer dans la prison le désordre assez probable qu'une arrestation violente pouvait faire dans ses habits.

Le trajet n'était pas long jusqu'à l'Abbaye, deux minutes à peine. Mais il était dangereux. La rue était pleine d'amis de Marat, des Cordeliers furieux, qui pleuraient, hurlaient qu'on leur livrât l'assassin. Charlotte avait prévu, accepté d'avance tous les genres de mort, excepté d'être déchirée. Elle faiblit, dit-on, un instant, crut se trouver mal. On atteignit l'Abbaye.

Interrogée de nouveau, dans la nuit, par les membres du Comité de sûreté générale et par d'autres députés, elle montra, non-seulement de la fermeté, mais de l'enjouement. Le gendre, tout gonflé de son importance, et se croyant tout naïvement digne du martyre, lui dit : « N'était-ce pas vous qui étiez vénédictienne chez moi en habit de religieuse? — Le citoyen se trompe, dit-elle avec un sourire. Je n'estimais pas que sa vie ou sa mort importât au salut de la République. »

Chabot tenait toujours sa montre et ne s'en dessaisissait pas.... « J'avais cru, dit-elle, que les capucins faisaient vœu de pauvreté. »

Le grand chagrin de Chabot et de ceux qui l'interrogèrent, c'était de ne trouver rien, ni sur elle, ni dans ses réponses, qui pût faire croire qu'elle était envoyée par les Girondins de Caen. Dans l'interrogatoire de nuit, cet impudent Chabot soutint qu'elle avait encore un papier caché dans son sein, et, profitant lâchement de ce qu'elle avait les mains garrottées, il mettait la main sur elle; il eût trouvé sans nul doute ce qui n'y était pas, le manifeste de la Gironde. Toute liée qu'elle était, elle le repoussa vivement; elle se jeta en arrière avec tant de violence, que ses cordons en rompirent, et qu'on put voir un moment ce chaste et héroïque sein. Tous furent attendris. On la délia pour qu'elle pût se rajuster. On lui permit aussi de rabattre ses manches et de mettre des gants sous ses chaînes.

Transférée, le 16 au matin, de l'Abbaye à la Conciergerie, elle y écrivit le soir une longue lettre à Barbaroux, lettre évidemment calculée pour montrer par son enjouement

(qui attriste et qui fait mal) une parfaite tranquillité d'âme. Dans cette lettre qui ne pouvait manquer d'être lue, répandue dans Paris le lendemain, et qui, malgré sa forme familière, a la portée d'un manifeste, elle fait croire que les volontaires de Caen étaient ardents et nombreux. Elle ignorait encore la déroute de Vernon.

Ce qui semblerait indiquer qu'elle était moins calme qu'elle n'affectait de l'être, c'est que par quatre fois elle revient sur ce qui motive et excuse son acte : la Paix, le désir de la Paix. La lettre est datée : Du second jour de la préparation de la Paix. Et elle dit vers le milieu : « Puisse la Paix s'établir aussitôt que je le désire!... Je jouis de la Paix depuis deux jours. Le bonheur de mon pays fait le mien. » Elle écrivit à son père pour lui demander pardon d'avoir disposé de sa vie, elle lui cita ce vers :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

Elle avait écrit aussi à un jeune député, neveu de l'abbesse de Caen, Doucet de Pontécoulant, un Girondin prudent qui, dit Charlotte Corday, siégeait sur la Montagne. Elle le prenait pour défenseur. Doucet ne couchait pas chez lui, et la lettre ne le trouva pas.

Si j'en crois une note précieuse, transmise par la famille du peintre qui la peignit en prison, elle avait fait faire un bonnet exprès pour son jugement. C'est ce qui explique pourquoi elle dépensa trente-six francs dans sa captivité si courte.

Quel serait le système de l'accusation? Les autorités de Paris, dans une proclamation, attribuaient le crime *aux fédéralistes*, et en même temps disaient : « Que cette furie était sortie de la maison du ci-devant comte Dorset. » Fouquier-Tinville écrivait au Comité de sûreté : « *Qu'il venait d'être informé* qu'elle était l'amie de Belzunce, qu'elle avait voulu venger Belzunce et son parent Biron, récemment dénoncé par Marat, que Barbaroux l'avait poussée, » etc. Roman absurde, dont il n'osa pas même parler dans son réquisitoire.

Le public ne s'y trompait pas. Tout le monde comprit qu'elle était seule, qu'elle n'avait eu de conseils que celui de son courage, de son dévouement, de son fanatisme. Les prisonniers de l'Abbaye, de la Conciergerie, le peuple même des rues (sauf les cris du premier moment), tous la regardaient dans le silence d'une respectueuse admiration. « Quand elle apparut dans l'auditoire, dit son défenseur officieux, Chauveau-Lagarde, tous, juges, jurés et spectateurs, *ils avaient l'air de la prendre pour un juge qui les aurait appelés au tribunal suprême*... On a pu peindre ses traits, dit-il encore, reproduire ses paroles; mais nul art n'eût peint sa grande âme, respirant tout entière dans sa physionomie... l'effet moral des débats est de ces choses qu'on sent, mais qu'il est impossible d'exprimer. »

Il rectifie ensuite ses réponses, habilement défigurées, mutilées, pâlies dans le *Moniteur*. Il n'y en a pas qui ne soit frappée au coin des

répliques qu'on lit dans les dialogues serrés de Corneille.

« Qui vous inspira tant de haine? — Je n'avais pas besoin de la haine des autres, j'avais assez de la mienne. »

« Cet acte a dû vous être suggéré? — On exécute mal ce qu'on n'a pas conçu soi-même. »

« Que haïssez-vous en lui? — Ses crimes. »

« Qu'entendez-vous par là? — Les ravages de la France. »

« Qu'espériez-vous en le tuant? — Rendre la paix à mon pays. »

« Croyez-vous donc avoir tué tous les Marat? — Celui-là mort, les autres auront peur, peut-être. »

« Depuis quand aviez-vous formé ce dessein? — Depuis le 31 mai, où l'on arrêta ici les représentants du peuple. »

Le président après une déposition qui la charge :

« Que répondez-vous à cela? — Rien, sinon que j'ai réussi. »

Sa véracité ne se démentit qu'en un point. Elle soutint qu'à la revue de Caen, il y avait trente mille hommes. Elle voulait faire peur à Paris.

Plusieurs réponses montrèrent que ce cœur si résolu n'était pourtant nullement étranger à la nature. Elle ne put entendre jusqu'au bout la déposition que la femme de Marat faisait à travers les sanglots; elle se hâta de dire : « Oui, c'est moi qui l'ai tué. »

Elle eut aussi un mouvement quand on lui montra le couteau. Elle détourna la vue, et, l'éloignant de la main, elle dit d'une voix entrecoupée : « Oui, je le reconnais, je le reconnais.... »

Fouquier-Tinville fit observer qu'elle avait frappé d'en haut, pour ne pas manquer son coup; autrement elle aurait pu rencontrer une côte et ne pas tuer; et il ajouta : « Apparemment, vous vous étiez d'avance bien exercée?... — Oh! le monstre! s'écria-t-elle. Il me prend pour un assassin! »

Ce mot, dit Chauveau-Lagarde, fut comme un coup de foudre. Les débats furent clos. Ils avaient duré en tout une demi-heure.

Le président Montané aurait voulu la sauver. Il changea la question qu'il devait poser aux jurés, se contentant de demander : L'a-t-elle fait avec préméditation? et supprimant la seconde moitié de la formule : « avec dessein criminel et contre-révolutionnaire? » Ce qui lui valut à lui-même son arrestation quelques jours après.

Le président pour la sauver, les jurés pour l'humilier, auraient voulu que le défenseur la présentât comme folle. Il la regarda et lut dans ses yeux; il la servit comme elle voulait l'être, établissant la *longue préméditation*, et que pour toute défense elle ne voulait pas être défendue. Jenne et mis au-dessus de lui-même par ce grand courage, il hasarda cette parole (qui touchait de si près l'échafaud) : Ce calme et cette abnégation, *sublimes* sous un rapport.... »

Après la condamnation, elle se fit conduire au jeune avocat, et lui dit, avec beaucoup de



CHARLOTTE CORDAY. — Tableau de J.-F.-C. CLERF.

grâce, qu'elle le remerciait de cette défense délicate et généreuse, qu'elle voulait lui donner une preuve de son estime. « Ces messieurs viennent de m'apprendre que mes biens sont confisqués : je dois quelque chose à la prison, je vous charge d'acquitter ma dette. »

Redescendue de la salle par le sombre escalier tournant dans les cachots qui sont dessous, elle sourit à ses compagnons de prison, qui la regardaient passer, et s'excusa près du concierge Richard et sa femme, avec qui elle avait promis de déjeuner. Elle reçut la visite d'un prêtre qui lui offrait son ministère, et l'éconduisit poliment : « Remerciez pour moi, dit-elle, les personnes qui vous ont envoyé. »

Elle avait remarqué pendant l'audience qu'un peintre essayait de saisir ses traits, et la regardait avec un vif intérêt. Elle s'était tournée vers lui. Elle le fit appeler après le jugement, et lui donna les derniers moments qui lui restaient avant l'exécution. Le peintre, M. Hauer, était commandant en second du bataillon des Cordeliers. Il dut à ce titre peut-être la faveur qu'on lui fit de le laisser près d'elle sans autre témoin qu'un gendarme. Elle causa fort tranquillement avec lui de choses indifférentes, et aussi de l'événement du jour, de la paix morale qu'elle sentait en elle-même. Elle pria M. Hauer de copier le portrait en petit, et de l'envoyer à sa famille.

Au bout d'une heure et demie, on frappa doucement à une petite porte qui était derrière elle. On ouvrit, le bourreau entra. Charlotte, se retournant, vit les ciseaux et la chemise rouge qu'il portait. Elle ne put se défendre d'une légère émotion, et dit involontairement : « Quoi ! déjà ! » Elle se remit aussitôt, et, s'adressant à M. Hauer : « Monsieur, dit-elle, je ne sais comment vous remercier du soin que vous avez pris ; je n'ai que ceci à vous offrir, gardez-le en mémoire de moi. » En même temps elle prit les ciseaux, coupa une belle boucle de ses longs cheveux blond cendré, qui s'échappaient de son bonnet, et la remit à M. Hauer. Les gendarmes et le bourreau étaient très émus.

Au moment où elle monta sur la charrette, où la foule animée de deux fanatismes contraires de fureur ou d'admiration, vit sortir de la basse arcade de la Conciergerie la belle et splendide victime dans son manteau rouge, la nature sembla s'associer à la passion humaine, un violent orage éclata sur Paris. Il dura peu, il sembla fuir devant elle, quand elle apparut au pont Neuf et qu'elle avançait lentement par la rue Saint-Honoré. Le soleil revint haut et fort ; il n'était pas sept heures du soir (19 juillet). Les reflets de l'étoffe rouge relevaient d'une manière étrange et toute fantastique l'effet de son teint, de ses yeux.

On assure que Robespierre, Danton, Ca-

mille Desmoulins se placèrent sur son passage et la regardèrent. Paisible image, mais d'autant plus terrible, de la Némésis révolutionnaire, elle troublait les cœurs, les laissait pleins d'étonnement.

Les observateurs sérieux qui la suivirent jusqu'aux derniers moments, gens de lettres, médecins, furent frappés d'une chose rare ; les condamnés les plus fermes se soutenaient par l'animation, soit par des chants patriotiques, soit par un appel redoutable qu'ils lançaient à leurs ennemis. Elle montra un calme parfait parmi les cris de la foule, une sérénité grave et simple ; elle arriva à la place dans une majesté singulière, et comme transfigurée dans l'auréole du couchant.

Un médecin qui ne la perdait pas de vue dit qu'elle lui sembla un moment pâle, quand elle aperçut le couteau. Mais ses couleurs revinrent, elle monta d'un pas ferme. La jeune fille reparut en elle au moment où le bourreau lui arrachait son fichu, sa pudeur en souffrit, elle abrégua, avançant d'elle-même au-devant de la mort.

Au moment où la tête tomba, un charpentier maratiste qui servait d'aide au bourreau l'empoigna brutalement, et, la montrant au peuple, eut la férocité indigne de la souffleter. Un frisson d'horreur, un murmure parcourut la place. On crut voir la tête rougir. Simple effet d'optique peut-être : la foule troublée à ce moment avait dans les yeux les rouges rayons du soleil qui perçait les arbres des Champs Élysées.

La commune de Paris et le tribunal donnèrent satisfaction au sentiment public en mettant l'homme en prison.

Parmi les cris des maratistes, infiniment peu nombreux, l'impression générale avait été violente d'admiration et de douleur. On peut en juger par l'audace qu'eut la *Chronique de Paris*, dans cette grande servitude de la presse, d'imprimer un éloge, presque sans restriction, de Charlotte Corday.

Beaucoup d'hommes restèrent frappés au cœur et n'en sont jamais revenus. On a vu l'émotion du président, son effort pour la sauver, l'émotion de l'avocat, jeune homme timide qui, cette fois, fut au-dessus de lui-même. Celle du peintre ne fut pas moins grande. Il exposa cette année un portrait de Marat, peut-être pour s'excuser d'avoir peint Charlotte Corday. Mais son nom ne paraît plus dans aucune exposition. Il semble n'avoir plus peint depuis cette œuvre fatale.

L'effet de cette mort fut terrible : ce fut de faire aimer la mort.

Son exemple, cette calme intrépidité d'une fille charmante, eut un effet d'attraction. Plus d'un qui l'avait entrevue mit une volupté sombre à la suivre, à la chercher dans les mondes inconnus. Un jeune Allemand, Adam Lux, envoyé à Paris pour demander la réunion de Mayence à la France, imprima une

brochure où il demande à mourir pour rejoindre Charlotte Corday. Cet infortuné, vint ici le cœur plein d'enthousiasme, croyant contempler face à face dans la Révolution française le pur idéal de la régénération humaine, ne pouvait supporter l'obscurcissement précoce de cet idéal ; il ne comprenait pas les trop cruelles épreuves qu'entraîne un tel enfantement. Dans ses pensées mélancoliques, quand la liberté lui semblait perdue, il la voit, c'est Charlotte Corday. Il la voit au tribunal, touchante, admirable d'intrépidité ; il la voit majestueuse et reine sur l'échafaud.... Elle lui apparut deux fois.... Assez ! il a bu la mort.

« Je croyais bien à son courage, dit-il, mais que devins-je quand je vis toute sa douceur parmi les hurlements barbares, ce regard pénétrant, ces vives et humides étincelles jaillissant de ces beaux yeux, où parlait une âme tendre autant qu'intrépide!... O souvenir immortel ! émotions douces et amères que je n'avais jamais connues!... Elles soutiennent en moi l'amour de cette Patrie pour laquelle elle voulut mourir, et dont par adoption, moi aussi je suis le fils. Qu'ils m'honorent maintenant de leur guillotine, elle n'est plus qu'un autel ! »

Ame pure et sainte, cœur mystique, il adore Charlotte Corday, et il n'adore point le meurtre. « On a droit sans doute, dit-il, de tuer l'usurpateur et le tyran, mais tel n'était point Marat. »

Remarquable douceur d'âme. Elle contraste fortement avec la violence d'un grand peuple qui devint amonreux de l'assassinat. Je parle du peuple girondin et même des royalistes. Leur fureur avait besoin d'un saint et d'une légende. Charlotte était un bien autre souvenir, d'une tout autre poésie, que celui de Louis XVI, vulgaire martyr, qui n'eut d'intéressant que son malheur.

Une religion se fonde dans le sang de Charlotte Corday : la religion du poignard.

André Chénier écrit un hymne à la divinité nouvelle.

O vertu ! le poignard, seul espoir de la terre,
Est ton arme sacrée !

Cet hymne, incessamment refait en tout âge et dans tout pays, reparait au bout de l'Europe, dans l'*Hymne au poignard*, de Pouschkine.

Le vieux patron des menutres héroïques, Brutus, pâle souvenir d'une lointaine antiquité, se trouve transformé désormais dans une divinité nouvelle plus puissante et plus séduisante. Le jeune homme qui rêve un grand coup, qu'il s'appelle Alibaud ou Sand, de qui rêve-t-il maintenant ? Qui voit-il dans ses rêves ? Est-ce le fantôme des Brutus ? Non, la ravissante Charlotte, telle qu'elle fut dans la splendeur sinistre du manteau rouge, dans l'auréole sanglante du soleil de juillet, dans la pourpre du soir.

MICHELET.

Mémoires du général baron de Marbot

CHAPITRE XXV

Hollabrünn. — Je remets à l'Empereur les drapeaux pris à Bregenz. — Dangers d'un mensonge de complaisance.

Le maréchal russe Koutousoff de Krenis se dirigeait par Hollabrünn sur Brünn, en Moravie, afin de s'y réunir à la seconde armée que l'empereur Alexandre conduisait en personne; mais, en approchant d'Hollabrünn, il fut consterné en apprenant que les corps de Murat et de Lannes étaient déjà maîtres de cette ville, ce qui lui coupait tout moyen de retraite. Pour se tirer de ce mauvais pas, le vieux maréchal russe, employant à son tour la ruse, envoya le général prince Bagration en parlementaire vers Murat, auquel il *assura* qu'un aide de camp de l'Empereur venait de conclure à Vienne un armistice avec l'empereur Napoléon, et qu'indubitablement la paix s'ensuivrait sous peu. Le prince Bagration était un homme fort aimable; il sut si bien flatter Murat, que celui-ci, trompé à son tour par le général russe, s'empressa d'accepter l'armistice, malgré les observations du maréchal Lannes, qui voulait combattre; mais Murat ayant le commandement supérieur, force fut au maréchal Lannes d'obéir.

La suspension d'armes dura trente-six heures, et pendant que Murat respirait l'encens que ce Russe madré lui prodiguait, l'armée de Koutousoff, faisant un détour et dérobant sa marche derrière un rideau de monticules, échappait au danger et allait prendre, au delà d'Hollabrünn, une forte position qui lui ouvrit la route de Moravie et assurait sa retraite ainsi que sa jonction avec la seconde armée russe, cantonnée entre Znaïm et Brünn. Napoléon était alors au palais de Schönbrunn, près de Vienne; il entra dans une grande colère en apprenant que Murat, se laissant abuser par le prince Bagration, s'était permis d'accepter un armistice sans son ordre, et lui prescrivit d'attaquer sur-le-champ Koutousoff.

Mais la situation des Russes était bien changée à leur avantage; aussi reçurent-ils les Français très vigoureusement. Le combat fut des plus acharnés; la ville d'Hollabrünn, prise et reprise plusieurs fois par les deux partis, incendiée par les obus, remplie de morts et de mourants, resta enfin au pouvoir des Français. Les Russes se retirèrent sur Brünn; nos troupes les y poursuivirent, et occupèrent cette ville sans combat, bien

qu'elle soit fortifiée et dominée par la célèbre citadelle de Spielberg.

Les armées russes et une partie des débris des troupes autrichiennes s'étant réunies en Moravie, l'Empereur, pour leur donner un dernier coup, se rendit à Brünn, capitale de cette province. Mon camarade Massy et moi le suivîmes dans cette direction; mais nous avançons lentement et avec beaucoup de peine, d'abord parce que les chevaux de poste étaient sur les dents, puis à cause de la grande quantité de troupes, de canons, de caissons, de bagages dont les routes étaient encombrées. Nous fûmes obligés de nous arrêter vingt-quatre heures à Hollabrünn, afin d'attendre que le passage fût rétabli dans ses rues détruites par l'incendie et remplies de planches, de poutres, de débris de meubles encore enflammés. Cette malheureuse ville avait été si complètement brûlée que nous n'y trouvâmes pas une *seule* maison pour nous abriter!...

Pendant le séjour que nous fûmes contraints d'y faire, un spectacle horrible, épouvantable, consterna nos âmes. Les blessés, mais principalement ceux des Russes, s'étaient réfugiés pendant le combat dans les habitations où l'incendie les avait bientôt atteints. Tous ce qui pouvait encore marcher s'était enfui à l'approche de ce nouveau danger; mais les estropiés, ainsi que les hommes gravement frappés, avaient été brûlés vifs sous les décombres!... Beaucoup avaient cherché à fuir l'incendie en rampant sur la terre, mais le feu les avait poursuivis dans les rues, où l'on voyait des milliers de ces malheureux à demi calcinés et dont plusieurs respiraient encore!... Les cadavres des hommes et des chevaux tués pendant le combat avaient été aussi grillés, de sorte que l'infortunée cité d'Hollabrünn répandait à plusieurs lieues à la ronde une épouvantable odeur de chair grillée, qui soulevait le cœur!... Il est des contrées et des villes qui, par leur situation, sont destinées à servir de champ de bataille, et Hollabrünn est de ce nombre, parce qu'elle offre une excellente position militaire; aussi, à peine avait-elle réparé les malheurs que lui causa l'incendie de 1805, que je la revis, quatre ans après, brûlée de nouveau, et jonchée de cadavres et de mourants à demi rôtis, ainsi que je le rapporterai dans mon récit de la campagne de 1809.

Le commandant Massy et moi quittâmes ce

foyer d'infection aussitôt que nous le pûmes et gagnâmes Znaïm où, quatre ans plus tard, je devais être blessé. Enfin nous joignîmes l'Empereur à Brünn, le 22 novembre, dix jours avant la bataille d'Austerlitz.

Le lendemain de notre arrivée, nous nous acquittâmes de notre mission et fîmes la remise des drapeaux, avec le cérémonial prescrit par l'Empereur pour les solennités de ce genre, car il ne négligeait aucune occasion de rehausser aux yeux des troupes tout ce qui pouvait exciter leur amour pour la gloire. Voici quel fut ce cérémonial.

Une demi-heure avant la parade, qui avait lieu tous les jours à onze heures devant la maison servant de palais à l'Empereur, le général Duroc, grand maréchal, envoya à notre logement une compagnie de grenadiers de la garde, avec musique et tambours. Les dix-sept drapeaux et les deux étendards furent remis à autant de sous-officiers. Le commandant Massy et moi, guidés par un officier d'ordonnance de l'Empereur, nous plaçâmes en tête du cortège, qui se mit en marche au son des tambours et de la musique. La ville de Brünn était remplie de troupes françaises, dont les soldats, en nous voyant passer, célébraient par de nombreux vivats la victoire de leurs camarades du 7^e corps. Tous les postes rendirent les honneurs militaires, et à notre entrée dans la cour du lieu où logeait l'Empereur, les corps réunis pour la parade battirent aux champs, présentèrent les armes et poussèrent avec enthousiasme les cris répétés de : *Vive l'Empereur!*

L'aide de camp de service vint nous recevoir et nous présenta à Napoléon, auprès duquel nous fûmes introduits, toujours accompagnés des sous-officiers qui portaient les drapeaux autrichiens. L'Empereur examina ces divers trophées, et après avoir fait retirer les sous-officiers, il nous questionna beaucoup, tant sur les divers combats que le maréchal Augereau avait livrés, que sur tout ce que nous avions vu et appris pendant le long trajet que nous venions de faire dans les contrées qui avaient été le théâtre de la guerre. Puis, il nous ordonna d'attendre ses ordres et de suivre le quartier impérial. Le grand maréchal Duroc fit prendre les drapeaux, dont il nous donna reçu selon l'usage; puis il nous prévint que des chevaux seraient mis à notre disposition, et nous invita pour le temps de notre séjour à la table qu'il présidait.

La grande armée française était alors massée autour et en avant de Brünn. L'avant-garde des Austro-Russes occupait Austerlitz ; le gros de leur armée était placé autour de la ville d'Olmütz, où s'étaient réunis l'empereur Alexandre et l'empereur d'Autriche. Une bataille paraissait inévitable, mais on comprenait si bien de part et d'autre que ses résultats auraient une influence immense sur les destinées de l'Europe, que chacun hésitait à entreprendre quelque chose de décisif. Aussi,

daient les colonels responsables du maintien d'un grand nombre d'hommes dans les rangs de leur régiment, et comme c'est précisément ce qu'il y a de plus difficile à obtenir en campagne, c'était là-dessus que l'Empereur était le plus trompé. Les chefs de corps craignaient tant de lui déplaire, qu'ils s'exposaient à ce qu'on leur donnât à combattre un nombre d'ennemis disproportionné à la force de leurs troupes, plutôt que d'avouer que les maladies, la fatigue et la nécessité de se procurer

fit appeler le général Morland, colonel des chasseurs à cheval de la garde, et lui dit d'un ton sévère : « Votre régiment est porté sur « mes notes comme ayant mille deux cents « combattants, et, bien que vous n'avez pas « encore été engagé avec l'ennemi, vous n'avez « pas là plus de huit cents cavaliers : que « sont devenus les autres?... »

Le général Morland, excellent et très brave officier de guerre, mais n'ayant pas la réplique facile, resta presque interdit, et



NAPOLÉON REÇOIT LES CLEFS DE LA VILLE DE VIENNE (13 NOVEMBRE 1805). — Gravure de BEIN, d'après le tableau de GIRODET. (Musée de Versailles.)

Napoléon, ordinairement si prompt dans ses mouvements, resta-t-il onze jours à Brünn, avant d'attaquer sérieusement. Il est vrai que chaque journée de retard augmentait ses forces, par l'arrivée successive d'un très grand nombre de soldats qui, restés en arrière, pour cause d'indisposition ou de fatigue, se hâtaient, dès qu'ils retrouvaient leur vigueur, de rejoindre l'armée, tant ils étaient désireux d'assister à la grande bataille que l'on prévoyait. Ceci me rappelle que je fis à cette occasion un mensonge de complaisance, qui aurait pu ruiner ma carrière militaire ; voici le fait.

L'Empereur traitait habituellement les officiers avec bonté, mais il était un point sur lequel il était peut-être trop sévère, car il ren-

des vivres avaient forcé beaucoup de soldats à rester en arrière. Aussi Napoléon, malgré sa puissance, n'a-t-il jamais su *exactement* le nombre de combattants dont il pouvait disposer un jour de bataille.

Or, il advint que, pendant notre séjour à Brünn, l'Empereur, dans une des courses incessantes qu'il faisait pour visiter les positions et les divers corps d'armée, aperçut les chasseurs à cheval de sa garde en marche pour changer de cantonnement. Il affectionnait particulièrement ce régiment, dont ses guides d'Italie et d'Égypte formaient le noyau. L'Empereur, dont le coup d'œil exercé appréciait très exactement la force des colonnes, trouvant celle-ci très diminuée, sortit de sa poche un petit carnet, et l'ayant parcouru, il

répondit dans son langage franco-alsacien qu'il ne manquait qu'un très petit nombre d'hommes. L'Empereur soutint qu'il y en avait près de quatre cents de moins, et pour en avoir le cœur net, il voulut les faire compter à l'instant. Mais comme il savait que Morland était fort aimé de son état-major, et qu'il craignait les *complaisances*, il crut être plus sûr de son fait en prenant un officier qui n'appartenait ni à sa maison, ni à sa garde, et m'apercevant, il m'ordonna de compter les chasseurs et de venir rendre compte à *lui-même* de leur nombre. Cela dit, l'Empereur s'éloigna au galop. Je commençai mon opération, qui était d'autant plus facile que les cavaliers marchaient au pas sur quatre de front.

Le pauvre général Morland, qui savait combien l'évaluation de Napoléon approchait de l'exactitude, était dans une grande agitation, car il prévoyait que mon rapport allait attirer sur lui une très sévère réprimande. Il me connaissait à peine, et n'osait me proposer de me compromettre pour lui épargner un désagrément. Il restait donc là silencieusement auprès de moi, lorsque, heureusement pour lui, son capitaine adjudant-major vint le rejoindre. Cet officier, nommé Fournier, avait débuté dans la carrière militaire comme sous-aide chirurgien; puis, devenu chirurgien-major et se sentant plus de vocation pour le sabre que pour la lancette, il avait demandé et obtenu de prendre rang parmi les officiers combattants, et Morland, avec lequel il avait servi jadis, l'avait fait entrer dans la garde.

J'avais beaucoup connu le capitaine Fournier, lorsqu'il était encore chirurgien-major. Je lui avais même gardé de très grandes obligations, car non seulement il avait pansé mon père au moment où il venait d'être blessé, mais il l'avait suivi à Gênes, où, tant que mon père exista, il vint plusieurs fois par jour pour lui prodiguer ses soins; si les médecins chargés de combattre le typhus eussent été aussi assidus et aussi zélés que Fournier, mon père n'aurait peut-être pas succombé. Je m'étais dit cela bien souvent; aussi fis-je l'accueil le plus amical à Fournier, que je n'avais d'abord pas reconnu sous la pelisse de capitaine de chasseurs. Le général Morland, témoin du plaisir que nous avions à nous revoir, conçut l'espoir de profiter de notre amitié réciproque pour m'amener à ne pas dire à l'Empereur combien il y avait de chasseurs hors des rangs. Il tire donc son adjudant-major à part, confère un moment avec lui; puis le capitaine vient me supplier, au nom de notre ancienne amitié, d'éviter au général Morland un fort grand désagrément, en cachant à l'Empereur l'affaiblissement de l'effectif du régiment. Je refusai positivement et continuai à compter. L'estimation de l'Empereur était fort exacte, car il n'y avait que huit cents et quelques chasseurs présents: il en manquait donc quatre cents.

Je parlais pour aller faire mon rapport, lorsque le général Morland et le capitaine Fournier renouvelèrent leurs instances auprès de moi, en me faisant observer que la plus grande partie des hommes absents, étant restés en arrière pour différentes causes, rejoindraient sous peu, et que, comme il était probable que l'Empereur ne livrerait pas bataille avant d'avoir fait venir les divisions Friant et Gudin, qui se trouvaient encore aux portes de Vienne, à trente-six lieues de nous, cela prendrait plusieurs jours, pendant lesquels les chasseurs de la garde restés en arrière rejoindraient l'étendard. Ils ajoutèrent que l'Empereur était d'ailleurs trop occupé pour vérifier le rapport que j'allais lui faire. Je ne me dissimulai pas qu'on me demandait de tromper l'Empereur, ce qui était très mal; mais je sentais aussi que je devais beaucoup de reconnaissance à M. Fournier pour les soins vraiment affectueux qu'il avait donnés à mon père mourant.

Je me laissai donc entraîner et promis de dissimuler une grande partie de la vérité.

A peine fus-je seul, que je compris l'énormité de ma faute; mais il était trop tard... L'essentiel était de m'en tirer le moins mal possible. Pour cela, je me gardai bien de reparaitre devant l'Empereur tant qu'il fut à cheval, car j'avais à craindre qu'il ne se portât au bivouac de chasseurs, dont la faiblesse numérique, le frappant derechef, démentirait mon rapport, ce qui m'aurait très gravement compromis. Je rusai donc, et ne revins au quartier impérial qu'à la nuit close, et lorsque Napoléon, ayant mis pied à terre, était rentré dans ses appartements. Introduit auprès de lui pour lui rendre compte de ma mission, je le trouvai étendu tout de son long sur une immense carte posée sur le plancher. Dès qu'il m'aperçut, il s'écria: « Eh bien! Marbot, combien y a-t-il de chasseurs à cheval présents dans ma garde? Leur nombre est-il de douze cents, comme le prétend Morland? — Non, Sire, je n'en ai compté que onze cent vingt, c'est-à-dire quatre-vingts de moins! — J'étais bien sûr qu'il en manquait beaucoup!... » Le ton dont l'Empereur prononça ces dernières paroles prouva qu'il s'attendait à un déficit beaucoup plus considérable; et en effet, s'il n'eût manqué que quatre-vingts hommes sur un régiment de douze cents qui venait de faire cinq cents lieues en hiver, en couchant presque toutes les nuits au bivouac, c'eût été fort peu; aussi lorsqu'en allant dîner, l'Empereur traversa la pièce où se réunissaient les chefs de la garde, il se borna à dire à Morland: « Vous voyez bien! Il vous manque quatre-vingts chasseurs; c'est près d'un escadron!... Avec quatre-vingts de ces braves, on arrêterait un régiment russe! Il faut tenir la main à ce que les hommes ne restent pas en arrière. » Puis, passant au chef des grenadiers à pied, dont l'effectif des soldats présents était aussi beaucoup diminué, Napoléon lui fit une forte réprimande. Morland, s'estimant très heureux d'en être quitte pour quelques observations, s'approcha de moi, dès que l'Empereur fut à table, vint me remercier vivement, et m'apprendre qu'une trentaine de chasseurs venaient de rejoindre, et qu'un courrier arrivant de Vienne en avait rencontré plus de cent entre Znaïm et Brünn et beaucoup d'autres en deçà d'Hollabrunn, ce qui donnait la certitude qu'avant quarante-huit heures le régiment aurait récupéré la plus grande partie de ses pertes. Je le désirais autant que lui, car je comprenais la difficulté de la position dans laquelle mon trop de reconnaissance pour Fournier m'avait placé. Je ne pus dormir de la nuit, tant je redoutais le juste courroux de l'Empereur, à la confiance duquel j'avais gravement manqué.

Ma perplexité fut encore plus grande le lendemain, lorsque Napoléon, visitant les troupes selon son habitude, se dirigea vers le bivouac de chasseurs de la garde, car une simple question adressée par lui à un officier pouvait tout dévoiler. Je me considérais donc comme perdu, lorsque j'entendis la musique des

troupes russes campées sur les hauteurs de Pratzen, à une demi-lieue de nos postes. Poussant alors mon cheval vers la tête du nombreux état-major avec lequel j'accompagnais l'Empereur, je m'approchai le plus près possible de celui-ci et dis à haute voix: « Il se fait sans doute quelque mouvement dans le camp des ennemis, car voilà leur musique qui joue des marches... » L'Empereur qui entendit mes observations quitta brusquement le sentier qui conduisait au bivouac de sa garde, et se dirigea vers Pratzen, pour examiner ce qui se passait dans l'avant-garde ennemie. Il resta longtemps en observation, et la nuit approchant, il rentra à Brünn sans aller voir ses chasseurs. Je fus ainsi plusieurs jours dans des transes mortelles, bien que j'apprisse l'arrivée successive de nombreux détachements. Enfin, l'approche de la bataille et les grandes occupations de l'Empereur éloignèrent de son esprit la pensée de faire la vérification que j'avais tant redoutée; mais la leçon fut bonne pour moi. Aussi, lorsque, devenu colonel, j'étais questionné par l'Empereur sur le nombre des combattants présents dans les escadrons de mon régiment, je déclarais toujours l'exacte vérité.

CHAPITRE XXVI

L'ambassadeur de Prusse et Napoléon. — Austerlitz.
— Je sauve un sous-officier russe sous les yeux de l'Empereur dans l'étang de Satschan.

Si Napoléon était souvent trompé, il usait souvent de ruse pour faire réussir ses projets, ainsi que le prouve la comédie diplomatique-militaire que je vais raconter, et dans laquelle je jouai mon rôle. Pour bien comprendre ceci, qui vous donnera la clef des intrigues, causes, l'année suivante, de la guerre entre Napoléon et le roi de Prusse, il faut nous reporter à deux mois en arrière, au moment où les troupes françaises, parties des rives de l'Océan, se dirigeaient à marches forcées sur le Danube. Pour se rendre du Hanovre sur le haut Danube, le premier corps d'armée, commandé par Bernadotte, n'avait pas de chemin plus court que de passer par Anspach. Ce petit pays appartenait à la Prusse; mais comme il était assez éloigné de son territoire, dont plusieurs principautés de troisième ordre le séparaient, on l'avait toujours considéré dans les anciennes guerres comme un territoire neutre, sur lequel chaque parti pouvait passer, en payant ce qu'il prenait et en s'abstenant de toute hostilité.

Les choses étant établies sur ce pied, les armées autrichiennes et françaises avaient très souvent traversé le margraviat d'Anspach, du temps du Directoire, sans en prévenir la Prusse et sans que celle-ci le trouvât mauvais. Napoléon, profitant de cet usage, ordonna donc au maréchal Bernadotte de passer par Anspach. Celui-ci obéit; mais en apprenant la marche de ce corps français, la reine de Prusse et sa cour, qui détestaient Napoléon, s'écrièrent que le territoire prussien venait d'être violé, et profitèrent de cela pour exas-

pérer la nation et demander hautement la guerre. Le roi de Prusse et son ministre, M. d'Haugwitz, résistèrent seuls à l'entraînement général : c'était au mois d'octobre 1805, au moment où les hostilités allaient éclater entre la France et l'Autriche, et que les armées russes venaient renforcer celle-ci. La reine de Prusse et le jeune prince Louis, neveu du Roi, pour déterminer celui-ci à faire cause commune avec la Russie et l'Autriche, firent inviter l'empereur Alexandre à se rendre à Berlin, dans l'espoir que sa présence déciderait Frédéric-Guillaume.

Alexandre se rendit en effet dans la capitale de la Prusse, le 25 octobre. Il y fut reçu avec enthousiasme par la Reine, le prince Louis et les partisans de la guerre contre la France. Le roi de Prusse lui-même, circonvenu de tous côtés, se laissa entraîner en mettant toutefois pour condition (d'après les conseils du vieux prince de Brunswick et du comte d'Haugwitz) que son armée n'entrerait pas en campagne avant qu'on eût vu la tournure que prendrait la guerre sur le Danube, entre les Austro-Russes et Napoléon. Cette adhésion incomplète ne satisfait pas l'empereur Alexandre, ni la reine de Prusse ; mais ils ne purent pour le moment en obtenir de plus explicite. Une scène de mélodrame fut jouée à Potsdam, où le roi de Prusse et l'empereur de Russie, descendus à la lueur des flambeaux sous les voûtes sépulcrales du palais, se jurèrent en présence de la Cour une amitié éternelle, sur la tombe du grand Frédéric. Ce qui n'empêcha pas Alexandre d'accepter dix-huit mois après, et d'englober dans l'empire russe, une des provinces prussiennes que Napoléon lui donna par le traité de Tilsitt, et cela en présence de son malheureux ami Frédéric-Guillaume. L'empereur de Russie se rendit ensuite en Moravie pour se remettre à la tête de ses armées, car Napoléon avançait à grands pas vers la capitale de l'Autriche, dont il s'empara bientôt.

En apprenant l'hésitation du roi de Prusse et le traité de Potsdam, Napoléon, désireux d'en finir avec les Russes, avant que les Prussiens se déclarassent, se porta à la rencontre des premiers jusqu'à Brünn, où nous sommes actuellement.

On a dit depuis longtemps, avec raison, que les ambassadeurs sont des *espions privilégiés*. Le roi de Prusse, qui apprenait chaque jour les nouvelles victoires de Napoléon, voulant savoir à quoi s'en tenir sur la position respective des parties belligérantes, trouva convenable d'envoyer M. d'Haugwitz, son ministre, au quartier général français, afin qu'il pût juger les choses par lui-même. Or, comme il fallait un prétexte pour cela, il le chargea de porter la réponse à une lettre que Napoléon lui avait adressée pour se plaindre du traité conclu à Potsdam entre la Prusse et la Russie. M. d'Haugwitz arriva à Brünn quelques jours avant la bataille d'Austerlitz, et aurait bien voulu pouvoir y rester jusqu'au résultat de la grande bataille qui se préparait, afin de conseiller à son souverain de ne pas bouger, si nous étions vainqueurs,

et de nous attaquer, dans le cas où nous serions battus.

Sans être militaires, vous pouvez juger sur la carte quel mal une armée prussienne, partant de Breslau en Silésie, pouvait faire en se portant par la Bohême sur nos derrières, vers Ratisbonne. Comme l'Empereur savait que M. d'Haugwitz expédiait tous les soirs un courrier à Berlin, il voulut que ce fût par lui qu'on apprît en Prusse la défaite et la prise du corps d'armée du feld-maréchal Jellachich, qui ne devait pas y être encore connue, tant les événements se précipitaient à cette époque ! Voici comment l'Empereur s'y prit pour y arriver.

Le maréchal du palais Duroc, après nous avoir prévenus de ce que nous avions à faire, fit replacer en secret dans le logement que Massy et moi occupions, tous les drapeaux autrichiens que nous avions apportés de Bregenz ; puis, quelques heures après, lorsque l'Empereur causait dans son cabinet avec M. d'Haugwitz, nous renouvelâmes la cérémonie de la remise des drapeaux, absolument de la même manière qu'elle avait été faite la première fois. L'Empereur, en entendant la musique dans la cour de son palais, feignit l'étonnement, s'avança vers les croisées suivi de l'ambassadeur, et voyant les trophées portés par les sous-officiers, il appela l'aide de camp de service, auquel il demanda de quoi il s'agissait. L'aide de camp ayant répondu que c'étaient deux aides de camp du maréchal Augereau, venant apporter à l'Empereur les drapeaux du corps autrichien de Jellachich, pris à Bregenz, on nous fit entrer, et là, sans surveiller, et comme s'il ne nous avait pas encore vus, Napoléon reçut la lettre du maréchal Augereau qu'on avait recachetée, et la lut, bien qu'il en connût le contenu depuis quatre jours. Puis il nous questionna, en nous faisant entrer dans les plus grands détails. Duroc nous avait prévenus qu'il fallait parler haut, parce que l'ambassadeur prussien avait l'oreille un peu dure. Cela arrivait fort mal à propos pour mon camarade Massy, chef de la mission, car une extinction de voix lui permettait à peine de parler. Ce fut donc moi qui répondis à l'Empereur, et, entrant dans sa pensée, je peignis des couleurs les plus vives la défaite des Autrichiens, leur abattement, et l'enthousiasme des troupes françaises. Puis, présentant les trophées les uns après les autres, je nommai tous les régiments ennemis auxquels ils avaient appartenu. J'appuyai principalement sur deux, parce que leur capture devait produire un plus grand effet sur l'ambassadeur prussien.

« Voici, dis-je, le drapeau du régiment « d'infanterie de S. M. l'empereur d'Autriche, « et voilà l'étendard des uhlands de l'archiduc « Charles, son frère. » — Les yeux de Napoléon étincelaient et semblaient me dire : « Très bien, jeune homme ! » — Enfin, il nous congédia, et en sortant, nous l'entendîmes dire à l'ambassadeur : « Vous le voyez, « monsieur le comte, mes armées triomphent « sur tous les points... l'armée autrichienne « est anéantie, et bientôt il en sera de même

« de celle des Russes. » M. d'Haugwitz paraissait atterré, et Duroc nous dit lorsque nous fûmes hors de l'appartement : « Ce diplomate va écrire ce soir à Berlin pour informer son gouvernement de la destruction du corps de Jellachich ; cela calmera un peu les esprits portés à nous faire la guerre, et donnera au roi de Prusse de nouvelles raisons pour temporiser ; or, c'est ce que l'Empereur souhaite ardemment. »

La comédie jouée, l'Empereur, pour se débarrasser d'un témoin dangereux qui pouvait rendre compte des positions de son armée, insinua à M. l'ambassadeur qu'il serait peu sûr pour lui de rester entre deux armées prêtes à en venir aux mains, et l'engagea à se rendre à Vienne, auprès de M. de Talleyrand, son ministre des affaires étrangères, ce que M. d'Haugwitz fit dès le soir même. Le lendemain, l'Empereur ne nous dit pas un mot relatif à la scène jouée la veille ; mais voulant sans doute témoigner sa satisfaction sur la manière dont nous avions compris sa pensée, il demanda affectueusement au commandant Massy des nouvelles de son rhume et me pinça l'oreille, ce qui, de sa part, était une caresse.

Cependant, le dénouement du grand drame approchait, et des deux côtés, on se préparait à combattre vaillamment. Presque tous les auteurs militaires surchargent tellement leur narration de détails, qu'ils jettent la confusion dans l'esprit du lecteur, si bien que dans la plupart des ouvrages publiés sur les guerres de l'Empire, je n'ai absolument rien compris à l'historique de plusieurs batailles auxquelles j'ai assisté, et dont toutes les phases me sont cependant bien connues. Je pense que pour conserver la clarté dans le récit d'une action de guerre, il faut se borner à indiquer la position respective des deux armées avant l'engagement, et ne raconter que les faits principaux et décisifs du combat. C'est ce que je vais tâcher de faire pour vous donner une idée de la bataille dite d'Austerlitz, bien qu'elle ait eu lieu en avant du village de ce nom ; mais comme la veille de l'affaire les empereurs d'Autriche et de Russie avaient couché au château d'Austerlitz, dont Napoléon les chassa, il voulut accroître son triomphe en en donnant le nom à la bataille qui se livra le lendemain.

Vous verrez sur la carte que le ruisseau de Goldbach, qui prend sa source au delà de la route d'Olmütz, va se jeter dans l'étang de Menitz. Ce ruisseau, qui coule au fond d'un vallon dont les abords sont assez raides, séparait les deux armées. La droite des Austro-Russes s'appuyait à un bois escarpé, situé en arrière de la maison de poste de Posoritz, au delà de la route d'Olmütz. Leur centre occupait Pratzen et le vaste plateau de ce nom. Enfin, leur gauche était près des étangs de Satschan et des marais qui l'avoisinaient. L'empereur Napoléon appuyait sa gauche à un mamelon d'un accès fort difficile, que nos soldats d'Egypte nommèrent le Santon, parce qu'il était surmonté d'une petite chapelle dont le toit avait la forme d'un mi-

naret. Le centre français était auprès de la mare de Kobelnitz; enfin la droite se trouvait à Telnitz. Mais l'Empereur avait placé fort peu de monde sur ce point, afin d'attirer les Russes sur le terrain marécageux où il avait préparé leur défaite, en faisant cacher à Gross-Raigern, sur la route de Vienne, le corps du maréchal Davout.

Le 1^{er} décembre, veille de la bataille, Napoléon, ayant quitté Brünn dès le matin, employa toute la journée à examiner les positions, et fit établir le soir son quartier général en arrière du centre de l'armée française, sur un point d'où l'œil embrassait les bivouacs des deux partis, ainsi que le terrain qui devait

dans l'instant, comme par enchantement, on vit sur une ligne immense tous nos feux de bivouac illuminés par des milliers de torches portées par les soldats qui, dans leur enthousiasme, saluaient Napoléon de vivats d'autant plus animés que la journée du lendemain était l'anniversaire du couronnement de l'Empereur, coïncidence qui leur paraissait d'un bon augure. Les ennemis durent être bien étonnés lorsque, du haut du coteau voisin, ils aperçurent au milieu de la nuit soixante mille torches allumées et entendirent les cris mille fois répétés de : Vive l'Empereur ! s'unissant au son des nombreuses musiques des régiments français. Tout était joie, lumière et

vouloir accepter la bataille, ils résolurent, pour rendre le succès plus complet, de nous attaquer, vers le Santon, à notre gauche, ainsi que sur notre centre, devant Puntowitz, afin que notre défaite fût complète, lorsque, obligés de reculer sur ces deux points, nous trouverions derrière nous la route de Brünn à Vienne occupée par les Russes. Mais à notre gauche, le maréchal Lannes non seulement repoussa toutes les attaques des ennemis contre le Santon, mais il les rejeta de l'autre côté de la route d'Olmütz jusqu'à Blasiowitz, où le terrain, devenant plus uni, permit à la cavalerie de Murat d'exécuter plusieurs charges brillantes, dont le résultat fut immense, car



BATAILLE D'AUSTERLITZ (2 DÉCEMBRE 1805). — Gravure de BLANCHARD, d'après le tableau du BARON GÉRARD. (Musée de Versailles.)

leur servir de champ de bataille le lendemain. Il n'existait d'autre bâtiment en ce lieu qu'une mauvaise grange : on y plaça les tables et les cartes de l'Empereur, qui s'établit de sa personne auprès d'un immense feu, au milieu de son nombreux état-major et de sa garde. Heureusement, il n'y avait point de neige, et quoiqu'il fût très froid, je me couchai sur la terre et m'endormis profondément; mais nous fûmes bientôt obligés de remonter à cheval pour accompagner l'Empereur dans la visite qu'il allait faire à ses troupes. Il n'y avait point de lune, et l'obscurité de la nuit était augmentée par un épais brouillard qui rendait la marche fort difficile. Les chasseurs d'escorte auprès de l'Empereur imaginèrent d'allumer des torches formées de bois de sapin et de paille, ce qui fut d'une très grande utilité. Les troupes, voyant venir à elles un groupe de cavaliers ainsi éclairé, reconnurent aisément l'état-major impérial, et

mouvement dans nos bivouacs, tandis que du côté des Austro-Russes, tout était sombre et silencieux.

Le lendemain 2 décembre, le canon se fit entendre au point du jour. Nous avons vu que l'Empereur avait montré peu de troupes à sa droite; c'était un piège qu'il tendait aux ennemis, afin qu'ils eussent la possibilité de prendre facilement Telnitz, d'y passer le ruisseau de Goldbach et d'aller ensuite à Gross-Raigern s'emparer de la route de Brünn à Vienne, afin de nous couper ainsi tout moyen de retraite. Les Austro-Russes donnèrent en plein dans le panneau, car, dégarnissant le reste de leur ligne, ils entassèrent maladroitement des forces considérables dans le bas-fond de Telnitz, ainsi que dans les défilés marécageux qui avoisinaient les étangs de Satschan et de Menitz. Mais comme ils se figuraient, on ne sait trop pourquoi, que Napoléon pensait à se retirer sans

les Russes furent menés tambour battant jusqu'au village d'Austerlitz.

Pendant que notre gauche remportait cet éclatant succès, le centre, formé par les troupes des maréchaux Soult et Bernadotte, placé par l'Empereur au fond du ravin de Goldbach, où il était caché par un épais brouillard, s'élançait vers le coteau sur lequel est situé le village de Pratzen. Ce fut à ce moment que parut dans tout son éclat ce brillant soleil d'Austerlitz, dont Napoléon se plaisait tant à rappeler le souvenir. Le maréchal Soult enlève non seulement le village de Pratzen, mais encore l'immense plateau de ce nom qui était le point culminant de toute la contrée, et par conséquent la clef du champ de bataille. Là s'engagea, sous les yeux de l'Empereur, un combat des plus vifs, dans lequel les Russes furent battus. Mais un bataillon du 4^e de ligne, dont le prince Joseph, frère de Napoléon, était colonel, se

laissant emporter trop loin à la poursuite des ennemis, fut chargé et enfoncé par les chevaliers-gardes; et les cuirassiers du grand-duc Constantin, frère d'Alexandre, qui lui enlevèrent son aigle!... De nombreuses lignes de cavalerie russe s'avancèrent rapidement pour appuyer le succès momentané des chevaliers-gardes; mais Napoléon ayant lancé contre eux les mameluks, les chasseurs à cheval et les grenadiers à cheval de sa garde, conduits par le maréchal Bessières et par le général Rapp, il y eut une mêlée des plus sanglantes. Les escadrons russes furent enfoncés et rejetés au delà du village d'Austerlitz, avec une perte immense.

Nos cavaliers enlevèrent beaucoup d'étendards et de prisonniers, parmi lesquels se trouvait le prince Reppin, commandant des chevaliers-gardes. Ce régiment, composé de la plus brillante jeunesse de la noblesse russe, perdit beaucoup de monde, parce que les fanfaronnades que les chevaliers-gardes avaient faites contre les Français, étant connues de nos soldats, ceux-ci, surtout les grenadiers à cheval, s'acharnèrent contre eux et criaient en leur passant leurs énormes sabres en travers du corps :

« Faisons pleurer les dames de Saint-Petersbourg! »

Le peintre Gérard, dans son tableau de la bataille d'Austerlitz, a pris pour sujet le moment où le général Rapp, sortant du combat, blessé, tout couvert du sang des ennemis et du sien, présente à l'Empereur les drapeaux qui viennent d'être enlevés, ainsi que le prince Reppin, fait prisonnier. J'étais présent à cette scène imposante, que ce peintre a reproduite avec une exactitude remarquable. Toutes les têtes sont des portraits, même celle de ce brave chasseur à cheval qui, sans se plaindre, bien qu'ayant le corps traversé d'une balle, eut le courage de venir jusqu'à l'Empereur et tomba raide mort en lui présentant l'étendard qu'il venait de prendre!... Napoléon, voulant honorer la mémoire de ce chasseur, prescrivit au peintre de le placer dans sa composition. On remarque aussi dans ce tableau un mameluk, qui, portant d'une main un drapeau ennemi, tient de l'autre la bride de son cheval mourant. Cet homme, nommé Mustapha, connu dans la garde pour son courage et sa férocité, s'était mis pendant la charge à la poursuite du grand-duc Constantin, qui ne se débarrassa de lui qu'en lui tirant un coup de pistolet, dont le cheval du mameluk fut grièvement blessé. Mustapha, désolé de n'avoir qu'un étendard à offrir à l'Empereur, dit dans son jargon, en le lui présentant : « Ah! si moi joindre prince Constantin, moi couper la tête et moi porter à l'Empereur!... » Napoléon, indigné, lui répondit : « Veux-tu bien te taire, vilain sauvage! »

Mais terminons le récit de la bataille. Pendant que les maréchaux Lannes, Soult, Murat, et la garde impériale, battaient le centre et la droite des Austro-Russes et les rejetaient au delà du village d'Austerlitz, la gauche des ennemis, donnant dans le piège

que Napoléon leur avait tendu, en paraissant garder les environs des étangs, se jeta sur le village de Telnitz, s'en empara, et passant le Goldbach, se préparait à occuper la route de Vienne.

Mais l'ennemi avait mal auguré du génie de Napoléon en le supposant capable de commettre une faute aussi grande que celle de laisser sans défense une route qui assurait sa retraite en cas de malheur, car notre droite était gardée par les divisions du maréchal Davout, cachées en arrière, dans le bourg de Gross-Raigern. De ce point, le maréchal Davout fondit sur les Austro-Russes, dès qu'il vit leurs masses embarrassées dans les défilés entre les étangs de Telnitz, Menitz et le ruisseau.

L'Empereur, que nous avons laissé sur le plateau de Pratzen, débarrassé de la droite et du centre ennemis qui fuyaient derrière Austerlitz, l'Empereur, descendant alors des hauteurs de Pratzen avec les corps de Soult et toute sa garde, infanterie, cavalerie et artillerie, se précipite vers Telnitz, où il prend à dos les colonnes ennemies, que le maréchal Davout attaque de front. Dès ce moment, les nombreuses et lourdes masses austro-russes, entassées sur les chaussées étroites qui règnent le long du ruisseau de Goldbach, se trouvant prises entre deux feux, tombèrent dans une confusion inexprimable; les rangs se confondirent, et chacun chercha son salut dans la fuite. Les uns se précipitent pêle-mêle dans les marais qui avoisinent les étangs, mais nos fantassins les y suivent; d'autres espèrent échapper par le chemin qui sépare les deux étangs : notre cavalerie les charge et en fait une affreuse boucherie; enfin, le plus grand nombre des ennemis, principalement les Russes, cherchent un passage sur la glace des étangs. Elle était fort épaisse, et déjà cinq ou six mille hommes, conservant un peu d'ordre, étaient parvenus au milieu du lac Satschan, lorsque Napoléon, faisant appeler l'artillerie de sa garde, ordonne de tirer à boulets sur la glace. Celle-ci se brisa sur une infinité de points, et un énorme craquement se fit entendre!... L'eau, pénétrant par les crevasses, surmonta bientôt les glaçons, et nous vîmes des milliers de Russes, ainsi que leurs nombreux chevaux, canons et chariots, s'enfoncer lentement dans le gouffre!... Spectacle horriblement majestueux que je n'oublierai jamais!... En un instant la surface de l'étang fut couverte de tout ce qui pouvait et savait nager; hommes et chevaux se débattaient au milieu des glaçons et des eaux. Quelques-uns, en très petit nombre, parvinrent à se sauver à l'aide de perches et de cordes que nos soldats leur tendaient du rivage; mais la plus grande partie fut noyée!...

Le nombre des combattants dont l'Empereur disposait à cette bataille était de soixante-huit mille hommes; celui des Austro-Russes s'élevait à quatre-vingt-douze mille hommes. Notre perte en tués ou blessés fut d'environ huit mille hommes; les ennemis avouèrent que la leur, en tués, blessés ou noyés, allait

à quatorze mille. Nous leur avions fait dix-huit mille prisonniers, enlevé cent cinquante canons, ainsi qu'une grande quantité d'étendards et de drapeaux.

Après avoir ordonné de poursuivre l'ennemi dans toutes les directions, l'Empereur se rendit à son nouveau quartier général, établi à la maison de poste de Posoritz, sur la route d'Olmütz. Il était radieux, cela se conçoit, bien qu'il exprimât plusieurs fois le regret que la seule aigle que nous ayons perdue appartint au 4^e de ligne, dont le prince Joseph son frère était colonel, et qu'elle eût été prise par le régiment du grand-duc Constantin, frère de l'empereur de Russie, cela était, en effet, assez piquant, et rendait la perte plus sensible; mais Napoléon reçut bientôt une grande consolation. Le prince Jean de Lichtenstein vint, de la part de l'empereur d'Autriche, lui demander une entrevue, et Napoléon, comprenant que cela devait amener la paix et le délivrer de la crainte de voir les Prussiens marcher sur ses derrières avant qu'il fût délivré de ses ennemis actuels, y consentit.

De tous les corps de la garde impériale française, le régiment des chasseurs à cheval était celui qui avait éprouvé le plus de pertes dans la grande charge exécutée sur le plateau de Pratzen contre les gardes russes. Mon pauvre ami le capitaine Fournier avait été tué, ainsi que le général Morland. L'Empereur, toujours attentif à ce qui pouvait exciter l'émulation parmi les troupes, décida que le corps du général Morland serait placé dans un monument qu'il se proposait de faire ériger au centre de l'esplanade des Invalides, à Paris.

Les médecins n'ayant sur le champ de bataille ni le temps, ni les ingrédients nécessaires pour embaumer le corps du général, l'enfermèrent dans un tonneau de rhum, qui fut transporté à Paris; mais les événements qui se succédèrent ayant retardé la construction du monument destiné au général Morland, le tonneau dans lequel on l'avait placé se trouvait encore dans l'une des salles de l'école de médecine lorsque Napoléon perdit l'Empire en 1814. Peu de temps après, le tonneau s'étant brisé par vétusté, on fut très étonné de voir que le rhum avait fait pousser les moustaches du général d'une façon si extraordinaire qu'elles tombaient plus bas que la ceinture.

Le corps était parfaitement conservé, mais la famille fut obligée d'intenter un procès pour en obtenir la restitution d'un savant qui en avait fait un objet de curiosité.

Aimez donc la gloire, et allez vous faire tuer pour qu'un olibrius de naturaliste vous place ensuite dans sa bibliothèque, entre une corne de rhinocéros et un crocodile empaillé!...

A la bataille d'Austerlitz, je ne reçus aucune blessure, bien que je fusse souvent très exposé, notamment lors de la mêlée de la cavalerie de la garde russe sur le plateau de Pratzen. L'Empereur m'avait envoyé porter des ordres au général Rapp, que je parvins très difficilement à joindre au milieu de cet

épouvantable pêle-mêle de gens qui s'entr'égorgeaient. Mon cheval heurta contre celui d'un chevalier-garde, et nos sabres allaient se croiser, lorsque nous fûmes séparés par les combattants; j'en fus quitte pour une forte contusion. Mais le lendemain, je courus un danger bien plus grand, et d'un genre tout différent de ceux qu'on rencontre ordinairement sur le champ de bataille; voici à quelle occasion.

Le 5, au matin, l'Empereur monta à cheval et parcourut les diverses positions témoins des combats de la veille. Arrivé sur les bords de l'étang de Satschan, Napoléon, ayant mis pied à terre, causait avec plusieurs maréchaux autour d'un feu de bivouac, lorsqu'il aperçut, flottant à cent pas de la digue, un assez fort glaçon isolé, sur lequel était étendu un pauvre sous-officier russe décoré, qui ne pouvait s'aider, parce qu'il avait la cuisse traversée d'une balle.... Le sang de ce malheureux avait coloré le glaçon qui le supportait : c'était horrible ! Cet homme, voyant un très nombreux état-major entouré de gardes, pensa que Napoléon devait être là; il se souleva donc comme il put, et s'écria que les guerriers de tous les pays devenant frères après le combat, il demandait la vie au puissant empereur des Français. L'interprète de Napoléon lui ayant traduit cette prière, celui-ci en fut touché, et ordonna au général Bertrand, son aide de camp, de faire tout ce qu'il pourrait pour sauver ce malheureux.

Aussitôt plusieurs hommes de l'escorte et même deux officiers d'état-major, apercevant sur le rivage deux gros troncs d'arbres, les poussèrent dans l'étang, et puis, se plaçant tout habillés à califourchon dessus, ils espéraient, en remuant les jambes d'un commun accord, faire avancer ces pièces de bois. Mais à peine furent-elles à une toise de la berge, qu'elles roulèrent sur elles-mêmes, ce qui jeta dans l'eau les hommes qui les chevauchaient.

En un instant leurs vêtements furent imbibés d'eau, et comme il gelait très fort, le drap des manches et des pantalons des nageurs devint raide, et leurs membres, pris comme dans des étuis, ne pouvaient se mouvoir; aussi plusieurs faillirent-ils se noyer, et ils ne parvinrent à remonter qu'à grand-peine, à l'aide des cordes qu'on leur lança.

Je m'avisai alors de dire que les nageurs auraient dû se mettre tout nus, d'abord pour conserver la liberté de leurs mouvements, et en second lieu afin de n'être pas exposés à passer la nuit dans des vêtements mouillés. Le général Bertrand, ayant entendu cela, le répéta à l'Empereur, qui déclara que j'avais raison, et que les autres avaient fait preuve de zèle sans discernement. Je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis; j'avouerai donc que, venant d'assister à une bataille où j'avais vu des milliers de morts et de mourants, ma sensibilité s'en étant émoussée, je ne me trouvais plus assez de philanthropie pour risquer de gagner une fluxion de poitrine, en allant disputer aux glaçons la vie d'un ennemi dont je me bornais à déplorer le triste sort;

mais la réponse de l'Empereur me piquant au jeu, il me parut qu'il serait ridicule à moi d'avoir donné un avis que je n'oserais mettre à exécution. Je saute donc à bas de mon cheval, me mets tout nu, et me lance dans l'étang.... J'avais beaucoup couru dans la journée et avais eu chaud; le froid me saisit donc fortement.... Mais jeune, vigoureux, très bon nageur et encouragé par la présence de l'Empereur, je me dirigeai vers le sous-officier russe, lorsque mon exemple, et probablement les éloges que l'Empereur me donnait, déterminèrent un lieutenant d'artillerie, nommé Roumestain, à m'imiter.

Pendant qu'il se déshabillait, j'avais toujours, mais j'éprouvais beaucoup plus de difficultés que je ne l'avais prévu, car, par suite de la catastrophe qui s'était produite la veille sur l'étang, l'ancienne et forte glace avait presque entièrement disparu, mais il s'en était formé une nouvelle de l'épaisseur de quelques lignes, dont les aspérités fort pointues m'égratignaient la peau des bras, de la poitrine et du cou, d'une façon très désagréable. L'officier d'artillerie, qui m'avait rejoint au milieu du trajet, ne s'en était point aperçu, parce qu'il avait profité de l'espèce de sentier que j'avais tracé dans la nouvelle glace. Il eut la loyauté de me le faire observer en demandant à passer à son tour le premier, ce que j'acceptai, car j'étais déchiré cruellement. Nous atteignîmes enfin l'ancien et énorme glaçon sur lequel gisait le malheureux sous-officier russe, et nous crûmes avoir accompli la plus pénible partie de notre entreprise. Nous étions dans une bien grande erreur; car, dès qu'en poussant le glaçon nous le fîmes avancer, la couche de nouvelle glace qui couvrait la superficie de l'eau, étant brisée par son contact, s'amoncelait devant le gros glaçon, de sorte qu'il se forma bientôt une masse qui non seulement résistait à nos efforts, mais brisait les parois du gros glaçon dont le volume diminuait à chaque instant et nous faisait craindre de voir engloutir le malheureux que nous voulions sauver. Les bords de ce gros glaçon étaient d'ailleurs fort tranchants, ce qui nous forçait à choisir les parties sur lesquelles nous appuyions nos mains et nos poitrines en le poussant; nous étions exténués! Enfin, pour comble de malheur, en approchant du rivage, la glace se fendit sur plusieurs points, et la partie sur laquelle était le Russe ne présentait plus qu'une table de quelques pieds de large, incapable de soutenir ce pauvre diable qui allait couler, lorsque mon camarade et moi, sentant enfin que nous avions pied sur le fond de l'étang, passâmes nos épaules sous la table de glace et la portâmes au rivage, d'où on nous lança des cordes que nous attachâmes autour du Russe, et on le hissa enfin sur la berge. Nous sortîmes aussi de l'eau par le même moyen, car nous pouvions à peine nous soutenir, tant nous étions harassés, déchirés, meurtris, ensanglantés.... Mon bon camarade Massy, qui m'avait suivi des yeux avec la plus grande anxiété pendant toute la traversée, avait eu la pensée de faire placer devant le

feu du bivouac la couverture de son cheval, dont il m'enveloppa dès que je fus sur le rivage.

Après m'être bien essuyé, je m'habillai et voulus m'étendre devant le feu; mais le docteur Larrey s'y opposa et m'ordonna de marcher, ce que je ne pouvais faire qu'avec l'aide de deux chasseurs. L'Empereur vint féliciter le lieutenant d'artillerie et moi, sur le courage avec lequel nous avions entrepris et exécuté le sauvetage du blessé russe, et, appelant son mameluk Roustan, dont le cheval portait toujours des provisions de bouche, il nous fit verser d'excellent rhum, et nous demanda en riant comment nous avions trouvé le bain....

Quant au sous-officier russe, l'Empereur, après l'avoir fait panser par le docteur Larrey, lui fit donner plusieurs pièces d'or. On le fit manger, on le couvrit de vêtements secs, et, après l'avoir enveloppé de couvertures bien chaudes, on le déposa dans une des maisons de Telnitz qui servait d'ambulance; puis, le lendemain, il fut transporté à l'hôpital de Brünn. Ce pauvre garçon bénissait l'Empereur, ainsi que M. Roumestain et moi, dont il voulait baiser la main. Il était Lithuanien, c'est-à-dire né dans une province de l'ancienne Pologne réunie à la Russie; aussi, dès qu'il fut rétabli, il déclara qu'il ne voulait plus servir que l'empereur Napoléon. Il se joignit donc à nos blessés lorsqu'ils rentrèrent en France, et fut incorporé dans la légion polonaise; enfin il devint sous-officier aux lanciers de la garde, et chaque fois que je le rencontrais, il me témoignait sa reconnaissance dans un jargon fort expressif.

Le bain glacial que j'avais pris, et les efforts véritablement surhumains que j'avais dû faire pour sauver ce malheureux, auraient pu me coûter cher, si j'eusse été moins jeune et moins vigoureux; car M. Roumestain, qui ne possédait pas le dernier de ces avantages au même degré, fut pris le soir même d'une fluxion de poitrine des plus violentes : on fut obligé de le transporter à l'hôpital de Brünn, où il passa plusieurs mois entre la vie et la mort. Il ne se rétablit même jamais complètement, et son état souffreteux lui fit quitter le service quelques années après. Quant à moi, bien que très affaibli, je me fis hisser à cheval dès que l'Empereur s'éloigna de l'étang pour gagner le château d'Austerlitz, où son quartier général venait d'être établi. Napoléon n'allait jamais qu'au galop; brisé comme je l'étais, cette allure ne me convenait guère; je suivis cependant, parce que, la nuit approchant, je craignais de m'éloigner du champ de bataille, et d'ailleurs, en allant au pas, le froid m'eût saisi.

Lorsque j'arrivai dans la cour du château d'Austerlitz, il fallut plusieurs hommes pour m'aider à mettre pied à terre. Un frisson général s'empara de tout mon corps, mes dents claquaient, j'étais fort malade. Le colonel Dahlmann, major des chasseurs à cheval de la garde, qui venait d'être nommé général en remplacement de Morland, sans doute reconnaissant du service que j'avais rendu à celui-

ci, me conduisit dans une des granges du château, où il s'était établi avec ses officiers. Là, après m'avoir fait prendre du thé bien chaud, son chirurgien me frictionna tout le corps avec de l'huile tiède; on m'emballota dans plusieurs couvertures et l'on me glissa dans un énorme tas de foin, en ne me laissant que la figure dehors. Une douce chaleur pénétra peu à peu mes membres engourdis; je dormis fort bien, et grâce à ces bons soins, ainsi qu'à mes vingt-trois ans, je me retrouvai

L'empereur de Russie, qui avait cru marcher à une victoire certaine, s'éloigna navré de douleur, en autorisant son allié François II à traiter avec Napoléon. Le soir même de la bataille, l'empereur d'Autriche, pour sauver son malheureux pays d'une ruine complète, avait fait demander une entrevue à l'empereur des Français, et d'après l'assentiment de Napoléon, il s'était arrêté au village de Nasiedlowitz. L'entrevue eut lieu le 4, près du moulin de Poleny, entre les lignes des

Napoléon n'abusa pas de la position dans laquelle se trouvait l'empereur d'Autriche; il fut affectueux et d'une politesse extrême, autant que nous pûmes en juger de la distance à laquelle se tenaient respectueusement les deux états-majors. Un armistice fut conclu entre les deux souverains, qui convinrent d'envoyer de part et d'autre des plénipotentiaires à Brünn, afin d'y négocier un traité de paix entre la France et l'Autriche. Les empereurs s'embrassèrent de nouveau en se sépa-



ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DE L'EMPEREUR FRANÇOIS II, APRÈS LA BATAILLE D'AUSTERLITZ. — Gravure de DELANNOY, d'après le tableau du BARON GROS. (Musée de Versailles.)

le lendemain matin frais et dispos, et je pus monter à cheval pour assister à un spectacle d'un bien haut intérêt.

CHAPITRE XXVII

Entrevue des empereurs. — Retour au corps. — 1803. — Darmstadt et Francfort. — Bons procédés d'Augereau.

La défaite éprouvée par les Russes avait jeté leur armée dans une telle confusion que tout ce qui avait échappé au désastre d'Austerlitz se hâta de gagner la Galicie, afin de se soustraire au vainqueur. La déroute fut complète; les Français firent un très grand nombre de prisonniers et trouvèrent les chemins couverts de canons et de bagages abandonnés.

avant-postes autrichiens et français. J'assistai à cette conférence mémorable.

Napoléon, parti de fort grand matin du château d'Austerlitz, accompagné de son nombreux état-major, se trouva le premier au rendez-vous, mit pied à terre et se promenait autour d'un bivouac lorsque, voyant arriver l'empereur d'Autriche, il alla à lui et l'embrassa cordialement... Spectacle bien fait pour inspirer des réflexions philosophiques! Un empereur d'Allemagne venant s'humilier et solliciter la paix auprès d'un petit gentilhomme corse, naguère sous-lieutenant d'artillerie, que ses talents, des circonstances heureuses et le courage des armées françaises avaient élevé au faite du pouvoir et rendu l'arbitre des destinées de l'Europe!

celui d'Allemagne retourna à Nasiedlowitz, et Napoléon revint coucher au château d'Austerlitz. Il y passa deux jours, pendant lesquels il nous donna, au commandant Massy et à moi, notre audience de congé, en nous chargeant de raconter au maréchal Augereau ce que nous avions vu. L'Empereur nous remit en même temps des dépêches pour la cour de Bavière, qui était rentrée à Munich, et nous prévint que le maréchal Augereau avait quitté Bregenz et que nous le trouverions à Ulm. Nous regagnâmes Vienne, et nous continuâmes notre voyage en marchant nuit et jour, malgré la neige qui tombait à flocons.

Je n'entrerai ici dans aucun détail sur les changements politiques qui furent le résultat de la bataille d'Austerlitz et de la paix de

Presbourg. L'Empereur s'était rendu à Vienne, puis à Munich, où il devait assister au mariage de son beau-fils, Eugène de Beauharnais, avec la fille du roi de Bavière. Il paraît que les dépêches que nous étions chargés de remettre à cette cour avaient trait à ce mariage, car nous y fûmes on ne peut mieux reçus. Nous ne restâmes néanmoins que quelques heures à Munich, et gagnâmes la ville d'Ulm, où nous trouvâmes le 7^e corps et le maréchal Augereau. Nous y passâmes une quinzaine de jours.

Pour rapprocher insensiblement le 7^e corps de la Hesse électorale, intime alliée de la Prusse, Napoléon lui donna l'ordre de se rendre de Ulm à Heidelberg, où nous arrivâmes vers la fin de décembre et commençâmes l'année 1806. Après un court séjour dans cette ville, le 7^e corps se rendit à Darmstadt, capitale du landgrave de Hesse-Darmstadt, prince fort attaché au roi de Prusse, tant par les liens du sang que par ceux de la politique. Bien que ce monarque, en acceptant le Hanovre, eût conclu un traité d'alliance avec Napoléon, il l'avait fait avec répugnance et redoutait l'approche de l'armée française.

Le maréchal Augereau, avant de faire entrer ses troupes dans le pays de Darmstadt, crut devoir en prévenir le landgrave par une lettre qu'il me chargea de lui porter. Le trajet n'était que de quinze lieues; je le fis en une nuit; mais en arrivant à Darmstadt, j'appris que le landgrave, auquel on avait insinué que les Français voulaient s'emparer de sa personne, venait de quitter cette résidence pour se retirer dans une autre partie de ses États, d'où il pourrait facilement se réfugier en Prusse. Ce départ me contraria beaucoup; cependant, ayant appris que Mme la landgrave était encore au palais, je demandai à lui être présenté.

Cette princesse, dont la personne avait beaucoup de ressemblance avec les portraits de l'impératrice Catherine de Russie, avait, comme elle, un caractère mâle, une très grande capacité, et toutes les qualités nécessaires pour diriger un vaste empire. Aussi gouvernait-elle le prince son époux, ainsi que ses États; c'était, sous tous les rapports, ce qu'on peut appeler une maîtresse femme. En voyant dans mes mains la lettre adressée au landgrave par le maréchal Augereau, elle la prit sans plus de façons, comme si c'eût été pour elle-même. Elle me dit ensuite, avec la plus grande franchise, que c'était d'après ses conseils que le landgrave son époux s'était éloigné à l'approche des Français, mais qu'elle se chargeait de le faire revenir, si le maréchal lui donnait l'assurance qu'il n'avait aucun ordre d'attenter à la liberté de ce prince. Je compris que l'arrestation et la mort du duc d'Enghien effrayaient tous les princes, qui pensaient que Napoléon pouvait avoir à se plaindre d'eux ou de leurs alliances. Je protestai autant que je le pus de la pureté des

intentions du gouvernement français, et offris de retourner à Heidelberg chercher auprès du maréchal Augereau les assurances que désirait la princesse, ce qui fut accepté par elle.

Je partis et revins le lendemain, avec une lettre du maréchal, conçue en termes si bienveillants que Mme la landgrave, après avoir dit : « Je me confie à l'honneur d'un maréchal français, » se rendit sur-le-champ à Giessen, où était le landgrave, qu'elle ramena à Darmstadt, et tous les deux accueillirent parfaitement le maréchal Augereau lorsqu'il vint établir son quartier général en cette ville.

Le maréchal leur sut si grand gré de la confiance qu'ils avaient eue en lui que, quelques mois après, lorsque l'Empereur, remaniant tous les petits États de l'Europe, en réduisit le nombre à trente-deux, dont il forma la Confédération du Rhin, non seulement Augereau parvint à faire conserver le landgrave de Darmstadt, mais il lui obtint le titre de grand-duc et fit tellement agrandir ses États que la population en fut portée de cinq cent mille âmes à peine à plus d'un million d'habitants. Le nouveau grand-duc joignit quelques mois après ses troupes aux nôtres contre la Russie, en demandant qu'elles servissent dans le corps du maréchal Augereau. Ce prince dut ainsi sa conservation et son élévation au courage de sa femme.

Quoique je fusse encore bien jeune à cette époque, je pensai que Napoléon commettait une grande faute, en réduisant le nombre des petites principautés de l'Allemagne. En effet, dans les anciennes guerres contre la France, les huit cents princes des corps germaniques ne pouvaient agir ensemble; il y en avait qui ne fournissaient qu'une compagnie, d'autres qu'un peloton, plusieurs un *demi-soldat*; de sorte que la réunion de ces divers contingents composait une armée totalement dépourvue d'ensemble et se débandant au premier revers. Mais lorsque Napoléon eut réduit à trente-deux le nombre des principautés, il y eut un commencement de centralisation dans les forces de l'Allemagne. Les souverains conservés et agrandis formèrent une petite armée bien constituée. C'était le but que l'Empereur se proposait, dans l'espoir d'utiliser ainsi à son profit toutes les ressources militaires de ce pays, ce qui eut lieu, en effet, tant que nous eûmes des succès; mais, au premier revers, les trente-deux souverains, s'étant entendus, se réunirent contre la France, et leur coalition avec la Russie renversa l'empereur Napoléon, qui fut ainsi puni pour n'avoir pas suivi l'ancienne politique des rois de France.

Nous passâmes une partie de l'hiver à Darmstadt en fêtes, bals et galas. Les troupes du grand-duc étaient commandées par un respectable général de Stoch. Il avait un fils de mon âge, lieutenant des gardes, charmant jeune homme avec lequel je me liai intimement et dont je reparlerai. Nous n'étions qu'à dix lieues de Francfort-sur-Mein; cette ville,

encore libre, et que son commerce rendait immensément riche, était depuis longtemps le foyer de toutes les intrigues ourdies contre la France, et le point de départ de toutes les fausses nouvelles qui circulaient en Allemagne contre nous. Aussi, le lendemain de la bataille d'Austerlitz, et lorsque le bruit se répandit qu'il y avait eu un engagement dont on ne savait pas le résultat, les habitants de Francfort assuraient que les Russes étaient vainqueurs; plusieurs journaux poussèrent même la haine jusqu'à dire que les désastres de notre armée avaient été si grands que pas un seul Français n'en avait échappé!... L'Empereur, auquel on rendait compte de tout, dissimula jusqu'au moment où, prévoyant la possibilité d'une rupture avec la Prusse, il rapprocha insensiblement ses armées des frontières de ce royaume. Voulant alors punir l'impertinence des Francfortois, il ordonna au maréchal Augereau de quitter à l'improviste Darmstadt et d'aller s'établir avec *tout son corps d'armée* dans Francfort et sur son territoire.

L'ordre de l'Empereur portait que la ville devait, le jour de l'entrée de nos troupes, donner comme bienvenue *un louis d'or* à chaque soldat, deux aux caporaux, trois aux sergents, dix aux sous-lieutenants et ainsi de suite!... Les habitants devaient, en outre, loger, nourrir la troupe et payer pour frais de table, savoir : au maréchal six cents francs par jour, aux généraux de division quatre cents, aux généraux de brigade deux cents, aux colonels cent; le Sénat était tenu d'envoyer tous les mois un million de francs au Trésor impérial à Paris.

Les autorités de Francfort, épouvantées d'une contribution aussi exorbitante, coururent chez l'envoyé de France; mais celui-ci, auquel Napoléon avait donné des instructions, leur répondit : « Vous préendez que pas un seul Français n'avait échappé au fer des Russes; l'empereur Napoléon a donc voulu vous mettre à même de compter ceux dont se compose un seul corps de la grande armée : il y en a six autres d'égale force, et la garde viendra ensuite.... » Cette réponse, rapportée aux habitants, les plongea dans la consternation, car, quelque immenses qu'aient été leurs richesses, ils eussent été ruinés si cet état de choses eût duré quelque temps. Mais le maréchal Augereau ayant fait appel à la clémence de l'Empereur en faveur des Francfortois, il reçut l'autorisation de faire ce qu'il voudrait, de sorte qu'il prit sur lui de ne garder dans la ville que son état-major et un seul bataillon : les autres troupes furent réparties dans les principautés voisines. Dès ce moment, la joie reparut, et les habitants, pour témoigner leur reconnaissance au maréchal Augereau, lui donnèrent un grand nombre de fêtes. J'étais logé chez un riche négociant nommé M. Chamot. Je passai près de huit mois chez lui, pendant lesquels il fut, ainsi que sa famille, plein d'attentions pour moi.

Madame de Warens

Dans nos sous-préfectures les plus lointaines, il est de patients érudits qui eulent des jours heureux. Leur unique ambition est de faire partie de quelque société locale qui enregistrera pieusement leurs rapports lus en séances publiques, que ees rapports traitent des anciennes mercuriales, du cadastre ou des beaux-arts. Une monographie de village borne leurs songes. Le contact d'un passé abolit leur procure l'oubli du temps présent et de la politique. Seul, le zèle scientifique de quelque collègue trop actif trouble leur paix spirituelle. Ce sont les chimistes de l'histoire : par eux, eette histoire revêt une réalité plus préecise ; ils ne la déguisent point sous les idées générales ; parfois même ils l'expliquent sans la bien eomprendre. Un Augustin Thierry, un Taine, leur seront redevables d'une phrase, d'une ligne, d'un document, ear l'historien doit recueillir ees miettes avec soin.

Tout récemment, la Société florimontane d'Anneeey — dont l'emblème, donné par saint François de Sales, est un oranger chargé de fleurs et de fruits, — fut agitée par le souvenir de la première amie de Jean-Jacques Rousseau. Une dame de qualité, de peu de raisonnement aussi peut-être, prétendait avoir retrouvé l'habitation occupée par Mme de Warens durant son séjour en cette ville. Allait-on donner aux Charmettes de Chambéry une maison rivale, et offrir aux admirateurs de Jean-Jacques une occasion nouvelle de pèlerinage et d'excitation littéraire ? La petite académie ne l'a point estimé, et nous verrons comment elle démontre la démolition de l'appartement historique.

Depuis quelques années, la Savoie et la Suisse romande nous ont fourni de nombreux documents sur eette figure singulière de Mme de Warens. D'excellents érudits, — M. Mugnier, conseiller à la eour d'appel de Chambéry, M. Sérand, archiviste adjoint de la Haute-Savoie, M. Mœtzger, pour la Savoie ; MM. Eugène Ritter, Auguste Glardon, Albert de Montet, pour la Suisse, — ont peu à peu soulevé tous les voiles sur la conversion, les mœurs, les entreprises, les ehangements d'habitation de cette dame active et sensuelle qui, pour avoir appris le plaisir à un indiscret goujat de génie, se voit livrée à une publicité

dont son humeur facile, si elle revivait, s'ecommoderait bien vite, après, toutefois, quelque étonnement. Je noterai dans leurs ouvrages et dans la correspondance de Mme de Warens les traits propres à nous expliquer le caractère de eelle-ci, et les détails qui se rapportent à sa première rencontre avec Jean-Jacques et aux lieux qui en furent les témoins.

I

La conversion de Mme de Warens

On sait que Louise-Françoise-Eléonore de La Tour de Chailly épousa à quatorze ans le baron de Warens (1715). Elle résidait avec lui à Vevey, sur les bords du lac Léman. Déjà elle y faisait preuve de cette activité et de cet esprit d'entreprise que nous aurons fréquemment occasion de relever dans sa vie. Tandis que son mari exerçait quelque charge municipale, elle fondait une fabrique de bas de soie (où elle compromit d'ailleurs sa fortune) ; en outre, elle était fort mondaine et aimait à recevoir. Voici un fragment d'une lettre qu'elle écrivait vers 1720 à son ancien tuteur. M. Magny, lequel lui avait représenté avec une rigueur toute protestante les dangers de sa conduite : la jeune femme lui répond non sans une certaine suffisance et estime de soi-même, mais aussi dans ee jargon sacré qu'on a appelé le *patois de Chanaan* et qui est destiné à mieux convaincre de sa vertu le vieillard récalcitrant. Nous verrons sans cesse Mme de Warens approprier son style au destinataire de ses lettres et associer la religion, le monde et l'industrie en un mélange hétéroclite :

« Je nai jamais souhaité de briller ni de me donner des airs du bien qu'il a plu à Dieu de me dispenser : je sai au contraire quele moyen de luy etre agréable est duser avec modestie des faveurs quil nous accorde, je sai eneoire qu'il ne nous donne pas ce bien absolument pour nous et que nous nous devons faire un plaisir d'assister ceux qui peuvent avoir besoin de notre secours en leurs faisant part des grasse que nous tenons de sa bonté.

« Mais après cela je erois qu'il nous est permis den user avec modération et reconnais-

sance et de goûter même bien des douceurs qu'une situation aisee fournit d'ordinaire.

« Il se peut que ma jeunesse sert à m'éblouir et a me faire voir les chose dans un faux jour, je vous assure cependant que je me sens très peu atachée à ee que je possède : je fai les chose avec une indifférence qui me surprend quelque fois. C'est une grasse toute particulière que jay a rendre à Dieu, puisque suivant le cours ordinaire de la vie nous n'avons, s'il faut ainsi dire, que quelque moments à jouir des objets qui nous atachent et qui nous flatent. Je mestimerai bien heureuse, si je puis être toujours la même à cet égard, afin que quand il faudra la quitter, je puisse m'y résoudre sans paine et rompre facilement les liens qui peuvent encore matacher tandis que j'habite eete terre que je ne regarde que eomme un passage tres epineux, qui me eonduira, s'il plait au Saigneur, a un état plus heureux et plus permanent et qui me fera goûter les véritables delices que je chereheroit inutilement ici puisqu'il est impossible de les y trouver... »

Cette lettre est éerite avec beaucoup d'art. Par des paroles de mauvais prédicant, elle flatte le zèle pieux de M. Magny : oui, c'est entendu, cette terre n'est qu'un passage qui doit nous acheminer vers le séjour éternel, nous devons vivre détachés des biens qui ne nous ont été donnés que pour mieux contribuer à notre salut par une privation volontaire ; mais enfin d'honnêtes distractions sont bien permises, ees honnêtes distractions que l'on prend dans une société innoecnte de parents et d'amis, en profitant d'une aisance qui vient de Dieu. La jeune hypoerite sait eomme on endort les eraintes des clergymans trop collets montés. Jean-Jacques, qui n'a rien épargné, — il faut lui rendre eette justice, — pour épaissir la boue qu'il a jetée sur sa bienfaitrie, Jean-Jacques nous rapporte qu'elle était fort instruite, ayant beaueoup appris de ses amants et principalement d'un M. de Tavel. Nous n'avons que ee témoignage sur la eonduite privée de Mme de Warens avant sa venue en Savoie, et nous ne savons rien de plus de sa liaison avec M. de Tavel¹. Il est à eroire queles remontrances de M. Magny visaient autre chose que des réceptions de parents ; du moins la dame encline à la

BIBLIOGRAPHIE. — *Confessions*, de J.-J. Rousseau. — *Mme de Warens et Jean-Jacques Rousseau*, par F. Mugnier (Calmann-Lévy, 1891). — *Nouvelles Lettres de Mme de Warens*, par le même (Champion, 1900). — Albert Mœtzger, *la Conversion de Mme de Warens* (Chuit, 1886) ; *les Pensées de Mme de Warens* (Lyon, chez Georg, 1888) ; *les Dernières Années de Mme de Warens* (id., 1891). — Auguste Glardon, *le Piétisme à Vevey au XVIII^e siècle* (*Chrétien évangélique de Lausanne*, n° du

20 janvier 1895). — Albert de Montet, *Mme de Warens et le Pays de Vaud* (Lausanne, 1898) ; *Documents inédits sur Mme de Warens* (*Revue historique vaudoise*, n° de novembre 1898 à mai 1899). — Eugène Ritter, *la Famille et la Jeunesse de Jean-Jacques Rousseau* (Lausanne, 1891) ; *Mme de Warens et le Piétisme romand* (id.). — J.-F. Gonthier, *Promenade historique à travers les rues d'Anneeey* (Anneeey, 1898). — J. Sérand, *l'Habitation de Mme de Warens à Anneey* (Anneeey, 1900).

1. Dans les *Documents inédits* publiés par M. de Montet figure une lettre du colonel de Tavel qui fait à cet amant présumé de Mme de Warens le plus grand honneur. Elle est datée de Berne, 1746, et charge Hugonin, neveu de la dame, de lui faire parvenir délicatement une certaine somme pour la secourir dans sa misère. — Jean-Jacques le présente comme le premier séducteur de Mme de Warens.

volupté n'avait-elle pas encore recours aux domestiques.

Une phrase de la lettre citée est à remarquer : « Je fais les choses avec une indifférence qui me surprend quelquefois. » Ce trait de caractère qu'elle indique correspond entièrement à l'opinion de Rousseau qui nous montre son amie sereine et active jusque dans la misère. Elle ne goûtait pas de joies extrêmes, et supportait allégrement le malheur. Sa sensibilité était courte. Elle contentait ses sens sans y attacher l'importance que les femmes prêtent d'habitude à ces sortes de rapports, et ceci explique peut-être les choix vulgaires de ses amants : elle prenait ce qu'elle avait sous la main, et tout l'office, y compris Jean-Jacques, obtenait ses faveurs. Mais son activité était celle d'un homme d'affaires : nous la verrons jusqu'au terme de ses jours occupée de projets nouveaux, et plutôt encore s'agitant par besoin de mouvement qu'ambitieuse de la fortune. Elle gardait néanmoins, dans l'industrie comme dans l'amour, la même sérénité.

Mme de Warens avait vingt-sept ans lorsqu'elle quitta définitivement le pays de Vaud, la religion protestante et son mari. Soit que ses affaires fussent embarrassées, soit qu'elle fût effectivement touchée de la grâce, elle traversa le lac, se rendit à Amphion, puis à Évian où toute la cour de Savoie séjournait, et se fit aux pieds de Mgr de Rossillon de Bernex, évêque et prince de Genève, en sollicitant son appui. Le roi la fit conduire sous escorte à Annecy, au couvent de la Visitation, à cause de la fureur des parents suisses qui parlaient d'enlèvement, ce qui lui avait fait dire au saint évêque : — *Vos conquêtes, Monseigneur, sont bien bruyantes !* — La cérémonie de l'abjuration fut célébrée, le 8 septembre 1726, dans l'église de Saint-François-de-Sales, qui a été restaurée.

Mgr de Bernex était un saint. Parmi les traits que cite son biographe ingénu, le chanoine Boudet, figure celui-ci : — Jeune prêtre, il inspira une passion violente à une dame fort belle et de qualité ; elle le poursuivit jusque chez lui, et le saint la repoussa, mais le combat ne dura pas moins de trois heures après lesquelles il parvint à la faire rentrer en elle-même. — La conversion de Mme de Warens lui fit grand honneur. Il y voulut joindre une

pension qui vint augmenter celle de quinze cents livres accordée par le roi.

Mme de Warens n'avait plus que ces pensions pour subsister. Un décret du gouvernement bernois prononçait la confiscation des biens de tous ceux qui abandonnaient la religion réformée. On a retrouvé une lettre fort curieuse de M. de Warens au sujet de la fuite de sa femme. Cette lettre est écrite d'Angleterre, en 1752, à un parent ; elle répond à

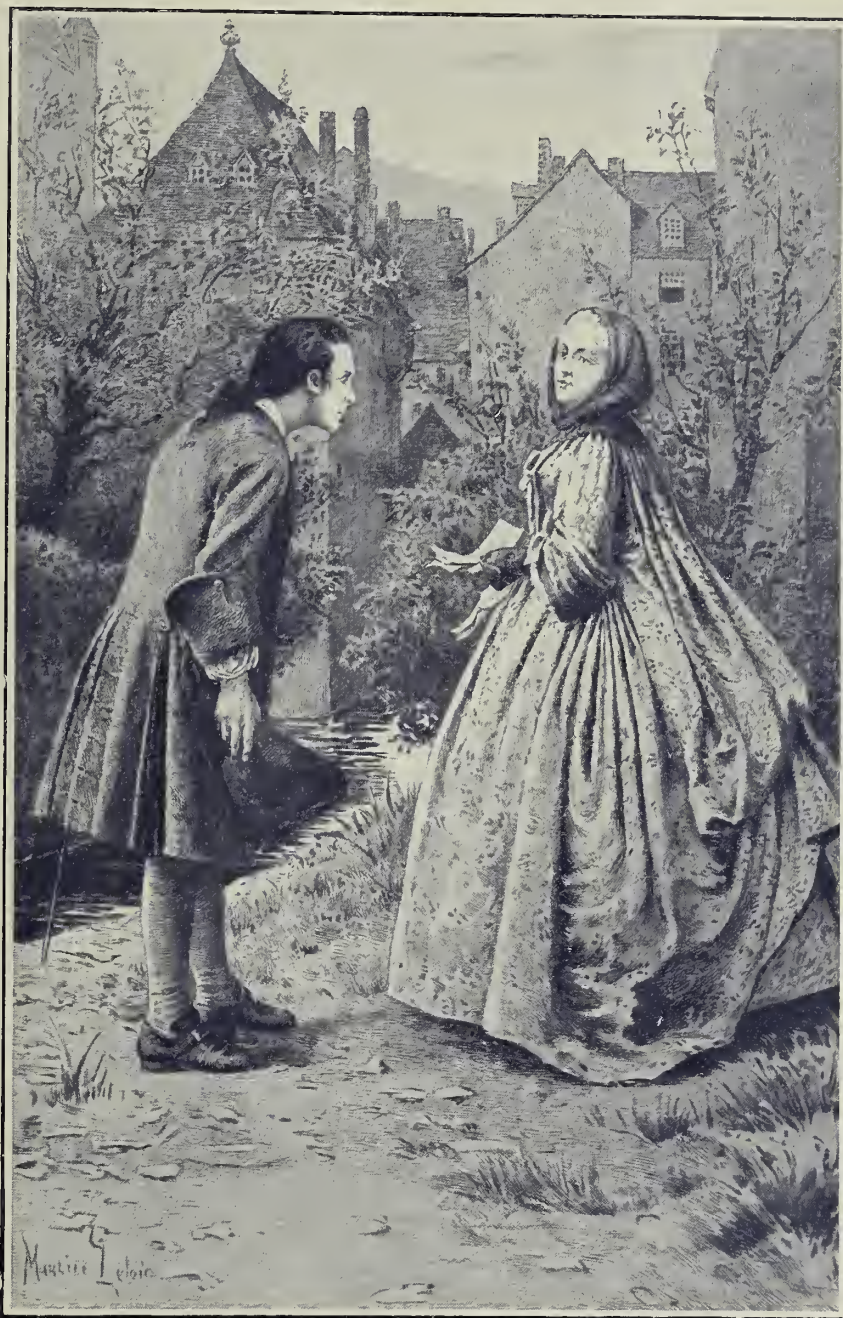
don de la belle fugitive. Il eut ce propos de Mme de Warens qui répondait, à Amphion, à une servante ravie des petits soins conjugaux de M. de Warens : « Madame, disait celle-ci, vous avez un bon mari. — Si vous le croyez ainsi, prenez-le, il sera bientôt sans femme. »

Néanmoins, — c'est toujours lui qui raconte, dans cette fameuse lettre qui a les dimensions d'un volume, — il alla lui rendre visite à Annecy. Son but était de lui faire consentir une donation de tous ses biens ; il comptait par la suite escamoter le décret bernois. Experte aux aventures humaines, elle le reçut toujours au lit. Elle logeait alors au couvent de la Visitation. Elle ne fit aucune difficulté pour la donation. Mais elle aussi avait une arrière-pensée. « Elle s'y prit d'une façon, — dit le mari, — qu'elle me porta à avoir quelque condescendance pour elle. » Il partit à une heure du matin, — ce qui valut à la jeune convertie une réprimande de la supérieure, — non sans avoir signé un billet par lequel il s'engageait, s'il rentrait en possession des biens de Mme de Warens, à lui assurer une rente annuelle de trois cents livres.

Plus tard il se fit restituer ce billet. Un décret spécial le substitua aux droits de l'État dans la propriété des biens de sa femme. Mais de rente il n'en servit point. Il raisonnait ainsi : ce n'est pas la donation de ma femme qui m'a rendu propriétaire de ses biens, mais le décret. En vérité, c'était un homme pratique. Les biens valaient, selon lui, trente mille livres, et naturellement, à en croire Mme de Warens, ils valaient beaucoup plus.

Ces petites scènes conjugales, qui ont pour cadre le couvent de la Visitation, nous inspireraient moins d'antipathie pour Mme de Warens que pour son mari. C'est à qui des deux pipera l'autre. Cette femme, de mœurs faciles mais régulières, gagne à être comparée aux hommes qui l'approchèrent. Cependant elle oublie volontiers les embarras dans lesquels elle avait laissé son mari avec les industries qu'elle avait fondées à Vevey.

Que devint M. de Warens ? Après avoir cherché fortune en Angleterre, il s'établit à Lausanne, où les dignités locales le vinrent retrouver. C'est un digne pays où les mésaventures conjugales ne sont point tournées en ridicule. Il fut conseiller de la ville, maison-



PREMIÈRE ENTREVUE DE JEAN-JACQUES ET DE MADAME DE WARENS.

Gravure de L. RUET, d'après le dessin de MAURICE LOIROT.

une requête présentée au sénat de Savoie par Mme de Warens qui essayait de compenser par le moyen des immeubles de son mari sis en Savoie la perte de ses biens de Suisse. Le mari raconte que la dame prépara son départ : elle emporta, dit-il, tout ce qui s'emporte, argenterie, bijoux, etc. Il eut la sottise de l'accompagner jusqu'à Amphion ; quand il revint, il trouva ses placards déserts, et ce spectacle paraît le toucher autant que l'aban-

neur, haut forestier. Dans les archives de sa famille, on a retrouvé cette méchante poésie galante qu'il adressait en septembre 1756 à Mme la juge Seigneux :

Non, je ne serai plus constant dans mes amours,
Et je fais vœu de badiner toujours.
Plutôt que de languir dans un cruel empire,
Vaut-il pas mieux de jour en jour changer ?
En liberté à présent je respire,
Et je mourrai plutôt que de me rengager.

Cette théorie du changement n'est-elle point piquante dans la bouche du mari de Mme de Warens ?

Mme de Warens fut-elle sincère dans sa conversion ? La question est controversée. Je connais des savants distingués qui tiennent même pour sa vertu, l'estiment diffamée par Jean-Jacques et par Wintzenried, et soutiennent que, sous la surveillance étroite de la police à cause de ses attaches vaudoises, et habitant d'ailleurs de petites villes où chacun se surveille et où tout se sait, elle n'aurait pu commettre les noires actions qu'on lui prête sans se voir supprimer et la pension qu'elle touchait du roi, et celle qu'elle recevait de deux évêques. Mais cette chevalerie est excessive : précisément la dame n'avait point d'intrigues mondaines et ne cherchait pas loin ses amants.

Elle devait pratiquer la dévotion comme le plaisir et le commerce : avec calme et sérénité. Elle ne fut jamais une catéchumène enthousiaste, mais peut-être fut-elle de bonne foi dans la pratique extérieure d'une religion qu'elle transgressait volontiers à l'intérieur de sa maison.

On dit que la même année que Mme de Warens quittait le pays de Vaud, Claude Anet, son zélé serviteur futur, sa *bonne à tout faire*, désertait lui aussi la Suisse pour se rendre en Savoie où il la devait retrouver plus tard.



II

Les Charmettes et Annecy

« On ira toujours aux Charmettes, » écrivait Michelet. Il est peu de pèlerinages aussi romanesques ; il en est peu d'aussi émouvants. Cette petite maison champêtre, bâtie à flanc de coteau, où l'on accède par un chemin creux tout enfoui dans la verdure, dont les fenêtres et le jardinier dominant la pente des campagnes, la plaine arrondie qu'un cirque de montagnes enferme, et le doux Chambéry, — pour avoir abrité une femme un peu mûre et grasse, mais belle encore et surtout généreuse, — continue d'attirer les visiteurs comme si elle gardait une tradition d'hospitalité. Elle est un lieu de volupté intellectuelle et sentimentale. Elle attire, elle charme, elle retient. Ceux qui l'ont vue ne l'oublient pas.

Sans doute, elle est placée dans un site délicat où l'on goûte un suave repos. Sans doute, elle est un joli exemplaire, et tout à fait intact, des habitations de plaisance qu'aimait le XVIII^e siècle, — un séjour gracieux et dans le voisinage d'une ville. Mais ce n'est

point cela qu'on y vient chercher. Là se forma la sensibilité d'un adolescent, là Jean-Jacques découvrit la nature et l'amour, et par surcroît, hélas ! toutes les chimères sociales avec lesquelles il continue de nous agiter. De ce coteau qui, l'hiver, s'endort sous la neige et, l'été, semble se fondre dans le ciel vapoureux, devaient descendre sur la plaine, et de là sur le monde, un amour nouveau de la nature, mais aussi une pensée nouvelle, et la plus puissante en sophistications et sortilèges qui se soit répandue depuis des siècles. Car Jean-Jacques vit toujours : il inspire tel roman, telle pièce de théâtre, qui exalte la passion romantique, sa création ; il est présent, quoique épaissi et banalisé, dans telle harangue, dans tel traité, dans tel article de journal où l'on édifie la société future sur la bonté native de l'homme, sur l'éducation de l'État, sur l'égalité, en oubliant d'ailleurs la part qu'il fait à Dieu. Terrible et séduisant, il est au cœur de la bataille moderne. Mais parce qu'il eut du génie, ses ennemis eux-mêmes viennent lui rendre hommage aux Charmettes. Sur les derniers registres, à côté des noms d'André Theuriet, d'Émile Pouillon, je relève ceux de Maurice Barrès, d'Édouard Rod, d'André Hallays, qui, je le devine, ne peuvent se tenir de l'aimer et de le détester à la fois.

Il est présent aux Charmettes. N'en doutez pas. Deux poètes y sont allés, qui l'ont vu en chair et en os. L'un d'eux lui a même parlé. Le premier en date est Francis Jammes. Il a écrit sur *Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry* d'exquises pages descriptives. Quand il gravit le coteau, une cloche tinte et tremble dans la fraîcheur bleue, et sa voix angélique berce, sous l'onde de l'azur, son âme évaporée. Il franchit le seuil, il entre, il se met à la fenêtre. « ... De la fenêtre où je suis maintenant, j'aperçois là-bas, au sommet de la vigne, le petit sentier tombant sur Chambéry. C'est là que Jean-Jacques allait guetter l'aurore, c'est au delà de ce chemin qu'ils se promènèrent, tout un jour de fête, de colline en colline et de bois en bois, quelquefois au soleil et souvent à l'ombre, nous reposant de temps en temps... » Et le voici encore : « ... Je l'évoque, par un matin pur, sur ce sentier. Il marche vers la ville, un livre sous le bras, à pas comptés, la tête basse. Sa méditation l'exalte. Parfois, de son index levé, il montre Dieu, et ses lèvres remuent. A sa droite, le Nivolet et le mont du Désert brisent l'azur. Déjà, à contempler la hauteur noire de ces montagnes, l'âme du jeune homme s'élève et s'assombrit comme elles, voit à ses pieds le vain tumulte des hommes, confronte les fumées tourmentées de leurs toits avec la grandeur placide des nuages qui, sur les cimes, lentement se traînent... »

Ainsi il continue d'habiter ces lieux où l'on respire sa présence. M. Francis Jammes l'a vu, de ses yeux vu, ce qui s'appelle vu, tantôt à la fenêtre et tantôt sur le sentier, le matin et le soir, et même à minuit avec un attirail de sorcier. Mais la comtesse de Noailles lui a parlé. Elle aussi a suivi le chemin creux où

l'herbe pousse afin de compléter l'impression de verdure. Elle apportait à Jean-Jacques, ainsi qu'une corbeille de fleurs et de fruits, l'éclat de sa jeunesse et de son génie bouillonnant. Dans une belle audace, elle l'a traité avec une désinvolture tout amoureuse lorsqu'elle le trouva dans le jardin. *C'est ici*, lui dit-elle,

C'est ici, près de ce muscat,
Dans la douce monotonie,
Que vous grelotiez de génie,
O héros lâche et délicat !

Lâche et délicat : Paris, qui fut aimé de trois déesses et d'Hélène et qui fit répandre tant de sang au rivage troyen, était-il autre chose ? Le courage et l'énergie virile ont-ils donc moins d'attraits ici, sur ce coin de terre savoisien, d'une douceur trop enveloppante, que cette voluptueuse faiblesse ?

Je me penche à votre fenêtre,
Le soir descend sur Chambéry...
C'est là que vous avez souri
À votre maîtresse champêtre.

Précieuse harmonie de quelques syllabes toutes simples qui tombent, une à une, comme des pétales de fleur, et dont le charme est pourtant si aigu qu'il perce le cœur !...

Après avoir écrit que l'on irait toujours aux Charmettes, Michelet ajoutait : « Mais c'est à Annecy que l'impression fut la plus vive. » Il entendait par là que le séjour de Jean-Jacques à Annecy lui paraissait bien plus important dans la formation de cette sensibilité que le séjour à Chambéry.

Il avait raison, Annecy, c'est Rousseau enfant (seize ans), fuyant Genève et l'atelier de gravure où son maître le battait, s'ouvrant à la vie libre, à la nature et à cette tendresse ingénue et passionnée tout ensemble qui est le privilège de l'adolescence ; là il voit pour la première fois Mme de Warens, jeune, pieuse et grassouillette, se rendant à l'église comme la Marguerite de *Faust* ; là encore il vit ou croit vivre, sur la route de Thônes, en compagnie de M^{lles} de Graffenried et Gallay, cette idylle exquise dont il ne retrouvera jamais la fraîcheur et que peut-être il inventa.

Chambéry, c'est le jeune homme qui accepte de partager les faveurs de Mme de Warens avec Claude Anet, le domestique, et qui, au retour de son voyage à Montpellier, trouve sa place prise par le perruquier bernois Wintzenried, le fameux chevalier des Courtilles, fils du gardien de Chillon. Mme de Warens avait peut-être trouvé ce moyen nouveau de s'assurer de bons serviteurs. Rousseau nous assure qu'elle n'y cherchait point du plaisir.

D'où vient que pourtant c'est toujours à Chambéry que les admirateurs de Jean-Jacques vont chercher son souvenir ? Là, du moins, ils sont sûrs de le rencontrer. Bien que les Charmettes aient subi quelque peu l'influence du temps habile à transformer, ceux qui désirent s'y exalter le peuvent faire avec authenticité. On a même retrouvé le bail passé entre Mme de Warens et M. Noirey, propriétaire, et la trace des démêlés judiciaires qu'elle eut avec M. Renaud, un affreux procureur du voisinage. Enfin on a pu établir

très exactement les divers locaux qu'elle habita successivement à Chambéry : dans un cul-de-sac où l'on arrive par le numéro 15 de la rue des Portiques, — au Reclus, numéro 15, — et faubourg Nézin, numéro 62. Là elle décéda le 29 juillet 1762, à l'âge de soixante-trois ans, misérable et abandonnée, après y avoir vécu huit années dans la détresse : c'est une pauvre bicoque, basse et fort triste, et qui n'a guère changé. Comme elle y devait regretter sa maison du coteau ! Mais on n'a jamais pu retrouver sa dernière demeure dans le cimetière de la paroisse de Saint-Pierre-de-Lemenc...

Peut-on retrouver aussi sûrement à Annecy l'habitation où Mme de Warens reçut pour la première fois Jean-Jacques ?

Jean-Jacques vint à Annecy pour la première fois le dimanche des Rameaux, 21 mars 1728. Il avait seize ans. Lui-même nous renseigne sur son physique : « Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étais bien pris dans ma petite taille ; j'avais un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la physionomie animée, la bouche mignonne avec de vilaines dents, les sourcils et les cheveux noirs, les yeux petits et même enfoncés, mais qui lançaient avec force le feu dont mon sang était embrasé. » Or, il existe à Annecy, chez M. le docteur Caillies, un portrait de Rousseau adolescent qui correspond assez bien à cette description ; la toile serait authentique et aurait appartenu à un avocat Favre, de l'une des plus anciennes maisons d'Annecy : on y voit le jeune homme coiffé d'une sorte de béret rejeté en arrière, et découvrant un large front avec de beaux cheveux châtain et bouclés, de petits yeux enfoncés et une bouche fine et sensuelle ; mais il porte un peu plus de seize ans, à cause de la joue rasée et de la ride profonde qui part du nez vers la bouche.

Pour Mme de Warens, nous avons aussi une peinture de Jean-Jacques. Elle lui apparut fort avenante dans le petit passage qui menait de chez elle à la cathédrale : « Je vois un visage pétri de grâces, de doux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. » Quelques années plus tard, M. de Cronzié, voisin de campagne de Mme de Warens aux Charmettes, la décrivait ainsi dans une lettre récemment retrouvée : « Sa taille était moyenne, mais point avantageuse, eu égard qu'elle avait beaucoup et beaucoup d'embonpoint, ce qui lui avait un peu arrondi les épaules et rendu sa gorge d'albâtre aussi trop volumineuse ; mais elle faisait aisément oublier ses défauts par une physionomie de franchise et de gaieté intéressante. » Ces deux portraits ressemblent en effet aux deux tableaux authentiques représentant Mme de Warens. Tous deux sont de Largillière : l'un est à Boston, l'autre au musée de Lausanne. Celui de Boston nous montre une jolie femme de trente ans, appétissante comme une petite caille, avec une bouche mignonne et des joues rondes. Elle était sans doute plus âgée et moins fraîche lorsqu'elle posa pour la toile de Lausanne.

Rousseau fit deux séjours chez Mme de

Warens, à Annecy : le premier, très court, du 21 au 24 mars 1728, avant son départ pour Turin, et le second de près de deux ans (1729-1751). Elle habitait une vieille maison composée d'antichambre, appartement et cuisine ; devant la maison, ou plutôt devant une petite cour, coulait le canal du Thiou, et sur l'autre rive où l'on parvenait par un petit pont en planches s'étendaient le jardin et au-delà la campagne. Elle logea Jean-Jacques dans la chambre de parade qui donnait sur la campagne.

Cette maison où s'installa Mme de Warens peu de temps après son abjuration existe-t-elle encore aujourd'hui ? Nous sommes en présence de trois versions. Une dame Carrey a prétendu dernièrement l'avoir retrouvée intacte, et le prouver par des documents authentiques ; elle a même déposé un mémoire à ce sujet à la Société florimontane d'Annecy. *Les Alpes*, journal savoisien (numéro du 19 octobre 1899), assurent que Mme Carrey n'a rien retrouvé du tout, et que sa découverte est dès longtemps connue des gens d'Annecy : « Tout l'immeuble, même l'allée qui communique de la maison de Mme de Warens à l'évêché, sans passer par la rue, existe encore comme au temps de Jean-Jacques. Il y a quelque dix ans, des membres de la Société florimontane voulurent visiter l'appartement de *petite maman* : ils le retrouvèrent tel qu'il est décrit dans les *Confessions*. Le portail seul a été restauré ; les sculptures en pierre qui le décoraient autrefois ont été transportées chez M. Sauthier, à Veyrier. Si l'on tient cachée l'existence de ce séjour de Rousseau au temps de sa jeunesse, c'est que les propriétaires ne veulent point être importunés par les visiteurs qui ne manqueraient pas d'accourir en foule. » Ce dernier argument n'est peut-être pas très scientifique. Enfin un troisième parti, recruté parmi les membres les plus érudits de la Société florimontane, se range à l'avis de Jules Philippe, ancien député et écrivain local, qui assure que la maison de Jean-Jacques a été démolie en 1784 lors de la construction de l'évêché actuel.

Cette dernière opinion s'appuie sur des preuves décisives. Tout d'abord il est évident que Mme Carrey n'a rien découvert. On a pu déterminer fort exactement avant elle l'emplacement de la maison où logea Mme de Warens. C'était un immeuble appartenant à M. de Boège-Confians, inscrit à l'ancien cadastre de 1750 sous le n° 2580. Au livre de géométrie, sa superficie est de 57 tables ; la table est une mesure du Piémont qui vaut 58 mètres carrés. Il était situé dans l'ancienne rue Saint-François, aujourd'hui rue de l'Évêché, et on l'appelait maison de la Monnaie, parce qu'il avait servi de dépôt après la frappe aux comtes de Genevois.

La maison de la Monnaie fut-elle respectée, lors de la construction de l'évêché, en 1784, construction qui occupe précisément une partie du n° 2580 ? Ne fut-elle démolie que partiellement, et la partie subsistante est-elle celle habitée par Jean-Jacques ? Mme Carrey le prétend et s'appuie sur un acte d'acqui-

sition de Sauthier-Thyrion, avant-dernier propriétaire, acte qui ferait mention après 1784 de tout le n° 2580.

Cela prouve simplement que l'acte contient une mention erronée. Ces erreurs, portant sur tout ou partie d'un numéro du cadastre, sont d'ailleurs assez fréquentes. Il est indiscutable que l'évêché actuel occupe une partie du n° 2580, de l'ancien cadastre. On sait maintenant que M. de Boège avait deux maisons inscrites au n° 2580, une grande qu'il habitait, et une petite qu'il louait. Celle-ci, la plus rapprochée de la cathédrale, a été celle habitée par Mme de Warens ; elle a été démolie en 1784. Les descriptions de Rousseau ne sauraient s'appliquer à la grande. En 1795, le club des jacobins d'Annecy (séance du 1^{er} janvier) décida de planter un arbre de la Liberté devant l'emplacement qu'occupait la maison habitée par Jean-Jacques, et l'on appela rue Rousseau la rue actuelle de l'Évêché. Or, à cette époque, on parlait déjà de l'emplacement, et l'on admettait la démolition.

À l'appui de cette opinion, M. Sérard, dans une courte brochure (*L'habitation de Mme de Warens à Annecy*), apporte un argument péremptoire qui est tiré d'un plan de l'ancien couvent des Cordeliers dont le four était contigu à la cour de Mme de Warens. Ce plan, dressé entre les années 1755 et 1784, antérieur par conséquent à la construction de l'évêché, donne le relevé des constructions, cours et jardins situés entre la cathédrale et la maison Nouvellet (maintenant n° 12 de la rue), c'est-à-dire tout le couvent des Cordeliers, le four incendié en 1729, plus toute la partie Est du n° 2580 occupée aujourd'hui par une aile de l'évêché. « Or, sur cette portion de parcelle existait précisément une petite maison à deux étages, contiguë au four, ayant cour, caves voûtées et écurie, et donnant, d'un côté, sur la rue Saint-François, et de l'autre, sur un jardin qui la séparait du canal du petit Thiou ou canal de Notre-Dame (le ruisseau de Jean-Jacques). C'est vraisemblablement la *petite maison* que louait la famille de Boège, comme l'atteste ce passage du *Journalier* : « Le 22 août 1621. Reçue vingt-ung flor. de M. Boniface Braisaz, locataire de la petite maison, pour le second terme du louage d'ycelle. » La *maison de la Monnaie*, composée de deux étages seulement et qui a été considérablement agrandie depuis, devait être tout juste suffisante, à cette époque où l'on se logeait largement, pour la famille de Boège. Cette dernière était composée de cinq personnes auxquelles il faut ajouter les gens de service, et, si M. de Boège était, il est vrai, très souvent dans ses terres de Sillingy, cela n'empêche pas qu'il figure comme présent sur la *visite de quartiers* d'Annecy de 1727 et qu'il paraît peu probable qu'étant noble et riche, il ait loué une partie de la maison qu'il habitait. »

Si maintenant l'on se reporte aux textes des *Confessions* qui décrivent l'habitation de Mme de Warens, on acquiert la certitude que celle-ci habitait effectivement la petite maison. Cela résulte plus clairement encore du

certificat délivré par Rousseau au sujet du miracle qui se serait produit, au cours de l'incendie qui détruisit, en 1729, le four des Cordeliers voisin de l'appartement de son amie. Ce certificat figure dans la *Vie de M^{re} Rossillon de Berner*, du P. Boudet; il a l'avantage d'avoir été écrit à une date voisine du séjour de Jean-Jacques à Annecy, et d'être plus précis dans sa description que le récit des *Confessions* composé beaucoup plus tard.

Néanmoins on peut visiter avec intérêt la partie subsistante du n° 2580. Elle appartient aujourd'hui à une œuvre de charité. C'est une maison en retrait dont le perron neuf est orné de colonnades. L'appartement au rez-de-chaussée conviendrait à la légende. Deux salons consécutifs ouvrent leurs fenêtres sur le canal du Thiou aux eaux verdâtres et sombres qui tentent de refléter quelques feuillages gracieux. Un petit pont de fer jeté sur les eaux conduit aux rustiques de l'hôtel d'Angleterre. Car la vue de la campagne aimée de Rousseau n'est plus qu'un ancien souvenir : la rue Royale a pris la place des vergers d'autrefois, et l'on n'aperçoit point la plaine des Fins et l'aimable coteau de Meithet. Quant au petit passage qui menait à la cathédrale, on en retrouve aisément la trace.



III

Correspondance de Mme de Warens.

La correspondance de Mme de Warens, ou du moins un important dossier de cette correspondance vient d'être déposé au musée lenisch à Vevey, par son propriétaire, M. Eugène Couvreur de Dekersberg, qui l'avait communiqué à M. Albert de Montet pour ses études sur la première amie de Jean-Jacques. En Savoie, dix-neuf lettres de la même main ont été retrouvées récemment par M. Mugnier (*Nouvelles Lettres de Mme de Warens*).

Toute cette correspondance n'offre qu'un intérêt médiocre à la lecture, mais fixe en traits définitifs la figure que doit faire Mme de Warens dans l'histoire.

Elle a beaucoup écrit, mais toujours dans un but précis, jamais pour le plaisir de laisser courir sa plume. Ainsi ses lettres, qui sont nombreuses, sont toutes consacrées à ses

affaires, procès, tractations industrielles et commerciales, etc. Des premiers temps de son mariage, où la vie conjugale lui avait laissé assez de loisir pour fonder à Vevey une fabrique de bas de soie, jusqu'au soir de sa vie où, confinée dans la pauvre maison du faubourg Nézin, elle agissait encore de vastes projets, Mme de Warens se mesura àprement et résolument avec la fortune. Un incessant besoin d'activité la tourmentait. A son pre-

1729, le même Jean-Jacques nous la montre fort occupée de médecine et de pharmacie. « Je passais mon temps le plus agréablement du monde, — écrit-il dans les *Confessions*, — occupé des choses qui me plaisaient le moins. C'étaient des projets à rédiger, des mémoires à mettre au net, des recettes à transcrire; c'étaient des herbes à trier, des drogues à piler, des alambics à gouverner. Tout à travers tout cela venaient des foules de passants, de mendiants, de visites de toute espèce. Il fallait entretenir tout à la fois un soldat, un apothicaire, un ehanoine, une belle dame, un frère lai. Je pestais, je grommelais, je jurais, je donnais au diable toute cette maudite cohue. Pour elle, qui prenait tout en gaieté, mes fureurs la faisaient rire aux larmes, et ce qui la faisait rire encore plus était de me voir d'autant plus furieux que je ne pouvais moi-même m'empêcher de rire.... »

Nous la voyons, dans les documents qu'on a découverts sur sa vie, sans cesse occupée et toujours de choses nouvelles. Elle a touché à la médecine, elle touche à la politique : témoin son voyage, à Paris, en 1750, avec M. d'Aubonne, pour exposer au cardinal de Fleury un projet contre Genève. Mais surtout elle touche aux affaires. Là est son domaine : elle y sera presque constamment malheureuse, sans que la mauvaise fortune ait jamais eu le pouvoir de l'arrêter. En Savoie, elle plaide contre le procureur Renaud, son voisin des Charmettes; en Suisse, elle dispute avec acharnement une petite terre dite *le Basset*, à ses divers parents entre lesquels elle sème la zizanie en faisant croire à chacun d'eux que, pour prix de son aide, il aura son héritage : elle visite les autorités pour obtenir la mainlevée en sa faveur de la confiscation de cette terre, et finit par triompher à Berne où, le 9 décembre 1745, le Conseil souverain déclare

que la mort civile résultant de la conversion de Mme de Warens au catholicisme n'ayant pas été suivie d'une ordonnance formelle de confiscation, il ne peut être question d'attribuer ses biens à autrui¹. On a peine à la suivre dans toutes ses tentatives de créations industrielles ou commerciales. Tantôt elle fonde des fabriques de chocolat à Chambéry,

¹ V.-F. Mugnier. *Nouvelles Lettres de Mme de Warens*.



ENTRETIEN DE JEAN-JACQUES ET DE MADAME DE WARENS.
Gravure de L. RUET, d'après le dessin de MAURICE LELOIR.

mier séjour à Annecy, Rousseau dîne chez elle avec un sieur Sabran qui faisait toutes sortes de métiers faute d'en savoir aucun, et qui avait proposé à Mme de Warens d'établir une manufacture dans la ville; la nouvelle convertie, qui déjà songeait à brasser les affaires, expédia même ce courtier marron à Turin pour obtenir une autorisation ministérielle; les pieuses pensions de la dame ne suffisaient point à son ambition. Plus tard, en

puis de savon ; tantôt elle installe une manufacture de poterie de fer. Les mines, d'un produit plus hasardeux, l'attirent. En 1746, elle profite d'un voyage qu'elle fait en Suisse pour constituer une société ayant pour objet l'exploitation de mines situées « en Chamounix » qu'elle avait affermées du chapitre de la Collégiale de Sallanches en Faucigny. On commença, en effet, à extraire du minerai, puis les associés suisses suspendirent les travaux :

ils étaient seuls à fournir le fonds social ; Mme de Warens ne se contentait pas de n'avoir point versé sa part, elle avait encore réussi à se faire remettre par l'un de ses employés une somme d'argent destinée à payer les ouvriers. Et tandis que les choses vont si mal en Faucigny, sans se décourager (où trouve-t-elle l'argent ?), elle achète les mines et les hauts-fourneaux du marquis Granéri de La Roche dans la haute Maurienne. M. Mugnier a publié son acte d'acquisition : c'est un sieur Milleret, notaire à Annecy, qui traite pour le marquis. Là, encore, Mme de Warens récolta des embarras au lieu des profits abondants qu'elle cherchait. Et pourtant, dans ses nombreuses entreprises, tout n'était pas chimérique¹.

Feuilletons rapidement sa correspondance. Voici une lettre où elle prie son ancien tuteur de lui établir une généalogie avantageuse, afin que le roi de Sardaigne, flatté de tant de noblesse, fit à la convertie une pension convenable (1726) : — « ... Aujourd'hui je me trouve dans le cas de dire que je suis noble pour satisfaire à Sa Majesté, qui souhaite d'en être instruite. Faites-moi la grâce, mon cher Monsieur, s'il vous est possible, d'avoir un petit abrégé de ma descendance et de le faire d'une manière aussi avantageuse qu'il vous sera possible. Je sais bien que mes ancêtres ne se sont guère embarrassés de ces sortes de choses que je regarde moi-même comme des folies.

Ce n'est pas la vanité qui me le fait demander, mais la nécessité d'avoir du pain. Comme je suis à présent dans un pays où cela fait une grosse différence, faites, je vous prie, tous vos efforts pour me procurer cet avantage, etc.². » Quand elle écrit au rigide

M. Magny, elle emploie toujours le *patois de Chanaan*, et parle volontiers de la vanité des choses de la terre : « ... Le Seigneur me fasse la grâce, — dit-elle dans une autre lettre, — de tourner mes croix et à sa plus grande gloire et à mon salut et que, ne m'attachant plus aux choses de la terre, je mette mon but aux choses permanentes de la vie éternelle. » Elle approprie son style au destinataire.

Toute une série de lettres, adressées au

Warens discutant les contrats avec une ténacité et une minutie d'hommes d'affaires, mais aussi cette politesse de femme du monde dont elle se para jusqu'à la fin ; on l'y voit même visitant les fabriques de Saint-Michel et secouant la torpeur de ses associés. Mais c'est surtout, décidément, la complaisance de son neveu Hugonin qu'elle exploite. Elle se fait envoyer par lui tantôt du vin blanc des coteaux de Vevey pour le baron de Blonay qui le préfère au vin de Savoie, tantôt des fromages de Montreux ou des biscuits de Vevey. Enfin, réduite à la misère par l'échec de ses entreprises, elle lui détaille ses embarras et lui demande assistance.

Il fallait que la tante fût habile, ou que le neveu fût dévot, ou que les liens de famille fussent demeurés bien solides, pour que Mme de Warens, après tant d'années passées sans revoir Hugonin, eût encore le pouvoir de l'apitoyer et d'obtenir de lui qu'il aidât sa vieille parente éloignée et constamment malheureuse, non point par le fait de la destinée, mais par le moyen de ses entreprises.

Telle est cette correspondance intéressée ou occupée d'affaires, mais toujours calme et courtoise, presque touchante à la fin quand on songe à l'âge de la dame, aux échecs constants de ses entreprises, à la solitude et à la misère menaçante.



IV

Caractère de Mme de Warens.

Mme de Warens est un composé d'homme d'affaires et de femme du monde. De la femme du monde, elle a cette fleur d'éducation qui, malgré ses fréquentations de plus en plus vulgaires, et la misère de ses dernières années, lui conservera jusqu'à la fin un air de politesse et de courtoisie. Rousseau nous la mon-

tre recevant les petits et les grands avec une grâce qui lui ouvrait tous les cœurs. Et nous verrons l'élégance de ses procédés envers ses anciens amants, Wintzenried et Jean-Jacques. De l'homme d'affaires elle a l'incessante activité, le sentiment très précis et même exagéré de ses droits, l'agitation d'esprit, le goût de la chicane. Elle connaissait les hommes, qu'elle avait approchés de très près : « Elle avait — disent les *Confessions* — l'expérience



RETOUR DE JEAN-JACQUES AUX CHARMETTES, OU MADAME DE WARENS LE REÇOIT
EN PRÉSENCE DE WINTZENRIED.

Gravure de A. BOULARD, d'après le dessin de MAURICE LELOIR.

capitaine Hugonin, son neveu, a trait au procès de la terre du *Basset* ou à ses projets de société industrielle. Elles sont habiles et précises. Une lettre anonyme datée de Genève mettait en garde le neveu : « C'est une véritable comédienne bien méprisable à tous égards... » Une autre série, adressée au notaire Milleret, chargé d'affaires du marquis Granéri, concerne les tractations au sujet des mines de la Maurienne : on y voit Mme de

1. Elle avait aussi entrepris avec une demoiselle de Bellegarde des Marches l'exploitation des mines de houille d'Haraches en Faucigny.

2. Pour plus de clarté l'orthographe de cette lettre est rectifiée.

du monde et l'esprit de réflexion qui fait tirer parti de cette expérience. »

C'est surtout dans son attitude vis-à-vis de l'amour qu'on peut juger une femme. Quelle fut l'attitude de Mme de Warens? Vraiment fort dépourvue de délicatesse. Elle ne comprit jamais ni la pudeur ni la passion. Par là, elle nous apparaît un peu singulière parmi les personnes de son sexe. Mariée trop jeune à un époux qui ne nous apparaît point comme spirituel et séduisant, mais plutôt honnête, pratique et sans énergie, elle se découvrit bientôt supérieure à lui, et non sans raison. Se laissa-t-elle corrompre par M. de Tavel, comme le raconte Rousseau qui vent absolument qu'elle eût un cœur chaste et un tempérament de glace, de sorte que M. de Tavel dut la séduire non par les sens, mais par des sophismes qui lui présentaient les choses de la volupté comme des actes indifférents et sans importance? Une lettre de ce premier amant présumé, datée de 1746, et destinée à secourir anonymement la vieille dame dans la détresse, ne cadre pas avec le portrait qui est tracé de lui dans les *Confessions*, et qui le présente comme un homme sec et habile, comme un professionnel du plaisir. Mme de Warens est femme à s'être formée toute seule; nous ne voyons pas, au cours de sa vie, qu'elle ait subi jamais l'influence de ses amants : aucun n'a réussi à la détourner de ses projets de fortune, ou à changer ses idées sur la religion ou l'amour. Originnaire d'un pays où les femmes reçoivent d'habitude une forte et sérieuse éducation, d'une très bonne santé physique et d'un esprit équilibré, d'un caractère gai et enjoué, sympathique et de cœur large, elle n'était point portée à la passion. Mais elle l'était au plaisir, quoi qu'en dise Rousseau. Elle ne confondit pas sa pensée ou son cœur avec ses sens. En quoi elle fit comme beaucoup d'hommes. Elle ne souffrit jamais de l'amour; on peut même dire qu'elle l'ignora. Mais elle connut, et beaucoup, la volupté qu'elle pratiqua fort tard. Seulement, ce ne fut jamais pour elle qu'une nécessité facile à satisfaire et indigne de retenir l'attention. Son esprit était ailleurs, aux

affaires. Elle ignore toujours le remords, et ces péchés de la chair lui parurent sans doute si véniels que sa religion s'en accommodait. Pour ne point causer de scandale (dont la crainte lui devait venir du pays de Vaud), elle ne s'embarrassait point de choisir des amants huppés; elle se contentait de ses serviteurs qu'elle employait successivement en s'efforçant de maintenir la paix entre eux. « Une des preuves de l'excellence du caractère de cette aimable femme, dit Rousseau, est que tous ceux qui l'aimaient s'aimaient entre eux. » Et Jean-Jacques supportait Claude Anet, et, durant un temps, le perruquier bernois Wintzenried. Mme de Warens prit elle-même la peine de le prévenir de l'intimité de ses rapports avec ce dernier, afin d'écarter toute équivoque.

Ainsi encore elle faisait comme beaucoup d'hommes très occupés qui font deux parts de leur vie. Qu'elle ait toujours cru que « rien n'attachait tant un homme à une femme que la possession », et qu'elle se soit servi de ce moyen pour exercer son empire sur de nombreux sujets, cela est possible, mais elle ne le fit que pour l'utilité de ses sens ou de ses projets. Elle prodiguait ses faveurs, mais ne les vendait pas. C'est encore Jean-Jacques qui nous le dit, et nous l'en pouvons croire. Car elle gardait dans le plaisir cette sorte particulière d'honneur que l'on découvre chez certains viveurs et débauchés. Elle estimait que le plaisir éprouvé en commun oblige à se traiter désormais mutuellement avec politesse. Ses procédés envers ses anciens amants ne sont pas dépourvus d'un tact d'homme du monde. Wintzenried, le fameux chevalier des Courtilles, — chevalier d'industrie, — la fit particulièrement souffrir (du moins autant qu'elle pouvait souffrir de ces choses légères), parce qu'elle le connut sur le tard, et déjà touchée par l'âge qui fane toute beauté : il lui donna des rivalessantes, et en 1754, comme il avait résolu d'épouser une demoiselle Bergonsy de Tarentaise, il imagina de faire demander sa main par Mme de Warens dont le rang social pouvait impressionner les parents. Elle fit la

demande, et écrivit au perruquier promu chevalier : « Je suis persuadée de tout le mérite de l'aimable demoiselle dont vous me parlez; je m'en serais doutée en voyant M. son père qui, par son esprit et sa politesse, donne à connaître la bonne éducation qu'il est en état de donner à sa famille. Par conséquent vous ne pouvez que gagner beaucoup à la différence que vous rencontrerez puisque c'est votre intention de vous établir... » L'ironie de cette lettre fut sa seule vengeance. Et lorsque Rousseau la revit en 1754, vieillie et avilie (ce sont ses propres expressions), toute misérable qu'elle était, elle trouva encore dans son avilissement ce geste de mettre au doigt de Thérèse, la compagne de son ancien amant, une petite bague, son dernier bijou, suprême reste de son opulence.

Mais sa vraie vie ne fut pas amoureuse. Ce fut une vie d'affaires. Avec les pensions qu'elle recevait (1.500 livres du roi; 150, legs de Mgr de Bernex), plus les 200 livres qu'elle obtint par suite d'un arrangement avec ses parents du pays de Vaud, elle aurait pu vivre dans l'aisance et dans la tranquillité. C'est précisément ce dont elle ne veut pas. Elle repousse la médiocrité dorée. Pour obtenir la richesse, elle préfère risquer la misère. Et la richesse même l'attire moins qu'un désir incessant d'activité. Écus patagons et louis myrlitons — monnaie d'argent et monnaie d'or — ont moins de séduction pour elle que la création d'une industrie, que la direction d'une société minière.

Mme de Warens nous apparaît donc comme un type de femme émancipée. Elle n'eut dans son caractère ni les scrupules, ni la pudeur habituels à son sexe. Elle vécut à la façon d'un homme d'affaires au tempérament jovial et exigeant. Sans passions autres que celle de ses entreprises industrielles, elle fut active et sereine, — sereine jusque dans la misère, ce qui est assez rare, — et mit seulement dans ses mœurs masculines un peu de politesse et de grâce. En somme, l'amie de Jean-Jacques ressemble fort, non aux femmes, mais aux hommes de son temps.

HENRY BORDEAUX.

Anecdotes

Le duc de la Vallière, voyant à l'Opéra la petite Lacour sans diamants, s'approche d'elle, et lui demande comment cela se fait. « C'est, lui dit-elle, que les diamants sont la croix de Saint-Louis de notre état. » Sur ce mot, il devint amoureux fou d'elle. Il a vécu avec elle longtemps. Elle le subjuguait par les mêmes moyens qui réussirent à madame Dubarry près de Louis XV. Elle lui ôta son

cordon bleu, le mettait à terre, et lui disait : « Mets-toi à genoux là-dessus, vieille duccaille. »

On demandait à M. de Lauzun ce qu'il répondrait à sa femme (qu'il n'avait pas vue depuis dix ans), si elle lui écrivait : « Je viens de découvrir que je suis grosse. » Il réfléchit, et répondit : « Je lui écrirais : Je suis charmé d'apprendre que le ciel ait enfin béni notre union; soignez votre santé, j'irai vous faire ma cour ce soir. »

Madame Brisard, célèbre par ses galanteries, étant à Plombières, plusieurs femmes de la cour ne voulaient point la voir. La du-

chesse de Gisors était du nombre; et, comme elle était très dévote, les amis de madame Brisard comprirent que, si madame de Gisors la recevait, les autres n'en feraient aucune difficulté. Ils entreprirent cette négociation et réussirent. Comme madame Brisard était aimable, elle plut bientôt à la dévote, et elles en vinrent à l'intimité. Un jour, madame de Gisors lui fit entendre que, tout en concevant très bien qu'on eût une faiblesse, elle ne comprenait pas qu'une femme vint à multiplier à un certain point le nombre de ses amants. « Hélas! lui dit madame Brisard, c'est qu'à chaque fois j'ai cru que celui-là serait le dernier. »

CHAMFORT.

Marie Mancini

Par ARVÈDE BARINE

VII (suite).

Les premières années furent tout à fait comme dans les contes. Il venait des enfants, beaucoup d'enfants, et l'amoureux connétable ne demandait que la continuation de son bonheur. Il n'y avait pas de limites à sa faiblesse pour sa femme, pas de fantaisies qu'il ne lui passât. Après ses premières couches, Mme Colonna eut la visite du sacré collège. Elle jugea convenable de recevoir les cardinaux dans un lit représentant une conque marine et où elle figurait Vénus. « C'était, racontait-elle, une espèce de coquille qui semblait flotter au milieu d'une mer, si bien présentée qu'on eût dit qu'il n'y avait rien de plus véritable, et dont les ondes lui servaient de soubassements. Elle était soutenue par la croupe de quatre chevaux marins, montés par autant de sirènes, les uns et les autres bien taillés et d'une matière si propre et si brillante de l'or, qu'il n'y avait pas des yeux qui n'y fussent trompés et qui ne les crussent de ce précieux métal. Dix ou douze Cupidons étaient les amoureuses agrafes qui soutenaient les rideaux d'un brocart d'or très riche, qu'ils laissaient pendre négligemment, pour ne laisser voir que ce qui méritait d'être vu de cet éclatant appareil, servant plutôt d'ornement que de voile. »

Au sortir de ses ondes de carton, Vénus se replongea dans les plaisirs des mortels. Jeux, bals, festins, banquets, carrousels, mascarades, voyages à Venise et à Milan, cavalcades et parties sur l'eau, concerts et comédies, se succédèrent et s'enchaînèrent au point qu'on se demande comment il est possible de tant s'amuser sans périr d'ennui. Puis vint la catastrophe. Ayant pensé mourir à sa cinquième grossesse, la connétable signifia à son mari sa volonté de ne plus avoir d'enfants. Il l'aimait tant qu'il se soumit; après quoi, comme il fallait s'y attendre, il donna l'exemple du désordre. Sa femme eut l'impudence de crier, de faire la jalouse, et l'impu-

dence plus forte de se venger. Une fois sur la pente, elle roula. Suivant l'expression brutale de Saint-Simon, elle « courut le bon bord ». La puissance de séduction qui était en elle éclata dans toute son énergie. Il n'y eut d'autres bornes à ses conquêtes que celles qu'il lui plut d'y mettre. Aucun homme ne lui résistait.

Il y eut d'abord un cardinal, Flavio Chigi, laid, olivâtre, la face ronde avec de gros yeux qui semblaient au moment de tomber; mais neveu d'un pape, gai et de mauvaises mœurs. Il n'y eut sorte de sottises que la connétable ne lui fit faire. Un jour qu'il était attendu pour présider une congrégation, elle fut l'en-

surprit au lit, s'empara de ses vêtements, se déguisa en cardinal et voulut donner audience à sa place. Un autre jour encore, ils allèrent à une chasse qui dura quinze jours et pendant laquelle on campa dans les bois.

Il y eut ensuite l'infâme chevalier de Lorraine, exilé malgré les pleurs honteux de Monsieur, frère de Louis XIV. Dans la Rome licencieuse où le cardinal Chigi pouvait sans scandale présider des congrégations, on refusa de recevoir le chevalier. Il s'insinua chez la connétable en lui offrant au nom de Monsieur « un équipage de chasse de la valeur de mille pistoles, garni d'un nombre infini de rubans des plus beaux et des plus riches de Paris ».

L'ancienne « petite harengère » de Rome ne résista point à la vanité de montrer à sa ville natale tant de rubans donnés par un prince, et le chevalier de Lorraine ne bougea plus de chez elle. Le connétable se fâcha. La Providence lui avait joué le mauvais tour, lui destinant une Mazarine pour femme, de le faire naître jaloux. Il s'était aveuglé sur le cardinal Chigi. Il vit clair pour le chevalier et s'emporta; « mais, continue l'*Apologie*, je lui répondis comme il faut ». Le connétable envoya un moine exhorter la coupable. Elle prit le moine par les épaules et le mit à la porte. Le cardinal Chigi, qui avait des droits à défendre, vint l'exhorter à son tour. Ils se quittèrent brouillés. Rome jasnait, et l'époux offensé, à la fois amoureux, infidèle et jaloux, n'osait qu'quereller et payer des espions.

Chacun a remarqué combien la nature est adroite à cacher les défauts d'un visage sous l'éclat de la jeunesse. On a moins remarqué son adresse à cacher les défauts d'une âme sous le feu et la grâce de cette même jeunesse. Une âme de vingt ans est presque toujours aimable. Les laideurs morales se dévoilent avec les années, et le monde inattentif s'étonne alors qu'on puisse tant changer. Le natu-

rel n'a pourtant point varié; il n'a fait que se montrer. Les gens de la cour de France qui avaient connu Marie Mancini au temps de ses



LE CHEVALIER DE LORRAINE
Tableau anonyme. (Musée de Versailles.)

lever dans son carrosse, « habillé seulement à moitié », l'emmena hors de la ville et le garda jusqu'au soir. Un autre jour, elle le

amours avec Louis XIV n'avaient pas discerné ses instincts d'aventurière; sa jeunesse leur avait donné le change par des airs d'enjouement et de vivacité. Moins de dix ans se sont écoulés, et la brillante favorite a révélé le fond de sa nature; les histoires qui nous restent à raconter ont une saveur qui évoque l'idée d'une écuyère de cirque. Nous les abrégons.

VIII

Un fragment¹ de la main de la connétable montrera dans quel monde nous sommes descendus : « Cependant le chevalier ne manquait pas un jour de me venir voir, et, quand le temps le permettait, nous ne manquions pas d'aller à la promenade. Nous avions choisi pour cela la rive du Tibre, sous la porte du *Popolo*, où même j'avais fait faire une petite maison de bois pour me baigner²... Ce ne fut pas par amour, comme mes ennemis ont débité, mais par galanterie que le chevalier, me voyant dans l'eau jusqu'au col, me pria de lui permettre qu'il fit faire mon portrait en cette posture, n'ayant jamais vu un corps si bien proportionné, qui aurait inspiré de l'amour à Zénocrates, avec une si belle figure. » Le connétable prétendit, dans sa jalousie, que les choses ne se passaient pas aux bains avec une décence parfaite; mais c'était une grande injustice et médisance, ainsi que madame sa femme va nous l'expliquer : « Mes gens savent fort bien que je ne sortais pas de la petite maison, pour me baigner, que je n'eusse une chemise de gaze que j'avais fait faire exprès, qui allait jusques aux talons. » L'ombrageux connétable donna encore tant d'autres preuves d'une jalousie indigne de son rang, qu'enfin elle résolut de fuir un époux aussi incommode.

Sa sœur Hortense avait déjà fui le sien. Il est vrai que le duc de Mazarin était une espèce de fou, avec qui il était impossible de vivre. La duchesse s'était réfugiée à Rome et, comme elle avait l'expérience de ces sortes d'expéditions, ayant traversé la France, déguisée en homme, la connétable la pria de l'accompagner jusqu'en France. Elles sortirent de Rome le 29 mai 1672, ayant des habits d'homme sous leurs jupes et feignant de s'aller promener.

Leur carrosse les mena proche Civita-Vecchia, en un lieu du rivage où une felouque était commandée pour les recevoir. Elles avaient renvoyé leur carrosse, dépouillé leurs vêtements de femmes et marchaient sous un soleil ardent. La barque n'arrivant point, elles se cachèrent dans un petit bois et faillirent y périr de faim, de fatigue et de frayeur. Il y avait vingt-quatre heures qu'elles n'avaient mangé et elles croyaient toujours voir arriver les sbires du connétable. Dans cette détresse, elles entendirent le galop d'un cheval et se

crurent perdues. Hortense tira bravement ses pistolets, « résolue de tuer le premier qui se présenterait »; mais sa sœur faisait pauvre contenance pour une personne aussi entreprenante. « Si on m'eût alors ouvert les veines, raconte-t-elle, on ne m'aurait pas trouvé une goutte de sang. Les cheveux me dressèrent, et je me laissai tomber presque évanouie entre les bras de ma sœur qui, accoutumée aux malheurs, était plus courageuse que moi³. » Hortense, en effet, en avait vu bien d'autres; elle avait même soutenu un siège, dans un couvent, contre le duc de Mazarin et soixante cavaliers, qui s'en étaient retournés bredouille. Elle dut être humiliée d'avoir une sœur qui, avec toutes ses prétentions à l'héroïsme, n'était qu'une femmelette.

Un valet qui errait à la recherche de la felouque amena une autre barque, et l'on partit. Patron et équipage se trouvèrent être autant de forbans, résolus à exploiter une situation qu'ils démêlèrent sans peine, et les neuf jours que dura la navigation furent aussi féconds en émotions qu'on pouvait le souhaiter. À peine au large, il fallut sortir ses pistolets, sous peine de passer par-dessus bord ou d'être abandonnées dans une île déserte. Le même soir on découvrit un corsaire turc. La barque se cacha derrière des rochers et fut sauvée par la nuit. Il est permis de se demander si les fugitives regrettèrent sincèrement de manquer une aventure aussi intéressante que le harem d'un Turc. Leurs époux les auraient rachetées, et elles auraient eu des souvenirs de plus pour leur vieillesse. Le lendemain, il y eut une tempête. En arrivant sur la côte de Provence, on refusa de les laisser débarquer parce qu'il y avait la peste à Civita-Vecchia. Elles achetèrent de faux papiers et entrèrent à Marseille. Elles y dormaient depuis une heure dans un cabaret, lorsque surgit à leurs yeux le terrible capitaine Manecchini, *bravo* à la paye du connétable. Le duc de Mazarin avait mis de son côté le non moins terrible capitaine Polastron aux trousses de sa femme. Elles s'échappèrent et les voilà errantes, fuyant les sbires, s'arrêtant pour s'amuser à cœur joie dès qu'elles avaient un peu de répit, obligées cependant de demander l'aumône à Mme de Grignan qui leur envoya jusqu'à des chemises. Parmi leurs tours et détours, Hortense, serrée de près par le capitaine Polastron, repassa la frontière. Marié continua à se rapprocher de Paris. Elle voulait à tout prix revoir le roi, se jeter à ses pieds, et qui sait? ajouter peut-être un second tome à son roman royal.

Il y eut grand bruit à la cour de France quand on sut que Marie Mancini était apparue en Provence, habillée en homme et manquant de chemises. Lorsqu'on apprit sa marche sur Paris, personne ne douta de son dessein, et il y eut un vif mouvement de curiosité dans le public. Le roi s'était fait une

règle d'être reconnaissant envers les femmes qui l'avaient aimé, et son premier mouvement avait été de prendre la connétable sous sa protection. D'autre part, il voulait qu'on eût de la tenue. L'austérité même ne lui déplaisait pas; elle rehaussait sa victoire. Marie Mancini ne lui avait vraiment pas fait honneur dans le monde. Louis XIV était l'homme de France le moins capable de goûter une aventure pittoresque, et elle-là l'était vraiment trop. À cela se joignait l'amertume d'avoir eu des successeurs, quand la cour était encore pleine de gens qui lui avaient vu les yeux gros et rouges lorsque Mazarin refusait de lui donner sa nièce en mariage. Le tout ensemble fut cause qu'il répondit fort sèchement à une lettre où la connétable sollicitait la permission d'habiter Paris. Il l'engageait, au rebours, à se mettre dans un couvent, « pour arrêter la médisance qui donnait de méchantes interprétations à sa sortie de Rome ».

La connétable tira de cette lettre la conclusion qu'il était urgent de voir le roi, et partit. La poste avait défense de lui donner des chevaux. Un gentilhomme dépêché par Louis XIV la poursuivait. Elle se procura des chevaux, quitta les grandes routes, et la voilà courant la poste, pour ainsi dire à travers champs, versant, se cachant, rusant, parvenant enfin jusqu'à Fontainebleau, où le gentilhomme l'atteignit. Il se nommait M. de La Gibertière, et s'il était homme d'esprit, il a dû se divertir pendant leur entrevue.

Il tâcha de lui persuader de retourner chez son mari, ajoutant que le roi regrettait de lui avoir accordé sa protection et ne lui laissait d'autre alternative que d'entrer dans un couvent à Grenoble.

« Voici, dit-elle, ce que je lui répondis : que je n'étais point sortie de ma maison pour y retourner si tôt; que des prétextes imaginaires ne m'avaient pas poussée à ce que j'avais fait, mais de bonnes et solides raisons, lesquelles je ne pouvais ni ne voulais révéler à personne qu'au roi seul, et que j'espérais de son discernement et de sa justice, quand une fois je lui aurais parlé (qui était tout ce que je désirais), qu'il serait détrompé de la méchante impression qu'on lui avait donnée de ma conduite;... que, pour ce que qui regardait de m'en retourner à Grenoble, j'étais trop fatiguée;... et que, de plus, j'attendais réponse de Sa Majesté, sur laquelle je me réglerais après. » En prononçant ces derniers mots, elle prit une guitare et se mit à en jouer au nez de l'envoyé de Louis XIV. M. de la Gibertière voulut apparemment la prêcher, car elle eut le temps de lui jouer « quelques airs » avant qu'il s'en allât, découragé.

La scène est adorable. Mme la connétable, logée au grenier d'un cabaret borgne de Fontainebleau, fagotée dans les nippes fripées données par Mme de Grignan et ayant sa

1. *Les Mémoires de M. L. P. M. M.* (Mme la princesse Marie Mancini) *Colonne, G. Connétable du royaume de Naples*. A Cologne, 1676. Ce volume se compose d'une relation confidentielle, écrite par la connétable pour un ami intime, et de récits de fantaisie ajoutés par l'éditeur. Nous en citons des fragments que

M. Chantelauze croit authentiques. Ils sont infiniment plus colorés que l'*Apologie*, destinée au public et arrangée en conséquence.

2. Dans l'*Apologie*, elle décrit la petite maison, mais sans dire mot de ce qui s'y passa. Ce détail marque la différence entre les deux récits. L'*Apologie*

fut composée pour détruire le mauvais effet causé par la publication des *Mémoires*.

3. *Les Mémoires de M. L. P. M. M.*, etc. La fuite des deux héroïnes est racontée de la même manière dans l'*Apologie* et dans les *Mémoires de la duchesse de Mazarin*.



Fasc. 8.

Cliché Braün, Clément et C^{ie}.

CHARLOTTE CORDAY

Tableau de PAUL BAUDRY. (Musée de Nantes.)

guitare pour tout équipage! C'est la cigale, quand la bise fut venue.

Le roi lui envoya un second messenger, le duc de Créqui, qui ne put s'empêcher d'être touché en trouvant sur un grabat cette grandeur déchu. Il lui renouvela la défense du roi de se présenter devant lui et de venir à Paris. Elle sentit qu'il fallait gagner du temps, demanda à entrer dans un couvent près de Melun et l'obtint; mais elle ne put prendre sur elle de cesser ses instances pour parler au roi et ses plaintes du « peu de courtoisie

commence par moi à être inexorable. » (Lettre à Colbert, 1^{er} octobre 1672.) Ce serait touchant, sans le cardinal aux yeux ronds et le chevalier de Lorraine. Louis XIV, trop bien informé pour être touché, lui renvoya M. de La Gibetière, qui la conduisit bon gré mal gré dans un couvent près de Reims. Elle a laissé voir dans ses *Mémoires* l'étendue de sa déception : « Je fus trompée dans mes desseins; le roi, de qui j'espérais tout, me traita fort froidement, sans que j'en sache encore la raison. » Il est possible qu'elle n'ait

« Mme Colonna a été trouvée sur le Rhin, dans un bateau avec des paysannes; elle s'en va je ne sais où dans le fond de l'Allemagne. » Le 27 janvier 1680, Mme de Villars, femme de l'ambassadeur de France à Madrid, écrit qu'ils ont vu entrer une femme voilée, qui leur a fait signe d'un air de mystère de renvoyer leurs gens et de s'approcher d'elle : « M. de Villars s'écria : « C'est Mme la connétable Colonna! » Sur cela, je me mis à lui faire quelques compliments. Comme ce n'est pas son style, elle vint au fait. » Le « fait »,



ENTRÉE DE LOUIS XIV ET DE LA REINE MARIE-THÉRÈSE A DOUAI (AOÛT 1667).— Gravure de GAITE, d'après le tableau de VAN DER MEULEN. (Musée de Versailles.)

qu'elle recevait de Sa Majesté ». Louis XIV finit par avoir peur d'un éclat, et que cette enragée ne pénétrât chez lui malgré ses gardes. Il lui fit commander par Colbert de se retirer dans un autre couvent, à soixante lieues de Paris. Elle ne pouvait pas croire que ce fût fini entre eux. Elle écrivit à Colbert : « Je n'aurais jamais cru ce que je vois; je n'en dirai pas davantage, parce que je ne me possède pas si bien que vous: il vaut mieux finir. Dites seulement au roi que je lui demande de lui parler une fois avant de m'en aller, qui sera la dernière fois de ma vie, puisque je ne reviendrai plus à Paris. Octroyez cette grâce, je vous conjure, Monseigneur, et après je lui promets que je m'en irai encore plus loin s'il le souhaite (ce 25 septembre 1672) ». Colbert ne répondit pas. Il fallut comprendre. Elle eut alors ce cri de désespoir : « Il n'est possible que le roi...

jamais compris la raison de la froideur du roi. L'absence de sens moral obscurcit sur certains points l'esprit le plus vif.

IX

Nous voici aux derniers échelons de la déchéance. L'existence de la connétable achève de perdre le peu de dignité qui lui restait. Sa cervelle est de plus en plus à l'envers, une inquiétude malade l'empêche de rester en place; elle passe son temps à s'échapper de tous les couvents où Louis XIV et le connétable la font enfermer. On la rencontre sur toutes les grandes routes de l'Europe, en France, en Italie, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Espagne. Nous voyons dans les correspondances du temps qu'on se signalait les uns aux autres son passage. Mme de Sévigné écrivit à sa fille, le 24 novembre 1675 :

c'est qu'elle venait encore de s'évader et qu'elle réclamait la protection de la France contre son époux.

Elle était toujours possédée de l'idée fixe qu'il lui suffirait d'un regard pour bouleverser Louis XIV et le jeter à ses pieds, vaincu et repentant. Aussi ne se lassa-t-elle pas d'essayer de rentrer en France. Louis XIV finit par envoyer aux frontières l'ordre de lui fermer les passages.

Les couvents d'une bonne moitié de l'Europe la considéraient comme un fléau de l'Eglise, car il n'y en avait pas un qui ne fût exposé à la recevoir, s'il ne l'avait déjà fait. Il est d'usage de plaindre les femmes et filles que la tyrannie d'un père ou d'un époux resserait jadis derrière les grilles d'un cloître. Sans leur refuser une juste compassion, je voudrais qu'on en réservât pour les religieuses obligées de les recevoir et de les

garder. Leurs pensionnaires par force se vengeaient sur elles. Il faut lire dans les *Mémoires* de la duchesse de Mazarin comment elle mit sens dessus dessous un monastère, avec l'aide d'une aimable marquise enfermée de même par son jaloux. Elles avaient organisé de grandes chasses dans les dortoirs des bonnes sœurs, qu'elles parcouraient à toute vitesse derrière une troupe de chiens, en criant : « Tayaut ! tayaut ! » Elles mettaient de l'encre dans les bénitiers et de l'eau dans les lits. Hortense proteste, il est vrai, qu'on a « inventé ou exagéré », mais elle ajoute : « On nous gardait à vue ; on choisissait pour cet usage les plus âgées des religieuses, comme les plus difficiles à suborner ; mais ne faisant autre chose que de nous promener tout le jour, nous les eûmes bientôt mises toutes sur les dents, jusque-là que deux ou trois se défirent le pied pour avoir voulu courir après nous. »

La vie n'était pas plus douce dans les couvents qui avaient l'honneur d'abriter Mme la connétable. Tantôt elle démolissait le mur et passait par le trou. Tantôt elle gagnait les tourières et faisait des parties de nuit qui ne contribuaient point au bon renom du couvent. « Quelquefois, raconte Mme d'Aulnoy à propos d'un séjour à Madrid, le soir, elle s'échappait avec quelqu'une de ses femmes, et elle s'allait promener, le plus souvent à pied, en mantille blanche, au Prado, où elle avait d'assez plaisantes aventures, parce que les femmes qui vont là sont pour la plupart des aventurières, et les femmes les plus distinguées de la cour se font un sensible plaisir quand elles peuvent y aller et qu'on ne les connaît pas¹. » Elle en fit tant, et de toutes les façons, qu'il fallut des ordres formels du nonce, appuyés de menaces d'excommunication, pour décider les couvents à la recevoir. Dans une maison de Madrid, les nonnes au désespoir résolurent de se rendre en procession au palais pour supplier le roi d'Espagne de les délivrer de la connétable. Le roi se faisait une fête de les voir arriver en chantant : « *Libera nos, Domine, de la Condestabile*. » Elles se ravirent et ne parurent point.

Les visites au parloir étaient un des grands embarras des religieuses. Il venait force galants cavaliers, et la sainteté du lieu ne modérait que médiocrement leurs empresses. L'un des plus assidus à visiter Mme Colonna était son mari, son étrange mari, chaque année plus amoureux, plus infidèle et plus jaloux. « Il allait tous les jours, dit Mme d'Aulnoy, l'entretenir à son parloir ; et je lui ai vu faire des galanteries pour elle, telles qu'un amant aurait pu en faire pour sa maîtresse. » La passion qu'elle lui avait inspirée était assez forte pour lui faire tout pardonner ; il ne demandait qu'une chose : la ravoir.

Afin que tout fût singulier chez Mme Colonna, elle était devenue jolie vers la quaran-

taine. La vilaine moricaude aux bras comme des fils n'était plus ni maigre ni noire. Sa taille était belle, son teint clair et net, ses yeux vifs avaient pris une expression touchante, ses cheveux et ses dents étaient restés admirables. Elle avait un petit air agité qui lui seyait. Le connétable, toujours « beau à faire peindre² », en était fou, mais l'astrologie était entre eux. Marie avait de nouveau fait tirer son horoscope, et « on lui dit que, si elle avait encore un enfant, elle mourrait³ ». Elle ne voulait donc point de mari. Cependant elle avait un amant, l'homme le plus laid de Madrid.

Un beau matin, elle s'abattit en vraie linotte sur la maison du connétable. Elle venait encore de s'enfuir d'un couvent et voulait essayer d'un autre régime. Le connétable la reçut à merveille, mais il prétendit fermer la porte de la cage sur l'oiseau. Elle se mit à jeter les hauts cris, à dire que son mari voulait se venger « à l'italienne » et l'empoisonner. Le roi, la reine, les ministres, le grand inquisiteur, s'en mêlèrent ; elle occupait à elle seule tous les personnages de l'Espagne. Défendue par les uns, censurée par les autres, elle fut enlevée une nuit, sur la demande de son mari, par des gens armés qui y mirent fort peu d'égards, la traînèrent par les cheveux et l'emportèrent demi-nue. On la jeta dans un cachot où elle se trouva trop heureuse de recevoir une proposition qui achevait de rendre sa vie semblable à une mascarade. Le connétable offrait de se faire chevalier de Malte, à condition que sa femme se fit religieuse. On peut croire qu'elle ne se fit guère prier, ayant une grande expérience de la fragilité des clôtures de couvents, et Madrid eut l'édification de la voir en nonnette. « La connétable Colonna arriva samedi de fort bonne heure, écrit Mme de Villars. Elle entra dans le couvent ; les religieuses la reçurent à la porte avec des cierges et toutes les cérémonies ordinaires en pareille occasion. De là on la mena au chœur, où elle prit l'habit (de novice) avec un air fort modeste... L'habit est joli et assez galant, le couvent commode. » (Février 1681.)

Pauvre couvent ! Il aurait eu le diable en personne pour pénitente que le désordre n'aurait pas été pire. « Elle portait des jupes de brocart or et argent sous sa robe de laine, et aussitôt qu'elle n'était plus devant les religieuses, elle jetait son voile et se coiffait à l'espagnole, avec des rubans de toutes couleurs. Il arrivait quelquefois que l'on sonnait une observance à laquelle il fallait qu'elle allât... elle reprenait son froc et son voile par-dessus ses rubans et ses cheveux épars ; cela faisait un effet assez plaisant⁴. » Froquée et défroquée vingt fois le jour, il n'y avait vraiment pas moyen de faire prendre sa vocation au sérieux par qui que ce fût. Le connétable lassé, et qui n'avait nullement envie d'être chevalier de Malte, se décida enfin à abandonner sa femme. Il s'en retourna à

Rome et n'eut qu'un tort : ce fut de la laisser dans l'indigence, logée dans un grenier, sans feu, manquant de tout. A dater de cet instant, la figure de la connétable s'enfonça dans la nuit. De temps à autre, un léger rayon de lumière tombe sur elle ; on l'entrevoit, elle a déjà disparu. En 1684, elle est reconnue en France. En 1688, l'envoyé de France, Saint-Évremond, signale sa présence à Madrid, « dans un petit couvent dont elle sort quand elle le veut ». L'année suivante, elle devient veuve. Amoureux par delà le tombeau, « le connétable demanda pardon à sa femme par son testament ;... et, de peur que les apparences ne laissassent à ses enfants quelque ressentiment contre leur mère, il s'accusa lui-même, et ne leur inspira pour elle que le respect, la reconnaissance et l'estime ». Le brave homme de mari ! Elle le récompensa en revenant en Italie, où elle eut sous les yeux de ses enfants une conduite des plus galantes ; elle approchait de la cinquantaine. Une dernière lueur tombe sur elle en 1705. « Cette connétable, dit Saint-Simon, s'avisait cette année de venir d'Italie débarquer en Provence ; elle y fut plusieurs mois, sans permission d'approcher plus près ; enfin elle l'obtint, à condition qu'elle ne mettrait pas le pied à Paris, beaucoup moins à la cour. Elle vint à Passy. Hors sa famille, elle ne connaissait plus personne ;... l'ennui lui prit d'être si mal accueillie, et d'elle-même s'en retourna assez promptement. »

Dans sa famille même, que de naufrages ! Quel retour foudroyant au néant ! Morte la princesse de Conti, la sainte. Morte la duchesse de Modène, laissant un fils débile de corps et d'esprit, déjà expirant. Morte la belle Hortense, duchesse de Mazarin ; son mari était allé chercher son cadavre en Angleterre, et le promenait à sa suite dans ses voyages. Olympe, comtesse de Soissons, compromise dans le procès des empoisonneuses, était sortie d'une fête, au mois de janvier 1680, pour se jeter dans un carrosse et ne s'arrêter que derrière la frontière de France, qu'elle ne repassa jamais. Marie-Anne, duchesse de Bouillon, impliquée dans le même procès, avait été exilée, rappelée, et enfin bannie pour toujours de la cour. Le seul frère qui eût survécu, le duc de Nevers, tournait agréablement les petits vers ; il ne fallait rien lui demander de plus. Si l'on regarde un peu plus avant dans l'histoire, le sang Mazarin, mêlé à tant de races illustres, ne leur porta point bonheur. La maison d'Este, les Stuarts⁵, les Vendôme⁶, les Conti, les Bouillon, les Soissons, s'éteignirent les uns après les autres.

Et les trésors de Mazarin, ses millions, ses tableaux de maîtres, ses statues antiques ? Le duc de Mazarin, son héritier, mutila les statues antiques à grands coups de marteau, barbouilla les tableaux de maîtres et dépensa les millions à plaider devant tous les parlements du royaume ; si bien, dit spirituellement M. Amédée Renée, que « ce fut la Fronde qui hérita finalement du cardinal Mazarin ».

1. *Mémoires de la cour d'Espagne*.

2. *Lettres de Mme de Villars*.

3. *Mémoires de la cour d'Espagne*.

4. *Mémoires de la cour d'Espagne*.

5. La fille de la duchesse de Modène avait épousé Jacques II.

6. Les fils de la duchesse de Mercœur furent les deux Vendôme.

La connétable vit ces choses, trouva que ce n'était plus amusant en France, et s'en retourna faire un plongeon définitif dans l'oubli. On ne sait pas quand elle est morte, ni où. On croit que ce fut vers 1745, en Espagne ou en

Italie. Elle s'était adonnée de plus en plus aux sciences occultes, ce qui devait aller parfaitement bien à son visage de sorcière. On se la représente vieille, dépeignée selon son habitude, fripée, ridée, cassée. De l'éclat d'autre-

fois il ne lui reste que la flamme de ses yeux noirs. Elle tire les cartes et l'avenir reste sombre. Elle se replonge alors dans le passé. Elle va prendre sa guitare, en joue et songe. Elle songe qu'elle a failli être reine de France.

ARVÈDE BARINE.

TABLEAU DE PARIS

Le Pont Neuf au XVIII^e siècle

Le pont Neuf est dans la ville ce que le cœur est dans le corps humain : le centre du mouvement et de la circulation. Le flux et le reflux des habitants et des étrangers frappent tellement ce passage, que, pour rencontrer les personnes qu'on cherche, il suffit de s'y promener une heure chaque jour.

Les mouchards se plantent là ; et, quand, au bout de quelques jours, ils ne voient pas leur homme, ils affirment positivement qu'il est hors de Paris. Le coup d'œil est plus beau de dessus le pont royal ; mais est plus étonnant de dessus le pont Neuf. Là, les Parisiens et les étrangers admirent la statue équestre de Henri IV, et tous s'accordent à le prendre pour le modèle de la bonté et de la popularité.

Un pauvre poursuivait un homme le long des trottoirs ; c'était un jour de fête. « Au nom de saint Pierre, disait le mendiant, au nom de saint Joseph, au nom de la sainte Vierge Marie, au nom de son divin Fils, au nom de Dieu. » Arrivé devant la statue de Henri IV : « Au nom de Henri IV, » dit-il. Le poursuivi s'arrête : « Au nom de Henri IV ? Tiens ! » Et il lui donna un louis d'or.

Un de ces hommes qui vendent des médailles de plâtre en portait deux, l'une devant, l'autre derrière : c'était le médaillon de Henri IV et de Louis XIV. « Combien le premier ? — Six francs, dit le vendeur. — Et l'autre, le vendez-vous de même ? — Je ne les sépare point, monsieur : sans le premier, je ne vendrais jamais le second. »

On croit dans les provinces qu'on ne saurait traverser le pont Neuf, la nuit, sans courir risque d'être jeté à la rivière. On parle des attentats de Cartouche, comme si ce voleur subsistait encore. C'est le passage le plus sûr qui soit à Paris.

Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, se plaisait à voler des manteaux sur le pont Neuf, et la mémoire s'en est conservée.

Au bas du pont Neuf sont les recruteurs, racleurs, qu'on appelle *vendeurs de chair humaine*. Ils font des hommes pour les colonels, qui les revendent au roi. Autrefois, ils avaient des fours où ils battaient, violentaient les jeunes gens qu'ils avaient surpris de force ou par adresse, afin de leur arracher un engagement. On a supprimé enfin cet abus

monstrueux ; mais on leur permet d'user de ruse et de supercherie pour enrôler la canaille.

Ils se servent d'étranges moyens : ils ont des *filles de corps de garde*, au moyen desquelles ils séduisent les jeunes gens qui ont quelque penchant au libertinage ; ensuite ils ont des cabarets où ils enivrent ceux qui aiment le vin ; puis ils promènent, les veilles du mardi gras et de la Saint-Martin, de longues perches surchargées de dindons, de poulets, de caillies, de levrauts, afin d'exciter l'appétit de ceux qui ont échappé à celui de la luxure.

Les pauvres dupes, qui sont à considérer la Samaritaine et son carillon, qui n'ont jamais fait un bon repas dans toute leur vie, sont tentés d'en faire un, et troquent leur liberté pour un jour heureux. On fait résonner à leurs oreilles un sac d'écus, et l'on crie : « Qui en veut ? qui en veut ? » C'est de cette manière qu'on vient à bout de compléter une armée de héros qui feront la gloire de l'État et du monarque. Ces héros coûtent, au bas du pont Neuf, trente livres pièce ; quand ils sont beaux hommes, on leur donne quelque chose de plus. Les fils d'artisans croient affliger beaucoup leurs pères et mères en s'engageant ; les parents les dégagent quelquefois, et rachètent cent écus l'homme qui n'en a coûté que dix : cet argent tourne au profit du colonel et des officiers recruteurs.

Ces recruteurs se promènent la tête haute, l'épée sur la hanche, appelant tout haut les jeunes gens qui passent, leur frappant sur l'épaule, les prenant sous le bras, les invitant à venir avec eux, d'une voix qu'ils tâchent de rendre mignarde. Le jeune homme se défend, les yeux baissés, la rougeur sur le front, et avec une espèce de crainte et de pudeur ; ce qui commande l'attention, la première fois qu'on est témoin de ce jeu singulier.

Ces recruteurs ont leurs boutiques dans les environs avec un drapeau armorié, qui flotte et qui sert d'enseigne. Là, ceux qui sont de bonne volonté viennent donner leur signature. Un de ces recruteurs avait mis sur son enseigne ce vers de Voltaire, sans en sentir la force ni la conséquence :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

J'ai vu ce vers bien imprimé pendant six

semaines ; puis le vers a disparu sans qu'aucun des enrôlés sous cette devise l'eût peut-être compris.

Autrefois le gros Thomas, le coryphée des opérateurs, tenait ses séances sur le pont Neuf.

« Il était reconnaissable de loin par sa « taille gigantesque et l'ampleur de ses ha- « bits. Monté sur un char d'acier, sa tête « élevée et coiffée d'un panache éclatant, « figurait avec la tête royale de Henri IV ; sa « voix mâle se faisait entendre aux deux « extrémités du pont, aux deux bords de la « Seine. La confiance publique l'environnait, « et la rage de dents semblait venir expirer « à ses pieds. La foule empressée de ses ad- « mirateurs, comme un torrent qui toujours « s'écoule et reste toujours égal, ne pouvait « se lasser de le contempler ; des mains sans « cesse élevées imploraient ses remèdes, et « l'on voyait fuir le long des trottoirs les « médecins consternés et jaloux de ses suc- « cès. Enfin, pour achever le dernier trait de « l'éloge de ce grand homme, il est mort « sans avoir reconnu la Faculté. »

Un Anglais, dit-on, fit la gageure, il y a cinq ans, qu'il se promènerait le long du pont Neuf pendant deux heures, offrant au public des écus neufs de six livres, à vingt-quatre sous pièce, et qu'il n'épuiserait pas de cette manière un sac de douze cents francs qu'il tiendrait sous son bras. Il se promena criant à haute voix : « Qui veut des écus de six francs tout neufs, à vingt-quatre sous ? Je les donne à ce prix. » Plusieurs passants touchèrent, palpèrent les écus, et, continuant leur chemin, levèrent les épaules en disant : « Ils sont faux, ils sont faux. » Les autres, souriant comme supérieurs à la ruse, ne se donnaient pas la peine de s'arrêter ni de regarder. Enfin une femme du peuple en prit trois en riant, les examina longtemps, et dit aux spectateurs : « Allons, je risque trois pièces de vingt-quatre sous par curiosité. » L'homme au sac n'en vendit pas davantage, pendant une promenade de deux heures ; il gagna amplement la gageure contre celui qui avait moins bien étudié que lui, ou moins bien connu l'esprit du peuple.

MERCIER.

Le baron Denon

Il y avait à Paris, sous le règne de Louis XVIII, un homme heureux. C'était un vieillard. Il habitait, sur le quai Voltaire, la maison qui porte aujourd'hui le numéro 9 et dont le rez-de-chaussée est actuellement occupé par le docte Honoré Champion et sa docte librairie. La tranquille façade de cette demeure, percée de hautes fenêtres légèrement cintrées, rappelle, dans sa simplicité aristocratique, le temps de Gabriel et de Louis. C'est là qu'après la chute de l'Empire, Dominique-Vivant Denon, ancien gentilhomme de la chambre du roi, ancien attaché d'ambassade, ancien directeur général des beaux-arts, membre de l'Institut, baron de l'Empire, officier de la Légion d'honneur, s'était retiré avec ses collections et ses souvenirs. Il avait rangé dans des armoires, faites par l'ébéniste Boulle pour Louis XIV, les marbres et les bronzes antiques, les vases peints, les émaux, les médailles recueillies pendant un demi-siècle de vie errante et curieuse; et il vivait souriant au milieu de ces nobles richesses. Aux murs de ces salons étaient suspendus quelques tableaux choisis, un beau paysage de Ruysdael, le portrait de Molière par Sébastien Bourdon, un Giotto, un fra Bartolomeo, des Guerchin, fort estimés alors. L'honnête homme qui les conservait avait beaucoup de goût et peu de préférences. Il savait jouir de tout ce qui donne quelque jouissance. A côté de ses vases grecs et de ses marbres antiques, il gardait des porcelaines de Chine et des bronzes du Japon. Il ne dédaignait même pas l'art des temps barbares. Il montrait volontiers une figure de bronze, de style carolingien, dont les yeux de pierre et les mains d'or faisaient crier d'horreur les dames à qui Canova avait enseigné toutes les suavités de la plastique. Denon s'étudiait à classer ces monuments de l'art dans un ordre philosophique et il se proposait d'en publier la description; car, sage jusqu'au bout, il trompait l'âge en formant de nouveaux desseins. Il était trop un homme du XVIII^e siècle pour ne point faire dans ses riches collections la part du sentiment. Possédant un beau reliquaire du XV^e siècle, dépouillé sans doute pendant la Terreur, il l'avait enrichi de reliques nouvelles dont aucune ne provenait du corps d'un bienheureux. Il n'était point mystique le moins du monde et jamais homme ne fut moins fait que lui pour comprendre l'ascétisme chrétien. Les moines ne

lui inspiraient que du dégoût. Il était né trop tôt pour goûter, en dilettante, comme Chateaubriand, les chefs-d'œuvre de la pénitence. Son profane reliquaire contenait un peu de la cendre d'Héloïse, recueillie dans le tombeau du Paraclet; une parcelle de ce beau corps d'Inès de Castro, qu'un royal amant fit exhumer pour le parer du diadème; quelques brins de la moustache grise de Henri IV, des os de Molière et de la Fontaine, une dent de Voltaire, une mèche de cheveux de l'héroïque Desaix, une goutte du sang de Napoléon, recueillie à Longwood¹.

Et sans chicaner sur l'authenticité de ces restes, il faut convenir que c'était bien là les reliques chères à un homme qui avait beaucoup aimé en ce monde la beauté des femmes, assez compatissant aux souffrances du cœur, goûté en délicat la poésie alliée au bon sens, estimé le courage, honoré la philosophie et respecté la force. Devant ce reliquaire, Denon pouvait, du fond de sa vieillesse souriante, revoir toute sa vie et se féliciter de l'emploi riche, divers, heureux, qu'il avait su donner à tous ses jours. Petit gentilhomme de forte sève bourguignonne, né sur cette terre légère du vin où les cœurs sont naturellement joyeux, il avait sept ans, quand une bohémienne qu'il rencontra sur un chemin lui dit sa bonne aventure: « Tu seras aimé des femmes; tu iras à la cour; une belle étoile luira sur toi. » Cette destinée s'accomplit de point en point. Denon alla tout jeune chercher fortune à Paris. Il fréquentait les coulisses de la Comédie-Française et toutes les actrices raffolaient de lui. Elles voulurent jouer une comédie qu'il avait faite pour elles et qui n'en valait pas mieux². Cependant il se tenait sans cesse sur le passage du roi.

— Que voulez-vous? lui demanda un jour Louis XV.

— Vous voir, sire.

Le roi lui accorda l'entrée des jardins. Sa fortune était faite. Il devint bientôt le maître à graver de madame de Pompadour qui s'amusa à tailler des pierres fines. Car il faut dire qu'il dessinait lui-même et gravait très joliment. Louis XV aimait l'esprit, parce qu'il en avait. Denon le charma en lui faisant des contes. Il le nomma gentilhomme de la chambre. Il lui disait à tout événement:

— ConteZ-nous cela, Denon.

Et comme Shéhérazade, Denon contait toujours, mais ses contes étaient d'un ton plus vif que ceux de la sultane. Et l'on enrageait de voir que, plaisant aux femmes, il plaisait aussi aux hommes. Après la mort de

la marquise, il se fit envoyer à Saint-Pétersbourg, puis à Stockholm, comme attaché d'ambassade; enfin, à Naples, où il resta, je crois, sept ans. Là il se partagea entre la diplomatie, les arts et la belle société. On peut se le figurer, jeune, d'après un portrait à l'eau-forte où il s'est représenté un crayon à la main, sous une architecture à la Piranèse. Son chapeau de feutre aux bords souples, sa large colletterie, son manteau vénitien, son air souriant et rêveur lui donnent l'air de sortir d'une fête de Watteau. Les cheveux bouffants, l'œil vif et noir, le nez un peu retroussé, carré du bout, les narines friandes, la bouche en arc et creusée aux coins, les joues rondes, il respire une gaieté aimable et fine, avec je ne sais quoi d'attentif et de contenu. Il gravait alors de nombreuses planches dans la manière de Rembrandt et même il fut reçu de l'Académie de peinture sur l'envoi d'une *Adoration de bergers*, qu'on dit médiocre. A ses grandes planches d'après le Guerchin ou Potter on préfère aujourd'hui les compositions de style familial où il montra son esprit d'observation avec une pointe de fine malice. En ce genre, le *Déjeuner de Ferney* est son chef-d'œuvre: courtisan de Louis XV, il s'honora en se faisant le courtisan de Voltaire. Il se présenta à Ferney et, comme on hésitait à le recevoir, il fit dire au philosophe qu'étant gentilhomme ordinaire il avait le droit de le voir; c'était traiter Voltaire en roi. Il rapporta de cette visite la planche dont nous parlons, où Voltaire apparaît si vivant et si étrange sous sa coiffe de nuit, vieux squelette agile, aux yeux de feu, en robe de chambre et en culotte. Et Denon retourne sous le beau ciel de l'Italie où il goûte en délicat la grâce des femmes et la splendeur des arts. La Révolution éclate. Il ne s'émeut guère et dessine sous les oranges.

Tout à coup il apprend que son nom est sur la liste des émigrés, que ses biens sont mis sous séquestre. Il n'hésite pas. Ce voluptueux n'a jamais craint le danger: il rentre en France hardiment. Et il n'a pas tort de se fier en son adroite audace.

A peine est-il à Paris qu'il a mis David dans ses intérêts et gagné les membres du Comité de salut public. On lui rend ses biens; on lui commande des dessins de costumes. Il est aimé, protégé, favorisé, comme aux jours de la marquise.

Et le voilà traversant la Terreur, sans bruit, observant tout, ne disant rien, tranquille, curieux. Il passe de longues heures au tribunal révolutionnaire, crayonnant dans le

1. *La relique de Molière du cabinet du baron Vivant Denon*, par M. Ulric Richard-Desaix. Paris, Vignères, 1880, pp. 11 et 12.

2. *Le bon père*, comédie, Paris, 1769. in-12.

fond de son chapeau, d'un trait mordant, les accusés, les condamnés. Aujourd'hui Danton, calme dans sa vulgarité robuste. Demain Fouquier larmoyant et Carrier étonné. Quelques-uns de ses dessins, gracieusement prêtés par M. Auguste Dide, figuraient à l'exposition de la Révolution organisée par M. Etienne Charavay dans le pavillon de Flore. Quand on les a vus une fois, on ne peut les oublier, tant ils ont de vérité et d'expression, tant ils sont frappants. Denon regardait, attendait. Le 9 thermidor lui fit perdre des protecteurs qu'il ne regretta point. La bohémienne lui avait prédit l'amitié des femmes et les faveurs de la cour. Et il avait été aimé, il avait été favorisé. La bohémienne lui avait annoncé enfin une étoile éclatante. Cette dernière promesse devait s'accomplir aussi. L'étoile se levait sur l'heureux déclin de cette vie fortunée. En 1797, il rencontre, dans un bal, chez M. de Talleyrand, un jeune général qui demande un verre de limonade. Denon lui tend le verre qu'il tient à la main. Le général remercie ; la conversation s'engage, Denon parle avec sa grâce ordinaire et gagne en un quart d'heure l'amitié de Bonaparte.

Il plut tout de suite à Joséphine et devint de ses familiers. L'année suivante, comme il était dans le cabinet de toilette de la créole, se chauffant à la cheminée, car l'hiver durait encore :

— Voulez-vous, lui dit-on, faire partie de l'expédition d'Égypte ?

Les savants de la commission étaient déjà en route. La flotte devait mettre à la voile dans quelques jours.

— Serai-je maître de mon temps et libre de mes mouvements ?

On le lui promit.

— J'irai.

Il était âgé de plus de cinquante ans. Dans toute la campagne, il montra une intrépidité charmante. Le portefeuille en bandoulière, la lorgnette au côté, les crayons à la main, au galop de son cheval, il devançait les premières colonnes pour avoir le temps de dessiner en attendant que la troupe le rejoignit. Sous le feu de l'ennemi, il prenait des croquis avec la même tranquillité que s'il eût été paisiblement assis à sa table, dans son cabinet. Un jour que la flottille de l'expédition remontait le Nil, il aperçut des ruines et dit : « Il faut que j'en fasse un dessin. » Il obligea ses compagnons à le débarquer, courut dans la plaine, s'établit sur le sable et se mit à dessiner. Comme il achevait son ouvrage, une balle passe en sifflant sur son papier. Il relève la tête, et voit un Arabe qui venait de le manquer et rechargeait son arme. Il saisit son fusil déposé à terre, envoie à l'Arabe

une balle dans la poitrine, referme son portefeuille et regagne la barque.

Le soir, il montra son dessin à l'état-major. Le général Desaix lui dit :

— Votre ligne d'horizon n'est pas droite.

— Ah ! répond Denon, c'est la faute de cet Arabe. Il a tiré trop tôt.

A deux ans de là il était nommé par Bonaparte directeur général des musées. On ne peut refuser à cet habile homme le sens de

sitions dont il avait réglé lui-même toute l'ordonnance. Le style en est monotone et tendu. Les figures manquent de vie et de vérité : mais c'est un petit inconvénient, puisqu'on ne les distingue pas à la hauteur où elles sont placées et qu'on n'en peut voir les détails que dans la gravure en taille douce d'Ambroise Tardieu¹.

En 1815, Denon résista vainement aux réclamations des alliés qui mirent la main sur le Louvre enrichi des dépouilles de l'Europe. Ce musée Napoléon, trophée de la victoire, fut impérieusement réclamé : il fallut tout rendre, ou presque tout. Denon ne pouvait rien obtenir et il le savait : car il n'était point homme à nourrir de folles illusions. Mais il s'honora en tenant tête aux réclamants armés. Quand l'étranger emballait déjà statues et tableaux, M. Denon négociait encore. Ami des arts, bon patriote, fonctionnaire exact, il fut parfait. Il ne sauva rien, mais il se montra honnête homme, ce qui est bien quelque chose. Il fut ferme avec politesse et gagna la sympathie des négociateurs alliés.

Et quelles sympathies pouvaient se refuser à ce galant homme ? Il ne déplaisait pas au roi, et il ne tenait qu'à lui d'achever dans la faveur de Louis XVIII une existence qui avait eu la faveur de tant de maîtres divers. Mais il avait un tact exquis, le sentiment de la mesure, l'instinct de ne jamais forcer la destinée. Il garda son poste au Louvre tout le temps qu'il y eut une œuvre d'art à disputer aux puissances. Puis quand la dernière toile, le dernier marbre fut emballé, il remit sa démission au roi².

A partir de novembre 1815, il se repose et son unique affaire est de vieillir doucement. Toujours aimable, toujours aimé, causeur plein de jeunesse, il reçoit toutes les célébrités de la France et du monde dans son illustre retraite du quai Voltaire.

L'âge a blanchi la soie légère de ses cheveux et creusé son sourire dans ses joues. Il est le septuagénaire charmant que Prud'hon a peint dans le beau portrait conservé au Louvre. Le baron sait bien que sa vie est une espèce de chef-d'œuvre. Il n'oublie ni ne regrette rien ; son burin, parfois un peu libre, rappelle dans des planches secrètes les plaisirs de sa jeunesse. Ses causeries aimables font revivre tour à tour la cour de Louis XV et le Comité de salut public.

Aujourd'hui c'est lady Morgan, la belle patriote irlandaise, qui lui rend visite, traînant avec elle sir Charles, son mari, grave et silencieux.

M. Denon montre à la jeune enthousiaste les trésors de son cabinet. Elle admire pêle-mêle les vases étrusques, les bronzes italiens



Cliché Braun, Clément et C^o.

LE BARON DENON.

Tableau de PRUD'HON. (Musée du Louvre.)

l'à-propos et l'art de se plier aux circonstances. Il avait quitté sans regret le talon rouge pour les bottes à éperon. Courtisan d'un empereur à cheval, il suivit de bon cœur son nouveau maître dans ses campagnes, en Autriche, en Espagne, en Pologne. Autrefois il expliquait des médailles à Louis XV dans les boudoirs de Versailles. Maintenant, il dessinait au milieu des batailles sous les yeux de César et charmait les vétérans de la Grande Armée par son mépris élégant du danger. A Eylau, l'empereur vint lui-même le tirer du plateau balayé par la mitraille.

Il n'avait presque point quitté l'empereur pendant la campagne de 1805 ; à Schœnbrunn il eut l'idée de la colonne triomphale qui s'éleva bientôt sur la place Vendôme. Il en dirigea l'exécution et surveilla soigneusement l'esquisse de cette longue spirale de bas-reliefs qui tourne autour du fût de bronze. C'est à un peintre, et à un peintre obscur, Bergeret, qu'il demanda ces compo-

1. La colonne de la Grande Armée, gravée par Tardieu, s. d., in-f^o, avertissement.

2. Le Louvre en 1815, par Henry de Chenevrières, Revue Bleue, 1889, n^{os} 3 et 4.

et les tableaux flamands ; les propos du vieillard qui vit tant de choses l'enchantent. Tout à coup elle découvre dans une vitrine un petit pied de momie, un pied de femme.

— Qu'est-ce cela ?

Et le vieillard lui apprend qu'il a trouvé ce petit pied dans la nécropole tant de fois violée de la Thèbes aux Cent Portes.

— C'était sans doute, dit-il, le pied d'une princesse, d'un être charmant, dont la chaussure n'avait jamais altéré les formes et dont les formes étaient parfaites. Quand je le trouvai, il me sembla obtenir une faveur et faire un amoureux larcin dans la lignée des Pharaons¹.

Et il s'anime à l'odeur de la femme. Il admire avec tendresse la courbure élégante du cou-de-pied, la beauté des ongles teints de henné, comme en sont teints encore les pieds des modernes Egyptiennes. Et suivant le fil de ses souvenirs, il raconte l'histoire d'une indigène qu'il a connue à Rosette.

« Sa maison était en face de la mienne, dit-il, et comme les rues de Rosette sont étroites, nous eûmes bien vite fait connaissance. Mariée à un *roumi*, elle savait un peu d'italien. Elle était douce et jolie. Elle aimait son mari, mais il n'était pas assez aimable pour qu'elle ne pût aimer que lui. Il la maltraitait dans sa jalousie. J'étais le confident de ses chagrins : je la plaignais. La peste se déclara dans la ville. Ma voisine était si communicative qu'elle devait la prendre et la donner. Elle la prit en effet de son dernier amant et la donna fidèlement à son mari. Ils moururent tous trois. Je la regrettai ; sa singulière bonté, la naïveté de ses désordres, la vivacité de ses regrets m'avaient intéressé². »

Mais lady Morgan, qui va d'une vitrine à l'autre, premenant parmi les débris des temps sa tête vive et brune, pousse un cri. Elle a vu, pendu au mur, le masque en plâtre de Robespierre.

1. *Voyage dans la basse et la haute Egypte, pendant les campagnes du général Bonaparte*, par Vivant Denon, an X, in-12, t. II, pp. 244, 245.

2. Denon, *loc. cit.*, t. I, pp. 149, 150. — On me pardonnera, pour la femme du *roumi* comme pour le

— Le monstre ! s'écrie-t-elle.

Le bon baron n'a pas de ces haines aveugles. Pour lui, Robespierre fut un maître qu'il a conquis comme les deux autres, Louis XV et Napoléon. Il conte à la belle indignée comment il s'est rencontré une nuit avec le dictateur. Il était chargé de dessiner des costumes. On lui manda de se présenter, pour cet effet, devant le comité qui s'assemblait aux Tuileries à deux heures du matin.

« Je me rendis au palais à l'heure dite. Une garde armée veillait dans les antichambres à peine éclairées. Un huissier me reçut, puis s'éloigna, me laissant seul dans une salle que la lueur d'une seule lampe laissait aux trois quarts dans l'ombre. Je reconnus l'appartement de Marie-Antoinette, où vingt ans auparavant, j'avais servi comme gentilhomme ordinaire de Louis XV. Pendant que je buvais ainsi dans la coupe amère du souvenir, une porte s'ouvrit doucement, et un homme s'avança vers le milieu du salon. Mais apercevant un étranger, il recula brusquement : c'était Robespierre. A la faible lueur de la lampe je vis qu'il mettait la main dans son sein, comme pour y chercher une arme cachée. N'osant lui parler, je me retirai dans l'antichambre où il me suivit des yeux. J'entendis qu'il agitait violemment une sonnette placée sur la table.

« Ayant appris de l'huissier accouru à cet appel qui j'étais et pourquoi je venais, il me fit faire des excuses et me reçut sans tarder. Pendant tout l'entretien, il garda dans ses manières et dans ses paroles un air de grande politesse et de cérémonie, comme s'il eût voulu ne pas se montrer en arrière de courtoisie avec un ancien gentilhomme de la chambre. Il était vêtu en petit-maître ; son gilet de mousseline était bordé de soie rose. »

Lady Morgan boit les paroles du vieillard ; elle retient tout, pour tout écrire fidèlement,

le pied de momie, d'avoir mis dans la bouche de Denon, ce qu'en réalité j'ai trouvé dans sa relation.

5. *La France*, par Lady Morgan ; traduit de l'anglais, par A. L. B. D. Paris, 1817, t. II, pp. 507 et suiv.



Brizardière

Brizardière était un sergent royal de Nantes fort employé et qui dépensait extraordinairement pour un homme comme lui. Vous allez voir d'où cela venait. Cet homme, déjà âgé, se mêlait de dire la bonne aventure aux femmes, et d'une façon inouïe, car il leur disait, quand il trouvait quelque difficulté à ce qu'elles souhaitaient : « Vous ne sauriez obtenir cela que par un moyen que je vous enseignerai : peut-être le trouverez-vous facile, mais il est infaillible. » La curiosité les prenait, et, par la confiance qu'elles

avaient, elles s'y résolaient. Voici ce que c'était : il les faisait mettre toutes nues, et avec des verges il les fouettait jusqu'au sang, puis se faisait fouetter par elles tout de même, afin de mêler leur sang ensemble pour en faire je ne sais quel charme.... Il fut découvert à Rennes par un huissier du Parlement, qui le vit par un huis, fouetter deux fort belles filles qu'il avait. Il rendit sa plainte ; on fit jeter des monitoires. Plusieurs demoiselles, suivantes et femmes de chambre vinrent à révélation ; mais quand on voulut savoir qui étaient les fouettées, elle ne le voulait point dire. Le Parlement s'assembla, et là, ayant vu qu'il y avait des présidentes et des conseillères en assez bon nombre, on se servit des deux filles de l'huissier et de la femme d'un menuisier, et sur cela on l'envoya

sauv les dates qu'elle embrouille ensuite, selon la coutume de tous ceux qui écrivent des Mémoires.

Avant de prendre congé, elle veut témoigner à M. Denon toute son admiration. Elle lui demande par quel secret il a acquis tant de connaissances.

— Vous devez, lui dit-elle, avoir beaucoup étudié dans votre jeunesse ?

Et M. Denon lui répond :

— Tout au contraire, milady, je n'ai rien étudié, parce que cela m'eût ennuyé. Mais j'ai beaucoup observé, parce que cela m'amusait. Ce qui fait que ma vie a été remplie et que j'ai beaucoup joui³.

Ainsi le baron Denon fut heureux pendant plus de soixante-dix ans. A travers les catastrophes qui bouleversèrent la France et l'Europe et précipitèrent la fin d'un monde, il goûta finement tous les plaisirs des sens et de l'esprit. Il fut un habile homme. Il demanda à la vie tout ce qu'elle peut donner, sans jamais lui demander l'impossible. Son sensualisme fut relevé par le goût des belles formes, par le sentiment de l'art et par la quiétude philosophique ; il comprit que la mollesse est l'ennemie des vraies voluptés et des plaisirs dignes de l'homme. Il fut brave et goûta le danger comme le sel du plaisir. Il savait qu'un honnête homme doit payer à la destinée tout ce qu'il lui achète. Il était bienveillant. Il lui manqua sans doute ce je ne sais quoi d'obstiné, d'extrême, cet amour de l'impossible, ce zèle du cœur, cet enthousiasme qui fait les héros et les génies. Il lui manqua l'au-delà. Il lui manqua d'avoir jamais dit : « Quand même ! » Enfin, il manqua à cet homme heureux l'inquiétude et la souffrance.

En descendant l'escalier du quai Voltaire, la jeune Irlandaise, qui avait beaucoup sacrifié à la patrie et à la liberté, murmura ces paroles :

« Les habitudes de sa vie ne lui permirent de prendre les armes pour aucune cause. »

Elle avait touché le défaut de cette existence heureuse.

ANATOLE FRANCE,
de l'Académie française.

aux galères. Il pensa être pendu. La présidente de Magnan, fort belle femme, était des fouettées ; outre ce que les autres avaient souffert, celle-ci se faisait donner quinze coups par semaine, pour avoir une succession pour laquelle il fallait que trois personnes mourussent. Elle n'est pas riche. La présidente de Brie eut quarante-huit coups et en donna à Brizardière cinquante-deux ; une madame de Kerollin se fit fouetter pour trouver un bon *tiercelet* (elle faisait la fausse monnaie), c'est-à-dire un bon alliage. Mais le plus plaisant, ce fut mademoiselle de Taloet ; comme il la fouettait rudement (c'était pour avoir un mari qui eût beaucoup de bien), elle criait : « Hé, monsieur de La Brizardière, doucement, j'aime mieux qu'il soit moins riche. »

TALLEMANT DES RÉAUX.



Une Pompadour impériale

Par Frédéric LOLIÉE.

La comtesse de Castiglione.

IV

Les plus éclatants soleils ont leur crépuscule. Aux derniers jours de l'Empire, la faveur de Mme de Castiglione avait baissé, comme aussi bien le prestige du trône, la confiance environnante et la santé de l'empereur. Les luttes d'influences féminines avaient lassé le caprice de César.

L'Empire tombé, la cour évanouie, Mme de Castiglione regarda autour d'elle, et se sentit terriblement isolée.

L'orage avait dispersé cette foule brillante et bigarrée, dont elle avait le spectacle quotidien. Ceux et celles qui passaient tout à l'heure avec elle, sous les lustres constellés, avaient disparu dans la nuit.

Un voile morose s'était étendu sur la société. Dans le monde inélegant et affairé, brusquement survenu, il n'y avait plus de place pour une Castiglione. Elle avait pu, naguère, tout à l'aise intriguer, politiquer, s'ingénier, user d'adresse féminine et de surprise indirecte, faire ondoyer d'un ministère à l'autre la traîne de sa jupe, en des milieux déjà conquis par la faveur du maître. Elle n'était plus qu'une étrangère pour les nouveaux arrivants qu'avait poussés en haut un violent tour de roue de la fortune.

De hautes amitiés lui restaient. Non plus que les princes de la maison d'Orléans, Thiers n'avait oublié Mme de Castiglione. On recevait place Saint-Georges, non sans égards, l'ancienne favorite des Tuileries. Des traces de ces dispositions sympathiques se retrouvaient dans la correspondance générale du grand homme. Encore n'était-ce rien de plus que de simples retours de courtoisie mondaine.

Son ambition d'agir par les autres et sur les autres, directement ou indirectement, ne savait plus où se prendre, où s'attacher. On l'ignorait dans le personnel nouveau des gouvernants. M. Pinard, à Florence, et le Président de la République, à Versailles, en 1871, avaient pu rendre, occasionnellement, témoignage de cette finesse de perception, de cet esprit de diplomatie, de cette intelligence générale des choses, dont elle avait donné des marques secrètes et sûres, sous le régime précédent. Mais comment en renouveler les

ressources ? La démocratie est un terrain ingrat aux entreprises dont le succès se fonde, en grande partie, sur les arguments victorieux de la grâce et de la beauté. Elle rêva d'une restauration monarchique où se réveilleraient l'éclat d'une cour, où elle aurait sa place en évidence, où scintillerait encore son étoile.

Ce fut l'espérance qu'elle caressa, pendant plusieurs années, à la faveur de ses relations amicales plus étroitement nouées avec les princes de la famille d'Orléans. Elle s'en exprimait dans ses billets hâtifs, ses lettres ou ses conversations de chaque jour avec l'un des fidèles du parti orléaniste, son ami, son confident. Mais on n'agissait pas où l'on agissait mal du côté de Dieppe, au château d'Eu.

Ses dernières illusions politiques furent de courte durée.

« C'est Eux et Eu qu'il nous faut accuser. Le seul mot véridique est de vous, et c'est mon sentiment. »

De là des regrets, des amertumes, presque des colères dont elle trahissait l'expression à travers sa correspondance intime. Alors, elle enveloppait dans un même reproche d'inconsistance et d'ingratitude les princes de toutes nuances, ceux qu'elle avait connus naguère et ceux qu'elle avait appris à connaître ensuite.

« En même temps que je me suis heurtée aux princes dans les passions de ma vie, j'ai regardé dans leur entourage et rencontré auprès de chacun d'eux les Leurs (je dis leurs vrais et sincères amis), avec lesquels j'étais, sinon toujours d'accord, du moins toujours en communion d'esprit sur les chapitres Effort et Pitié. Et je dois reconnaître que ce furent des hommes de cœur et de mérite, qu'ils n'étaient ni les courtisans des princes, ni les suiveurs empressés du courant. Ils n'étaient obéissants ni désobéissants plus que moi-même. Et comme nous ne voulions pas nous soumettre, nous avons préféré nous démettre. Alors, adieu, veau, vache, cochon, couvée. Les princes ont fait la culbute par la faute des autres, mieux écoutés. Et les peuples sont allés à la débandade, comme va la France actuelle... »

Le monde regarde les gens en place ou en fortune de bas en haut. Quelle que fût la grandeur apparente des personnages, elle regardait ce monde de haut en bas, et le jugeait sans complaisance. « La vie est une

addition de mécomptes, » disait un philosophe. Il dut lui en échoir beaucoup dans la fréquentation des privilégiés de la naissance et du rang ; car elle retourne à de parcelles réflexions, dans une lettre adressée longtemps après les événements au même ami de toute sa vie :

« Au milieu du foin peuvent se glisser des perles, » m'avez-vous dit sur l'escalier en partant. Broyez les balles de foin, cherchez et vous trouverez la fameuse Nicchia.... Cette perle, c'est mon cœur, ce cœur, c'est la perle... Une larme de pitié, comme vous appelez venant de moi non pas l'excuse ni l'approbation ni l'oubli, une larme pour le malheureux né prince, qui traîne ses jours dans l'exil. hélas ! Double circonstance atténuante, attendu que les princes restent toujours des princes. Or, je n'ai pas trouvé de mot plus expressif dans ma longue carrière : épreuves de tête et de cœur, expérience d'enseignes royales ou impériales. Les marches du trône, qu'on les gravisse ou les descende, semblent circonscrire tout sentiment d'amour, de devoir, de reconnaissance, d'amitié, d'intimité, de mémoire, parfois de courage, d'honnêteté, de vérité, toujours de franchise, de droiture et de loyauté. Jamais de générosité, point de confiance. Tels sont les princes de tous pays et de toutes races. »

Des pensées moins amères visitaient le chevet de son lit, au temps où brillait l'astre de son éclatante faveur. Sa peine secrète, on la devine : elle n'avait fait que traverser l'histoire d'un pas furtif ; son rêve aurait été d'y séjourner.

L'âge était venu, et plus tôt qu'elle ne s'y attendait, stigmatisant d'une marque impitoyable la déchéance de ce qui avait été sa force souveraine, sa gloire, son triomphe. Elle avait espéré, comme Niwon, opposer aux ravages du temps une résistance douce et invincible. Il n'en avait pas été, selon ses vœux, de garder inaltérable son opulente chevelure, ses dents de perle, l'ovale parfait de son visage.... Le déclin fut rapide et sensible. Cette déchéance s'était accusée, chez elle, de façon peu miséricordieuse. Elle eut à se plaindre plus que beaucoup d'autres du changement des saisons. J'ai sous les yeux un certain nombre de photographies relatives à la période extrême de sa vie, et qu'elle avait

dispersées d'une main aussi parcimonieuse que possible ; et, les considérant, je ne puis que soupirer : hélas ! C'est alors qu'elle prit la résolution d'ensevelir dans une réclusion volontaire ses déceptions de coquette impénitente. Elle s'y enferma jalousement, obstinément. Elle n'avait pu supporter l'idée que tous les jours la diminueraient, la déformeraient davantage, elle, la triomphatrice d'hier, et qu'elle serait impuissante contre la ruine de cet idéal en elle réalisé, et que des yeux d'hommes et des yeux de femmes tiendraient fixé sur elle, d'heure en heure, leur regard ironique ou cruel, témoin de sa lente destruction. Celles qui veulent être oubliées, par le regret de ce qu'elles furent, ou par désillusion ou par dédain, le sont très vite. Un ressouvenir de la victorieuse, un mot, un trait, une allusion à propos d'elle, circulaient, de temps à autre, dans les journaux ou les conversations. Paris, par intervalles, se rappelait son nom, sa personne. Puis, l'ombre et le silence s'épaissirent.

Pourtant, nous devons le remarquer, cette retraite n'avait été ni aussi immédiate, ni aussi complète qu'on le croit généralement. Elle avait encore de la jeunesse après les événements de 1871. Sa beauté n'avait pas disparu d'un souffle. L'éclat de ses formes statuariques ne s'était pas évanoui tout d'un coup, et son humeur ne s'était pas altérée au point où elle en arriva avec le temps. Parmi des brouillons de lettres, griffonnées de son écriture indéchiffrable, je retrouve des invitations faites à des absents, sur un ton presque joyeux, comme celle-ci :

« Sept heures du matin.

« Nous vous attendions jusqu'à deux heures du matin pour souper, sauter et autre. A propos, s'il vous plaît de toucher les derniers diamants de la Couronne en effigie, par exception l'album entier de leurs photographies, avec un dossier très curieux des domaines de Napoléon III, me sera confié pour quelques heures. A mercredi. »

Ou, encore, cet appel, qui ne manque pas d'une certaine allégresse, dans son laconisme : « Tout chemin mène à Paris, dites-vous. Me voici. Venez. Sur ce, je tourne la broche de mon agneau. »

Ses visites se rendaient rares. Elle n'allait plus dans le monde. Mais elle en effleurait, comme d'une atteinte furtive, les tentations dernières. J'en puis rapporter un souvenir bien personnel.

C'était une quinzaine d'années après l'effondrement de l'Empire. Mme Walewska, devenue, par son second mariage, la comtesse d'Alessandro, donnait une soirée dans son appartement de la rue Washington. On vit la prévenir qu'une personne très emmitouffée, et ne

voulant pas dire son nom, demandait à lui parler. Assez intriguée, elle sort du salon, porte ses pas jusqu'à l'antichambre et ne reconnaît pas d'abord l'étrangère.

« — C'est moi, Nicchia, lui dit-elle. Je t'apporte des fleurs, les fleurs annuelles. N'est-ce pas ta fête, aujourd'hui ? »

Et, en même temps, Mme de Castiglione dégage, d'une enveloppe de soie noire, un bouquet de roses superbes, fraîchement épanouies. Les remerciements sont accompagnés d'effusions tendres. On s'embrasse.

« — Mais, demande la maîtresse du logis, voudrais-tu fuir si vite, et sans te laisser voir ? On aurait grande joie de l'autre côté, si j'annonçais ton apparition.

« — Non, le temps de ces folies est passé. Je ne suis plus que l'ombre de la Castiglione.

« — Et, moi, je ne veux pas te croire ! Retire seulement cette double ou triple voilette et je t'en dirai mieux mon opinion. »

La comtesse Walewska parvient à l'entraîner dans la pièce voisine. Une vision de coquetterie a passé devant les yeux de Mme de Castiglione. Se retrouvera-t-elle vraiment au miroir ? Elle s'est débarrassée de son lourd manteau. Une toilette apparaît, qui, pour n'être point de la mode la plus récente, ne lui messied pas, au contraire, depuis qu'elle a rejeté les voiles importuns qui cachaient ses yeux et son visage. Elle chiffonne, ici, là, ouvre et découvre ; elle élargit l'échancrure du corsage, ajuste le tout à l'aide de quelques épingles.... C'est encore elle !

« — Mais tu es belle, très belle, comme autrefois, comme toujours !

« — Le crois-tu ?

« — Sans doute, mais ne tarde pas davantage. »

L'absence de Mme Walewska a provoqué dans son salon, parmi ses hôtes, un vif émoi de curiosité. Le nom a circulé déjà, on ne sait comment, de celle qui la retient, et qui va venir. On n'a pas la patience de l'attendre. Les hommes s'échappent, à la volée, de la pièce de réception, pour l'entrevoir plus vite. On la salue. On la félicite. L'aurait-on reconnue ?... Elle fut, toute la soirée, d'une humeur charmante.

Le lendemain, malheureusement, elle avait repris ses dispositions d'âme chagrines, qui allèrent en s'aggravant, jusqu'à devenir aiguës et malades.

Sa correspondance d'alors, dont je possède quelques fragments, est d'une intense mélancolie. Des pleurs sur un fils disparu ; des doléances sur ses désillusions ; des détails pénibles ; des défiances subites ou, au contraire, des effusions brusques d'amitié ; des réflexions attristées sur le néant des grands du monde ; et des plaintes surtout, des plaintes réitérées à l'encontre des importuns,

très juste : *plus je vois les hommes, plus j'aime les chiens.*

« Vous avez raison. Il faudrait à une beauté idéale, à un être exceptionnel comme la comtesse de Castiglione, non point des hommes, non point même des anges et point même des archanges, mais des dominations et des trônes. Bien entendu, je parle des dominations et des trônes du ciel. Ceux de la terre sont si peu de chose !

qui s'obstinent à violer l'incognito de sa retraite, et prétendent la complimenter en dépit d'elle.

Elle n'acceptait plus de recevoir personne, hormis quelques derniers fidèles.¹ On ne devait ni sonner, ni frapper, mais s'annoncer du dehors, siffler d'une certaine façon, user de signes convenus, qui faisaient qu' aussitôt s'ouvrait la porte obstinément close. Seul venait à sa guise, sans avertir et autant de fois que lui en chantait la fantaisie, le général Estancelin. Et le mécanisme intérieur de la fermeture jouait sourdement. Il se glissait à l'intérieur. La conversation interrompue de la veille ou de l'avant-veille reprenait son cours. Et ce fut ainsi, pendant une très longue suite de jours et de mois. A Baromesnil, Estancelin me montrait une curieuse photographie de la silencieuse demeure. La comtesse se dissimule derrière la persienne mi-entr'ouverte ; elle paraît avoir entendu le signal ; et, au bas de l'image, on lit, tracée de sa main, cette dédicace : *A mon vieil ami Estancelin, en souvenir de vingt-cinq années de sifflement.*

Il ne rencontra jamais personne, me disait-il, à part un soir où, sans entente préalable, il se trouva à dîner avec Cornély et deux ou trois autres. Peut-être faisait-elle sortir discrètement telle visiteuse ou tel visiteur d'exception, ou de plus habitués, comme de certains réfugiés italiens que, par hasard, elle accueillait même assez imprudemment. Mais, avec ceux-ci, du moins, elle se souvenait des beaux temps de Cavour et de Victor-Emmanuel, quand elle était, à Paris, leur émissaire de beauté et qu'avec tant de chaleur sur les lèvres, de fascination dans les yeux, elle plaquait, auprès de Napoléon III, l'affranchissement de l'Italie.... Étrange terminaison d'une aventure de rayonnement et de conquête !

Il y eut, dans cette phase inconnue de son existence, des épisodes singuliers et romanesques répondant bien au caractère de la femme capricieuse, qui aimait si fort, autour d'elle et dans ses actes, le grandissement du mystère. Ce serait un chapitre de couleur et de ton tout à fait appropriés à la manière d'un Ponson du Terrail ou d'un Émile Richelbourg que les circonstances dont fut entourée, il y a vingt-sept ou vingt-huit ans, la remise à l'un de ses envoyés des précieux bijoux, qu'elle avait enfouis en lieu sûr, pendant la guerre franco-allemande. La cassette fut transportée dans une lointaine campagne d'Italie, au fond d'un village de la Calabre, de dramatique mémoire. On n'avait pas échangé de papier couvert du timbre des gens de loi ni d'aucune estampille administrative. Nulle formalité financière ni bureaucratique n'avait été passée avec l'homme

« Ne lisez pas les *Femmes de Versailles*. Ce n'est ni original, ni puissant. C'était ma première manière, je ne vous pas que vous me jugiez par ce livre. Je vous en offre un autre, qui est moins faible, et qui vous fera penser au prince impérial et à votre fils.

« N'oubliez pas la date du 9 janvier.

« A vos pieds,

« SAINT-AMAND.

1. Saint-Amand fut de ceux-là. Je retrouve une curieuse lettre de l'historien diplomate, entre les feuillets d'un volume, qui avait appartenu à Mme de Castiglione :

« Madame la Comtesse,

« La photographie est ressemblante, c'est-à-dire admirable.

« L'arbre de Versailles, plein de poésie. La légende

simple et droit qu'on avait chargé de veiller sur le trésor. Mais une carte avait été coupée en deux, dont une moitié lui avait été laissée et dont l'autre devait se raccorder avec celle-là, sur la présentation qui lui en serait faite par un inconnu. Et les choses s'accomplirent ainsi, fidèlement. Elle en avait remis les soins à un homme de confiance, un avocat. Il avait fait le voyage. Lorsqu'il s'était vu au terme de sa course accidentée, on lui avait indiqué, non sans peine, la demeure de celui qu'il cherchait. Il était arrivé dans une mesure étrange d'aspect, chez des gens encore plus singuliers. Avec quelle attention on l'écouta ! De quels yeux scrutateurs et inquiets on fouilla son visage ! Il avait présenté la parcelle complémentaire. On rassembla les deux cartons. Ils s'adaptaient exactement. On se décida à lui livrer les diamants et les perles, obscurément cachés dans la muraille. Il y avait là le fameux collier de perles noires et blanches, à six rangs, comme nulle impératrice n'en porta de plus beau, de plus fastueux.

Mme de Castiglione avait gardé plusieurs appartements dans Paris, dont elle payait la location et qu'elle n'habitait point¹. Il m'a été donné de visiter l'un de ceux-là, rue de Castiglione.

Il était resté fermé, durant de longues années, comme un reliquaire où dorment des fragments d'âme. Quand on ouvrit ce local sombre et poussiéreux, où s'installèrent les ateliers de confection d'un couturier, on y trouva, sur un gros coussin bleu cerclé d'un câble d'or, orné de glands aux quatre coins, un ravissant moulage d'un petit bras d'enfant, en mémoire du fils qu'elle avait perdu et qui s'était appelé Georges. Le logis, en soi-même, n'offrait rien de très merveilleux, quant à la décoration intérieure. Ce qui m'avait frappé surtout, c'était la médiocrité des étoffes de tenture, également gros bleu, tapissant la chambre, et dont la teinte avait été choisie, évidemment, pour absorber et réduire la lumière. Au plafond, les plis froncés se rejoignaient en une rosace, avec un bouillonné au centre. La salle à manger était tendue pareillement, mais en vieux rose. L'ensemble était obscur ; les pièces, étroites et basses, ne donnaient guère

l'idée d'un nid coquet, harmonieux et doux.

Ce fut dans un entresol de la place Vendôme qu'elle décida de cacher à tous les yeux, même aux siens, le deuil d'une beauté morte. Les miroirs et les glaces furent proscrits. Les volets durent être tenus fermés de jour et de nuit. On interdit à la lumière du ciel d'y pénétrer, sinon tout juste pour traverser d'une clarté de soupirail l'ombre où stagnait sa vie. Les pièces tendues de sombre étaient à peine éclairées, le soir, par le gaz en veilleuse. Un système étrange de verrous et de clôture intérieure fut combiné, qui, joint au défaut de sonnette, au dehors, en rendait l'accès infranchissable.

Comme en ses plus beaux jours et avec cette persistance de souvenir qui lui faisait conserver dans leur état d'autrefois les choses qu'elle avait aimées, les appartements où elle avait vécu, elle avait arrêté que sa voiture demeurerait à sa disposition, toujours sur le

visage couvert d'une épaisse voilette, et, d'habitude, suivie de ses chiens minuscules, gras et laids. Des passants, quelquefois, entrevoient une femme d'apparences un peu singulières, portant une robe à petits volants, de mode ancienne, et qui s'arrêtait à considérer, avec une insistance rêveuse, les fenêtres d'un appartement inhabité. C'était la comtesse de Castiglione revoquant, sans se décider à en franchir le seuil, la demeure, à présent close, où s'étaient écoulées ses heures radieuses.

Ses dernières années se traînèrent dans l'isolement et la défiance. Elle s'était détachée de sa parenté même, au point qu'elle ne la connaissait plus. Son testament, dont le brouillon olographe nous était communiqué en 1904, à Baromesnil, ne l'exprime que trop nettement. Après avoir nommé les sept exécuteurs testamentaires, qu'elle avait choisis pour le règlement de ses volontés suprêmes, exclusives de toute autre intervention, elle avait ajouté en marge, en grosses lettres, et d'un crayon rouge :

« Pas d'héritiers.... Sans aucune famille, ni en France ni en Italie, quoiqu'il y en ait de mêmes noms tout à fait étrangers, soit Oldoini, Rappallina, Lamporecchi, de Castiglione, Caspiquhole, Asinari. Verasis.... »

Elle reniait volontairement, systématiquement, des alliances qui existaient en réalité, comme nous en avons eu la preuve en relisant la lettre de faire part du décès de son mari, le comte de Castiglione². Mais n'avait-elle pas résolu de se supprimer toute entière dans la vie et dans l'au delà de la vie, pour sa famille comme pour le monde ?

Son rêve obstiné était qu'on l'oubliait absolument, définitivement. Elle avait donné les instructions les plus rigoureuses pour qu'il n'y eût, à ses obsèques, ni cortège, ni fleurs, ni lettres, ni articles, ni biographies, ni d'échos dans les feuilles publiques, en un mot aucun signe révélateur de son évanouissement dans la nuit éternelle. Elle n'était qu'une dis-

parue depuis une trentaine d'années ; elle entendait rester ce néant, après la mort.

« Défense absolue, écrivait-elle, à tous mes exécuteurs testamentaires, ainsi qu'à toutes personnes désignées, de faire paraître ren-

ministre d'Italie en Angleterre — M. le marquis Aynard Cavour.

« Ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de M. François Verasis, comte de Castiglione, chef du cabinet et premier écuyer de Sa Majesté le roi d'Italie, leur mari, père, frère, beau-frère, gendre, neveu et cousin, décédé au château royal de Stuppinigi, près Turin, le 30 mai 1867. »



MAISON DE LA PLACE VENDÔME, NUMÉRO 25 bis, AU COIN DE LA RUE DE LA PAIX, OU MADAME DE CASTIGLIONE OCCUPAIT L'ENTRESOL.

point d'être attelée et de sortir, et elle gardait, pour cela, un cocher, une calèche, une remise, qu'elle n'utilisait point. Aux heures de nuit, elle se glissait hors de cette maison de la place Vendôme, habillée de sombre, le

1. Rue Cambon, rue de Castiglione, aux Batignolles ; avec son appartement de la place Vendôme, le tout représentait une location annuelle de 18,000 francs.

2. En 1867. Nous avons retrouvé, dans nos papiers, cette pièce justificative des alliances de la famille de Castiglione, et nous la citerons par curiosité :

« Mme la comtesse Verasis de Castiglione. — M. le comte Georges Verasis de Castiglione. — M. le chevalier Clément Castiglione. — Mme la comtesse Clément

Castiglione, née Litta. — M. le marquis Oldoini, ministre d'Italie en Bavière. — Mme la marquise Oldoini. — M. le général Cigala. — Mme la comtesse Cigala. — Mme la comtesse Massimino. — M. le chevalier Jean Lamporecchi. — M. le chevalier Alexandre Lamporecchi. — M. le général La Rocca. — Mme la comtesse La Rocca. — M. le marquis et Mme la marquise Spinola. — Mme la comtesse veuve de La Villa. — M. le chevalier Henry Cigala. — M. le duc et Mme la duchesse de Valombrosa. — M. le marquis Emmanuel d'Azeglio,

seignements de quoi que ce soit à qui que ce soit, ni legs, ni souvenirs, ni écrits, ni distribution d'autographes, ni portraits. »

Cette continuelle peur des moindres symptômes de bruit, d'indiscrétion, de publicité autour d'elle et après elle, sous n'importe quelle forme, lui était une sorte d'obsession anxieuse et morbide.

Rien n'en est plus significatif que la lettre suivante, la dernière qu'elle ait crayonnée d'une main affaiblie¹ :

« Au plus mal, sans résurrection possible. Nous ne nous reverrons plus sur terre. J'en ai prévenu le colonel (le duc de Chartres), lui disant mon désir de le voir, lui. Il n'osera pas !

« Pensez à mes instructions pour qu'elles soient suivies à la lettre. Ce que je veux, c'est un enterrement solitaire. Pas de fleurs, pas d'église, personne. Entendez bien tout cela. Je vous conseille même de n'avertir quiconque, à Paris, qu'après... le retour.

« Veillez à ne rien publier sur moi. Une polémique surgissant, à cette heure-ci, ferait trouver mourante celle qui vous en supplie. Après ma mort, si vous en avez le temps, force vous sera de remanier votre article. Non, non, pas ainsi.

« Pour la centième fois (c'est une dernière volonté), je vous supplie de renvoyer tous les portraits, absolument tous, — les huit épreuves que depuis un an je réclame.

« Je donne à Cléry le même avis qu'à vous de sauver images, collections, livres, qu'on ferait saisir, et d'où résulteraient des procès malheureux.

« Adieu. Une prière..., une larme, de Dieppe.

« CASTIGLIONE. »

Elle ne s'était pas trompée sur le court délai que lui ménageait la maladie. Le 28 novembre 1899, elle s'éteignait dans une chambre du restaurant Voisin, où elle avait émigré par crainte de soupçon, et le dernier témoin de ses jours attristés adressait aussitôt ces lignes à M. Louis Estancelin :

« Cher monsieur,

« La pauvre comtesse est morte, cette nuit, des suites d'une apoplexie cérébrale qui l'a frappée, dimanche, à deux heures, et qui a été aggravée d'une paralysie du côté gauche.

« Elle se portait bien, les jours précédents ; mais elle avait eu de fortes contrariétés avec sa montagne, ce qui n'a pas peu contribué à accélérer son mal. On devait lui vendre tout ou partie de sa montagne (ses propriétés de la Spezzia), et je ne sais point si cela n'a pas eu lieu samedi.

« Elle s'est éteinte très doucement, cette nuit, à trois heures trente minutes. Elle m'avait encore reconnu à onze heures, et je crois que, vers trois heures, son regard s'est posé la dernière fois, lassé, sur ceux présents.

1. A. M. Estancelin, novembre 1899.

2. J'en vis de tels, recueillis par M. Georges Monorgueil, et M. Hanotaux me montrait, un matin, sur

« Triste et cruelle fin, — personne ne sachant que faire. Le secrétaire de M^e Cléry est venu et a dû faire apposer les scellés, cet après-midi ; mais j'ignore ce qui a été décidé, M^e Cléry étant à Venise et lui seul ayant les instructions....

« E. S. »

La sépulture fut tenue secrète. On n'éleva point à sa mémoire de fastueux cénotaphe. Mais une simple pierre de granit marqua la place de sa tombe, tombe aujourd'hui bien délaissée. Je la visitai ; elle était comme perdue dans la partie encore boisée du Père-Lachaise. Je la trouvai sans ornements, sans fleurs. Une simple et pauvre couronne de houx en paraît la nudité froide.

Elle avait beaucoup étonné le monde de son vivant. Après que le cercle de ses jours fut achevé, elle provoqua encore de mystérieuses interrogations. Peu de temps avant l'issue fatale, on avait déposé, de sa part, chez Alphonse de Rothschild, un coffret sur lequel était fixée cette inscription :

DÉFENSE D'OUVRIR EN CAS DE MORT

Et, le matin de ses obsèques, on découvrit deux plis non moins énigmatiques, qu'on se contenta d'inventorier. Le président du tribunal civil ouvrit en personne la cassette. On y trouva des papiers intimes, dont il ordonna l'incinération, et des documents susceptibles d'intéresser la succession, qui furent remis au notaire.

L'espoir de ceux qui s'attendaient à découvrir du rare fut trompé une fois de plus. La police italienne se chargea de dissiper le reste de leurs illusions. Elle est terrible sur le chapitre des révélations posthumes, cette police ; elle voudrait tout lacérer, tout détruire des moindres paperasses frisant l'indiscrétion, à l'égard des gens investis d'une part de l'autorité royale, tout ce qui serait susceptible d'affaiblir la considération dévolue au pouvoir. Plus récemment en éclata la preuve, pour les papiers de Crispi, sur lesquels on posa les scellés, et que dut énergiquement défendre la fille de l'homme d'État.

La dispersion des miettes documentaires appartenant à la mémoire de Mme de Castiglione fut une perte regrettable, sensible au cœur des archivistes et des biographes, pourchasseurs de pièces inconnues. Il y aurait eu de quoi vraiment les affriander. Que ne purent-ils flairer d'une narine experte et de leurs mains palper ces liasses confuses, et y chercher leur bien ! Mme de Castiglione, quoiqu'elle écrivit fort mal (je dis la chose au matériel), avait échangé des lettres certaines avec les plus hauts personnages de l'Europe entière. Pie IX, Victor-Emmanuel, Napoléon, Cavour, Thiers, les princes d'Orléans, l'avaient gratifiée de leurs autographes. Des diplomates étaient sortis, en son honneur, de la réserve obligatoire à leurs fonctions. Elle détenait, en l'une de ses cassettes, des notes révélatrices,

une enveloppe jaune, un mot, paraissant, à tous les points de vue, de la main d'un domestique. — Or, celui-ci, après avoir rendu compte de diverses commissions,

presque des papiers d'État.... Mais ce fut le pillage organisé de la correspondance castiglionienne. Des émissaires aux yeux aigus, aux doigts agiles, chiffonnaient, détruisaient, brûlaient tout, sous le regard consterné de journalistes accourus en hâte, qui voyaient partir en fumée leurs espérances de butin.

C'est à l'intervention inquiète des autorités de la Péninsule que fait allusion clairement ce passage d'une lettre, émanant d'un des exécuteurs testamentaires de la comtesse, et qu'on avait adressée à l'ami fidèle, en Normandie :

« ... 1900.

« Je rentre, aujourd'hui même, de Sicile. Absent de Paris depuis trois semaines, je ne sais ce qui a pu paraître dans les journaux ; mais, deux jours avant mon départ, j'avais vu l'avoué de la comtesse. Il me dit, alors, qu'en appel le gouvernement italien avait obtenu le droit de liquider les affaires de Mme de Castiglione et qu'immédiatement l'ambassade avait levé les scellés et commencé très rapidement le dépouillement des papiers. Il s'est trouvé une quantité de choses écrites de sa main, mais incompréhensibles. Ces papiers ont été jetés au feu, ainsi qu'un grand nombre de lettres, dont l'origine était inconnue.

« Deux jours après le jugement, les héritiers de la comtesse se sont présentés pour recueillir ce qui reste de la succession. Peu de chose, paraît-il. Je ne connais pas la personne dont vous me parlez dans votre lettre, M. Tribone. Je n'en ai même jamais entendu parler par la comtesse. Du reste, elle prétendait toujours n'avoir pas d'héritiers ; mais ses assertions étaient souvent inexactes.

« Tout ce qu'elle avait accumulé dans l'appartement où elle est morte, chez Voisin, a été dépouillé ; mais rien de bien important ne fut trouvé.

« Agréez, etc....

« S*** »

Des chercheurs obstinés remuèrent les cendres. On continua d'interroger, autour d'elle, jusqu'aux moindres parcelles des souvenirs qu'elle avait pu laisser. On n'en put rien rapporter, qui eût le caractère confidentiel. Des carnets de comptes, barbouillés de commun avec la gouvernante Luisa Corsi, des pièces de procédure, des bribes de correspondance sans grande signification, d'étranges chiffons², que griffonna la main lourde de gens subalternes, et révélant que la reine de beauté, la divine comtesse, dans son triste déclin, n'avait pas dédaigné les entretiens ou les consolations, si ce n'est pas trop dire, de cette espèce de gens... c'était peu de chose, ou plutôt ce n'était rien. De ses intimités illustres, pour unique trace : une enveloppe sans lettre, où se reconnaissait l'empreinte impériale. Il avait fallu se contenter de ces minces vestiges. Les virtuoses de la chronique durent se rabattre sur les glanures du repor-

sur un ton un peu familier, termine son poulet par un « bien le bonjour à Madame la comtesse », qui semble singulier, précédant la simple signature CHARLES.

tage et s'en tenir, faute de meilleurs éléments de copie, à l'inventaire de la vente, qui suivit de près les obsèques, avec les lots d'importance et les autres, divers; tels le fameux collier de perles de 422,000 francs, un prélèvement de l'empereur des Français sur les économies de sa cassette particulière, — le carnet de bal signé par le roi Victor-Emmanuel, et des parcelles d'héritage, joyaux, dentelles, porcelaines, dispersées au feu des enchères.

L'anéantissement de tous les papiers qui lui avaient appartenu, le silence de parti pris où s'enferment les rares confidents de ses impressions, aux années mauvaises, tout cela n'a pas arrêté ni diminué la curiosité

qui s'attache, exceptionnelle, à la personne de Mme de Castiglione.

Curiosité bien légitime, et que notre longue et si minutieuse étude ne fera, sans doute, qu'aviver par ses divulgations mêmes. Car, véritablement, avec sa puissance fascinatrice, son rôle de mystère, ses ambitions plus grandes que ses moyens, ses dons incomparables de corps, sinon d'âme, ses étrangetés de toute sorte, poussées jusqu'à l'extrême limite de ses jours, la comtesse de Castiglione aura été, non pas « une figure surhumaine », comme tentera de l'établir quelque dévot extasié, mais, sans conteste, l'une de ces physionomies singulières et rares que, dans l'espace d'une vie, on ne rencontre pas deux fois.

Il faut à chaque période déterminée du passé son image de séduction et sa légende. Entre les femmes de son temps, Mme de Castiglione fut cette légende et cette séduction.

Si peu qu'on ait tenté de jouer un rôle, de trancher sur la foule, on n'échappe point à la loi de l'histoire; on est prisonnier de ses jugements; on appartient, bon gré mal gré, au besoin qu'ont les hommes de savoir les choses en détail et de juger sur des faits. L'obscurité d'outre-tombe, à laquelle avait âprement aspiré Mme de Castiglione, ne pouvait pas lui servir de linceul, parce qu'elle eut son moment d'éclat et de bruit, et qu'elle appartient au cortège de son époque.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Une reine d'Espagne

La reine d'Espagne, Italienne de naissance et de cœur, haïssait les Espagnols autant qu'elle en était haïe, et les témoignages qui en éclataient journellement entretenaient cette haine réciproque. La reine ne se contraignait même pas de l'avouer; et le peuple de son côté, lorsque le roi Philippe V et la reine passaient, criait librement, de la rue et des boutiques : *Viva el Rey la Savoyana!* (la fene reine, adorée des Espagnols et dont la mémoire est encore en vénération). La reine régnante affectait en vain de mépriser ces cris du peuple : elle en était au désespoir. Malheureusement, le peuple et elle ne luttaient pas à force égale. Elle avait la toute-puissance par un moyen assez naturel : le tempérament du roi lui rendait une femme nécessaire, et sa dévotion ne lui permettait aucune infidélité. La reine était laide, quoiqu'elle eût l'air assez noble; et le roi était toujours dans des dispositions qui la lui faisaient trouver belle, et la traiter comme telle. Elle y joignait toute la coquetterie possible pour son mari, le louait publiquement et en face pour sa beauté; et quoiqu'il eût été assez beau étant jeune, il était alors dans un tel état de délabrement sur la figure, que si les princes n'étaient pas invulnérables contre les louanges les plus dégoûtantes, il aurait pu prendre celles de la reine pour une dérision.

Le roi et la reine étant d'une jalousie réciproque sur tout ce que l'on pouvait dire à l'un ou à l'autre, ne se quittaient ni jour ni nuit. Tous les jours, à leur réveil, l'assafeta

(première femme de chambre) venait leur donner des manteaux de lit, et ils faisaient leurs prières; après quoi Grimaldo, à qui les autres secrétaires d'État remettaient les affaires de leurs départements, entrant, et en faisait le rapport. Grimaldo congédié, le roi prenait sa robe de chambre, passait dans une garde-robe pour s'habiller; et la reine, dans la pièce où était sa toilette. Le roi, bientôt habillé, faisait entrer son confesseur, et, après un quart d'heure de confession ou d'entretien particulier, allait trouver la reine. Les infants s'y rendaient. Quelques officiers principaux, les dames et les caméristes de service formaient toute l'assemblée. La conversation roulait sur la chasse, la dévotion ou autre chose de pareille importance. La toilette durait environ trois quarts d'heure. Le roi et la reine passaient ensuite dans une chambre où se donnaient les audiences particulières aux ministres étrangers et aux seigneurs de la cour qui en avaient demandé.

Quand on introduisait quelqu'un, la reine affectait de se retirer dans l'embrasure d'une fenêtre; mais celui qui avait à parler au roi n'ignorant pas que ce prince rendrait le tout à la reine, qu'elle serait choquée du secret qu'on aurait voulu lui faire et préviendrait le roi défavorablement, ne manquait pas de la supplier de s'approcher, ou parlait assez haut pour en être entendu, si elle persistait dans sa fausse discrétion. La reine savait donc exactement tout ce qu'on disait au roi, et avait de plus chaque semaine une heure où

elle pouvait, à l'insu du roi, s'entretenir avec ceux qu'elle voulait faire introduire secrètement. Ce jour était celui où le roi donnait audience publique.

Si la reine profitait de cette audience pour s'entretenir avec quelqu'un, il fallait que ce fût bien secrètement, car le roi était toujours inquiet de ce qu'on pouvait dire de particulier à cette princesse : au point que lorsqu'elle se confessait, si la confession se prolongeait plus qu'à l'ordinaire, il entrant dans la chambre, et il appelait la reine.

Ils communiaient ensemble tous les huit jours et les dames de la reine lui auraient déplu si elles n'en avaient pas usé ainsi.

Le seul divertissement du roi était la chasse, qui n'était pas moins triste que le reste de sa vie. Des paysans formaient une enceinte pour une battue, et faisaient passer cerfs, sangliers, chevreuils, renards, etc., devant le roi et la reine, qui, enfermés dans une feuillée, tiraient sur les animaux.

Quelque crédit que la reine eût sur l'esprit du roi, elle était obligée de l'étudier à chaque instant, de faire naître ou de saisir les occasions de ployer dans des moments, et quelquefois de se servir des avantages que lui donnait le tempérament du roi. Les refus de la reine irritaient son mari, l'enflammaient de plus en plus, quelquefois produisaient des scènes violentes, et finissaient par faire obtenir à la reine ce qu'elle voulait. La violence des désirs du roi faisait la force de la reine.

DUCLOS.

COMTESSE D'ARMAILLÉ

Madame Élisabeth

sœur de Louis XVI

D'une importante et très remarquable étude biographique, consacrée par Madame la Comtesse d'Armaillé à *Madame Élisabeth*, nous détachons le charmant chapitre qu'on va lire. La belle-sœur de Marie-Antoinette, au lendemain de la rupture du projet de mariage qui eût fait d'elle la femme de Joseph II, empereur d'Allemagne, nous y est montrée dans son "petit Trianon" de Montreuil, qu'elle allait être, bientôt, contrainte de quitter pour les Tuileries, puis pour le Temple.

Une heureuse période s'ouvre pour Madame Élisabeth, depuis 1785 jusqu'au début de la Révolution. Certaine de passer désormais sa vie au sein des affections de son enfance, elle s'attacha davantage à sa patrie, jouissant des succès de la France, de sa prospérité croissante, et partageant les illusions de cette époque où l'éblouissement était général. Dans ses lettres, on la voit s'intéresser vivement aux événements de la guerre d'Amérique et aux vicissitudes de nos armées. Les visites des souverains de Russie et de Suède excitent sa curiosité. Accepter les innovations, les espérances du présent, sans regret du passé et sans effroi de l'avenir, était alors le partage de la jeunesse intelligente et de haute condition. Pour la classe moyenne de la société, les événements marchaient vers un point obscur, vers une crise dont les vieillards signalaient le danger; mais, aux yeux de la noblesse, l'accord entre le peuple et le pouvoir semblait complet, et la cour, trop confiante dans la solidité de l'édifice monarchique, ne s'inquiétait pas des ruines qui déjà s'entassaient autour de la colonne principale, et le laissait sans défense.

Un de ces désastres, précurseur de bien d'autres, rendit Madame Élisabeth propriétaire de Montreuil, jolie maison de campagne à peu de distance de Versailles. En 1785, le prince de Guéménée ruiné était contraint de se déclarer en faillite. La somme s'élevait à plus de trente-cinq millions, et les gens atteints se trouvaient être des domestiques, des concierges, de petits commerçants, qui avaient confié leurs épargnes au prince, généralement aimé, ainsi que toute sa famille. Des intendants peu scrupuleux avaient contribué au désastre et en profitaient. La princesse de Guéménée, gouvernante des Enfants de France, se vit obligée de donner sa démission et de vendre ses biens. Montreuil était

son habitation de plaisance à Versailles :

« Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil, »

écrivait Delille dans son poème des Jardins. Peut-être ne serait-il resté d'autre trace de cette demeure que ces lignes éphémères, si le roi ne l'avait achetée pour rendre service à la grande dame ruinée. La reine le sut, et, avec sa bonté accoutumée, elle lui proposa secrètement de l'offrir à Madame Élisabeth. Elle voulut lui en faire le surprise. Marie-Antoinette, avec tout son charme, apparaît dans ce récit : « Allons à Montreuil, dit un matin de mai 1784 la reine à sa belle-sœur. » Celle-ci accepte en soupirant, croyant la maison de son ancienne gouvernante encore à vendre.



Cliché Braun, Clément et C^{ie}

MADAME ÉLISABETH.

Tableau de Mme VIGÉE-LE BRUN. (Musée de Versailles.)

On arrive : les portes sont ouvertes, les salons disposés pour la réception; le jardin, l'orangerie sont remplis de fleurs et d'arbustes; les gardiens paraissent empressés et joyeux. « Ma sœur, dit la reine en souriant à la princesse, recevez-moi : vous êtes chez vous.

« C'est votre Trianon. Le roi, qui se fait un plaisir de vous l'offrir, me laisse celui de vous le dire. » La joie de Madame Élisabeth fut extrême. Et, en effet, n'était-ce pas une félicité enviable que d'échapper dans la même année à une couronne, d'obtenir un beau jardin, et de rendre service à une amie malheureuse!

Le *chez soi* de Madame Élisabeth était un petit domaine situé à l'entrée de Versailles, par l'avenue de Paris. Il s'étendait de la ruelle du Bon-Conseil à la ruelle Saint-Jules. Le parc, de neuf arpents, était bordé d'un couvert de tilleuls taillés en voûte formant une sorte de terrasse, de laquelle on voyait passer les voitures de toute sorte, amenant et ramenant de la ville royale à la capitale cette foule de courtisans et de solliciteurs que ne rebutaient ni les neiges de l'hiver ni la chaleur de l'été. Cette allée était le seul côté français du jardin de Montreuil; le reste était dessiné à la mode anglaise. Au milieu d'une pelouse semée d'arbres isolés, de massifs de plantes et de corbeilles de fleurs, s'élevait la maison, dont l'ornement principal était un péristyle d'honneur soutenu par des colonnes de marbre. À gauche, était une ferme, un potager et des communs peu considérables. Du salon, on pouvait entendre chanter les coqs, bêler les vaches, se croire en pleine campagne, dans un manoir de province. Au delà du parc s'étendait le village de Montreuil, composé de maisonnettes éparses entourées de jardins, de petites cultures. Une route descendait parmi ces masures et ces champs à l'église de Saint-Symphorien, laide construction en style de temple grec, surmontée d'une sorte de pigeonnier carré, où sonnaient une cloche fêlée qui ne tarda pas à devenir la filleule de Madame Élisabeth.

En prenant possession de Montreuil, la princesse s'offrit une autre jouissance. Auprès de la ferme s'élevait, donnant sur une rue étroite appelée rue Champ-la-Garde, une petite maison de dépendances où pouvait demeurer une famille pendant l'été. Madame Élisabeth la donna à la baronne de Mackau. Une porte de cette maison s'ouvrait sur le jardin de la princesse, qui eut ainsi la liberté

de venir voir son institutrice sans sortir de son domaine.

Ce ne fut pas son seul voisinage amical : Mme de Mackau recevait souvent sous son toit ses filles et leurs familles. Enfin, l'ancien médecin des Enfants de France, Le Monnier, acquit tout auprès un pavillon et un jardin dont Mme de Marsan avait voulu se défaire à la suite de la ruine de ses parents. Le Monnier, fatigué par ses travaux, s'établit avec sa femme dans cette retraite, qu'il se plut à embellir, et à laquelle le voisinage de la sœur du roi donnait un nouvel attrait. Madame Élisabeth rendait souvent visite à ce vieillard, dont elle estimait la science et respectait la vertu. Un échange de petits services, de distractions même, s'établit promptement entre les voisins. Le Monnier associait Madame Élisabeth à ses recherches de botanique dans son jardin, à ses expériences de physique dans son cabinet. Dès que la robe blanche de sa jeune voisine apparaissait à l'entrée de l'allée qui menait au perron de sa maison, le vieillard abandonnait ses livres et ses plumes, pour promener la princesse dans les sentiers de son petit parc, dans les carrés de son jardin, ayant toujours à lui montrer quelque plante nouvelle, quelque fleur étrangère. S'il pleuvait, il lui ouvrait sa bibliothèque, ses herbiers, ses cartons de dessins, ses collections d'insectes. Un page de Madame Élisabeth, Adalbert de Chamisso, l'accompagnait souvent chez Le Monnier, et profita si bien des leçons du savant, qu'il devint lui-même assez bon botaniste pour tirer parti de cette science en Allemagne, où il se fixa pendant l'émigration¹.

Le roi avait décidé que sa sœur ne passerait la nuit à Montreuil que lorsqu'elle aurait atteint sa vingt-cinquième année. Pendant plusieurs années, elle obéit ainsi à cette exigence. Docile à l'étiquette de la cour, elle entendait chaque matin la messe dans la chapelle de Versailles, et montait ensuite à cheval ou en voiture pour aller chez elle. Quelquefois, elle s'y rendait à pied. « Notre vie à Montreuil, raconte Mme de Bombelles, « était uniforme, pareille à celle que la famille la plus unie passe dans un château à cent lieues de Paris. Heures de travail, « de promenade, de lecture, vie isolée ou en commun, tout y était réglé avec méthode. « L'heure du dîner réunissait autour de la même table la princesse et ses dames. Elle « avait ainsi fixé ses habitudes. Vers le soir, « avant l'heure de retourner à la cour, où « se réunissait dans le salon, et conformément « à l'usage de quelques familles, nous faisions en commun la prière du soir. » Puis on se remettait en route vers ce palais, dont on était à la fois si loin et si près, et l'on rentrait, non sans regret sans doute, mais le cœur rafraîchi par l'impression d'une journée remplie par le travail et l'amitié, et sanctifiée par la prière.

La même rectitude se retrouve dans la

consigne destinée à maintenir la domesticité du château dans l'ordre le plus sévère, et dans un règlement signé de la main de la princesse, et qui fermait à toute personne étrangère l'accès du jardin, qu'elle fût absente ou présente. Le malheur ou la pauvreté étaient les seuls titres d'entrée : une sonnette, établie à une petite porte des communs et correspondant avec une sorte de parloir, répondait aux visiteurs nécessaires. Ceux-là ne manquaient pas ; aussi la possession de Montreuil augmenta-t-elle beaucoup les dépenses de Madame Élisabeth, dont les comptes se trouvèrent notablement chargés à l'article consacré aux pauvres. En les feuilletant, il est facile de reconnaître une situation souvent embarrassée, et qui devait même imposer certaines privations, si la caisse royale ne venait en aide. « Mais, racontent des témoins, comme il était « pénible à Madame de recourir à la générosité du Roi, elle avait à s'ingénier pour « satisfaire aux continues demandes des « voisins pauvres, des malades et des infirmes. Elle économisait sur ses parures, afin « de pouvoir suivre les dispositions de son cœur. Il lui en coûtait davantage quand elle « devait, pour la même raison, se refuser des « arbres rares pour son parc, des ornements, « des objets d'art pour les salons de son petit « palais. Un marchand vint lui offrir un matin « une garniture de cheminée qui lui plaisait, « mais dont il demandait quatre cents livres. « — Je ne le puis, répondit-elle, car avec cette « somme je puis monter quatre petits ménages². »

L'intérieur de Montreuil resta donc relativement fort simple, en comparaison de celui des autres résidences particulières de cette époque. Quelques pièces demeurèrent sans meubles et fermées, Madame Élisabeth se réservant cette dépense pour d'autres temps. Dans le parc, on ne voyait ni temples, ni rochers artificiels. L'inventaire des plantes qui ornaient la serre et l'orangerie est peu considérable. Les frais d'entretien même devaient être limités, car, à l'époque de la confiscation de la propriété, les rapporteurs se plaignaient d'un état de délabrement qui remontait à un temps déjà éloigné. Madame Élisabeth ne donna jamais de fête à Montreuil ; aucune curiosité ne s'attachait à cette modeste résidence, et la calomnie, si ardente à cette époque, respecta le seuil de cette porte, à l'aspect monastique, dont les piliers chargés d'iris rappelaient l'entrée de ces vieux logis de nos pères où s'écoulait, ignorée du public, mais non pas du bonheur, la vie de famille des siècles passés.

Celle de Madame Élisabeth, à Montreuil, serait cachée à ses biographes, sans quelques passages de ses lettres qui en éclaircissent agréablement les petits incidents, les naïvetés, les tristesses et les sourires.

« Le bonheur que je goûte ici est tranquille, « écrit-elle en 1784³ ; je m'occupe beaucoup

« depuis huit jours que j'y suis ; j'écris des « lettres innombrables ; cela ne me plaît guère, « mais lorsqu'on passe autant d'heures dans « la journée sans voir autre chose que son « chien, on n'est pas fâché d'avoir ce genre « d'occupation. Sans cela, j'en aurais beaucoup d'autres ; par exemple, le dessin. Il y « a trois jours que je prie après M. Van Blarenberghe⁴, et qu'il ne vient pas. Je vais « commencer un petit dessin pour les dames « de Saint-Cyr. »

Mais la principale occupation de la châtelaine, on le voit dans ses lettres, est, après le dessin et la lecture, la visite aux pauvres des environs. Aux uns elle a porté des vêtements, aux autres des autorisations de venir chercher du lait et des œufs à sa basse-cour, des légumes à la petite porte du potager. Un soir, elle prend la plume, toute ravie de sa journée ! Elle avait marié une protégée. « Mon cœur, « écrit-elle, est encore tout plein du bonheur « de cette pauvre enfant qui pleure de joie⁵. » Le lendemain est moins riant : elle a passé une heure au chevet de cette pauvre mère Rendoulet, qui *s'éteint tout doucement et qu'elle cherche à consoler*. Un autre jour, elle se lamente sur la mort d'un ouvrier subitement frappé d'un mal inconnu en travaillant au jardin : « Il a reçu le saint viatique des « mains du curé de Montreuil. Elle a prié « avec la famille désolée ; puis, en rentrant, « elle s'est tracassée de l'idée qu'il avait été « mal soigné, et en cause avec Le Monnier, « qui paraît n'y rien comprendre⁶. » Comme les secours de toute espèce font défaut à la petite paroisse, elle forme des projets utiles ; elle voudrait installer une maison où les vieillards et les enfants trouveraient un asile, de la nourriture et des soins. En attendant, une chambre où Le Monnier donne des consultations est disposée par ses ordres au château. Elle apprend à panser, à préparer les médicaments. L'arrangement de ses livres entre aussi pour beaucoup dans l'emploi des matinées. « Ma bibliothèque est presque finie, « écrit-elle à Mme de Raigecourt, les tablettes « se placent ; tu n'imagines pas quel joli effet « font les livres. » Ce qui manque à Montreuil, c'est une chapelle ; aussi Madame Élisabeth a-t-elle souvent à se rendre à l'église du village, qui est glaciale en hiver et humide au printemps. L'accès en est peu facile pour les carrosses, et le meilleur moyen est d'aller à pied par les ruelles, dans une *crotte indigne*. Puis les sermons sont interminables, le chant des offices laisse beaucoup à désirer. « J'ai « l'air d'une vraie campagnarde, écrit-elle un « lundi de Pâques⁷. C'est que je suis à Montreuil depuis midi. J'ai été à vêpres à la « paroisse. Elles sont aussi longues que l'année dernière, et ton cher vieillard chante « l'O Filii d'une manière aussi agréable. « Des Essarts a pensé éclipser, et moi de même⁸. »

Les visites étaient rares à Montreuil et le

1. Le comte Adalbert de Chamisso écrivit aussi en Allemagne le roman appelé *Pierre Schlemyl*, qui obtint un grand succès.

2. Ferrand. — Beauchesne. — Guénard.

3. Lettre à la marquise de Causans, 5 septembre 1784.

4. Van Blarenberghe, maître de dessin de la princesse et des fils du comte d'Artois. Sa femme était une des premières femmes de chambre de Madame Élisabeth.

5. Lettre à la marquise de Bombelles, 1786.

6. Lettre à Mme de Raigecourt.

7. A Mme de Raigecourt. F. de Conches, page 96.

8. La marquise des Essarts, l'une des dames de Madame Élisabeth.

château ne s'ouvrait guère qu'aux membres de la famille royale. Madame Élisabeth aurait pu cependant recevoir quelques-uns des souverains qui passèrent à Versailles à cette époque, le comte et la comtesse du Nord, le roi de Suède, les princes d'Allemagne parents de la reine. Elle ne paraît pas avoir recherché cet honneur. En revanche, elle y attirait souvent ses neveux et les enfants de ses amies. Elle jouissait de leur faire respirer à Montreuil les premières bouffées d'air printanier, s'amusait de la fierté enfantine de la petite Madame, et des rudes naïvetés de Mme Poitrine, la nourrice du Dauphin. « Celle-là, écrivait « Mme de Bombelles, est une franche paysanne, femme d'un jardinier de Sceaux. « Elle a le ton d'un grenadier. Elle jure avec « une grande facilité. Elle se moque de la « poudre, elle met son bonnet de six cents « francs sur ses cheveux comme une simple « cornette¹. »

Joyeuse commère que cette Mme Poitrine, dont les échos de Montreuil, comme ceux de Versailles, répétèrent le refrain favori :

Quittez vos habits roses
Et vos satins brochés !

En effet, on les quittait, et à Montreuil, comme à Trianon, la percale et la batiste remplaçaient le damas des Indes et le velours de Lyon. Les noms mêmes se simplifiaient, quelques locutions du village se mêlaient au beau langage du dix-huitième siècle. A Montreuil, mille petits noms d'amitié s'échangent. Mme de Bombelles s'appelle Bombe; son fils, ce Henri « toujours pendu à son sein, » se nomme Bonbon; sa petite sœur est Bonbonnette; Mme de Raigecourt n'est que Mme Rage; la comtesse de Travanel, sœur de M. de Bombelles, Mme Travanelle; la vive et spirituelle comtesse des Moustiers s'appelle le Démon; Mme de Clermont-Tonnerre conserve son joli nom : elle reste Delphine. Il est vrai que, moins champêtre que ses compagnes, elle tremble devant « un insecte, » et pâlit au bruit du tonnerre. « Elle a peur d'un petit « orage qui dure depuis un quart d'heure... » écrit Madame Élisabeth, qui, au contraire, aime à regarder « tomber la pluie d'été et à « voir scintiller l'éclair de la fenêtre toute « ouverte. »

Mesdames, tantes du roi, étaient du nombre des visiteuses de Montreuil; mais, à leur arrivée, il y avait lieu de prendre un ton de circonstance, de se rappeler qu'elles tenaient beaucoup à l'étiquette, et surtout qu'elles détestaient les animaux. Or, les animaux à Montreuil étaient les courtisans favoris. Il y avait les poules préférées, les chèvres du Thibet, la génisse Musette qui « donnait de si bon lait, » l'âne Panurge, dont le gardien était grassement rétribué, le gros mâtin même de la basse-cour, qui présentait sans façon « à l'anglaise » sa patte crottée à sa maîtresse. La seule vue du piqueur de Mesdames renvoyait les uns à l'étable, l'autre à la niche. Un jour l'embarras fut grand : M. de

Bombelles avait envoyé de Lisbonne « un singe adorable, » qui croquait des gimbettes à ravir. « Me voilà au désespoir, » écrit Madame Élisabeth à Mme de Bombelles : « ma « tante Victoire a une peur affreuse des « singes. Elle serait fâchée que j'en eusse un. « Malgré toutes ses grâces et la main dont il « me vient, il faut s'en détacher. » M. le prince de Guéménée, qui se trouvait là, sauva la situation en emportant le singe dans son cabriolet.

Ainsi passait cette douce vie, mélange aimable d'occupations sérieuses, de plaisirs d'enfant et de pratiques pieuses et charitables. Trop modeste et trop uniforme pour être racontée plus longuement, trop heureuse dans son innocente puérilité pour appeler davantage l'attention, elle a néanmoins trouvé son écho dans les souvenirs du dernier siècle et sa place dans la mémoire de nos aïeux. Une romance, devenue populaire, s'est attachée au nom de Montreuil, en rappelant un bienfait de Madame Élisabeth.

A la suite d'un cruel hiver et d'un été pluvieux, les habitants de Montreuil étaient tombés dans une profonde détresse. Ces villageois, dont les ressources consistaient dans la culture des légumes et des fraises, recevaient aussi sous leur toit beaucoup d'enfants de la bourgeoisie de Paris, dont la nourriture, assez bien payée, leur assurait une petite aisance. Mais il arriva que les légumes, dévorés par les vers des hannetons, manquèrent totalement; la misère entra dans les chaumières, beaucoup de nourrissons succombèrent; ceux que soutenaient la laiterie de Montreuil résistèrent seuls aux effets de cette cruelle saison. Madame Élisabeth tint conseil avec ses voisins pour aviser aux moyens de remédier au désastre. Elle commença par assurer une récompense aux gens qui s'engageaient à détruire les hannetons, cause première de la perte des récoltes; puis, frappée des services que sa laiterie avait rendus aux familles indigentes, elle se décida à donner à l'exploitation de sa ferme des bases plus étendues. Les exemples ne lui manquaient pas à cette époque, où tant de grands seigneurs se plaisaient à favoriser l'agriculture et à perfectionner l'élevage des bestiaux dans leurs terres. Douée d'un esprit positif, Madame Élisabeth se rendit facilement compte des ressources que lui offraient des laiteries bien dirigées dans le voisinage de Versailles et de Paris. Les pauvres en profiteraient les premiers, et elle trouverait en même temps, dans la surveillance de cette administration, de quoi satisfaire son goût pour des occupations plus actives et plus sérieuses que celles de la vie de la cour.

C'était alors en Suisse que se trouvaient les meilleures vaches. Madame Élisabeth en fit venir un troupeau, et voulut avoir, pour les garder et en prendre soin, un vacher de leur pays, sur la fidélité duquel elle pût se reposer, étant avare d'un lait qui appartenait « aux enfants pauvres du pays². » Mme de Diesbach,

2. Beauchesne.

3. Ferrand. Éloge de Madame Élisabeth, notes communiquées par Mme de Bombelles.

femme d'un officier suisse, indiqua, comme pouvant remplir les vues de la princesse, un paysan des environs de Bulle, près de Fribourg, nommé Jacques Bosson. Madame Élisabeth le fit venir avec ses parents, et, en lui confiant sa laiterie, lui répéta dans quel but elle l'avait appelé à Montreuil. « Vous « vous appellerez, me disait Madame, » racontait Jacques, « que ce lait appartient aux « petits enfants : moi-même, je ne me per- « mettrai d'y goûter que lorsque la distribu- « tion en aura été faite à tous. » Et le bon Suisse ajoutait naïvement : « Oh ! l'excellente « dame, non ! la Suisse ne connaît rien d'aussi « parfait³. »

Cependant le pauvre berger soupirait en recevant ces ordres, et semblait rêveur et triste, en rangeant ses écuelles, en ramenant son troupeau à la fin de la journée, en le sortant au lever du soleil. Sa mélancolie fut remarquée. « Qu'est-ce qui lui prend ? disait « la naïve et bonne princesse à ses voisines : « ses parents sont avec lui, ses vaches sont « superbes, que peut-il donc lui manquer ? » et elle ajoutait, sachant que Mme de Mackau connaissait Mme de Diesbach : « Tâchez, mon « cœur, de savoir ce qu'il regrette; espérons « que ce ne sont pas ses montagnes ! Nous ne « pourrions les lui donner. »

La réponse ne tarda pas longtemps. Arrivant une après-midi chez Mme de Mackau, Madame Élisabeth trouve ses amies autour de la harpe. Mme de Travanel prélude et chante :

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère;
Mais, à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre.

Quand tu venais partager mes travaux,
Je trouvais ma tâche légère;
T'en souvient-il ? Tous les jours étaient beaux !
Qui me rendra ce temps prospère !

Quand le soleil brille sur nos guérets
Je ne puis souffrir la lumière !
Et quand je suis à l'ombre des forêts,
J'accuse la nature entière !

La musicienne se tut. Le secret de Jacques était dévoilé. L'Amour avait pénétré dans Montreuil ! Mais toujours ingénieux dans ses ruses, il avait frappé comme un pauvre à la porte la plus humble, et comme un pauvre aussi il devait être accueilli avec bonté. Émue de la douleur de Jacques, Madame Élisabeth s'écria : « Ainsi, j'ai fait deux malheureux « sans le savoir ! Dites-moi vite le nom de « celle qui pleure là-bas, et qu'elle vienne « bientôt ici : elle sera Madame Jacques et « Montreuil aura une laitière ! »

Les explications abondèrent. La future laitière était la cousine de Jacques, une ronde et jolie paysanne des bords de la Sarine. Bientôt elle arriva à Paris. Conduite immédiatement à Versailles, elle fut présentée à celle qu'elle regardait déjà comme sa protectrice. La noce eut lieu à la ferme. Les fiancés reçurent la bénédiction nuptiale dans l'église Saint-Symphorien de Montreuil, ayant pour témoins deux anciens serviteurs de Madame Élisabeth et le maître d'hôtel de Mme de Raigecourt.

1. Lettre de Mme de Bombelles à M. de Bombelles. (Beauchesne.)



MADAME ÉLISABETH DANS SON JARDIN, A MONTREUIL — *Tableau de RICHARD. (Musée de Versailles.)*

Cliché Neudt in freres.

Installé dans un pavillon attenant à la laiterie, l'heureux couple ne forma plus d'autre rêve que celui de vieillir au service de sa maîtresse.

Tel eût été son sort sans les événements de la Révolution. Le flot qui renversa Louis XVI, renvoya les pauvres bergers à leurs mon-

tagnes, où des voyageurs les rencontrèrent, bien des années après, toujours fidèles au souvenir de leur bienfaitrice.

COMTESSE D'ARMAILLÉ.

Frère de favorite

Madame de Maintenon, dans ce prodige incroyable d'élévation où sa bassesse était si miraculeusement parvenue, ne laissait pas d'avoir ses peines; son frère n'était pas une des moindres par ses incartades continuelles. On le nommait le comte d'Aubigné: il n'avait jamais été que capitaine d'infanterie, et parlait toujours de ses vieilles guerres comme un homme qui méritait tout, et à qui on faisait le plus grand tort du monde de ne l'avoir pas fait maréchal de France il y a longtemps; d'autres fois, il disait assez plaisamment qu'il avait pris son bâton en argent. Il faisait à madame de Maintenon des sorties épouvantables de ce qu'elle ne le faisait pas duc et pair, et sur tout ce qui lui passait par la tête, et ne se trouvait avoir rien que les gouvernements de Belfort, puis d'Aigues-Mortes, après de Cognac qu'il garda avec celui de Berri pour lequel il rendit Aigues-Mortes, et d'être chevalier de l'ordre. Il courait les petites filles aux Tuileries et partout, en entretenait toujours quelques-unes, et vivait le plus ordinairement avec elles et leurs familles et des compagnies de leur portée où il mettait beaucoup d'argent.

C'était un panier percé, fou à enfermer, mais plaisant avec de l'esprit et des saillies et des réparties auxquelles on ne pouvait s'attendre. Avec cela bon homme et honnête homme, poli, et sans rien de ce que la vanité de la situation de sa sœur eût dû mêler d'impertinent; mais d'ailleurs il l'était à merveille, et c'était un plaisir qu'on avait souvent avec lui de l'entendre sur les temps de Scarron et de l'hôtel d'Albret, quelquefois sur des temps antérieurs, et surtout ne se pas contraindre sur les aventures et les galanteries de sa sœur, en faire le parallèle avec sa dévotion et sa situation présentes, et s'émerveiller d'une si prodigieuse fortune. Avec le divertissement, il y avait beaucoup d'embarrassant à écouter tous ces propos qu'on n'arrêtait pas où on

voulait, et qu'il ne faisait pas entre deux ou trois amis, mais à table devant tout le monde, sur un banc des Tuileries, et fort librement encore dans la galerie de Versailles, où il ne se contraignait pas non plus qu'ailleurs de prendre un ton goguenard, et de dire très ordinairement « le beau-frère », lorsqu'il voulait parler du roi. J'ai entendu tout cela plusieurs fois, surtout chez mon père, où il venait plus souvent qu'il ne désirait, et dîner aussi, et je risais souvent sous cape de l'embarras extrême de mon père et de ma mère, qui fort souvent ne savaient où se mettre.

Un homme de cette humeur, si peu capable de se refuser rien, et avec un esprit et une plaisanterie à asséner mieux les choses, qu'il ne craignait pour soi ni le ridicule ni les suites sérieuses, était un grand fardeau pour madame de Maintenon.

Dans un autre genre elle n'était pas mieux en belle-sœur. C'était la fille d'un nommé Picère, petit médecin, qui s'était fait procureur du roi de la ville de Paris, qu'Aubigné avait épousée en 1678, que sa sœur était auprès des enfants de madame de Montespan, qui crut lui faire une fortune par ce mariage. C'était une créature obscure, plus, s'il se pouvait, que sa naissance, modeste, vertueuse, et qui, avec ce mari, avait grand besoin de l'être; sotte à merveille, de mine tout à fait basse, d'aucune sorte de mise, et qui embarrassait également madame de Maintenon à l'avoir avec elle et à ne l'avoir pas. Jamais elle ne put en rien faire, et elle se réduisit à ne la voir qu'en particulier. De gens du monde, cette femme n'en voyait point, et demeurait dans la crasse de quelques commères de son quartier. C'étaient des plaintes trop fondées et fréquentes à madame de Maintenon sur son mari, à qui cette reine, partout ailleurs si absolue, ne pouvait jamais faire entendre raison, et qui la malmenait très souvent elle-même.

Enfin, à bout sur un frère si extravagant, elle fit tant par Saint-Sulpice que, comme c'était un homme tout de sauts et de bonds et qui avait toujours besoin d'argent, on lui persuada de quitter ses débauches, ses indécences et ses démêlés domestiques, de vivre à son aise, sa dépense entière payée tous les mois, et sa poche de plus garnie, et pour cela de se retirer dans une communauté qu'un M. Doyen avait établie sous le clocher de Saint-Sulpice pour des gentilshommes, ou soi-disant, qui vivaient là en commun dans une espèce de retraite et d'exercices de piété, sous la direction de quelques prêtres de Saint-Sulpice. Madame d'Aubigné, pour avoir la paix, et plus encore parce que madame de Maintenon le voulut, se retira dans une communauté, et disait tout bas à ses commères que cela était bien dur, et qu'elle s'en serait fort bien passée. M. d'Aubigné ne laissa ignorer à personne que sa sœur se moquait de lui de lui faire accroire qu'il était dévot, qu'on l'assiégeait de prêtres et qu'on le ferait mourir chez ce M. Doyen. Il n'y tint pas longtemps sans retourner aux filles, aux Tuileries, et partout où il put; mais on le rattrapa, et on lui donna pour gardien un des plus plats prêtres de Saint-Sulpice, qui le suivait partout comme son ombre, et qui le désolait. Quelqu'un de meilleur aloi n'eût pas pris un si sot emploi. Mais ce Madot n'avait rien de meilleur à faire, et n'avait pas l'esprit de s'occuper ni même de s'ennuyer. Il remboursait force sottises, mais il était payé pour cela et gagnait très bien son salaire par une assiduité dont il n'y avait peut-être que lui qui pût être capable.

M. d'Aubigné n'avait qu'une fille unique dont madame de Maintenon avait toujours pris soin, qui ne quittait jamais son appartement partout, et qu'elle élevait sous ses yeux comme sa propre fille.

SAINT-SIMON.



Monsieur de Migurac

ou le Marquis philosophe

IV

Anecdotes relatives à l'enfance de Louis-Lycurgue.

Ainsi que l'a fort sagement observé un auteur, c'est principalement dans la manière dont il se divertit qu'apparaît le caractère original de l'homme. A plus forte raison cela est-il vrai de l'enfant, et nous rendrons grâce à l'abbé Joineau qui a gardé registre des jeux de son pupille et de la façon dont il les entendait.

M. Joineau aurait tenu pour agréable et conforme à la raison que, dépensant l'exubérance de sa force naissante aux exercices où Pierre-Antoine et Gilles étaient ses maîtres. Louis-Lycurgue s'accoutumât par ailleurs à goûter les distractions paisibles qui sont en usage entre gens de bonne compagnie, telles que tric-trac, loto, jeu de dames ou d'échecs, voire tapisserie ou parfilage. Il dut à son regret s'apercevoir que ces innocentes pratiques, fort propres à son agrément personnel, allaient à l'encontre des dispositions évidentes de son élève. Non que le jeune vicomte eût la tête dure; bien loin de là, son esprit était d'une promptitude singulière et il lui fallait peu d'instant pour s'approprier les finesses d'un jeu, fût-il compliqué tel que celui des échecs. Mais c'était la persévérance qui lui faisait défaut : passé l'attrait de la nouveauté, tout ce remuement de dés, de jetons et de cartes lui semblait d'une puérilité fastidieuse, et l'abbé dut renoncer à le retenir pour partenaire, ayant plusieurs fois reçu par la figure les dés, les marques et les cornets. Il se consola en liant partie avec mademoiselle Séraphine, qui aimait le clergé et dont le corsage était plaisant à l'œil; et son contentement s'accrut de considérer qu'au moins son pupille ne donnerait pas dans le travers du jeu : en quoi il fut, hélas ! médiocre prophète.

En somme, aux morceaux de papier, de carton et de bois, l'humeur turbulente de Louis-Lycurgue préférait la compagnie des enfants de son âge. Par malheur, la noblesse se faisait rare dans cette région du Périgord, et le château de Perthuisseau, le plus proche de Migurac, était sis à quatre bonnes lieues. Louis-Lycurgue y eût été plus assidu si la baronne de Perthuisseau l'y avait encouragé. Mais cette dame, craintive et timide, n'était point sans appréhender sa présence, et peut-

être son sentiment se trouvera-t-il justifié par la suite. Ilâtons-nous d'affirmer que cette défiance n'allait point au caractère du jeune gentilhomme : de la pureté de son âme, quelques traits rapportés par l'abbé suffirent pour faire foi.

C'est dans sa dixième année qu'au débarqué de son carrosse il fut averti par dame Gertrude, gouvernante de mademoiselle Aline de Perthuisseau, que celle-ci était gravement atteinte d'une affection de la gorge; malgré ses larmes, le mal étant contagieux, il ne put être admis auprès d'elle. Il s'en retournait donc vers la voiture, l'âme navrée, quand soudain il se représenta sa lâcheté d'abandonner dans la douleur sa compagne de jeu et aussi que, l'ayant incitée à demeurer avec lui, huit jours plus tôt, immobile dans l'eau du fossé pour attraper des grenouilles, il était peut-être la cause de son malheur. De la résolution subite que ces réflexions lui suggérèrent, dame Gertrude fut consternée quand, rentrant dans la chambre d'où elle était sortie peu d'instant auparavant, elle y trouva le petit vicomte, entré on ne savait comment, baignant de ses pleurs la main moite de son amie, et l'adjuvant de lui donner son mal, sinon tout entier,

au moins par moitié, afin qu'elle en fût soulagée d'autant et que lui-même, souffrant de son corps, eût l'âme moins ulcérée.

Il advint vers le même temps qu'au cours d'une promenade dans le parc les enfants furent surpris par une vache échappée qui fonça sur eux cornes basses; déjà ils fuyaient à toutes jambes, en tête Louis-Lycurgue, comme le plus agile, quand, regardant derrière lui, il vit ces cornes pointées sur mademoiselle Aline, que son jeune âge et la terreur paralysaient. Il fit demi-tour, et poussant de grand cris pour arrêter la brute, s'élança à sa rencontre, tandis que les autres cherchaient un abri.

Les gens de l'étable avertis accoururent, le pensant mis en pièces, mais il le trouvèrent assis fort paisiblement sous le ventre de la bête, qu'il traçait dans son chapeau pendant qu'elle lui léchait le visage.

A la suite de l'abbé Joineau nous rappellerons également l'affaire qu'il eut avec un gâte-sauce de Perthuisseau, lequel il avisa les yeux rouges et d'avance se frottant le derrière, pour ce que, ayant été surpris à cracher dans la marmite, il avait, du maître cuisinier, reçu promesse d'une verte correction. Ému



Soudain Louis-Lycurgue fit un bond et s'élança vers le petit Pierrille qui d'un pas traînant cheminait dans le pré voisin. Du plus loin qu'il découvrit son jeune seigneur, le rustre prit la fuite, cependant que, sur ses talons, Louis-Lycurgue l'appelait.... (Page 379.)

de ses lamentations, Louis-Lycurgue lui ordonna de dépouiller ses habits et de s'aller réfugier derrière un fagot. Les ayant revêtus et cachant son visage, il tendit son cul au cuisinier, qui l'arrangea fort mal à coups de pieds et de bâton. Mais le faquin eut la mauvaise pensée d'ajouter un soufflet comme conclusion : sur quoi, le jeune vicomte, qui n'avait fait le sacrifice que de ses fesses et non de ses joues, se retourna comme un furieux et lui sauta à la gorge d'un tel élan que le pauvre hère s'en alla rouler à terre et y resta stupide d'effroi en le reconnaissant. Louis-Lycurgue le releva et lui donna fort noblement sa main à baiser; puis, s'étant mis en quête du marmiton pour lui rendre ses hardes, il le trouva qui avait déniché un nid de mésanges et s'amusait à plumer les oiselets. Cette cruauté révolta le petit vicomte : il tomba sur le manant à coups de poings, de si bon cœur que l'autre ne tira pas grand profit d'avoir été épargné par le cuisinier, lequel d'ailleurs sut le rattraper. Louis-Lycurgue ramassa le nid où les bestioles ensanglantées piaulaient piteusement, et, ayant réfléchi que dans l'état où elles étaient il ne leur restait qu'à mourir de faim ou de leurs blessures, il prit une grosse pierre et, fermant les yeux d'horreur, acheva de les écraser. M. de Perthuisseau, qui survint à cet instant, le tança sévèrement sur sa barbarie dont il garda le renom, parce qu'il ne voulut point se justifier par une dénonciation. — Considérant les résultats de la magnanimité de son élève, l'abbé conclut mélancoliquement que cette aventure peut apparaître comme le symbole de sa vie où fréquemment le désir du mieux engendra le pire.

Quoi qu'il en soit, de telles actions n'eussent légitimé en rien l'inquiétude de madame de Perthuisseau. Aussi devons-nous, pour l'expliquer, faire aveu que l'âme impétueuse de Louis-Lycurgue l'entraînait parfois vers des aventures desquelles il n'était pas seul à pâtir. C'est ainsi que les nobles dames réunies au château, déambulant un après-midi le long de l'allée ombreuse qui descendait à l'étang pour y offrir des biscuits aux cygnes, furent fort étonnées d'entendre derrière les buissons des gémissements lamentables; et voici qu'à travers les feuillages elles découvrirent, l'habit retroussé et le bras nu, Louis-Lycurgue, Charles de Perthuisseau et Xavier de Boisredon qui, chacun pour son compte, s'enfonçaient à l'envi un canif dans les chairs. Mademoiselle Aline, les yeux brillants et une rose à la main, s'appêtait à l'offrir à celui qui avait eu l'idée de la joute et qui allait en être le vainqueur : car tandis qu'à la première égratignure Charles de Perthuisseau hésitait et que les yeux de Xavier s'étaient remplis de larmes, Louis-Lycurgue, les dents serrées, avait déjà enfoncé un bon pouce de lame dans son bras maigre. Sévèrement tancé par l'abbé Joineau, il lui répondit avec simplicité que, lui ayant proposé comme un spectacle admirable l'action d'un jeune Spartiate qui s'était laissé manger le ventre par un renard, il aurait mauvaise grâce à re-

prendre un gentilhomme français pour un misérable égratignure.

Pareillement, la promptitude de Louis-Lycurgue le servit mal le jour où, ayant ouï un fort beau sermon que Monsieur de Périgueux était venu prêcher en l'église du village sur la charité, une illustre compagnie se trouvait réunie pour faire collation sur le perron du château et vit déboucher sous les quinconces une bande de garnements en chemise, bras et jambes nus, en qui fut reconnue avec stupeur la progéniture de la meilleure noblesse de la province. Comme ils pleurnichaient et se taisaient aux clameurs d'indignation qui les accueillaient, Louis-Lycurgue s'avança et, la voix assurée, regardant Monseigneur en face, il déclara qu'ayant rencontré une bande de bohémiens dont les enfants déguenillés grelottaient à la bise, il avait invité ses amis à leur faire abandon de leurs vêtements : ils y gagneraient la sainteté et les joies du paradis, puisqu'en échange d'un demi-manteau le cavalier Martin avait reçu la canonisation. Avec satisfaction, il ajoutait que la pudeur avait été respectée, puisqu'ils avaient gardé leurs chemises. Madame Olympe, qui s'appêtait à foudroyer son fils, lui pardonna sur l'instance de Monsieur de Périgueux, qui dit en souriant que son éloquence était la plus coupable. Mais, au cours de la collation, on remarqua l'absence du jeune Edme de Chastillac; Louis-Lycurgue en révéla le motif sans embarras : parce qu'il avait prétendu conserver sa culotte, il avait été enchaîné en punition de son avarice au tronc d'un marronnier, d'où effectivement on le détacha mimort de froid.

De tels exploits valurent à Louis-Lycurgue la méfiance de plusieurs châtelaines. Elle s'accrut à la suite d'une aventure qui est la dernière que je mentionnerai en cet ordre : je veux dire son duel avec le baron de Mardieu, d'ailleurs plus âgé que lui de trois ans. Celui-ci, ayant voulu par plaisanterie lui ravir une demi-pêche gâtée dont l'avait honoré mademoiselle Aline de Perthuisseau, Louis-Lycurgue le traita d'effronté et de maraud et le défia; tous deux ayant tiré leurs petites épées commençaient à s'en larder fort proprement quand par fortune deux laquais survinrent qui les arrêtrèrent à bras-le-corps et les remirent es mains de leurs précepteurs épouvantés.

De ce jour, Louis-Lycurgue ne fut plus guère prié dans les châteaux du voisinage. Madame Olympe en éprouva quelque rancœur, mais la dissimula : elle estimait au surplus qu'un sang aussi noble que celui de Louis-Lycurgue devait de toute nécessité se porter à des actions capables d'étonner des âmes plus bourgeoises.

M. de Migurac eut un mécontentement plus profond de son tempérament peu équilibré; pourtant, ne pouvant méconnaître l'honorable origine de la plupart de ses fautes, il en chérissait l'enfant davantage et voulait espérer que l'âge en le calmant le formerait à plus de sagesse.

Privé des compagnons de son rang, il fallut

bien que Louis-Lycurgue en trouvât d'autres et qu'il liât partie avec les petits manants du village. Madame Olympe, pour parer à l'inconvénient d'une si piètre société, eût aimé qu'on choisît deux ou trois des plus avenants, qu'on les décrassât, qu'ils revêtissent une livrée et qu'attachés à la personne du jeune maître ils fussent à ses ordres pour s'amuser respectueusement avec lui quand il daignerait y condescendre. Mais M. de Migurac fit à ce projet une opposition irréductible. Il déclara que Louis-Lycurgue s'ennuierait seul ou qu'il se gourmerait avec ses camarades et serait gourmé d'eux sur le pied d'une égalité absolue. Ce qui fut dit fut fait, madame Olympe s'interdisant, quelles que fussent ses propres préférences, d'aller contre les volontés exprimées de son mari. Les petits rustres ne furent pas longs à oublier les recommandations de déférence qu'ils avaient reçues de leurs mères, et aux bourrades du jeune vicomte leurs poings plébéiens répondirent avec un entrain merveilleux, tant et si bien que Louis-Lycurgue rentra plus d'une fois l'œil poché ou la figure en sang. Et d'abord, ayant été rudement secoué par Claude Peyrade, le fils du charron, il eut l'idée de s'en plaindre à son père : sur quoi le marquis lui demanda s'il n'entendait point qu'à l'avenir on liât les mains de ses compagnons, afin qu'il pût les battre à son aise, comme il convient à un homme. A cette ironie, Louis-Lycurgue rougit, se tut et n'insista pas; mais, peu après, ayant rencontré Claude Peyrade, il le provoqua et, d'un maître coup de poing, l'étendit dans la poussière.

Au reste, il appert combien rapidement, quelle que fût la liberté de leurs ébats, Louis-Lycurgue prit sur les enfants de son âge un ascendant incontestable. Peut-être en cela obéissaient-ils à d'anciennes traditions de servilité; peut-être s'inclinaient-ils inconsciemment devant une nature d'élite née pour commander. Toujours est-il qu'à Louis-Lycurgue revenait sans contredit le choix des divertissements et leur direction. Aux heures paisibles, c'était lui qui faisait passer dans leurs jeux les préceptes de son père ou ceux de l'abbé, les conviant à construire des cités de branches mortes dans les bois, à détourner les ruisseaux, à édifier des ponts, et les ahurissant par des discours emphatiques où cliquetaient des mots abstraits et sonores. Il était leur guide dans les grandes battues aux pommes de pins, aux cèpes et aux mûres sauvages. Mais surtout il marchait à leur tête dans les expéditions guerrières qui les mettaient aux prises avec les gars de Saint-Margut, commune voisine, ennemis invétérés des villageois de Migurac. Sous l'influence du péril et de la colère, son âme alors s'exaltait à un point incroyable : il donnait et recevait des coups comme Achille combattant Hector, ou comme Roland à Roncevaux; et c'était avec une espèce de tyrannie qu'il exigeait une soumission aveugle de ses compagnons. Dans ces instants, sa douceur et l'équité naturelle qui étaient en lui semblaient abolies, et à l'étonnement de l'abbé, à la grande inquié-

tude de M. de Migurac, une âme indomptable et furieuse l'agitait.

C'est ainsi qu'un soir le marquis, revenant au château sur son bidet, entendit des cris inhumains; il s'approcha et aperçut Louis-Lycurgue debout et le sourcil froncé : deminu, vautre à ses pieds et léchant la poussière de ses souliers, un petit manant sanglotait; deux autres venaient de le fouetter cruellement; le reste de la bande se tenait en cercle sans mot dire. Interpellé par son père, Louis-Lycurgue leva vers lui un visage où ne se lisait nulle honte, mais un orgueil implacable; et il déclara que, Pierrille lui ayant refusé obéissance devant l'ennemi et s'étant moqué de lui parce qu'il apprenait le latin, il l'avait fait châtier à la fois de son impudence et de sa déloyauté. M. de Migurac ordonna à son fils de le suivre, et, tandis qu'il cheminait à son côté, il lui remontra d'une voix grave comment, outrepassant les bornes du jeu, il avait par l'atrocité de ce châtement porté atteinte à la dignité d'homme qui était en son camarade et aux devoirs évidents de la fraternité. Louis-Lycurgue l'écoutait sans mot dire et le marquis déplorait en lui-même l'âme obstinée de l'enfant.... Soudain celui-ci fit un bond. M. de Migurac leva la tête et le vit s'élancer vers le petit Pierrille qui d'un pas traînant cheminait dans le pré voisin. Du plus loin qu'il découvrit son jeune seigneur, le rustre prit la fuite, cependant que, sur ses talons, Louis-Lycurgue l'appelait d'une voix qui, à son père, sembla grosse de fureur. Craignant que, outré de sa remontrance, il ne s'abandonnât à quelque violence regrettable, le marquis éperonna sa bête, mais elle était malhabile à franchir les haies, et ce ne fut qu'après plusieurs détours qu'il rejoignit les fugitifs. Or, voici que Louis-Lycurgue était agenouillé dans une mare aux pieds de Pierrille et embrassait ses genoux malpropres, tandis que l'enfant, le visage abruti, regardait un bâton que son jeune maître venait de lui placer dans la main. Et Louis-Lycurgue, à la vue de son père, lui cria d'un ton de détresse :

— Monsieur, j'ai cru que je n'arriverais point à joindre ce misérable pour lui demander pardon! Mais veuillez l'engager à en user de moi à son gré pour racheter le tort que je lui ai fait : car, depuis que je l'ai prié de me cracher au visage et de me rouer de coups, il ne fait que pleurer et demander grâce; et ses chausses sentent furieusement mauvais.

Le marquis respira, sourit et invita son fils à se relever. Méditant en son âme sur cet incident après bien d'autres, il craignit que l'enfant n'eût à souffrir lui-même, et autour de lui ne répandît de la souffrance, autant à cause de ce qu'il avait de meilleur que parce qu'il avait de pire. Car rachetant ses erreurs avec la même fougue qu'il les commettait, le bien qu'il se proposait d'accomplir était parfois pire que le mal qu'il souhaitait expier. Ayant raillé au point de la faire pleurer la petite Marichette, fille d'un fermier, qui faisait la grimace à son pain noir, il la rendit malade d'indigestion pendant trois jours pour



Le marquis murmura : « — Voici l'œuvre.... Ma sœur la poussière.... La nature devient la nature.... » Puis il resta immobile et soudain sa main qui reposait sur les cheveux de son fils glissa et s'affaissa pesamment. (Page 381.)

ce que le lendemain, saisi de remords, il la força d'engloutir une pleine bassine de confiture; et lui-même, atterré du mauvais succès de sa bonne volonté, pensa crever, en ayant avalé le double en matière de pénitence. Mais pour réparer sa sottise, il jeûna pendant plusieurs jours; il avait oui, en effet, que malgré leur égalité naturelle tous les hommes ne mangent pas à leur faim, et jugea l'occasion propice de s'infliger en une fois toute la peine qui lui avait été injustement épargnée.

Cependant, quelque peu réglés que fussent trop souvent les actes de l'enfant, le marquis discernait chaque jour plus sûrement la noblesse de son âme, et sa tendresse redoublait de vigilance. Patiemment, dans leurs entretiens quotidiens, sans contredire par des affirmations tranchantes les enseignements qu'il pouvait recevoir d'ailleurs, sans imposer à sa jeune intelligence les opinions que lui-même s'était faites des choses, le marquis s'efforçait, par son exemple, par ses réflexions, par toute la conduite de sa vie, de lui faire découvrir qu'en soi-même il possédait un guide plus sûr que toutes les maximes des hommes quand il saurait le consulter : à savoir, la raison. Éveiller sa raison, la rendre apte à recevoir directement de la nature ses leçons admirables, à en tirer une science moins chimérique que celle des livres : tel était son but. Et quelquefois il se croyait proche de l'atteindre, remarquant qu'à mesure qu'il grandissait, Louis-Lycurgue semblait céder moins aveuglément à sa fougue et devenait capable par instants de modérer ses passions. Il se prenait à réfléchir et parfois à raisonner avec une certaine vigueur. Des paroles qui lui échappaient attestaient le travail de son esprit et bien souvent faisaient tressaillir l'abbé Joineau et madame Olympe. Ses

questions sur les sociétés, les gouvernements et l'ensemble des usages du monde le révélaient avide de la vérité. Les magnificences de la nature l'enivraient. La gloire du soleil levant arrachait des larmes à ses yeux. La majesté des forêts aux cimes séculaires le troublait plus que celle des églises, et aux soirs d'été, son regard enfantin se noyait rêveusement aux infinis du ciel étoilé....

Mais, vers sa douzième année, sa jeune âme et peut-être tout le sens de sa vie furent violemment bouleversés par un événement imprévu : je veux dire la mort du marquis Henri.

V

Du décès du marquis Henri.

M. de Migurac, depuis des années, partageait ses jours entre l'éducation de son fils et le soin de ses propres affaires. Pour ce qui est de l'éducation de son fils, nous avons vu le rôle qu'il y joua. Il n'avait pas été moins soigneux de la gestion de ses biens. À son retour à Migurac, après la mort du marquis Jean-Philippe, il ne trouva guère de la dignité seigneuriale d'autres traces subsistantes que les armoiries, le banc à l'église et la prière nominale du curé. Le château tombait en ruine, les champs restaient stériles, des créanciers avaient obtenu des sentences sur tout le domaine. Non seulement, à force d'application, M. de Migurac parvint à restaurer le château, à remettre les terres en valeur et à désintéresser les usuriers, mais il ne dédaigna point, conformément aux maximes des économistes modernes, de faire valoir le peu d'écus qui lui demeuraient dans diverses entreprises de commerce et de navigation où

il s'intéressa, n'estimant point la gueuserie plus noble qu'un travail fructueux. Au moyen de tels négoce fort habilement conduits, il réussit donc à rétablir ses affaires à la satisfaction de madame Olympe, qui sut fort bien accroître son train de maison, encore qu'elle affectât d'ignorer par quelle voie son mari l'avait tirée de pauvreté.

Mais la récréation du marquis, peu adonné au cheval, à la chasse ou aux plaisirs de la société, était, au terme de ses journées, d'ouvrir les livres qui ne cessaient de lui être envoyés de Hollande ou d'Angleterre; il les lisait, les relisait, les surchargeait de notes, heureux d'y voir développées les idées qui depuis longtemps étaient familières à son esprit et dont peu d'écrivains de l'autre siècle lui eussent offert le modèle. Au sortir de ces passe-temps, avant qu'il fût l'heure du souper, sa coutume était de demander à la nature de lui confirmer les vérités entrevues par les hommes qui l'ont étudiée le plus sagement. Ces promenades, où seul Louis-Lycurgue l'accompagnait dans la paix du soir et où il poursuivait ses méditations, lui donnaient le commentaire solennel de ses lectures. L'indifférence de la nature au bien et au mal lui enseignait la vanité des religions; la libéralité avec laquelle elle offre à tous ses richesses le fortifiait à mépriser les distinctions des hommes; le rythme formidable des astres lui faisait grotesques les compétitions de leur orgueil; la majesté des choses lui rendait plus risible l'impuissance des atomes humains et leur sérénité lui imposait l'indulgence que le sage doit à toutes les formes passagères de l'être : semblable à la nature par la tolérance, il la surpasse par la conscience qu'il a de son destin et sa volonté courageuse de lui être égal.

En un crépuscule d'automne, M. de Migurac, qui, depuis deux ou trois jours, avait l'appétit mauvais et la tête brûlante, prolongea fort tard sa promenade à l'étang de Mardigean. Il rentra, grelottant de fièvre, ayant été saisi d'un brouillard qui dormait sur les eaux et répandait une humidité glaciale.

Après une nuit fort mauvaise, il se trouva, au matin, le corps brisé, la bouche sèche et une mauvaise toux dans la poitrine. Il avait étudié des traités de médecine comme de mainte autre science, et n'eut point de peine à reconnaître que son mal était une affection pulmonaire, capable, vu son état de langueur, de mettre sa vie en danger. Il refusa les remèdes du médecin barbier du bourg, qui remontaient au temps de Molière, prescrivit lui-même sa médication et s'occupa de rédiger, dans son lit, quelques écritures. Cependant, au bout de peu de temps, il fut visible que son état s'aggravait : il maigrissait, ses pommettes se faisaient plus rouges et sa toux plus fréquente. Alors madame Olympe lui représenta avec énergie qu'il n'était point homme d'art et que son devoir l'obligeait à en mander un. Il résista d'abord à son éloquence impérieuse. Mais comme elle revenait à plusieurs reprises à l'assaut, il se sentit à bout de forces, et, fermant les yeux, dit qu'elle suivit son bon plaisir : aussi bien ses af-

fares étaient en ordre et il pouvait mourir.

De fait, le médecin, quand il l'eut visité, imposa quatre purgations et trois saignées à ce corps émacié. Regardant la bassine où



A danser un menuet ou à baiser la main d'une dame, Louis-Lycurgue apportait une aisance juvénile, modeste et sûre d'elle-même. (Page 382.)

tombaient les dernières gouttes roses, M. de Migurac eut une moue et dit :

— Cet homme eût tiré de l'or des pierres, pour avoir trouvé tant de sang dans mes veines ! Mais maintenant qu'il s'est acquitté de son office, il peut passer la main au fabricant de cercueils.

Le médecin reçut ses honoraires, ne dissimula point qu'on l'avait appelé trop tard et s'en retourna chez lui.

Mais M. de Migurac déclinait comme une lampe où l'huile fait défaut. Alors, madame Olympe, contenant sa douleur, se dressa devant lui et dit :

— Monsieur, j'espère qu'après avoir compromis par votre négligence le salut de votre corps, vous ne mettrez point votre âme en péril en différant de recevoir les saints sacrements de la main de M. Joineau.

Très maigre, la tête blême sur les coussins, les paupières baissées, M. de Migurac respirait difficilement et déjà semblait à moitié mort. Pourtant il rouvrit les yeux et, envisageant madame Olympe robuste et pressante avec une expression singulière de détresse, d'ironie et de pitié, il dit :

— Madame, pourquoi cette simagrée, puisque aussi bien je ne crois pas en Dieu ?

Mais madame Olympe répondit par un grand flux de paroles et de sanglots, se jeta à genoux, lui secoua le poignet et le pria de céder pour l'amour d'elle.

M. de Migurac serrait les dents comme pour retenir son âme prête à s'échapper. Enfin, à bout de forces, il murmura :

— Puisque, madame, votre religion ne vous commande pas de m'épargner, qu'il en soit fait à votre volonté. Mais auparavant veuillez m'envoyer mon fils.

Peu de minutes après, Louis-Lycurgue se précipitait bruyamment dans la chambre avec toute la vivacité de son âge. Sans doute, il savait son père malade et ne l'avait point vu d'une semaine; mais l'idée de la mort ne pouvait s'appesantir sur son esprit juvénile; d'ailleurs, puisqu'on le mandait, ce mauvais rhume était fini.... Apercevant la figure exsangue du marquis, il demeura atterré et, tout d'un coup, trembla de tous ses membres.

— Mon fils, lui dit le mourant, asseyez-vous et veuillez ne pas m'interrompre. Je ne vous ai point mandé auprès de moi dans mon état de maladie, moins par crainte de la contagion pour vous, que parce que j'estime admirable l'exemple des bêtes qui se réfugient dans leurs trous pour y souffrir et n'attristent point leurs semblables du spectacle déplaisant de leurs maux. Mais aujourd'hui l'heure de ma mort est proche et mon égoïsme l'emporte et me suggère impérieusement le besoin de vous revoir; n'ayant point eu le temps de vous apprendre à vivre, peut-être vous enseignerai-je au moins à mourir....

Il s'arrêta une seconde pour souffler. La sueur ruisselait sur ses joues maigres. Accroupi au pied du lit, Louis-Lycurgue tâchait en vain à réprimer les sanglots qui l'étouffaient. Le marquis reprit :

— J'ai consenti à recevoir tout à l'heure les sacrements afin de ne point affliger votre mère. Car, lorsque je les aurai reçus, elle aura la joie de se dire que je ne serai point torturé éternellement, au milieu des flammes de soufre, par d'affreux diabolins, mais seulement quelques milliers d'années, ce qui lui sera une appréciable consolation. Je ne veux point toutefois que cette cérémonie vous abuse. A cause de votre âge et de mon dessein de laisser la nature graver elle-même ses sublimes leçons dans votre esprit, je ne vous ai point entretenu encore des hautes matières philosophiques et religieuses. Peut-être cependant avez-vous pu soupçonner que mes croyances ne sont pas les mêmes que celles de votre mère et de M. l'abbé Joineau. Leur foi leur a été d'un secours efficace en mainte occasion, les ayant préservés de l'angoisse du doute. Étant donnée l'incertitude de tout raisonnement humain, je me garderai donc de vous affirmer que nécessairement il n'existe point de Dieu à la fois un et trois, capable de nous damner tous dès notre naissance, de torturer physiquement son fils et moralement la Vierge, mère de celui-ci, pour qu'après nous avoir fait tous souffrir cruellement en ce monde, il puisse épargner quelques élus dans l'autre. Mais ma raison m'a détourné d'accepter cette opinion. Même, pour tout dire, en regardant l'état lamentable de l'humanité et de l'univers en général, il ne m'a point paru qu'une telle ordonnance fût l'œuvre d'une sagesse divine, et j'ai cru plus exact de l'attribuer au jeu invariable de lois nécessaires. Néanmoins j'ajouterai que si, contre mon attente, je me trouvais au terme de cette vie en présence d'un Dieu qui me demandât des comptes, je n'éprouverais pas de peine à les lui rendre,

n'ayant, je l'espère, fait que peu de mal pour un homme; au surplus, comme il m'a créé, autant que vaut notre faculté de raisonner, il ne saurait m'en vouloir de ne pas être autre qu'il ne m'a fait. Si je vous ai tenu ce discours, mon fils, ce n'est point pour influencer sur votre croyance, que vous délibérerez à loisir avec vous-même, mais seulement pour que vous ne vous abusiez point sur la valeur d'une cérémonie qui serait capable d'opprimer gravement votre jeune imagination. Elle ne m'est pas agréable, manquant jusqu'à un certain point de logique et de franchise. Mais il n'y a nulle proportion entre la satisfaction que j'aurais à m'y dérober et le chagrin que je donnerais à votre mère, qui a été une épouse irréprochable et s'impose à tout votre respect. Aussi me prêterai-je à quelques gestes et paroles qui auront pour effet de calmer ses angoisses et me gagneront, je l'espère, le droit de mourir sans bruit.

Ayant ainsi parlé, M. de Migurac eut une pâmoison, et son fils, pensant qu'il allait rendre l'âme, appela au secours à grands cris. Mais il reprit connaissance et, voyant l'émoi peint sur la figure de madame Olympe, il lui témoigna qu'il était prêt à se munir des sacrements selon la promesse qu'il lui avait faite. M. Joineau fut donc admis à se présenter dans son appareil sacerdotal et à remplir son office. Le marquis de Migurac se confessa avec humilité, s'accusa de ses péchés à haute voix, reçut l'absolution et communia fort dévotement. M. Joineau a consigné dans ses mémoires que peu de catholiques eurent une fin aussi chrétienne que cet athée.

Contre toute attente, le marquis Henri survécut encore deux jours, comme si l'âme forte qui était dans cette chair périssable y retenait la vie enchaînée. A cause de sa faiblesse il ne tolérât auprès de lui qu'un visiteur et, entre des silences où l'on se demandait s'il n'était point passé, il s'exprimait avec douceur et clairvoyance. Il convia plusieurs personnes de son domestique, leur distribua de menus présents et leur recommanda de garder leur fidélité à son fils; à l'abbé il offrit une belle tabatière ornée de petits diamants en le priant d'user de persévérance et de patience avec son élève. Il remercia madame Olympe de la vaillance avec laquelle elle avait accepté une existence provinciale et lui donna de nombreux détails relatifs à la gestion de ses biens. Mais ce fut surtout avec son fils que ses entretiens se prolongèrent et eurent un caractère plus intime. Il l'adjura de se défier de la violence de ses passions. Qu'envers les autres il ne cédât jamais à forfait à l'humanité, ni à l'honneur avec lui-même. Qu'il écoutât avec respect les préceptes des hommes sages; mais qu'il se fiât surtout à la voix intérieure de la raison. Que plus tard, si son âme était inquiète, il complétât son éducation par les volumes que son père avait annotés de sa main. Qu'il fût tolérant et plein de mansuétude. Qu'il domptât sa fierté. Qu'il tint son prochain pour son égal. Qu'il eût le culte du bien. M. de Migurac ajouta encore un grand nombre de conseils trop longs pour

être rapportés ici. Si son fils les eût suivis, il eût été plus vertueux qu'un saint. A quelque degré qu'il ait pu s'en écarter, ils ne furent point perdus, mais demeurèrent gravés dans son âme; et, semblables à des graines modestement enfouies sous la terre, ils s'épanouirent à certaines saisons en floraisons surprenantes. Sans doute, à ces dernières heures de son père, Louis-Lycurgue dut le meilleur de lui-même.

La fin de M. de Migurac fut aisée et paisible. A son fils, demeuré seul auprès de lui, il louait entre toutes autres les joies saines et simples de la nature qui ne déçoivent pas, n'exaltent pas les esprits vers des ambitions démesurées, mais au contraire adoucissent l'ardeur du tempérament. Le soleil couchant dardait dans la chambre un dernier rayon dont s'illuminait la courtine du lit. Et les yeux du mourant s'emplissaient de lumière avec volupté. Par la fenêtre entr'ouverte, un air adouci pénétrait, chargé du suave parfum automnal. Les paroles du marquis s'envolaient ténues et légères comme les feuilles des arbres défeuillés. L'enfant tenait les yeux fixés sur son père. Tout à coup il vit son visage changer. Une expression indicible y passa.

— Mon père, qu'avez-vous?

Le marquis sourit :

— Appelez votre mère.

La marquise et l'abbé Joineau entrèrent. Le marquis leur sourit de nouveau et eligna des cils en signe d'adieu. Tous deux s'agenouillèrent au bord du lit, la tête inclinée, en oraisons. Louis-Lycurgue ne cessait pas de concentrer en son père toute l'énergie de son âme et de son regard. Le marquis caressa de la main ses cheveux bruns. Ses yeux contemplaient le rais de soleil avec un air étrange de souffrance, de paix pourtant.... Puis ses



Il n'était aucune femme, vachère, soubrette ou fermière, qui, à son premier sourire, ne fût à sa dévotion et pendue à ses lèvres. (Page 383.)

lèvres s'agitèrent faiblement et il murmura, si bas que seul Louis-Lycurgue l'entendit :

— Voici l'œuvre.... Ma sœur la poussière.... La nature devient la nature....

Puis il resta immobile et soudain sa main qui reposait sur les cheveux de son fils glissa et s'affaissa pesamment.

Quand madame Olympe ferma les paupières du mort, elle fit remarquer à l'abbé la sérénité qui était empreinte sur ses traits, et l'abbé exprima la conviction que le marquis était passé dans la paix du Seigneur. Mais Louis-Lycurgue se rappela qu'il pensait s'engloutir au néant, et une détresse affreuse emplît son jeune cœur.

Les obsèques de M. de Migurac furent célébrées en grande pompe. Toute la noblesse de la région s'y pressa. On loua le courage avec lequel madame Olympe se comporta dans cette triste circonstance. Tout le monde fut touché de la bonne grâce de Louis-Lycurgue qui, très mince dans ses vêtements noirs, menait le deuil et ne pleurait point. Les prières achevées, le cercueil fut déposé dans le caveau de famille et d'une voix respectueuse le maître des cérémonies lui dit :

— Veuillez vous relever, monsieur le marquis de Migurac.

Alors il éclata en sanglots désespérés, et on fut obligé de l'arracher de force du lieu funèbre où il se cramponnait.

Après que, derrière les carrosses, les grilles eurent gémi pour se refermer. Il fallut bien que la vie reprît au château. Madame Olympe en robe de veuve assumait sans mollesse l'autorité souveraine; et M. Joineau se consacra derechef avec un zèle nouveau à l'éducation de son élève.

VI

Des années qui suivirent la mort du marquis Henri.

La mort de monsieur son père n'eut point sur Louis-Lycurgue l'effet qu'appréhendaient la marquise et l'abbé Joineau. Connaissant l'attachement exclusif qu'il nourrissait pour le marquis, ils craignaient qu'une telle secousse ne fût nuisible à l'âme et à la santé de l'enfant et redoutaient en particulier que sa piété filiale ne le poussât à puiser de funestes doctrines dans les livres qu'affectionnait le défunt. Aussi le premier soin de la marquise fut de les cacher dans un vieux coffre après avoir balancé si elle ne les brûlerait point.

Mais, après quelques jours d'abattement, la jeunesse robuste et valeureuse de Louis-Lycurgue triompha; même il recouvra son entrain avec une rapidité qui ne fut pas sans scandaliser la marquise. Car elle professait que si le chrétien doit s'appliquer à dominer sa douleur et se soumettre sans révolte aux volontés de la Providence, il est séant, en revanche, par un maintien austère, un visage pâle et la noirceur de l'habit, de rendre au mort sans marchander tout l'honneur qui lui est dû : aussi de deux ans ne la vit-on mettre du rouge ou un ruban de couleur, ou rire aux éclats. Et parce que Louis-Lycurgue ne modérât pas les explosions de sa gaieté, elle ne fut pas loin de le tenir pour dénaturé. En quoi elle se trompait, car le souvenir de son

père était pour lui ineffaçable : mais sa jeunesse ardente s'effrayait de la souffrance, comme l'enfant de la nuit. Et le soin jaloux avec lequel il évitait de toucher la plaie toujours saignante, la fougue même avec laquelle il semblait rechercher le plaisir, eussent été, à qui eût discerné le ressort de son âme, le critère assuré de sa piété filiale.

La marquise et l'abbé s'appliquèrent donc de leur mieux à remplacer auprès de Louis-Lycurgue l'éducateur qu'il venait de perdre. Au fond d'elle-même, madame Olympe ne faisait pas de doute qu'ils n'y parvinssent. Elle avait toujours auguré plus de mal que de bien de l'influence du père sur son fils, appréhendant qu'il ne le détournât de la foi et des sentiments qui conviennent à un gentilhomme. Il ne lui fallut guère de mois toutefois pour mesurer son erreur et s'apercevoir que, le secours du feu marquis leur faisant défaut, ni elle, ni M. Joineau ne suffisaient à refréner l'adolescent et à le faire plier sous leur autorité.

Il est visible, en effet, que de bonne heure, Louis-Lycurgue, encore qu'il fût trop bien né pour manquer à sa mère, commença de tolérer malaisément les conseils qu'elle voulut continuer de lui prodiguer. Son intelligence éveillée les dédaignait et l'orgueil du mâle se rebellait à toute contrainte venant d'une femme ; rebutée par ses froideurs ou ses emportements, madame Olympe de mois en mois dut relâcher davantage son empire. Le déplaisir qu'elle en conçut ne fut pas exempt d'une joie secrète : car la hâte même du jeune homme à s'émanciper lui témoignait qu'il avait su tirer fruit de ses leçons.

Le lecteur ne s'étonnera point que la tâche de M. Joineau se fût particulièrement allégée.

Au lendemain de la mort du marquis, c'était Louis-Lycurgue lui-même qui était revenu le joindre dans la salle d'étude et pendant plusieurs semaines il s'y était rendu avec un zèle inaccoutumé. Il n'avait, hélas ! point tardé à s'en départir. Bientôt les résolutions prises dans une heure de détresse étaient évanouies et l'humeur folâtre du jeune homme l'entraînait vers des passe-temps moins sédentaires. En vain, timidement, l'abbé l'exhortait à plus d'assiduité. Peu à peu les matinées se firent rares où Louis-Lycurgue consentait pendant quelques minutes à prêter une oreille distraite à la biographie des pères de l'Eglise ou aux combinaisons du mètre anapeste. Ennemi de la contrainte et de la lutte, l'abbé ne s'obstina point et adopta une règle de conduite prudente et sage, conforme à la fois aux devoirs de sa charge et aux volontés manifestes de son jeune maître et élève. Sitôt sa messe dite, afin de satisfaire sa conscience, il venait s'asseoir dans le parloir et, pendant un bout de temps, s'adonnait à la lecture de quelques pages substantielles. Ensuite, constatant que son pupille ne se présentait point, mais réparait dans un sommeil prolongé les fatigues de la veille, ou au contraire était parti dès l'aube pour chasser la palombe, il prenait son chapeau et gagnait le parc. Là, il écoulait agréa-

blement sa matinée à fumer plusieurs pipes sur les bancs rustiques, à échanger des propos amènes avec les filles de la maison ou quelque jardinier, à faire un tour de promenade vers la basse-cour ou le potager, contemplant d'un œil bienveillant les manèges des volailles qui bientôt paraîtraient sur la table et la croissance des fruits et des légumes qui délecteraient son palais. Parfois, saisi de scrupule au dîner, il s'appliquait à donner un tour d'érudition à ses propos et rafraichissait la mémoire de son élève par une citation des *Géorgiques* ou de Sénèque. Puis, satisfait de lui-même, il retournait à son oisiveté, dont sa santé s'accommodait à tel point qu'il était obligé de prier mademoiselle Séraphine de faire élargir toutes ses soutanes. Et son plaisir était, mollement effondré dans quelque fauteuil moelleux, de faire de sa main potelée un signe d'adieu indulgent à son élève emporté au galop d'un bon poney tarbais, entouré de la meute hurlante de ses chiens, et de suivre, d'un œil attendri, sa course gracieuse et rapide.

En somme, Louis-Lycurgue, à peine hors de l'enfance, faisait honneur aux leçons de plusieurs de ses maîtres. A dompter un coursier rétif, ou forcer un cerf, comme à danser un menuet ou à baiser la main d'une dame, il apportait une aisance juvénile, modeste et sûre d'elle-même ; et madame Olympe, se rappelant une certaine gaucherie dont n'avait pu se dépouiller le marquis Henri, se sentait gonflée d'orgueil à voir ce qu'elle avait fait de son fils.

Elle n'était pas seule d'ailleurs à reconnaître sa bonne mine. A mesure que Louis-Lycurgue approchait de l'âge d'homme, il devenait moins avide de fréquentations rustiques ; mais attiré davantage vers le beau monde, il ne se fit pas prier pour accompagner sa mère dans plusieurs visites qu'elle rendit aux châteaux du voisinage. Du premier coup, il effaça les souvenirs fâcheux qu'avait laissés sa turbulence d'enfant. Ayant soif de plaire, il n'épargna rien pour y parvenir et, à dix lieues à la ronde, demoiselles et douairières ne tardèrent pas à raffoler de lui : non seulement parce qu'il apparaissait gracieux, gentil et d'aimable entretien, mais à cause d'un je ne sais quel charme personnel qui donnait à sa prime jeunesse un ragoût plus piquant de hardiesse, de vice et d'imprévu. A chaque fois qu'à travers le carreau de son lognon elle avisait le petit marquis, la vieille duchesse de Brantillet, qui avait connu le régent de fort près, souriait d'un air attendri et connaisseur et passait sa langue sur ses lèvres en chevrotant qu'à coup sûr cet enfant avait quelque chose de Philippe d'Orléans.

Ainsi choyé de tous côtés, il ne se passa guère de temps que Louis ne devint un des cavaliers les plus réputés de la province. Il n'avait pas quinze ans qu'il était prié à toutes les fêtes, chasses, cadeaux et autres parties du voisinage. Tout cela n'allait pas sans un certain luxe d'habit et d'écurie ; il y eut plus d'un cheval crevé et les notes du tailleur

s'enflèrent. Mais madame Olympe ne protesta point. De telles dépenses étaient conformes au rang du jeune homme et propres à rehausser le nom de Migurac. Il n'était pas mauvais que les rustres avec qui naguère il échangeait des coups de poing apprissent que le vicomte d'Aubetorte était devenu le marquis de Migurac et que le bruit se répandit dans les châteaux de sa bonne mine et de son équipage. Et si parfois elle avait été tentée de resserrer les cordons de sa bourse, comment aurait-elle pu résister à la grâce souveraine du gentil marquis, frisé au petit fer, adonisé et parfumé, assis tout seul, dans son justaucorps de velours prune brodé d'or, au fond du large carrosse de famille, et qui, avant de franchir la grille d'honneur, ne manquait point de se retourner et de lui sourire en soulevant son petit chapeau à trois cornes et lui envoyant un baiser du bout de ses doigts fins où retombaient les dentelles.

VII

Qui traite des amours juvéniles de M. de Migurac.

C'est ici qu'il nous faut traiter d'une matière à laquelle ne saurait se dérober le biographe du marquis de Migurac, quelque scrupule qu'il puisse en éprouver. Doué d'une âme sensible, d'une imagination chaleureuse et d'un tempérament plein de feu, Louis-Lycurgue ne put se borner indéfiniment aux plaisirs innocents de l'enfance et de la première jeunesse, et il nous faut avouer qu'il manifesta avec une précocité singulière qu'il avait un cœur et des sens. Mais nous serons bref sur ce chapitre, et pour deux raisons.

En premier lieu, il nous répugnerait de rechercher par des voies douteuses le succès de cet ouvrage. Il nous a toujours paru que les auteurs qui sollicitaient le public au moyen de peintures libidineuses ne différaient qu'à leur détriment des exploiters de maisons deshonnêtes : car, si ces derniers constituent pour en tirer profit des filles légères qui généralement ont à la débauche une propension naturelle, ces écrivains prostituent leur pensée elle-même, qui sans doute était prédestinée à une fonction plus morale ; ainsi sont-ils plus coupables, d'autant que le génie humain est plus estimable que le corps d'une gourgandine.

Ce motif suffirait à rendre légitime notre scrupule. Mais il nous est également recommandé par l'exemple de M. l'abbé Joineau. A l'encontre de la plupart de ses contemporains et en particulier, hélas ! d'un grand nombre d'ecclésiastiques qui dérogeaient gravement aux bienséances de leur habit, M. l'abbé Joineau se montre fort discret sur le chapitre des amours de son pupille. Il nous plairait de croire qu'un haut souci de moralité lui imposa cette réserve. D'autres motifs cependant semblent avoir été plus efficaces à le déterminer. Le premier est que, considérant que M. de Migurac en se divertissant de son corps ne faisait que faire œuvre de gentilhomme,

il se fût trouvé mal venu à l'en blâmer ; son ministère lui interdisant par ailleurs de l'approuver, il préféra se taire : en quoi il fut moins louable que s'il l'avait tancé, mais davantage que s'il avait prêté à ses débordements une complicité autorisée par le relâchement des mœurs.

En second lieu, il faut reconnaître que M. l'abbé Joincau paraît n'avoir accordé qu'une curiosité médiocre aux relations des sexes, qui sont le fond commun de tant de mémoires et de romans. Épris, selon son propre avou, de la table et du dormir, il a fait profession, à plusieurs reprises, d'un désintéressement remarquable en matière amoureuse. Son génie calme, confortable et doux, que l'on a comparé à celui du chapon qui fut son mets préféré, le rendait étranger aux choses de la passion, et il dédaigna dans la peinture d'autrui ce qui ne le préoccupait point en lui-même.

Sans approfondir davantage le chapitre de l'abbé, nous nous bornerons à dire que, malgré sa discrétion, il appert que Louis-Lycurgue, dès sa quinzième année, fut plutôt au delà qu'en deçà de l'inconduite qui sied à un homme de qualité : je n'en veux pour preuve que le mécontentement de madame sa mère qui, encore qu'elle eût été satisfaite de le voir suivre une voie différente de celle de son père, ne tarda pas à trouver qu'il s'y hâtait d'une allure trop précipitée, ayant été obligée de congédier l'une après l'autre toutes celles de ses chambrières qui étaient d'un visage passable, pour les remplacer par des duègnes barbues à faire peur à un reître et de la laideur desquelles l'abbé lui-même déclare avoir été offusqué. C'est un fait notable que le nom de mademoiselle Séraphine disparaît en ce temps des mémoires de M. Joincau, et il n'est pas inconcevable que, n'ayant jamais rien refusé à Louis-Lycurgue depuis sa naissance, elle eût vers cette époque offensé madame Olympe en lui accordant trop.

Quoi qu'il en soit, dans le village, les rustres qui avaient femme ou fille s'accoutumèrent bientôt de pousser le verrou au passage du petit marquis. Non qu'il fût capable de contraindre une femme, fût-elle de la plus basse extraction ; mais il n'en était aucune, vachère, soubrette ou fermière, qui, à son premier sourire, ne fût à sa dévotion et pendue à ses lèvres ; ce que je ne dis pas seulement en matière de métaphore. En ses galanteries, il eût maille à partir plus d'une fois avec quelques vilains qui ignoraient ce que la jalousie d'un mari a de mesquin et de grossier. Un soir, Louis-Lycurgue fut rapporté au château, le crâne fendu d'un tabouret en bois que lui avait brisé sur la tête un bûcheron qui l'avait surpris fort échauffé auprès de son épouse. Il s'en remit, contre l'attente de deux médecins. Ce fut d'ailleurs fort heureux pour le salut du manant, qu'on allait pendre, quand Louis-Lycurgue, l'ayant appris, sauta de son lit, la tête encore bandée, et courut à cheval d'une traite jusqu'à Périgueux, pour corrompre le juge, ce qui fut aisé.



Pas plus que les fermières, les duchesses n'échappaient à la rouerie de Louis-Lycurgue, et la fougue éclatante de sa jeunesse enlevait les dernières résistances. Ses premiers triomphes amoureux furent presque aussitôt suivis de ses premiers duels. (Page 383.)

Mais le lecteur se tromperait s'il croyait que Louis-Lycurgue ne trouvait chaussure à son pied que dans la roture. Tout au contraire demeure-t-on ébaubi, vu son jeune âge, combien d'intrigues il sut nouer et avec quelle gaillardise il les mena à bien dans les maisons les plus considérables. Pas plus que les fermières, les duchesses n'échappaient à sa rouerie, et avant qu'il eût confié son menton au barbier, il aurait pu tenir registre de ses victoires. La naïveté de son regard et son aspect enfantin charmaient au premier abord et prévenaient la défiance. La joliesse de ses façons et ce quelque chose d'empresé qu'avait

sa galanterie amollissait les cœurs. Et la fougue éclatante de sa jeunesse enlevait les dernières résistances.

En conséquence, celui que l'on nommait d'abord « le petit marquis » avec une nuance de moquerie ne tarda guère d'être appelé avec quelque respect « le galant marquis ». Tandis que son nom et son visage provoquaient parmi les femmes un murmure de curiosité bienveillante, non seulement quelques maris brutaux, mais la foule des jeunes seigneurs sentaient leurs mines s'allonger à son apparition. Ses premiers triomphes amoureux furent presque aussitôt suivis de ses premiers duels,

si nous négligeons celui qu'il eut avec M. de Mardieu à l'âge de onze ans ; et certes il allait aux rendez-vous de l'épée avec la même ardeur qu'à ceux de la volupté. Lorsque ses idées, plus tard, furent fort changées sur ces matières et qu'il affectait de blâmer ses folies d'autrefois, il ne fallait pas néanmoins le presser bien fort pour qu'il reconnût avec un soupir que, parmi les souvenirs précieux qui ne cessaient pas de lui faire battre le cœur, était celui de ces jeunes combats où, homme contre homme, face à face, il s'agissait de jouer et de défendre sa vie. Ajoutons que son humanité n'était pas moins prise que son courage. Lorsqu'il eut le malheur de blesser grièvement M. de Nérac, dont il avait fort entrepris la femme, il s'abstint de poursuivre ses avantages tant que le mari fut au lit, n'exauça les vœux de la dame que quand celui-ci fut rétabli et lui fit dire que, s'il était mort, il eût épargné l'honneur de ses mânes.

Arrêtant ici cette brève esquisse des exploits amoureux de Louis-Lyeurgue, nous nous bornerons à reproduire la réflexion édifiante par laquelle M. Joincau a cru devoir clore ce chapitre. Ayant brièvement narré quelques-unes de ses fredaines, il conclut ainsi : « Malgré ce que de telles pratiques ont de contraire à la chasteté chrétienne, peut-être faut-il voir dans cette propension du jeune marquis vers

les blandies de la chair un de ces desseins mystérieux par lesquels la Providence se plaît à déjouer les vues humaines. Je serais enclin à croire qu'ayant décrété que ses deux mariages légitimes demeureraient stériles, elle ne voulut pas néanmoins qu'un sang si généreux fût tari dans le royaume. Ainsi permit-elle qu'il se propageât par des voies illicites avec une fécondité admirable. Au moment que je quittai Migurac, vers l'an 1780, pour aller joindre mon maître à Paris, il m'arrivait chaque jour de m'arrêter avec attendrissement devant quelque jeune rustre ou quelque fermière avenante, où je retrouvais, trait pour trait, l'image de M. de Migurac tel qu'il était à son départ du pays, et de ce spectacle j'éprouvais un émoi où la douceur et l'affliction se mêlaient étrangement. »

Il est permis de se demander, au spectacle de cette vie dont l'abbé lui-même n'a pu nous dissimuler le désordre, si Louis-Lyeurgue n'avait pas entièrement oublié les préceptes que lui avait légués monsieur son père. Nous n'hésitons pas à dire, en dépit des vraisemblances, qu'il n'en perdit jamais le souvenir, même au plus fort de ses juvéniles débordements. M. Joincau a noté lui-même que madame Olympe, en deux ou trois circonstances où elle tenait particulièrement à ramener son fils à sa volonté, invoqua le nom du

marquis : alors une pâleur soudaine décolorait les joues du jeune homme, qui s'inclinait docilement. Mais un obscur sentiment de malaise ou de jalousie retenaient madame Olympe d'évoquer volontiers la mémoire de son époux, et le regard perçant que lui jetait son fils, quand par hasard elle le faisait, n'était point pour l'y enoourager.

Quelque peu conforme aux doctrines de son père que fût donc la carrière de Louis-Lyeurgue, il est hors de doute qu'elles ne furent jamais entièrement abolies en son âme, et c'est à des retours de pensée vers elles que se doivent attribuer nombre de bizarreries qui déconcertèrent ses proches. Je veux dire en particulier certaines crises d'humeur ou de larmes où il s'abîmait parfois à la suite de plusieurs semaines accordées au plaisir et où on l'entendait se rouler à terre en gémissant. Après de telles secousses, il restait quelques jours abattu et comme désespéré, et son valet remarquait que sa seule distraction était d'ouvrir les livres favoris du feu marquis et de s'y plonger avidement. Mais la réclusion répugnait trop violemment à l'exubérance de son tempérament : au bout de quatre jours ou d'une semaine, il retournait à ses plaisirs avec un redoublement de folie, jusqu'à ce que quelque lubie nouvelle vint attester les combats qui se livraient dans son âme.

(Illustrations de CONRAD.)

(A suivre.)

ANDRÉ LICHTENBERGER.



TABLE DES MATIÈRES

Fascicules I à 8 (du 5 décembre 1909 au 20 mars 1910)

Marquis d'ARGENSON. <i>Deux douairières</i>	310	Victor HUGO	<i>Talleyrand</i>	136
Comtesse d'ARMAILLÉ. <i>Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI</i>	372	—	<i>L'exécution de Louis XVI</i>	150
ARVÈDE BARINE	25	IMBERT DE ST-AMAND. <i>La mort du duc de Berry</i>		275
—	165	Ernest LAVISSE	<i>Louis XIV : La personne du roi</i>	33
—	359	de l'Académie française.	<i>Louis XIV : L'éducation du roi</i>	72
J.-H. AUBRY	289	—	<i>Louis XIV : Le « moi » du roi</i>	128
Henry BORDEAUX.	112	G. LENOTRE	<i>Savalette de Langes</i>	29, 74
—	205	—	<i>Le mariage de Joséphine</i>	97
—	352	A. LICHTENBERGER	<i>M. de Migurac ou le marquis philosophe</i>	329, 377
Dr CABANÈS	24	Frédéric LOLIÉE	<i>Les Femmes du Second Empire : Autour de l'Impératrice</i>	49, 115
—	264	—	<i>Les Femmes du Second Empire : Une Pompadour impériale</i>	207, 255, 321, 367
Mme CAMPAN	148	Général DE MARBOT.	<i>Mémoires</i> , 15, 63, 119, 157, 213, 247, 315,	343
Mme DE CAYLUS	118	Frédéric MASSON.	<i>Napoléon et les femmes : La jeunesse ; projets de mariage</i>	35
CHAMFORT	184	de l'Académie française.	—	
—	358	—	<i>Napoléon et les femmes : Madame Walcwska</i>	169 223
CHATEAUBRIAND	87	—	<i>Fils du duc de Reichstadt</i>	302
Jules CLARETIE	62	MERCIER.	<i>Le Pont Neuf au XVIII^e siècle</i>	363
de l'Académie française.	227	Alfred MÉZIÈRES	<i>Le général Hardy</i>	182
—	100	de l'Académie française.	MICHELET	
Paul DESCHANEL.	371	—	<i>Marie-Antoinette : La dauphine ; la reine</i>	145
DUCLOS	56	—	<i>Les Femmes de la Révolution : Charlotte Corday</i>	337
Edouard FOURNIER.	206	Mme DE MOTTEVILLE.	<i>Les nièces du Cardinal</i>	196
—	364	Pierre DE NOLHAC.	<i>Louis XV et Mme de Pompadour</i>	1, 77, 103, 173, 197, 267, 293
Anatole FRANCE	254	Duchesse d'ORLÉANS	<i>La duchesse du Maine</i>	258
de l'Académie française.	39	Princesse Palatine.	Chevalier DE QUINCY	
Mme DE GENLIS.	57	—	<i>L'abbaye de la Joye</i>	335
E. et J. DE GONCOURT.	131	Vicomte DE REISET.	<i>Belles du vieux temps : Mlle George</i>	193
—	228	—	<i>Belles du vieux temps : Les diamants de Mlle Mars</i>	311
Ludovic HALÉVY.	239	Jean RICHEPIN	<i>Grandes amoureuses : Sophie Monnier</i>	259
		de l'Académie française.	Henry ROUJON.	
			<i>En marge</i>	27

SAINT-SIMON	<i>Une énigme historique</i>	88	TALLEMANT DES RÉAUX	<i>Marion de Lorme</i>	230
—	<i>Egoïsme royal</i>	156	—	<i>Brizardière</i>	366
—	<i>Frère de favorite</i>	376	Comte DE TILLY	<i>Champcenetz</i>	246
PAUL de SAINT-VICTOR	<i>César Borgia</i>	10	Marcelle TINAYRE	<i>La vie amoureuse de François Bar-</i> <i>bazanges, 41, 89, 137, 185, 231,</i>	279
—	<i>Henri III</i>	325	Teodor de WYZEWA	<i>Quelques figures de femmes aimantes</i> <i>ou malheureuses : Les six femmes</i> <i>d'Henri VIII</i>	153
T. G.	<i>La Marseillaise</i>	54	***	<i>Sophie Monnier et Mirabeau (auto-</i> <i>graphe de Mirabeau)</i>	324
—	<i>Madame</i>	151			
—	<i>L'hygiène de Vottaire</i>	221			
—	<i>Mme Bayart</i>	286			
TALLEMANT DES RÉAUX	<i>La reine Margot</i>	143			

TABLEAUX reproduits dans les planches hors texte

Paul BAUDRY	<i>Charlotte Corday</i> (Musée de Nantes)	Fasc. 8	PRUD'HON	<i>L'Impératrice Joséphine</i> (Musée	Fasc. 3
Baron GÉRARD	<i>Mlle George</i>	Fasc. 5		du Louvre)	
LA TOUR	<i>La marquise de Pompadour</i> (Mu-	Fasc. 1	E. VIGÉE-LE BRUN	<i>La reine Marie-Antoinette</i> (Musée	Fasc. 4
	sée du Louvre)			de Versailles)	
NATTIER	<i>Madame Louise de France, fille de</i>	Fasc. 6	M ^{se} C. de WENTWORTH	<i>La reine Alexandra</i>	Fasc. 7
	<i>Louis XV</i> (Musée de Versailles)		WINTERHALTER	<i>L'impératrice Eugénie</i> (Musée de	Fasc. 2
				Versailles)	

TABLEAUX, DESSINS ET ESTAMPES reproduits dans le texte

Henri BARON	<i>Une fête aux Tuileries</i>	257	BOUCHOT	<i>Joubert</i>	18
—	<i>Mlle Mars, Firmin et Joanny dans</i> <i>la dernière scène d'Hernani</i>	313	—	<i>Bataille de Zurich</i>	21
BAUDOUIN	<i>Le coucher de la mariée</i> (gravure de	135	Emile BOUTIGNY	<i>La mort de Marceau</i>	183
	MOREAU LE JEUNE)		Philippe CANOT	<i>Le maître de danse</i> (gravure de LE	58
—	<i>L'enlèvement nocturne</i> (gravure de	144		Bas)	
—	NICOLAS PONCE)		Eugène CHAPERON	<i>Le général Macard</i>	123
—	<i>La toilette</i> (gravure de NICOLAS	288	CHASSELAT	<i>Mlle Mars</i>	311
	PONCE)		J.-F.-C. CLÈRE	<i>Charlotte Corday</i>	341
BEAUME	<i>Napoléon quitte l'île d'Elbe pour re-</i>	225	COCHIN	<i>La mascarade des ifs</i>	4
	<i>venir en France</i>		—	<i>Billet pour les spectacles de Mme de</i> <i>Pompadour</i>	199
BOREL	<i>Marie-Thérèse Richard de Ruffey,</i> <i>marquise de Monnier</i> (gravure de	259	—	<i>Armoiries d'Abel Poisson, marquis</i> <i>de Marigny</i>	204
	DELIGNON)		—	<i>Ex-libris aux armes de la marquise</i> <i>de Pompadour</i>	274
Abraham BOSSE	<i>La vie de Paris au XVIII^e siècle : Un</i> <i>mariage bourgeois : le contrat</i>	166	Charles COMTE	<i>Henri III et le duc de Guise</i>	327
—	<i>La vie de Paris au XVIII^e siècle : Un</i> <i>mariage bourgeois : le soir des</i> <i>noces</i>	167	Georges CONRAD	<i>La vie amoureuse de François Bar-</i> <i>bazanges, 41 à 48, 89 à 96, 137 à</i> <i>143, 185 à 192, 231 à 239, 279 à</i>	286
—	<i>La vie et les mœurs au XVIII^e siècle :</i> <i>La saignée</i>	240	—	<i>M. de Migurac ou le marquis phi-</i> <i>losophe</i>	329 à 335, 377 à 384
—	<i>La vie de Paris au XVIII^e siècle : La</i> <i>galerie du Palais</i>	384	COUDER	<i>Bataille de Laufeld</i>	179
BOUCHER	<i>La marquise de Pompadour</i>	1	DAVID	<i>Le premier Consul franchissant le</i> <i>mont Saint-Bernard</i>	126
—	<i>Le lever du soleil</i>	14	DEBUCOURT	<i>Promenade du jardin du Palais-</i> <i>Royal, 1787</i>	35
—	<i>Le coucher du soleil</i>	83			
—	<i>La toilette de Vénus</i>	293			

DESROCHERS	<i>Cyrano de Bergerac</i>	265	MIGNARD	<i>Marie Mancini</i>	241
EISEN	<i>L'accord du mariage</i> (gravure de ROBERT GAILLARD)	132	MONSIAU	<i>La Consulta de la République cisal-</i> <i>pine décerne la présidence au pre-</i> <i>mier Consul Bonaparte</i>	219
Ch ^{er} DE L'ESPINASSE	<i>Trianon : le Temple de l'Amour</i> (gravure de DENIS NÉE)	147	R. de MORAINÉ	<i>La naissance du prince impérial, le</i> <i>16 mars 1856</i>	52
FRAGONARD	<i>Le baiser à la dérobée</i>	229	MOREAU LE JEUNE	<i>Les petits porruins</i>	61
—	<i>Le contrat</i> (gravure de BLOT)	336	—	<i>La dame du palais de la reine</i>	86
Baron GÉRARD	<i>Désirée Clary, reine de Suède</i>	37	Antoine MORLON	<i>Marie-Antoinette et ses enfants au</i> <i>petit Trianon</i>	149
—	<i>Moreau</i>	71	NATTIER	<i>Madame Adélaïde de France, fille</i> <i>de Louis XV</i>	103
—	<i>La comtesse Walewska</i>	171	—	<i>Madame Henriette de France, fille</i> <i>de Louis XV</i>	173
—	<i>Bataille d'Austerlitz</i> (gravure de BLANCHARD)	347	—	<i>Marie-Josèphe de Saxe, dauphine</i> <i>de France</i>	197
GIRODET	<i>Napoléon reçoit les clefs de la ville</i> <i>de Vienne</i> (gravure de BEIN)	344	Jean NOCRET	<i>Louise-Françoise de La Baume-Le-</i> <i>blanc, duchesse de la Vallière</i>	113
Baron GROS	<i>Marie-Thérèse-Charlotte, duchesse</i> <i>d'Angoulême</i>	152	OLIVIER	<i>Le thé à l'anglaise dans le salon des</i> <i>Quatre-Glaces, au Temple</i>	203
—	<i>Antoine-Charles-Louis, comte de</i> <i>Lasalle</i>	158	—	<i>Un souper du prince de Conti, au</i> <i>Temple</i> (gravure de DANOIS)	271
—	<i>Entrevue de Napoléon et de l'em-</i> <i>pereur François II, après la ba-</i> <i>taille d'Austerlitz</i> (gravure de DÉLANNOY)	350	—	<i>Chasse du prince de Conti : Le cerf</i> <i>pris devant le château de l'Isle-</i> <i>Adam</i> (gravure de GUESNU)	209
E.-A. GUILLON	<i>Le général Bonaparte chez Mme de</i> <i>Beauharnais</i>	99	Maurice ORANGE	<i>Boulogne, 1804</i>	249
J.-J. HAUER	<i>Charlotte Corday</i>	337	J.-B. OUDRY	<i>Les chasses de Fontainebleau</i>	200
HENRIQUEL-DUPONT	<i>Louvel</i>	278	PAJOU	<i>Championnet</i>	64
HOLBEIN (École d')	<i>Catherine Howard</i>	155	PERRIN	<i>Jean Lannes</i>	163
J.-B. ISABEY	<i>Marie-Joséphine-Rose Tascher de</i> <i>la Pagerie</i>	97	PHILIPPOTEAUX	<i>Le général Bonaparte à la bataille de</i> <i>Rivoli</i>	67
DE JUINNES	<i>Les demeures historiques : Salon de</i> <i>Mme Récamier, à l'Abbaye-aux-</i> <i>Bois</i>	48	PILS	<i>Rouget de Lisle chantant pour la</i> <i>première fois La Marseillaise chez</i> <i>Dietrich, maire de Strasbourg, le</i> <i>25 avril 1792</i>	55
KRAFFT	<i>Napoléon-François-Charles-Joseph,</i> <i>duc de Reichstadt, en 1819</i>	303	PRUD'HON	<i>Le baron Denon</i>	365
M ^{me} LABILLE-GUIARD	<i>Madame Infante, fille de Louis XV</i>	273	QUEVERDO	<i>Les derniers adieux de Louis XVI</i> <i>à sa famille</i> (gravure de J.-B. BE- NOIT LE JEUNE)	151
A. LALAUZE	<i>L'enlèvement du duc d'Enghien</i>	253	RAPHAEL	<i>César Borgia</i>	12
LA TOUR	<i>Marie Leczinska, reine de France</i>	86	RICHARD	<i>Madame Elisabeth, dans son jardin,</i> <i>à Montreuil</i>	375
LE BRUN	<i>Louis XIV</i>	33	RIGAUD	<i>La chapelle du château de Versailles</i>	268
—	<i>Mariage de Louis XIV et de Marie-</i> <i>Thérèse d'Autriche</i>	129	ROQUEPLAN	<i>Combat d'Elchingen</i> (gravure de PÉRONARD)	316
—	<i>Louis XIV, jeune</i>	245	ROUGET	<i>Dugommier</i>	17
H. LECOMTE	<i>Joséphine subit, sur les bords du lac</i> <i>de Garde, le feu des canonnières</i> <i>autrichiennes</i>	101	A. de SAINT-AUBIN	<i>La vie de Paris au XVIII^e siècle : La</i> <i>promenade des remparts</i> (gravu- re de P.-F. COURTOIS)	96
A.-F. LE DRU	<i>La mort de Desaix</i>	161	—	<i>Le concert</i> (gravure de A.-J. DU- CLOS)	106
M ^{me} LEFÈVRE-DEUMIER	<i>L'impératrice Eugénie dans sa toi-</i> <i>lette de mariée</i>	49	—	<i>Le bal paré</i> (gravure de A.-J. DU- CLOS)	176
Maurice LELOIR	<i>Première entrevue de Jean-Jacques</i> <i>et de Mme de Warens</i> (gravure de L. RUET)	353	—	<i>La vie de Paris au XVIII^e siècle : Les</i> <i>portraits à la mode</i> (gravure de P.-F. COURTOIS)	192
—	<i>Entretien de Jean-Jacques et de</i> <i>Mme de Warens</i> (gravure de L. RUET)	356	SCHOPIN	<i>Moreau à la bataille de Hohentinden</i> (gravure de FRILLEY)	217
—	<i>Retour de Jean-Jacques aux Char-</i> <i>mettes</i> (gravure de A. BOULARD)	357	SWEBACH-DESFONTAINES	<i>La mort de Marat</i> (gravure de BER- THAULT)	339
LEVACHEZ	<i>Augereau</i>	247	THÉVENIN	<i>Reddition d'Ulm</i> (gravure de BRU- NELLIÈRE)	319
—	<i>Pichegru</i>	250			
André MARCHAND	<i>Les premières armes de Marbot</i>	120			
MEISSONIER	<i>Un général et son aide de camp</i>	214			
—	<i>Le maréchal de Saxe</i>	267			
MENJAUD	<i>Les derniers moments du duc de</i> <i>Berry</i>	277			

TOCQUÉ	<i>Le marquis de Marigny</i>	296	CARLE VAN LOO.	<i>Une halte de chasse</i>	9
VAN DER MEULEN	<i>Passage du Rhin</i>	72	—	<i>Louis XV.</i>	109
—	<i>Louis XIV à Fontainebleau.</i>	306	HORACE VERNET.	<i>Bataille de Fontenoy</i>	77
—	<i>Entrée de Louis XIV et de Marie-Thérèse à Douai (gravure de GAITÉ)</i>	361	VETTER	<i>Mazarin.</i>	309
VAN DER MEULEN et LE BRUN	<i>Le roi entre à Dunkerque, 29 juin 1658 (gravure de THIBAUT)</i>	243	E. VIGÉE-LE BRUN	<i>Marie-Antoinette</i>	145
VAN DYCK	<i>La reine Henriette-Marie, femme de Charles I^{er} d'Angleterre.</i>	25	—	<i>Mme Elisabeth.</i>	372
			WATTEAU.	<i>L'embarquement pour Cythère (gravure de TARDIEU)</i>	40
			WINTERHALTER	<i>L'impératrice Eugénie et ses dames d'honneur</i>	115

ŒUVRES ANONYMES ET DOCUMENTS PHOTOGRAPHIQUES

<i>Ascension de Lamardi.</i>	28	<i>Mlle Duchesnoy.</i>	195	<i>Saint-Georges, au château de Windsor, le 10 mars 1863.</i>	291
<i>En ballon</i>	29	<i>La comtesse de Castiglione</i>	207	<i>Le comte Walewski.</i>	322
<i>Portrait de Bonaparte, dessiné à l'Ecole de Brienne en 1783.</i>	36	<i>La comtesse de Castiglione dans les tableaux vivants : Tristesse</i>	208	<i>La comtesse Walewska</i>	323
<i>L'impératrice Eugénie en costume espagnol.</i>	50	<i>La comtesse de Castiglione dans les tableaux vivants : En religieuse.</i>	211	<i>Bal donné à la cour d'Henri III, à l'occasion du mariage d'Anne, duc de Joyeuse, avec Marguerite de Lorraine, en 1581.</i>	325
<i>Eugène de Montijo à cheval.</i>	51	<i>Le lever de Voltaire à Ferney</i>	222	<i>Le chevalier de Lorraine.</i>	359
<i>La promenade du prince impérial dans le jardin des Tuileries.</i>	53	<i>Cavour.</i>	255	<i>Maison, portant le numéro 26 bis de la place Vendôme, où la comtesse de Castiglione occupait un appartement</i>	369
<i>L'impératrice Eugénie quittant les Tuileries le 4 septembre 1870.</i>	116	<i>Mirabeau dans son cabinet de travail.</i>	262		
<i>L'impératrice Eugénie en 1906.</i>	117	<i>La reine Alexandra à dix-neuf ans.</i>	289		
<i>Mlle George.</i>	193	<i>Mariage du prince Albert-Edouard de Galles et de la princesse Alexandra de Danemark dans la chapelle</i>			



